

MASTER NEGATIVE
NO. 93-81598-5

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

ARISTOTELES

TITLE:

ARISTOTELOUS PERI
PSUCHES ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1900

Master Negative #

93-81598-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

BBAr51
KXM2

Aristoteles. De anima 1900
Gr. & Fr.

Ἀριστοτέλους Περὶ ψυχῆς. Aristote. Traité
De l'ame, traduit et annoté par G. Rodier ...
Paris, Leroux, 1900.
2 v. 24½ cm.

Contents.--t.1. Texte et traduction.----t.2.
Notes.

~~ANOTHER COPY IN MEDICAL LIBRARY~~

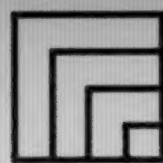
15289

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 7-16-93 INITIALS JAMES
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS

VOLUME 1

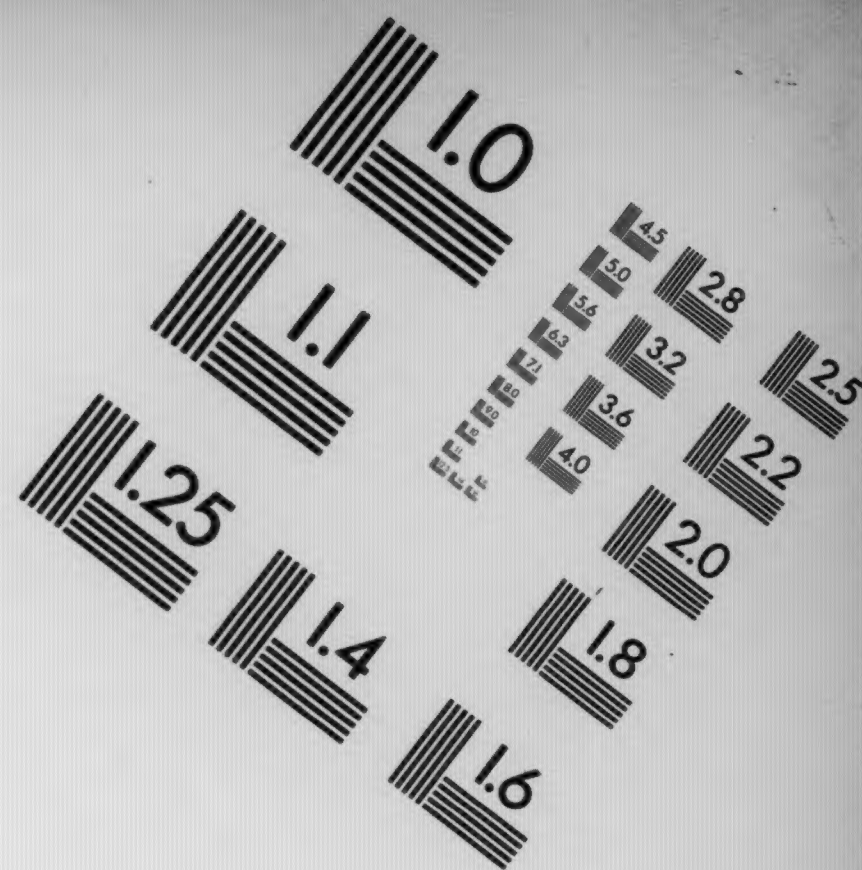
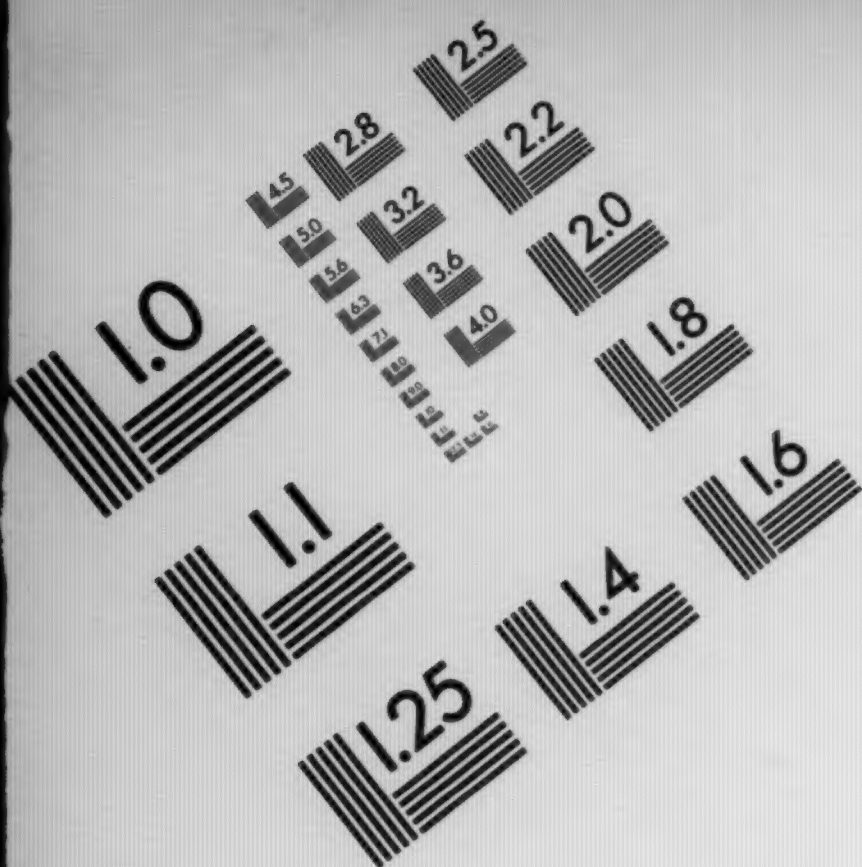


AIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

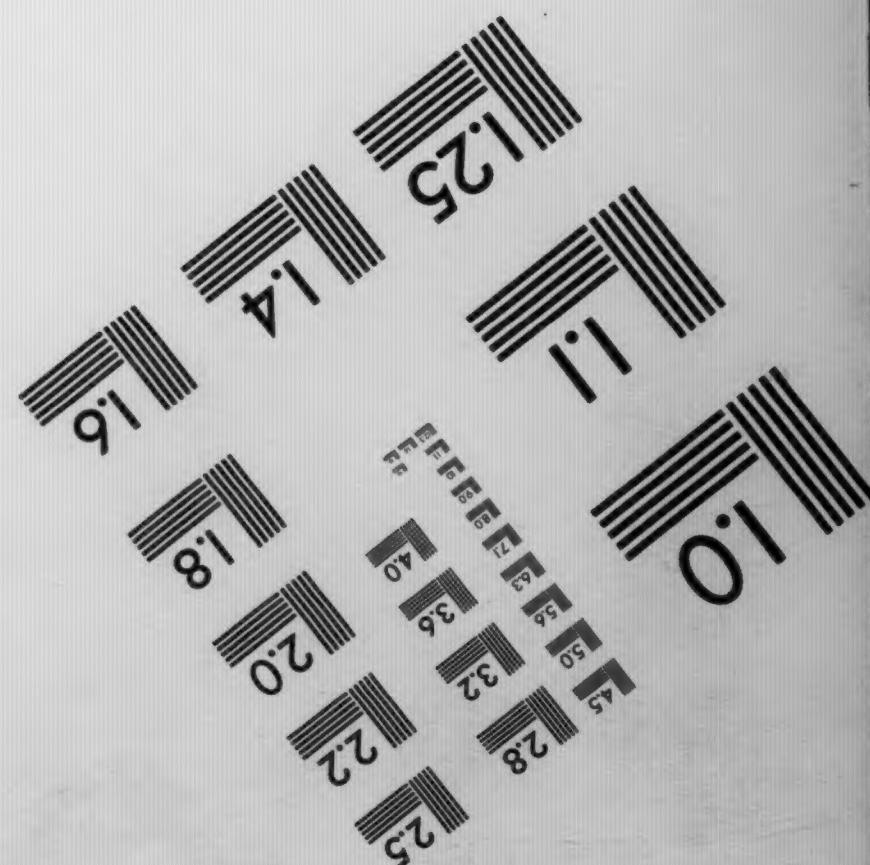
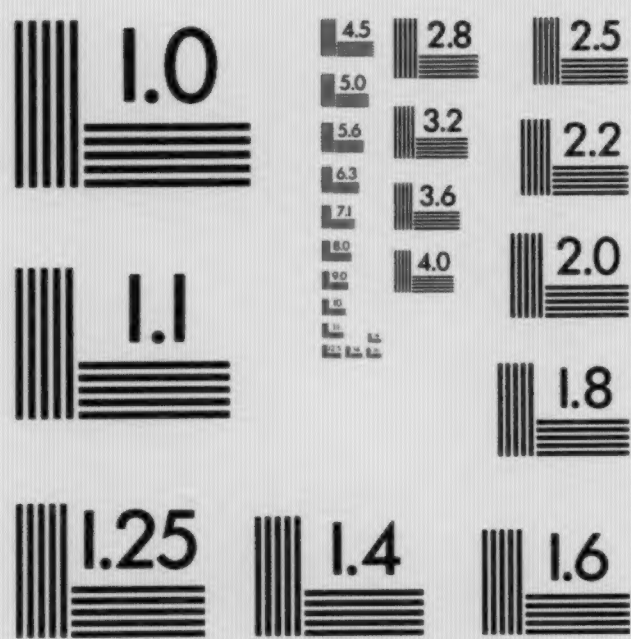
301/587-8202



Centimeter



Inches



MANUFACTURED TO AIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.



Columbia University
in the City of New York

LIBRARY



ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ

ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ

ARISTOTE

TRAITÉ DE L'AME

Aristotele

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ
ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ

ARISTOTE

TRAITÉ DE L'ÂME

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

G. RODIER

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

εἰ δ' αὖ τις εἴσει καὶ ἐπιθέσθαι
καὶ ἐξαιρεῖν ἅτ' ἂν βούληται τις
εἰς τὰ ὀνόματα, πολλὴ εὐπορία
ἔσται

PLAT., *Crat.*, 414 D.

TOME I

TEXTE ET TRADUCTION

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE

1900

A LA
MÉMOIRE DE MON PÈRE

315361

PRÉFACE

L'importance historique du *Traité de l'âme* n'a pas besoin d'être démontrée. Sa valeur dogmatique n'est guère contestée, et le serait moins encore s'il était mieux connu. Il peut y avoir, dans la psychologie d'Aristote, des obscurités et, si l'on veut même, des contradictions, au moins apparentes, mais elle est, à coup sûr, plus profonde et plus conséquente que notre psychologie classique, mélange incohérent de doctrines cartésiennes et péripatéticiennes, auxquelles on ajoute parfois, comme pour accroître la confusion, des lambeaux du système kantien.

Nous nous sommes proposé de rendre plus aisée, à ceux que pourraient rebuter les nombreuses difficultés du texte, la lecture du *De anima*. Sans doute, l'édition de Trendelenburg restera, longtemps encore, fondamentale, et nous n'avons pas la prétention de la remplacer. Mais Torstrik (*præf.*, p. III) remarquait déjà qu'à l'époque où Trendelenburg écrivait son commentaire, « *nulla erant Hermanni Bonitzii Metaphysica, nullum Theodori Waitzii Organon, nullæ tot aliorum virorum atque egregiæ de Aristotele operæ ac labores* » ; les textes des commentateurs qu'il pouvait employer étaient incorrects et incommodes. De là, dans son interprétation, des incertitudes, et même des erreurs, qu'il n'était pas possible d'éviter. En outre, Trendelenburg ne s'est pas toujours astreint à suivre le texte de très près, et l'on est quelquefois embarrassé pour concilier son commentaire avec l'explication littérale. Enfin, depuis une quarantaine d'années, les tra-

vaux de Bonitz, de Zeller, de Brentano, de Kampe, de Freudenthal, de Neuhaeuser, de Susemihl, de Bywater, pour ne parler que des principaux, ont, sur beaucoup de points, apporté des lumières nouvelles. La seconde édition de Trendelenburg, dans laquelle Belger a partiellement comblé ces lacunes, date elle-même de plus de vingt ans. L'ouvrage de Torstrik a été, on le sait, entrepris dans un but tout spécial, et l'explication du texte y est subordonnée aux exigences de la thèse, trop connue pour que nous devions la rappeler, que l'auteur a prétendu démontrer. Quant à l'édition anglaise de Wallace, le mieux qu'on puisse en dire est qu'elle n'ajoute rien aux travaux précédents.

Dans notre essai de traduction nous n'avons eu d'autre souci que de serrer d'aussi près que possible le texte et la pensée d'Aristote. A cette préoccupation constante, nous avons, de propos délibéré, sacrifié toute recherche de l'élégance et même de la correction grammaticale, quand nous pouvions le faire sans nuire à la clarté et qu'il le fallait pour reproduire fidèlement l'allure des phrases et l'enchaînement des idées. Les éléments de notre explication nous ont été fournis, en premier lieu, par Aristote. Bien souvent, en effet, c'est dans la *Métaphysique*, le *De coelo* ou le *De sensu* qu'il faut chercher les éclaircissements nécessaires à l'intelligence de passages difficiles. Lorsque cette source nous a fait défaut, nous nous sommes adressé aux commentateurs : Alexandre, Themistius, Simplicius, Sophonias. Il nous a paru que, pour l'interprétation du *De anima*, le traité d'Alexandre qui porte le même titre avait plus d'importance qu'on ne lui en a accordé jusqu'ici. En bien des endroits, il se borne manifestement à paraphraser Aristote, dont il reproduit parfois le texte même. Cette remarque s'applique, en particulier, au III^e livre. Enfin, la *Metaphrasis in Theophrastum* de Priscien de Lydie est précieuse, en raison des nombreux fragments de Théophraste qu'elle contient. — En lisant ces commentaires, on s'aperçoit bientôt que

ceux qui les ont écrits possédaient, pour l'exégèse d'Aristote, des traditions qui remontaient jusqu'à ses disciples immédiats. Aussi avons-nous, presque toujours, adopté les interprétations qu'ils sont unanimes à nous transmettre. Nous n'avons cru devoir nous en écarter que quand nous y étions autorisés par des indications explicites, puisées dans les ouvrages authentiques d'Aristote lui-même. Lorsque les interprétations proposées par les commentateurs étaient différentes et inconciliables, nous avons, autant que possible, choisi celle qui semblait la plus conforme à la lettre ou à l'esprit de la doctrine aristotélicienne. Ce n'est que dans les cas, relativement rares, où il n'y a aucun accord entre eux et où aucun des sens qu'ils indiquent ne paraît acceptable, que nous avons renoncé à suivre les interprètes anciens.

Nous avons usé de la même circonspection à l'égard des nombreuses modifications conjecturales que les modernes ont cru nécessaire d'apporter au texte du *De anima* pour le rendre plus correct ou plus clair. Nous avons même, sur ce point, poussé plus loin le scrupule que le dernier éditeur de ce texte, W. Biehl, — dont on ne saurait, cependant, trop louer la réserve, — et renoncé à la plupart de ses conjectures. Il y a, semble-t-il, quelque outrecuidance à prétendre démontrer que les Themistius et les Alexandre connaissaient moins bien que nous la langue ou la doctrine d'Aristote, et que des passages où ils n'ont trouvé aucune difficulté sont incorrects ou dénués de sens.

A plus forte raison, ne saurions-nous approuver les tentatives puérilement prétentieuses de ceux qui, sous prétexte de « rétablir le *De anima* dans sa forme et son plan primitifs », suppriment tels morceaux, en transposent d'autres, et corrigent un peu partout. Le sort de l'hypothèse de Torstrik, aujourd'hui presque universellement abandonnée, malgré les faits sur lesquels elle s'appuyait et le talent de celui qui l'a soutenue, aurait dû donner à réfléchir aux philologues de moindre envergure. Il se peut que nous n'ayons pas le *De anima* tel qu'il a

été écrit par Aristote, et Bonitz (*Hermès*, t. VII, pp. 428 sqq.) a fait valoir, pour l'établir, des arguments dont nous reconnaissons volontiers la force. Mais, comme on le verra dans notre commentaire, ces raisons même ne nous ont pas semblé inéluctables. Nous avons aussi discuté en détail les conjectures de Torstrik. En revanche, il ne nous a pas paru nécessaire de faire la critique des hypothèses, beaucoup plus audacieuses et beaucoup moins fondées, de Essen.

Nous avons reproduit, en le complétant sur beaucoup de points, l'appareil critique de Biehl; nous avons tenu compte de la plupart des travaux parus dans les dernières années, et ils sont nombreux. Mais il fallait forcément faire un choix parmi les corrections proposées, et nous n'avons indiqué dans l'appareil critique et mentionné dans le commentaire, que celles qui nous ont semblé offrir le plus d'intérêt.

Pour ne pas allonger démesurément des notes déjà trop longues, nous n'avons cité aucune des traductions antérieures, à l'exception de la version d'Argyropule, qui a toute la valeur d'une paraphrase, et de la traduction anglaise de Wallace qui sert de complément à ses explications. Mais on ne trouvera dans notre travail aucune référence à celles de Brucioli, de W. Voigt, de Weisse, de Collier, de Kreuz, de Bender, de v. Kirchmann, ni de P. de Azcarate.

Lorsque la difficulté ou l'intérêt de certains morceaux le rendaient nécessaire, nous avons ajouté aux interprétations de détail des considérations générales sur l'ensemble d'un ou de plusieurs paragraphes. Ces explications figurent tantôt avant, tantôt après les notes particulières. Nous avons adopté, dans chaque cas, l'ordre qui paraissait le plus favorable à la clarté.

Comme nous l'avons dit en commençant, il y a, dans la doctrine psychologique d'Aristote, des difficultés ou même des incohérences, peut-être dans le fond, mais certainement à la surface. Est-ce l'empirisme ou l'idéalisme qui

domine dans sa théorie de la connaissance? L'intellect qui agit est-il transcendant et quels sont ses rapports avec la pensée divine et la raison humaine? Quelle est, au juste, la nature de l'intellect en puissance? Est-ce l'interprétation d'Alexandre, celle d'Avicenne, d'Averroès ou de Saint-Thomas qu'il faut adopter? Nous n'avons pas abordé ces questions. Notre but a été seulement de faire connaître le *De anima* dans sa vérité historique. Pour l'interpréter autrement que dans le détail et résoudre, dans un sens déterminé, des problèmes sur lesquels Aristote lui-même a négligé, à dessein peut-être, de se prononcer d'une façon précise et définitive, il eût fallu donner plus ou moins arbitrairement la préférence à certaines tendances et à certains textes, au détriment de certains autres, et défigurer plus ou moins l'œuvre dont nous voulions, au contraire, reproduire exactement la physiologie. Notre intention est uniquement de donner du *De anima* une traduction justifiée.

Nous avons collationné de nouveau le ms. E, où Biehl et Stapfer n'ont, du reste, laissé que peu de chose à glaner. Enfin, nous avons ajouté à l'appareil critique du second livre les variantes du Vaticanus 1339 (P), d'après la collation publiée par H. Rabe, partout où elles nous ont paru avoir quelque intérêt. Rabe décrit le manuscrit en question de la façon suivante : *sæc. XIV-XV membr. m. 0,20 × 0,28, foll. 460. De anima liber scriptus est inde a fol. 189 usque ad fol. 202.* — Le manuscrit récemment découvert à Philippopoli paraît, à en juger par les variantes qu'en a publiées G. Konstantinidès (*Jahrb. f. class. Philo.*, 135, 1887, p. 218), fournir, en ce qui concerne le *De anima*, un texte très voisin de celui du Vaticanus 266 (V). On trouvera dans les préfaces des éditions de Trendelenburg et de Torstrik tous les renseignements nécessaires sur les autres manuscrits. L'ouvrage de Chaignet (*Ess. sur la Psych. d'Ar.*) contient (pp. 140 sqq.) quelques indications sur les commentaires grecs et latins.

La publication de cet ouvrage eût été difficile, sans l'importante souscription dont il a été honoré par le ministère de l'Instruction publique, grâce à la recommandation de M. Liard, directeur de l'Enseignement supérieur. M. Brochard, professeur à la Sorbonne, a bien voulu, dans la même circonstance, nous prêter l'appui de son autorité. Qu'il nous soit permis de leur adresser l'expression de notre respectueuse gratitude. Nous avons à remercier aussi, notre maître, M. Hamelin, professeur à l'Université de Bordeaux. Nous devons à ses leçons, à ses conseils, à la libéralité avec laquelle il nous a communiqué ses notes inédites, ce qu'il y a de meilleur dans ce travail.

AUTEURS CITÉS

ARISTOTELIS *opera* græce; *Theophrasti de historia plantarum* libri X et *de causis plantarum* libri VI, Venetiis, impressum dexteritate Aldi Manucii, 1595-1598.

ARISTOTELIS *opera summa cum diligentia excusa* per Des. Erasmus, Basileæ 1531.

ARISTOTELIS *opera* quæ extant, addita quædam Theophrasti ... etc. cum variorum lectionibus et doct. virorum animad. græce, *opera* et studio F. Silburgii, Fracofurdi 1584-1587.

ARISTOTELIS *opera omnia* græce et latine, interpretationes græco contextui convenientiores et emendatiores quam antehac editæ sunt (per Jul. Pacium), Genevæ seu Lugduni 1597.

ARISTOTELES græce ex recensione Immanuelis Bekkeri ed. Academia regia Borussica, Berolini 1831.

ARISTOTELIS *opera omnia* græce et latine ediderunt Bussemaker, Dübner, Heitz, Parisiis 1848-1874.

ARISTOTELIS *Organon* græce ed. Th. Waitz, Lipsiæ 1844-1846.

ARISTOTELIS *Physica* recens. C. Prantl, Lipsiæ 1879.

ARISTOTELIS *Meteorologicorum* libri IV ed. J. L. Ideler, Lipsiæ 1834-1836.

ARISTOTELIS *De anima* libri III Joanne Argyropylo byzantino interprete (in ARISTOTELES *latine interpret. var.* ed. Acad. reg. Borussica, Berolini 1831).

ARISTOTELIS *De anima* libri III recogn. comment. illus. F. A. Trendelenburg, editio altera emendata et aucta (a Christ. Belger), Berolini 1877.

ARISTOTELIS *De anima* libri III recensuit Ad. Torstrik, Berolini 1862.

ARISTOTLE'S *Psychology in Greek and English*, with introd. and notes by Ed. Wallace, Cambridge 1882.

ARISTOTELIS *De anima* libri III recognovit G. Biehl, ed. stereot. emendatior, Lipsiæ 1896.

- ARISTOTELIS *De anima* liber B, secundum recensionem Vaticanam ed. H. Rabe, Berolini 1891.
- ARISTOTELIS *De animalibus historiarum* libri decem ed. etc. J. G. Schneider, Lipsiæ 1811.
- ARISTOTELES, *Naturgeschichte der Thiere*, deutsch von A. Karsch, Stuttgart 1866.
- ARISTOTELES, *Metaphysik*; Text, Uebersetzung und Commentar mit erläut. Abhandlungen v. A. Schwegler, Tübingen 1847-1848.
- ARISTOTELIS *Metaphysica* recog. et enarr. H. Bonitz, Bonnæ 1848-1849.
- ARISTOTELIS *Metaphysica* recog. W. Christ, Lipsiæ 1886.
- ARISTOTELIS *Ethicorum Nicomacheorum* libri decem ed. Michélet, Berolini 1829.
- ARISTOTELIS quæ feruntur *Œconomica* recens. F. Susemihl, Lipsiæ 1887.
- ARISTOTELIS *Ars rhetorica* cum adnot. Leon. Spengel, Lipsiæ 1867.
- ARISTOTELIS *De arte poetica* liber iterum recens. etc. J. Vahlen, Berolini 1874.
- ARISTOTELIS qui ferebantur librorum *fragmenta* collegit V. Rose, ed. Acad. reg. Bor., Berolini 1870.
- ALEXANDRE D'APHRODISIAS, *Commentaire sur le traité d'Aristote De sensu et sensili*, édité avec la vieille trad. latine par Ch. Thurot (in *Notices et extraits des mss. de la Bibl. nat. etc.*), Paris 1875.
- ALEXANDRI APHRODISIENSIS *Quæstiones. De fato. De mixtione* ed. I. Bruns, Berolini 1892.
- ALEXANDRI APHRODISIENSIS *De anima* cum mantissa, ed. I. Bruns, Berolini 1887.
- ALEXANDRI APHRODISIENSIS commentarius in *libros metaphysicos Aristotelis* recens. H. Bonitz, Berolini 1847.
- ALEXANDRI APHRODISIENSIS in Aristotelis *Metaphysica* commentaria ed. M. Hayduck, Berolini 1891.
- ALEXANDRI APHRODISIENSIS in Aristotelis *Topicorum* libros octo commentaria ed. M. Wallies, Berolini 1891.
- AMMONII HERMLE in librum Aristotelis *De interpretatione* commentaria (in *Schol. in Arist. coll. a Ch. A. Brandis ed. Acad. reg. Bor., Berolini 1836*).
- ASPASII in *Ethica Nicomachea* quæ supersunt commentaria ed. G. Heylbut, Berolini 1889.

- GESNERI (CONRADI) Tigurini medici clarissimi *Physicorum meditationum* liber V, qui continet scholia et annotationes..... in Aristotelis libros..... de anima D etc., Tiguri 1586.
- HELIODORI in *Ethica Nicomachea* paraphrasis ed. G. Heylbut, Berolini 1889.
- MICHAELIS (EUSTRATHI et) et anonyma in *Ethica Nicomachea* commentaria ed. G. Heylbut, Berolini 1892.
- PHILOPONI (J.) in *Analytica posteriora* commentaria (in *Schol. in Arist. coll. a Ch. A. Brandis ed. Acad. reg. Bor., Berolini 1836*).
- PHILOPONI (J.) in Aristotelis *Physicorum* libros commentaria ed. H. Vitelli, Berolini 1887-1888.
- PHILOPONI (J.) in Aristotelis *De anima* libros commentaria ed. M. Hayduck, Berolini 1897.
- PRISCIANI LYDI quæ extant ed. I. Bywater, Berolini 1886.
- SIMPLICII in Aristotelis *Physicorum* libros commentaria ed. H. Diels, Berolini 1882-1895.
- SIMPLICII in libros Aristotelis *De anima* commentaria ed. M. Hayduck, Berolini 1882.
- SOPHONLE in libros Aristotelis *De anima* paraphrasis ed. M. Hayduck, Berolini 1883.
- THEMISTI *paraphrases* Aristotelis librorum quæ supersunt ed. L. Spengel, Lipsiæ 1866.
- THEOPHRASTI *Physicorum opinionum* fragmentum de sensibus ed. H. Diels (in *Doxogr. græc., Berolini 1879*).
- THEOPHRASTI *Eresii opera* quæ supersunt omnia ex recogn. F. Wimmer, Lipsiæ 1854-1862.
- ACHILLES TATIUS, *Isagoge in Arati phænomena* græce et latine ed. Dion. Petavius, Parisiis 1630.
- ACTA APOSTOLORUM in *Novum Testamentum* græce... recensuit etc. Ph. Buttmann, Lipsiæ 1886.
- AETHI, *De placitis philosophorum* ed. H. Diels (in *Doxogr. græc., Berolini 1879*).
- ARISTOXÈNE. *Die harmonische Fragmente, griechisch und deutsch* etc., herausg. von Paul Marquard; Berlin 1868.
- CICERONIS *opera* quæ supersunt omnia ex recensione I. C. Orellii ed. alt. curav. I. C. Orellius et I. G. Baiterus, Turici 1845-1861.
- CLAUDIANI MAMERTI *opera* recens. et comment. critico instruxit A. Engelbrecht, Vindobonæ 1885.
- CÆLII AURELIANI, *De morbis acutis et chronicis* libb. octo ad opt. edit. ed. Albr. de Haller, Lausanne 1774.

- DIOGENIS LAERTII *De vitis philosophorum libri decem ex italicis codicibus...* recens. C. G. Cobet, Parisiis 1850.
 EUCLIDIS *opera omnia* edd. J. L. Heiberg et H. Menge, Lipsiæ 1883-1896.
 EUCLIDIS *De musica* in *Musici scriptores græci*, Aristoteles, Euclides etc..., recog. etc. C. Ianus, Lipsiæ 1895.
 FRAGMENTA COMICORUM GRÆCORUM collegit et dispos. A. Meineke, Berolini 1839-1841.
 FRAGMENTA PHILOSOPHORUM GRÆCORUM collegit etc. F. G. A. Mullach, Parisiis 1860-1867.
 GALENI *opera* ed. cur. D. G. Kühn, Lipsiæ 1821-1828.
 HERODOTI *historiarum* libb. IX ed. H. R. Dietsch, ed. alter. cur. H. Kallenberg, Lipsiæ 1890.
 HESYCHII Alexandrini *Lexicon*, post C. Albertum recens. M. Schmidt, Ienæ 1858-1868.
 HIPPOCRATE, *Œuvres complètes*, traduction nouvelle avec le texte en regard, accompagnée d'une introduction etc., par E. Littré, Paris 1839-1846.
 HOMERI *Ilias* ed. G. Dindorf, ed. quinta correctior quam cur. C. Hentze, Lipsiæ 1886-1890.
 HOMERI *Odyssea* ed. G. Dindorf, ed. quinta correctior quam cur. C. Hentze, Lipsiæ 1883.
 IAMBlicHI in Nicomachi *Arithmetica* introductionem liber ed. H. Pistelli, Lipsiæ 1894.
 LUCIANI SAMOSATENSIS *opera* ex recogn. C. Jacobitz, Lipsiæ 1887-1888.
 LUCRETI CARII *De rerum natura* libri sex recens. et emendavit C. Lachmann, Berolini 1871.
 MACROBII *opera* recens. F. Eyssenhardt, Lipsiæ 1868.
 OLYMPIODORI philosophi scholia in Platonis *Phædonem* ed. C. F. Finck., Heilbronæ 1847.
 PLATONIS *opera* ex recens. R. B. Hirschigii, Parisiis 1856.
 PLATONIS *Dialogi* secundum Thrasylli tetralogias dispositi ex recogn. C. F. Hermann, Lipsiæ 1877-1880.
 PLATON, *La République* I. VI, nouvelle édition etc. par A. Espinas, Paris 1886.
 PLOTINI *Enneades* cum Marsili Ficini interpret. castigata iterum edd. F. Creuzer et H. Moser, ... etc., Parisiis 1855.
 PLUTARCHI CHERONENSIS *Moralia* recogn. G. N. Bernardakis, Lipsiæ 1888-1896.
 POLYENI *Strategematon* libri octo ex recens. Ed. Woelfflin iterum recens etc. I. Melber, Lipsiæ 1887.

- STOBÆI *Florilegium* recog. Meineke, Lipsiæ 1855-1857.
 STOBÆI *Eclogarum physicarum et ethicarum* libri duo recens. Meineke, Lipsiæ 1860.
 STRATO in *Anthologia palatina* cum *planudeis* et appendice... commentaris instruxit F. Dübner, græce et latine, Parisiis 1871-1888.
 SUIDAS, *Lexicon* græce et latine... post Th. Gaisfordum recens. etc. Godofredus Bernhardt, Halis et Brunsvigæ 1853.
 SCHOLIA græca in Thucydidem (in THUCYDIDIS *Hist. belli Pelop.* cum transl. latina F. Hasii, Parisiis 1869).
 THEMISTII *Orationes* ex codice Mediolanensi emend. a G. Dindorfio, Lipsiæ 1832.
 THEODORETUS, *Curatio græcarum affectionum*, recens. Th. Gaisford, Oxoniis 1839.
 THUCYDIDIS *De bello Peloponnesiaco* libri octo ed. E. F. Poppo ed. alt. quam auxit etc. J. M. Stahl, Lipsiæ 1882.
 TZETZES, *Historiarum variarum Chiliades* græce.... textum recogn. etc. Th. Kiessling, Lipsiæ 1826.
 XENOPHONTIS *Commentarii* recog. Walther Gilbert, Lipsiæ 1888.

 APELT, *Die neueste Athetese des Philebos*, in *Archiv für Geschichte der Philosophie*, IX.
 BAEUMKER, *Des Aristoteles Lehre von den äussern und innern Sinnesvermögen*, Paderborn 1877.
 BAEUMKER in *Philologische Rundschau*, 1882.
 BARCO, *Aristotele, esposizione critica della psicologia greca*, Torino 1879.
 BARCO, *Aristotele, dell' anima vegetativa e sensitiva*, Torino 1881.
 BELGER in *Hermes*, XIII, 1878.
 BERGK, *Miscellanea*, in *Hermes*, XVIII, 1883.
 BERNAYS, *Die Dialoge des Aristoteles in ihrem Verhältniss zu seinen übrigen Werken*, Berlin 1863.
 BIEHL, *Ueber den Begriff νοῦς bei Aristoteles*, Linz 1864. (Progr.)
 BIESE, *Die Philosophie des Aristoteles, in ihrem inneren Zusammenhange*, Berlin 1835-1842.
 BONITZ, *Index Aristotelicus* ed. Acad. reg. Bor., Berolini 1870.
 BONITZ in *Hermes*, VII, 1873.
 BONITZ in *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, 1867.
 BONITZ, *Aristotelische Studien*, Wien 1862-1867.

- BOUTROUX, *Études d'histoire de la philosophie*, Paris 1897.
- BRANDIS, *Handbuch der Geschichte der griech.-röm. Philosophie*, Berlin 1835-1836.
- BRANDIS, *De perditis Aristotelis libris de ideis et de bono etc.*, Bonn, 1824.
- BRANDIS, *Ueber die Zahlenlehre der Pythagoreer und Platoniker*, in *Rheinisches Museum*, II, 1828.
- BRENTANO, *Die Psychologie des Aristoteles insbesondere seine Lehre vom ΝΟΥΣ ΠΟΙΗΤΙΚΟΣ*, Mainz 1867.
- BULLINGER, *Aristoteles' Nus-Lehre (De an. III, c. 4-8 incl.)*, Dillingen 1882. (Progr.)
- BULLINGER, *Metakritische Gänge betreffend Aristoteles und Hegel etc.*, München 1887.
- BUSSE, *Neuplatonische Lebensbeschreibung des Aristoteles*, in *Hermes*, XXVIII, 1893.
- BUSSE in *Hermes*, XXIII, 1888.
- BYWATER, *Aristotelia*, in *Journal of Philology*, 1885 et 1888.
- CHAIGNET, *Essai sur la psychologie d'Aristote*, Paris 1883.
- CHANDLER, *Miscellaneous emendations and suggestions*, London 1866.
- CHRIST, *Studia in Aristotelis libros metaphysicos collata (ed. pr. 132 pp.)*, Berolini 1853. (Diss.)
- CUVIER, *Le règne animal distribué d'après son organisation, etc.* nouvelle édition, Paris 1829.
- DEMBOWSKI in *Wochenschrift für classische Philologie*, IV, 1887.
- DEMBOWSKI, *Quæstiones aristotelicæ duæ, etc.*, Regimonti pr. 1881.
- DIELS, *Doxographi græci*, Berolini 1879.
- DITTENBERGER, *Exegetische und kritische Bemerkungen zu einigen Stellen des Aristoteles*, Rudolstadt 1869. (Progr.)
- DITTENBERGER in *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1863.
- ESSEN, *Das erste Buch der aristotelischen Schrift über die Seele ins Deutsche übertragen und in seiner ursprünglichen Gestalt wiederhergestellt*, Iena 1892.
- ESSEN, *Das zweite Buch der aristotelischen Schrift über die Seele in kritischer Uebersetzung*, Iena 1894.
- ESSEN, *Das dritte Buch der aristotelischen Schrift über die Seele in kritischer Uebersetzung*, Iena 1896.
- ESSEN, *Der Keller zu Skepsis. Versuch über das Schicksal der aristotelischen Schriften*, Stargard 1866. (Progr.)
- ESSEN, *Ein Beitrag zur Lösung der aristotelischen Frage*, Berlin 1884.

- ETIENNE (H.), *Thesaurus linguæ græcæ post edit. anglicam novis additamentis auctum.....* edd. C. B. Hase... G. R. L. de Sinner et Th. Fix, Parisiis 1831-1854.
- FAIVRE, *Œuvres scientifiques de Gæthe*, Paris 1862.
- FREUDENTHAL, *Zur Kritik und Exegese von Aristoteles' parva naturalia*, in *Rheinisches Museum*, XXIV, 1869.
- FREUDENTHAL, *Ueber den Begriff des Wortes ΦΑΝΤΑΣΙΑ bei Aristoteles*, Göttingen 1863.
- GOETTLING in TRENDLENBURG, *De anima*, 2^e édition.
- HAECKER in *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, 1864.
- HAYDUCK, *Observationes criticæ in aliquot locos Aristotelis*, Greifswald 1873. (Progr.)
- HAYDUCK, *Emendationes Aristotelex*, Meldorf 1877. (Progr.)
- HEINZE, *Xenokrates*, Darstellung der Lehre und Sammlung der Fragmente, Leipzig 1892.
- HEITZ, *Die verlorenen Schriften des Aristoteles*, Leipzig 1865.
- HERTLING, *Materie und Form und die Definition der Seele bei Aristoteles*, Bonn 1871.
- HORN, *Platonstudien*, Wien 1893.
- JACKSON, *Plato's later theory of Ideas*, in *Journal of Philology*, 1897.
- JOHNSON, *Der Sensualismus des Demokritos und seiner Vorgänger etc.*, Plauen 1868.
- KAMPE, *Die Erkenntnisstheorie des Aristoteles*, Leipzig 1870.
- KANTS *Sämmtliche Werke in chron. Reihenfolge* herausg. v. G. Hartenstein, Leipzig 1867.
- KANT, *Critique de la raison pure*, traduit de l'allemand par J. Barni, Paris 1869.
- KARSTEN, *Empedoclis Agrig. carminum reliquiæ (in Philosophorum Græcorum veterum reliquiæ, t. II, Amsterdam 1838)*.
- KEIL (Bruno), *Analectorum Isocrateorum specimen*, Gryphiswaldiæ 1884. (Diss.)
- KONSTANTINIDES, *Ein neuentdeckter Codex des Aristoteles*, in *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, CXXXV, 1887.
- KRISCHE, *Forschungen auf dem Gebiete der alten Philosophie*, Göttingen 1840.
- LIARD, *Des définitions géométriques et des définitions empiriques*, Paris 1873.
- LOBECK, *Aglaophamus s. de theolog. myst. græcorum causis*, Königsberg 1829.
- MADVIG, *Adversaria critica ad scriptores græcos et latinos*, Hauniæ 1871-1884.

- MAIER, *Die Echtheit der Aristotelischen Hermeneutik*, in *Archiv für Geschichte der Philosophie*, XIII.
- MARCHEL, *Des Aristoteles Lehre von der Tierseele*, Metten 1897.
- MARTIN, *Études sur le Timée de Platon*, Paris 1841.
- MEYER, *Aristoteles' Thierkunde*, Berlin 1855.
- MICHAELIS, *Zu Aristoteles, De anima* III, 3, Neu-Strelitz 1882. (Progr.)
- MICHAELIS, *Zur aristotelischen Lehre vom ΝΟΥΣ*, Neu-Strelitz 1888. (Progr.)
- MULLACH, *Quæstionum Democritearum specimen* I-II, Berolini 1835-1842.
- NEUHAEUSER, *Aristoteles' Lehre von dem sinnlichen Erkenntnisvermögen und seinen Organen*, Leipzig 1878.
- NOETEL in *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, 1864.
- PANSCH in *Philologus*, XXI, 1864.
- PAPENCORDT, *De atomicorum doctrina*, Berolini 1832.
- POPPELREUTER, *Zur Psychologie des Aristoteles, Theophrast, Strato*, Leipzig 1892. (Diss.)
- POUCHET, *La biologie aristotélique*, in *Revue philosophique*, 1884.
- PRANTL, *Geschichte der Logik im Abendlande*, Leipzig 1855-1870.
- RAVAISSON, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, Paris 1837-1846.
- RENOUVIER, *Manuel de philosophie ancienne*, Paris 1844.
- RITTER (B.), *Die Grundprincipien der aristotelischen Seelenlehre*, Iena 1880. (Diss.)
- RITTER (H.) et PRELLER, *Historia philosophiæ Græcæ*, editio septima quam curaverunt F. Schultess et Ed. Wellmann, Gothæ 1888.
- RÖPER in *Philologus*, VII, 1852.
- ROSE, *De Aristotelis librorum ordine et auctoritate commentatio*, Berolini 1854.
- SHELL, *Die Einheit des Seelenlebens aus den Principien der arist. Philos. entwickelt*, Freiburg i. B. 1873.
- SCHIEBOLDT, *De imaginatione disquisitio ex Aristotelis libris repetita*, Lipsiæ 1882. (Diss.)
- SCHLOTTMANN, *Das Vergängliche und Unvergängliche in der menschlichen Seele nach Arist.*, Halle 1873. (Progr.)
- SCHNEIDER in *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, 1867.
- SCHNEIDER, *Ueber einige Stellen aus Aristoteles De anima*, in *Rheinisches Museum*, XXI, 1866, et XXII, 1867.

- SIEBECK in *Philologus*, XL, 1881.
- SIEBECK, *Aristoteles*, Stuttgart 1899.
- STALLBAUM, *Platonis Parmenides cum quatuor libris prolegomenorum et comment. perpetuo*, Lipsiæ 1848.
- STAPFER, *Studia in Arist. de anima libros collata*, Landishutæ 1888.
- STEINHART, *Symbolæ criticæ*, Schulpforte 1843. (Progr.)
- STURZ, *De Empedoclis Agrigentini vita et philosophia* expos. etc., Lipsiæ 1805.
- SUNDEWALL, *Die Thierarten des Aristoteles*, Stockholm 1863.
- SUSEMIHL in *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissensch.* herausg. v. C. Bursian etc., IX
- | | | |
|-----|---|----------|
| Id. | <i>ibid.</i> , | XVII |
| Id. | <i>ibid.</i> , | XXX |
| Id. | <i>ibid.</i> , | XXXIV |
| Id. | <i>ibid.</i> , | XLII |
| Id. | <i>ibid.</i> , | LXVII |
| Id. | <i>ibid.</i> , | LXXV |
| Id. | <i>ibid.</i> , | LXXIX |
| Id. | <i>ibid.</i> , | LXXXVIII |
| Id. | in <i>Philologische Wochenschrift</i> , | 1882 |
| Id. | <i>ibid.</i> , | 1884 |
| Id. | <i>ibid.</i> , | 1895 |
- Id. in *Jenaer Literaturzeitung*, IV, 1877.
- Id. in *Philologischer Anzeiger*, 1873.
- Id. in *Wochenschrift für classische Philologie*, 1884.
- Id. in *Philologus*, XLVI, 1888.
- Id. *Studien zur Nikomachischen Ethik*, in *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, CXIX, 1879.
- Id., *Kritische Studien zu den zoologischen Schriften des Aristoteles*, in *Rheinisches Museum*, XL, 1885.
- Id., *Die genetische Entwicklung der platonischen Philosophie*, einleitend dargestellt, Leipzig, 1855-1860.
- TANNERY, *Pour l'histoire de la science hellène*, Paris 1887.
- TEICHMÜLLER, *Literarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Chr.*, Breslau 1881-1884.
- TEICHMÜLLER, *Aristotelische Forschungen*, Halle 1867-1873.
- TEICHMÜLLER, *Studien zur Geschichte der Begriffe*, Berlin 1874.
- TORSTRICK in *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, CVII, 1867.
- TORSTRICK in *Rheinisches Museum*, XXI, 1866.

TRENDELENBURG, *Platonis de Ideis et numeris doctrina ex Aristotele illustrata*, Lipsiæ 1826.

TRENDELENBURG, *Das τὸ ἐνὶ εἶναι, τὸ ἀγαθὸν εἶναι etc. und das τὸ τί ἦν εἶναι bei Aristoteles. Ein Beitrag zur Aristot. Begriffsbestimmung und zur griech. Syntax*, in *Rheinisches Museum*, II, 1828.

TRENDELENBURG, *Geschichte der Kategorienlehre*, Berlin 1846.

TRENDELENBURG, *Elementa logices Aristotelex*, Berolini, ed. VIII, 1878.

TULASNE in *Annales des sciences naturelles*, 1848.

VAHLEN in *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, 1867 et 1868.

VAHLEN, *Ueber eine Stelle in Aristoteles' Schrift von der Seele*, in *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Wien, LXXI, 1872.

VAHLEN, *Ueber ein Capitel aus Aristoteles Politik*, in *Sitzungsber. der phil.-hist. Classe der Akad. d. Wissensch.* Wien, LXXII, 1872.

VOLKMAN, *Die Grundzüge der Aristotelischen Psychologie*, Prag 1858.

WADDINGTON, *De la psychologie d'Aristote*, Paris 1848.

WILSON, *Conjectural emendations in the text of Aristotle and Theophrastus*, in *Journal of Philology*, 1882.

WILSON in *Transactions of Oxford philological Society*, 1882-1883.

WILSON in *Philologische Rundschau*, 1882.

ZELLER in *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1887.

Id. in *Archiv für Geschichte der Philosophie*, IV.

Id. *ibid.*, IX.

Id., *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, erster Theil, fünfte Auflage; zweiter Theil, erste Abtheilung, vierte Auflage; zweiter Theil, zweite Abtheilung, dritte Auflage, Leipzig 1879-1892.

Id., *La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, première partie : *la philosophie des Grecs avant Socrate*, trad. Boutroux, Paris 1877-1882; deuxième partie : *Socrate et les Socratiques*, trad. Belot, Paris 1884.

ZIAJA, *Aristoteles, De Sensu, c. 1, 2, 3 bis 439 b, 18*, übersetzt und mit Anmerk. etc., Breslau 1887. (Progr.)

ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ

EXPLICANTUR SIGLA

QUIBUS IN APPARATU CRITICO USI SUMUS

- E, codex Parisiensis 1853.
 L, — Vaticanus 253.
 P, — Vaticanus 1339, ex ed. H. Rabe.
 S, — Laurentianus 81.
 T, — Vaticanus 256.
 U, — Vaticanus 260.
 V, — Vaticanus 266.
 W, — Vaticanus 1026.
 X, — Ambrosianus H, 30
 y, — Parisiensis 2034.
 m, — Parisiensis 1921.
 Ald., editio Aldina.
 Basil., — Basileensis tertia.
 Sylb., — Sylburgiana.
 Bek., — Bekkeri Academica.
 Trend., — Trendelenburgii.
 Torst., — Torstrikii.
 Bus., — Bussemakeri (Didotiana).
 Bhl., — Biehlii.
 Alex., Alexandri Aphrodisiensis ἀπορταί και λύσεις, ed. I. Bruns.
 Them., Themistius, ed. Spengel.
 Simpl., Simplicius, ed. Hayduck.
 Philop., Philoponus, ed. Hayduck.
 Soph., Sophonias, ed. Hayduck.
 Prisc., Prisciani Lydi *Metaphrasis in Theophrastum*, ed. Bywater.
 vet. transl., vetusta translatio latina ex editione Juntina, Venet. 1550 et Thomæ Aquinatis op. t. XX, ed. Parmæ 1866.
 BJ., Jahresbericht üb. die Fortschr. etc. herausg. v. C. Bur-
 sian etc.

EXPLICANTUR SIGLA 3

- Bywater, Bywater, *Aristotelia* III, in *Journal of Philology*, 1888.
 Essen, Essen, *Das erste Buch der aristotelischen Schrift über die Seele* etc.
 Essen², Essen, *Das zweite Buch der arist. Schr. üb. d. Seele* etc.
 Essen³, Essen, *Das dritte Buch der arist. Schr. üb. d. Seele* etc.

Quas Christi conjecturas retulimus, ipse verbo tradidit W. Biehlio, qui eas in apparatu critico editionis suæ recepit. Quas autem lectiones ipsi e cod. E. deprompsimus, litteris (Rr.) additis notavimus.

ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ Α

402^a Τῶν καλῶν καὶ τιμίων τὴν εἰδησιν ὑπολαμβάνοντες, μάλ-
λον δ' ἐτέραν ἐτέρας ἢ κατ' ἀκρίβειαν ἢ τῷ βελτιόνων τε
καὶ θαυμασιωτέρων εἶναι, δι' ἀμφοτέρω ταῦτα τὴν περὶ τῆς ψυ-
χῆς ἱστορίαν εὐλόγως ἂν ἐν πρώτοις τιθεῖμεν. δοκεῖ δὲ καὶ
5 πρὸς ἀλήθειαν ἅπασαν ἢ γνῶσιν αὐτῆς μεγάλα συμβάλ-
λεσθαι, μάλιστα δὲ πρὸς τὴν φύσιν· ἔστι γὰρ οἶον ἀρχὴ
τῶν ζώων. ἐπιζητοῦμεν δὲ θεωρῆσαι καὶ γνῶναι τὴν τε φύ-
σιν αὐτῆς καὶ τὴν οὐσίαν, εἴθ' ὅσα συμβέβηκε περὶ αὐτὴν·
10 ἔκείνην καὶ τοῖς ζώοις ὑπάρχειν. πάντῃ δὲ πάντως ἔστι τῶν
χαλεπωτάτων λαβεῖν τινὰ πίστιν περὶ αὐτῆς. καὶ γὰρ ὄν-
τος κοινῷ τοῦ ζητήματος πολλοῖς ἐτέροις, λέγω δὲ τοῦ περὶ
τὴν οὐσίαν καὶ τὸ τί ἐστι, τάχ' ἂν τῷ δόξειε μία τις εἶναι
μέθοδος κατὰ πάντων περὶ ὧν βουλόμεθα γνῶναι τὴν οὐ-
15 σίαν, ὥσπερ καὶ τῶν κατὰ συμβεβηκὸς ἰδίων ἀπόδειξις,
ὥστε ζητητέον ἂν εἴη τὴν μέθοδον ταύτην. εἰ δὲ μὴ ἔστι μία
τις καὶ κοινὴ μέθοδος περὶ τὸ τί ἐστιν, ἔτι χαλεπώτερον
γίνεται τὸ πραγματευθῆναι· δεήσει γὰρ λαβεῖν περὶ ἕκα-

Codices ESTUVWXY, libro secundo P et libro tertio L.
1. μᾶλλον... 3. εἶναι: Alexander Philopono teste spuria notabat || 2. τε
om. E Torst., legerunt Philop. Soph. || 3. ταῦτα om. E Torst., leg. Philop.
Soph. et, ut videtur, Them. || περὶ om. STUWX Bek. Trend., add. Soph.
Torst. || τῆς om. Vy Soph. || 9. κοινὰ pro δι' ἐκείνην y, τὰ δὲ κοινὰ καὶ τοῖς
ζώοις δι' ἐκείνην U, receptum textum tuentur Them. Soph. || 10. δὲ καὶ πάντως
STUVWY, πάντῃ δὲ πάντως etiam Philop. || 12. καὶ πολλοῖς STUVW Torst. ||
13. τὸ] τοῦ SVWX Philop. Bek. Trend., τὰ TU || 15. ἀπόδειξις SUWX Bek.,
ἢ ἀπόδειξις T, ἀπόδειξις etiam Soph. || 17. καὶ κοινὴ τις UWXY || τὸ] τοῦ
STUWX.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Puisque nous considérons toute connaissance comme une chose belle et honorable, mais que nous attribuons ces caractères aux unes plus qu'aux autres, soit à cause de leur exactitude, soit parce que leur objet est supérieur et plus admirable, il est conséquent, à ces deux égards, que nous placions des premières l'étude de l'âme. On admet aussi que la connaissance de l'âme apporte d'importantes contributions à celle de la vérité en général et, surtout, en ce qui concerne la nature. Car l'âme est comme le principe des êtres vivants. Nous cherchons donc à saisir et à connaître la nature et l'essence de l'âme et, ensuite, toutes les propriétés dont elle est le sujet. De celles-ci, les unes paraissent être [des affections] propres à l'âme, les autres appartenir, par elle, même à l'animal [en tant que tel]. Mais c'est tout à fait et dans tous les sens une des choses les plus difficiles que d'acquérir à son sujet quelque conviction. En effet, cette recherche étant commune à beaucoup d'autres [sujets], — je veux dire celle de l'essence et de la forme, — on pourrait penser qu'il n'y a qu'une méthode unique [applicable] pour toutes les choses dont on veut connaître l'essence, comme est la démonstration pour les propriétés dérivées, de sorte que ce serait cette méthode que nous aurions à chercher. Mais si, au contraire, il n'y a pas, pour [la découverte de] l'essence, une méthode unique et commune, la recherche devient encore plus malaisée. Car il faudra trouver, pour chaque [sujet en particulier], quel sera le procédé à employer. Si, d'ailleurs,

στον τίς ὁ τρόπος. ἐὰν δὲ φανερόν ᾤ, πότερον ἀπόδειξις τίς
 20 ἔστιν ἢ διαίρεσις ἢ καὶ τις ἄλλη μέθοδος, ἔτι πολλὰς
 ἀπορίας ἔχει καὶ πλάνας, ἐκ τίνων δεῖ ζητεῖν. ἄλλαι γὰρ
 ἄλλων ἀρχαί, καθάπερ ἀριθμῶν καὶ ἐπιπέδων.

πρῶτον δ' ἴσως ἀναγκαῖον διελεῖν ἐν τίνι τῶν γενῶν καὶ τί
 ἔστι, λέγω δὲ πότερον τόδε τι καὶ οὐσία ἢ ποιὸν ἢ ποσὸν ἢ καὶ τις
 25 ἄλλη τῶν διαίρεθεισῶν κατηγοριῶν, ἔτι δὲ πότερον τῶν ἐν
 δυνάμει ὄντων ἢ μᾶλλον ἐντελέχειά τις. διαφέρει γὰρ οὐ τι
 402 b σμικρόν. σκεπτέον δὲ καὶ εἰ μεριστή ἢ ἀμερής, καὶ πότερον
 ὁμοειδῆς ἅπαντα ψυχὴ ἢ οὐ. εἰ δὲ μὴ ὁμοειδῆς, πότερον
 εἶδει διαφέρουσιν ἢ γένει. νῦν μὲν γὰρ οἱ λέγοντες καὶ ζη-
 τοῦντες περὶ ψυχῆς περὶ τῆς ἀνθρωπίνης μόνης εἰκόασιν ἐπι-
 5 σκοπεῖν. εὐλαβητέον δ' ὅπως μὴ λανθάνῃ πότερον εἰς ὁ λό-
 γος αὐτῆς ἐστί, καθάπερ ζώου, ἢ καθ' ἐκάστην ἕτερος, οἷον
 ἵππου, κυνός, ἀνθρώπου, θεοῦ, τὸ δὲ ζῶον τὸ καθόλου ἦτοι οὐ-
 θέν ἐστιν ἢ ὕστερον. ὁμοίως δὲ καὶ εἰ τι κοινὸν ἄλλο κατη-
 γοροῖτο. ἔτι δ' εἰ μὴ πολλαὶ ψυχαὶ ἀλλὰ μόρια, πότερον δεῖ
 10 ζητεῖν πρότερον τὴν ὅλην ψυχὴν ἢ τὰ μόρια. χαλεπὸν δὲ καὶ
 τούτων διορίσθαι ποῖα πέφυκεν ἕτερα ἀλλήλων, καὶ πότερον
 τὰ μόρια γρη῏ ζητεῖν πρότερον ἢ τὰ ἔργα αὐτῶν, οἷον τὸ
 νοεῖν ἢ τὸν νοῦν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ἢ τὸ αἰσθητικόν. ὁμοίως

19. post τρόπος virgulam Bek. || ὅταν SUW, εἰ V, ἐὰν etiam Simpl. 10, 4 ||
 η Bhl. errore typogr. || ἀπόδειξις τις re. E (Rr.) SUy Them. Bek. Trend.
 Torst., om. τις reliqui codd. etiam Philop. Bhl. || 20. post μέθοδος punctum
 Bek. || ἔτι δὲ πολλὰς TUVW Bek., δὲ om. etiam Soph. || 23. ante γενῶν
 addendum πρώτων censet Essen, p. 2 || καὶ τί ἐστὶ unc. incl. Essen l. 1., cui
 assentitur Susemihl, Phil. Woch. 1893 p. 1320 et BJ. LXXIX, 100 || 26. μάλ-
 λον] μόνον E, μᾶλλον tuentur Them. Philop. Simpl. Soph. || τι om. SVWXY,
 legit Soph.

402 b, 2. ὁμοειδῆς utrobique TUVWX, ὁμοειδῆς tuentur Them. Philop.
 Simpl. || 4. μόνον y Torst., μόνης corr. E et reliqui, etiam Them. Philop.
 Soph. || 6. καθ' ἐκάστην ἕτερος unc. incl. Essen l. 1. || ἐκάστην pr. E Torst.,
 ἕτερον Vy, ἕκαστον reliqui, etiam, ut videtur, Simpl. 13, 4 et Philop. in
 prooemio ad lib. II || 7. δεῖ] γὰρ V Alex. ἀπ. καὶ λύ. p. 21, 15, 22, 2, 24, 4,
 etiam Soph. || 8. κατηγορεῖται: E, sed η in rasura (Trend.), κατηγορεῖται
 Torst., κατηγοροῖτο reliqui, etiam Simpl. Alex. 23, 49 || 11. τοῦτο διορίσθαι τῶ
 ποῖα πέφυκεν: ἕτερα ἀλλήλων coni. Essen, p. 3 || τοῦτο V || ἀλλήλων ἕτερα X ||
 12. δεῖ UWX.

on arrivait à apercevoir clairement si ce procédé consiste dans une certaine espèce de démonstration, ou dans la division, ou même dans quelque autre méthode, il resterait encore beaucoup de difficultés et d'incertitudes sur le point de savoir de quelles données doit partir la recherche. Car les principes varient avec les sujets, comme cela a lieu pour les nombres et les surfaces.

Il est, sans doute, nécessaire d'abord de déterminer duquel des genres [derniers] l'âme fait partie, et ce qu'elle est [à ce point de vue], (je veux dire si elle est une forme substantielle et une substance, ou une qualité, ou une quantité, ou même quelque autre des catégories que nous avons distinguées) et, en outre, si elle est du nombre des choses qui sont en puissance, ou si, plutôt, elle est un certain acte. Car la différence [qu'il y a entre les deux] n'est pas d'une petite importance. Il nous faut examiner, de plus, si l'âme est divisible ou sans parties, et si toutes les âmes sont de même espèce ou s'il n'en est pas ainsi; et, dans ce dernier cas, si elles ne diffèrent que spécifiquement ou bien génériquement. Maintenant, en effet, ceux qui prennent l'âme pour sujet de leurs expositions ou de leurs recherches, semblent ne faire porter leur examen que sur l'âme humaine seule. Il faut aussi prendre garde de ne pas laisser dans l'obscurité [la question de savoir] si sa définition est une, comme celle de l'animal, ou si elle varie avec chaque [espèce d']âme particulière, comme pour le cheval, le chien, l'homme, Dieu; de telle sorte que l'animal en général, ou bien ne serait rien, ou bien serait postérieur, et de même tout autre attribut commun que l'on pourrait en affirmer. En outre, s'il n'y a pas une multiplicité d'âmes, mais [une multiplicité] de parties [dans la même âme, il faut chercher] s'il convient d'examiner d'abord l'âme dans son ensemble ou [dans] ses parties. Il est difficile aussi de déterminer lesquelles de ces parties sont naturellement distinctes les unes des autres, et s'il faut commencer par l'étude des parties [en elles-mêmes] ou [par celle] de leurs fonctions, par exemple s'il faut étudier d'abord l'intellection ou l'intellect, la sensation ou

δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων. εἰ δὲ τὰ ἔργα πρότερον, πάλιν ἂν
 15 τις ἀπορήσειεν εἰ τὰ ἀντικείμενα πρότερα τούτων ζητητέον, οἷον
 τὸ αἰσθητὸν τοῦ αἰσθητικοῦ καὶ τὸ νοητὸν τοῦ νοητικοῦ. ἔοικε δ'
 οὐ μόνον τὸ τί ἐστὶ γινῶναι χρήσιμον εἶναι πρὸς τὸ θεωρῆσαι
 τὰς αἰτίας τῶν συμβεβηκότων ταῖς οὐσίαις, ὡσπερ ἐν τοῖς
 μαθήμασι τί τὸ εὐθύ καὶ καμπύλον ἢ τί γραμμῆ καὶ ἐπί-
 20 πεδον πρὸς τὸ κατιδεῖν πόσαις ὀρθαῖς αἰ τοῦ τριγώνου γωνία
 ἴσαι, ἀλλὰ καὶ ἀνάπαλιν τὰ συμβεβηκότα συμβάλλεται μέ-
 γα μέρος πρὸς τὸ εἰδέναί τὸ τί ἐστίν· ἐπειδὴν γὰρ ἔχω-
 μεν ἀποδιδόναι κατὰ τὴν φαντασίαν περὶ τῶν συμβεβηκό-
 των, ἢ πάντων ἢ τῶν πλείστων, τότε καὶ περὶ τῆς οὐσίας
 25 ἔξομέν τι λέγειν κάλλιστα· πάσης γὰρ ἀποδείξεως ἀρχὴ τὸ
 τί ἐστίν, ὥστε καθ' ὅσους τῶν ὀρισμῶν μὴ συμβαίνει τὰ συμ-
 403 a βεβηκότα γνωρίζειν, ἀλλὰ μὴδ' εἰκάσαι περὶ αὐτῶν εὐ-
 μαρές, δῆλον ὅτι διαλεκτικῶς εἴρηται καὶ κενῶς ἅπαντες.
 ἀπορίαν δ' ἔχει καὶ τὰ πάθη τῆς ψυχῆς, πρότερόν ἐστι πάν-
 τα κοινὰ καὶ τοῦ ἔχοντος ἢ ἐστὶ τι καὶ τῆς ψυχῆς ἴδιον αὐ-
 5 τῆς· τοῦτο γὰρ λαβεῖν μὲν ἀναγκαῖον, οὐ ῥάδιον δέ. φαίνε-
 ται δὲ τῶν μὲν πλείστων οὐθὲν ἄνευ τοῦ σώματος πάσχειν οὐδὲ
 ποιεῖν, οἷον ὀργίζεσθαι, θαρρεῖν, ἐπιθυμεῖν, ὄλωσ αἰσθάνεσθαι.
 μάλιστα δ' ἔοικεν ἴδιον τὸ νοεῖν· εἰ δ' ἐστὶ καὶ τοῦτο φαντασία
 τις ἢ μὴ ἄνευ φαντασίας, οὐκ ἐνδέχοιτ' ἂν οὐδὲ τοῦτ' ἄνευ
 10 σώματος εἶναι. εἰ μὲν οὖν ἐστὶ τι τῶν τῆς ψυχῆς ἔργων ἢ

15. πρότερον TUVWX Philop. Soph. Bek. Trend. || 16. νοητικοῦ] νοῦ EVX Bhl., νοητοῦ S, νοητικοῦ reliqui et scripti et impressi, etiam Philop., pro αἰσθητικοῦ et νοητικοῦ legi vult αἰσθάνεσθαι et νοεῖν Belger, Hermes 1878, 302, αἰσθητικοῦ etiam Philop. Soph. || 19. καὶ τί τὸ κ. SUWy, καὶ τί κ. TX || 22. εἰγῆσαι STUWXy, εἰδέσειν V || 25. τι λέγειν TUV, τι insert. E₂ Simpl. || 26. κάλλιστα TUXy, τι κάλλιον W, κάλλιστα etiam Simpl. Philop. || γὰρ tuentur praeter omnes codd. Philop. Alex. apud Philop. Simpl.

403 a, 1. ἀλλὰ omnes codd. etiam E sed & in ras., videtur subfuisse ἀλλ' & (?) (Rr.) || 6. δὲ om. E || τῶν μὲν EXy Philop. Soph. Torst., μὲν om. reliqui || ἄνευ τοῦ σώμ. E Philop. Soph. Torst., τοῦ om. reliqui || 8. ἴδιον SWXy, ἴδιον etiam E, sed on in ras., ω superscr. (Bhl.) Simpl. Philop. Trend. ed. pr., ἴδιον etiam Them. Soph. || εἰ δ' ἐστὶ... 10. σώματος εἶναι: unc. incl. Essen, p. 4 || 9. ἄνευ τοῦ σώμ. Wy et, ut videtur, Philop., τοῦ om. etiam Them. Simpl. Soph.

la faculté sensitive et, de même, pour les autres. Mais, s'il convient d'étudier en premier lieu les activités [de l'âme], on peut se demander encore s'il ne faut pas examiner préalablement leurs corrélatifs, par exemple le sensible avant la faculté sensitive et l'intelligible avant l'activité intellectuelle. — Mais il semble que ce n'est pas seulement l'essence qu'il soit utile de connaître pour arriver à saisir les causes des propriétés dérivées des substances (comme dans les mathématiques [où il suffit de savoir] ce qu'est le droit, ou ce qu'est le courbe, ou ce que sont la ligne et la surface pour savoir à combien de droits les angles du triangle sont égaux), mais que, réciproquement, les propriétés dérivées contribuent pour une grande part à la connaissance de l'essence. Car, lorsque nous pourrons rendre compte de toutes ces propriétés ou de la plupart d'entre elles, d'une façon conforme à [ce que] l'expérience [manifeste, c'est qu'] alors ce que nous aurons à dire au sujet de l'essence sera aussi très exact. En effet, l'essence est le principe de toute démonstration, de telle sorte que de toutes les définitions dont on ne peut ni tirer la connaissance des propriétés dérivées, ni même conjecturer facilement [quelque chose] à leur sujet, [de toutes ces définitions, dis-je,] il est évident qu'elles sont toutes dialectiques et vides.

Il y a encore une difficulté relative aux états de l'âme. [C'est celle de savoir] s'ils sont tous communs à l'ensemble] auquel l'âme appartient, ou bien s'il y en a aussi quelque un qui soit propre à l'âme elle-même. Car c'est là un point qu'il est nécessaire, mais aussi qu'il n'est pas facile de déterminer. Il est manifeste que, à considérer la plupart d'entre eux, il n'y en a aucun que l'âme puisse subir ou exercer sans le corps, par exemple la colère, l'audace, l'appétit et, d'une manière générale, la sensation. Ce qui paraît le plus [vraisemblablement pouvoir lui appartenir en] propre, c'est l'intellection. Mais si cette opération est, elle aussi, une certaine espèce d'imagination ou si elle n'est pas [possible] sans l'imagination, elle ne pourra, elle non plus, exister sans le corps. Si donc, parmi les

παθημάτων ἴδιον, ἐνδέχεται ἂν αὐτὴν χωρίζεσθαι· εἰ δὲ μη-
 θέν ἐστὶν ἴδιον αὐτῆς, οὐκ ἂν εἴη χωριστή, ἀλλὰ καθάπερ τῷ
 εὐθεῖ, ἢ εὐθύ, πολλὰ συμβαίνει, οἷον ἄπτεσθαι τῆς χαλ-
 κῆς σφαίρας κατὰ στιγμὴν, οὐ μέντοι γ' ἄψεται οὕτω χωρι-
 15 σθὲν τὸ εὐθύ· ἀχώριστον γάρ, εἴπερ αἰ μετὰ σώματος τι-
 νός ἐστιν. εἴκει δὲ καὶ τὰ τῆς ψυχῆς πάθη πάντα εἶναι με-
 τὰ σώματος, θυμός, πραότης, φόβος, ἔλεος, θάρσος, ἐπι-
 χάρᾳ καὶ τὸ φιλεῖν τε καὶ μισεῖν· ἅμα γὰρ τοῦτοις πά-
 σχει τι τὸ σῶμα. σημεῖον δὲ τὸ ποτὲ μὲν ἰσχυρῶν καὶ ἐν-
 20 αργῶν παθημάτων συμβαινόντων μηδὲν παροξύνεσθαι ἢ φο-
 βεῖσθαι, ἐνίοτε δ' ὑπὸ μικρῶν καὶ ἀμαυρῶν κινεῖσθαι, ὅταν
 ὀργᾶ τὸ σῶμα καὶ οὕτως ἔχη ὡσπερ ὅταν ὀργίζηται. ἐπι-
 δὲ τοῦτο μᾶλλον φανερόν· μηθενός γὰρ φοβεροῦ συμβαίνον-
 τος ἐν τοῖς πάθεσι γίνονται τοῖς τοῦ φοβουμένου. εἰ δ' οὕτως
 25 ἔχει, ὁῦλον ὅτι τὰ πάθη λόγοι ἐνυλοὶ εἰσιν. ὥστε οἱ ὄροι
 τοιοῦτοι οἷον τὸ ὀργίζεσθαι κίνησις τις τοῦ τοιοῦτοῦ σώματος ἢ
 μέρους ἢ δυνάμεως ὑπὸ τοῦδε ἕνεκα τοῦδε. καὶ διὰ ταῦτα ἤδη
 φυσικοῦ τὸ θεωρῆσαι περὶ ψυχῆς, ἢ πάσης ἢ τῆς τοιαύτης.
 διαφερόντως δ' ἂν ὀρίσαιντο φυσικός τε καὶ διαλεκτικός
 30 ἕκαστον αὐτῶν, οἷον ὀργὴ τί ἐστίν· ὁ μὲν γὰρ ὀρεξὶν ἀντιλυ-
 πῆσεως ἢ τι τοιοῦτον, ὁ δὲ ζέσιν τοῦ περὶ καρδίαν αἵματος

13. ἢ εὐθεῖ W et E₂, ἢ εὐθύ E₁ || 14. οὕτω solus E et Bonitz, Hermes VII, 417, reliqui tούτου, etiam Philop. Simpl. || 18. καὶ τὸ μισεῖν SWX || γὰρ et 19. τι om. E, leg. Soph. || ἅμα... 19. σῶμα unc. incl. Torst., tuentur haec verba praeter codd. Simpl. Philop. Soph. || 19. σημεῖον E Torst., μινύει reliqui, etiam Them. Soph. || μὲν ὑπὸ ἰσχ. TUVWX Soph. || 21. δ' δὲ καὶ UVW, om. καὶ etiam Them. Soph. || ἐὰν STVWX Soph., ὅταν etiam Simpl. || 23. μᾶλλον τοῦτο STVWXy, τούτου μᾶλλον conl. Torst., τούτω conl. Christ || 25. ὅτι καὶ τὰ UVy || ἐν ὕλη ET, ἐνυλοὶ etiam Them. Philop. Soph. || 26. κίνησιν E, κίνησις etiam Simpl. Philop. Soph. || τις om. ES Soph., τις leg. etiam Simpl. Philop. || τοιοῦτο omnes codd. etiam E sed l in ras., videtur subfuisse ε (?) (Rr.) || 27. ἤδη δὴ STVWy, om. X || 29. ὀρίσαιντο φ. V, ὀρίσαιντο ὁ φ. STUWXy Soph. || φυσικός τε καὶ διαλεκτικός unc. incl. Essen, p. 7, φυσικός omnes codd. etiam E sed o in ras., videtur subfuisse ω (Rr.) || καὶ ὁ διαλεκτικός Wy, ὁ om. etiam Soph. || 31. τοιοῦτο STUVW, τοιοῦτον etiam Soph. || περικαρδίου T Simpl. Soph., περὶ καρδίαν ceteri etiam Them. Philop. — verba αἵματος καὶ (vel ἢ) removenda esse censet Steinhart, progr. Port. 1843 p. 3.

fonctions ou les affections de l'âme, il y en a quelqu'une [qui lui appartienne en] propre, il sera possible qu'elle existe séparément [du corps], et s'il n'y en a aucune qui lui soit propre, elle ne sera pas séparable. Mais [il en sera pour elle] comme pour le rectiligne qui a, en tant que tel, beaucoup d'attributs, par exemple d'être tangent en un point à la sphère d'airain, sans que, toutefois, le rectiligne séparé puisse la toucher ainsi, car il est inséparable puisqu'il est toujours donné avec quelque corps. Or il semble que les états de l'âme [lui] soient aussi tous [communs] avec le corps, tels sont : le courage, la douceur, la crainte, la pitié, l'audace; ou encore la joie, et aussi l'amour et la haine. Car, en même temps que ces états [se produisent], le corps éprouve quelque modification. Ce qui indique [bien] qu'il en est ainsi, c'est [le fait] que, parfois, des impressions vives et frappantes, venant à se produire, n'entraînent [dans l'animal] ni irritation, ni crainte, tandis que, d'autres fois, il est mû par des impressions faibles et à peine perceptibles, si le corps est surexcité et se trouve [déjà] dans le même état que quand il est emporté par la passion. Mais, en outre, voici qui est encore plus clair : c'est que, en l'absence de tout événement terrible, on peut éprouver les mêmes états que l'homme en proie à la terreur. [Par conséquent], puisqu'il en est ainsi, il est manifeste que les états [de l'âme] sont des formes réalisées dans la matière.

Par suite, les définitions doivent être telles [qu'elles renferment aussi ces deux éléments]. Par exemple, [il faudra dire que] la colère est un certain mouvement de tel corps ou de telle partie, ou de telle faculté [de ce corps], produite par telle cause et pour telle fin. Et c'est pourquoi, du moment qu'il en est ainsi, c'est au physicien qu'appartient l'étude de l'âme, soit [de l'âme] tout entière, soit, [au moins], de celle qui offre ces caractères. Car le physicien et le dialecticien ne définiraient pas de la même manière chacun des états [dont nous avons parlé] et, par exemple, ce qu'est la colère. En effet, ce dernier dira qu'elle est le désir d'offenser à son tour, ou autre chose

403 b ἢ θερμου. τούτων δὲ ὁ μὲν τὴν ὕλην ἀποδίδωσιν, ὁ δὲ τὸ
εἶδος καὶ τὸν λόγον. ὁ μὲν γὰρ λόγος εἶδος τοῦ πράγματος,
ἀνάγκη δ' εἶναι τοῦτον ἐν ὕλῃ τοιαυτοῖ, εἰ ἔσται. ὡς περ οἰκίας
ὁ μὲν λόγος τοιοῦτος, ὅτι σκέπασμα κωλυτικὸν φθορᾶς ὑπ'
5 ἀνέμων καὶ ὄμβρων καὶ καυμάτων, ὁ δὲ φήσει λίθους καὶ
πλίνθους καὶ ξύλα, ἕτερος δ' ἐν τούτοις τὸ εἶδος ἕνεκα των-
δὲ· τίς οὖν ὁ φυσικὸς τούτων; πότερον ὁ περὶ τὴν ὕλην, τὸν δὲ
λόγον ἀγνοῶν, ἢ ὁ περὶ τὸν λόγον μόνον; ἢ μᾶλλον ὁ ἐξ
ἀμφοῖν. ἐκείνων δὲ δὴ τίς ἐκάτερος; ἢ οὐκ ἔστι τις ὁ περὶ
10 τὰ πάθη τῆς ὕλης τὰ μὴ χωριστά, μηδ' ἢ χωριστά, ἀλλ'
ὁ φυσικὸς περὶ ἅπανθ' ὅσα τοῦ τοιοῦτοῦ σώματος καὶ τῆς τοι-
αύτης ὕλης ἔργα καὶ πάθη. ὅσα δὲ μὴ ἢ τοιαῦτα, ἄλ-
λος, καὶ περὶ τινῶν μὲν τεχνίτης, ἐὰν τύχη, οἷον τέκτων ἢ
ἰατρός, τῶν δὲ μὴ χωριστῶν μὲν, ἢ δὲ μὴ τοιοῦτου σώμα-
15 τος πάθη καὶ ἐξ ἀφαιρέσεως, ὁ μαθηματικὸς, ἢ δὲ κεχωρι-
σμένα, ὁ πρῶτος φιλόσοφος. ἀλλ' ἐπανιτέον ὅθεν ὁ λόγος.
ἐλέγομεν δ' ὅτι τὰ πάθη τῆς ψυχῆς οὔτε ὡς χωριστά τῆς φυσικῆς
ὕλης τῶν ζώων, ἢ δὴ τοιαῦθ' ὑπάρχει, θυμὸς καὶ φόβος,

403 b, 1. ἢ] καὶ E Bek. Torst., ἢ STUVWX etiam Philop. Soph. Trend. ||
2. εἶδος τοῦ] ὅδε τοῦ W et, ut videtur, Simpl. in interpr. 22, 1, Soph. 8, 35,
fortasse recte, ὁ δὲ τοῦ ESTVy Simpl. Philop. Plutarchus ap. Simpl. ||
3. ἀνάγκη... τοιαυτοῖ unc. incl. Essen l. 1. || εἶναι τοιοῦτον V, τοῦτον εἶναι W ||
τοιαυτοῖ omnes codd. etiam E sed i in ras., videtur subfuisse ε (?) (Rr.) ||
ἐπὶ οἰκίας Wy || 4. ὅτι] τις S, τις ὅτι X, ἂν εἴη TW, ἂν εἴη ὅτι UV ||
5. καυμάτων καὶ ὄμβρων WX, ὄμβρων καὶ πνευμάτων E, textum tuentur
etiam Them. Philop. Soph. || φήσει SVXy || καὶ om. V || 6. ἕτερος... τωνδὲ
unc. incl. Essen, p. 8 || ἐν om. W || 9. post ἀμφοῖν interrogandi signum
Bek., punctum Trend. Torst. Bhl. || δὴ om. UV || pro τίς legendum ἀτελής τις
et punctum post ἐκάτερος ponendum censet Essen, p. 8 || ἢ] ἐπεί coni. Id.,
p. 6 || 10. post μὴ χωριστά virgulam Bek. Trend., sustul. Torst. Bhl. qui
tamen χωριστά scripsit || 11. πᾶνθ' T, ἅπανθ' etiam E, sed a eras. || τοῦ om.
SUW || τοιοῦτο] φυσικοῦ T || 12. ὅσα E Philop. Torst., reliqui ὅποσα || ἢν E,
sed v expunct., ἢ Simpl. Bon., Metaph. p. 284, Torst., om. videtur Philop.
in interpr. 62, 16, reliqui ἢ || 13. τινος T, τινὰ UWy, τινῶν etiam Simpl.
Philop. Soph. || 15. ὁ om. E, leg. reliqui et scripti et impressi omnes
etiam Soph. || ἢ] περὶ coni. Essen, p. 7 || 17. οὔτε ὡς χωριστά scripsit Bhl.
ex solo E, χωριστά TVX, οὐ χωριστά Soph. Torst. Dembowski, Woch.
f. class. Phil. 1887 p. 430, reliqui ἀχώριστα, etiam Them. Philop. Simpl. ||
18. ἢ δὴ] ἢ γε U Simpl., εἴ γε T, ἢ X, ἢ δὴ, etiam Philop. Soph. ||
τοιαῦτα X.

d'analogue, le premier [qu'elle est] la vaporisation du sang qui environne le cœur ou du chaud. L'un d'eux indique [ainsi] la matière, l'autre la forme et la notion. Car la notion est la forme de la chose, mais, pour être, cette forme doit nécessairement se réaliser dans telle matière. C'est ainsi que la notion de la maison est, par exemple, ceci, savoir : qu'elle constitue un abri protégeant contre les effets pernicioeux des vents, des pluies et des chaleurs. Mais tel pourra dire [aussi] que la maison consiste dans des pierres, des briques et des bois, et tel autre [encore] qu'elle est la forme [réalisée] dans ces choses en vue de telle fin. — Quel est donc, parmi ceux-ci, le [véritable] physicien? Est-ce celui qui ne s'attache qu'à la matière et qui ignore la forme, ou celui qui ne considère que la forme? Ou plutôt ne faut-il pas penser que c'est celui qui fait entrer l'une et l'autre [dans sa définition]? Et, alors, comment faut-il qualifier chacun des premiers, [c'est-à-dire ceux qui ne considèrent que la matière ou que la forme]? Mais ne faut-il pas dire que, en ce qui concerne les propriétés de la matière qui ne sont pas séparables, il n'y a personne, non plus, qui les considère comme séparables, et que [d'autre part,] c'est au physicien que revient l'étude de tout ce qui est propriété ou état de tels corps ou de telle matière? (Quant aux attributs qui ne leur appartiennent pas en tant que tels, [c'est-à-dire en tant que tel corps ou que telle matière], c'est à un autre [qu'il convient de s'en occuper]. Pour certains [d'entre eux] c'est, par exemple, à l'artisan, comme le charpentier ou le médecin.) Pour ceux, qui, sans être séparés, [sont considérés] par abstraction, et non en tant que propriétés de tel corps, c'est le mathématicien [qui les étudie]. Enfin, ceux [qui sont étudiés en tant que] séparés, [doivent l'être par] celui qui s'occupe de philosophie première. Mais il nous faut revenir au point d'où notre discours [s'est éloigné]. Or nous disions que les états de l'âme [ne peuvent] pas, non plus, [être regardés] comme séparables de la matière physique des animaux et que, par conséquent, c'est en tant que leur corps ou leur matière pos-

καὶ οὐχ ὡσπερ γραμμὴ καὶ ἐπίπεδον.

2.

20 Ἐπισκοποῦντας δὲ περὶ ψυχῆς ἀναγκαῖον ἅμα διαπο-
ροῦντας περὶ ὧν εὐπορεῖν δεῖ προελθόντας, τὰς τῶν προτέρων
δόξας συμπαραλαμβάνειν ὅσοι τι περὶ αὐτῆς ἀπεφάναντο,
ὅπως τὰ μὲν καλῶς εἰρημένα λάβωμεν, εἰ δὲ τι μὴ κα-
λῶς, τοῦτ' εὐλαβηθῶμεν. ἀρχὴ δὲ τῆς ζητήσεως προθέσθαι
25 τὰ μάλιστα δοκοῦνθ' ὑπάρχειν αὐτῇ κατὰ φύσιν. τὸ ἔμφυ-
χόν δὲ τοῦ ἀψύχου δυοῖν μάλιστα διαφέρειν δοκεῖ, κινήσει
τε καὶ τῷ αἰσθάνεσθαι. παρελήφαμεν δὲ καὶ παρὰ τῶν προ-
γενεστέρων σχεδὸν δύο ταῦτα περὶ ψυχῆς · φασὶ γὰρ ἔνιοι
καὶ μάλιστα καὶ πρώτως ψυχὴν εἶναι τὸ κινεῖν. οἰηθέντες δὲ
30 τὸ μὴ κινούμενον αὐτὸ μὴ ἐνδέχεσθαι κινεῖν ἕτερον, τῶν
κινουμένων τι τὴν ψυχὴν ὑπέλαβον εἶναι. ὅθεν Δημόκριτος μὲν
404 a πῦρ τι καὶ θερμόν φησιν αὐτὴν εἶναι · ἀπείρων γὰρ ὄντων
σχημάτων καὶ ἀτόμων τὰ σφαιροειδῆ πῦρ καὶ ψυχὴν λέ-
γει, οἷον ἐν τῷ ἀέρι τὰ καλούμενα ξύσματα, ἃ φαίνεται ἐν
ταῖς διὰ τῶν θυρίδων ἀκτίσιν, ὧν τὴν μὲν πανσπερμίαν
5 τῆς ὅλης φύσεως στοιχεῖα λέγει · ὁμοίως δὲ καὶ Λεύκιππος · τού-
των δὲ τὰ σφαιροειδῆ ψυχὴν, διὰ τὸ μάλιστα διὰ παντὸς δύ-

20. δὲ πάλιν περὶ S || 21. προελθόντας S Philop. Soph., διελθόντας X et pr. T, ante προελθόντας virgulam ponunt Bek. Trend. || 22. συμπαραλαμβάνειν TWX, διαλαμβάνειν V, συμπαραλαμβάνειν etiam Them. Philop. Soph. || 23. καλῶς om. T, post εἰρημένα ponit U || μῆτι UV || 24. τοῦτ' ἀληθῆ θῶμεν S || 26. δυεῖν E, δυοῖ SVWX || 29. πρώτως ET, πρώτως etiam Philop. Simpl. Soph. || 30. μῆδ' ἐνδ. Vy || 31. ψυχὴν οὕτως ἔπ. Uy.

404 a, 1. αὐτὴν φησιν TW || 2. τὰ σφαιρ... λέγει et 4. ὧν delenda et 5. ὁμοίως... Λεύκιππος parenth. includenda censet Madvig, adversaria critica I p. 471 || 4. τὴν μὲν πανσπ. E Them. Torst. Bhl., μὲν om. reliqui || 5. στοιχεῖα λέγει τῆς ὅλης φύσεως excepto E omnes codd., etiam Them. Soph. Bek. Trend. || 6. τὸ] τὸ conl. Essen, p. 9.

sèdent telles qualités, que le courage ou la crainte se réalisent en eux, et qu'il n'en est pas [pour ces états,] comme pour la ligne et la surface.

CHAPITRE II

Nous occupant de l'étude de l'âme, il est nécessaire que, tout en soulevant les difficultés sur lesquelles nous devons nous satisfaire dans la suite, nous recueillions les opinions de ceux des penseurs antérieurs qui ont exposé quelque doctrine à son sujet, en sorte que nous puissions prendre [pour notre compte] ce qu'elles auront de juste, et, si [elles contiennent] quelque chose qui ne le soit pas, nous mettre en garde [nous-mêmes]. — Le principe de notre recherche consistera à présenter d'abord les caractères que l'on s'accorde surtout à considérer comme appartenant naturellement à l'âme. Or, il est deux choses principales par lesquelles on pense généralement que l'animé diffère de l'inanimé : à savoir le mouvement et la sensation. Et ce sont aussi, à peu près, ces deux idées que nos devanciers nous ont transmises sur l'âme. Car quelques-uns [d'entre eux] disent qu'elle est éminemment et primitivement le moteur. Et, pensant que ce qui n'est pas lui-même ne peut pas mouvoir autre chose, ils ont supposé que l'âme est quelque chose qui est en mouvement. De là vient que Démocrite pense que l'âme est un certain feu et du chaud. Car les formes ou les atomes étant en nombre infini, il appelle ceux d'entre eux qui ont la forme sphérique, feu et âme, comme [sont] par exemple, dans l'air, ce qu'on appelle des poussières, qu'on aperçoit dans les rayons [de soleil qui s'infiltrent] à travers les ouvertures, [et] dont Démocrite dit que leur mélange de semences de toutes sortes constitue les éléments de la nature entière. Leucippe est aussi du même avis. [Ils pensent donc que] ceux des atomes qui sont sphériques constituent l'âme, parce que ces figures sont plus aptes à

νασθαι διακύνειν τοὺς τοιοῦτους ῥυθμούς καὶ κινεῖν τὰ λοιπὰ
 κινούμενα καὶ αὐτά, ὑπολαμβάνοντες τὴν ψυχὴν εἶναι τὸ
 παρέχον τοῖς ζῴοις τὴν κίνησιν. διὸ καὶ τοῦ ζῆν ὄρον εἶναι
 10 τὴν ἀναπνοήν· συνάγοντος γὰρ τοῦ περιέχοντος τὰ σώματα
 καὶ ἐκθλίβοντος τῶν σχημάτων τὰ παρέχοντα τοῖς ζῴοις
 τὴν κίνησιν διὰ τὸ μὴδ' αὐτὰ ἡρεμεῖν μηδέποτε, βοήθειαν
 γίνεσθαι θύραθεν ἐπεισιόντων ἄλλων τοιοῦτων ἐν τῷ ἀναπνεῖν·
 κωλύειν γὰρ αὐτὰ καὶ τὰ ἐνυπάρχοντα ἐν τοῖς ζῴοις ἐκ-
 15 κρίνεσθαι, συναεῖργοντα τὸ συνάγον καὶ πηγνύον· καὶ ζῆν
 δὲ ἕως ἂν δύνωνται τοῦτο ποιεῖν. εἶκοι δὲ καὶ τὸ παρὰ τῶν
 Πυθαγορείων λεγόμενον τὴν αὐτὴν ἔχειν διάνοιαν· ἔφασαν
 γὰρ τινες αὐτῶν ψυχὴν εἶναι τὰ ἐν τῷ ἀέρι ξύσματα, οἱ
 δὲ τὸ ταῦτα κινεῖν. περὶ δὲ τούτων εἴρηται διότι συνεχῶς
 20 φαίνεται κινούμενα, καὶ ἢ νηνεμία παντελής. ἐπὶ ταῦτό δὲ
 φέρονται καὶ ὅσοι λέγουσι τὴν ψυχὴν τὸ αὐτὸ κινεῖν· εἰ-
 κασι γὰρ οὗτοι πάντες ὑπειληφέναι τὴν κίνησιν οἰκειότατον
 εἶναι τῇ ψυχῇ, καὶ τὰ μὲν ἄλλα πάντα κινεῖσθαι διὰ τὴν
 ψυχὴν, ταύτην δ' ὑφ' ἑαυτῆς, διὰ τὸ μὴθὲν ὁρᾶν κινεῖν ὃ
 25 μὴ καὶ αὐτὸ κινεῖται. ὁμοίως δὲ καὶ Ἀναξαγόρας ψυχὴν
 εἶναι λέγει τὴν κινεῖσθαι, καὶ εἴ τις ἄλλος εἴρηκεν ὡς τὸ πᾶν
 ἐκίνησε νοῦς, οὐ μὴν παντελῶς γ' ὥσπερ Δημόκριτος. ἐκεῖνος
 μὲν γὰρ ἀπλῶς ψυχὴν ταύτην καὶ νοῦν· τὸ γὰρ ἀληθὲς εἶ-
 ναι τὸ φαινόμενον· διὸ καλῶς ποιῆσαι τὸν Ὅμηρον ὡς
 30 Ἐκτωρ κείτ' ἄλλοφρονέων. οὐ δὲ χρῆται τῷ νῷ ὡς δυνάμει
 τινὶ περὶ τὴν ἀλήθειαν, ἀλλὰ ταῦτό λέγει ψυχὴν καὶ νοῦν.
 404 b Ἀναξαγόρας δ' ἤπτον διασαφεῖ περὶ αὐτῶν· πολλαχοῦ μὲν

13. εἴτ' ἐπισιόντων E, ἐπεισιόντων etiam Them. Soph. et sine dubio Philop.
 et Simpl. || 15. ἀνεῖργοντα coni. Essen l. l. || 16. ποιεῖν ante ἕως transponen-
 dum censet Id. ibid. || 19. verba περὶ δὲ τούτων... 20. παντελής Biehlio sus-
 pecta videntur; legunt quidem ea Philop. et Soph. sed Them. et Simpl.
 non legisse videntur || post τούτων addendum φανερόν ὅτι ἐκεῖνα censet
 Essen, p. 10 || post εἴρηται vulg. virgulam sustuli || 21. S || 21. ἑαυτὸ
 STVWX || 24. αὐτῆς E, ὑφ' ἑαυτῆς etiam Them. || 27. ὃ νοῦς SWXY, ὃ om.
 etiam Them. Soph. || 28. ψυχὴν ταύτην καὶ νοῦν ex solo E scripsit Bhl.,
 reliqui omnes ταύτην ψυχὴν καὶ νοῦν.

404 b, 4. πολλαχῇ E, πολλαχῶς W, πολλαχοῦ etiam Them. 17, 27.

pénétrer à travers toutes choses et à mouvoir le reste étant
 mues elles-mêmes, et qu'ils sont d'avis que l'âme est ce qui
 fournit le mouvement aux animaux. C'est pourquoi aussi,
 d'après eux, la respiration est le signe caractéristique
 de la vie. En effet, le milieu ambiant exerçant une pres-
 sion sur les corps des animaux et en exprimant les atomes
 qui, parce qu'ils ne sont eux-mêmes jamais en repos, don-
 nent aux animaux le mouvement, ceux-ci [(ces atomes)]
 sont renforcés par l'introduction du dehors, grâce à la res-
 piration, d'autres atomes semblables. Car ces derniers em-
 pêchent aussi ceux qui sont contenus dans les animaux de
 s'en séparer, en opposant un obstacle à ce qui comprime
 et condense. Et les animaux vivent [d'après ces penseurs,]
 aussi longtemps qu'ils sont capables d'accomplir cette fonc-
 tion. — Il semble aussi que ce que disent les Pythagori-
 ciens ait la même signification. Certains d'entre eux, en
 effet, ont prétendu que l'âme consiste dans les poussières
 contenues dans l'air, et d'autres dans ce qui les meut. Et,
 au sujet de celles-ci, on fait remarquer qu'on les voit con-
 tinuellement se mouvoir, même pendant le calme le plus
 complet. — La même tendance est celle de tous ceux qui
 prétendent que l'âme est ce qui se meut soi-même. Car ils
 paraissent tous supposer que le mouvement est ce qu'il y
 a de plus propre à l'âme et que toutes les autres choses
 sont mues par l'âme, tandis que l'âme est mue par elle-
 même, [et ils pensent ainsi] parce que leurs sens ne per-
 çoivent aucun moteur qui ne soit pas lui-même en mouve-
 ment. Semblablement Anaxagore, — et tout autre, s'il en
 fut, qui a admis que l'intellect a mis en mouvement l'uni-
 vers, — dit que l'âme est ce qui meut. Mais ce n'est pour-
 tant pas tout à fait de la même façon que Démocrite. Celui-
 ci, en effet, identifie absolument l'âme et l'intellect, car il
 prétend que le vrai c'est ce qui apparaît. Et c'est pour-
 quoi, d'après lui, Homère a eu raison de dire dans un vers,
 qu' « Hector gisait la connaissance égarée ». Il n'emploie
 donc pas l'intellect comme une faculté pour [atteindre] la
 vérité, mais il identifie l'âme et l'intellect. Anaxagore, au
 contraire, s'exprime moins clairement à leur sujet. Car il

γὰρ τὸ αἴτιον τοῦ καλῶς καὶ ὀρθῶς τὸν νοῦν λέγει, ἐτέρωθι δὲ τοῦτου εἶναι τὴν ψυχὴν· ἐν ἅπασιν γὰρ ὑπάρχειν αὐτὸν τοῖς ζῴοις, καὶ μεγάλους καὶ μικροῖς, καὶ τιμίους καὶ ἀτιμότεροις. οὐ φαίνεται δ' ὅ γε κατὰ φρόνησιν λεγόμενος νοῦς πᾶσιν ὁμοίως ὑπάρχειν τοῖς ζῴοις, ἀλλ' οὐδὲ τοῖς ἀνθρώποις πᾶσιν.

ὅσοι μὲν οὖν ἐπὶ τὸ κινεῖσθαι τὸ ἔμψυχον ἀπέβλεψαν, οὗτοι τὸ κινητικώτατον ὑπέλαβον τὴν ψυχὴν· ὅσοι δ' ἐπὶ τὸ γινώσκειν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι τῶν ὄντων, οὗτοι δὲ λέγουσι τὴν ψυχὴν τὰς ἀρχάς, οἱ μὲν πλείους ποιοῦντες, ταύτας, οἱ δὲ μίαν, ταύτην, ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς μὲν ἐκ τῶν στοιχείων πάντων, εἶναι δὲ καὶ ἕκαστον ψυχὴν τούτων, λέγων οὕτως

γαίη μὲν γὰρ γαῖαν ὀπώπαμεν, ὕδατι δ' ὕδωρ,
αἰθέρι δ' αἰθέρα δῖαν, ἀτὰρ πυρὶ πῦρ αἰδηλον,
στοργῇ δὲ στοργὴν, νεῖκος δὲ τε νεῖκεϊ λυγρῶ.

τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ὁ Πλάτων ἐν τῷ Τιμαίῳ τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ· γινώσκεισθαι γὰρ τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον, τὰ δὲ πράγματα ἐκ τῶν ἀρχῶν εἶναι. ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις διωρίσθη, αὐτὸ μὲν τὸ ζῶον ἐξ αὐτῆς τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας καὶ τοῦ πρώτου μήκους καὶ πλάτους καὶ βάρους, τὰ δ' ἄλλα ὁμοιοτρόπως. ἔτι δὲ καὶ ἄλλως, νοῦν μὲν τὸ ἓν, ἐπιστήμην δὲ τὰ δύο· μοναχῶς γὰρ ἐφ' ἓν· τὸν δὲ τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμὸν δόξαν, αἰσθησιν δὲ

2. τὸ om. Vy, legit etiam Them. || 3. ταύτων εἶναι τὸν νοῦν τῆ ψυχῆ V, τὸν νοῦν εἶναι ταύτων τῆ ψυχῆ TW et, qui τὸν αὐτὸν, Uy, similia veteres interpretes || 4. ἀτιμότεροις E || 5. φαίνεται νῦν δὲ E (νῦν in rasura, Trend.) || 6. πᾶσιν om. STWX || 9. τὸ post καὶ om. STVWy, leg. etiam Them. Soph. || 8. U Them., om. VW || 10. ποιοῦντες ταύτας οἱ VW et vet. transl., ποιοῦντες τὰς ἀρχάς οἱ TU, ποιοῦντες τὰς ἀρχάς ταύτας οἱ SXy et in interpr. Them. Philop. Soph., ποιοῦντες, οἱ δὲ E Bek. Trend. Torst., ταύτας delendum censet Dembowski, Woch. f. class. Phil. 1887 p. 431 || ante ταύτας et 11. ταύτην virgulas posuit || 11. μὲν om. STW || 12. οὕτως E Bhl., οὕτω λέγων SU, om. TW, vulgo οὕτω || 13. δ' insertum E, leg. etiam Them. Soph. || 14. δῖον TUVW || 16. καὶ ὁ E, « et Plato » vet. transl., om. STUVWy, ὁ om. Bek. Trend. Torst. || Πλάτων post Τιμαίῳ UWy, post ψυχὴν ST || 21. τὰς δ' ἄλλας Them. et tanquam variam lectionem Philop. commemorat, τὰ δὲ ἄλλα Simpl., τὰλλα δὲ Soph. || 22. μοναχῶς... 23. ἓν in parenth. et ante 23. τὸν δὲ virgulam posuit Susemihl, OEcon. p. 84 || 23. ἐφ' ἓν γίνεται X, om. ST, leg. etiam Them. Soph.

affirme, à plusieurs reprises, que la cause de ce qu'il y a de beau et de bon est l'intellect, mais ailleurs il dit que l'intellect est l'âme. Il déclare, en effet, qu'il existe chez tous les animaux grands et petits, supérieurs et inférieurs. Or il ne paraît pas que l'intellect, entendu dans le sens de prudence, appartienne également à tous les animaux, ni même à tous les hommes.

En résumé, tous ceux qui ont considéré surtout le fait que l'être animé se meut, ont pensé que l'âme est ce qu'il y a de plus éminemment moteur. Mais tous ceux qui ont porté leur attention sur le fait que l'âme connaît les choses et les sent, ceux-là disent que l'âme est [constituée par] les principes. Ceux d'entre eux qui admettent plusieurs principes [disent que l'âme consiste en] eux, et ceux qui n'admettent qu'un seul principe [prétendent que l'âme est] celui-là. C'est ainsi qu'Empédocle [dit que l'âme est formée] de tous les éléments et que chacun d'eux est âme; il s'exprime ainsi :

C'est par la terre que nous voyons la terre; [c'est] par l'eau [que nous voyons] l'eau;

par l'éther, le divin éther, par le feu, le feu destructeur;

par l'amour, l'amour, et la haine par la triste haine.

De même aussi Platon, dans le *Timée*, constitue l'âme avec les éléments. Car [il pense] que le semblable est connu par le semblable et que les choses sont constituées par les principes. De même encore, il a été exposé, dans les discours sur la philosophie, que l'animal en soi résulte de l'Idée même de l'Un, et de la longueur, de la largeur et de la profondeur premières, et que les autres animaux sont constitués d'une manière semblable. Platon dit aussi; d'une autre façon, que l'intellect est l'Un et la science la dyade, (car [elle va], suivant une direction unique, vers un [résultat unique]); que le nombre de la surface est l'opinion, et celui du volume, la sensation.

τὸν τοῦ στερεοῦ · οἱ μὲν γὰρ ἀριθμοὶ τὰ εἶδη αὐτὰ καὶ αἱ ἀρ-
 25 γαὶ ἐλέγοντο, εἰσι δ' ἐκ τῶν στοιχείων. κρίνεται δὲ τὰ πρά-
 γματα τὰ μὲν νοῦ, τὰ δ' ἐπιστήμη, τὰ δὲ δόξη, τὰ δ' αἰ-
 σθήσει · εἶδη δ' οἱ ἀριθμοὶ οὗτοι τῶν πραγμάτων. ἐπεὶ δὲ καὶ
 κινητικὸν ἐδόκει ἡ ψυχὴ εἶναι καὶ γνωριστικὸν οὕτως, ἔνιοι
 συνέπλεξαν ἐξ ἀμφοῖν, ἀποφηνάμενοι τὴν ψυχὴν ἀριθμὸν
 30 κινουῦνθ' ἑαυτὸν. διαφέρονται δὲ περὶ τῶν ἀρχῶν, τίνες καὶ
 πόσαι, μάλιστα μὲν οἱ σωματικὰς ποιοῦντες τοῖς ἀσωμάτους,
 405 α τούτοις δ' οἱ μίξαντες καὶ ἀπ' ἀμφοῖν τὰς ἀρχὰς ἀποφη-
 νάμενοι. διαφέρονται δὲ καὶ περὶ τὸ πλῆθος · οἱ μὲν γὰρ
 μίαν οἱ δὲ πλείους λέγουσιν. ἐπομένως δὲ τούτοις καὶ τὴν
 ψυχὴν ἀποδιδόασιν · τό τε γὰρ κινητικὸν τὴν φύσιν τῶν πρῶ-
 5 των ὑπειλήφασιν, οὐκ ἀλόγως. ὅθεν ἐδοξέ τιτι πῦρ εἶναι ·
 καὶ γὰρ τοῦτο λεπτομερέστατόν τε καὶ μάλιστα τῶν στοιχείων
 ἀσώματον, ἔτι δὲ κινεῖται τε καὶ κινεῖ τὰ ἄλλα πρῶτως.
 Δημόκριτος δὲ καὶ γλαφυρωτέρως εἴρηκεν ἀποφαινόμενος
 διὰ τί τούτων ἑκάτερον · ψυχὴν μὲν γὰρ εἶναι ταῦτό καὶ νοῦν,
 10 τοῦτο δ' εἶναι τῶν πρῶτων καὶ ἀδιαίρετων σωμάτων, κινητι-
 κὸν δὲ διὰ λεπτομέρειαν καὶ τὸ σχῆμα · τῶν δὲ σχημάτων
 εὐκίνητότατον τὸ σφαιροειδὲς λέγει · τοιοῦτον δ' εἶναι τὸν τε
 νοῦν καὶ τὸ πῦρ. Ἀναξαγόρας δ' εἶπε μὲν ἕτερον λέγειν ψυ-

24. οἱ μὲν γὰρ.... 26. αἰσθήσει: interpolata suspicatur Essen, p. 11 || αὐτὰ
 om. SX, leg. Soph. || αἱ ante ἀρχαὶ ex uno E addunt Bek. Torst. et Bhl.,
 om. Soph. Trend. || 27. εἶδη δὲ καὶ ἀριθμοὶ coni. Steinhart l. 1., οὗτοι καὶ
 coni. Susemihl, Jen. Lit. 1877 p. 708, BJ. IX, 351 || 28. ante οὕτως, addendum
 οἷς censet Essen, p. 12 || virgulam post οὕτως Soph. Torst. Belger, ante
 οὕτως reliqui etiam Simpl. Philop. Bhl. || 30. διαφέρονται... 405 b, 29. ψυχὴν
 non satis ad praecedentia quadrare opinatur Susemihl, Oecon. p. 84,
 Phil. Woch. 1893 p. 1317 || 31. ἀσώματος: e codd. solus X, Them. Philop.
 Soph. Trend. Torst. Bhl., ceteri codd. et Bek. ἀσώματος.

405 a, 2. τοῦ πλῆθους STVX || 4. τε om. ST || post κινητικὸν addendum καὶ
 τὸ γνωριστικὸν coni. Essen l. 1. || 7. ἔτι δὲ E, sed eras., in ras. καὶ, καὶ etiam
 UX || τε om. STW || 8. ἀποφαινόμενος Torst. ex E, reliqui ἀποφηνάμενος,
 etiam Soph. || 9. ψυχὴ E || ταῦτόν STVX || 10. εἶναι ἐκ τῶν TUVWX || 11. λεπ-
 τομέρειαν T et E, sed λεπτο in ras., « subtilitatem » vet. transl. Torst.,
 cui assentitur etiam Noetel, Zeitschr. f. Gym. 1864 p. 142, μικρολεπτο-
 μέρειαν S, μικρομέρειαν re. E et reliqui codd., etiam Philop. Soph., μικρο-
 μέρειαν Them.

Les nombres, en effet, étaient considérés [par lui] comme
 les Idées mêmes et les principes, et ils sont formés des
 éléments des choses. Or, les choses sont saisies les unes
 par l'intellect, d'autres par la science, d'autres encore par
 l'opinion, d'autres, enfin, par la sensation. Et ces nombres,
 [nous venons de le dire], sont les Idées des choses. —
 Dans l'opinion que l'âme est, à la fois, motrice et cogni-
 tive de cette façon, certains l'ont composée de ces deux
 principes en déclarant que l'âme est un nombre qui se
 meut lui-même. Mais [les avis] diffèrent, en ce qui concerne
 les principes, sur la question de savoir quels ils sont en
 qualité et en quantité. Cette opposition est] au plus haut
 degré [entre] ceux qui admettent que les principes sont
 corporels et ceux qui les considèrent comme incorporels.
 D'autre part, ceux qui combinent ces deux sortes de choses
 et qui tirent de toutes les deux la définition des principes,
 [sont en opposition] avec les précédents [quoique à un
 moindre degré que ceux-ci entre eux]. Ils sont aussi d'avis
 différents en ce qui concerne le nombre [de ces principes].
 Car les uns n'en admettent qu'un seul, et les autres plu-
 sieurs. — Et c'est d'une façon conséquente avec leurs opi-
 nions respectives qu'ils ont défini l'âme. En effet, ils
 ont admis, non sans raison, que ce qui est moteur, de sa
 nature, doit faire partie des [éléments] primordiaux. De
 là vient que certains ont cru que l'âme était du feu; car,
 pensaient-ils, cet élément est le plus subtil et le plus
 incorporel de tous et, en outre, c'est à lui qu'appartient
 primitivement la propriété de se mouvoir et de mouvoir
 les autres choses. Démocrite s'est même expliqué d'une
 façon plus nette, en montrant pourquoi [le feu ou l'âme
 possède] chacun de ces caractères. Il déclare, en effet, que
 l'âme et l'intellect sont une même chose, que cette chose
 est formée des corps premiers et indivisibles, et qu'elle est
 motrice à cause de la subtilité et de la forme [de ceux-ci].
 D'autre part, il dit que, parmi les formes, c'est la forme
 sphérique qui est le plus [aisément] mobile, et que telle
 est celle de l'intellect et du feu. Anaxagore dit, en appa-
 rence, que l'âme est autre chose que l'intellect, comme

γήν τε καὶ νοῦν, ὡς περ εἶπομεν καὶ πρότερον, χρῆται δ'
 15 ἄμφοιν ὡς μιᾷ φύσει, πλὴν ἀρχὴν γε τὸν νοῦν τίθεται μά-
 λιστα ἀπάντων· μόνον γοῦν φησὶν αὐτὸν τῶν ὄντων ἀπλοῦν εἶναι
 καὶ ἀμιγῆ τε καὶ καθαρὸν. ἀποδίδωσι δ' ἄμφω τῇ αὐτῇ
 ἀρχῇ, τὸ τε γινώσκειν καὶ τὸ κινεῖν, λέγων νοῦν κινήσαι τὸ
 πᾶν. εἴκει δὲ καὶ Θαλῆς ἐξ ὧν ἀπομνημονεύουσι κινητικόν
 20 τὴν ψυχὴν ὑπολαβεῖν, εἶπερ τὸν λίθον ἔφη ψυχὴν ἔχειν,
 ὅτι τὸν σιδήρον κινεῖ. Διογένης δ' ὡς περ καὶ ἕτεροί τινες
 ἀέρα, τοῦτον οἰκθεῖς πάντων λεπτομερέστατον εἶναι καὶ ἀρχὴν·
 καὶ διὰ τοῦτο γινώσκειν τε καὶ κινεῖν τὴν ψυχὴν, ἥ μὲν πρῶ-
 τόν ἐστι, καὶ ἐκ τούτου τὰ λοιπά, γινώσκειν, ἥ δὲ λεπτότατον,
 25 κινητικόν εἶναι. καὶ Ἡράκλειτος δὲ τὴν ἀρχὴν εἶναι φησι
 ψυχὴν, εἶπερ τὴν ἀναθυμίασιν, ἐξ ἧς τᾶλλα συνίστησιν· καὶ
 ἀνωματώτατον τε καὶ βέρον ἀεὶ· τὸ δὲ κινούμενον κινουμένῳ
 γινώσκεισθαι. ἐν κινήσει δ' εἶναι τὰ ὄντα κάκεινος ᾧετο καὶ
 οἱ πολλοί. παραπλησίως δὲ τούτοις καὶ Ἀλκιμαίων εἴκειν
 30 ὑπολαβεῖν περὶ ψυχῆς· φησὶ γὰρ αὐτὴν ἀθάνατον εἶναι
 διὰ τὸ εἰκέναι τοῖς ἀθανάτοις, τοῦτο δ' ὑπάρχειν αὐτῇ ὡς
 ἀεὶ κινουμένη· κινεῖσθαι γὰρ καὶ τὰ θεῖα πάντα συνεχῶς
 105 b ἀεὶ, σελήνην, ἥλιον, τοὺς ἀστέρας καὶ τὸν οὐρανὸν ὅλον. τῶν δὲ
 φορτικωτέρων καὶ ὕδωρ τινὲς ἀπερῆναντο, καθάπερ Ἴππων.
 πεισθῆναι δ' εἴκοισιν ἐκ τῆς γονῆς, ὅτι πάντων ὑγρά· καὶ
 γὰρ ἐλέγχει τοὺς αἵμα φάσκοντας τὴν ψυχὴν, ὅτι ἡ γονὴ
 5 οὐχ αἷμα· ταύτην δ' εἶναι τὴν πρώτην ψυχὴν. ἕτεροι δ' αἰ-

14. τε om. X || χρῆται: EX, χρῆται etiam Simpl. || 16. ἀπάντων Sy Them. et,
 ut videtur, Soph. 15, 26, πάντων reliqui, etiam E Simpl. Philop. || 17. τε
 om. SVW || 19. εἴκει δὲ... 21. σιδήρον κινεῖ delenda censet Essen, p. 14 ||
 20. ὑπολαβεῖν TUVW, ἀπολαβεῖν S, ὑπολαβεῖν etiam Them. || τὴν
 λίθον X et veteres interpretes plerique || 24. λεπτομερέστατον TUVW ||
 25. φησι τὴν ψ. UW || 26. καὶ γὰρ ἀσ. TU || 27. δὲ SX, Zeller, Ph. d. Gr. I^o
 p. 646, δὲ TU Bek. Trend., om. V, τὲ EWy, Soph. et, ut videtur, Them.,
 Torst. Bhl. || καὶ τὸ βέρον X || τὰ δὲ κινούμενα T, τὸ κινούμενον δὲ W || 32. γὰρ
 δὲ U, γὰρ etiam Soph. || ἀπαντα STUVX.
 405 b, 1. τοὺς om. UVW, leg. etiam Them. Soph. || 5. εἶναι] εἶναι coni.
 Essen, p. 15 || τὴν om. ST, πρώτην om. W, τὴν πρώτην leg. etiam Philop.
 Soph. || αἷμα unc. incl. Essen l. 1.

nous l'avons déjà remarqué plus haut ; mais il emploie
 l'une et l'autre comme une essence unique, à ceci près que
 c'est surtout l'intellect qu'il pose comme principe de l'en-
 semble des choses. Il déclare, en conséquence, que, seul
 de tous les êtres, il est simple, sans mélange et pur. Et il
 attribue les deux choses, à savoir la puissance de con-
 naître et celle de mouvoir, au même principe, en disant
 que c'est l'intellect qui a mis en mouvement l'univers. Il
 semble aussi que Thalès, d'après ce qu'on rapporte, ait
 pensé que l'âme est quelque chose de moteur, puisqu'il
 disait que l'aimant possède une âme parce qu'il meut le fer.
 — Diogène (ainsi que certains autres) [a prétendu que l'âme
 était] l'air, dans la pensée qu'il est le plus subtil de tous
 [les corps] et le principe, et que, pour cette raison, l'âme
 connaît et meut. En tant que l'air est premier et que les
 autres choses en résultent, il connaît ; et en tant qu'il est le
 plus subtil [des corps], il est moteur. — Héraclite, lui aussi,
 déclare que c'est le principe [ou l'élément des choses] qui
 est l'âme, puisqu'elle consiste, d'après lui, dans la vapeur
 chaude dont il constitue les autres êtres. Ce principe est ce
 qu'il y a de plus incorporel et il s'écoule [ou se meut] sans
 cesse. D'autre part, ce qui se meut est connu par ce qui
 se meut, et Héraclite croyait, comme la plupart [des pen-
 seurs], que tous les êtres sont en mouvement. — C'est
 encore une opinion analogue à celle de ces philosophes
 qu'Alcméon semble avoir eue au sujet de l'âme. Car il
 affirme qu'elle est immortelle parce qu'elle ressemble aux
 choses immortelles, et que cette ressemblance lui appar-
 tient en tant qu'elle se meut sans cesse. En effet, toutes
 les choses divines se meuvent aussi toujours d'une façon
 continue, à savoir la lune, le soleil, les astres et l'ensem-
 ble du ciel. — Parmi ceux dont les idées sont plus frustes,
 certains ont dit, même, que l'âme était de l'eau, comme,
 par exemple, Hippon. Ils semblent en avoir été persuadés
 en considération de la semence, parce que celle de tous
 [les êtres vivants] est humide. Car Hippon combat ceux
 qui prétendent que l'âme est le sang, en disant que la
 semence n'est pas du sang et que c'est elle qui constitue

μα, καθάπερ Κριτίας, τὸ αἰσθάνεσθαι ψυχῆς οἰκειότατον ὑπολαμβάνοντες, τοῦτο δ' ὑπάρχειν διὰ τὴν τοῦ αἵματος φύσιν. πάντα γὰρ τὰ στοιχεῖα κριτὴν εἴληφε, πλὴν τῆς γῆς· ταύτην δ' οὐθὲς ἀποπέφανται, πλὴν εἴ τις αὐτὴν εἴρηκεν ἐκ πάντων εἶναι τῶν στοιχείων ἢ πάντα.

ὀρίζονται δὲ πάντες τὴν ψυχὴν τρισὶν ὡς εἰπεῖν, κινήσει, αἰσθήσει, τῷ ἀσωμάτῳ· τούτων δ' ἕκαστον ἀνάγεται πρὸς τὰς ἀρχάς. διὸ καὶ οἱ τῷ γινώσκειν ὀριζόμενοι αὐτὴν ἢ στοιχεῖον ἢ ἐκ τῶν στοιχείων ποιοῦσι, λέγοντες παραπλησίως ἀλλήλοις, πλὴν ἑνός· φασὶ γὰρ γινώσκεσθαι τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ· ἐπειδὴ γὰρ ἢ ψυχὴ πάντα γινώσκει, συνιστᾶσιν αὐτὴν ἐκ πασῶν τῶν ἀρχῶν. ὅσοι μὲν οὖν μίαν τιὰ λέγουσιν αἰτίαν καὶ στοιχεῖον ἓν, καὶ τὴν ψυχὴν ἓν τιθέασιν, οἷον πῦρ ἢ ἀέρα· οἱ δὲ πλείους λέγοντες τὰς ἀρχὰς καὶ τὴν ψυχὴν πλείω ποιοῦσιν. Ἀναξαγόρας δὲ μόνος ἀπαθῆ φησὶν εἶναι τὸν νοῦν, καὶ κοινὸν οὐθὲν οὐθενὶ τῶν ἄλλων ἔχειν. τοιοῦτος δ' ὢν πῶς γνωριεῖ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν, οὐτ' ἐκεῖνος εἴρηκεν οὐτ' ἐκ τῶν εἰρημένων συμφανές ἐστίν. ὅσοι δ' ἐναντιώσεις ποιοῦσιν ἐν ταῖς ἀρχαῖς, καὶ τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν ἐναντίων συνιστᾶσιν· οἱ δὲ θάτερον τῶν ἐναντίων, οἷον θερμὸν ἢ ψυχρὸν ἢ τι τοιοῦτον ἄλλο, καὶ τὴν ψυχὴν ὁμοίως ἐν τι τούτων τιθέασιν. διὸ καὶ τοῖς ὀνόμασιν ἀκολουθοῦσιν· οἱ μὲν γὰρ τὸ θερμὸν, λέγοντες ὅτι διὰ τοῦτο καὶ τὸ ζῆν ὀνομάσται, οἱ δὲ τὸ ψυχρὸν, διὰ τὴν ἀναπνοὴν καὶ τὴν

6. τῆς ψυχῆς Uy || 8. γὰρ] δ' οὖν TU Them., οὖν Soph., ἀρα Susemihl, Phil. Woch. 1893 p. 1319, BJ. LXXIX, 100 || 9. ἀποφαίνεται STVWX, ἀποπέφανται etiam Them. || 10. πάντα] ἀπαντα, ut videtur, pr. E, sed nunc ἄ eras. (Rr.) || 11. ὀρίζονται... 15. τῷ ὁμοίῳ unc. incl. Essen l. l. || δὴ] codd. δὲ, δὴ coni. Hayduck, legisse videtur Them. 23, 6 || πάντες ὡς εἰπεῖν τ. ψ. coni. Christ || τὴν om. ST, τὴν ψυχὴν om. V || 15. γιν. καὶ τὸ ὅμ. U, τὸ ὅμοιον γιν. ST, καὶ τὸ ὅμοιον γιν. VW || τῷ ὅμ. τὸ ὅμ. X || ἐπειδὴ..... 16. ἀρχῶν post 19. ποιοῦσιν transponenda censet Steinhart, Symb. crit. p. 4, cui assentitur Susemihl, OEcon. p. 84 || ἢ om. E || 18. πλείω UVW, πλείονα γ || 19. ποιοῦσιν] λέγουσιν STUWY, ποιοῦσιν etiam Soph. || 21. γνωρίζει SU, γνωρίζοι γ, futurum etiam Philop. || 25. ἄλλο om. X, ἄλλο... 26. τούτων om. E, tuentur haec verba Philop. Soph. || 27. γὰρ ex uno E restituit et post ἀκολουθοῦσιν colon posuit Torst., cui assentitur etiam Noetel l. l. p. 142, praeterquam quod aut λέγοντες post ψυχρὸν 28. poni, aut verba 29. καλεῖσθαι ψυχὴν eici vult || virgulam post θερμὸν posui, post λέγοντες Bek. Trend. Torst. Bhl. || ὅτι διὰ τοῦτο... 28. ὀνομάσται sic restituenda censet Essen, p. 16 : διὰ τὴν τοῦ αἵματος ζῆσιν φασὶ τὸ ζῆν ὀνομάσθαι.

l'âme primordiale. D'autres, comme Critias, ont dit que l'âme était le sang, dans l'opinion que la sensation est ce qu'il y a de plus propre à l'âme, et que cet attribut lui appartient de par la nature du sang. En effet, tous les éléments ont trouvé quelque partisan, à l'exception de la terre. Quant à celle-ci, personne ne l'a adoptée [pour constituer l'âme], sauf celui, s'il en fut, qui aura pensé que la terre est formée de tous les éléments ou est toutes choses.

Tous, par conséquent, définissent l'âme à peu près par trois choses, à savoir : le mouvement, la sensation et l'incorporéité. Or, chacune d'elles se rapporte primitivement aux principes. C'est pourquoi, ceux qui définissent l'âme par la connaissance en font soit un élément, soit un composé d'éléments, soutenant ainsi des opinions voisines les unes des autres, (à l'exception d'un seul). Ils disent, en effet, que le semblable est connu par le semblable. Car c'est parce que l'âme connaît toutes choses, qu'ils la composent de tous les principes. Par suite, tous ceux qui n'admettent qu'une seule cause et qu'un seul élément, déclarent aussi que l'âme est une chose unique, par exemple le feu ou l'air. Mais ceux qui disent que les principes sont multiples, prétendent que l'âme aussi est multiple [dans sa composition]. Anaxagore seul dit que l'intellect est impassible et n'a rien de commun avec aucune des autres choses. Mais, s'il est tel, comment peut-il connaître et par suite de quelle cause? C'est ce qu'Anaxagore n'a pas dit lui-même et ce qu'on ne peut pas, non plus, apercevoir clairement d'après ses déclarations. Tous ceux qui admettent qu'il y a, dans les principes, des oppositions, font aussi entrer les contraires dans la composition de l'âme. Mais ceux qui [n'attribuent au principe que] l'un seulement des contraires, par exemple le froid, ou le chaud, ou quelque autre qualité de cette sorte, disent, de même, que l'âme est l'un de ces contraires [en particulier]. C'est pourquoi aussi ces derniers raisonnent d'après les noms : ceux, en effet, qui admettent que l'âme est le chaud, prétendent que c'est pour cette raison que le mot ζῆν a été créé, ceux qui pensent qu'elle est le froid [affirment] que

κατάψυξιν καλεῖσθαι ψυχὴν. τὰ μὲν οὖν παραδεδομένα περὶ
30 ψυχῆς, καὶ δι' αὐτῆς αἰτίας λέγουσιν οὕτω, ταῦτ' ἐστίν.

3.

Ἐπισκεπτέον δὲ πρῶτον μὲν περὶ κινήσεως · ἴσως γὰρ οὐ
μόνον ψευδὸς ἐστὶ τὸ τὴν οὐσίαν αὐτῆς τοιαύτην εἶναι οἷαν
406^a φασὶν οἱ λέγοντες ψυχὴν εἶναι τὸ κινεῖν ἑαυτὸ ἢ δυνάμενον
κινεῖν, ἀλλ' ἐν τῶν ἀδυνάτων τὸ ὑπάρχειν αὐτῇ κίνησιν.
ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἀναγκαῖον τὸ κινεῖν καὶ αὐτὸ κινεῖσθαι, πρό-
τερον εἴρηται. διχῶς δὲ κινουμένου παντός (ἢ γὰρ καθ' ἕτερον
5 ἢ καθ' αὐτό · καθ' ἕτερον δὲ λέγομεν, ὅσα κινεῖται τῷ ἐν
κινουμένῳ εἶναι, οἷον πλωτῆρες · οὐ γὰρ ὁμοίως κινεῖνται τῷ
πλοίῳ · τὸ μὲν γὰρ καθ' αὐτὸ κινεῖται, οἱ δὲ τῷ ἐν κινου-
μένῳ εἶναι. ὁῦλον δ' ἐπὶ τῶν μορίων · οἰκεία μὲν γὰρ ἐστὶ
κίνησις ποδῶν βῆσις, αὕτη δὲ καὶ ἀνθρώπων · οὐχ ὑπάρ-
10 χει δὲ τοῖς πλωτῆσι τότε) διστώς δὲ λεγομένου τοῦ κινεῖ-
σθαι, νῦν ἐπισκοποῦμεν περὶ τῆς ψυχῆς εἰ καθ' αὐτὴν κινεῖται
καὶ μετέχει κινήσεως. τεσσάρων δὲ κινήσεων οὐστῶν,
φορᾶς ἀλλοιώσεως φθίσεως ἀξήσεως, ἢ μίαν τούτων κιν-
νοῖτ' ἂν ἢ πλείους ἢ πάσας. εἰ δὲ κινεῖται μὴ κατὰ συμ-
15 θετικῶς, φύσει ἂν ὑπάρχοι κίνησις αὐτῇ · εἰ δὲ τοῦτο, καὶ

406 a, 1. τὴν ψυχὴν U, τὴν om. etiam Philop. || αὐτὸ UW, ἑαυτὸ etiam Them. Philop. || 2. κινεῖν X || αὐτῇ τὴν κ. W || 3. οὐκ om. S || 4. παντός om. S || γὰρ om. W || 6. οἷον οἱ πλ. W || 7. ἐν τῷ SX || 8. μὲν om. S || 9. βῆσις U || καὶ om. W || ἀνθρώπων V || 10. διστώς solus E, Philop. Bhl., reliqui et scripti et impressi διχῶς, etiam corr. re. E (Rr.) || δὲ] οὖν U, Them. in interpr., δη con. Susemihl, Jen. Lit. 1877 p. 707, BJ. IX, 351, δὲ etiam Philop. || 11. περισκοποῦμεν V || 12. καὶ <οὐκ εἰ>, vel καὶ <οὐκ εἰ καθ' ἕτερον> con. Susemihl l. l., καὶ <φύσει> Steinhart || 13. φθίσεως om. pr. E, leg. etiam Them. Philop., Dittenberger, Gött. gelehrte Anz. 1863 p. 1612, ex verbo φθίσεως in pr. E omisso suspicatur, primum tres tantum motus species hoc loco nominatas esse.

c'est à cause de la respiration et du refroidissement qu'elle a été appelée ψυχή. Telles sont donc les opinions qui nous ont été transmises sur l'âme et les raisons pour lesquelles on s'est prononcé ainsi à son sujet.

CHAPITRE III

Nous devons commencer notre examen par ce qui est relatif au mouvement. Car, sans doute, il n'est pas seulement faux que l'essence de l'âme soit telle que le prétendent ceux qui disent que l'âme est ce qui se meut ou ce qui peut se mouvoir soi-même, mais, [qui plus est], c'est chose impossible que le mouvement appartienne à l'âme. Qu'il n'est pas nécessaire que le moteur soit lui-même mù, c'est ce que nous avons dit antérieurement. Toute chose pouvant se mouvoir de deux manières (elle se meut, en effet, soit par autre chose, soit par elle-même; — nous disons se mouvoir par autre chose tout ce qui se meut comme étant contenu dans un objet en mouvement, par exemple, les matelots. Ceux-ci, en effet, ne se meuvent pas de la même façon que le navire. Car ce dernier se meut par lui-même, tandis qu'ils se meuvent parce qu'ils sont dans le navire mù. C'est ce qui est évident si l'on considère leurs membres. En effet, le mouvement propre des pieds est la marche, qui est aussi le mouvement propre des hommes et elle n'appartient pas aux matelots alors [qu'ils se meuvent en même temps que le navire —]), le mouvement, disons-nous, pouvant s'entendre de ces deux manières, nous examinons maintenant, au sujet de l'âme, si elle se meut par elle-même et si elle participe au mouvement. Or, comme il y a quatre espèces de mouvements : la translation, l'altération, la diminution et l'accroissement, c'est soit de l'un d'entre eux, soit de plusieurs, soit de tous que l'âme pourrait se mouvoir. Et si ce n'est pas par accident qu'elle se meut, ce sera naturellement que le mouvement devra lui appartenir. Mais, s'il en est ainsi, l'espace aussi [sera un de

τόπος · πάσαι γὰρ αἱ λεχθεῖσαι κινήσεις ἐν τόπῳ. εἰ δ' ἐστὶν ἡ οὐσία τῆς ψυχῆς τὸ κινεῖν ἑαυτήν, οὐ κατὰ συμβεβηκὸς αὐτῇ τὸ κινεῖσθαι ὑπάρξει, ὡσπερ τῷ λευκῷ ἢ τριπλήχει · κινεῖται γὰρ καὶ ταῦτα, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός · ὧ γὰρ ὑπάρχουσιν, ἐκεῖνο κινεῖται, τὸ σῶμα. διὸ καὶ οὐκ ἔστι τόπος αὐτῶν · τῆς δὲ ψυχῆς ἔσται, εἴπερ φύσει κινήσεως μετέχει. ἔτι δ' εἰ φύσει κινεῖται, καὶ βία κινήσει · καὶ εἰ βία, καὶ φύσει. τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ἔχει καὶ περὶ ἡρεμίας · εἰς ὃ γὰρ κινεῖται φύσει, καὶ ἡρεμεῖ ἐν τούτῳ φύσει · ὁμοίως δὲ καὶ εἰς ὃ κινεῖται βία, καὶ ἡρεμεῖ ἐν τούτῳ βία. ποῖαι δὲ βίαιοι τῆς ψυχῆς κινήσεις ἔσονται καὶ ἡρεμῖαι, οὐδὲ πλάττειν βουλομένοις ῥάδιον ἀποδοῦναι. ἔτι δ' εἰ μὲν ἄνω κινήσεται, πῦρ ἔσται, εἰ δὲ κάτω, γῆ · τούτων γὰρ τῶν σωμάτων αἱ κινήσεις αὗται. ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ περὶ τῶν μεταξὺ. ἔτι δ' ἐπεὶ φαίνεται κινουσα τὸ σῶμα, ταύτας εὐλογον κινεῖν τὰς κινήσεις αὐτὰς καὶ αὐτὴ κινεῖται. εἰ δὲ τοῦτο, καὶ ἀντιστρέψασιν εἰπεῖν ἀληθές ὅτι ἦν τὸ σῶμα κινεῖται, ταύτην καὶ αὐτῇ. τὸ δὲ σῶμα κινεῖται φορᾶ · ὥστε καὶ ἡ ψυχὴ μεταβάλλοι ἂν κατὰ τὸ σῶμα ἢ ὅλη ἢ κατὰ μόρια μεθισταμένη. εἰ δὲ τοῦτ' ἐνδέχεται, καὶ ἐξεληθούσαν εἰσιέναι πάλιν ἐνδέχοιτ' ἂν · τούτῳ δ' ἔποιτ' ἂν τὸ ἀνίστασθαι τὰ τεθνεῶτα τῶν ζώων. τὴν δὲ κατὰ συμβεβηκὸς κίνησιν καὶ ὑφ' ἑτέρου κινούτο · ὡσθὲν γὰρ ἂν βία τὸ ζῶον.

18. τὸ κινεῖσθαι αὐτῇ SU || ὑπάρξει: praeter ceteros codd. etiam E, sed ξ in ras. (Stapf.), leg. et Soph. || τῷ τριπλήχει TUVW, Bek. Trend. Torst., τῷ om. etiam Philop. Soph. Bhl. || 20. virgulam post κινεῖται: om. Bek. Trend. || 23. εἰ om. pr. E || καὶ φύσει: κατὰ φύσιν pr. E, verba καὶ εἰ βία, καὶ φύσει: Trendelenburgio suspecta videntur, leg. etiam Philop. Simpl. Soph. || 28. κινήσεται: E, superscr. θη E₂ || 30. τῶν ἀέρος λέγω καὶ ὕδατος μεταξύ W || ἔπειτα δ' εἰ corr. E || 31. εὐλογον ταύτας STVWXY, ταύτας εὐλ. etiam Soph.

406 b, 2. κατὰ τὸ σῶμα omnes codd., etiam Soph. et vet. transl., κατὰ τόπον coni. Bon., Hermes VII, 424 || 3. ἐνδέχοιτο STUW, εἰ δὲ τοῦτο, ἐνδέχοιτ' ἂν καὶ γ Bon. l. 1., ἐνδέχεται: etiam Soph. et vet. transl. || 4. ἐνδέχοιτ' ἂν om. SWXY Bon., leg. etiam Soph. et vet. transl. || τούτῳ... 5. ζώων a manu Christiani lectoris inserta esse suspicatur Trend., cui adversatur Bon. l. 1.

ses attributs], car chacun des mouvements que nous avons énumérés est dans l'espace. Si, en outre, l'essence de l'âme consiste à se mouvoir elle-même, ce ne sera pas par accident que le mouvement lui appartiendra, comme à la blancheur ou à la dimension de trois coudées. En effet, ces choses aussi se meuvent, mais par accident, car ce à quoi elles appartiennent, à savoir le corps, voilà ce qui se meut [par soi]; c'est pourquoi il n'y pas de lieu pour elles. Mais l'âme en aura un, s'il est vrai que ce soit par nature qu'elle participe au mouvement. De plus, si l'âme se meut d'un mouvement naturel, elle pourra être mue d'un mouvement forcé, et [réciproquement,] si elle est mue d'un mouvement forcé, elle peut se mouvoir naturellement. Et il en est de même en ce qui concerne le repos: car là où une chose se dirige naturellement, elle reste aussi en repos naturellement; et là où elle est dirigée par force, elle reste en repos par force. Or, quels seront les mouvements et les repos forcés de l'âme? C'est ce que, même si l'on voulait construire des hypothèses imaginaires, on ne pourrait pas aisément indiquer. En outre, si l'âme se meut vers le haut, elle sera du feu, et, si elle se meut vers le bas, elle sera de la terre. Car ces mouvements sont ceux de ces corps. Et le même raisonnement s'appliquera aussi aux lieux intermédiaires. De plus, puisqu'il est manifeste que l'âme meut le corps, il est raisonnable d'admettre, [si l'on croit que l'âme se meut], qu'elle exerce sur lui les [sortes de] mouvements dont elle est elle-même mue. Mais, s'il en est ainsi, on pourra dire aussi, en réciproquant, que c'est du mouvement dont le corps est mû que l'âme est elle-même mue. Or, c'est du mouvement de translation que le corps se meut, de sorte que l'âme se mouvrait, comme le corps, changeant de place soit dans son ensemble, soit dans ses parties. Mais, dans cette hypothèse, il serait possible qu'elle se séparât du corps pour y rentrer de nouveau, ce qui aurait pour conséquence que les animaux morts pussent ressusciter. — Pourtant, [dira-t-on, sans se mouvoir elle-même, l'âme peut être mobile car] même une autre chose qu'elle

οὐ δεῖ δὲ ᾧ τὸ ὑφ' ἑαυτοῦ κινεῖσθαι ἐν τῇ οὐσίᾳ, τοῦθ' ὑπ'
 ἄλλου κινεῖσθαι, πλὴν εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκός, ὥσπερ οὐδὲ
 τὸ καθ' αὐτὸ ἀγαθὸν ἢ δι' αὐτό, τὸ μὲν δι' ἄλλο εἶναι, τὸ
 10 δ' ἐτέρου ἕνεκεν. τὴν δὲ ψυχὴν μάλιστα φαίη τις ἂν ὑπὸ τῶν
 αἰσθητῶν κινεῖσθαι, εἴπερ κινεῖται. ἀλλὰ μὴν καὶ εἰ κινεῖ
 γε αὐτὴ αὐτήν, καὶ αὐτὴ κινεῖτ' ἂν, ὥστ' εἰ πᾶσα κίνησις
 ἕκστασις ἐστὶ τοῦ κινουμένου ἢ κινεῖται, καὶ ἡ ψυχὴ ἐξίσταται
 ἂν ἐκ τῆς οὐσίας αὐτῆς, εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκός ἑαυτὴν κινεῖ,
 15 ἀλλ' ἐστὶν ἡ κίνησις τῆς οὐσίας αὐτῆς καθ' αὐτήν. ἔνιοι δὲ καὶ
 κινεῖν φασὶ τὴν ψυχὴν τὸ σῶμα ἐν ᾧ ἐστίν, ὡς αὐτὴ κινεῖται,
 οἷον Δημόκριτος, παραπλησίως λέγων Φιλίππῳ τῷ κωμω-
 δοδιδασκάλῳ· φησὶ γὰρ τὸν Δαίδαλον κινουμένην ποιῆσαι
 τὴν ξυλίνην Ἀφροδίτην, ἐγγέαντ' ἄργυρον χυτόν· ὁμοίως δὲ
 20 καὶ Δημόκριτος λέγει· κινουμένας γὰρ φησὶ τὰς ἀδικαιρέτους
 σφαίρας διὰ τὸ πεφυκέναι μηδέποτε μένειν συνεφέλκειν
 καὶ κινεῖν τὸ σῶμα πᾶν. ἡμεῖς δ' ἐρωτήσομεν εἰ καὶ ἡρέ-
 μησιν ποιεῖ ταῦτα ταῦτα. πῶς δὲ ποιήσει, χαλεπὸν ἢ καὶ
 ἀδύνατον εἰπεῖν. ὅλως δ' οὐχ οὕτω φαίνεται κινεῖν ἡ ψυχὴ
 25 τὸ ζῶον, ἀλλὰ διὰ προαιρέσεώς τινος καὶ νοήσεως.

τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ὁ Τίμαιος φυσιολογεῖ τὴν ψυχὴν
 κινεῖν τὸ σῶμα· τῷ γὰρ κινεῖσθαι αὐτὴν καὶ τὸ σῶμα κινεῖν
 διὰ τὸ συμπεπλέχθαι πρὸς αὐτό. συνεστηκυῖαν γὰρ ἐκ τῶν στοι-
 χείων καὶ μεμερισμένην κατὰ τοὺς ἀρμονικοὺς ἀριθμοὺς, ὅπως
 30 αἰσθησὶν τε σύμφυτον ἀρμονίας ἔχη καὶ τὸ πᾶν φέρηται

8. μὴ om. E Simpl., leg. Philop. || 9. δι' αὐτὸ ὃν conit. Christ || εἶναι] ἐστὶ
 X || 10. ἕνεκα TU || μάλιστα ante ὑπὸ W || ἂν τις X || 11. αἰσθητικῶν S || 12. γε
 om. STUVW Alex. 46, 24, Soph. || ἑαυτὴν STUVWy et corr. E, Soph. ||
 ὥστ'] εἴτ' V || εἰ] ἐπει Alex. 46, 25 || 13. ἢ om. V || ἐξίσταται T, ἐξίσταται
 (omisso ἂν) SWX, ἐξίστατο γ, ἐξίστατο ἂν Alex. 46, 26 || 14. ἐκ] αὐτῆς V, om.
 TW || οὐσίας αὐτῆς καθ' αὐτὴν sed καθ' αὐτὴν expunct. E, οὐσίας αὐτῆς scripsit
 Bhl. et legisse quidem αὐτῆς hoc loco videntur Them. 33, 3 et Soph. 18,
 36, omittunt ceteri etiam Simpl. Philop. || 15. καθ' αὐτήν unc. incl. Torst.,
 tuetur haec praeter omnes codd. Alex. 47, 1 || 19. δε om. Wy || 22. καὶ] τε
 καὶ TVy || ἐρωτήσομεν STUVW || ἡρεμήσειν ποιεῖ STUVW, ἡρεμῆσιν ποιεῖ X,
 ἡρεμήσειν etiam Soph. || 23. τοῦτ' αὐτὸ STUWX, τοῦτό ποτε V, τοῦτο αὐτὸ γ
 Soph. et E, sed in rasura, videtur subfuisse ταῦτα ταῦτα || 30. τε] τε καὶ TU,
 καὶ om. etiam Them. Philop. || ἀρμονίαν TUW Soph., ἀρμονίας etiam Them.
 Philop.

peut la mouvoir d'un mouvement accidentel. Il se peut, en effet, que l'animal soit poussé par force. Mais [répondrons-nous,] il ne faut pas que ce à quoi la mobilité par soi appartient essentiellement, soit mû par autre chose, si ce n'est par accident, (de même que ce qui est bon par soi ou pour soi ne peut être bon par autre chose ou en vue d'autre chose). — Si l'on admet que l'âme est mobile, c'est par le sensible qu'on pourra soutenir le plus vraisemblablement qu'elle est mue. [Or, dans la sensation même, elle n'est mue que par accident.] Mais, [en outre,] si l'âme se meut elle-même, c'est elle-même qui sera mue, de sorte que, s'il est vrai que tout mouvement soit un transport du mobile hors de l'état quant auquel il est mû, l'âme serait dépouillée de son essence, si, du moins, ce n'est pas par accident qu'elle se meut, mais si le mouvement appartient à son essence même, par soi. — Certains prétendent que l'âme meut aussi le corps, dans lequel elle réside, de la façon dont elle se meut elle-même. Tel est, par exemple, Démocrite, qui [en] parle à peu près comme Philippe, l'auteur de comédies. Celui-ci dit, en effet, que Dédale doua de mouvement son Aphrodite de bois en y versant du vif-argent. Et Démocrite s'exprime de même. Car il déclare que les atomes sphériques, qui se meuvent parce qu'il est de leur nature de ne jamais rester en repos, entraînent et meuvent le corps tout entier. Quant à nous, nous demanderons si ce sont ces mêmes atomes qui produisent aussi le repos [du corps]. Et comment ils pourront le produire, c'est ce qu'il serait difficile, ou même impossible, de dire. D'ailleurs, d'une manière générale, il est manifeste que ce n'est pas ainsi que l'âme meut l'animal, mais par un certain choix et une certaine pensée.

C'est de la même façon que la physique du *Timée* présente l'action motrice de l'âme sur le corps. Car [il y est dit que], se mouvant elle-même, elle meut aussi le corps, parce qu'elle est entrelacée avec lui. En effet, [le démiurge,] après l'avoir constituée des éléments et l'avoir divisée selon les nombres harmoniques (afin qu'elle eût un sentiment naturel de l'harmonie et que l'univers accomplît

συμφώνους φοράς, τὴν εὐθυωρίαν εἰς κύκλον κατέκαμψεν
καὶ διελὼν ἐκ τοῦ ἑνὸς κύκλου δύο δισσαχῆ συννημμένους
407 α πάλιν τὸν ἕνα διείλεν εἰς ἑπτὰ κύκλους, ὡς οὕτως τὰς τοῦ
οὐρανοῦ φοράς τὰς τῆς ψυχῆς κινήσεις. πρῶτον μὲν οὖν οὐ κα-
λῶς τὸ λέγειν τὴν ψυχὴν μέγεθος εἶναι· τὴν γὰρ τοῦ παν-
τὸς ὄντων ὅτι τοιαύτην εἶναι βούλεται οἷόν ποτ' ἐστὶν ὁ καλού-
5 μενος νοῦς· οὐ γὰρ δὴ οἷόν γ' ἡ αἰσθητικὴ, οὐδ' οἷον ἡ ἐπιθυ-
μητικὴ· τούτων γὰρ ἡ κίνησις οὐ κυκλοφορία· ὁ δὲ νοῦς εἰς
καὶ συνεχῆς ὡσπερ καὶ ἡ νόησις· ἡ δὲ νόησις τὰ νοήμα-
τα· ταῦτα δὲ τῷ ἐφεξῆς ἓν, ὡς ὁ ἀριθμὸς, ἀλλ' οὐχ ὡς τὸ
μέγεθος· διόπερ οὐδ' ὁ νοῦς οὕτω συνεχῆς, ἀλλ' ἦτοι ἀμερῆς ἢ
10 οὐχ ὡς μέγεθος τι συνεχῆς. πῶς γὰρ δὴ καὶ νοήσει μέγεθος
ᾧν; πότερον καθ' ὅλον ἢ ὅτῳ τῶν μορίων τῶν αὐτοῦ; μορίῳ δ'
ἦτοι κατὰ μέγεθος ἢ κατὰ στιγμὴν, εἰ δεῖ καὶ τοῦτο μόριον εἰ-
πεῖν. εἰ μὲν οὖν κατὰ στιγμὴν, αὐταὶ δ' ἀπειροὶ, δῆλον ὡς οὐδέ-
ποτε διέξεισιν· εἰ δὲ κατὰ μέγεθος, πολλάκις ἢ ἀπειράκις νοή-
15 σαι τὸ αὐτό. φαίνεται δὲ καὶ ἀπαξ ἐνδεχόμενον. εἰ δ' ἴκα-
νὸν θιγεῖν ὅτῳ τῶν μορίων, τί δεῖ κύκλῳ κινεῖσθαι ἢ καὶ
ὄλως μέγεθος ἔχειν; εἰ δ' ἀναγκαῖον νοῆσαι τῷ ὅλῳ κύκλῳ
θιγόντα, τίς ἐστὶν ἡ τοῖς μορίοις θίξις; ἔτι δὲ πῶς νοήσει τὸ

32. κύκλους δύο ex uno E recepit Bhl. cum Torst., reliqui δύο κύκλους.
407 α, 5. νοῦς... 6. δ δὲ νοῦς] ante 6. δ δὲ transponendum 19. ἀναγκαῖον.....
22. νόησις censet Susemihl, OEcon. p. 84, et locum sic interpungendum :
νοῦς (οὐ γὰρ... κυκλοφορία ἀναγκαῖον..... τοῦτον· νοῦ..... περιφορά· εἰ.....
... νόησις)· ὁ δὲ κτλ. || γ' om. Wy, leg. etiam Simpl. in prooemio ad lib.
I, p. 4, 1 et Soph. || 6. τούτων..... κυκλοφορία, 7. καὶ συνεχῆς et 9. συνεχῆς
unc. incl. Essen, p. 18 || 8. ὁ ἀριθμὸς pr. E et U, Simpl. Philop. Torst.,
reliqui om. articulum || 9. οὐδὲ νοῦς UW || οὕτω Biehlio suspectum videtur,
legunt etiam Simpl. Soph. 20, 37 || 11. ᾧν πότερον καθόλου ἢ ὅτῳ τῶν μορ.
scripsit Trend., sic etiam vet. transl., ᾧν; πότερον καθ' ὅλον θιγόντων ἢ ὅτῳ τῶν
τῶν μορίων posuit Torst., ᾧν τῷ ὅλῳ ἢ ὅτῳ τῶν μορίων τῶν αὐτοῦ coni.
Steinhart, ᾧν; πότερον ὅτῳ μορίῳ recepit Bhl. ex solo pr. E, ᾧν ὅτῳ τῶν
τῶν μορίων (omisso πότερον) rc. E et ceteri codd. (praeterquam quod V ἐν
ὄτ. praebet) Philop., quam lectionem etiam Bek. recepit, ᾧν; ὅτῳ τῶν μορίων
coni. Susemihl, Jen. Lit. 1877 p. 708 et BJ. IX, 351, qui postea, OEcon.
p. 84, lectionem a Biehlio acceptam, sua servata interpunctione, recipi
posse concessit, ᾧν; πότερον καθ' ὅλον ἢ ὅτῳ τῶν μορίων τῶν αὐτοῦ scripsi
Simpl. et Soph. secutus praeterquam quod Soph. om. τῶν ante αὐτοῦ et
uterque ἐν ὄτ. praebet || 11. μορίων δ' omnes libri scripti et impressi, etiam
Philop. Soph., μορίῳ δ' coni. etiam Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877
p. 708 || 13. εἰ μὲν οὖν..... 15. ἐνδεχόμενον unc. incl. Essen, p. 18 || 15. φαίνε-
ται... ἐνδεχόμενον a philosopho Platónico interpolatum existimat Christ.
non legisse videtur Philop., legunt etiam Them. 38, 20 Simpl. Soph. || εἰ
θ' coni. Susemihl l. 1. || 16. καὶ om. SVW, leg. etiam Them.

des mouvements harmonieux), a courbé en cercle la dimension rectiligne et, après avoir séparé l'unité en deux cercles rattachés en deux points, il a de nouveau divisé l'un d'eux en sept cercles, — [cette doctrine considérant ainsi] les révolutions du ciel comme étant les mouvements de l'âme. Mais, d'abord, il n'est pas exact de dire que l'âme soit une grandeur. Il est évident, en effet, que l'intention [de Platon] est que l'âme du monde soit telle que ce que l'on appelle l'intellect. Car elle ne peut être telle que l'âme sensitive ou que l'âme désirante, puisque le mouvement de ces dernières n'est pas le mouvement circulaire. Or, l'intellect est un et continu de la même façon que l'intellection, et l'intellection est identique aux concepts. D'autre part, l'unité de ceux-ci est une unité sérielle, comme celle du nombre, mais n'est pas comme [celle de] la grandeur. C'est pourquoi l'intellect, lui non plus, n'est pas continu de cette façon, [c'est-à-dire comme la grandeur,] mais, ou bien n'est pas divisible, ou ne l'est pas de la même manière qu'une grandeur [continue].

Comment, en effet, pourrait-il penser s'il était une grandeur? Serait-ce par son ensemble ou par l'une quelconque de ses parties? — Mais *par une partie*, c'est soit par une grandeur, soit par un point (si, du moins, il convient d'appeler le point une partie). Si donc c'est par un point, comme les points sont en nombre infini, il est évident qu'il ne les parcourra jamais. Si c'est par une grandeur, il pensera la même chose une pluralité ou une infinité de fois. Or, il est manifeste qu'il est possible que cela n'ait lieu qu'une fois. Si [L, d'ailleurs,] il suffit qu'il touche son objet par l'une quelconque de ses parties [pour que son ensemble pense], pourquoi est-il nécessaire qu'il se meuve circulairement ou même, absolument, qu'il ait une grandeur? Mais s'il faut, pour qu'il pense, que l'ensemble du cercle ait touché [son objet], quel rôle joue le contact par les parties? En outre, comment pourra-t-il penser le divisible par l'indivisible, ou l'indivisible par le divisible? — Et il est nécessaire que l'intellect soit pré-

μεριστόν ἀμερεῖ ἢ τὸ ἀμερές μεριστῶ; ἀναγκαῖον δὲ τὸν
 20 νοῦν εἶναι τὸν κύκλον τοῦτον· νοῦ μὲν γὰρ κίνησις νόησις, κύ-
 κλου δὲ περιφορά· εἰ οὖν ἡ νόησις περιφορά, καὶ νοῦς ἂν εἴη
 ὁ κύκλος, οὗ ἡ τοιαύτη περιφορά, νόησις. ἀεὶ δὲ δὴ τί νοή-
 σαι; δεῖ γὰρ, εἴπερ αἰδῖος ἡ περιφορά· τῶν μὲν γὰρ πρα-
 κτικῶν νοήσεων ἐστὶ πέρατα (πᾶσαι γὰρ ἐτέρου χάριν), αἱ δὲ
 25 θεωρητικαὶ τοῖς λόγοις ὁμοίως ὀρίζονται· λόγος δὲ πᾶς ὀρι-
 σμός ἢ ἀπόδειξις· ἡ μὲν οὖν ἀπόδειξις καὶ ἀπ' ἀρχῆς καὶ
 ἔχουσα πῶς τέλος τὸν συλλογισμόν ἢ τὸ συμπέρασμα· εἰ δὲ
 μὴ περατοῦνται, ἀλλ' οὐκ ἀνακάμπτουσι γε πάλιν ἐπ' ἀρχήν,
 προσλαμβάνουσαι δ' αἰεὶ μέσον καὶ ἄκρον εὐθυποροῦσιν· ἡ δὲ
 30 περιφορά πάλιν ἐπ' ἀρχήν ἀνακάμπτει. οἱ δ' ὀρισμοὶ πάν-
 τες πεπερασμένοι. ἔτι εἰ ἡ αὐτὴ περιφορά πολλάκις, δεή-
 σει πολλάκις νοεῖν τὸ αὐτό. ἔτι δ' ἡ νόησις ἔοικεν ἡρεμήσει
 τινὶ καὶ ἐπιστάσει μᾶλλον ἢ κινήσει· τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον
 καὶ ὁ συλλογισμός. ἀλλὰ μὴν οὐδὲ μακάριον γε τὸ μὴ ῥά-
 407 b διον ἀλλὰ βίαιον. εἰ δ' ἐστὶν ἡ κίνησις αὐτῆς μὴ οὐσία, πα-
 ρὰ φύσιν ἂν κινοῖτο. ἐπίπονον δὲ καὶ τὸ μεμίχθαι τῷ σώ-
 ματι μὴ δυνάμενον ἀπολυθῆναι, καὶ προσέτι φευκτόν, εἴ-
 περ βέλτιον τῷ νῷ μὴ μετὰ σώματος εἶναι, καθάπερ εἴωθε
 3 τε λέγεσθαι καὶ πολλοῖς συνδοκεῖ. ἄθλος δὲ καὶ τοῦ
 κύκλου φέρεσθαι τὸν οὐρανὸν ἢ αἰτία· οὔτε γὰρ τῆς ψυχῆς ἢ

19. ἢ τὸ Ey Philop. Soph. vet. transl. Torst. Bhl., reliqui καὶ τὸ ἄνα-
 γκαῖον... 22. νόησις unc. incl. Essen, p. 19, ante 6. ὁ δὲ transponenda censet
 Susemihl, Oecon. p. 84 || 22. νόησις unc. incl. Torst. Dembowski, Woch. f.
 class. Phil. 1887 p. 430, non legisse videtur Soph. 23, 17, virgulam ante
 νόησις posui || δὴ τί νοήσαι· Soph. Bek. Trend., δὴ τί νοήσαι; Simpl. Torst.
 Bhl. || 23. γὰρ ποιητικῶν καὶ πρακτ. SUWX, ποιητικῶν καὶ non legisse viden-
 tur Them. Philop. Simpl. || 25. πᾶς ἢ Uy || 26. αἱ δ' ἀποδείξεις STUVWX Bek.
 Trend., αἱ μὲν οὖν ἀποδείξεις y et, ut videtur, Soph., Torst., ἡ μὲν οὖν ἀποδείξις
 E, sed superscr. αἱ et eis E₂ || 27. ἔχουσα E Bhl., reliqui et scripti et im-
 pressi ἔχουσι || pro ἢ conii. ei et post συμπέρασμα addendum τῶν τῶν censet Es-
 sen, p. 19 || ἢ τὸ συμπέρασμα unc. incl. Susemihl, BJ. LXXIX, 100, Phil. Woch.
 1893 p. 1319 || 29. προσαναλαμβάνουσαι E, sed avx expunct. Torst., reliqui
 προσλαμβάνουσαι, etiam Philop. Soph. || 30. οἱ θ' ὀρ. conii. Christ || πάντως
 conii. Essen l. l., probat Susemihl, BJ. LXXIX, 100 || 32. post νόησις excidisse
 τοῦ τί ἐστὶ putat Essen, p. 20.

407 b, 1. μὴ οὐσία corrupta putat et conii. ἢ οὐσία Torst., ἢ οὐσία <καὶ>
 vel <ἐκτασις ἐκ> τῆς οὐσίας conii. Susemihl, BJ. IX, 331, Jen. Lit. 1877
 p. 707, μὴ ἢ οὐσία conii. Id., BJ. LXXIX, 100, Phil. Woch. l. l., Them. nega-
 tionem non legisse videtur, leg. μὴ Philop. Simpl. Soph. et vet. transl.,
 locum sic restituendum esse censet Essen l. l.: εἴ γε, εἰ ἐστὶν ἡ κίνησις αὐτῆς
 παρὰ φύσιν, μὴ ἔχουσα ἂν κινοῖτο || 2. ἂν κινοῖτο E Simpl., ceteri codd. κινοῖτ' ἂν.

cisément ce cercle. En effet, le mouvement de l'intellect
 c'est l'intellection, et le mouvement du cercle la trans-
 lation circulaire; si donc l'intellection est la translation
 circulaire, [comme le prétend le *Timée*], l'intellect sera
 le cercle auquel appartient une telle révolution, [je veux
 dire] l'intellection.

Mais que pourra-t-il donc penser éternellement? Il
 faut, en effet, [qu'il pense éternellement,] puisque la
 translation circulaire est éternelle. Car les pensées
 pratiques ont des limites (toutes, en effet, ont lieu en
 vue d'autre chose), et les connaissances théorétiques
 sont limitées de la même façon que les pensées dis-
 cursives. Or toute pensée discursive est définition ou
 démonstration. Les démonstrations partent d'un principe
 et ont, en un sens, pour fin, le syllogisme ou la conclu-
 sion. A supposer même qu'elles ne soient pas limitées,
 du moins ne reviennent-elles pas sur elles-mêmes vers
 leur principe, mais vont-elles en ligne droite, s'adjo-
 gnant toujours un moyen et un extrême. Le mouvement
 circulaire [au contraire,] revient à son point de départ.
 Quant aux définitions, elles sont toutes limitées. —
 De plus, puisque [d'après Platon,] le même mouve-
 ment circulaire se produit plusieurs fois, il faudra
 que l'intellect pense plusieurs fois la même chose. —
 En outre, l'intellection ressemble plutôt à un repos
 et à un arrêt qu'à un mouvement, et il en est de
 même du syllogisme. — Mais, d'autre part, ce qui
 n'est pas facile mais forcé, n'est pas [un sort] bienheu-
 reux. Or, si le mouvement est la négation de l'essence
 de l'âme, c'est contrairement à sa nature qu'elle sera
 mue. C'est aussi [un état] douloureux que d'être mêlé
 au corps sans pouvoir s'en dégager et c'est, en outre,
 un état à fuir, puisqu'il vaut mieux, pour l'intellect, ne pas
 être uni au corps, comme on a coutume de le dire et
 comme beaucoup le pensent. — En outre, la cause en vertu
 de laquelle le ciel se meut circulairement reste obscure.
 Car ce n'est pas l'essence de son âme qui est la cause du

οὐσίᾳ αἰτία τοῦ κύκλω φέρεσθαι, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός
οὕτω κινεῖται, οὔτε τὸ σῶμα αἴτιον, ἀλλ' ἡ ψυχὴ μᾶλλον
ἐκείνῳ. ἀλλὰ μὴν οὐδ' ὅτι βέλτιον λέγεται· καίτοι γ' ἔχρῃν
10 διὰ τοῦτο τὸν θεὸν κύκλω ποιεῖν φέρεσθαι τὴν ψυχὴν, ὅτι
βέλτιον αὐτῇ τὸ κινεῖσθαι τοῦ μένειν, κινεῖσθαι δ' οὕτως ἢ ἄλλως.
ἐπεὶ δ' ἐστὶν ἡ τοιαύτη σκέψις ἐτέρων λόγων οἰκειο-
τέρα, ταύτην μὲν ἀρῶμεν τὸ νῦν. ἐκείνο δὲ ἀποκινεῖται συμ-
βαίνει καὶ τούτῳ τῷ λόγῳ καὶ τοῖς πλείστοις τῶν περὶ ψυ-
15 χῆς· συνάπτουσι γὰρ καὶ τιθέασιν εἰς σῶμα τὴν ψυχὴν, οὐ-
θὲν προσδιορίζαντες διὰ τίν' αἰτίαν καὶ πῶς ἔχοντος τοῦ σώ-
ματος. καίτοι δόξουσιν ἂν τοῦτ' ἀναγκαῖον εἶναι· διὰ γὰρ τὴν
κοινωνίαν τὸ μὲν ποιεῖ τὸ δὲ πάσχει καὶ τὸ μὲν κινεῖται τὸ
δὲ κινεῖ, τούτων δ' οὐθὲν ὑπάρχει πρὸς ἀλληλα τοῖς τυχοῦσιν.
20 οἱ δὲ μόνον ἐπιχειροῦσι λέγειν ποῖόν τι ἡ ψυχὴ, περὶ δὲ τοῦ
δεξιμένου σώματος οὐθὲν ἔτι προσδιορίζουσιν, ὥσπερ ἐνδεχό-
μενον κατὰ τοὺς Πυθαγορικούς μύθους τὴν τυχοῦσαν ψυχὴν εἰς
τὸ τυχόν ἐνδύεσθαι σῶμα· δοκεῖ γὰρ ἕκαστον ἴδιον ἔχειν εἶ-
δος καὶ μορφήν. παραπλήσιον δὲ λέγουσιν ὥσπερ εἴ τις
25 φαίη τὴν τεκτονικὴν εἰς αὐλοὺς ἐνδύεσθαι· δεῖ γὰρ τὴν μὲν
τέχνην χρῆσθαι τοῖς ὄργανοις, τὴν δὲ ψυχὴν τῷ σώματι.

9. γ' om. E Torst. || 10. ποιεῖν κύκλω SVWy Torst., κύκλω ποιεῖν etiam
Soph. || 14. τῶν περὶ, sic omnes codd., etiam E Them., τοῖς περὶ Soph. ||
18. ποιεῖ τι τὸ STVWX. || 24. post εἶδος e solo E scripsit Bhl. σῶμα, ceteri
scripti et impressi etiam Simpl. Philop. in interpr. 139, 26 sqq. om. σῶμα ||
δὴ SX, δὴ τι TVW et Them.

mouvement circulaire, mais c'est par accident qu'elle se
meut ainsi; ce n'est pas non plus son corps qui constitue
cette cause, car ce serait, plutôt encore, son âme. On ne
[nous] dit même pas qu'il est meilleur [qu'il en soit ainsi].
Et, cependant, il faudrait que la raison, pour laquelle Dieu
doue l'âme du mouvement circulaire, fût qu'il est meilleur
pour elle de se mouvoir que de rester en repos, et de se
mouvoir de cette façon plutôt que d'une autre. Mais comme
cette question appartient plutôt à un autre genre d'études,
laissons-la de côté quant à présent.

Mais voici une conséquence absurde de cette doctrine
et aussi de la plupart des théories relatives à l'âme. On
place, en effet, et l'on adapte l'âme dans le corps sans indi-
quer en rien pour quelle raison, ni quelles déterminations
corporelles cela suppose. Et, cependant, il peut sembler [à
juste titre] qu'il serait nécessaire de le faire. Car, par suite
de leur communication, l'un est agent, l'autre patient, l'un
est mû, l'autre moteur; or aucun de ces rapports mutuels
n'appartient à des choses quelconques. Cependant, les
penseurs dont nous parlons s'attachent seulement à dire
quelle est la nature de l'âme, mais, en ce qui concerne
le corps qui doit la recevoir, ils ne déterminent rien,
comme s'il était possible que, suivant les mythes Pytha-
goriciens, n'importe quelle âme pût revêtir n'importe
quel corps; [opinion insoutenable,] car il semble que
chaque corps ait son essence et sa forme particulières.
Mais ils parlent à peu près comme celui qui dirait que
l'art du charpentier peut descendre dans des flûtes. L'art
doit, en effet, se servir des outils [appropriés] et l'âme du
corps.

4.

Καὶ ἄλλη δὲ τις δόξα παραδέδοται περὶ ψυχῆς, πιθανὴ μὲν πολλοῖς οὐδεμιᾶς ἦττον τῶν λεγομένων, λόγους δ' ὥσπερ εὐθύνας δεδωκυῖα καὶ τοῖς ἐν κοινῷ γινομένοις λόγοις. ἀρμονίαν γὰρ τινὰ αὐτὴν λέγουσι· καὶ γὰρ τὴν ἀρμονίαν κρᾶσιν καὶ σύνθεσιν ἐναντίων εἶναι, καὶ τὸ σῶμα συγκεῖσθαι ἐξ ἐναντίων. καίτοι γε ἡ μὲν ἀρμονία λόγος τίς ἐστι τῶν μιχθέντων ἢ σύνθεσις, τὴν δὲ ψυχὴν οὐδέτερον οἶόν τ' εἶναι τούτων. ἔτι δὲ τὸ κινεῖν οὐκ ἔστιν ἀρμονίας, ψυχῆ δὲ πάντες ἀπονέμουσι τοῦτο μάλιστα ὡς εἶπειν. ἀρμόζει δὲ μᾶλλον καθ' ὑγείας λέγειν ἀρμονίαν, καὶ ὅλως τῶν σωματικῶν ἀρετῶν, ἢ κατὰ ψυχῆς. φανερώτατον δ' εἶ τις ἀποδιδόναι πειραθεῖη τὰ πάθη καὶ τὰ ἔργα τῆς ψυχῆς ἀρμονία τινί· χαλεπὸν γὰρ ἐφαρμόζειν. ἔτι δ' εἰ λέγομεν τὴν ἀρμονίαν εἰς δύο ἀποβλέποντες, κυριώτατα μὲν τῶν μεγεθῶν ἐν τοῖς ἔχουσι κίνησιν καὶ θέσιν τὴν σύνθεσιν αὐτῶν, ἐπειδὴν οὕτω συναρμόζωσιν ὥστε μηδὲν συγγενὲς παραδέχεσθαι, ἐντεῦθεν δὲ καὶ τὸν τῶν μεμιγμένων λόγον, οὐδέτερος μὲν οὖν εὐλόγον, ἢ δὲ σύνθεσις τῶν τοῦ σώματος μερῶν λίαν εὐεξέ-

27. de loco 27... 408 a, 29. cf. Bon., Hermes VII, 428 sqq. || 28. πολλοῖς καὶ οὐδεμιᾶς TW pr. y Soph. || ἦττων TVWXY et corr. S Soph., πιθανὴ μὲν οὐδεμιᾶς ἦσσον Them. || λόγοις V, λόγον conl. Torst., λόγον δ' ὥσπερ καὶ conl. Bergk, Hermes XVIII, 518, λόγον δὲ καὶ ὥσπερ Susemihl, BJ. XXXIV, 27, λόγους δ' omittendum censet Bernays, die Dialoge des Arist. p. 15, cui assentitur Haecker, Zeitsch. f. Gym. 1864 p. 204, λόγους leg. Philop. Soph., non legisse videtur Them., ἀλογος δὲ conl. Essen, p. 33 || 29. εὐθύνας δὲ conl. Bernays l. 1. || γινομένοις λόγοις] sic etiam Simpl., λεγομένοις λόγοις W Philop., λεγομένοις S, γενομένοις λόγοις admodum dubitanter conl. Susemihl, OEcon. p. 84 || 30. αὐτὴν τινεὶ VWy, τινεὶ etiam Them. et Philop. legisse videntur || 32. γε om. E Soph. Torst.

408 a, 1. ἀπονέμουσιν ἅπαντες τοῦτο STVWy, ἅπαντες ἀπ. τ. X, πάντες etiam Soph. || 3. φανερώτατων E, φανερώτατον corr. E₂ || 5. λέγομεν pr. ESTVX et, ut videtur, Soph., Torst. Bon., stud. Ar. II, III, 61, Bhl., ἔτι δὲ λέγομεν Madvig l. 1. 471, reliqui λέγομεν || 8. συγγενέσθαι E, μηδὲν μὴ συγγενὲς conl. Steinhart l. 1., μηδὲν <μήτε συγγενὲς μήτε μὴ συγγενὲς > conl. Susemihl, BJ. XVII, 264, μηδὲν μὴ συγγενὲς παρέχεσθαι conl. Essen, p. 34, vulgat. leg. interpretes etiam Alex., De an. 25, 10 || 9. post λόγον punctum Bek., colon Torst., virgulam Trend. Bhl.

CHAPITRE IV

Une autre opinion sur l'âme nous a aussi été transmise qui, pour beaucoup [d'esprits], n'est pas moins probable qu'aucune de celles que nous avons indiquées, et qui a déjà eu à fournir ses raisons, pour ainsi dire en guise de châtement, même dans les discours répandus dans le public. [Les partisans de cette opinion] disent, en effet, que l'âme est une certaine harmonie, parce que l'harmonie est un mélange et une synthèse de contraires et que le corps est composé de contraires. Cependant, l'harmonie est une certaine proportion des choses mélangées ou leur assemblage, tandis que l'âme ne peut être ni l'une ni l'autre. — En outre, la motricité n'appartient pas à l'harmonie, tandis que c'est le caractère que tous, pour ainsi dire, attribuent principalement à l'âme. — C'est bien plutôt de la santé et, d'une manière générale, des vertus corporelles que de l'âme, qu'il est juste de dire qu'elles sont harmonie. La chose est surtout évidente si l'on essaie d'attribuer chacune des vertus et des propriétés de l'âme à une harmonie particulière. Car il est difficile d'établir une concordance entre elles, [c'est-à-dire entre les modes de l'âme et les modes de l'harmonie]. — En outre, étant donné que nous prononçons le mot d'harmonie en ayant en vue [l'une ou l'autre de ces] deux choses : d'abord, au sens le plus propre, en ce qui concerne les grandeurs (dans les choses douées de mouvement et de position) [en considérant, dis-je,] leur assemblage, lorsqu'elles sont disposées de telle façon qu'elles ne puissent admettre entre elles aucune chose du même genre; [ensuite, et] de là, la proportion des choses mélangées, — ni dans l'un ni dans l'autre sens il n'est rationnel [que l'âme soit une harmonie], mais il est, [de plus], trop aisé de réfuter [que l'âme en soit une dans le premier sens, c'est-à-dire soit] l'assemblage des parties du corps.

ταστος. πολλάί τε γὰρ αἱ συνθέσεις τῶν μερῶν καὶ πολλα-
 χῶς· τίνος οὖν ἢ πῶς ὑπολαβεῖν τὸν νοῦν χρὴ σύνθεσιν εἶναι,
 ἢ καὶ τὸ αἰσθητικὸν ἢ ὀρεκτικόν; ὁμοίως δὲ ἄτοπον καὶ τὸ τὸν
 λόγον τῆς μίξεως εἶναι τὴν ψυχὴν· οὐ γὰρ τὸν αὐτὸν ἔχει
 15 λόγον ἢ μίξις τῶν στοιχείων καθ' ἣν σὰρξ καὶ καθ' ἣν ὀστοῦν.
 συμβήσεται οὖν πολλάς τε ψυχὰς ἔχειν καὶ κατὰ πᾶν τὸ
 σῶμα, εἴπερ πάντα μὲν ἐκ τῶν στοιχείων μεμιγμένων, ὁ δὲ
 τῆς μίξεως λόγος ἀρμονία καὶ ψυχὴ. ἀπαιτήσεται δ' ἂν τις
 τοῦτό γε καὶ παρ' Ἐμπεδοκλέους· ἕκαστον γὰρ αὐτῶν λόγῳ
 20 τινὶ φησὶν εἶναι· πότερον οὖν ὁ λόγος ἐστὶν ἢ ψυχὴ, ἢ μάλ-
 λον ἕτερόν τι οὐσα ἐγγίνεταί τοῖς μέρεσιν; ἔτι δὲ πότερον ἢ
 φίλια τῆς τυχούσης αἰτία μίξεως ἢ τῆς κατὰ τὸν λόγον; καὶ
 αὕτη πότερον ὁ λόγος ἐστὶν ἢ παρὰ τὸν λόγον ἕτερόν τι;
 ταῦτα μὲν οὖν ἔχει τοιαύτας ἀπορίας. εἰ δ' ἐστὶν ἕτερον ἢ
 25 ψυχὴ τῆς μίξεως, τί δὴ ποτε ἅμα τῷ σαρκὶ εἶναι ἀναι-
 ρεῖται καὶ τῷ τοῖς ἄλλοις μορίοις τοῦ ζώου; πρὸς δὲ τούτοις εἴπερ
 μὴ ἕκαστον τῶν μορίων ψυχὴν ἔχει, εἰ μὴ ἐστὶν ἢ ψυχὴ ὁ λόγος
 τῆς μίξεως, τί ἐστὶν ὃ φθείρεται τῆς ψυχῆς ἀπολειπούσης;
 ὅτι μὲν οὖν οὐθ' ἀρμονίαν οἷόν τ' εἶναι τὴν ψυχὴν
 30 οὔτε κύκλῳ περιφέρεσθαι, ὀτλήον ἐκ τῶν εἰρημένων. κατὰ
 συμβεβηκὸς δὲ κινεῖσθαι, καθάπερ εἴπομεν, ἔστι καὶ κι-

11. αἱ om. TV || μερῶν] πολλῶν nunc E, subfuisse videtur μερῶν || 12. χρὴ
 τὸν νοῦν STVWy || 13. ὁμοίως] ὁμοίως coni. Essen l. l. || καὶ τὸ λόγον VX, quod
 probat Bon., stud. Ar. I, 97, n. 1, καὶ τὸ τὸν λόγον Soph., quod in textum
 recepit Bhl., malunt etiam Torst. et Bon., stud. Ar. II, III, 61, reliqui καὶ
 τὸν λόγον || 18. ἀπαιτήσεται... 28. ἀπολειπούσης in parenth. Torst. || 19. αὐτῶν
 ἐν λόγῳ Wy Soph. || 21. μέρεσιν pr. EW et, ut videtur, y, Torst., μέλεσιν re.
 ESTUV Bek. Trend., μεχθεῖς: X Philop. Soph. || 23. ante αὕτη, addendum
 δι' ὃ censet Essen, p. 36 || 26. τὸ T et in interpr. Philop. Simpl. Chaignet,
 Essai sur la psych. d'Ar. p. 246, n. 2, Susemihl, BJ. XXXIV, 27, om. SVW,
 τῷ in interpr. etiam Them. Soph. || 27. negationem neque ante ἕκαστον
 neque ante ἐστὶν legisse videtur Simpl. 56, 18, priorem delendam esse
 censet Chaignet, op. cit. p. 247 || 28. τί ἐστὶν ὃ φθείρεται videntur corrupta
 Torst., tuentur haec verba praeter omnes codd. Them. Philop. Soph.,
 totum hunc locum tractavit Bon., Hermes VII, 435 || 3] φ coni. Barco, Aris-
 totele, espos. crit. della psicol. grec. p. 38 || ἀπολειπούσης TVXy, ἀπολει-
 πούσης in paraphr. Simpl. Soph. || 31. καθάπερ εἴπομεν κινεῖσθαι V || ἔστι om.
 W || κινεῖν καὶ W.

Car [dans le corps,] ces assemblages de parties sont mul-
 tiples et se font de façons diverses. Quelle est donc la por-
 tion du corps ou le genre d'assemblage qui constitue celui
 que l'on doit considérer comme étant l'intellect, ou même
 l'âme sensitive ou l'âme désirante? Semblablement, il est
 absurde de prétendre que l'âme est la proportion du
 mélange. Car ce n'est pas suivant la même proportion
 qu'ont lieu le mélange d'éléments qui constitue la chair
 et celui qui constitue l'os. Il résulterait donc de cette opi-
 nion qu'il y aurait plusieurs âmes, et cela, même dans
 [chacun des organes qui existent dans] le corps tout
 entier, puisque chacune des parties [homœomères] est un
 mélange des éléments [suivant des proportions particu-
 lières pour chacune], et que [dans l'hypothèse,] l'harmo-
 nie et l'âme consistent dans la proportion du mélange. —
 On pourrait aussi [dans le même ordre d'idées,] poser à
 Empédocle la question suivante: [Comme] il déclare, en
 effet, que chacune [des parties homœomères du corps]
 consiste dans une certaine proportion, [on pourrait lui
 demander, dis-je], si l'âme est la proportion [même], ou
 bien si, étant quelque chose d'autre, elle s'ajoute aux par-
 ties du corps; en outre, si l'amitié est la cause de n'im-
 porte quel mélange, ou [seulement] de celui qui a lieu
 suivant la proportion; enfin, si l'amitié est [à son tour,] la
 proportion [même], ou si elle est, en outre de la propor-
 tion, quelque chose de plus. Telles sont donc les difficultés
 que soulèvent ces opinions. — Mais, d'autre part, si l'âme
 est autre chose que le mélange [des éléments corporels],
 pourquoi disparaît-elle en même temps que le rapport
 constitutif de la chair ou de toute autre partie de l'animal?
 Et, en outre, [réciproquement,] puisque, si l'on admet que
 l'âme n'est pas la proportion du mélange des éléments, il
 faut nier que chaque partie du corps ait une âme, qu'est
 ce qui périt, [dans chacune de ces parties,] lorsque l'âme
 se retire?

Que l'âme ne puisse donc être une harmonie, ni se mou-
 voir en cercle, c'est ce qui est évident d'après ce que nous
 venons de dire. Mais, par accident, elle peut être mue,

νεῖν ἑαυτήν, οἷον κινεῖσθαι μὲν ἐν ᾧ ἐστί, τοῦτο δὲ κινεῖσθαι ὑπὸ τῆς ψυχῆς· ἄλλως δ' οὐχ οἷόν τε κινεῖσθαι κατὰ τόπον αὐτήν. εὐλογώτερον δ' ἀπορήσειεν ἂν τις περὶ αὐτῆς ὡς κινουμένης, εἰς τὰ τοιαῦτα ἀποβλέψας. φαμέν γὰρ τὴν ψυχὴν λυπεῖσθαι χαίρειν, θαρρεῖν φοβεῖσθαι, ἔτι δὲ ὀργίζεσθαι τε καὶ αἰσθάνεσθαι καὶ διανοεῖσθαι· ταῦτα δὲ πάντα κινήσεις εἶναι δοκοῦσιν. ὅθεν οἰηθεῖται τις ἂν αὐτὴν κινεῖσθαι· τὸ δ' οὐκ ἔστιν ἀναγκαῖον. εἰ γὰρ καὶ ὅτι μάλιστα τὸ λυπεῖσθαι ἢ χαίρειν ἢ διανοεῖσθαι κινήσεις εἰσὶ καὶ ἕκαστον κινεῖσθαι τούτων, τὸ δὲ κινεῖσθαι ἔστιν ὑπὸ τῆς ψυχῆς, οἷον τὸ ὀργίζεσθαι ἢ φοβεῖσθαι τὸ τὴν καρδίαν ὡδὶ κινεῖσθαι, τὸ δὲ διανοεῖσθαι ἢ τὸ τοῦτο ἴσως ἢ ἕτερόν τι, (τούτων δὲ συμθαίνει τὰ μὲν κατὰ φορὰν τινῶν κινουμένων, τὰ δὲ κατ' ἀλλοίωσιν, ποῖα δὲ καὶ πῶς, ἕτερός ἐστι λόγος)· τὸ δὲ λέγειν ὀργίζεσθαι τὴν ψυχὴν ὅμοιον κἂν εἴ τις λέγοι τὴν ψυχὴν ὑφαίνειν ἢ οἰκοδομεῖν· βέλτιον γὰρ ἴσως μὴ λέγειν τὴν ψυχὴν ἐλεεῖν ἢ μανθάνειν ἢ διανοεῖσθαι, ἀλλὰ τὸν ἄνθρωπον τῇ ψυχῇ· τοῦτο δὲ μὴ ὡς ἐν ἐκείνῃ τῆς κινήσεως οὐσης, ἀλλ' ὅτε μὲν μέχρι ἐκείνης, ὅτε δ' ἀπ' ἐκείνης, οἷον ἢ μὲν αἰσθησις ἀπὸ τωνδὶ, ἢ δ' ἀνάμνησις ἀπ' ἐκείνης ἐπὶ τὰς ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις κινήσεις ἢ μονάς. ὁ δὲ νοῦς ἔοικεν ἐγγίνεσθαι οὐσία τις οὐσα, καὶ οὐ φθείρεσθαι. μάλιστα γὰρ ἐφθείρετ' ἂν

32. ante ἐν addendum καὶ censet Susemihl, OEcon. p. 84.

408 b, 3. τε om. V || 5. de hoc loco εἰ γὰρ... 11. τὸ δὲ vide Bon., stud. Ar. II, III, 22 sqq., quem in textu restituendo secutus sum praeterquam quod Bon. a verbis 11. ποῖα δὲ parenth. incipere vult || 7. pro δὲ conī. δὲ, quod probat Essen, p. 22, et a verbis τὸ δὲ apodosin incipere vult Susemihl, Jen. Lit. 1877 p. 707, BJ. IX, 351 || 8. τὸ τὴν κ. V Bon. l. l., reliqui omnes τῷ τὴν κ. || 9. ἢ τοιοῦτον libri scripti et impressi omnes, etiam Philop., ἢ τῷ τοῦτο conī. Torst., ἢ τὸ τοῦτο conī. Bon., quod recepit Bhl. || τούτων... 11. λόγος in parenth. Susemihl l. l. || 11. ποῖα: E, littera: inserta quidem sed aperte a prima manu, etiam Philop. || (ποῖα... λόγος) in parenth. Bon. || τὸ δὲ ST Bon., qui ab his verbis apodosin incipit ad εἰ γὰρ 5., quod jam Philop. diserte fecerat, τὸ δὲ reliqui omnes, etiam Philop. Essen l. l. || 13. γὰρ] ἀρα conī. Susemihl, Phil. Woch. 1893 p. 1319, BJ. LXXIX, 100 || 15. οὐσης om. pr. E, sed ab antiqua manu insertum || 16. μέχρι: TVWX Philop. || 18. ὁ δὲ... 29. ἔστιν alieno loco inserta censet Ritter, Grundprinc. d. Arist. Seelenl. p. 29, cui assentitur Susemihl l. l. || 19. <τῇ> οὐσία <ἐνέργειά> τις οὐσα conī. Essen, p. 23 || οὐσα om. pr. E, sed ab antiqua manu insertum, leg. etiam Them. Philop.

comme nous l'avons dit, et même se mouvoir elle-même; je veux dire que [le corps] dans lequel elle réside peut être mû et qu'il peut être mû par l'âme. De toute autre façon, il n'est pas possible qu'elle se meuve dans le lieu.

On pourrait, avec plus d'apparence de raison, conserver des doutes au sujet du mouvement de l'âme, eu égard à des considérations comme les suivantes : on dit que l'âme éprouve de la peine ou de la joie, de l'audace ou de la crainte, et aussi de la colère, des sensations, des pensées. Or on admet que tous ces états sont des mouvements, d'où l'on pourrait croire que l'âme est mue. Mais cette conséquence n'est pas nécessaire. En effet, alors même que la douleur, la joie ou la pensée seraient, aussi absolument que possible, des mouvements; que chacune d'elles consisterait à être mû et que ce mouvement serait causé par l'âme; que, par exemple, la colère ou la crainte seraient tels mouvements du cœur, et la pensée un mouvement, soit, sans doute, du même organe soit de quelque autre, (les unes de ces modifications consistant dans des mouvements de translation de certaines parties, les autres dans leur altération; — quant à savoir, d'ailleurs, quels mouvements elles sont et comment elles ont lieu, c'est une autre question —), [à supposer donc qu'il en soit ainsi], dire que l'âme est irritée c'est comme si l'on prétendait qu'elle tisse ou qu'elle bâtit. Car il vaut mieux, sans doute, ne pas dire que c'est l'âme qui a pitié, qui apprend ou qui pense, mais [dire que c'est] l'homme [qui le fait] par l'âme. Et cela [doit s'entendre] non pas comme signifiant que le mouvement est dans l'âme, mais [en ce sens] que tantôt il aboutit à l'âme et que tantôt il en émane. C'est ainsi que la sensation va de tels [sensibles vers l'âme], tandis que la remémoration va, de l'âme, vers les mouvements ou les traces permanentes [qui subsistent] dans les sensoria. — Quant à l'intellect, il semble survenir ayant une existence substantielle, et ne pas être soumis à la destruction. Si, en effet, il périssait, ce serait surtout sous l'influence de

20 ὑπὸ τῆς ἐν τῷ γήρα ἀμαυρώσεως, νῦν δ' ἴσως ὅπερ ἐπὶ
 τῶν αἰσθητηρίων συμβαίνει· εἰ γὰρ λάβοι ὁ πρεσβύτης ὄμμα
 τοιονδί, βλέποι ἄν ὡσπερ καὶ ὁ νέος. ὥστε τὸ γήρας οὐ
 τῷ τὴν ψυχὴν τι πεπονθέναι, ἀλλ' ἐν ᾧ, καθάπερ ἐν μέ-
 θαις καὶ νόσοις. καὶ τὸ νοεῖν δὴ καὶ τὸ θεωρεῖν μαραίνεται
 25 ἄλλου τινὸς ἔσω φθειρομένου, αὐτὸ δὲ ἀπαθές ἐστίν. τὸ δὲ δια-
 νοεῖσθαι καὶ φιλεῖν ἢ μισεῖν οὐκ ἔστιν ἐκείνου πάθη, ἀλλὰ του-
 δι τοῦ ἔχοντος ἐκεῖνο, ἢ ἐκεῖνο ἔχει. διὸ καὶ τούτου φθειρο-
 μένου οὔτε μνημονεύει οὔτε φιλεῖ· οὐ γὰρ ἐκείνου ἦν, ἀλλὰ τοῦ
 κοινου, ὃ ἀπόλωλεν· ὃ δὲ νοῦς ἴσως θειότερόν τι καὶ ἀπαθές ἐστίν.
 30 ὅτι μὲν οὖν οὐχ οἷόν τε κινεῖσθαι τὴν ψυχὴν, φανερόν
 ἐκ τούτων· εἰ δ' ὄλως μὴ κινεῖται, ὀτλον ὡς οὐδ' ὑφ' ἑαυτῆς.
 πολὺ δὲ τῶν εἰρημένων ἀλογώτατον τὸ λέγειν ἀριθμὸν εἶναι
 τὴν ψυχὴν κινουῖν ἑαυτὸν· ὑπάρχει γὰρ αὐτοῖς ἀδύνατα
 πρῶτα μὲν τὰ ἐκ τοῦ κινεῖσθαι συμβαίνοντα, ἴδια δ' ἐκ τοῦ
 409^a λέγειν αὐτὴν ἀριθμὸν. πῶς γὰρ χρὴ νοῆσαι μονάδα κινου-
 μένην, καὶ ὑπὸ τίνος, καὶ πῶς, ἀμερῇ καὶ ἀδιάφορον οὔ-
 σαν; εἰ γὰρ ἐστὶ κινητικὴ καὶ κινητὴ, διαφέρειν δεῖ. ἔτι δ'
 ἐπεὶ φασὶ κινηθεῖσαν γραμμὴν ἐπίπεδον ποιεῖν, στιγμὴν δὲ
 5 γραμμὴν, καὶ αἱ τῶν μονάδων κινήσεις γραμμαὶ ἔσονται·
 ἢ γὰρ στιγμὴ μονάς ἐστὶ θέσιν ἔχουσα· ὃ δ' ἀριθμὸς τῆς

20. νυνὶ δ' ὡσπερ STVWXY, ὡσπερ etiam Soph., νῦν δὲ ὅπερ Them. 54, 1 ||
 22. E superscr. οἷον νέος post τοιονδί est interpretamentum (Bhl.) || βλέπει
 V || καὶ om. X || 23. πεπονθέναι τι τὴν ψυχὴν VW Philop., τὴν ψυχὴν
 πεπονθέναι S || 25. ἀλλ' οὐ S || ἔσω] ἔξω conl. Steinhart, ἐν ᾧ conl. Bon. l. l.
 cf. Susemihl, BJ. XVII, 264, ἔσω tuentur etiam Simpl. 60, 30, Philop.
 Soph., Them. εἴσω p. 54, 6 et 55, 5, ἔσω retineri volunt etiam Zeller, II,
 2, p. 570 et Neuhäuser, Arist. Lehre von dem sinnl. Erkenntnisvermögen
 p. 12 || 26. καὶ] ἢ T || 27. ἢ] οὐ V || 30. οὖν om. S || 31. αὐτῆς X || 32. ἀλο-
 γώτερον T, ἀλογώτατον reliqui, etiam Them. Simpl. Philop. Soph. || 34.
 πρῶτον X Them., πρῶτα etiam Soph. || ἴδια E [Simpl. 65, 17, Soph. et, ut
 videtur, Philop., ἴδια reliqui et scripti et impressi, etiam Them., ἴδια defen-
 dit Vahlen in ed. art. poet. p. 107.

409 a, l. αὐτὸν S, αὐτὴν etiam Them. Simpl. Philop. Soph. || 2. καὶ ὑπὸ
 τίνος, καὶ πῶς unc. incl. Essen, p. 44 || 3. εἰ γὰρ] ἢ γὰρ T, ἢ γὰρ X, ἢ μὲν
 γὰρ Soph., εἰ γὰρ... δεῖ unc. incl. Essen l. l. || κινητὴ καὶ κινητικὴ W,
 κινητικὴ καὶ κινεῖται X || ἔτι] ἢ conl. Essen l. l. || 6. μονάς στιγμὴ T, στιγμὴ
 μονάς reliqui, etiam Them. Simpl. Philop. Soph. || δ'] δὴ conl. Essen,
 p. 45.

l'affaiblissement [qui se produit] dans la vieillesse. Or, au contraire, ce qui a lieu est, sans doute, [quelque chose d'analogue à] ce qui se produit en ce qui concerne les sensoria. Car, si le vieillard recouvrait un œil tel [qu'il le faut], il verrait comme un jeune homme. De sorte que la vieillesse ne provient pas de ce que l'âme a été affectée en quoi que ce soit, mais de ce que le sujet dans lequel elle réside [l'a été], comme il arrive dans l'ivresse et dans les maladies. Par conséquent, l'intellection et la contemplation s'affaiblissent par suite de la perte de quelque autre organe intérieur, mais l'intellect lui-même est impassible. Quant à la pensée discursive, à l'amour et à la haine, ce ne sont pas des modes de l'intellect, mais du [sujet] qui le possède en tant qu'il le possède; c'est pourquoi, quand ce [sujet] est détruit, l'intellect n'a plus ni souvenirs ni amitiés. Ce n'est pas à lui, en effet, qu'appartenaient ces états, mais à l'ensemble qui a péri. Quant à l'intellect, c'est, sans doute, quelque chose de plus divin et d'impassible.

Il est, par conséquent, évident, d'après ce qui précède, qu'il est impossible que l'âme soit mue. Si donc il est faux absolument qu'elle soit mue, il est manifeste qu'elle ne peut pas l'être non plus par elle-même. Mais, de toutes les opinions que nous avons exposées, la plus déraisonnable, de beaucoup, est de définir l'âme un nombre qui se meut soi-même; car ceux qui le font se heurtent d'abord aux conséquences impossibles qui résultent de [l'hypothèse] que l'âme se meut, mais, en outre, à des difficultés spéciales qui dérivent de ce qu'ils prétendent que l'âme est un nombre. Comment, en effet, faut-il concevoir une unité qui se meut? Par quoi [sera-t-elle mue] et comment, puisqu'elle est indivisible et n'enferme aucune différence? Si, en effet, elle est motrice et mobile, il faut qu'il y ait une différence [en elle, entre le principe moteur et le mobile]. — En outre, puisqu'on dit que la ligne en mouvement produit la surface, et le point en mouvement la ligne, les mouvements des unités seront aussi des lignes, car le point c'est l'unité douée de position; or le nombre qui constitue l'âme doit bien être quelque part et avoir une

ψυχῆς ἤδη ποῦ ἐστὶ καὶ θέσιν ἔχει. ἔτι δ' ἀριθμοῦ μὲν εἴαν
 ἀφέλη τις ἀριθμὸν ἢ μονάδα, λείπεται ἄλλος ἀριθμὸς ·
 τὰ δὲ φυτὰ καὶ τῶν ζώων πολλὰ διαιρούμενα ζῆ καὶ δο-
 10 κεῖ τὴν αὐτὴν ψυχὴν ἔχειν τῷ εἶδει. ὁξείε δ' ἂν οὐθὲν δια-
 φέρειν μονάδας λέγειν ἢ σωματῖα μικρά · καὶ γὰρ ἐκ τῶν
 Δημοκρίτου σφαιρίων εἴαν γένωνται στιγμαί, μόνον δὲ μένη
 τὸ ποσόν, ἔσται τι ἐν αὐτῷ τὸ μὲν κινεῖν τὸ δὲ κινούμενον,
 ὥσπερ ἐν τῷ συνεχεῖ · οὐ γὰρ διὰ τὸ μεγέθει διαφέρειν ἢ
 15 μικρότητι συμβαίνει τὸ λεχθέν, ἀλλ' ὅτι ποσόν. διὸ ἀναγ-
 καῖον εἶναι τι τὸ κινήσον τὰς μονάδας. εἰ δ' ἐν τῷ ζῳίῳ τὸ
 κινεῖν ἢ ψυχῆ, καὶ ἐν τῷ ἀριθμῷ, ὥστε οὐ τὸ κινεῖν καὶ τὸ
 κινούμενον ἢ ψυχῆ, ἀλλὰ τὸ κινεῖν μόνον. ἐνδέχεται δὲ οὕ-
 πῳ μονάδα ταύτην εἶναι; δεῖ γὰρ ὑπάρχειν τινὰ αὐτῇ
 20 διαφορὰν πρὸς τὰς ἄλλας. στιγμαῖς δὲ μοναδικῆς τίς ἂν εἴη
 διαφορὰ πλὴν θέσις; εἰ μὲν οὖν εἰσὶν ἕτεραι αἰ ἐν τῷ σώματι
 μονάδες καὶ αἰ στιγμαί, ἐν τῷ αὐτῷ ἔσονται αἰ μονάδες ·
 καθέξει γὰρ χώραν στιγμαῖς. καίτοι τί κωλύει ἐν τῷ αὐτῷ
 εἶναι, εἰ δύο, καὶ ἀπείρους; ὧν γὰρ ὁ τόπος ἀδιαίρετος,
 25 καὶ αὐτά. εἰ δ' αἰ ἐν τῷ σώματι στιγμαί ὁ ἀριθμὸς ὁ τῆς
 ψυχῆς, ἢ εἰ ὁ τῶν ἐν τῷ σώματι στιγμαῖν ἀριθμὸς ἢ
 ψυχῆ, διὰ τί οὐ πάντα ψυχὴν ἔχουσι τὰ σώματα; στιγμαί
 γὰρ ἐν ἅπασιν ὁκοῦσιν εἶναι καὶ ἀπείροι. ἔτι δὲ πῶς οἶόν τε

7. ἔτι δ'... 8. ἀριθμὸς unc. incl. Id. ibid. || 8. ἀφέλη τε ως S || 10. αὐτὴν om.
 E || ἔχειν ψυχὴν STUVy Them. || ὁξείε X || ἂν] ἂν οὖν T || οὐθὲν] ὁμοίως μηδὲν
 VW || 11. μικρὰ ST Them., μικρὰ etiam Soph. || 12. σφαιρίων TX et rc. E,
 σφαιρίων reliqui codd. et, ut videtur, pr. E || 13. αὐτῷ] αὐταῖς Soph. et, ut
 videtur, Them. || post κινούμενον virgulam delevit Torst. || 14. συνεχεῖ]
 μεγέθει TWy Soph. || 15. μικρότητι plerique codd., etiam Them. Soph.,
 μικρότητι E Bek. Trend. Torst. Bhl. || 16. κινήσον TWy, κινήσον etiam
 Soph. || 17. ὥστε] πρώτως γε conl. Essen l. l. || τὸ post καὶ om. SUWXy ||
 18. δεῖ om. SVWXy, leg. Them. || 19. πῶς Them. Trend. Torst. Bhl., πῶς
 (enclit.) et post εἶναι colon Bek. || 22. καὶ αἰ] καὶ SUVWy, ἢ T et rc. E, καὶ
 αἰ pr. E, ἕτεραι αἰ ἐν τῷ σώματι στιγμαί καὶ αἰ μονάδες conl. Christ || 23. κω-
 λύσει VW Them. Trend., κωλύει etiam Simpl. Soph. || 24. γὰρ δ' conl.
 Susemihl, OEcon. p. 81 || 25. ὁ prius om. X, alterum insert. E₂ || 26. ὁ τῶν
 E Them. Philop. Simpl. Soph. Bhl., ceteri et scripti et impressi ὁ ἐκ τῶν,
 ἐκ insert. E₂.

position. — De plus, si d'un nombre on retranche un autre
 nombre ou une unité, le reste est un nombre *autre*. Au
 contraire, les plantes et beaucoup d'animaux continuent à
 vivre après qu'on les a divisés et [les portions ainsi sépa-
 rées] ont, semble-t-il, [chacune] une âme spécifiquement
 identique. — On a, du reste, le droit de penser qu'il im-
 porte peu de dire [que l'âme est composée d'unités ou
 [qu'elle est formée de] petits corpuscules. Car, si les atomes
 sphériques de Démocrite devenaient des points, en con-
 servant seulement la quantité [discontinue], il faudrait
 qu'il y eût, dans cette quantité (comme il le faut dans une
 chose continue [qui se meut elle-même]), du moteur et
 du mobile. En effet, ce que nous venons de dire, [à savoir
 qu'il faut qu'il y ait, dans les atomes, des moteurs et des
 mobiles], ne résulte pas de ce que les uns [(des atomes)]
 sont grands et les autres petits, mais de ce qu'ils consti-
 tuent une quantité [discontinue]. C'est pourquoi il est
 nécessaire qu'il y ait quelque chose qui meuve les uni-
 tés. Or si, dans l'animal, c'est l'âme qui est le moteur, il
 devra en être de même dans le nombre, de sorte que ce
 n'est pas le moteur et le mobile, mais seulement le moteur,
 qui sera l'âme. Et comment est-il possible qu'une unité
 joue ce rôle? Il faut, en effet, qu'il y ait, entre celle-là et
 les autres quelque différence. Or, quelle différence, autre
 que celle de position, pourra avoir le point-unité? — Si,
 en outre, l'on prétend que les unités [psychiques qui rési-
 dent] dans le corps sont différentes des points [qui consti-
 tuent les surfaces corporelles], ces unités occuperont le
 même lieu; [l'unité] occupera, en effet, la place d'un
 point. Or qu'est-ce qui empêche, s'il peut y avoir deux
 points dans le même lieu qu'il n'y en ait une infinité?
 Car les choses dont le lieu est indivisible sont, elles-
 mêmes, indivisibles. Si [l'on prétend], au contraire, [que]
 ce sont les points [mêmes] du corps qui sont [les unités
 du] nombre de l'âme, c'est-à-dire que l'âme est le nombre
 des points du corps, comment expliquer que tous les
 corps n'aient pas d'âme? Il semble, en effet, avec raison,
 qu'ils contiennent tous des points, et même en nombre

χωρίζεσθαι τὰς στιγμάς καὶ ἀπολύεσθαι τῶν σωμάτων, εἴ
30 γε μὴ διαιροῦνται αἱ γραμμαὶ εἰς στιγμάς;

5.

Συμβαίνει δὲ, καθάπερ εἶπομεν, τῇ μὲν ταῦτό λέγειν
τοῖς σώματι λεπτομερές αὐτὴν τιθεῖσι, τῇ δ', ὡς περ Δη-
409 b μόκριτος κινεῖσθαι φησιν ὑπὸ τῆς ψυχῆς, ἴδιον τὸ ἄτοπον.
εἴπερ γὰρ ἐστὶν ἡ ψυχὴ ἐν παντὶ τῷ αἰσθανομένῳ σώματι,
ἀναγκαῖον ἐν τῷ αὐτῷ δύο εἶναι σώματα, εἰ σώματι ἡ
ψυχὴ · τοῖς δ' ἀριθμὸν λέγουσιν, ἐν τῇ μιᾷ στιγμῇ πολ-
5 λὰς στιγμάς, ἢ πᾶν σῶμα ψυχὴν ἔχειν, εἰ μὴ διαφέρων
τις ἀριθμὸς ἐγγίνεται καὶ ἄλλος τις τῶν ὑπαρχουσῶν ἐν
τοῖς σώμασι στιγμῶν. συμβαίνει τε κινεῖσθαι τὸ ζῶον ὑπὸ
τοῦ ἀριθμοῦ, καθάπερ καὶ Δημόκριτον αὐτὸ ἔφαμεν κινεῖν .
τί γὰρ διαφέρει σφαίρας λέγειν μικρὰς ἢ μονάδας μεγά-
10 λας, ἢ ὅλως μονάδας φερομένας; ἀμφοτέρως γὰρ ἀναγ-
καῖον κινεῖν τὸ ζῶον τῷ κινεῖσθαι ταύτας. τοῖς δὲ συμπλέ-
ξασιν εἰς τὸ αὐτὸ κίνησιν καὶ ἀριθμὸν ταῦτά τε συμβαίνει
καὶ πολλὰ ἕτερα τοιαῦτα · οὐ γὰρ μόνον ὀρισμὸν ψυχῆς
ἀδύνατον τοιοῦτον εἶναι, ἀλλὰ καὶ συμβεβηκός. δῆλον δ' εἴ
15 τις ἐπιχειρήσειεν ἐκ τοῦ λόγου τούτου τὰ πάθη καὶ τὰ ἔργα

29. ψυχῆς STU, στιγμάς EVWXY Soph. vet. transl. et, ut videtur, Philop.,
Torst. Bhl. || 30. γε om. E || εἰς τὰς στ. TW || 31. falso hic incipitur novum
caput || δὲ καὶ καθ. E, pro δὲ con. δὲ Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877
p. 707.

409 b, 1. ἴδιον om. S, τὸ om. X, verba ἴδιον τὸ ἄτοπον unc. incl. Torst.,
legerunt Philop. et sine dubio Them. et Simpl., tuetur Vahlen in ed. art.
poet. p. 107, non legisse videtur Soph. || 2. περ om. E || σώματι om. Wy leg.
Philop. Soph. || 5. pro τῇ con. Torst. καὶ τῇ in interpr. Simpl. Philop.,
defendit ἢ Dittenberger, Gött. gelehrte Anz. 1863 p. 1615 || 7. τοῖς σώμασι E
Torst., reliqui τῷ σώματι || συμβαίνει E (Bek. male), συμβαίνει E (Bus. recte) ||
τε] δὲ UX, om. S || 8. αὐτὸ ἔφαμεν EX, ἔφαμεν αὐτὸ reliqui et scripti et
impressi || 9. μικρὰς Ey, reliqui omnes συμκρὰς || 11. ταύτας E Soph. Bek.
Torst. Bhl., reliqui αὐτάς.

infini. En outre, comment sera-t-il possible que les points
[qui constituent les] âmes se séparent et se délient des
corps, puisque les lignes ne se résolvent pas en points?

CHAPITRE V

Comme nous l'avons dit, il arrive [à Xénocrate], d'une
part de soutenir la même chose [et de rencontrer les mêmes
difficultés] que ceux qui font de l'âme un corps subtil, d'au-
tre part [comme] il prétend, de même que Démocrite,
que le mouvement est causé par l'âme, [de tomber dans]
les difficultés spéciales [à cette dernière opinion]. Si, en
effet, l'âme est répandue par tout le corps doué de sensi-
bilité, il est nécessaire, du moment [où l'on admet] que
l'âme est un corps [subtil], qu'il y ait deux corps dans le
même lieu; et, pour ceux qui disent [que l'âme est] un
nombre, soit qu'il y ait plusieurs points dans le même
point, soit que tout corps ait une âme, [ceci] dans le cas
où [l'on admettrait que] l'âme ne s'ajoute pas [au corps]
comme un nombre différent, et autre que celui des points
contenus dans le corps. — Une autre conséquence [de cette
doctrine] c'est que l'animal est mû par le nombre [préci-
sément] de la façon dont nous avons dit que Démocrite le
faisait mouvoir. Qu'importe, en effet, qu'on parle de petites
sphères ou de grosses unités ou même, simplement, d'uni-
tés en mouvement? Car, d'une manière comme de l'autre,
il est nécessaire que l'animal soit mû parce qu'elles [c'est-
à-dire les sphères ou les unités,] sont mues. — Par con-
séquent, ceux qui réunissent [dans leur définition de l'âme
ces deux choses, à savoir] le mouvement et le nombre,
aboutissent à ces difficultés et à beaucoup d'autres du
même genre. En effet, il est impossible non seulement que
telle soit la définition de l'âme, mais encore [qu'on y
trouve] ses propriétés dérivées. La chose est évidente si
l'on essaie de rendre compte, en partant de cette définition,
des propriétés et des affections de l'âme, par exemple du

τῆς ψυχῆς ἀποδιδόναι, οἷον λογισμούς, αἰσθήσεις, ἡδονάς, λύπας, ὅσα ἄλλα τοιαῦτα ὡσπερ γὰρ εἶπομεν πρότερον, οὐδὲ μαντεύσασθαι ῥάδιον ἐξ αὐτῶν.

τριῶν δὲ τρόπων παραδεδομένων καθ' οὓς ὀρίζονται τὴν ψυ-
 20 χὴν, (οἱ μὲν τὸ κινητικώτατον ἀπεφάνησαν τῷ κινεῖν ἑαυτό, οἱ δὲ
 σῶμα τὸ λεπτομερέστατον ἢ τὸ ἀσωματώτατον τῶν ἄλλων ὡ-
 ταῦτα δὲ τίνος ἀπορίας τε καὶ ὑπεναντιώσεις ἔχει, διελθούθα-
 μεν σχεδόν), λείπεται δ' ἐπισκέψασθαι πῶς λέγεται τὸ ἐκ τῶν
 στοιχείων αὐτὴν εἶναι. λέγουσι μὲν γὰρ, ἐν' αἰσθάνηται τε
 25 τῶν ὄντων καὶ ἕκαστον γνωρίζῃ, ἀναγκαῖον δὲ συμβαίνειν
 πολλὰ καὶ ἀδύνατα τῷ λόγῳ. τίθενται γὰρ γνωρίζειν τῷ
 ὁμοίῳ τὸ ὁμοιον, ὡσπερ ἂν εἰ τὴν ψυχὴν τὰ πράγματα
 τιθέντες. οὐκ ἔστι δὲ μόνον ταῦτα, πολλὰ δὲ καὶ ἕτερα,
 μᾶλλον δ' ἴσως ἄπειρα τὸν ἀριθμὸν τὰ ἐκ τούτων. ἐξ ὧν
 30 μὲν οὖν ἐστὶν ἕκαστον τούτων, ἔστω γινώσκειν τὴν ψυχὴν καὶ
 αἰσθάνεσθαι ἄλλα τὸ σύνολον τίνι γνωριεῖ ἢ αἰσθήσεται,
 οἷον τί θεὸς ἢ ἄνθρωπος ἢ σὰρξ ἢ ὄστουν; ὁμοίως δὲ καὶ
 410 α ἄλλο ὅτιοῦν τῶν συνθέτων ὡς γὰρ ὅπως οὖν ἔχοντα τὰ
 στοιχεῖα τούτων ἕκαστον, ἀλλὰ λόγῳ τίνι καὶ συνθέσει, καθά-
 περ φησὶ καὶ Ἐμπεδοκλῆς τὸ ὄστουν :

ἢ δὲ χθῶν ἐπίηρος ἐν εὐστέροισι χοάνοισιν
 τῷ δύο τῶν ὀκτὼ μερέων λάχε νήστιδος αἴγλης,

18. μαντεύσασθαι STUVWY, μαντεύσασθαι etiam Them. Soph. et, ut videtur, Philop. || 19. τριῶν δὲ... 21. τῶν ἄλλων unc. incl. Essen, p. 26 || 20. οἱ μὲν... 23. σχεδόν in parenth. et, post 21. ἄλλων, colon pro vulg. punct. posui || τῷ] τὸ V || ἑαυτό] ἑαυτὴν Soph. || 21. τὸ λεπτό.] τι λεπτό. V || 22. τε om. VW Philop. || ἔχει καὶ ὑπεναντιώσεις W || 23. τὸ] τὰ E || 24. ἐν' om. pr. E || αἰσθάνηται TW et corr. E, αἰσθάνηται etiam Them. Soph. || τε om. VX || 25. γνωρίζειν T || 28. πολλὰ δὲ καὶ ἕτερα om. V || 30. ἐστὶν post τούτων W || τούτων om. X || ἔστω om. S || 31. τίνι ... ἢ] οὐ... οὐδ' WX || γνωρίζει V || 32. ἢ τί ἄνθρωπος S.

410 a. 1. ὅτιοῦν ἄλλο excepto E omnes codd., etiam Soph. Trend. || 2. τούτων] τῶν pr. E || 3. τὰ δύο V et re. E Bek. Trend., τὰς δύο W et Alex. in comment. ad. metaph. p. 99 (ed. Bon.), τῷ δύο, quod iam Steinhart l. 1. coniecerat, scripserunt Torst. et al. Cf. Ritt. et Prell., hist. phil. etc. t. 138 C, τῶν δύο STUX et pr. E, etiam Them. Philop. Soph. Bhl. || μοιράων UVWY et re. E Philop., μερέων ut videtur pr. E (Trend.) et Alex. l. 1. Them. Soph.

raisonnement, de la sensation, du plaisir, de la douleur et des autres états de cette sorte. Car, pour nous servir des mêmes expressions que précédemment, il ne serait même pas aisé de deviner [l'existence de ces états] en parlant de ces attributs, [c'est-à-dire du mouvement et du nombre].

Étant données les trois manières [traditionnelles] de définir l'âme, — les uns la considèrent comme ce qu'il y a de plus mobile, parce qu'elle est quelque chose qui se meut soi-même, d'autres comme un corps plus subtil et plus incorporel que tous les autres (mais à quelles difficultés et à quelles contradictions sont exposées ces doctrines, c'est ce que nous venons de montrer sans doute suffisamment) — il nous reste à examiner de quel droit on dit qu'elle est composée des éléments. On affirme, en effet, [qu'elle doit l'être] pour avoir la sensation des choses et la connaissance de chacune d'elles, mais cette opinion entraîne nécessairement beaucoup de conséquences impossibles. [Ceux qui soutiennent cette doctrine] prétendent, en effet, que le semblable est connu par le semblable, comme s'ils admettaient que l'âme est les objets. Mais les objets ne sont pas seulement ceux-ci, [c'est-à-dire ceux dont ils constituent l'âme, les éléments,] car il y a beaucoup d'autres choses différentes, ou plutôt même un nombre infini de choses différentes, à savoir celles qui sont formées des premiers [c'est-à-dire des éléments]. Admettons donc que l'âme connaisse et sente les éléments dont chacune de ces choses est composée. Mais le composé même par quoi le sentira et le connaîtra-t-elle? [Comment connaîtra-t-elle], par exemple, ce qu'est Dieu, ou l'homme, ou la chair, ou l'os et, de même, n'importe quel autre des composés? Chacun d'eux ne consiste pas, en effet, dans des éléments [réunis] d'une façon quelconque, mais suivant une proportion et un assemblage déterminés, comme Empédocle lui-même le dit de l'os :

La terre, attirée à l'union dans ces larges creusets,
 sur huit parties en prit deux de la transparente Nestis

τέσσαρα δ' Ἡφαίστιο· τὰ δ' ὅστέα λευκὰ γέγοντο.

οὐδὲν οὖν ὄφελος ἐνεῖναι τὰ στοιχεῖα ἐν τῇ ψυχῇ, εἰ μὴ καὶ οἱ
 λόγοι ἐνεσονται καὶ ἡ σύνθεσις· γνωριεῖ γὰρ ἕκαστον τὸ
 ὅμοιον, τὸ δ' ὅσπου ἢ τὸν ἄνθρωπον οὐθέν, εἰ μὴ καὶ ταῦτ'
 10 ἐνέσται. τοῦτο δ' ὅτι ἀδύνατον, οὐθέν δεῖ λέγειν· τίς γὰρ ἂν
 ἀπορήσειεν εἰ ἐνεστιν ἐν τῇ ψυχῇ λίθος ἢ ἄνθρωπος; ὁμοίως
 δὲ καὶ τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ μὴ ἀγαθόν· τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον
 καὶ περὶ τῶν ἄλλων. ἔτι δὲ πολλαχῶς λεγομένου τοῦ ὄντος
 (σημαίνει γὰρ τὸ μὲν τόδε τι, τὸ δὲ ποσὸν ἢ ποιὸν ἢ καὶ
 15 τινα ἄλλην τῶν διαιρεθεισῶν κατηγοριῶν) πότερον ἐξ ἀπάν-
 των ἔσται ἡ ψυχὴ ἢ οὐ; ἀλλ' οὐ δοκεῖ κοινὰ πάντων εἶναι
 στοιχεῖα. ἄρ' οὖν ὅσα τῶν οὐσιῶν, ἐκ τούτων μόνον; πῶς οὖν
 γινώσκει καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον; ἢ φήσουσιν ἐκάστου γένους
 εἶναι στοιχεῖα καὶ ἀρχὰς ἰδίας, ἐξ ὧν τὴν ψυχὴν συνεστά-
 20 ναι; ἔσται ἄρα ποσὸν καὶ ποιὸν καὶ οὐσία. ἀλλ' ἀδύνατον ἐκ
 τῶν τοῦ ποσοῦ στοιχείων οὐσίαν εἶναι καὶ μὴ ποσόν. τοῖς δὲ
 λέγουσιν ἐκ πάντων ταῦτά τε καὶ τοιαῦθ' ἕτερα συμβαίνει.
 ἄτοπον δὲ καὶ τὸ φάναι μὲν ἀπαθὲς εἶναι τὸ ὅμοιον ὑπὸ τοῦ
 ὁμοίου, αἰσθάνεσθαι δὲ τὸ ὅμοιον τοῦ ὁμοίου καὶ γινώσκειν
 25 τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον· τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι πάσχειν τι καὶ κι-
 νεῖσθαι τιθέασιν· ὁμοίως δὲ καὶ τὸ νοεῖν τε καὶ γινώσκειν.
 πολλὰς δ' ἀπορίας καὶ δυσχερείας ἔχοντος τοῦ λέγειν, κα-
 θάπερ Ἐμπεδοκλῆς, ὡς τοῖς σωματικοῖς στοιχείοις ἕκαστα

6. λεύκ' SUX Alex. 1. 1. Them. Soph. Bek. Trend. || ἐγένοντο SUX Alex. Them.
 Soph. Bek. Trend., γέγοντο nunc E, sed ante γ est una littera erasa ||
 7. ἐνεῖναι solus E₁, Torst., ceteri codd. εἶναι, etiam Soph. || ἐν om. X || οἱ
 om. V || 9. ἢ] καὶ SU || 10. οὐδὲ X || ἂν om. X || 11. ἐστιν UWX, ἐνεστιν etiam
 Soph. || ὁμοίως... 12. μὴ ἀγαθόν unc. incl. Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit.
 1877 p. 707 || 13. ἐπὶ τῶν TX Simpl. || 16. ἐστὶν X || κοινὰ] τινὲ S || 17. τὰ στοιχ.
 Ey Them., τὰ om. Soph. || post οὐσιῶν virgulam om. Bek. Trend. || μόνων
 STUVX || 19. ἰδίως S, ἰδίας etiam corr. E (Torst.) || 20. ἔσται... οὐσία Torst.
 suspecta sunt, agnoscunt haec verba et eodem quidem loco Philop. Simpl.
 Soph., post 21. ποσόν posuit Belger || 25. γὰρ TX Susemihl, Phil. Woch.
 1882 p. 1283, Philop. in interpr. 180, 5, reliqui δ' etiam Bhl. || τε E Soph.,
 reliqui τι, etiam Philop. || κινεῖν E, ποιεῖν UX || 26. τε om. E, τι V, leg. τε
 etiam Soph.

et quatre d'Héphaistos; ainsi se formèrent les os blan-
 chissants.

Il ne servira donc à rien que les éléments soient dans
 l'âme, si les proportions et l'assemblage [qui constituent
 les composés] n'y sont pas aussi. En effet, chacun d'eux [il
 j'entends des éléments,] connaîtra son semblable, mais [il
 n'y aura] rien [pour connaître] l'os ou l'homme, si ces
 objets eux-mêmes n'entrent pas [dans la constitution de
 l'âme]. Or, il n'est pas besoin de dire que c'est là chose im-
 possible. Car qui est-ce qui pourrait [même] se demander
 si la pierre ou l'homme sont dans l'âme, semblablement
 aussi le bien et le non bien et, de même, pour les autres
 choses? — En outre, l'être étant un terme qui se prend en
 plusieurs acceptions (il signifie, en effet, soit la substance,
 soit la quantité, soit la qualité, soit toute autre des caté-
 gories [que nous avons] distinguées), l'âme sera-t-elle ou
 non composée de toutes celles-ci? Mais il ne paraît pas
 qu'il y ait des éléments communs à toutes. Dira-t-on
 qu'elle est formée seulement des éléments des substances?
 Mais, alors, comment connaîtra-t-elle chacune des autres
 [catégories]? Dira-t-on, au contraire, qu'il y a, pour chaque
 genre [dernier], des éléments et des principes spéciaux, [de
 l'ensemble] desquels l'âme est composée? L'âme serait,
 par suite, [à la fois, dans ses éléments,] quantité, qualité
 et substance. Mais il est impossible que, des éléments de la
 quantité, il résulte une substance qui n'est pas une quan-
 tité. Si l'on prétend, donc, que l'âme est composée de tous
 [les éléments], on rencontre ces difficultés et d'autres du
 même genre. — Mais il est absurde aussi de soutenir que le
 semblable est impassible par rapport au semblable et que,
 d'autre part, le semblable est senti par le semblable, et le
 semblable connu par le semblable. On affirme, en effet,
 [en même temps] que sentir c'est pâtir et être mù, et, de
 même aussi, penser et connaître.

Les difficultés et les embarras qu'il y a à soutenir,
 comme le fait Empédocle, que chaque chose est connue
 par les éléments corporels, étant nombreux, ce que nous

γνωρίζεται, καὶ πρὸς, τὸ ὅμοιον μαρτυρεῖ τὸ νῦν λεγθὲν ·
 30 ὅσα γὰρ ἐστὶν ἐν τοῖς τῶν ζώων σώμασιν ἀπλῶς γῆς, ὡς
 410 ὅσα νεῦρα τρίχες, οὐθενὸς αἰσθάνεσθαι δοκεῖ, ὥστ' οὐδὲ τῶν
 ὁμοίων · καίτοι προσήκεν. ἔτι δ' ἐκάστη τῶν ἀρχῶν ἄγνοια
 πλείων ἢ σύνεσις ὑπάρξει · γινώσεται μὲν γὰρ ἐν ἑκάστον,
 πολλὰ δ' ἀγνοήσει · πάντα γὰρ τᾶλλα. συμβαίνει δ' Ἐμ-
 5 πεδοκλεῖ γε καὶ ἀφρονέστατον εἶναι τὸν θεόν · μόνος γὰρ τῶν
 στοιχείων ἐν οὐ γνωρίζει, τὸ νεῖκος, τὰ δὲ θνητὰ πάντα · ἐκ
 πάντων γὰρ ἑκάστον. ὅλως τε διὰ τίν' αἰτίαν οὐχ ἅπαντα
 ψυχὴν ἔχει τὰ ὄντα, ἐπειδὴ πᾶν ἦτοι στοιχείον ἢ ἐκ στοιχείου
 ἑνὸς ἢ πλείονων ἢ πάντων; ἀναγκαῖον γὰρ ἐστὶν ἐν τι γι-
 10 γνώσκειν ἢ τινὰ ἢ πάντα. ἀπορήσειε δ' ἂν τις καὶ τί ποτ'
 ἐστὶ τὸ ἐνοποιεῖν αὐτὰ · ὅλη γὰρ εἴκει τὰ γε στοιχεῖα · κυ-
 ριώτατον γὰρ ἐκεῖνο τὸ συνέχον ὃ τί ποτ' ἐστὶν · τῆς δὲ ψυ-
 χῆς εἶναι τι κρείττον καὶ ἄρχον ἀδύνατον · ἀδυνατώτερον δ'
 ἔτι τοῦ νοῦ · εὐλογον γὰρ τοῦτον εἶναι προγενέστατον καὶ κύριον
 15 κατὰ φύσιν, τὰ δὲ στοιχεῖα φασὶ πρῶτα τῶν ὄντων εἶναι.

πάντες δὲ καὶ οἱ διὰ τὸ γνωρίζειν καὶ αἰσθάνεσθαι τὰ ὄντα
 τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων λέγοντες αὐτήν, καὶ οἱ τὸ κι-
 νητικώτατον, οὐ περὶ πάσης λέγουσι ψυχῆς. οὕτε γὰρ τὰ

29. πρὸς τὸ ὅμοιον, sic omnes codd., « et ad simile » vet. transl., pro his τῶν ὁμοίων τὸ ὅμοιον scripsit Torst. Sophoniam secutus, post πρὸς virgulam posuit, post ὅμοιον sustulit. || λεγθῆσόμενον T et corr. Uy, Soph. interpretatur τὰ ἐξῆς λεγθῆσόμενα, λεγθὲν etiam Simpl. Philop. vet. transl., verba μαρτυρεῖ τὸ νῦν λεγθὲν unc. inclusit Torst., probat Susemihl, OEcon. p. 84 || 30. ἐστὶν STUV, Bek. Trend., ἐστὶν etiam Philop. Soph. Torst. Bhl.

410 h, 2. προσήκεν τὰ νεῦρα καὶ τὰς τρίχας γενητὰ ὄντα τῶν ὁμοίων αἰσθάνεσθαι. ἐτι W, de his nihil veteres interpretes || 3. πλείων SUVWXY Soph., πλείων etiam Them. || ὑπάρξει WX || ἐκάστη TWX Soph. || 4. πάντα γὰρ τᾶλλα om. pr. E, leg. Them. et sine dubio Soph., Dittenberger l. l. p. 1614 ut superflua omitti vult || 6. γνωρίζει solus E, Bhl. Torst., cui assentitur Noetel, Zeitschr. f. Gym. 1864 p. 141, reliqui γνωρίζει, etiam Them. Soph. || ἐκ πάντων] ἐκστάντων coni. Essen, p. 27, ἐκ πάντων γὰρ ἑκάστον unc. incl. Torst., praeter omnes codd. tuentur haec verba Them., et, ut videtur, Philop., defendit Dittenberger, Progr. Rudolstadt 1869 p. 19 || 7. δὲ STUVW, τε etiam Them. et, ut videtur, Soph. || 8. πᾶν om. pr. E, leg. Soph., πάντα Them. || ἦτοι στοιχείον E Torst. Bhl., reliqui omnes ἦ στ. || 9. ἢ ἐκ πλ. TVW || ἐν τι] ἐν SUX, ἢ ἐν W || 11. γε om. STWX || 12. γὰρ E, sed in rasura, Bek. δὲ subfuisse coni. (Trend.), γὰρ etiam ceteri codd. et Soph., δ' scripsit Torst. || 13. κρείττον EWX || 18. πάσης E Them. Philop., ἀπάσης ceteri codd. et Soph. || οὕτε] οὐδὲ coni. Steinhart.

allons dire présentement témoigne, en outre, dans le même sens. Car toutes les parties composées uniquement de terre, que renferment les corps des animaux, par exemple les os, les tendons, les poils, semblent n'avoir la sensation de rien, et, par suite, pas même des choses [qui leur sont] semblables. Et, cependant, il devrait en être ainsi [dans la doctrine en question]. — En outre, [dans l'opinion d'Empédocle,] c'est plutôt l'ignorance que la science qu'il faudra attribuer à chacun des principes. Chacun [des éléments], en effet, connaîtra une chose, mais en ignorera plusieurs, car il ignorera tous les [éléments] autres [que lui]. Empédocle aboutit même à cette conséquence que Dieu est le plus ignorant des êtres. Il est, en effet, le seul à ne pas connaître un des éléments, la haine, tandis que tous les êtres mortels [la connaissent]; car chacun d'eux est composé de tous les éléments. — Et puis, d'une manière générale, pourquoi tous les êtres n'ont-ils pas une âme, puisque chacun d'eux est ou bien un élément, ou bien un composé soit d'un, soit de plusieurs éléments, soit de tous? Il est nécessaire, en effet, qu'ils connaissent [par suite,] soit un élément, soit quelques-uns, soit tous. — On pourrait se demander, aussi, qu'est-ce qui fait l'unité des éléments [destinés à constituer l'âme]. Car les éléments, eux du moins, ressemblent plutôt à la matière; en effet, ce qu'il y a de plus important c'est la cause, quelle qu'elle soit, qui les unit. Or, il est impossible qu'il y ait quelque chose de supérieur à l'âme et qui la domine; et c'est encore plus impossible en ce qui concerne l'intellect. Car il est raisonnable d'admettre qu'il est naturellement primordial et dominateur. Or, on prétend, au contraire, que de [tous] les êtres, ce sont les éléments qui sont premiers.

Tous, du reste, [c'est-à-dire] à la fois ceux qui prétendent que l'âme est composée des éléments parce qu'elle a la connaissance et la sensation des choses, et ceux qui disent qu'elle est ce qu'il y a de plus moteur, ne parlent pas de toute [espèce d'] âme. En effet, tous les êtres doués

αίσθανόμενα πάντα κινητικά · φαίνεται γὰρ εἶναι τινα μό-
 20 νιμα τῶν ζῶων κατὰ τόπον · καίτοι δοκεῖ γε ταύτην μόνην
 τῶν κινήσεων κινεῖν ἢ ψυχὴ τὸ ζῶον. ὁμοίως δὲ καὶ ὅσοι
 τὸν νοῦν καὶ τὸ αἰσθητικὸν ἐκ τῶν στοιχείων ποιούσιν · φαίνεται
 γὰρ τὰ τε φυτὰ ζῆν οὐ μετέχοντα φορᾶς οὐδ' αἰσθήσεως,
 καὶ τῶν ζῶων πολλὰ διάνοιαν οὐκ ἔχειν. εἰ δὲ τις καὶ ταῦτα
 25 παραχωρήσειε καὶ θεῖη τὸν νοῦν μέρος τι τῆς ψυχῆς, ὁμοίως
 δὲ καὶ τὸ αἰσθητικόν, οὐδ' ἂν οὕτω λέγοιεν καθόλου περὶ
 πάσης ψυχῆς οὐδὲ περὶ ὅλης οὐδεμιᾶς. τοῦτο δὲ πέπονθε
 καὶ ὁ ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς ἔπεισι καλουμένοις λόγος · φησὶ γὰρ
 τὴν ψυχὴν ἐκ τοῦ ὅλου εἰσιέναι ἀναπνεόντων, φερομένην ὑπὸ
 30 τῶν ἀνέμων. οὐχ οἷόν τε δὴ τοῖς φυτοῖς τοῦτο συμβαίνειν οὐδὲ
 411 α τῶν ζῶων ἐνίοις, εἴπερ μὴ πάντα ἀναπνεύουσιν · τοῦτο δὲ λέ-
 ληθε τοὺς οὕτως ὑπειληφότας. εἴ τε δεῖ τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν
 στοιχείων ποιεῖν, οὐθὲν δεῖ ἐξ ἀπάντων · ἰκανὸν γὰρ θάτερον
 μέρος τῆς ἐναντιώσεως ἑαυτὸ τε κρίνειν καὶ τὸ ἀντικείμενον.
 5 καὶ γὰρ τῷ εὐθεῖ καὶ αὐτὸ καὶ τὸ καμπύλον γινώσκωμεν ·
 κριτὴς γὰρ ἀμφοῖν ὁ κανὼν, τὸ δὲ καμπύλον οὐθ' ἑαυτοῦ
 οὔτε τοῦ εὐθέος. καὶ ἐν τῷ ὄλω δὲ τινες αὐτὴν μεμῖχθαί
 φασιν, ὅθεν ἴσως καὶ Θαλῆς ᾤκηθη πάντα πλήρη θεῶν εἶναι.
 τοῦτο δ' ἔχει τινὰς ἀπορίας · διὰ τίνα γὰρ αἰτίαν ἐν μὲν τῷ
 10 ἀέρι ἢ τῷ πυρὶ οὔσα ἢ ψυχὴ οὐ ποιεῖ ζῶον, ἐν δὲ τοῖς μι-

20. fortasse legendum μόνη annotat Trend., quod legisse videtur Them. 63, 8, μόνην μόνη conī. Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 708, Phil. Woch. 1893 p. 1320, ταύτη μόνη <τὴν πρώτην> conī. Essen, p. 31 || 22. τὸν νοῦν καὶ τὸ αἰσθητικὸν unc. incl. Torst., tuentur Them. Philop. et Vahlen, Oestr. Gym. Zeitschr. 1868 p. 20 || 23. φορᾶς οὐδ' unc. incl. Torst., leg. etiam Philop. Simpl. et sine dubio Them. || 25. τῆς] ἐκάστης conī. Essen I. I. || 26. οὕτω] οὕτοι Them. 64, 1 || καθόλου om. TUV Torst., tuentur etiam Them. Simpl. et Vahlen I. I. p. 21 || 27. οὐδεμιᾶς] οὐδὲ μιᾶς ETUVW Bek. Trend., μιᾶς (omisso οὐδὲ) Torst., οὐδὲ περὶ μιᾶς SX Simpl. Soph., οὐδεμιᾶς etiam Them. et sine dubio Philop., qui in interpret. bis περὶ οὐδεμιᾶς ὅλης, semel περὶ μιᾶς ὅλης, semel περὶ ὅλης μιᾶς || τοῦτο δὲ... 411 a, 2. ὑπειληφότας post 411 a, 7 εὐθέος; transponenda conī. Bywater, Journ. of Philol. 1888 p. 53 sq., cui assentitur Susemihl, BJ. LXVII, 109 || 28. καλουμένοις ἔπεισι TVWY Them., καλουμένοις om. S, καλούμενος Soph., λεγομένοις Philop. || λόγους E₁, λόγος corr. E₂ || 30. δὲ TWX et corr. E, Soph., δὴ reliqui et scripti et impressi et E₁. 411 a, 1. δὴ E, δὲ etiam Simpl. et, ut videtur, Them. || 2. εἰ δὲ X Trend., εἴπερ SVW, εἴπερ δὲ T et rc. E. conī. fuisse Bek. εἴ τε δὲ E m. pr. (Trend.), εἴτε U Bek. Torst., εἰ καὶ in interpret. Simpl. || 8. ἴσως om. V Soph., leg. Simpl. || 9. τίνα μὲν γὰρ Vy et corr. E, om. μὲν Them. || ἐν μὲν] μὲν om. STVy, leg. Them. || 10. ἢ ἐν τῷ STU.

de sensibilité ne le sont pas de motilité; car il est manifeste que certains animaux sont immobiles dans le lieu. Et cependant, il semble que le mouvement local soit le seul dont l'âme puisse mouvoir l'animal [sans avoir besoin des choses extérieures]. De même aussi, ceux qui constituent des éléments l'intellect et la faculté sensitive [ne tiennent pas compte de toute espèce d'âme]. Il est clair, en effet, que les végétaux vivent sans être doués ni de locomotion, ni de sensibilité, et que beaucoup d'animaux sont dépourvus de pensée discursive. Alors même qu'on accorderait ces points, et que l'on admettrait que l'intellect est *une partie* de [toute] âme, et aussi la faculté sensitive, même s'il en était ainsi, [dis-je, les partisans de la doctrine discutée] n'auraient pas parlé de toute [espèce d'] âme, ni même d'une seule âme dans son ensemble.

L'opinion exprimée dans les vers qu'on appelle orphiques souffre la même objection. Ils disent, en effet, que l'âme s'introduit de l'univers [extérieur] dans les animaux, lorsqu'ils respirent, apportée par les courants d'air. Or, il n'est pas possible que cela ait lieu chez les plantes, ni même chez certains animaux, puisqu'ils ne respirent pas tous. C'est ce qui a échappé aux partisans de cette opinion. — A supposer, d'ailleurs, qu'il faille que l'âme soit composée des éléments, il n'est nullement nécessaire qu'elle le soit de tous. Car l'un des termes de l'opposition suffit à juger de lui-même et de son opposé; c'est, en effet, par le droit que nous connaissons le droit et le courbe, car la règle sert à juger de l'un et de l'autre, tandis que le courbe [ne peut servir à apprécier] ni lui-même, ni le droit. — Certains disent aussi que l'âme est mélangée dans tout l'univers, et c'est peut-être pour cela que Thalès a pensé que toutes choses étaient pleines de Dieux. Mais cette opinion soulève quelques difficultés. Car pourquoi l'âme, résidant dans l'air ou dans le feu, n'en fait-elle pas un animal, tandis qu'elle en produit un quand elle réside dans les mixtes, — et cela, alors que celle qui

κτοῖς, καὶ ταῦτα βελτίων ἐν τούτοις εἶναι δοκοῦσα; ἐπιζητή-
 σαι γὰρ ἂν τις καὶ διὰ τίν' αἰτίαν ἢ ἐν τῷ ἀέρι ψυχὴ τῆς
 ἐν τοῖς ζῴοις βελτίων ἐστὶ καὶ ἀθανατωτέρα. συμβαίνει δ'
 ἀμφοτέρως ἄτοπον καὶ παράλογον· καὶ γὰρ τὸ λέγειν
 15 ζῶον τὸ πῦρ ἢ τὸν ἀέρα τῶν παραλογωτέρων ἐστὶ, καὶ τὸ
 μὴ λέγειν ζῶα ψυχῆς ἐνούσης ἄτοπον. ὑπολαβεῖν δ' εἰκόσιν
 εἶναι τὴν ψυχὴν ἐν τούτοις, ὅτι τὸ ὅλον τοῖς μορίοις ὁμοειδές·
 ὥστ' ἀναγκαῖον αὐτοῖς λέγειν καὶ τὴν ψυχὴν ὁμοειδῆ τοῖς
 μορίοις εἶναι, εἰ τῷ ἀπολαμβάνεσθαι τι τοῦ περιέχοντος ἐν
 20 τοῖς ζῴοις ἐμφυγα τὰ ζῶα γίνεται. εἰ δ' ὁ μὲν ἀπὸ διασπώ-
 μενος ὁμοειδής, ἢ δὲ ψυχὴ ἀνομοιομερής, τὸ μὲν τι αὐτῆς
 ὑπάρξει δῆλον ὅτι, τὸ δ' οὐχ ὑπάρξει. ἀναγκαῖον οὖν αὐτὴν
 ἢ ὁμοιομερῆ εἶναι ἢ μὴ ἐνυπάρχειν ἐν ὅτῳ μὴ μορίῳ τοῦ παντός.
 φανερόν οὖν ἐκ τῶν εἰρημένων ὡς οὔτε τὸ γινώσκειν ὑπάρ-
 25 χει τῇ ψυχῇ διὰ τὸ ἐκ τῶν στοιχείων εἶναι, οὔτε τὸ κινεῖ-
 σθαι αὐτὴν καλῶς οὐδ' ἀληθῶς λέγεται. ἐπεὶ δὲ τὸ γινώ-
 σκειν τῆς ψυχῆς ἐστὶ καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι τε καὶ τὸ δοξάζ-
 ζειν, ἐτι δὲ τὸ ἐπιθυμεῖν καὶ βούλεσθαι καὶ ὅλως αἰ ὀρέξεις,
 γίνεται δὲ καὶ ἡ κατὰ τόπον κίνησις τοῖς ζῴοις ὑπὸ τῆς
 30 ψυχῆς, ἐτι δ' αὔξη τε καὶ ἀκμὴ καὶ φθίσις, πότερον ὅλη
 411 b τῇ ψυχῇ τούτων ἕκαστον ὑπάρχει, καὶ πάσῃ νοοῦμέν τε καὶ
 αἰσθανόμεθα καὶ κινούμεθα καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον ποιούμεν

41. βελτίων E, βελτίων etiam Soph. || ἐπιζητήσαι... 13. ἀθανατωτέρα in pa-
 renth. Torst. Susemihl, BJ. LXVII, 109 || 12. γὰρ] δ' WX Soph. et, ut videtur,
 Philop., γὰρ reliqui, etiam rc. E, sed Bek. coni. fuisse γ' (Trend.) || 15. πα-
 ραλόγων SUX, παραλογωτέρων ut videtur Philop., παραλογωτέρων etiam
 Them. || τὸ om. TUW || 17. εἶναι: om. SUX, τὴν ψυχὴν εἶναι TVWY Them. ||
 post τούτοις aliquid excidisse putat Essen, p. 32 || ὅλον ἐν τοῖς E || 19. εἶναι
 om. pr. E || ἀπολαμβάνειν STUWY, tuentur ἀπολαμβάνεσθαι Philop. Soph. ||
 20. τὰ om. STUWY || 22. ὑπάρξει δῆλον ὅτι: fort. inserta ex margine putat
 Torst., tuentur etiam Them. 65, 28 Simpl. Philop. || 23. ἢ ante δμ. om. E,
 leg. Simpl. || 26. οὐδ' ἀληθῶς om. pr. E, leg. Soph., Dittenberger l. l. p. 1614
 ut superflua omitti vult || ἐπειδὴ UWY et corr. E, Bek. coni. fuisse ἐπεὶ δὲ
 (Trend.) || 27. τῆς om. TWY || τὸ ante δοξ. om. STUW Soph. || 28. δὲ καὶ τὸ
 SUWX, καὶ etiam Soph. || βούλεσθαι: TUVWXY et corr. E Soph., βούλεσθαι
 leg. Them. || αἰ om. TX, leg. Soph. || 29. ἢ om. E || 30. αὔξησις STUWVX et
 corr. E, αὔξη etiam Soph.

411 b, 2. αἰσθ. καὶ κινούμεθα καὶ EVW Simpl. Soph. (qui καὶ αἰσθανόμεθα
 omittit) Torst. Bhl., αἰσθ. καὶ κινούμεν X, καὶ κινούμεθα om. reliqui codd.,
 etiam Bek. Trend.

se trouve dans les premiers est, dit-on, supérieure [à celle
 qui réside dans un mixte]? (On pourrait, d'ailleurs, se
 demander pourquoi l'âme qui réside dans l'air est meil-
 leure et plus immortelle que celle qui se trouve dans les
 animaux.) De quelque façon qu'on résolve la question, on
 aboutit à une absurdité et à un paralogisme. Car dire que
 le feu ou que l'air est un animal est une opinion des plus
 déraisonnables, et, d'autre part, il est absurde de refuser
 le nom d'animal [à un être] quand une âme réside [en lui].
 — Ceux qui ont admis cette opinion semblent avoir pensé
 qu'il y a une âme dans ceux-ci, [c'est-à-dire dans les élé-
 ments,] par la raison que le tout doit être de même nature
 que les parties. De sorte qu'ils doivent nécessairement
 admettre que l'âme qui réside dans les parties est [dans
 chacune d'elles,] de même nature, s'il est vrai que les êtres
 vivants sont animés parce qu'ils reçoivent en eux quelque
 chose du milieu ambiant. Si l'on prétend que l'air respiré
 est homogène, mais que l'âme n'est pas composée de par-
 ties de même nature, il résultera évidemment que quelque
 chose de l'âme sera contenu [dans cet air], mais que
 quelque chose aussi ne le sera pas [ce qui est contraire à
 l'hypothèse]. Il sera donc nécessaire, ou bien que l'âme
 soit composée de parties de même nature, ou bien qu'elle
 n'existe pas [tout entière] dans chaque partie de l'élément
 dans son ensemble.

Il est donc manifeste, d'après ce que nous venons de
 dire, qu'il n'est ni logique ni vrai de prétendre, soit que la
 connaissance appartient à l'âme parce qu'elle est com-
 posée des éléments, soit qu'elle est mue. — Mais, puisque
 la connaissance, la sensation, l'opinion et aussi l'appétit
 et le désir raisonné et, d'une manière générale, les désirs
 appartiennent à l'âme, puisque c'est sous l'influence de
 l'âme que la locomotion se produit chez les animaux, et,
 en outre, la croissance, la maturité et le dépérissement,
 faut-il attribuer à l'âme tout entière chacun de ces effets, et
 est-ce par l'âme tout entière que nous pensons, que nous
 sentons, que nous nous mouvons et que nous produisons
 ou que nous subissons chacun des autres états, ou bien

τε καὶ πάσχομεν, ἢ μορίοις ἐτέροις ἕτερα; καὶ τὸ ζῆν δὴ πότε-
ρον ἐν τινι τούτων ἐστὶν ἢ καὶ ἐν πλείοσιν ἢ πᾶσιν, ἢ καὶ ἄλλο
5 τι αἴτιον; λέγουσι δὴ τινες μεριστὴν αὐτὴν, καὶ ἄλλο μὲν
νοεῖν ἄλλο δὲ ἐπιθυμεῖν. τί οὖν δὴ ποτε συνέχει τὴν ψυχὴν,
εἰ μεριστὴ πέφυκεν; οὐ γὰρ δὴ τό γε σῶμα· δοκεῖ γὰρ τού-
ναντίον μᾶλλον ἢ ψυχὴ τὸ σῶμα συνέχειν· ἐξεληούσης γοῦν
διαπνεύεται καὶ σήπεται. εἰ οὖν ἕτερόν τι μίαν αὐτὴν ποιεῖ,
10 ἐκεῖνο μάλιστα· ἂν εἴη ψυχὴ. δεήσει δὲ πάλιν κάκεινο ζη-
τεῖν πότερον ἐν ἢ πολυμερές. εἰ μὲν γὰρ ἐν, διὰ τί οὐκ
εὐθέως καὶ ἡ ψυχὴ ἐν; εἰ δὲ μεριστόν, πάλιν ὁ λόγος ζη-
τήσῃ τί τὸ συνέχον ἐκεῖνο, καὶ οὕτω δὴ πρόεισιν ἐπὶ τὸ
ἄπειρον. ἀπορήσειε δ' ἂν τις καὶ περὶ τῶν μορίων αὐτῆς,
15 τί τιν' ἔχει δύναμιν ἕκαστον ἐν τῷ σώματι. εἰ γὰρ ἡ ὅλη
ψυχὴ πᾶν τὸ σῶμα συνέχει, προσήκει καὶ τῶν μορίων
ἕκαστον συνέχειν τι τοῦ σώματος. τοῦτο δ' ἔοικεν ἀδυνατῶ·
ποῖον γὰρ μέρος ἢ πῶς ὁ νοῦς συνέξει, χαλεπὸν καὶ πλά-
σαι. φαίνεται δὲ καὶ τὰ φυτὰ διαιρούμενα ζῆν καὶ τῶν
20 ζώων ἕνια τῶν ἐντόμων, ὡς τὴν αὐτὴν ἔχοντα ψυχὴν τῷ
εἶδει, εἰ καὶ μὴ ἀριθμῶ· ἑκάτερον γὰρ τῶν μορίων αἰσθησὶν
ἔχει καὶ κινεῖται κατὰ τόπον ἐπὶ τινὰ χρόνον. εἰ δὲ μὴ
διατελοῦσιν, οὐθὲν ἄτοπον· ὄργανα γὰρ οὐκ ἔχουσιν ὥστε σώ-
ζειν τὴν φύσιν. ἀλλ' οὐδὲν ἦττον ἐν ἑκατέρῳ τῶν μορίων
25 ἄπαντ' ἐνυπάρχει τὰ μόρια τῆς ψυχῆς, καὶ ὁμοειδῆ εἰσὶν

3. δὴ] δὲ V || 4. ἢ ἐνὶ τῷ E, sed ἐνὶ τῷ expunct. (Bhl.) || ἐν om. SX || ἢ καὶ πᾶσιν
TUWXY, ἢ καὶ ἐν πᾶσιν SV Soph. || 5. δὲ STUV || αὐτὴν εἶναι καὶ TV || 5 et
6. ἄλλο EW Soph. (v. I. ἄλλω) Torst. Bhl., probat etiam Noetel, Zeitschr.
f. Gym. 1864 p. 141, reliqui ἄλλω, etiam Them. Simpl. vet. transl. ||
7. γε ante τὸ TV, om. SUWXY || μᾶλλον τούναντίον W || 8. οὖν X || 9. αὐτὴν
om. W || 10. ἐκεῖνο δὲ μ. T || ἡ ψυχὴ TVWy, ἢ om. etiam Them. Philop. || δὲ
καὶ πάλιν STUVW Bek. Trend., καὶ om. y et E (Bek. teste Torstrikio et
Trend.) Bhl. || 12. καὶ τὴν ψυχὴν ἐν SUWX, καὶ τὴν ψυχὴν ἐν εἶναι T, ἐν
καὶ τὴν ψυχὴν εἶναι V || 15. ἕκαστον δύναμιν SV || εἰ] ἢ W || ἢ post ὅλη W,
om. V || 17. ἀδυνατῶν Philop. || 18. συνέχει EV et fort. Simpl. (cf. 95, 31),
συνέξει etiam Them. Philop. Soph. || 21. μὴ καὶ E || γοῦν SVX Soph. Bek.
Trend., οὖν UW, γὰρ in paraphr. Them. Philop. || 25. ὁμοειδῆ εἰσὶν ἀλλήλοις
W et nunc E Soph. Bek. Trend. Dembowski, Woch. f. class. Phil. 1887
p. 430, ὁμοειδεῖς εἰσὶν ἀλλήλαις reliqui codd. et pr. E Philop. Simpl.
Torst. Bhl.

[ont-ils lieu] les uns par une partie [de l'âme], les autres
par une autre? Et, par suite, la vie elle-même réside-t-elle
spécialement dans une [de ces parties], ou dans plusieurs,
ou dans toutes? ou bien a-t-elle quelque autre cause? —
Certains prétendent que l'âme est divisée en parties et qu'à
l'une d'elles appartient l'intellection, à une autre le désir.
Mais, si l'âme est ainsi divisée, qu'est-ce qui en fait l'unité?
Ce ne peut être, en effet, le corps, car il semble plutôt que
ce soit, au contraire, l'âme qui fasse l'unité du corps, puis-
que, quand l'âme se retire, il se dissipe et se corrompt. Si
donc c'est autre chose qui fait l'unité de l'âme, c'est cette
autre chose qui sera, à proprement parler, l'âme elle-
même. Mais il faudra chercher si cette chose, à son tour,
est une, ou composée d'une pluralité de parties. Si elle est
une, pourquoi ne pas admettre immédiatement que l'âme
est une? Et, si elle est composée d'une pluralité de parties,
[de par] le même raisonnement [on] devra chercher, de
nouveau, ce qui en fait l'unité, et l'on ira ainsi à l'infini. —
On pourrait se demander aussi, en ce qui concerne les par-
ties de l'âme, quel rôle joue chacune d'elles dans le corps.
Si, en effet, c'est l'âme tout entière qui unit et maintient
l'ensemble du corps, il convient [semble-t-il,] que cha-
cune de ses parties fasse l'unité de quelque partie du corps.
Or, c'est ce qui paraît être impossible. Car quelle sera la
partie dont l'intellect fera l'unité et comment la fera-t-il?
C'est ce qu'il serait difficile même d'imaginer arbitraire-
ment. Il est manifeste, aussi, que les végétaux et certains
des animaux articulés continuent à vivre après qu'on les a
divisés, comme si les parties isolées avaient la même
âme spécifiquement, sinon numériquement; chacune de
ces parties, en effet, est douée de sensibilité et se meut loca-
lement pendant un certain temps. Et, si elles ne persistent
pas [longtemps dans cet état, il n'y a à cela] rien d'éton-
nant; car elles ne possèdent pas les organes propres à
conserver leur nature. Mais il n'en est pas moins vrai que,
dans chacun des segments, toutes les parties de l'âme sont
contenues, et [que les portions de l'âme ainsi divisée sont]
spécifiquement identiques entre elles et à l'âme tout

ἀλλήλοις καὶ τῇ ὅλῃ, ἀλλήλων μὲν ὡς οὐ χωριστὰ ὄντα,
 τῆς δ' ὅλης ψυχῆς ὡς διαιρετῆς οὐσης. εἶκοι δὲ καὶ ἡ ἐν
 τοῖς φυτοῖς ἀρχὴ ψυχῆ τις εἶναι· μόνης γὰρ ταύτης κοι-
 νωνεῖ καὶ ζῶα καὶ φυτὰ· καὶ αὕτη μὲν χωρίζεται τῆς
 30 αἰσθητικῆς ἀρχῆς, αἰσθησιν δ' οὐθὲν ἄνευ ταύτης ἔχει.

26. ἀλλήλων] ἀλλήλοις W Soph., ἀλλήλαις V, ἀλλήλων etiam Simpl. Philop. || 28. ψυχῆ ante ἀρχὴ T Torst., om. SU, ψυχῆ post ἀρχὴ videntur legisse etiam Them. Philop. || 29. καὶ τὰ ζῶα E, τὰ om. etiam Simpl. Soph., καὶ τὰ ζῶα καὶ τὰ φυτὰ in interpr. Them.

entière, ce qui suppose que [les éléments constitutifs de l'âme ne sont] pas séparables les uns des autres, et que l'âme tout entière est divisible [en portions spécifiquement identiques à elle-même]. — Mais il semble que le principe qui réside dans les végétaux soit aussi une certaine âme. Car ce principe est le seul qui soit commun aux animaux et aux végétaux; et il peut exister séparément du principe sensitif, tandis qu'aucun être ne peut, sans lui, posséder la sensibilité.

B.

412 a Τὰ μὲν δὴ ὑπὸ τῶν πρότερον παραδεδομένα περὶ ψυ-
 χῆς εἰρήσθω· πάλιν δ' ὡσπερ ἐξ ὑπαρχῆς ἐπανίωμεν, πει-
 5 ρώμενοι διορίσαι τί ἐστὶ ψυχὴ καὶ τίς ἂν εἴη κοινότατος
 λόγος αὐτῆς. λέγομεν δὴ γένος ἐν τι τῶν ὄντων τὴν οὐσίαν,
 ταύτης δὲ τὸ μὲν ὡς ὕλην, ἢ καθ' αὐτὸ μὲν οὐκ ἐστὶ τόδε
 τι, ἕτερον δὲ μορφήν καὶ εἶδος, καθ' ἣν ἤδη λέγεται τόδε
 τι, καὶ τρίτον τὸ ἐκ τούτων. ἐστὶ δ' ἡ μὲν ὕλη δύναμις, τὸ
 10 δ' εἶδος ἐντελέχεια, καὶ τοῦτο διχῶς, τὸ μὲν ὡς ἐπιστήμη,
 τὸ δ' ὡς τὸ θεωρεῖν. οὐσίαι δὲ μάλιστα εἶναι δοκοῦσι τὰ σώ-
 ματα, καὶ τούτων τὰ φυσικά· ταῦτα γὰρ τῶν ἄλλων ἀρ-
 χαί. τῶν δὲ φυσικῶν τὰ μὲν ἔχει ζωὴν, τὰ δ' οὐκ ἔχει·
 ζωὴν δὲ λέγομεν τὴν δι' αὐτοῦ τροφήν τε καὶ αὔξησιν καὶ
 15 φθίσιν. ὥστε πᾶν σῶμα φυσικὸν μετέχον ζωῆς οὐσία ἂν
 εἴη, οὐσία δ' οὕτως ὡς συνθέτη. ἐπεὶ δ' ἐστὶ σῶμα καὶ τοι-

412 a, 3. τὰ μὲν... 4. ἐπανίωμεν] Ἐπεὶ δὲ τὰ παραδεδομένα περὶ ψυχῆς περὶ
 τῶν ἄλλων, ἐπ' ὅσον ἕκαστος ἀπερήνατο τῶν πρότερον (πρῶτον WX), εἰρήσθω σχε-
 δόν, ὡν ὡσπερ ἐξ ἀρχῆς πάλιν ἐπανίωμεν SUWXm Soph. et E fol. 186 (vide
 appendicem). Them. Simpl. Philop. et vetusta translatio latina sine dubio
 vulgatam legerunt || 3. προτέρων Vy || 4. εἰρήσθω: margo E, εἰρήσθω etiam
 Simpl. || 5. ἐστὶ ψυχὴ E et fol. 186 et 187 (Bhl.), ἡ om. etiam Them. Soph. ||
 ἂν εἴη] ἐστὶ SUWX, ἂν εἴη etiam Them. Soph. || κοινός UWX, κοινότατος
 etiam Them. Simpl. Soph. || 6. λέγομεν... 12. φυσικά vid. append., vulgatam
 legerunt etiam Alex. 74, 32 et Them. || 6. δὲ UV, δὲ Alex. I. I. Them. || ἐν τι
 γένος SWX, γένος ἐν τι etiam Alex. I. I. Them. Soph. || 9. δύναμις y Philop. et,
 ut videtur, Them. Simpl., δύναμις etiam Soph. || 11. ὡς τὸ om. E et margo E,
 leg. Them. || 14. ἐαυτοῦ Them., αὐτοῦ etiam Simpl. Soph. (in cod. Vindob.),
 δι' αὐτοῦ e codd. Hayduck || 16. δὴ ἐστὶ: E, y et, ut videtur, Them., qui inter-
 pretatur τοῖνον, re. E (Rr.) et reliqui δ' ἐστὶ, etiam Soph. || καὶ ante σῶμα ESTy
 Bhl. Torst., om. UVWXP Soph. Bek. Trend. Zeller, II, 2, p. 480 || τοιόνδε ETP,
 καὶ τοιονδί τοῦτο SUVWX, καὶ τοιονδί y Trend., ἐπεὶ οὐχ ἀπλῶς σῶμα, ἀλλὰ
 σῶμα τοιονδί in interpr. Them., modo καὶ σῶμά ἐστι καὶ τοιονδί, modo σῶμά
 ἐστὶ τοιονδί Philop., καὶ τοιόνδε σῶμα Soph., σῶμα τοιόνδε Zeller I. I. Torst. Bhl.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

Bornons à cela nos considérations sur les opinions qui nous ont été transmises au sujet de l'âme; reprenons, derechef, [la question,] comme s'il n'y avait rien de fait, et efforçons-nous de déterminer ce qu'est l'âme, et quelle pourrait en être la définition la plus générale.

Nous disons donc qu'un des genres de l'être est la substance et que, sous cette dénomination, sont comprises, d'une part la substance au sens de matière, qui par soi n'est pas telle chose déterminée; d'autre part, la forme et l'essence, grâce à laquelle seulement [un sujet] est dit être telle chose, et, en troisième lieu, l'ensemble formé par l'une et par l'autre. Or la matière est puissance et la forme est acte, et ce [dernier terme peut s'entendre] en deux sens, soit dans le sens [où nous disons] de la science, soit dans celui [où nous disons] de la contemplation [qu'elles sont des actes]. Ce sont les corps et, parmi eux, les corps naturels qui paraissent être le plus proprement des substances. Ces derniers, en effet, constituent les principes des autres. Or, des corps naturels, les uns possèdent la vie, les autres ne la possèdent pas, et j'entends par *la vie* le fait de se nourrir, de s'accroître et de dépérir de soi-même. Ainsi tout corps naturel, doué de vie, doit être une substance, et cela dans le sens de substance composée [de matière et de forme]. Puis donc que ce corps est, en même temps, telle espèce de corps, car il est *possédant la vie*, l'âme ne doit

ονδὶ τοῦτο, ζῶν γὰρ ἔχον, οὐκ ἂν εἴη τὸ σῶμα ψυχὴ · οὐ
 γὰρ ἐστὶ τῶν καθ' ὑποκειμένου τὸ σῶμα, μᾶλλον δ' ὡς
 ὑποκείμενον καὶ ὕλη. ἀναγκαῖον ἄρα τὴν ψυχὴν οὐσίαν
 20 εἶναι ὡς εἶδος σώματος φυσικοῦ δυνάμει ζῶν ἔχον-
 τος. ἡ δ' οὐσία ἐντελέχεια. τοιοῦτου ἄρα σώματος ἐν-
 τελέχεια. αὕτη δὲ λέγεται διχῶς, ἡ μὲν ὡς ἐπιστήμη,
 ἡ δ' ὡς τὸ θεωρεῖν. φανερόν οὖν ὅτι ὡς ἐπιστήμη · ἐν γὰρ
 τῷ ὑπάρχειν τὴν ψυχὴν καὶ ὕπνος καὶ ἐγρήγορσις ἐστίν,
 25 ἀνάλογον δ' ἡ μὲν ἐγρήγορσις τῷ θεωρεῖν, ὁ δ' ὕπνος τῷ
 ἔχειν καὶ μὴ ἐνεργεῖν · προτέρα δὲ τῇ γενέσει ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ
 ἡ ἐπιστήμη. διὸ ἡ ψυχὴ ἐστὶν ἐντελέχεια ἡ πρώτη σώματος
 φυσικοῦ δυνάμει ζῶν ἔχοντος. τοιοῦτο δέ, ὃ ἂν ᾖ ὀργανι-
 412 b κόν. ὄργανα δὲ καὶ τὰ τῶν φυτῶν μέρη, ἀλλὰ παντελῶς
 ἀπλᾶ, οἷον τὸ φύλλον περικαρπίου σκέπασμα, τὸ δὲ πε-
 ρικάρπιον καρποῦ · αἱ δὲ ῥίζαι τῷ στόματι ἀνάλογον · ἄμφω
 γὰρ ἔλκει τὴν τροφήν. εἰ δὲ τι κοινὸν ἐπὶ πάσης ψυχῆς
 5 δεῖ λέγειν, εἴη ἂν ἐντελέχεια ἡ πρώτη σώματος φυσικοῦ
 ὀργανικοῦ. διὸ καὶ οὐ δεῖ ζητεῖν εἰ ἐν ἡ ψυχῇ καὶ τὸ σῶμα,
 ὥσπερ οὐδὲ τὸν κηρὸν καὶ τὸ σχῆμα, οὐδ' ὄλως τὴν ἐκάστου
 ὕλην καὶ τὸ οὐ ἡ ὕλη · τὸ γὰρ ἐν καὶ τὸ εἶναι ἐπεὶ πλεονα-
 χῶς λέγεται, τὸ κυρίως ἡ ἐντελέχειά ἐστίν.
 10 καθόλου μὲν οὖν εἴρηται τί ἐστὶν ἡ ψυχὴ · οὐσία γὰρ ἡ κατὰ
 τὸν λόγον. τοῦτο δὲ τὸ τί ἦν εἶναι τῷ τοιοῦτὸ σώματι, καθάπερ εἴ-
 τι τῶν ὀργάνων φυσικῶν ἦν σῶμα, οἷον πέλεκυς · ἦν μὲν γὰρ ἂν
 τὸ πελέκει εἶναι ἡ οὐσία αὐτοῦ, καὶ ἡ ψυχὴ τοῦτο · χωρι-

17. τὸ om. SU Zeller, Ar. f. Gesch. d. Ph. IX p. 538 || ἡ ψυχὴ SUVWX Them. Philop. Alex. ap. Philop. Zeller l. 1., ἡ om. etiam Soph. || 24. καὶ post ψυχὴν om. U || 26. δὲ EU, reliqui omnes δὲ || 27. διὸ ἡ ψυχὴ ETVy, ἡ om. reliqui, etiam Soph. || 28. φυσικοῦ ὀργανικοῦ δυνάμει X || τοιοῦτον STUWX || δ] δ τ' W.

412 b, 4. δὲ ESTVy, δὲ etiam Them. Soph. Philop. ad 402 b. 5 et in prooemio ad lib. II. Bek. Trend. Torst. Bhl. || 5. ἡ πρώτη ἐντ. WX, vulgatam tuetur etiam Them. || 8. οὐ ὕλη SUVX Soph. Bek. Trend. Torst., οὐ ἡ ὕλη reliqui etiam Bhl. || 9. λέγεται: om. SUVX Them., leg. etiam Soph. || 12. μὲν Ey Torst. Belger Bhl., om. reliqui, etiam Philop. Soph. || 13. τὸ] τῷ ETW et rc. X.

pas être le corps, car le corps n'est pas des choses qui s'attribuent à un sujet, mais il joue plutôt le rôle de sujet et de matière. Il est nécessaire, par conséquent, que l'âme soit la substance en tant que forme, d'un corps naturel qui a la vie en puissance. Or la substance formelle est acte. L'âme est donc l'acte d'un tel corps. Mais l'acte s'entend en deux sens, soit dans le sens où la science, soit dans le sens où la contemplation [sont des actes]. Il est évident que c'est dans le même sens que la science, [que l'âme est acte] — car, durant la possession de l'âme, il y a et du sommeil et de la veille, et la veille est analogue à la contemplation, et le sommeil au fait de posséder la science et de ne pas la penser actuellement. — Or, dans un même individu, c'est la science qui est antérieure dans [l'ordre de] la production. C'est pourquoi l'âme est l'acte *primitif* d'un corps naturel qui a la vie en puissance. Un tel corps est [seulement] celui qui est organisé; et les parties des plantes, elles-mêmes, sont des organes mais tout à fait simples; par exemple, la feuille est l'abri du péricarpe, et le péricarpe celui du fruit; quant aux racines, elles sont analogues à la bouche, car les unes, comme l'autre, absorbent la nourriture. Si donc il convient d'énoncer quelque chose qui s'applique en commun à toute [espèce d'âme, on doit dire qu'] elle est l'acte premier d'un corps naturel organisé. C'est pourquoi aussi, il n'y a pas lieu de chercher si l'âme et le corps sont une chose une, pas plus qu'il ne faut le faire pour la cire et l'empreinte, ni, d'une manière générale, à propos de la matière d'une chose et de ce dont elle est la matière. Car l'un et l'être s'entendant en plusieurs sens, ce qui est proprement [un et être] c'est l'acte.

Nous venons donc d'indiquer, d'une manière générale, ce qu'est l'âme. C'est, en effet, [comme nous l'avons dit,] la substance en tant que forme, c'est-à-dire [qu'elle est] la quiddité de tel corps. Si, par exemple, quelqu'un des instruments, soit la hache, était un corps naturel, son essence serait la quiddité de la hache, et cela même serait son

σθείσης δὲ ταύτης οὐκ ἂν ἔτι πέλεκυς ἦν, ἀλλ' ἡ ὁμω-
 15 νύμως. νῦν δ' ἐστὶ πέλεκυς· οὐ γὰρ τοιοῦτου σώματος τὸ τί
 ἦν εἶναι καὶ ὁ λόγος ἡ ψυχὴ, ἀλλὰ φυσικοῦ τοιοῦδι ἔχον-
 τος ἀρχὴν κινήσεως καὶ στάσεως ἐν ἑαυτῷ. θεωρεῖν δὲ καὶ
 ἐπὶ τῶν μερῶν δεῖ τὸ λεχθέν. εἰ γὰρ ἦν ὁ ὀφθαλμὸς ζῶν,
 ψυχὴ ἂν ἦν αὐτοῦ ἡ ὄψις· αὕτη γὰρ οὐσία ὀφθαλμοῦ ἡ
 20 κατὰ τὸν λόγον. ὁ δ' ὀφθαλμὸς ὕλη ὄψεως, ἧς ἀπολει-
 πούσης οὐκέτ' ὀφθαλμὸς, πλὴν ὁμωνύμως, καθάπερ ὁ λί-
 θινος καὶ ὁ γεγραμμένος. δεῖ δὲ λαθεῖν τὸ ἐπὶ μέρους ἐφ'
 ὅλου τοῦ ζῶντος σώματος· ἀνάλογον γὰρ ἔχει ὡς τὸ μέ-
 ρος πρὸς τὸ μέρος, οὕτως ἡ ὄλη αἴσθησις πρὸς τὸ ὅλον
 25 σῶμα τὸ αἰσθητικόν, ἢ τοιοῦτον. ἔστι δὲ οὐ τὸ ἀποθεβληκὸς
 τὴν ψυχὴν τὸ δυνάμει ὄν ὥστε ζῆν, ἀλλὰ τὸ ἔχον· τὸ δὲ
 σπέρμα καὶ ὁ καρπὸς τὸ δυνάμει τοιοῦδι σῶμα. ὡς μὲν
 οὖν ἡ τμησις καὶ ἡ ὄρασις, οὕτω καὶ ἡ ἐργήγορσις ἐντελέ-
 413 a χεῖα, ὡς δ' ἡ ὄψις καὶ ἡ δύναμις τοῦ ὀργάνου, ἡ ψυχὴ·
 τὸ δὲ σῶμα τὸ δυνάμει ὄν· ἀλλ' ὥσπερ ὀφθαλμὸς ἡ
 κόρη καὶ ἡ ὄψις, κάκει ἡ ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα ζῶν. ὅτι
 μὲν οὖν οὐκ ἔστιν ἡ ψυχὴ χωριστὴ τοῦ σώματος, ἢ μέρη
 5 τινὰ αὐτῆς, εἰ μεριστὴ πέφυκεν, οὐκ ἄδηλον· ἐνίων γὰρ ἡ
 ἐντελέχεια τῶν μερῶν ἐστὶν αὐτῶν. οὐ μὴν ἀλλ' ἐνία γε
 οὐθὲν κωλύει, διὰ τὸ μηθενὸς εἶναι σώματος ἐντελεχίας.

14. δὲ ETUVWY Bhl., γὰρ SX Bek. Trend. Torst., « autem » vet. transl., διὰ ἀπελθούσης P || 15. νῦν δ' οὐκ ἔστιν coni. Torst., neque Them. neque Simpl. neque Philop. neque Soph. οὐ legerunt, νῦν δ' ἐστὶ... 17. ἐκαστῷ delenda censet Essen², p. 17 || 16. τοιοῦδι etiam Soph., τοῦ Alex. 76, 14 et Philop. || 17. αὐτῷ SUVW Alex. l. l., αὐτῷ X, ἐκαστῷ etiam Philop. || 20. ὁ δ'... ὄψεως delenda putat Essen², p. 18, in parenth. ponenda, puncto post λόγον deleto, censet Bywater, p. 54, cui assentitur Susemihl, BJ. LXVII, 109, Torst. coni. ὁ δ' ὀφθαλμὸς τὸ σύνολον, ἢ δὲ κόρη ὕλη ὄψεως, iisdem fere verbis interpretatur Them., vulgatum tuentur etiam Philop. Simpl. et vet. transl. || ἀπολειπούσης TVW Them. Simpl. Trend., ἀπολειπούσης etiam Soph. || 21. οὐκ ἔστιν STUVW Bek. Trend., οὐκέτι EX, οὐκέτι Them. Torst. Bhl., οὐκέτι ἐστὶν interpr. Simpl., οὐκέτι ἔσται Soph. || ὁμώνυμος E || 22. δὲ VX, δὲ etiam Them., τοίνυν interpr. Simpl. || 24. οὕτως om. UVWX Soph., leg. Philop. Simpl. || 25. τοιοῦτο UW, τοιοῦτον reliqui codd. et E Philop. Soph. Torst. Bhl. || 26. δὲ] γὰρ coni. Susemihl, OEcon. p. 84 || 27. τοίνυν Alex. 76, 25 || 28. τμησις codd., αἴσθησις coni. Christ. — 413 a, 2. ὁ ὄφθ. TUWX Simpl. Soph. Bek. Trend., ὁ om. Philop. ad 412 b, 17, Them. Bhl. || 3. τὸ ζῶν SUVW Them. Simpl. Soph. Bek. Trend. || verba δτι μὲν οὖν... 5. ἄδηλον sic restituenda coni. Essen², p. 18 : ἀρ' οὖν (leg. οὖν) ἡ ψυχὴ χωριστὴ τοῦ σώματος; ἢ μέρη τινὰ αὐτῆς δτι οὐκ ἔστιν, οὐκ ἄδηλον· || 5. ἐνίων] ἐνία et 6. ἐντελέχεια, omisso ἡ, videntur legisse Them. Philop. Soph.

âme; car, si elle venait à en être séparée, il n'y aurait plus de hache, si ce n'est par homonymie. Mais, en fait, la hache existe [quoique séparée, en un sens, de sa quiddité et de sa fonction, parce que l'essence de la hache, qui n'est pas un corps naturel, ne contient pas la faculté de frapper ou de couper de soi-même]. En effet, l'âme n'est pas la quiddité et la forme d'un corps de ce genre, mais de tel corps naturel qui a en lui-même un principe de mouvement et de repos. Ce que nous venons de dire doit être considéré aussi dans [son application aux] parties [de l'organisme]. Car, si l'œil était un animal, la vue serait son âme; c'est là, en effet, l'essence formelle de l'œil. Quant à l'œil [considéré indépendamment de sa forme], c'est la matière de la vue, et la vue venant à faire défaut, il n'est plus œil que par homonymie, comme un œil sculpté ou un œil dessiné. Il faut donc appliquer ce qui est vrai des parties à l'ensemble du corps vivant. Car, ce qu'est une partie [de la sensibilité] à une partie [du corps], la sensibilité tout entière l'est à l'ensemble du corps sensitif en tant que tel.

Et ce n'est pas ce qui est privé de l'âme qui est en puissance capable de vivre, mais ce qui la possède; — la semence ou le fruit sont, en puissance, un tel corps. Par conséquent, l'état de veille est acte de la même façon que la section et que la vision, et l'âme est comme la vue et la propriété de l'outil. Quant au corps, c'est ce qui est en puissance [telles facultés]. Mais, de même que l'œil c'est là pupille et la vue, de même, ici, le vivant c'est l'âme et le corps. Par conséquent, il n'est pas douteux que l'âme ne soit pas séparable du corps, ou, du moins, certaines parties de l'âme, si elle est divisible. Car l'acte de certaines parties de l'âme est [celui] des parties mêmes [du corps]. Cependant, rien n'empêche que certaines autres [parties], du moins, [ne soient séparables,] parce qu'elles ne sont les actes d'aucun corps. En outre, nous ne savons pas

ἔτι δὲ ἀδηλον εἰ οὕτως ἐντελέχεια τοῦ σώματος ἢ ψυχῆ
ὥσπερ πλωτῆρ πλοίου. τύπῳ μὲν οὖν ταύτῃ διωρίσθω καὶ
10 ὑπογεγράφθω περὶ ψυχῆς.

2.

Ἐπεὶ δ' ἐκ τῶν ἀσαφῶν μὲν φανερωτέρων δὲ γίγνε-
ται τὸ σαφές καὶ κατὰ τὸν λόγον γνωριμώτερον, πειρα-
τέον πάλιν οὕτω γ' ἐπελθεῖν περὶ αὐτῆς· οὐ γὰρ μόνον τὸ ὅτι
δεῖ τὸν ὀριστικὸν λόγον δηλοῦν, ὥσπερ οἱ πλείστοι τῶν ὄρων
15 λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ τὴν αἰτίαν ἐνυπάρχειν καὶ ἐμφαίνε-
σθαι. νῦν δ' ὥσπερ συμπεράσμαθ' οἱ λόγοι τῶν ὄρων εἰσὶν·
οἷον τί ἐστὶν ὁ τετραγωνισμός; τὸ ἴσον ἑτερομήκει ὀρθογώνιον
εἶναι ἰσόπλευρον. ὁ δὲ τοιοῦτος ὄρος λόγος τοῦ συμπεράσμα-
τος. ὁ δὲ λέγων ὅτι ἐστὶν ὁ τετραγωνισμός μέσης εὕρεσις,
20 τοῦ πράγματος λέγει τὸ αἷτιον. λέγομεν οὖν ἀρχὴν λαβόν-
τες τῆς σκέψεως, διωρίσθαι τὸ ἐμψυχον τοῦ ἀψύχου τῷ
ζῆν. πλεοναχῶς δὲ τοῦ ζῆν λεγομένου, κἂν ἓν τι τούτων
ἐνυπάρχη μόνον, ζῆν αὐτό φαμεν, οἷον νοῦς, αἰσθησις, κί-
νησις καὶ στάσις ἢ κατὰ τόπον, ἔτι κίνησις ἢ κατὰ τρο-
25 φῆν καὶ φθίσις τε καὶ αὔξησις. διὸ καὶ τὰ φυόμενα
πάντα δοκεῖ ζῆν· φαίνεται γὰρ ἐν αὐτοῖς ἔχοντα δύναναι
καὶ ἀρχὴν τοιαύτην, δι' ἧς αὔξησίν τε καὶ φθίσις λαμ-
βάνουσι κατὰ τοὺς ἐναντίους τρόπους· οὐ γὰρ ἄνω μὲν αὔξε-

8. ἔτι... 9. πλοίου unc. incl. Susemihl, OEcon. p. 84 || τε E, δὲ etiam Philop. ad 411 a, 26 et Soph. || ἐντελέχεια delendum censet Essen², p. 19 || 13. οὕτω EP Bhl., reliqui et scripti et impressi οὕτως || γ' ἐπελθεῖν EP Soph. Bhl., reliqui et scripti et impressi om. γε, ἐπανελθεῖν S Philop. Simpl. || 17. ἐστὶ τετραγωνισμός VW Them. Soph. Bek. Trend. Torst. || 18. λόγος om. ETV || 19. ὁ post ἐστὶν om. WX Them. || εὕρεσις TUWX || 20. λέγωμεν TW Alex. 77, 2, λέγομεν etiam Them. Philop. Soph. || τὴν ἀρχὴν Alex. l. 1., τὴν om. Them. Philop., ἄλλην ἀρχὴν conl. Susemihl, BJ. LXXXVIII, 12 || 21. σκέψεως τοῦ πράγματος SUWX Alex. l. 1., τοῦ πράγ. om. etiam Soph. || 22. ζῆν ζῶν ἔχοντι σώματι Alex. l. 1. || 23. ὑπάρχη SWX Philop. || 25. φθίσις et αὔξησις SUWX Soph. Trend., φθίσις et αὔξησις Bek. Torst. Bhl., e codd., ut videtur, ETV.

encore clairement si l'âme est l'acte du corps comme le pilote est celui du navire. — Que notre esquisse et notre ébauche de la définition générale de l'âme soient donc ainsi arrêtées.

CHAPITRE II

Et puisque c'est des choses confuses, mais plus manifestes [pour nous], que provient ce qui est clair et plus manifeste logiquement, il faut nous efforcer de nouveau de traiter de l'âme, du moins de cette façon-là. Il ne suffit pas, en effet, que le discours qui énonce la définition indique le fait, comme le font la plupart des définitions, mais il faut aussi que la cause y soit contenue et mise en lumière, tandis qu'en réalité, [la plupart des] définitions [qu'on énonce] sont comme des conclusions. En quoi consiste, par exemple, la quadrature? Dans l'équivalence, [déclare-t-on ordinairement,] du rectangle à côtés égaux au rectangle à côtés inégaux. Mais une telle définition [n'] est [que] l'énoncé de la conclusion. Au contraire, celui qui dira que la quadrature consiste dans la découverte d'une moyenne proportionnelle, aura indiqué la cause [de la chose]. Nous disons donc, posant [ainsi] le principe de notre recherche, que c'est par la vie que l'être animé diffère de l'inanimé. Et, le terme de *vie* se prenant en plusieurs acceptions, il suffit qu'un sujet la possède en l'un de ces sens seulement pour que nous disions qu'il est vivant; j'entends [il suffit qu'il ait] l'intellect, la sensation, le mouvement et le repos dans l'espace, ou, encore, le mouvement de nutrition, de dépérissement et de croissance. C'est pourquoi aussi, on pense [avec raison] que tous les êtres qui se développent sont doués de vie. Car il est manifeste qu'ils ont en eux-mêmes une faculté et un principe tel que, grâce à lui, ils s'accroissent ou dépérissent suivant les directions opposées du lieu. En effet, ce n'est pas seulement vers le haut et

ται, κάτω δ' οὐ, ἀλλ' ὁμοίως ἐπ' ἄμφω καὶ πάντῃ ἐκτρέ-
 30 φεταί τε καὶ ζῆ διὰ τέλους, ἕως ἂν δύνηται λαμβάνειν
 τροφήν. χωρίζεσθαι δὲ τοῦτο μὲν τῶν ἄλλων δυνατόν, τὰ
 δ' ἄλλα τούτου ἀδύνατον ἐν τοῖς θνητοῖς. φανερόν δ' ἐπὶ
 τῶν φουμένων · οὐδεμία γὰρ αὐτοῖς ὑπάρχει δύναμις ἄλλη
 413 b ψυχῆς. τὸ μὲν οὖν ζῆν διὰ τὴν ἀρχὴν ταύτην ὑπάρχει τοῖς
 ζῶσι, τὸ δὲ ζῶν διὰ τὴν αἰσθησιν πρώτως · καὶ γὰρ τὰ
 μὴ κινούμενα μὴδ' ἀλλάττοντα τόπον, ἔχοντα δ' αἰσθησιν
 ζῶα λέγομεν καὶ οὐ ζῆν μόνον. αἰσθήσεως δὲ πρώτον ὑπάρ-
 5 χει πᾶσιν ἀφή. ὥσπερ δὲ τὸ θρεπτικὸν δύναται χωρίζε-
 σθαι τῆς ἀφῆς καὶ πάσης αἰσθήσεως, οὕτως ἡ ἀφή τῶν
 ἄλλων αἰσθήσεων. θρεπτικὸν δὲ λέγομεν τὸ τοιοῦτον μόριον
 τῆς ψυχῆς οὐ καὶ τὰ φουόμενα μετέχει · τὰ δὲ ζῶα πάντα
 φαίνεται τὴν ἀπτικὴν αἰσθησιν ἔχοντα · δι' ἣν δ' αἰτίαν
 10 ἑκάτερον τούτων συμβέβηκεν, ὕστερον ἐροῦμεν.

νῦν δ' ἐπὶ τοσοῦτον εἰρήσθω μόνον, ὅτι ἐστὶν ἡ ψυχὴ τῶν
 εἰρημένων τούτων ἀρχὴ καὶ τούτοις ὄρισται, θρεπτικῶ, αἰσθητικῶ,
 διανοητικῶ, κινήσει. πότερον δὲ τούτων ἑκαστὸν ἐστὶ ψυχὴ ἢ
 μόριον ψυχῆς, καὶ εἰ μόριον, πότερον οὕτως ὥστ' εἶναι χωριστὸν
 15 λόγῳ μόνον ἢ καὶ τόπῳ, περὶ μὲν τινῶν τούτων οὐ χαλεπὸν
 ἰδεῖν, ἔνια δὲ ἀπορίαν ἔχει. ὥσπερ γὰρ ἐπὶ τῶν φυτῶν ἔνια
 διαιρούμενα φαίνεται ζῶντα καὶ χωρίζόμενα ἀπ' ἀλλήλων,

29. ἀλλ' ἐπ' ἄμφω καὶ πάντῃ · καὶ πάντα ὁμοίως ὅσα con. Essen², p. 10, πάντῃ
 ἐκτρέφεται τε καὶ SUX, πάντῃ ὅσα αἰεὶ τρέφεται τε καὶ ET et omisso τε W.
 πάντοσε καὶ τρέφεται V Bek. Trend. Torst., πάντῃ · καὶ τρέφεται διὰ τέλους
 καὶ ζῆ P, πάντῃ ὅσα καὶ τρέφεται, καὶ de coniectura scripsit Bhl. || 30. τε
 om. VW Bek. Trend. || post τέλους virgulam Bek. Trend. Bhl. om. Torst. ||
 32. ἐν γὰρ τοῖς T || φανερόν δ'... b, 1. ψυχῆς unc. incl. videtur Essen² l. 1. ||
 33 γὰρ. δύναμις τούτοις ὑπάρχει W.

413 b, 1. τοῖς ζ. πᾶσι τοῖς ζῶσι SU Them. Soph., τοῖς ζῶσι πᾶσι X || 3. μὴ
 om. X || αἰσθησιν δ' ἔχοντα V || 4. ζῶα λέγομεν ante 3. ἔχοντα X || ὑπάρχει
 πρώτον πᾶσιν S, πᾶσιν ὑπάρχει πρώτον X, πρώτον ὑπάρχει πᾶσιν ceteri etiam
 P || 5. δὲ] γὰρ X, δὲ etiam Them. Philop. || 8. φυτὰ SUX Bek. Trend. ||
 φαίνεται ἅπαντα X || 11. μόνον ἐστὶ. ἐστὶ δ' ἡ con. Essen², p. 11 || 12. θρεπτικῶ
 <θρεπτικῶ> con. Susemihl, Jen. Lit. 1877 p. 707, BJ. IX, 351 || 13. post
 κινήσει addendum ὁρέξει putat Steinhart || ἐστὶν ἡ ψυχὴ X || 15. μὲν] μὲν
 οὖν XP || τούτων om. SUWX Them. Soph. || 16. ὡς T || 17. φαίνεται καὶ
 ζῶντα SX.

non vers le bas, mais c'est aussi bien dans ces deux sens
 et dans toutes les directions qu'ils se développent et, par
 suite, ils vivent d'une façon continue aussi longtemps
 qu'ils sont capables d'absorber la nourriture. Et il est
 possible que ce mode de vie existe séparé des autres, mais
 il est impossible que les autres soient sans celui-là, au
 moins] chez les êtres mortels. Cela est évident si l'on consi-
 dère les êtres qui n'ont que la croissance; ils ne possèdent,
 en effet, aucune autre faculté de l'âme. C'est donc par l'inhé-
 rence de ce principe que la vie appartient [primitivement]
 aux vivants; mais ce qui constitue primitivement l'animal
 c'est la sensation. Car, des êtres qui ne se meuvent pas et
 qui ne changent pas de position dans le lieu, mais qui pos-
 sèdent la sensibilité, nous disons qu'il sont des animaux et
 non pas seulement qu'ils vivent. De la sensibilité, c'est le
 toucher qui appartient prochainement à tous les animaux.
 De même que la faculté nutritive peut se séparer du tou-
 cher et de toute sensibilité, de même le toucher peut se
 séparer des autres sens. Nous entendons par faculté nutri-
 tive cette partie de l'âme dont les êtres qui [n'] ont [que]
 la croissance sont eux-mêmes doués. Quant aux animaux,
 il est manifeste qu'ils ont tous la sensibilité tactile. Pour
 quelle raison l'un et l'autre fait ont-ils lieu, c'est ce que
 nous dirons plus tard.

Bornons-nous, quant à présent, à affirmer seulement
 ceci : que l'âme est le principe de ces divers genres de
 vie que nous avons indiqués, et que c'est par eux qu'elle
 se définit, [c'est-à-dire] par les facultés nutritive, sensi-
 tive, dianoétique et le mouvement. Chacune de celles-ci
 est-elle une âme ou une partie de l'âme et, si c'est une
 partie [de l'âme], l'est-elle de façon à n'être séparable que
 logiquement ou bien [à l'être] aussi dans le lieu? Pour
 quelques-unes d'entre elles, il n'est pas difficile d'aperce-
 voir [comment il faut résoudre ces questions], mais, pour
 certaines [autres], on rencontre des difficultés. De même,
 en effet, que, en ce qui concerne les plantes, il est mani-
 feste que certaines d'entre elles continuent à vivre une fois

ὡς οὐσης τῆς ἐν τούτοις ψυχῆς ἐντελεγεῖα μὲν μιᾶς ἐν ἐκάστῳ
φυτῷ, δυνάμει δὲ πλειόνων, οὕτως ὁρῶμεν καὶ περὶ ἑτέρας
20 διαφορὰς τῆς ψυχῆς συμβαῖνον ἐπὶ τῶν ἐντόμων ἐν τοῖς
διατεταμένοις· καὶ γὰρ αἰσθησιν ἑκάτερον τῶν μερῶν ἔχει
καὶ κίνησιν τὴν κατὰ τόπον, εἰ δ' αἰσθησιν, καὶ φαντασίαν
καὶ ὄρεξιν· ὅπου μὲν γὰρ αἰσθησις, καὶ λύπη τε καὶ ἡδονή,
ὅπου δὲ ταῦτα, ἐξ ἀνάγκης καὶ ἐπιθυμία. περὶ δὲ τοῦ νοῦ
25 καὶ τῆς θεωρητικῆς δυνάμεως οὐδὲν πῶ φανερόν, ἀλλ' εἴκει
ψυχῆς γένος ἕτερον εἶναι, καὶ τοῦτο μόνον ἐνδέχεται χωρί-
ζεσθαι, καθάπερ τὸ αἰδίον τοῦ φθαρτοῦ. τὰ δὲ λοιπὰ μέρη
τῆς ψυχῆς φανερόν ἐκ τούτων ὅτι οὐκ ἔστι χωριστά, καθάπερ
τινὲς φασιν· τῷ δὲ λόγῳ ὅτι ἕτερα, φανερόν· αἰσθητικῶ
30 γὰρ εἶναι καὶ δοξαστικῶ ἕτερον, εἴπερ καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι
τοῦ δοξάζειν. ὁμοίως δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον τῶν εἰρημέ-
νων. ἔτι δ' ἐνίοις μὲν τῶν ζώων ἄπανθ' ὑπάρχει ταῦτα,
τισὶ δὲ τινὰ τούτων, ἑτέροις δὲ ἐν μόνον, τοῦτο δὲ ποιεῖ
414 α διαφορὰν τῶν ζώων· διὰ τίνα δ' αἰτίαν, ὕστερον ἐπισκεπτέον.
παραπλήσιον δὲ καὶ περὶ τὰς αἰσθήσεις συμβέβηκεν· τὰ μὲν γὰρ
ἔχει πάσας, τὰ δὲ τινὰς, τὰ δὲ μίαν τὴν ἀναγκαιοτάτην, ἀφήν.
ἐπεὶ δὲ ὧ ζῶμεν καὶ αἰσθανόμεθα διχῶς λέγεται,
5 καθάπερ ὧ ἐπιστάμεθα λέγομεν [ὅτι] τὸ μὲν ἐπιστήμην

18. αὐτοῖς SUVX Them. Soph. || 21. καὶ γὰρ delevit Essen², l. 1. || ἔχειν coni. Id. ibid. || 22. καὶ φαντασίαν delevit Freudenthal, Ueber den Begriff φαντασίαν bei Arist. p. 8, cui assentiuntur Schieboldt, De imag. disquis. etc. p. 44 et Susemihl, BJ. LXXXVIII, 12 || 23. καὶ ante λύπη om. SUVX Soph. || 25. οὐδέπω TUVWXY et Philop. in prooemio ad lib. 1 et ad 411 a 26, sed hoc loco et ad 415 a 41 οὐδὲν πῶ, quod etiam Them. legit cf. 84, 16. 188, 15. 190, 4 || 26. ἐνδέχεται: omnes codd. Soph. et Philop. ter hoc loco et ad 411 a 26, sed ad 415 a 41 ἐνδέχεται et eam quoque scripturam ferri et ab Alexandro legi tradit ad hunc locum Philop., ἐνδέχεται etiam Them. 84, 18. (cf. 188, 17 et 190, 4) || 32. ζώων] ζώντων coni. Essen², p. 12 cui assentitur Susemihl, BJ. LXXXVIII, 12 || 33. τοῦτο... 414 a, 1 ζώων cum Torst. in parenth. posuit Bhl. || ποιεῖ SUXP Simpl. 103, 19 Philop. vet. transl. Bek. Trend. Torst., ποιήσε: ETVWY Bhl., ἐποίησε Soph.

414 a, 1. διαφορὰς TVXP, διαφορὰν etiam Philop. Simpl. Soph. || ζώων] ζώντων P Susemihl l. 1. || post ἐπισκεπτέον, excidisse ἐν ἑτέροις putat Essen² l. 1. || 2. τὰς om. E et rc. T, leg. etiam Soph. || 4. ἐπεὶ δὲ... 28. φανερόν ἐκ τούτων suspecta videntur Susem., Woch. f. class. Phil. 1884 p. 1410, OEcon. p. 84, de hoc loco ἐπεὶ... 14. ὑποκείμενον cf. Bon., stud. Ar. II, III, 120, pro ἐπεὶ δὲ coni. ἔτι δὲ Trend., ἐπεὶ δὲ etiam Soph. || 5. post ἐπιστάμεθα virgulam Bek. Trend. Torst., delevit Bon. || λέγω coni. Torst., λέγομεν etiam Simpl. et sine dubio Soph. || ὅτι unc. incl. Bon., cui adversatur Bywater, p. 55.

divisées, et quoique [leurs parties aient été] séparées les unes des autres, — ce qui semble prouver que l'âme qui réside en elles est, pour chaque plante, une en acte mais plusieurs en puissance, — de même, [en considérant ce qui a lieu] chez les articulés quand on les coupe en morceaux, nous voyons qu'il en est ainsi pour d'autres spécifications de l'âme. Car chacune des parties [ainsi séparées,] possède la sensibilité et le mouvement local et, possédant la sensibilité, elle a aussi la représentation et le désir, car là où [existe] la sensation, le plaisir et la douleur [existent] aussi, et, là où [sont] ces derniers, le désir [est], aussi, nécessairement. Mais, en ce qui concerne l'intellect et la faculté théorique, il n'y a encore rien d'évident; il semble, toutefois, que ce soit un autre genre d'âme, et que lui seul puisse être séparé [des autres facultés], comme l'éternel du périssable. Quant aux autres parties de l'âme, il est évident, d'après ce qui précède, qu'elles ne sont pas séparées [les unes des autres] comme certains le pensent. Mais que, logiquement, elles soient différentes, c'est ce qui apparaît clairement. Car la quiddité de la faculté sensitive est autre que celle de la faculté opinante, puisque [le fait même de] sentir est autre que [le fait d']opiner; et il en est de même pour chacune des autres facultés que nous avons énumérées. En outre, quelques animaux les possèdent toutes; d'autres ne possèdent que certaines d'entre elles; d'autres, enfin, qu'une seule, et c'est là ce qui différencie les animaux. Pour quelle raison il en est ainsi, c'est ce que nous examinerons plus tard. Il se produit aussi à peu près la même chose en ce qui concerne les sensations: certains [animaux], en effet, les possèdent toutes; d'autres quelques-unes seulement; d'autres, enfin, une seule, et la plus nécessaire, le toucher.

Puisque [l'expression] *ce par quoi nous vivons et nous sentons* a deux sens différents — de même qu'en disant *ce par quoi nous savons*, nous désignons d'une part, la science, d'autre part, l'âme, (car c'est par l'une et par

τὸ δὲ ψυχὴν (ἐκατέρω γὰρ τούτων φαμέν ἐπίστασθαι),
 ὁμοίως δὲ καὶ ᾧ ὑγιαίνομεν τὸ μὲν ὑγίεια τὸ δὲ μορίῳ
 τινὶ τοῦ σώματος ἢ καὶ ὄλῳ· τούτων δ' ἡ μὲν ἐπιστήμη
 τε καὶ ὑγίεια μορφή καὶ εἶδος τι καὶ λόγος καὶ οἶον ἐνέρ-
 10 γεια τοῦ δεκτικοῦ, ἡ μὲν τοῦ ἐπιστημονικοῦ, ἡ δὲ τοῦ ὑγιαστοῦ
 (δοκεῖ γὰρ ἐν τῷ πάσχοντι καὶ διατιθεμένῳ ἢ τῶν ποιητι-
 κῶν ὑπάρχειν ἐνέργεια)· ἡ ψυχὴ δὲ τοῦτο ᾧ ζῶμεν καὶ
 αἰσθανόμεθα καὶ διανοούμεθα πρώτως· ὥστε λόγος τις ἂν εἴη
 καὶ εἶδος, ἀλλ' οὐχ ὕλη, καὶ τὸ ὑποκείμενον. τριχῶς γὰρ
 15 λεγομένης τῆς οὐσίας, καθάπερ εἶπομεν, ὧν τὸ μὲν εἶδος,
 τὸ δὲ ὕλη, τὸ δὲ ἐξ ἀμοιβῶν, τούτων δ' ἡ μὲν ὕλη δύναμις,
 τὸ δὲ εἶδος ἐντελέχεια, ἐπεὶ τὸ ἐξ ἀμοιβῶν ἐμψυχον, οὐ
 τὸ σῶμά ἐστιν ἐντελέχεια ψυχῆς, ἀλλ' αὕτη σώματος τι-
 νος. καὶ διὰ τοῦτο καλῶς ὑπολαμβάνουσιν οἷς δοκεῖ μήτ'
 20 ἄνευ σώματος εἶναι μήτε σῶμά τι ἢ ψυχὴ· σῶμα μὲν
 γὰρ οὐκ ἐστὶ, σῶματος δὲ τι, καὶ διὰ τοῦτο ἐν σώματι
 ὑπάρχει, καὶ ἐν σώματι τοιούτῳ, καὶ οὐχ ὥσπερ οἱ πρότε-
 ρον εἰς σῶμα ἐνῆρμοζον αὐτήν, οὐθὲν προσδιορίζοντες ἐν τίνι
 καὶ ποίῳ, καίπερ οὐδὲ φαινομένου τοῦ τυχόντος δέχεσθαι τὸ
 25 τυχόν. οὕτω δὲ γίνεται καὶ κατὰ λόγον· ἐκάστου γὰρ ἡ ἐν-
 τελέχεια ἐν τῷ δυνάμει ὑπάρχοντι καὶ τῇ οἰκείᾳ ὕλῃ πέ-
 φυκεν ἐγγίνεσθαι. ὅτι μὲν οὖν ἐντελέχειά τις ἐστὶ καὶ λόγος
 τοῦ δύναιμι ἔχοντος εἶναι τοιούτου, φανερόν ἐκ τούτων.

6. ἐκατέρω... ἐπίστασθαι in parenth. posuit Bon. || 7. ᾧ unc. incl. Bywater
 l. 1. || ὑγιαίνω X et pr. S, reliqui et Bek. Trend. ὑγίεια, ὑγιαίω de coniect.
 Trend. a Torst. receptum probat Bon., ὑγιαίω iam Soph. Bhl. || 8. ὄλῳ. τού-
 των Bek. Trend., post ὄλῳ colon Torst. Bon. Bhl. || 9. καὶ αὐτὸ οἶον om.
 SUX || 10. τῶν δεκτικῶν X Philop. et in paraphr. Them. Simpl. || ὑγιαστοῦ
 XP Simpl. Philop. Soph. 50, 49, quod probat Hayduck, progr. Gryph.
 1873 p. 1, ὑγιαστικοῦ ceteri etiam Bhl. Bon., Ind. ar. s. v., Barco, Arist.
 espos. crit. della psicol. grec. p. 65 || 12. Torst. incipit apodosin ab ἡ ψυχῆ,
 Bon. ab ὥστε 13, idque recte || 13. πρώτως, ὥστε Bek. Trend., post πρώτως
 colon Torst. Bon. Bhl. || 14. οὐχ' ἢ W, οὐχ' ὡς SUVXY Simpl. || pro γὰρ coni.
 δὲ Hayduck l. 1. || 14... 19. cf. Bon., stud. Ar. II, III, 58 || 16. δ' om. P ||
 17. post ἐντελ. colon Bek. Trend. Torst., virgulam Bon. Bhl. || ἐπεὶ δὲ STP
 Bek. Torst., ἐπεὶ τὰ E (Bhl.) ἐπειτα τὸ E (Rr.), δὲ auctore Trend. om. Bel-
 ger Bon. Bhl., leg. δὲ Them. Philop. || 20. μὲν om. SUX, leg. Them. Soph. ||
 23. προσδιορίζοντες SUX Soph., προσδιορίζοντες etiam Philop. || 25. οὕτω
 τοῦτο videtur legisse Soph. 51, 38 || 28. τοιοῦδὲ εἶναι SUX, εἶναι τοιοῦτου Them.
 Soph.

l'autre de ces deux choses que nous disons qu'on sait), et
 de même aussi qu'en disant *ce par quoi nous sommes en
 santé* [nous entendons] soit *par la santé*, soit *par une cer-
 taine partie du corps* ou, même, *par l'ensemble de celui-ci*,
 — et puisque, de ces [deux sortes de] choses, la science et
 la santé sont la forme, l'essence et la notion et comme
 l'acte de ce qui les reçoit, — l'une de ce qui est capable de
 science, l'autre de ce qui est capable de santé, — (car
 nous pensons que l'acte de l'agent se réalise dans l'être
 qui pâtit et qui subit la modification); puisque, enfin,
 l'âme est, primordialement [et au sens propre du mot],
 ce par quoi nous vivons, nous pensons et nous sentons,
 il en résulte que l'âme est une notion et une forme, et non
 pas la matière et le sujet. En effet, *la substance* pouvant s'en-
 tendre, comme nous l'avons dit, en trois acceptions, dont
 l'une [désigne] la forme, l'autre la matière, la troisième
 l'ensemble de la matière et de la forme, et, de ces trois
 choses, la matière étant la puissance et la forme l'acte;
 puisque [, en outre,] l'être animé est l'ensemble de la
 matière et de la forme, ce n'est pas le corps qui est l'acte
 de l'âme, mais c'est elle qui est l'acte de telle espèce de
 corps. Par conséquent, c'est une opinion juste que celle
 des penseurs qui admettent que l'âme ne peut être ni sans
 le corps, ni un corps; car elle n'est pas le corps, mais
 [elle est] quelque chose du corps. Et c'est pour cela qu'elle
 réside dans le corps et dans tel corps, et qu'il n'en est pas
 comme [le croyaient ceux des] philosophes antérieurs
 [qui] adaptaient l'âme au corps, sans déterminer en rien
 [quelles devaient être] la nature et les qualités de celui-ci
 [pour qu'il pût recevoir l'âme]; et, cependant, il est mani-
 feste que n'importe quelle chose ne peut pas servir de
 receptacle à n'importe quelle autre. La même conclusion
 résulte aussi du raisonnement: car l'acte de chaque
 chose doit naturellement se produire dans ce qui est cette
 chose en puissance, et dans la matière appropriée. Il est
 donc évident, d'après ce qui précède, que l'âme est un
 certain acte et la forme essentielle de ce qui possède la
 puissance d'être tel [en acte].

3.

Τῶν δὲ δυνάμεων τῆς ψυχῆς αἱ λεγθεῖσαι τοῖς μὲν
 30 ὑπάρχουσι πᾶσαι, καθάπερ εἶπομεν, τοῖς δὲ τινὲς αὐτῶν,
 ἐνίοις δὲ μία μόνη. δυνάμεις δ' εἶπομεν ὄρεπτικόν, ὄρε-
 κτικόν, αἰσθητικόν, κινητικόν κατὰ τόπον, διανοητικόν. ὑπ-
 414 b ἀρχει δὲ τοῖς μὲν φυτοῖς τὸ ὄρεπτικόν μόνον, ἑτέροις δὲ
 τοῦτό τε καὶ τὸ αἰσθητικόν. εἰ δὲ τὸ αἰσθητικόν, καὶ τὸ ὄρε-
 κτικόν ὄρεξις μὲν γὰρ ἐπιθυμία καὶ θυμὸς καὶ βούλησις,
 τὰ δὲ ζῶα πάντ' ἔχουσι μίαν γε τῶν αἰσθήσεων, τὴν ἀφήν·
 ᾧ δ' αἰσθησις ὑπάρχει, τούτῳ ἡδονή τε καὶ λύπη καὶ τὸ
 5 ἡδύ τε καὶ λυπηρόν, οἷς δὲ ταῦτα, καὶ ἡ ἐπιθυμία· τοῦ
 γὰρ ἡδέος ὄρεξις αὕτη. ἔτι δὲ τῆς τροφῆς αἰσθησιν ἔχουσιν·
 ἡ γὰρ ἀφή τῆς τροφῆς αἰσθησις· ξηροῖς γὰρ καὶ ὑγροῖς
 καὶ θερμοῖς καὶ ψυχροῖς τρέφεται τὰ ζῶντα πάντα, τούτων
 δ' αἰσθησις ἀφή· τῶν δ' ἄλλων αἰσθητῶν κατὰ συμβεβη-
 10 κός. οὐθὲν γὰρ εἰς τροφήν συμβάλλεται ψόφος οὐδὲ χρώμα
 οὐδὲ ὀσμὴ. ὁ δὲ γυμὸς ἐν τι τῶν ἀπτῶν ἐστίν. πείνα δὲ καὶ
 δίψα ἐπιθυμία, καὶ ἡ μὲν πείνα ξηροῦ καὶ θερμοῦ, ἡ δὲ
 δίψα ψυχροῦ καὶ ὑγροῦ· ὁ δὲ γυμὸς οἷον ἡδυσμά τι τούτων
 ἐστίν. διασαφητέον δὲ περὶ αὐτῶν ὕστερον, νῦν δ' ἐπὶ τοσοῦτον
 15 εἰρήσθω, ὅτι τῶν ζῶων τοῖς ἔχουσιν ἀφήν καὶ ὄρεξις ὑπάρ-
 χει. περὶ δὲ φαντασίας ἀδηλον, ὕστερον δ' ἐπισκεπτέον. ἐνί-
 οῖς δὲ πρὸς τούτοις ὑπάρχει καὶ τὸ κατὰ τόπον κινητικόν,

30. ὡςπερ εἶπομεν W, om. ETy, καθάπερ εἶπομεν etiam Them. Soph. ||

31. ὄρεκτικόν post αἰσθητικόν UVX Them. Belg., vulgatam tuetur Soph.

414 b, 1. αὐτὸ SWX Soph., τοῦτο etiam Philop. || 2. ὄρεξις E || 4. καὶ τὸ] κατὰ τὸ con. Barco l. l. p. 66 || 5. τε om. ET, leg. Simpl. Soph. || καὶ ἡ om. SU, ἡ om. V Philop. Soph. || 6. ὄρεξις ἐστὶν αὕτη STUX, ἐστὶν ὄρεξις αὕτη Soph., ἐστὶν om. etiam Philop. || 7. δὲ om. EWy || 8. ζῶα TUVX Bek. Trend. Torst., ζῶντα etiam Them. Philop. vet. transl. Bhl. || 9. τοῖς δ' ἄλλοις αἰσθητοῖς Torst. Belg. et Dembowski l. l. p. 431, e Soph. qui interpretatur τοῖς δὲ ἄλλοις τῶν αἰσθητῶν, vulgatam praeter omnes codd. tuetur Simpl. Philop. et ap. Philop. Alex. et, ut videtur, Them. || εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκός οὐθὲν [γὰρ] con. Essen², p. 29 || 10. οὐθὲν.... 11. ἀπτῶν ἐστὶν ante ξηροῖς... συμβεβηκός collocanda censet Christ || οὐδὲ χρώμα om. E, tuetur haec verba Them. Philop. Soph. || 11. δὲ καὶ] γὰρ καὶ con. Susemihl l. l. || 12. θερμοῦ καὶ ξηροῦ SX, ξηρ. καὶ θερ. etiam Them. Simpl. Soph. || 13. ὑγροῦ καὶ ψυχροῦ X Soph. καὶ ψυχ. καὶ ὑγρ. S, ψυχροῦ καὶ ὑγροῦ etiam Them. Simpl. || τ: om. SUVX, leg. Philop. || 15. διωρίσθω SUVX Them. Soph. || ζῶων] ζῶντων con. Susemihl l. l., Philolog. 1888 p. 86.

CHAPITRE III

Parmi les facultés de l'âme, celles que nous avons indiquées appartiennent toutes à certains êtres, comme nous l'avons dit, d'autres ne possèdent que certaines d'entre elles, d'autres, enfin, qu'une seule. Les facultés que nous avons indiquées sont la nutritivité, l'appétitivité, la sensibilité, la faculté de se mouvoir dans le lieu, et la faculté dianoétique. Les plantes ne possèdent que la faculté nutritive; d'autres êtres possèdent cette faculté et, en outre, la sensibilité, et, possédant la sensibilité, ils ont aussi l'appétit. En effet, l'appétit, le courage et le souhait raisonné sont du désir; or tous les animaux sont doués, au moins, d'une des formes de la sensibilité, le toucher; pour l'être doué de sensibilité, il y a du plaisir et de la douleur, et, chez ceux qui possèdent ces états, se trouve aussi l'appétit. En effet, l'appétit est le désir de l'agréable. En outre, [tous les animaux] ont la sensation de l'aliment; car le toucher est le sens de l'aliment. En effet, tous les animaux se nourrissent de choses sèches et humides, chaudes et froides, et c'est le toucher qui sent ces qualités. Pour ce qui est des autres sensibles, ce [n'] est [que] par accident [que l'animal s'en nourrit], car le son, la couleur ni l'odeur ne contribuent en rien à l'alimentation; quant à la saveur, c'est une des formes du tangible. Or la faim et la soif sont appétit: la faim de ce qui est sec et chaud; la soif de ce qui est froid et humide. Et la saveur est comme un assaisonnement de ces qualités. Il faudra nous expliquer plus tard à leur sujet. Bornons-nous, pour le moment, à affirmer que ceux des animaux qui possèdent le toucher sont aussi doués d'appétition. Quant à l'imagination, il est douteux qu'ils la possèdent, et nous examinerons ultérieurement cette question. Certains d'entre eux ont, en outre, la faculté de locomotion; d'autres, la faculté dianoétique et l'intellect,

ἑτέροις δὲ καὶ τὸ διανοητικὸν τε καὶ νοῦς, οἷον ἀνθρώποις καὶ εἴ τι τοιοῦτον ἕτερόν ἐστιν ἢ τιμιώτερον.

20 δῆλον οὖν ὅτι τὸν αὐτὸν τρόπον εἰς ἂν εἴη λόγος ψυχῆς τε καὶ σχήματος· οὔτε γὰρ ἐκεῖ σχῆμα παρὰ τὸ τρίγωνόν ἐστι καὶ τὰ ἐφεξῆς, οὔτ' ἐνταῦθα ψυχὴ παρὰ τὰς εἰρημένας. γίνονται δ' ἂν καὶ ἐπὶ τῶν σχημάτων λόγος κοινός, ὃς ἐφαρμόσει μὲν πᾶσιν, ἴδιος δ' οὐδενός ἐσται σχήματος. ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ ταῖς εἰ-
25 ρημέναις ψυχαῖς. διὸ γελοῖον ζητεῖν τὸν κοινὸν λόγον καὶ ἐπὶ τούτων καὶ ἐφ' ἑτέρων, ὃς οὐδενός ἐσται τῶν ὄντων ἴδιος λόγος, οὐδὲ κατὰ τὸ οἰκεῖον καὶ τὸ ἄτομον εἶδος, ἀφέντας τὸν τοιοῦτον. παραπλησίως δ' ἔχει τῷ περὶ τῶν σχημάτων καὶ τὰ κατὰ ψυχὴν· ἀεὶ γὰρ ἐν τῷ ἐφεξῆς ὑπάρχει δυνάμει
30 τὸ πρότερον ἐπὶ τε τῶν σχημάτων καὶ ἐπὶ τῶν ἐμφύχων, οἷον ἐν τετραγώνῳ μὲν τρίγωνον, ἐν αἰσθητικῷ δὲ τὸ θρεπτικόν. ὥστε καθ' ἕκαστον ζητητέον, τίς ἐκάστου ψυχῆ, οἷον τίς φυτοῦ καὶ τίς ἀνθρώπου ἢ θηρίου. διὰ τίνα δ' αἰτίαν τῷ ἐφε-
415 α ξῆς οὕτως ἔχουσι, σκεπτέον. ἄνευ μὲν γὰρ τοῦ θρεπτικοῦ τὸ αἰσθητικὸν οὐκ ἐστίν· τοῦ δ' αἰσθητικοῦ χωρίζεται τὸ θρεπτικὸν ἐν τοῖς φυτοῖς. πάλιν δ' ἄνευ μὲν τοῦ ἀπτικοῦ τῶν ἄλλων αἰσθήσεων οὐδεμία ὑπάρχει, ἀφῆ δ' ἄνευ τῶν ἄλλων ὑπάρ-
5 χει· πολλὰ γὰρ τῶν ζώων οὔτ' ὄψιν οὔτ' ἀκοὴν ἔχουσιν οὔτ' ὁσμῆς αἰσθησιν. καὶ τῶν αἰσθητικῶν δὲ τὰ μὲν

18. καὶ ante τὸ om. W || ἀνθρωπος VX || καὶ X Philop. καὶ reliqui etiam Them. Simpl. Soph. || 19. ἐστίν ἕτερον SUV Them., ἕτερόν ἐστίν ceteri etiam Simpl. Soph., ἐστίν om. Philop. || ἢ καὶ τιμ. UX Them. Bek. Trend. Torst., καὶ omisso ἢ Philop., καὶ om. etiam Soph. Bhl. || 22. ἢ ψυχῆ EVy Simpl., ἢ om. Soph. || γίνονται SUVX Soph. Bek. Trend. Torst. || 23. σχημά- των ὁ λόγος W || 24. ἐστίν PVX, εἴη T || 25. κοινὸν <μόνον> coní. Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 707, et quidem τῷ κοινῷ λόγῳ... μόνῳ interpr. Philop. 257, 13 || 26. ἐστίν: SUXP Soph., ἐστίν Them. || 27. κατὰ] πρὸς W || καὶ τὸ ἄτομον ETy, τὸ om. Simpl. et, ut videtur, Soph. || 28. τὰ S || παρὰ S, ἐπὶ V || καὶ τὰ.... 30. σχημάτων om. V || 29. κατὰ] περὶ τὴν SUVX || 31. μὲν τὸ τρί. V Soph. || 32. ὥστε καὶ καθ' suscepit Torst. e prima editione E, reliqui omnes om. καὶ, etiam Soph., ὥστε... 415 a, 1. σκεπτέον unc. incl. Essen², p. 30 || 33. τὸ PU Soph., om. V || οὕτως ἔχουσιν ἐφεξῆς V.

415 a, 3. οἷον ἐν τοῖς φυτοῖς suscepit Torst. e prima editione E, om. reliqui || 6. ὁσμῆς ὅλως αἰσθησιν STUWX Soph. Bek. Trend., ὅλως om. Ey Torst. Belger Bhl.

je veux dire les hommes et tout autre animal, s'il en est, qui leur ressemble ou qui leur soit supérieur.

Il est donc évident qu'il [ne] peut y avoir une notion commune de l'âme, [que] de la même façon qu'[il y en a une] de la figure. Car, de même que, dans ce dernier cas, la figure n'est pas quelque chose [de déterminé], en dehors du triangle et des figures qui lui sont subordonnées, de même, dans le premier, l'âme [n'est pas un concept déterminé], en dehors des [diverses âmes] que nous avons indiquées. Et l'on pourrait aussi, en ce qui concerne les figures, énoncer une formule commune, qui s'appliquerait à toutes, mais qui ne conviendrait proprement à aucune figure. Il en est de même pour les âmes que nous avons énumérées. C'est pourquoi il est ridicule, en pareil cas et dans d'autres semblables, de chercher la définition générale, qui ne sera la définition propre d'aucune chose réelle, et de ne pas s'attacher, — laissant de côté une telle définition, [je veux dire la définition générale qui ne doit être que provisoire,] — à ce qui appartient en propre [à chaque forme particulière] et à l'espèce indivisible. Et ce qui a lieu dans le cas de l'âme, est analogue à [ce que nous constatons en] ce qui concerne les figures. Car, dans [la série des] figures comme dans [celle des] êtres animés, l'antérieur est toujours contenu en puissance dans ce qui vient ensuite; c'est ainsi que le triangle [est en puissance] dans le carré, et l'âme nutritive dans l'âme sensitive. Par suite, il faut étudier, en particulier, quelle est l'âme de chacune [des catégories des êtres animés], par exemple, quelle est celle de la plante et celle de l'homme ou de l'animal. Pour quelle raison les divers modes de l'âme sont ainsi disposés en une série [hiérarchique], c'est ce qu'il faudra examiner. Sans l'âme nutritive, en effet, l'âme sensitive n'existe pas, tandis que, chez les plantes, l'âme nutritive existe séparée de l'âme sensitive. De même encore, sans la sensibilité tactile, aucune autre [espèce de] sensibilité n'est donnée, tandis que le toucher est donné sans les autres [sens]. Beaucoup d'animaux, en effet, ne possèdent ni la vue, ni l'ouïe, ni la sensation de l'odeur. En outre, parmi

λογος

ἔχει τὸ κατὰ τόπον κινητικόν, τὰ δ' οὐκ ἔχει. τελευταῖον
δὲ καὶ ἐλάχιστα λογισμὸν καὶ διάνοιαν· οἷς μὲν γὰρ ὑπ-
άρχει λογισμὸς τῶν φθαρτῶν, τούτοις καὶ τὰ λοιπὰ πάντα,
10 οἷς δ' ἐκείνων ἕκαστον, οὐ πᾶσι λογισμὸς, ἀλλὰ τοῖς μὲν
οὐδὲ φαντασία, τὰ δὲ ταύτη μόνη ζῶσιν. περὶ δὲ τοῦ θεωρη-
τικοῦ νοῦ ἕτερος λόγος. ὅτι μὲν οὖν ὁ περὶ τούτων ἕκαστου
λόγος οὗτος οἰκειότατος καὶ περὶ ψυχῆς, δῆλον.

4.

Ἀναγκαῖον δὲ τὸν μέλλοντα περὶ τούτων σκέψιν ποιῆσθαι
15 λαβεῖν ἕκαστον αὐτῶν τί ἐστίν, εἴθ' οὕτως περὶ τῶν ἐχομένων
καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἐπιζητεῖν. εἰ δὲ χρὴ λέγειν τί ἕκαστον
αὐτῶν, οἷον τί τὸ νοητικόν ἢ τὸ αἰσθητικόν ἢ τὸ θρεπτικόν,
πρότερον ἔτι λεκτέον τί τὸ νοεῖν καὶ τί τὸ αἰσθάνεσθαι· πρό-
τεραι γὰρ εἰσι τῶν δυνάμεων αἱ ἐνέργειαι καὶ αἱ πράξεις κατὰ
20 τὸν λόγον. εἰ δ' οὕτως, τούτων δ' ἔτι πρότερα τὰ ἀντικείμενα
δεῖ θεωρηθῆναι, περὶ ἐκείνων πρῶτον ἂν δεοί διορίσαι διὰ τὴν
αὐτὴν αἰτίαν, οἷον περὶ τροφῆς καὶ αἰσθητοῦ καὶ νοητοῦ. ὥστε

8. ἐλάχιστον SUVWX, ἐλάχιστα etiam Philop. Soph. || διάνοιαν, οἷον ὁ (ὁ om. E et Soph.) ἄνθρωπος ἢ τι (ἢ εἴ τι Soph.) τοιοῦτον ἄλλο ὑπάρχει. οἷς Wy et a prima manu margo E et Soph. || 11. ταύτη μόνον SUX, ταύτη μόνη Them. Philop. Soph. || 15. τί ἐστίν om. SUX, leg. Them. Simpl. Philop. || 16. ἢ καὶ SUX Bek. Trend., ἢ om. Simpl. Soph. Torst. Bhl. || 18. πρότερον STUVWX Bek. Trend., πρότεραι Ey Them. Soph. Torst. Belger Bhl. || 20. τὸν om. E Soph. || 8' ante ἔτι omnes codd., insertum E || 21. δεῖ ταθ. om. W, leg. Philop. Soph., διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν post θεωρηθῆναι transponenda esse censet Christ.

les êtres doués de sensibilité, les uns possèdent la faculté de locomotion, les autres ne la possèdent pas. En dernier lieu [certains animaux], et [c'est] le plus petit nombre, ont le raisonnement et la pensée. Car ceux des êtres périssables qui sont doués du raisonnement ont aussi toutes les autres facultés, mais ceux qui possèdent l'une quelconque de ces dernières, ne sont pas tous doués du raisonnement; au contraire, certains d'entre eux n'ont même pas l'imagination, d'autres ne vivent que par elle seule. Quant à ce qui concerne l'intellect théorétique, le cas est différent. Il est donc évident que traiter de chacune de ces facultés en particulier, est aussi la façon la plus adéquate de traiter de l'âme.

λογισμὸς
καὶ νοῦς

θεωρητικῆ

CHAPITRE IV

Il est nécessaire que celui qui se propose de prendre ces facultés pour objet de son examen, saisisse d'abord l'essence de chacune d'elles et, ensuite, grâce à ce résultat, qu'il en étudie les caractères dérivés, c'est-à-dire les [caractères] autres [que ceux qui font partie de l'essence immédiate]. Mais, s'il faut dire ce qu'est chacune de ces facultés, par exemple, ce qu'est la faculté intellectuelle ou la faculté sensitive, ou la faculté nutritive, il faut, auparavant encore, déterminer ce que c'est que penser et ce que c'est que sentir. Car les actes et les fonctions sont logiquement antérieurs aux puissances. Et, s'il en est ainsi, comme il convient, avant même d'étudier ces actes, d'avoir examiné les objets corrélatifs, c'est ce qui concerne ces derniers qu'il faut d'abord déterminer, pour la même raison. Je veux dire qu'il faut traiter, d'abord, de l'aliment, du sensible et

τὸ ἐστίν

πρώτον περὶ τροφῆς καὶ γεννήσεως λεκτέον ἡ γὰρ θρεπτικὴ
 ψυχὴ καὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει, καὶ πρώτη καὶ κοινοτάτη
 25 δυνάμις ἐστὶ ψυχῆς, καθ' ἣν ὑπάρχει τὸ ζῆν ἅπασιν. ἥ ἐστὶν
 ἔργα γεννῆσαι καὶ τροφῇ χρῆσθαι· φυσικώτατον γὰρ τῶν
 ἔργων τοῖς ζῶσιν, ὅσα τέλεια καὶ μὴ πηρώματα, ἢ τὴν γένε-
 σιν αὐτομάτην ἔχει, τὸ ποιῆσαι ἕτερον ὅσον αὐτό, ζῶον μὲν
 ζῶον, φυτὸν δὲ φυτόν, ἵνα τοῦ ἀεὶ καὶ τοῦ θεοῦ μετέχωσιν ἢ
 415 b δύνανται· πάντα γὰρ ἐκείνου ὀρέγεται, καὶ ἐκείνου ἕνεκα πράττει
 ὅσα πράττει κατὰ φύσιν· τὸ δ' οὐ ἕνεκα διττόν, τὸ μὲν οὐ, τὸ
 δὲ φ· ἐπεὶ οὖν κοινωνεῖν ἀδυνατεῖ τοῦ ἀεὶ καὶ τοῦ θεοῦ τῇ συν-
 ερχείᾳ, διὰ τὸ μηδὲν ἐνδέχεσθαι τῶν φθαρτῶν ταῦτό καὶ ἐν
 5 ἀριθμῷ διαμένειν, ἢ δύνανται μετέχειν ἕκαστον, κοινωνεῖ
 ταύτῃ, τὸ μὲν μᾶλλον τὸ δ' ἥττον· καὶ διαμένει οὐκ αὐτὸ
 ἀλλ' ὅσον αὐτό, ἀριθμῷ μὲν οὐχ ἓν, εἶδει δ' ἓν.

ἔστι δὲ ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶντος σώματος αἰτία καὶ ἀρχή. ταῦτα
 δὲ πολλαχῶς λέγεται. ὁμοίως δ' ἡ ψυχὴ κατὰ τοὺς διωρισμένους
 10 τρόπους τρεῖς αἰτία· καὶ γὰρ ὅθεν ἡ κίνησις αὕτη, καὶ οὐ
 ἕνεκα, καὶ ὡς ἡ οὐσία τῶν ἐμφύγων σωμάτων ἡ ψυχὴ
 αἰτία. ὅτι μὲν οὖν ὡς οὐσία, ὁρῶν· τὸ γὰρ αἴτιον τοῦ εἶναι
 πᾶσιν ἡ οὐσία, τὸ δὲ ζῆν τοῖς ζῶσι τὸ εἶναι ἐστίν, αἰτία δὲ

23. γενέσεως P, καὶ γεννήσεως deleri vult Essen, progr. Stargard 1866
 p. 20 || 24. καὶ ante τοῖς om. V, ante πρ. om. UVXY || 25. ἥς οἷς VW, ἥς
 etiam Them. Philop. Soph. || 26. γεννῆσαι τε καὶ W, etiam Philop. Soph. ||
 χρῆσασθαι STUVX Soph. Trend., χρῆσθαι Philop. ad hunc locum et ad
 416 a, 18. || φυσικώτερον E et pr. γ, φυσικώτατον etiam Simpl. Philop.
 Soph. || 27. ζῶσι EX, ζῶσι Them. Philop. Soph. || 28. αὐτομάτων SUW Soph.,
 αὐτομάτην Them. Simpl. Philop. || 29. μετέχουσιν EU Soph., μετέχουσιν etiam
 Them. Philop.

415 b, 1. καὶ ἐκείνου ETUVW Them., ἐκείνου reliqui, etiam Soph. ||
 2. post φύσιν et post 3. φ, pro vulg. punctis, cola posui || τὸ δ' οὐ ... 3. φ
 unc. incl. Trend., leg. haec verba hoc loco Them. Philop. Simpl. Soph. ||
 3. ἀδυνατεῖ δύνανται Them. 92, 15 || post θεοῦ addendum ἄλλως ἢ τῆς γεννή-
 σεως coni. Essen², p. 32 || 4. τὸ αὐτὸ SUX Soph., ταῦτό Them. || 5. ταύτῃ κοι-
 νωνεῖ SUX Them. || 7. post δ' ἓν addit διόπερ τὸ σπέρμα τῶν ζῶων καὶ τῶν
 φυτῶν ὁργανόν ἐστὶ τῆς ψυχῆς T et singulis verbis mutatis vel omisais VXUm,
 apud veteres commentatores praeter Sophoniam nullum huius addita-
 menti vestigium || 8. ἔστι δὲ.... 28. ζῶσις num ab ipso Ar. scripta fuerint
 dubitat Susemihl, OEcon. p. 84 et ne sequentia quidem 28. Ἐμπεδοκλῆς...
 416 a, 18, Ἐλῆς satis connexa esse cum praecedentibus et sequentibus
 opinatur || 9. ὁμοῖως SUWX, ὁμοίως etiam Them. Philop. || διηρημένους SU et
 pr. X, διωρισμένους Them. Philop. || 10. αὐτῇ ES, αὐτῇ reliqui omnes, αὐτῇ
 unc. incl. Bhl., αὐτῇ scripsi || 11. ἡ ante οὐσία om. UX || 13. αἴτιον E, αἰτία
 etiam Philop. Soph.

ψυχὴ - αἰτία τοῦ ζῶντος

1 - ὅθεν ἡ κίνησις
 2 - οὐ ἕνεκα
 3 - οὐσία τῶν ἐμφύγων

de l'intelligible. Par conséquent, c'est de l'aliment et
 de la génération qu'il nous faut parler en premier lieu.
 L'âme nutritive, en effet, fait partie aussi [à titre de
 condition,] des autres âmes, elle est la première et la
 plus générale faculté psychique, et c'est grâce à elle que
 la vie appartient à tous les êtres [qui en sont doués].
 Or, la génération et l'usage de l'aliment sont les fonctions
 de cette âme. Car, pour tout être vivant qui a atteint son
 développement normal, et qui n'est pas incomplet, ou
 dont la génération n'est pas spontanée, la plus naturelle
 des fonctions est de réaliser un autre être semblable à
 lui, l'animal un animal et la plante une plante, afin de
 participer, comme ils peuvent le faire, à l'éternel et au
 divin. En effet, c'est là ce que tous les êtres désirent,
 et c'est ce en vue de quoi agissent tous ceux qui agissent
 naturellement. Or, ce en vue de quoi désigne deux
 choses différentes : [c'est,] d'une part, la fin [même],
 d'autre part, l'être pour qui [celle-ci est une fin]. Donc,
 puisque [les êtres naturels, dont l'éternel et le divin sont
 la fin,] ne peuvent pas participer [individuellement]
 d'une façon continue à l'éternel et au divin, parce qu'il
 n'est possible à aucun des êtres périssables de persister
 dans son individualité et son identité numérique, cha-
 cun d'eux y participe de la manière dont il peut y avoir
 part, l'un davantage, l'autre moins, de sorte qu'il subsiste,
 non point [identiquement] lui-même, mais semblable à
 lui-même, et non pas numériquement, mais spécifique-
 ment un.

L'âme est la cause et le principe du corps vivant. Ces
 mots se prennent en plusieurs acceptions, mais l'âme est
 également cause dans les trois sens que nous avons déter-
 minés. Car c'est elle qui est le principe du mouvement,
 [c'est elle qui est] la fin, et [c'est l'âme aussi qui est cause]
 comme forme essentielle des corps animés. Qu'elle soit
 cause] en tant qu'essence, c'est ce qui est évident. Car la
 cause de l'être est, pour toutes choses, l'essence. Or c'est
 la vie qui constitue l'être des vivants, et c'est l'âme qui en

ψ. θρεπτικὴ

τὸ δ' οὐ ἕνεκα

αἰτία

καὶ ἀρχὴ τοῦτου ἡ ψυχὴ. ἔτι τοῦ δυνάμει ὄντος λόγος ἡ
 15 ἐντελέχεια. φανερόν δ' ὡς καὶ οὐ ἔνεκεν ἡ ψυχὴ αἰτία ·
 ὡςπερ γὰρ ὁ νοῦς ἔνεκά του ποιεῖ, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ ἡ
 φύσις, καὶ τοῦτ' ἔστιν αὐτῆς τέλος. τοιοῦτον δ' ἐν τοῖς ζώοις ἡ
 ψυχὴ καὶ κατὰ φύσιν · πάντα γὰρ τὰ φυσικὰ σώματα τῆς
 ψυχῆς ὄργανα, καὶ καθάπερ τὰ τῶν ζώων, οὕτω καὶ τὰ
 20 τῶν φυτῶν, ὡς ἔνεκα τῆς ψυχῆς ὄντα. διττῶς δὲ τὸ οὐ
 ἔνεκα, τὸ τε οὐ καὶ τὸ φ. ἀλλὰ μὴν καὶ ὄθεν πρῶτον ἡ
 κατὰ τόπον κίνησις, ψυχὴ. οὐ πᾶσι δ' ὑπάρχει τοῖς ζώοις
 ἡ δύναμις αὕτη. ἔστι δὲ καὶ ἀλλοίωσις καὶ αὔξησις κατὰ
 ψυχὴν · ἡ μὲν γὰρ αἰσθησις ἀλλοίωσις τις εἶναι δοκεῖ, αἰ-
 25 σθάνεται δ' οὐθὲν ὁ μὴ μετέχει ψυχῆς. ὁμοίως δὲ καὶ περὶ αὔ-
 ξησεὺς τε καὶ φθίσεως ἔχει · οὐδὲν γὰρ φθίνει οὐδ' αὔξεται
 φυσικῶς μὴ τρεφόμενον, τρέφεται δ' οὐθὲν ὁ μὴ κοινωνεῖ
 ζωῆς. Ἐμπεδοκλῆς δ' οὐ καλῶς εἶρηκε τοῦτο, προστιθεὶς τὴν
 αὔξησιν συμβαίνειν τοῖς φυτοῖς κάτω μὲν συρριζουμένοις
 416 a διὰ τὸ τὴν γῆν οὕτω φέρεσθαι κατὰ φύσιν, ἄνω δὲ διὰ τὸ
 πῦρ ὡσαύτως. οὐτε γὰρ τὸ ἄνω καὶ κάτω καλῶς λαμβά-
 νει · οὐ γὰρ τὸ αὐτὸ πᾶσι τὸ ἄνω καὶ κάτω καὶ τῷ παντί,
 ἀλλ' ὡς ἡ κεφαλὴ τῶν ζώων, οὕτως αἰ ρίζαι τῶν φυτῶν,
 5 εἰ γὰρ τὰ ὄργανα λέγειν ἕτερα καὶ ταῦτ' αὐτοῖς ἔργους.
 πρὸς δὲ τοῦτοις τί τὸ συνέχον εἰς τὰναντία φερόμενα τὸ πῦρ
 καὶ τὴν γῆν; διασπασθήσεται γὰρ, εἰ μὴ τι ἔσται τὸ κω-

14. τοῦτου E fol. 1 r° (vid. append.) P Soph. 58, 31 et, ut videtur, Simpl. 111, 13 Philop. 271, 37, vulg. τούτων etiam Bhl. || τοῦ ἐν δυν. SUX, ἐν ομ. Simpl. || 15. ἔνεκα STUVWX Soph. || 16. νοεῖ ESTV, ποιεῖ etiam Philop. Soph. || 17. αὐτῆ UVWX Soph. Bek. Trend., αὐτῆς etiam Philop. Torst. Bhl. || 18. καὶ ante κατὰ φύσιν excepto U omnes codd., om. Trend., unc. incl. Torst., καὶ leg. etiam Simpl. Soph. || scripsisse Ar. ἐμψυχα σώματα, suspicatur Torst. || 20. διττῶς... 21. φ leg. haec verba hoc loco etiam Simpl. Philop. Soph. || 25. ψυχὴν ἔχει SUX Them. Soph., ἔχει ψυχὴν W Bek. Trend., μετέχει ψυχῆς ETV Torst. Bhl. || 26. αὔξάνεται TVX, αὔξεται etiam Them. Philop. || 27. μετέχει ψυχῆς W, κοινωνεῖ ζωῆς Them. Simpl. Philop. Soph. || 28. προσθέσει coni. Karsten, Emped. p. 454, προστιθεὶς coni. Essen², p. 22 || 29. ριζουμένων SUVWX, ριζουμένοις T Soph., verbum simplex etiam Them. 416 a, 3. τὸ αὐτὸ E Them. Philop. Torst., ταῦτ' αὐτοῖς reliqui, etiam Soph. || καὶ τῷ παντί unc. incl. Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 708 || 5. post ἔργους addunt edit. Ald. et Basil. : τὸ δ' αὐτὸ λέγειν ὄργανον φ ἂν ἦ τὰ αὐτὸ ἔργον, quae fluxisse e prima editione iudicat Torst., nihil huius additamenti habent veteres interpretes || 7. κωλύσον SUVW Soph. Bek. Trend.

est la cause et le principe. En outre, c'est l'acte qui est la forme de ce qui est en puissance. Il est évident aussi que l'âme est cause comme fin. De même, en effet, que l'intellect agit en vue d'un but, de même il en est de la nature, et ce but est sa fin. Or cette fin, chez les animaux, c'est l'âme, et cela en vertu de leur nature. Car tous les corps naturels sont les instruments de l'âme, — et aussi bien ceux des plantes que ceux des animaux, — ce qui indique que l'âme est ce en vue de quoi ils sont. Et *ce en vue de quoi* désigne deux choses : d'une part, la fin, d'autre part, l'être pour lequel elle est une fin.

Mais, en outre, l'âme est aussi le principe premier de la locomotion. Cependant cette faculté n'appartient pas à tous les vivants. Mais l'altération et l'accroissement ont lieu aussi en vertu de l'âme. En effet, on admet, avec raison, que la sensation est une espèce d'altération, et nul être qui n'a pas l'âme en partage n'est doué de sensibilité. Il en est de même en ce qui concerne la croissance et la diminution. Car rien ne peut dépérir ou s'accroître naturellement sans se nourrir, or aucun des êtres qui ne sont pas doués de vie ne se nourrit.

Et l'opinion exprimée par Empédocle n'est pas exacte en ceci, qu'il a ajouté que, chez les plantes, la croissance a lieu vers le bas, par le développement de la racine, parce que c'est dans cette direction que la terre se porte naturellement, et vers le haut, parce que le feu se meut dans cette direction. En effet, Empédocle n'entend pas comme il faut le haut et le bas. Car le haut et le bas ne sont pas, pour tous les êtres, la même chose que pour l'univers, mais ce qu'est la tête pour les animaux, les racines le sont pour les plantes, s'il est vrai que c'est par les fonctions qu'il faut juger de l'identité ou de la différence des organes. En outre, quelle sera, dans ce système, la cause qui retiendra ensemble le feu et la terre qui se meuvent dans des directions opposées? Ils devront, en effet, se séparer s'il n'y a pas quelque

λύον· εἰ δ' ἔσται, τοῦτ' ἐστὶν ἡ ψυχὴ καὶ τὸ αἷτιον τοῦ ἀυ-
ξάνεσθαι καὶ τρέφεσθαι. δοκεῖ δὲ τισιν ἡ τοῦ πυρὸς φύσις
10 ἀπλῶς αἰτία τῆς τροφῆς καὶ τῆς αὐξήσεως εἶναι· καὶ γὰρ
αὐτὸ φαίνεται μόνον τῶν σωμάτων ἢ τῶν στοιχείων τρεφό-
μενον καὶ αὐξόμενον. διὸ καὶ ἐν τοῖς φυτοῖς καὶ ἐν τοῖς
ζώοις ὑπολάβοι τις ἂν τοῦτο εἶναι τὸ ἐργαζόμενον. τὸ δὲ
συναίτιον μὲν πῶς ἐστίν, οὐ μὴν ἀπλῶς γε αἷτιον, ἀλλὰ
15 μᾶλλον ἡ ψυχὴ. ἡ μὲν γὰρ τοῦ πυρὸς αὐξήσις εἰς ἀπει-
ρον, ἕως ἂν ἢ τὸ καυστόν, τῶν δὲ φύσει συνισταμένων πάν-
των ἐστὶ πέρασ καὶ λόγος μεγέθους τε καὶ αὐξήσεως· ταῦτα
δὲ τῆς ψυχῆς, ἀλλ' οὐ πυρὸς, καὶ λόγου μᾶλλον ἢ ὕλης.

ἐπεὶ δ' ἡ αὐτὴ δύναμις τῆς ψυχῆς θρεπτικὴ καὶ γεννητικὴ,
20 καὶ περὶ τροφῆς ἀναγκαῖον διωρίσθαι πρῶτον· ἀφορίζεται γὰρ
πρὸς τὰς ἄλλας δυνάμεις τῷ ἔργῳ τούτῳ. δοκεῖ δ' εἶναι ἡ
τροφή τὸ ἐναντίον τῷ ἐναντίῳ, οὐ πᾶν δὲ παντί, ἀλλ' ὅσα τῶν
ἐναντίων μὴ μόνον γένεσιν ἐξ ἀλλήλων ἔχουσιν ἀλλὰ καὶ
αὐξήσιν· γίνεται γὰρ πολλὰ ἐξ ἀλλήλων, ἀλλ' οὐ πάντα
25 ποσά, ὅσον ὑγιᾶς ἐκ κάμνοντος. φαίνεται δ' οὐδ' ἐκεῖνα τὸν
αὐτὸν τρόπον ἀλλήλοις εἶναι τροφή, ἀλλὰ τὸ μὲν ὕδωρ
τῷ πυρὶ τροφή, τὸ δὲ πῦρ οὐ τρέφει τὸ ὕδωρ. ἐν μὲν οὖν
τοῖς ἀπλοῖς σώμασι ταῦτ' εἶναι δοκεῖ μάλιστα τὸ μὲν
τροφή τὸ δὲ τρεφόμενον. ἀπορίαν δ' ἔχει· φασὶ γὰρ οἱ
30 μὲν τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ τρέφεσθαι, καθάπερ καὶ αὐξά-

8. ἐστὶ V || καὶ τὸ αἷτιον om. X, τὸ om. T || post καὶ addendum τοῦτο πρῶτως
coni. Essen², p. 23 || 11. αὐτὸ] καὶ αὐτὸ V || ἡ τῶν στοιχείων unc. incl. Torst.,
leg. haec verba omissis verbis τῶν σωμάτων ἢ Them. Simpl. Philop., Soph.
habet τῶν σωμ. καὶ τῶν στοιχ. || 12. αὐξανόμενον SUVWX Them., αὐξόμενον
etiam Philop. Soph., καὶ <μὴ> αὐξόμενον <μόνον> coni. Essen² l. 1. ||
15. ἡ ante ψ. insert. E₁, leg. Them. || 17. τε om. TUVX, καὶ μεγέθους καὶ S
Them. || 18. τῆς om. SUVWX Them. Soph. et, ut videtur, Philop. || 19. ἐπεὶ
δ'] ἐστὶ δ' coni. Essen² l. 1., cui assentitur Susemihl, BJ. LXXXVIII, 13 ||
20. καὶ περὶ ETW, καὶ om. Philop. Them. Bek. Trend. Torst. || καὶ..... πρῶ-
τον· unc. incl. Essen² l. 1., cui assentitur Susemihl l. 1. || διωρίσθαι UV
Soph., διωρίσθαι γ Them., διωρίσθαι etiam Philop. || 21. ἢ] ἢ coni. Essen²,
p. 33, ἢ τροφή εἶναι W || 22. δὲ unc. incl. Id. ibid. || 23. γένεσιν E, γένεσιν
Soph. et, ut videtur, Them. || 24. πάντα om. SUXy et corr. E || 25. ποσά
om. UW, in rasura E || οὐκ V || 28. ἄλλοις SUX Philop., ἀπλοῖς etiam
Soph.

chose qui les en empêche. Mais, si une telle chose existe,
c'est elle qui est l'âme et la cause de la croissance et de la
nutrition. — Certains pensent que la nature du feu est,
au sens propre du mot, la cause de la nutrition et de l'ac-
croissement. Car c'est, manifestement, le seul des corps,
ou des éléments, qui se nourrisse et qui s'accroisse. On
pourrait penser, par conséquent, que c'est là ce qui opère
dans les plantes et dans les animaux. Mais le feu est,
sans doute, en un sens, la cause contributive [de l'accrois-
sement et de la nutrition], toutefois, il n'en est pas la cause
absolument, mais c'est plutôt l'âme [qui est cette cause].
En effet, l'accroissement du feu est indéfini, pourvu qu'il
y ait du combustible, tandis que la grandeur et la crois-
sance de tous les organismes naturels ont une limite et
une loi. Or ce sont là des manifestations de l'âme, mais
non pas du feu, et de la forme plutôt que de la matière.

La même faculté de l'âme étant nutritive et généra-
trice, c'est encore de la nutrition qu'il nous faut traiter
d'abord. C'est, en effet, par cette fonction que la faculté
dont il s'agit se définit par rapport aux autres. On pense
que c'est le contraire qui sert d'aliment au contraire, non
pas [il est vrai que] tout [contraire serve de nourriture] à
tout [contraire], mais [que ce rapport existe entre] les con-
traires qui, non seulement proviennent l'un de l'autre,
mais encore sont accrus l'un par l'autre. Car beaucoup
de choses proviennent l'une de l'autre, mais toutes ne
sont pas des quantités; c'est ainsi que le sain provient
du malade. Il est manifeste aussi que, même ces con-
traires [c'est-à-dire ceux qui sont accrus l'un par l'autre],
ne sont pas réciproquement l'aliment l'un de l'autre de
la même façon, mais que l'eau, par exemple, est l'aliment
du feu, tandis que le feu n'alimente pas l'eau. Telles sont
donc, dans les corps simples, les choses qui paraissent
précisément jouer [l'une par rapport à l'autre,] le rôle de
nourriture et de nourri.

Mais [cette conclusion soulève] une difficulté. Certains,
en effet, admettent que le semblable est nourri, de même

συναίτιον

πέρας
λόγος

λόγος

νεσθαι, τοῖς δ' ὡσπερ εἶπομεν τοῦμπλαλιν δοκεῖ, τὸ ἐναντίον
 τῷ ἐναντίῳ, ὡς ἀπαθοῦς ὄντος τοῦ ὁμοίου ὑπὸ τοῦ ὁμοίου,
 τὴν δὲ τροφήν μεταβάλλειν καὶ πέττεσθαι. ἡ δὲ μετα-
 βολὴ πᾶσιν εἰς τὸ ἀντικείμενον ἢ τὸ μεταξύ. ἔτι πάσχει
 35 τι ἡ τροφή ὑπὸ τοῦ τρεφομένου, ἀλλ' οὐ τοῦτο ὑπὸ τῆς
 416^b τροφῆς, ὡσπερ οὐδ' ὁ τέκτων ὑπὸ τῆς ὕλης, ἀλλ' ὑπ' ἐκεί-
 νου αὐτῆ. ὁ δὲ τέκτων μεταβάλλει μόνον εἰς ἐνέργειαν ἐξ
 ἀργίας. πότερον δ' ἐστὶν ἡ τροφή τὸ τελευταῖον προσγινό-
 μενον ἢ τὸ πρῶτον, ἔχει διαφορὰν. εἰ δ' ἄμφω, ἀλλ' ἡ
 5 μὲν ἄπεπτος ἢ δὲ πεπεμμένη, ἀμφοτέρως ἂν ἐνδέχοιτο τὴν
 τροφήν λέγειν. ἡ μὲν γὰρ ἄπεπτος, τὸ ἐναντίον τῷ ἐναν-
 τίῳ τρέφεται, ἡ δὲ πεπεμμένη, τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ. ὥστε
 φανερόν ὅτι λέγουσιν τινὰ τρόπον ἀμφοτέροι καὶ ὀρθῶς καὶ
 οὐκ ὀρθῶς. ἐπεὶ δ' οὐθὲν τρέφεται μὴ μετέχον ζωῆς, τὸ ἔμ-
 10 ψυχον ἂν εἴη σῶμα τὸ τρεφόμενον, ἢ ἔμψυχον, ὥστε καὶ
 ἡ τροφή πρὸς ἔμψυχόν ἐστὶ καὶ οὐ κατὰ συμβεθικός. ἐστὶ
 δ' ἕτερον τροφή καὶ αὐξητικῶ εἶναι. ἡ μὲν γὰρ ποσόν τι
 τὸ ἔμψυχον, αὐξητικόν, ἡ δὲ τὸδε τι καὶ οὐσία, τροφή.
 σώζει γὰρ τὴν οὐσίαν, καὶ μέχρι τούτου ἐστὶν ἕως ἂν
 15 τρέφεται. καὶ γενέσεως ποιητικόν, οὐ τοῦ τρεφομένου, ἀλλ'
 οἷον τὸ τρεφόμενον. ἡδὲ γὰρ ἐστὶν αὐτοῦ ἡ οὐσία, γεννᾷ δ'
 οὐθὲν αὐτὸ ἐαυτό, ἀλλὰ σώζει. ὥσθ' ἡ μὲν τοιαύτη τῆς
 ψυχῆς ἀρχὴ δυνάμεις ἐστὶν οἷα σώζειν τὸ ἔχον αὐτὴν ἢ

32. ὑπὸ τοῦ ὁμοίου om. EW, tuentur Them. Philop. || 34. τὸ post ἡ insert.
 E, leg. Them. Philop. || ἐτι] ἐπει dubitanter conl. Susemihl, OEcon. p. 84.
 416 b, 3. ἡ om. V || προσκρινόμενον in interpr. Them. Philop., προσγινό-
 μενον etiam Soph. || 4. εἰ δ' ἄμφω om. S || 5. ἂν] δ' ἂν X || 6. τῷ ἐναντίῳ om. S ||
 11. πρὸς] καὶ πρὸς V, πρὸς τὸ ἔμψ. Them. Simpl., post ἔμψυχον addendum ἢ
 ἔμψυχόν aut καὶ delendum censet Susemihl l. l. || ἐστὶ καὶ] ἐστὶ καὶ V
 Soph., ἐστὶ καὶ etiam Them. || 12. τροφή E Soph., τροφή etiam Them. ||
 14. ἂν καὶ τρέφει TW, ἂν τρέφει E, ἂν τρέφεται P Soph., ἂν τρέφει Y, vulgo ἂν
 καὶ τρέφεται || 15. γενέσεως ES Soph., γενέσεως etiam Them. Philop. || post
 ποιητικόν virgulam om. Bek. Trend. || 16. αὐτοῦ ἡ οὐσία STVWX Soph. Bhl.
 Wilson, Trans. of Ox. philol. Soc. 1882-3 p. 9, cui assentitur Susemihl,
 BJ. XXXIV, 28, ἡ οὐσία αὐτοῦ Philop., αὐτὴ ἡ οὐσία EU vet. transl. Bek.
 Trend., Them. interpretatur τοῦτο γὰρ ἐστὶν, unc. incl. haec verba Torst. ||
 17. αὐτὸ om. ETVW, leg. Philop. Soph. || 18. ἔχον etiam Philop. Soph.,
 δεχόμενον EWy.

aussi qu'il est accru, par le semblable; d'autres, comme nous l'avons dit, pensent, inversement, que le contraire [est nourri] par le contraire, parce que le semblable ne saurait pâtir par rapport au semblable, que la nourriture doit subir un changement et être digérée, et que, pour toutes les choses, le changement a lieu vers l'état opposé ou intermédiaire. D'ailleurs, l'aliment pâtit sous l'influence de l'être nourri, mais celui-ci ne pâtit pas sous l'influence de la nourriture, de même que le charpentier n'est pas passif par rapport à la matière, mais bien celle-ci par rapport à lui; quant au charpentier, il ne fait que passer de l'inaction à l'activité. Et puis, l'aliment, c'est-il ce qui s'ajoute finalement [à l'être nourri], ou ce qui s'y ajoute de prime abord? [La façon dont on résout] cette question amène une différence [fondamentale dans la solution de celle qui nous occupe]. Si l'un et l'autre sont également de l'aliment, mais l'un non assimilé, l'autre assimilé, on pourra admettre que la nutrition a lieu des deux façons. Car, en tant que l'aliment non assimilé [nourrit], le contraire est nourri par le contraire, mais, en tant que c'est l'aliment assimilé [qui nourrit], le semblable est nourri par le semblable. Par conséquent, il est clair qu'en un sens, les uns et les autres ont, à la fois, raison et tort.

Et, comme aucun être ne se nourrit s'il ne participe à la vie, c'est le corps animé, en tant qu'animé, qui est le sujet nourri, de sorte que la nourriture est relative à l'être animé [en tant que tel] et non par accident. Mais la quiddité de la nourriture est autre que celle de l'accroissant. En effet, en tant que l'être animé est un quantum, l'aliment est accroissant, et, en tant que [l'animal est] telle forme et telle essence, [l'aliment est] nourriture. Car la nutrition conserve l'essence, et [l'animal] subsiste aussi longtemps qu'il se nourrit. En outre, [la nutrition] est l'agent de la génération, non pas de l'être nourri [lui-même], mais [d'un être] semblable au sujet nourri. En effet, l'essence individuelle de celui-ci existe déjà, et aucun être ne s'engendre lui-même, mais seulement se conserve. De sorte que ce principe psychique [l'âme nutritive] est une

τοιούτων, ἢ δὲ τροφή παρασκευάζεται ἐνεργεῖν. διὸ στερηθὲν
 20 τροφῆς οὐ δύναται εἶναι. ἐπεὶ δ' ἐστὶ τρία, τὸ τρεφόμενον
 καὶ ᾧ τρέφεται καὶ τὸ τρέφον, τὸ μὲν τρέφον ἐστὶν ἡ
 πρώτη ψυχὴ, τὸ δὲ τρεφόμενον τὸ ἔχον ταύτην σῶμα, ᾧ
 δὲ τρέφεται, ἡ τροφή. ἐπεὶ δὲ ἀπὸ τοῦ τέλους ἀπαντα
 προσαγορεύειν δίκαιον, τέλος δὲ τὸ γεννησθαι οἷον αὐτό,
 25 εἴη ἂν ἡ πρώτη ψυχὴ γεννητικὴ οἷον αὐτό. ἔστι δὲ ᾧ τρέ-
 φεται διττόν, ὥσπερ καὶ ᾧ κυβερνᾶ, καὶ ἡ χεὶρ καὶ τὸ πη-
 δάλιον, τὸ μὲν κινεῖν καὶ κινούμενον, τὸ δὲ κινούμενον.
 πᾶσαν δ' ἀναγκαῖον τροφήν δύνασθαι πέττεσθαι, ἐργάζεται
 δὲ τὴν πέψιν τὸ θερμόν· διὸ πᾶν ἔμψυχον ἔχει θερμότητα.
 30 τύτῳ μὲν οὖν ἡ τροφή τί ἐστὶν εἴρηται· διασαφητέον δ'
 ἐστὶν ὕστερον περὶ αὐτῆς ἐν τοῖς οἰκείοις λόγοις.

22. ταύτην ETXy, et, ut videtur, Them., αὐτὴν reliqui, etiam Philop. Soph. ||
 23. ἐπεὶ δὲ... 25. αὐτὸ collocanda esse ante 20. ἐπεὶ censet Torst., cui assen-
 titur Essen², p. 35, eodem loco, quo vulgata, haec verba legerunt Them.
 Simpl. in interpr. 115, 27, Philop. Soph., nihil mutandum est || 25. γεννη-
 τικὸν ESTWX, γεννητικὴ etiam Soph. || δὲ] ἐλ con. Essen², p. 36 || τρέφει Ty
 et, ut videtur, Them., τρέφεται etiam Soph. || 26. καὶ ante ᾧ om. SUWX ||
 καὶ ἡ χεὶρ EVy, καὶ om. reliqui et scripti et impressi, leg. Simpl. et sine
 dubio Them., qui interpretatur τῇ τε χεὶρι καὶ || 27. κινούμενον (alterum) E
 sine rasura, reliqui codd. κινεῖν μόνον, etiam Them. (ex Biehlī saltem
 sententia, sed mihi admodum dubium videtur), Simpl. Alex. teste Philo-
 pono, vet. transl., Bek. Trend. Torst., μόνον κινούμενον interpretatur Phi-
 lop., κινούμενον μόνως Soph., κινούμενον μόνον Bhl., defendit etiam Ditten-
 berger l. l. p. 1613, τὸ μὲν κινεῖν τι κινεῖν, τὸ δὲ τοῦτο κινεῖν μόνον con.
 Essen² l. l., cui adversatur Zeller, Ar. f. Gesch. d. Ph. IX p. 537 || 28. δ']
 γὰρ con. Susemihl, OEcon. p. 84.

faculté capable de conserver qualitativement tel qu'il est
 l'[animal] qui la possède, et la nourriture est ce qui per-
 met [à cette faculté] de s'exercer. C'est pourquoi, privé de
 nourriture, celui-ci ne peut pas subsister.

Trois choses étant donc [nécessaires pour la nutri-
 tion, savoir] : l'être nourri, ce dont il se nourrit et ce
 qui le nourrit, ce qui le nourrit c'est l'âme primordiale,
 l'être nourri c'est le corps qui la possède, et ce dont
 il se nourrit c'est l'aliment. Mais, comme il est juste
 de dénommer chaque chose d'après sa fin, et que la fin
 c'est [pour l'être qui possède cette âme,] d'engendrer
 un être semblable à lui, l'âme primordiale sera, d'après
 cela, l'âme génératrice d'un être semblable à celui qui la
 possède.

Ce avec quoi [l'animal] se nourrit a une double signifi-
 cation, de même que *ce avec quoi l'on gouverne* désigne
 deux choses : la main et le gouvernail, l'une motrice et
 mue, l'autre [seulement] mue. Et il est nécessaire que
 tout aliment puisse être digéré. Or c'est le chaud qui
 opère la digestion. C'est pourquoi tout être animé possède
 de la chaleur. — Nous venons donc d'indiquer, d'une
 manière générale, ce qu'est la nutrition, nous nous expli-
 querons ultérieurement plus précisément à son sujet,
 dans des traités spéciaux.

5.

Διωρισμένων δὲ τούτων λέγωμεν κοινῇ περὶ πάσης αἰσθήσεως. ἢ δ' αἰσθησις ἐν τῷ κινεῖσθαι τε καὶ πάσχειν συμβαίνει, καθάπερ εἴρηται. δοκεῖ γὰρ ἀλλοίωσις τις εἶναι. φασὶ δὲ τινες καὶ τὸ ὅμοιον ὑπὸ τοῦ ὁμοίου πάσχειν. 35 αὐτοῦ δὲ πῶς δυνατόν ἢ ἀδύνατον, εἰρήκαμεν ἐν τοῖς καθόλου λόγοις περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν. ἔχει δ' ἀπορίαν διὰ τὴν καὶ τῶν αἰσθήσεων αὐτῶν οὐ γίνεται αἰσθησις, καὶ διὰ τὴν ἄνευ τῶν ἔξω οὐ ποιοῦσιν αἰσθησιν, ἐνότος πυρὸς καὶ γῆς καὶ 5 τῶν ἄλλων στοιχείων, ὧν ἐστὶν ἡ αἰσθησις καθ' αὐτὰ ἢ τὰ συμβεβηκότα τούτοις. δῆλον οὖν ὅτι τὸ αἰσθητικὸν οὐκ ἐστὶν ἐνεργεία, ἀλλὰ δυνάμει μόνον. διὸ καθάπερ τὸ καυστὸν οὐ καίεται αὐτὸ καθ' αὐτὸ ἄνευ τοῦ καυστικοῦ. ἔκαίε γὰρ ἂν ἑαυτὸ, καὶ οὐθὲν ἐδεῖτο τοῦ ἐντελεχείᾳ πυρὸς ὄντος. ἐπειδὴ 10 δὲ τὸ αἰσθάνεσθαι λέγομεν διχῶς (τὸ τε γὰρ δυνάμει ἀκοῦον καὶ ὄρων ἀκούειν καὶ ὄραν λέγομεν, κἂν τύχη καθεῦδον, καὶ τὸ ἦδη ἐνεργοῦν), διχῶς ἂν λέγοιτο καὶ ἡ αἰσθησις, ἢ μὲν ὡς δυνάμει, ἢ δὲ ὡς ἐνεργείᾳ. [ὁμοίως δὲ καὶ τὸ αἰσθητόν, τὸ τε δυνάμει ὄν καὶ τὸ ἐνεργείᾳ.] πρῶτον μὲν οὖν ὡς 15 τοῦ αὐτοῦ ὄντος τοῦ πάσχειν καὶ τοῦ κινεῖσθαι καὶ τοῦ ἐνεργεῖν

32. λέγομεν VWX Them. Soph., λέγωμεν etiam Alex. 82, 23 || 33. τε] τ: STWX et sine dubio Them. Simpl., Marchl, Arist. Tierseele p. 17, 3, τ: τὸ αἰσθητήριον V, Alex. variat p. 82, 27 τ: et 86, 20, sed p. 86, 5 τε, τε etiam Philop.

417 a, 1. εἴρηται: V, εἴρηται μὲν S Simpl. Philop. ad hunc locum et Alex. ap. Philop., sed ad 417 a, 14 habet Philop. εἴρηται μὲν καὶ, reliqui εἰρήκαμεν, etiam, ut videtur, Soph. || καὶ ἐν STUWX || 2. post πάσχειν Alex. ap. Philop. tradit ferri etiam lectionem: λεκτέον δὲ καὶ νῦν, quod additamentum fort. leg. et Them. et Soph., non leg. Simpl. Philop. || 3. οὐ post 2. τ: SUX || 4. αἰσθήσεις SUX || 7. διὸ om. VW, leg. Philop. ad 417 b, 16 || καθάπερ] καὶ καθάπερ U, οὐκ αἰσθάνεται καθάπερ TX, καθάπερ οὐκ αἰσθάνεται S || 8. καθ' ἑαυτὸ E Torst., ὑφ' ἑαυτοῦ S Them., ὑφ' αὐτοῦ UV, καθ' αὐτὸ etiam Soph. || 9. αὐτὸ UX || 10. τὸ αἰσθάνομενον Soph. || ἀκοῦον καὶ ὄρων omnes codd., etiam E (Trend. et Torstrikio teste Bek.) || 13. δυνάμει et ἐνεργείᾳ P || ὁμοίως... 14. ἐνεργείᾳ quae Trend. suspecta videntur unc. inclusit Bhl. || αἰσθητόν pro αἰσθάνεσθαι: scripsit Torst. ex Alex. 83, 6, quod probat Brentano, die Psych. des Arist. 141, totum hunc locum leg. etiam Them. Simpl. Philop. vet. transl., defendit Barco, Aristotele, dell' anima vegetativa e sensitiva p. 43 || 15. post πάσχειν addendum τε censet Susemihl, OEcon. p. 84 || τοῦ ante ἐνεργεῖν om. EVWy Philop. Soph.

CHAPITRE V

Ces points étant établis, parlons, d'une manière générale, de toute sensation. La sensation résulte, comme nous l'avons dit, d'un mouvement subi et d'une passion; car elle paraît être une espèce d'altération. Certains disent, en outre, que le semblable pâtit sous l'influence du semblable. En quel sens il est possible ou impossible qu'il en soit ainsi, c'est ce que nous avons déterminé dans notre étude générale de l'action et de la passion. Mais il y a une difficulté sur le point de savoir pourquoi il ne se produit pas de sensation des sensoria eux-mêmes, et pourquoi, sans les objets extérieurs, ils ne provoquent pas de sensation, alors qu'il se trouve en eux du feu, de la terre et les autres éléments qui sont sensibles, soit en eux-mêmes, soit dans les accidents qui leur appartiennent. Il est évident, par conséquent, [dirons-nous,] que le sensitif n'est pas en acte, mais seulement en puissance. C'est pourquoi, de même que le combustible ne brûle pas de lui-même et sans le comburant (car, s'il en était ainsi, il se brûlerait lui-même et il ne serait pas besoin de l'existence du feu en acte) [de même le sensitif ne se sent pas lui-même].

Et, comme *le sentir* se prend en deux sens (car nous disons que ce qui est en puissance voyant et entendant voit et entend, alors même qu'il se trouve endormi, [et nous le disons] aussi [de] ce qui est en acte [voyant et entendant]), *la sensation* doit, de même, s'entendre de deux façons, l'une dans le sens de [sensation en] puissance, l'autre dans celui de [sensation] en acte. Et, de même aussi, *le sensible* désigne et le sensible en acte, et le sensible en puissance. Parlons donc d'abord comme si la passion, le mouvement et l'actuation étaient la même chose, car le mouvement est un

αἰσθησις

κινεῖσθαι

πάσχειν

τὸ αἰσθάνεσθαι

ἡ αἰσθησις

τὸ αἰσθητόν

λέγωμεν · καὶ γὰρ ἔστιν ἡ κίνησις ἐνεργεία τις, ἀτελής μὲν-
 τοι, καθάπερ ἐν ἑτέροις εἴρηται. πάντα δὲ πάσχει καὶ κινεῖται
 ὑπὸ τοῦ ποιητικοῦ καὶ ἐνεργείᾳ ὄντος. διὸ ἔστι μὲν ὡς ὑπὸ τοῦ
 ὁμοίου πάσχει, ἔστι δὲ ὡς ὑπὸ τοῦ ἀνομοίου, καθάπερ εἴπο-
 20 μεν · πάσχει μὲν γὰρ τὸ ἀνόμοιον, πεπονηθὸς δ' ὁμοίον ἔστιν.
 διαιρετέον δὲ καὶ περὶ δυνάμεως καὶ ἐντελεχείας · νῦν
 γὰρ ἀπλῶς λέγομεν περὶ αὐτῶν. ἔστι μὲν γὰρ οὕτως ἐπι-
 στῆμόν τι ὡς ἂν εἴποιμεν ἀνθρωπὸν ἐπιστήμονα, ὅτι ὁ
 ἀνθρώπος τῶν ἐπιστημόνων καὶ ἐχόντων ἐπιστήμην · ἔστι δ'
 25 ὡς ἤδη λέγομεν ἐπιστήμονα τὸν ἔχοντα τὴν γραμματικὴν ·
 ἑκάτερος δὲ τούτων οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον δυνατὸς ἔστιν, ἀλλ'
 ὁ μὲν ὅτι τὸ γένος τοιοῦτον καὶ ἡ ὕλη, ὁ δ' ὅτι βουλευθεὶς
 δυνατὸς θεωρεῖν, ἂν μὴ τι κωλύσῃ τῶν ἕξωθεν · ὁ δ' ἤδη
 θεωρῶν, ἐντελεχείᾳ ὦν καὶ κυρίως ἐπιστάμενος τὸδε τὸ Α.
 30 ἀμφοτέροι μὲν οὖν οἱ πρῶτοι κατὰ δύναντα ἐπιστήμονες,
 ἀλλ' ὁ μὲν διὰ μαθήσεως ἀλλοιωθεὶς καὶ πολλάκις ἐξ
 ἐναντίας μεταβαλὼν ἕξωθεν, ὁ δ' ἐκ τοῦ ἔχειν τὴν αἴσθησιν
 417 b ἢ τὴν γραμματικὴν, μὴ ἐνεργεῖν δ' εἰς τὸ ἐνεργεῖν ἄλλον
 τρόπον. οὐκ ἔστι δ' ἀπλοῦν οὐδὲ τὸ πάσχειν, ἀλλὰ τὸ μὲν
 φθορά τις ὑπὸ τοῦ ἐναντίου, τὸ δὲ σωτηρία μᾶλλον τοῦ δυνά-
 5 ναμὶς ἔχει πρὸς ἐντελέχειαν · θεωροῦν γὰρ γίνεταί τὸ ἔχον

16. λέγομεν STUWXy Simpl. Philop. Soph. || 17. πάντα... 20. ἔστιν unc. incl. Susemihl, OEcon. p. 84 || 21. punctum post ἐντελεχείας delendum et post νῦν addendum σαφέστερον · λίαν censet Essen, Beitr. z. Lōs. d. ar. Frage p. 33 || νῦν μὲν γὰρ TW, μὲν om. Soph., οὐ γὰρ ἀπλῶς conl. Roeper in Philolog. VII p. 238 || 22. ἐλέγομεν conl. Torst., λέγομεν etiam Philop. Soph. || 23. εἴπωμεν ETUVWY, εἴποιμεν etiam Soph. || 24. καὶ τῶν ἐχ. SUX || 25. ἤδη hoc loco positum suspectum videtur Torst., defendit Vahlen, Arist. Aufsätze II p. 26 || 26. ἑκάτερος... 28. ἕξωθεν in parenth. Torst., quod vituperat Vahlen I. I. || 28. κωλύσῃ Simpl., κωλύσῃ etiam Philop. || τρίτος δ' ὁ ἤδη e Soph. scripsit Torst., τρίτος δ' habet etiam Them., sed haud dubie per interpretamentum, vulgatam defendit Vahlen I. I. || 29. post θεωρῶν virgulam Torst. || ἄλλα literis scriptum E || 30. πρῶτοι unc. incl. Torst., tuentur Simpl. Soph. et sine dubio Them. || Torst. conl. ἀμφοτέροι μὲν οὖν οἱ κατὰ δύναντα ἐπιστήμονες ἐνεργεῖν γίνονται ἐπιστήμονες, ἀλλ'· tuetur vulgatam etiam Soph. || 32. pro αἴσθησιν conl. Torst. ἀριθμητικὴν, quod re vera habet Them., αἴσθησιν leg. Philop. Simpl. Soph. || 417 b, 4. comma post ὁμοίου (Bek. Trend.) deleuit Torst. || 5. γὰρ tuentur praeter omnes codd. Them. Simpl. Philop. Alex. 80, 4. 81, 11. 84, 7.

certain acte, acte imparfait toutefois, comme nous l'avons dit ailleurs. Or, toutes choses pâtissent et sont mues sous l'influence de l'agent et de ce qui est en acte [ce qu'elles sont en puissance]. C'est pourquoi, en un certain sens, [le semblable] pâtit sous l'influence du semblable, mais, en un autre sens, sous l'influence du dissemblable, comme nous l'avons dit. En effet, ce qui pâtit c'est le dissemblable, mais, après avoir pâti, il est semblable.

Mais il nous faut aussi établir des distinctions au sujet de la puissance et de l'acte, car, maintenant, nous venons d'en parler sans préciser. Quelque chose, en effet, peut être savant dans le sens où nous dirions que l'homme est savant parce que l'homme fait partie des êtres qui sont capables de science et qui sont doués de la connaissance scientifique. Mais, en un autre sens, nous appelons savant celui qui possède déjà la connaissance de la grammaire. Or l'un et l'autre ne sont pas savants en puissance de la même manière; en effet, le premier l'est, en ce sens, que son genre et sa matière sont tels, le second, en ce sens, qu'il est capable de se livrer, à volonté, à la contemplation [de la science], si aucun obstacle extérieur ne l'en empêche. Enfin, celui qui contemple actuellement [sa science], celui-là est savant en acte et il sait, au sens propre du mot, que cette chose est l'A. Les deux premiers sont donc, l'un et l'autre, savants en puissance, mais l'un [devra, pour passer à l'acte, avoir été] modifié par l'étude et avoir passé, plusieurs fois, de l'habitude contraire [à la science], tandis que ce sera d'une façon différente que l'autre passera, de [l'état, qui consiste à] posséder la sensibilité ou la grammaire, sans les exercer [actuellement], à [celui qui consiste dans] l'acte [même de sentir ou de mettre en œuvre la science grammaticale]. La *passion* n'est pas, non plus, un terme dont la signification [soit] unique. Mais, dans un sens, il désigne une destruction [produite] par le contraire, dans l'autre, [il signifie] plutôt la conservation de ce qui est en puissance par ce qui est en acte et semblable à lui de la même façon que la puissance par rapport à l'acte. Car c'est ce qui possède la

πάσχειν
φθορά

τὴν ἐπιστήμην, ὅπερ ἢ οὐκ ἔστιν ἀλλοιοῦσθαι (εἰς αὐτὸ γὰρ ἢ
ἐπίδοσις καὶ εἰς ἐντελέγειαν) ἢ ἕτερον γένος ἀλλοιώσεως.
διὸ οὐ καλῶς ἔχει λέγειν τὸ φρονεῖν, ὅταν φρονῆ, ἀλλοιοῦ-
σθαι, ὡςπερ οὐδὲ τὸν οἰκοδόμον ὅταν οἰκοδομῆ. τὸ μὲν οὖν
10 εἰς ἐντελέγειαν ἄγον ἐκ δυνάμει ὄντος κατὰ τὸ νοεῖν καὶ
φρονεῖν οὐ διδασκαλίαν ἀλλ' ἐτέραν ἐπωνυμίαν ἔχειν δι-
καιον · τὸ δ' ἐκ δυνάμει ὄντος μανθάνον καὶ λαμβάνον ἐπι-
στήμην ὑπὸ τοῦ ἐντελεγεῖα ὄντος καὶ διδασκαλικοῦ ἦτοι οὐδὲ
πάσχειν φατέον, [ὡςπερ εἴρηται,] ἢ δύο τρόπους εἶναι ἀλ-
15 λοιώσεως, τὴν τε ἐπὶ τὰς στερητικὰς διαθέσεις μεταβολὴν
καὶ τὴν ἐπὶ τὰς ἐξεις καὶ τὴν φύσιν. τοῦ δ' αἰσθητικοῦ ἢ μὲν
πρώτη μεταβολὴ γίνεται ὑπὸ τοῦ γεννῶντος, ὅταν δὲ γεν-
νηθῆ, ἔχει ἤδη ὡςπερ ἐπιστήμην καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι. καὶ
τὸ κατ' ἐνέργειαν δὲ ὁμοίως λέγεται τῷ θεωρεῖν · διαφέρει
20 δέ, ὅτι τοῦ μὲν τὰ ποιητικὰ τῆς ἐνεργείας ἐξωθεν, τὸ ὁρατὸν
καὶ τὸ ἀκουστόν, ὁμοίως δὲ καὶ τὰ λοιπὰ τῶν αἰσθητῶν.
αἴτιον δ' ὅτι τῶν καθ' ἕκαστον ἢ κατ' ἐνέργειαν αἰσθησις, ἢ
δ' ἐπιστήμη τῶν καθόλου · ταῦτα δ' ἐν αὐτῇ πῶς ἔστι τῆ
ψυχῆ. διὸ νοῆσαι μὲν ἐπ' αὐτῷ, ὅπότεν βούληται, αἰσθάν-
25 νεσθαι δ' οὐκ ἐπ' αὐτῷ · ἀναγκαῖον γὰρ ὑπάρχειν τὸ αἰσθη-
τόν. ὁμοίως δὲ τοῦτ' ἔχει καὶ ταῖς ἐπιστήμας ταῖς τῶν αἰ-

6. τὴν om. SX Alex. 80, 4, leg. Them. Philop. Alex. 81, 11. 84, 7 || εἰαυτὸ X
Soph., αὐτὸ Trend., αὐτὸ leg. Simpl. Philop. Them. 102, 9. 52, 13. Alex.
81, 12. 84, 10 || 7. ante ἐντελέγειαν addendum οἰκείαν censet Essen³, p. 30,
τὴν οἰκείαν add. Id., p. 42 || 9. τὸ μὲν... 11. δικαιον suspecta videntur Hay-
duckio, progr. Meldorf 1877 p. 11 || 10. Torst., cui assentitur Susemihl, BJ.
LXXIX, 101, conī. ἄγειν, leg. ἄγον Alex. 81, 15 et, ut videtur, Philop. ||
κατὰ unc. incl. Torst. Susemihl l. l., leg. Alex. l. l., μὴ κατὰ τὸ νοεῖν καὶ
φρονεῖν conī. Essen, p. 76, improbat Susemihl, BJ. l. l., aliter Essen³,
p. 41 || 12. ἐκ δυνάμει ὄντος unc. incl. Torst., tuentur Philop. Soph. Them.
52, 15, τὸ δὲ δυνάμει ὄν τῶς conī. Essen l. l. || 13. ἦτοι] εἴτα V Essen l. l. ||
οὐδὲν X Essen l. l., Hayduck l. l. legendum esse censet : οὐδὲ τοῦτο
πάσχειν || 14. ὡςπερ εἴρηται unc. inclusit Bhl., etiam Hayduck l. l. p. 11,
haec verba exstingui vult, om. SUX Them. Alex. 84, 26, Philop., leg. qui-
dem Soph., fort. post ἢ transponenda censet Susemihl, OEcon. p. 85. ||
18. pro ἔχει ἤδη ὡςπερ conī. ὡςπερ ἔχειν ἤδη Essen³, p. 31 || καὶ post αἰσθ.
om. EU, καὶ τὸ om. V, leg. καὶ τὸ Simpl. Philop. Alex. 85, 3 || 19. δὲ om.
SV, post ὁμοίως ponit E, κατ' ἐνέργειαν δὲ leg. etiam Philop. Alex. 85, 4 ||
24. ὅταν VWX Soph. || 26. ταῖς τῶν] αὐταῖς ἢ τῶν conī. Essen³ l. l.

science qui vient à contempler [cette science], et cette transition, ou bien n'est pas une altération, (car c'est en lui et vers son acte qu'a lieu le progrès), ou bien constitue un autre genre d'altération. C'est pourquoi il n'est pas exact de dire que le pensant, quand il vient à penser, subit une altération, pas plus que l'architecte lorsqu'il bâtit. Par conséquent, ce n'est pas le nom d'enseignement, mais un autre terme, qu'il convient d'appliquer au [processus] qui, en ce qui concerne l'être intelligent et pensant, fait passer à l'acte ce qui est en puissance. Quant à celui qui, partant de la [pure] puissance, apprend et reçoit la science de celui qui est [savant] en acte et capable d'enseigner, ou bien il ne faut pas dire [non plus,] qu'il pâtit, ou bien il faut admettre qu'il y a deux modes d'altération, [l'un qui est] le changement vers les dispositions privatives, l'autre, [le changement] vers les habitudes [positives] et [l'état conforme à] la nature [propre du sujet].

En ce qui concerne l'être sensitif, le premier changement a lieu sous l'influence du générateur; mais, lorsque [l'animal] a été engendré, alors il possède la sensibilité, de la même façon que [le savant possède] la science [qu'il ne contemple pas actuellement]. Quant à la [sensation] en acte, elle est analogue à la contemplation [actuelle de la science]. Mais il y a [entre elles] cette différence que, en ce qui concerne la première, les agents qui provoquent l'acte sont extérieurs, [je veux dire] le visible et le sonore aussi bien que les autres sensibles. La raison en est que c'est sur les choses individuelles que porte la sensation en acte, tandis que la science a pour objet les universaux. Or, ces derniers sont, en un sens, dans l'âme elle-même. C'est pourquoi il dépend du sujet de se livrer à l'intellection quand il le veut, tandis qu'il ne dépend pas de lui de sentir [quand il veut]. [Pour qu'il sente,] il est nécessaire, en effet, que le sensible soit donné. Il en est de même, aussi, en ce qui concerne les arts qui ont pour objet les choses sensibles, et pour la même raison, [à savoir] que les sensibles sont

σθητῶν, καὶ διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν, ὅτι τὰ αἰσθητὰ τῶν καθ' ἕκαστα καὶ τῶν ἐξωθεν.

ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων διασαφῆσαι καιρὸς γένοιτ' ἂν καὶ εἰς-
30 αὐθις. νῦν δὲ διωρίσθω τοσοῦτον, ὅτι οὐχ ἀπλοῦ ὄντος τοῦ δυνά-
μει λεγομένου, ἀλλὰ τοῦ μὲν ὡσπερ ἂν εἴποιμεν τὸν παῖδα δύνα-
σθαι στρατηγεῖν, τοῦ δὲ ὡς τὸν ἐν ἡλικίᾳ ὄντα, οὕτως ἔχει τὸ αἰσ-
418^aθητικόν. ἐπεὶ δ' ἀνόνομος αὐτῶν ἡ διαφορὰ, διώριστα δὲ περὶ
αὐτῶν ὅτι ἕτερα καὶ πῶς ἕτερα, χρῆσθαι ἀναγκαῖον τῷ πάσχειν
καὶ ἀλλοιοῦσθαι ὡς κυρίοις ὀνόμασιν. τὸ δ' αἰσθητικόν δυνάμει
ἐστὶν οἷον τὸ αἰσθητὸν ἤδη ἐντελεχείᾳ, καθάπερ εἴρηται. πά-
5σχει μὲν οὖν οὐχ ὁμοίον ὄν, πεπονθὸς δ' ὁμοίωται καὶ ἐστὶν
οἷον ἐκεῖνο.

6.

Λεκτέον δὲ καθ' ἑκάστην αἴσθησιν περὶ τῶν αἰσθητῶν
πρῶτον. λέγεται δὲ τὸ αἰσθητὸν τριχῶς, ὧν δύο μὲν καθ'
αὐτὰ φαμεν αἰσθάνεσθαι, τὸ δὲ ἐν κατὰ συμβεβηκός. τῶν
10 δὲ δύο τὸ μὲν ἴδιόν ἐστιν ἐκάστης αἰσθήσεως, τὸ δὲ κοινὸν
πασῶν. λέγω δ' ἴδιον μὲν ὃ μὴ ἐνδέχεται ἑτέρα αἰσθήσει
αἰσθάνεσθαι, καὶ περὶ ὃ μὴ ἐνδέχεται ἀπατηθῆναι, οἷον
ὄψις χρώματος καὶ ἀκοή ψόφου καὶ γεῦσις χυμοῦ. ἡ

31. εἴπομεν SUX, εἴποιμεν etiam Soph.

418 a, 2. τὸ ET || 3. δ' om. ES, τὸ δὲ Soph. || 4. καθάπερ εἴρηται ante
5. ἐστὶν transponenda censet Essen², p. 38 || 8. δύοιν SUX || 11. pro πασῶν
et 19. πάσαι; Schieboldt, De imag. disquis. etc. p. 15, coni. πλείονων et
πλείοσιν. || 13. puncto post χυμοῦ deleto verba ἡ..... 14. διαφορὰς in parenth.
ponenda censet Susemihl, OEcon. p. 85.

αἰσθητὰ < καθ' ἑκάστην αἰσθήσεως < κοινὸν πασῶν
κατὰ συμβεβηκός

des choses individuelles et des choses extérieures.

Mais nous aurons encore, ultérieurement, l'occasion d'éclaircir ces points. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir établi ceci, à savoir que ce qu'on dit être en puissance ne consistant pas dans une chose unique, mais [étant en puissance], soit dans le sens où nous dirions de l'enfant qu'il peut porter les armes, soit dans celui où nous le dirions de l'adulte, c'est en ce dernier sens qu'il faut l'entendre du sensitif. Mais, comme la diversité [de ces deux genres de puissances] n'a pas reçu de noms [spéciaux] et que, d'ailleurs, nous avons établi, en ce qui les concerne, qu'ils sont différents et comment ils le sont, nous serons nécessairement obligés de nous servir des termes de *pâtir* et d'*être altéré* comme si c'étaient les expressions propres. Or, le sensitif, ainsi que nous l'avons indiqué, est en puissance comme le sensible est déjà en acte. [Nous dirons] donc [que] le sensitif pâtit en tant qu'il n'est pas semblable, et [qu'] après avoir pâti, il est devenu semblable [au sensible] et qu'il est [alors] comme lui.

CHAPITRE VI

τὸ αἰσθητὸν

En ce qui concerne chaque sens en particulier, il nous faut parler d'abord des sensibles. Or, *le sensible* se prend en trois acceptions, dont deux [désignent], disons-nous, [des choses qui] sont senties par soi, et, la troisième, [des choses qui sont senties] par accident. Des deux premières [sortes de sensibles], l'une est [le sensible] propre à chaque sens, l'autre ce qui est commun à tous. J'appelle [sensible] propre celui qui ne peut pas être senti par un autre sens [que celui qui lui est spécialement affecté], et au sujet duquel il n'y a pas d'erreur possible; par exemple, la vue [a pour sensible propre] la couleur, l'ouïe le son, et le goût la saveur. Quant au toucher, il a [sans doute,

δ' ἀφή πλείους μὲν ἔχει διαφοράς · ἀλλ' ἐκάστη γε κρίνει
 15 περὶ τούτων, καὶ οὐκ ἀπατάται ὅτι χρῶμα οὐδ' ὅτι ψόφος,
 ἀλλὰ τί τὸ κεχρωσμένον ἢ ποῦ, ἢ τί τὸ ψοφοῦν ἢ ποῦ. τὰ
 μὲν οὖν τοιαῦτα λέγεται ἴδια ἐκάστου, κοινὰ δὲ κίνησις, ἡρε-
 μία, ἀριθμός, σχῆμα, μέγεθος · τὰ γὰρ τοιαῦτα οὐδεμιᾶς
 ἐστὶν ἴδια, ἀλλὰ κοινὰ πάσαις. καὶ γὰρ ἀφή κίνησις τίς
 20 ἐστὶν αἰσθητὴ καὶ ὄψει. κατὰ συμβεθῆκος δὲ λέγεται αἰ-
 σθητόν, οἷον εἰ τὸ λευκὸν εἶη Διάρους υἰός · κατὰ συμβε-
 θεκὸς γὰρ τούτου αἰσθάνεται, ὅτι τῷ λευκῷ συμβέθηκε
 τοῦτο οὐ αἰσθάνεται. διὸ καὶ οὐδὲν πάσχει ἢ τοιοῦτον ὑπὸ τοῦ
 αἰσθητοῦ. τῶν δὲ καθ' αὐτὰ αἰσθητῶν τὰ ἴδια κυρίως ἐστὶν
 25 αἰσθητά, καὶ πρὸς ἃ ἡ οὐσία πέφυκεν ἐκάστης αἰσθήσεως.

14. πλείους T || post διαφοράς signum orationis imperfectae ponit Torst.,
 cui adversatur Barco, Arist. dell' anima etc. p. 49 || ante ἐκάστη addendum
 ὡς censet Essen², p. 40 || ἐκατόν P || 15. τούτου V || 16. ἢ που om. U || ἢ
 τί... ποῦ om. V, ἢ ποῦ om. W || 17. ἐκάστη W et, ut videtur, Them. 106, 1,
 Soph. 70, 33, ἐκάστη X, vulgatam defendit etiam Barco l. 1. || 19. πάσαις
 om. UX et pr. S, πάντων re. S, πᾶσων videtur legisse Philop. || γὰρ ἢ ἀφή E ||
 τίς] τε V, om. U || 20. αἰσθητικὴ S || ὄψει] γέσσει coni. Steinhart, post ὄψει
 editi ante Bekkerum omnes ut videtur: καθ' αὐτὰ μὲν οὖν ἐστὶν αἰσθητὰ
 ταῦτα, quae legit etiam Soph. || 21. διάρους υἰός ET Soph., διάρου υἰός V,
 υἰός om. W, διάρους υἰός Simpl., et διάρους υἰός et διάρης Them., διάρης
 Philop., qui in nonnullis ἀντιγράφοις etiam scripturam esse διάρους υἰός
 commemorat || 22. αἰσθάνεται UX || τὸ λευκὸν W || 23. οὐ αἰσθάνεται ante
 22. συμβέθηκε transponenda censet Essen², p. 40 || καὶ om. SUV || ἢ
 om. SUX, tuentur et καὶ et ἢ Them. Soph. || 24. κυρίως τὰ ἴδια W ||
 25. ἐκάστου T.

pour sensibles,] plusieurs qualités. Mais [il est vrai], du
 moins, [que] chaque sens discerne [correctement] ces
 sensibles [propres], et [que la vue ou l'ouïe] ne se
 trompent pas quant à la couleur et quant au son, mais
 [seulement], soit sur la nature de l'objet coloré ou le lieu
 [où il se trouve], soit sur celle de l'objet sonore ou
 l'endroit [où il est]. Ce sont donc les sensibles de cette
 sorte qu'on dit être propres à chaque sens. Quant au
 mouvement, au repos, au nombre, à la figure et à la
 grandeur, ce sont des [sensibles] communs; car les
 sensibles de ce genre ne sont propres à aucun sens,
 mais communs à tous. En effet, un certain mouvement
 est sensible pour le toucher et pour la vue. On dit [qu'il
 y a] sensible par accident, dans le cas, par exemple, où
 [l'on perçoit que] la chose blanche est le fils de Diarès.
 Car c'est par accident que l'on sent celui-ci, et parce
 que l'objet [ainsi] senti est accidentellement uni au blanc.
 C'est pourquoi aussi, le sentant ne subit aucune action
 de la part du sensible en tant que celui-ci est tel. En outre,
 des sensibles par soi, ce sont les [sensibles] propres qui
 sont sensibles au vrai sens du mot, et c'est par rapport à
 eux que l'essence de chaque sens se détermine naturel-
 lement.

7.

Οὗ μὲν οὖν ἐστὶν ἡ ὄψις, τοῦτ' ἐστὶν ὁρατόν. ὁρατόν δ' ἐστὶ χρώμα μὲν, καὶ ὁ λόγῳ μὲν ἔστιν εἰπεῖν, ἀνώνυμον δὲ τυγχάνει ὄν· δῆλον δὲ ἔσται ὁ λέγομεν προσελθοῦσι μάλιστα. τὸ γὰρ ὁρατόν ἐστὶ χρώμα. τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ ἐπὶ τοῦ καθ' αὐτὸ ὁρατοῦ· καθ' αὐτὸ δὲ οὐ τῷ λόγῳ, ἀλλ' ὅτι ἐν 30 ἑαυτῷ ἔχει τὸ αἷτιον τοῦ εἶναι ὁρατόν. πᾶν δὲ χρώμα κινη- 418 b τικόν ἐστὶ τοῦ καθ' ἐνέργειαν διαφανοῦς, καὶ τοῦτ' ἐστὶν αὐτοῦ ἡ φύσις. διόπερ οὐχ ὁρατόν ἄνευ φωτός, ἀλλὰ πᾶν τὸ ἐκάστου χρώμα ἐν φωτὶ ὁράται. διὸ περὶ φωτός πρώτον λεκτέον τί ἐστὶν. ἐστὶ δὴ τι διαφανές. διαφανές δὲ λέγω ὃ ἐστὶ μὲν ὁρατόν, οὐ καθ' αὐτὸ δὲ ὁρατόν ὡς ἀπλῶς εἰπεῖν, ἀλλὰ δι' ἀλλότριον χρώμα. τοιοῦτον δὲ ἐστὶν ἄηρ καὶ ὕδωρ καὶ πολλὰ τῶν στερεῶν· οὐ γὰρ ἢ ὕδωρ οὐδ' ἢ ἄηρ, διαφανές, ἀλλ' ὅτι ἐστὶ φύσις ὑπάρχουσα ἢ αὐτῇ ἐν τούτοις ἀμφοτέροις καὶ ἐν τῷ αἰδίῳ τῷ ἄνω σώματι. φῶς δὲ ἐστὶν ἡ τούτου ἐνέργεια, 10 τοῦ διαφανοῦς ἢ διαφανές. δυνάμει δὲ ἐν ᾧ τοῦτ' ἐστὶ καὶ τὸ σκότος. τὸ δὲ φῶς οἷον χρώμα ἐστὶ τοῦ διαφανοῦς, ὅταν ἢ

26. ἢ om. SU || 27. μὲν EW, τε etiam Philop. Simpl. || 28. προσελθοῦσι. μάλιστα γὰρ con. Essen², p. 42 || μάλιστα om. SUX, leg. Soph. || 29. γὰρ ἄρ' Susemihl, BJ. XLII, 26, OEcon. p. 85 || τοῦτο..... 31. ὁρατόν unc. incl. Susemihl I. I. || 29, 30. τῶν καθ' αὐτὸ ὁρατῶν TW et E₁, τοῦ... ὁρατοῦ etiam Simpl. Philop. Soph. || 31. αὐτῷ X, αὐτῷ UV, ἑαυτῷ videntur legisse Them. Philop. || post χρώμα add. ἐν ἄλλῳ ἔχει, et κινητικόν..... b, 1. διαφανοῦς unc. incl. Essen² I. I. 418 b, 2. διόπερ..... 6. χρώμα] Susemihl I. I. con. : οὐ <γὰρ> ὁρατόν..... 4. ὃ <... οὐδὲν δὲ διαφανές δι' αὐτό, ἀλλὰ πᾶν δι' ἀλλότριον> vel simile quid et haec post 6. ἀλλότριον [χρώμα] transponenda, cf. Id., Phil. Woch. 1895 p. 4031, Essen², p. 43 con. : διόπερ λέγω ὃ ἐστὶ μὲν ὁρατόν, οὐ καθ' αὐτὸ δὲ ὁρατόν ὡς ἀπλῶς εἰπεῖν ἀλλὰ δι' ἄλλο τι ὄν, <εἶνα> χρώμα. τοιοῦτον δ' ἐστὶν, <ἢ> οὐχ ὁρατόν ἄνευ φωτός. ἀλλὰ πᾶν..... 4. διαφανοῦς. διαφανές δὲ ἐστὶν ἄηρ κτλ., de quo cf. Susemihl I. I. || πάντως ἐκαστον SUX Them. et fort. Simpl., πᾶν τὸ ἐκάστου etiam Soph. || 3. ὁράται: ETy Soph. Torst. Bhl., reliqui ὁρατόν || 6. χρώμα deleri vult Siebeck Philolog. XL p. 347, probat Susemihl, OEcon. I. I., χρ. leg. etiam Theoph. ap. Prisc. 7, 28 || 7. post στερεῶν add. οἷον ἕλεος κρύσταλλος T et margo U, similia Them. Philop. Soph. || 8. ἐστὶ τις φύσις UX Them. Simpl. Soph. Torst., om. τις reliqui || ὑπάρχουσα SUVX Them. Bek. Trend. || καί..... 9. σώματι unc. incl. Susemihl I. I., BJ. LXXXVIII, 13 || 9. virgulam post ἐνέρ. om. Bek. Trend. || <καί> τοῦ διαφ. con. Trend. || 10. post δὲ virgulam Torst., δυνάμει δὲ καὶ ἐν ᾧ τοῦτ' ἐστὶ, τὸ σκότος con. Steinhart I. I. || 11. ἢ om. E.

CHAPITRE VII

Ce sur quoi porte la vue, est le visible. Le visible c'est la couleur et, en outre, quelque chose que l'on peut, sans doute, décrire par le discours, mais qui se trouve n'avoir pas de nom [spécial]. Ce que nous voulons dire s'éclaircira surtout quand nous serons plus avancés [dans notre étude]. Car le visible c'est [à proprement parler,] la couleur.

La couleur, c'est ce qui revêt l'objet visible par soi. Et [il faut prendre les mots] *par soi*, non pas dans [leur] sens logique, mais, en ce sens, qu'il a en lui-même la cause de sa visibilité. Toute couleur est motrice du diaphane en acte, et c'est en cela que consiste sa nature. C'est pourquoi elle n'est pas visible sans lumière, mais c'est dans la lumière qu'est vue toute couleur d'un objet. Par conséquent, il nous faut d'abord parler de la lumière [et indiquer] quelle en est la nature.

[Nous dirons] donc [qu'il y a du diaphane. Par *diaphane*, j'entends ce qui est visible, sans être visible par soi à proprement parler, mais grâce à une couleur empruntée. Tels sont l'air, l'eau et un grand nombre de corps solides. Car ce n'est pas en tant qu'air, ni en tant qu'eau, qu'ils sont diaphanes, mais en tant qu'il y a une certaine nature identique, qui se trouve dans l'un et dans l'autre, et aussi dans le corps éternel situé au haut [de l'univers]. La lumière est l'acte de ce principe; [c'est l'acte] du diaphane en tant que diaphane, et là où le diaphane se trouve en puissance, il y a aussi l'obscurité. Quant à la lumière, c'est comme la couleur du diaphane, lorsque celui-ci est [réalisé] en acte par le feu ou quelque chose qui ressemble au corps qui occupe les régions supé-

τὸ διαφανές

φῶς - αὐτὸ
ἢ διαφανές

ἐντελεχεία διαφανές ὑπὸ πυρός ἢ τοιούτου οἷον τὸ ἄνω
 σῶμα · καὶ γὰρ τούτῳ τι ὑπάρχει· ἐν καὶ ταύτῳ. τί μὲν οὖν
 τὸ διαφανές καὶ τί τὸ φῶς, εἴρηται, ὅτι οὔτε πῦρ οὔθ' ὄλως
 15 σῶμα οὐδ' ἀπορροή σῶματος οὐδενός (εἴη γὰρ ἂν σῶμά τι καὶ
 οὔτως), ἀλλὰ πυρός ἢ τοιούτου τινός παρουσία ἐν τῷ διαφα-
 νεῖ · οὐδὲ γὰρ δύο σῶματα ἅμα δυνατόν ἐν τῷ αὐτῷ εἶναι ·
 δοκεῖ τε τὸ φῶς ἐναντίον εἶναι τῷ σκότει· ἔστι δὲ τὸ σκότος
 στέρησις τῆς τοιαύτης ἕξεως ἐκ διαφανούς, ὥστε ὁῦλον ὅτι
 20 καὶ ἡ τοῦτου παρουσία τὸ φῶς ἐστίν. καὶ οὐκ ὀρθῶς Ἐμπε-
 δοκλῆς, οὐδ' εἴ τις ἄλλος οὔτως εἴρηκεν, ὡς φερομένου τοῦ
 φωτός καὶ τεινομένου ποτὲ μεταξύ τῆς γῆς καὶ τοῦ περι-
 ἔχοντος, ἡμᾶς δὲ λανθάνοντος · τοῦτο γὰρ ἐστὶ καὶ παρὰ
 τὴν τοῦ λόγου ἐνάργειαν καὶ παρὰ τὰ φαινόμενα · ἐν μι-
 25 κρῶ μὲν γὰρ διαστήματι λάθοι ἂν, ἀπ' ἀνατολῆς δ' ἐπὶ
 δυσμᾶς τὸ λανθάνειν μέγα λίαν τὸ αἴτημα. ἔστι δὲ χρώ-
 ματος μὲν δεκτικὸν τὸ ἄχρουν, ψόφου δὲ τὸ ἄψοφον.
 ἄχρουν δ' ἐστὶ τὸ διαφανές καὶ τὸ ἀόρατον ἢ τὸ μόλις
 ὀρώμενον, οἷον δοκεῖ τὸ σκοτεινόν. τοιοῦτον δὲ τὸ διαφανές
 30 μὲν, ἀλλ' οὐχ ὅταν ἢ ἐντελεχεία διαφανές, ἀλλ' ὅταν δυ-
 νάμει · ἡ γὰρ αὐτὴ φύσις ὅτε μὲν σκότος ὅτε δὲ φῶς
 419^a ἐστίν. οὐ πάντα δὲ ὀρατὰ ἐν φωτὶ ἐστίν, ἀλλὰ μόνον ἐκάστου
 τὸ οἰκεῖον χρώμα · ἐνια γὰρ ἐν μὲν τῷ φωτὶ οὐχ ὀράται,
 ἐν δὲ τῷ σκότει ποιεῖ αἰσθησιν, οἷον τὰ πυρῶδη φαινόμενα
 καὶ λάμποντα (ἀνώνυμα δ' ἐστὶ ταῦτα ἐνὶ ὀνόματι), οἷον

12. ἢ.... 13. ταύτῳ unc. incl. Susemihl l. 1., Essen², p. 43 || 14. εἴρηται καὶ
 τί τὸ φῶς V, similiter in paraphr. Them. || 15. post σῶμα transferenda esse,
 quae nunc 17. leguntur, ita: σῶμα (οὐδὲ γὰρ.... εἶναι), οὐδ' ἀπορροή censet
 Torst., eundem, quem vulgata, ordinem servant Them. Simpl. Philop. ||
 15. οὔτε TVW, οὐδὲ etiam Them. || 16. πυρός ἢ τοιούτου πυρῶδους ἕξεως conī.
 Essen², p. 44 || ἢ τοιούτου τινός unc. incl. Susemihl l. 1. || 18. τε] δὲ TUVX
 Bek. Trend. || σκότω ES || ὁ TU, om. V || 20. τὸ φῶς ἢ τοῦτου παρουσία SUX,
 vulgatam tuetur Them. || 22. τεινομένου EV et vet. transl., vulgo γιγνομένου,
 etiam Them. || ποτὲ] πρότερον εἰς conī. Essen², p. 44 || τῆς γῆς.... περιέ-
 χοντος unc. incl. Id. ibid. || 24. τὴν ἐν τῷ λόγῳ SUX Them. Bek. Trend., τὴν
 τοῦ λόγου etiam Soph. || ἐνάργειαν TWy Soph. 73, 27, Torst. Bhl., ἐνέργειαν E,
 ἀλῆθειαν reliqui, etiam Them. || ἐν μικρῶ.... 26. αἴτημα unc. incl. Essen²,
 p. 44 || 26. ἔστι δὲ... κτλ. hunc loc. sic restituendum censet Essen², p. 45:
 ἔστι δὲ τὸ χρώματος μὴ δεκτικόν, τὸ ἄχρουν, ἀόρατον, ἢ τὸ μόλις.
 419 a, 3. σκότω E, σκότω Them., σκότει Soph.

rieures; car cette substance a quelque chose d'iden-
 tique et de pareil [à certains caractères du feu]. Nous
 avons indiqué, par conséquent, ce qu'est le diaphane
 et ce qu'est la lumière, et nous avons dit que [celle-
 ci n'est] ni du feu, ni, d'une manière générale, un corps,
 ni une émanation d'aucun corps (en effet, même dans
 cette dernière hypothèse, elle serait un corps), mais
 l'immanence, dans le diaphane, du feu ou de quelque
 chose de semblable, — car il n'est pas possible que deux
 corps soient à la fois dans le même lieu. D'ailleurs, on
 pense [, avec raison,] que la lumière est le contraire de
 l'obscurité. Or, l'obscurité est la privation, dans le dia-
 phane, de cette disposition [que produit la présence du
 feu]; par suite, il est évident aussi que la lumière est
 l'opération de celui-ci [dans le diaphane]. Et Empédocle,
 — aussi bien que tout autre, s'il en fut, qui a soutenu la
 même opinion, — a tort de prétendre que la lumière se
 meut et s'étend [progressivement], à un moment donné,
 entre la terre et ce qui entoure [l'univers], mais [que ce
 mouvement] nous échappe. Car cette opinion est con-
 traire à l'évidence logique et à celle des sens. Il serait
 possible, en effet, que, [se produisant] à travers une petite
 distance, ce mouvement nous échappât, mais que, de
 l'orient à l'occident, il passe inaperçu, c'est une supposi-
 tion excessive.

Le véhicule de la couleur c'est l'incolore, et celui du
 son le silencieux. L'incolore est diaphane et [, aussi,]
 ce qui est invisible ou ce qui est à peine visible, comme
 paraît être l'obscur. C'est [encore] le diaphane qui est
 tel, mais quand il est, non pas diaphane en acte, mais
 en puissance; car c'est la même nature [, à savoir le dia-
 phane,] qui est tantôt lumière et tantôt obscurité. Tout
 ce qui est visible ne l'est pas dans la lumière, mais il
 n'en est ainsi que de la couleur propre de chaque chose.
 Certains [visibles], en effet, ne sont pas vus dans la lumière,
 mais [ne] produisent la sensation visuelle [que] dans
 l'obscurité, comme, par exemple, les choses qui paraissent
 ignées et brillantes (il n'y a pas de terme commun pour

5 μύκης, κέρας, κεφαλαί ἰχθύων καὶ λεπίδες καὶ ὀφθαλμοί · ἀλλ' οὐδενὸς ὁράται τούτων τὸ οἰκείον χρώμα. δι' ἣν μὲν οὖν αἰτίαν ταῦτα ὁράται, ἄλλος λόγος · νῦν δ' ἐπὶ τοσούτον φανερόν ἐστιν, ὅτι τὸ μὲν ἐν φωτὶ ὁρώμενον χρώμα. διὸ καὶ οὐχ ὁράται ἄνευ φωτός · τοῦτο γὰρ ἦν αὐτῷ τὸ
10 χρώματι εἶναι, τὸ κινητικῶν εἶναι τοῦ κατ' ἐνέργειαν διαφανοῦς · ἢ δ' ἐντελέχεια τοῦ διαφανοῦς φῶς ἐστίν. σημεῖον δὲ τούτου φανερόν · ἐὰν γὰρ τις θῆ τὸ ἔχον χρώμα ἐπ' αὐτὴν τὴν ὄψιν, οὐκ ὄψεται · ἀλλὰ τὸ μὲν χρώμα κινεῖ τὸ διαφανές, οἷον τὸν ἀέρα, ὑπὸ τούτου δὲ συνεχοῦς ὄντος κινεῖται
15 τὸ αἰσθητήριον. οὐ γὰρ καλῶς τοῦτο λέγει Δημόκριτος οἰόμενος, εἰ γένοιτο κενὸν τὸ μεταξὺ, ὁράσθαι ἂν ἀκριβῶς καὶ εἰ μύρμηξ ἐν τῷ οὐρανῷ εἴη · τοῦτο γὰρ ἀδύνατόν ἐστιν. πάσχοντος γὰρ τι τοῦ αἰσθητικοῦ γίνεται τὸ ὄραν · ὑπ' αὐτοῦ μὲν οὖν τοῦ ὁρωμένου χρώματος ἀδύνατον · λείπεται δὲ ὑπὸ
20 τοῦ μεταξὺ, ὥστ' ἀναγκαῖόν τι εἶναι μεταξὺ · κενοῦ δὲ γενομένου οὐχ ὅτι ἀκριβῶς, ἀλλ' ὅπως οὐθὲν ὁφθήσεται.

δι' ἣν μὲν οὖν αἰτίαν τὸ χρώμα ἀναγκαῖον ἐν φωτὶ ὁράσθαι, εἴρηται. πῦρ δὲ ἐν ἀμφοῖν ὁράται, καὶ ἐν σκότει καὶ ἐν φωτὶ, καὶ τοῦτο ἐξ ἀνάγκης · τὸ γὰρ διαφανές ὑπὸ τούτου γίνεται
25 διαφανές. ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ περὶ ψόφου καὶ ὀσμῆς ἐστίν · οὐθὲν γὰρ αὐτῶν ἀπτόμενον τοῦ αἰσθητηρίου ποιεῖ τὴν αἴσθησιν, ἀλλ' ὑπὸ μὲν ὀσμῆς καὶ ψόφου τὸ μεταξὺ κινεῖται, ὑπὸ δὲ τούτου τῶν αἰσθητηρίων ἑκάτερον · ὅταν δ' ἐπ'

5. κέρας] κρέας coni. Chandler, Sugg. and emend. p. 7 || λεπίδες E, λεπίδες etiam Them. Philop. Soph. || 6. τούτων τὸ] τοῦτο T || 7. ὁράται E, ὁράται etiam Them. Philop. Soph. || 9. καὶ om. EUW Soph. || αὐτὸ W Trend., αὐτῷ etiam Them. Soph., tuentur Prantl, Arist. ub. d. Farben, Barco, Arist. dell' anima etc. p. 57, αὐτὸ ante ἣν transponendum censet Essen² l. 1. || τὸ] τῷ W, om. S Them. || 10. post χρ. εἶναι virgulam om. Bek. Trend. || 14. δὴ ETW, δὲ ἤδη Them., δὲ etiam Simpl. Soph. || 17. ἐστὶν ἀδύνατον SUX, ἀδύνατόν ἐστιν Soph. || 18. αἰσθητηρίου VW et, ut videtur, Philop., αἰσθητικοῦ etiam Soph., αἰσθήσεως in paraphr. Them. || 19. δὴ ETW, δὲ reliqui, etiam Them. Simpl. Soph. || 20. ὥστ'... μεταξὺ om. SUX, leg. Soph. || 22. δι' ἣν.... 25. διαφανές unc. incl. Susemihl, OEcon. p. 85, Essen², p. 46 || 23. σκότει E, σκότῳ Soph.

les désigner), tels sont l'agaric, la corne, les têtes des poissons, les écailles et les yeux. Mais la couleur propre d'aucune de ces choses n'est aperçue [dans l'obscurité]. Pour quelle raison, d'ailleurs, on les voit [dans l'obscurité], c'est une autre question. Quant à présent, ceci, tout au moins, est évident, à savoir que ce qui est vu à la lumière, c'est la couleur. C'est pourquoi aussi, sans la lumière, la couleur n'est pas vue. En effet, l'essence de la couleur c'est, pour elle, d'être motrice du diaphane en acte, et l'acte du diaphane est la lumière. La preuve de ce que nous disons est évidente. Car, si l'on place l'objet coloré sur [l'organe même de] la vue, il ne sera pas vu. Mais la couleur meut le diaphane, par exemple l'air, et celui-ci meut le sensorium auquel il est contigu. Car ce que dit Démocrite n'est pas exact, quand il croit que, si [l'espace] intermédiaire devenait vide, on pourrait voir nettement même une fourmi qui se trouverait dans le ciel. Cela, en effet, est impossible; car c'est [seulement] quand le sensitif éprouve une certaine passion, que la vision a lieu. Or, il est impossible, en conséquence [de ce que nous venons de dire], que cette passion soit produite par la couleur vue elle-même. Reste donc qu'elle le soit par l'intermédiaire, de sorte qu'il est nécessaire qu'il existe quelque chose [dans l'espace] intermédiaire. Si, au contraire, cet [espace] intermédiaire était vide, il ne faut pas dire qu'on verrait nettement, mais bien qu'on ne verrait absolument rien.

Nous avons dit, par conséquent, pour quelle raison il est nécessaire que la couleur [ne] soit vue [que] dans la lumière. Quant au feu, il est visible dans l'une et dans l'autre, dans la lumière et dans l'obscurité, et cela nécessairement. Car c'est grâce à lui que le diaphane devient diaphane. Le même raisonnement s'applique aussi au son et à l'odeur. En effet, aucun d'eux ne produit la sensation par son contact avec le sensorium, mais le son et l'odeur mettent en mouvement l'intermédiaire, et c'est celui-ci qui

αὐτό τις ἐπιθῆ τὸ αἰσθητήριον τὸ ψοφοῦν ἢ τὸ ὄζον, οὐδεμίαν
 30 αἰσθησιν ποιήσει. περὶ δὲ ἀφῆς καὶ γεύσεως ἔχει μὲν
 ὁμοίως, οὐ φαίνεται δὲ δι' ἣν δ' αἰτίαν, ὕστερον ἔσται δῆλον.
 τὸ δὲ μεταξύ ψόφων μὲν ἀήρ, ὀσμῆς δ' ἀνώνυμον· κοινὸν
 γὰρ ὅτι τι πάθος ἐπ' ἀέρος καὶ ὕδατος ἔστιν, ὥσπερ τὸ δια-
 φανὲς χρώματι, οὕτω τῷ ἔχοντι ὀσμῆν, ὃ ἐν ἀμφοτέροις
 35 ὑπάρχει τούτοις· φαίνεται γὰρ καὶ τὰ ἐνυδρα τῶν ζῴων
 419 b ἔχειν αἰσθησιν ὀσμῆς· ἀλλ' ὁ μὲν ἄνθρωπος καὶ τῶν πεζῶν
 ὅσα ἀναπνεῖ, ἀδυνατεῖ ὀσμᾶσθαι μὴ ἀναπνέοντα. ἢ δ' αἰτία
 καὶ περὶ τούτων ὕστερον λεχθήσεται.

29. τις ἐπιθῆ om. pr. E || τὸ ante αἰσθ. om. E || 32. codd. hoc loco non variant, vulgatam leg. etiam Philop. Simpl. et, ut videtur, Soph., sed Them. interpretatur: τὸ δὲ μεταξύ ψόφου καὶ ὀσμῆς ἀήρ καὶ ὕδωρ, unde Brandisius coni. Them. legisse τὸ δὲ μεταξύ ψόφων καὶ ὀσμῆς ἀνώνυμον, Torst. coni. ab Arist. haec fere scripta fuisse: τὸ δὲ μεταξύ ψόφου μὲν καὶ ὀσμῆς ἀήρ τε καὶ ὕδωρ· τὸ δὲ κοινὸν ἀνώνυμον· κοινόν...., nihil mutandum esse censet Bhl., vulgatam defendit etiam Barco, Arist. dell' anima etc. p. 58, τὸ δὲ μεταξύ..... b, 3. λεχθήσεται: unc. incl. Essen², p. 46 || 33. δὴ om. SUVWXY || 34. χρώματος P || post ὀσμῆν virgulam posui || δ ἐν] ἐν SX, ἐν ἐν P, ἐν TV.

419 b, 1. ὀσμῆς et 2. ὀσμᾶσθαι: ET || ἀλλ' 4. διορίσωμεν] ex Themistii et Sophoniae interpretationibus Torst. coni. Arist. haec fere scripsisse: ἀλλ' ὁ μὲν ἄνθρωπος καὶ τῶν πεζῶν ὅσα ἀναπνεῖ ἀδυνατεῖ ὀσμᾶσθαι μὴ ἀναπνέοντα, τὰ δὲ ἐνυδρα ὀσμᾶται καὶ μὴ ἀναπνέοντα. ἢ δ' αἰτία καὶ περὶ τούτων ὕστερον λεχθήσεται. νῦν δ' ἐκ τῶν εἰρημένων δῆλον τί ἐστὶν ὄψις. μετὰ δὲ ταῦτα λεκτέον περὶ ἀκοῆς καὶ ὀσφρήσεως· καὶ πρῶτον μὲν περὶ ψόφου καὶ ἀκοῆς διορίσωμεν, Simplicium vulgatam legisse et ex interpret. huius loci et quae p. 138 de Alexandro dicit certum est, vulgatam defendit Wilson, Trans. of Ox. philol. Soc. 1882-3 p. 6.

meut l'un ou l'autre sensorium. Si, au contraire, l'on place l'objet sonore ou odorant sur le sensorium lui-même, il ne produira aucune sensation. En ce qui concerne le toucher et le goût, il en est de même, mais [à première vue,] cela ne semble pas vrai. Pour quelle raison il en est ainsi, c'est ce qui deviendra manifeste ultérieurement. — L'intermédiaire des sons c'est l'air; celui des odeurs n'a pas de nom spécial. Car, de même que le diaphane pour la couleur, de même, pour l'objet odorant, ce [milieu] est un état commun à l'air et à l'eau, qui appartient également à l'un et à l'autre. En effet, il est manifeste que les animaux aquatiques, eux-mêmes, ont la sensation de l'odeur. Mais l'homme et tous ceux des animaux terrestres qui respirent, ne peuvent pas éprouver de sensation olfactive sans respirer. La cause de ces faits sera aussi indiquée plus loin.

8.

Nūn δὲ πρῶτον περὶ ψόφου καὶ ἀκοῆς διορίσωμεν. ἔστι
 5 δὲ διττὸς ὁ ψόφος· ὁ μὲν γὰρ ἐνεργεία τις, ὁ δὲ δυνάμει·
 τὰ μὲν γὰρ οὐ φαμεν ἔχειν ψόφον, οἷον σπόγγον, ἔρια, τὰ
 δ' ἔχειν, οἷον χαλκὸν καὶ ὅσα στερεὰ καὶ λεία, ὅτι δύνα-
 ται ψοφῆσαι. τοῦτο δ' ἐστὶν αὐτοῦ μεταξὺ καὶ τῆς ἀκοῆς
 ἐμποιῆσαι ψόφον ἐνεργεία. γίνεται δ' ὁ κατ' ἐνεργείαν ψό-
 10 φος αἰεί τινος πρὸς τι καὶ ἐν τινι· πληγῇ γὰρ ἐστὶν ἡ ποι-
 οῦσα. διὸ καὶ ἀδύνατον ἐνός ὄντος γενέσθαι ψόφον· ἕτερον
 γὰρ τὸ τύπτον καὶ τὸ τυπτόμενον· ὥστε τὸ ψοφοῦν πρὸς τι
 ψοφεῖ· πληγῇ δ' οὐ γίνεται ἄνευ φορᾶς. ὥσπερ δ' εἵπομεν,
 οὐ τῶν τυχόντων πληγῇ ὁ ψόφος· οὐθένα γὰρ ποιεῖ ψόφον
 15 ἔρια ἂν πληγῇ, ἀλλὰ χαλκὸς καὶ ὅσα λεία καὶ κοῖλα,
 ὁ μὲν χαλκός, ὅτι λείος· τὰ δὲ κοῖλα τῇ ἀνακλάσει πολ-
 λὰς ποιεῖ πληγὰς μετὰ τὴν πρώτην, ἀδυνατοῦντος ἐξελθεῖν
 τοῦ κινηθέντος. ἔτι ἀκούεται ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι, ἀλλ' ἦττον.
 οὐκ ἔστι δὲ ψόφου κύριος ὁ ἀήρ οὐδὲ τὸ ὕδωρ· ἀλλὰ δεῖ
 20 στερεῶν πληγῇ γενέσθαι πρὸς ἀλληλα καὶ πρὸς τὸν ἀέρα.
 τοῦτο δὲ γίνεται, ὅταν ὑπομένη πληγείσ ὁ ἀήρ καὶ μὴ δια-
 χυθῇ. διὸ ἐὰν ταχέως καὶ σφοδρῶς πληγῇ, ψοφεῖ· δεῖ γὰρ
 φθάσαι τὴν κίνησιν τοῦ ραπίζοντος τὴν θρύψιν τοῦ ἀέρος,

4. ἀκοῆς] ἀσπρήσεως EWXY et Soph., reliqui ἀκοῆς, etiam Them. || 5. ἐνεργεία (i. e. casu dativo) E (Trend.) et δυνάμει E Them. Simpl. Philop. Soph. Torst. Bhl., ἐνεργεία et δυνάμει reliqui || τις post ἐνεργεία om. Soph., leg. Them. Simpl. || 7. χαλκός T, χαλκὸν etiam Them. Soph. || 8. τοῦτο δ' ἐστὶν..... 9. ἐνεργεία unc. incl. Essen², p. 47 || 10. post τινι addendum πλήττοντος censet Chandler l. l. || 11. γίνεσθαι X Soph., probat Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 707 || τὸν ψόφον E, τὸν om. Soph. || 15. ἔρια ἢ κατάξαν ἢ πληγῇ, ἀλλὰ VX et margo U, vulgatam leg. Soph. et sine dubio Philop. || 18. ἐν] μὲν ἐν coni. Torst. || ἀλλ' ἦττον unc. incl. Torst., om. Soph., videntur legisse Them. Simpl. Philop. || 19. οὔτε TW, οὔτε δὲ E, οὐδὲ etiam Simpl. Soph. || 20. καὶ] Torst. coni. ἢ καὶ, quod iam Steinhart l. l. coniecerat, vulgatam tuentur Philop. Simpl. Soph. || 21. ὑπομένη E et fort. Simpl., ὑπομένη Soph.

CHAPITRE VIII

Maintenant, traitons d'abord du son et de l'ouïe. Le son peut se prendre en deux sens; car il y a le son en puissance et le son en acte. Nous disons, en effet, de certains corps, qu'ils n'ont pas de son, telles sont, par exemple, l'éponge et la laine; de certains autres, qu'ils en ont, ainsi l'airain et tous les corps durs et polis, parce qu'ils peuvent émettre des sons, c'est-à-dire produire le son en acte dans le [milieu] intermédiaire entre eux et l'ouïe. Le son en acte est toujours produit par une chose en rapport avec une autre chose, et en quelque chose. C'est, en effet, le choc qui est la cause efficiente [du son]. C'est pourquoi aussi, il est impossible qu'un seul et unique objet produise un son, car ce qui frappe et ce qui est frappé sont distincts. Ainsi, ce qui résonne [ne] le fait [que quand il est] en rapport avec quelque autre chose. En outre, le choc n'a pas lieu sans un mouvement de translation. Mais, comme nous l'avons dit, le son n'est pas le choc de n'importe quels corps. Car la laine ne produit aucun son quand on la frappe, mais bien l'airain et les corps lisses et creux: l'airain, parce qu'il est lisse; quant aux objets creux, à la suite du premier choc, ils en produisent plusieurs autres, à cause de la répercussion, l'[air] qui a été mis en mouvement ne pouvant pas sortir [de ces objets]. En outre, le son est entendu dans l'air, et aussi dans l'eau, quoique à un moindre degré. Toutefois, ni l'air, ni l'eau ne constituent la cause maîtresse du son; mais il faut qu'il se produise un choc de deux solides l'un contre l'autre et contre l'air. Cela a lieu lorsque l'air soutient le coup et ne se disperse pas. C'est pourquoi, lorsque l'air est frappé rapidement et fortement, il résonne. Il faut, en effet, que le mouvement de l'objet qui le frappe devance le brisement de l'air, comme si l'on

ὥσπερ ἂν εἰ σωρὸν ἢ ὄρμαθὸν ψάμμου τύπτοι τις φερόμε-
 25 νον ταχύ. ἡχώ δὲ γίνεται, ὅταν ἀπὸ τοῦ ἀέρος ἐνὸς γενομέ-
 νου διὰ τὸ ἀγγεῖον τὸ διορίσαν καὶ κωλύσαν θρυφθῆναι
 πάλιν ὁ ἀήρ ἀπωσθῆ, ὥσπερ σφαῖρα. εἶοικε δ' αἰεὶ γίνεσθαι
 ἡχώ, ἀλλ' οὐ σαφῆς, ἐπεὶ συμβαίνει γε ἐπὶ τοῦ φόφου
 καθάπερ καὶ ἐπὶ τοῦ φωτός · καὶ γὰρ τὸ φῶς αἰεὶ ἀνακλᾶ-
 30 ται (οὐδὲ γὰρ ἂν ἐγίνετο πάντῃ φῶς, ἀλλὰ σκότος ἔξω τοῦ
 ἡλιουμένου), ἀλλ' οὐχ οὕτως ἀνακλᾶται ὥσπερ ἀφ' ὕδατος
 ἢ χαλκοῦ ἢ καὶ τινος ἄλλου τῶν λείων, ὥστε σκιὰν ποιεῖν,
 ἢ τὸ φῶς ὀρίζομεν. τὸ δὲ κενὸν ὀρθῶς λέγεται κύριον τοῦ
 ἀκούειν. δοκεῖ γὰρ εἶναι κενὸν ὁ ἀήρ, οὗτος δ' ἐστὶν ὁ ποιῶν
 35 ἀκούειν, ὅταν κινηθῆ συνεχῆς καὶ εἰς. ἀλλὰ διὰ τὸ ψαθυρὸς
 420 εἶναι οὐ γεγωνεῖ, ἂν μὴ λείον ἢ τὸ πληγέν. τότε δὲ εἰς γί-
 νεται ἅμα διὰ τὸ ἐπίπεδον · ἐν γὰρ τὸ τοῦ λείου ἐπίπεδον.

ψοφητικὸν μὲν οὖν τὸ κινητικὸν ἐνὸς ἀέρος συνεχεῖα μέχρις
 ἀκοῆς. ἀκοῆ δὲ συμφοῆς ἀήρ · διὰ δὲ τὸ ἐν ἀέρι εἶναι, κινου-
 5 μένου τοῦ ἔξω ὁ εἰσὼ κινεῖται. διόπερ οὐ πάντῃ τὸ ζῶον ἀκούει,
 οὐδὲ πάντῃ διέρχεται ὁ ἀήρ · οὐ γὰρ πάντῃ ἔχει ἀέρα τὸ κι-

24. ὥσπερ ἂν... 25. ταχύ unc. incl. Susemihl, BJ. LXXXVIII, 13 || ἂν om. STUX, ἂν leg. Soph. || σωρὸν ἢ delendum censet Essen², p. 48 || τι con. Id. ibid. || 25. ταχύ] τάχει P || ἀπὸ τοῦ om. SUVX Torst., leg. Soph. et Alex., De anima 48, 1 (sed ὑπὸ pro ἀπὸ) || γινόμενου UVWX Soph. || 30. οὐ STUX Them., οὐδὲ etiam Soph. || 33. ἢ] ἢ scribesit Torst. e solo Philop., ἢ etiam Soph. || 33. τὸ δὲ... 35. εἰς partim corrupta partim alieno loco posita esse putat Torst., vide eius comment. crit. p. 148, tuentur Them. Philop. Simpl. Soph.

420 a, 1. Torst. suspicatur Arist. scripsisse τότε δὲ εἰς γίνεται καὶ ἅμα ἀφάλλεται, διὰ τὸ ἐπίπεδον, similiter in interpret. Them. et Philop., vulgatam leg. etiam Soph. || 2. ἅμα γὰρ διὰ U et Philop. in paraphr. || 4. ἀκοῆ δὲ συμφοῆς ἀήρ WPy Simpl. Philop. Soph. Torst. Kampe, Erkenntnissth. d. Ar. p. 75, Bon., Ind. Ar. 720 a, 11, vulgatam ἀκοῆ δὲ συμφοῆς ἀέρι leg. Them. Bhl. || διὰ τὸ εἶνα ἀέρα εἶναι con. Steinhart l. 1., quod iam Iul. Pacius coniecerat, διὰ τε τὸ, virgula ante διὰ posita, con. dubitanter Susemihl, OEcon. p. 85, διὰ δὲ τὸ εὐκίνητον (τοῦτο γὰρ ἦν τὸ ἀέρι εἶναι) con. Essen², p. 50, textum tuentur Simpl. Philop. || 5. τὸ εἰσὼ SUVX Bek. Trend., ὁ leg. etiam Them. Philop. Torst. Bhl. || κινεῖ STVW Bek. Trend., κινεῖται etiam Philop. Simpl. vet. transl. Torst., cui assentitur etiam Hayduck, progr. Gryph. 1873 p. 2, Bhl. || πάντα τὸ ζῶον ἀκούει, ἀλλ' ὡσὶν · οὐδὲ πανταχοῦ τοῦ σώματος διέρχεται · οὐ γὰρ W, similia habent et Them. et Philop., fluxisse e priori editione putat Torst., sed nihil nisi interpretamentum est, vulgatam tuentur Soph. Simpl. || 6. ὁ ἀήρ unc. incl. Torst., leg. Soph. || πάντῃ] μέτρη con. Essen² l. 1. || ἀέρα, ἀλλὰ τὸ x. con. Torst., ἀλλὰ non leg. Philop. Soph.

frappait un tas ou une file [de grains] de sable qui se mou-
 vrait rapidement.

L'écho se produit lorsque l'air, maintenu en une seule masse par une cavité qui le limite et l'empêche d'être dispersé, renvoie l'air [qui apporte la forme sonore,] comme une balle. Il semble qu'il y ait toujours répercussion du son; mais [elle n'est] pas [toujours] manifeste, car il en est du son comme de la lumière. La lumière, en effet, est toujours réfléchi (puisque, s'il n'en était pas ainsi, la lumière ne se répandrait pas partout, mais, en dehors des endroits exposés au soleil, l'obscurité [régnerait]), mais elle ne l'est pas toujours comme par l'eau, l'airain ou tout autre corps poli, de façon à projeter des ombres, caractère par lequel nous définissons la lumière. — Et c'est avec raison que l'on prétend que le vide est la condition fondamentale de l'audition; car on pense [en émettant cette opinion,] que le vide c'est l'air, et c'est bien, en effet, l'air qui est la cause efficiente de l'audition, lorsqu'il est mû en masse continue et unie. Mais, comme il est sans consistance, il ne résonne pas, si l'objet qu'il va frapper n'est pas lisse. Au contraire, [s'il heurte une surface lisse,] il devient alors un, grâce à cette surface elle aussi; car la surface de ce qui est lisse est une.

Le sonore c'est donc ce qui est capable de mou-
 voir, jusqu'à [l'organe de] l'ouïe, une portion d'air une et continue. L'air est naturellement uni à l'organe de l'ouïe; et comme [cet organe] est placé dans l'air, quand l'air extérieur se meut, l'air intérieur est mû [aussi]. C'est pour cela que l'animal n'entend pas par toutes ses parties, et que l'air ne [le] pénètre pas partout. Car l'élément qui [dans l'acte de la sensation,] doit se mouvoir lui-même, c'est-à-dire l'être animé, ne possède pas de l'air dans tous ses organes. L'air lui-même [avons-nous dit,] n'est

νησόμενον μέρος και ἔμφυχον. αὐτὸς μὲν δὴ ἄψοφον ὁ ἀήρ
 διὰ τὸ εὐθρυπτον· ὅταν δὲ κωλυθῆ θρύπτεσθαι, ἢ τούτου
 κίνησις ψόφος. ὁ δ' ἐν τοῖς ὤσιν ἐγκαταφοδοῦνται πρὸς τὸ
 10 ἀκίνητος εἶναι, ὅπως ἀκριβῶς αἰσθάνηται πάσας τὰς δια-
 φορὰς τῆς κινήσεως. διὰ ταῦτα δὲ και ἐν ὕδατι ἀκούο-
 μεν, ὅτι οὐκ εἰσέρχεται πρὸς αὐτὸν τὸν συμφυτῆ ἀέρα· ἀλλ'
 οὐδ' εἰς τὸ οὖς διὰ τὰς ἑλικας. ὅταν δὲ τοῦτο συμβῆ, οὐκ
 ἀκούει· οὐδ' ἂν ἢ μῆνιγξ κάμη, ὥσπερ τὸ ἐπὶ τῇ κόρῃ δέ-
 15 μα [ὅταν κάμη]. ἀλλὰ και σημεῖον τοῦ ἀκούειν ἢ μὴ τὸ
 ἡγεῖν αἰεὶ τὸ οὖς ὥσπερ τὸ κέρασ· αἰεὶ γὰρ οἰκείαν τινα κί-
 νησιν ὁ ἀήρ κινεῖται ὁ ἐν τοῖς ὤσιν· ἀλλ' ὁ ψόφος ἀλλό-
 τριος και οὐκ ἴδιος. και διὰ τοῦτο φασιν ἀκούειν τῷ κενῷ και
 ἡχοῦντι, ὅτι ἀκούομεν τῷ ἔχοντι ὠρισμένον τὸν ἀέρα. πότερον
 20 δὲ φοφεῖ τὸ τυπτόμενον ἢ τὸ τύπτον; ἢ και ἄμφω, τρό-
 πον δ' ἕτερον· ἔστι γὰρ ὁ ψόφος κίνησις τοῦ δυναμένου κι-
 νεῖσθαι τὸν τρόπον τοῦτον ὄνπερ τὰ ἀφαλλόμενα ἀπὸ τῶν
 λείων, ὅταν τις κρούσῃ. οὐ δὴ πᾶν, ὥσπερ εἴρηται, φοφεῖ
 τυπτόμενον και τύπτον, οἷον ἐὰν πατάξῃ βελόνῃ βελόνῃν·
 25 ἀλλὰ δεῖ τὸ τυπτόμενον ὁμαλὸν εἶναι, ὥστε τὸν ἀέρα ἀθροῦν
 ἀφάλλεσθαι και σείεσθαι. αἰ δὲ διαφοραὶ τῶν ψοφούντων
 ἐν τῷ κατ' ἐνέργειαν ψόφῳ δηλοῦνται· ὥσπερ γὰρ ἄνευ
 φωτὸς οὐχ ὁράται τὰ χρώματα, οὕτως οὐδ' ἄνευ ψόφου τὸ
 ὄξυ και τὸ βαρὺ. ταῦτα δὲ λέγεται κατὰ μεταφορὰν ἀπὸ

7. ἔμφυχον etiam Philop. Soph., ἔμφορον con. Torst., cui assentiuntur Hayduck l. l. et Dittenberger l. l. p. 1615 || ἔμφυχον, ὥσπερ ἢ κόρη τὸ ὑγρόν· αὐτὸ WP et margo U vet. transl. et, ut videtur, Philop., non leg. Soph., puncto post μέρος posito, και γὰρ πρὸς ἔμφυχον αὐτὸς legendum censet Essen², p. 50 || αὐτὸς e Them. scripserunt Torst. Bhl., ceteri αὐτὸ || 7. αὐτὸ... 9. ψόφος, ante 419 b, 33. τὸ δὲ transponenda con. Steinhart l. l., Susemihl vero, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 708, mutato δὲ in γὰρ ante 419 b, 25. ἡχώ || 10. ἀμετακίνητος con. Hayduck l. l., cui assentitur Essen², p. 51 || 12. τὸν συμφυτῆ... 13. ἑλικας unc. incl. Torst., leg. Simpl. Philop. Soph. || 14. οὐτ' ET || 15. ὅταν κάμη unc. inclusit Bhl., om. ETWPY Soph. || ἀλλὰ usque ad 18. ἴδιος unc. incl. Torst., tuentur Them. Simpl. Philop. Soph. || τοῦ ἀκούειν ἢ μὴ] τοῦ τίνι ἀκούομεν con. Essen², p. 51 || 16. αἰεὶ ante τὸ om. SVX, leg. Them. Soph. || αἰεὶ γὰρ] και γὰρ con. Essen² l. l. || 17. ὁ ante ἐν om. STUWX, leg. Soph. || 19. τὸν om. SUVX, leg. Simpl. || 22. ἀλλόμενα SVX, ἀφαλλόμενα Them. Philop. Simpl. Soph. || 23. κρούσῃ] ἐπικρούσῃ con. Essen² l. l. || 24. και τύπτον om. SUVX, leg. Philop. Simpl. Soph. (qui ἢ pro και habet) || 25. ἀθρόον STUWX || 26. ψόφων Ty Them. Soph., ψοφούντων etiam Philop. Simpl.

pas sonore, parce qu'il n'est pas consistant, mais, lorsqu'il est empêché de se disperser, son mouvement est le son. Quant à celui [qui fait partie de l'organe de l'ouïe], il est emprisonné dans les oreilles, afin qu'il y soit permanent, de façon à ce que [le sens] perçoive exactement toutes les différences du mouvement. C'est pourquoi nous entendons même dans l'eau, parce qu'elle ne peut pas pénétrer dans l'air naturellement inhérent [à l'ouïe]. Elle ne peut même pas entrer dans l'oreille, à cause des circuits du conduit auditif; si cela vient à se produire, on n'entend plus. On n'entend pas davantage, dans le cas où il existe une affection de la membrane de l'oreille, de même [qu'on ne voit pas] quand l'enveloppe de la pupille est atteinte d'une maladie. Un signe [qui permet de reconnaître] que l'on entend ou que l'on a perdu l'ouïe, c'est aussi que l'oreille [à l'état sain,] résonne toujours comme une corne [creuse]. Car l'air qui est renfermé dans les oreilles se meut toujours d'un mouvement qui lui est propre. Mais le son [reste néanmoins quelque chose d'étranger, et non pas [de] propre [à l'air intérieur à l'oreille]. Et c'est pour cela qu'on dit que nous entendons grâce au vide et à ce qui résonne, parce que nous entendons, en effet, grâce à l'organe qui contient de l'air [et un air] déterminé.

Est-ce le corps qui frappe ou celui qui est frappé qui émet le son? ou plutôt n'est-ce pas l'un et l'autre, mais l'un d'une façon, l'autre d'une autre? Le son, en effet, est un mouvement de ce qui peut être mû de la même façon que les corps qui rebondissent le sont par les objets polis, lorsqu'on les heurte [contre eux]. Mais, comme nous l'avons dit, [il ne faut] pas [en conclure que] tout [corps] qui frappe et tout [corps] qui est frappé émettent un son, comme, par exemple, si [l'on] frappe une aiguille [contre] une autre. Mais il faut que le [corps] frappé soit plan, de façon à ce que l'air soit ébranlé et rebondisse tout d'une pièce. Les différences des corps sonores se manifestent dans le son en acte. De même, en effet, que, sans la lumière, on ne voit pas les couleurs, de même, sans le son, on n'aperçoit pas l'aigu et le grave, — termes empruntés, par méta-

30 τῶν ἀπτῶν · τὸ μὲν γὰρ ὀξύ κινεῖ τὴν αἴσθησιν ἐν ὀλίγῳ
 χρόνῳ ἐπὶ πολὺ, τὸ δὲ βαρὺ ἐν πολλῷ ἐπὶ ὀλίγον. οὐ δὲ
 ταχὺ τὸ ὀξύ, τὸ δὲ βαρὺ βραδύ, ἀλλὰ γίνεται τοῦ μὲν
 διὰ τὸ τάχος ἢ κίνησις τοιαύτη, τοῦ δὲ διὰ βραδυτῆτα.
 420 b καὶ ἔοικεν ἀνάλογον ἔχειν τῷ περὶ τὴν ἀφήν ὀξεῖ καὶ ἀμ-
 βλεῖ · τὸ μὲν γὰρ ὀξύ οἶον κεντεῖ, τὸ δ' ἀμβλύ οἶον ὠθεῖ
 διὰ τὸ κινεῖν τὸ μὲν ἐν ὀλίγῳ τὸ δὲ ἐν πολλῷ, ὥστε συμ-
 βαίνει τὸ μὲν ταχὺ τὸ δὲ βραδύ εἶναι.
 5 περὶ μὲν οὖν ψόφου ταύτη διωρίσθω. ἡ δὲ φωνὴ ψόφος τίς
 ἐστὶν ἐμψύχου · τῶν γὰρ ἀψύχων οὐθέν φωνεῖ, ἀλλὰ καθ' ὁμοιό-
 τητα λέγεται φωνεῖν, οἷον αὐλὸς καὶ λύρα καὶ ὅσα ἄλλα τῶν ἀψύ-
 χων ἀπότασιν ἔχει καὶ μέλος καὶ διάλεκτον. εἶοικε γὰρ, ὅτι
 καὶ ἡ φωνὴ ταύτ' ἔχει. πολλὰ δὲ τῶν ζώων οὐκ ἔχουσι
 10 φωνήν, οἷον τὰ τε ἀναιμα καὶ τῶν ἐναίμων ἰχθύες. καὶ
 τοῦτ' εὐλόγως, εἴπερ ἀέρος κίνησις τίς ἐστὶν ὁ ψόφος. ἀλλ'
 οἱ λεγόμενοι φωνεῖν, οἷον ἐν τῷ Ἀγγελῷ, ψοφοῦσι τοῖς
 βραγχίσις ἢ τινι ἐτέρῳ τοιούτῳ. φωνὴ δ' ἐστὶ ζώου ψόφος,
 καὶ οὐ τῷ τυχόντι μορίῳ. ἀλλ' ἐπεὶ πᾶν ψοφεῖ τύπτοντός
 15 τινος καὶ τι καὶ ἐν τινι, τοῦτο δ' ἐστὶν ἀήρ, εὐλόγως ἂν
 φωνοῖ ταῦτα μόνον ὅσα δέχεται τὸν ἀέρα. ἡδὴ γὰρ τῷ
 ἀναπνεομένῳ καταχρησθῆται ἡ φύσις ἐπὶ δύο ἔργα, καθάπερ
 τῇ γλώττῃ ἐπὶ τε τὴν γεῦσιν καὶ τὴν διάλεκτον, ὧν ἡ μὲν
 γεῦσις ἀναγκαῖον (διὸ καὶ πλείοσιν ὑπάρχει), ἡ δ' ἐρμη-

31. ἐπ' om. SUVW, leg. Them. Philop. Simpl. || οὐ δὲ] ὥστε οὐχί TW Soph.,
 ὥστε οὐδὲ V, οὕτω X, οὐ δὲ etiam Simpl., οὐ δὲ... 33. βραδυτῆτα unc. incl.
 Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 708 || 33. κίνησις] αἴσθησις conl.
 Essen², p. 52.

420 b, 2. pro ἀμβλύ οἶον habet βαρὺ ὡςπερ P || 3. συμβαίνει ES, συμβαίνει
 Simpl. Philop. Soph. || 8. γάρ] δὲ SUV, γὰρ etiam Soph., post γὰρ virgulam
 posui || 10. ἀλλ' οὐδὲ τὰ ἐναίμα πάντα, οἷον ἰχθύες · P || post ἰχθύες et post
 11. ψόφος virgulas ponendas et kai... 11. ψόφος post 13. τοιούτῳ transpo-
 nendum censet Susemihl, BJ. XXXIV, 28 || 11. εἴπερ... ψόφος fortasse
 corrupta esse putat Torst., leg. Philop. Soph. Them. (qui pro ψόφος habet
 φωνή) || τις om. SUVX et in paraphr. Them. Philop., leg. Soph. || ἀλλ'.....
 13. τοιούτῳ unc. incl. Torst., leg. Them. Philop. Soph., defendunt Wilson,
 Phil. Rundschau 1882 N. 47, Trans. of Ox. philol. Soc. 1882-3 p. 9 et Suse-
 mihl l. 1. || 13. post ψόφος Torst. censet excidisse : οὐ πᾶς δὲ, vulgatam tue-
 tur Soph., qui 14. kai omisit, οὐ παντὸς δὲ, ἀλλ' οὐδὲ παντὶ μορίῳ in paraphr.
 Them. || 15. kai ante τι om. TW Soph., leg. Philop. Simpl. || 18. τε om.
 SUVWX, leg. Them. Soph. || 19. kai om. ET, leg. Them. Soph.

phore, à [ceux qui désignent des qualités] tangibles. — Car l'aigu meut la sensibilité en peu de temps et [d'une façon] plus [permanente], tandis que le grave la meut lentement et d'une façon plus passagère. Cependant, l'aigu n'est pas le rapide et le grave n'est pas le lent, mais l'aigu [ne] doit à sa rapidité, et le grave à sa lenteur, [que] d'être tel mouvement. Et il semble qu'il y ait analogie [entre eux] et ce qui, dans les qualités tangibles, est l'aigu et l'obtuse. Car l'aigu perce en quelque sorte, tandis que l'obtuse exerce comme une poussée, parce que l'un meut en peu de temps, l'autre lentement, de sorte que c'est [pour eux] une conséquence [de leur forme tangible], d'être l'un rapide et l'autre lent.

Tenons-nous en à ces considérations en ce qui concerne le son. Quant à la voix, c'est une espèce du son qui appartient à l'être animé. Car aucun des êtres inanimés n'en est doué, mais [c'est seulement] par comparaison [avec l'être animé que] l'on dit que [certains d'entre eux] ont une voix, par exemple la flûte, la lyre et tous les êtres inanimés qui ont le registre, la mélodie et le langage. Ils semblent, en effet [doués de voix], parce qu'elle aussi possède ces caractères. Mais beaucoup d'animaux n'ont pas la voix, tels sont ceux qui n'ont pas de sang, et, parmi ceux qui en ont, les poissons. Cela est rationnel, puisque le son est un certain mouvement de l'air. Quant aux poissons qui, à ce que l'on dit, possèdent la voix, comme ceux de l'Achéloüs, ils émettent des sons par les branchies ou un autre organe analogue. Or la voix est le son qu'émet l'animal, mais non par n'importe quelle de ses parties. En effet, comme tout son a lieu par le choc de quelque chose contre une autre chose et en quelque chose, cette dernière étant l'air, il est naturel que seuls les animaux qui reçoivent l'air en eux possèdent la voix. La nature se sert, en effet, de l'air respiré, pour deux fins : de même qu'elle emploie la langue à la fois pour le goût et pour l'articulation, et que, de ces deux fonctions, le goût est nécessaire [à l'existence], (et c'est pourquoi il appartient à un plus grand nombre [d'animaux]), tandis que l'élocution est en

20 νεία ἔνεκα τοῦ εὐ, οὕτω καὶ τῷ πνεύματι πρὸς τε τὴν θερ-
 μότητα τὴν ἐντὸς ὡς ἀναγκαῖον (τὸ δ' αἴτιον ἐν ἑτέροις εἰ-
 ρήσεται) καὶ πρὸς τὴν φωνήν, ὅπως ὑπάρχει τὸ εὐ. ὄργανον
 δὲ τῆ ἀναπνοῆς ὁ φάρυγξ· οὐ δ' ἔνεκα καὶ τὸ μόνιον
 ἐστὶ τοῦτο, πλεῦμων· τούτῳ γὰρ τῷ μορίῳ πλεῖστον ἔχει τὸ
 25 θερμὸν τὰ περὶ τῶν ἄλλων. δεῖται δὲ τῆς ἀναπνοῆς καὶ
 ὁ περὶ τὴν καρδίαν τόπος πρῶτος. διὸ ἀναγκαῖον εἶσω ἀνα-
 πνεομένου εἰσιέναι τὸν ἀέρα. ὥστε ἡ πληγὴ τοῦ ἀναπνεομένου
 ἀέρος ὑπὸ τῆς ἐν τούτοις τοῖς μορίοις ψυχῆς πρὸς τὴν κα-
 λουμένην ἀρτηρίαν φωνὴ ἐστίν. οὐ γὰρ πᾶς ζῶος ψόφος φωνή,
 30 καθάπερ εἶπομεν (ἐστὶ γὰρ καὶ τῆ γλώττῃ ψοφεῖν καὶ
 ὡς οἱ βήττοντες), ἀλλὰ δεῖ ἔμφυχόν τε εἶναι τὸ τύπτον
 καὶ μετὰ φαντασίας τινός· σημαντικὸς γὰρ δὴ τις ψόφος
 ἐστὶν ἡ φωνή· καὶ οὐ τοῦ ἀναπνεομένου ἀέρος, ὡς περὶ ἡ βήξ.
 421 ἀλλὰ τούτῳ τύπτει τὸν ἐν τῇ ἀρτηρίᾳ πρὸς αὐτήν. σημεῖον
 δὲ τὸ μὴ δύνασθαι φωνεῖν ἀναπνέοντα μηδ' ἐκπνέοντα,
 ἀλλὰ κατέχοντα· κινεῖ γὰρ τούτῳ ὁ κατέχων. φανερόν δὲ
 καὶ διότι οἱ ἰχθύες ἀφωνοὶ· οὐ γὰρ ἔχουσι φάρυγγα. τοῦτο
 5 δὲ τὸ μόνιον οὐκ ἔχουσιν, ὅτι οὐ δέχονται τὸν ἀέρα οὐδ' ἀνα-
 πνεοῦσιν. δι' ἣν μὲν οὖν αἰτίαν, ἕτερός ἐστι λόγος.

20. ἔνεκα STUVWX || 21. εἰρηται: SUWX Soph. et sine dubio Philop. ||
 22. ὑπάρχει EV, ὑπάρχει TW || 23. καὶ om. ESUWY || 24. πνεύμων STUVWXy
 Them. Philop. Simpl. Soph. || πλεῖστον SUVW Them. Soph., πλέον T ||
 28. ψυχικῆς δυνάμεως πρὸς W et Philop., vulgatam tuentur Simpl. Alex.
 apud Simpl. Soph. || 29. ante ψόφος addendum τῷ πνεύματι censet Essen²,
 p. 54 || 30. καθάπερ εἶπομεν delendum con. Id. ibid. || καὶ prius om. SUVX,
 posterius EW, leg. καὶ utrobique Soph. || 31. τε leg. etiam Soph., τὶ SUVX ||
 τὸ τύπτον unc. incl. Essen² l. 1. || 32. δὴ om. SUVWX, leg. Soph. || 33. pro
 ἀναπνεομένου Essen², p. 55 con. ἀνάγκη ἐκπνέομένου || βήξ ETy Them. (sed
 v. l. βήξ), βήξ etiam Philop. Simpl. Soph.
 421 a, 1. τῷ οὕτω τύπτειν con. Essen² l. 1. || 3. ἀλλὰ κατέχοντα om. E et
 Soph. || 3. τοῦτο EVW Bek. Trend., τούτῳ Them. Philop. Simpl. Soph. vet.
 transl. Torst. Bhl. || δὲ] γὰρ STUVW || 5. ἀναπνέουσιν. ἀλλ' οἱ λέγοντες οὕτως
 ἀμαρτάνουσιν. δι' SVW et vet. transl., ἀλλ' οἱ λέγοντες ὅτι φωνοῦσιν οἱ ἰχθύες
 διαμαρτάνουσιν. δι' X, et certe Philoponus legit tale additamentum || 6. μὲν
 οὖν] δ' VX, om. SU || ἔστι: SUVX Soph., ἔστω in paraphr. Philop.

vue du bien, de même elle emploie l'air respiré, à la fois à cause de la chaleur intérieure, comme [une condition] nécessaire [à la vie], (ce dont nous indiquerons ailleurs la raison), et pour la voix, afin de réaliser [aussi] le bien [de l'animal]. L'organe de la respiration est le larynx, et ce en vue de quoi cet organe lui-même existe, c'est le poumon; car les animaux terrestres possèdent, dans cette partie, une plus grande quantité de chaleur que les autres. La région qui environne le cœur a aussi, la première, besoin de la respiration. C'est pourquoi, il est nécessaire que l'air pénètre à l'intérieur de l'animal qui respire [pour arriver jusqu'à cette région]. En sorte que la voix est le choc de l'air respiré, [choc produit] par l'âme qui réside dans ces organes, contre ce qu'on appelle l'artère. En effet, tout son produit par l'animal n'est pas vocal, comme nous l'avons dit, (car on peut faire du bruit avec la langue et aussi comme ceux qui toussent), mais, [pour qu'il y ait voix,] il faut et que l'être qui produit le choc soit animé, et que cette action soit accompagnée de quelque représentation. Car la voix est un son expressif et elle n'est pas [seulement], comme la toux, [un choc] de l'air respiré, mais un choc de l'air contenu dans la trachée et contre elle, [choc] qu'il [(je veux dire l'animal)] produit au moyen de l'air respiré. La preuve en est que les animaux ne peuvent émettre de sons vocaux, ni pendant l'inspiration, ni pendant l'expiration, mais seulement quand ils retiennent leur respiration. Car celui qui retient [l'air respiré] s'en sert pour mouvoir [l'air contenu dans la trachée]. On voit aussi clairement pourquoi les poissons sont aphones: en effet, ils ne possèdent pas de larynx, et ils sont privés de cet organe parce qu'ils ne reçoivent pas l'air, et ne respirent pas. Pourquoi il en est ainsi, c'est une autre ques-
 tion.

9.

Περὶ δὲ ὀσμῆς καὶ ὀσφραντοῦ ἤττον εὐδιόριστόν ἐστι τῶν εἰρημένων· οὐ γὰρ ὀηλον ποιόν τί ἐστὶν ἢ ὀσμῆ, οὕτως ὡς ὁ ψόφος ἢ τὸ χρώμα. αἴτιον δ' ὅτι τὴν αἴσθησιν ταύτην οὐκ ἔχομεν ἀκριβῆ, ἀλλὰ χείρω πολλῶν ζώων· φαύλως γὰρ ἄνθρωπος ὀσμάται, καὶ οὐθενὸς ὀσφραίνεται τῶν ὀσφραντῶν ἄνευ τοῦ λυπηροῦ ἢ τοῦ ἠδέος, ὡς οὐκ ὄντος ἀκριβοῦς τοῦ αἰσθητηρίου. εὐλογον δ' οὕτω καὶ τὰ σκληρόφθαλμα τῶν χρωμάτων αἰσθάνεσθαι, καὶ μὴ διαδήλους αὐτοῖς εἶναι τὰς διαφορὰς τῶν χρωμάτων πλὴν τῷ φοβερῷ καὶ ἀφόβῳ· οὕτω δὲ καὶ τὰς ὀσμάς τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος. εἶκοι μὲν γὰρ ἀνάλογον ἔχειν πρὸς τὴν γεῦσιν καὶ ὁμοίως τὰ εἶδη τῶν χυμῶν τοῖς τῆς ὀσμῆς, ἀλλ' ἀκριβεστέραν ἔχομεν τὴν γεῦσιν διὰ τὸ εἶναι αὐτὴν ἀφήν τινα, ταύτην δ' ἔχειν τὴν αἴσθησιν τὸν ἄνθρωπον ἀκριβεστάτην· ἐν μὲν γὰρ ταῖς ἄλλαις λείπεται πολλῶν τῶν ζώων, κατὰ δὲ τὴν ἀφήν πολλῶν τῶν ἄλλων διαφερόντως ἀκριβοῖ. διὸ καὶ φρονιμώτατόν ἐστι τῶν ζώων. σημεῖον δὲ τὸ καὶ ἐν τῷ γένει τῶν ἀνθρώπων παρὰ τὸ αἰσθητήριον τοῦτο εἶναι εὐφρεῖς καὶ ἀφρεῖς, παρ' ἄλλο δὲ μηδέν· οἱ μὲν γὰρ σκληρόσαρκοι ἀφρεῖς τὴν διάνοιαν, οἱ δὲ μαλακόσαρκοι εὐφρεῖς. ἐστὶ δ', ὡσπερ χυμὸς ὁ μὲν γλυκὺς ὁ δὲ πικρὸς, οὕτω καὶ ὀσμαί. ἀλλὰ τὰ μὲν ἔχουσι τὴν ἀνάλογον ὀσμὴν καὶ χυμόν, λέγω δὲ οἶον γλυκεῖαν ὀσμὴν καὶ γλυκὺν χυμόν, τὰ δὲ τούναντίον. ὁμοίως δὲ καὶ

8. ἢ om. SUX, leg. Philop. Simpl. || ὀσμῆ ETW, ὀσμῆ Them. Simpl. Philop. Soph. || 9. ψ. ἢ τὸ φῶς ἢ TWXy Philop. Simpl. et, ut videtur, Them., om. ἢ τὸ φῶς Soph. || 10. χείρων SW, χείρων E, χείρον X et, ut videtur, Philop. Simpl. || 11. ὀσφραίνεται ETW vet. transl. Torst. Bhl., αἰσθάνεται reliqui et, ut videtur, Them. || 16. ὀσμάς ETW || καὶ περὶ τὰς ὀσμάς P, καὶ κατὰ τὰς ὀσμάς coni. Christ || 21. πολλῶν ESUV Bek., πολλῶν sine dubio Them. Philop. Simpl., πολλοῖς Soph. || τῶν om. XP || πολλῶν τῶν ἄλλων ESTUVWY, om. X, πολλῶν etiam Them. Philop. Simpl. Soph. Trend. Torst. Bhl., πολλῶν P Bek. || 23. καὶ τὸ ESTW, om. καὶ X || 27. ὀσμαί et 28. et 29. ὀσμὴν E || 29. τὰ δὲ τούναντίον ante 28. λέγω SUVX, eodem loco, quo vulgata, etiam Them. Philop.

CHAPITRE IX

Ce qui concerne l'odeur et l'odorant est moins aisé à déterminer que ce que nous avons exposé [jusqu'ici]. Car on n'aperçoit pas aussi clairement quelle est [la nature de] l'odeur que celle du son ou de la couleur. La raison en est que nous n'avons pas ce sens développé, mais [au contraire,] inférieur à beaucoup d'animaux. En effet, l'homme odore mal, et il ne sent aucun des objets odorants sans plaisir ou douleur, ce qui prouve que ce sens manque de finesse. Il est probable que les animaux dont les yeux sont secs sentent les couleurs de la même façon, et qu'ils ne distinguent pas les différences de celles-ci, si ce n'est par la présence ou l'absence d'épouvante [qui accompagne pour eux la sensation]; c'est ainsi que le genre humain perçoit les odeurs. Il semble, en effet, qu'il y ait analogie entre l'odorat et le goût, et que les espèces des saveurs soient analogues à celles de l'odeur, mais le sens du goût est chez nous plus exact, parce que le goût est une sorte de toucher, et que c'est chez l'homme que ce dernier sens atteint son plus haut degré de développement. Quant aux autres sens, en effet, il le cède à beaucoup d'animaux, mais, en ce qui concerne le toucher, il possède une finesse très supérieure à celle des autres êtres. C'est pourquoi l'homme est le plus intelligent d'entre eux. La preuve en est que, même entre [les représentants du] genre humain, c'est par suite [du développement plus ou moins grand] de ce sens, et non pas d'aucun des autres, qu'il y a des hommes bien doués et des hommes mal doués. Car ceux qui ont la chair dure sont mal doués sous le rapport de l'intelligence, tandis que ceux qui ont la chair tendre sont bien doués.

De même que la saveur est soit douce, soit amère, de même les odeurs. Mais certaines choses ont une odeur et une saveur analogues, je veux dire, par exemple, qu'elles ont une odeur douce et une saveur douce; pour d'autres, c'est le contraire [qui a lieu]. De même, l'odeur

30 δριμεία και αύστηρά και όξεια και λιπαρά έστιν όσμή.
 άλλ' ώσπερ είπομεν, διά τό μή σφόδρα διαδήλους είναι
 τας όσμάς ώσπερ τούς χυμούς, από τούτων είληφε τά όνό-
 421 b ματα καθ' όμοιότητα τών πραγμάτων · ή μέν γάρ γλυκεία
 [από του] κρόκου και μέλιτος, ή δε δριμεία θύμου και τών
 τοιούτων · τόν αυτόν δε τρόπον και επί τών άλλων. έστι δ'
 ώσπερ και ή άκοή και εκάστη τών αισθήσεων, ή μέν του άκουστού
 5 και άνηκούστου, ή δε του όρατου και άοράτου, και ή όσφρη-
 σις του όσφραντού και άνοσφραντού. άνοσφραντον δε τό μέν
 παρά τό όλως άδύνατον έχειν όσμήν, τό δε μικράν έχον
 και τό φαύλην. όμοίως δε και τό άγευστον λέγεται.

έστι δε και ή όσφρησις διά του μεταξύ, οίον άέρος ή ύδατος ·
 10 και γάρ τά ένυδρα δοκοϋσιν όσμής αισθάνεσθαι, όμοίως και
 έναιμα και άναιμα, ώσπερ και τά έν τῷ άέρι · και γάρ
 τούτων ένια πόρρωθεν άπαντᾶ προς την τροφήν ύποσμα
 γινόμενα. διό και άπορον φαίνεται, ει πάντα μέν όμοίως
 όσμάται, ό δ' άνθρωπος άναπνέων, μή άναπνέων δε
 15 άλλ' εκπνέων ή κατέχων τό πνεϋμα οϋκ όσμάται, οϋτε
 πόρρωθεν οϋτ' έγγύθεν, οϋδ' αν επί του μυκτῆρος έντός τεθῆ ·
 και τό μέν επ' αύτῷ τιθέμενον τῷ αισθητηρίῳ αναίσθητον
 είναι κοινόν πάντων · αλλά τό άνευ του άναπνεΐν μή αισθά-
 νεσθαι ίδιον επί τών ανθρώπων · δήλον δε πειρωμένους · ώστε
 20 τά άναιμα, επειδή οϋκ άναπνέουσιν, έτέραν αν τιν' αισθησιν
 έχοι παρά τας λεγομένας · άλλ' άδύνατον, είπερ τῆς όσμής

30. όσμή sine articulo E || 32. όσμάς E.

421 b, 1. καθ' όμοιότητα pro a, 32. από scribendum et versa vice, censet
 Essen², p. 57 || 2. από του χρ. solus E, vet. transl. Bek. Trend. Bhl., από
 του om. reliqui, etiam Simpl. Torst., uncis inclusi || και του μ. T Bek.
 Trend., του om. Simpl. || 4. και ή om. SUVX, και om. W Them. Bek.
 Trend., ή άκοή extingui vult Madvig l. 1. || 5. και του άνηκ. TX || και του
 άορ. TX, utroque loco om. του Them. || ή om. SUX, leg. Them. || 6. και του
 άνοσφρ. STUX, om. του Them. || 7. όσμην EW || 8. τό ante φαύλην om. SWX
 Bek. Trend., leg. Them. || 10. όσμής E || όμοίως δε και SUVX Philop. Bek.
 Trend., όμοίως και ETW || 11. τά έναιμα και τά έν. SUVX Philop. Bek.
 Trend. || 13. και om. E || 14. et 15. όσμ. E || 14. άναπνέων μέν SUVX, μέν
 όσμάται W, μέν om. etiam Them. || μή άναπνέων δε om. SUVX, leg. Them. ||
 15. άλλ' εκπνέων om. W Them. || 16. post τεθῆ 16. et post πειρωμένοις 19.
 cola ponenda censet Hayduck, progr. Gryph. 1873 p. 3, recte || 19. pro
 ανθρώπων legi vult όσφραντών Hayduck, quod probat Susemihl, Jen. Lit.
 1877 p. 708, BJ. XXX, 37, Phil. Anzeig. 1873 p. 683 || 21. άλλ' άδύνατον a
 sensu suspecta videntur Trend., leg. Soph. et sine dubio Them.

est, aussi, aigre, âpre, acide ou grasse. Mais, comme nous
 l'avons dit, les odeurs n'étant pas très aisément connais-
 sables comme les saveurs, ont tiré leurs noms de celles-ci,
 suivant la ressemblance des choses. L'odeur douce est, en
 effet, celle du safran et du miel, l'odeur aigre, celle du
 thym et d'autres choses [qui ont une odeur] analogue. Et
 il en est de même des autres. — De même que l'ouïe (aussi
 bien que chacun des sens) saisit soit le sonore, soit le
 non sonore, et la vue soit le visible, soit l'invisible, de
 même, l'odorat saisit l'odorant et l'inodore. Des choses non
 odorantes, les unes le sont parce qu'il est absolument im-
 possible qu'elles aient une odeur quelconque, les autres
 parce qu'elles ont une odeur faible ou insuffisante. Le mot
 insipide s'emploie semblablement.

L'odorat s'exerce, lui aussi, au moyen d'un intermé-
 diaire, soit l'air, soit l'eau. Car les animaux aquatiques,
 aussi bien ceux qui sont pourvus de sang que ceux qui en
 sont dépourvus, paraissent sensibles à l'odeur comme les
 animaux qui vivent dans l'air. En effet, certains d'entre
 eux se dirigent, même de loin, vers la nourriture, quand
 ils se sont trouvés exposés à l'action de l'odeur. C'est pour-
 quoi, aussi, il y a évidemment lieu de se demander, — si
 [l'on admet que] tous les animaux sentent les odeurs de la
 même façon, et étant donné que l'homme perçoit l'odeur en
 aspirant, tandis que si, au lieu d'aspirer, il souffle ou re-
 tient sa respiration il ne sent pas, ni de près, ni de loin,
 quand bien même l'objet odorant serait placé à l'intérieur
 sur la narine même, (que l'objet placé sur le sensorium
 lui-même ne soit pas sensible, c'est, il est vrai, une [loi]
 commune à tous les sens. Mais ne pas pouvoir éprouver de
 sensation [olfactive] sans aspirer, c'est le propre des
 hommes [et des animaux qui respirent], et c'est ce qui
 paraît évident si l'on en fait l'épreuve); — ainsi, [dis-je, il y
 a lieu de se demander] si les animaux dépourvus de sang,
 puisqu'ils ne respirent pas, auraient quelque autre sens que
 ceux que nous avons énumérés. Mais, c'est là chose impos-
 sible puisque c'est l'odeur qu'ils sentent. Car la sensation

αίσθάνεται · ἡ γὰρ τοῦ ὀσφραντοῦ αἴσθησις καὶ δυσώδους
καὶ εὐώδους ὀσφρησίς ἐστιν. ἔτι δὲ καὶ φθειρόμενα φαίνεται
ὑπὸ τῶν ἰσχυρῶν ὀσμῶν ὑφ' ὧν περ ἄνθρωπος, οἷον ἀσφάλ-
25 του καὶ θείου καὶ τῶν τοιούτων · ὀσφραίνεσθαι μὲν οὖν ἀναγκαι-
ον, ἀλλ' οὐκ ἀναπνέοντα. ἔοικε δὲ τοῖς ἀνθρώποις διαφέ-
ρειν τὸ αἰσθητήριον τοῦτο πρὸς τὸ τῶν ἄλλων ζῴων, ὥσπερ
τὰ ὄμματα πρὸς τὰ τῶν σκληροφθάλμων · τὰ μὲν γὰρ ἔχει
φράγμα καὶ ὥσπερ ἔλυτρον τὰ βλέφαρα, ἃ μὴ κινήσας
30 μὴδ' ἀνασπᾶσας οὐχ ὄρα · τὰ δὲ σκληρόφθαλμα οὐδὲν
ἔχει τοιοῦτον, ἀλλ' εὐθέως ὄρα τὰ γινόμενα ἐν τῷ δια-
φανεῖ · οὕτως οὖν καὶ τὸ ὀσφραντικὸν αἰσθητήριον τοῖς μὲν
422 a ἀκάλυφτος εἶναι, ὥσπερ τὸ ὄμμα, τοῖς δὲ τὸν ἀέρα δεχο-
μένοις ἔχειν ἐπικάλυμμα, ὃ ἀναπνεόντων ἀποκαλύπτεσθαι,
διευρυνομένων τῶν φλεβίων καὶ τῶν πόρων. καὶ διὰ τοῦτο
τὰ ἀναπνέοντα οὐκ ὀσμᾶται ἐν τῷ ὑγρῷ · ἀναγκαῖον γὰρ
5 ὀσφρανθῆναι ἀναπνεύσαντα, τοῦτο δὲ ποιεῖν ἐν τῷ ὑγρῷ
ἀδύνατον. ἔστι δ' ἡ ὀσμὴ τοῦ ξηροῦ, ὥσπερ ὁ χυμὸς τοῦ ὑγροῦ,
τὸ δὲ ὀσφραντικὸν αἰσθητήριον δυνάμει τοιοῦτον.

23. δὲ E, δὲ etiam Them. || 29. φράγμα] πῶμα W, quod ex priore editione huc illatum esse suspicatur Torst. || 31. εὐθέως SUVX et in interpret. Them. Soph., εὐθέως Simpl.

422 a, 3. φλεβίων ET Them., φλεβίων etiam Philop. || 7. αἰσθ. τὸ δ. SUVX, Them., τὸ om. Soph.

de l'odorant, de ce qui sent bon et de ce qui sent mauvais, c'est l'odorat. En outre, on constate qu'ils meurent sous l'influence des odeurs fortes qui sont mortelles pour l'homme, par exemple celles du bitume, du soufre et autres substances analogues. Il est donc nécessaire que ces animaux sentent les odeurs, mais sans respirer. Il semble que, chez l'homme, l'organe de ce sens diffère de ce qu'il est chez les autres animaux, comme l'œil [de l'homme diffère] de celui des animaux qui ont les yeux secs. Car les yeux [de l'homme] ont pour tégument, et comme pour rideau, les paupières, et il ne peut voir s'il ne les écarte et les relève. Au contraire, les animaux qui ont les yeux secs n'ont aucun [organe] de ce genre, mais ils voient immédiatement ce qui se produit dans le diaphane. [Il semble] donc que, de même, l'organe olfactif soit, chez certains animaux, à découvert, comme l'œil [de ceux qui n'ont pas de paupières], et que chez ceux [au contraire,] qui reçoivent l'air en eux, cet organe ait un opercule qui s'écarte quand ils respirent, par suite de l'élargissement des veines et des pores. Et c'est pour cela que les animaux qui respirent n'odorent pas dans l'humide. Car il est nécessaire que, pour sentir, ils respirent, et c'est ce qu'il leur est impossible de faire dans l'humide. L'odeur est du sec, comme la saveur est de l'humide, et l'organe olfactif est tel en puissance [que le sensible est en acte].

10.

Τὸ δὲ γευστὸν ἐστὶν ἀπτὸν τι · καὶ τοῦτ' αἴτιον τοῦ μὴ εἶναι αἰσθητὸν διὰ τοῦ μεταξὺ ἀλλοτρίου ὄντος σώματος · οὐδὲ γὰρ ἡ ἀφή. καὶ τὸ σῶμα δὲ ἐν φ' ὁ χυμὸς, τὸ γευστὸν, ἐν ὑγρῷ ὡς ὕλη · τοῦτο δ' ἀπτὸν τι. διὸ καὶ εἰ ἐν ὕδατι ἤμεν, ἡσθάνομεθ' ἂν ἐμβληθέντος τοῦ γλυκέος · οὐκ ἦν δ' ἂν ἡ αἰσθησις ἡμῖν διὰ τοῦ μεταξὺ, ἀλλὰ τῷ μιχθῆναι τῷ ὑγρῷ, καθάπερ ἐπὶ τοῦ ποτοῦ. τὸ δὲ χρῶμα οὐχ οὕτως ὁράται τῷ μίγνυσθαι, οὐδὲ ταῖς ἀπορροίαις. ὡς μὲν οὖν τὸ μεταξὺ οὐθέν ἐστίν · ὡς δὲ χρῶμα τὸ ὁρατὸν, οὕτω τὸ γευστὸν ὁ χυμὸς. οὐθέν δὲ ποιεῖ χυμοῦ αἰσθησιν ἄνευ ὑγρότητος, ἀλλ' ἔχει ἐνεργείαν ἢ δυνάμει ὑγρότητα, οἷον τὸ ἀλμυρὸν · εὐτηκτὸν τε γὰρ αὐτὸ καὶ συντηκτικὸν γλώττης. ὥσπερ δὲ καὶ ἡ ὄψις ἐστὶ τοῦ τε ὁρατοῦ καὶ τοῦ ἀοράτου (τὸ γὰρ σκότος ἀόρατον, κρίνει δὲ καὶ τοῦτο ἡ ὄψις), ἔτι τοῦ λίαν λαμπροῦ (καὶ γὰρ τοῦτο ἀόρατον, ἄλλον δὲ τρόπον τοῦ σκότους), ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἀκοὴ ψόφου τε καὶ σιγῆς, ὧν τὸ μὲν ἀκουστὸν τὸ δ' οὐκ ἀκουστὸν, καὶ μεγάλου ψόφου, καθάπερ ἡ ὄψις τοῦ λαμπροῦ (ὥσπερ γὰρ ὁ μικρὸς ψόφος ἀνήκουστος, τρόπον τινὰ καὶ ὁ μέγας τε καὶ ὁ βίαιος), ἀόρατον δὲ τὸ μὲν ὄλως λέγεται, (ὥσπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ

10. δὲ om. SUX, leg. δὲ Simpl. || 11. ὕλη E (Trend.), ὕλη E (Bek. Bus.), ὕλη etiam ceteri codd. et Them. 129, 20, et Simpl. et Philop. et ap. Philop. Alex., qui etiam ὕδατι pro ὕλη legi tradit || καὶ SUXWX, καὶ etiam Them. || 12. εἶμεν solus E, sed εἰ in rasura positum, videtur subfuisse ἤμεν (Trend.), εἶμεν Bek. Torst. || αἰσθάνομεθ' solus E, Bek. Torst., αἰσθάνομεθ' T et, ut videtur, Them., ἤμεν et ἡσθάνομεθ' leg. Philop. Soph. Trend. Bhl., « essemus et sentiremus » vet. transl. || 17. αἰσθησιν χυμοῦ SUX, χυμοῦ αἰσθ., etiam Soph. || 18. ἀλλ'... ὑγρότητα om E, post ἀλμυρὸν T, vulgata tuentur Them. Simpl. Soph. || 19. τηκτὸν SUX Soph. || γλώττης SUX || 20. de hoc loco ὥσπερ... 31. γεύσεως vid. Bon., stud. Ar. II, III, 43, quem in distinguendis singulis enunciationis membris, praecunte Biehlio, secutus sum || 20. τε om. EW, leg. Them. Philop. Soph. || τοῦ ante ἀορ. om. STUWy, leg. Them. Philop. Soph. || 26. virgulam post ἀνήκουστος Bon. et Madvig l. 1. et iam Them. hunc locum ita interpretatus est, post τινὰ Bek. Torst. Trend. || 27. post ὄλως < μὴ ἔχον χρῶμα > addendum censet Essen², p. 61 || ὥσπερ... 28. ἀδύνατον in parenth. posui.

CHAPITRE X

Le sapide est une sorte de tangible, et c'est pour cela qu'il n'est pas sensible à travers un corps intermédiaire étranger [au sujet sentant]. Car le toucher [ne s'exerce pas,] non plus [à travers un intermédiaire]. Le corps en qui réside la saveur, le sapide, est dans l'humide comme matière; or, l'humide est quelque chose de tangible. C'est pourquoi, alors même que nous serions plongés dans l'eau, nous sentirions le doux qui y serait introduit, et nous n'éprouverions pas cette sensation au moyen de l'eau intermédiaire, mais par suite du mélange [de la substance sapide] à l'humide, de même que dans un breuvage. (La couleur [nous l'avons vu,] ne se perçoit pas ainsi, [c'est-à-dire] par suite d'un mélange [de la couleur dans le diaphane,] ni par des émanations). [Dans le goût,] il n'y a donc rien qui joue le rôle d'intermédiaire [de la même façon que dans la vision]; mais, de même que le visible c'est la couleur, de même le sapide c'est la saveur. Rien ne peut produire une sensation de saveur sans humidité, mais doit en contenir soit en puissance, soit en acte, comme, par exemple, les substances salées; car elles fondent elles-mêmes facilement, et exercent une action fondante sur la langue.

Ainsi que la vue saisit le visible et l'invisible (car l'obscurité est invisible et la vue discerne aussi l'obscurité) et, encore, ce qui est brillant à l'excès (car cela aussi est invisible, mais d'une autre façon que l'obscurité); ainsi, en outre, que l'ouïe saisit le son et le silence, dont l'un est sonore et l'autre non-sonore, et encore le son excessif, comme la vue saisit ce qui est brillant [à l'excès] (car, de même qu'un son très petit est non-sonore, de même, en un sens, un son intense et violent), — et on appelle invisible, soit ce qui n'est absolument pas visible (dans le sens où [nous employons alors,] et aussi dans

ἀδύνατον), τὸ δ' εἴαν πεφυκὸς μὴ ἔχη ἢ φαύλως, ὥσπερ
τὸ ἄπουν καὶ τὸ ἀπύρηνον · οὕτω δὲ καὶ ἡ γεῦσις τοῦ γευστοῦ
30 τε καὶ ἀγεύστου, τοῦτο δὲ τὸ μικρὸν ἢ φαῦλον ἔχον χυμὸν
ἢ φθαρτικὸν τῆς γεύσεως. δοκεῖ δ' εἶναι ἀρχὴ τὸ ποτόν καὶ
ἄποτον · γεῦσις γάρ τις ἀμφοτέρω · ἀλλὰ τὸ μὲν φαύλη
καὶ φθαρτικὴ τῆς γεύσεως, τὸ δὲ κατὰ φύσιν. ἔστι δὲ κοι-
νὸν ἀφῆς καὶ γεύσεως τὸ ποτόν. ἐπεὶ δ' ὑγρὸν τὸ γευστόν,
422^b ἀνάγκη καὶ τὸ αἰσθητήριον αὐτοῦ μήτε ὑγρὸν εἶναι ἐντελε-
χειᾶ μήτε ἀδύνατον ὑγραίνεσθαι. πάσχει γάρ τι ἡ γεῦ-
σις ὑπὸ τοῦ γευστοῦ, ἢ γευστόν. ἀναγκαῖον ἄρα ὑγρανθῆναι
τὸ δυνάμενον μὲν ὑγραίνεσθαι σωζόμενον, μὴ ὑγρὸν δέ, τὸ
5 γευστικὸν αἰσθητήριον. σημεῖον δὲ τὸ μήτε κατάξηρον οὔσαν
τὴν γλῶτταν αἰσθάνεσθαι μήτε λίαν ὑγρὰν · αὕτη γὰρ ἀφῆ
γίνεται τοῦ πρώτου ὑγροῦ, ὥσπερ ὅταν προγευματίσας τις
ἰσχυροῦ χυμοῦ γεύηται ἐτέρου · καὶ οἶον τοῖς κάμνουσι πικρὰ
πάντα φαίνεται διὰ τὸ τῇ γλῶττι πλήρει τοιαύτης ὑγρό-
10 τητος αἰσθάνεσθαι. τὰ δ' εἶδη τῶν χυμῶν, ὥσπερ καὶ ἐπὶ
τῶν χρωμάτων, ἀπλᾶ μὲν πάναντία, τὸ γλυκὺ καὶ τὸ
πικρὸν, ἐχόμενα δὲ τοῦ μὲν τὸ λιπαρόν, τοῦ δὲ τὸ ἀλμυρόν ·
μεταξὺ δὲ τούτων τὸ τε ὀριμὸν καὶ τὸ αὐστηρόν καὶ στρυφνὸν
καὶ ὀξύ · σχεδὸν γὰρ αὗται δοκοῦσιν εἶναι διαφοραὶ χυμῶν.
15 ὥστε τὸ γευστικὸν ἔστι τὸ δυνάμει τοιοῦτον, γευστόν δὲ τὸ ποιη-
τικὸν ἐντελεχειᾶ αὐτοῦ.

28. ἂν E || 29. ἀπτόν S, ἀπλοῦν E, ἄπουν Philop. Simpl. || τὸ ante ἀπύρ. om. ETU Simpl. || δὲ ETUW Simpl., δὲ etiam Them. et Soph. videntur legisse || 30. καὶ τοῦ ἀγ. SV Them., om. τοῦ Simpl. || ἢ] καὶ VX || 32. ἀμφοτέρου coni. Trend.

422 b, 1. καὶ om. STVX Them. || 3. ἀναγκαῖον.... 4. ὑγρὸν δὲ] hunc loc. sic restituendum esse coni. Essen², p. 63 : ἀναγκαῖον ἄρα ὑγρανθῆναι τὸ γευστικὸν αἰσθητήριον, ὅπερ πάθει ἂν τὸ δυνάμενον μὲν ὑγραίνεσθαι σωζόμενον, ὑγρὸν δέ. || 4. μὲν om. SUVWX, leg. Philop. et, ut videtur, Them. || 6. γλῶσσαν TUVW || αὕτη] coni. αὐτοῦ Torst., tuentur αὕτη Philop. Simpl. Soph., post αὕτη γὰρ addendum ἡ γεῦσις ὥσπερ καὶ coni. Essen², p. 64 || γὰρ ἢ ἀφῆ E Simpl., ἢ om. Philop. Soph. || 8. χυμοῦ om. E, leg. Them. Soph. || 9. τὴν γλῶττιν πλήρη TWy || 13. τὸ ante αὐστ. om. SVW || 16. post αὐτοῦ excidisse putat οἶον αὐτό Torst., ac re vera in interpret. habent οἶον αὐτό et Them. et Philop.

d'autres cas [analogues], le [mot] impossible), soit ce qui, étant visible de sa nature, ne l'est pas ou l'est à peine, comme [on dit d'un animal qu'il est] apode ou [d'un fruit qu'il est] sans noyau, — ainsi le goût saisit le sapide et l'insipide et, par insipide, il faut entendre ce qui a une saveur petite ou insuffisante, ou de nature à détruire le sens du goût.

Le principe [du sapide] paraît être le potable et le non potable, car l'un et l'autre sont du sapide. Mais l'un est une saveur insuffisante et destructive du sens du goût, l'autre [une saveur] conforme à la nature. Le potable appartient, à la fois, au sens du toucher et au sens du goût. Le sapide étant humide, il faut que l'organe correspondant ne soit pas humide en acte, mais ne soit pas, non plus, incapable d'être huméfié. Car l'organe du goût doit subir une passion sous l'influence du sapide, en tant que sapide. Il est nécessaire, par conséquent, qu'il y ait huméfaction de ce qui peut être huméfié sans être détruit, mais qui n'est pas humide [en acte, à savoir de] l'organe du goût. La preuve en est que la langue ne sent, ni quand elle est trop sèche, ni quand elle est humide à l'excès. Car [dans] ce [dernier cas, le] contact [qu'elle éprouve] est [celui] de l'humide qui existe préalablement [en elle], comme lorsque, après avoir goûté une saveur forte, on en goûte une autre. Et c'est ainsi que tous [les aliments] paraissent amers aux malades, parce que c'est avec la langue remplie d'une humidité de cette nature qu'ils les sentent. — Les espèces simples des saveurs sont, comme pour les couleurs, les contraires, c'est-à-dire le doux et l'amer. Puis, dépendant du premier, l'onctueux et, du second, le salé. Les saveurs intermédiaires sont l'aigre, l'âpre, l'astringent et l'acide; car telles paraissent être, à peu près, les différences des saveurs. De sorte que le gustatif consiste en ce qui est ces qualités en puissance, et le sapide est ce qui le fait passer à l'acte.

11.

Περὶ δὲ τοῦ ἀπτοῦ καὶ περὶ ἀφῆς ὁ αὐτὸς λόγος· εἰ γὰρ ἡ ἀφῆ μὴ μία ἐστὶν αἰσθησις ἀλλὰ πλείους, ἀναγκαῖον καὶ τὰ ἀπτά αἰσθητὰ πλείω εἶναι. ἔχει δ' ἀπορίαν πότερον πλείους
 20 εἶσιν ἢ μία, καὶ τί τὸ αἰσθητήριον τὸ τοῦ ἀπτικοῦ, πότερον ἢ σὰρξ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις τὸ ἀνάλογον, ἢ οὐ, ἀλλὰ τοῦτο μὲν ἐστὶ τὸ μεταξὺ, τὸ δὲ πρῶτον αἰσθητήριον ἄλλο τί ἐστὶν ἐντός. πᾶσά τε γὰρ αἰσθησις μιᾶς ἐναντιώσεως εἶναι δοκεῖ, οἷον ὄψις λευκοῦ καὶ μέλανος καὶ ἀκοή ὀξείας καὶ
 25 βαρέος καὶ γεῦσις πικροῦ καὶ γλυκέος· ἐν δὲ τῷ ἀπτῷ πολλαὶ ἐνεῖσιν ἐναντιώσεις, θερμὸν ψυχρὸν, ξηρὸν ὑγρὸν, σκληρὸν μαλακόν, καὶ τῶν ἄλλων ὅσα τοιαῦτα. ἔχει δὲ τινα λύσιν πρὸς γε ταύτην τὴν ἀπορίαν, ὅτι καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων αἰσθησέων εἰσὶν ἐναντιώσεις πλείους, οἷον ἐν φωνῇ οὐ
 30 μόνον ὀξύτης καὶ βαρύτης, ἀλλὰ καὶ μέγεθος καὶ μικρότης καὶ λειότης καὶ τραχύτης φωνῆς καὶ τοιαῦθ' ἕτερα. εἰσὶ δὲ καὶ περὶ χρῶμα διαφοραὶ τοιαῦται ἕτερα. ἀλλὰ τί τὸ ἐν τῷ ὑποκείμενον, ὡσπερ ἀκοή ψόφος, οὕτω τῇ ἀφῇ, οὐκ ἐστὶν ἐνδηλον. πότερον δ' ἐστὶ τὸ αἰσθητήριον ἐντός, ἢ οὐ, ἀλλ' εὐ-
 423 a θέως ἢ σὰρξ, οὐδὲν δοκεῖ σημεῖον εἶναι τὸ γίνεσθαι τὴν αἰσθησιν ἅμα θυγαυνομένων. καὶ γὰρ νῦν εἴ τις περὶ τὴν σάρκα περιτείνειεν οἷον ὑμένα ποιήσας, ὁμοίως τὴν αἰσθησιν εὐθέως ἀψάμενος ἐνσημαίνει· καίτοι δῆλον ὡς οὐκ ἐστὶν ἐν τούτῳ

17. καὶ περὶ] καὶ SUVX Soph., καὶ τῆς W et fort. Simpl., καὶ περὶ ἀφῆς etiam Philop. Torst. || 20. τὸ ante τοῦ om. SVX Simpl. || ἀπτικοῦ omnes codd. praeter W, qui ἀπτοῦ habet, ἀπτικοῦ etiam Simpl. Soph. Bhl. et, ut videtur, Them., ἀπτοῦ ἀπτικόν de coniect. scripsit Bek., quem secuti sunt Trend. Torst. || 21. ἢ om. SUVW, leg. Them. Simpl. Soph. || 23. τε om. X, huic τε respondet 23. δὲ, cf. Bon., Oestr. Gym. Zeitschr. 1867 p. 680 || 26. εἰσὶν STUVX || 33. δῆλον SUVX, ἐν δῆλον E, ἐν δῆλον T, ἐνδηλον etiam Simpl. Philop.

423 a, 1. post σὰρξ signum interrogationis Bek. Trend., virgulam Torst. || τῷ E || 2. νῦν om. SUV, leg. Them. || 4. ἀψάμενον P, ἀψαμένοις (in interpret. Them.) vel ἀψαμένῳ coni. Trend., ἀψαμένου coni. Torst. || ἐνσημαίνει X, ἀν ἐνσημαίνει T.

CHAPITRE XI

Ce qu'on peut dire du toucher, on peut le dire aussi du tangible. Si, en effet, le toucher n'est pas un seul sens mais plusieurs, il est nécessaire qu'il y ait aussi plusieurs sensibles tangibles. Mais on peut se demander s'il y a, en réalité, plusieurs sens ou un seul et, en outre, quel est le sensorium du sens tactile. Est-ce la chair [chez l'homme] et, chez les autres êtres, ce qui est l'analogue [de la chair], ou bien n'en est-il pas ainsi, et la chair [n']est-elle [que] l'intermédiaire, le sensorium immédiat étant quelque autre organe intérieur? Chaque sens, en effet, paraît avoir pour objet une seule opposition [sensible]. C'est, par exemple, pour la vue, celle du noir et du blanc; pour l'ouïe, celle de l'aigu et du grave; pour le goût, celle de l'amer et du doux. Mais le tangible comprend plusieurs oppositions: le chaud et le froid, le sec et l'humide, le dur et le mou et autres semblables. Une sorte de solution à cette dernière difficulté du moins, est [contenue dans ce fait] que les autres sens, eux-mêmes, comprennent plusieurs oppositions; [qu'il y a,] par exemple, dans la voix [que perçoit l'ouïe], non seulement l'aigu et le grave, mais l'intensité et la faiblesse, la douceur et la rudesse de la voix et d'autres [qualités] semblables. De même, en ce qui concerne la couleur, il y a d'autres oppositions analogues [que saisit la vue]. — Mais on ne voit pas quelle est la chose unique qui serait l'objet du toucher comme le son est celui de l'ouïe.

En outre, le sensorium du toucher est-il intérieur, ou bien n'en est-il pas ainsi, mais est-ce directement la chair? Le fait que la sensation se produit aussitôt que le contact a lieu, ne peut, semble-t-il, fournir sur ce point aucune indication. Car, de fait, si, ayant préparé une sorte de membrane, on en enveloppe la chair, cette membrane transmet, néanmoins, la sensation, au moment même où elle touche [un obstacle]. Il est manifeste, cependant, que

5 τὸ αἰσθητήριον· εἰ δὲ καὶ συμφυῆς γένοιτο, θάπτον ἔτι δι-
 κνοῖτ' ἂν ἡ αἰσθησις. διὸ τὸ τοιοῦτο μόριον τοῦ σώματος ἔοι-
 κεν οὕτως ἔχειν ὥσπερ ἂν εἰ κύκλῳ ἡμῖν περιπεφύκει ὁ
 ἀήρ· ἐδοκοῦμεν γὰρ ἂν ἐνὶ τινὶ αἰσθάνεσθαι καὶ ψόφου καὶ
 χρώματος καὶ ὀσμῆς, καὶ μία τις αἰσθησις εἶναι ὄψις ἀκοή
 10 ὄσφρησις. νῦν δὲ διὰ τὸ διωρίσθαι δι' οὐ γίνονται αἱ κινήσεις,
 φανερά τὰ εἰρημένα αἰσθητήρια ἕτερα ὄντα. ἐπὶ δὲ τῆς ἀφῆς
 τοῦτο νῦν ἄδηλον· ἐξ ἀέρος μὲν γὰρ ἢ ὕδατος ἀδύνατον
 συστῆναι τὸ ἔμψυχον σῶμα· δεῖ γὰρ τι στερεὸν εἶναι. λείπεται
 δὲ μικτὸν ἐκ γῆς καὶ τούτων εἶναι, οἷον βούλεται ἡ σὰρξ καὶ
 15 τὸ ἀνάλογον· ὥστε ἀναγκαῖον καὶ τὸ σῶμα εἶναι τὸ μεταξὺ τοῦ
 ἀπτικῆς προσπεφυκός, δι' οὐ γίνονται αἱ αἰσθήσεις πλείους οὐ-
 σαι. δηλοῖ δ' ὅτι πλείους ἢ ἐπὶ τῆς γλώττης ἀφῆ· ἀπάντων
 γὰρ τῶν ἀπτῶν αἰσθάνεται κατὰ τὸ αὐτὸ μόριον καὶ χυμοῦ.
 εἰ μὲν οὖν καὶ ἡ ἄλλη σὰρξ ἠσθάνετο τοῦ χυμοῦ, ἐδόκει ἂν ἡ
 20 αὐτὴ καὶ μία εἶναι αἰσθησις ἢ γεῦσις καὶ ἡ ἀφῆ· νῦν δὲ
 δύο διὰ τὸ μὴ ἀντιστρέφειν.

ἀπορήσειε δ' ἂν τις, εἰ πᾶν σῶμα βάθος ἔχει, τοῦτο δ' ἐστὶ
 τὸ τρίτον μέγεθος· ὧν δ' ἐστὶ δύο σωμάτων μεταξὺ σῶμά τι,
 οὐκ ἐνδέχεται ταῦτα ἀλλήλων ἄπτεσθαι· τὸ δ' ὄργανον οὐκ ἔστιν

5. γίνοιτο S || θᾶσον X || 6. τοιοῦτον STUVWX Them., τοιοῦτο Philop. || 7. ἂν
 om. X || 9. ὀσμῆς ETW, ὀσμῆς Philop. || εἶναι] ἦν ἡ X || ὄψις καὶ ἀκοή S || ἀκοή
 καὶ ὄσφρησις W || 10. κινήσεις καὶ αἱ αἰσθήσεις U, αἰσθήσεις γρ. S. et Them.,
 textum tuetur Soph. || 11. εἰρημένα om. X || 12. τοῦτο μὲν νῦν ETW, om.
 μὲν etiam Simpl. || γὰρ] οὖν conl. Essen², p. 66 || 13. pro ἔμψυχον conl.
 μεταξὺ ὧν Susemihl, BJ. IX, 351 || τι om. UX || 14. δὴ VW Them. Bek.
 Trend., δὲ reliqui etiam Bhl. || post βούλεται excidisse εἶναι καὶ conl. Torst.,
 εἶναι ex Themistio et Sophonia recepit Bhl., sed nihil desiderari mihi vide-
 tur || 15. ἀνάλογον. εἰ γὰρ πᾶσα αἰσθησις διὰ τοῦ μεταξὺ, καὶ ἡ ἀφῆ Ald. Basil.,
 quod additamentum e Themistio (cf. p. 134, 26) fluxisse recte iudicat iam
 Basil. in margine || ἀναγκαῖον εἶναι καὶ E, ἀναγκαῖον καὶ STVWX Bek. Trend.
 Bhl., om. καὶ Torst., εἶναι τὸ σῶμα, omisso καὶ, U || τὸ ante μεταξὺ TXY
 Them. Simpl. Torst. Bhl., quod probat etiam Steinhart l. l., om. τὸ reli-
 qui || 16. αἱ om. VW || 17. γλώττης X || πάντων X || 18. αἰσθεται STU || 19. καὶ
 om. SU, leg. etiam Them. Simpl. || ἡ om. V || αἰσθάνεται W || τοῦ om. SX ||
 ἂν om. SUX || 20. εἶναι καὶ μία X || 22. ἀπορήσειε... 423 b, 3. ἀποθεν. vid.
 Torst. et Bon., stud. Ar. II, III, 62, quem in interpungendis singulis
 enunciationis membris cum Biehlio secutus sum, quae adversus Bon.
 interpretationem attulit Barco, Arist. dell' anima etc. p. 79, minimi sunt
 momenti || 23. δ'] δὴ conl. Essen², p. 67 || δύο om. SUVX, leg. Soph. ||
 24. αὐτὰ EWy, ταῦτα Them. Soph.

l'organe n'est pas dans la membrane. Si, même, elle venait
 à se souder naturellement à la chair, la sensation serait
 transmise encore plus tôt. C'est pourquoi cette partie du
 corps [qui est la chair,] paraît faire le même effet qu'une
 enveloppe d'air, qui serait naturellement adhérente à notre
 organisme. Nous croirions alors, en effet, sentir par un
 seul organe le son, la couleur et l'odeur; et la vue, l'ouïe
 et l'odorat nous sembleraient n'être qu'un seul sens. Seu-
 lement, en fait, comme les milieux à travers lesquels se
 propagent les mouvements [qui provoquent ces diverses
 sortes de sensations], sont séparés [de l'organisme], il est
 manifeste que les organes des sens [en question] sont dis-
 tincts. Mais, pour le toucher, c'est ce qu'on n'aperçoit pas
 clairement. Il est impossible, en effet, que le corps animé
 soit composé d'air ou d'eau; car il faut que ce soit un
 corps solide. Reste donc que ce soit un composé de terre
 et de ces éléments, comme le demandent la chair et ce
 qui en tient lieu [chez les autres animaux]. De sorte qu'il
 est nécessaire que le corps naturellement adhérent [au
 sujet], soit l'intermédiaire entre le touchant [et le touché],
 [intermédiaire] à travers lequel se produisent les sensa-
 tions [tactiles] qui sont multiples [mais qui paraissent
 n'appartenir qu'à un seul sens précisément parce que le
 milieu intermédiaire est unique et adhérent au sentant].
 Ce qui montre qu'elles sont multiples, c'est le toucher [qui
 s'exerce au moyen] de la langue. Car on sent, par ce même
 organe, tous les tangibles et aussi la saveur. Si donc tout
 le reste de notre corps était, aussi, sensible à la saveur,
 il nous semblerait que le goût et le toucher sont un seul
 et même sens. Mais [nous reconnaissons que ce sont] deux
 [sens différents] parce qu'il n'y a pas réciprocation [entre
 les organes du goût et ceux du toucher].

On pourrait être embarrassé [par la difficulté suivante:]
 puisque tout corps a une épaisseur, c'est-à-dire la troi-
 sième dimension, que [par conséquent,] il est impossible
 que deux corps, entre lesquels est interposé un corps quel-
 conque, se touchent; puisque l'humide n'est pas sans un
 corps, pas plus que le mouillé, mais qu'il est nécessaire

25 ἄνευ σώματος, οὐδὲ τὸ διερόν, ἀλλ' ἀναγκαῖον ὕδωρ εἶναι ἢ ἔχειν
 ὕδωρ· τὰ δὲ ἀπτόμενα ἀλλήλων ἐν τῷ ὕδατι, μὴ ξηρῶν τῶν ἄκρων
 ὄντων, ἀναγκαῖον ὕδωρ ἔχειν μεταξύ, οὐ ἀνάπλευα τὰ ἔσχατα·
 εἰ δὲ τοῦτ' ἀληθές, ἀδύνατον ἀψασθαι ἄλλο ἄλλου ἐν ὕδατι·
 τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἐν τῷ ἀέρι (ὁμοίως γὰρ ἔχει ὁ ἀήρ
 30 πρὸς τὰ ἐν αὐτῷ καὶ τὸ ὕδωρ πρὸς τὰ ἐν τῷ ὕδατι, λαν-
 θάνει δὲ μᾶλλον ἡμᾶς, ὥσπερ καὶ τὰ ἐν τῷ ὕδατι ζῶα
 423 b εἰ διερόν διεροῦ ἀπτεται)· πότερον οὖν πάντων ὁμοίως
 ἐστὶν ἢ αἰσθησις, ἢ ἄλλων ἄλλως, καθάπερ νῦν δοκεῖ ἢ
 μὲν γεῦσις καὶ ἢ ἀφή τῷ ἀπτεσθαι, αἱ δ' ἄλλαι ἀποθεν.
 τὸ δ' οὐκ ἔστιν, ἀλλὰ καὶ τὸ σκληρὸν καὶ τὸ μαλακὸν δι'
 5 ἐτέρων αἰσθανόμεθα, ὥσπερ καὶ τὸ ψοφητικὸν καὶ τὸ ὄρατὸν
 καὶ τὸ ὄσφραντὸν· ἀλλὰ τὰ μὲν πόρρωθεν, τὰ δ' ἐγγύθεν. διὸ
 λανθάνει· ἐπεὶ αἰσθανόμεθα γε πάντων διὰ τοῦ μέσου· ἀλλ'
 ἐπὶ τούτων λανθάνει. καίτοι καθάπερ εἵπαμεν καὶ πρότερον,
 καὶ εἰ δι' ὑμένοιο αἰσθανόμεθα τῶν ἀπτῶν ἀπάντων λανθά-
 10 νοντος ὅτι διείργει, ὁμοίως ἂν ἔχοιμεν ὥσπερ καὶ νῦν ἐν
 τῷ ὕδατι καὶ ἐν τῷ ἀέρι· δοκοῦμεν γὰρ νῦν αὐτῶν ἀπτεσθαι
 καὶ οὐδὲν εἶναι διὰ μέσου. ἀλλὰ διαφέρει τὸ ἀπτὸν τῶν ὄρα-
 τῶν καὶ τῶν ψοφητικῶν, ὅτι ἐκείνων μὲν αἰσθανόμεθα τῷ

25. ὕδατος SVX, leg. ὕδωρ Simpl. || 26. <καὶ> τὰ δὲ ἀπτόμενα <τῷ φαίνεσθαι> κτλ. conl. Essen², p. 67 || τῶν μὴ ξηρῶν ὄντων ἄκρων conl. Id. Ibid. || 27. οὐ] ὅ STUVX, οὐ Them. Soph. || 28. ἀψασθαι S, ἀψασθαι post ἄλλου T || 29. ἔχει καὶ ὁ W || 30. τὸ om. ET, leg. Soph. || ἐν αὐτῷ τῷ ὕδ. ETWY, ἐν αὐτῷ ὕδ. Soph., reliqui et scripti et impressi ἐν τῷ ὕδ. || 31. μᾶλλον om. X || ante καὶ, omisso ὥσπερ, legisse videntur τὰ ἐν τῷ ἀέρι Philop. 428, 26, Soph. 98, 5 || post ζῶα vulg. virg. sustuli.

423 b, 1. ἀπάντων SUVW || 2. ἄλλως; καθ. Torst., ἄλλως, καθ. Bek. Trend. Bon. Bhl. || 3. μὲν γὰρ γεῦσις W, μὲν γὰρ om. P || ἀφή ἐν τῷ X || ἀποθεν; τὸ Trend., ἀποθεν. τὸ Bek. Torst. Bon. Bhl. || 5. ψοφητικὸν SX, ἔχον ψόφον P || 6. τὸ SVX || τὸ SUVX, τὰ utroque loco Soph. || τὰ δὲ διὰ τὸ λίαν ἐγγύς λανθάνει P || post ἐγγύθεν punctum Bek. Trend. Bhl., colon Torst. || 7. post λανθάνει virgulam Bek. Trend., colon Torst. Bhl. || verba 7. ἐπει... 8. λανθάνει unc. incl. Essen², p. 68 || 8. εἵπαμεν solus E, reliqui codd. εἵπομεν, excepto P qui ὥσπερ εἴρηται πρότερον habet || καὶ om. X || 9. αἰσθανόμεθα E, αἰσθανόμεθα STUVX, αἰσθανόμεθα etiam Them. || 11. ἐν om. SUWY || νῦν om. SUVXP Bek. Trend. Torst., leg. etiam vet. transl. Bhl. || 12. τὸ om. X || ὄρατικῶν ETy || 13. τῶν om. EPY Soph. || ἐκείνων ESTUVX, ἐκείνων P, etiam Soph. || μὲν om. P.

qu'ils soient de l'eau ou qu'ils aient de l'eau; puisque L, par suite,] les choses qui se touchent dans l'eau, leurs extrémités n'étant pas sèches, doivent nécessairement être séparées par l'eau dont leurs surfaces sont couvertes, puisqu'enfin, s'il en est ainsi, il est impossible qu'une chose en touche une autre dans l'eau et, de même aussi, dans l'air (car l'air se comporte de la même façon par rapport aux corps qui y sont [plongés], que l'eau par rapport à ceux qui sont dans l'eau, mais le fait [que deux corps qui se rencontrent dans l'air sont séparés par de l'air,] nous échappe davantage, de même que les animaux aquatiques [n'aperçoivent pas] si L, dans l'eau,] c'est un [corps] mouillé [à la surface] qui touche un [autre corps] mouillé [aussi à la surface]), [on pourrait se demander, dis-je,] si la sensation de tous [les sensibles] a lieu de la même façon, ou L, au contraire,] pour les uns d'une façon et pour les autres d'une autre, suivant l'opinion vulgaire que le goût et le toucher [ont lieu] par contact, tandis que les autres [sens s'exercent] à distance. Cette dernière opinion n'est pas vraie; mais, au contraire, [en réalité,] c'est à travers d'autres corps que nous sentons aussi le dur et le mou, tout comme le sonore, le visible et l'odorant (mais les uns de loin et les autres de près, c'est pourquoi L, en ce qui concerne ceux-ci] le fait [qu'il y a un intermédiaire] nous échappe), puisque c'est à travers un intermédiaire que nous sentons tous [les sensibles]. Seulement, en ce qui concerne ces derniers (L, je veux dire ceux que nous sentons de près], le fait passe inaperçu. Cependant, comme nous l'avons dit précédemment, si nous sentions tous les tangibles à travers une membrane, sans nous apercevoir qu'elle sépare [nos organes des objets], nous serions précisément dans l'état où nous sommes en fait [quand nous touchons] dans l'air et dans l'eau. Car il nous semble que ce sont les sensibles eux-mêmes que nous touchons, et qu'aucun d'eux n'est [senti] à travers un intermédiaire. — Mais il y a entre les tangibles et les visibles ou les sonores cette différence, que nous sentons ces derniers parce que l'intermédiaire produit un effet sur nous, tandis que nous

τὸ μεταξὺ ποιεῖν τι ἡμᾶς, τῶν δὲ ἀπτῶν οὐχ ὑπὸ τοῦ με-
 15 ταξὺ ἀλλ' ἅμα τῷ μεταξὺ, ὡσπερ ὁ δι' ἀσπίδος πληγείς ·
 οὐ γὰρ ἡ ἀσπίς πληγείσα ἐπάταξεν, ἀλλ' ἅμ' ἅμφω
 συνέβη πληγῆναι. ὅπως δ' εἴκειν ἡ σὰρξ καὶ ἡ γλῶττα, ὡς
 ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ πρὸς τὴν ὄψιν καὶ τὴν ἀκοήν καὶ τὴν
 ὄσφρησιν ἔχουσιν, οὕτως ἔχειν πρὸς τὸ αἰσθητήριον ὡσπερ
 20 ἐκείνων ἕκαστον. αὐτοῦ δὲ τοῦ αἰσθητηρίου ἀπτομένου
 οὐτ' ἐκεῖ οὐτ' ἐνταῦθα γένοιτ' ἂν αἴσθησις, οἷον εἴ τις σῶμα
 [τὸ] λευκὸν ἐπὶ τοῦ ὀμματος θείη τὸ ἔσχατον. ἢ καὶ δῆλον
 ὅτι ἐντὸς τὸ τοῦ ἀπτοῦ αἰσθητικόν. οὕτω γὰρ ἂν συμβαίνοι
 ὅπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων · ἐπιτιθεμένων γὰρ ἐπὶ τὸ αἰσθητή-
 25 ριον οὐκ αἰσθάνεται, ἐπὶ δὲ τὴν σάρκα ἐπιτιθεμένων αἰσθά-
 νεται · ὥστε τὸ μεταξὺ τοῦ ἀπτικοῦ ἢ σάρξ.

ἀπταὶ μὲν οὖν εἰσὶν αἱ διαφοραὶ τοῦ σώματος ἢ σῶμα · λέγω
 δὲ διαφορὰς αἱ τὰ στοιχεῖα διορίζουσι, θερμὸν ψυχρὸν, ξηρὸν
 ὑγρὸν, περὶ ὧν εἰρήκαμεν πρότερον ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων.
 30 τὸ δὲ αἰσθητήριον αὐτῶν τὸ ἀπτικόν, καὶ ἐν ᾧ ἡ καλουμένη
 ἀφή ὑπάρχει αἴσθησις πρώτη, τὸ δυνάμει τοιοῦτόν ἐστι μῦριον ·
 424 a τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι πάσχειν τι ἐστίν. ὥστε τὸ ποιῶν οἷον αὐτὸ
 ἐνεργεία, τοιοῦτον ἐκεῖνο ποιεῖ δυνάμει ὄν. διὸ τοῦ ὁμοίως
 θερμοῦ καὶ ψυχροῦ ἢ σκληροῦ καὶ μαλακοῦ οὐκ αἰσθανόμεθα,
 ἀλλὰ τῶν ὑπερβολῶν, ὡς τῆς αἰσθήσεως οἷον μεσότητός τινος
 5 οὔσης τῆς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ἐναντιώσεως. καὶ διὰ τοῦτο κρίνει
 τὰ αἰσθητά. τὸ γὰρ μέσον κριτικόν · γίνεται γὰρ πρὸς ἐκάτερον
 αὐτῶν θάτερον τῶν ἄκρων · καὶ δεῖ ὡσπερ τὸ μέλλον αἰσθη-

16. ἀλλ' ἅμ' ἅμφω e codd. solus E, Them. Soph. vet. transl. Torst. Bhl.,
 ἅμ' om. reliqui || 17. γλῶσσα STUVXY || 20. ἀπτομένου UVX || 21. τὸ ante
 σῶμα e priore editione suscepit Torst. || 22. τὸ ante λευκὸν om. SUVX, unc.
 incl. Bhl. || ἢ W, om. SUV, ἢ etiam Simpl. || 23. αἰσθητήριον TW, αἰσθητικόν
 etiam Simpl. || 24. ὡσπερ SUVX || καὶ om. STUVWXY || 27. ἀπτα TUV
 Philop. Soph., αὐτα: P, ἀπτα etiam Simpl. 158, 23, sed αὐτα: ad h. l.
 etiam in interpr. 164, 17, 18 || 28. αἴς SUVX et fort. Soph. || 29. περὶ τῶν στ.
 ETy Philop., τῶν om. Simpl. Soph. || 31. ὑπάρχει αἴσθησις πρώτη, E Simpl.
 158, 25, Bhl., ὑπάρχει αἴσθησις καὶ πρώτη TW, αἴσθησις πρώτη Y, « in quo
 sensus vocatus tactus » vet. transl., αἴσθησις om. reliqui, etiam Them.
 Soph. Bek. Trend. Torst.

424 a, 2. τὸ δυνάμει ὄν e prima editione scripsit Torst. || ὁμοίως SUV,
 ὁμοίως etiam Them. Simpl. Soph. || 3. καὶ] ἢ SUW Them. Soph. || ἢ] καὶ V ||
 καὶ] ἢ SUV Them. Soph. || 5. καὶ om. E, leg. Soph. || 6. αἰσθητήρια STUX,
 αἰσθητά etiam Philop. Soph.

sentons les tangibles, non pas sous l'influence de l'inter-
 médiaire, mais en même temps que lui, comme celui qui
 est frappé à travers son bouclier; en effet, on ne peut pas
 dire que le bouclier reçoit le coup, puis le transmet, mais
 le bouclier et l'homme sont frappés en même temps. En
 somme, en ce qui concerne la chair et la langue, il semble
 que ce que sont l'air et l'eau, par rapport à la vue, à l'ouïe
 et à l'odorat, elles le soient, comme eux, par rapport au
 sensorium [tactile et gustatif]. Pas plus pour ces derniers
 sens que pour les premiers, il ne se produirait de sensa-
 tion si le sensorium lui-même était touché, comme si l'on
 plaçait un objet blanc sur la surface [même] de l'œil. Par
 où il est évident aussi que l'organe sensitif du tangible est
 à l'intérieur; car, de cette façon, il en sera pour ce sens
 comme pour les autres. En effet, [s'il en est ainsi,] il n'y
 a pas sensation des tangibles placés sur le sensorium [lui-
 même], mais ils sont sentis quand ils sont placés contre la
 chair, de sorte que la chair est l'intermédiaire du sens
 tactile.

Les différences tangibles sont donc celles du corps en
 tant que corps. Je veux dire les différences qui définissent
 les éléments: le chaud et le froid, le sec et l'humide, dont
 nous avons parlé antérieurement dans le traité sur les élé-
 ments. Le sensorium de ces qualités est l'organe tactile, et
 la partie dans laquelle ce qu'on appelle le tact se produit
 immédiatement, est celle qui est en puissance ces qua-
 lités. Sentir, en effet, c'est, en un sens, pâtir; de sorte que
 l'agent rend cette partie semblable à lui en acte, alors
 qu'elle l'était en puissance. C'est pourquoi nous ne sen-
 tons pas ce qui est chaud ou froid, dur ou mou à un degré
 égal [à celui de l'organe], mais seulement les qualités qui
 excèdent [celles que possède le sensorium], le sens étant
 comme un milieu entre les oppositions sensibles. Et c'est
 pour cela qu'il discerne les sensibles; car le milieu a pour
 propriété de discerner. Par rapport à chacun des deux
 [extrêmes], il prend, en effet, le rôle de l'autre. Et, de même
 que ce qui doit sentir le blanc et le noir ne doit être, en

αἴσθησις
 αὐτῶν
 μέσον

σεσθαι λευκοῦ καὶ μέλανος μηδέτερον αὐτῶν εἶναι ἐνεργεία,
 δυνάμει δ' ἄμφω (οὕτω δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων), καὶ ἐπὶ τῆς
 10 ἀφῆς μήτε θερμὸν μήτε ψυχρόν. ἔτι δ' ὡσπερ ὁρατοῦ καὶ
 ἀοράτου ἦν πως ἡ ὄψις, ὁμοίως δὲ καὶ αἱ λοιπαὶ τῶν ἀντι-
 κειμένων, οὕτω καὶ ἡ ἀφή τοῦ ἄπτου καὶ ἀνάπτου · ἀναπτον
 δ' ἐστὶ τό τε μικρὰν ἔχον πάμπαν διαφορὰν τῶν ἀπτῶν,
 οἷον πέπονθεν ὁ ἀήρ, καὶ τῶν ἀπτῶν αἱ ὑπερβολαί, ὡσπερ
 15 τὰ φαρμακικά. καθ' ἑκάστην μὲν οὖν τῶν αἰσθήσεων εἴρηται
 τύπω.

12.

Καθόλου δὲ περὶ πάσης αἰσθήσεως δεῖ λαβεῖν ὅτι ἡ
 μὲν αἴσθησις ἐστὶ τὸ δεκτικὸν τῶν αἰσθητῶν εἰδῶν ἄνευ τῆς
 ὕλης, οἷον ὁ κηρὸς τοῦ δακτυλίου ἄνευ τοῦ σιδήρου καὶ τοῦ
 20 χρυσοῦ δέχεται τὸ σημεῖον, λαμβάνει δὲ τὸ χρυσοῦν ἢ τὸ
 χαλκοῦν σημεῖον, ἀλλ' οὐχ ἡ χρυσὸς ἢ χαλκός · ὁμοίως δὲ
 καὶ ἡ αἴσθησις ἐκάστου ὑπὸ τοῦ ἔχοντος χρωμα ἢ χυμὸν ἢ
 ψόφον πάσχει, ἀλλ' οὐχ ἡ ἑκάστον ἐκείνων λέγεται, ἀλλ'
 ἡ τοιονδί, καὶ κατὰ τὸν λόγον. αἰσθητήριον δὲ πρῶτον ἐν
 25 ᾧ ἡ τοιαύτη δύναμις. ἐστὶ μὲν οὖν ταυτόν, τὸ δ' εἶναι ἕτε-
 ρον · μέγεθος μὲν γὰρ ἂν τι εἴη τὸ αἰσθανόμενον · οὐ μὴν τό-
 γε αἰσθητικῶν εἶναι οὐδ' ἡ αἴσθησις μέγεθος ἐστίν, ἀλλὰ λό-
 γος τις καὶ δύναμις ἐκείνου. φανερόν δ' ἐκ τούτων καὶ διὰ
 τί ποτε τῶν αἰσθητῶν αἱ ὑπερβολαὶ φθείρουσι τὰ αἰσθητή-
 30 ρια · ἐὰν γὰρ ἡ ἰσχυροτέρα τοῦ αἰσθητηρίου ἢ κίνησις, λύε-
 ται ὁ λόγος (τοῦτο δ' ἦν ἡ αἴσθησις), ὡσπερ καὶ ἡ συμ-

9. οὕτω... ἄλλων in parenth. Torst. Bhl. || δὲ SUW Bek. Trend., om. X || ἐπὶ
 ante τῆς om. STVX || 18. εἰδῶν om. SUX Soph. Torst., leg. Them. et sine
 dubio Simpl. Philop. || 19. ὁ om. ETy, leg. Them. Philop. Simpl. Soph. ||
 23. ἐκείνων] ἐκείνων coni. Essen², p. 75 || 24. τὸν om. E, τοιονδί κατὰ λόγον
 Soph. || 25. ταῦτό T Torst., ταυτά SX, ταῦτόν Them. Philop. Simpl. || 26. τ.
 εἴη] ἦν X || 28. ἐκείνο E, ἐκείνου etiam Them. Simpl. Soph. || 31. ἦν om.
 ETWy, leg. Them. Soph. || τοῦτο... αἴσθησις in parenth. Torst. Bhl.

acte, ni l'un ni l'autre, et tous les deux en puissance, (et
 semblablement pour les autres sensibles), de même, en ce
 qui concerne le toucher, [il ne doit être en acte] ni chaud, ni
 froid. En outre, de même que la vue discerne d'une cer-
 taine manière, le visible et l'invisible, et de même aussi que
 les autres [sens discernent] les qualités opposées, de même
 le toucher perçoit le tangible et le non-tangible. Le non-
 tangible c'est, soit ce qui ne possède qu'une différence tan-
 gible tout à fait petite, comme est, par exemple, l'air, soit
 les excès [des qualités] tangibles, comme ce qui exerce
 une action destructive [sur l'organe]. — Nous avons ainsi
 ébauché les questions relatives à chaque sens en particulier.

CHAPITRE XII

D'une manière générale, en ce qui concerne toute sen-
 sation, il faut dégager [de ce qui précède] que la sensibi-
 lité est ce qui reçoit les formes sensibles sans la matière,
 comme la cire prend [l'empreinte de] l'anneau sans le fer
 ni l'or, et reçoit le sceau d'or ou d'airain, mais non pas en
 tant qu'or ni en tant qu'airain. De même, la sensibilité
 relative à chaque sensible pâtit sous l'influence de ce qui
 possède la couleur, la saveur ou le son, non pas en tant
 que chacun de ces objets est dit [être telle chose], mais en
 tant qu'[il a] telle qualité, et quant à sa forme. Le senso-
 rium premier est celui dans lequel réside cette faculté ([, la
 sensibilité en général]). Cette faculté et son organe sont
 numériquement la même chose, mais leur concept est
 autre. Car le sentant est une chose étendue, mais la quid-
 dité du sensitif et la sensibilité ne sont pas de l'étendue,
 mais bien une forme et une faculté de celui-ci. On voit
 clairement, d'après ce que nous venons de dire, pourquoi
 les sensibles intenses à l'excès détruisent le sensorium.
 En effet, si le mouvement subi par l'organe est trop fort,
 sa forme, c'est-à-dire la sensibilité, est dissoute, comme le
 ton et l'harmonie quand les cordes sont frappées trop for-

φωνία και ὁ τόνος κρουομένων σφόδρα τῶν χορδῶν · και διὰ
 τί ποτε τὰ φυτὰ οὐκ αἰσθάνεται, ἔχοντά τι μόριον ψυχι-
 κὸν και πάσχοντά τι ὑπὸ τῶν ἀπτῶν αὐτῶν · και γὰρ ψύχε-
 424 b ται και θερμαίνεται · αἴτιον γὰρ τὸ μὴ ἔχειν μεσότητα, μηδὲ
 τοιαύτην ἀρχὴν οἷαν τὰ εἶδη δέχεσθαι τῶν αἰσθητῶν, ἀλλὰ
 πάσχειν μετὰ τῆς ὕλης. ἀπορήσειε δ' ἂν τις εἰ πάθοι ἂν
 τι ὑπ' ὁσμῆς τὸ ἀδύνατον ὀσφρανθῆναι, ἢ ὑπὸ χρώματος τὸ
 5 μὴ δυνάμενον ἰδεῖν · ὁμοίως δὲ και ἐπὶ τῶν ἄλλων. εἰ δὲ
 τὸ ὀσφραντὸν ὁσμῆ, εἴ τι ποιεῖ, τὴν ὀσφρησιν ἢ ὁσμῆ ποιεῖ ·
 ὥστε τῶν ἀδυνάτων ὀσφρανθῆναι οὐθὲν οἷόν τε πάσχειν ὑπ'
 10 ὁσμῆς · ὁ δ' αὐτὸς λόγος και ἐπὶ τῶν ἄλλων · οὐδὲ τῶν δυ-
 νατῶν, ἀλλ' ἢ αἰσθητικὸν ἕκαστον. ἅμα δὲ δῆλον και οὕτως.
 οὔτε γὰρ φῶς και σκότος οὔτε ψόφος οὔτε ὁσμῆ οὐδὲν ποιεῖ
 τὰ σώματα, ἀλλ' ἐν οἷς ἐστίν, οἷον ἀήρ ὁ μετὰ βροντῆς
 διίστησι τὸ ξύλον. ἀλλὰ τὰ ἀπτά και οἱ χυμοὶ ποιοῦσιν · εἰ
 γὰρ μή, ὑπὸ τίνος ἂν πάσχοι τὰ ἄψυχα και ἀλλοιοῖτο;
 ἄρ' οὖν κάκεινα ἐμποιεῖ ἢ οὐ πᾶν σῶμα παθητικὸν ὑπ' ὁσμῆς
 15 και ψόφου · και τὰ πάσχοντα ἀόριστα, και οὐ μένει, οἷον
 ἀήρ · ὅξει γὰρ ὥσπερ παθῶν τι. τί οὖν ἐστὶ τὸ ὁσμᾶσθαι
 παρὰ τὸ πάσχειν τι; ἢ τὸ μὲν ὁσμᾶσθαι και αἰσθάνεσθαι, ὁ
 δ' ἀήρ παθῶν ταχέως αἰσθητὸς γίνεται.

34. τι om. SUX Them. || ἀπτῶν αὐτῶν · και ETW, αὐτῶν om. Them. Soph.
 424 b, 2. δέχεσθαι τὰ εἶδη SVX, textum tuetur Them. || 4. τι om. ETW
 Torst., leg. etiam Them. || ὁσμῆς ET || 6. ὁσμῆ E || virgulam post ποιεῖ omis-
 sam post ὀσφρησιν ponit Bek., correxit Trend., quem secuti sunt Torst.
 Bhl. || ἢ UW, om. SVX || ὁσμῆ E || 7. ὑπ' ὁσμῆς om. SUX || 11. ὁ ἀήρ. S, ὁ ἀήρ
 ὁ UWX, ἀήρ V || 14. ἐμποιεῖ ETW, ἐμποιεῖ U, ποιεῖ Philop., ποιεῖ reli-
 qui || ὁσμῆς ETV || 16. et 17. τι om. SUX || 17. και ante αἰσθάνεσθαι ex solo E
 addid. Torst. Bhl., και om. Philop.

tement. [On voit] aussi pourquoi les plantes ne sentent pas,
 quoiqu'elles possèdent une des parties de l'âme, et qu'elles
 pâtissent, dans une certaine mesure, sous l'influence des
 tangibles, car elles peuvent être refroidies ou échauffées.
 La raison en est, en effet, qu'elles n'ont pas [l'organe qui
 tient] le milieu [entre les qualités tangibles extrêmes], ni
 de principe capable de recevoir les formes des sensibles,
 mais qu'elles pâtissent [en recevant la forme] avec la
 matière. — On pourrait se demander si une chose qui
 serait dans l'impossibilité de percevoir l'odeur, éprouverait,
 sous l'influence de celle-ci, quelque passion, ou si ce qui
 ne pourrait pas voir [pâtirait] sous l'influence de la cou-
 leur, et, de même, pour les autres sensibles. Mais, puisque
 l'odeur c'est l'odorant, si l'odeur exerce une action, elle ne
 peut produire que l'odoration. De sorte que rien de ce qui
 est incapable d'odorer ne peut subir l'action de l'odeur
 (et l'on peut en dire autant des autres [sensibles]). Et
 même, des êtres qui sont capables [de sentir, aucun
 ne pâtit sous l'influence du sensible], qu'en tant que sen-
 sitif [de ce sensible en particulier]. La même chose
 résulte manifestement de la raison suivante : Ni la lumière,
 ni l'obscurité, ni le son, ni l'odeur n'agissent en rien sur
 les corps; ce qui agit ce sont les [corps] dans lesquels ils
 résident; c'est ainsi que l'air, qu'accompagne le tonnerre,
 déchire le bois. Cependant, les tangibles et les saveurs
 agissent [sur les corps]. Car, s'ils ne le faisaient pas, sous
 l'influence de quoi les êtres animés pâtiraient-ils et
 seraient-ils altérés? Faut-il donc admettre que les autres
 sensibles, aussi, agissent ainsi [sur le corps]? Mais ne faut-
 il pas penser, plutôt, que tout corps ne pâtit pas sous l'in-
 fluence de l'odeur et du son? Et que ceux qui pâtissent
 [sous cette influence] sont ceux qui n'ont pas de forme
 déterminée, et qui n'ont pas de consistance, par exemple,
 l'air? En effet, il devient odorant comme ayant subi une
 action [de l'odeur]. Qu'est donc [, pourrait-on dire,] le fait
 de sentir une odeur, de plus que subir une passion? Mais
 odorer n'est-ce pas aussi être sensitif? tandis que l'air,
 quand il pâtit, ne fait que devenir rapidement sensible.

Γ.

424 b "Οτι δ' οὐκ ἔστιν αἰσθησις ἕτερα παρὰ τὰς πέντε (λέγω
 δὲ ταύτας ὄψιν, ἀκοήν, ὄσφρησιν, γεῦσιν, ἀφήν), ἐκ τούτων
 πιστεύσειεν ἂν τις. εἰ γὰρ παντός, οὗ ἔστιν αἰσθησις ἀφή, καὶ
 25 νῦν αἰσθησιν ἔχομεν (πάντα γὰρ τὰ τοῦ ἀπτοῦ ἢ ἀπτόν πάθη
 τῇ ἀφῇ ἡμῖν αἰσθητά ἐστίν), ἀνάγκη τ', εἴπερ ἐκλείπει τις
 αἰσθησις, καὶ αἰσθητήριόν τι ἡμῖν ἐκλείπειν· καὶ ὅσων μὲν
 αὐτῶν ἀπτόμενοι αἰσθανόμεθα, τῇ ἀφῇ αἰσθητά ἐστίν, ἢν
 τυγχάνομεν ἔχοντες, ὅσα δὲ διὰ τῶν μεταξὺ καὶ μὴ αὐ-
 30 τῶν ἀπτόμενοι, τοῖς ἀπλοῖς, λέγω δ' οἶον ἀέρι καὶ ὕδατι·
 ἔχει δ' οὕτως, ὥστ' εἰ μὲν δι' ἑνὸς πλείω αἰσθητά ἕτερα ὄντα
 ἀλλήλων τῷ γένει, ἀνάγκη τὸν ἔχοντα τὸ τοιοῦτον αἰσθητή-
 ριον ἀμφοῖν αἰσθητικὸν εἶναι (οἶον εἰ ἐξ ἀέρος ἐστὶ τὸ αἰσθη-
 τήριον, καὶ ἔστιν ὁ ἀήρ καὶ ψόφου καὶ χροῶς), εἰ δὲ πλείω
 425 a τοῦ αὐτοῦ, οἶον χροῶς καὶ ἀήρ καὶ ὕδωρ (ἄμφω γὰρ δια-
 φανῇ), καὶ ὁ τὸ ἕτερον αὐτῶν ἔχων μόνον αἰσθησεται τοῦ δι' ἀμ-
 φοῖν· τῶν δὲ ἀπλῶν ἐκ δύο τούτων αἰσθητήρια μόνον ἐστίν,

22. Hinc etiam cod. L || 23. τούτων EW Soph., τῶνδε ὄπλον SX, τῶνδε etiam Them. || 24. huius enunciationis εἰ γὰρ... apodosin incipit ab ὥστε 425 a, 11. Torst., ab πᾶσαι ἄρα a, 9. Bon., quod iam Simpl. fecerat, in interpungendis singulis comprehensionis membris, praeceunte Biehlio, secutus sum Bon. || 25. ἔχομεν αἰσθησιν STUW, vulgatam tuentur Alex. 89, 27 et Simpl. || 27. τι om. L, post ἡμῖν ponit W, αἰσθητήριόν τι etiam Alex. l. l. et Simpl. || ἐκλείπειν pr. E (Bek.) nunc ἐκλείπειν (Trend.), ἐκλείπειν etiam Alex., 90, 15, Them. Simpl. || 28. αὐτοῖ TWy Alex. 89, 30. 90, 21, αὐτῶν etiam Simpl. 178, 29. 187, 21, et Soph. || 30. ἀπλοῖς διαστήμασι λ. TW et margo U, ἀπλοῖς ἀποστήμασι Simpl., vulgatam tuentur Alex. 89, 32. 90, 23, Philop. Soph. || 32. ἀλλήλων ὄντα τῷ γένει STUVWy, textum receptum tuentur Alex. 90, 35 et Simpl. || τὸ om. TUy Simpl., leg. etiam Alex. 90, 36.
 425 a, 2. τοῦ δι' τῶν L, om. SUVX et pr. E Philop. Bek., τοῦ δι' TW Simpl. vet. transl. Trend. Torst. Bhl. Marchl. Arist. Tierseele p. 29.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

Qu'il n'y ait pas de sens en dehors des cinq [que nous connaissons] (j'entends par ces derniers la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher), on pourrait le croire d'après les raisons qui suivent : Si, en fait, nous avons la sensation de tout ce dont le toucher procure la sensation (car toutes les qualités du tangible en tant que tangible sont perçues en nous par le toucher), il est nécessaire, par suite, que, dans le cas où une sensation nous manquerait, il nous manquât aussi un sensorium. Mais tout ce que nous sentons par contact est senti par le toucher, lequel, en fait, nous possédons, et toutes les choses qui sont sensibles, non par un contact entre elles et nous, mais à travers un milieu, sont senties par [l'intermédiaire d'] un corps simple, je veux dire l'air et l'eau. Et il en est de telle sorte que, si plusieurs sensibles, différant entre eux par le genre, [peuvent être sentis] par l'intermédiaire d'un seul [et même élément], celui qui possédera un sensorium constitué par cet élément, pourra sentir l'un et l'autre sensible (par exemple, si le sensorium est formé d'air; l'air est, en effet, le milieu du son et de la couleur); il arrive également, que, si un même [sensible] peut admettre plusieurs [milieux], comme la couleur, dont les milieux sont l'air et l'eau (attendu que ces deux éléments sont transparents), celui qui possédera [un sensorium constitué par] un seul de ces milieux, pourra sentir ce qui admet les deux milieux. Parmi les corps simples, il n'y a que ces deux là dont [il

ἐξ ἀέρος καὶ ὕδατος (ἢ μὲν γὰρ κόρη ὕδατος, ἢ δ' ἀκοή
 5 ἀέρος, ἢ δ' ὄσφρησις θατέρου τούτων), τὸ δὲ πῦρ ἢ οὐθενὸς ἢ
 κοινὸν πάντων (οὐθέν γὰρ ἄνευ θερμότητος αἰσθητικόν), γῆ δὲ
 ἢ οὐθενὸς, ἢ ἐν τῇ ἀφῆι μάλιστα μέμικται ἰδίως· διὸ λείπειτ'
 ἂν μὴθὲν εἶναι αἰσθητήριον ἐξω ὕδατος καὶ ἀέρος· ταῦτα δὲ
 καὶ νῦν ἔχουσιν ἕνια ζῶα· πᾶσαι ἄρα αἱ αἰσθήσεις ἔχονται
 10 ὑπὸ τῶν μὴ ἀτελῶν μηδὲ πεπηρωμένων· φαίνεται γὰρ καὶ
 ἢ ἀσπάλαξ ὑπὸ τὸ δέρμα ἔχουσα ὀφθαλμούς· ὥστ' εἰ μὴ τι
 ἕτερόν ἐστι σῶμα, καὶ πάθος ὃ μὴθενὸς ἐστι τῶν ἐνταῦθα
 σωμαμάτων, οὐδεμία ἂν ἐκλείποι αἰσθησις.

ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν κοινῶν οἷόν τ' εἶναι αἰσθητήριον τι ἴδιον,
 15 ὧν ἐκάστη αἰσθήσει αἰσθανόμεθα κατὰ συμβεβηκός, οἷον
 κινήσεως, στάσεως, σχήματος, μεγέθους, ἀριθμοῦ, ἑνός· ταῦτα
 γὰρ πάντα κινήσει αἰσθανόμεθα, οἷον μέγεθος κινήσει· ὥστε καὶ
 σχῆμα· μέγεθος γὰρ τι τὸ σχῆμα· τὸ δ' ἡρεμοῦν τῷ μὴ κί-
 νηθῆναι· ὃ δ' ἀριθμὸς τῇ ἀποφάσει τοῦ συνεχοῦς, καὶ τοῖς ἰδίοις·
 20 ἐκάστη γὰρ ἐν αἰσθάνεται αἰσθησις· ὥστε δῆλον ὅτι ἀδύνατον

5. πῦρ οὐθενὸς εἴτω καὶ εἰ κοινόν conī. Essen², p. 77 || 6. γῆ δὲ] ἢ δὲ γῆ SUW, γῆ δὲ etiam Them. Philop. || 7. ἢ om. pr. E W Philop., ἢ οὐθενὸς ἢ om. SUV, unc. incl. Essen² l. 1. || ἰδίως om. LUVXY, leg. Simpl. || διὸ in rasura E₂, om. LSUVX || λείπειτ' E₁, λείπειτ' E₂ || 11. ἀσπάλαξ ES Bek., πάλαι γ, ἀσπάλαξ Them. Simpl. Philop. Soph. Trend. Torst. Bhl. || τοὺς ὀφθαλμούς TUWY, τοὺς om. etiam Them. Philop. Soph. || 13. μίαν λιποῖ E, μία ἂν ἐλλεί- ποι Ly Simpl., ἂν ἐλείπειτο T, ἂν ἐκλείποι E₂ S Alex. 90, 1, Them. Torst. Bhl., ἂν ἐκλείποι reliqui || 14. ἀλλὰ μὴν.... 30. ὅρῃν de emendationibus quibus Susemihl, BJ, XXX, 42, hunc locum ornavit, videas commentarium ad eundem || 15. ὧν καὶ ἐκ. E Torst., καὶ om. ceteri codd. et Simpl. Philop. || 15. οὐ ante κατὰ συμβεβηκός a Torst. conī. et a Neuhaeusero l. 1. p. 36, probatum in textum recepit Bhl., quamquam omiserunt omnes codd. et Them. Philop. Simpl., « non secundum accidens » vet. transl., οὐ non necessarium esse iudicant Zeller, II, 2, p. 543, Brentano l. 1. p. 82, Kampe, l. 1. p. 104, Susemihl, BJ, IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 708, qui postea aliter censuit BJ, XXX l. 1. || 15. οἷον... 19. συνεχοῦς in parenthesi ponenda et ante 19. καὶ τοῖς ἰδίοις lacunam esse censet Susemihl II. l. || 16. post ἀριθμοῦ comma posuit Torst., iam Philop. hunc locum ita interpretatus est || ἑνός om. V || 17. κινήσει] κοινή e Simpl. scripsit Torst., sed et Simpl. 183, 4. 30, habet κινήσει (quod etiam 184, 7 scripsit Hayduck) et etiam Them. et Soph., probat Neuhaeuser l. 1. p. 32, addendum ἄλλη ante κινήσει censet Essen², p. 79 || 17. post οἷον lacunam esse eamque sic explendam putat Torst.: κί- νησιν· τὸ δὲ, vulgatam leg. Simpl. || textum usque ad 20. αἰσθησις sic resti- tuendum esse conī. Essen² l. 1.: (οἷον μέγεθος μὲν φάσει, ἀριθμὸν δὲ ἀποφάσει τοῦ συνεχοῦς), καὶ ἐν τοῖς ἰδίοις ἐκάστη αἰσθάνεται αἰσθησις., aliter vero Essen², p. 14: ταῦτα γὰρ πάντα ἢ κινήσει αἰσθανόμεθα (οἷον μέγεθος μὲν φάσει ἀριθ- μός (?) δὲ τῆ..... συνεχοῦς) αὕτη ἑτέρα τῶν τοῖς ἰδίοις ἐκάστη δὲ κτλ. || 18. μεγέ- θους conī. Torst., μέγεθος etiam Philop. Soph., defendit Freudenthal, Rhein. Mus. 1869 p. 396 || τι καὶ τὸ STW, καὶ om. etiam Philop. Soph.

soit possible que] des sensoria soient formés, à savoir l'air et l'eau (et, en effet, la pupille est constituée par de l'eau, l'ouïe par de l'air, et l'odorat par l'un des deux). Quant au feu, il n'entre dans la composition d'aucun sensorium ou il entre dans celle de tous (car, sans chaleur, rien ne peut être sensitif). La terre n'entre dans la composition d'aucun [sensorium], ou c'est surtout dans le toucher qu'elle est incorporée, car c'est sa place. Il n'y a donc pas de sensorium autre que ceux [qui sont faits] d'eau et d'air. Or, en fait, certains animaux possèdent ces sensoria [faits d'eau et d'air]; donc toutes les sensations [sans exception,] sont éprouvées par ceux [des animaux] qui ne sont ni imparfaits, ni mutilés. Il est manifeste, en effet, que la taupe, même, a des yeux sous la peau. Ainsi, pourvu qu'il n'y ait pas quelque corps ou quelque qualité [qui ne soit aucun ou] qui n'appartienne à aucun des corps d'ici-bas, aucune sensation ne saurait nous manquer.

Mais il n'est pas possible, non plus, qu'il y ait un sensorium spécial pour les sensibles communs que [pourrait-on dire,] nous sentons par accident au moyen de chacun des [cinq] autres sens. [Par sensibles communs,] j'entends le mouvement, le repos, la forme, la grandeur, le nombre, l'unité. Tous ces sensibles, en effet, nous les sentons grâce à un mouvement; je veux dire que nous sentons la grandeur par le mouvement [qu'elle provoque en nous]. De sorte que [c'est] aussi [par un mouvement que nous sentons] la forme; car la forme est une espèce de grandeur. [De même nous sentons] ce qui est en repos, par la privation du mouvement, et le nombre [est perçu] par la suppression de la continuité et par les sensibles propres. En effet, chaque sensation a pour objet une unité.

Ainsi il est évident qu'il est impossible qu'il y ait un sens spécial pour [l'un quelconque de] ces sensibles communs, par exemple pour le mouvement. Car, s'il y avait

πλῆθος

ὅτουσιν ἰδίαν αἰσθησιν εἶναι τούτων, οἷον κινήσεως · οὕτω
 γὰρ ἔσται ὡσπερ νῦν τῆ ὄψει τὸ γλυκὺ αἰσθανόμεθα. τοῦτο
 δ' ὅτι ἀμφοῖν ἔχοντες τυγχάνομεν αἰσθησιν, ἥ καὶ ὅταν συμ-
 πέσωσιν ἅμα γνωρίζομεν · εἰ δὲ μὴ, οὐδαμῶς ἂν ἄλλ' ἢ κατὰ
 25 συμβεβηκὸς αἰσθανόμεθα, οἷον τὸν Κλέωνος υἱὸν οὐχ ὅτι
 Κλέωνος υἱός, ἀλλ' ὅτι λευκός · τούτῳ δὲ συμβεβηκέν υἱῷ
 Κλέωνος εἶναι. τῶν δὲ κοινῶν ἤδη ἔχομεν αἰσθησιν κοινήν,
 οὐ κατὰ συμβεβηκὸς · οὐκ ἄρ' ἔστιν ἰδία · οὐδαμῶς γὰρ ἂν
 αἰσθανόμεθα ἄλλ' ἢ οὕτως ὡσπερ εἴρηται [τὸν Κλέωνος υἱὸν
 30 ἡμᾶς ὁρᾶν]. τὰ δ' ἀλλήλων ἰδία κατὰ συμβεβηκὸς αἰσθά-
 νονται αἰ αἰσθήσεις, οὐχ ἥ αὐταί, ἀλλ' ἥ μία, ὅταν
 425 ἅμα γένηται ἡ αἰσθησις ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ, οἷον χολῆ ὅτι πι-
 κρὰ καὶ ξανθὴ · οὐ γὰρ ὁ ἑτέρας γε τὸ εἶπεῖν ὅτι ἄμφω
 ἐν · διὸ καὶ ἀπατᾶται, καὶ ἐὰν ἡ ξανθὸν, χολῆν οἶεται εἶ-
 ναι. ζητήσῃ δ' ἂν τις τίνος ἕνεκα πλείους ἔχομεν αἰσθήσεις,
 5 ἀλλ' οὐ μίαν μόνην. ἡ ὅπως ἦττον λευθάνη τὰ ἀκολουθοῦντα
 καὶ κοινά, οἷον κίνησις καὶ μέγεθος καὶ ἀριθμὸς · εἰ γὰρ
 ἦν ἡ ὄψις μόνη, καὶ αὐτῇ λευκοῦ, ἐλάνθανεν ἂν μᾶλλον

21. οὕτω.... 24. et 27. τῶν δὲ... 28. ἰδία posterioris, sed 24. εἰ δὲ.... 29. εἴρηται
 prioris recensionis esse iudicat Torst., quod refellit Neuhaeuser l. 1.
 p. 32 || 22. ἔσται unc. incl. Essen², p. 80 || 23. καὶ om. praeter E omnes
 codd. || 24. ἅμα γνωρίζομεν E Simpl. Torst., ἀνγνωρίζομεν T Bek. Trend.,
 γνωρίζομεν reliqui etiam Philop. || 25. αἰσθανόμεθα L, αἰσθανόμεθα ETUVWY
 Philop. || 26. κλέωνος γὰρ υἱός STVW || τοῦτο LVX et, ut videtur, pr. E (Rr.) ||
 27. τῶν δὲ.... 30. ὁρᾶν post b, 3. εἶναι transponenda censet Dembowski,
 Quaest. ar. duae pp. 85-91, probat Susemihl, OEcon. p. 85 || ἔχομεν ἤδη αἰσ-
 θησιν LTUW, ἔχομεν αἰσθησιν ἤδη SVX || 28. οὐ κατὰ... 30. ὁρᾶν unc. incl.
 Essen², p. 15 || οὐκ ἄρ' οὐ γὰρ coni. Essen², p. 81 || οὐδαμῶς.... 30. ὁρᾶν,
 quae etiam Trend. suspecta sunt, ut prorsus hic inepta delenda censet
 Steinhart, cui assentitur Susemihl l. 1. || 29. ἡ om. ELTV, leg. Simpl. Philop. ||
 τῶν... ὁρᾶν unc. inclusit Bhl. cum Torst., quod probant etiam Neuhaeuser
 l. 1. p. 34 et Kampe, defendit Dembowski l. 1. p. 15 sq. sed, p. 89, for-
 tasse tollenda esse concedit || 30. οὐ ante κατὰ συμβεβηκὸς addendum esse
 censet Essen² l. 1. || 31. ἡ] αἰ EL, ἡ αἰ SUY Bek. Trend., αὐταί X Philop. Soph.,
 ἡ αὐταί etiam Simpl. Torst. Brentano l. 1. p. 97, Bhl. Dembowski l. 1. p. 90.
 425 b, 1. γένηται om. SUV || ὅτι χολῆ STUVWXY, οἷον χολῆν E, sed v. eras.,
 οἷον χολῆς Simpl. || 2. ἄμφω ἐν] ἐν ἄμφω coni. Susemihl, OEcon. p. 85 ||
 3. καὶ ἐὰν] διὸ καὶ ἐὰν E, καὶ ἐὰν omisso διὸ etiam Simpl. || 4. πλείους TW
 Philop., πλείους Simpl. Soph. || 5. μόνον SUX, μόνην etiam Simpl. || ἦττον]
 μὴ TVWXY, ἡ S, ἦττον etiam Simpl. Soph. || 7. ἡ om. STUVWX || μόνον l.,
 om. pr. E || καὶ αὐτῇ λευκοῦ unc. incl. Torst., cui assentitur Essen², p. 82,
 leg. Philop. Simpl. et, ut videtur, Soph. || ἂν] ἂν E, sed x in rasura (Trend.),
 ἂν etiam Simpl. Soph.

un sens spécial, il en serait [pour eux] de la même façon
 que nous sentons le doux par la vue (ce qui a lieu
 parce que nous nous trouvons avoir la sensation simul-
 tanée de l'un et de l'autre sensible, [— visuel et sapide,
 —] d'où il arrive que nous les connaissons aussi ense-
 mble [par la vue seule] lorsqu'ils coïncident); ou, si [nous
 ne les sentions] pas de la sorte, ils ne seraient sensibles
 que d'une façon [encore plus] accidentelle; c'est ainsi
 [que nous sentons], non pas que le fils de Cléon est le fils
 de Cléon, mais qu'il est blanc, et il arrive [seulement]
 par accident à cette chose [blanche] d'être le fils de
 Cléon. Or, des sensibles communs, nous avons bien la
 sensation commune, et non pas une sensation par acci-
 dent. Il n'y a donc pas, pour ces sensibles, de sens spé-
 cial. Car [s'il en était ainsi,] nous ne les sentirions [au
 moyen des autres sens,] d'aucune autre façon que de celle
 dont nous avons dit que nous voyions le fils de Cléon.
 Les sens [spéciaux] ont, en effet, mutuellement la sen-
 sation, par accident, des propres les uns des autres —
 non pas en tant que sens [spéciaux], mais en tant
 qu'ils n'en font qu'un, [je veux dire le sens commun,]
 — lorsque leur activité sensitive s'exerce en même
 temps sur le même objet, comme, par exemple, [quand
 on sent] que le fiel est jaune et amer. Car ce n'est cer-
 tainement pas à un autre sens [que le sens commun]
 qu'il appartient de prononcer l'union des deux choses.
 Et c'est pour cela que [le sens commun] se trompe et
 que, si la chose sentie est jaune, il peut croire [à tort]
 que c'est du fiel.

L'on pourrait se demander à quelle fin nous avons plu-
 sieurs sens et non pas un seul [pour percevoir les sen-
 sibles communs]. Ne faut-il pas admettre que c'est pour
 que les sensibles dérivés et communs, par exemple le
 mouvement, la grandeur et le nombre passent moins ina-
 perçus? Si, en effet, la vue seule [par exemple,] les per-
 cevait, sentant en même temps la blancheur [et les autres
 couleurs], ces sensibles communs passeraient plus ina-

κἄν ἐδόκει ταῦτα εἶναι πάντα διὰ τὸ ἀκολουθεῖν ἀλλήλοις
 ἅμα χρῶμα καὶ μέγεθος. νῦν δ' ἐπεὶ καὶ ἐν ἐτέρῳ αἰ-
 10 σθητῶ τὰ κοινὰ ὑπάρχει, δῆλον ποιεῖ ὅτι ἄλλο τι ἕκαστον
 αὐτῶν.

2.

Ἐπεὶ δ' αἰσθανόμεθα ὅτι ὁρῶμεν καὶ ἀκούομεν, ἀνάγκη
 ἢ τῇ ὄψει αἰσθάνεσθαι ὅτι ὁρᾷ, ἢ ἐτέρῳ. ἀλλ' ἡ αὐτὴ ἔσται
 τῆς ὄψεως καὶ τοῦ ὑποκειμένου χρώματος. ὥστε ἡ ὀνομασία τοῦ
 15 αὐτοῦ ἔσονται ἢ αὐτὴ αὐτῆς. ἔτι δ' εἰ καὶ ἕτερα εἴη ἢ τῆς
 ὄψεως αἰσθησις, ἢ εἰς ἄπειρον εἰσιν ἢ αὐτὴ τις ἔσται αὐτῆς.
 ὥστ' ἐπὶ τῆς πρώτης τοῦτο ποιητέον. ἔχει δ' ἀπορίαν· εἰ γὰρ
 τὸ τῇ ὄψει αἰσθάνεσθαι ἔστιν ὁρᾶν, ὁρᾶται δὲ χρῶμα ἢ τὸ
 ἔχον, εἰ ὄψεται τις τὸ ὁρῶν, καὶ χρῶμα ἔξει τὸ ὁρῶν πρῶ-
 20 τον. φανερόν τοίνυν ὅτι οὐχ ἔν τῇ ὄψει αἰσθάνεσθαι· καὶ
 γὰρ ὅταν μὴ ὁρῶμεν, τῇ ὄψει κρίνομεν καὶ τὸ σκότος καὶ

8. κἄν] καὶ Ey Soph. Bek. Trend., κἄν reliqui et corr. E₂ (Bhl.) || ταῦτον
 TX Simpl., ταῦτο Wy Bek. Trend. Torst., τοῦτο SU, ταῦτά E Soph. Bhl. ||
 πάντα] πάντως conl. Essen², p. 82 || 9. pro ἅμα conl. iei Torst., leg. ἅμα
 Simpl. Soph. || 13. τῇ ὄψει] ἴτοι ὄψει Alex. 91, 26 || ὅτι] εἴ τι Alex. l. 1. ||
 15. καὶ εἰ E, om. καὶ y || ἢ ante τῆς ex solo E recepit Torst. || 16. αἰσθί-
 LUWX, πράξιαν in interpret. Them. || 17. ποιητέον] conl. θετέον, quod jam
 Trend. coniec. ap. Brandis, II, 2, p. 1119 n. 29, vel δοτέον Torst., ποιη-
 τέον etiam Philop. Soph., δοτέον in interpret. Simpl. 188, 23. 31 || 20. καὶ
 τὸ ὁρᾶν post τὸ τῇ ὄψει αἰσθάνεσθαι addenda esse censet Christ || 21. post
 κρίνομεν colon, ut videtur, Simpl. in interpr. 189, 19 || εἴπερ ante καὶ τὸ
 σκότος addendum censet Essen, p. 57, Essen², p. 84 || καὶ τὸ φῶς non legisse
 videtur Philop. 463, 38.

perçus et il nous semblerait que les uns et les autres [les
 sensibles visuels et les sensibles communs,] ne font qu'un,
 parce que la couleur et la grandeur s'accompagneraient
 [toujours]. Mais, comme, en réalité, les sensibles communs
 se retrouvent aussi dans d'autres sensibles, ce fait permet
 d'apercevoir clairement que chacun des sensibles com-
 muns est autre chose [que les sensibles propres qu'il
 accompagne].

CHAPITRE II

Puisque nous sentons que nous voyons et que nous
 entendons, il est nécessaire que ce soit ou bien par la
 vue que nous sentons qu'elle voit, ou bien par un autre
 [sens]. Mais [dans ce dernier cas,] ce sens sentirait, à
 la fois, la vision et la couleur qui fait l'objet de celle-
 ci. De sorte que, ou il y aura deux sens pour le même
 objet, ou la vue se sentira elle-même. En outre, alors
 même que le sens de la vision serait autre [que la
 vue], ou bien il faudra aller à l'infini, ou bien ce second
 sens devra se sentir lui-même. De sorte qu'il vaut
 mieux admettre qu'il en est ainsi du premier [c'est-
 à-dire de la vue].

Mais il y a là une difficulté. Car, puisque sentir par
 la vue c'est voir, et puisque ce qui est vu c'est la cou-
 leur ou ce qui possède la couleur, si l'on voit le voyant,
 il faudra que le premier voyant aussi soit coloré. Il
 est évident, d'après cela même, que ce n'est pas une
 seule chose que sentir par la vue. Et, en effet, même
 lorsque nous ne voyons pas, nous discernons par la
 vue l'obscurité et la lumière, mais ce n'est pas de la

τὸ φῶς, ἀλλ' οὐχ ὡσαύτως. ἔτι δὲ καὶ τὸ ὁρῶν ἔστιν ὡς κε-
 χρωμάτισται· τὸ γὰρ αἰσθητήριον δεκτικὸν τοῦ αἰσθητοῦ ἄνευ
 τῆς ὕλης ἕκαστον. διὸ καὶ ἀπελθόντων τῶν αἰσθητῶν ἐνει-
 25 σιν αἱ αἰσθήσεις καὶ φαντασίαι ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις.

ἡ δὲ τοῦ αἰσθητοῦ ἐνέργεια καὶ τῆς αἰσθήσεως ἡ αὐτὴ μὲν ἐστὶ
 καὶ μία, τὸ δ' εἶναι οὐ τὸ αὐτὸ αὐταῖς· λέγω δ' οἷον ὁ φῶς ὁ κατ'
 ἐνέργειαν καὶ ἡ ἀκοὴ ἡ κατ' ἐνέργειαν· ἔστι γὰρ ἀκοὴν ἔχοντα
 μὴ ἀκούειν, καὶ τὸ ἔχον φῶς οὐκ αἰεὶ φορεῖ. ὅταν δ' ἐνεργῇ
 30 τὸ δυνάμενον ἀκούειν καὶ φορεῖ τὸ δυνάμενον φορεῖν, τότε
 ἡ κατ' ἐνέργειαν ἀκοὴ ἅμα γίνεται καὶ ὁ κατ' ἐνέργειαν φῶ-
 426 a φος, ὧν εἴπειεν ἂν τις τὸ μὲν εἶναι ἀκούειν τὸ δὲ φῶρησιν.
 εἰ δὲ ἔστιν ἡ κίνησις καὶ ἡ ποίησις καὶ τὸ πάθος ἐν τῷ ποιου-
 μένῳ, ἀνάγκη καὶ τὸν φῶρον καὶ τὴν ἀκοὴν τὴν κατ' ἐνέρ-
 γειαν ἐν τῇ κατὰ δύνάμιν εἶναι· ἡ γὰρ τοῦ ποιητικοῦ καὶ κινη-
 5 τικοῦ ἐνέργεια ἐν τῷ πάσχοντι ἐγγίνεται· διὸ οὐκ ἀνάγκη τὸ
 κινουὺν κινεῖσθαι. ἡ μὲν οὖν τοῦ ψοφητικοῦ ἐνέργεια ἐστὶ φῶρος ἢ
 ψῶρησις, ἡ δὲ τοῦ ἀκουστικοῦ ἀκοὴ ἢ ἀκουσις· διττὸν γὰρ ἡ ἀκοή,
 καὶ διττὸν ὁ φῶρος. ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων
 αἰσθήσεων καὶ αἰσθητῶν. ὡς περὶ γὰρ ἡ ποίησις καὶ ἡ πάθη-
 10 σις ἐν τῷ πάσχοντι ἀλλ' οὐκ ἐν τῷ ποιούντι, οὕτω καὶ ἡ τοῦ
 αἰσθητοῦ ἐνέργεια καὶ ἡ τοῦ αἰσθητικοῦ ἐν τῷ αἰσθητικῷ. ἀλλ'
 ἐπ' ἐνίων μὲν ὠνόμασται, οἷον ἡ ψῶρησις καὶ ἡ ἀκουσις, ἐπὶ
 δ' ἐνίων ἀνώνομον θάτερον· ὄρασις γὰρ λέγεται ἡ τῆς ὀφθαλμοῦ
 ἐνέργεια, ἡ δὲ τοῦ χρώματος ἀνώνομος, καὶ γεῦσις ἡ τοῦ

25. αἱ om. SWX Them. Simpl. Soph. || 26. ἡ δὲ.... 426 b, 7. φθεῖραι spuria
 esse suspicatur Susemihl, OEcon. p. 85, cf. BJ. XXX, 42 || 27. οὐ τὸ αὐτὸ
 αὐταῖς EL Torst. Bhl., οὐ ταύτων αὐταῖς Bek. Trend., αὐταῖς οὐ ταύτων
 STUVWY Soph., αὐταῖς οὐ τὸ αὐτὸ Them. || οἷον ὁ φῶρος ὁ ELW Soph.
 Torst., οἷον φῶρος ὁ reliqui || 28. καὶ ἡ ἀκοὴ ἢ EL Soph. Torst. Bhl., καὶ ἀκοὴ
 ἢ reliqui || 30. τότε καὶ ἡ TW || τότε... 31. γίνεται: om. E, sed in marg. add.
 426 a, 1. ὧν] ὡστ' TW, ὡστε καὶ SUV, ὧν leg. etiam Soph. || εἴποιεν EL,
 εἴποι: y Soph., φήσαιεν SUVX || 2. εἰ... 12. οἷον e duabus recensioibus con-
 taminata iudicat Torst., prioris esse 9. ὡς περ... 11. αἰσθητικῷ, posterioris
 4. ἡ γὰρ... 6. κινεῖσθαι: || δ' ἔστιν W Bek. Trend., δὲ ἔστιν E et reliqui codd.
 Soph. Torst. Bhl. || ποιουμένῳ] κινουμένῳ Ald. Bywater, p. 55 || 6. ἐστὶν ante
 ἐνέργειαν EL, post ψῶρησις Ty, om. Soph. || 9. ὡς περ... 11. αἰσθητικῷ, post
 6. κινεῖσθαι: transposuit Bhl., eodem quo vulg. ordine leg. etiam Philop.
 Soph. || ὡς περ γὰρ] καὶ ὡς περ TWY, ὡς περ γὰρ καὶ EL || 10. ἀλλ' καὶ LTW,
 ἀλλ' etiam Soph. || οὐκ ἐν] οὐ καὶ E (Rr.) || 11. ἐνέργειαν... αἰσθητικοῦ om.
 TUWY, tuetur Philop. || 12. μὲν καὶ ὠνόμ. rec. E TUWXY Philop., καὶ om.
 Soph. || ἐπ' ἐνίων δ' L, ἐπ' ἐνίων δὲ Them. Soph.

même façon [que la couleur ou que la lumière]. En
 outre, le voyant lui-même est, en un certain sens, coloré;
 car chaque sensorium est le réceptacle du sensible sans
 la matière. C'est pourquoi, même lorsque les sensibles
 ont cessé d'être présents, les sensations et les images
 persistent dans les sensoria.

L'acte du sensible et celui du sens sont un seul
 et même acte, mais leur concept n'est pas le même.
 J'entends, par exemple, [par acte du sensible et
 acte de la sensibilité,] le son en acte et l'ouïe en acte.
 On peut, en effet, avoir l'ouïe et ne pas entendre, et
 ce qui est doué de sonorité ne résonne pas toujours.
 Mais, lorsque ce qui a la puissance d'entendre passe
 à l'acte et que ce qui a la puissance de résonner ré-
 sonne, alors se produisent, en même temps, et l'ouïe
 en acte et le son en acte, desquels on pourrait dire
 que l'une est l'audition et l'autre la résonance. Par
 conséquent, puisque le mouvement, l'action subie
 et la passion résident dans ce qui est agi, il est né-
 cessaire que le son et l'ouïe en acte résident dans l'ouïe
 en puissance. Car l'acte de ce qui est actif et moteur
 se produit dans le patient. — C'est pourquoi il n'est pas
 nécessaire que le moteur soit *mū*. — L'acte du sonore
 est donc le son ou la résonance, et celui de l'auditif
 l'ouïe ou l'audition. Car l'ouïe a une double signi-
 fication, et le son désigne aussi deux choses; et l'on
 peut en dire autant des autres sensations et des autres
 sensibles. De même, en effet, que l'action et la pas-
 sion résident dans le patient et non pas dans l'agent,
 de même l'acte du sensible et celui du sensitif rési-
 dent dans le sensitif. Mais, pour quelques [sens], ces
 deux choses [je veux dire l'acte du sensible et celui du
 sensitif,] ont des noms spéciaux (comme [par exemple
 pour l'ouïe,] la résonance et l'audition), tandis que, pour
 d'autres, l'une des deux n'a pas de nom particulier.
 En effet, l'acte de la vue s'appelle la vision, mais l'acte
 de la couleur n'est pas dénommé, et l'acte du gus-

κινεῖσθαι

15 γευστικοῦ, ἢ δὲ τοῦ χυμοῦ ἀνόνητος. ἐπεὶ δὲ μία μὲν ἐστὶν ἡ ἐνέργεια ἢ τοῦ αἰσθητοῦ καὶ ἢ τοῦ αἰσθητικοῦ, τὸ δ' εἶναι ἕτερον, ἀνάγκη ἅμα φθεῖρεσθαι καὶ σώζεσθαι τὴν οὕτω λεγομένην ἀκοὴν καὶ φόρον, καὶ χυμὸν δὴ καὶ γεῦσιν καὶ τὰ ἄλλα ὁμοίως· τὰ δὲ κατὰ δύναντα λεγόμενα οὐκ ἀνάγκη·
 20 ἀλλ' οἱ πρότερον φυσιολόγοι τοῦτο οὐ καλῶς ἔλεγον, οὐθὲν οἰόμενοι οὔτε λευκὸν οὔτε μέλαν εἶναι ἄνευ ὀφθαλμοῦ, οὔδὲ χυμὸν ἄνευ γεύσεως. τῇ μὲν γὰρ ἔλεγον ὀρθῶς, τῇ δ' οὐκ ὀρθῶς· διχῶς γὰρ λεγομένης τῆς αἰσθήσεως καὶ τοῦ αἰσθητοῦ, τῶν μὲν κατὰ δύναντα τῶν δὲ κατ' ἐνέργειαν, ἐπὶ τούτων μὲν συμβαίνει τὸ λεχθέν, ἐπὶ δὲ τῶν ἐτέρων οὐ συμβαίνει. ἀλλ' ἐκεῖνοι ἀπλῶς ἔλεγον περὶ τῶν λεγομένων οὐχ ἀπλῶς.
 εἰ δὴ συμφωνία φωνῆ τίς ἐστίν, ἢ δὲ φωνῆ καὶ ἢ ἀκοῆς ἐστίν ὡς ἐν ἐστίν, καὶ ἐστίν ὡς οὐχ ἐν τὸ αὐτό, λόγος δ' ἢ συμφωνία, ἀνάγκη καὶ τὴν ἀκοὴν λόγον τινὰ εἶ-
 30 ναι. καὶ διὰ τοῦτο καὶ φθεῖρει ἕκαστον ὑπερβάλλον, καὶ τὸ ὀξύ καὶ τὸ βαρὺ, τὴν ἀκοὴν· ὁμοίως δὲ καὶ ἐν χυμοῖς τὴν γεῦσιν, καὶ ἐν χρώμασι τὴν ὄψιν τὸ σφόδρα λαμπρὸν ἢ ζοφερὸν, καὶ ἐν ὀσφρήσει ἢ ἰσχυρὰ ὀσμή καὶ γλυκεῖα καὶ πικρά, ὡς λόγου τινὸς ὄντος τῆς αἰσθήσεως. διὸ καὶ ἡδέα μὲν, ὅταν εἰλικρινῆ καὶ ἀμιγῆ ὄντα ἄγεται εἰς τὸν λόγον, οἷον τὸ

16. ἡ ἐνέργεια E Soph. Torst. Bhl., om. ἡ reliqui || ἡ post ἐνέργ. om. TVWY Soph. || ἡ post καὶ solus E, om. etiam Soph. || 17. ἅμα φθ. STY, φθ. ἅμα L, ἅμα φθ. etiam Philop. Simpl. Soph. || 20. πρότεροι UVW, πρότερον Them. Soph. || 24. περὶ ESTV, ἐπὶ etiam Simpl. Soph. || 27. δὴ E (Trend., sed mihi dubium videtur) SXY Simpl. Plutarch. ap. Simpl., Philop. Trend., δὴ ἢ W, δ' ἢ reliqui codd. et Bek. Torst. Bhl., εἰ δ' ἢ φωνῆ συμφωνία τίς ἐστίν mavult Trend., probat Bywater, p. 53, secutus Prise. qui praebet p. 22, 24 : ἡ φωνῆ συμφωνία εἴρηται παρὰ τῶν Ἀριστ., ac sane in interpret. habet ἡ δὲ φωνῆ συμφωνία τίς Soph. || 27. ἡ post καὶ om. LSTUVXY, videtur legisse Philop. et Soph. || 28. ἐστίν post ἐν solus E, om. etiam Philop. Soph. || καὶ ἐστίν... αὐτό unc. incl. Torst. Bhl., leg. etiam Soph. || τὸ αὐτὸ non legisse videtur Philop., ἢ οὐ τὸ αὐτὸ STXY, οὐδὲ τὸ αὐτὸ V, καὶ τὸ αὐτὸ conii. Susemihl, BJ. IX, 351 || 30. καὶ post τοῦτο om. LW, leg. Simpl. Soph. || 31. ὁμοίως δὲ om. STUVWY, leg. Soph.

426 b, 1. ἢ τὸ ζ. STUVWXY, τὸ om. etiam Soph. || 2. πικρὰ] λιπαρὰ EL et, ut videtur, Philop., πικρὰ etiam Soph. || 3. εἰδὸ om. SX et pr. U, εἰδὸ καὶ om. V || 4. ἀμιγῆ ὄντα] ἀμιγῆ E Bek. Trend., ἀμιγῆ ἢ ὄντα L, ἅμικτα ὄντα STVWXY et in paraphr. Simpl., ἀμιγῆ ὄντα U Soph. Torst. Bhl. || ἀγεται EL, ἀγεται post ὅταν STUVWXY.

tatif [s'appelle] la dégustation, mais celui du sapide n'est pas dénommé.

Puisque l'acte du sensible et celui du sensitif sont un seul et même acte, et que leurs concepts [seuls] différent, il est nécessaire que l'ouïe et le son, ainsi compris [c'est-à-dire en acte,] cessent d'être et subsistent en même temps, et, par conséquent aussi, la saveur et le sens du goût et, de même encore, les autres [sens et les autres sensibles en acte]. Mais cette nécessité n'existe pas pour les sens et les sensibles en puissance. C'est pourquoi les anciens physiologues n'ont pas eu une opinion [entièrement] juste, lorsqu'ils ont pensé que, sans la vue, il ne saurait y avoir de blanc ni de noir et, sans le goût, de saveur. Ce qu'ils ont dit est, en effet, exact en un certain sens, mais inexact en un autre. Car la sensation et le sensible se prenant [respectivement] en deux sens différents, et étant les uns [sensation et sensible] en puissance, les autres en acte, ce qu'ils ont dit s'applique à ces derniers, mais ne s'applique pas aux autres. Mais ces penseurs ont parlé, sans les distinguer, de choses qui se prennent en plusieurs acceptions distinctes.

Comme une certaine espèce de voix [la voix en acte,] est accord, et puisque [ainsi que nous venons de le voir,] la voix [en acte] et l'ouïe sont, en un sens (et en un autre sens ne sont pas), une seule et même chose, puisque, enfin, l'accord est proportion, il est nécessaire que l'ouïe soit, elle aussi, une certaine proportion. Et c'est pour cela que chacun des excès, soit l'aigu, soit le grave, détruit l'ouïe. De même, l'excès dans les saveurs détruit le goût; dans les couleurs, ce qui est brillant ou sombre à l'excès détruit la vue et, en ce qui concerne l'odorat, l'odeur forte soit douce, soit amère, — ce qui suppose que la sensibilité est une certaine proportion. C'est pourquoi les qualités sensibles sont agréables lorsque, étant [d'abord] pures et sans mélange, elles sont amenées à s'unir dans la proportion [voulue], comme, par exemple, l'aigre, le

5 ὀξύ ἢ γλυκὺ ἢ ἀλμυρόν, ἡδέα γὰρ τότε ὄλως δὲ μᾶλλον τὸ
 μικτὸν συμφωνία ἢ τὸ ὀξύ ἢ τὸ βαρὺ. ἀφῆ δὲ τὸ θερμαντὸν ἢ
 ψυκτὸν ἢ δ' αἰσθησις ὁ λόγος ὑπερβάλλοντα δὲ λυπεῖ ἢ φθείρει.
 ἑκάστη μὲν οὖν αἰσθησις τοῦ ὑποκειμένου αἰσθητοῦ
 ἐστίν, ὑπάρχουσα ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ ἢ αἰσθητήριον, καὶ
 10 κρίνει τὰς τοῦ ὑποκειμένου αἰσθητοῦ διαφοράς, οἷον λευ-
 κὸν μὲν καὶ μέλαν ὄψις, γλυκὺ δὲ καὶ πικρὸν γεῦσις.
 ὁμοίως δ' ἔχει τοῦτο καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων. ἐπεὶ δὲ καὶ τὸ
 λευκὸν καὶ τὸ γλυκὺ καὶ ἕκαστον τῶν αἰσθητῶν πρὸς ἕκαστον
 κρίνομεν, τίτι καὶ αἰσθανόμεθα ὅτι διαφέρει; ἀνάγκη δὲ αἰ-
 15 σθήσει· αἰσθητὰ γὰρ ἐστίν. ἢ καὶ δῆλον ὅτι ἡ σὰρξ οὐκ ἔστι
 τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον· ἀνάγκη γὰρ ἦν ἀπτόμενον αὐτοῦ
 κρίνειν τὸ κρίνον. οὔτε δὲ κεχωρισμένοις ἐνδέχεται κρίνειν ὅτι
 ἕτερον τὸ γλυκὺ τοῦ λευκοῦ, ἀλλὰ δεῖ ἐνί τινι ἄμφω δῆλα
 εἶναι. οὔτω μὲν γὰρ καὶ εἰ τοῦ μὲν ἐγὼ τοῦ δὲ σὺ αἰσθοιο,
 20 δῆλον ἂν εἴη ὅτι ἕτερα ἀλλήλων. δεῖ δὲ τὸ ἐν λέγειν ὅτι
 ἕτερον· ἕτερον γὰρ τὸ γλυκὺ τοῦ λευκοῦ. λέγει ἄρα τὸ αὐτό.
 ὥστε ὡς λέγει, οὔτω καὶ νοεῖ καὶ αἰσθάνεται. ὅτι μὲν οὖν οὐγ.

5. γὰρ] ἄρα coni. Essen², p. 75 || 6. ante συμφωνία addendum esse ei censet Id. ibid., ei ἐν συμφωνία coni. Susemihl, BJ. LXXXVIII, 44 || συμφωνία... 7. ψυκτὸν unc. incl. Torst., ἀφῆ... ψυκτὸν eici, sed συμφωνία... βαρὺ retineri et post μικτὸν comma poni vult Dittenberger l. l. p. 1614, totum locum interpretantur Simpl. Philop. || ἀφῆ... 7. ψυκτὸν· post 5. ἀλμυρόν transposuit Bhl., quod jam Dittenberger l. l. voluerat || τὸ βαρὺ E (Trend.), καὶ τὸ βαρὺ L, καὶ βαρὺ UVW, reliqui τὸ βαρὺ || ἀφῆ y Philop. Trend. Bhl., ἀφῆ E reliqui codd. et Bek., ἀφῆς videtur legisse Soph., quod etiam Steinhart probat, ἐν τῇ ἀφῆ in interpret. Simpl., ἀλέα δ' ἢ pro ἀφῆ δὲ coni. Madvig l. l. || θερμαντικὸν et ψυκτικὸν WX, vulgatam tuentur etiam Philop. Simpl. Soph. || 7. δ' δὲ Susemihl, OEcon. p. 85 || ὁ om. SUVy || λυπεῖ] λύει Soph., Bywater, p. 55 e Prisc. 22, 27 || 8. ὡς ante ἑκάστη et ἢ ante αἰσθησις addenda censet Essen², p. 85 || 12. καὶ post δὲ om. TUVWy || 14. τινὰ L, τινὲ Soph. Bek. Bhl. Essen² l. l., τινὲ sine dubio Them., Trend. Torst. || τινὲ καὶ] τινὲ κοινῶ coni. Essen² l. l. Essen², p. 15 || 16. γὰρ ἂν ἦν W Torst., ἂν om. reliqui, etiam Philop. Soph. || αὐτοῦ] αὐτὸ coni. Essen², p. 86, cui assentitur Susemihl, BJ. LXXIX, 401 || 19. γὰρ] ἔχει LV, γὰρ ἔχει E, οὔτω μὲν γὰρ καὶ εἰ etiam Them., οὐκ ἂν coni. Essen² l. l. || 20. verba δεῖ... 21. λευκοῦ post., 21. λέγει... 22. αἰσθάνεται pr. recensionis esse iudicat Torst. || 21. λέγει ἄρα τὸ αὐτό ut inertem repetitionem eiecta vult Trend., legit etiam Philop. in interpr. 483, 14 || 22. καὶ om. STV || νοεῖ] φρονεῖ UX, καὶ νοεῖ etiam Philop.

doux ou le salé. Elles sont, en effet, agréables, en ce cas. D'ailleurs, d'une manière générale, le mixte est plutôt accord que l'aigu ou que le grave et, en ce qui concerne le toucher, [par exemple,] ce qui peut être échauffé ou ce qui peut être refroidi [est plutôt accord que le chaud ou que le froid absolu]. Or la sensibilité est la proportion. Quant aux sensibles excessifs, ils la rendent douloureuse ou la détruisent.

Chaque sens s'exerce donc sur le sensible qui constitue son objet; il réside dans le sensorium en tant que tel, et discerne les différences du sensible sur lequel il porte. La vue, par exemple, [discerne] le blanc et le noir; le goût, le doux et l'amer. Et il en est de même, aussi, en ce qui concerne les autres sens. Mais, comme nous discernons, en outre, le blanc du doux et chaque sensible de chaque autre, par quoi [, peut-on se demander,] sentons-nous aussi qu'ils diffèrent? Il est nécessaire que ce soit par la sensation; ce sont, en effet, des sensibles. Par quoi il est évident aussi que la chair n'est pas le sensorium immédiat [de cette différence]. Car, en ce cas, il serait nécessaire que le discernant discernât les sensibles [visuels et sonores par exemple,] en les touchant; [en effet, c'est au même sens que les sensibles discernés doivent être simultanément présents.] Il n'est donc pas possible que des [principes] séparés discernent que le blanc diffère du doux, mais il faut que l'un et l'autre soient aperçus par un [principe] unique. Car, de cette façon, [c'est-à-dire si la différence pouvait être aperçue par des principes séparés,] alors même que je sentirais l'un et que vous sentiriez l'autre, le fait qu'ils diffèrent l'un de l'autre devrait être aperçu [ce qui est absurde]. Et il faut que ce soit le principe un qui prononce qu'ils diffèrent; car le doux est différent du blanc. C'est donc ce même principe unique qui prononce leur différence; de sorte que, de même qu'il prononce, de même il conçoit et il sent.

οἷον τε κεχωρισμένοις κρίνειν τὰ κεχωρισμένα, δῆλον ὅτι
 δ' οὐδ' ἐν κεχωρισμένῳ χρόνῳ, ἐντεῦθεν. ὡς περ γὰρ τὸ αὐτὸ
 25 λέγει ὅτι ἕτερον τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ κακόν, οὕτω καὶ ὅτε θά-
 τερον λέγει ὅτι ἕτερον καὶ θάτερον, οὐ κατὰ συμβεβηκὸς τὸ
 ὅτε· λέγω δ', οἷον νῦν λέγω ὅτι ἕτερον, οὐ μέντοι ὅτι νῦν ἕτε-
 ρον· ἀλλ' οὕτω λέγει, καὶ νῦν, καὶ ὅτι νῦν· ἅμα ἄρα. ὥστε
 ἀχώριστον καὶ ἐν ἀχώριστῳ χρόνῳ. ἀλλὰ μὴν ἀδύνατον ἅμα
 30 τὰς ἐναντίας κινήσεις κινεῖσθαι τὸ αὐτὸ ἢ ἀδιαίρετον καὶ ἐν
 ἀδιαίρετῳ χρόνῳ. εἰ γὰρ γλυκύ, ὡδὶ κινεῖ τὴν αἴσθησιν
 427 ἢ τὴν νόησιν, τὸ δὲ πικρὸν ἐναντίως, καὶ τὸ λευκὸν ἐτέρως.
 ἄρ' οὖν ἅμα μὲν καὶ ἀριθμῷ ἀδιαίρετον καὶ ἀχώριστον τὸ
 κρίνον, τῷ εἶναι δὲ κεχωρισμένον; ἔστι δὲ ὡς πῶς ὡς τὸ διαί-
 ρετὸν τῶν διηρημένων αἰσθάνεται, ἔστι δ' ὡς ἢ ἀδιαίρετον· τῷ
 5 εἶναι μὲν γὰρ διαίρετόν, τόπῳ δὲ καὶ ἀριθμῷ ἀδιαίρετον. ἢ
 οὐχ οἷον τε; δυνάμει μὲν γὰρ τὸ αὐτὸ καὶ ἀδιαίρετον τὰ-

24. ἐν] εν E, οὐδ' ἐν ἐν in textum recepit Torst., reliqui οὐδ' ἐν κεχ.,
 etiam Soph. || κεχωρισμένῳ ἐστὶ χρόνῳ S || 25. ὅτι δὲ ἕτερον S || τὸ ante κακόν
 om. ELY || 26. καὶ ante οὐ κατὰ συμβεβηκὸς videntur legisse Them. 157,
 22, Philop. 483, 22 || οὐ κατὰ.... 28. ὅτι νῦν· in parenth. posuit Bywa-
 ter, p. 53 || 28. ὥστε] ὡς περ coni. Essen², p. 87 || 30. διαίρετον pr. E (Trend.
 Bus.), ἔ addidit antiqua manus (Trend.) || 31. τὸ γλυκύ TW et rec. E, Bek.
 Trend., defendit etiam Barco, Arist. dell' anima etc. p. 94, τὸ om. pr. E
 et reliqui.

427 a, 1, ἢ] καὶ rec. E in rasura (Rr.), STW || 2. ἄρ' οὖν... 3. κεχωρισμένον
 post., 3. ἔστι δὲ.... 5. ἀδιαίρετον pr. editionis esse iudicat Torst., quod
 refellit Neuhaeuser l. 1. p. 40 || 2. καὶ om. W, leg. καὶ etiam Alex. 94, 12 ||
 ἀριθμῷ ἐν ἀδιαίρετον pr. E, ἐν ἀριθμῷ ἀδιαίρετον rec. E, ἀριθμῷ ἀδιαίρετον
 etiam Alex. l. 1. || καὶ χρόνῳ ἀχώριστον Uy et rc. E in litura (Trend. Bus.)
 et, ut videtur, Philop., καὶ τόπῳ ἀχώριστον coni. Susemihl, OEcon. p. 83,
 textum receptum tuentur Alex. l. 1. et vet. transl. || τὸ κρίνον om. corr.
 E (Trend. Buss.) || 3. δὲ] δὲ SU Alex. || pro τὸ διαίρ. coni. ἐν διαίρ. Stei-
 nhart || 4. ὡς om. TW, leg. Alex. || ἢ] τὸ X, om. Alex. || διαίρετόν pr. E,
 ἀδιαίρετον etiam Alex. || 5. καὶ χρόνῳ καὶ ἀριθμῷ U, καὶ χρόνῳ non habent
 Alex. Them. Simpl. Philop. || οὐ διαίρετόν T, ἀδιαίρετον etiam Alex. Simpl.
 Philop. || 6. καὶ ἀδιαίρετον] διαίρετόν καὶ ἀδιαίρετον UWy Torst., καὶ διαίρε-
 τόν καὶ ἀδιαίρετον Them., οὐ διαίρετόν καὶ διηρημένον T, ἀδιαίρετον καὶ διη-
 ρημένον corr. rec. E in marg. (Rr.), X, textum receptum tuetur Alex. 94,
 16 et vet. transl., defendit Neuhaeuser l. 1. p. 42 || τάναντία] καὶ τάναντία
 EU, om. y et, ut videtur, Them., Torst., leg. τάναντία (omisso καὶ) etiam
 Alex. Philop. et vet. transl., καὶ τούναντιον coni. Susemihl, BJ. IX, 351,
 Jen. Lit. 1877 p. 707 || pro τάναντία.... 7. ἀλλὰ τῷ scriptum fuisse ab Ar.
 τῷ γε τάναντία εἶναι; ἀλλ' οὐ τῷ coni. Essen², p. 87.

Il est donc évident qu'il n'est pas possible que
 des [principes] distincts opèrent le discernement des
 [sensibles] distincts. Qu'en outre [ce discernement ne
 puisse pas avoir lieu], non plus, dans des temps dis-
 tincts, c'est ce qui résulte de ce qui suit : de même,
 en effet, que c'est le même principe qui prononce que
 le bon et le mauvais sont différents, de même quand
 il prononce que l'un est différent, il prononce aussi
 que l'autre l'est, et ce n'est pas du *quand* par accident
 qu'il s'agit ici. Je veux dire par exemple que [, si]
 j'affirme à présent qu'une chose est différente, [ce qui
 est le temps essentiel,] je n'affirme pourtant pas [tou-
 jours] qu'elle est à présent différente [, car le temps
 du jugement est accidentel par rapport à l'événement
 passé]. Mais [le principe qui discerne les sensibles] pro-
 nonce de telle sorte, qu'[il affirme] et actuellement
 [qu'ils sont différents], et qu'ils sont actuellement [diffé-
 rents. Il les perçoit] donc en même temps; il est, par
 conséquent, indivisible et [perçoit les sensibles différents]
 dans un temps indivisible. Mais il est impossible qu'une
 même chose, en tant qu'indivisible et dans un temps
 indivisible, soit mue de mouvements contraires. [Et
 c'est, semble-t-il, ce qui aura lieu,] car, si le sensible
 est doux, [par exemple,] il meut de telle façon la sen-
 sibilité ou la pensée; s'il est amer, il la meut d'une
 façon contraire, et, s'il est blanc, d'une façon différente.
 Faut-il donc admettre que ce qui discerne les sensibles
 différents est, dans la simultanéité et numériquement, indi-
 visible et inséparable, mais divisé logiquement? Et que,
 par conséquent, il est possible, d'une part, qu'il sai-
 sisse les sensibles distincts, comme [peut le faire] le divisé
 et, d'autre part, qu'il le fasse aussi en tant qu'indivis?
 Car il est divisible logiquement, mais indivis spatia-
 lement et numériquement. Mais n'est-il pas impossible
 qu'il en soit ainsi? Car c'est en puissance que [ce qui
 discerne] est le même et qu'il est indivisiblement les
 contraires, mais ce n'est pas logiquement; c'est en

ναντία, τῷ δ' εἶναι οὐ, ἀλλὰ τῷ ἐνεργεῖσθαι διαιρετόν, καὶ οὐχ οἷόν τε ἅμα λευκὸν καὶ μέλαν εἶναι, ὥστ' οὐδὲ τὰ εἶδη πάσχειν αὐτῶν, εἰ τοιοῦτον ἡ αἴσθησις καὶ ἡ νόησις. ἀλλ' ὡσπερ ἦν καλοῦσί τινες στιγμὴν, ἢ μία ἢ δύο, ταύτη καὶ διαιρετή. ἢ μὲν οὖν ἀδιαιρετόν, ἐν τῷ κρῖνόν ἐστι καὶ ἅμα, ἢ δὲ διαιρετόν, οὐχ ἐν ὑπάρχει· δις γὰρ τῷ αὐτῷ χρῆται σημεῖω ἅμα· ἢ μὲν οὖν δυσὶ χρῆται τῷ πέρατι, δύο κρίνει καὶ κεχωρισμένα ἐστὶν ὡς κεχωρισμένω· ἢ δ' ἐνί, καὶ ἅμα. περὶ μὲν οὖν τῆς ἀρχῆς ἢ φαμέν τὸ ζῶον αἰσθητικὸν εἶναι, διωρίσθω τὸν τρόπον τοῦτον.

7. διαιρετόν] διαιρεῖται coni. Torst. (quod quidem habet Philop. in interpr. 484, 21), ἀδιαιρετόν Susemihl, OEcon. p. 85 || 10. ἐν καλοῦσί coni. Trend. || ἢ μία ἢ δύο E, ἢ μία καὶ δύο L, ἢ μία καὶ ἢ δύο Bek., « aut unum aut duo » vet. transl., ἢ μίαν ἢ δύο Alex. 94, 20, ἢ μία αὐτὴ δύο in codd. Alex. 96, 10, fort. legendum ἢ μία, ἢ δύο || 11. καὶ om. L, καὶ ἀδιαιρετός καὶ διαιρετή, quod in interpr. habent Them. et Simpl. in textum recepit Torst., vulgatam tuetur Alex. l. l. et vet. transl. || ἢ μὲν... 14. ἅμα e duab. rec. contam., post. 11. ἢ μὲν... 13. ἅμα, pr. 13. ἢ μὲν... 14. ἅμα iudicat Torst. cui adversatur Neuhaeuser l. l. p. 40 || 11. ἀδιαιρετός E, sed ς in litura (Trend.) et STU Alex. || καὶ ἅμα om. y || 12. διαιρετόν ὑπάρχει οὐχ ἐν Ald. Sylb. Basil. Torst., οὐχ ἐν ὑπάρχει E₂ Ty Soph., « non unum » vet. transl., οὐχ ἐν om. reliqui codd. et Alex. l. l. Bek. Trend., quibus assentitur Neuhaeuser l. l. p. 45 || δις γὰρ τῷ E₂ TW vet. transl. Ald. Sylb. Basil. Torst. Bhl., διὸ γὰρ τῷ y et, omisso γὰρ, Soph., γὰρ om. reliqui codd. et Alex. Bek. Trend. || 13. ἅμα] μα pr. E, add. α rec. E (Rr.) || ὡς δυσὶ coni. Trend. et Torst. || virgulam a Bek. post χρῆται positam sustulerunt Trend. Torst. Bhl. || ante κεχωρισμένα add. τὰ rec. E (Rr.) || 14. κεχωρισμένω, ita ELT Torst. Belger. Bhl., reliqui codd. aut κεχωρισμένων aut κεχωρισμένα, τῷ κεχωρισμένω Alex. || ἢ δὲ ἐν, ἐνί TWy Alex. Simpl. vet. transl. Bek. Trend. Torst., ἐνί om. U, ἢ δὲ ἐνί ἅμα omisso καὶ etiam Soph., fort. ἢ δὲ ἐνί, ἐν Christ || 15. αἰσθητικὸν εἶναι τὸ ζῶον STU || ὁρίσθω E (Bhl.), ὁρίσθω E (Rr.), διωρίσθω E₂ Soph.

acte, au contraire, qu'il est divisible, et il n'est pas possible qu'il soit, à la fois [et en acte], blanc et noir, de sorte qu'il n'est pas possible, non plus, qu'il reçoive les formes du blanc et du noir, si c'est bien dans une telle réception que consistent la sensation et l'intellection. Mais [sans doute en est-il] de même [ici] que [pour] ce que certains appellent le point, [lequel] en tant qu'il peut être considéré comme] unique ou double, est, en ces sens, divisible [ou indivisible]. Par conséquent, en tant qu'indivisible, ce qui discerne [les sensibles] est un et en même temps, et, en tant que divisible, il n'est pas un. Il emploie, en effet, deux fois le même point en même temps. En tant, donc, qu'il emploie la limite comme deux, il discerne deux choses et ces choses sont séparées, comme [elles peuvent l'être] dans le divisé; mais, en tant qu'il emploie la limite comme une, [ces choses sont aperçues] ensemble. Que nos idées sur le principe grâce auquel l'animal est doué de ce que nous appelons la sensibilité, soient donc ainsi déterminées.

3.

Ἐπει δὲ δύο διαφοραῖς ὀρίζονται μάλιστα τὴν ψυχὴν, κινήσει τε τῇ κατὰ τόπον καὶ τῷ νοεῖν καὶ τῷ κρίνειν καὶ αἰσθάνεσθαι, δοκεῖ δὲ καὶ τὸ νοεῖν καὶ τὸ φρονεῖν ὡσπερ αἰσθάνεσθαι τι εἶναι (ἐν ἀμφοτέροις γὰρ τούτοις κρίνει τι ἢ ψυχὴ καὶ γνωρίζει τῶν ὄντων), καὶ οἱ γε ἀρχαῖοι τὸ φρονεῖν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ταῦτόν εἶναι φασιν, ὡσπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς εἶρηκε "πρὸς παρεὸν γὰρ μῆτις ἀέξεται ἀνθρώποισιν" καὶ ἐν ἄλλοις "ὅθεν σφίσι αἰεὶ καὶ τὸ φρονεῖν αἰσθάνεσθαι" τὸ δ' αὐτὸ τούτοις βούλεται καὶ τὸ Ὀμήρου "τοῖος γὰρ νόος ἐστίν", πάντες γὰρ οὗτοι τὸ νοεῖν σωματικὸν ὡσπερ τὸ αἰσθάνεσθαι ὑπολαμβάνουσιν, καὶ αἰσθάνεσθαι τε καὶ φρονεῖν τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον, ὡσπερ καὶ ἐν τοῖς κατ' ἀρχὰς λόγοις διωρίσαμεν · καίτοι ἔδει ἅμα καὶ περὶ τοῦ ἠπατήσθαι αὐτοὺς λέγειν, οἰκειότερον γὰρ τοῖς ζῴοις, καὶ πλείω χρόνον ἐν τούτῳ διατελεῖ ἡ ψυχὴ · διὸ ἀνάγκη ἦτοί, ὡσπερ ἐνιοὶ λέγουσι, πάντα τὰ φαινόμενα εἶναι ἀληθῆ, ἢ τὴν τοῦ ἀνομοίου θίξιν ἀπάτην εἶναι, τοῦτο γὰρ ἐναντίον τῷ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ γνωρίζειν · δοκεῖ δὲ καὶ ἡ ἀπάτη καὶ ἡ ἐπιστήμη τῶν ἐναντίων ἢ αὐτῆ εἶναι · ὅτι μὲν οὖν οὐ ταῦτόν

18. καὶ τὸ κρίνειν καὶ νοεῖν W, καὶ τῷ νοεῖν καὶ φρονεῖν SUV, τῷ κρίνειν καὶ νοεῖν Torst., vulgatam tuentur etiam Simpl. et in interpr. Philop. 489, 13, Soph. 115, 18 || 19. annotat in margine Bas. : post αἰσθάνεσθαι deesse videntur, quae Argyropylos reddidit his verbis : considerandum est, si quid intersit inter intelligere ac sentire, quod probat Torst., negat excidisse quicquam Bon., stud. Ar. II, III, 131, qui cum Plut. Philop. Simpl. apodosin, quam iam Alex. apud Philop. desiderabat, ab 427 b, 6. ὅτι μὲν οὖν incipit; in interpungendis singulis membris secutus sum Bon., Biehlio praeunte || 19. δὲ] γὰρ coni. Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 707 || καὶ post δὲ om. LT || 20. γὰρ] τε γὰρ ESU, τε om. etiam Soph. || κρίνει τε ἡ ψυχὴ T, ἡ ψυχὴ κρίνει τι SUVWY, ἡ ψυχὴ κρίνει τε X, vulgatam tuetur etiam Soph. || 21. γε corr. E, τε SUV || 23. ἀεξεται E₁, nunc αἰξεται (Bhl.), ἀξεται etiam Them. Philop. Soph. || 25. τὸ δ' αὐτό..... b, 6. ἢ αὐτῆ εἶναι in parenth. ponenda putat Susemihl, OEcon. p. 83 || βούλεται τούτοις STUVWY, τὸ αὐτὸ τοῦτο sed post o rasura E₂ (Bhl.) || 27. ὡσπερ καὶ τὸ SUV || 29. καίτοι..... b, 2. ἢ ψυχὴ unc. incl. Essen³, p. 17. 427 b, 2. τούτοις STVY, τούτῳ etiam Simpl. Soph. || 4. τῷ] τὸ S, ᾧ L, om. TU || 5. τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ ESTUVXY, τῷ ὁμ. τὸ ὅμ. TW || δοκεῖ δὲ οὕτω coni. Susemihl, BJ. XXX, 47 || 6. de Essenii coniecturis ad locum 6. ὅτι μὲν... 16. ὑπόληψις videas commentarium ad eundem. || ταῦτόν] τὸ αὐτό pr. E.

CHAPITRE III

Comme c'est, principalement, par deux caractères propres que l'on définit l'âme, à savoir le mouvement dans le lieu et, d'autre part, la pensée, le discernement et la sensation; comme, en outre, on croit que la pensée et la prudence sont comme des formes particulières de la sensation, (car, dans les unes aussi bien que dans l'autre de ces opérations, l'âme discerne quelque chose et connaît les objets), et comme les anciens prétendent que la pensée et la sensation sont identiques — (c'est ainsi qu'Empédocle a dit : « car, d'après ce qui se présente, grandit la pensée chez les hommes », et ailleurs : « de là provient aussi qu'il leur arrive d'avoir, sans cesse, des idées qui changent »). — L'intention est encore la même que dans ces passages, dans le mot d'Homère : « Car telle est l'intelligence »..... Tous ces penseurs, en effet, croient que la connaissance intellectuelle est, comme la sensation, quelque chose de corporel, et que le semblable sent et pense par le semblable, comme nous l'avons montré dans ce que nous avons exposé au début. Et, cependant, ils auraient dû parler, en même temps, de l'erreur, car elle est plus familière aux animaux, et c'est en elle que l'âme séjourne la plupart du temps. C'est pourquoi il est nécessaire, [si l'on admet cette doctrine,] ou bien, comme quelques-uns le prétendent, que tous les phénomènes soient vrais, [ce qui revient à nier l'erreur,] ou bien que l'erreur consiste dans le contact du dissemblable, car c'est là le contraire de la connaissance du semblable par le semblable. Or il semble que la science des contraires soit une, et aussi l'erreur au sujet des contraires), — il est manifeste [dirons-nous] donc [en opposition avec ces opinions,] que la sensation et la prudence ne sont pas identiques. A la première, en

ἔστι τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν, φανερόν. τοῦ μὲν γὰρ πᾶσι μέτεστι, τοῦ δὲ ὀλίγοις τῶν ζώων. ἀλλ' οὐδὲ τὸ νοεῖν, ἐν ᾧ ἔστι τὸ ὀρθῶς καὶ τὸ μὴ ὀρθῶς, τὸ μὲν ὀρθῶς φρόνησις καὶ ἐπιστήμη καὶ δόξα ἀληθῆς, τὸ δὲ μὴ ὀρθῶς τάναντία τούτων, οὐδὲ τοῦτο [δ'] ἔστι ταῦτο τῷ αἰσθάνεσθαι· ἡ μὲν γὰρ αἰσθησις τῶν ἰδίων ἀεὶ ἀληθῆς, καὶ πᾶσιν ὑπάρχει τοῖς ζώοις, διανοεῖσθαι δ' ἐνδέχεται καὶ ψευδῶς, καὶ οὐδενὶ ὑπάρχει ᾧ μὴ καὶ λόγος· φαντασία γὰρ ἕτερον καὶ αἰσθήσεως καὶ διανοίας· αὐτὴ τε οὐ γίγνεται ἄνευ αἰσθήσεως, καὶ ἄνευ ταύτης οὐκ ἔστιν ὑπόληψις. ὅτι δ' οὐκ ἔστιν [ἡ] αὐτὴ νόησις καὶ ὑπόληψις, φανερόν. τοῦτο μὲν γὰρ τὸ πάθος ἐφ' ἡμῖν ἔστιν, ὅταν βουλώμεθα (πρὸ ὀμμάτων γὰρ ἔστι τι ποιήσασθαι, ὡσπερ οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς τιθέμενοι καὶ εἰδωλοποιούντες), δοξάζειν δ' οὐκ ἐφ' ἡμῖν· ἀνάγκη γὰρ ἢ ψεύδεσθαι ἢ ἀληθεύειν. ἔτι δὲ ὅταν μὲν δοξάσωμεν δεινόν τι ἢ φοβερόν, εὐθύς συμπάσχομεν, ὁμοίως δὲ καὶ θαρραλέον· κατὰ δὲ τὴν φαντασίαν ὡσαύτως ἔχομεν ὡσπερ ἂν εἰ θεώμενοι ἐν γραφῇ τὰ δεινὰ ἢ θαρραλέα. εἰσὶ δὲ καὶ αὐτῆς τῆς ὑπόληψεως διαφοραί, ἐπιστήμη καὶ δόξα καὶ φρόνησις καὶ τάναντία τούτων, περὶ ὧν τῆς διαφορᾶς ἕτερος ἔστω λόγος.

περὶ δὲ τοῦ νοεῖν, ἐπεὶ ἕτερον τοῦ αἰσθάνεσθαι,

9. μὲν γὰρ ὀρθῶς rec. ETUWY, om. γὰρ etiam Soph. || 11. δ' om. y Philop., δ' deleri vult etiam Vahlen, Oest. Gym. Zeitschr. 1868 p. 256 || ταῦτόν L Philop., τὸ αὐτὸ STUVWX || 14. φαντασία γὰρ... 24. θαρραλέα ab hoc loco aliena esse iudicat Freudenthal l. l. p. 41, cui assentitur Susemihl, Phil. Woch. 1882 p. 1283 || ᾧ μὴ καὶ φαντασία· ἕτερον γὰρ (sc. ἢ φαντ.) καὶ κτλ. conl. Steinhart || 15. δὲ pro τε conl. Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. l. l. || 16. ὅτι δ'..... 25. διαφοραί unc. incl. Essen², p. 19 || 17. ἢ ante αὐτὴ deleri vult Schneider, Rhein. Mus. 1866 p. 448, unc. inclusi || νόησις] φαντασία margo U, quod probant Susemihl, BJ. XXXIV, 28, Chaignet, Ess. sur la Psych. d'Ar. p. 445, scripsit Bhl., om. y, quod probat Madvig l. l., reliqui codd. νόησις, etiam Simpl. Philop. || 18. πάθος <ὡσπερ> conl. Essen², p. 21 || 19. ἔστι τι E, om. U, ἔστι τι etiam Soph., τι om. reliqui || 20. δ' unc. incl. Essen² l. l. || ἢ om. STUVXY, leg. Soph. || 21. post μὲν addidit ἐναργῶς πρὸ ὀμμάτων τιθόμενα, δὲ μὴθὲν πάσχομεντες ἂν Essen², p. 22 || δοξάζωμεν LSUW, δοξάσωμεν etiam Philop. Soph., δοξάζομεν Essen² l. l. || 22. καὶ] καὶ ἐὰν Ty, καὶ ἢ L, καὶ ἐὰν ἢ SUVWX Soph., καὶ etiam Them. || 23. εἰ] οἱ TW Bek. Trend. Torst., ὡσπερ ἂν εἰ etiam Simpl. 221, 3, Soph. 118, 32, Bhl., ὡσπερ θεώμενοι πάσχομεν Them. 164, 46, « sicut si essemus considerantes » vet. transl. || 24. ἢ E Simpl. 221, 4 et Soph. reliqui codd. καὶ || εἰσὶ δὲ..... 26. λόγος ab hoc loco aliena et fort. spuria esse putat Susemihl, OEcon. p. 85 || καὶ αὐτῆς] αὐτῆς καὶ Essen² l. l. || 25. καὶ τάναντία τούτων unc. incl. Essen², p. 19 || 26. τὰ ἐναντία SUVWX || ἔσται X || 27. τοῦ αἰσθ. E, sed nunc u eras., τοῦ etiam Simpl. 221, 6.

effet, tous les animaux ont part, tandis qu'un petit nombre d'entre eux [seulement,] participent de la seconde. Mais l'intelligence, non plus, dans laquelle il y a, non seulement la pensée correcte, mais aussi la pensée incorrecte, — la pensée correcte consistant dans la prudence, la science et l'opinion droite, et la pensée incorrecte dans les contraires de celles-ci — l'intelligence, non plus [dis-je,] n'est pas la même chose que la sensation. En effet, la sensation des sensibles propres est toujours vraie et appartient à tous les animaux, tandis que la pensée peut, aussi, être fautive, et n'appartient à aucun des êtres qui ne possèdent pas la raison. Car l'imagination est autre chose que la sensation [d'une part,] et que la pensée [d'autre part]; elle ne peut pas exister sans la sensation, et elle est la condition de la croyance [c'est-à-dire des opérations intellectuelles]. Qu'elle ne soit, du reste, ni la pensée, ni la croyance, c'est chose manifeste. Car éprouver cet état [c'est-à-dire la représentation imaginative,] est en notre pouvoir quand nous le voulons (en effet, il est possible de réaliser un objet sous les yeux de l'âme, comme ceux qui situent [les idées] dans des [lieux] mnémoniques et qui se figurent des images), tandis qu'il ne dépend pas de nous de croire; car il est nécessaire qu'on soit [alors,] dans la vérité ou dans l'erreur. En outre, lorsque nous croyons à quelque chose de redoutable ou d'effrayant, nous éprouvons immédiatement l'état correspondant, et, semblablement, lorsque nous croyons à quelque chose de rassurant. Mais, par l'imagination, nous sommes dans le même état que si nous considérions, en peinture, les choses redoutables ou rassurantes. Il y a, d'ailleurs, dans la croyance elle-même, des espèces différentes: la science, l'opinion, la prudence et leurs contraires. Quant à la diversité spécifique de celles-ci, réservons-en l'étude pour un autre traité.

En ce qui concerne la connaissance intellectuelle,

τούτου δὲ τὸ μὲν φαντασία δοκεῖ εἶναι τὸ δὲ ὑπόληψις, περι φαντασίας διορίσαντας οὕτω περι θατέρου λεκτέον.
 428 a εἰ δὴ ἐστὶν ἡ φαντασία καθ' ἣν λέγομεν φάντασμα τι ἡμῖν γίνεσθαι καὶ μὴ εἶ τι κατὰ μεταφορὰν λέγομεν, μία τίς ἐστὶ τούτων δύναμις ἢ ἔξις, καθ' ἣν κρίνομεν καὶ ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα. τοιαῦται δ' εἰσὶν αἰσθησις, δόξα, 5 ἐπιστήμη, νοῦς. ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἐστὶν αἰσθησις, δῆλον ἐκ τῶνδε· αἰσθησις μὲν γὰρ ἦτοί δύναμις ἢ ἐνέργεια, οἷον ὄψις καὶ ὄρασις, φαίνεται δὲ τι καὶ μηδετέρου ὑπάρχοντος τούτων, οἷον τὰ ἐν τοῖς ὕπνοις. εἴτα αἰσθησις μὲν ἀεὶ πάρεστι, φαντασία δ' οὐ. εἰ δὲ τῇ ἐνεργείᾳ τὸ αὐτό, πᾶσιν ἂν ἐν-
 10 δέχοιτο τοῖς θηρίοις φαντασίαν ὑπάρχειν· δοκεῖ δ' οὐ, οἷον μύρμηκι ἢ μελίττῃ, σκόληκι δ' οὐ. εἴτα αἰ μὲν ἀληθεῖς αἰεὶ, αἰ δὲ φαντασίαι γίνονται αἰ πλείους ψευδεῖς. ἔπειτ' οὐδὲ λέγομεν, ὅταν ἐνεργῶμεν ἀκριβῶς περι τὸ αἰσθητόν, ὅτι φαίνεται τοῦτο ἡμῖν ἄνθρωπος· ἀλλὰ μᾶλλον ὅταν μὴ ἐναρ-

428 a, 1. ἡ om. W et pr. E, leg Soph. || 2. γενέσθαι STVX, ἐγγίνεσθαι Wy Them. 165, 3 || 3. negationem aut certe dubitationem in hac apodosi desiderari censet Trend., addendum esse, ante μία, ζητώμεν εἰ conī. Bywater, p. 56 || καθ' ἣς conī. Torst., καθ' ἣν etiam Philop. Soph. || καὶ] ἢ ESUWX, καὶ etiam Soph. || 4. ἢ] καὶ ESTUW, ἢ etiam Soph. || τοιαῦτα SVy, ταῦτα LWX, τοιαῦτα etiam Them. Philop. || 5. νοῦς ἐπιστήμη STUWX Philop., ἐπιστήμη νοῦς etiam Them. Simpl. Soph., ἐπιστήμην pr. E sed nunc v eras. (Rr.) || οὖν om. SUX, leg. Them. Soph. || 6. locum αἰσθησις μὲν... 15. καὶ ὅπερ sic restituendum censet Essen³, p. 21 : αἰσθησις μὲν γὰρ ἦτοί δύναμις ἢ ἐνέργεια, φαίνεται δὲ τι καὶ μὴ τοῦ δευτέρου ὑπάρχοντος τούτων, οἷον τὰ ἐν τοῖς ὕπνοις, ἢ αἰσθησις μὲν πάρεστιν, ἢ φαντασία δ' οὐ τῇ ἐνεργείᾳ τὸ αὐτό, ἐπειτ' οὐδὲ λέγομεν, ὅταν ἐνεργῶμεν ἀκριβῶς περι τὸ αἰσθητόν, ὅτι φαίνεται τοῦτο ἡμῖν ἄνθρωπος, ἀλλὰ μᾶλλον, ὅταν μὴ ἐναργῶς αἰσθανώμεθα, καὶ ὅπερ... || μὲν om. y, leg. Soph. || οἷον ὄψις καὶ ὄρασις unc. incl. Essen³, p. 20 || 7. ante φαίνεται aliquid excidisse censet Freudenthal l. I. p. 55 || τούτων ὑπάρχοντος STUVWX Soph. || 8. legendum proponit Torst., Jahrb. f. Phil. 1867 p. 246 : αἰσθησις μὲν ἀεὶ <τοῦ> παρόντος ἐστὶ, φαντασία δ' οὐ, quod vituperat Freudenthal, qui pro ἀεὶ legi vult πᾶσι (quod probat Susemihl, BJ. XXX, 47) et ὑπάρχει pro πάρεστι l. I. 12 et Rhein. Mus. 1869 p. 400, utriusque adversatur Schieboldt, De imag. disquis. p. 12, αἰσθησις μὲν ἢ δύναμις ἀεὶ πάρεστι conī. Christ || 11. σκόληκι pr. E (Rr.) || σκόληκι δ' οὐ, pro vulg. ἢ σκόληκι, in textum recepi secutus Torst. et Belger in alt. ed. Trend., quibus assentitur etiam Schieboldt, De imag. disquis. p. 9; vulgatam tuentur praeter omnes codd. etiam Simpl. hoc loco et p. 308, 19, vet. transl. Barco, Arist. dell' anima etc. p. 62, Bhl. qui lectionem a Torstrikio receptam neque ex Philop. neque ex Soph. confirmari posse annotat, sed cf. Them. 163, 23, ubi ἴσως non in σκόληκι δ' οὐ sed in μύρμηκι μὲν cadit et Alex., De an. 67, 2 : καὶ αἰσθησεως μὲν πάντα μετέχει τὰ ζῷα, φαντασίας δὲ οὐ δοκεῖ, ὡς.... οἱ σκόληκις, cf. ad hunc locum 434 a, 4 || 12. ἔπειτ' ἐτι T et corr. E, ἔπειτα leg. etiam Soph. || 14. ἐναργῶς E, ἐναργῶς etiam Them. Soph.

puisqu'elle diffère du sentir, et qu'on admet qu'elle est constituée, d'une part, par l'imagination, d'autre part, par la croyance, il nous faudra, après avoir traité de l'imagination, parler, de même, de la seconde [de ces opérations]. Si donc l'imagination est l'opération par laquelle nous disons qu'une image se produit en nous, et si nous ne donnons pas, en quelque mesure, un sens métaphorique à ce terme, elle n'est qu'une des facultés ou des habitudes grâce auxquelles nous discernons, et pouvons être dans la vérité ou dans l'erreur. Telles sont [en outre,] la sensation, l'opinion, la science, l'intellection.

Que l'imagination ne soit pas la sensibilité, c'est ce qui résulte clairement des considérations suivantes : la sensibilité est, en effet, soit puissance, soit acte, je veux dire, par exemple, soit vue, soit vision. Or il peut se produire quelque représentation imaginative de laquelle ni l'une, ni l'autre [c'est-à-dire ni la sensibilité en puissance, ni la sensibilité en acte,] ne fasse partie, comme celles qui ont lieu pendant le sommeil. En outre, la sensibilité [en puissance] est toujours présente [dans l'animal], mais non pas l'imagination. D'autre part, si [l'imagination était] la même chose que [la sensibilité] en acte, tous les animaux devraient posséder l'imagination; or, il paraît qu'il n'en est pas ainsi, et qu'elle existe, par exemple, chez la fourmi et l'abeille, mais non pas chez les vers.

De plus, les sensations sont toujours vraies, mais les représentations imaginaires sont, la plupart du temps, fausses. De plus, encore, nous ne disons pas, lorsque notre activité sensorielle s'applique avec exactitude au sensible, que nous nous imaginons que cette chose [que nous voyons] est un homme, mais nous le disons, plutôt, lorsque nous ne sentons pas clairement; [c'est alors que la sensation est vraie ou fausse.] Et, comme nous l'avons remarqué plus haut,

15 γῶς αἰσθανώμεθα [τότε ἢ ἀληθῆς ἢ ψευδῆς]. καὶ ὅπερ δὲ
 ἐλέγομεν πρότερον, φαίνεται καὶ μύουσιν ὄραματα. ἀλλὰ
 μὴν οὐδὲ τῶν ἕξει ἀληθευόντων οὐδεμία ἔσται, οἷον ἐπιστήμη ἢ
 νοῦς. ἔστι γὰρ φαντασία καὶ ψευδῆς. λείπεται ἄρα ἰδεῖν εἰ
 δόξα ἔγινετο γὰρ δόξα καὶ ἀληθῆς καὶ ψευδῆς. ἀλλὰ
 20 δόξη μὲν ἔπεται πίστις (οὐκ ἐνδέχεται γὰρ δοξάζοντα οἷς
 δοκεῖ μὴ πιστεῦειν), τῶν δὲ θηρίων οὐθενὶ ὑπάρχει πίστις,
 φαντασία δ' ἐν πολλοῖς. ἔτι πάση μὲν δόξη ἀκολουθεῖ πίστις,
 πίστις δὲ τὸ πεπεισθαι, πειθοῖ δὲ λόγος. τῶν δὲ θηρίων
 ἐνίοις φαντασία μὲν ὑπάρχει, λόγος δ' οὐ. φανερόν τοίνυν
 25 ὅτι οὐδὲ δόξα μετ' αἰσθήσεως, οὐδὲ δι' αἰσθήσεως, οὐδὲ συμ-
 πλοκῇ δόξης καὶ αἰσθήσεως φαντασία ἂν εἴη διὰ τε
 ταῦτα, καὶ δῆλον ὅτι οὐκ ἄλλου τινός ἐστιν ἢ δόξα, ἀλλ'
 ἐκείνου ἐστὶν οὐ καὶ ἡ αἰσθησις. λέγω δ', ἐκ τῆς τοῦ λευκοῦ δό-
 ξης καὶ αἰσθήσεως ἡ συμπλοκῇ φαντασία ἐστίν. οὐ γὰρ δὴ
 30 ἐκ τῆς δόξης μὲν τῆς τοῦ ἀγαθοῦ, αἰσθήσεως δὲ τῆς τοῦ
 428 b λευκοῦ. τὸ οὖν φαίνεσθαι ἐστὶ τὸ δοξάζειν ὅπερ αἰσθάνεται
 μὴ κατὰ συμβεβηκός. φαίνεται δὲ καὶ ψευδῆ, περὶ ὧν
 ἄμα ὑπόληψιν ἀληθῆ ἔχει, οἷον φαίνεται μὲν ὁ ἥλιος πο-
 35 διαίος, πεπίστευται δ' εἶναι μείζων τῆς οἰκουμένης. συμβαί-
 νει οὖν ἦτοι ἀποβεβλημένοι τὴν ἑαυτοῦ ἀληθῆ δόξαν, ἣν εἶχε,

15. ἦ] om. pr. E, καὶ U, καὶ ἡ Ty, καὶ ἡ SV || ἦ] καὶ ἡ SV, τότε ἢ ἀλ. ἢ ψ.
 unc. inclusit Bhl. cum Torst., quod probat etiam Madvig. l. l., leg. Soph.
 et vet. transl. || δι, STUVXy Soph. Bywater, p. 56 || 19. ἀλλὰ... 24. δ' οὐ
 e duab. ed. contam. iudicat Torst., cui assentitur Freudenthal, Rhein.
 Mus. 1869 p. 405, pr. 22. ἔτι πάση... 24. δ' οὐ, post. 19. ἀλλὰ... 22. πολ-
 λοῖς || 21. δοκεῖ] δοξάζει LUW Philop., δοκεῖ etiam Them. Soph. || 22. δ' ἐν
 EL, δὲ ἐν Soph., ἐν om. reliqui || verba ἐτι... 24. δ' οὐ unc. inclusit Bhl. ||
 πάση] εἰ πάση SXY, εἰ insert. E₂ (Bhl.) || 26. ἡ φαντ. conit. Torst. || διὰ τε
 ταῦτα... 28. αἰσθησις ante 24. φανερόν poni vult G. Schneider, Rhein. Mus.
 1866 p. 449 || virgulam post εἴη delevi, post 27. ταῦτα posui Simpl. 212,
 12. 28, et Philop. 504, 31 secutus, ita legisse videtur etiam Them. 167, 1 ||
 27. ἄλλη τις STVW, ἄλλης y, ἄλλου etiam Them. Simpl. Soph. || ἡ om. SVX ||
 28. ἐκείνη ST, ἐκείνης y, ἡ ἐκείνη Philop. || ἐστίν] ἦπερ ἐστίν S, ἦπερ ἐστίν y,
 εἴπερ ἐστίν TW Torst., vulgatam tuetur vet. transl. || οὐ καὶ ἡ STWX Bhl.,
 οὐ καὶ EL Bek. Trend., καὶ ἡ y, οὐπερ ἐστὶ καὶ ἡ UV, οὐπερ ἐστίν, ὁμοῦ καὶ ἡ
 Simpl., οὐπερ ἐστίν ὁμοῦ καὶ αἰσθ. Philop. || ἐκ] εἰ V Trend., G. Schneider l.
 1., ὅτε ἐκ y, vulgatam tuetur vet. transl. || 29. ἡ συμπλοκῇ unc. incl. Torst.
 428 b, 1. ἔσται conit. Trend., scripsit Torst., cui assentitur G. Schneider
 l. 1., ἐστὶ etiam Philop. et vet. transl. || 2. δι] δὲ γε STUVWXY || 3. εἶχε
 ES || ποδῖος pr. E || 4. πέπεισται STUX Torst., πιστεύεται L || μείζων LUWX
 Bek. Trend. || 5. αὐτοῦ EL || ἀληθῆ post εἶχε SUWX.

on se représente des images, même quand on a les yeux fermés.

Mais, d'autre part, l'imagination ne saurait être aucune des opérations qui sont toujours vraies, comme la science ou l'intellection. L'imagination, en effet, peut être fausse. Il nous reste donc à voir si elle est l'opinion, car l'opinion peut [comme l'imagination] être vraie ou fausse. Mais l'opinion a pour conséquence la conviction, (il est impossible, en effet, que celui qui opine n'ait pas la conviction de ce qu'il opine). Or la conviction n'appartient à aucun animal, tandis que l'imagination se trouve chez un grand nombre. En outre, toute opinion a pour conséquence la conviction; la conviction, à son tour, suppose le fait d'être persuadé, et la persuasion suppose la raison. Or quelques animaux possèdent l'imagination, mais non point la raison.

Il est manifeste, par conséquent, que l'imagination ne saurait être, [quoi qu'on en ait dit,] ni l'opinion accompagnée de sensation, ni l'opinion produite par la sensation, ni un complexus d'opinion et de sensation, et [cela] pour les raisons que nous avons dites. Et il est évident, aussi, que [dans cette doctrine,] l'opinion n'aura pas un objet autre que celui dont il y a sensation, mais cet objet même. Je veux dire que [par exemple,] l'imagination sera le complexus de l'opinion et de la sensation de la blancheur. Car elle ne pourra évidemment pas résulter de l'opinion du bien et de la sensation de la blancheur. Imaginer ce sera donc [dans cette théorie,] opiner, non par accident, [au sujet de] la chose [même] que l'on sent. Mais on aperçoit, par la sensation, des choses fausses, au sujet desquelles on peut avoir, en même temps, une croyance vraie. Par exemple, on aperçoit le soleil comme ayant la dimension d'un pied, et il est reconnu qu'il est plus grand que la terre. Il résultera, par conséquent, [de l'hypothèse,] ou bien qu'on aura perdu l'opinion droite qu'on possédait,

σωζομένου τοῦ πράγματος, μὴ ἐπιλαθόμενον μηδὲ μεταπει-
σθέντα, ἢ εἰ ἐτι ἔχει, ἀνάγκη τὴν αὐτὴν ἀληθῆ εἶναι καὶ
ψευδῆ. ἀλλὰ ψευδῆς ἐγένετο, ὅτε λάθοι μεταπεσόν τὸ
πρᾶγμα. οὐτ' ἄρα ἐν τι τούτων ἐστὶν οὐτ' ἐκ τούτων ἡ φαντασία.
10 ἀλλ' ἐπειδὴ ἐστὶ κινήθentos τουδὶ κινεῖσθαι ἕτερον ὑπὸ
τούτου, ἡ δὲ φαντασία κινήσις τις δοκεῖ εἶναι καὶ οὐκ ἄνευ
αἰσθήσεως γίνεσθαι ἀλλ' αἰσθανομένοις καὶ ὧν αἰσθησίς
ἐστὶν, ἐστὶ δὲ γίνεσθαι κίνησιν ὑπὸ τῆς ἐνεργείας τῆς αἰσθή-
σεως, καὶ ταύτην ὁμοίαν ἀνάγκη εἶναι τῇ αἰσθήσει, εἴη ἂν
15 αὕτη ἡ κινήσις οὔτε ἄνευ αἰσθήσεως ἐνδεχομένη οὔτε μὴ αἰ-
σθανομένοις ὑπάρχειν, καὶ πολλὰ κατ' αὐτὴν καὶ ποιεῖν
καὶ πάσχειν τὸ ἔχον, καὶ εἶναι καὶ ἀληθῆ καὶ ψευδῆ. τοῦτο
δὲ συμβαίνει διὰ τὰδε. ἡ αἰσθησις τῶν μὲν ἰδίων ἀληθῆς
ἐστὶν ἢ ὅτι ὀλίγιστον ἔχουσα τὸ ψεῦδος. δεῦτερον δὲ τοῦ
20 συμβεβηκέναι ταῦτα καὶ ἐνταῦθα ἤδη ἐνδέχεται διαψεύ-
δεσθαι ὅτι μὲν γὰρ λευκόν, οὐ ψεύδεται, εἰ δὲ τοῦτο τὸ λευ-
κόν ἢ ἄλλο τι, ψεύδεται. τρίτον δὲ τῶν κοινῶν καὶ ἐπομένων
τοῖς συμβεβηκόσιν, οἷς ὑπάρχει τὰ ἴδια ὡς λέγω δ' οἷον κί-
νησις καὶ μέγεθος, (ἃ συμβέβηκε τοῖς αἰσθητοῖς,) περὶ ἃ
25 μάλιστα ἤδη ἐστὶν ἀπατηθῆναι κατὰ τὴν αἰσθησιν. ἡ δὲ κί-

6. ἐπιλανθόμενον LTUVWX || 7. τὴν αὐτὴν om. pr. E., ante ἀνάγκη ponunt LWy || post εἶναι addendum πιστεύειν censet Essen³, p. 23 || 8. ἐγένετο E sed in litura (Trend.) et LSUVXy Torst. Bhl. Michaelis, zu Ar. De an. III, 3 p. 14, ἐγένετο reliqui etiam Susemihl, BJ. XXX, 47 || ἀλλὰ... 9. πρᾶγμα quae Torst. suspecta sunt, non legisse videntur Them. Simpl. Soph., leg. quidem Philop. || 9. οὐκ ἄρα ELTWy || 10. τουδὲ SUVy || 11. ad verba ἡ δὲ... 12. αἰσθησίς ἐστιν annotat Torst. : vereor ne, etsi sunt Aristotelis, in posteriore edit. non fuerint scripta, leg. etiam Simpl. Philop. || 12. αἰσθησις εἰσὶν TUVW et omisso verbo S, αἰσθησις etiam Philop. Simpl. Soph. || 15. αὕτης E || 16. ὑπάρχει E || κατὰ ταύτην EL, κατ' αὐτὴν etiam Them. Simpl. Soph., κατ' αὐτὴν Philop. || καὶ om. TUXy tuentur etiam Them. Soph. || 19. τῶ συμβεβηκέναι ταῦτα E (recte Bus., sed τῶ sine : adscript.), τοῦ συμβεβηκότος X, τοῦ ᾧ συμβέβηκε καὶ ταῦτα Ald. Sylb. Basil. et vet. transl., Them. interpretatur : δεῦτερον δὲ τῶν ὑποκειμένων τοῖς ἰδίοις καὶ οἷς ἐκείνα συμβέβηκε, ex Simpl. et Philop. interpr. colligere debemus, eos legisse aut τοῦ συμβεβηκότος aut τοῦ ᾧ συμβέβηκε τούτοις, quod scriptum esse ab Arist. conit. Torst., pro ταῦτα conit. τούτω Steinhart, fort. legendum ταῦτα τούτω || 20. διαψεύσασθαι E, διαψεύδεσθαι : etiam Them. || 21. τὸ om. ESVX, leg. Philop. || 22. τι et 24. ἃ ante συμβ. om. STUVWX || 23. τοῖς... ἴδια unc. incl. Essen³, p. 25, Simpl. et Philop. videntur legisse καὶ τὰ ἴδια || 24. ἃ... αἰσθητοῖς unc. inclusit Bhl. cum Torst., post 20. ταῦτα transponenda censet Bywater, p. 58, cui assentitur Susemihl, BJ. LXVII, 109, in parenth. posui || 25. δὲ TU, δ' ἢ W, δὲ reliqui.

l'objet étant resté le même, et sans qu'on ait oublié ou qu'on ait changé d'avis, ou bien que, si l'on a encore cette opinion, il sera nécessaire qu'elle soit, à la fois, vraie et fausse. Cependant, l'opinion [ne] serait devenue fausse [que] si l'objet s'était modifié à notre insu [, ce qui n'est pas le cas]. L'imagination n'est donc aucune de ces opérations, ni un composé de celles-ci.

Mais, puisque, une chose étant mue, une autre chose peut être mue par la première, et que l'imagination paraît être un certain mouvement et ne pas pouvoir se produire sans la sensation, mais avoir lieu seulement chez les êtres sentants et pour les choses dont il y a sensation; comme, en outre, un mouvement peut être produit par la sensation en acte, mouvement qui est nécessairement semblable à la sensation, un mouvement de ce genre aura pour caractères de n'être pas possible sans la sensation; de ne pouvoir pas appartenir aux êtres non doués de sensibilité; [d'être de telle nature] que, grâce à lui, l'[animal] qui le possède puisse exercer ou subir un grand nombre d'actions, et [, enfin,] d'être vrai ou faux. Ce dernier caractère est la conséquence des raisons suivantes : la sensation des sensibles propres est toujours vraie, ou, du moins, est celle qui comporte l'erreur au moindre degré. En second lieu, [vient le fait de sentir] que ces sensibles propres sont des accidents [de telle chose]. Et ici, déjà, l'erreur est possible. Car, que [ce qu'il perçoit est] blanc, [sur ce point le sujet] ne se trompe pas, mais que l'[objet] blanc soit telle chose ou telle autre, [sur ce point il est possible qu'il se trompe. En troisième lieu, [la perception] des [sensibles] communs, qui sont des conséquences des sensibles par accident auxquels appartiennent les sensibles propres. Je veux dire, par exemple, le mouvement et l'étendue, caractères des sensibles [par accident], et au sujet desquels l'erreur, quant à la sensation, est possible au plus haut degré. Par suite, en ce qui concerne

νησις ἢ ὑπὸ τῆς ἐνεργείας γινομένη διοίσει [τῆς αἰσθήσεως] ἢ ἀπὸ τούτων τῶν τριῶν αἰσθήσεων. καὶ ἡ μὲν πρώτη παρούσης τῆς αἰσθήσεως ἀληθής, αἱ δ' ἕτεραι καὶ παρούσης καὶ ἀπούσης εἶεν ἂν ψευδεῖς, καὶ μάλιστα ὅταν πόρρω τὸ αἰσθη-
 30 τὸν ἦ. εἰ οὖν μηθὲν μὲν ἄλλο ἔχει τὰ εἰρημένα ἢ ἡ φαν-
 429 α τασία, τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ λεγθὲν, ἡ φαντασία ἂν εἴη κίνησις ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως τῆς κατ' ἐνεργείαν γινομένη. ἐπεὶ δ' ἡ ὄψις μάλιστα αἰσθησίς ἐστι, καὶ τὸ ὄνομα ἀπὸ τοῦ φάους εἰληφεν, ὅτι ἄνευ φωτός οὐκ ἔστιν ἰδεῖν. καὶ διὰ τὸ ἐμμένειν
 3 καὶ ὁμοίας εἶναι ταῖς αἰσθήσεσι, πολλὰ κατ' αὐτὰς πράττει τὰ ζῷα, τὰ μὲν διὰ τὸ μὴ ἔχειν νοῦν, οἷον τὰ θηρία, τὰ δὲ διὰ τὸ ἐπικαλύπτεσθαι τὸν νοῦν ἐνίοτε πάθει ἢ νόσοις ἢ ὑπνῷ οἷον οἱ ἄνθρωποι. περὶ μὲν οὖν φαντασίας, τί ἐστὶ καὶ διὰ τί ἐστὶν, εἰρήσθω ἐπὶ τοσοῦτον.

26. τῆς αἰσθήσεως unc. inclusit Bhl. cum Torst., fort. transponendum esse post ἐνεργείας putat Bhl. et iam idem G. Schneider l. 1. censuerat; etiam facilius post γινομένη traici posse censet Susenhihl, OEcon. p. 86, τῶν αἰσθήσεων T || 27. ἡ... αἰσθήσεων om. SUVW, leg. etiam Philop., pro ἡ sine ullo cod. scripserunt τῆς Basil. Bek. et Trend., ἡ coni. Christ, ἡ delendum censet Schneider Zeitschr. f. Gym. 1867 p. 631 || 29. αἰσθητικόν TUVWX || 30. μὲν om. STUVWX Philop. || ἔχει, ἔχοι Ly, ἔχοι ἢ E Bhl., ἔχει omisso ἢ reliqui omnes etiam Zeller, p. 545 || ἡ ἢ] ἢ LSTUVXY Zeller l. 1., ἡ solus E Bhl., ἢ ἢ W, εἰ οὖν μηδὲν ἄλλο ἔχει τὰ εἰρημένα τουτέστι πλὴν φαντασίας Philop., « si igitur nihil aliud habet ea quae dicta sunt quam phantasia » vet. transl., ἢ μὴ Bek. Trend. secuti edit. Sylburgianam, ἢ ἢ φαντασία uncl. incl. Torst., μηδὲν ἄλλ' ὃ ἔχει τὰ εἰρημένα coni. Essen³, p. 25 || φαντασίαν S Bek. Trend.; scriptum fuisse ab Arist.: εἰ οὖν μηθὲν μὲν ἄλλο ἔχει τὰ εἰρημένα, τοῦτο δ' ἔχει, ἢ φαντασία ἂν εἴη κίνησις coni. Torst.

429 a, 1. δ' ἐστὶ] sic omnes et scripti et impressi excepto Bhl. qui δ' ἐστὶ scripsit || ταῦτο δ' ἐστὶ sive ταῦτο δ' ἔχει coni. Christ || post κίνησις addendum τῆς κοινῆς αἰσθήσεως coni. Essen³, p. 26 || 2. γινομένη pr. Ely Them. Philop. Simpl. vet. transl. Trend. Torst. Bhl., quod etiam probat Zeller l. 1., γινομένης reliqui || 3. ἐστὶ om. STUVWX || 5. ὁμοίας E, sed ac in rasura, TUX Them. Simpl. vet. transl. Torst., ὁμοίως reliqui || κατὰ ταύτας Ely, κατ' αὐτάς etiam Them. Simpl. || πράττειν E || 7. νόσῳ TUV, νόσοις etiam Them. Simpl. 221, 12 || 9. διότι E, διὸ τί Soph.

le mouvement produit par la sensation en acte, [c'est-à-dire en ce qui concerne l'imagination,] celui qui résultera de chacune de ces trois sortes de sensations, différera [de celui qui résultera de chaque autre]. Le premier [, c'est-à-dire celui qui résulte de la première espèce de sensation,] est vrai quand la sensation est encore présente, et les autres [, c'est-à-dire ceux qui résultent des deux autres espèces de sensations,] pourront être faux, que la sensation soit présente ou qu'elle soit absente, et, principalement, lorsque le sensible se trouvera éloigné. Si donc aucune autre fonction que l'imagination ne possède les caractères que nous avons indiqués, et si elle est [toujours] ce que nous venons de dire, elle doit être [définie] : le mouvement produit par la sensation en acte. Et, parce que c'est la vue qui est le sens par excellence, l'imagination (φαντασία) a reçu son nom de φάος, parce que la vision n'est pas possible sans la lumière (φωτός). Comme [les images représentées] subsistent et sont semblables aux sensations, les animaux accomplissent, grâce à elles, beaucoup d'actions, les uns parce qu'ils ne possèdent pas l'intelligence, je veux dire les bêtes, les autres parce que leur intelligence est, quelquefois, voilée par la passion, les maladies ou le sommeil, ce qui est le cas pour les hommes. Au sujet de l'imagination, qu'il nous suffise d'avoir déterminé, dans cette mesure, ce qu'elle est et pourquoi elle est.

4.

10 Περὶ δὲ τοῦ μορίου τοῦ τῆς ψυχῆς ᾧ γινώσκει τε ἡ
 ψυχὴ καὶ φρονεῖ, εἴτε χωριστοῦ ὄντος εἴτε καὶ μὴ χωριστοῦ
 κατὰ μέγεθος ἀλλὰ κατὰ λόγον, σκεπτόμενον τίν' ἔχει δια-
 φορὰν, καὶ πῶς ποτὲ γίνεται τὸ νοεῖν. εἰ δὲ ἔστι τὸ νοεῖν
 ὡσπερ τὸ αἰσθάνεσθαι, ἢ πάσχειν τι ἂν εἴη ὑπὸ τοῦ νοητοῦ ἢ
 15 τι τοιοῦτον ἕτερον. ἀπαθὲς ἄρα δεῖ εἶναι, δεκτικὸν δὲ τοῦ εἶ-
 δους καὶ δυνάμει τοιοῦτον ἀλλὰ μὴ τοῦτο, καὶ ὁμοίως ἔχειν,
 ὡσπερ τὸ αἰσθητικὸν πρὸς τὰ αἰσθητά, οὕτω τὸν νοῦν πρὸς
 τὰ νοητά. ἀνάγκη ἄρα, ἐπεὶ πάντα νοεῖ, ἀμιγῆ εἶναι, ὡσ-
 περ φησὶν Ἀναξαγόρας, ἵνα κρατῆ, τοῦτο δ' ἐστὶν ἵνα γνω-
 20 ρίζῃ· παρεμφαινόμενον γὰρ κωλύει τὸ ἀλλότριον καὶ ἀντι-
 φράττει· ὥστε μὴδ' αὐτοῦ εἶναι φύσιν μηδεμίαν ἀλλ' ἢ
 ταύτην, ὅτι δυνατόν. ὁ ἄρα καλούμενος τῆς ψυχῆς νοῦς
 (λέγω δὲ νοῦν ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἢ ψυχῆ)
 οὐθέν ἐστιν ἐνεργεῖα τῶν ὄντων πρὶν νοεῖν. διὸ οὐδὲ μεμιχθαι
 25 εὐλογον αὐτὸν τῷ σώματι· ποῖός τις γὰρ ἂν γίγνοιτο, ἢ ψυ-
 χρὸς ἢ θερμὸς, ἢ καὶ ὄργανόν τι εἴη, ὡσπερ τῷ αἰσθητικῷ·
 νοῦν δ' οὐθέν ἐστιν. καὶ εὖ δὲ οἱ λέγοντες τὴν ψυχὴν εἶναι τό-
 πον εἰδῶν, πλὴν ὅτι οὔτε ὄλη ἀλλ' ἢ νοητικὴ, οὔτε ἐντελε-
 χεῖα ἀλλὰ δυνάμει τὰ εἶδη. ὅτι δ' οὐχ ὁμοία ἢ ἀπάθεια

10. τοῦ ante τῆς om. LSTUWX Philop., τοῦ τῆς ψυχ. μορίου y, leg. τοῦ Them. || 11. καὶ post εἴτε om. E et Simpl. || 14. αἰσθάνεσθαι, ἢ] αἰσθάνεσθαι πη coni. Essen, p. 73 || τῆ] εἴτε EL, τῆ leg. Philop. Soph. Simpl., hoc loco et p. 264, 17 || τῆ] τι τοιοῦτον.. 15. ἀπαθὲς] scriptum fuisse ab Arist. ἢ τοιοῦτον, καὶ ὑφ' ἑτέρων ἀπαθὲς coni. Essen I. 1. || 15. ἄρα tuentur omnes codd. et Them. Simpl. Philop. || 18. ἀνάγκη... 27. οὐθέν ἐστιν e duab. rec. contam. iudicat Torst., pr. 22. ὁ ἄρα... 27. ἐστὶν, post. 18. ἀνάγκη... 22. δυνατόν, quod negant Noetel, Zeitschr. f. Gym. 1864 p. 140 et Dittenberger, Gött. gelehrte Anz. 1863 p. 1610 || 18. ἐπειδὴ SUVWXY Them. || 20. κωλύει Essen Beitr. z. Lös. d. Arist. Frage p. 44, ἀντιφράττει SVX, ἀντιφράττει UWy Essen I. 1., ἀντιφράττει leg. etiam Soph. || 25. γὰρ ἂν τις LSTUVWX, ποῖός τις ἂν γίγνοιτο Soph. || γίγνοιτο; οὐ γὰρ ψυχρὸς coni. Essen², p. 38 || τῆ ψ. ἢ θ. E, θ. τῆ ψ. STUVWX Philop., τῆ θ. τῆ ψ. Y, ψυχρὸς ἢ θερμὸς Soph. || 26. τῆ καὶ] καὶ καὶ S, καὶ TW Soph. Susemihl, OEcon. p. 86, καὶ UVX || 28. ante ἐντελεχεῖα et ante 29. δυνάμει, εἰ addendum esse censet Essen, p. 73 || 29. ὅτι δ'... 30. νοητικοῦ unc. incl. Essen², p. 38.

CHAPITRE IV

En ce qui concerne la partie de l'âme, grâce à laquelle celle-ci possède la connaissance et la prudence, — que cette partie, d'ailleurs, soit séparée, ou même qu'elle ne soit pas distincte [des autres] dans le lieu, mais seulement logiquement, — il nous faut examiner quel en est le caractère spécifique, et comment l'intellection vient à se produire. Si [L, dirons-nous] donc, l'intellection est comme la sensation, elle consistera soit à recevoir quelque influence de l'intelligible, soit dans quelque autre chose de ce genre. Il faut donc que l'intellect soit impassible, mais qu'il soit susceptible de recevoir la forme; qu'il soit, en puissance, tel que la forme, mais qu'il ne soit cependant pas cette forme [en acte], et que, ce qu'est le sensitif par rapport aux sensibles, l'intellect le soit par rapport aux intelligibles. Il est nécessaire, par conséquent, puisqu'il pense toutes choses, qu'il soit sans mélange, comme dit Anaxagore, afin qu'il domine, c'est-à-dire afin qu'il connaisse. Car [si l'intellect contient une forme propre, cette forme], se manifestant à côté de la forme étrangère [qu'il doit recevoir], empêche celle-ci [de se réaliser] et s'interpose. De sorte que l'intellect ne peut avoir aucune autre nature que celle-ci : d'être en puissance. Par conséquent, cette partie de l'âme qu'on appelle l'intellect (et j'entends par intellect ce grâce à quoi l'âme pense et croit) n'est en acte aucun des êtres avant d'avoir pensé. C'est pourquoi il n'est pas vraisemblable qu'il soit mêlé au corps. En effet, il deviendrait [ainsi,] qualifié de telle façon, ou bien chaud ou bien froid, ou bien il y aurait [pour lui] quelque organe, comme cela a lieu pour le sensitif. Mais, en fait, il n'y en a aucun. Et ils ont bien dit, ceux qui ont affirmé que l'âme est le lieu des idées, sauf ces restrictions, toutefois, que ce n'est pas l'âme tout entière, mais l'âme noétique, et que les idées [n'y sont] pas en acte, mais en puissance.

30 τοῦ αἰσθητικοῦ καὶ τοῦ νοητικοῦ, φανερόν ἐπὶ τῶν αἰσθητηρίων
καὶ τῆς αἰσθήσεως. ἡ μὲν γὰρ αἰσθησις οὐ δύναται αἰσθάνε-
429 b σθαι ἐκ τοῦ φρόδρα αἰσθητοῦ, οἷον φόφου ἐκ τῶν μεγάλων
φόφων, οὐδ' ἐκ τῶν ἰσχυρῶν χρωμάτων καὶ ὀσμῶν οὔτε
ὄραν οὔτε ὀσμάσθαι· ἀλλ' ὁ νοῦς ὅταν τι νοήσῃ σφόδρα νοη-
τόν, οὐχ ἤττον νοεῖ τὰ ὑποδέεστερα, ἀλλὰ καὶ μᾶλλον· τὸ
5 μὲν γὰρ αἰσθητικὸν οὐκ ἄνευ σώματος, ὁ δὲ χωριστός. ὅταν
δ' οὕτως ἕκαστα γένηται ὡς ὁ ἐπιστήμων λέγεται ὁ κατ' ἐνέρ-
γειαν (τοῦτο δὲ συμβαίνει, ὅταν δύνηται ἐνεργεῖν δι' αὐτοῦ),
ἔστι μὲν καὶ τότε δυνάμει πως, οὐ μὴν ὁμοίως καὶ πρὶν
μαθεῖν ἢ εὐρεῖν· καὶ αὐτὸς δὲ αὐτὸν τότε δύναται νοεῖν.
10 ἐπεὶ δ' ἄλλο ἐστὶ τὸ μέγεθος καὶ τὸ μεγέθει εἶναι καὶ
ὑδωρ καὶ ὕδατι εἶναι (οὔτω δὲ καὶ ἐφ' ἐτέρων πολλῶν, ἀλλ'
οὐκ ἐπὶ πάντων· ἐπ' ἐνίων γὰρ ταύτων ἐστὶ), τὸ σαρκὶ εἶναι
καὶ σάρκα καὶ ἢ ἄλλω ἢ ἄλλως ἔχοντι κρίνει· ἢ γὰρ σὰρξ
οὐκ ἄνευ τῆς ὕλης, ἀλλ' ὥσπερ τὸ σιμόν, τόδε ἐν τῷδε. τῷ
15 μὲν οὖν αἰσθητικῷ τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν κρίνει, καὶ ὧν
λόγος τις ἢ σὰρξ· ἀλλω δὲ ἤτοι χωριστῷ ἢ ὡς ἡ κεκλα-

429 b, 1. οἷον τοῦ ψ. STVXY, οἷον ἐκ τοῦ ψ. E, ἐκ τοῦ φόφου τοῦ μεγάλου
τῶν μικρῶν φόφων Them. 193, 11 || ἐκ om. E, οἷον φόφου ἐκ τῶν μεγ. ψ. etiam
Soph. || 4. verba ἀλλὰ καὶ μᾶλλον interpolata esse censet Torst., Jahrb. f.
Phil. 1867 p. 246, leg. etiam Them. || 5. ὁ δὲ νοῦς χωρ. y et in interpr.
Soph., om. νοῦς etiam Them. 193 || 6. ὁ post ὡς om. SW Theoph. ap. Prisc.
31, 8, Bek. Trend. || 8. ante κατ' om. SUVWX Theoph. ap. Prisc. 31, 9 ||
8. μὲν] μὲν οὖν LW Theoph. l. 1. 31, 10, Them. || καὶ τότε E m. pr. y Them.
Philop. Torst. Bhl., καὶ τότε ὁμοίως insert. E₂ (Rr.), ὁμοίως καὶ τότε reli-
qui || ὁμοίως om. SUX, leg. Them. Simpl. Theoph. ap. Prisc. 31, 11 ||
9. ἢ] καὶ Theoph. l. 1. || δὲ αὐτὸν] δι' αὐτοῦ conl. Bywater, Journ. of Philol.
1885 p. 40, cui assentitur Susemihl, BJ. XLII, 240, LXVII, 403, OEcon. p. 86 ||
11. καὶ τὸ ὕδατι E, sed τὸ expunct., τὸ om. reliqui omnes || οὔτω δὲ... 12.
ταύτων ἐστὶ in parenth. Bon., stud. Ar. IV, 376 || οὔτω δὲ om. LT, leg.
Them. || 12. ταύτω E || colon post ἐστὶ omisum ponit post 13. σὰρκα Bek.,
corr. Trend., iam Them. hunc locum recte interpretatus est || 13. καὶ ἢ
ἄλλω recepit Bhl. ex E et y (qui ἢ omisit), quod vituperat Susemihl, OEcon.
p. 86, καὶ om. reliqui omnes || ἔχοντι om. LSUV, leg. Them. Simpl. Philop.
Soph. et insert. E₂ || κρίνει ὁ νοῦς L et E sed ὁ νοῦς exp. (Bhl.) || 14. virgulam
post σιμόν a Bek. Trend. omisam ponunt Torst. Bon. Bhl. || 15. αἰσθητῷ
pro αἰσθητικῷ legi vult Brentano l. l. p. 134 || τὸ ante ψυχρ. om. EL || 16. ὁ
λόγος E, ὁ om. etiam Simpl. Philop. || ἤτοι χωριστῷ] ἤττον χωριστοῦ conl.
Essen³, p. 39.

Que l'impassibilité du sensitif n'est pas semblable à celle de l'intellectuel, c'est ce qui apparaît manifestement, si l'on considère les sensoria et la sensibilité. Car la sensibilité ne peut pas sentir après avoir perçu ce qui est fortement sensible, par exemple [elle ne peut pas sentir] le son, en venant [de percevoir] des sons intenses, et, [après avoir perçu] des couleurs ou des odeurs fortes, [elle ne peut] ni voir, ni sentir. Mais l'intellect [au contraire], quand il a pensé une chose fortement intelligible, [n'en est] pas moins [capable de] penser celles qui le sont plus faiblement, mais [il l'est], même, davantage. Le sensitif, en effet, n'est pas sans le corps, tandis que l'intellect est séparé. Mais, lorsqu'il est devenu chaque [forme], et cela dans le sens où *le savant* s'entend de celui qui l'est en acte (ce qui a lieu lorsque [le savant] est capable de passer, de lui-même, à l'acte), alors l'intellect est, sans doute, encore en puissance d'une certaine façon, mais non pas de la même façon qu'avant d'avoir appris ou d'avoir trouvé. Et alors il est capable de se penser lui-même.

Comme autre chose est la grandeur, et autre chose l'essence de la grandeur et, de même, l'eau et l'essence de l'eau (et il en est ainsi pour un grand nombre d'autres choses, mais non pas pour toutes. Car, pour quelques-unes, les deux sont identiques), c'est aussi par des facultés différentes, ou par des attitudes différentes [de la même faculté], que [le sujet] aperçoit la chair et l'essence de la chair. [Par une faculté différente, quand il s'agit de la connaissance d'une chose concrète, d'une part, et de sa forme, de l'autre; par une attitude différente de la même faculté, à savoir de l'intellect, quand il s'agit de la connaissance d'une notion prise avec sa matière logique, d'une part, et de la forme pure de cette notion, de l'autre]. Car la chair n'est pas sans sa matière, mais elle est, comme le camus, telle chose [qui se réalise] dans telle autre. C'est donc par la faculté sensitive que [le sujet] discerne le chaud et le froid et les choses dont la chair est un certain rapport. Mais c'est par une autre faculté, soit séparée [de la première, si la première est celle qui perçoit la chair concrète], soit dans la même situation [par rapport à la première,] que la ligne

σμένη ἔχει πρὸς αὐτὴν ὅταν ἐκταθῆ, τὸ σαρκὶ εἶναι κρίνει. πάλιν δ' ἐπὶ τῶν ἐν ἀφαιρέσει ὄντων τὸ εὐθύ ὡς τὸ σιμόν· μετὰ συνεχοῦς γὰρ· τὸ δὲ τί ἦν εἶναι, εἰ ἔστιν ἕτερον
 20 τὸ εὐθεῖ εἶναι καὶ τὸ εὐθύ, ἄλλο· ἔστω γὰρ δυάς. ἐτέρῳ ἄρα ἢ ἐτέρως ἔχοντι κρίνει. καὶ ὅλως ἄρα ὡς χωριστὰ τὰ πράγματα τῆς ὕλης, οὕτω καὶ τὰ περὶ τὸν νοῦν. ἀπορήσειε δ' ἂν τις, εἰ ὁ νοῦς ἀπλοῦν ἐστὶ καὶ ἀπαθὲς καὶ μηθενὶ μηθὲν ἔχει κοινόν, ὡσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας, πῶς νοήσει, εἰ τὸ
 25 νοεῖν πάσχειν τί ἐστίν. ἢ γὰρ τι κοινόν ἀμφοῖν ὑπάρχει, τὸ μὲν ποιεῖν δοκεῖ τὸ δὲ πάσχειν. ἔτι δ' εἰ νοητὸς καὶ αὐτός. ἢ γὰρ τοῖς ἄλλοις νοῦς ὑπάρξει, εἰ μὴ κατ' ἄλλο αὐτὸς νοητὸς, ἐν δὲ τι τὸ νοητὸν εἶδει, ἢ μεμιγμένον τι ἔξει, ὃ ποιεῖ νοητὸν αὐτὸν ὡσπερ τἄλλα. ἢ τὸ μὲν πάσχειν κατὰ
 30 κοινόν τι διήρηται πρότερον, ὅτι δυνάμει πῶς ἐστὶ τὰ νοητὰ ὁ νοῦς, ἀλλ' ἐντελεχεία οὐδέν, πρὶν ἂν νοῆ. δεῖ δ' οὕτως
 430 ὡσπερ ἐν γραμματείῳ ᾧ μηθὲν ὑπάρχει ἐντελεχεία γεγραμμένον ὅπερ συμβαίνει ἐπὶ τοῦ νοῦ. καὶ αὐτὸς δὲ νοητὸς ἐστίν ὡσπερ τὰ νοητά. ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἀνευ ὕλης τὸ αὐτὸ ἐστὶ τὸ νοοῦν καὶ τὸ νοούμενον· ἢ γὰρ ἐπιστήμη ἢ θεωρητικὴ καὶ

17. αὐτὴν Ey || εἶναι καὶ κρίνει LS, καὶ om. etiam Simpl. || 18. ἐν om. X || 19. εἰ... 20. εὐθύ unc. incl. Essen³, p. 40 || 19. εἰ om. L || ἔστι δ' ἕτερον V || 20. virgulam post εὐθύ om. Bek., correxit Trend. || ἄλλο TVX et Bon. l. l., reliqui ἄλλῳ, quod defendere studet Torst., Jahrb. f. Phil. 1867 p. 245 || 21. καὶ om. LSTUVX et, ut videtur, Philop. || ἄρα om. pr. E, leg. etiam Philop. || 23. ἀπαθὲς pr. E, verba καὶ ἀπαθὲς non legisse videtur Them., delenda esse censet Hayduck, progr. Gryphisv. 1873 p. 4, cui assentitur Susemihl, Phil. Anzeig. 1873 p. 683, BJ. XXXIV, 31, pro ἀπαθὲς conii. ἀμιγῆς Zeller l. l. p. 568 || 24. ἔχον SUV || νοήσειαν TVX || 26. δ' om. pr. E || 27. ὁ νοῦς STUWX Philop. Bek. Trend. Torst. || 29. de his verbis ἢ... 31. νοῆ vide Torst., cui mutila et corrupta videntur; tuetur etiam Simpl., defendit Brentano l. l. p. 137 || 31. ἂν ἂν μὴ LVW et inter versus UX, ἂν insert. E₂, πρὶν νοεῖν Simpl., πρὶν ἂν νοῆ etiam Them. || post οὕτως excidisse ὑπολαβεῖν conii. Torst.

430 a, 1. ᾧ om. ESUVXy et vet. transl. || ὑπάρχειν SUVX || ante ἐντελεχεία addendum ὅπερ censet Essen, p. 73 || καταγεγραμμένον L et E, sed κατὰ expunct. (Bhl.), γεγραμ. etiam Them., pro γεγραμμένον... 2. συμβαίνει Essen l. l. conii. καταγεγραμμένον ὃν συμβαίνει || post γεγραμμένον punctum Bek. Trend., colon Torst. Bhl. || 3. ὡσπερ] ὡς ὅπερ, puncto post νοητὰ deleto, conii. Essen³, p. 42 || γὰρ unc. incl. Id. ibid. || post ὅλης addendum ἐφ' ὧν censet Id. ibid. || 4. ἢ ante ἡ. om. E, leg. Them. Simpl.

brisée, une fois redressée, par rapport à la ligne brisée elle-même [si la première est celle qui connaît la chair en général], qu'il discerne l'essence de la chair. Et, de même encore, en ce qui concerne les concepts abstraits, [comme ceux des mathématiques,] le rectiligne est comme le camus; il est, en effet, avec le continu. Mais son essence, si l'essence du rectiligne et le rectiligne différent, est autre chose [que le rectiligne pris avec sa matière, le continu]. [Admettons,] en effet, que [cette essence] soit la dualité. C'est donc par une faculté différente, ou plutôt par un état différent [de la même faculté], que le sujet les discerne. Et, par conséquent, d'une manière générale, de la même façon que les choses sont, prises à part de leur matière, de même en est-il en ce qui concerne l'intellect [qui les pense].

On pourrait se demander, puisque l'intellect est simple et impassible, et que, comme dit Anaxagore, il n'a rien de commun avec aucune chose, comment il pourra penser, si penser c'est éprouver une certaine passion. C'est, en effet, en tant que deux êtres ont quelque chose de commun que l'un, semble-t-il, peut agir, et l'autre patir. [On pourrait se demander,] en second lieu, si l'intellect est lui-même intelligible. Ou bien, en effet, si ce n'est pas par quelque autre chose que lui-même qu'il est intelligible, et si l'intellect est une chose spécifiquement une, l'intellect appartiendra aux autres choses [intelligibles]; ou bien il contiendra, mêlé à lui, quelque élément qui sera pour lui, comme pour les autres [intelligibles], la cause de l'intelligibilité. Mais ne faut-il pas répondre que nous avons distingué, plus haut, la passion qui s'exerce grâce à une communauté [entre l'agent et le patient, de celle qu'on peut attribuer à l'intellect]? Car l'intellect est, en puissance, d'une certaine façon, les intelligibles, mais il n'est rien en acte avant d'avoir pensé. Et ce qui a lieu en ce qui concerne l'intellect, doit se passer comme dans une tablette où il n'y a rien d'écrit en acte. [En second lieu,] il est lui-même intelligible de la même façon que les intelligibles. En effet, dans le domaine des choses qui n'ont pas de matière, le pensant et le pensé sont iden-

τὸ οὕτως ἐπιστητὸν τὸ αὐτὸ ἐστίν. τοῦ δὲ μὴ ἀεὶ νοεῖν τὸ αἷτιον ἐπισκεπτέον. ἐν δὲ τοῖς ἔχουσιν ὕλην δυνάμει ἕκαστόν ἐστι τῶν νοητῶν. ὥστ' ἐκείνοις μὲν οὐχ ὑπάρξει νοῦς (ἄνευ γὰρ ὕλης δυνάμει ὁ νοῦς τῶν τοιούτων), ἐκείνῳ δὲ τὸ νοητὸν ὑπάρξει.

5.

10 Ἐπεὶ δ' ὡσπερ ἐν ἀπάσῃ τῇ φύσει ἐστὶ τι τὸ μὲν ὕλην ἕκαστῳ γένει (τοῦτο δὲ ὁ πάντα δυνάμει ἐκείνα), ἕτερον δὲ τὸ αἷτιον καὶ ποιητικόν, τῷ ποιεῖν πάντα, οἷον ἡ τέχνη πρὸς τὴν ὕλην πέπονθεν, ἀνάγκη καὶ ἐν τῇ ψυχῇ ὑπάρχειν ταύτας τὰς διαφοράς. καὶ ἐστὶν ὁ μὲν τοιοῦτος νοῦς τῷ πάντα
15 γίνεσθαι, ὁ δὲ τῷ πάντα ποιεῖν, ὡς ἕξις τις, οἷον τὸ φῶς· τρόπον γὰρ τινα καὶ τὸ φῶς ποιεῖ τὰ δυνάμει ὄντα χρώματα ἐνεργείᾳ χρώματα. καὶ οὗτος ὁ νοῦς χωριστὸς καὶ ἀπαθὴς καὶ ἀμιγής, τῇ οὐσίᾳ ὄν ἐνεργείᾳ. ἀεὶ γὰρ τιμιώτερον τὸ ποιοῦν τοῦ πάσχοντος καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς ὕλης.

6. μόνον ἕκαστον y Ald. Sylb. || 8. δυνάμει ἐστὶν ὁ LSUVWX || 10. ἐπειδὴ conl. Essen, p. 77, Essen³, p. 43, cui assentitur Susemihl, Phil. Woch. 1893 p. 1321 || πάση Ty Simpl. 240, 1, ἀπάση etiam Philop. Simpl. 241, 27, Them. 189, 25, Soph. || ὡς ante ὕλη addendum censet Essen l. l. || 11. ὁ] ὅτι UVX, om. y, ὁ etiam Soph. || ἐκείνο E, ο in α mutat. E₉ (Bhl.), ἐκείνα etiam Philop. Soph. || 12. καὶ τὸ π. LW || τῷ] ὁ τῷ LTX || 17. οὗτος] οὐχ ὡς S || 18. ἀμιγής καὶ ἀπαθὴς STUVWXY Philop., ἀπαθ. καὶ ἀμιγής E Them. Simpl. || ἐνεργείᾳ ex Simpl. restituit Torst., idem habent etiam Simpl. cod. Marcianus A, in Phys. 1162, 3, Theoph. ap. Prisc. 29, 25, Bon., Ind. Ar. 491 b, 4, ἐνεργείᾳ omnes codd., etiam Them. 195, 13, Philop. Soph.

tiques. Car il y a identité entre la connaissance théorique et ce qui est susceptible d'être connu de cette façon (quant à la cause du fait qu'on ne pense pas toujours, il reste à la déterminer). Mais, dans les choses qui ont de la matière, ce [n']est [qu']en puissance que réside chacun des intelligibles. De sorte que ces choses ne sauraient posséder l'intellect (car l'intellect est la puissance de [réaliser] ces [intelligibles] sans matière) et qu'à l'intellect, au contraire, appartient le [caractère d'être] intelligible.

CHAPITRE V

Puisque, dans l'ensemble de la nature, quelque chose est la matière pour chaque genre (et c'est ce qui est en puissance tous les [êtres que contient ce genre]), et qu'une autre chose est, par la raison qu'elle les réalise tous, la cause et l'agent, — situation qui est celle de l'art par rapport à la matière, — il est nécessaire que ces différences se retrouvent aussi dans l'âme elle-même. Et il y a un intellect qui est tel [que la matière], parce qu'il devient tout; et l'autre, parce qu'il réalise tout, est comme une habitude de même degré que la lumière. Car, en un certain sens, la lumière, elle aussi, fait devenir les couleurs en puissance des couleurs en acte. Et cet intellect est séparé, impassible et sans mélange, étant essentiellement acte. Car l'agent a toujours une dignité supérieure à celle du patient, et le principe [une dignité supérieure] à celle de la matière. La science en acte est identique à son objet. Quant à la science en puissance, elle est chronologique-

20 τὸ δ' αὐτὸ ἐστὶν ἢ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι · ἢ δὲ
κατὰ δύνάμιν χρόνῳ προτέρα ἐν τῷ ἐνί, ὅλως δὲ οὐδὲ χρόνῳ,
ἀλλ' οὐχ ὅτε μὲν νοεῖ ὅτε δ' οὐ νοεῖ. χωρισθεὶς δ' ἐστὶ μόνον
τοῦθ' ὅπερ ἐστὶ, καὶ τοῦτο μόνον ἀθάνατον καὶ αἰδίου. οὐ
μνημονεύομεν δέ, ὅτι τοῦτο μὲν ἀπαθές, ὁ δὲ παθητικὸς
25 νοῦς φθαρτός, καὶ ἄνευ τούτου οὐθὲν νοεῖ.

20. τὸ δ' αὐτό... 21. οὐδὲ χρόνῳ alieno loco posita esse iudicant Kampe
l. l. p. 282, Bruno Keil Analect. Isocrat. spec. p. 52, Susemihl, Phil. Woch.
1884 p. 784, BJ. XXXIV, 28 || locum τὸ δ' αὐτό... 28. ὡςπερ ἐν ὄντων sic res-
tituendum dubitanter coni. Essen², p. 47: τί δέ; αὐτοῦ ἐστὶν ἢ κατ' ἐνέρ-
γειαν ἐπιστήμη ἢ τῷ πράγματι, ἢ δὲ κατὰ δύνάμιν χρόνῳ προτέρα. ἢ ἐν τῷ
κοινῷ ὅλως δὲ ἐν χρόνῳ, ἀλλ' οὐχ ὅτε μὲν νοεῖ ὅτε δ' οὐ νοεῖ χωρισθεὶς. ἐστὶ δὲ
μόνον τοῦθ' ὅπερ ἐστὶ, καὶ τούτῳ δ' μόνον ἀθάνατον καὶ αἰδίου οὐ μνημονεύομεν
δέ, ὅτι τοῦτο μὲν ἀπαθές, καὶ ἢ μὲν οὖν τῶν ἀδιαρέτων νόησις ἐν τούτῳ, περὶ
ἃ οὐκ ἐστὶ τὸ ψεῦδος. ἐν οἷς γὰρ τὸ ψεῦδος ἢ ἀληθές (ὁ δὲ παθητικὸς νοῦς καὶ
φθαρτός ἄνευ τούτου σχεδὸν οὐθὲν νοεῖ) σύνθεσις ἤδη νοημάτων ὡςπερ ἐν ὄντων. ||
τὸ δ' αὐτό EL, etiam Soph., αὐτὸ δ' reliqui codd. || 21. οὐδὲ] οὐ E Philop.
Bek. Trend. Bhl., οὐδὲ insert. E₂ (Rr) et reliqui codd. Soph. Torst., cui
assentitur etiam Zeller l. l. p. 571, οὐδὲ ἐν Them. 187, 7. 13 || post χρόνῳ
virgulam posui, vulg. colon || 22. οὐχ om. Wy Plut. ap. Philop. 535, 13,
Simpl. 245, 34 et 263, 8, Soph. Torst. Kampe l. l. Susemihl, Phil. Anzeig.
1873 p. 690, qui, hoc saltem loco, aliqua post οὐ νοεῖ excidisse putavit
sed aliter censuit BJ. XXXIV, 29, LXVII, 103, OEcon. p. 86, οὐχ leg. Them.
187, 7, et 184, 3, Philop. et ap. Philop. Alex. Plotinus Marinus vet. transl.,
retineri malunt etiam Zeller l. l. p. 571, Brentano l. l. p. 182 et Schlottman,
das Vergängliche und Unvergängliche in der Seele nach Arist. p. 43 ||
23. αἰδίου καὶ ἀθάνατον W, ἀθάνατον καὶ αἰδίου etiam Them. Simpl. Philop.
Soph. || 24. μνημονεύομεν... 431 b, 16. ἐκείνα desunt E, folio exciso inter
folia 200 et 201 || δέ] γάρ coni. Susemihl, BJ. XXXIV, 29, Phil. Woch. 1884
p. 784 || 25. νῦν ante ἄνευ inseri voluit Susemihl, Phil. Woch. 1882 p. 1284,
Phil. Anzeig. l. l., sed postea aliter censuit BJ. XXXIV, 29, Phil. Woch.
1884 p. 784.

ment antérieure dans un individu [, à la science en acte],
mais, absolument, [elle n'est] pas [antérieure], même dans
le temps [, à celle-ci]; et il n'est pas vrai que [l'intellect
en acte] tantôt pense et tantôt ne pense pas. Une fois
séparé, il est seulement ce qu'il est, et cela seul est immor-
tel et éternel. Et nous n'avons pas souvenir [, après la
mort, de notre existence antérieure], parce que ce qui
subsiste ainsi est impassible, tandis que l'intellect passible
est périssable, et que, sans lui, [l'individu] ne pense rien.

6.

Ἡ μὲν οὖν τῶν ἀδιαίρετων νόησις ἐν τούτοις, περὶ ἃ οὐκ ἔστι τὸ ψεῦδος. ἐν οἷς δὲ καὶ τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθές, σύνθεσις τις ἤδη νοημάτων ὡσπερ ἐν ὄντων, καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς ἔφη « ἡ πολλῶν μὲν κόρται ἀναύχενες ἐβλάστησαν, »
 30 ἔπειτα συντίθεσθαι τῇ φιλίᾳ, οὕτω καὶ ταῦτα κεχωρισμένα συντίθεται, ὡς τὸ ἀσύμμετρον καὶ ἡ διάμετρος· ἂν δὲ γενο-
 430 b μένων ἢ ἐσομένων, τὸν χρόνον προσενοῶν καὶ συντιθεῖς. τὸ γὰρ ψεῦδος ἐν συνθέσει ἀεί· καὶ γὰρ ἂν τὸ λευκὸν μὴ λευκόν, τὸ μὴ λευκὸν συνέθηκεν. ἐνδέχεται δὲ καὶ διαίρειν φάναι πάντα. ἀλλ' οὖν ἔστι γε οὐ μόνον τὸ ψεῦδος ἢ ἀληθές, ὅτι λευκὸς Κλέων ἐστίν, ἀλλὰ καὶ ὅτι ἦν ἢ ἔσται. τὸ δὲ ἐν ποιῶν, τοῦτο ὁ νοῦς ἕκαστον. τὸ δ' ἀδιαίρετον ἐπεὶ διχῶς, ἢ δυνάμει ἢ ἐνεργείᾳ, οὐθὲν κωλύει νοεῖν τὸ ἀδιαίρετον, ὅταν νοῦν τὸ μήκος (ἀδιαίρετον γὰρ ἐνεργείᾳ), καὶ ἐν χρόνῳ ἀδιαί-

27. καὶ om. l. || ψεῦδος ἤδη καὶ STUVWXY et, ut videtur, Them. || 27. ἐν οἷς δὲ... b, 5. ἔστι: e duab. ed. contam., pr. b, 1. τὸ... 5. ἔσται, post. a, 27. ἐν οἷς... b, 1. προσενοῶν indicat Torst., quod refellit Vahlen, Sitz. d. Akademie der Wiss., Wien 1872 p. 419 et Noetel, Zeitschr. f. Gym. 1864 p. 140 || 30. φιλίᾳ, οὕτω Bhl. Vahlen l. l., cui adversatur Bullinger, Metak. Gänge betr. Ar. etc. p. 13, φιλίᾳ. οὕτω Bek. Trend. Torst. || 31. συντίθεσθαι STVWY || post διάμετρος addunt ἢ τὸ σύμμετρον καὶ ἡ διάμετρος W Simpl. Torst., quod additamentum reicit Vahlen l. l., om. etiam vet. transl. || γενομένων VWX Bek. Trend., γενομένων etiam Them. Simpl. Torst. Vahlen Steinhart Bhl. 430 b, 1. πρὸς ἐν νοῶν LX, προσενοῶν etiam Simpl. et sine dubio Them. || καὶ συντιθεῖς unc. incl. Torst., leg. Simpl. Philop. Soph. et defendit Vahlen l. l. || 3. τὸ (καὶ τὸ solus T) μὴ λευκὸν συνέθηκεν omnes codd., τὸ μὴ λευκὸν unc. incl. Trend. in pr. ed., cui assentitur Dittenberger l. l. p. 1615, in alt. ed. scripsit Belger de coniectura Roeperi, Philolog. VII p. 324: τὸ μὴ λευκὸν λευκὸν συν., quod fort. leg. Philop. et iam Torst. coniecerat, καὶ λευκὸν τὸ μὴ λευκὸν, συνέθηκεν coni. Vahlen l. l. 428, καὶ τὸ μὴ λευκὸν λευκὸν, συν. Bhl., « si album non albo aut si non album albo componit » vet. transl. || καὶ <κατὰ> vel. κατὰ coni. Chandler l. l. p. 8 || 4. pro πάντα coni. ταῦτα vel τοιαῦτα Torst., leg. πάντα etiam Them., ἄμφω in interpr. Philop., πάντα defendit Vahlen l. l. 431 || γε eici vult Torst., def. Vahlen l. l. 432 || verba οὐ μόνον post ἀληθές transponi vult Torst., cui adversatur Vahlen l. l. 433 || τὸ om. W || 5. δὴ UX || 7. τὸ ἀδ.] τὸ διαίρετον ἢ ἀδιαίρετον coni. Torst., potest tale quid legisse Philop., τὸ ἀδιαίρετον coni. Essen², p. 49 || ὅταν] ὡς ὅταν coni. Torst., ὡς ὅταν Steinhart || 8. ἀδ... ἐνεργείᾳ in parenth. Torst. || post γὰρ addendum τὸ δυνάμει ἔσται censet Essen² l. l.

CHAPITRE VI

L'intellection des indivisibles [se produit] dans [le domaine des] choses au sujet desquelles l'erreur n'est pas [possible]. Mais, dans celles où le vrai et le faux [peuvent trouver place], il y a déjà une synthèse de concepts, [qui sont réunis] comme s'ils ne faisaient qu'un, et, comme dit Empédocle, « ainsi des têtes de beaucoup [d'animaux] poussèrent dépourvues de cou », [ajoutant] qu'elles furent réunies ensuite par l'amitié, de même, aussi, ces [concepts] distincts sont réunis, ainsi, par exemple, l'incommensurable et le diamètre. Et, s'il s'agit de choses passées ou futures, [le sujet les conçoit] en pensant, en outre, le temps, et en faisant [, simultanément,] la synthèse [dont nous venons de parler]. L'erreur réside toujours, en effet, dans une synthèse. Car, si [le sujet pense que] ce qui est blanc est non blanc, c'est qu'il a ajouté [, à tort,] le non-blanc [au concept de l'objet blanc]. On pourrait dire aussi que toutes ces opérations sont division. Mais, [quelque nom qu'on leur donne,] du moins [peut-on toujours affirmer que] le vrai ou le faux consistent, non pas seulement à [dire] que Cléon est blanc, mais aussi qu'il l'a été et qu'il le sera. Et ce qui fait l'unité de chacune [de ces synthèses] c'est l'intellect.

[En ce qui concerne, maintenant, l'intellection des indivisibles,] comme l'indivisible se prend en deux sens, [car il peut être] soit en puissance, soit en acte, rien n'empêche que l'on ne pense l'indivisible [en acte] quand on pense la longueur (car [la longueur est] indivisible en acte), et dans un temps indivisible. En effet, le temps est divisible et indivisible de la même façon que la longueur; de sorte qu'on

ρέτω ὁμοίως γὰρ ὁ χρόνος διαιρετός καὶ ἀδιαιρέτος τῷ
 10 μήκει. οὐκ οὖν ἔστιν εἰπεῖν ἐν τῷ ἡμίσει τί ἐννοεῖ ἑκατέρω.
 οὐ γὰρ ἔστιν, ἂν μὴ διαιρεθῆ, ἀλλ' ἡ δυνάμει. χωρὶς δ'
 ἑκάτερον νοῶν τῶν ἡμίσεων διαιρεῖ καὶ τὸν χρόνον ἅμα· τότε
 δ' οἴονεϊ μήκη. εἰ δ' ὡς ἐξ ἀμφοῖν, καὶ ἐν τῷ χρόνῳ τῷ
 ἐπ' ἀμφοῖν. τὸ δὲ μὴ κατὰ ποσὸν ἀδιαιρέτον ἀλλὰ τῷ εἶ-
 15 δει νοεῖ ἐν ἀδιαιρέτῳ χρόνῳ καὶ ἀδιαιρέτῳ τῆς ψυχῆς·
 κατὰ συμβεβηκὸς δέ, καὶ οὐχ ἡ ἐκεῖνα, διαιρετὰ ᾧ νοεῖ
 καὶ ἐν ᾧ χρόνῳ, ἀλλ' ἡ ἀδιαιρέτα· ἐνεστι γὰρ κἄν τοῦτοις
 τι ἀδιαιρέτον, ἀλλ' ἴσως οὐ χωριστόν, ὃ ποιεῖ ἓνα τὸν χρό-
 νον καὶ τὸ μήκος. καὶ τοῦθ' ὁμοίως ἐν ἅπαντί ἐστι τῷ συνεχεῖ
 20 καὶ χρόνῳ καὶ μήκει. ἡ δὲ στιγμή καὶ πᾶσα διαίρεσις, καὶ
 τὸ οὕτως ἀδιαιρέτον, δηλοῦται ὡς περ ἡ στέρησις. καὶ ὁμοίως
 ὁ λόγος ἐπὶ τῶν ἄλλων, οἷον πῶς τὸ κακὸν γνωρίζει ἡ
 τὸ μέλαν· τῷ ἐναντίῳ γὰρ πῶς γνωρίζει. δεῖ δὲ δυνάμει
 εἶναι τὸ γνωρίζον καὶ ἐνεῖναι ἐν αὐτῷ. εἰ δὲ τι μὴ ἔστιν
 9. ὁμοίως... 20. μήκει e duab. rec. contam. iudicat Torst., pr. 17.
 ἐνεστι... 20. μήκει, post. 9. ὁμοίως... 10. μήκει, quod negant Noetel et Dil-
 tenberger || 9. γὰρ] δὲ coni. Essen³ l. 1. || καὶ ἀδ.] καὶ οὐ διαιρετός T, om. X et
 pr. W, καὶ ἀδιαιρέτος etiam Them. Simpl. Philop. || 10. ἐνεστι L Torst., ἐνεστι
 y, ἐνεστι TUW, tempus praesens etiam Them. Simpl. || 12. τῶν ἡμίσεων ante
 νοῶν SU, om. TX || 13. εἰ δ' ὡς... 20. μήκει Bywater, p. 58, cui assentitur
 Susemihl, BJ. LXVII, 109, hunc locum sic restituendum putat: εἰ δ' ὡς ἐξ
 ἀμφοῖν, καὶ ἐν τῷ χρόνῳ τῷ ἐπ' ἀμφοῖν, κατὰ συμβεβηκὸς δέ, καὶ οὐχ ἡ ἐκεῖνα
 διαιρετὰ, ὃ νοεῖ καὶ ἐν ᾧ χρόνῳ, ἀλλ' ἡ ἀδιαιρέτα· ἐνεστι γὰρ κἄν τοῦτοις τι
 ἀδιαιρέτον (ἀλλ' ἴσως οὐ χωριστόν) ὃ ποιεῖ ἓνα τὸν χρόνον καὶ τὸ μήκος. καὶ τοῦτ'
 ὁμοίως ἐν ἅπαντί ἐστι τῷ συνεχεῖ, καὶ χρόνῳ καὶ μήκει. τὸ δὲ μὴ κατὰ ποσὸν
 ἀδιαιρέτον ἀλλὰ τῷ εἶδει νοεῖ ἐν ἀδιαιρέτῳ χρόνῳ καὶ ἀδιαιρέτῳ τῆς ψυχῆς. ||
 14. κατὰ τὸ ποσὸν TX || διαιρετόν Wallace, Arist. Psych. p. 277, cui adver-
 sator Susemihl, OEcon. p. 86 || ἀλλ' ἡ, τῷ εἶδει Essen³, p. 50 || 15. ψυχῆς
 νοεῖ: κατὰ TW, νοεῖ: etiam legisse videtur Them., νοεῖ leg. Simpl. ||
 16. virgulam post διαιρετὰ Bek. Trend., corr. Torst. || ἀδιαιρέτα Essen³
 l. 1. || ἀδιαιρέτῳ τῆς ψυχῆς, κατὰ συμβεβηκὸς δέ καὶ οὐχ ἡ ἐκεῖνα ἀδιαιρέτα, ᾧ
 νοεῖ καὶ coni. Christ || ᾧ] ᾧ τε coni. Torst., τε om. Simpl. || ᾧ νοεῖ... 17.
 χρόνῳ interpolata esse censet Wilson, Trans. of Ox. philol. Soc. 1882-3
 p. 10, cui adversator Susemihl, BJ. XXXIV, 29 || 17. ἀλλ' ἡ ἀδιαιρέτα scripsi,
 vulgatam ἀλλ' ἡ ἀδ. unc. incl. Torst., quod probat Susemihl, BJ. XXXIV,
 29, Bhl., leg. quidem Simpl., ante 16. ᾧ νοεῖ transposuit Essen³ l. 1., totam
 hanc enunciationem a Torst. sanatum esse censet Hayduck, progr. Gryph.
 1873 p. 5 || γὰρ unc. incl. Essen³ l. 1. || 19. καὶ τὸ μήκος interpolata esse
 censet Wilson l. 1., probat Susemihl l. 1. || καὶ τοῦθ'... 20. μήκει post 40.
 μήκει transponenda censet Susemihl, BJ. XXXIV, 29 || 21. καὶ ὁμοίως...
 23. μέλαν delenda esse censet Hayduck l. 1. p. 6 || 24. γνωρίζειν V || ἐνεῖναι:
 SUy Simpl., Philop. Bek. Trend. Brentano l. 1. p. 115, ἐν εἶναι LTVWX vet.
 transl. Bhl., μὴ ἐν εἶναι αὐτῶν coni. Torst., cui assentitur Essen³ l. 1., ἐν-
 τῶν εἶναι ἐν coni. Bywater, p. 60 || ἐν ante αὐτῷ om. solus W Bhl., leg.
 etiam Simpl. Bekk. Trend. Brentano l. 1.

ne peut pas demander quelle [fraction] le sujet
 [, qui pense la longueur,] pense dans chacune des moitiés
 [du temps pendant lequel il la pense]. Ces moitiés, en
 effet, n'existent pas, si ce n'est en puissance, tant
 que la division n'a pas été opérée. Mais celui qui
 pense chacune des deux moitiés divise [la longueur] et,
 du même coup, le temps [, détruisant ainsi la conti-
 nuité]. Et [il y a], alors, comme plusieurs longueurs.
 Si, [au contraire, il pense une seule ligne] comme
 formée de deux, [il pense une ligne indivisible en
 acte, et il le fait] aussi dans le temps qui s'applique
 aux deux, [mais qui est alors, lui-même, indivisible en
 acte].

Quant à ce qui n'est pas indivisible quantitativement,
 mais qualitativement, on le pense dans un temps indi-
 visible et par une [opération] indivisible de l'âme.
 C'est par accident, [seulement,] et non pas comme
 pour ces [indivisibles en acte, qui sont divisibles en
 puissance], que [l'opération] par laquelle on pense
 [les choses spécifiquement indivisibles], et le temps
 dans lequel [on les pense], sont divisibles; de toute
 autre façon ils sont indivisibles. [Et cette sorte d'indi-
 visibilité se retrouve même, en un sens, dans les indi-
 visibles en acte, les continus,] car il y a, même en eux,
 quelque chose d'indivisible, mais qui, sans doute,
 n'est pas séparé, et qui fait l'unité [logique] du temps
 et de la longueur; et cette chose réside, également,
 dans tout ce qui est continu, temps ou grandeur. [En
 ce qui concerne] le point ou toute autre division et ce
 qui est indivisible dans le même sens, ils se révèlent de
 la même façon que la privation. On peut en dire autant
 des autres [concepts négatifs], par exemple de la façon
 dont on connaît le mauvais ou le noir. Car on les con-
 naît, en un sens, par leur contraire. Et il faut que le
 sujet qui connaît [ces concepts] soit en puissance [ce
 contraire], et que l'en puissance réside en lui. (Si [, à l'in-
 verse,] quelqu'une des causes [intelligibles] n'a pas de con-

25 ἐναντίον τῶν αἰτίων, αὐτὸ ἑαυτὸ γινώσκει καὶ ἐνεργεῖα ἐστὶ
καὶ χωριστόν. ἔστι δ' ἡ μὲν φάσις τι κατὰ τινος, ὥσπερ ἡ
κατάφασις, καὶ ἀληθῆς ἢ ψευδῆς πᾶσα · ὁ δὲ νοῦς οὐ πᾶς,
ἀλλ' ὁ τοῦ τί ἐστὶ κατὰ τὸ τί ἦν εἶναι ἀληθῆς, καὶ οὐ τι
κατὰ τινος · ἀλλ' ὥσπερ τὸ ὄραν τοῦ ἰδίου ἀληθές, εἰ δ' ἄν-
30 ὄρωπος τὸ λευκὸν ἢ μῆ, οὐκ ἀληθές ἀεί, οὕτως ἔχει ὅσα
ἄνευ ὕλης.

25. αἰτίων] ἐναντίων S, αἰτίων legunt etiam Them. Philop. Simpl. Brentano, Psych. d. Arist. p. 183, Bullinger, Arist. Nus-Lehre p. 11, vel ἐναντίων ὄντων coni. Torst., cui assentitur etiam Kampe, Erkenntnisth. d. Arist. p. 275 n. 1, ἀδιαρέτων coni. Essen³ l. 1., τῶν αἰτίων delenda esse censet Zeller, Ph. d. Gr. II, 2, p. 578, cui assentiuntur Susemihl, BJ. XXXIV, 34 et Bywater l. 1. qui αἰτίων fluxisse putat ex ἐν<αντίων> εἶναι quod primitus post 430 b, 24. καὶ scriptum fuisset || αὐτὸ αὐτῷ S, ὡ τὸ αὐτὸ W, αὐτὸ ἑαυτὸ Simpl. (qui etiam in interpr. 258, 28, αὐτὸν ἑαυτὸν habet) Philop. in interpr. 553, 9, ἑαυτὸν Them. || ἐνεργεῖα fort. Them. qui habet 206, 7 : καὶ οὕτως ἐστὶν οὐ τῆς οὐσίας ἐνεργεῖαν λέγειν προσήκει, ἐνεργεῖα etiam Philop. Simpl. 258, 2, qui tamen ἐνεργεῖα habet in interpr. 258, 27, 31, ἐνεργεῖα libri scripti et impressi omnes || 26. locum ἔστι δ'..... 29. κατὰ τινος om. videtur in paraphr. Soph. || 26. annotat Torst. ad h. loc. : videtur scripsisse Ar. ἔστι δ' ἡ μὲν κατάφασις τι κατὰ τινος, ὥσπερ καὶ ἡ ἀπόφασις, vulgatam tuentur etiam Simpl. Philop., praeterquam quod Philop. cod. D habet ἔστι δὲ καὶ ἡ φ..... ὥσπερ καὶ ἡ κατ. || δ'] γὰρ fort. leg. Them. 206, 18 || τῆς L || ὥσπερ καὶ ἡ W Torst., καὶ om. reliqui et scripti et impressi omnes, etiam Simpl., ὥσπερ ἡ κατάφασις, καὶ unc. incl. Essen³ l. 1. || 27. ἢ] καὶ L, ἢ reliqui etiam Simpl. Philop. in interpr. 556, 14 || 28. ἐστὶν ἢ κατὰ X || καὶ unc. incl. Essen³ l. 1. || τί post οὐ om. X || 29. ἀλλ' ὥσπερ..... 30. ἀληθές ἀεί unc. incl. Essen³, p. 51 || 29. τοῦ ἰδίου] τὸ δ' V || 30. ἀληθῆς X || post οὕτως add. δὲ Simpl. cod. A || ὅσα om. W || 31. ἄνευ τῆς ὕλης V Philop. qui tamen ἄνευ ὕλης habet in interpr.

traire, elle se connaît elle-même et elle est en acte et séparée). [En résumé], toute énonciation consiste à attribuer une chose à une autre, [par conséquent elle est] comme l'affirmation et [par suite,] toujours vraie ou fausse. Quant à l'intellect, il n'est pas tout entier [soumis à la vérité et à l'erreur], mais celui qui saisit l'essence en tant que quiddité, est [toujours] vrai, mais non pas [celui qui affirme] un attribut d'un sujet. De même, en effet, que la vision du propre [visible] est vraie, (mais qu'il n'est pas toujours vrai que la chose blanche [qu'on voit] soit un homme ou qu'elle n'en soit pas un), de même en est-il pour toutes les choses qui sont sans matière.

7.

431 a Το δ' αὐτό ἐστὶν ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι. ἡ δὲ κατὰ δυνάμιν χρόνῳ προτέρα ἐν τῷ ἐνί, ὅλως δὲ οὐδὲ χρόνῳ ἔστι γὰρ ἐξ ἐντελεχείᾳ ὄντος πάντα τὰ γινόμενα. φαίνεται δὲ τὸ μὲν αἰσθητὸν ἐκ δυνάμει ὄντος τοῦ αἰσθητικοῦ ἐνεργείᾳ ποιοῦν · οὐ γὰρ πάσχει οὐδ' ἀλλοιοῦται. 5 διὸ ἄλλο εἶδος τοῦτο κινήσεως · ἡ γὰρ κίνησις τοῦ ἀτελοῦς ἐνέργεια ἦν, ἡ δ' ἀπλῶς ἐνέργεια ἑτέρα ἢ τοῦ τετελεσμένου. τὸ μὲν οὖν αἰσθάνεσθαι ὅμοιον τῷ φάναι μόνον καὶ νοεῖν · ὅταν δὲ ἡδὺ ἢ λυπηρόν, οἷον καταφᾶσα ἢ ἀποφᾶσα, διώκει ἢ φεύγει · καὶ ἔστι τὸ ἡδεσθαι καὶ λυπεῖσθαι τὸ ἐνεργεῖν τῇ αἰσθητικῇ μεσότητι πρὸς τὸ ἀγαθὸν ἢ κακόν, ἢ τοιαῦτα. καὶ ἡ φυγὴ δὲ καὶ ἡ ὄρεξις τὸ αὐτὸ [ἡ] κατ' ἐνέργειαν, καὶ οὐχ ἕτερον τὸ ὀρεκτικὸν καὶ φευκτικόν, οὔτ' ἀλλήλων οὔτε τοῦ αἰσθητικοῦ · ἀλλὰ τὸ εἶναι ἄλλο. τῇ δὲ διανοητικῇ ψυχῇ 15 τὰ φαντάσματα οἷον αἰσθήματα ὑπάρχει. ὅταν δὲ ἀγαθὸν ἢ κακὸν φήσῃ ἢ ἀποφήσῃ, φεύγει ἢ διώκει. διὸ οὐδέποτε νοεῖ ἄνευ φαντάσματος ἢ ψυχῆ. ὡσπερ δὲ ὁ ἀῆρ τὴν κό-

431 a, 1. τὸ δ' αὐτό... 7. τετελεσμένου alieno loco posita esse iudicat Torst., cui assentitur Zeller p. 571, leg. Alex. (qui tamen φησιν ὅτι τετάρταται ὁ λόγος) ap. Philop. et ceteri interpretes, nisi quod τὸ δ' αὐτό... 3. γινόμενα praeterit Them. || 4. τὸ αὐτὸ δ' TUVXy || 2. τινὰ τῶν βιβλίων ἔχουσιν ὅλως, τινὰ δὲ ἀπλῶς annotat Philop. || 6. εἶδος om. SX, post τοῦτο TUVy Them. 52, 21, post κινήσεως W, vulgatam tuetur Simpl. || 7. ἦν om. LSUVX Them. 52, 22 et Simpl. || ἡ post ἑτέρα om. L, leg. Them. 52, 21 || post τετελεσμένου lacunam esse iudicat Susemihl, BJ. IX, 351, Jen. Lit. 1877 p. 707 || 9. ὅταν] ὅτι coni. Essen², p. 58 || ante διώκει addendum ψυχῆ (?) censet Essen² l. 1. || 10. ἢ λυπ. TUVW Simpl. || 11. πρὸς τὸ ante τῇ transponendum putat Essen² l. 1. || ἢ τοιαῦτα L, om. X, ἢ τοιαῦτα etiam Philop., ἢ τὰ τοιαῦτα Simpl. || 12. δὴ SUWX, om. TV || τὸ αὐτὸ LV, ταυτὸν T, τοῦτο reliqui et Bek. Trend. Torst., qui conicit τὸ αὐτὸ τοῦτο, veteres interp. quomodo legerint incertum est, ταῦτὸ scripsit Bhl. || ἢ om. V, aut delendum aut ἢ scribendum censet Trend., cui assentitur Essen² l. 1., unc. inclusi || 13. καὶ τὸ φ. l. et interpret. Them. Simpl. || 15. αἰσθήματα] αἰσθητὰ coni. Schell, Einh. d. Seelensleb. p. 49 || ὅταν... 16. διώκει post 17. ψυχῆ ponenda esse iudicat Susemihl ll. 1. || 16. φήσῃ ἢ ἀποφήσῃ solus L, uncis incl. Torst., καταφήσῃ ἢ ἀποφήσῃ y, φησὶ ἢ ἀπόφῃσι TX, κατάφῃσιν ἢ ἀπόφῃσι U, ἔστι κατάφῃσιν ἢ ἀπόφῃσιν V, ἔστι κατάφῃσιν ἢ ἀποφῃσιν corr. S, κατάφῃσιν ἢ ἀπόφῃσιν W et, ut videtur, Philop. || καὶ φεύγει STUVWX, ἢ φεύγει y || διὸ... 17. ψυχῆ secludenda esse coni. Torst. || 17. totum hunc locum ab ὡσπερ... b, 1. λευκὸν a re proposita alienum esse iudicat Torst., non interpretatur Them., recte explicat Neuhaeuser l. 1. p. 51 sqq. || δὲ] γὰρ coni. Essen² l. 1.

CHAPITRE VII

La science en acte est identique à son objet. Quant à la [science] en puissance, elle est chronologiquement antérieure, dans un individu, [à la science en acte,] mais, absolument, [elle n'est] pas [antérieure,] même dans le temps, [à celle-ci]. Tout ce qui est produit, en effet, l'est de ce qui est [déjà] en acte [la chose produite]. Et il est manifeste que le sensible fait [seulement] passer le sensitif de l'état de faculté sensitive, à l'acte, car celui-ci ne subit ni passion, ni altération. C'est pourquoi il y a là un autre genre de mouvement. En effet, le mouvement c'est l'actualisation de l'imparfait; mais l'acte absolument, celui de l'être qui a reçu son achèvement, est autre. L'acte de sentir ressemble donc à celui de se borner à énoncer et à poser par la pensée [une notion unique]. Mais, quand [la chose sentie se trouve être] agréable ou désagréable, [alors la sensibilité,] faisant [ainsi] une opération analogue à l'affirmation ou à la négation, la recherche ou l'évite; et éprouver du plaisir ou de la douleur, c'est, pour la faculté sensitive, s'exercer, grâce au terme moyen [que constitue l'organe] sensitif, sur le bon ou le mauvais en tant que tels [, c'est-à-dire en tant qu'agréable ou que pénible]. La recherche et la fuite sont [donc] les actes de la même chose, c'est-à-dire que la faculté de désir et celle d'aversion ne sont distinctes, ni entre elles, ni de la faculté sensitive. Mais leurs notions [seulement] sont différentes.

Pour l'âme dianoétique, les images sont comme les sensations, et, lorsqu'elle affirme ou qu'elle nie [, de ces images,] le bon ou le mauvais, elle évite ou elle recherche. C'est pourquoi l'âme ne pense jamais sans images. De même que l'air produit sur la

ρην τοιανθὶ ἐποίησεν, αὐτῇ δ' ἕτερον, καὶ ἡ ἀκοὴ ὡσαύ-
 τως τὸ δὲ ἔσχατον ἔν, καὶ μία μεσότης, τὸ δ' εἶναι αὐτῇ
 20 πλείω. τίνι δ' ἐπικρίναι τί διαφέρει γλυκὺ καὶ θερμόν, εἴ-
 ρηται μὲν καὶ πρότερον, λεκτέον δὲ καὶ ὧδε. ἔστι γὰρ ἔν
 τι, οὕτω δὲ καὶ ὡς ὄρος. καὶ ταῦτα, ἔν τῷ ἀνάλογον καὶ
 τῷ ἀριθμῷ ὄν, ἔχει πρὸς ἐκάτερον, ὡς ἐκεῖνα πρὸς ἀλλήλα .
 τί γὰρ διαφέρει τὸ ἀπορεῖν πῶς τὰ μὴ ὁμογενῆ κρίνει ἢ
 25 τὰ ἐναντία, οἷον λευκὸν καὶ μέλαν· ἔστω δὴ ὡς τὸ Α τὸ
 λευκὸν πρὸς τὸ Β τὸ μέλαν, τὸ Γ πρὸς τὸ Δ [ὡς ἐκεῖνα
 πρὸς ἀλλήλα] ὥστε καὶ ἐναλλάξ. εἰ δὴ τὰ ΓΔ ἐνὶ εἴη
 ὑπάρχοντα, οὕτως ἔξει ὡσπερ καὶ τὰ ΑΒ, τὸ αὐτὸ μὲν
 καὶ ἔν, τὸ δ' εἶναι οὐ τὸ αὐτό, κάκεινο ὁμοίως. ὁ δ' αὐτὸς
 431 b λόγος καὶ εἰ τὸ μὲν Α τὸ γλυκὺ εἴη, τὸ δὲ Β τὸ λευκόν.

τὰ μὲν οὖν εἶδη τὸ νοητικὸν ἐν τοῖς φαντάσμασι νοεῖ,
 καὶ ὡς ἐν ἐκείνοις ὄριστα αὐτῷ τὸ διωκτὸν καὶ φευκτὸν,
 18. αὐτῇ UVWY Bek. Trend., αὐτῇ etiam Simpl. Soph. Torst. Bhl. || δ' unc.
 incl. Essen² l. 1. || 19. post ὡσαύτως virgulam Torst. Bhl. || αὐτῇ om.
 SUVX || 20. post πλείω signum enunciati non absoluti cum Torst. posuit
 Bhl., etiam Simpl. et Philop. hoc loco desiderant apodosin, putant autem
 eam ex praecedentibus supplendam esse || verba 17. ὡσπερ... 20. πλείω
 post 21. ἐν τι transponenda et apodosin sic conformandam esse : οὕτω δὴ
 καὶ ταῦτα (omissis verbis καὶ ὡς ὄρος) censet Freudenthal, Rhein. Mus.
 1869 p. 398, cui assentitur Susemihl, BJ. XVII, 264, Phil. Woch. 1882
 p. 1283 || 20. καὶ ante τίνι addendum censet Essen², p. 89 || 21. verba μὲν... ὧδε
 unc. incl. Essen² l. 1. || ὧδε] νῶν TWY et in interpret. Simpl. Philop. || ἔστι
 γὰρ... 23. ἀλλήλα ante 20. τίνι transponenda censet Essen², p. 88 ||
 22. post δὲ καὶ addendum πλείω censet Essen² l. 1. || καὶ ὡς] καὶ ὁ XY, ἢ
 στιγμὴ καὶ ὁ T, om. cum ipso ὄρος LV, in interpret. ὡσπερ καὶ ὁ ὄρος Simpl.,
 ὡσπερ ὄρος Philop., qui non legerunt ἢ στιγμὴ || οὕτω δὲ καὶ ἢ στιγμὴ καὶ
 ὄρος ὁ ὄρος de coniectura scripsit Torst. || post ταῦτα virgulam posui cf.
 Freudenthal l. 1. || ἐν LSVX Trend., ἐν etiam Simpl. Philop. Soph. in
 marg., Bek. Torst. Bhl., unc. incl. Essen², p. 89 || 22. et 23. καὶ τῷ] ἢ τῷ LY
 Simpl., ἢ UVWX, om. S, καὶ τῷ T Philop., καὶ ἐν τῷ coni. Essen² l. 1. ||
 23. ὄν] ὄν omnes libri scripti et impressi, ὄν restituerunt Freudenthal l. 1.
 et Neuhaeuser, confirmant Simpl. et vet. transl., quae vertit *ens* || ἐκάτερα
 Simpl., post ἐκατ. excidisse ἐναντίον coni. Torst., cui assentitur Freudenthal
 l. 1. || ὡς... ἀλλήλα unc. incl. Torst., leg. etiam Simpl. Philop., defendit
 Neuhaeuser l. 1. p. 57 || 24. μὴ om. TVWY Simpl. Bek. Trend., leg. etiam
 Philop. Soph. vet. transl. || 25. τὰ ἐναντία SWXY Bek. Trend., τὰ ἐναντία
 etiam Soph. Torst. || ὡς unc. incl. Essen² l. 1. || 26. ante πρὸς τὸ Β adden-
 dum ὡς censet Essen² l. 1., qui post τὸ Γ aliquid excidisse putat et πρὸς
 τὸ Δ... 27. ἀλλήλα unc. incl. || ὡς... ἀλλήλα interpolata esse iudicant
 Christ, Stud. in Ar. libb. met. coll. (in thes.), Freudenthal et Baeumker,
 p. 74 || 27. post ἐνάλλαξ addendum τὸ Β ὡς πρὸς τὸ Α τὸ Δ coni. Essen²
 l. 1. || ἐν Ty || 28. καὶ τὰ] καὶ τὸ STV, καὶ εἰ τὰ coni. Torst. || 29. pro κάκεινο,
 quod etiam leg. Philop., coni. κάκεινα, quod legisse videtur Simpl. 272,
 25, Jul. Pacius, Torst. Brentano, καὶ ἐκεῖνο coni. Essen² l. 1.
 431 b, 1. καὶ] καὶ SUVX Simpl. || μὲν τὸ SUVWX || 3. ὄριστο corr. SUX Simpl.

pupille telle modification, que la pupille, à son tour,
 agit sur autre chose, de même fait l'ouïe. Mais la
 dernière [chose, ainsi influencée par les deux sens,] est
 une, et [constitue] un point médian unique, mais
 multiple dans son essence. Grâce à quoi [le sujet]
 juge en quoi le chaud et le doux diffèrent, c'est ce que
 nous avons déjà dit antérieurement, mais il convient
 de le redire encore ici : ce principe est, en effet, un,
 et [un] comme [le point] limite. Et, étant un par ana-
 logie et numériquement, il a [en lui] ces qualités [di-
 verses], dans le même rapport [l'une vis-à-vis de l'au-
 tre,] que celles-ci sont entre elles [dans la réalité]. Car
 quelle différence y a-t-il entre se demander comment il
 discerne les [qualités] qui n'appartiennent pas à un
 même genre, et [chercher comment il discerne] les con-
 traire, par exemple le noir et le blanc? Supposons
 que ce que A, le blanc, est à B, le noir, Γ [le doux] le
 soit par rapport à Δ [l'amer] : $\frac{A \text{ (le blanc)}}{B \text{ (le noir)}} = \frac{\Gamma \text{ (le doux)}}{\Delta \text{ (l'amer)}}$.

On pourra, par suite, renverser la proportion [et dire :
 $\frac{A \text{ (le blanc)}}{\Gamma \text{ (le doux)}} = \frac{B \text{ (le noir)}}{\Delta \text{ (l'amer)}}$]. [Il n'y aura donc pas moins
 rapport entre A et Γ, ou B et Δ, sensibles de genres
 différents, qu'entre A et B, ou Γ et Δ, sensibles du
 même genre.] Si donc ΓΔ appartient à un sujet
 unique, [le sens commun,] ils seront ainsi, aussi bien
 que ΑΒ, une chose une et identique numériquement,
 mais logiquement *plusieurs, et il en sera de même
 de ceux-ci [c'est-à-dire de ΑΓ ou de ΒΔ, puisqu'il n'y a
 pas moins rapport entre eux qu'entre ΑΒ ou ΓΔ]. Et
 [nous pourrions faire] le même raisonnement, si A était
 le doux, et B le blanc.

L'âme noétique pense donc les formes intelligibles dans
 les images. Et, comme c'est dans ces notions intelligibles
 que se détermine, pour cette faculté, ce qui est à rechercher
 ou à éviter, elle se meut, même en dehors de la sensation,
 lorsqu'elle s'applique aux images. Par exemple, en voyant

καὶ ἐκτός τῆς αἰσθήσεως, ὅταν ἐπὶ τῶν φαντασμάτων ἦ,
 5 κινεῖται· οἷον αἰσθανόμενος τὸν φρυκτὸν ὅτι πῦρ, τῇ κοινῇ
 γνωρίζει, ὁρῶν κινούμενον, ὅτι πολέμιος. ὅτε δὲ τοῖς ἐν τῇ
 ψυχῇ φαντάσμασιν ἢ νοήμασιν ὡσπερ ὁρῶν λογίζεται καὶ
 βουλεύεται τὰ μέλλοντα πρὸς τὰ παρόντα· καὶ ὅταν εἴπῃ
 ὡς ἐκεῖ τὸ ἡδὺν ἢ λυπηρόν, ἐνταῦθα φεύγει ἢ διώκει,
 10 καὶ ὅλως ἐν πράξει. καὶ τὸ ἄνευ δὲ πράξεως, τὸ ἀληθές
 καὶ τὸ ψεῦδος, ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστὶ τῷ ἀγαθῷ καὶ κακῷ·
 ἀλλὰ τῷ γε ἀπλῶς διαφέρει καὶ τινί. τὰ δὲ ἐν ἀφαι-
 ρέσει λεγόμενα νοεῖ ὡσπερ ἂν εἰ τὸ σιμόν, ἢ μὲν σιμόν,
 οὐ κεχωρισμένως, ἢ δὲ κοῖλον, εἴ τις ἐνόει ἐνεργεῖα, ἄνευ
 15 τῆς σαρκὸς ἂν ἐνόει ἐν τῇ τὸ κοῖλον· οὕτω τὰ μαθηματικὰ
 οὐ κεχωρισμένα ὡς κεχωρισμένα νοεῖ, ὅταν νοῦν ἐκείνα. ὅλως
 δὲ ὁ νοῦς ἐστὶν ὁ κατ' ἐνεργεῖαν τὰ πράγματα [νοῶν]. ἄρα
 δ' ἐνδέχεται τῶν κεχωρισμένων τι νοεῖν ὄντα αὐτὸν μὴ κε-
 χωρισμένον μεγέθους, ἢ οὐ, σκεπτέον ὕστερον.

4. αἰσθ. ὅν ὅταν STUVX, αἰσθ. ὅν ὅταν Wy || post ἢ addendum τὸ ἐφεξῆς, ὡστε
 τότε μετὰ τότε γίνεσθαι coni. Essen², p. 59 || 5. colon post κινεῖται sustulit,
 et οἷον post αἰσθανόμενος transposuit Id. ibid. || φρυκτὸν TUVWX, φρυκτὸν
 etiam Them. Simpl. Philop. || ὅτι πῦρ unc. incl. Torst. Essen² l. l., leg.
 Philop. Simpl. || κοινῇ] κινήσει Basil. in marg., τῇ κινήσει scripsit Torst.,
 τῇ κοινῇ delendum censet Bywater, p. 61, cui assentitur Susemihl, BJ.
 LXVII, 110, κοινῇ etiam Philop. et Simpl. || 9. post ἐνταῦθα excidisse τὸ
 ἀγαθὸν ἢ κακὸν coni. Torst. || 10. ὅλως] οὕτως coni. Trend. || καὶ ante τὸ
 ἀληθές leg. Simpl. || 11. τὸ om. L Philop. in interpr. || καὶ τῷ κακῷ LUX, ἢ
 τῷ W, τῷ om. etiam Simpl. || 12. γε om. SWy || τὰ δὲ..... 19. ὕστερον a
 re proposita aliena et τὰ δὲ..... 16. ἐκείνα corrupta esse iudicat Torst.,
 Bywater, p. 62, locum coni. sic restituendum: τὰ δ' ἐν ἀφαιρέσει λεγόμενα
 νοεῖ, ὡσπερ ἂν, εἴ τις τὸ σιμόν ἢ μὲν σιμόν οὐ, ἢ δὲ κοῖλον ἐνόει, ἐνεργεῖα νοῶν
 ἄνευ τῆς σαρκὸς ἂν ἐνόει ἐν τῇ τὸ κοῖλον, οὕτω τὰ μαθηματικὰ... κτλ. || 12. ἐν
 om. STUX Them., leg. Simpl. Philop. || 13. ἂν om. SVX, leg. etiam Philop. ||
 14. ἢ δὲ κοῖλον] εἰ δὲ καμπύλον X, καμπύλον in interpr. etiam Simpl.
 Philop., κοῖλον Them. || εἴ τις] εἴ τι Ly Simpl., om. X || ἐνοεῖ S, ἐνόει V ||
 ὡσπερ ἄνευ coni. Torst., quod refellit Vahlen, Oest. Gym. Zeitschr. 1867
 p. 722 || 15. ἂν secludendum esse coni. Susemihl, OEcon. p. 86 || ἐν τῇ om.
 SUV, leg. Simpl. || 16. ὡς κεχ.] ὡσεὶ κεχ. T, τῇ ὑποστάσει L, τῇ ὑποστάσει ὡς
 κεχ. W, alteram quoque lectionem ferri: οὐ κεχωρισμένως ὡς κεχωρισμένως
 commemorat Simpl., ὡς κεχωρισμένα etiam Philop. Simpl. et, ut videtur,
 Them. || νοῦν <ἢ> ἐκείνα legendum proponit Bon. cf. Oest. Gym. Zeitschr.
 1867 p. 722 || 17. ὁ νοῦς ἐστὶ τὰ πράγματα ὁ κατ' ἐνεργεῖαν τὰ κεχωρισμένα νοῶν
 coni. Essen², p. 34 || νοῶν om. LU pr. E et Torst., unc. incl. Bon., Ind. ar.
 491 a, 61, Bhl. Susemihl, BJ. XLII, 240, delendum censet Busse, Hermes
 XXVIII, 271, legit Simpl. et vet. transl., non leg. hoc loco et ad 402 b, 7,
 Philop. || 18. αὐτὸν ὄντα SVWXY, ὄντα καθ' αὐτὸν coni. Essen², p. 93, Essen²,
 p. 34.

[de] la torche qu'elle est du feu, [le sujet pensant] juge,
 apercevant, grâce au sens commun, qu'elle est en mouve-
 ment, que c'est celle qui signale l'approche de l'ennemi.
 D'autres fois, grâce aux images, ou [, plutôt,] aux concepts,
 qui sont dans l'âme, il raisonne et il délibère, comme il
 le ferait par l'exercice de la vue, les choses futures d'après
 les données présentes. Et, lorsqu'il a prononcé que là est
 l'agréable ou le pénible, alors il évite ou recherche et,
 d'une manière générale, [il passe] à la pratique. Le vrai et
 le faux, indépendamment de la pratique, font partie du
 même genre que le bien et le mal. Mais il y a [, entre eux,]
 cette différence que [le vrai et le faux sont] absolument,
 et [le bien et le mal] pour quelqu'un. Quant aux concepts
 abstraits ([mathématiques]), l'intellect les pense comme
 on penserait le camus, qu'en tant que camus [on ne pen-
 serait] pas séparément, mais qu'en tant que creux, si on
 le pensait en acte, on penserait sans la chair dans laquelle
 réside le creux. C'est ainsi que, quand il pense les choses
 abstraites, il pense les concepts mathématiques comme
 séparés, quoiqu'ils ne le soient pas [en réalité]. D'une ma-
 nière générale, l'intellect en acte est les choses [mêmes].
 Est-il possible qu'il pense quelque'une des choses séparées,
 sans être lui-même séparé de l'étendue, ou bien est-ce
 impossible? C'est une question qu'il nous faudra examiner
 plus tard.

8.

20 Νῦν δὲ περὶ ψυχῆς τὰ λεχθέντα συγκεφαλαιώσαν-
τες, εἰπωμεν πάλιν ὅτι ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πῶς ἐστὶ πάντα ·
ἡ γὰρ αἰσθητὰ τὰ ὄντα ἢ νοητά, ἐστὶ δ' ἡ ἐπιστήμη μὲν
τὰ ἐπιστητά πῶς, ἡ δ' αἰσθησις τὰ αἰσθητά · πῶς δὲ τοῦτο,
δεῖ ζητεῖν. τέμενται οὖν ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ αἰσθησις εἰς τὰ
25 πράγματα, ἡ μὲν δυνάμει εἰς τὰ δυνάμει, ἡ δ' ἐντελε-
χεῖα εἰς τὰ ἐντελεχεῖα. τῆς δὲ ψυχῆς τὸ αἰσθητικὸν καὶ
τὸ ἐπιστημονικὸν δυνάμει ταῦτά ἐστι, τὸ μὲν ἐπιστητὸν τὸ
δὲ αἰσθητὸν. ἀνάγκη δ' ἡ αὐτὰ ἢ τὰ εἶδη εἶναι. αὐτὰ
μὲν δὴ οὐ · οὐ γὰρ ὁ λίθος ἐν τῇ ψυχῇ, ἀλλὰ τὸ εἶ-
432 a δος · ὥστε ἡ ψυχὴ ὡσπερ ἡ χεὶρ ἐστὶν · καὶ γὰρ ἡ χεὶρ
ὄργανόν ἐστὶν ὀργάνων, καὶ ὁ νοῦς εἶδος εἰδῶν καὶ ἡ αἰ-
σθησις εἶδος αἰσθητῶν. ἐπεὶ δὲ οὐδὲ πρᾶγμα οὐθέν ἐστὶ
παρὰ τὰ μεγέθη, ὡς δοκεῖ, τὰ αἰσθητὰ κεχωρισμένον, ἐν
5 τοῖς εἶδεσι τοῖς αἰσθητοῖς τὰ νοητά ἐστὶ, τὰ τε ἐν ἀραι-
ρέσει λεγόμενα, καὶ ὅσα τῶν αἰσθητῶν ἕξεις καὶ πάθη.
καὶ διὰ τοῦτο οὔτε μὴ αἰσθανόμενος μὴθὲν οὐθὲν ἂν μάθοι
21. ἐστὶ · πάντα γὰρ ἢ E Bhl. Soph. 138, 33, ἐστὶ πάντα · ἡ γὰρ (om. γὰρ L) αἰσθ.
reliqui et Them. Philop. 567, 17, vet. transl. Bek. Trend., Torst. conl. : ἐστὶ
πάντα · πάντα γὰρ ἢ || 22. δ' δὴ EL, δὲ ἢ Them. Soph. || 24. τέμενται... κτλ.] de
Essenii coniecturis ad h. l. cf. commentarium ad eundem || <τρόπον τινὰ τῶ
ἀνάγεσθαι> εἰς conl. Essen, Beitr. z. Lös. d. ar. Frage p. 34, εἰς om. L Soph.,
insert. E₂, ὡς conl. Susemihl, BJ. IX, 352, Jen. Lit. I. I., qui etiam ὡς pro 25
et 26. εἰς scribi vult BJ. XXXIV, 30; cf. tamen Susem. ibid. XLII, 238,
LXVII, 104, ὡσπερ καὶ τὰ πραγ. Torst. || 25. ἢ re. E in ras., εἰ μὲν δυνάμει pr.
E(?) (Rr.) || δυνάμει et 26. ἐντελεχεῖα pr. EL Torst. Bhl., τὰς δυνάμει et τὰς
ἐντελεχεῖα Soph., τὰ δυνάμει et τὰ ἐντελεχεῖα reliqui (sed τὰς ἐντελεχεῖα SX),
etiam Them. Simpl. Philop. vet. transl. Bullinger I. I. p. 6, Arist. Nus-
Lehre p. 17, Susemihl, BJ. XXXIV, 30, Marchl I. I. p. 18, εἰς δυνάμει et εἰς
ἐντελεχεῖα ex εἰς δυνάμει et εἰς ἐντελεχεῖα (sc. πράγματα) orta conl. Christ ||
27. τὸ om. ELSUVX, leg. Soph. || ταῦτόν EL Bek., ταῦτά corr. E₂ (Bhl.) Bhl.,
ταῦτα corr. E₂ (Rr.) reliqui Soph. vet. transl. Marchl I. I. || ἐπιστημο-
νικόν SUV et 28. αἰσθητικόν S, ταῦτά ἐστὶ, τὸ μὲν ἐπιστημονικὸν τὸ ἐπιστητὸν,
τὸ δὲ αἰσθητικὸν τὸ αἰσθητὸν Torst., <τὸ> ἐπιστητὸν et <τὸ> αἰσθητὸν conl.
Hayduck, ἐπιστητῶ et αἰσθητῶ Chandler, p. 8, τὸ μὲν τὸ ἐπιστητὸν τὸ δὲ τὸ
αἰσθητὸν εἶδος Essen, p. 72, vulgatam tuetur etiam vet. transl. || 28. ἢ ante
αὐτὰ et ἢ τὰ unc. incl. Essen, I. I. || 29. γὰρ ante δὴ STUX Soph., om. etiam
Philop. et vet. transl. || οὐ unc. incl. Essen I. I. || ὁ om. EL Them. Philop.
Essen I. I., leg. Soph. || ἀλλὰ τὸ εἶδος unc. incl. Essen I. I.
432 a, 2. νοῦς ἐστὶν SVy, νοῦς δὲ TW || εἶδος om. E, ἐστὶν εἶδος marg. E ||
5. ἐν om. ELSUV Them., ἐν leg. Simpl. Philop. || 7. αἰσθανόμενον EL.

CHAPITRE VIII

Et maintenant, pour dégager l'essentiel de ce que nous avons dit au sujet de l'âme, ajoutons que l'âme est, en un sens, toutes choses. Les choses, en effet, sont, soit sensibles, soit intelligibles; or la science est, d'une certaine manière, identique aux intelligibles [objets de la science], et la sensation est identique aux sensibles. Mais en quel sens, c'est ce qu'il faut chercher. La science et la sensation [, dirons-nous] donc, se divisent en les choses : [la science et la sensation] en puissance, [se divisent] en les choses en puissance; [la science et la sensation] en acte, [se divisent] en les choses en acte. Dans l'âme, la faculté sensitive et la faculté intellectuelle sont en puissance ces choses, [et] celle-ci est intelligible, celle-là sensible. Et il est nécessaire qu'elles soient les objets mêmes ou leurs formes. Qu'elles soient les objets [sensibles] eux-mêmes, c'est chose impossible. Car ce n'est pas la pierre qui est dans l'âme, mais sa forme. L'âme ressemble, par conséquent, à la main. Car la main est l'instrument des instruments, et l'intellect est la forme des formes, et la sensation la forme des sensibles.

Mais, puisqu'il n'y a, semble-t-il, aucune chose existant séparément en dehors des étendues sensibles, c'est dans les formes sensibles que résident les intelligibles, aussi bien les concepts abstraits [, ou mathématiques,] que [ceux qui ont pour objet] les qualités et les modifications des sensibles. Et c'est pour cela que celui qui n'aurait aucune sensation serait incapable d'apprendre ou de comprendre quoi que ce soit.

[Par conséquent] aussi, lorsque l'intellection a lieu, elle doit nécessairement être accompagnée d'une

οὐδὲ ξυνίοι · ὅταν τε θεωρῆ, ἀνάγκη ἅμα φαντάσματος
θεωρεῖν · τὰ γὰρ φαντάσματα ὡσπερ αἰσθητά ἐστι,
10 πλὴν ἄνευ ὕλης. ἐστὶ δ' ἡ φαντασία ἕτερον φάσεως καὶ
ἀποφάσεως · συμπλοκὴ γὰρ νοημάτων ἐστὶ τὸ ἀληθές ἢ
ψευδός. τὰ δὲ πρῶτα νοήματα τίνι διοίσει τοῦ μὴ φαν-
τάσματα εἶναι; ἢ οὐδὲ τἄλλα φαντάσματα, ἀλλ' οὐκ ἄνευ
φαντασμάτων.

9.

15 Ἐπεὶ δὲ ἡ ψυχὴ κατὰ δύο ὄρισται δυνάμεις ἢ τῶν
ζώων, τῷ τε κριτικῷ, ὃ διανοίας ἔργον ἐστὶ καὶ αἰσθησεως,
καὶ ἐτι τῷ κινεῖν τὴν κατὰ τόπον κίνησιν, περὶ μὲν αἰσθη-
σεως καὶ νοῦ διορίσθω τσαῦτα, περὶ δὲ τοῦ κινουόντος,
τί ποτέ ἐστι τῆς ψυχῆς, σκεπτέον, πότερον ἐν τι μόνιον
20 αὐτῆς χωριστὸν ὄν ἢ μεγέθει ἢ λόγῳ, ἢ πᾶσα ἡ ψυχὴ,
κἂν εἰ μόνιον τι, πότερον ἴδιόν τι παρὰ τὰ εἰωθότα λέγε-
σθαι καὶ τὰ εἰρημένα, ἢ τούτων ἐν τι. ἔχει δὲ ἀπορίαν
εὐθύς πῶς τε δεῖ μόνια λέγειν τῆς ψυχῆς καὶ πόσα.
τρόπον γὰρ τινα ἄπειρα φαίνεται, καὶ οὐ μόνον ἄ τινες
25 λέγουσι διορίζοντες, λογιστικὸν καὶ θυμικὸν καὶ ἐπιθυμητι-
κόν, οἱ δὲ τὸ λόγον ἔχον καὶ τὸ ἄλογον · κατὰ γὰρ τὰς

8. ξυνίη LSXy Philop., ξυνίοι reliqui codd. Trend. Bhl., ξυνείη Bek. Torst. ||
δὲ TUV || φαντάσματα SUWX, φαντάσματος E, ι in rasura, et Them. Philop.
Bhl., reliqui φάντασμα τι, etiam Simpl. vet. transl. Bek. Trend. Torst. ||
9. αἰσθητά] αἰσθητὴ coni. Kampe, Erkenntnissth. d. Ar. p. 101 || 10. καὶ
ἀποφάσεως om. SUV, leg. etiam Soph. || 11. ἐστὶ νοημάτων SUV || 12. τίνι
EL, reliqui τί, etiam Them. Philop. hoc loco et ad 403 a, 8 || φάντασμα E,
φαντάσματα etiam Them. Philop. || 13. τἄλλα] ταῦτα Them. Ald. Torst. Freu-
denthal, Ueber den Begriff φαντασία bei Arist. p. 13, τἄλλα vel τὰ ἄλλα etiam
Simpl. et Philop. hoc loco et ad 403 a, 8 || 15. ἢ ante τῶν om. pr. EL
Soph. || 20. ἢ post ὄν om. SUW Soph., leg. Simpl. || 23. τε] ποτε W, om. L,
τε leg. Soph. || δεῖ] δὴ E, δεῖ corr. || λέγειν ψυχῆς X, ψυχῆς λέγειν STUVWy,
Soph.

image. Les images, en effet, sont comme les sensations, à ceci près qu'elles sont sans matière. Mais l'imagination est autre chose que l'affirmation et que la négation. Le vrai et le faux, en effet, consistent dans une synthèse de concepts. [La pensée discursive est, par suite, distincte de l'imagination.] Mais les concepts [simples et] premiers, par quel caractère se distingueront-ils des images? Ne faut-il pas penser que les concepts autres [que ceux où il y a synthèse et discursion,] ne sont pas, non plus, des images, mais qu'ils ne sauraient se produire sans celles-ci?

CHAPITRE IX

Comme l'âme, [j'entends] celle des animaux, se définit par deux facultés, celle du discernement qu'opèrent soit] la pensée, soit la sensation, et, en outre, par [la faculté de] mouvoir du mouvement local, tenons-nous en à ces considérations quant à la sensibilité et à la pensée, mais, en ce qui concerne le moteur, il nous faut examiner ce qu'il est de l'âme, s'il en est une partie séparée [des autres] soit dans le lieu, soit logiquement, ou bien si c'est l'âme tout entière, et, dans le cas où c'en serait une partie, [il nous faut chercher] si c'est une partie spéciale et autre que celles qu'on indique ordinairement et que nous avons indiquées, ou bien si c'est l'une de celles-ci. Il y a une difficulté qui se présente immédiatement, à savoir, en quel sens on doit parler des parties de l'âme et combien il y en a. En un sens, en effet, il paraît y en avoir une infinité, et non pas seulement celles que certains philosophes énumèrent, en les séparant [les unes des autres], [je veux dire] les facultés raisonnable, impulsive et désirante ou, suivant d'autres, la partie douée de raison et la partie irraisonnable. Car, à considérer les différences par lesquelles ils distinguent [les unes des autres,] ces parties,

διαφορὰς δι' ἃς ταῦτα χωρίζουσι, καὶ ἄλλα φανεῖται
 μόρια μείζω διάστασιν ἔχοντα τούτων, περὶ ὧν καὶ νῦν εἴ-
 ρηται, τὸ τε θρεπτικόν, ὃ καὶ τοῖς φυτοῖς ὑπάρχει καὶ
 30 πᾶσι τοῖς ζῴοις, καὶ τὸ αἰσθητικόν, ὃ οὔτε ὡς ἄλογον οὔτε
 ὡς λόγον ἔχον θεῖη ἂν τις βραδίως. ἔτι δὲ τὸ φανταστικόν,
 432 b ὃ τῷ μὲν εἶναι πάντων ἕτερον, τίνι δὲ τούτων ταῦτόν ἢ ἕτε-
 ρον, ἔχει πολλὴν ἀπορίαν, εἴ τις θήσει κεχωρισμένα μό-
 ρια τῆς ψυχῆς. πρὸς δὲ τούτοις τὸ ὀρεκτικόν, ὃ καὶ λόγῳ
 καὶ δυνάμει ἕτερον ἂν δόξειεν εἶναι πάντων. καὶ ἄτοπον δὲ
 5 τὸ τοῦτο διασπᾶν· ἐν τε τῷ λογιστικῷ γὰρ ἡ βούλησις γίνεται,
 καὶ ἐν τῷ ἀλόγῳ ἡ ἐπιθυμία καὶ ὁ θυμὸς· εἰ δὲ τρία ἢ
 ψυχῆ, ἐν ἐκάστῳ ἔσται ὄρεξις. καὶ δὴ καὶ περὶ οὗ νῦν ὁ
 λόγος ἐνέστηκε, τί τὸ κινεῖν κατὰ τόπον τὸ ζῶον ἔστιν; τὴν
 μὲν γὰρ κατ' αὐξήσιν καὶ φθίσειν κίνησιν, ἅπασιν ὑπάρχου-
 10 σαν, τὸ πᾶσιν ὑπάρχον δόξειεν ἂν κινεῖν τὸ γεννητικόν καὶ
 θρεπτικόν· περὶ δὲ ἀναπνοῆς καὶ ἐκπνοῆς καὶ ὕπνου καὶ
 ἐργηγόρσεως ὕστερον ἐπισκεπτέον· ἔχει γὰρ καὶ ταῦτα πολ-
 λὴν ἀπορίαν. ἀλλὰ περὶ τῆς κατὰ τόπον κινήσεως, τί τὸ
 κινεῖν τὸ ζῶον τὴν πορευτικὴν κίνησιν, σκεπτέον. ὅτι μὲν οὖν
 15 οὐχ ἡ θρεπτικὴ δύναμις, δῆλον· αἰεὶ τε γὰρ ἐνεκά του ἡ κίνησις
 αὕτη, καὶ ἡ μετὰ φαντασίας ἡ ὀρέξεώς ἐστιν· οὐθὲν γὰρ
 μὴ ὀρεγόμενον ἢ φεῦγον κινεῖται ἀλλ' ἡ βίη. ἔτι καὶ τὰ
 φυτὰ κινήτικα ἦν, καὶ εἶχέ τι μόριον ὀργανικόν πρὸς τὴν

27. ταῦτα; EL, ταῦτα etiam Soph. || φανέται: TUWXY, φαίνονται: LSV, φανεῖται
 etiam Soph. || 29. τε om. STUVWX, δὲ y, τε etiam Soph. || δ om. SUV, leg.
 Them. || 30. δ om. UV.

432 b, 1. δ om. E, Them. 215, 16, Philop. 574, 22, leg. Soph. || τὸ EL, τῷ
 leg. Them. Soph. || τινὶ Bek., τίνι etiam Philop. Soph. || 4. πάντων om. Wy,
 leg. etiam Them. Soph. || καὶ om. TUVWy || δὴ τὸ τοῦτο] δὲ τοῦτο TVy, δὲ
 τὸ τοῦτο W, δὴ τὸ τοῦτο E Soph. Bhl., artic. τὸ etiam Them. Simpl., reliqui
 δὴ τοῦτο etiam Bek. Trend., δὴ τὸ, uncis includens τοῦτο, Torst. || 9. αὐξήσιν
 E, αὐξήσιν etiam in interpret. Them. Philop. Soph. || ἅπασιν ὑπάρχουσιν E
 et Soph., ἡ πᾶσιν ὑπάρχουσα W, α? πᾶσιν ὑπάρχουσι: reliqui codd. || 10. καὶ
 θρεπτικόν om. EL, leg. etiam Them. Soph., καὶ τὸ θρ. S || 11. καὶ ante
 ὕπνου om. E || 13. τί om. E, leg. etiam Them. Soph. || 15. τε ET, reliqui om.,
 leg. etiam Philop. Soph. || ἡ ante κίνησις om. pr. E || 16. ἢ post καὶ om.
 SW Soph., leg. Philop. Simpl.

il est manifeste qu'il y en a d'autres encore, qui ont entre
 elles plus de différence [que celles-ci]. Ce sont celles
 dont nous venons de parler, à savoir la faculté nutritive,
 qui appartient tant aux végétaux qu'à tous les animaux,
 et la faculté sensitive, qu'il serait malaisé de considérer
 soit comme irraisonnable, soit comme douée de raison;
 en outre, la faculté imaginative, qui diffère logiquement
 de toutes les autres, mais dont il est très embarrassant de
 dire, dans le cas où l'on admet que les parties de l'âme sont
 réellement séparées, à laquelle de celles-ci elle est identi-
 que, ou de laquelle elle est distincte; de plus, enfin, la par-
 tie désirante, qui pourrait paraître [à bon droit,] distincte,
 logiquement et par son aptitude, de toutes [les autres]. Et
 il serait absurde [cependant,] de séparer [réellement] cette
 faculté [désirante, des autres]. Car c'est dans la partie rai-
 sonnable que se produit le désir réfléchi [qui n'est pas
 possible sans le désir], et, dans la partie irrationnelle, que
 se produisent l'impulsion et l'appétit. Et, de même, si
 l'âme est [composée de] trois [parties (raisonnable, impul-
 sive et désirante)], le désir résidera dans chacune d'elles.

En ce qui concerne, donc, l'objet de notre étude
 actuelle, qu'est-ce qui meut l'animal dans le lieu? Car,
 pour ce qui est du mouvement de croissance et de
 dépérissement qui appartient à tous [les êtres animés], il
 est permis de penser que ce qui meut c'est le [principe]
 qui appartient [également] à tous, [à savoir] la faculté géné-
 ratrice et nutritive. Quant aux mouvements d'inspiration
 et d'expiration, au sommeil et à la veille, nous aurons à
 les examiner ultérieurement; car ils soulèvent, eux aussi,
 beaucoup de difficultés. Mais, au sujet du mouvement dans
 le lieu, il nous faut examiner ce qui meut l'animal du
 mouvement de progression. Que ce ne soit pas l'âme nutri-
 tive, c'est chose manifeste. En effet, ce mouvement [local]
 a toujours lieu en vue d'un but, c'est-à-dire qu'il s'accom-
 pagne, soit d'imagination, soit de désir. Car aucun être,
 qui ne désire, ni n'évite, ne se meut, si ce n'est par con-
 trainte. En outre, [si c'était l'âme nutritive qui produisit
 la locomotion,] les plantes seraient capables de se mouvoir

κίνησιν ταύτην. ὁμοίως δὲ οὐδὲ τὸ αἰσθητικόν· πολλὰ γάρ
 20 ἔστι τῶν ζῴων ἃ αἰσθῆσιν μὲν ἔχει, μόνιμα δ' ἔστι καὶ ἀκί-
 νητα διὰ τέλους. εἰ οὖν ἡ φύσις μήτε ποιεῖ μάτην μηθὲν
 μήτε ἀπολείπει τι τῶν ἀναγκαίων, πλὴν ἐν τοῖς πηρώμασι
 καὶ ἐν τοῖς ἀτελέσιν· τὰ δὲ τοιαῦτα τῶν ζῴων τέλεια καὶ
 οὐ πηρώματά ἐστιν· σημεῖον δ' ὅτι ἔστι γεννητικὰ καὶ ἀκμὴν
 25 ἔχει καὶ φθίσειν· ὥστ' εἶχεν ἄν καὶ καὶ τὰ ὀργανικὰ μέρη τῆς
 πορείας. ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τὸ λογιστικόν καὶ ὁ καλούμενος νοῦς
 ἐστὶν ὁ κινῶν· ὁ μὲν γὰρ θεωρητικὸς οὐθὲν νοεῖ πρακτόν, οὐδὲ
 λέγει περὶ φευκτοῦ καὶ διωκτοῦ οὐθέν, ἀεὶ δὲ ἡ κίνησις ἢ φεύγον-
 τος ἢ διώκοντός τί ἐστιν. ἀλλ' οὐδ' ὅταν θεωρῇ τι τοιοῦτον,
 30 ἤδη κελεύει διώκειν ἢ φεύγειν, οἷον πολλάκις διανοεῖται
 φοβερὸν τι ἢ ἡδύ, οὐ κελεύει δὲ φοβεῖσθαι, ἢ δὲ καρδία
 433 α κινεῖται, ἄν δ' ἡδύ, ἕτερόν τι μῦρον. ἔτι καὶ ἐπιτάττοντος
 τοῦ νοῦ καὶ λεγούσης τῆς διανοίας φεύγειν τι ἢ διώκειν οὐ κι-
 νεῖται, ἀλλὰ κατὰ τὴν ἐπιθυμίαν πράττει, οἷον ὁ ἀκρατής.
 καὶ ὅλως οὐδὲ ὀρωμεν ὅτι ὄχων τὴν ἰατρικὴν οὐκ ἰᾶται, ὡς
 5 ἑτέρου τινὸς κυρίου ὄντος τοῦ ποιεῖν κατὰ τὴν ἐπιστήμην, ἀλλ'
 οὐ τῆς ἐπιστήμης. ἀλλὰ μὴν οὐδ' ἡ ὄρεξις ταύτης κυρία τῆς
 κινήσεως· οἱ γὰρ ἐγκρατεῖς ὀρεγόμενοι καὶ ἐπιθυμοῦντες οὐ
 πράττουσιν ὧν ἔχουσι τὴν ὄρεξιν, ἀλλ' ἀκολουθοῦσι τῷ νόμῳ.

21. διὰ τέλους] διετελεῖ Wy || εἰ οὖν... μηθὲν hic variant SVWX, vulgatum
 tuentur etiam Simpl. Soph. || 22. τι EV, reliqui codd. et Simpl. om., leg.
 etiam Them. Philop. Soph. || 23. ἐν om. LTV Them. Simpl., leg. etiam
 Soph. || 24. ἔστι solus E, reliqui om., etiam Them. Soph. || 27. κινῶν] ἐκείνων
 pr. E || θεωρεῖ EL et, ut videtur, Them., νοεῖ legisse videtur etiam Soph. ||
 28. ἢ δὲ W Bek. Trend. Torst., ἀεὶ δὲ ἢ STUVXy vet. transl. Bhl., ἢ
 insert. E₂ (Bhl.) || φεύγοντός τι ἢ διώκ. τι omnes libri et scripti et impressi
 exceptis E Soph. et Bhl. || 30. φεύγειν ἢ διώκειν exceptis EL vet. transl. et
 Bhl. omnes scripti et impressi || 31. τι φοβερὸν TUV || φοβεῖσθαι· ἢ δὲ γε
 καρδία conl. Torst.

433 α, 3. πράττειν Ey || ὁ om. STUXy, leg. Them. || 4. ὁ om. L, leg.
 Them. Soph. || τὴν om. TW, leg. Them. Soph. || οὐκ expellendum esse cen-
 set Christ.

[dans le lieu], et elles devraient avoir quelque partie suscep-
 tible de servir d'organe à ce genre de mouvement. De même,
 ce n'est pas, non plus, la faculté sensitive [qui cause la
 locomotion]. En effet, il y a beaucoup d'animaux qui possè-
 dent la sensibilité, et qui [, pourtant,] sont, pendant toute
 la durée de leur vie, fixes et immobiles. Puis donc que la
 nature ne fait rien en vain, ni [, réciproquement,] n'omet
 aucune des choses nécessaires (sauf chez les êtres mutilés
 et imparfaits), puisque, d'autre part, ces animaux sont par-
 faits et ne sont pas mutilés (la preuve en est qu'ils sont capa-
 bles de se reproduire et qu'ils ont leurs [périodes de] matu-
 rité et [de] dépérissement), puisqu'il en est ainsi, [dis-je,]
 ils devraient [, s'ils étaient doués de la faculté de locomo-
 tion,] posséder les parties qui peuvent servir d'organes à
 la progression dans le lieu. Mais ce n'est pas, non plus, la
 faculté rationnelle, et ce qu'on appelle l'intellect, qui est le
 moteur [cherché]. Car l'intellect théorique ne pense rien de
 pratique, et ne prononce rien sur ce qui est à fuir ou à recher-
 cher, tandis que le mouvement [local] est toujours celui
 d'un être qui évite ou qui poursuit quelque chose. Lors
 même que [l'intellect pratique] pense quelque chose de tel,
 [c'est-à-dire de nature à être évité ou recherché,] il ne com-
 mande pas, *ipso facto*, de fuir ou de poursuivre; c'est ainsi
 que, souvent, il pense quelque chose de redoutable ou
 d'agréable, sans commander de fuir, et que le cœur [seul],
 ou quelque autre partie si l'objet est agréable, se meut. En
 outre, même lorsque l'intellect prescrit et que la pensée
 prononce qu'il faut éviter ou rechercher quelque chose, [le
 sujet] ne se meut pas [toujours ainsi], mais il agit, parfois,
 conformément à l'appétit, comme [le fait] l'intempérant.
 Enfin, d'une manière générale, nous constatons que celui
 qui possède la science médicale ne l'exerce pas [toujours],
 ce qui prouve que c'est d'autre chose que dépend l'action con-
 forme à la science, et non pas de la science elle-même. Mais
 ce n'est pas, non plus, l'appétit qui est [seul] maître de ce
 genre de mouvements. Car ceux qui sont maîtres d'eux-mê-
 mes, éprouvant des désirs, je veux dire des appétits, ne font
 pas les choses dont ils ont le désir, mais suivent la raison.

10.

Φαίνεται δὲ γε δύο ταῦτα κινουῦντα, ἡ ὄρεξις ἢ νοῦς, εἴ
 10 τις τὴν φαντασίαν τιθεῖν ὡς νόησιν τινα · πολλὰ γὰρ παρὰ
 τὴν ἐπιστήμην ἀκολουθοῦσι ταῖς φαντασίαις, καὶ ἐν τοῖς ἄλ-
 λοις ζῴοις οὐ νόησις οὐδὲ λογισμὸς ἐστίν, ἀλλὰ φαντασία.
 ἄμφω ἄρα ταῦτα κινητικὰ κατὰ τόπον, νοῦς καὶ ὄρεξις,
 νοῦς δὲ ὁ ἐνεκὰ τοῦ λογιζόμενος καὶ ὁ πρακτικὸς · διαφέρει
 15 δὲ τοῦ θεωρητικοῦ τῷ τέλει. καὶ ἡ ὄρεξις ἐνεκὰ τοῦ πᾶσα · οὐ
 γὰρ ἡ ὄρεξις, αὕτη ἀρχὴ τοῦ πρακτικοῦ νοῦ · τὸ δ' ἐσχατον
 ἀρχὴ τῆς πράξεως. ὥστε εὐλόγως ταῦτα δύο φαίνεται τὰ
 κινουῦντα, ὄρεξις καὶ διάνοια πρακτικὴ · τὸ ὄρεκτόν γὰρ κι-
 νεῖ, καὶ διὰ τοῦτο ἡ διάνοια κινεῖ, ὅτι ἀρχὴ αὐτῆς ἐστὶ τὸ
 20 ὄρεκτόν. καὶ ἡ φαντασία δὲ ὅταν κινῆ, οὐ κινεῖ ἄνευ ὄρε-
 ξεως. ἐν δὲ τι τὸ κινεῖ τὸ ὄρεκτικόν. εἰ γὰρ δύο, νοῦς καὶ
 ὄρεξις, ἐκίνουον, κατὰ κοινόν ἂν τι ἐκίνουον εἶδος. νῦν δὲ ὁ μὲν
 νοῦς οὐ φαίνεται κινῶν ἄνευ ὄρεξεως · ἡ γὰρ βούλησις ὄρεξις ·
 ὅταν δὲ κατὰ τὸν λογισμὸν κινῆται, καὶ κατὰ βούλησιν κι-
 25 νεῖται. ἡ δ' ὄρεξις κινεῖ παρὰ τὸν λογισμὸν · ἡ γὰρ ἐπιθυ-
 μία ὄρεξις τίς ἐστίν. νοῦς μὲν οὖν πᾶς ὀρθός ἐστίν · ὄρεξις

9. ταῦτα δύο EL, δύο ταῦτα etiam Them. Soph. et vet. transl., post ταῦτα
 addendum τὰ conl. Bywater, p. 64 || 10. θεῖν W Philop. || πολλὰ] πολλοί
 conl. Bywater l. l., cui assentitur Susemihl, BJ. LXVII, 110 || 12. οὐ νόησις]
 βούλησις videtur habuisse pr. E (?) (Rr.) || οὐ] οὐχ ἢ L, ἢ STVX Essen³,
 p. 56 || οὐδὲ] οὐ pr. ETVX Essen³ l. l., vulgatam utrobique tuentur
 Simpl. Philop. || 14. colon post πρακτικὸς sustulit et 15. δὲ unc. incl.
 Essen³, p. 56 || 15. οὐ γὰρ... 16. νοῦ post., 18. τὸ ὄρεκτόν... 20. ὄρεκτόν pr.
 edit. esse iudicat Torst., quod negat Noetel l. l. p. 540, et refellit Pansch,
 Philolog. XXI p. 543, qui, ut Torstrikii contaminationem evitet, legen-
 dum proponit : οὐ γὰρ ἡ ὄρεξις αὕτη || 16. αὕτη X || 17. δύο ταῦτα STUVXY
 Them. || τὰ om. E, insert. E₂ || 18. διάν. ἢ pr. TX || ὄρεκτόν E Them. vet.
 transl., ceteri codd. ὄρεκτικόν || 20. ὄρεκτόν EL Them. vet. transl., reliqui
 codd. ὄρεκτικόν || κινεῖ om. pr. E || 21. τὸ ante κινεῖ unc. incl. Essen³,
 p. 57 || ὄρεκτόν ELW Them. et, ut videtur, Philop., et ὄρεκτόν et ὄρεκτικόν
 legi commemorat Simpl., ὄρεκτικόν corr. E₂, et Torst. Bhl., ὄρεκτόν defen-
 dere studet Pansch l. l., cui assentitur Belger in alt. ed. Trend. || 22. εἶδος
 ἐκίνουον SUVWXY et Simpl., εἶδος secludendum esse conl. Torst. || post νῦν
 δὲ addendum ἐπεὶ censet Essen³ l. l. || 25. κινεῖ καὶ Philop. et fort. Them.,
 scripsit Torst. || 26. νοῦς μὲν... ἐστίν unc. incl. Essen³, p. 57 || ὀρθός ἐστίν ·
 ὀρ. et 27. μὲν κινεῖ STUVWXY, ὀρθός ἐστίν etiam E₂, κινεῖ μὲν etiam Them.

CHAPITRE X

Du moins est-il manifeste que ces deux facultés sont
 motrices, [je veux dire,] soit le désir, soit l'intellect, si l'on
 considère l'imagination comme une sorte d'intellection.
 Bien souvent, en effet, [les hommes] suivent, contrairement
 [aux données de la] science, leurs représentations imagina-
 tives, et, chez les animaux autres [que l'homme], il n'y a
 ni intellection, ni raisonnement, mais [seulement,] ima-
 gination. Ces deux facultés, l'intellect et le désir, meuvent
 donc [l'animal] dans le lieu, [j'entends] l'intellect qui rai-
 sonne en vue d'un but, c'est-à-dire l'intellect pratique.
 Celui-ci diffère de l'intellect théorique par sa fin. Tout
 désir est, aussi, en vue d'un but. Car ce dont il y a désir,
 voilà le point de départ de l'intellect pratique. Et le der-
 nier terme [de la discursion de l'intellect pratique] est le
 point de départ de l'action. Ainsi [d'une part,] il semble
 juste [d'admettre] que ce sont ces deux choses, à savoir le
 désir et la discursion pratique, qui meuvent [l'animal]. En
 effet, le désirable meut, et c'est pour cela que la pensée
 discursive meut, parce que son point de départ est le
 désirable; et, de même, lorsque l'imagination meut, elle
 ne meut pas sans le désir. [D'autre part,] le moteur est,
 en conséquence, unique; c'est [en réalité,] la faculté dési-
 rante. Si, en effet, les deux, [je veux dire] l'intellect et le
 désir, étaient moteurs, ils le seraient grâce à quelque
 caractère commun. Or, en fait, on voit que l'intellect ne
 meut pas sans le désir. Car le souhait raisonné est désir;
 et, quand le sujet se meut suivant le raisonnement, il se
 meut aussi suivant le souhait raisonné [et, par consé-
 quent, suivant le désir]. Le désir, au contraire, peut
 mouvoir dans un sens opposé au raisonnement; car l'ap-
 pétit est une sorte de désir. Mais la pensée est toujours
 correcte [et, par conséquent, ce n'est pas elle qui peut
 mouvoir contrairement à la raison], tandis que le désir et
 l'imagination possèdent ou ne possèdent pas la rectitude.

δὲ καὶ φαντασία καὶ ὀρθὴ καὶ οὐκ ὀρθή. διὸ ἀεὶ κινεῖ μὲν τὸ ὀρεκτόν, ἀλλὰ τοῦτ' ἐστὶν ἢ τὸ ἀγαθόν ἢ τὸ φαινόμενον ἀγαθόν· οὐ πᾶν δέ, ἀλλὰ τὸ πρακτὸν ἀγαθόν. πρακτὸν δ' ἐστὶ τὸ ἐνδεχόμενον καὶ ἄλλως ἔχειν.

ὅτι μὲν οὖν ἡ τοιαύτη δύναμις κινεῖ τῆς ψυχῆς ἢ καλουμένη ὀρεξις, φανερόν. τοῖς δὲ διαιροῦσι τὰ μέρη τῆς ψυχῆς, ἐὰν κατὰ τὰς δυνάμεις διαιρῶσι καὶ χωρίζωσι, πάμπολλα γίνεται, θρεπτικόν, αἰσθητικόν, νοητικόν, βουλευτικόν, ἔτι ὀρεκτικόν· ταῦτα γὰρ πλέον διαφέρει ἀλλήλων ἢ τὸ ἐπιθυμητικόν καὶ θυμικόν. ἐπεὶ δ' ὀρέξεις γίνονται ἐναντίαι ἀλλήλαις, τοῦτο δὲ συμβαίνει ὅταν ὁ λόγος καὶ αἱ ἐπιθυμίαι ἐναντίαι ὦσι, γίνεται δ' ἐν τοῖς χρόνοις αἰσθησιν ἔχουσιν (ὁ μὲν γὰρ νοῦς διὰ τὸ μέλλον ἀνθέλκειν κελεύει, ἢ δ' ἐπιθυμία διὰ τὸ ἤδη· φαίνεται γὰρ τὸ ἤδη ἡδὺ καὶ ἀπλῶς ἡδὺ καὶ ἀγαθὸν ἀπλῶς, διὰ τὸ μὴ ὄραν τὸ μέλλον), εἶδει μὲν ἐν ᾧ εἶη τὸ κινουῦν τὸ ὀρεκτικόν, ἢ ὀρεκτικόν, πρῶτον δὲ πάντων τὸ ὀρεκτόν (τοῦτο γὰρ κινεῖ οὐ κινούμενον τῷ νοηθῆναι ἢ φαντασθῆναι), ἀριθμῶ δὲ πλείω τὰ κινουῦντα. ἐπειδὴ δ' ἐστὶ τρία, ἐν μὲν τὸ κινουῦν, δεύτερον δ' ὃ κινεῖ, ἔτι τρίτον τὸ κινούμενον· τὸ δὲ κινουῦν διττόν, τὸ μὲν ἀκίνητον, τὸ δὲ κινουῦν καὶ κινούμενον· ἐστὶ δὲ τὸ μὲν ἀκίνητον τὸ πρακτὸν ἀγαθόν, τὸ δὲ κινουῦν καὶ κινούμενον τὸ ὀρεκτικόν (κινεῖται γὰρ τὸ κινούμενον ἢ ὀρέγεται, καὶ ἡ

27. καὶ φαντασία] κατὰ φαντασίαν con. Essen³ l. l. || 31. δυνάμεις, ut videtur, E₁ (Rr.) || κινεῖ] κοινῇ W Essen³ l. l.

433 b, 1. τοῖς δὲ διαιροῦσι..... 4. θυμικόν alieno loco inserta iudicat Torst. || τὰ μέρη τῆς ψυχῆς sive post κατὰ transponenda seu delenda censet Essen³, p. 58 || 3. νοητικόν unc. incl. Essen³ l. l. || βουλευτικόν τι con. Essen³ l. l. || ἔτι δὲ STUVWX, δὲ insert. E₂, δὲ om. Simpl. || 4. πλέον LSU, πλείω TVWXY Them. || ἀλλήλων ἢ] ἢ ἀλλήλων in interpr. Simpl. 299, 16 || τὸ om. EL || 5. γίν. καὶ ἐν. SUV Them., καὶ om. etiam Soph. et, ut videtur, Philop. || 6. ὅταν ὁ τε λόγος καὶ αἱ ἐπιθυμίαι: E || 8. ἀνθέλκει, κελεύει δ' ἢ con. Essen³, p. 60 || 9. ἔδη insert. E₂, leg. sine dubio Them. || 10. μὲν οὖν insert. E₂ (Rr.) TVXY Them., μὲν δ' W, οὖν om. etiam Simpl. || ἂν εἶη ἐν SUW, ἂν ἐν εἶη Simpl. || 11. parenthesis a πρῶτον ordiendam putat Bywater, p. 64, cui assentitur Susemihl, BJ. LXVII, 110 || 13. ἐπεὶ Ey Simpl., ἐπειδὴ etiam Philop. ap. Philop. Alex. et Plut. Athen. || 14. ἔτι τρίτον ELS Torst. Bhl., καὶ ἔτι τρίτον TXY Philop., ἔτι: om. UVW Bek. Trend. || 15. κινουῦν καὶ om. E leg. etiam Them. Simpl. Philop. || δὲ] δὲ con. Susemihl, OEcon. p. 86 || 16. τὸ post κιν. om. ELSUV || 17. ὀρεκτόν corr. E || ὀρεγόμενον TXY vet. transl. Belger Torst. Bhl., κινουῦν Philop. 591, 12, reliqui κινούμενον etiam Simpl. Bek. Trend., quibus assentitur Pansch l. l. p. 545.

C'est pourquoi c'est toujours le désirable qui meut, mais le désirable peut être soit le bien, soit ce qui paraît être le bien. Non point, du reste, toute espèce de bien, mais le bien pratique, et cela est pratique qui peut être autrement.

Il est évident, par conséquent, que c'est la faculté de l'âme qui est telle [que nous venons de dire], celle qu'on appelle le désir, qui meut l'animal. Quant à ceux qui séparent les parties de l'âme, s'ils les distinguent et les divisent suivant les facultés, il en résulte une foule [de parties distinctes]: les parties nutritive, sensitive, pensante, délibérative, et il faut y ajouter [comme nous venons de le voir,] l'âme désirante. Car celles-ci diffèrent davantage les unes des autres que l'âme appetitive et l'âme impulsive. Étant donné qu'il se produit des désirs opposés entre eux, et cela a lieu lorsque la raison et les appétits sont contraires, ce qui arrive chez les êtres qui ont le sens du temps (en effet, la pensée ordonne de résister en considération du futur, tandis que le désir [entraîne] en vue de l'instant qu'il atteint déjà, car ce qui est présentement agréable paraît agréable absolument et bon absolument, parce qu'on ne voit pas le futur), le moteur doit être spécifiquement un, — c'est la faculté désirante en tant que telle et, avant tout, le désirable (celui-ci, en effet, meut sans être mû par le seul fait qu'il est pensé ou imaginé), — mais, numériquement, les moteurs sont plusieurs, [car il y a plusieurs désirs et plusieurs désirables]. Comme [dans tout mouvement,] il y a trois choses, dont l'une est le moteur, la seconde ce avec quoi le moteur meut et, la troisième, le mû; comme, en outre, le moteur comprend deux choses: l'une immobile, l'autre mouvante et mue, — le moteur immobile c'est [pour l'animal,] le bien pratique; le moteur mû c'est la faculté désirante (car l'animal mû est mû en tant qu'il désire [et, par suite, le désir est moteur,] et, d'autre part, le désir est un mouvement ou plutôt un acte), et le mû c'est l'animal. Mainte-

ὄρεξις κίνησις τίς ἐστίν ἢ ἐνέργεια), τὸ δὲ κινούμενον τὸ ζῶον ·
 ᾧ δὲ κινεῖ ὄργανον ἢ ὄρεξις, ἤδη τοῦτο σωματικόν ἐστίν · διὸ
 20 ἐν τοῖς κοινοῖς σώματος καὶ ψυχῆς ἔργοις θεωρητέον περὶ
 αὐτοῦ. νῦν δὲ ὡς ἐν κεφαλαίῳ εἰπεῖν, τὸ κινουὺν ὀργανικῶς
 ὅπου ἀρχὴ καὶ τελευτὴ τὸ αὐτό, οἷον ὁ γιγλυμός · ἐν-
 ταῦθα γὰρ τὸ κυρτόν καὶ τὸ κοῖλον τὸ μὲν τελευτὴ τὸ δ'
 ἀρχή · διὸ τὸ μὲν ἡρεμεῖ τὸ δὲ κινεῖται, λόγῳ μὲν ἕτερα
 25 ὄντα, μεγέθει δ' ἀχώριστα · πάντα γὰρ ὡσεὶ καὶ ἔλξει κι-
 νεῖται · διὸ δεῖ ὡσπερ ἐν κύκλῳ μένειν τι, καὶ ἐντεῦθεν ἀρ-
 χεσθαι τὴν κίνησιν. ὅλως μὲν οὖν, ὡσπερ εἴρηται, ἢ ὀρεκτικόν
 τὸ ζῶον, ταύτη ἑαυτοῦ κινήτικόν · ὀρεκτικόν δὲ οὐκ ἄνευ φαν-
 τασίας · φαντασία δὲ πᾶσα ἢ λογιστικὴ ἢ αἰσθητικὴ. ταύ-
 30 τῆς μὲν οὖν καὶ τὰ ἄλλα ζῶα μετέχει.

18. κίνησις ὄρεξις EL et, ut videtur, Them. Bek., ὄρεξις κίνησις etiam Simpl. Philop. vet. transl. Trend. Torst. Bhl. || τις om. TWXy, leg. Simpl. Philop. || ἢ ἐνέργεια E, ἢ ἐνέργεια U Philop., καὶ ἐνέργεια Them., ἢ ἐνέργεια Bek. Trend. Bhl. Simpl., qui tamen et ἢ ἐνέργ. scribi posse dicit, ἢ ἐνέργεια scripsit Torst., εἰς ἐνέργειαν coni. Chaignet, Essai sur la psych. d'Ar. p. 433 || 21. αὐτῶν ELUVWy, αὐτοῦ etiam Them. Soph. et, ut videtur, Simpl. || 22. ὅπου ἂν ἀρχὴ EW Soph. || γιγλυμός E et Trend., γιγλυμός X, γιγλυσμός STV, γιγλυσμός UWX, γιγλυσμός Soph., γιγλυμός Simpl. Philop. et ap. Simpl. Alex. et Plut. Athen., γιγλυμός Them. (v. l. γιγλυσμός) Bek. Torst. Bhl. || 23. καὶ τὸ κοῖλον X et rc. E Soph. Bhl., reliqui om. τὸ, etiam Bek. Trend. Torst. || γὰρ ante τελευτὴ insert. E₂ (Rr.) || 24. διὸ.... κινεῖται in parenth. et post 25. ἀχώριστα punctum posuit Bywater, p. 64, cui assentitur Susemihl, BJ. LXVII, 110 || 28. ἑαυτοῦ V Them. Bhl., δ' αὐτοῦ EL Soph., reliqui omnes αὐτοῦ.

nant, l'instrument, au moyen duquel le désir meut, est certainement un organe corporel. C'est pourquoi il convient de l'étudier avec les fonctions qui sont l'œuvre commune de l'âme et du corps. Quant à présent, pour nous borner à en parler d'une façon sommaire, [nous dirons que] ce qui meut organiquement c'est la partie [du corps] où le commencement et la fin coïncident, comme [dans] le gond [ou l'articulation]. Là, en effet, le convexe et le concave sont, l'un, principe, et l'autre, fin. C'est pour cela que l'un reste immobile et que l'autre se meut, et qu'ils sont distincts logiquement, mais inséparables dans le lieu. Toutes choses, en effet, meuvent par poussée et par traction. Par conséquent, il faut que, comme dans un cercle, quelque chose reste en repos, et que le mouvement parte de là.

Ainsi donc, d'une manière générale, comme nous l'avons dit, c'est en tant que l'animal est doué de la faculté désirante qu'il est son propre moteur; et il ne saurait être doué de la faculté désirante sans être doué d'imagination. Toute imagination est soit raisonnable soit sensitive. C'est donc à cette dernière que les animaux autres [que l'homme] ont part eux aussi.

11.

Σκεπτόν δὲ καὶ περὶ τῶν ἀτελῶν, τί τὸ κινεῖν ἐστίν,
 434^a οἷς ἀφ᾽ ἑνὸς μόνου ὑπάρχει αἰσθησις, πότερον ἐνδέχεται φαν-
 τασίαν ὑπάρχειν τούτοις, ἢ οὐ, καὶ ἐπιθυμίαν. φαίνεται γὰρ
 λύπη καὶ ἡδονὴ ἐνοῦσα. εἰ δὲ ταῦτα, καὶ ἐπιθυμίαν ἀνάγκη.
 φαντασία δὲ πῶς ἂν ἐνεῖη; ἢ ὡσπερ καὶ κινεῖται ἀορίστως,
 5 καὶ ταῦτ' ἐνεσσι μὲν, ἀορίστως δ' ἐνεσσι. ἢ μὲν οὖν αἰσθητικὴ
 φαντασία, ὡσπερ εἴρηται, καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζῴοις ὑπάρ-
 χει, (ἢ δὲ βουλευτικὴ ἐν τοῖς λογιστικοῖς · πότερον γὰρ πρά-
 ξει τόδε ἢ τόδε, λογισμοῦ ἤδη ἐστὶν ἔργον · καὶ ἀνάγκη ἐνὶ
 μετρεῖν · τὸ μείζον γὰρ διώκει. ὥστε δύναται ἐν ἐκ πλειό-
 10 ῶν φαντασμάτων ποιεῖν.) καὶ αἴτιον τοῦτο τοῦ δόξαν μὴ δο-
 κεῖν ἔχειν, ὅτι τὴν ἐκ συλλογισμοῦ οὐκ ἔχει, αὕτη δὲ ἐκεί-
 νην. διὸ τὸ βουλευτικὸν οὐκ ἔχει ἢ ὄρεξις · νικᾷ δ' ἐνίοτε

31. καὶ om. E, leg. Soph. || ἀτελῶν etiam Them. Simpl. Soph., ἄλλων L, ἀπλῶν γ.

434 a, 1. αἰσθ. ἢ αἰσθησις E, ἢ αἰσθησις L, ἀφ᾽ ἑνὸς μόνου αἰσθησις ὑπάρχει Simpl. || 2. καὶ ἐπιθυμίαν unc. incl. Essen³, p. 62 || 3. ἔχουσα E, ἐνοῦσα etiam Them. || 4. εἴη LSUWV || ἢ om. ES || ἀορίστος exceptis ES reliqui codd. omnes, ἀορίστως etiam Them. || 5. τούτοις LX et, ut videtur, Philop., ταῦτα reliqui et corr. E || ἀορίστος; γ, etiam, ut videtur, Simpl. in interpr. 307, 24. Soph. 144, 38, ἀορίστως reliqui omnes etiam Them. Philop. || 6. φαντασία] ὄρεξις con. Essen³, p. 62 || ἀλόγος TWy Them., ἄλλοις etiam Simpl. Philop. || 7. ἢ δὲ βουλευτικὴ,.... 10. ποιεῖν in parenth. posui || λογιστοῖς WXY || γὰρ] δὲ W || 8. ἐστὶν ἤδη L, ἤδη ἐστὶν reliqui codices omnes etiam Simpl. || ἔργον ἐστὶν γ || ἀνάγκη αἰεὶ μετρεῖν ἐνὶ W, vulgatam tuetur etiam Philop. in interpr. 592, 30 || 8. καὶ ἀνάγκη... 11. ἐκείνην unc. incl. Essen³ l. 1. || 9. πλειόνων E, πλειόνων Them. Simpl. Philop. || 10. καὶ αἴτιον... 12. ὄρεξις mutila vel corrupta esse censet Torst., leg. Simpl. Philop. et, ut videtur, Them., totum locum sic restituendum con. Bywater, p. 67: καὶ αἴτιον τοῦτο τοῦ δόξαν μὴ δοκεῖν ἔχειν, ὅτι τὴν ἐκ συλλογισμοῦ οὐκ ἔχει τᾶλλα ζῶα · διὸ τὸ βουλευτικὸν οὐκ ἔχει ἢ ὄρεξις. νικᾷ δ' ἐνίοτε — καὶ κινεῖ τὴν βούλησιν ὡσπερ σφαῖρα — ὅτε μὲν αὕτη ἐκείνην ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην ἢ ὄρεξις τὴν ὄρεξιν, ὅταν ἀκρασία γένηται. φύσει δ' αἰεὶ ἢ ἀνω ἀρχικωτέρω καὶ κινεῖ · || τοῦτο τοῦ] τούτου τὸ corr. E₂ (Rr.), quod legisse videtur Philop. in interpr. 593, 4 || 12. διὸ ἢ τὸ βουλευτικὸν οὐκ ἔχει ἢ ὄρεξις νικᾷ ἐνίοτε καὶ κινεῖ τὴν βούλησιν, ὡσπερ σφαῖρα σφαῖραν, ἢ ὄρεξις τὴν ὄρεξιν con. Essen³, p. 62.

CHAPITRE XI

Il nous faut examiner aussi, en ce qui concerne les [animaux] imparfaits, quel est leur moteur, [j'entends] pour ceux qui n'ont pas d'autre sens que le toucher, et s'il est possible qu'ils possèdent l'imagination et l'appétit, ou si c'est impossible. Il est manifeste, en effet, qu'il y a, en eux, plaisir et douleur. Or, s'ils possèdent ces états, il est nécessaire qu'ils aient aussi le désir. Mais comment l'imagination pourra-t-elle leur appartenir? Ne faut-il pas admettre que, comme ils se meuvent d'une façon indéterminée [et indéfinie], de même ces facultés sont en eux, mais y sont d'une façon confuse?

L'imagination sensitive appartient, comme nous l'avons dit, même aux autres animaux — (mais l'imagination délibérative n'appartient qu'à ceux qui sont doués de raison. Car [résoudre la question de savoir] si l'on fera telle chose ou telle autre c'est, sans doute, l'œuvre du raisonnement; et il est nécessaire qu'ils emploient une mesure unique [pour comparer les actes qu'ils se représentent], car ils poursuivent le plus grand avantage. De sorte qu'ils ont le pouvoir de ramener à l'unité une pluralité d'images [différentes]). — Et la raison pour laquelle ces animaux paraissent ne pas posséder l'opinion, c'est qu'ils n'ont pas celle qui résulte du syllogisme, tandis que celle-ci [suppose] celle-là.

C'est pourquoi l'appétit n'implique pas la faculté de délibération. Mais celle-ci [chez l'homme,] triomphe quelquefois [du désir appétitif,] et meut le désir raisonné. D'autres fois, c'est la première [sorte de désir qui triomphe de] la seconde, comme une balle [qui repousse un obstacle]; c'est ce qui arrive quand

καὶ κινεῖ τὴν βούλησιν ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην, ὡσπερ σφαῖρα, ἡ
 ὄρεξις τὴν ὄρεξιν, ὅταν ἀκρασία γένηται· φύσει δὲ αἰεὶ ἡ
 15 ἄνω ἀρχικωτέρα καὶ κινεῖ· ὥστε τρεῖς φορές ἤδη κινεῖσθαι.
 τὸ δ' ἐπιστημονικὸν οὐ κινεῖται, ἀλλὰ μένει. ἐπεὶ δ' ἡ μὲν
 καθόλου ὑπόληψις καὶ λόγος, ἡ δὲ τοῦ καθ' ἕκαστα (ἡ μὲν
 γὰρ λέγει ὅτι δεῖ τὸν τοιοῦτον τὸ τοίονδε πράττειν, ἡ δὲ ὅτι
 20 τὸδε τοῖνον τοίονδε, καὶ γὰρ δὲ τοίονδε), ἤδη αὕτη κινεῖ ἡ
 δόξα, οὐχ ἡ καθόλου· ἡ ἄμφω, ἀλλ' ἡ μὲν ἡρεμοῦσα μάλ-
 λον, ἡ δ' οὐ.

13. τὴν βούλησιν om. SVW || σφαῖραν γ || ἡ δ' ὄρεξις τὴν ὄρ. conī. Trend., ἡ ἡ
 ὄρεξις τὴν ὄρ. conī. Chandler l. l., totum locum sic restituendum esse :
 νικᾷ δ' ἐνίοτε καὶ κ. τ. βούλησιν, ὅταν ἀκρασία γένηται· ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην·
 ὅτε δ', ὡσπερ σφαῖραν σφαῖρα, ἡ ὄρ. τὴν ὄρ. conī. Torst., νικᾷ δ' ἐν. καὶ κ. τ.
 β., ὅταν ἀκρ. γ., ὅτε ἐκείνη ταύτην, ἡ ὄρεξις τὴν ὄρ. conī. Steinhart, ὅτε δ'
 ἐκείνη ταύτην, ὡσπερ ἡ ἄνω σφαῖρα τὴν κάτω, ὅτε δ' ἡ ὄρεξις τὴν ὄρ. ὅταν ἀκρ.
 γ. (φύσει δὲ αἰεὶ ἡ ἄνω ἀρχικ. καὶ κιν.), ὥστε conī. Zeller l. l. p. 587, n.
 4, φύσει δὲ αἰεὶ ἡ ἄνω ἀρχικ. καὶ κινεῖ τὴν ὄρ. τὴν ὄρ., ὅταν ἀκρασία γέν., ὥστε
 conī. Busse, Hermes XXIII, 469 sq., νικᾷ δ' ἐνίοτε καὶ κινεῖ τὴν βούλησιν,
 ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην, ὡσπερ ἡ ἄνω σφαῖρα (φύσει δὲ αἰεὶ ἡ ἄνω ἀρχ. καὶ κιν.)
 ὅτε δ' ἡ ὄρ. τὴν ὄρ., ὅταν ἀκρασία γένηται· ὥστε conī. Susemihl, BJ. LXVII,
 411, vulgatam certe leg. Simpl. et vet. transl., legisse videntur Them.
 Soph., ὅτε δ' ante ὡσπερ de coniect. inseruit Bhl. || 14. ἐν ἡ EL et Philop.
 cod. D, γένηται corr. E₂ || 15. ὥστε κατὰ τρεῖς διαφορὰς conī. Essen², p. 63 ||
 16. κινεῖ TWX, vel κινεῖ vel κινεῖται hic legi commemorat Simpl. ||
 17. ἕκαστον Ey Them. || 19. τοῖνον] τὸ νῦν E, sed ita ut lacuna sit minuta
 inter το et νῦν (Trend. Bus.) Bek. Trend., νῦν Xy, om. LSTUVW, τοῖνον
 Simpl. Torst. Bhl. || 19. ἡ δὲ αὕτη... καθόλου, ἡ ἄμφω conī. Spengel in com.
 ad Ar. rhet. II, 300 || 20. καθόλου; ἡ scripsit Torst.

il y a intempérance. Mais, par nature, la [faculté] supé-
 rieure [la raison,] est [toujours] dominatrice et meut. De
 telle sorte qu'il y a [à ce point de vue,] trois espèces de
 mouvements. — Quant à la partie intelligente, elle n'est
 pas mue, mais elle reste en repos. Et, étant donné que
 l'opinion et le discours ont pour objet, soit l'universel,
 soit le particulier (générale, en effet, l'opinion affirme
 que celui qui a telle qualité doit faire telle chose, tandis
 que l'opinion particulière dit que telle chose [indivi-
 duelle] est [actuellement] telle et que je suis tel), c'est
 cette opinion qui meut, et non pas l'opinion universelle.
 Ou bien ne faut-il pas penser, plutôt, que ce sont toutes
 deux, mais que la première est plutôt immobile et l'au-
 tre pas?

12.

Τὴν μὲν οὖν θρεπτικὴν ψυχὴν ἀνάγκη πᾶν ἔχειν ὅτι
περ' ἂν ζῆ, καὶ ψυχὴν ἔχει ἀπὸ γενέσεως καὶ μέχρι φθορᾶς ·
ἀνάγκη γὰρ τὸ γενόμενον αὐξήσειν ἔχειν καὶ ἀκμὴν καὶ
25 φθίσειν, ταῦτα δ' ἄνευ τροφῆς ἀδύνατον · ἀνάγκη ἄρα ἐνεῖναι
τὴν θρεπτικὴν δυνάμιν ἐν πᾶσι τοῖς φρομένοις καὶ φθίνουσιν.
αἰσθησὶν δ' οὐκ ἀναγκαῖον ἐν ἅπασι τοῖς ζῶσιν · οὔτε γὰρ
ὄσων τὸ σῶμα ἀπλοῦν, ἐνδέχεται ἀφ' ἧν ἔχειν, [οὔτε ἄνευ
30 εἰδῶν ἄνευ τῆς ὕλης. τὸ δὲ ζῶν ἀναγκαῖον αἰσθησὶν ἔχειν,
εἰ μὴθὲν μάτην ποιεῖ ἡ φύσις. ἔνεκά του γὰρ πάντα ὑπάρ-
χει τὰ φύσει, ἢ συμπτώματα ἔσται τῶν ἔνεκά του. εἰ οὖν
πᾶν σῶμα πορευτικόν, μὴ ἔχον αἰσθησὶν, φθειροίτο ἂν καὶ
434 b εἰς τέλος οὐκ ἂν ἔλθοι, ὃ ἔστι φύσεως ἔργον · πῶς γὰρ θρέ-
ψεται; τοῖς μὲν γὰρ μονίμοις ὑπάρχει τὸ ὄθεν πεφύκασιν.
οὐχ οἷόν τε δὲ σῶμα ἔχειν μὲν ψυχὴν καὶ νοῦν κριτικόν, αἰ-
σθησὶν δὲ μὴ ἔχειν, μὴ μόνιμον ὄν, γεννητὸν δέ. [ἀλλὰ μὴν
5 οὐδὲ ἀγέννητον ·] διὰ τί γὰρ ἔξει; ἢ γὰρ τῇ ψυχῇ βέλτιον
ἢ τῷ σώματι. νῦν δ' οὐδέτερον · ἡ μὲν γὰρ οὐ μᾶλλον νοήσει,
τὸ δ' οὐθὲν ἔσται μᾶλλον δι' ἐκεῖνο. οὐθὲν ἄρα ἔχει ψυχὴν

23. καὶ ἔχειν coni. Christ, ἔχη Xy Bek. Trend., ἔχει etiam Philop. Torst. Bhl., ἔχειν leg. fort. Them. || καὶ om. TUVXy || 27. alios ζῶσιν, alios ζῶσις legere tradit Philop. || 28. ὄσων] ὄν EL Philop., ὄσων etiam Simpl. 320, 38 et fort. Them. || οὔτε ... ζῶν suspecta erant Trend., unc. incl. Torst. Bhl. || 29. οὐθὲν οἷόν τε LTW, οἷόν τε οὐθὲν etiam Simpl. || 30. τὸ... ζῶν] τί ζῶν coni. Essen², p. 64 || 31. μὴ-] exit E || ἅπαντα LTVX || 33. pro πᾶν coni. Torst. εἴη vel γένοιτο, cui assentitur Dittenberger l. 1. p. 1615, pro ἔχον coni. Trend. ἔχοι, quod probant Steinbart et Susemihl, OEcon. p. 86, post πορευτικόν virgulam posuit Bhl.

434 b, 2. τὸ] ταῦτα W, τοῦτο STUVXy Trend. || ὄθι U, ὄθι SVX, ὄθεν etiam Philop. Simpl. || 4. γεννητὸν et 5. ἀγέννητον Simpl. Torst. Bhl., reliqui omnes γεννητὸν et ἀγέννητον, etiam Them. Philop. || ἀλλὰ.... ἀγέννητον unc. inclusi cum Torst. et Bhl., leg. quidem omnes libri scripti et impressi, etiam Them. Philop. Soph. et apud Simpl. et Philop. Alex. et Plut. et vet. transl., omisit Simpl., qui annotat 320, 28 : ἐν τισὶ δὲ ἀντιγράφοις πρόσκειται τὸ ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἀγέννητον || οὐ μὴν ἀλλὰ ἀγ. coni. Essen², p. 65 || 5. γὰρ οὐχ ἔξει TUVW Plut. apud Simpl. et apud Philop. et vet. transl., om. οὐχ reliqui, etiam Them. Philop. Alex. || verbis διὰ τί γὰρ ἔξει (sc. τὸ μόνιμον); ἢ γὰρ ... δι' ἐκεῖνο parenthesi inclusis apodosin sententiae conditionalis εἰ οὖν πᾶν ab οὐθὲν ἄρα ἔχει incipere statuit Christ || 7. τῷ LW, τὸ etiam Them.

CHAPITRE XII

Quant à l'âme nutritive il est nécessaire que tout être [vivant], quel qu'il soit, la possède, et, depuis sa formation jusqu'à sa destruction, il est animé. Il faut, en effet, nécessairement, que l'être produit ait sa croissance, sa maturité et son dépérissement, et, sans la nutrition, il ne pourrait les avoir. Il est nécessaire, par suite, que la faculté nutritive réside chez tous les êtres qui croissent et qui dépérissent. Mais il n'est pas nécessaire que la sensibilité existe chez tous les êtres vivants; car il est impossible que, soit ceux dont le corps est simple, soit ceux qui ne sont pas susceptibles de recevoir les formes sans la matière, possèdent le toucher. L'animal, au contraire, doit nécessairement posséder la sensibilité, s'il est vrai que la nature ne fasse rien en vain. Toutes les choses naturelles sont, en effet, en vue d'un but, ou sont des déviations fortuites de ce qui est en vue d'un but. Or, comme tout corps doué de la faculté de locomotion, s'il ne possédait pas la sensibilité, serait détruit et n'atteindrait pas sa fin, qui est le but de sa nature (car comment pourrait-il se nourrir? Les animaux immobiles, en effet, ont [pour aliment] ce dont ils sont sortis, [mais pas les autres]); comme il n'est pas possible, non plus, qu'un corps possède une âme et une intelligence capable de discerner, et qu'il ne possède pas la sensibilité, du moins [s'il s'agit d']un être qui ne soit pas immobile et qui soit produit, (car pourquoi aurait-il cette intelligence? Il faudrait, en effet, [pour qu'il la possédât, qu'il y eût là] un avantage pour l'âme ou pour le corps; mais, en fait, ni l'un ni l'autre [n'aurait lieu]. Car l'âme n'en pensera pas davantage, et le corps n'en existera pas mieux pour cela); par suite, aucun corps non immobile n'est animé sans [être doué

σῶμα μὴ μόνιμον ἄνευ αἰσθήσεως.

ἀλλὰ μὴν εἴγε αἰσθησὶν ἔχει, ἀνάγκη τὸ σῶμα εἶναι ἢ ἀπλοῦν
 10 ἢ μικτόν. οὐχ οἷόν τε δὲ ἀπλοῦν· ἀφήν γὰρ οὐχ ἔξει, ἔστι δὲ ἀνά-
 γκη ταύτην ἔχειν. τοῦτο δὲ ἐκ τῶνδε δῆλον. ἐπεὶ γὰρ τὸ ζῶον
 σῶμα ἔμψυχόν ἐστι, σῶμα δὲ ἅπαν ἀπτόν, ἀπτόν δὲ τὸ
 αἰσθητὸν ἀφή, ἀνάγκη καὶ τὸ τοῦ ζῴου σῶμα ἀπτικόν
 εἶναι, εἰ μέλλει σώζεσθαι τὸ ζῶον. αἱ γὰρ ἄλλαι αἰσθή-
 15 σεις δι' ἐτέρων αἰσθάνονται, οἷον ὄσφρησις ὄψις ἀκοή·
 ἀπτόμενον δέ, εἰ μὴ ἔξει αἰσθησὶν, οὐ δύνησεται τὰ μὲν
 φεύγειν τὰ δὲ λαβεῖν. εἰ δὲ τοῦτο, ἀδύνατον ἔσται σώζε-
 σθαι τὸ ζῶον. διὸ καὶ ἡ γεῦσις ἐστὶν ὡσπερ ἀφή τις· τρο-
 φῆς γὰρ ἐστὶν, ἢ δὲ τροφή τὸ σῶμα τὸ ἀπτόν. ψόφος δὲ
 20 καὶ χρώμα καὶ ὄσμη οὐ τρέφει, οὐδὲ ποιεῖ οὐτ' αὐξησὶν οὐτε
 φθίσιν. ὥστε καὶ τὴν γεῦσιν ἀνάγκη ἀφήν εἶναι τινα, διὰ
 τὸ τοῦ ἀπτοῦ καὶ θρεπτικοῦ αἰσθησὶν εἶναι· αὐταὶ μὲν οὖν
 ἀναγκαῖαι τῷ ζῴῳ, καὶ φανερόν ὅτι οὐχ οἷόν τε ἄνευ
 ἀφῆς εἶναι ζῶον. αἱ δὲ ἄλλαι τοῦ τε εὐ ἔνεκα καὶ γένει
 25 ζῴων ἤδη οὐ τῷ τυγχόντι, ἀλλὰ τισίν, οἷον τῷ πορευτικῷ
 ἀνάγκη ὑπάρχειν· εἰ γὰρ μέλλει σώζεσθαι, οὐ μόνον δεῖ
 ἀπτόμενον αἰσθάνεσθαι ἀλλὰ καὶ ἀποθεῖν. τοῦτο δ' ἂν εἴη,
 εἰ διὰ τοῦ μεταξὺ αἰσθητικόν εἴη τῷ ἐκείνου μὲν ὑπὸ τοῦ
 αἰσθητοῦ πάσχειν καὶ κινεῖσθαι, αὐτὸ δ' ὑπ' ἐκείνου. ὡσπερ
 30 γὰρ τὸ κινουὶν κατὰ τόπον μέχρι του μεταβάλλειν ποιεῖ,
 καὶ τὸ ὡσαν ἕτερον ποιεῖ ὥστε ὠθεῖν, καὶ ἔστι διὰ μέσου ἢ
 κίνησις, καὶ τὸ μὲν πρῶτον κινεῖ καὶ ὠθεῖ οὐκ ὠθούμενον,

9. ἔχοι L, om. SUV || ἀνάγκη 13. ἀφή unc. incl. Essen² l. l. || 17. ἐστι TX, ἔσται etiam Philop. || 18. διὸ καὶ... 19. ἀπτόν post., 21. ὡσα... 22. εἶναι pr. edit. esse iudicat Torst. || 19. post ἀπτόν addendum καὶ θρεπτικόν censet Bywater, p. 67 || 24. τὸ ζῶον L, τὸ om. Them. || 27. σώζεσθαι TWX, αἰσθάνεσθαι etiam Soph. || 30. του Them. 228, 16, Torst. Bhl., Soph. interpretatur μέχρι τινός, τούτου S, reliqui omnes τοῦ || 31. ὡσαν] ὡσθὲν conl. Torst., ὡσαν etiam Simpl. Soph. et, ut videtur, Philop. || καὶ ἔστι... κίνησις] καὶ ἔστι ταῦτα διὰ μέσου conl. Torst., vulg. tuetur Soph. || 32. καὶ τὸ μὲν pr. W Torst. Bhl., τὸ δὲ pr. L, καὶ τὸ pr. μὲν TX, καὶ μὲν δὲ τὸ pr. SU, καὶ δὲ τὸ μὲν pr. Vy Bek. Trend. || κινεῖ καὶ ὠθεῖ Ly Soph., reliqui κινουὶν ὠθεῖ, κινουὶν unc. incl. Torst.

de] sensibilité.

Mais, étant doué de sensibilité, il est nécessaire que ce corps soit simple ou composé. Or il n'est pas possible qu'il soit simple. [S'il l'était,] en effet, il ne posséderait pas le toucher, et il est nécessaire qu'il le possède. Ce dernier point résulte manifestement des considérations suivantes : Puisque l'animal est un corps animé, que tout corps est tangible, que le tangible est ce qui est sensible pour le toucher, il est nécessaire que le corps de l'animal soit doué du tact, pour que l'existence de l'animal soit sauvegardée. Car les autres sens, je veux dire l'odorat, la vue et l'ouïe, s'exercent [à distance,] par l'intermédiaire d'autres choses [que le corps de l'animal]. Mais, s'il n'en a pas la sensation, l'animal ne pourra pas saisir, étant touché, certaines des choses [qui le touchent], ni éviter les autres. Et, s'il en est ainsi, il sera impossible que l'animal subsiste. C'est pourquoi le goût, lui aussi, est comme un toucher ; car il a pour objet l'aliment, et c'est la substance tangible qui constitue l'aliment. Le son, la couleur ni l'odeur ne nourrissent et ne produisent ni accroissement, ni dépérissement. Ainsi, il est nécessaire que le goût soit une sorte de toucher, parce qu'il est le sens de ce qui est tangible et nutritif. Ces deux sens sont donc nécessaires à l'animal, et il est manifeste que, sans le toucher, il ne saurait y avoir d'animal. Les autres sens sont en vue du bien-être et, eux du moins, il n'est pas nécessaire qu'ils appartiennent à n'importe quel genre d'animaux, mais à certains [d'entre eux] seulement, je veux dire à celui qui possède la faculté de locomotion. Pour qu'il puisse se conserver, en effet, il faut qu'il sente, non seulement quand il est touché, mais aussi à distance. C'est ce qui aura lieu s'il est capable de sentir à travers un milieu, ce milieu étant mû et pâtissant sous l'influence du sensible, et l'animal sous l'influence de ce milieu. De même, en effet, que ce qui meut dans le lieu produit un changement [qui s'étend] jusqu'à une certaine limite ; que ce qui pousse rend une autre chose capable de pousser, et que le mouvement se transmet [ainsi] par un intermédiaire ; qu'en outre, le [moteur]

τὸ δ' ἔσχατον μόνον ὠθεῖται οὐκ ὥσαν, τὸ δὲ μέσον ἄμφω,
 435 ^a πολλὰ δὲ μέσα, οὕτω <καί> ἐπ' ἀλλοιώσεως, πλὴν ὅτι μένοντος
 ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ ἄλλοιοῖ, οἷον εἰ εἰς κηρὸν βάψει τις,
 μέχρι τούτου ἐκινήθη, ἕως ἔθαψεν· λίθος δὲ οὐδέν, ἀλλ'
 ὕδωρ μέχρι πόρρω· ὁ δ' ἀήρ ἐπὶ πλείστον κινεῖται καὶ
 5 ποιεῖ καὶ πάσχει, ἐὰν μένη καὶ εἰς ἤ· διὸ καὶ περὶ ἀνα-
 κλάσεως βέλτιον ἢ τὴν ὄψιν ἐξιοῦσαν ἀνακλᾶσθαι, τὸν ἀέρα
 πάσχειν ὑπὸ τοῦ σχήματος καὶ χρώματος, μέχρι περ οὐ
 ἂν ἢ εἰς, ἐπὶ δὲ τοῦ λείου ἐστὶν εἰς· διὸ πάλιν οὗτος τὴν ὄψιν
 κινεῖ, ὥσπερ ἂν εἰ τὸ ἐν τῷ κηρῷ σημεῖον διεδίδοτο μέχρι
 10 τοῦ πέρατος.

33. ὠθεῖν X.

435 a, 1. οὕτω δὴ ἐπ' vel οὕτω δὴ καὶ ἐπ' conji. Torst., οὕτω vel οὕτως καὶ
 ἐπὶ Them. Simpl. Philop. Soph. vet. transl., om. καὶ omnes codd., <καί>
 in textum recepit Bhl. || μένοντα VWX Trend., μένοντος etiam Philop. et, ut
 videtur, Them. || 2. ἄλλοιοῖ, οἷον] ἀλλ' οἷον S Poppelreuter, zur Psych. d.
 Arist. p. 17 || 3. τοῦ UX || 4. post πόρρω punctum Bek. Trend. Torst., colon
 Bhl., virgulam Susemihl, BJ. IX, 352 || 5. πάσχει καὶ ποιεῖ scribendum
 censet Essen², p. 66, eodem quo vulgata ordine legerunt etiam Them.
 Soph. || ἐὰν μένη καὶ εἰς ἤ unc. incl. Essen³ l. I. || μείνη SUxy Them. Phi-
 lop., μένη etiam Soph. || περὶ ἀνακλάσεως unc. incl. Torst., Essen³, p. 66,
 leg. Them. Philop. Soph. || 6. ἀνακλᾶσθαι LW Them. Philop. Soph. Trend.
 Torst. Bhl., reliqui κλάσθαι || 7. μέχρι περ... 8. ἐστὶν εἰς unc. incl. Essen³,
 l. I. || ἂν οὐ ἢ εἰς L, οὐ ἂν ἢ εἰς TWX Soph., reliqui omnes οὐ ἂν εἰς ἤ ||
 8. τελείου Xy || διότι T, διόπερ Soph. || πάλιν om. L, leg. Them. Philop. Soph.,
 πάλιν καὶ W || 9. ἐκίνη X.

primitif meut et pousse sans être poussé, tandis que le der-
 nier [mû] est seulement poussé et ne pousse pas, l'intermé-
 diaire étant à la fois les deux ([poussé et poussant]); qu'en-
 fin les intermédiaires sont nombreux, de même en est-il
 en ce qui concerne l'altération, sauf en ceci que l'altération
 a lieu [le sujet altéré] restant dans le même lieu. Ainsi,
 quand on a enfoncé un sceau dans de la cire, la cire a été
 mue jusque-là où on a enfoncé le sceau, la pierre ne le
 serait nullement, mais, [dans] l'eau, au contraire, [l'alté-
 ration se prolongerait] très loin. Quant à l'air, il est émi-
 nemment mobile, actif et passif, pourvu qu'il ne se dérobe
 pas et reste tout d'une pièce. C'est pourquoi, en ce qui
 concerne la réflexion [de la lumière], au lieu [de prétendre]
 que c'est le corps voyant qui sort [de l'œil] et qui est réflé-
 chi, il vaut mieux [dire] que l'air subit l'influence de la
 forme et de la couleur tant qu'il [ne se dérobe pas et] reste
 un [et tout d'une pièce]. Or, appliqué à une surface lisse,
 il est un et continu. C'est pourquoi cet air, à son tour, met
 en mouvement l'organe visuel, comme si le sceau im-
 primé dans la cire se transmettait jusqu'au fond [de celle-
 ci].

13.

Ὅτι δ' οὐχ οἷόν τε ἀπλοῦν εἶναι τὸ τοῦ ζῴου σῶμα, φανερόν, λέγω δ' οἷόν πύρινον ἢ ἀέρινον. ἄνευ μὲν γὰρ ἀφῆς οὐδεμίαν ἐνδέχεται ἄλλην αἰσθησιν ἔχειν· τὸ γὰρ σῶμα ἀπτικόν τὸ ἐμψυχον πᾶν, ὥσπερ εἴρηται. τὰ δὲ
 15 ἄλλα ἔξω γῆς αἰσθητήρια μὲν ἂν γένοιτο, πάντα δὲ τῷ δι' ἐτέρου αἰσθάνεσθαι ποιεῖ τὴν αἰσθησιν καὶ διὰ τῶν μεταξύ. ἢ δ' ἀφῆ τῷ αὐτῶν ἀπτεσθαι ἐστίν, διὸ καὶ τοῦνομα τοῦτο ἔχει. καίτοι καὶ τὰ ἄλλα αἰσθητήρια ἀφῆ αἰσθάνονται, ἀλλὰ δι' ἐτέρου· αὕτη δὲ δοκεῖ μόνη δι' αὐτῆς. ὥστε
 20 τῶν μὲν τοιούτων στοιχείων οὐθέν ἂν εἴη σῶμα τοῦ ζῴου. οὐδὲ δὴ γῆϊνον. πάντων γὰρ ἢ ἀφῆ τῶν ἀπτῶν ἐστίν ὥσπερ μεσότης, καὶ δεκτικόν τὸ αἰσθητήριον οὐ μόνον ὅσαι διαφοραὶ γῆς εἰσίν, ἀλλὰ καὶ θερμοῦ καὶ ψυχροῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀπτῶν ἀπάντων. καὶ διὰ τοῦτο τοῖς ὅστοις καὶ ταῖς
 25 θριξί καὶ τοῖς τοιούτοις μορίοις οὐκ αἰσθανόμεθα, ὅτι γῆς ἐστίν. καὶ τὰ φυτὰ διὰ τοῦτο οὐδεμίαν ἔχει αἰσθησιν, ὅτι γῆς ἐστίν· ἄνευ δὲ ἀφῆς οὐδεμίαν οἷόν τε ἄλλην ὑπάρχειν, τοῦτο δὲ τὸ αἰσθητήριον οὐκ ἐστίν οὔτε γῆς οὔτε ἄλλου τῶν στοιχείων οὐδενός.
 φανερόν τοίνυν ὅτι ἀνάγκη μόνης ταύτης στερισκόμενα
 5 τῆς αἰσθήσεως τὰ ζῶα ἀποθνήσκουσιν· οὔτε γὰρ ταύτην ἔχειν οἷόν τε μὴ ζῶον, οὔτε ζῶον ὃν ἄλλην ἔχειν ἀνάγκη πλὴν ταύτης. καὶ διὰ τοῦτο τὰ μὲν ἄλλα αἰσθητὰ

13. ἄλλην ἐνδέχεται SUV || 17. ἀπτῶν W, τῶν ἀπτῶν γ, αὐτῶν etiam Them. Simpl. Soph. 148, 21 || 18. καίτοι.... 19. αὐτῆς unc. incl. Essen², p. 67 || 19. ἐτέρων LV.

435 b, 1. αἰσθησιν ἔχει LW || 2. εἰσίν TVX || ἄλλην οἷόν τε VWγ, οἷόν τε ἄλλην etiam Soph. || 6. οἷόν τε μὴ ζῶον ὃν ἔχειν W, οἷόν τε ἔχειν μὴ ζῶον ὃν γ, οἷόν τε μὴ ζῶον ἔχειν αὐτὴν Soph., μὴ ἔχον οἷόν τε εἶναι ζῶον conl. Steinhart, οἷόν τε μὴ ἔχειν ζῶον conl. Hayduck, progr. Gryph. p. 7 || ὃν ante ἄλλην om. SUVγ Soph., ζῶον ὃν delendum esse censet Hayduck l. l. || 7. ταύτην UXy et T (supra posito ε).

CHAPITRE XIII

Qu'il n'est pas possible que le corps de l'animal soit simple, je veux dire qu'il soit fait, par exemple, de feu ou d'air, c'est ce qui est manifeste. S'il ne possède pas le toucher, en effet, il est impossible qu'il ait quelque autre sens que ce soit. Car, comme nous l'avons dit, tout corps animé est doué de sensibilité tactile. Les éléments autres que la terre peuvent, il est vrai, constituer des sensoria, mais qui, tous, produisent la sensation en s'exerçant par l'intermédiaire d'autre chose, et à travers les milieux. Mais le toucher s'exerce par contact des [sensibles] eux-mêmes, et c'est à cela qu'il doit son nom. Sans doute, les autres sensoria, eux aussi, fonctionnent par un contact, mais ce contact a lieu à travers autre chose [que le corps de l'animal]. Le toucher paraît seul, au contraire, sentir par lui-même. Par conséquent, aucun corps d'animal ne saurait être formé des éléments [qui sont] tels [que nous avons dit]. Il ne saurait, non plus, être fait de terre, car le toucher est comme un milieu entre tous les tangibles, et son organe peut recevoir, non seulement les qualités spécifiques de la terre, mais aussi le chaud, le froid et tous les autres tangibles. C'est pour cela que nous ne pouvons pas sentir avec les os, les cheveux et les autres organes de même nature, parce qu'ils sont faits de terre. Et c'est pour cela [encore] que les végétaux ne possèdent aucun sens, étant [aussi] formés de terre. Or, sans le toucher, il ne peut y avoir aucun autre [sens], et l'organe de celui-ci n'est fait ni de terre, ni d'aucun autre élément [pris tout seul].

Il est évident, par suite, qu'il est nécessaire que ce soit le seul sens dont, une fois privés, les animaux cessent de vivre. En effet, il n'est pas possible qu'un être qui le possède ne soit pas un animal, et il n'est pas nécessaire que, pour être un animal, il possède un autre sens que celui-là. Et c'est pour cela que les autres sensibles, par exemple

ταῖς ὑπερβολαῖς οὐ διαφθείρει τὸ ζῶον, οἷον χρῶμα
καὶ ψόφος καὶ ὀσμὴ, ἀλλὰ μόνον τὰ αἰσθητήρια, ἂν μὴ
10 κατὰ συμβεβηκός, οἷον ἂν ἅμα τῷ ψόφῳ ὥσιν γένηται
καὶ πληγὴ, καὶ ὑπὸ ὀραμάτων καὶ ὀσμῆς ἕτερα κινεῖται,
ἢ τῇ ἀφῆ φθείρει. καὶ ὁ χυμὸς δὲ ἢ ἅμα συμβαίνει
ἀπτικὸν εἶναι, ταύτῃ φθείρει. ἢ δὲ τῶν ἀπτῶν ὑπερβολή,
οἷον θερμῶν καὶ ψυχρῶν καὶ σκληρῶν, ἀναιρεῖ τὸ ζῶον.
15 παντὸς μὲν γὰρ ὑπερβολὴ αἰσθητοῦ ἀναιρεῖ τὸ αἰσθητήριον,
ὥστε καὶ τὸ ἀπτικὸν τὴν ἀφῆν, ταύτῃ δὲ ὠρίσται τὸ ζῆν.
ἄνευ γὰρ ἀφῆς δέδεικται ὅτι ἀδύνατον εἶναι ζῶον· διὸ ἢ
τῶν ἀπτῶν ὑπερβολὴ οὐ μόνον τὸ αἰσθητήριον φθείρει, ἀλλὰ
καὶ τὸ ζῶον, ὅτι ἀνάγκη μόνην ἔχειν ταύτην. τὰς δ' ἄλ-
20 λας αἰσθήσεις ἔχει τὸ ζῶον, ὥσπερ εἴρηται, οὐ τοῦ εἶναι
ἐνεκα ἀλλὰ τοῦ εἶναι, οἷον ὄψιν, ἐπεὶ ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι,
ὅπως ὄρα, ὅπως δ' ἐπεὶ ἐν διαφανεῖ, γεῦσιν δὲ διὰ τὸ
ἡδὺ καὶ λυπηρόν, ἵνα αἰσθάνηται τὸ ἐν τροφῇ καὶ ἐπιθυμῇ
καὶ κινῆται, ἀκοῆν δὲ ὅπως σημαίνηται τι αὐτῷ, γλωτταν
25 δὲ ὅπως σημαίνει τι ἑτέρῳ.

15. ὑπερβολὴ αἰσθητοῦ LW Them. Soph., αἰσθητικοῦ ὑπερβολὴ TUV, reliqui omnes αἰσθητοῦ ὑπερβολὴ || 16. διώρισται STUX, ὠρίσται etiam Soph. || ζῶον TX, ζῆν etiam Soph. || 22. ὅπως ὄρα post διαφανεῖ transponendum esse dubitanter conii. Susemihl, OEcon. p. 86 || δὲ διὰ] τε διὰ TVy Bek. Trend., δὲ etiam Soph. Torst. || 24. σημαίνη TUX, σημαίνει SVWy Soph. Bek. Trend., σημαίνηται (om. τι) L Torst., σημαίνηται τι etiam sine dubio Them. et vet. transl. || αὐτῷ restituit Torst., vulgo αὐτῷ || γλωτταν... 25. ἑτέρῳ unc. incl. Torst. Essen³, p. 68, leg. Them. Philop. Soph. et vet. transl.

la couleur, le son ou l'odeur, ne sauraient, par leur excès, détruire que les sensoria seulement, mais non pas l'animal, sauf par accident, comme dans le cas où, en même temps que le son, il se produirait une poussée et un choc, et encore [dans celui] où, soit les choses visibles, soit l'odeur, mettraient en mouvement d'autres choses qui seraient pernicieuses pour le toucher. De même, c'est en tant que [l'organe du] goût se trouve être, en même temps, tactile, que [la saveur] détruit [l'animal]. Mais l'excès des tangibles, par exemple celui du chaud, du froid ou du dur est pernicieux pour l'animal. L'excès de tout sensible, en effet, détruit le sensorium, de sorte que le tangible [excessif] détruit le toucher, et c'est par le toucher que la vie se définit, car nous avons démontré que, sans le toucher, il est impossible qu'il y ait animal. C'est pourquoi l'excès des tangibles détruit, non pas seulement le sensorium, mais aussi l'animal, parce que c'est le seul sens dont il est nécessaire qu'il soit doué. Quant aux autres sens, l'animal les possède, comme nous l'avons dit, non pas pour être mais pour bien être. [Telle est,] par exemple, la vue, laquelle, comme [il est destiné à vivre] dans l'eau, dans l'air et, d'une manière générale, dans le diaphane, il possède pour voir [à travers ces milieux]; le goût, [dont il est doué] en vue [des sensations] de l'agréable et du pénible, afin de pouvoir sentir ces qualités dans l'aliment, et [, par suite,] désirer et se mouvoir; l'ouïe pour que quelque chose puisse lui être exprimé, et la langue pour qu'il puisse exprimer quelque chose à autrui.

CODICIS E FRAGMENTA RECENSIONIS A VULGATA DIVERSAE

I.

lib. II, 412 a, 3-12. E. fol. 186 v°.

Ἐπεὶ δὲ τὰ παραδεδομένα περὶ ψυχῆς παρὰ τῶν ἄλλων, ἐφ' ὅσον ἕκαστος ἀπεφήνατο τῶν πρότερον, εἴρηται σχεδόν, νῦν ὡσπερ ἐξ ἀρχῆς πάλιν ἐπανίωμεν πειρώμενοι διορίσαι τί ἐστὶν ἡ ψυχὴ καὶ τίς ἂν εἴη λόγος αὐτῆς κοινότατος· χωρίζομεν δὴ τὰς μὲν οὐσίας ἀπὸ τῶν ὄντων τῶν ἄλλων· τῆς δὲ οὐσίας τὸ μὲν ὡς ὕλην λέγεσθαι τίθεμεν, ὃ καθ' αὐτὸ <μὲν οὐκ ἔστι τόδε τι, τὸ> δὲ ἡ μορφή, τὸ δ' ἐκ τούτων. ἔστι δ' ἡ μὲν ὕλη δυνάμει, τὸ δ' εἶδος ἐντελέχεια, αὕτη δ' ὑπάρχει διχῶς, ἢ γὰρ ὡς ἡ ἐπιστήμη, ἢ ὡς τὸ θεωρεῖν, οὐσίαι δὲ μάλιστα δοκοῦσιν εἶναι τὰ σώματα καὶ τούτων τὰ φυσικά· ἀρχαὶ γὰρ.....

II.

lib. II, 414 b, 13-416 a, 9.

E. fol. 1 r°.

Ὁ δὲ χυμὸς ὡσπερ ἡδυσμα τούτοις ἐστίν· διόπερ ὅσα ἔχει τῶν ζώων ἀφήν, πᾶσιν ὑπάρχει καὶ ὄρεξις. περὶ δὲ φαντασίας ἄδηλον καὶ ὕστερον ἐπισκεπτέον. ἐνίοις δὲ ταῦτά τε ὑπάρχει καὶ τὸ κατὰ τόπον κινητικόν, τοῖς δ' ἔτι πρὸς τούτοις διάνοια καὶ νοῦς, οἷον ἀνθρώπων καὶ εἴ τι ἄλλο.

I. 7. μὲν οὐκ ἔστι τόδε τι, τὸ supplevit Torst.

II. 5. τούτοις καὶ E Bus.

ζῶον ἕτερόν ἐστι τοιοῦτον ἢ καὶ τιμιώτερον. δῆλον οὖν ὡς ὁμοίως σχήματος καὶ ψυχῆς εἰς ἂν εἴη λόγος. οὔτε γὰρ ἐκεῖ σχῆμα παρὰ τρίγωνόν ἐστι καὶ τὰ ἐφεξῆς, οὔτ' ἐνταῦθα ψυχὴ παρὰ τὰς εἰρημένους. γένοιτο δ' ἂν καὶ ἐπὶ τῶν σχημάτων λόγος, ὃς ἐφαρμόσει μὲν πᾶσιν, οὐκ ἔσται μέντοι ἴδιος οὐθενὸς σχήματος. ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ ταῖς εἰρημέναις ψυχαῖς. διὸ γελοῖον ζητεῖν τὸν κοινὸν λόγον καὶ ἐπ' ἄλλων καὶ ἐπὶ τούτων, ὃς οὐκ ἔσται οὐθενὸς τῶν ὄντων ἴδιος, οὐδὲ κατὰ τὸ οἰκείον καὶ ἄτομον εἶδος, τὸν τοιοῦτον ἀφέντας.

15 παραπλησίως δὲ ὡσπερ καὶ ἐπὶ τῶν σχημάτων, ἔχει καὶ τὰ περὶ τὴν ψυχὴν· αἰεὶ γὰρ ἐν τῷ ἐφεξῆς ὑπάρχει δυνάμει τὸ πρότερον ἐπὶ τε τῶν σχημάτων καὶ ἐπὶ τῶν ἐμψύχων, λέγω δ' ὡσπερ ἐν τετραγώνῳ μὲν τρίγωνον, ἐν αἰσθητικῷ δὲ τὸ θρηπτικόν. ὡστε καὶ καθ' ἕκαστον δεῖ ζητεῖν τίς ἢ ἐκάστου ψυχῆ, οἷον τίς φυτοῦ

20 καὶ τίς ἀνθρώπου καὶ τίς θηρίου. διὰ τίνα δ' αἰτίαν τῷ ἐφεξῆς οὕτως ἔχουσι, σκεπτέον. ἄνευ μὲν γὰρ τοῦ θρηπτικοῦ οὐθέν ἐστὶν αἰσθητικόν· τοῦ δ' αἰσθητικοῦ χωρίζεται τὸ θρηπτικόν, οἷον ἐν τοῖς φυτοῖς. πάλιν δ' ἄνευ τοῦ ἀπτικοῦ οὐδεμία τῶν ἄλλων αἰσθήσεων, ἀφ' ἧς δ' ἄνευ τῶν ἄλλων ὑπάρχει·

25 πολλὰ γὰρ ἐστὶ τῶν ζῶων, ἃ οὔτ' ὄψιν ἔχει οὔτ' ἀκοήν. καὶ τῶν αἰσθητικῶν δὲ κινήσεις τοῖς μὲν ὑπάρχει τοῖς δ' οὐχ ὑπάρχει· τελευταῖον δὲ διάνοια καὶ λογισμὸς· οἷς μὲν γὰρ ὑπάρχει λογισμὸς, καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον τῶν εἰρημένων, οἷς δ' ἐκείνων ἕκαστον, οὐ πᾶσιν ὑπάρχει λογισμὸς. ἀλλὰ τὰ

30 μὲν οὐδὲ φαντασίαν ἔχει μόνον. ὅτι μὲν οὖν ὁ περὶ τούτων ἐκάστου λόγος οἰκειότατος περὶ ψυχῆς ἐστὶ, δῆλον.

IV. Ἀνάγκη δὲ τὸν περὶ τούτων μέλλοντα πραγματεῦσθαι λαβεῖν τί ἕκαστον αὐτῶν ἐστὶν, εἴθ' οὕτω περὶ τῶν ἐχομένων καὶ τῶν ἄλλων ποιῆσθαι τὴν ἐπίσκεψιν. εἰ δὲ δεῖ

35 λέγειν τι ἕκαστον, οἷον τί τὸ νοητικόν ἢ τί τὸ αἰσθητικόν ἢ θρηπτικόν, πρότερον λεκτέον τί τὸ νοεῖν καὶ τί τὸ αἰσθάνεσθαι· αἰ γὰρ πράξεις καὶ αἰ ἐνέργειαι πρότεραι κατὰ τὸν λόγον εἰσὶ τῶν δυνάμεων. ἀλλὰ μὴν εἴ γε ταῦτα πρότερον ἔτι

8. παρὰ τὸ τρ. conl. Torst. || 10. μὲν om. E || 20. 21. τὸ ἐφ. E.

τούτων διοριστέον τὰ ἀντικείμενα, οἷον περὶ τροφῆς καὶ αἰσθητοῦ καὶ νοητοῦ διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν. ὡστε πρῶτον

40 περὶ τροφῆς καὶ γεννήσεως λεκτέον· αὕτη γὰρ ἡ ψυχὴ καὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει, πρώτη δὲ καὶ κοινοτάτη ψυχῆς ἐστὶ δύναμις, καθ' ἣν ὑπάρχει τὸ ζῆν πᾶσιν. ἧς ἔργον ἐστὶ γέννησις καὶ τὸ χρῆσθαι τροφῇ· τοῦτο γὰρ ἔργον μάλιστα φυσικὸν πᾶσι τοῖς ζῶσιν, ὅσα μὴ ἀτελῆ ἢ πηρώματά ἐστίν, ἢ αὐτό-

45 ματον ἔχει τὴν γένεσιν, τὸ ποιῆσαι οἷον αὐτὸ ἕτερον, ζῶον μὲν ζῶα, φυτὸν δὲ φυτά, ἵνα τοῦ αἰεὶ καὶ τοῦ θεοῦ μετέχη ἕκαστον ὃν δύναται τρόπον· πάντα γὰρ ἐκείνου ὀρέγεται, κακείνου ἕνεκα πράττει ὅσα πράττει κατὰ φύσιν. τὸ γὰρ οὐ ἕνεκα διττόν, τὸ μὲν οὐ, τὸ δὲ φ· ἐπεὶ οὖν οὐ τῇ συνεχείᾳ τοῦ αἰεὶ καὶ τοῦ

50 θεοῦ δύναται κοινωνεῖν· οὐ γὰρ ἐνδέχεται τὸ αὐτὸ αἰεὶ ἀριθμῶ εἶναι οὐθέν τῶν φθαρτῶν· ὃν τρόπον ἐπιβάλλει, τοῦτον ἕκαστον θιγγάνει, τὸ μὲν μᾶλλον, τὸ δὲ ἥττον· καὶ διαμένει οὐκ αὐτό, ἀλλ' οἷον αὐτὸ, ἀριθμῶ μὲν οὐχ ἓν, εἶδει δ' ἓν. ἐστὶ δ' ἡ ψυχὴ ἀρχὴ τοῦ ζῶντος σώματος, ἀλλ' ἡ ἀρχὴ καὶ τὸ αἴτιον

55 λέγεται πολλαχῶς. ὁμοίως δ' ἡ ψυχὴ τοὺς τρεῖς τρόπους αἰτία τοὺς διορισμένους· καὶ γὰρ ὄθεν ἡ κινήσεις καὶ οὐ ἕνεκα καὶ ὡς οὐσία τῶν ἐμψύχων σωμάτων ἐστὶν ἡ ψυχὴ. ὅτι μὲν οὖν ὡς οὐσία δῆλον· τοῦ γὰρ εἶναι ἡ οὐσία αἴτιον πᾶσι, τὸ δὲ ζῆν τοῖς ζῶσι τὸ εἶναι ἐστὶν, αἴτιον δὲ καὶ ἀρχὴ ἡ

60 ψυχὴ τούτου ἐστίν. φανερόν δὲ καὶ ὡς τὸ οὐ ἕνεκα ἡ ψυχὴ· καὶ γὰρ ἡ φύσις ἕνεκά του ποιεῖ ὡσπερ ὁ νοῦς, καὶ τοῦτ' ἐστὶν αὐτῆς τὸ τέλος. καὶ ἡ ψυχὴ τοιοῦτον ἐν τοῖς κατὰ φύσιν, καὶ πᾶν τὸ σῶμα ὄργανον τῇ ψυχῇ· ὡσπερ δὲ τὸ τῶν ζῶων, καὶ τὸ τῶν φυτῶν. ἀλλὰ μὴν καὶ ὄθεν ἡ κινήσεις

65 πρῶτον ἢ κατὰ τόπον, τοῦτό ἐστι ψυχὴ· ἀλλ' οὐ πᾶσι τοῖς ζῶοις ἡ τοιαύτη ὑπάρχει δύναμις. ἔτι δ' ἀλλοίωσις καὶ αὔξησις κατὰ ψυχὴν· ἡ μὲν γὰρ αἰσθησις δοκεῖ τις ἀλλοίωσις εἶναι, μὴ ἔχον δὲ ψυχὴν οὐθέν ἂν αἰσθοίτο. ὁμοίως δὲ καὶ περὶ αὔξεσεως καὶ φθίσεως ἔχει· οὐθέν γὰρ αὔξάνεται οὐδὲ

70 φθίνει φυσικῶς μὴ τρεφόμενον, οὐδὲ τρέφεται μὴ ζωῆς με-

42. πρώτη καὶ κοινοτάτη ψυχῆς δ' ἐστὶ E || 50. οὖν et ουτη incerta Torst., γοῦν οὐκέτι (? semideletum) Bus. || 56. ὁμοίως E || 65. ἢ ante κινήσεις om. E.

τέχον. ἀλλὰ τοῦτο Ἐμπεδοκλῆς οὐκ εἴρηκεν ὀρθῶς, προστιθείς
τὴν αὐξησιν συμβαίνειν τοῖς φυτοῖς κάτω μὲν διὰ τὸ τὴν
γῆν φύσει οὕτω φέρεσθαι, ἄνω δὲ διὰ τὸ πῦρ. οὔτε γὰρ
75 τὸ κάτω καὶ ἄνω λαμβάνει ὀρθῶς· οὐ γὰρ τὸ αὐτὸ ἐκάστου
τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω καὶ τοῦ παντός· ἀλλ' ὡς ἡ κεφαλὴ τῶν
ζώων, οὕτως ἡ ῥίζα τῶν φυτῶν ἐστίν· τὸ δὲ αὐτὸ δεῖ λέγειν
ὄργανον, ὧν ἂν ἦ τὸ αὐτὸ ἔργον. ἔτι δὲ τί τὸ συνέχον εἰς
τὰναντία φερομένων; τοῦτο γὰρ αἴτιον τὸ τῆς αὐξήσεως καὶ
80 τροφῆς· εἰ δὲ μή, οὐθέν κωλύσει δι — —.

III.

lib. II, 421 a, 5 — 422 a, 23.

E. fol. II r^o.

ὅτι οὐδέχονται τὸν ἀέρα οὐδ' ἀναπνεύουσιν· δι' ἣν δ'
αἰτίαν ἕτερος ἐστὶ περὶ αὐτῶν λόγος. Περὶ δὲ ὀσμῆς καὶ
τοῦ ὄσφραντοῦ οὐκ ἔστι ῥῥῶδιον διορίσαι ὁμοίως τοῖς εἰρημέ-
νοῖς αἰσθητοῖς, τί ἐστὶν ἡ ὀσμὴ οὕτως ὡς ὁ φόρος καὶ τὸ φῶς,
5 αἴτιον δ' ὅτι οὐκ ἔχομεν ἀκριβῆ ταύτην τὴν αἴσθησιν, ἀλλὰ
χειρίστα ὀσμάται ἄνθρωπος τῶν ζώων, καὶ οὐδεμίαν ἄνευ
τοῦ λυπηροῦ καὶ ἡδέος δύναται αἰσθῆσθαι ὀσμῆν, ὡς τοῦ αἰ-
σθητηρίου ὄντος οὐκ ἀκριβοῦς. ὥσπερ οὖν τοῖς σκληροφθάλ-
μοις ἀδήλους εἰκὸς εἶναι τὰς διαφορὰς τῶν χρωμάτων καὶ
10 συγκεχυμένας, ἀλλὰ τῷ φοβερῷ καὶ τῷ ἀρόθῳ διορίζειν μόνον,
οὕτω καὶ τὰ περὶ τὰς ὀσμάς τοῖς ἀνθρώποις, ἐπεὶ εἰσὶ
τε ἀνάλογον ἔχειν πρὸς γεῦσιν καὶ ὅμοια τὰ εἶδη τῶν
χυμῶν τοῖς τῆς ὀσμῆς, ἀλλὰ τὴν γεῦσιν ἔχομεν ἀκριβεστέραν
διὰ τὸ εἶναι ἀφῆν τινὰ αὐτῆν· ταύτην δ' ἔχει τὴν αἰ-
15 σθησιν ἀκριβεστάτην ἄνθρωπος· ἐν μὲν γὰρ ταῖς ἄλλαις
λείπεται πολλῶν ζώων, τῶν δ' ἀπτῶν αἰσθάνεται μάλιστα
ἀκριβῶς. διὸ καὶ φρονιμώτατον τῶν ζώων ἐστίν. σημείον
δὲ· καὶ γὰρ αὐτῶν τῶν ἀνθρώπων εὐφρεῖς, οἱ δ' ἀφρεῖς
εἰσὶ παρ' οὐδὲν αἰσθητήριον ἕτερον ἀλλὰ παρὰ τοῦτο. ὧν
20 μὲν γὰρ ἡ σάρξ μαλακὴ, εὐφρεῖς, οἱ δὲ σκληρόσαρκοι ἀφρεῖς

III. 14. ταύτην om. E || 19. τοῦτο] ταύτην E || 20. ἡ σάρξ E Bus., ἡ om.
E Torst.

τὴν διάνοιαν. ἔστι δ' ὥσπερ χυμὸς ὁ μὲν γλυκὺς ὁ δὲ πικρὸς,
καὶ ὀσμαὶ τὸν αὐτὸν ἔχουσαι τρόπον. ἀλλὰ τὰ μὲν ἔχει τὴν
ἀνάλογον ὀσμῆν καὶ χυμὸν, τὰ δὲ τούναντίον. ὁμοίως δὲ καὶ
ὄριμεῖα καὶ αὐστηρὰ καὶ ὀξεῖα καὶ λιπαρὰ ἐστὶν ὀσμῆ.
ἀλλ' ὥσπερ εἴρηται διὰ τὸ μὴ σφόδρα διαδήλους εἶναι 25
τὰς ὀσμάς ὥσπερ τοὺς χυμούς, ἀπὸ τούτων εἴληφε τὰ ὀνό-
ματα καθ' ὁμοιότητα τῶν πραγμάτων· ἡ μὲν γλυκεῖα κρό-
κου καὶ μέλιτος, ἡ δὲ ὄριμεῖα θύμου καὶ τῶν τοιούτων·
τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων. ἔστι δ' ὥσπερ
καὶ ἡ ἀκοή καὶ ἐκάστη τῶν αἰσθήσεων τοῦ τε ἀκουστοῦ 30
καὶ ἀνηκούστου καὶ ὄρατοῦ καὶ ἀοράτου, καὶ ἡ ὄσφρη-
σις τοῦ ὄσφραντοῦ καὶ ἀνοσφράντου. ἀνοσφραντον δὲ τὸ μὲν
παρὰ τὸ ὄλως ἀδύνατον ἔχειν ὀσμῆν, τὸ δὲ μικρὰν ἔχον
καὶ τὸ φαύλην, ὥσπερ τὸ ἄγευστον ὡσαύτως λέγεται. ἔστι δὲ
καὶ ἡ ὄσφρησις διὰ τοῦ μεταξύ, οἷον ὕδατος καὶ ἀέρος· καὶ 35
γὰρ τὰ ἐνυδρὰ φαίνεται αἰσθανόμενα ὀσμῆς, καὶ τὰ ἐναίμα
καὶ ἄναιμα ὁμοίως, ὥσπερ καὶ τὰ ἐν τῷ ἀέρι· καὶ γὰρ
τούτων ἐνία πόρρωθεν ἀπαντᾷ πρὸς τὴν τροφὴν αἰσθανό-
μενα τὴν ὀσμῆν· διὸ καὶ ἔχει ἀπορίαν εἰ πάντα μὲν ὡσαύτως
ὀσμάται, ὁ δ' ἄνθρωπος ἀναπνέων μὲν, μὴ ἀναπνέων δὲ 40
ἀλλ' ἢ κατέχων τὸ πνεῦμα ἢ ἐκπνέων οὐκ ὀσμάται, οὔτε
πόρρω οὐτ' ἐγγύς, οὐδ' ἂν ἐπιθῆ τις εἰς τὸν μυκτῆρα ἐντός.
καὶ τὸ μὲν ἐπ' αὐτῷ τῷ αἰσθητηρίῳ τιθέμενον ἀναίσθητον
εἶναι κοινὸν πάντων· ἀλλὰ τὸ ἄνευ τοῦ ἀναπνεῖν μὴ αἰσθά-
νεσθαι ἴδιον ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων ἐστίν· τοῦτο δὲ πειρωμένῳ 45
δῆλον. εἰ οὖν τὰ ἄναιμα μὴ ἀναπνεῖ, ἕτερον ἂν τινα ἔχοι
αἰσθησιν παρὰ τὰς λεγομένας. ἀλλ' εἴπερ τῆς ὀσμῆς αἰσθά-
νεται ἀδύνατον· ἡ γὰρ τοῦ ὄσφραντοῦ καὶ εὐώδους καὶ οὐσώ-
δους αἰσθησις ὄσφρησις ἐστίν· φαίνεται δὲ καὶ φθειρόμενα
ὑπὸ τῶν ἰσχυρῶν ὀσμῶν ὑπ' ὧνπερ καὶ ἄνθρωπος, οἷον ἀσφάλ- 50
του καὶ θείου καὶ τῶν τοιούτων, ὄσφραίνεσθαι μέντοι νῦν ἀναγ-
καῖον, ἀλλ' οὐκ ἀναπνεῖν. ἀλλ' εἴκει διαφέρειν τὸ αἰσθητή-
ριον τοῦτο τοῖς ἀνθρώποις πρὸς τὸ τῶν ἄλλων ζώων, ὥσπερ

26. ἀπὸ τε E || 27. καὶ ὁμοιότητα E || 40. μὲν om. E.

καὶ τὰ ὄμματα πρὸς τὰ τῶν σκληροφθάλμων· τὰ μὲν γὰρ
 55 ἔχει πῶμα καὶ ὡσπερ ἔλυτρον τὰς βλεφαρίδας, ἅς ἂν μὴ
 ἀνασπάσῃ καὶ κινήσῃ, οὐχ ὄρα· τὰ δὲ σκληρόφθαλμα οὐκ
 ἔχει, ἀλλ' εὐθύς ὄρα, ὅτι ἂν τεθῆ ἐν τῷ διαφανεῖ· οὕτω
 καὶ τὸ ὄσφραντικὸν αἰσθητήριον τοῖς μὲν ἀκάλυφον εἶναι,
 ὡσπερ τὸ ὄμμα, τοῖς δὲ δεχομένοις τὸν ἀέρα ἔχειν ἐπικάλυμμα,
 60 ὃ ἀναπνεόντων ἀποκαλύπτεσθαι, διευρυνομένων τῶν φλεβῶν
 καὶ τῶν πόρων. καὶ διὰ τοῦτο τὰ ἀναπνεόντα ἐν τῷ ὑγρῷ
 οὐκ ὀσμᾶται, ὅτι ἀνάγκη ἀναπνεύσαντα ὄσφρανθῆναι, ἐν δὲ
 τῷ ὑγρῷ ἀδύνατον τοῦτο ποιεῖν. ἔστι δ' ἡ ὀσμὴ τοῦ ξηροῦ
 ὡσπερ ὁ χυμὸς τοῦ ὑγροῦ· τὸ δ' ὄσφραντικὸν αἰσθητήριον
 65 δυνάμει τοιοῦτον.

Τὸ δὲ γευστὸν ἐστὶν ἄπτὸν τι καὶ τοῦτο αἷτιον τοῦ
 μὴ εἶναι αἰσθητὸν διὰ τοῦ μεταξὺ ἀλλοτριῦ ὄντος σώμα-
 τος· οὐδὲ γὰρ ἡ ἀφή. καὶ τὸ σῶμα, ἐν ᾧ ὁ χυμὸς, τὸ γευ-
 στὸν, ἐν ὑγρῷ ὡς ὕλη· τοῦτο δ' ἄπτὸν τι. διὸ καὶ εἰ ἐν
 70 ὕδατι εἴημεν, αἰσθανόμεθα ἐμβληθέντος γλυκέος, οὐ διὰ
 τοῦ μεταξὺ δὲ ἡμῖν ἡ αἰσθησις, ἀλλὰ τῷ μιγθῆναι τῷ ὑγρῷ,
 ὡσπερ ποτῶ· τὸ δὲ χρῶμα οὐχ οὕτως ὄραται τῷ μίγνυσθαι
 οὐδὲ ταῖς ἀπορροαῖς. ὡς μὲν οὖν τὸ μεταξὺ οὐθέν ἐστιν· ὡς
 δὲ χρῶμα τὸ ὄρατόν, οὕτω γευστὸν χυμὸς. οὐθέν δὲ ποιεῖ αἰσθη-
 75 σιν χυμοῦ ἄνευ ὑγρότητος, ἀλλ' ἔχει ἐνεργεῖα ἢ δυνάμει ὑγρό-
 τητα, οἷον τὸ ἀλμυρὸν· τηκτόν τε γὰρ αὐτὸ καὶ συντητικὸν
 τῆς γλώττης. ὡσπερ δὲ καὶ ἡ ὄψις ἐστὶ τοῦ τε ὄρατου καὶ
 τοῦ ἀοράτου (ὁ γὰρ σκότος ἀόρατος, κρίνει δὲ καὶ τοῦτον ἡ
 ὄψις), ἔτι τοῦ λίαν λαμπροῦ (καὶ γὰρ τοῦτό πως ἀόρατον,
 80 ἄλλον τρόπον καὶ ὁ σκότος), ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἀκοή ψόφου
 τε καὶ σιγῆς, ὧν τὸ

62. ἀναπνεύσαντος E || 63. τοῦτο om. E || 64. τὸ αἰσθητήριον τὸ δυν. E || 70.
 αἰσθανοίμεθ' ἂν con. Torst. || 74. τὸ γευστὸν con. Torst.

IV.

lib. II, 423 b, 8—424 b, 18. E. fol. 196 r.

εἴρηται πρότερον ὅτι καὶ δι' ὑμένοιο ἂν πάντων αἰσθανοί-
 μεθα τῶν ἄπτων, καὶ εἰ λανθάνοι διείργων, ὁμοίως ἂν ἔχοι-
 μεν ὡσπερ νῦν ἐν τῷ ὕδατι καὶ ἐν τῷ ἀέρι· δοκοῦμεν γὰρ
 αὐτῶν θιγγάνειν καὶ οὐθέν εἶναι διὰ μέσου. ἀλλὰ διαφέρει τούτῳ
 τὰ ἄπτα τῶν ὄρατῶν καὶ ψοφητικῶν, ὅτι ἐκείνων αἰσθανόμεθα
 5 τῷ τὸ μεταξὺ ποιεῖν τι ἡμᾶς, τῶν δ' ἄπτων οὐχ ὑπὸ τοῦ με-
 ταξὺ ἀλλ' ἅμα τῷ μεταξὺ, ὡσπερ οἱ διὰ τῆς ἀσπίδος πλη-
 γέντες· οὐδὲ γὰρ ἡ ἀσπίς πληγεῖσα ἐπάταξεν, ἀλλ' ἅμα ἀμ-
 φοῖν συνέθη πληγῆναι. ὅλως δ' ἔοικε καὶ ἡ σὰρξ καὶ ἡ γλώττα,
 ὡς ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ πρὸς τὴν ὄψιν καὶ τὴν ἀκοήν καὶ 10
 ὄσφρησιν ἔχουσιν, οὕτως ἔχειν πρὸς τὸ αἰσθητήριον ὡσ-
 περ ἐκείνων ἕκαστον. αὐτοῦ δὲ τοῦ αἰσθητηρίου ἀπτομένου
 οὐτ' ἐκεῖ οὐτ' ἐνταῦθα γένοιτ' ἂν αἰσθησις. οἷον εἴ τις τὸ
 σῶμα τὸ λευκὸν ἐπὶ τοῦ ὄμματος θεῖη τὸ ἔσχατον. ἢ καὶ δῆλον
 15 ὅτι ἐντὸς τὸ τοῦ ἄπτου αἰσθητικόν. οὕτω γὰρ ἂν συμβαί-
 νοι ὅπερ ἐπὶ τῶν ἄλλων· ἐπιτιθεμένου γὰρ ἐπὶ τὸ αἰσθητή-
 ριον οὐκ αἰσθάνεται, ἐπὶ δὲ τὴν σάρκα ἐπιτιθεμένου αἰσθά-
 νεται· ὥστε μεταξὺ ἄρα τοῦ ἄπτικοῦ ἡ σὰρξ. ἄπται μὲν οὖν
 εἰσὶν αἱ διαφοραὶ τοῦ σώματος ἢ σῶμα· λέγω δὲ διαφοράς,
 αἱ τὰ στοιχεῖα διορίζουσι, θερμὸν καὶ ψυχρὸν καὶ ξηρὸν καὶ 20
 ὑγρὸν, περὶ ὧν εἴρηται πρότερον ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων. τὸ δὲ
 αἰσθητήριον αὐτῶν τὸ ἄπτικόν, καὶ ἐν ᾧ ἡ καλουμένη ἀφή ὑπάρ-
 χει πρώτῳ, τὸ δυνάμει τοιοῦτόν ἐστι μόνον· τὸ γὰρ αἰσθά-
 νεσθαι πάσχειν τί ἐστιν· ὥστε τὸ ποιοῦν οἷον αὐτὸ ἐνεργεῖα,
 τοιοῦτον ποιεῖ ἐκεῖνο τὸ δυνάμει ὄν. διὸ τοῦ ὁμοίως θερμοῦ 25
 ἢ ψυχροῦ ἢ σκληροῦ ἢ μαλακοῦ οὐκ αἰσθανόμεθα, ἀλλὰ
 τῶν ὑπερβολῶν, ὡς ἂν τῆς αἰσθήσεως οἷον μεσότητός τινος
 οὔσης τῆς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ἐναντιώσεως. καὶ διὰ τοῦτο κρί-
 νει τὰ αἰσθητά. τὸ γὰρ μέσον κριτικόν· γίνεται γὰρ πρὸς

IV. 8. οὐδέ] οὔτε E || 20. αἰς E || 24. οἷον om. E || 27. ὡς ἂν τοῦ αἰσθητηρίου
 τῆς αἰσθήσεως E || 29. κριτικόν· γίνεται γὰρ πρὸς om. E.

30 ὁποτερονούν αὐτῶν θάτερον τῶν ἄκρων · καὶ δεῖ ὡςπερ τὸ μέλλον λευκοῦ αἰσθάνεσθαι ἢ μέλανος μηδέτερον εἶναι ἐνεργεία, ἀλλὰ δυνάμει, οὕτω δὴ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων καὶ ἐπὶ τῆς ἀφῆς μήτε θερμὸν μήτε ψυχρὸν. ἐτι δ' ὡςπερ τοῦ τε ὄρατου καὶ τοῦ ἀράτου ἦν πως ἡ ὄψις, ὁμοίως δὲ καὶ αἱ ἄλλαι τῶν ἀντικειμένων, οὕτω καὶ ἡ ἀφή τοῦ ἀπτοῦ καὶ ἀνάπτου · ἀνάπτου δὲ τὸ τε μικρὰν πάμπαν ἔχον διαφορὰν τῶν ἀπτῶν, οἷον πέπονθεν ὁ ἀήρ, καὶ αἱ ὑπερβολαὶ τῶν ἀπτῶν, ὡςπερ τὰ φθαρτικά. καθ' ἑκάστην μὲν οὖν αἴσθησιν εἴρηται ὡς ἐν τύπῳ εἰπεῖν.

40 Καθόλου δὲ περὶ πάσης αἰσθήσεως δεῖ λαβεῖν ὅτι ἡ μὲν αἴσθησις ἐστὶ τὸ δεκτικὸν τῶν αἰσθητῶν ἄνευ τῆς ὕλης, οἷον ὁ κηρὸς τοῦ δακτυλίου ἄνευ τοῦ σιδήρου καὶ τοῦ χρυσοῦ δέχεται τὸ σημεῖον, λαμβάνει δὲ τὸ χαλκοῦν ἢ χρυσοῦν σημεῖον, ἀλλ' οὐχ ἢ χαλκὸς ἢ χρυσός. ὁμοίως δὲ 45 καὶ ἡ αἴσθησις ἐκάστη ὑπὸ τοῦ ἔχοντος χροῶμα ἢ ψόφον ἢ γυμὸν πάσχει, ἀλλ' οὐχ ἢ ἑκάστον ἐκείνων λέγεται, ἀλλ' ἢ τοιόνδε καὶ κατὰ τὸν λόγον. αἰσθητήριον δὲ πρῶτον, ἐν ᾧ ἡ τοιαύτη δύναμις. ἐστὶ μὲν οὖν τὸ αὐτό, τὸ δ' εἶναι ἕτερον · μέγεθος μὲν γὰρ ἂν τι εἴη τὸ αἰσθανόμενον · οὐ μέντοι 50 τό γε αἰσθητικῶς εἶναι ἢ αἰσθῆσαι μεγέθει ἐστὶν εἶναι, ἀλλὰ λόγος τις καὶ δυνάμις ἐκείνου. φανερόν δ' ἐκ τούτων καὶ διὰ τί ποτε τῶν αἰσθητῶν αἱ ὑπερβολαὶ φθείρουσι τὰς αἰσθήσεις · ἂν γὰρ ἢ ἡ κίνησις ἰσχυροτέρα τοῦ αἰσθητηρίου, λύεται ὁ λόγος, τοῦτο δ' ἦν αἴσθησις, ὡςπερ ἀνεῖ ἡ συμφω- 55 νία καὶ ὁ τόνος σφόδρα κρουομένων τῶν χορδῶν. καὶ διὰ τί ποτε τὰ φυτὰ οὐκ αἰσθάνεται, ἔχοντά τι μόριον ψυχικὸν καὶ πάσχοντα ὑπὸ τῶν ἀπτῶν · καὶ γὰρ φύχεται καὶ θερμαίνεται · αἴτιον δὲ τὸ μὴ ἔχειν μεσότητά, μηδὲ τοιαύτην ἀρχήν, οἷαν τὰ εἶδη τῶν αἰσθητῶν δέχεσθαι, ἀλλὰ 60 μετὰ τῆς ὕλης πάσχειν. ἀπορήσειε δ' ἂν τις, ἄρα πάθει ἂν ὑπ' ὁσμῆς τὸ μὴ δυνάμενον ὀσφρανθῆναι, ἢ ὑπὸ χρώματος τὸ μὴ δυνάμενον ἰδεῖν · ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων. εἰ δ' ἡ

32. δὴ] δὲ E || 37. ἀπτῶν ἀναπτο: ὡςπερ E || 54. ἦν ἢ con. Torst. || 59. οἷον E || 61. ἢ om. E.

ὁσμὴ τὸ ὀσφραντόν, εἴ τι ποιεῖ, τὴν ὀσφρησιν ποιεῖ ὁσμῆ. ὥστε οὐθὲν πάσχειν τῶν ἀδυνάτων ὀσφρανθῆναι. ὁ δ' αὐτός λόγος καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων · οὐδὲ τῶν δυνατῶν, ἀλλ' ἢ 65 αἰσθητικὸν ἑκάστον. ἀμα δὲ δῆλον καὶ οὕτως. οὔτε γὰρ ψόφος οὔτε τὸ φῶς καὶ σκότος οὔτε ἡ ὁσμὴ οὐθὲν ποιεῖ τὰ σώματα, ἀλλ' ἐν οἷς ἐστίν, οἷον ἀήρ ὁ μετὰ τῆς βροντῆς διέστησε τὸ ξύλον. ἀλλὰ δὴ τὰ ἀπτά καὶ οἱ γυμοὶ ποιοῦσιν · εἰ γὰρ μή, ὑπὸ τίνος ἂν πάσχοι τὰ ἄψυχα ἢ ἀλλοιοῖτο; ἄρ' 70 οὖν κάκεινα ποιεῖ; ἢ οὐ πᾶν σῶμα παθητικὸν ὑπ' ὁσμῆς καὶ ψόφου · καὶ τὰ πάσχοντα ἀόριστα, καὶ οὐ μένει, οἷον ἀήρ · ὄξει γὰρ ὡς παθῶν τι. τί οὖν ἐστὶ τὸ ὀσμᾶσθαι παρὰ τὸ πάσχειν τι; ἢ τὸ μὲν ὀσμᾶσθαι καὶ αἰσθάνεσθαι, ὁ δ' ἀήρ παθῶν τοῦτο ταχὺ αἰσθητὸς γίγνεται. 75

63. ἡ ὁσμὴ con. Torst. || 71. ἢ om. E || 74. καὶ] αὐ E.

INDEX

- ἀγαθός. τὸ καθ' αὐτὸ ἀγαθόν, opp. τὸ ἐτέρου ἕνεκεν 406 b, 9. τὸ φαινόμενον ἀγαθόν 433 a, 28. τὸ πρακτὸν ἀγαθόν 433 a, 29. ἀγαθὸν ἀπλῶς 433 b, 9. ἀγέννητον (v. l. ἀγέννητον) 434 b, 5. ἄγευστον 422 a, 30. 421 b, 8. ἀδιαίρετος 430 a, 26. τὸ ἀδ. διχῶς 430 b, 6. δυνάμει τὸ ἀδ. τάναντια 427 a, 6. ἀδιαίρετον κατὰ ποσόν, dist. τῷ εἶδει 430 b, 14. τόπων, ἀριθμῶν 427 a, 5. ὡς σιγμῆ 427 a, 10. 430 b, 20. 426 b, 31. ἀέξεται (Emped.) 427 a, 23. ἀέρινος 435 a, 12. ἀήρ. ὁ ἀήρ διασπώμενος ὁμοειδής 411 a, 20. ἀόριστος 424 b, 15. εὐθροπτος 420 a, 8. ἐπὶ πλείστον κινεῖται 435 a, 4. κενόν 419 b, 34. τὸ μεταξύ ψόφων 419 a, 32. ἡ ἀκοή ἀέρος 425 a, 4. ἀθάνατος 430 a, 23. ἀθρόος 420 a, 25. αἴγλη νῆστις (Emped.) 410 a, 5. αἰδηλος (Emped.) 404 b, 14. αἰδῖος 418 b, 9. 430 a, 23. αἰθίρ 404 b, 14. αἷμα ἢ ψυχὴ 405 b, 14. αἰσθάνεσθαι. τὸ αἰσθ. πάσχειν τι 423 b, 31. 429 a, 14. τοῦ ὁμοίως θερμοῦ καὶ ψυχροῦ οὐκ αἰσθανόμεθα 424 a, 2. κίνησις 408 b, 3. οὐκ ἄνευ σώματος 403 a, 6. 427 a, 26. ᾧ αἰσθανόμεθα, διχῶς λέγεται 414 a, 3. κρίνειν ἐστὶ 417 a, 20. 432 a, 16. διὰ τοῦ μέσου 423 b, 7. 20. 419 a, 26. 435 a, 16. 431 a, 17. διχῶς 417 a, 10. τὸ κατ' ἐνέργειαν αἰσθ. ὁμοίως τῷ θεωρεῖν 417 b, 19. ὁμοιον τῷ φάναι μόνον καὶ νοεῖν 431 a, 8. cf. 430 b, 29. διαφέρει τοῦ θεωρεῖν 417 b, 20 sqq., τοῦ φρονεῖν 427 b, 6. τοῦ νοεῖν 427 b, 8. μὴ αἰσθανόμενος μηθὲν οὐθὲν ἂν μάθοι 432 a, 7. αἰσθανόμεθα ὅτι διαφέρει τὰ καθ' ἑκάστην αἰσθησιν αἰσθητὰ 426 b, 14. 431 a, 20. αἰσθανόμεθα ὅτι ὁρῶμεν 425 b, 12. τὰ αἰσθανόμενα οὐ πάντα κινητικὰ 410 b, 19. διὰ τί τὰ φυτὰ οὐκ αἰσθάνεται 424 a, 33, cf. 435 b, 1. 410 b, 1. αἰσθάνεσθαι c. gen. 418 a, 23.

421 a, 11. 14. 424 a, 2; c. acc. 420 a, 11. 425 a, 20. αἴσθημα 431 a, 15. 432 a, 9. αἴσθησις. ἐκάστη αἴσθησις τοῦ ὑποκειμένου αἰσθητοῦ, ὑπάρχουσα ἐν τῇ αἰσθητηρίῳ 426 b, 8. ἡ αἴσθ. ἐν τῇ κινεῖσθαι καὶ πάσχειν συμβαίνει. δοκεῖ ἀλλοιώσις τις εἶναι 416 b, 33. 415 b, 24. διχῶς λέγεται, ἡ μὲν ὡς δυνάμει, ἡ δὲ ὡς ἐνεργείᾳ 417 a, 12. 426 a, 23. 428 a, 6. ἡ κατ' ἐνεργείαν οὐκ ἔστιν ἀλλοιώσις ἀλλ' ἐνεργεία 417 a, 6. ἡ αἴσθ. οὐκ ἔστι μέγεθος ἀλλὰ λόγος τις 424 a, 27. 426 b, 3. 7. διὰ τοῦτο φθείρει ἕκαστον ὑπερβάλλον 426 a, 30. 429 a, 31. μεσότης τῆς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ἐναντιώσεως 424 a, 4. δύναμις κριτική 432 a, 16. τὸ δεκτικὸν τῶν αἰσθητῶν εἰδῶν ἄνευ τῆς ὕλης 424 a, 18. τὰ αἰσθητὰ πως 431 b, 23. εἶδος αἰσθητῶν 432 a, 3. ἡ τοῦ αἰσθητοῦ ἐνεργεία καὶ τῆς αἰσθήσεως ἡ αὐτή ἐστὶ καὶ μία 425 b, 26. 426 b, 7. τί διαφέρει ἐπιστήμης 417 b, 22 sqq., percipit ἕκαστον οὐχ ἢ ἕκαστον λέγεται, ἀλλ' ἢ τοιονδί 424 a, 23. τὸ ζῆλον ὑπάρχει διὰ τὴν αἴσθ. πρώτως 413 b, 2. 434 a, 28. διὰ τί τὰ φυτὰ οὐκ ἔχουσιν αἴσθ. 435 b, 1. αἰσθήσεις πέντε 424 b, 22. τὰ μὲν ἔχει πάσας, τὰ δὲ τινάς, τὰ δὲ μίαν, τὴν ἀφ' ἧς 414 a, 3. 413 b, 4. ἐκάστη αἴσθ. ἐν αἰσθάνεται 425 a, 19. πᾶσα αἴσθ. μιᾶς ἐναντιώσεως πλὴν ἀφ' ἧς 422 b, 23. 418 a, 14. 422 b, 25. ἡ αἴσθ. τῶν ἰδίων ἀληθής 418 a, 12.

428 b, 18. a, 11. 427 b, 12. 430 b, 29. τῶν κοινῶν καὶ τοῦ συμβεβηκότος καὶ ψευδῆς 428 b, 20. 418 a, 16. τὰ ἀλλήλων ἴδια κατὰ συμβεβηκὸς αἰσθάνονται αἰ αἰσθ. 425 a, 30. τῶν αἰσθ. αὐτῶν οὐ γίνεται αἴσθησις 417 a, 3. διὰ τί αἰ αἰσθήσεις 434 b, 24. 435 b, 19. τίνος ἕνεκα πλείους ἔχομεν αἰσθήσεις 425 b, 4. ὅπου αἴσθησις καὶ λύπη καὶ ἡδονή 413 b, 23. 414 b, 1. 434 a, 3. αἴσθησις ὁ τοῦ στερεοῦ ἀριθμὸς 404 b, 24 (Plato).

αἰσθητήριον. δεκτικὸν τοῦ αἰσθητοῦ ἄνευ τῆς ὕλης 425 b, 23. 435 a, 22. αἴσθ. πρώτον, ἐν ᾧ αἰσθητική δύναμις 424 a, 24. 422 b, 22. 423 b, 30. τῶν στοιχείων ἐκ δύο αἰσθητήρια μόνον ἐστὶν 425 a, 3. 435 a, 15. πάντα τὰ αἰσθητήρια ἀφ' ἧς αἰσθάνονται ἀλλὰ (πλὴν ἀφ' ἧς) δι' ἑτέρου 435 a, 18. οὐδὲν τῶν αἰσθητῶν ἀπτόμενον τοῦ αἰσθητηρίου ποιεῖ αἴσθησιν 419 a, 26. 423 b, 20. 434 b, 28. παντὸς αἰσθητοῦ ὑπερβολὴ ἀναρεῖ τὸ αἰσθητήριον 435 b, 15. τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον 431 a, 19. 426 b, 16.

αἰσθητικός. τὸ αἰσθητικὸν οὐκ ἔστιν ἐνεργεία, ἀλλὰ δυνάμει 417 a, 6, sed τὸ δυνάμει διχῶς λέγεται 417 a, 26. b, 30. ἡ πρώτη μεταβολὴ γίνεται ὑπὸ τοῦ γεννῶντος 417 b, 16. δυνάμει ἐστὶν οἷον τὸ αἰσθητὸν ἐντελεγεῖα 418 a, 3. 431 b, 26. ἡ τοῦ αἰσθητοῦ ἐνεργεία καὶ ἡ τοῦ αἰσθητικοῦ ἐν τῇ αἰσθητικῇ 426 a, 7. οὐ πάσχει οὐδ' ἀλλοιοῦται 431 a, 5. οὐχ ὁμοία ἡ ἀπάθεια τοῦ αἰσθ. κα

τοῦ νοητικοῦ 429 a, 29. οὐκ ἄνευ σώματος 429 b, 5. ὄργανον αὐτῷ ἐστὶ 429 a, 26. οὐκ ἄνευ θερμότητος 425 a, 6. οὐκ ἄνευ τοῦ θραπευτικοῦ 415 a, 1. ἐν αἰσθητικῷ δὲ τὸ θραπευτικόν 414 b, 31. εἰ τὸ αἰσθητικὸν καὶ τὸ ὄρεκτικόν 414 b, 1. 431 a, 13. ἕτερον τοῦ δοξαστικοῦ 413 b, 30.

αἰσθητός. τὰ αἰσθητὰ τῶν καθ' ἕκαστα καὶ τῶν ἔξωθεν 417 b, 27. τριχῶς λέγεται 418 a, 8. cf. 425 a, 15. 25. 428 b, 19. διχῶς 426 a, 23. αἰσθητὰ καὶ τὸ ἡδὺ ἢ λυπηρόν 431 a, 9. cf. 421 a, 12. 414 b, 5. 413 b, 23. ἐν τοῖς εἶδεσι τοῖς αἰσθητοῖς τὰ νοητὰ ἐστὶν 432 a, 5. μία ἐστὶν ἐνεργεία ἡ τοῦ αἰσθητοῦ καὶ ἡ τοῦ αἰσθητικοῦ 426 a, 15. τὸ αἰσθητὸν ἐκ δυνάμει ὄντος τοῦ αἰσθητικοῦ ἐνεργεία ποιεῖ 431 a, 4. 424 a, 1.

αἴτημα 418 b, 26.

αἰτία καὶ ἀρχὴ πολλαχῶς λέγεται 415 b, 8.

αἴτιον 415 b, 12.

ἀκάλυφτος αἰσθητήριον 422 a, 1.

ἀκμή 432 b, 24. 434 a, 24. 411 a, 30.

ἀκοή II, 8. ἡ ἀκοή διπλόν, δυνάμει καὶ ἐνεργείᾳ 426 a, 10. τοῦ ἀκουστοῦ καὶ ἀνηκούστου 421 b, 4. ψόφου καὶ σιγῆς 422 a, 23. ἡ κατ' ἐνεργείαν ἀκοή ἅμα γίνεται καὶ ὁ κατ' ἐν. ψόφος 425 b, 30. ἀκοή συμφοῦς ἀήρ 420 a, 4. ἡ ἀκοή ἀέρος 425 a, 4. λόγος τις φθείρει τὸ ὑπερβάλλον τὴν ἀκοήν 426 a, 29. τίνος ἕνεκα ἡ ἀκοή 435 b, 24. ἀκοή = αἰσθητήριον 425 a, 4. ἀκολουθεῖν τοῖς ὀνόμασι 404 b, 26.

τὰ ἀκολουθοῦντα καὶ κοινὰ 425 b, 5.

ἀκούειν. ἀκούεται ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι 419 b, 18. ὁ ἀήρ ἐστὶν ὁ ποιῶν ἀκούειν 419 b, 34.

ἀκουσις 426 a, 1. 10. 12.

ἀκουστικός 426 a, 9.

ἀκουστός 421 b, 4.

ἀκρασία 434 a, 14.

ἀκρατής 433 a, 3.

κατ' ἀκρίθειαν 402 a, 2.

ἄκρος 424 a, 7. 407 a, 29.

ἀκτῖνες 404 a, 4.

ἀληθής. τὸ ἀληθές ἐστὶ τὸ φαινόμενον 404 a, 28. συμπλοκὴ νοημάτων ἐστὶ τὸ ἀληθές ἢ ψεῦδος 432 a, 11. 430 a, 27. διαφέρει τοῦ ἀγαθοῦ 431 b, 10.

Ἄλκμαίων 405 a 29.

ἀλλοιοῦν 417 b 6. 435 a, 2.

ἀλλοιώσις. κίνησις τις, dist. φορά, φθίσις, πύξισις 406 a, 12. 408 b, 11. 435 a, 1. ἐὰν θεωροῦν γίγνηται τὸ ἔχον τὴν ἐπιστήμην οὐκ ἔστιν ἀλλοιοῦσθαι ἢ ἕτερον γένος ἀλλοιώσεως 417 b, 6. δύο τρόποι ἀλλοιώσεως 417 b, 14.

ἀλλοφρονεῖν (Hom.) 404 a, 30.

ἀλμυρός 422 a, 19. b 12.

ἄλογος. τὸ ἄλογον, opp. τὸ λόγον ἔχον 432 a, 26. 30.

ἀμυρός 403 a, 21.

ἀμάρωσις 408 b, 20.

ἀμβλύς 420 b, 2.

ἀμερής 402 b, 1.

ἀμιγής 426 b, 4. ὁ νοῦς ἀμιγής (Anax.) 405 a, 17. 429 a, 18. 430 a, 18.

ἀνάγω 405 b, 12.

ἀναγνωρίζειν v. l. ἔμα γρωρίζειν 425 a, 24.

- ἀναθυμίασις (Heracl.) 405 a, 26.
 ἄνατιμος 421 b, 11. 420 b, 10.
 ἀνακάμπτειν ἐπ' ἀρχὴν 407 a, 28.
 30.
 ἀνακλᾶσθαι 419 b, 29. 31. 435
 a, 6.
 ἀνάκλασις 419 b, 16. 435 a, 5.
 ἀνάλογος 431 a, 22. 424 a, 25.
 421 a, 17. 28.
 ἀνάμνησις 408 b, 17.
 Ἀναξαγόρας 404 a, 25. b, 1. 405
 a, 13. b, 19. 429 a, 19. b, 24.
 ἀναπνεῖν, opp. ἐκπνεῖν 421 b, 14.
 18. 421 a, 2. 410 b, 29. τίνος
 ἕνεκα 420 b, 17. 26.
 ἀναπνοή 420 b, 23. 25.
 ἀναπτος, opp. ἀπτός 424 a, 12.
 ἀναύχενες κόρσαι (Emped.) 430
 a, 29.
 ἀνήκουστος 421 b, 5. 422 a, 26.
 ἀνθέλλειν 433 b, 8.
 ἀνίστασθαι, τὰ τεθνεώτα 406 b, 4.
 ἀνομοιομερής 411 a, 21.
 ἀνόσφρακτος 421 b, 6.
 ἀντικείμενον res sensibus obiecta
 402 b, 15. 415 a, 20. 424 a,
 11. contrarium 411 a, 4.
 ἀντιστρέφειν 406 a, 32. 423 a, 21.
 ἀντιφράττειν 429 a, 20.
 τὸ ἄνω καὶ κάτω 416 a, 2.
 τὸ ἄνω σῶμα 418 b, 9. 12.
 ἀνώνομος 426 a, 14. 15. 418 a, 27.
 ἀόρατος 422 a, 26. 424 a, 10.
 ἀόριστος 424 b, 15. ἀόριστως 434
 a, 4. 5.
 ἀπάθεια 429 a, 29.
 ἀπαθής 405 b, 20. 430 a, 18.
 429 b, 23. a, 15. ἀπαθὲς τὸ
 ὅμοιον ὑπὸ τοῦ ὁμοίου 416 a,
 32. 410 a, 23.
 ἀπατεῖν 408 a, 18.
 ἀπαντῆν 421 b, 12.
 ἀπατᾶν 427 b, 1. 418 a, 12. 15.
 ἀπάτη, τί 427 b, 4.
 ἄπειρος. εἰς ἄπειρον ἵεναι 425 b,
 16.
 ἄπεπτος, opp. πεπεμημένος 416 b,
 4.
 ἀπλοῦς 405 a, 15. 429 b, 23.
 434 b, 9. 435 a, 11. 417 b,
 30. τὰ ἀπλᾶ = στοιχεῖα 424 b,
 30. 425 a, 3. ἀπλῶς 410 a,
 30.
 ἀποβάλλειν τὴν δόξαν 428 b, 5.
 ἀποβλέπειν 404 b, 7. 408 a, 6.
 ἀπόδειξις τῶν κατὰ συμβεβηκός
 ἰδίων 402 a, 15. πάσης ἀποδ.
 ἀρχὴ τὸ τί ἐστίν 402 b, 25. ἢ
 ἀπόδ. καὶ ἀπ' ἀρχῆς καὶ τέλος
 ἔχει 407 a, 26.
 ἀποδιδόναι 402 b, 23. 405 a, 4.
 406 a, 27. 409 b, 16. 408 a, 3.
 ἀποθεν αἰσθάνεσθαι, opp. ἀπτόμε-
 νον 423 b, 3. 434 b, 27.
 ἀποκαλύπτω 422 a, 2.
 ἀπολαμβάνω 411 a, 19.
 ἀπολείπω 412 b, 20. 408 a, 29.
 432 b, 22.
 ἀπομνημονεύειν 405 a, 19.
 ἀπορία 402 a, 21. 413 b, 16.
 416 a, 29. 417 a, 2. 422 b,
 19. 408 a, 24.
 ἀπορροή 418 b, 15, sive ἀπόρροια
 422 a, 15.
 ἀποτάσις 420 b, 8.
 ἄποτος 422 a, 32.
 ἄπους 422 a, 29.
 ἀποφαίνεσθαι 403 b, 22. 404 b,
 29. 405 a, 8. b, 2. 409 b, 20.
 ἀποφάναι 431 a, 16. 9.
 ἀπόφασις 432 a, 11. 425 a, 19.
 ἄπτεσθαι. ὧν ἐστὶ δύο σωμάτων με-
 ταξὺ σῶμά τι, οὐκ ἐνδέχεται ταῦτα
 ἀλλήλων ἄπτεσθαι 423 a, 24.

- b, 11. ἄπτεσθαι σφαίρας κατὰ
 στιγμήν 403 a, 13.
 ἀπτός. σῶμα ἄπαν ἀπτόν, ἀπτόν δὲ
 τὸ αἰσθητὸν ἀφῆ 434 b, 12.
 ἀπταί εἰσιν αἱ διαφοραὶ τοῦ σώ-
 ματος ἢ σῶμα 423 b, 27. διζ-
 φέροι τῶν ὁρατῶν 423 b, 12. τὰ
 ἀπτὰ πλείω 422 b, 19. ἐν τῷ
 ἀπτῷ πολλὰ ἐναντιώσεις 422 a,
 25. τὸ γευστὸν ἀπτόν τι 422 a,
 10.
 ἀπτικός. ἀνάγκη τὸ τοῦ ζῴου σῶμα
 ἀπτικὸν εἶναι 434 b, 12. 435 a,
 14. τὰ ζῶα πάντα φαίνεται τὴν
 ἀπτικὴν αἴσθησιν ἔχοντα 413 b,
 12. ἄνευ τοῦ ἀπτικοῦ τῶν ἄλλων
 αἰσθήσεων οὐδεμία ὑπάρχει 415
 a, 3. τὸ αἰσθητήριον ἀπτικὸν δυ-
 νάμει τὰ ἀπτὰ 423 b, 30. cf.
 423 a, 16. facultas sentiendi
 422 b, 20.
 ἀπύρηνος 422 a, 29.
 ἀργία, opp. ἐνέργεια 416 b, 3.
 ἄργυρος χυτός 406 b, 19.
 ἀριθμός. τῆ ἀποφάσεως τοῦ συνεχοῦς
 γινώσκεται 425 a, 19. ἀρμονι-
 κοὶ ἀριθμοὶ 406 b, 29. οἱ ἀριθ-
 μοὶ τὰ εἶδη αὐτὰ 404 b, 24.
 ἀριθμὸς ἢ ψυχὴ κινῶν ἑαυτὸν
 408 b, 32. ἀριθμῷ ἀδιαίρετον
 427 a, 2. ἐν ἀριθμῷ, dist. ἐν
 εἶδει 415 b, 7. 431 a, 23. 411
 b, 21. ἀριθμῶν καὶ ἐπιπέδων
 ἄλλαι ἀρχαί 402 a, 22.
 ἀρμόζειν 408 a, 1.
 ἀρμονία τί ἐστὶ 407 b, 30. 408
 a, 6.
 ἀρμονικοὶ ἀριθμοὶ 406 b, 29.
 οἱ ἀρχαῖοι 427 a, 21.
 ἀρχή (καὶ αἰτία) πολλαχῶς λέγεται
 415 b, 8. ἢ ψυχὴ αἱ ἀρχαί 404
 b, 10. 405 b, 19. διαφέρονται
 περὶ τῶν ἀρχῶν τίνες καὶ πόσαι
 404 b, 30. ἢ τῆς ψυχῆς ἀρχή
 416 b, 18. ἄλλαι ἄλλων ἀρχαί
 402 a, 22.
 ἀσπάλαιξ (v. l. σπάλαιξ) ὑπὸ τὸ δέρμα
 ἔχει ὀφθαλμούς 425 a, 10.
 ἀσύμμετρος 430 a, 31.
 ἄσφαλτος 421 b, 24.
 ἀσώματος 405 a, 7. b, 11. 409
 b, 21.
 ἀτελής 432 b, 23. 433 b, 31.
 ἄτιμος 404 b, 4.
 ἄτομον εἶδος 414 b, 27.
 αὔξη 411 a, 30 — αὔξησις 413 a,
 27. 406 a, 13. 434 a, 24. 415
 b, 29.
 αὔξητικός. αὔξητικῷ καὶ τροφῇ εἶ-
 ναι ἕτερον 416 b, 12.
 αὐστηρὸς χυμός 422 b, 13. ὁσμὴ
 αὐστηρά 421 a, 30.
 αὐτό absolute positum 409 a,
 13. 417 b, 6. 416 b, 24. 25.
 αὐτομάτη γένεσις 415 a, 27.
 ἀφαίρεσις. ἐξ ἀφαιρέσεως 403 b, 15.
 τὰ ἐν ἀφαιρέσει ὄντα 429 b, 18.
 τὰ ἐν ἀφ. λεγόμενα 431 b, 12.
 432 a, 5.
 ἀφάλλεσθαι 420 a, 22. 26.
 ἀφή. τῶν ἀπτῶν ἐστὶν ὡσπερ μεσό-
 της 435 a, 21. 424 a, 4. δεκτι-
 κὸν τὸ αἰσθητήριον οὐ μόνον ὅσα
 διαφοραὶ γῆς, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλ-
 λων ἀπτῶν ἀπάντων 435 a, 21.
 b, 3. ἢ ἀφή τῶν αὐτῶν ἄπτεσθαι
 ἐστίν, διὸ καὶ τοῦνομα ἔχει. 435
 a, 17. πάντα τὰ τοῦ ἀπτοῦ ἢ
 ἀπτόν τῆ ἀφῆ ἢ μὲν αἰσθητά 424
 b, 25. τὸ πρῶτον αἰσθητήριον
 οὐχ ἢ σὰρξ, ἀλλ' ἢ σὰρξ τὸ με-
 ταξὺ 422 b, 21. 423 b, 26. πό-
 τερον πλείους ἀφαί ἢ μία 422 b,
 19. ἢ ἀφή τοῦ ἀπτοῦ καὶ ἀνάπ-

- του 424 a, 12. αίσθησως πρώτον υπάρχει πᾶσιν ἀφή 413 b, 4. ἄνευ ἀφῆς οὐδεμίαν οἶοντε ἄλλην αἴσθησιν ὑπάρχειν 415 a, 3. 435 a, 12. b, 2. δύναται χωρίζεσθαι τῶν ἄλλων αἰσθησεων 413 b, 6. 415 a, 4. 434 a, 1. τὰ ζῆα πάντα ἔχουσι τὴν ἀφήν. 414 b, 3. a, 3. 435 b, 6. ταύτης στερισκόμενα τὰ ζῆα ἀποθνήσκουσιν ἀνάγκη 435 b, 4. ταύτην ὁ ἄνθρωπος ἀκριβεστάτην ἔχει 421 a, 19. καὶ ἡ γεῦσις ἐστὶν ὡσπερ ἀφή τις 434 b, 18. τῶν ἀπτῶν ὑπερβολὴ ἀναιρεῖ τὴν ἀφήν καὶ τὸ ζῆον 435 b, 14.
- ἀφίημι 407 b, 13.
ἀφορίζειν 416 a, 20.
Ἄφροδίτη 406 b, 19.
ἀφύης 421 a, 24. 25.
ἄφωνος 421 a, 4.
Ἄγγελος 420 b, 12.
ἄχρους 418 b, 28.
ἀχώριστος 403 a, 15. 433 b, 25. 427 a, 2. 426 b, 29.
ἄψοφος 418 b, 27. 420 a, 7.
ἄψυχος, opp. ἔμψυχος 403 b, 26. 413 a, 21.
- βάδισις οἰκεία ἐστὶ κίνησις ποδῶν 406 a, 9.
βάθος ἐστὶ τὸ τρίτον μέγεθος 423 a, 23. coni. μήκος et πλάτος 404 b, 20.
βάπτω 435 a, 2.
βαρῆς, opp. ὀξύς 420 a, 29 sqq.
βαρύτης, opp. ὀξύτης 422 b, 30.
βήξ 420 b, 33.
βήτταιν 420 b, 31.
βίβη κινεῖσθαι, opp. φύσει κιν. 406 a, 22.
- βίαιος 407 b, 1. βίαιοι κινήσεις 406 a, 26.
βλαστάνειν 430 a, 29.
βλέφαρον 421 b, 29.
βούλεσθαι, οἷον βούλεται εἶναι ἡ σάρξ 423 a, 14.
βουλευτικός. ἡ βουλευτικὴ φαντασία ἐν τοῖς λογιστικοῖς ζῆσις ὑπάρχει 434 a, 7. τὸ βουλευτικὸν οὐκ ἔχει ἡ ὄρεξις 434 a, 12.
βούλησις ὄρεξις τις 433 a, 23. γίνεται ἐν τῷ λογιστικῷ. dist. ἐπιθυμία et θυμός 432 a, 5. 433 a, 24. νικᾷ ἐνίοτε ἡ ὄρεξις τὴν βούλησιν 434 a, 12.
βράγγιον 420 b, 13.
βραδύς, opp. ταχύς 420 a, 32.
βροντή 424 b, 11.
- γαῖα (Emped.) 404 b, 13.
γεγωνεῖν 420 a, 1.
γένεσις αὐτομάτη 415 a, 27. coni. αὐξήσις 416 a, 23. opp. φθορά 434 a, 23. γενέσεως ποιητικόν 416 b, 15.
γενητός 434 b, 4.
γεννᾶν 415 a, 26. τέλος τὸ γεννησῆαι οἷον αὐτό 416 b, 24.
γεννησις, coni. τροφή 415 a, 23.
γεννητικός. ἡ πρώτη ψυχὴ γεννητικὴ οἷον αὐτό 416 b, 25. ἡ αὐτὴ δύναμις τῆς ψυχῆς θρεπτικὴ καὶ γεννητικὴ 416 a, 19. τὰ τέλεια ζῆα γεννητικά 432 b, 24. cf. 415 a, 27.
γένος. γένει διαφέρειν, dist. εἶδει διαφ. 402 b, 3. 413 b, 26. τὰ γένη τῶν ὄντων 402 a, 23. 412 a, 6. cf. 410 a, 13 = ὄλη sive δύναμις 417 a, 27.
γεύεσθαι 422 b, 8.
γεῦσις. ἐνέργεια τοῦ γευστικοῦ 426

- a, 14. ὡσπερ ἀφή τις 434 b, 18. 21. 421 a, 18. τοῦ γευστοῦ καὶ ἀγεύστου 422 a, 29. χυμοῦ αἰσθησις 422 a, 17. θρεπτικοῦ αἰσθησις 434 b, 22. πάσχει τι ὑπὸ τοῦ γευστοῦ 422 b, 2. ἀνάγκη τὸ αἰσθητήριον μήτε ὑγρὸν εἶναι ἐντελεχεία μήτε ἀδύνατον ὑγραίνεσθαι 422 b, 1. τὸ ὑπερβάλλον φθεῖρει τὴν γεῦσιν 426 a, 31. τίνος ἕνεκα 435 b, 22. 434 b, 22.
- γευστικός. τὸ γευστικὸν δυνάμει οἷον τὸ γευστόν 422 b, 15. τὸ γευστικὸν αἰσθητήριον 422 b, 5.
γευστός. τὸ γευστόν ἀπτὸν τι 422 a, 8. τὸ γευστόν ὁ χυμός 422 a, 17. ὄργον τὸ γευστόν 422 a, 34. a, 16.
γῆ. ἡ γῆ κάτω κινεῖται 406 a, 28. πάντα τὰ στοιχεῖα κριτὴν εἴληφε, πλὴν τῆς γῆς 405 b, 8. τὰ ἄλλα στοιχεῖα αἰσθητήρια ἂν γένοιτο ἐξω γῆς 435 a, 15. 425 a, 6. τὰ φυτὰ αἰσθησιν οὐκ ἔχει, ὅτι γῆς ἐστὶν 435 b, 1.
γῆνιος 435 a, 21.
γῆρας. τὸ γῆρας οὐ τῷ τὴν ψυχὴν τι πεπονθένει, ἀλλ' ἐν τῷ 408 b, 22.
γίγλυμος 433 b, 22.
γίγνεσθαι. ἐστὶ ἐξ ἐντελεχείᾳ ὄντος πάντα τὰ γιγνώμενα 431 a, 3.
γιγνώσκειν 429 a, 10. τὸ τί ἐστὶ γινῶναι 402 b, 17. γινώσκειται τῷ ὁμοίῳ τὸ ὁμοιον 404 b, 17. 409 b, 26. 405 b, 15. cf. 427 a, 27.
γλαφυρός 405 a, 8.
γλυκός, opp. πικρὸν 422 b, 11.
γλυκεῖα ὁσμὴ 421 a, 29.
γλώττα. ἐπὶ τὴν γεῦσιν καὶ τὴν
- διάλεκτον τῆ γλώττη καταχρησται ἡ φύσις 420 b, 18. γλώτταν ἔχει τὸ ζῆον, ὅπως σημαίνει τι ἐτέρῳ 435 b, 25. μήτε κατάξηρος οὔσα μήτε λίαν ὄργα αἰσθάνεται ἡ γλώττα 422 b, 5. ἀπάντων τῶν ἀπτῶν αἰσθάνεται καὶ χυμοῦ 423 a, 18.
γνωρίζειν 427 b, 5. 429 a, 19. 409 b, 26. γνωρίζεται τῷ ἐναντίῳ · δεῖ δὲ δυνάμει εἶναι τὸ γνωρίζον 430 b, 23.
γνωριμώτερον κατὰ τὸν λόγον 413 a, 12.
γνωριστικός 404 b, 28.
γονή 405 b, 3. 4.
γραμματεῖον 430 a, 1.
ἡ γραμμὴ στιγμὴ κινηθεῖσα 409 a, 4. αἱ γραμμαὶ οὐ διαιροῦνται εἰς στιγμάς 409 a, 30.
γράφειν. ὁ γεγραμμένος ὀφθαλμός 412 b, 22.
γραφῆ. ἐν γραφῇ θεᾶσθαι τὰ δεινὰ 427 b, 24.
- δαίδαλος 406 b, 18.
δακτύλιος 424 a, 19.
δεκτικός 414 a, 10. 429 a, 15. 424 a, 18. 425 b, 23. 434 a, 29. 435 a, 22.
δέχεσθαι 424 b, 2. 407 b, 21. 414 a, 24.
Δημόκριτος 403 b, 31. 404 a, 27. 405 a, 8. 406 b, 17. 409 a, 12. 32. b, 8. 419 a, 15.
διαδιδόναι 435 a, 9.
διαδύνειν 404 a, 7.
διαθέσεις στερητικαί 417 b, 15.
διαρεῖν 429 b, 30. 409 a, 9. 411 b, 19. αἱ διαιρεθεῖσαι κατηγορίαι 410 a, 15. 402 a, 25.
διαίρεσις 430 b, 20 opp. σύνθεσις

- 430 b, 2. μέθοδος τις 402 a, 20.
- διαίρετός 430 b, 9. 427 a, 3. 7. 12.
- διαλεκτικός και φυσικός διαφερόντως ἂν ὀρίσαιντο 403 a, 29.
- διαλεκτικῶς και κενῶς 403 a, 2.
- διάλεκτος 420 b, 8. 18.
- ἡ διάμετρος και τὸ ἀσύμμετρον συντίθενται 430 a, 31.
- διανοεῖσθαι, κοινόν ἐστι πάθος τῆς ψυχῆς και τοῦ σώματος 408 b, 24. 3. 9. 14. dist. αἰσθάνεσθαι 427 b, 13. λέγω νοῦν, ᾧ διανοεῖται και ὑπολαμβάνει ἡ ψυχὴ 429 a, 23. dist. νοεῖν και θεωρεῖν 408 b, 24 sqq.
- διανοητικός 414 a, 32. b, 18. τῆ διανοητικῆ ψυχῆ τὰ φαντάσματα ὑπάρχει 431 a, 14.
- διάνοια, ἕτερον αἰσθήσεως και φαντασίας 427 b, 14. λογισμὸν και διάνοιαν ἐλάχιστα τῶν ζῴων ἔχει 415 a, 8. οἱ σκληρόσαρκοι ἀφυσεῖς τὴν διάνοιαν 421 a, 25. διάνοια πρακτικὴ 433 a, 18.
- διαπνεῖν 411 b, 9.
- διαπορεῖν 403 b, 20.
- Διάρους υἱός 418 a, 21.
- διασαφεῖν 414 b, 14. 416 b, 30. 404 b, 1. 417 b, 29.
- διασπᾶν 432 b, 5. 411 a, 20.
- διάστασιν ἔχειν 432 a, 28.
- διάστημα 418 b, 25.
- διατιθέναι 414 a, 11.
- τὸ διαφανές τί ἐστὶ 418 b, 4. ἡ ἐντελέχεια ἢ δυνάμει 418 b, 30.
- ἄχρουν ἐστὶ 418 b, 28.
- διαφέρεσθαι 404 b, 30. 405 a, 2.
- διαφερόντως 403 a, 29. 421 a, 22.
- διαχεῖν 419 b, 21.
- διαψεύδεσθαι 428 b, 20.
- διδασκαλία 417 b, 11.
- διδασκαλικός 417 b, 13.
- διδόναι λόγους 407 b, 28.
- διερός 423 a, 25. b, 1.
- διευρύνειν 422 a, 3.
- δικνεῖσθαι 423 a, 5.
- διστάναι. δίστησιν ἀἷρ ὁ μετὰ βροντῆς τὸ ξύλον 424 b, 12.
- Διογένης 405 a, 21.
- διορίζω 402 b, 11. 413 a, 9. 416 b, 32. 419 b, 4. 427 a, 15. 415 b, 9.
- δίψα ἐπιθυμία ψυχροῦ και ὑγροῦ 414 b, 12.
- διώκω, opp. φεύγειν 431 a, 9. 432 b, 29.
- διωκτόν, opp. φευκτόν 431 b, 3. 432 b, 28.
- δόξα. cf. δοξάζειν. ὑπόληψις τις 427 b, 25. διαφέρει φαντασίας 428 a, 18 sqq. γίνεται και ἀληθῆς και ψευδῆς 428 a, 19. δόξη ἔπεται πίστις 428 a, 20. ἡ τοῦ καθ' ἕκαστα δόξα. dist. ἡ καθόλου 434 a, 19. τὰ ἄλλα ζῶα (πλὴν ἀνθρώπου) δόξαν οὐκ ἔχει 434 a, 10. αἱ τῶν προτέρων δόξαι 403 b, 22. cf. 407 b, 27.
- δοξάζειν, dist. φαντασία 427 b, 20 sqq. 428 a, 20.
- δοξαστικῶν εἶναι και αἰσθητικῶν ἕτερον 413 b, 30.
- δριμύς χυμός 422 b, 13. ὁσμὴ δριμυεῖα 421 a, 30.
- δυάς. ἔστω τὸ εὐθεῖ εἶναι δυάς 429 b, 20.
- δύναμις. ἡ ὕλη δύναμις, τὸ εἶδος ἐντελέχεια 412 a, 9. 414 a, 16. opp. ἐνέργεια 419 b, 5. 415 a, 19, et ἐντελέχεια 417 a, 20 sqq. 417 b, 5. 413 b, 18. τὸ δυνάμει ὄν, τὸ κατὰ δύναμιν ὄν.

- opp. τὸ ἐντελέχεια sive ἐνέργεια ὄν 402 a, 26. 417 a, 6. 429 a, 16. 24. 29. 429 b, 30. 430 a, 10 sqq. δυνάμει opp. τῶ εἶναι 427 a, 6. τὸ κατὰ δύναμιν χρόνῳ πρότερον ἐν τῶ ἐνί, ὅλως δὲ οὐδὲ χρόνῳ 431 a, 2. 430 a, 21. τὸ δυνάμει ὄν διττόν 417 a, 22 sqq. b, 30. 429 b, 8. αἱ δυνάμεις τῆς ψυχῆς 414 a, 29. 413 a, 1. 33. 415 a, 25. 416 a, 19. 433 b, 1. 432 a, 25.
- δυσμαί 418 b, 26.
- δυσχέρεια 410 a, 27.
- δυσώδης, opp. εὐώδης 421 b, 22.
- ἐγκατοικοδομεῖν 420 a, 9.
- ἐγκρατής 433 a, 7.
- ἐγγήγορσις ἀνάλογον τῶ θεωρεῖν 412 a, 25. ἐντελέχεια ἐστὶ 412 b, 28.
- εἶδησις 402 a, 1.
- εἶδος, syn. μορφή 412 a, 8. opp. ὕλη 412 a, 7. 414 a, 16. = ἐντελέχεια 412 a, 10. 414 a, 17. ἡ αἰσθησις δεκτικὸν τῶν αἰσθητῶν εἰδῶν ἄνευ τῆς ὕλης 424 a, 18. ὁ νοῦς δεκτικὸν τοῦ εἶδους 429 a, 15. ὁ νοῦς εἶδος εἰδῶν 432 a, 2. 427 a, 12.
- coni. λόγος 403 b, 2. 414 a, 12. species, dist. γένος 402 b, 3. τὸ εἶδει ἐν, dist. τὸ ἀριθμῶ ἐν 415 b, 7. 411 b, 20. ἄτομον εἶδος 414 b, 22.
- εἰδωλοποιεῖν 427 b, 20.
- εἰκάζειν 403 a, 1.
- εἰλικρινής, coni. ἀμιγής 426 b, 4.
- εἶναι. τὸ εἶναι, dist. τὸ εὔ εἶναι 435 b, 20. τὸ εἶναι = notio 425 b, 27. 426 a, 16. 427 a, 3. 424 a, 25. 431 a, 14. τὸ
- μεγέθει, τὸ σαρκὶ εἶναι, dist. τὸ μέγεθος, ἡ σὰρξ 429 b, 10. cf. 412 b, 13. πολλαχῶς λέγεται τὸ εἶναι et τὸ ὄν 412 b, 8. 410 a, 13, cf. 402 a, 24. γένος ἐν τῶν ὄντων ἡ οὐσία 412 a, 6. ἡ αἰσθητὰ τὰ ὄντα ἢ νοητὰ 431 b, 22.
- εἴπαμεν 423 b, 8.
- εἶς. τὸ ἐν και τὸ εἶναι πολλαχῶς λέγεται 412 b, 8. ἐν ἀριθμῶ, opp. εἴδει ἐν 415 b, 4. 411 b, 21. ἐν τῶ ἀνάλογον 431 a, 21. ἐν ἐντελέχεια, opp. ἐν δυνάμει 413 b, 18. ἡ τοῦ ἐνός ἰδέα 404 b, 20. νοῦς τὸ ἐν 404 b, 22 (Plato).
- ἕκαστος. τὰ καθ' ἕκαστα, opp. τὰ καθόλου 417 b, 22. 434 a, 17.
- ἐκθλίβειν 404 a, 11.
- ἐκκρίνειν 404 a, 14.
- ἐκλείπαιν 424 b, 27. 425 a, 13.
- ἐκπνεῖν, opp. ἀναπνεῖν 421 a, 2. 421 b, 15.
- ἕκστασις 406 b, 13.
- ἐκταίνειν 429 b, 17.
- ἐκτρέφειν 413 a, 30.
- Ἐκτωρ κεῖτ' ἄλλοφρονέων (Hom.) 404 a, 30.
- αἱ ἕλικες τοῦ ὠτός 420 a, 13.
- ἔλκειν τὴν τροφήν 412 b, 4.
- ἔλξις, opp. ὤσις 433 b, 25.
- ἔλυτρον 421 b, 29.
- ἐμπαλιν. τοῦμπαλιν 416 a, 31.
- Ἐμπεδοκλῆς 404 b, 11. 408 a, 19. 410 a, 3. a, 28. 415 b, 28. 418 b, 20. 427 a, 22. 430 a, 28.
- ἐμφαίνεσθαι 413 a, 15.
- ἐμφυγος. τὸ ἐμφυγον διώρισται τοῦ ἀψύχου τῶ ζῆν 413 b, 21. τὸ ἐμφ. τοῦ ἀψύχου δυοῖν μάλιστα

- διαφέρειν δοκεῖ, κινήσει τε καὶ τῷ αἰσθάνεσθαι 403 b, 25. cf. 427 a, 17. πᾶν ἔμφυχον ἔχει θερμότητα 416 b, 29. τὰ ἔμφυχα σώματα 415 b, 11. 434 b, 12.
- ἐναίμος 420 b, 10. 421 b, 11.
- ἐναλλάξ 431 a, 27.
- ἐναντίος. ἡ τροφή τὸ ἐναντίον τῷ ἐναντίῳ 416 a, 22. ἀδύνατον ἅμα τὰς ἐναντίας κινήσεις κινεῖσθαι τὸ αὐτό 426 b, 30. ἡ ἐπιστήμη τῶν ἐναντίων ἡ αὐτή 427 b, 6. τῷ ἐναντίῳ πως γνωρίζεται ἡ στέρησις 430 b, 23. cf. 411 a, 4.
- ἐναντιώσεις. ἐναντιώσεις ποιούσιν ἔνιοι ἐν ταῖς ἀρχαῖς 405 b, 23. θάτερον μέρος τῆς ἐναντ. ἐαυτὸ κρίνει καὶ τὸ ἀντικείμενον 411 a, 4.
- ἐναργής 403 a, 19. ἐναργῶς αἰσθάνεσθαι 428 a, 14.
- ἐναρμόζειν 414 a, 23.
- ἐνδύεσθαι 407 b, 23. 25.
- ἐνεκα. ὡς οὐ ἐνεκα ἡ ψυχὴ αἰτία 415 b, 10. τὸ οὐ ἐνεκα διττὸν 415 b, 2. 415 b, 20. ἐνεκά του 415 b, 16. 433 a, 14. 15. τοῦ εὐ ἐνεκα, dist. τοῦ εἶναι ἐνεκα 435 b, 20. 420 b, 19. cf. 434 b, 24.
- ἐνέργεια, cf. ἐντελέχεια. dist. δύναμις 415 a, 19. τὸ ἐνεργεῖν ὄν, dist. τὸ δυνάμει ὄν 417 a, 12. 425 b, 28. 429 a, 24. 416 b, 1. 430 a, 10 sqq. τὸ ποιῶν οἶον αὐτὸ ἐνεργεῖν τοιοῦτον ποιεῖ τὸ δυνάμει ὄν 424 a, 1. 417 a, 17. ἡ τοῦ ποιητικοῦ ἐνέργεια ἐν τῷ πάσχοντι 426 a, 4. 9. dist. κινήσεις 431 a, 6. 417 a, 16. ὁ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμων δυ-
- νάμει πως 429 b, 6. cf. 417 b, 32. τὸ κατ' ἐνέργειαν αἰσθάνεσθαι ὁμοίως λέγεται τῷ θεωρεῖν 417 b, 19. τῇ οὐσίᾳ ὄν ἐνέργεια 430 a, 18.
- ἐνεργεῖν 417 a, 15. 425 b, 29. 428 a, 13. 417 b, 1. 416 b, 19. ἐνεργεῖσθαι 427 a, 7.
- ἐνιστάναι. περὶ οὗ ὁ λόγος ἐνέστηκεν 432 b, 8.
- ἐννοεῖν 430 b, 10.
- ἐνοποιεῖν 410 b, 11.
- ἐντελέχεια. τὸ κυρίως εἶναι ἡ ἐντελέχεια ἔστι 412 b, 9. τὸ εἶδος ἐντελέχεια 412 a, 10. ἡ ἐντελέχεια λόγος τοῦ δυνάμει ὄντος 415 b, 14. ἐκάστου ἡ ἐντελέχεια ἐν τῷ δυνάμει ὑπάρχοντι καὶ τῇ οἰκείᾳ ὕλη 414 a, 25. ἐντελέχεια, opp. δύναμις 417 b, 5. 431 b, 25. διχῶς, ἢ ὡς ἐπιστήμη ἢ ὡς τὸ θεωρεῖν 412 a, 10. 22. cf. 412 b, 28. τὸ ἐντελεχεῖα ὄν, opp. τὸ δυνάμει ὄν 417 a, 29. 429 a, 29. b, 30. ἐξ ἐντελεχεῖα ὄντος πάντα τὰ γιγνόμενα 431 a, 3.
- τὰ ἔντομα 413 b, 20. 411 b, 20.
- τὰ ἔνυδρα τῶν ζώων 419 a, 35. 421 b, 10.
- ἐνυλοι λόγοι 403 a, 25.
- ἔξις. ἔξεις καὶ πάθη 432 a, 6. opp. αἱ στερητικαὶ διαθέσεις 417 b, 15. ὡς ἔξις τις οἶον τὸ φῶς 430 a, 15. cf. 418 b, 19.
- ἐξίστασθαι ἐκ τῆς οὐσίας 406 b, 13.
- ἐξωθεν 417 b, 20. 28. a, 28.
- ἐπανιέναι 412 a, 4.
- ἐπεισιέναι 404 a, 13.
- ἐπέργεσθαι 413 a, 13.
- ἐπίδοσις 417 b, 7.
- ἐπιζητεῖν 402 a, 7. 411 a, 11.

- ἐπίηρος (Emped.) 410 a, 4.
- ἐπιθυμεῖν πάσχειν τι οὐκ ἄνευ σώματος 403 a, 7.
- ἡ ἐπιθυμητικὴ ψυχὴ 407 a, 5. τὸ ἐπιθυμητικόν 432 a, 25. 433 b, 4.
- ἐπιθυμία, τοῦ ἡδέος ὄρεξις 414 b, 6. ὄρεξις ἐν τῷ ἀλόγῳ 432 b, 6. ὅπου αἰσθησις, καὶ ἐπιθυμία 413 b, 24. 414 b, 1. 434 a, 3. ἡ ἐπιθ. κινεῖ παρὰ τὸν λογισμὸν 433 a, 25. b, 6.
- ἐπικάλυμμα 422 a, 2.
- ἐπικάλυπτειν τὸν νοῦν 429 a, 7.
- ἐπικρίνειν 431 a, 20.
- ὁ ἐπιπέδου ἀριθμὸς δόξα (Plat.) 404 b, 23.
- ἐπισκέπτεσθαι 405 b, 31.
- ἐπισκοπεῖν 406 a, 11.
- ἐπίστασθαι. ᾧ ἐπιστάμεθα, διχῶς λέγεται 414 a, 5.
- ἐπίστασις 407 a, 33.
- ἐπιστήμη. εἶδος καὶ λόγος ἔστι τοῦ ἐπιστημονικοῦ 414 a, 9. ὑπόληψις τις ἀληθείας, dist. δόξα (ἀληθείας) et φρόνησις 427 b, 9. 25. dist. φαντασία 428 a, 16. dist. αἰσθησις 417 b, 23. dist. θεωρεῖν 412 a, 10. τὸ αὐτό ἔστιν ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι 430 a, 20. 431 a, 1. ἡ ἐπιστήμη τὰ ἐπιστητά πως 431 b, 22. ἡ ἐπιστήμη τῶν ἐναντίων ἡ αὐτή 427 b, 6. αἱ ἐπιστήμαι αἱ τῶν αἰσθητῶν 417 b, 26.
- ἐπιστημονικός. τὸ ἐπιστημονικὸν δεκτικὸν τῆς ἐπιστήμης 414 a, 10. δυνάμει ταυτὸν τῷ ἐπιστητῷ 431 b, 27. τὸ ἐπιστημονικὸν οὐ κινεῖται 434 a, 16.
- ἐπιστήμων διχῶς λέγεται 417 a, 23. 429 b, 6.
- ἐπιστητόν, dist. αἰσθητόν 431 b, 23.
- ἐπομένως 405 a, 3. τὰ ἐπόμενα (αἰσθητά) 428 b, 22.
- ἔπος. ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς ἔπεισι καλουμένοις 410 b, 28.
- ἐρμηνεία 420 b, 19.
- ἔσω 408 b, 25.
- ἑτερομήκης 413 a, 17.
- εὐξέταστος 408 a, 10.
- εὐθροπτος 420 a, 8.
- εὐθυναί 407 b, 29.
- εὐθυπορεῖν 407 a, 29.
- τὸ εὐθύ, dist. τὸ εὐθεῖ εἶναι 429 b, 20. τῷ εὐθεῖ, ἢ εὐθύ, συμβαίνει ἄπτεσθαι σφαίρας κατὰ στιγμήν 403 a, 13.
- εὐθυωρία 406 b, 31.
- εὐκίνητος 405 a, 12.
- εὐλαβεῖσθαι 403 b, 24.
- εὐλογος 408 a, 34.
- εὐμαρής 403 a, 1.
- εὐπορεῖν 403 b, 21.
- εὐρεσις 413 a, 19.
- εὐστερνος (Emped.) 410 a, 4.
- εὐτήκτος 422 a, 19.
- εὐφυής 421 a, 24.
- εὐώδης 421 b, 23.
- ἐφαρμόζειν 408 a, 5. 414 b, 23.
- ἔχειν. τὸ ἔχον ψυχὴν σῶμα 403 a, 4. 408 b, 27. τὰ ἐχόμενα 415 a, 15. 422 b, 12.
- ζέσις 403 a, 31.
- ζῆν. διώρισταί τὸ ἔμφυχον τοῦ ἀψύχου τῷ ζῆν 413 a, 19. ᾧ ζῶμεν διχῶς λέγεται 414 a, 4. τὸ ζῆν πλεοναχῶς λέγεται 413 a, 22. τὸ ζῆν διὰ τὴν θρεπτικὴν ἀρχὴν ὑπάρχει τοῖς ζῴσι, 413 b, 1. 415 a, 25. τὸ δὲ ζῶν διὰ τὴν

- αἴσθησιν πρώτως 413 b, 2.
434 a, 27. τὸ ζῆν (sc. τοῦ ζῆου) τῆ ἀφῆ ὄριστα: 435 b, 16. καὶ τὰ φυτὰ ζῆ 410 b, 23. 411 b, 28. 413 a, 34. 434 a, 22. τὰ φυτὰ καὶ ἔνια τῶν ζῶων διαιρούμενα ζῆ 411 b, 19. 413 b, 16. τοῦ ζῆν ὄρος ἡ ἀναπνοή (Democrit.) 404 a, 9. διὰ τί ὠνόμασται 405 b, 27.
- ζωή ἐστὶν ἡ δι' αὐτοῦ τροφή καὶ αὔξησις καὶ φθίσις 412 a, 14.
- ζῶον. τὸ ζῶον τὸ καθόλου 402 b, 7. ὅθεν ἡ διαφορὰ τῶν ζῶων 413 b, 33. ἡ ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα ζῶον 413 a, 3. σῶμα ἔμψυχον 434 b, 11. τὸ ζῶον διὰ τὴν αἴσθησιν πρώτως 413 b, 2. 434 a, 30. οὐχ οἰόντες ἄνευ ἀφῆς εἶναι ζῶον 434 b, 24. 435 b, 17. 414 b, 3. οὐχ οἰόν τε ἀπλοῦν εἶναι τὸ τοῦ ζῆου σῶμα 435 a, 11. 434 a, 10. πολλὰ τῶν ζῶων οὐτ' ὄψιν οὐτ' ἀκοήν οὐτ' ὄσμῆς αἴσθησιν ἔχουσιν 415 a, 5.
- ζῶα τινα μόνιμα κατὰ τόπον 410 b, 19. 432 b, 20. 434 b, 2. οὐ πάντα ζῶα ἀναπνεύουσιν 411 a, 1. ἔνια τῶν ἐντόμων διαιρούμενα ζῶσιν 411 b, 20.
- ζῶα ἀτελῆ καὶ πεπηρωμένα 425 a, 10. 432 b, 23. ζῶον ποιεῖ ζῶον 415 a, 29. τῆς αἰσθητικῆς φαντασίας μετέχουσι τὰ ζῶα 433 b, 30. 434 a, 5. ἐνίοις δ' ἀορίστως ἔνεστιν 434 a, 4. cf. 428 a, 10. 414 b, 16. ζῶα λογιστικά 434 a, 7.
- ἡδεσθαι. τί ἐστὶ, opp. λυπεῖσθαι 431 a, 10.
- ἡδονή. ὄπου αἴσθησις, καὶ λύπη καὶ ἡδονή 413 b, 23. 414 b, 3. ὄπου ἡδονή, καὶ ἐπιθυμία 434 a, 3.
- ἡδύς. 426 b, 4. 414 b, 5. 431 b, 9. 433 b, 9. 432 b, 31.
- ἡδυσμα 414 b, 13.
- ἡλιος φαίνεται ποδιαῖος 428 b, 3.
- ἡμισυς 430 b, 10.
- Ἡράκλειτος 405 a, 25.
- ἡρεμεῖν 406 a, 24. 434 a, 20.
- ἡρέμησις 406 b, 22.
- ἡχεῖν 420 a, 16. 19.
- ἡχώ, πότε γίνεται 419 b, 25.
- θαλῆς 405 a, 19. 411 a, 18.
- θαρραλέος 427 b, 22.
- θαρρεῖν 403 a, 7.
- θάρσος 403 a, 17.
- θεῖον = sulphur 421 b, 25.
- θεῖος, πάντα τοῦ θεοῦ ὀρέγεται 415 a, 29.
- θεός. θεῶν πάντα πλήρη (Thales) 411 a, 8.
- θερμός 423 b, 24. τὸ θερμὸν ἐργάζεται τὴν πέψιν 416 b, 29.
- θερμότης 416 b, 29.
- θεῖον ἔχειν 409 b, 6. 408 a, 7.
- θεωρεῖν 402 a, 7. b, 17. 432 a, 9. dist. ἐπιστήμη 412 a, 11. dist. τὸ ἐπιστήμην ἔχειν 417 a, 29. b 5. 19. conī. τὸ νοεῖν 408 b, 24.
- θεωρητικός. ὁ νοῦς πρακτικὸς διαφέρει τοῦ θεωρητικοῦ τῶ τέλει 433 a, 15. ἡ θεωρητικὴ δύναμις, conī. ὁ νοῦς 413 b, 25. ἡ θεωρητικὴ ἐπιστήμη καὶ τὸ οὕτως ἐπιστητὸν τὸ αὐτό 430 a, 4.
- τὰ θηρία οὐκ ἔχει νοῦν 429 a, 6. 428 a, 24. cf. 434 a, 10.
- θίξις 407 a, 18. 427 b, 4.
- θρεπτικός. θρεπτικὸν λέγομεν, οὐ

- καὶ τὰ φυτὰ μετέχει 413 b, 7. ἡ θρεπτικὴ ψυχὴ πρώτη καὶ κοινοτάτη δύναμις, ἧς ἐστὶν ἔργα γεννησθαι καὶ τροφῆ χρῆσθαι 415 a, 23. 434 a, 22. 416 a, 19. τὸ θρεπτικὸν χωρίζεται τοῦ αἰσθητικοῦ 413 b, 5. 411 b, 30. 413 a, 31. 414 a, 32. 415 a, 2.
- θριξί. τὰς θριξί οὐκ αἰσθανόμεθα, ὅτι γῆς ἐστὶν 435 a, 25. 410 b, 1.
- θρόπτειν 419 b, 26.
- θρόψις 419 b, 23.
- θυμικός, 432 a, 25. 433 b, 4.
- θυμὸς ὄρεξις τις 414 b, 2. 403 a, 17.
- θύραθεν 404 a, 13.
- ιδέα 404 b, 20.
- ἴδιος 409 b, 1. ἴδιον ἐκάστης αἰσθήσεως τί ἐστὶ 418 a, 9. 425 a, 19. 21. 30. 428 b, 18. 23. 430 b, 29. ἴδιος λόγος 414 b, 26. ἰδίως 425 a, 7.
- Ἴππων 405 b, 2.
- ἱστορία 402 a, 4.
- ἰσχυρὰ παθήματα 403 a, 19.
- οἱ ἰχθύες ἄφωνοι 421 a, 4. 420 b, 4.
- καθαρός, νοῦς (Anax.) 405 a, 17.
- καθόλου 410 b, 26. 424 a, 17. τὸ ζῶον τὸ καθόλου 402 b, 7. ἡ καθόλου ὑπόληψις 434 a, 20. ἡ ἐπιστήμη τῶν καθόλου 417 b, 23. τὰ καθόλου ἐν αὐτῇ τῇ ψυχῇ 417 b, 23.
- καθορᾶν 402 b, 20.
- κακός. τὸ κακὸν πῶς γνωρίζεται 430 a, 23. cf. 411 a, 5.
- κάμνειν 420 a, 14. 15. 422 b, 8.
- καμπύλος, opp. εὐθύς 411 a, 5. 6.
- ὁ κανὼν κριτῆς τοῦ εὐθέος καὶ τοῦ καμπύλου 411 a, 6.
- καρδία 403 a, 30. 408 b, 8. 432 b, 31.
- καρπός 412 b, 27. 3.
- κατακάμπτειν 406 b, 31.
- καταφάναι, opp. ἀποφάναι 431 a, 9.
- κατάφασις 430 b, 27.
- καταχρησθαι 420 b, 17.
- κατάψυξις 405 b, 29.
- κατέχειν χώραν. 409 a, 23. κατ. τὸ πνεῦμα, opp. ἀναπνεῖν, ἐκπνεῖν 421 a, 15. a 3.
- αἱ κατηγορίαι διαιρεθεῖσαι 402 a, 25. 410 a, 15.
- καυστικός 417 a, 8.
- καυστός 417 a, 7.
- κενός. τὸ κενὸν κύριον τοῦ ἀκούειν 419 b, 33. 420 a, 18. κενῶς εἰπεῖν 403 a, 2.
- κέρας 420 a, 16. 419 a, 5.
- ὡς ἐν κεφαλαίῳ εἰπεῖν 433 b, 21.
- κεφαλή. ὡς ἡ κεφαλὴ τῶν ζῶων, οὕτως αἱ ρίζαι τῶν φυτῶν 416 a, 4. 412 b, 3.
- κηρός 424 a, 19. 435 a, 2. 9.
- κινεῖν. οὐκ ἀνάγκη τὸ κινεῖν κινεῖσθαι 426 a, 5. 406 a, 3. εἶδει ἐν τὸ κινεῖν τὸ ἔμψυχον σῶμα, ἀριθμῶ δὲ πλείω 433 b, 10. τὸ κινεῖν διττόν 433 b, 14. 434 b, 32. πῶς γίνεται τὸ ὀργανικῶς κινεῖν 433 b, 21. διχῶς τὸ κινεῖσθαι 406 a, 4. ἐτι ἡ φύσει κινεῖται τι ἢ βίᾳ 406 a, 22. πάντα ὡσεὶ καὶ ἔλξει κινεῖται 433 b, 25.
- κίνησις ἐνέργειά τις, ἀτελής μέντοι 417 a, 15. 431 a, 6. κίνησις ἔκστασις τοῦ κινουμένου 406 b, 12. cf. 426 a, 2. κινήσεις τέσσαρες 406 a 12. 415 b, 22. sqq.

- τάς ἐναντίας κινήσεις ἅμα κινεῖσθαι τὸ αὐτὸ ἀδύνατον 426 b, 30. ἄλλο εἶδος κινήσεως 431 a, 6. cf. 417 b, 7. διὰ μέσου ἢ κινήσεις 434 b, 31. opp. στάσις 412 b, 17.
- κινητικός 404 b, 8. 405 a, 4. 10. 433 a, 13. 410 b, 17. ἢ τοῦ κινήσεως ἐνέργεια ἐν τῷ πάσχοντι 426 a, 5.
- κλᾶν. ἢ κεκλασμένη 429 b, 16.
- Κλέωνος υἱός 425 a, 25. 26. 29.
- κοῖλος 419 b, 16. 431 b, 14. 433 b, 23.
- κοινός 402 b, 8. 412 a, 5. b, 4. 414 b, 23. 25. 408 b, 29. τὰ κοινὰ αἰσθητά 418 a, 16. 425 a, 13. 428 b, 22. ἐν κοινῷ 407 b, 29.
- ἢ κόρη ὕλη ὀφθαλμοῦ 413 a, 2. cf. 412 b, 20. 431 a, 17. ἢ κόρη ὕδατος 425 a, 4.
- κόρσαι ἀναύχενες (Emped.) 430 a, 28.
- κρατεῖν (Anax.) 429 a, 19.
- κρίνειν 427 a, 18. 426 b, 10. 424 a, 5. 411 a, 4. 428 a, 3.
- κριτής 405 b, 8. 411 a, 6.
- Κριτίας 405 b, 6.
- κριτικός 432 a, 16. τὸ μέσον κριτικόν 424 a, 6.
- κρόκος 421 b, 2.
- κύκλος 433 b, 26. κύκλου κινήσεις περιφορὰ 407 a, 20. ὁ νοῦς ὁ κύκλος (Plato) 407 a, 20.
- κυκλοφορία 407 a, 6.
- κύριος ὁ νοῦς 410 b, 14. τὸ κενὸν κύριον τοῦ ἀκούειν 419 b, 33. 19. κυρίως 412 b, 9. 418 a, 25.
- κυρτός 433 b, 23.
- κωμφοδοιδάσκαλος 406 b, 17.
- λαμβάνειν 403 a, 5. 412 b, 22. 424 a, 17. 415 a 15.
- λάμπειν 419 a, 4.
- λεῖτος 419 b, 16. 32. 420 a, 1. 435 a, 8.
- λείπεσθαι τινος 421 a, 21.
- λεπίδες 419 a, 5.
- λεπτομερής 405 a, 6. 22. 409 b, 20.
- λεπτός 405 a, 24.
- Λεύκιππος 404 a, 5.
- λίθινος ὀφθαλμός. 412 b, 21.
- τὸν λίθον ψυχὴν ἔχειν ἔφη Θαλῆς 405 a, 20.
- λιπαρός 422 b, 12. λιπαρὰ ὀσμὴ 421 a, 30.
- λογίζεσθαι 433 a, 14. λογίζεται καὶ βουλευέται 431 b, 7.
- λογισμός 434 a, 8. 433 a, 24. ἐν τοῖς ἄλλοις ζῴοις οὐ νόησις οὐδὲ λογισμός ἐστὶ 433 a, 12. 415 a, 8.
- τὸ λογιστικόν 432 a, 25. b, 5. 26. τὰ λογιστικὰ ζῶα 434 a, 7. λογιστικὴ φαντασία 433 b, 29.
- λόγος = oratio 432 b, 8. οἱ ἐν τῷ κοινῷ γινόμενοι λόγοι 407 b, 29. 418 a, 27. = notio κοινός λόγος 412 a, 5. opp. ἴδιος λόγος 414 b, 23. conī. τὸ τί ἦν εἶναι 412 b, 16. παρὰ τὴν ἐν τῷ λόγῳ ἀλήθειαν 418 b, 24. conī. ἐντελέχεια 414 a, 27. εἶδος καὶ οἶον ἐνέργεια 414 a, 9. opp. ὕλη 414 a, 14. 416 a, 18. ὁ λόγος εἶδος τοῦ πράγματος 403 b, 2. λόγοι ἔνυλοι 403 a, 25. χωριστὸν λόγῳ sive κατὰ λόγον, opp. τόπῳ, μεγέθει 432 a, 20. 429 a, 11. definitio vel syllogismus 407 a, 25. cogi-

- landi facultas. ἐνίοις φαντασία ὑπάρχει, λόγος δ' οὐ 428 a, 24. 427 b, 14 = ratio (proportion) 410 a, 2. 408 a, 19. 15. 426 a, 28. b, 4. 7.
- λύω. λύεται ὁ λόγος 424 a, 30.
- λυπεῖσθαι τί ἐστὶ 431 a, 10.
- λύπη, cf. ἡδονή.
- λύσιν ἔχειν 422 b, 28.
- μαθήματα 402 b, 19.
- ὁ μαθηματικός, dist. τοῦ φυσικοῦ εἰ τοῦ πρώτου φιλοσόφου 403 b, 15. τὰ μαθηματικά πῶς νοεῖται 431 b, 16. 403 b, 14.
- μάθησις 417 a, 31.
- μακάριος. οὐ κακάριον τὸ μὴ βέβαιον 407 a, 34.
- οἱ μαλακόσαρκοι εὐφροεῖς 421 a, 26.
- μανθάνειν. τὸ μανθάνον οὐ πάσχειν φατέον 417 b, 14. 429 b, 9.
- μαντεύεσθαι 409 b, 18.
- μαραίνειν 408 b, 24.
- μαρτυρεῖν 410 a, 29.
- τὸ μέγεθος καὶ τὸ μεγέθει εἶναι ἄλλο ἐστὶ 429 b, 10. μέγεθος κοινὸν αἰσθητὸν 418 a, 18. 425 a, 15. μεγέθει χωριστὸν. opp. λόγῳ 432 a, 20. 433 b, 24. 429 a, 11. φωνῆς μέγεθος 422 b, 30.
- μέθη 408 b, 23.
- μεθιστάναί 406 b, 3.
- μέθοδος 402 a, 14. 16.
- μεριστός. μεριστὴ ἢ ψυχὴ ἢ ἀμερής; 402 b, 1. 407 a, 19. 411 b, 5.
- μέσος 407 a, 29. τὸ μέσον κριτικόν 424 a, 6. αἰσθανόμεθα πάντων διὰ τοῦ μέσου 423 b, 7.
- μεσότης 424 a, 4. 424 b, 1. 435 a, 21. 431 a, 11. 19.
- ἢ μεταβολὴ εἰς τὸ ἀντικείμενον ἢ τὸ μεταξύ 416 a, 34.
- τὸ μεταξύ αἰσθήσεως 419 a, 20. sqq. 422 b, 22. 423 a, 15. b, 26. 434 b, 28. 435 a. 16.
- μεταφορὰ. κατὰ μεταφορὰν τι λέγειν 428 a, 2.
- μετέχειν τοῦ θεοῦ 415 a, 29. ψυχῆς 415 b, 25. κινήσεως 406 a, 12.
- μετρεῖν. ἀνάγκη ἐνὶ μετρεῖν 434 a, 9.
- μέχρι τούτου ἕως ἄν 416 b, 14. μέχρι πόρρω 435 a, 4. μέχρι του 434 b, 30.
- τὸ μήκος διαίρετον καὶ ἀδιαίρετον 430 b, 8. τὸ πρῶτον μήκος (Plato) 404 b, 20.
- μῆνιγξ 420 a, 14.
- μηνύει, v. l. σημειῖον 403 a, 19.
- μῆτις ἀέξεται (Emped.) 427 a, 23.
- μιγνύναι. μᾶλλον τὸ μικτὸν συμφωνία 426 b, 6. cf. 411 a, 10.
- μικρομέρεια, v. l. λεπτομέρεια 405 a, 11.
- μίξις 408 a, 14. 18. 22.
- τὰ μνημονικά 427 b, 19.
- μονάς 409 a, 1 sqq.
- μονή, opp. κινήσις 408 b, 18.
- μόνιμος. τῶν ζῴων τινὰ μόνιμα κατὰ τόπον 410 a, 20. 432 b, 20. 434 b, 2.
- τὰ μόρια sive μέρη τῆς ψυχῆς, cf. ψυχῆ.
- μορφὴ καὶ εἶδος 412 a, 8. 407 b, 24. καὶ εἶδος καὶ λόγος 414 a, 9.
- μύειν 428 a, 16.
- μῦθος. κατὰ τοὺς Πυθαγορικοὺς μύθους 407 b, 22.
- μύχης 419 a, 4.
- μυκτῆρ 421 b, 16.
- μύρμηξ. μύρμηκι οὐ φαντασία 428

- a, 11. μύρμηξ εἰ ἐν οὐρανῷ εἴη (Democrit.) 419 a, 17.
- νεῖκος (Emped.) 410 b, 6.
- νηνεμία 404 a, 20.
- νηστια ἀγλή (Emped.) 410 a, 5.
- νοεῖν. μάλιστα ἔοικεν ἴδιον τὸ νοεῖν 403 a, 8. τὸ νοεῖν σωματικόν τι ὑπολαμβάνουσιν οἱ ἀρχαῖοι 427 a, 26. τὸ νοεῖν, ἐν ᾧ ἐστὶ τὸ ὀρθῶς καὶ τὸ μὴ ὀρθῶς 427 b, 8. cf. 430 b, 27. διαφέρει τοῦ αἰσθάνεσθαι 429 b, 10 sq. 427 b, 8. 27. τοῦ νοεῖν τὸ μὲν φαντασία τὸ δὲ ὑπόληψις 427 b, 28. cf. 433 a, 10. πῶς γίνεται 429 a, 13. οὐ νοεῖ ἡ ψυχὴ ἄνευ φαντάσματος 431 a, 16. 432 a, 8. τὸ νοεῖν αὐτὸ οὐ μαραινεται, ἀλλ' ἀπαθές ἐστίν 408 b, 24. τὸ αἰσθάνεσθαι ὁμοιον τῷ φάναι μόνον καὶ νοεῖν 431 a, 8.
- νόημα 407 a, 7. 430 a, 28. τὰ πρῶτα νοήματα τίνι διαφέρει τοῦ μὴ φαντάσματα εἶναι 432 a, 12.
- νόησις. ἡ νόησις τὰ νοήματα 407 a, 7. ἔοικεν ἡρεμήσει μᾶλλον ἢ κινήσει 407 a, 32. dist. φαντασία 433 a, 12. dist. ὑπόληψις 427 b, 17. cf. 427 b, 27. ἡ τῶν ἀδιαρέτων νόησις dist. ab ea quae est σύνθεσις νοημάτων 430 a, 26. νοήσις πρακτικαί, dist. νοήσις θεωρητικαί 407 a, 23.
- νοητικός. εἰ τὸ νοητικὸν πρότερον τοῦ νοῦ ζητητέον 402 b, 16. τὸ νοητικὸν τί διαφέρει τοῦ αἰσθητικοῦ 429 a, 29. ἡ νοητικὴ ψυχὴ δυνάμει τὰ εἶδη, οὐκ ἐντελεχεία 429 a, 28. τὰ εἶδη ἐν τοῖς φαντάσμασι νοεῖ 431 b, 2.
- νοητός. ἡ αἰσθητὰ τὰ ὄντα ἢ νοητὰ 431 b, 22. ἐν τοῖς εἶδεσι τοῖς αἰσθητοῖς τὰ νοητὰ ἐστίν 432 a, 5. ἐν τοῖς ἔχουσιν ὕλην δυνάμει ἕκαστόν ἐστι τῶν νοητῶν 430 a, 6.
- νοῦς. λέγω νοῦν ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἢ ψυχῇ 429 a, 23. ὁ νοῦς οὐ πᾶς ἀληθής ἢ ψευδής 430 b, 27. προγενέστατον καὶ κύριον 410 b, 14. ἀπλοῦς, ἀπαθής, ἀμιγής. 429 b, 23. a, 15. 29 sqq. 430 a, 18. 408 b, 29. 405 a, 16. ἔοικε ἐγγίνεσθαι οὐσία τις οὐσα καὶ οὐ φθειρεσθαι 408 b, 18. ἔοικε γένος ἕτερον ψυχῆς εἶναι καὶ μόνον ἐνδέχεται χωρίζεσθαι, καθάπερ τὸ αἶδιον τοῦ φθαρτοῦ 413 b, 25. 415 a, 12. 429 b, 5. δεκτικὸν τοῦ εἶδους καὶ δυνάμει τοιοῦτον 429 a, 15. b, 28. οὐθέν ἐστιν ἐνεργεία τῶν ὄντων πρὶν νοεῖν 429 a, 24. b, 30. διχῶς δυνάμει 429 b, 8. ὁ νοῦς ὁ κατ' ἐνεργείαν ἐστὶ τὰ πράγματα 431 b, 17. εἶδος εἰδῶν 432 a, 2. αὐτὸν δυνάμει νοεῖν 429 b, 9. cf. 430 a, 3. b, 25. ὁ νοῦς ἐπικαλύπτεται 429 a, 7. τὰ θηρία οὐκ ἔχει νοῦν 429 a, 6. ὅταν ἐν τοῖς αἰσθητοῖς θεωρῇ τὰ νοητὰ, ἅμα φαντάσματος θεωρεῖ 432 a, 8. 431 a, 17. ὁ παθητικός νοῦς 430 a, 24. dist. ὁ τῷ ποιεῖν πάντα (νοῦς ποιητικός) 430 a, 10 sqq. ὁ πρακτικὸς νοῦς, dist. ὁ θεωρητικὸς 433 a, 15. 432 b, 27. 415 b, 16. cf. 407 a, 23. 431 b, 10. νοῦς ἀρχὴ πάντων 405 a, 15. αἴτιον τοῦ καλῶς (Anax.) 404 b, 2. ταῦτὸ ψυχῇ καὶ νοῦς (Democrit.) 404

- a, 31. νοῦς τὸ ἐν (Plato) 404 b, 22. ὁ καλούμενος νοῦς 407 a, 4. 432 b, 26. ὁ κατὰ φρόνησιν λεγόμενος νοῦς 404 b, 5.
- ξύσματα 404 a, 3. 18.
- ὄζειν 419 a, 29. 424 b, 16.
- ἡ οἰκουμένη 428 b, 4.
- οἰκείος. ἡ οἰκεία ὕλη 414 a, 26. τὸ οἰκείον καὶ ἄτομον εἶδος 414 b, 27.
- οἰκίας λόγος 403 b, 3.
- ὄλος. ἡ ὄλη ψυχῇ 411 a, 30. 27. 410 b, 27. τὸ ὄλον 411 a, 7. 410 b, 29. τὸ ὄλον τοῖς μορίοις ὁμοειδές 411 a, 17. opp. μορίων 414 a, 8. ὄλος 403 a, 7. 411 a, 27. 412 b, 7. 430 a, 21. 431 a, 2. 435 b, 22. 426 b, 5.
- Ὀμηρος 404 a, 29. 427 a, 25. πρὸ ὁμμάτων ποιήσασθαι 427 b, 18.
- ὁμογενής 431 a, 24.
- ὁμοειδής 402 b, 2. 411 a, 18. 21. b, 25.
- ὁμοιομερής 411 a, 23.
- ὁμοιοτρόπως 404 b, 21.
- ὁμωνόμως 412 b, 14. 21.
- τὸ ὄνομα λαμβάνειν ἀπὸ τινος 429 a, 3. τοῖς ὀνόμασι ἀκολουθοῦσιν 405 b, 26.
- ὄξυς, opp. βαρύς. ὄξυς ψόφος 420 a, 29. ὄξυς χυμός 422 b, 14.
- ὄξεια ὄσμη 421 a, 30.
- ὄραμα 435 b, 11. 428 a, 16.
- ὄραν. ὄραται (v. l. ὄρατόν) πᾶν χρώμα ἐν φωτί 418 a, 3. 419 a, 8. οὐχ ὄραται ἄνευ φωτός 419 a, 9. 420 a, 27. ἀναγκαῖόν τι εἶναι μεταξύ 419 a, 20. πῶς γίνεται τὸ ὄραν 419 a, 13. 431 a, 17. 434 b, 28 sqq.
- ὄρασις ἢ τῆς ὀφείας ἐνεργεία 426 a, 13. 428 a, 6. 412 b, 28.
- ὄρατόν ἐστὶ χρώμα 418 a, 26. καὶ τὰ πυρώδη 419 a, 3.
- ὄργαν 403 a, 22.
- ὄργανικός 412 a, 28. b, 6. 432 b, 25. ὄργανικῶς 433 b, 21.
- ὄργανον 412 b, 1. 12. 415 b, 19. 411 b, 23. 420 b, 22. 429 a, 26. 416 a, 5. ἡ χεὶρ ὄργανόν ἐστίν ὄργάνων 432 a, 1.
- ὄργη τί ἐστίν 403 a, 30.
- ὄργιζεσθαι τί ἐστίν 403 a, 26.
- ὄρεκτικός. οὐχ ἕτερον τὸ ὄρεκτικὸν καὶ φευκτικόν, οὔτ' ἀλλήλων οὔτε τοῦ αἰσθητικοῦ 431 a, 13. τὸ ὄρεκτικὸν λόγῳ ἕτερον πάντων. ἐν τῷ λογιστικῷ ἢ βούλησις γίνεται, ἐν τῷ ἀλόγῳ ἢ ἐπιθυμία καὶ θυμός 432 b, 3. ὅπου τὸ αἰσθητικὸν καὶ τὸ ὄρεκτικὸν 414 b, 1. τὸ ὄρεκτικὸν κινούμενον κινεῖ 433 b, 16. a, 20.
- ὄρεξις τί ἐστίν, opp. φυγῇ 431 a, 12. ὄρεξις ἐστὶ ἐπιθυμία καὶ θυμός καὶ βούλησις 414 b, 2. ὄρεξις καὶ ὀρθή καὶ οὐκ ὀρθή 433 a, 27. ἡ ὄρεξις καὶ ἡ διάνοια πρακτικὴ τὰ κινούμενα 433 a, 18. ἡ ὄρεξις κινεῖ 433 a, 31. ὄρεξις ἀντιληπτήσεως 403 a, 30. γίνονται ἐναντία 433 b, 5.
- τὸ ὄρεκτόν ἐστίν ἢ τὸ ἀγαθόν ἢ τὸ φακτικὸν ἀγαθόν 433 a, 28. τὸ ὄρεκτόν κινεῖ οὐ κινούμενον τῷ νοηθῆναι ἢ φαντασθῆναι 433 b, 12.
- ὄρθογώνιος 413 a, 17.
- ὄρίζειν 435 b, 16. 407 a, 25. 420

- a, 19. 403 a, 29. 409 b, 19. 413 b, 12.
- όρισμός είδος έστι λόγου 407 a, 25.
οί όρισμοί πεπερασμένοι 407 a, 30.
- όριστικός λόγος 413 a, 14.
- όρμαθος 419 b, 24.
- όρος 431 a, 22. 413 a, 14. 16. 18. 403 a, 25. 404 a, 9.
- τά Όρσικά έπη καλούμενα 410 b, 28.
- όσμᾶσθαι. αίσθάνεσθαι έστιν 424 b, 17. άνθρωπος φάυλος όσμᾶται, ούκ άνευ του λυπηροϋ ή του ήδέος 421 a, 10. και τά ένυδρα όσμᾶται 421 b, 10. 419 a, 35. διά τί, όσα άναπνεί, άδυνατεί όσμᾶσθαι μη άναπνέοντα 419 b, 1. 421 b, 14 sqq.
- όσμῆ. περί όσμῆς ήττον εύδιόριστον 421 a, 7. τά είδη τών χυμῶν όμοίως έχει τοίς τῆς όσμῆς 421 a, 17. 26. ή όσμῆ του ξηροϋ 422 a, 6. ή ίσχυρά όσμῆ φθείρει 426 b, 2. 429 b, 2. 421 b, 23. όσμῆ ού τρέφει 434 b, 20.
- όσφραίνεσθαι. 424 b, 4. 7.
- όσφραντός. τό όσφραντόν όσμῆ 424 b, 6. 421 a, 7. 11. opp. άνόσφραντον 421 b, 6.
- τό όσφραντικόν αίσθητήριον 421 b, 32. 422 a, 7.
- όσφρησις, αίσθησις του όσφραντοϋ και άνοσφράντου 421 b, 5. 22. έστι και ή όσφρησις διά του μεταξύ 421 b, 8. όσφρησις = τό αίσθητήριον 425 a, 5.
- οϋς 420 a, 9. 13. 16.
- οϋσία. γένος έν τι τών όντων 412 a, 6. 402 a, 24. 410 a, 20. τριχῶς λέγεται 414 a, 14. 412 a, 7. οϋσία ή κατά λόγον = τό τί ήν
- είναι 412 b, 10. 19. syn. τί έστι 402 a, 13. 23. ή οϋσία πᾶσιν τό αίτιον του είναι 415 b, 13.
- όφθαλμός ή κόρη και ή όψις 413 a, 2. = κόρη 412 b, 20.
- όψις οϋσία του όφθαλμοϋ ή κατά τον λόγον 412 b, 19. ή πρώτη έντελέχεια του όφθαλμοϋ, dist. όρασις 412 b, 28. όρασις ή τῆς όψεως ένεργεια 426 a, 13. του όρατου και άοράτου 424 a, 10. ή όψις μάλιστα αίσθησις 429 a, 3. τίνος ένεκα 435 b, 21.
- πάθημα 403 a, 11. 20.
- πάθησις, opp. ποιήσις 426 a, 9.
- παθητικός 424 b, 14. παθητικός νοϋς 430 a, 24.
- πάθος. έξεις και πάθη 432 a, 6. έργα και πάθη 403 b, 12. 409 b, 15. τά πάθη τῆς ψυχῆς 403 b, 3. τά ίδια πάθη τῆς ψυχῆς. opp. τά κοινά και του σώματος 402 a, 9. 403 a, 4. τά πάθη τῆς ψυχῆς λόγοι ένυλοι 403 a, 25. b, 17. φαντασία πάθος τι 427 b, 18.
- πανσπερμία (Democrit.) 404 a, 4.
- πάντη πάντως 402 a, 10.
- παρὰδιδόναι 412 a, 3. 405 b, 29. 407 b, 27. 409 b, 18.
- παραλαμβάνειν 403 b, 27.
- παράλογος. άτοπον και παράλογον 411 a, 14. 15.
- παραχωρείν 410 b, 25.
- παρεμφαίνεσθαι 429 a, 20.
- τό φρονείν άλλοια παρίσταται (Emped.) 427 a, 25.
- παροξύνειν 403 a, 20.
- παρουσία 418 b, 16. 20.
- πᾶς. τό πᾶν 416 a, 3.
- πάσχειν. διά την κοινωνίαν τό μὲν

- ποιεί τό δὲ πάσχει 407 b, 18.
- πάσχει τό άνόμοιον, πεπονθός δ' όμοίόν έστιν 417 a, 20. 418 a, 5. cf. 416 b, 7. πάντα πάσχει υπό του ποιητικοϋ και ένεργείας όντος 417 a, 17. ή του ποιητικού ένεργεια έν τῷ πάσχοντι 426 a, 4. 9. 414 a, 11. τό ποιούν τιμιώτερον του πάσχοντος 430 a, 18. ούχ άπλοϋν τό πάσχειν 417 b, 2. 418 a, 2. 429 b, 29.
- πεινά, έπιθυμία ξηροϋ και θερμοϋ 414 b, 12.
- πέλεκυς 412 b, 12.
- πέρας και λόγος 416 a, 17. πέρατα 407 a, 24.
- περατοϋν 407 a, 28.
- περιέχειν. τό περιέχον 404 a, 10. 411 a, 19.
- περικάρπιον 412 b, 2.
- περιτείνειν 423 a, 3.
- περιφύεσθαι 423 a, 7.
- πέττειν 416 a, 33. b, 5.
- πέψις. τό θερμόν εργάζεται την πέψιν 416 b, 29.
- πηδάλιον 416 b, 26.
- πηροϋν 425 a, 10.
- πήρωμα, opp. τέλειον 415 a, 27. 432 b, 22. 24.
- πικρός, opp. γλυκός 422 b, 12.
- πιστεύω 424 b, 24. 428 a, 21. b, 4.
- πίστις. δόξη έπεται πίστις. τών θηρίων οϋθενι ύπάρχει πίστις 428 a, 20. λαβείν τινά πίστιν 402 a, 11.
- πλάνας έχειν 402 a, 21.
- τό πρώτον πλάτος (Plato). 404 b, 21.
- πλάττειν 406 a, 27. 411 b, 18.
- Πλάτων 404 b, 16. cf. 406 a, 1.
- b, 26. Τίμαιος 404 b, 16. 406 b, 26.
- πλεύμων 420 b, 24.
- πληγή έστι ή ποιούσα ψόφον 419 b, 10.
- πλωτήρ 406 a, 6. έντελέχεια πλοίου 413 a, 9.
- τῷ πνεύματι επί δύο έργα καταχρηται ή φύσις 420 b, 20.
- ποδιαίος 428 b, 3.
- ποιείν, cf. πάσχειν.
- ποιήσις, opp. πάθος vel πάθησις 426 a, 2. 9. ή ποιήσις και ή πάθησις έν τῷ πάσχοντι 426 a, 2. 9.
- ποιητικός. τό αίτιον και ποιητικόν, opp. ύλη 430 a, 12. 426 a, 4. 414 a, 11.
- πολυμερής. πότερον ή ψυχή έν ή πολυμερές 411 b, 11.
- πορευτικός. 432 b, 14. 434 a, 33. b, 25.
- πόρρωθεν αίσθάνεσθαι, opp. έγγυθεν 423 b, 6.
- ποτόν, opp. άποτον 422 a, 31. 34.
- πούς. οικεία κίνησις ποδῶν βάδισις 406 a, 9.
- πράγμα οϋθέν έστι παρά τά μεγέθη αίσθητά κεχωρισμένον 432 a, 2. cf. 403 b, 2.
- πραγματεύεσθαι 402 a, 18.
- ό πρακτικός νοϋς 433 a, 16. διάνοια πρακτική 433 a, 18. πρακτικῆ νοήσις 407 a, 24.
- τό πρακτόν τό ένδεχόμενον και άλλως έχειν. τό πρακτόν αγαθόν 433 a, 29. 432 b, 27.
- πράξις 431 b, 10. τό έσχατον (τῆς νοήσεως) αρχή τῆς πράξεως 433 a, 17. ένεργεια και πράξις 415 a, 19.

- πράττειν 433 a, 3. 8. 429 a, 5.
 προαίρεσις 406 b, 25.
 προγενής 410 b, 14.
 προγευματίζειν 422 b, 7.
 προιέναι ἐπὶ τὸ ἄπειρον 411 b, 13.
 προσδιορίζειν 407 b, 16. 415 a, 23.
 προσεννοεῖν 430 b, 1.
 προσλαμβάνειν 407 a, 29.
 προστιθέναι 415 b, 28.
 πρότερον κατὰ τὸν λόγον 415 a, 19.
 τῆ γενέσει 412 a, 26. χρόνῳ
 430 a, 21. 431 a, 2.
 προτιθεσθαι 403 b, 24.
 πρώτως 403 b, 29. 414 a, 13.
 413 b, 2.
 Πυθαγόρειοι 404 a, 17. cf. 407 b,
 22 et 414 a, 22.
 Πυθαγορικοὶ μῦθοι 407 b, 22.
 πῦρ. ἡ ψυχὴ πῦρ (Democrit.)
 403 b, 31. πῦρ ἄνω κινεῖται
 406 a, 28. συναίτιον τῆς τροφῆς
 416 a, 14.
 πύρινος 435 a, 12.
 πυρώδης 419 a, 3.
 ρίζαι, τῷ στόματι ἀνάλογον 412 b,
 3. 416 a, 4.
 ῥυσμός (Democrit.) 404 a, 7.
 σὰρξ. μικτὸν ἐκ πάντων τῶν στοι-
 χείων 423 a, 15. λόγος τῆς
 μίξεως 408 a, 15. 410 a, 2.
 429 b, 16. τὸ σαρκὶ εἶναι καὶ ἡ
 σὰρξ ἕτερον 429 b, 12. ἡ σὰρξ
 οὐ τὸ τῆς ἀφῆς αἰσθητήριον, ἀλλὰ
 τὸ μεταξύ 423 b, 26. οὐκ ἔστι τὸ
 ἔσχατον αἰσθητήριον 426 b, 15.
 σημαντικὸς ψόφος. ἐστὶν ἡ φωνή
 420 b, 32.
 τὸ σιμὸν τόδε ἐν τῷδε 429 b, 14.
 431 b, 13.
 σκέπασμα 412 b, 2. 403 b, 4.
 σκέψιν ποιεῖσθαι 415 a, 14.
 σκιά 419 b, 32.
 οἱ σκληρόσαρκοι ἀφυσίς τὴν διάνοιαν
 421 a, 25.
 σκληρόφθαλμος 421 a, 13. b, 28.
 30.
 σκότος, τί ἐστὶ 418 b, 18.
 σκώληξ 428 a, 11.
 σπέρμα, δυνάμει ζῶν σῶμα 412 b,
 26.
 στερεός. τὸ ἔμφυγον σῶμα δεῖ στε-
 ρεὸν εἶναι 423 a, 13. αἰσθησις ὁ
 τοῦ στερεοῦ ἀριθμὸς (Plato) 404
 b, 24.
 στέρησις 430 b, 24.
 στερητικαὶ διαθέσεις 417 b, 15.
 στιγμὴ, μονάς ἐστὶ θέσιν ἔχουσα
 409 a, 6. μοναδική 409 a, 20.
 στιγμὴ καὶ μία καὶ δύο 427 a,
 10. τὸ εὐθὺ ἀπτεται τῆς σφαίρας
 κατὰ στιγμὴν 403 a, 14. πῶς
 δηλοῦται 430 b, 20.
 στοιχεῖον. τίσι διαφοραῖς διορίζονται
 423 b, 27. ἡ στοιχεῖον ἢ ἐκ τῶν
 στοιχείων τὴν ψυχὴν ποιῶσιν οἱ
 πρότεροι 405 b, 13. τὰ αἰσθη-
 τήρια στοιχεῖα ἢ ἐκ τῶν στοιχείων
 424 b, 22 sqq. 435 a, 11 sqq.
 στόμα cf. ρίζα.
 συγκεκριαλοῦν 431 b, 20.
 συλλογισμός. τέλος τῆς ἀποδείξεως
 407 a, 27.
 συμβαίνειν. ὅσα συμβέβηκε, dist.
 ἡ οὐσία 402 a, 8. 402 b, 26.
 403 a, 13. 408 b, 34. 409 a,
 31. 428 b, 18. 410 a, 22. τῶν
 κατὰ συμβεβηκὸς ἰδίων ἢ ἀπό-
 δείξις 402 a, 15. dist. τί ἐστὶ
 402 b, 18 sqq. ὁρισμός 409 b,
 13. κατὰ συμβεβηκὸς, opp. καθ'
 αὐτό 406 a, 4 sqq. 418 a, 8.
 22. 428 b, 19.

- συμβάλλεται μέγα μέρος πρὸς 402
 b, 21. cf. a, 5.
 συμπαράλαμβάνειν 403 b, 22.
 συμπάσχειν 427 b, 22.
 συμπέρασμα 407 b, 27. 413 b,
 16.
 συμπλέκειν 404 b, 29. 406 b, 28.
 409 b, 11.
 συμπλοκή 432 a, 11. 428 a, 25.
 σύμπτωμα 434 a, 32.
 συμφανές 405 b, 22.
 συμφυής 420 a, 4. 423 a, 5.
 σύμφυτος 406 b, 30.
 συμφωνία 424 a, 31. 426 a, 27.
 29. μᾶλλον τὸ μικτὸν συμφωνία
 426 b, 6.
 σύμφωνοι φοραὶ 406 b, 31.
 συναίτιος 416 a, 14.
 συναρμόζειν 408 a, 8.
 σύνεσις. opp. ἄγνοια 410 b, 3.
 συνέχειν. τί συνέχει τὴν ψυχὴν 411
 b, 6. 410 b, 12. 416 a, 6.
 σύνθεσις. 407 b, 33. 408 a, 7.
 11. 410 a, 2. τῶν νοημάτων
 430 a, 28. b, 2.
 τὸ σύνολον 409 b, 31.
 συντηκτικός 422 a, 19.
 συντιθέναι 430 a, 30.
 σφαῖρα 434 a, 13. 419 b, 27. 409
 b, 9.
 σφαιρίον 409 a, 12.
 σφαιροειδής 405 a, 12. 404 a, 2.
 σχῆμα. οὐκ ἔστι σχῆμα παρὰ τὸ
 τρίγωνον καὶ τὰ ἐφεξῆς 414 b,
 21. κοινὸν αἰσθητόν 418 a, 18.
 μέγεθος τι τὸ σχῆμα 425 a, 18.
 σώζειν 422 b, 4. 434 b, 26. 416
 b, 14. 17.
 σῶμα. σῶμα ἅπαν ἄπτὸν 434 b,
 12. δύο σώματα ἅμα ἐν τῷ αὐτῷ
 εἶναι ἀδύνατον 418 b, 17. ἄπται
 αἱ διαφοραὶ τοῦ σώματος ἢ σῶμα
 423 b, 27. ὑγρὸν οὐκ ἄνευ σώ-
 ματος 423 a, 24. ἀπλᾶ σώματα
 416 a, 28. opp. μικτὰ σωμ. 434
 b, 9. τὰ φυσικὰ σώματα, ταῦτα
 τῶν ἄλλων ἀρχαί 412 a, 12. ζῶν
 σῶμα 412 b, 23. 415 b, 8. ἔμ-
 ψυγον σῶμα 415 b, 11. οὐχ
 οἶόν τε ἀπλοῦν εἶναι τὸ τοῦ ζῆφου
 σῶμα 435 a, 11. 434 a, 28.
 b, 10. 423 a, 12. τὸ σῶμα ὕλη
 vel δύναμις τοῦ ζῶντος 412 a,
 18. 413 a, 2. 414 a, 18. ἡ
 ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα ἐν 412 b, 6.
 τὰ ἐνταῦθα σώματα 425 a, 12.
 τὸ ἄνω σῶμα 418 b, 9. 12.
 σωματικός, opp. ἀσώματος 404 b,
 31. 427 a, 26. 433 b, 19. σω-
 ματικὰ στοιχεῖα 410 a, 28.
 σωματία μικρά 409 a, 11.
 σωτηρία 417 b, 3.
 τέκτων 416 b, 1. 2.
 τέλειος, opp. πῆρωμα 432 b, 23.
 415 a, 27.
 τελευταῖον 415 a, 7.
 τέλος. διὰ τέλους 432 b, 21. εἰς
 τέλος ἔλθειν 434 b, 1. ἀπὸ τοῦ
 τέλους ἅπαντα προσαγορεύειν δι-
 καιον 416 b, 24.
 τέμνεται ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ αἰσθησις
 εἰς τὰ πράγματα 431 b, 24.
 τετραγωνισμός, τί ἐστὶ 413 a, 17.
 τιθέναι 410 a, 26. 409 b, 26.
 Τίμαιος v. Πλάτων.
 τόδε τι, λέγεται κατὰ τὸ εἶδος 412
 a, 7. 8.
 τοιονδὶ καὶ κατὰ τὸν λόγον 424 a,
 24. σῶμα τοιονδὶ 412 a, 16.
 τίς. τινές, dist. πάντες 414 a, 3.
 30. ἀπλῶς, dist. τινί 431 b, 12.
 ἕνεκά του 433 a, 15. τὸ τί ἐστὶ,
 syn. ἡ οὐσία 402 a, 13. 17. b,

17. 22. dist. τὸ τί ἦν εἶναι 430 b, 28. τὸ τί ἦν εἶναι = οὐσία ἢ κατὰ τὸν λόγον 412 b, 41. 429 b, 19. τὸ τί ἐστὶ κατὰ τὸ τί ἦν εἶναι 430 b, 28.
- τόπος. οὐκ ἔστι τόπος τοῦ λευκοῦ 406 a, 21. κινεῖσθαι κατὰ τόπον 408 a, 33. 432 a, 17. τόπων καὶ ἀριθμῶν ἀδιαίρετον 427 a, 4. τρέφειν. τρέφεται πάντα ξηροῖς καὶ ὑγροῖς καὶ θερμοῖς καὶ ψυχροῖς 414 b, 7. cf. 434 b, 19. οὐθὲν τρέφεται μὴ μετέχον ζωῆς 416 b, 9. 415 b, 27. τὸ ἐναντίον τῶ ἐναντίῳ τρέφεται 416 a, 22. τρία ἐστίν, τὸ τρεφόμενον, ᾧ τρέφεται, καὶ τὸ τρέφον 416 b, 20. ᾧ τρέφεται διττόν 416 b, 25. τὸ τρέφον ἐστὶν ἡ πρώτη ψυχὴ 416 b, 21.
- τρίγωνον. ὑπάρχει ἐν τετραγώνῳ 414 b, 31. πόσαις ὀρθαῖς αἰ τοῦ τριγώνου γωνίαί ἴσαι 402 b, 20.
- τροφή. ἡ τροφή πρὸς ἔμφυχόν ἐστι 416 b, 11. ἡ τροφή τὸ ἐναντίον τῶ ἐναντίῳ 416 a, 22. ᾧ τρέφεται, ἡ τροφή ἐστὶν 416 b, 23. ἡ τροφή πάσχει ὑπὸ τοῦ τρεφόμενου 416 a, 35. ἡ τροφή παρασκευάζει ἐνεργεῖν τὸ τρέφον 416 b, 19. τροφή εἶναι καὶ αὐξητικῶν ἕτερον 416 b, 12.
- τύπων εἰπεῖν, διορίζειν, ὑπογράφειν 416 b, 30. 413 a, 9.
- ὕγιαστικόν, δεκτικόν τῆς ὑγείας 414 a, 10.
- ὕγεια, εἶδος καὶ λόγος ἐπὶ τοῦ ὕγιαστικοῦ 414 a, 9.
- ὕγρός, opp. ξηρός 422 b, 26. οὐκ ἔστιν ἄνευ σώματος 423 a, 24.
- ὕδωρ τῶ πυρὶ τροφή 416 a, 26.
- τὸ ὑγρὸν ἀναγκαῖον ὕδωρ εἶναι ἢ ἔχειν ὕδωρ 423 a, 25.
- ὕλη. οὐσία τις 412 a, 7. dist. εἶδος 412 a, 8. 414 a, 15. 403 b, 1. 416 a, 18. conit. τὸ ὑποκείμενον 414 a, 14. syn. γένος 417 a, 27. ἡ ὕλη δύναμις 412 a, 9. 414 a, 16. ὁ ὀφθαλμὸς vel potius ἡ κόρη ὕλη ὕψεως 412 b, 20. ὕλη καὶ τὸ οὐ ὕλη ἐν 412 b, 8. ἡ φυσικὴ ὕλη 403 b, 18. ἡ οἰκεία ὕλη 414 a, 26.
- ὕμην 423 a, 3. b, 9.
- ἐξ ὑπαρχῆς 412 a, 4.
- ὑπεναντίως 409 b, 22.
- τὸ ὑπερβάλλον φθείρει τὴν αἴσθησιν 426 a, 30. b, 8.
- ὑπερβολὴ 424 a, 4. αἱ ὑπερβολαὶ φθείρουσι τὰ αἰσθητήρια 424 a, 29. 435 b, 8. 13.
- ὁ ὕπνος ἀνάλογον τῶ ἔχειν τὴν ἐπιστήμην καὶ μὴ ἐνεργεῖν 412 a, 25.
- ὑπογράφειν 413 a, 10.
- ὑποδείξ 429 b, 4.
- ὑποκείμενον, opp. λόγος καὶ εἶδος. τὸ σῶμα ὡς ὑποκείμενον καὶ ὕλη, οὐ τῶν καθ' ὑποκειμένου 412 a, 19. 414 a, 14. opp. αἱ διαφοραὶ 422 b, 32. res sensibus obiecta 426 b, 8. 10.
- ὑπόληψις, dist. φαντασία 427 b, 28. ὑπολήψεως διαφοραὶ, ἐπιστήμη καὶ δόξα ἀληθοῦς καὶ φρόνησις καὶ τάναντία 427 b, 25.
- ὑπομένειν 419 b, 21.
- ὑποσμος 421 b, 12.
- φαίνεσθαι. πάντα τὰ φαινόμενα ἀληθῆ 427 b, 3. τὸ ἀληθὲς εἶναι τὸ φαινόμενον (Democrit.) 404 a, 29.

- τὸ φαίν. ἀγαθόν 433 a, 28. τὰ φαίνομενα, opp. ἡ ἐν τῶ λόγῳ ἀλήθεια 418 b, 24. φαίνεσθαι, dist. αἰσθάνεσθαι 428 a, 7 et δοξάζειν 428 b, 2.
- φάναι. τὸ αἰσθάνεσθαι ὁμοιον τῶ φάναι μόνον καὶ νοεῖν 431 a, 8. syn. καταφάναι 431 a, 16. cf. 430 b, 26.
- φαντάζεσθαι 433 b, 12.
- φαντασία. ὠνόμασται ἀπὸ τοῦ φάους 429 a, 3. ἡ κατὰ μεταφορὰν λεγομένη 428 a, 2. τί ἐστὶ 429 a, 1. cf. 428 b, 11. ἕτερον καὶ αἰσθήσεως καὶ διανοίας 427 b, 14. 428 a, 5. διαφέρει ἐπιστήμης, νοῦ, δόξης 428 a, 17 sqq., λογισμοῦ 415 a, 10. 433 a, 12. οὐκ ἔστι συμπλοκὴ δόξης καὶ αἰσθήσεως 428 a, 25. ἕτερον φάσεως καὶ ἀποφάσεως 432 a, 10. οὐκ ἄνευ αἰσθήσεως καὶ ἄνευ φαντασίας οὐκ ἔστιν ὑπόληψις 427 b, 15. ὅπου αἴσθησις, καὶ φαντασία 414 b, 16. 434 a, 1. ἀλλ' ἐνίοις ἀορίστως ἔνεστιν 434 a, 5. cf. 428 a, 10. ἡ λογιστικὴ ἢ αἰσθητικὴ 433 b, 29. 434 a, 5. ἡ ἀληθοῦς ἢ ψευδῆς 428 b, 17. 27. 433 a, 27. πολλὰ ζῶα μόνη φαντασία ζῶσιν 415 a, 11. 429 a, 5. = φάντασμα 425 b, 25.
- φάντασμα. 428 a, 1. 432 a, 9. 13. 431 b, 4. 7. ὅταν θεωρῇ ὁ νοῦς, ἅμα φαντάσματι νοεῖ 432 a, 8. 431 a, 16. b, 2. cf. 403 a, 8. 434 a, 10.
- τὸ φανταστικόν 432 a, 31.
- φάος 429 a, 3.
- φάρυγξ 420 b, 23. 421 a, 4.
- φάσις, syn. κατάφασις 430 b, 26.
- φεύγειν, opp. διώκειν 432 b, 30, λαβεῖν 434 b, 17.
- φευκτικόν opp. ὄρεκτικόν 431 a, 13.
- φευκτόν opp. διωκτόν 432 b, 28.
- φθαρτικός 424 a, 15.
- τὸ φθαρτόν 415 a, 9. b, 4. opp. τὸ ἀίδιον 413 b, 27.
- φθίσις, opp. αὔξεισις 413 a, 27. 415 b, 25. 434 a, 24.
- φθορά, opp. γένεσις 434 a, 23.
- φιλεῖν καὶ μισεῖν πάθη τοῦ συνόλου 408 b, 26. 403 a, 18.
- φιλία (Emped.) 408 a, 22. 430 a, 30.
- Φίλιππος ὁ κωμωδοδιδάσκαλος 406 b, 17.
- ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις 404 b, 19.
- ὁ πρῶτος φιλόσοφος 403 b, 16.
- φορά, ἡ κατὰ τόπον κινήσις 406 a, 13.
- φορτικός 405 b, 2.
- φράγμα 421 b, 29.
- φρονεῖν, dist. αἰσθάνεσθαι 427 b, 7.
- φρόνησις, εἶδος τοῦ ὀρθῶς νοεῖν 427 b, 9. 25. ὁ κατὰ φρόνησιν λεγόμενος νοῦς 404 b, 5.
- φρυκτός 431 b, 5.
- φυγῆ, opp. ὄρεξις 431 a, 12.
- τὰ φυόμενα = τὰ φυτὰ 413 a, 25. 33. τὰ φυόμενα, opp. τὰ φθίνοντα 434 a, 26.
- φύλλον, σκέπασμα περικαρπίου 412 b, 2.
- φυσικός. τίς ἐστὶ 403 b, 11. φυσικοῦ τὸ θεωρῆσαι περὶ ψυχῆς 403 a, 28. φυσικὰ σώματα 412 a, 12. 20. 28. b, 5. 415 b, 18. φυσικώτατον τῶν ἔργων τοῖς ζῶσι τὸ ποιῆσαι ἕτερον οἶον αὐτό 415 a, 26.

φυσιολογεῖν 406 b, 26.
 οἱ πρότερον φυσιολογοὶ 426 a, 20.
 φύσις, syn. οὐσία 402 a, 7. 416 a, 9. 418 b, 2. 31. ἐν ἀπάσῃ τῇ φύσει τὸ μὲν ὕλη τὸ δὲ ποιητικόν 430 a, 10. ἡ ὅλη φύσις 404 a, 5. ἡ φύσις ἕνεκά του ποιεῖ 415 b, 16. φύσεως ἔργον 434 b, 1. μήτε μάτην ποιεῖ μήτε ἀπολείπει τι 432 b, 21. 434 a, 31. 420 b, 20. φύσει, opp. βίᾳ 406 a, 22. sive παρὰ φύσιν 407 b, 1. κατὰ φύσιν 415 b, 2. 18. τὰ φύσει συνιστάμενα 416 a, 16.
 φυτόν. ἡ ἐν τοῖς φυτοῖς ἀρχὴ ψυχῆ τις 411 b, 28. τὰ φυτὰ sive φυόμενα ζῆν δοκεῖ 413 a, 25. 410 b, 23. ὑπάρχει αὐτοῖς μόνον τὸ θρεπτικόν 414 a, 33. 413 a, 33. 415 a, 2. οὐ μετέχουσι φορᾶς οὐδ' αἰσθήσεως 410 b, 23. οὐκ ἀναπνεύουσιν 410 b, 30. διὰ τί οὐκ αἰσθάνεται 424 a, 33. 435 b, 1. τὰ φυτὰ διαιρούμενα ζῆ 411 b, 19. 413 b, 16. αἰ ρίζαι τῷ στόματι ἀνάλογον 412 b, 3. τοῖς μονίμοις ὑπάρχει τὸ ὄθεν περὶ κάσιν 434 b, 2.
 φωνεῖν. τὰ ἄψυχα οὐ φωνεῖ 420 b, 6. οὐχ οἶόν τε φωνεῖν, μὴ κατέχοντα τὸ πνεῦμα 421 a, 2.
 φωνή. ψόφος τις ἐμφύχου ἐστίν 420 b, 5. σηματικὸς τις ψόφος 420 b, 32.
 φῶς, τί ἐστίν 418 b, 9. 419 a, 11. τὸ φῶς ἕξις τις 430 a 15.
 ἡ χεῖρ ὄργανόν ἐστίν ὀργάνων 432 a, 2.
 χάναος (Emped.) 410 a, 4.
 χολή, πικρὰ καὶ ξανθὴ 425 b, 1.
 χρόνος, διαιρετὸς καὶ ἀδιαίρετος

ὁμοίως τῷ μήκει 430 b, 8. cf. 426 b, 24 sqq.
 χρῶμα. τί ἐστὶ 418 a, 31. 419 a, 9. ὁρατόν ἐστὶ χρῶμα 418 a, 26.
 χυμός. τοῦ ὑγροῦ ἐστὶ. 422 a, 6. ἐν τι τῶν ἀπτῶν 414 b, 11. cf. 434 b, 18. οἶον ἡδυσμα 414 b, 13. 435 b, 23. τὰ εἶδη τῶν χυμῶν 422 b, 10. ἡ τοῦ χυμοῦ ἐνέργεια ἀνώνυμος 426 a, 15.
 ἄργυρος χυτός 406 b, 19.
 χωρίζω 430 a, 22. 426 b, 23. 403 a, 11. 411 b, 29. 413 a, 31. 426 b, 17. 23. 427 a, 3. 13. 430 a, 22. 431 b, 19. 432 a, 4. κεχωρισμένως 431 b, 14.
 χωριστός 403 a, 12. b, 10. 14. 430 b, 26. a, 17. χωριστόν κατὰ μέγεθος sive τόπων, dist. χωριστόν λόγῳ 429 a, 11. 432 a, 20. 413 b, 15.
 ψαθυρός 419 b, 35.
 ψάμμος 419 b, 24.
 ψεύδεσθαι 428 b, 22. a, 4.
 ψοφεῖν. τὸ ψοφοῦν πρὸς τι ψοφεῖ 419 b, 12. 420 b, 14. dist. φωνεῖν 420 b, 30.
 ψόφησις 426 a, 1. 9. 12.
 ψοφητικόν 420 a, 3. 423 b, 5. 13.
 ψόφος, τί ἐστὶ 420 a, 21. b, 11. dist. φωνή 420 b, 29.
 ψυχῆ. φυσικοῦ τὸ θεωρῆσαι περὶ ψυχῆς 403 a, 28. ἡ στοιχεῖον ἢ ἐκ τῶν στοιχείων 405 b, 13. πῦρ (Democrit.) 403 b, 31 sqq. 405 a, 8. cf. 406 b, 17. 409 b, 8. ἀήρ (Diogenes) 405 a, 21. ἀναθυμίασις (Heraclit.) 405 a, 25. ὕδωρ (Hippo) 405 b, 2. αἷμα (Critias) 405 b, 6. τὸ κι-

νοῦν ἐαυτοῦ (Plato) 406 a, 1. b, 26. ἀριθμὸς κινῶν ἐαυτόν (Xenocrates) 408 b, 32. ἀρμονία τις 407 b, 30. ἐν τῷ ὄλῳ 411 a, 8. Aristotelica animae notio 412 a, 27. b, 5. 414 a, 27. τὸν αὐτὸν τρόπον εἰς λόγος ψυχῆς τε καὶ σχήματος 414 b, 20. cf. 412 b, 4. 402 b, 5. ἐν σώματι τοιοῦτον ὑπάρχει 414 a, 22. cf. 407 b, 15 sqq. οὐ χωριστὴ τοῦ σώματος 413 a, 4. πάθη τῆς ψυχῆς ἴδια, κοινὰ 402 a, 9. 403 a, 4. οὐ κινεῖται 406 a, 2 sqq. 408 b, 15. 30. 411 a, 25. οὐκ ἐστὶ ἐν τόπων 406 a, 16. ἡ ψυχὴ ἐστὶν ᾧ ζῶμεν πρώτως 414 a, 12. cf. 427 a, 17. τοῦ ζῶντος σώματος αἰτία καὶ ἀρχὴ 415 b, 8. τὸ σῶμα συνέχει 411 b, 8. 416 a, 8. τὰ φυσικὰ σώματα τῆς ψυχῆς ὄργανα 415 b, 18. 407 b, 26. τῆς ψυχῆς τι κρεῖττον εἶναι ἀδύνατον 410 b,

13. ἡ ὅλη ψυχὴ, dist. τὰ μόρια sive μέρη 402 b, 10. 411 a, 30. 414 a, 31. 413 b, 12. 432 a, 22. 433 b, 2. ἐνίοις τῶν ζῴων ἄπανθ' ὑπάρχει, τισὶ δὲ τινα, ἑτέροις δὲ ἐν μόνον 413 b, 32. 414 b, 29. οἷς ὑπάρχει λογισμὸς, τοῦτοις καὶ τὰ λοιπὰ 415 a, 8. cf. 413 a, 31. 411 b, 29. ἀεὶ ἐν τῷ ἐφεξῆς ὑπάρχει δυνάμει τὸ πρότερον 414 b, 29. ἡ πρώτη ψυχὴ ἡ γεννητικὴ 416 b, 25. cf. 405 b, 5. τὰ μόρια τῆς ψυχῆς οὐκ ἐστὶ χωριστὰ ἀλλήλων 413 b, 15. 411 b, 26. ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πῶς ἐστὶ 431 b, 21. οὐκ αὐτὰ ἀλλὰ τὰ εἶδη 431 b, 28. 432 a, 2. 417 b, 23. τόπος εἰδῶν 429 a, 27. ψυχὴ διὰ τί ὠνόμασται 405 b, 26. ψυχικός 424 a, 33.

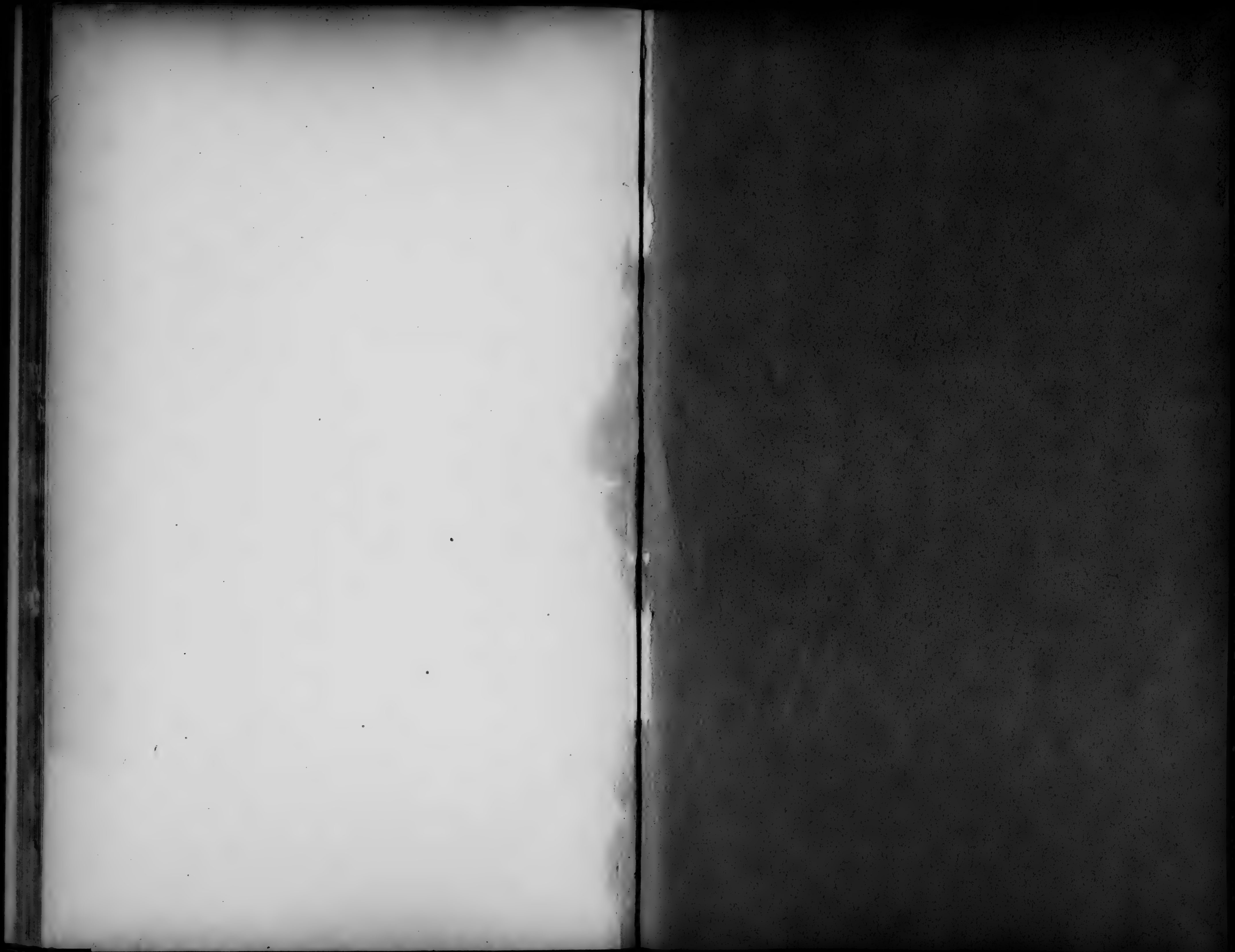
ἀθεῖν 434 b, 31.
 ὤσις 433 b, 25. 435 b, 10.

ERRATA

- Page 3, l. 11, *post* : E, *dele* punctum.
— 40, l. 9 app. crit., *pro* : 246, *lege* : 248.
— 44, l. 7 app. crit., *pro* : Erkenntnisvermögen, *lege* : Erkenntnis-
vermögen.
— 68, l. 9 app. crit., *post* : Simpl., *adde* : et ap. Simpl. Alex.
— 72, l. 7 app. crit., *post* : γάρ, *dele* punctum.
— 79, l. 14, *après* : douleur, *ajouter* : de l'agréable et du pénible.
— 112, l. 7 app. crit., *pro* : κατόξαν, *lege* : πατάξαν.
— 137, l. 28, fermer la parenthèse *après* : près].
— 182, l. 7 app. crit., *pro* : δ, *lege* : δ.
— 188, l. 3 app. crit., *pro* : Erkenntnisth., *lege* : Erkenntnissth.
— 188, l. 10 app. crit., *pro* : της, *lege* : την.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages :
PRÉFACE.....	I
AUTEURS CITÉS.....	VII
EXPLICANTUR SIGLA.....	2
ARISTOTE, <i>Traité de l'âme</i> , texte et traduction.....	4
CODICIS E FRAGMENTA RECENSIONIS A VULGATA DIVERSE.....	225
INDEX.....	235
ERRATA.....	261





DATE DUE			
OFFIC. MAR	8	1986	
OFFIC. JAN	25	1987	
201-6503			Printed in USA

88Ar51 - KXM2
Aristotle. *cop-1*
P Peri psychēs; traité de l'âme.
88Ar51 KXM2
|

OCT 18 1934

VOLUME 2

88Ar51

KXM2

2

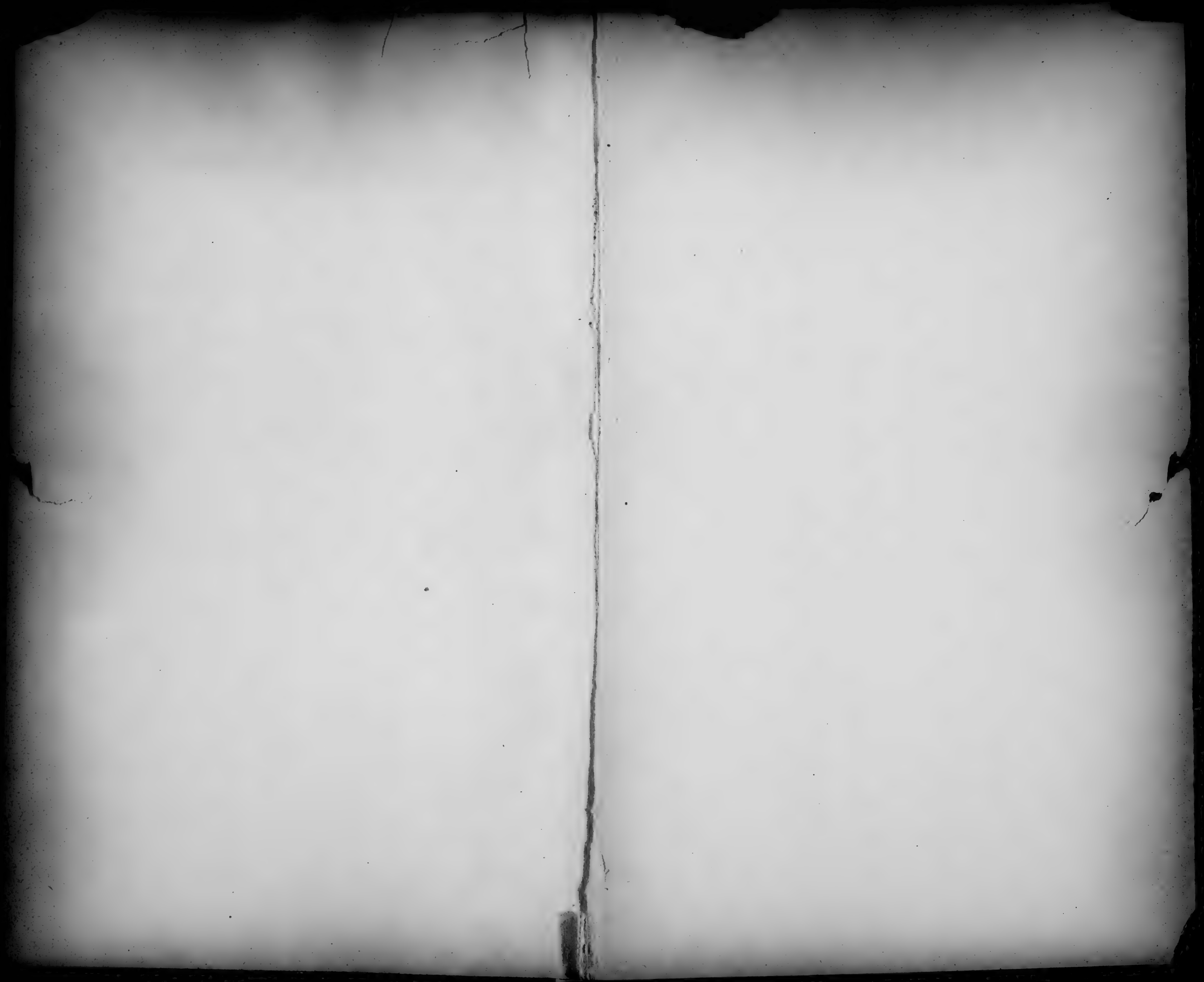
Columbia University ^{copy 1}
in the City of New York

Library



Special Fund
1901

Given anonymously



ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ

ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ

ARISTOTE

TRAITÉ DE L'ÂME

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ
ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ

ARISTOTE

TRAITÉ DE L'ÂME

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

G. RODIER

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

ἔσται τὰ κατὰ τὴν πρόθεσιν ἡμῖν
πεπληρωμένα, ἂν τὰ ὑπ' ἐκείνου
περὶ ψυχῆς εἰρημένα ὡς ἐνδέχεται
σαφῶς ἐκθώμεθα.
ALEX., *De an.*, 2, 6.

TOME II

NOTES

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE

1900

SPARSI
KXM 2
2
CP1

LIVRE I

CHAPITRE PREMIER

402 a, 1. Τιμίον. — Les τίμια sont les choses qui ont leur dignité et leur prix en elles-mêmes; elles valent non pas en tant que moyens, mais comme fins (*Eth. Nic.*, I, 12, 1102 a, 1). Dans les *Topiques* (IV, 5, 126 b, 4), τὸ δυνατόν ἢ τὸ ποιητικόν est distingué comme δι' ἄλλο αἰρετόν, du τίμιον ou δι' αὐτὸ αἰρετόν. A ce point de vue, il n'y a que deux choses qui puissent recevoir la qualification de τίμιον : d'une part, le bonheur; d'autre part, la science théorique, ou la science considérée indépendamment de tout but pratique ou poétique (*Eth. Nic.*, I, 12, déb.). En effet, la pure puissance ou possibilité de réaliser les contraires (ἐπαμφοτερίζειν *Phys.*, VIII, 6, 259 a, 25) n'est, par cela même, ni blâmable, ni louable. Ainsi tous les arts et toutes les sciences poétiques, qui sont des puissances (*Meta.*, Θ, 2, 1046 b, 3), la médecine, la rhétorique (*Top.*, I, 3, 101 b, 6), et aussi la richesse et la santé, sont des choses οἷς ἔστιν εὖ καὶ μὴ εὖ χρῆσθαι (ASPAS., *Eth. Nic.*, 32, 13). L'habitude (ἕξις) diffère de la simple puissance parce qu'elle est l'habitude d'une chose déterminée et non des deux contraires. C'est une qualité qui place celui qui la possède dans un rapport défini vis-à-vis d'un certain acte, bon ou utile, si la qualité est bonne, mauvais ou nuisible, si elle est mauvaise (*Eth. Nic.*, V, 1, 1129 a, 13; I, 12, 1101 b, 12; b, 21; *De an.*, II, 1, 412 b, 26; 5, 417 a, 31). Ces habitudes, — par exemple la prudence, la science poétique ou pratique, — sont, par conséquent, louables (ἐπαινετά) ou blâmables suivant le résultat qu'elles produisent. Mais la science pure mérite le titre de τίμιον. V. *Eth. Nic.*, VI, 7, *præs.* 1141 b, 2 :

δῆλον ὅτι ἡ σοφία ἐστὶ καὶ ἐπιστήμη καὶ νοῦς τῶν τιμιωτάτων τῆ φύσει. ALEX., *De fato*, XXXII, 204, 15: διὰ τοῦτο γὰρ τὰ μὲν ἐκείνων (sc. τῶν θεῶν) ἀγαθὰ τίμια τε καὶ μακαριστά, μείζον τι τῶν ἐπαινετῶν ἀγαθῶν ἔχοντα, ὅτι τὴν ἀρχὴν ἡ φύσις αὐτῶν ἀνεπίδεκτός ἐστιν, ἡμεῖς δὲ ἐπὶ τῆ κτήσει τῶν ἀρετῶν ἐπαινούμεθα, ὅτι, τῆς φύσεως ἡμῶν ἐπίδεκτικῆς οὔσης καὶ τοῦ χείρονος. . . . κτλ.

402 a, 1. εἰδῆσιν. — Il semble, d'après ce qui précède, que ce terme assez rare, — BONITZ (*Ind. Ar.*, s. v.) n'en mentionne pas d'autre exemple, — devrait être pris ici dans le sens strict de science théorique (SIMPL., 6, 32: τὴν ἐπιστημονικὴν θεωρίαν). Il est plus probable, toutefois, qu'ARISTOTE a voulu entendre par là toute connaissance envisagée indépendamment de sa fin poétique ou pratique. C'est en ce sens que le mot εἰδέναι est pris au début de la *Métaphysique* dont l'analogie avec celui du *De anima* est frappante.

ὑπολαμβάνοντες. — *Ind. Ar.*, 799 b, 26: ὑπολαμβάνειν *sumere ac statuere aliquid pro vero. . . . quoniam quod quis pro vero statuit apud animum non est necessario verum. . . . dist ἐπίστασθαι, εἰδέναι.* V. les textes cités par BONITZ (*l. l.*), et *Pol.*, I, 3, 1253 b, 16: . . . εἴ τι πρὸς τὸ εἰδέναι περὶ αὐτῶν δυνάμεθα λαβεῖν βέλτιον τῶν νῦν ὑπολαμβανομένων.

402 a, 2. ἀκριβείαν. — ἀκριβής signifie *exact, précis*, qui est déterminé à la rigueur, qui est clair et distinct (*Top.*, II, 4, 141 a, 8). Le contraire de l'ἀκριβής est ce qui est vague, flottant, mou, (*Meta.*, K, 7, 1064 a, 4); ce qui n'est qu'ébauché ou esquissé τύπων (*Top.*, I, 1, 101 a, 21). Par suite, ce qui est plus général et plus simple est aussi plus ἀκριβής (*Meta.*, M, 3, 1078 a, 9; cf. A, 2, 982 a, 25; α, 3, 995 a, 14). Les sciences mathématiques, par exemple, sont des sciences exactes (ἀκριβεῖς, *De caelo*, III, 7, 306 a, 27), et d'autant plus exactes qu'elles sont plus abstraites (*Meta.*, *l. l.*; *An. post.*, I, 27, 87 a, 31). V. BON., *ad Meta.*, A, 2, 982 a, 27; ci-dessous, *ad* 403 b, 15. — Le sens de ἀκριβής étant ainsi déterminé, on peut se demander pourquoi ARISTOTE attribue ce caractère à la science de l'âme. Les raisons qu'en donnent THEMISTIUS (2, 7: διότι καὶ ταῖς ἄλλαις ἐπιστήμαις παρὰ ψυχῆς ἡ ἀκριβεία) et SIMPLICIUS (7, 17: διὰ γὰρ τὴν πρὸς ἑαυτὴν αὐτῆς τῆς ψυχῆς οἰκειότητα ἐγγυτάτω ὃν τῷ γινώσκοντι τὸ γνωστὸν ἐνκαργῆ παρέχεται. . . .) ne sont guère satisfaisantes. PHILOPON (23, 24) paraît être plus près de la vérité. Après avoir dit

qu'une science est plus exacte qu'une autre, soit parce qu'elle démontre les principes qui servent de base à celle-ci, soit parce que son objet est immatériel, il ajoute (24, 5): ποτέρως ἐστὶν ἡ περὶ ψυχῆς θεωρία ἀκριβεστέρα; δῆλον ὅτι ὡς αὐτὸν ἔχουσα τὸ ὑποκείμενον οὐ γὰρ τὰς ἄλλων ἀρχὰς ἀποδείκνυσιν. De même SOPHON., 3, 19. Telle devait être aussi l'interprétation d'ALEXANDRE, car, dit PHILOPON (24, 7) il regardait ce passage (a, 1. μᾶλλον. . . . 3. εἶναι) comme apocryphe, pour ne pas être obligé de reconnaître qu'ARISTOTE considère l'âme comme pouvant être dégagée de toute matière et, par suite, immortelle.

402 a, 3. θαυμασιωτέρων. — THEM., 2, 8: τῷ θαυμασίῳ δέ (sc. νικᾷ ἢ περὶ ψυχῆς ἐπιστήμη), ὅτι σχεδὸν διὰ πάντων διήκει τῶν ὄντων ἡ τῆς ψυχῆς φύσις ἀπὸ τῆς ἐσχάτης ἀρχομένη τῆς φυσικῆς μέχρι τῆς πρώτης, λέγω δὲ τοῦ νοῦ. SIMPLICIUS (7, 22) explique ce terme d'une autre manière: ce qui fait que l'âme est admirable, c'est qu'en se repliant sur elle-même, elle se trouve incorporelle, séparée des corps, capable de connaître, maîtresse d'elle-même, etc. L'interprétation de THEMISTIUS est plus dans l'esprit de l'Aristotélisme.

δι' ἀμφοτέρα ταῦτα. — C'est-à-dire, évidemment, d'une part κατ' ἀκριβείαν, d'autre part τῷ βελτιόνων τε. . . . εἶναι. THEM., 2, 6: τῷ ἀκριβεῖ καὶ τῷ θαυμασίῳ. De même SIMPL., 7, 17; PHILOP., 23, 13; SOPHON., 3, 28; SUSEMIHL, *Burs. Jahresb.*, XVII, p. 262, n. 18.

402 a, 4. ἱστορίαν. — Bien que BONITZ (*Ind. Ar.*, 348 b, 23) pense que ἱστορία est ici synonyme de εἰδήσις et que TRENDELENBURG (p. 157) traduise: *cognitionem et indagacionem*, l'explication de TORSTRICK (p. 112) *indagacionem et investigationem*, paraît plus exacte. En effet, c'est plutôt de l'étude de l'âme qu'ARISTOTE paraît vouloir parler ici. C'est ce qui résulte des phrases suivantes où il insiste sur la difficulté de cette étude et où il répète, à plusieurs reprises, l'expression μέθοδος (a, 14; 16; 17). D'ailleurs, l'emploi fréquent de ἱστορία avec περὶ (*Ind. Ar.*, 348 a, 4; 10) prouve que, pour ARISTOTE, ce terme désigne moins la science achevée que l'étude et la recherche. Aussi semble-t-il que TORSTRICK (p. 111), suivi par BIEHL, ait eu raison d'adopter la leçon de E et de SOPHONIAS (3, 16) περὶ τῆς ψυχῆς ἱστορίαν, au lieu de τῆς ψυχῆς ἱστορίαν qu'ont tous les autres manuscrits et les éditions de BEKKER et de TRENDELENBURG.

402 a, 4. εὐλόγως. — Désigne la correction du raisonnement, la conséquence. Il a pour synonyme ὁμολογουμένως τῆ νοήσει (*Meta.*, A, 9, 991 b, 26). Un raisonnement correct fondé sur des prémisses fausses est εὐλογος sans être vrai. V. *Meta.*, M, 7, 1081 a, 37; Λ, 8, 1074 a, 16.

δοκεῖ. — *Ind. Ar.*, 203 a, 7: *quoniam τὸ δοκεῖν ab hominis alicujus opinione pendet, non ex ipsa rei natura, δοκεῖν perinde ac φαίνεσθαι opponitur veritati rei,..... differt tamen δοκεῖν et φαίνεσθαι ita ut vel illud sit « putari », hoc « videri »,... vel illud « putari », hoc « apparere, evidens esse »..... neque ubiuis τὸ δοκεῖν τῶ εἶναι oppositum est..... sed potius ὁ πᾶσι δοκεῖ, τοῦτ' εἶναι φαμεν Hx2. 1173 a 1. inde δοκεῖ, δοκοῦντα usurpatur de iis opinionibus, quæ communi hominum consensu comprobantur. *Simpl.*, 8, 21: δοκεῖ δὲ ἔφη, οὐχ ὡς ἀμφισβητῶν, ἀλλ' ὡς καὶ ὑπὸ τῶν ἄλλων ὁμολογουμένον.*

402 a, 5. μεγάλα..... 7. ζῶων. — Les développements de SIMPLICIUS et de SOPHRONIAS sur l'importance de la connaissance de l'âme sont imprégnés d'idées néo-platoniciennes. THEMISTIUS (2, 19) se borne à remarquer que la science de l'âme n'est pas moins indispensable à la pratique, — puisque, pour connaître ses vertus, il faut d'abord connaître son essence, — qu'à la théorie; ὅτι πηγὴ καὶ ἀρχὴ πάσης κινήσεως ἡ ψυχὴ ἴσως μὲν καὶ πᾶσι τοῖς σώμασι, μάλιστα δὲ τοῖς τῶν ζώων καὶ τῶν φυτῶν (23). Il ajoute (2, 26): « Si l'âme se connaît elle-même, nous devons nous fier à elle pour la connaissance des autres êtres, tandis que, si elle était dans l'erreur à son sujet, en quelle autre matière « serait-elle digne de confiance? »

402 a, 6. οἷον ἀρχή. — *Ind. Ar.*, 113 a, 24: *sæpe dubites nec differt, utrum εἶδος an τὸ κινεῖν per v ἀρχή significari putes, veluti..... ψα 1. 402 a 6.* Mais il est probable que ἀρχή est employé ici dans son sens le plus large, où il comprend à la fois la forme, le moteur et même la matière (*Ind. Ar.*, 112 b, 38 sqq.). Le mot *principe* se prend, en effet, en autant d'acceptions que le mot *cause*: πάντα γὰρ τὰ αἴτια ἀρχαί· πρῶτον μὲν οὖν κοινὸν τῶν ἀρχῶν τὸ πρῶτον εἶναι ὅθεν ἢ ἔστιν ἢ γίγνεται ἢ γιγνώσκεται (*Meta.*, Δ, 1, 1013 a, 17). L'âme est, à la fois, la cause formelle, la cause efficiente et la cause finale de l'animal. Elle est, d'abord, cause formelle: (ἡ ψυχὴ) τὸ τί ἦν εἶναι καὶ ὁ λόγος

(σώματος).... φυσικοῦ τοιοῦδι ἔχοντος ἀρχὴν κινήσεως καὶ στάσεως ἐν ἑαυτῷ (*De an.*, II, 1, 412 b, 16; a, 17; *Meta.*, Z, 10, 1035 b, 14; H, 3, 1043 a, 35 et *sæp.*). Ce qui reste après la disparition de l'âme n'est plus un animal que par pure homonymie (*Part. an.*, I, 1, 641 a, 18: ἀπελθούσης γοῦν — *sc.* τῆς ψυχῆς — οὐκέτι ζῶον ἔστιν, οὐδὲ τῶν μορίων οὐδὲν τὸ αὐτὸ λείπεται, πλὴν τῶ σχήματι μόνον, καθάπερ τὰ μυθεύμενα λιθοῦσθαι. *Meteor.*, IV, 12, 389 b, 31: ὁ νεκρὸς ἄνθρωπος ὁμωνύμως. *Meta.*, Z, 10, 1035 b, 24: οὐδὲ γὰρ ὁ πάντως ἔχων δάκτυλος ζῶου, ἀλλ' ὁμώνυμος ὁ τεθνεώς. *Gen. an.*, II, 3, 741 a, 10: ἀδύνατον δὲ πρόσωπον ἢ χεῖρα ἢ σάρκα εἶναι ἢ ἄλλο τι μόριον μὴ ἐνούσης αἰσθητικῆς ψυχῆς, ἢ ἐνεργεία ἢ δυνάμει καὶ ἢ πῆ ἢ ἀπλῶς· ἔσται γὰρ οἷον νεκρὸς ἢ νεκροῦ μόριον. *Ibid.*, I, 19, 726 b, 22; II, 1, 734 b, 24; 735 a, 7; *Part. an.*, I, 1, 640 b, 22; *De an.*, II, 2, 414 a, 20—26; 1, 412 b, 20; 21 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 514 a, 56; 673 a, 18. V. WADDINGTON, *Psych. d'Ar.*, p. 16. Cf. *Meta.*, K, 1, 1060 a, 1: ἀρχὴ γὰρ τὸ συναναιροῦν). — L'âme est aussi cause efficiente et cause finale. V. *De an.*, II, 4, 415 b, 7: ἔστι δὲ ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶοντος σώματος αἰτία καὶ ἀρχή· ταῦτα δὲ πολλαχῶς λέγεται· ὁμοίως δ' ἡ ψυχὴ κατὰ τοὺς διωρισμένους τρόπους τρεῖς αἰτία..... φανερόν δ' ὡς καὶ οὐ ἕνεκεν ἡ ψυχὴ αἰτία..... πάντα γὰρ τὰ φυσικὰ σώματα τῆς ψυχῆς ὄργανα..., ὡς ἕνεκα τῆς ψυχῆς ὄντα. *Part. an.*, I, 1, 641 a, 27: καὶ ἔστιν αὕτη (*sc.* ἡ φύσις) καὶ ὡς ἡ κινούσα καὶ ὡς τὸ τέλος. τοιοῦτον δὲ τοῦ ζῶου ἦτοι πᾶσα ἡ ψυχὴ ἢ μέρος τι αὐτῆς. ARISTOTE aurait pu aller plus loin qu'il ne l'a fait et dire que l'âme est le principe de tous les êtres naturels sans exception, En effet, tous les êtres naturels sont doués, en vertu de leur propre nature, d'une tendance spontanée vers un but (*De cælo*, IV, 1, 307 b, 30 sqq.). Le passage du *De partibus animalium* que nous venons de citer rapproche, jusqu'à les confondre, la nature et l'âme. Les êtres inanimés, dit la *Physique* (I, 9, 192 a, 18) ont une tendance à ἐφίεσθαι καὶ ὀρέγεσθαι (τοῦ θεοῦ καὶ ἀγαθοῦ καὶ ἑμετοῦ). — V. *ad I*, 5, 411 a, 14—15; II, 1, 412 b, 5—6. — Si, chez l'homme et chez les animaux, il y a ambiguïté dans les mouvements, cela tient plutôt à une imperfection qu'à une supériorité de leur nature, puisque chez les êtres animés les plus parfaits, les astres, nous retrouvons la même détermination que dans les corps simples (v. *De an.*, I, 3, 407 b, 6). ALEXANDRE a donc raison d'affirmer (*De fato*, XV, 185, 28) que la cause qui fait que la pierre, en vertu de sa pesanteur, se trouve emportée en bas, est précisément celle qui détermine l'animal à faire ce qu'il fait suivant son appétit. Il ne faut pas dire, par conséquent, que la science de l'âme est

utile pour la physique, mais que la physique, elle-même, n'est qu'une partie de la science de l'âme. Si ARISTOTE ne l'a pas dit, c'est, sans doute, pour une raison analogue à celle qui lui fait affirmer, dans le huitième livre de la *Physique* (4, 255 a, 1 sqq.), que les êtres inanimés ont leur moteur en dehors d'eux-mêmes, tandis que, chez les êtres vivants, le moteur est interne. Cette concession au sens commun a peut-être pour but d'éviter des objections dont la solution aurait entraîné de longs développements. Il doit en être de même ici; ARISTOTE, comme l'indique le mot *δοκεῖ*, s'en tient à ce que tout le monde sera disposé à lui accorder. Néanmoins, il faut probablement prendre ζῶον dans son sens le plus extensif d'être vivant. V. *De an.*, I, 5, 411 b, 27 : εἴκοι δὲ καὶ ἡ ἐν τοῖς φυτοῖς ἀρχὴ ψυχῆ τις εἶναι. Cf. *Pol.*, I, 5, 1254 a, 34 : τὸ δὲ ζῶον πρῶτον συνέστηκεν ἐκ ψυχῆς καὶ σώματος. — Il faut noter, enfin, qu'ARISTOTE ne dit pas que l'âme soit, *stricto sensu*, le principe des êtres vivants, mais qu'elle en est *comme* le principe. En effet, les âmes des animaux ou de l'homme, fins relatives, ne sont pas la fin absolue et ont, à leur tour, leur raison d'être dans une cause finale supérieure. *Simpl.*, 8, 17 : τὸ οἶον προσθεῖς, ὅτι τὸ εἶδος καὶ ἡ νοερά καὶ ἡ ἀμέριστος οὐσία ὄντως ἀρχή.

402 a, 7. δὲ. — *Ind. Ar.*, 167 a, 24 : *post interjectam parenthesis interdum, perinde atque οὖν, δὲ, particula δὲ adhibetur.*

θεωρῆσαι καὶ γινῶναι. — Comme le remarque SIMPLICIUS (8, 27), ces deux termes ne sont pas exactement synonymes; θεωρῆσαι désigne, plus particulièrement, la connaissance intuitive qui saisit immédiatement les définitions ou les essences; γινῶναι, la connaissance discursive : τὴν κατὰ λόγον ἐπιστημονικὴν κατέληψιν. — Ces deux genres de connaissance correspondent respectivement à l'οὐσία, que l'intellect saisit immédiatement, et au συμβεβηκός καθ' αὐτό que la raison discursive démontre.

φύσιν... 8. καὶ... οὐσίαν. — Contrairement à l'avis de BONITZ (*Ind. Ar.*, 839 a, 29—30), qui regarde, ici, ces deux mots comme équivalents, TRENDELENBURG (p. 157) et WALLACE (p. 197) ont raison de penser qu'il y a entre eux une différence. Mais ni l'opinion de ce dernier qui traduit φύσις par *historical development*, ni celle de TRENDELENBURG qui pense que ce terme désigne *naturam corpori communem*, ne nous semblent exactes.

L'οὐσία, par opposition à la φύσις, nous paraît être l'essence au point de vue statique ou morphologique, tandis que la nature est l'ensemble des fonctions essentielles, l'ensemble des caractères de l'objet considéré dans le devenir, au point de vue dynamique. Cette interprétation est, croyons-nous, justifiée d'abord parce que la nature est, avant tout, un principe de mouvement, ensuite, parce qu'ARISTOTE lui-même rapproche fréquemment φύσις et δύναιμις ou ἕξις. V. *Ind. Ar.*, 839 a, 39; 48.

402 a, 8. ὅσα συμβεβηκε. — Il ne peut, évidemment, être question ici de l'accident proprement dit, dont ARISTOTE répète à chaque instant qu'il n'y a pas de science possible : συμβεβηκός λέγεται ὃ ὑπάρχει μὲν τινι καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν, οὐ μέντοι οὐτ' ἐξ ἀνάγκης οὐτ' ἐπὶ τὸ πολὺ (*Meta.*, Δ, 30, 1025 a, 14 et *sæp.*). L'accident n'a rien de nécessaire; c'est quelque chose de purement indéterminé (*Meta.*, K, 8, 1065 a, 25 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 714 a, 20). Mais il y a des caractères qui, bien que ne faisant partie de l'essence d'une chose, de sa définition, lui appartiennent néanmoins nécessairement et par soi. Ce sont ces caractères qu'ARISTOTE, appelle συμβεβηκός καθ' αὐτό. Il en donne pour exemple les propriétés que possède nécessairement une figure géométrique, mais qui n'entrent pas dans sa définition comme, pour le triangle, d'avoir ses trois angles égaux à deux droits : λέγεται δὲ καὶ ἄλλως συμβεβηκός, οἷον ὅσα ὑπάρχει ἐκάστη καθ' αὐτὸ μὴ ἐν τῇ οὐσίᾳ ὄντα, οἷον τῷ τριγώνῳ τὸ δύο ὀρθὰς ἔχειν (*Meta.*, Δ, 30, 1025 a, 30 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 713 b, 46. V. CHAIGNET, *Ess. sur la psych. d'Ar.*, p. 153). Ces propriétés sont l'objet, et le seul objet, de la démonstration. L'essence, en effet, ne se démontre pas, l'intellect la saisit par une intuition immédiate (*Meta.*, K, 1, 1059 a, 30 : εἰ γὰρ περὶ γε τὰ συμβεβηκὸτα ἀπόδειξις ἐστίν, περὶ τὰς οὐσίας οὐκ ἐστίν. V. *ad II*, 2, 413 a, 11—12; III, 4, 429 b, 12—17; 6, 430 b, 6—20). La démonstration part de l'essence comme donnée et en tire les συμβεβηκὸτα καθ' αὐτά (*An. post.*, I, 7, 75, a, 42 : τὸ γένος τὸ ὑποκείμενον, οὐ τὰ πάθη καὶ τὰ καθ' αὐτὰ συμβεβηκὸτα δηλοῖ ἡ ἀπόδειξις. V. KAMPE, *Erkenntnistheorie d. Arist.*, p. 264). C'est en ce sens que συμβαίνειν est employé dans la célèbre définition du syllogisme : συλλογισμὸς δὲ ἐστὶ λόγος ἐν ᾧ τεθέντων τινῶν, ἕτερόν τι τῶν κειμένων ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει (*An. pr.*, I, 1, 24 b, 18), et que la métaphysique elle-même peut être considérée comme ayant pour objet τὰ τοῦτῳ (*sc.* τῷ ὄντι) συμβεβηκὸτα (*Meta.*, K, 3, 1061 b, 3). Il est clair que c'est

aussi dans cette acception que le terme doit être pris ici. SIMPL., 8, 34 : εἴθ' ὅσα συμβέβηκε. τὰ καθ' αὐτὰ δηλαδὴ.

402 a, 9. πάθη. — SIMPLICIUS (9, 7), prenant ce terme dans son sens le plus strict, l'explique en faisant appel aux idées néoplatoniciennes de la chute et de la déchéance de l'âme (ἡ εἰς σῶμα ῥοπή καὶ ὄλωσ ἢ κατὰ προβολὴν ζωῆς), dont l'activité en cette vie ne peut pas être pure et exempte de tout élément de passivité. Mais il est vraisemblable qu'ARISTOTE a simplement employé ici πάθος comme synonyme de συμβεβηκός καθ' αὐτό. Les exemples de cette acception sont très nombreux. V. *Ind. Ar.*, 557 a, 8; 18.

402 a, 11. πίστιν. — *Ind. Ar.*, 595 b, 8 : πιστις... *persuasionis firmitas, sive ea ex argumentis et rationibus, sive ex sensu et experientia orta est.* Le terme de certitude (*certainty*) employé par WALLACE, nous paraît trop absolu.

402 a, 12. πολλοῖς ἑτέροις. — SIMPL., 9, 30 : ἀλλὰ τοῦτο τὸ ζήτημα οὐκ ἴδιον τῆς περὶ ψυχῆς θεωρίας, κοινὸν δὲ φησι πολλοῖς ἑτέροις. THEMISTIUS (3, 4) fait un contre-sens en prenant ἑτέροις dans le sens personnel : ἡ μέθοδος ἡ ὀριστική, ἔτι καὶ νῦν παρὰ τοῖς φιλοσόφοις ἀμφισβητήσιμος, καὶ οὐ μόνον γὰρ παρὰ τοῖς φιλοσόφοις, ἀλλὰ καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν... κτλ.

402 a, 13. τὴν οὐσίαν καὶ τὸ τί ἐστὶ. — Cette leçon fournie par E doit être évidemment préférée à τοῦ τί ἐστὶ qu'ont la plupart des autres manuscrits et qu'adoptent BEKKER et TRENDELENBURG. — οὐσία est ici synonyme de τὸ τί ἔστιν εἶναι (TREND., p. 160). Ces mots désignent l'ensemble des caractères essentiels, tandis que τὸ τί ἐστὶ se dit de tous les caractères qu'on peut indiquer pour répondre à la question : *Quid est...?* Ces caractères peuvent n'être que des propriétés dérivées ou n'exprimer qu'une partie de l'essence (v. *ad II*, 1, 412 b, 11). La distinction que TRENDELENBURG (*l. l.*) établit entre le τί ἐστὶ et le τί ἔστιν εἶναι n'est pas complètement juste (v. *ad l. l.*) et l'induit à fausser le sens de ce passage qu'il explique ainsi : *primum quæ sit præcepta rei naturæ notio, deinde quid eadem sit e mente in rerum naturam prolata, qualis sit et quanta.*

402 a, 14. μέθοδος. — *Via ac ratio inquirendi* (*Ind. Ar.*, 449 b, 43; 45).

402 a, 15. τῶν κατὰ συμβεβηκός ἰδίων... 16. ταύτην. — BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 162) et WALLACE (p. 197) invoquent, pour expliquer le sens de ces mots, un passage des *Topiques* (V, 1, 128 b, 16) : ἀποδίδεται δὲ τὸ ἴδιον ἢ καθ' αὐτὸ καὶ ἀεὶ ἢ πρὸς ἕτερον καὶ ποτέ, οἷον καθ' αὐτὸ μὲν ἀνθρώπου τὸ ζῶν ἡμερον φύσει, πρὸς ἕτερον δὲ οἷον ψυχῆς πρὸς σῶμα, ὅτι τὸ μὲν προστακτικὸν τὸ δ' ὑπερηλικόν ἐστι. Il faut, d'après ce texte, distinguer deux sortes de propres : les uns qui résultent de l'essence de l'objet considéré en lui-même, indépendamment de toute relation, les autres qui ne se manifestent que dans les rapports réciproques des choses. D'après TRENDELENBURG et WALLACE (*ll. l.*) et peut-être aussi BONITZ (*Ind. Ar.*, 339 b, 31), les mots τῶν κατὰ συμβεβηκός ἰδίων désigneraient seulement cette seconde catégorie de propriétés. Il nous semble qu'il faut plutôt prendre ces termes dans le sens plus large de συμβεβηκός καθ' αὐτά, comme ci-dessus (a, 8) ὅσα συμβέβηκε. En effet, l'objet de la démonstration n'est pas restreint aux propriétés relatives, mais s'étend à toutes les propriétés médiatees (v. *ad I*, 1, 402 a, 8). C'est, d'ailleurs, ainsi qu'ont compris THEMISTIUS et SIMPLICIUS (v. *inf.*). — Il faut lire ἀπόδειξις au lieu de ἀπόδειξιν qu'adopte BEKKER, et sous entendre μία μέθοδος ἐστίν. SIMPL., 9, 33 : ὡς γὰρ μία ἡ τῶν καθ' αὐτὰ ὑπαρχόντων ἐπιστήμη, ἥπερ ἐστὶν ἡ ἀποδεικτική,.. De même, THEM., 3, 11.

402 a, 18. πραγματευθῆναι. — *Questionem aliquam via ac ratione instituere* (*Ind. Ar.*, 630 a, 18).

402 a, 19. τρόπος. — τρόπος *syn* μέθοδος (*Ind. Ar.*, 449 b, 45).

ἀπόδειξις τις. — Dans les *Seconds Analytiques* (I, 24, 85 b, 23), la démonstration est ainsi définie : συλλογισμὸς δεικτικὸς αἰτίας καὶ τοῦ διὰ τί. Chercher la cause ou le pourquoi, c'est toujours chercher pourquoi tel attribut appartient à tel sujet (v. *ad II*, 2, 413 a, 13—16; III, 6, 430 b, 6—20). Cette cause est, dans tous les cas, le ou les moyens termes que l'on peut insérer entre le sujet et l'attribut en question (*An. post.*, II, 2, 90 a, 6 : τὸ μὲν γὰρ ἀτίον τὸ μέσον, ἐν ἅπασιν δὲ τοῦτο ζητεῖται. Cf. *ibid.*, I, 6, 75 a, 28; II, 11, 94 a, 20; I, 2, 71 b, 9; *Meta.*, A, 1, 981 a, 25). Il est donc impossible de trouver le pourquoi de toute proposition entre le sujet et l'attribut de laquelle on ne peut pas insérer de moyen, c'est-à-dire dont l'attribut appartient immé-

diatement au sujet (*An. post.*, I, 3, 72 b, 18 : ἡμεῖς δὲ φαμεν οὔτε πᾶσαν ἐπιστήμην ἀποδεικτικὴν εἶναι, ἀλλὰ τὴν τῶν ἀμέσων ἀναπόδεικτον..... τὰ ἄμεσα, ταῦτ' ἀναπόδεικτα ἀνάγκη εἶναι. *Ibid.*, II, 19, 99 b, 20). De ce nombre, sont précisément les propositions qui expriment les définitions, les caractères essentiels; il n'y a pas de démonstration de la définition et de l'essence (v. *ad* II, 1, 412 b, 6—9; 2, 413 a, 13—16; III, 6, 430 b, 6—20). C'est pourquoi les principes des sciences sont indémonstrables. (*An. post.*, II, 3, 90 b, 24 : ἐτι αἱ ἀρχαὶ τῶν ἀποδείξεων ὁρισμοί, ὧν ὅτι οὐκ ἔσσονται ἀποδείξεις δέδεικται πρότερον. *Ibid.*, I, 2, 72, a, 7; 9, 76 a, 16; II, 9, 93 b, 21; *Eth. Nic.*, VI, 6, 1140 b, 31; *Phys.*, I, 2, 185 a, 2; *Top.*, I, 1, 100 b, 19 *et saep.*). Pour rendre manifestes (et non démontrer), les propositions immédiates ou les essences, on peut employer l'induction (*Top.*, I, 12, 105 a, 13 : ἐπαγωγὴ δὲ ἡ ἀπὸ τῶν καθ' ἕκαστον ἐπὶ τὰ καθόλου ἔφοδος. *An. pr.*, I, 30, 46 a, 17 : διὸ τὰς μὲν ἀρχὰς τὰς περὶ ἕκαστον ἐμπειρίας ἔστι παραδοῦναι. *An. post.*, I, 18, 81 a, 38 : φανερόν δὲ καὶ ὅτι, εἴ τις αἰσθήσεις ἐκλείπειν, ἀνάγκη καὶ ἐπιστήμην τινὰ ἐκλείπειναι, ἢν ἀδύνατον λαβεῖν..... ἀδύνατον δὲ τὰ καθόλου θεωρῆσαι μὴ δι' ἐπαγωγῆς *Ibid.*, II, 19, 99 b, 20 sqq.; *Meta.*, E, 1, 1025 b, 9 : ἀλλ' οὐχὶ περὶ ὄντος ἀπλῶς οὐδὲ ἢ ὄν, οὐδὲ τοῦ τί ἐστὶν οὐθέναι λόγον ποιοῦνται — *sc.* αἱ ἐπιστῆμαι — ἀλλ' ἐκ τούτου αἱ μὲν αἰσθήσαι ποιήσασαι αὐτὸ δῆλον..... *Ibid.*, A, 1, 980 b, 28; *Phys.*, VII, 3, 247 a, 30; *Eth. Nic.*, VI, 3, 1139 b, 28). Il ne faudrait pas conclure de là qu'ARISTOTE s'en tient à l'empirisme, et que l'induction suffit, d'après lui, à expliquer les concepts. Car les universaux et les principes sont tout autre chose que la collection des sensations ou des cas particuliers. V. *ad* I, 1, 402 b, 5—8; b, 16—403 a, 2; II, 2, 413 a, 11—12; III, 7, 431 a, 15. — *τις*, qui manque dans certains manuscrits, doit être maintenu ici, puisqu'ARISTOTE ayant déclaré, quelques lignes plus haut (a, 15), que la démonstration a pour objet les propriétés dérivées (συμβεβηκὸς καθ' αὐτό) — et non l'essence, — ne peut, semble-t-il, parler ici que d'une sorte de démonstration spéciale, non d'une démonstration proprement dite. Cf. TORSTRIK, p. 113.

402 a, 20. διαίρεσις. — Il s'agit de la méthode platonicienne de division (THEM., 3, 18 : καθάπερ ἤρεσκε Πλάτωνι), dont on trouve les exemples les plus clairs dans le *Sophiste* et dans le *Politique*. ARISTOTE s'en occupe longuement dans les *Seconds Analytiques*, liv. II, ch. 5. La division, lisons-nous dans ce chapitre, ne peut servir à démontrer l'essence : « (91 b, 18) L'homme,

« [disent ceux qui emploient cette méthode], est-il animal ou « inanimé? Puis ils posent qu'il est animé, mais ne le démontrent pas. Tout animal [disent-ils ensuite,] est terrestre ou « aquatique; ils posent [que l'homme est] terrestre [et ne le « démontrent pas davantage]. Il ne résulte même pas de ce « qu'on a ainsi posé, que l'homme soit l'ensemble [constitué « par ce moyen], animal bipède, mais c'est là encore un nouveau postulat..... (24) car qu'est-ce qui empêche que cet « ensemble ne soit vrai de l'homme et cependant n'en indique « ni l'essence ni la quiddité? Qu'est-ce qui garantit que [quand « on procède ainsi,] on n'ajoute pas quelque chose à l'essence « ou qu'on n'en retranche pas quelque chose? ou qu'on ne « passe pas par dessus un caractère essentiel (τί κωλύει ἢ « προσθεῖναι τι ἢ ἀφελεῖν ἢ ὑπερβεβηκέναι τῆς οὐσίας)? » [Ainsi la division, la dialectique descendante des Platoniciens, ne saurait fournir une démonstration de l'essence. Elle n'est cependant pas inutile et peut servir, sinon à démontrer la définition, du moins à montrer l'ordre de subordination de ses éléments, à condition, toutefois, que l'on évite les écueils qui viennent d'être signalés]... « (32) Mais [il faut bien remarquer que] « cette opération n'est pas syllogistique [ni démonstrative], « mais que, si cette méthode nous fait connaître quelque chose, « c'est d'une autre manière (ἀλλὰ συλλογισμὸς ὁμοῦς οὐκ ἔνεστιν, ἀλλ' « εἴπερ, ἄλλον τρόπον γνωρίζειν ποιεῖ). Et il n'y a là rien d'étonnant, « car, sans doute, celui qui induit ne démontre pas non plus « et, cependant, il montre quelque chose. » Cf. *An. pr.*, I, 31, 46 a, 32 : ἔστι γὰρ ἡ διαίρεσις οἷον ἀσθενῆς συλλογισμὸς · ὁ μὲν γὰρ δεῖ δειξαι αἰτεῖται, συλλογίζεται δ' αἰεὶ τι τῶν ἄνωθεν... (39) ἐν μὲν οὖν ταῖς ἀποδείξεσιν, ὅταν δέη τι συλλογισασθαι ὑπάρχειν, δεῖ τὸ μέσον, δι' οὗ γίνεταί ὁ συλλογισμὸς, καὶ ἤττον αἰεὶ εἶναι καὶ μὴ καθόλου τοῦ πρώτου τῶν ἄκρων · ἡ δὲ διαίρεσις τὸναντίον βούλεται · τὸ γὰρ καθόλου λαμβάνει μέσον. *Meta.*, Z, 12, 1037 b, 27; *Part. an.*, I, 2; 3, 642 b, 21. V. RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 495.

καὶ τις ἄλλη μέθοδος. — Par exemple, l'induction.

402 a, 21. ἐκ τίνων..... 22. ἐπιπέδων. — WALLACE (p. 199) rappelle à propos de ce passage celui des *Seconds Analytiques* (I, 7, 75 a, 39) où ARISTOTE énumère les éléments de la démonstration. « Pour toute démonstration, y est-il dit, il faut trois « choses : d'abord, ce que l'on démontre, à savoir la conclusion, c'est-à-dire un attribut appartenant par soi à un certain

« genre ; ensuite, les axiomes, c'est-à-dire ce dont on se sert pour « démontrer (42 : αξιώματα δ' ἐστὶν ἐξ ὧν — sc. ἡ ἀπόδειξις), enfin, « ce dont on démontre, c'est-à-dire le genre dont on démontre « les affections et les attributs nécessaires (b, 1 : τὰ πάθη καὶ τὰ « καθ' αὐτὰ συμβεβηκότα). » ARISTOTE ajoute que toute démonstration doit partir des principes propres à ce dont on démontre, et qu'on ne peut transporter une démonstration d'un genre à un autre (9, 75 b, 37 : φανερόν ὅτι ἕκαστον ἀποδειξαι οὐκ ἔστιν ἀλλ' ἢ ἐκ τῶν ἐκείνου ἀρχῶν. *Ibid.*, 7, 75 a, 38 : οὐκ ἔστιν ἐξ ἄλλου γένους μεταδόντα δεῖξαι). — Mais, dans le passage qui nous occupe, il ne peut avoir en vue les principes de la démonstration. En effet, d'une part, d'après l'hypothèse, nous ne savons pas si c'est la démonstration, la division ou toute autre méthode qui convient à la recherche de l'essence de l'âme ; d'autre part, ARISTOTE est convaincu que ce ne peut être la démonstration, mais bien la définition. Il ne peut donc viser ici, et ἐκ τίνων ne peut désigner, que les principes de la définition (*Meta.*, B, 3, 998 b, 5 : ἀρχαὶ δὲ τὰ γένη τῶν ὀρισμῶν εἰσὶν. *Top.*, I, 8, 403 b, 15 : ὁ ὀρισμὸς ἐκ γένους καὶ διαφορῶν ἐστίν, — *et sap.* ; *Ind. Ar.*, 525 a, 22). C'est bien ainsi qu'ont compris PHILOPON (32, 22) et, plus nettement encore, SOPHONIAS (4, 37) : ἐπειδὴ γὰρ ὁ ὀρισμὸς ἐκ γενῶν ἐστὶ καὶ διαφορῶν, τί τὸ γένος τοῦ προκειμένου πράγματος καὶ τίνες αἱ διαφοραὶ καὶ πόσαι, ἅς δεῖ τῷ γένει συμπλέξαντας τὸν ὀρισμὸν ἀποδοῦναι. ARISTOTE reste dominé par l'idée que l'essence ne se connaît que par la définition et qu'il n'y en a pas de démonstration possible. Mais, d'un autre côté, il ne peut pas trancher explicitement la question qu'il vient de déclarer sujette à discussion. De là l'indécision voulue de l'expression ἐκ τίνων δεῖ ζητεῖν. — De même, d'ailleurs, que, dans la démonstration, on doit s'appuyer sur les principes propres à ce dont on démontre, c'est-à-dire sur les attributs qui lui appartiennent immédiatement et par soi, de même la définition doit énoncer le genre propre au défini. C'est, par exemple, la ligne qui devra entrer dans la définition de la surface et, dans celle du nombre, l'unité (*Top.*, VI, 4, 141 b, 1 : δῆλον οὖν ὅτι οὐχ ὄρισται ὁ μὴ διὰ προτέρων καὶ γνωριμώτερων ὀριστέμενος..... (5) ἀπλῶς μὲν οὖν γνωριμώτερον τὸ πρότερον τοῦ ὑστέρου, οἷον στιγμὴ γραμμῆς καὶ γραμμὴ ἐπιπέδου..... καθάπερ καὶ μονὰς ἀριθμοῦ). Ajoutons que le genre dernier dont les figures fassent partie est la qualité, tandis que le nombre appartient à la catégorie de la quantité (*Cat.*, 8, 10 a, 11 ; 6, 4 b, 23).

402 a, 23. διελεῖν. — *Ind. Ar.*, 180 a, 22 : *ex distinguendi significatione διαίρειν ἀβίτ in notionem disputandi, explorandi, explicandi.*

τῶν γενῶν. — *THEM.*, 4, 11 : τὸ γένος τὸ ἀνωτάτω τῶν ἐν ταῖς κατηγορίαις.

καὶ τί ἐστὶ. — *V. ad I, 1, 402 a, 13.* τί ἐστὶ est ici synonyme de ἐν τίνι τῶν γενῶν. C'est, en effet, le genre qu'il faut énoncer d'abord pour répondre à la question τί ἐστὶ ; *Top.*, VI, 5, 142 b, 27 : τὸ δὲ γένος βούλεται τὸ τί ἐστὶ σημαίνειν, καὶ πρῶτον ὑποτίθεται τῶν ἐν τῷ ὀρισμῷ λεγομένων. — Il est absolument inutile de supprimer ces mots, comme le propose ESSEN, *D. erste Buch der arist. Schrift üb. d. Seele*, p. 2.

402 a, 24. τόδε τι. — WALLACE traduit : *an individual thing.* Mais τόδε τι nous paraît plutôt avoir le sens de *forme substantielle.* Ce n'est pas tout à fait l'individu, mais la forme ou l'essence à laquelle il ne manque que d'être réalisée dans une matière et de revêtir des caractères accidentels pour constituer un individu. Et c'est précisément là ce qui le distingue du simple καθόλου (*v. ad II, 1, 412 b, 11*). τόδε τι, qu'ARISTOTE emploie même quelquefois dans le sens de εἶδος (*v. Ind. Ar.*, 496 a, 1), est donc ici synonyme de οὐσία (*Ind. Ar.*, 495 b, 44 ; 54 ; 544 b, 37) et καὶ doit être expliqué par *c'est-à-dire* (*Ind. Ar.*, 357 b, 13 ; *V. ad II, 4, 415 a, 15-16*).

οὐσία ἢ ποιὸν ἢ ποσόν. — SIMPLICIUS (10, 32) et PHILOPON (32, 31), croyant apercevoir dans ce passage une suite d'allusions, s'appliquent à déterminer quels sont les philosophes dont on peut dire qu'ils ont attribué l'âme à telle ou telle des catégories ici mentionnées. Ce sont, dit SIMPLICIUS, les PYTHAGORICIENS et PLATON qui considèrent l'âme comme une substance ; ceux qui prétendent qu'elle est une harmonie ou un mélange, en font une qualité ; enfin XÉNOCRATE, en disant qu'elle est un nombre, la place dans la catégorie de la quantité. Mais il semble qu'ARISTOTE n'ait voulu viser ici aucune doctrine particulière. La question qu'il pose est, en effet, directement amenée par la remarque précédente. Quelle que soit la méthode employée pour arriver à connaître l'essence de l'âme (définition ou démonstration), il importe de savoir, d'abord, de quel genre elle fait partie. *V. ad I, 1, 402 a, 21.*

402 a, 25. κατηγοριῶν. — L'énumération la plus complète des catégories se trouve dans les *Catégories*, 4, 1 b, 25, et dans les *Topiques*, I, 9, 103 b, 22 : τί ἐστὶ, ποσόν, ποιόν, πρὸς τι, ποῦ, ποτέ, καίθῃ, ἔχειν, ποιεῖν, πάσχειν. Ailleurs, ARISTOTE n'en mentionne que huit, six, cinq ou même quatre. Le plus souvent, il n'indique que les trois qui sont citées ici, en ajoutant καὶ αἱ ἄλλαι κατηγορίαι V. *Ind. Ar.*, 378 a, 50.

402 a, 26. ἡ μᾶλλον ἐντελέχειά τις. — Ces mots expriment l'opinion d'ARISTOTE lui-même. τις indique que l'âme est un certain acte, l'acte primitif du corps naturel organisé qui a la vie en puissance. V. *De an.*, II, 1, 412 a, 21—26 ; *THEM.*, 4, 26 ; *SIMPL.*, 11, 15.

402 b, 1. μεριστή ἡ ἀμερής. — L'opinion d'ARISTOTE sur ce point est que l'âme, en tant que forme, ne saurait être divisible. V. *De an.*, I, 5, 410 a, 21, où l'âme est appelée οὐσα καὶ μὴ ποσόν. *Phys.*, VIII, 6, 258 b, 18 : τάχα γὰρ ἀναγκαῖον, εἴ τι ἀμερὲς ὅτε μὲν ἐστὶν ὅτε δὲ μὴ ἐστὶν ἄνευ τοῦ μεταβάλλειν ὅτε μὲν εἶναι ὅτε δὲ μὴ εἶναι πᾶν τὸ τοιοῦτον. Dans ce passage (où il faut supprimer, ou transporter après μὴ ἐστὶν, la virgule que BEKKER et PRANTL mettent après μεταβάλλειν, — cf. *SIMPL.*, *Phys.*, 1251, 33) τι ἀμερὲς désigne les formes. C'est ce qui résulte manifestement du rapprochement de ce texte avec les suivants : *Meta.*, Z, 10, 1035 a, 25 ; 15, déb. ; H, 5, 1044 b, 21 ; 3, 1043 b, 14 ; A, 3, 1070 a, 15 ; *Phys.*, VI, 10, 240 b, 30 et *sep.* ALEX., *De an.*, 30, 29 : ἡ δὲ ψυχὴ οὐ μόνον οὐχ ὡς μέγεθος, ἀλλ' οὐδὲ ὡς ἀριθμὸς ἐστὶ μεριστή. V. *De an.*, I, 3, 407 a, 16 ; 5, 411 b, 5 ; II, 2, 413 b, 23 sqq. ; III, 6, 430 b, 6—20.

402 b, 3. νῦν μὲν γὰρ οἱ λέγοντες.... — *SIMPL.*, 12, 31 : εἰς τὸν τίμαιον ἔοικεν ἀποτεινέσθαι. De même ALEX. *ap. PHILOP.*, 36, 13. Cependant, comme le remarque SIMPLICIUS, il est facile d'étendre aux animaux ce qui est dit, dans le *Timée*, des parties inférieures de l'âme. Il y est, du reste, explicitement question des animaux (91 D sqq.). Aussi PHILOPON (36, 16) est-il d'avis qu'ARISTOTE a plutôt en vue les anciens physiciens, par exemple DÉMOCRITE. WALLACE (p. 199) croit, de même qu'il s'agit des *older φυσιολογοί*. Toutefois, les expressions νῦν μὲν γὰρ ne semblent guère pouvoir se prêter à cette hypothèse. Il est plus probable qu'ARISTOTE vise certains disciples de PLATON. Il

emploie assez souvent οἱ νῦν pour désigner les Platoniciens. V. *Ind. Ar.*, 492 a, 54.

402 b, 5. εὐλαβητέον..... 8. κατηγοροῦτο. — Pour comprendre ce morceau et celui qui le précède immédiatement, il faut tenir compte de certaines des idées d'ARISTOTE sur la définition de l'âme : « Les facultés de l'âme que nous avons énumérées, dit-il (*De an.*, II, 3, 414 a, 29 sqq.), appartiennent toutes « à certains êtres, d'autres n'en possèdent que quelques-unes, « d'autres encore qu'une seule. Ce sont, avons-nous dit, les « facultés : nutritive, désirante, sensitive, motrice, dianoétique. Les plantes ne possèdent que la faculté nutritive ; « d'autres [vivants] possèdent cette faculté et ont, en outre, « la faculté sensitive.... (b, 16) d'autres [encore] possèdent, « de plus, la faculté de se mouvoir dans l'espace ; d'autres « [enfin] la faculté dianoétique et l'intellect. Tel est, par « exemple, l'homme. » ALEXANDRE (*De an.*, 29, 1) est encore plus précis : « Dans l'âme des êtres animés, ... la première faculté « est la nutritive, à laquelle se joignent celles de croissance et « de génération. C'est la puissance qui distingue primitive- « ment l'être animé de l'être inanimé..... (10) C'est pour- « quoi nous définissons la vie par la puissance de se nourrir « et de s'accroître soi-même. La seconde faculté est la faculté « sensitive et impulsive (ὁρμητικὴ), puis encore la faculté appé- « titive et imaginative qui ne peuvent pas se produire sans « l'âme nutritive, tandis que celle-ci peut se réaliser seule « (comme, par exemple, dans les plantes).. (22) La dernière « espèce (εἶδος) de puissance psychique, est celle à laquelle on « donne, dans son ensemble, le nom de raisonnable. Les facul- « tés qu'elle contient sont celles de délibération (βουλευτικὴ), « d'opinion (δοξαστικὴ), de science (ἐπιστημονικὴ) et de pensée « pure (νοητικὴ). Ce sont les facultés les plus parfaites... et celle « qui les contient, implique aussi toutes les autres.» Il résulte de là qu'il ne peut pas y avoir de définition véritable de l'âme. Il y a, en effet, dit ALEXANDRE, — et nous venons de voir comment — plusieurs sortes d'âmes subordonnées les unes aux autres : « l'une est plus imparfaite et première ; celle qui vient après « est plus parfaite parce qu'elle ajoute une certaine puissance à « celles que possédait la première ; la troisième possède, à son « tour, d'autres facultés, outre celles qu'elle tient des deux « précédentes. » Cela étant, il n'est pas possible de donner une définition commune de toutes ces sortes d'âmes. En effet, on

ne pourrait mentionner dans cette définition aucun des caractères propres aux âmes les plus parfaites ; si on le faisait, les moins parfaites ne rentreraient plus dans la définition. — La même difficulté se présente toutes les fois que l'on veut définir une chose qui renferme de l'antérieur et du postérieur, du moins parfait et du plus parfait. Il n'est pas possible d'en énoncer exactement et à la rigueur la nature, « parce que « c'est surtout dans le plus parfait que cette nature se révèle, et « que la définition commune ne peut pas énoncer ce qui spécifie « le plus parfait, car alors elle ne s'appliquerait plus au moins « parfait (ALEX., *De an.*, 16, 18 — 17, 5; 28, 15) ». *Pol.*, III, 1, 1275 a, 34 : δεῖ δὲ μὴ λανθάνειν ὅτι τῶν πραγμάτων ἐν οἷς τὰ ὑποκείμενα διαφέρει τῷ εἶδει, καὶ τὸ μὲν αὐτῶν ἐστὶ πρῶτον, τὸ δὲ δεύτερον, τὸ δ' ἐχόμενον, ἢ τὸ παράπαν οὐδὲν ἐστίν, ἢ τοιαῦτα, τὸ κοινόν, ἢ γλίσχρως. *Meta.*, B, 3, 999 a, 6 : ἐτι ἐν οἷς τὸ πρότερον καὶ ὕστερον ἐστίν, οὐχ οἷόν τε τὸ ἐπὶ τούτων εἶναι τι παρὰ ταῦτα. Cf. BON., *ad loc.*; *Eth. Eud.*, I, 8, 1218 a, 1 : ἐν ὅσοις ὑπάρχει τὸ πρότερον καὶ ὕστερον, οὐκ ἐστὶ κοινόν τι παρὰ ταῦτα. V. *ad II*, 3, 414 b, 20—24. — Appliquons ces idées au passage qui nous occupe : On ne peut pas donner une définition commune des diverses espèces d'âmes, comme on peut donner une définition de l'animal, précisément parce que ces diverses espèces ne sont pas coordonnées sous un genre unique, mais subordonnées, qu'il y a entre elles de l'antérieur et du postérieur. Disons-nous qu'il y a une définition spéciale pour chaque espèce d'âme, comme il y en a une pour le chien, le cheval, etc. Mais ici trois cas sont possibles : 1° ou bien les diverses sortes d'âmes et, dans l'exemple que nous avons pris, le chien, le cheval, etc., sont des espèces coordonnées sous un genre unique. — Mais nous venons de voir que cette supposition n'est pas admissible et, d'ailleurs, nous l'excluons par hypothèse ; 2° ou bien les diverses sortes d'âmes n'ont de commun que le nom même d'âmes et, dans l'exemple que nous avons pris, le chien, le cheval, etc., n'ont de commun que le nom d'animal. — Mais alors il n'y a, entre ces âmes ou ces animaux, aucun rapport générique, ce sont de purs *homonymes* (*Cat.*, 1, 1 a, 1; V. *ad II*, 1, 412 b, 14; *Ind. Ar.*, 514 a, 31 sq.), et les genres *âme* et *animal* ne sont rien que des noms ; 3° ou bien, enfin, les diverses âmes et, dans notre exemple, les divers animaux, sont choses subordonnées les unes aux autres, de telle sorte que l'âme raisonnable ne puisse pas être sans l'âme désirante, ni celle-ci sans l'âme végétative. Mais, en ce cas, l'âme ou l'animal en général sont pos-

térieurs aux animaux particuliers ou aux âmes particulières. — On dit, en effet, qu'une chose est antérieure à une autre lorsque sa suppression entraîne celle de cette autre, sans que la réciproque soit vraie (*Meta.*, Δ, 11, 1019 a, 2; *Cat.*, 12, 14 a, 34 *et seq.*; *Ind. Ar.*, 652 a, 3; V. *ad II*, 4, 415 a, 20). Ainsi le genre est antérieur aux espèces coordonnées sous lui, parce que la suppression du genre entraîne celle des espèces, sans que celle de l'une quelconque des espèces entraîne la suppression du genre (*Cat.*, 13, 15 a, 4; V. *ad I*, 3, 407 a, 8—9; *Meta.*, M, 8, 1084 b, 3 *et seq.*). Mais, si nous considérons un tout dont les divers éléments ne sont pas coordonnés, mais subordonnés, comme l'âme, nous voyons que la suppression du premier de ces éléments entraîne celle du tout ; que, par exemple, sans âme végétative, il n'y a ni âme sensitive, ni âme raisonnable. L'âme est donc, dans cette hypothèse, postérieure aux âmes particulières. ARISTOTE a, par conséquent, le droit d'affirmer que, s'il n'y a pas une définition unique de l'âme, c'est-à-dire si l'âme n'est pas un genre proprement dit, l'âme en général ou bien ne sera qu'un mot, ou bien sera postérieure aux âmes spéciales, de même que si *animal* n'était pas un genre, l'animal en général, ou bien ne serait rien, ou bien serait postérieur aux animaux particuliers. — Il faut donc donner ici à ἐστίν (b, 8), le sens de ἔσται (ALEX., *op. inf. cit.*, 23, 6; 7; 20) qu'il a, du reste, assez souvent chez ARISTOTE (v. *ad III*, 3, 428 a, 26—28; 28; b, 1).

L'interprétation qui précède est tirée d'ALEXANDRE qui avait accordé une attention particulière à ce texte puisque, non content de l'expliquer dans son commentaire du *De anima* (ALEX., ἀπ. κ. λύς., I, XI^a, 21, 18; XI^b, 22, 26), il y est longuement revenu, à deux reprises, dans ses ἀπορίαι καὶ λύσεις (I, XI^a, 21, 12; XI^b, 22, 21). Voici, textuellement traduit, le passage sur lequel nous sommes appuyé : « Aristote, après avoir dit « qu'il fallait se garder de laisser passer sans examen [la question de savoir] si les âmes ne diffèrent les unes des autres « que spécifiquement ou si elles diffèrent aussi génériquement « (en effet, ce point étant établi, nous ne pourrions pas ignorer « s'il y a une définition commune et générique de l'âme, et, si « elles ne sont pas de même genre, chaque genre aura sa « définition propre ; car ce qu'il y aura de commun [entre eux] « ne sera que le nom d'âme et non une chose), et voulant « montrer comment chaque âme pourrait avoir une définition « propre, a pris pour exemple des choses qui se trouvent faire

« partie d'un même genre, ce qui a obscurci son exposition.
 « Si, veut-il dire, ces choses, le cheval, le chien, l'homme et
 « Dieu n'étaient pas du même genre, de sorte que l'animal ne
 « fût pas leur genre, chacun d'eux aurait sa définition propre
 « et, ainsi, ou bien l'animal qui s'affirme en commun d'eux
 « tous, ne signifierait aucune nature particulière et ne serait
 « qu'un homonyme, ou bien, s'il avait une signification, ce
 « serait de la même façon que les termes à sens différents
 « (πολλαχῶς λεγόμενα), qui s'appliquent à des choses entre les-
 « quelles il y a de l'antérieur et du postérieur, semblent en
 « avoir une]. Car le terme affirmé universellement des choses
 « de cette sorte désigne bien, sans doute, une certaine nature,
 « mais qui n'est pas de la même façon dans les choses dont
 « on l'affirme. C'est pourquoi il est postérieur aux choses qu'il
 « renferme. En effet, ce qui est affirmé, comme genre, d'un
 « certain nombre de sujets, ne peut être supprimé sans sup-
 « primer en même temps tous les sujets qui lui sont subsu-
 « més; tandis que la suppression d'aucun d'eux n'entraîne la
 « sienne. Et c'est pourquoi le genre est naturellement premier.
 « Mais ce qui s'affirme en commun des choses entre lesquelles
 « il y a de l'antérieur et du postérieur, disparaît si l'on sup-
 « prime la première des choses dont il s'affirme, et c'est pour-
 « quoi il n'est pas antérieur, mais postérieur, à ces choses.
 « Or, Aristote montrera que l'âme est une forme de cette na-
 « ture..... Et il a ajouté ὁμοίως δὲ καὶ εἴ τι κοινὸν ἄλλο κατηγο-
 « ροῖτο, pour montrer que tout ce qui s'affirme ainsi en com-
 « mun de plusieurs choses, sans être leur genre, ou bien n'est
 « rien, ou bien est postérieur aux choses dont il s'affirme (op.
 « cit., 22, 26—23, 20). »

Les autres commentateurs, soit anciens, soit modernes, semblent s'être mépris sur le sens de ce passage. THEMISTIUS, par exemple, en conclut (6, 9) que le genre n'est rien ou qu'il est postérieur aux individus : ἤτοι παντάπασιν οὐδὲν τὸ γένος, ἢ πολλῶν ὑστερον τῶν καθ' ἕκαστα. SIMPL. 13, 18 : διὸ (sc. τὸ γένος) ὡς μὲν καθ' αὐτὸ ὑφεστῶς οὐδὲν ἐστίν, ὡς δὲ μερικὸς λόγος ἐν τῷ εἶδει περιεχόμενος ὑστερος τοῦ εἶδους. WALLACE (p. 199) cite THEMISTIUS et paraît l'approuver. Les interprétations de WADDINGTON (op. cit., p. 23) et de CHAIGNET (op. cit., p. 171), laissent encore plus à désirer. — TRENDELENBURG (p. 167) fait dire à ALEXANDRE que le genre n'est qu'un accident : *quasi genus, in quo rei lex et ratio inest, nihil nisi accidens esset*. Mais ni ALEXANDRE, ni ARISTOTE ne disent que le genre n'est qu'un nom ou qu'un accident. Ils

pensent, au contraire, que le genre est aussi réel et même plus éminemment réel que les individus, toutes les fois qu'il exprime une essence, une nature propre (οἰκείαν σημαίνει φύσιν, ALEX., l. c. 23, 7). Ce qui n'est qu'un nom, c'est le terme appliqué en commun à des choses qui n'ont précisément qu'un rapport nominal. Autrement dit, ce qui constitue le genre d'après ALEXANDRE et aussi d'après ARISTOTE, ce n'est pas le fait d'être attribué en commun à plusieurs individus, ce n'est pas l'extension, l'universalité, c'est, au contraire, la compréhension. Un genre ou un concept c'est ce qui correspond à une certaine essence, à une certaine nature, et l'extension n'est qu'une fonction accidentelle des concepts. ALEXANDRE le dit très nettement : « Ce n'est pas sans être rien par lui-même que le genre est universel et s'applique synonymement à une pluralité. [En effet], le sujet auquel cette universalité appartient accidentellement est une certaine chose (déterminée (πράγμα τί ἐστι), et l'universalité qui se trouve appartenir à cette chose n'est pas, elle-même, quelque chose, mais seulement un accident de ce à quoi elle appartient. Par exemple, l'animal est une certaine chose et exprime une certaine nature, car il désigne la substance animée sensitive, et cette chose, par elle-même, n'est pas un universel. Car elle n'en existerait pas moins, quand bien même, par hypothèse, il n'y aurait qu'un animal unique. Mais il se trouve que l'animal ainsi constitué [par sa compréhension], se répète en plusieurs individus spécifiquement différents. C'est donc là, pour lui, un accident (op. cit., 23, 23). » Par conséquent, ce n'est pas le genre considéré dans sa compréhension, mais seulement le terme générique, en tant que pur universel, qu'ALEXANDRE regarde comme n'étant qu'un mot ou un accident. ARISTOTE est, au fond, du même avis. Ce qu'il reproche à PLATON, c'est moins d'avoir regardé les genres comme plus réels que les individus, que d'en avoir fait, avant tout, des universaux. *Meta.*, Z, 13, 1038 b, 11 : τὸ δὲ καθόλου κοινόν · τοῦτο γὰρ λέγεται καθόλου ὃ πλείοσιν ὑπάρχειν πέφυκεν · τίνας οὖν οὐσία τοῦτ' ἐσται; ἢ γὰρ ἀπάντων ἢ οὐθενός · ἀπάντων δ' οὐχ οἶόν τε.. κτλ. — On voit combien on aurait tort d'interpréter dans le sens nominaliste le passage qui nous occupe, puisque le nominalisme ne peut trouver une signification aux concepts qu'en en faisant, précisément, des collections d'individus ou de sensations. Sans doute, ARISTOTE souscrirait à la formule : *universale post rem*, mais en soutenant que le concept est une *res* au même titre que l'individu, et que ce

qui est postérieur c'est seulement l'universalité. Il faut, d'ailleurs, remarquer avec TRENDLENBURG (p. 167) que : *neque vero hoc quidem loco Aristotelis est asserere, sed dubitationes movere*. Mais TORSTRIK (p. 113) et WALLACE (p. 199) vont trop loin quand ils affirment que : *non suam.... Aristoteles proposuit sententiam sed eorum qui negant universæ animæ esse definitionem* et que : *the opinion which is here expressed is.... « not » the view of Aristotle himself*. Sans doute, ARISTOTE ne fait ici qu'énumérer les diverses hypothèses possibles. Mais, comme nous l'avons dit, celle qu'il vise actuellement est précisément celle qu'il admet lui-même : l'âme n'est pas un genre et il n'y en a pas, à proprement parler, de définition, parce que les diverses sortes d'âmes ne sont pas des espèces coordonnées; qu'il y a, entre elles, de l'antérieur et du postérieur.

F. 402 b, 5. ὁ λόγος. — La définition. *Ind. Ar.*, 434 b, 13; 40 sqq.

402 b, 6. καθ' ἐκάστην ἕτερος. — Leçon de E adoptée par TORSTRIK (*l. l.*) et BIEHL. Si on lit καθ' ἕκαστον, il faut sous entendre εἶδος (v. SIMPL. 13, 4). — Ces mots sont, d'ailleurs, indispensables pour le sens. L'interprétation d'ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 2) qui les supprime, nous paraît dénaturer la pensée d'ARISTOTE.

402 b, 9. εἰ δ' εἰ μὴ.... 14. τῶν ἄλλων. — La difficulté précédente portait sur le point de savoir si l'âme est un genre, c'est-à-dire s'il y a, soit dans le même individu, soit dans des individus divers, hommes ou animaux, différentes espèces d'âmes. Si l'on résout négativement la question, la diversité des âmes végétative, sensitive, etc., se réduit à une diversité de fonctions ou de parties, en prenant ce mot dans un sens très large et qui n'implique rien de spatial (ὡς τὸ κοῦρον καὶ φωτιστικὸν τοῦ πυρός, SIMPL., 13, 30). « Une question digne d'attention, » dit THEMISTIUS (7, 1) commentant ce passage, est celle de « savoir s'il faut admettre qu'il y a plusieurs âmes dans l'animal, par exemple l'âme végétative, l'âme nutritive, l'âme désirante, l'âme dianoétique,..... ou si, dans chacun, il n'y a qu'une âme. Car il serait ridicule, comme le dit le divin Platon, que chacun de nous eût plusieurs âmes établies en lui » comme dans les chevaux de bois (v. THEET., 184 D; la citation « de THEMISTIUS n'est pas tout à fait exacte). Mais si l'âme est

« une dans son ensemble, ses parties diffèrent; et, s'il faut « admettre que ce sont des parties d'une âme unique, il est « difficile de déterminer quelles elles sont et comment elles « sont. Je veux dire, par exemple, si la partie nutritive est distincte de celle qui produit l'accroissement (τοῦ ἀξητικοῦ) et, « toutes deux, de l'âme génératrice.... et si, à leur tour, elles « sont, toutes les trois, distinctes des parties sensitive, imaginative et désirante. » V. *ad III*, 9, 432 a, 24.

402 b, 10. ζητεῖν. — ζητεῖν ne signifie pas seulement *chercher*, mais aussi *discuter*, *examiner*. V., par exemple, *Meteor.*, II, 2, 355 b, 20 : ζητεῖν τὴν ἀρχαίαν ἀπορίαν. De même, ci-dessous, b, 12.

ἢ τὰ μόρια. — A certains égards, il semble qu'il faille procéder du tout aux parties, puisque, au moins dans quelques cas (v. *Phys.*, I, 1, déb.; *ad II*, 2, 413 a, 11—12), le tout apparaît d'abord plus clairement que les parties. En outre, le tout est naturellement antérieur aux parties (*Pol.*, I, 2, 1253 a, 20). Mais, à un autre point de vue, les parties sont antérieures au tout, puisqu'il ne saurait avoir d'existence en dehors d'elles : αἰεὶ γὰρ πρότερα τὰ ἐξ ὧν, ἐκ δὲ τῶν μερῶν τὸ ὅλον (THEM., 7, 25).

402 b, 11. ποῖα πέφυκεν ἕτερα. — Celles qui sont *naturellement* distinctes, par opposition aux distinctions artificielles que l'on pourrait établir. V. *ad I*, 1, 402 b, 9; III, 9, 432 a, 22—b, 7.

402 b, 12. τὰ ἔργα. — THEM., 7, 27 : πότερον τὰς οὐσίας αὐτῶν ἢ τὰς ἐνεργείας ἡμῶν προτέρας διδασκτέον; σαφέστεραι γὰρ ἐπὶ πολλῶν ἡμῶν αἱ ἐνεργεῖαι ὅτι μὲν γὰρ αἰσθανόμεθα, δῆλον ὅτι δὲ ἡ αἰσθησις, οὐ σαφές. De même SIMPL., 14, 16. — ἔργον n'est cependant pas exactement synonyme de ἐνεργεῖα; ἔργον désigne proprement l'œuvre ou l'acte réalisés par l'ἐνεργεῖα (v. *Eth. Nic.*, I, 1, 1094 a, 4). Mais, comme l'activité qui actualise les facultés psychiques ne se réalise pas dans une œuvre extérieure à elle et indépendante de l'activité même, il n'y a pas lieu de distinguer, à leur propos, l'ἔργον de l'ἐνεργεῖα. *Meta.*, Θ, 8, 1050 a, 21 : τὸ γὰρ ἔργον τέλος, ἡ δὲ ἐνεργεῖα τὸ ἔργον. V. *ad II*, 1, 412 a, 21.

402 b, 15. ἀντικείμενα. — BELGER (*Hermes*, 1878, p. 302) traduit ἀντικείμενα par *Gegenstande* et WALLACE par *objects*. BONITZ (*Ind. Ar.*, 64 a, 15; 18) pense que ce terme est pris ici dans le

sens local : ἀντικείμενον 1. *sensu locali*..... *ad hunc usum v* ἀντικεῖσθαι *referendum videtur, quod res sensibus objectæ ἀντικείμενα nominantur* ψ 1. 402 b 15. — Il nous semble que le mot est employé dans son sens spécial d'opposé dans la relation. *Meta.*, Δ, 10, 1018 a, 20 : ἀντικείμενα λέγεται ἀντίφασις καὶ τὰναντία καὶ τὰ πρὸς τι καὶ στέρησις... κτλ. *THEM.*, 8, 7 : καὶ γὰρ ἀντίκειται ὡς τὰ πρὸς τι τὸ μὲν νοητὸν πρὸς τὸν νοῦν, τὸ δὲ αἰσθητὸν πρὸς τὴν αἴσθησιν. De même *PHILOP.*, 39, 36. — Les raisons qu'il peut y avoir d'étudier, avant chaque fonction, les objets sur lesquels elle porte, sont d'abord, comme l'indique *THEMISTIUS* (8, 3), que, dans beaucoup de cas, ils sont plus clairs pour nous que ces fonctions; en outre, qu'on ne peut connaître l'un des deux termes d'une relation si l'on ne connaît pas l'autre. *PHILOP.*, 39, 14 : δεῖ δὲ τὸν εἰδόμενον τὰ πρὸς τι εἰδόμενον καὶ πρὸς ὃ ἐστίν. De même *SIMPL.*, 14, 17; *SOPHON.*, 6, 6.

402 b, 16. αἰσθητικοῦ... νοητικοῦ. — BIEHL préfère la leçon τοῦ νοῦ (pour τοῦ νοητικοῦ) fournie par les mss. EVX. Mais, comme le remarque *PHILOPON*, ni νοητικόν, ni νοῦς, ne sont le terme qui convient ici. (Il faudrait αἰσθάνεσθαι et νοεῖν que propose *BELGER*, l. c. Mais rien, ni dans les manuscrits, ni chez les commentateurs, ne nous autorise à introduire cette correction dans le texte.) Les deux expressions étant également impropres, nous croyons qu'il faut préférer la première, qui correspond mieux à αἰσθητικοῦ et qu'a suivie *PHILOPON* (40, 2) : ἔδει εἰπεῖν τὸ αἰσθητὸν τῆς αἰσθήσεως καὶ τὸ νοητὸν τῆς νοήσεως · ταῦτα γὰρ ἐστὶ τὰ τῶν ἐνεργειῶν σημαντικά · νῦν δὲ εἶπε καταχρώμενος « τοῦ αἰσθητικοῦ καὶ νοητικοῦ », ἅπερ ἦν σημαντικά τῶν δυνάμεων.

ἔοικε δ' οὐ μόνον..... 403 a, 2. ἅπαντες. — ARISTOTE a déjà indiqué plus haut (402 a, 15) que le seul moyen de démontrer les propriétés dérivées d'une chose, c'est de prendre l'essence pour point de départ de la démonstration. Le moyen terme du syllogisme qui exprime cette démonstration indique, à la fois, que telle propriété est et pourquoi elle est; le moyen est cause (v. *ad I*, 1, 402 a, 19; *An. post.*, II, 11, 94 a, 20 sqq.). Sans doute, on peut revêtir de la forme syllogistique les divers procédés dont on se sert pour rendre les principes et les essences manifestes, par exemple, l'induction (v. *An. pr.*, II, 23, 68 b, 15 sqq.; *An. post.*, II, 8, 93 b, 15; *ad I*, 1, 403 b, 7; II, 1, 412 b, 6—9; 2, 413 a, 13—16; III, 6, 430 b, 6—20); on peut aussi construire des syllogismes dans lesquels le moyen

est un caractère purement dérivé ou accidentel et, par suite, n'est pas cause, comme si, du fait que la lune ne projette pas d'ombres, alors qu'il n'y a rien d'interposé entre elle et la terre, on concluait à une éclipse (*Top.*, I, 1, 100 a, 29; *An. post.*, II, 8, 93 a, 37). Mais ces raisonnements ne sont syllogistiques qu'en apparence; ce sont des syllogismes du fait, alors que tout syllogisme véritable est la découverte du pourquoi, c'est-à-dire doit partir des caractères essentiels contenus dans la définition. — Maintenant, comment les essences, principes de toute démonstration, sont-elles connues? — Un passage de l'*Éthique à Nicomaque* (I, 7, 1098 b, 3) résume les divers moyens de les découvrir : τῶν ἀρχῶν δ' αἱ μὲν ἐπαγωγῇ θεωροῦνται, αἱ δ' αἰσθίσει, αἱ δ' ἐθισμῶ τινί, καὶ ἄλλαι δ' ἄλλως. Il y a des principes que la sensation seule permet d'apercevoir, par exemple que le feu est chaud; d'autres que l'induction atteint et qui ne sont pas susceptibles d'être l'objet de la sensation, par exemple qu'en toute matière l'homme compétent est celui qui sait (*Top.*, I, 12, 105 a, 13). Si, en outre, dans certains cas, un acte unique de sensation suffit à nous révéler le principe et l'essence, il n'en est pas toujours ainsi; souvent la répétition des sensations est nécessaire pour nous forcer à les voir. Cette habitude (ἐθισμός), que l'on pourrait aussi appeler expérience (ἐμπειρία, v. *An. post.*, II, 19, 100 a, 3; *Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 b, 11; VIII, 7, 1158 a, 14; *Meta.*, Λ, 1, 980 b, 28), est surtout indispensable pour les essences très complexes, comme les choses morales, où, à cause de leur complexité même, les perceptions successives semblent fournir des résultats contradictoires (*Eth. Nic.*, I, 1, 1094 b, 14 sqq.; V. *ad II*, 2, 413 a, 11—12; III, 7, 431 a, 15). Il y a, en dernier lieu, des principes (ἄλλαι ἄλλως) que l'on atteint d'une autre manière; qui sont exempts de toute origine sensible et que l'intellect saisit immédiatement (v. *ad I*, 3, 407 a, 9; II, 2, l. l.; III, 6, 430 b, 6—20). *ASPAS.*, *Eth. Nic.*, 21, 8; ἔναι δὲ ἐκ νοῦ λαμβάνονται ἀρχαί, οἷον ἔτι σημειῖόν ἐστιν οὐ μέρος οὐδὲν · αὐτοῦ γὰρ τοῦτο εὕρημα ἡ τοιαύτη ἀρχή. Cf. *MICHELET*, *Eth. Nic.*, p. 51.

Mais il existe, en outre, un procédé, non pas pour découvrir, mais pour contrôler les définitions découvertes par l'induction, la sensation ou l'expérience. C'est ce procédé qu'ARISTOTE mentionne ici et qu'il indique plus clairement dans l'*Éthique à Nicomaque* : on constate empiriquement le plus possible de faits ou de propriétés (συμβεβηκός καθ' αὐτό, v. *ad I*, 1, 402 a, 8) relatifs à la chose dont on cherche l'essence, et l'on essaie de les

démontrer à l'aide de la définition admise hypothétiquement. Si elle ne peut en rendre compte, elle doit être rejetée ou modifiée. Dans l'*Éthique à Nicomaque* (I, 8, 1098 b, 9), ARISTOTE, après avoir proposé une définition du bonheur, continue ainsi : « Mais il nous faut examiner notre principe, non seulement d'après la conclusion et les prémisses (*lato sensu*, puisqu'il n'y a pas, à proprement parler, de démonstration de l'essence, 7) de notre discours, mais aussi d'après ce qu'on pense ordinairement à son sujet. En effet, avec le vrai tout chant un sujet, tous les caractères attribués à juste titre à ce sujet doivent concorder, tandis qu'avec le faux, le vrai est bientôt en désaccord : τῷ μὲν γὰρ ἀληθεῖ πάντα συνάδει τὰ ὑπάρχοντα, τῷ δὲ ψευδεῖ τὰ διαφωνεῖ τὰ ληθές. » Ce moyen est exactement celui qu'ARISTOTE a ici en vue : quand la définition pourra rendre compte de toutes ou de presque toutes les propriétés dérivées (*συμβεβηκότα*) constatées empiriquement, elle pourra être légitime. Mais si elle ne permet, à leur sujet, ni déduction, ni conjecture, elle sera purement dialectique et vide. — Remarquons, en passant, que ce procédé ne saurait être applicable aux définitions mathématiques. En effet, le mathématicien ne se flatte pas d'atteindre le réel, et ce n'est pas une réalité qu'il définit, mais une pure possibilité. *Meta.*, E, 1, déb. et ALEX., *ad. loc.*, 406, 7 Bon., 441, 16 Hayd. : ... ἡ ἱατρικὴ τὰ αἴτια τῶν συνθέτων σωμάτων καὶ τὰ στοιχεῖα τῆ αἰσθήσει πεποιήκε δῆλα..... οὐ τῷ λόγῳ..... ἡ δὲ ἀριθμητικὴ οὔτε τῆ αἰσθήσει οὔτε τῷ λόγῳ δῆλον ποιεῖ τί ἐστι μονάς, ἀλλ' ὑποτίθεται ὅτι μονάς ἐστὶν οὐσία ἄθετος, καὶ ἡ γεωμετρία ὅτι τὸ σημειόν ἐστὶν οὐσία θετὴ καὶ οὐ μέρος οὐθέν..... καὶ τὰ λοιπὰ δὲ διὰ τούτων οὕτως ἀποδεικνύουσι, τὰ καθ' αὐτὰ ὑπάρχοντα τῷ γένει..... περὶ ὃ εἰσιν..... κτλ.

Le passage que nous venons d'interpréter paraît avoir été généralement mal compris par les commentateurs. THEMISTIUS, par exemple, croit qu'ARISTOTE a voulu dire qu'il était possible de remonter des propriétés dérivées (καθ' αὐτὰ συμβεβηκότα) à l'essence et à la définition. Il a vu (9, 4), dans cette méthode, qui n'est qu'un procédé de vérification, le προοίμιον τοῦ τί ἦν εἶναι. SIMPLICIUS (14, 28) la considère aussi comme servant εἰς τὴν παντός ὀρισμοῦ εὑρεσιν, et consistant à remonter des συμβεβηκότα à l'essence, en suivant ainsi la marche inverse de celle de la démonstration. PHILOPON (41, 7) dit de même : ... λάβωμεν τὰ ἐκ τῆς ἐναργείας καθ' αὐτὸ τῆ ψυχῆ πρώτως παρακολουθοῦντα, ἔν' ἐκ τούτων ὁδοποιηθῶμεν καὶ εἰς τὴν λῆψιν τοῦ ὀρισμοῦ αὐτῆς. Cf. SOPHON., 6, 23. WALLACE (p. 200; cf. *Id.*, *Intro.*, p. xxx) comprend

de la même façon. Il pense qu'ARISTOTE a voulu dire que, de la connaissance des συμβεβηκότα, on peut tirer celle de l'essence. Mais, encore une fois, il n'est pas ici question de l'induction ou de la sensation qui peuvent servir à découvrir les définitions, mais d'un moyen de vérifier ou de contrôler une définition déjà hypothétiquement constituée par quelque procédé que ce soit. La traduction que donne WALLACE de la phrase : a 22. ἐπειδὴν γὰρ..... 25. κάλλιστα, se ressent de cette interprétation : *When, in fact, we are able to present to the mind's eye all or most of the properties which appear to be connected with an object, we shall be in a position to speak as well as may be about the thing itself.* Mais cette traduction s'éloigne considérablement du texte. D'abord, en effet, ἀποιδόναι περὶ τινος ne signifie pas : présenter quelque chose, mais rendre compte de quelque chose (v. *Ind. Ar.*, 80 a, 61 sq.). En outre, la traduction de κατὰ τὴν φαντασίαν par *to the mind's eye* est inadmissible. φαντασία signifie *modo speciem rei objectæ..... sive veram sive fallacem,..... modo eam actionem, qua rerum imagines animo informamus* (*Ind. Ar.*, 811 a, 35), et BONITZ (*l. l.*, 58) donne avec raison pour équivalent à κατὰ τὴν φαντασίαν = κατὰ τοῦτο ὃ φαίνεται ἡμῖν. — De plus, si l'on adopte cette interprétation, la liaison de cette phrase avec la suivante : πάσης γὰρ ἀποδείξεως... κτλ. (a, 25) devient incompréhensible ou implique une pétition de principe manifeste. En effet, si l'on fait dire à ARISTOTE qu'il faut examiner tous les συμβεβηκότα pour en tirer la définition, comment expliquer qu'il ajoute immédiatement : car la définition est le principe de toute démonstration, et elle est dialectique et vide si l'on ne peut en tirer les συμβεβηκότα? Aussi WALLACE est-il obligé de modifier la ponctuation traditionnelle et de mettre un point après πάσης γὰρ ἀποδείξεως ἀρχὴ τὸ τί ἐστίν. — BIEHL, qui n'adopte pas cette modification, et qui, probablement, admet l'interprétation généralement suivie, semble ne pas trouver de sens à γὰρ, et ne le conserver que contraint par l'accord unanime des manuscrits et des commentateurs (v. *app. crit.*).

402 b, 22; 25. τὸ τί ἐστίν. — V. *ad I*, 1, 402 a, 13; II, 1, 412 b, 11.

403 a, 1. εἰκάσαι. — *Ind. ar.*, 219 b, 15 : εἰκάσειν *conjectura, divinando assequi.*

403 a, 2. διαλεκτικῶς... καὶ κενῶς. — TRENDLENBURG (pp. 169

sq.) et WALLACE (p. 200) rappellent les passages où ARISTOTE oppose la dialectique, d'une part, à la philosophie, d'autre part, à la sophistique. Par exemple, *Meta.*, Γ, 2, 1004 b, 17 : οἱ γὰρ διαλεκτικοὶ καὶ σοφισταὶ ταῦτόν μὲν ὑποδύονται σχῆμα τῆς φιλοσοφίας (ἡ γὰρ σοφιστικὴ φαινομένη μόνον σοφία ἐστὶ, καὶ οἱ διαλεκτικοὶ διαλέγονται περὶ πάντων). *Dialectica a sophistica eo differt, quod sophistica solam speciem propositam habet, dialectica autem verum disputationibus ultro citroque habitis quasi experiendum. Eodem enim loco* ([*Meta.*, Γ, 2, 1004 b]) *sic scribitur* 25 : ἐστὶ δὲ ἡ διαλεκτικὴ πειραστικὴ περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωριστικὴ, ἡ δὲ σοφιστικὴ φαινομένη οὕσα δ' οὐ. *top.* I, 1, 100 a 30. διαλεκτικὸς δὲ συλλογισμὸς ὁ ἐξ ἐνδόξεων συλλογισζόμενος, *ubi ea est dialectici ratio, ut* διαλεκτικὸς συλλογισμὸς *magis ad communem opinionem, ἐριστικὸς ad solam speciem accedat* (TREND., I. I.). Mais il est un caractère de la dialectique que TRENDELEBURG ne signale pas et que WALLACE mentionne sans y attacher assez d'importance, car c'est précisément celui auquel ARISTOTE nous paraît avoir pensé ici. C'est que les raisonnements du dialecticien sont *logiques*, c'est-à-dire tirés de principes trop généraux eu égard à l'objet de la démonstration. ARISTOTE appelle *logiques* les considérations qui, tout en étant vraies, ne sont pas absolument propres au sujet (*Gen. an.*, II, 8, 747 b, 28 : λέγω δὲ λογικὴν — *sc.* ἀπόδειξιν — διὰ τοῦτο, ὅτι ὅσα καθόλου μᾶλλον, πορρωτέρω τῶν οικείων ἐστὶν ἀρχῶν. *An. post.*, I, 24, 86 a, 22 et *PHILOP.*, *ad loc.*, *Sch.*, 233 a, 46). C'est pourquoi il peut y avoir des syllogismes dialectiques (*An. post.*, II, 8, 93 a, 15). ARISTOTE emploie lui-même quelquefois *logique* comme synonyme de *dialectique*. V. *Ind. ar.*, 432 a, 49. — Si l'on ne peut tirer d'une définition la démonstration des propriétés que l'expérience constate dans le défini, c'est, le plus souvent, parce qu'elle est trop générale, qu'elle n'est pas assez riche en compréhension, trop vide. *Eth. Eud.*, I, 8, 1217 b, 21 : λογικῶς καὶ κενῶς. *SIMPL.*, 15, 17 : διαλεκτικῶς εἴρηται καὶ κενῶς ἀντὶ τοῦ λογικῶς καὶ οὐ φυσικῶς.

403 a, 3. τὰ πάθη. — *SIMPLICIUS* (15, 27) donne de ce mot la même interprétation que précédemment (v. *ad I*, 1, 402 a, 9 ; 403 a, 10 ; *III*, 3, 427 b, 18). Mais il est clair qu'il faut plutôt l'entendre dans son sens le plus large. Cf. a, 6 : πάσχειν οὐδὲ ποιεῖν.

403 a, 4. καὶ τοῦ ἔχοντος. — *TRENDELEBURG*, p. 170 : τοῦ ἔχοντος *sc.* τὴν ψυχὴν ἢ *e.* τοῦ σώματος. *Neque enim solum animus*

corpus, sed etiam corpus animum habet. Cette interprétation est erronée. En effet, le corps n'est rien indépendamment de l'âme; on ne peut pas dire qu'elle lui appartient puisque, en dehors d'elle, il n'a pas d'existence en tant que tel. En réalité, *ce qui possède l'âme*, c'est le sujet, l'ὑποκείμενον constitué par l'union de l'âme à sa matière. *THEM.*, 9, 27 ; *PHILOP.*, 44, 26 : ...ἀρα τὰ τῆς ψυχῆς πάθη ἅπαντα τοῦ συναμφοτέρου ἐστί, τοῦ ζῶου λέγω, κοινὰ... κτλ. De même *SOPHON.*, 7, 14.

403 a, 7. ὀργίζεσθαι..... αἰσθάνεσθαι. — L'ὀργή est une ἄλογος ὄρεξις (*Rhet.*, I, 10, 1369 a, 4). Or, tout désir (ὄρεξις) a pour condition la sensation ou l'imagination et, par suite, un mouvement corporel (v. *ad III*, 10, 433 b, 28). De même, l'audace (θάρρος) contraire de la crainte (*ibid.*, II, 5, 1383 a, 16) a, comme elle, pour condition, l'imagination (*ibid.*, 1382 a, 21). Enfin, ce qui est vrai de la colère, est vrai aussi de l'appétit (ἐπιθυμία), car il est également une espèce du désir. V. *Mot. an.*, 6, 700 b, 22 ; 18 ; *ad II*, 3, 414 b, 1 ; 2 ; *III*, 9, 432 b, 5 ; 6.

ἄλως. — *D'une manière générale.* En effet, la sensation est la condition commune des états qui viennent d'être énumérés. V. la note précédente.

403 a, 8. φαντασία τις. — *Imagination* n'est pas l'équivalent exact de φαντασία. φαίνεσθαι désigne, en effet, non seulement la réapparition de l'image dans la conscience, mais aussi l'aperception sensible immédiate de cette image et, par suite, φαντασία s'applique aussi bien à la *présentation* qu'à la *représentation*. V. *Ind. Ar.*, 811 a, 35 ; *ad I*, 1, 402 b, 16—403 a, 2 ; *III*, 3, 428 b, 27. — En tout cas, la φαντασία a pour antécédent nécessaire la sensation et l'on peut la définir : κίνησις ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως τῆς κατ' ἐνέργειαν γιγνομένη (*De an.*, III, 3, 429 a, 1). Il est clair, par conséquent, qu'elle n'est pas possible sans l'organisme corporel.

εἰ δ' ἐστὶ καὶ τοῦτο..... 9. ἄνευ σώματος εἶναι. — Ce n'est pas sans raison qu'ARISTOTE insiste sur la difficulté de la question qu'il soulève ici. Lui-même ne l'a traitée nulle part d'une façon complète et approfondie, et l'on en est réduit à essayer de dégager une théorie d'ensemble de passages isolés et fragmentaires, dans lesquels, d'ailleurs, sa pensée est presque toujours enveloppée de formules dubitatives. A con-

sidérer la conscience humaine, l'intellection n'est pas possible sans les images ; l'imagination en est la condition nécessaire. Mais l'intellection n'en est pas moins une opération distincte de la sensation et de l'imagination (v. *ad* III, 7, 431 a, 15). Toutefois, cela ne nous dit pas si elle est possible sans la sensibilité, et si l'intellect est séparable des fonctions communes à l'âme et au corps. — Avant d'avoir pensé, l'intellect n'est rien d'actuel, c'est une pure puissance (*De an.*, III, 4, 429 b, 30). S'il possédait, en effet, quelque détermination, il n'aurait pas la pureté absolue que lui attribue avec raison ANAXAGORE, et il risquerait d'altérer les formes qu'il est chargé de recevoir (*ibid.*, a, 18). Il ne devient quelque chose d'actuel que lorsqu'il s'est déjà exercé ; l'homme qui a déjà pensé peut, quand il le veut, se livrer à la pensée, comme le savant peut, à volonté, prendre la science qu'il possède pour objet actuel de sa contemplation (*Phys.*, VIII, 3, 255 a, 33 ; *De an.*, I, 1, b, 5 ; *ad* II, 1, 412 a, 21 ; 26 ; 412 b, 25—413 a 3). Ce qui actualise l'intellect, c'est donc l'intelligible ; l'intellect est à l'intelligible ce que la sensibilité est au sensible (*De an.*, III, 4, 429 a, 17). Mais, s'il en est ainsi, comme l'intelligible n'a pas une existence indépendante, qu'il n'existe qu'engagé dans la matière, réalisé dans les choses sensibles, il semble que l'intellect doive son actualité à la sensation et à l'imagination, que, par conséquent, il ne soit pas possible de considérer l'intellection comme une fonction séparable. Sans doute, de quelque façon qu'il faille résoudre cette question, l'intellect restera toujours un genre d'âme tout particulier ($\psi\upsilon\chi\eta\varsigma \gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma \acute{\epsilon}\tau\epsilon\rho\omicron\nu$, *De an.*, II, 2, 413 b, 26), car il n'a pas pour fonction, comme l'âme végétative ou l'âme sensitive, de produire une certaine sorte de mouvement (*Part. an.*, I, 1, 641 a, 21—b, 10). Mais il y a plus : il faut distinguer, en effet, deux intellects. Celui dont nous avons parlé jusqu'ici, c'est celui qui devient l'intelligible, qui s'identifie avec lui plus encore que le sentant avec le senti, puisque l'intelligible, à la différence du sensible, est pure forme, sans matière (v. *De an.*, I, 3, 407 a, 7 ; III, 5, 430 a, 19 ; 8, 431 b, 21 ; 4, 430 a, 3). Il y en a un autre ; c'est celui qui ne devient pas l'intelligible, mais qui le fait. Une puissance, en effet, ne peut-être réalisée que par ce qui possède déjà la forme qu'elle doit recevoir. L'intellect en puissance ou l'intelligible en puissance ne peuvent donc être actualisés que par un intellect et un intelligible en acte. C'est cet intellect actuel, et actif parce qu'il est actuel, qui nous fait apercevoir les essences ou

les formés. S'il ne les crée pas, du moins en rend-il possible l'aperception à l'intellect en puissance, de même que c'est grâce au diaphane en acte que les couleurs peuvent devenir actuelles pour la vision (*De an.*, III, 5, 430 a, 10 ; 14 sqq. ; 4, 430 a, 4 ; 7, 431 b, 16). L'intellect actuel est donc antérieur à l'intelligible, ou plutôt il est l'intelligible même. Il n'y a en lui rien de passif ni de potentiel. Séparée de tout ce qui est corporel, son activité ne peut laisser aucune trace dans la mémoire, et c'est à elle seule qu'appartient l'immortalité. Elle est même éternelle à la rigueur, puisque, étant acte par essence, il n'y a pas pour elle de passage de l'acte à la puissance, ni réciproquement, c'est-à-dire ni destruction, ni génération (*De an.*, I, 4, 408 b, 25 ; III, 4, 430 a, 5 ; 5, 430 a 15 sqq.). — Il résulterait de là, que seul l'intellect qui agit peut être séparé du corps et transcendant. Mais, sur ce point, les affirmations d'ARISTOTE manquent de netteté et ne sont pas exemptes de contradictions. Tantôt il déclare que l'intellect en puissance est lui-même impassible, qu'il est sans mélange et sans organe (*De an.*, III, 4, 429 a, 18 ; *ad* III, 5, 430 a, 17—18) ; tantôt qu'il est quelque chose de commun à l'intellect pur et au sujet animé (*De an.*, I, 4, 408 b, 25 ; III, 5, 430 a, 15—24 ; 430 a, 5). D'autres fois, notamment quand il parle de l'intellect dont l'apparition n'est pas la conséquence de l'évolution de l'organisme, mais qui vient dans l'homme du dehors ($\theta\acute{\upsilon}\rho\alpha\theta\epsilon\nu$, *Gen. an.*, II, 3, 736 a, 24—b, 33), on ne sait pas si c'est de l'intellect en puissance ou de l'intellect actuel qu'il s'agit. Ces difficultés, d'ailleurs, ne sont pas les seules que soulève la théorie aristotélicienne de l'intellect. Pour ne parler que des principales, on peut se demander d'abord, au sujet des rapports de l'intellect et de l'intelligible, quel est celui des deux termes qui est antérieur à l'autre. Si c'est l'intelligible qui fait l'intellect, la doctrine d'ARISTOTE se rapproche étrangement de la théorie des Idées et des interprétations néo-platoniciennes de l'aristotélisme. Si, au contraire, c'est l'intellect qui crée l'intelligible, l'objet de la pensée devient une émanation de la pensée, et la connaissance ne consiste plus, malgré les assertions réitérées d'ARISTOTE, à s'identifier avec l'objet. En outre, on ne voit pas clairement ce qu'est, en lui-même, l'intellect qui agit. Si, comme certains passages semblent l'impliquer (*Eth. Nic.*, X, 7, 1177 b, 26), l'intellect qui agit est Dieu même, on ne conçoit pas comment les individus sensibles peuvent participer à l'existence suprasensible ; ni même comment l'intellection pure peut s'allier,

en Dieu, à l'individualité (*Meta.*, A, 7, 1073 a, 3), car la réalité individuelle n'est pas possible sans une matière (*ibid.*, 8, 1074 a, 33). — ARISTOTE semble, d'ailleurs, s'être bien rendu compte des difficultés qu'il laissait à résoudre. Dans le *De memoria* (1, 450 a, 7) et dans le *De anima* (III, 7, 431 b, 17), il ne parvient pas à s'expliquer comment l'intellect peut penser des essences séparées sans être lui-même réellement séparé, et il n'ose cependant affirmer qu'il le soit en effet. Dans le *Generazione animalium* (II, 3, 736 b, 5), il reconnaît que la question de l'origine de l'intellect ἔχει ἀπορίαν πλείστην, et qu'il faut seulement s'efforcer de la résoudre κατὰ δύνανταιν. Enfin, dans le *De anima*, (II, 2, 413 b, 24), il déclare que, sans doute, il est vraisemblable que l'intellect est une âme d'un genre à part, mais qu'en somme, on ne peut encore rien dire de clair sur l'intellect et la puissance théorique : περί δὲ τοῦ νοῦ καὶ τῆς θεωρητικῆς δυνάμεως οὐδὲν πω φανερόν.

ESSEN (*D. erste Buch* etc., p. 4) supprime ce passage qui, pense-t-il, serait en contradiction avec les idées d'ARISTOTE sur la nature de l'intellect. Mais, comme nous venons de le voir, la doctrine d'ARISTOTE sur ce point est loin d'une cohérence parfaite. En outre, il aurait été, sans doute, assez disposé à admettre que l'intellect, au moins en tant qu'il ne s'exerce pas ἄνευ φαντασίας, n'est pas séparable.

403 a, 10. ἔργων ἢ παθημάτων. — Malgré le rapprochement de ces deux termes, il ne semble pas qu'il faille les entendre dans le sens strict qu'ils peuvent recevoir de leur opposition. Si, en effet, πάθημα signifiait ici, à proprement parler, une affection passive, ARISTOTE se trouverait résoudre implicitement la question qu'il pose, puisque l'action et la passion proprement dites supposent le contact et ne sont possibles qu'entre des corps (*Phys.*, VIII, 5, 258 a, 20; *Gen. et corr.*, I, 6, 322 b, 22 et *sæp.*). V. *Ind. ar.*, 556 a, 48; 554 b, 32; *ad III*, 3, 427 b, 18.

403 a, 11. εἰ δὲ μηθέν... 15. τινός ἐστιν. — V. sur tout ce passage un article de BONITZ (*Zur Erklärung einiger Stellen aus Aristoteles' Schrift über die Seele*) dans l'*Hermès* (t. VII, 1873, pp. 416 sqq.), auquel les remarques suivantes sont partiellement empruntées. — SOPHONIAS (7, 24) paraphrase ainsi les mots τῷ εὐθεῖ ἢ εὐθύ : καθάπερ τόδε τὸ εὐθὺ τὸ (leg. τῷδε τῷ εὐθεῖ τῷ) ἐν χαλκῷ ἢ ἐν λίθῳ ἢ εὐθὺ πολλὰ συμβαίνει... κτλ. De même SIMPLICIUS (18, 11) et PHILOPON (49, 18) entendent par τῷ εὐθεῖ un

objet concret rectiligne et par ἢ εὐθὺ le concept abstrait du rectiligne. TORSTRIK (p. 114) paraît adopter cette interprétation. Mais elle n'est guère admissible. En effet, il est invraisemblable que εὐθὺ, dans le datif τῷ εὐθεῖ ait un sens tout différent de celui qu'il a dans ἢ εὐθὺ. D'ailleurs, si ARISTOTE avait voulu désigner par τῷ εὐθεῖ un objet concret rectiligne, il aurait dit, comme il le fait toujours en pareil cas, soit τῷ εὐθεῖ ξύλῳ, soit τῷ εὐθεῖ σώματι, soit enfin τῷδε τῷ εὐθεῖ. Il est donc plus probable que εὐθεῖ, comme ἢ εὐθὺ, désigne le rectiligne abstrait. Du reste, à l'entendre ainsi, le sens du passage est très clair : ARISTOTE compare l'âme à la ligne mathématique abstraite; l'âme réalisée dans l'organisme, — l'animal, — à la ligne droite réalisée dans tel corps dont elle constitue une arête; enfin, les activités psychiques au contact de la ligne droite avec la sphère. Et voici son raisonnement : si l'âme n'a aucune fonction qui lui soit propre, qu'elle ne puisse exercer indépendamment de son union avec l'organisme, (de même que la ligne ne peut toucher en un point le globe d'airain que si elle est réalisée dans un corps), l'âme ne sera pas séparable, (pas plus que la ligne n'est séparable). — V. *ad I*, 1, 403 b, 15; 4, 408 a, 6—7; III, 6, 430 b, 18. — C'est ce qu'a compris THEMISTIUS, 11, 24 : πῶς οὖν λέγομεν τὴν ψυχὴν φιλεῖν καὶ μισεῖν καὶ ὀργίζεσθαι; πῶς δὲ λέγομεν τὴν εὐθεῖαν ἄπτεσθαι τῆς σφαίρας κατὰ στιγμήν; οὐ γὰρ ὅτι ἢ εὐθεῖα καθ' αὐτήν (ἐαυτήν Spgl.) οὐδὲν γὰρ ἐστίν, ἀλλ' ὅτι ὁ κανὼν ὁ εὐθύς... κτλ.

403 a, 13. συμβαίνει. — V. *ad I*, 1, 402 a, 8.

403 a, 14. οὕτω χωρισθὲν... κτλ. — Telle est la leçon adoptée par BONITZ (*l. l.*) et par BIEHL; c'est celle de E. Tous les autres manuscrits donnent τούτου χωρισθὲν qu'ont lu aussi PHILOPON (49, 17; 50, 1) et SIMPLICIUS (18, 13) : οὐ μέντοι ἄψεται τούτου χωρισθὲν τὸ εὐθὺ. τούτου μὲν τοῦ ὑποκειμένου λέγει. Mais, si l'on suit cette leçon, l'interprétation devient difficile. On ne peut guère admettre, avec TRENDELEBURG (p. 171) et TORSTRIK (p. 114), que τούτου désigne la matière sensible du rectiligne (τούτο enim rem sensilem quasi digito monstrat, TORST. *l. l.*), et qu'il faille rattacher τούτου à χωρισθὲν : *interpreteris* χωρισθὲν τοῦ ὑποκειμένου. *Aristoteles enim pronomina ad categorias indicandas adhibuit; nec τούτου ab ejusmodi usu alienum videri potuit; materiam enim quasi digito demonstrat* (TREND., *l. l.*). En effet, comme le remarque BONITZ, pour désigner un objet con-

cret ARISTOTE n'emploie pas οὗτος mais plutôt ὅδε, et encore le fait-il généralement suivre d'un complément, comme ὅδε ὁ ἄνθρωπος ou τόδε τι. Au contraire, la leçon οὕτω s'explique très facilement; il faut comprendre comme s'il y avait : οὐ μέντοι γ' ἄψεται κατὰ στιγμήν... κτλ. — Voici donc comment, d'après BONITZ, l'on doit traduire l'ensemble du passage : Si, au contraire, aucun de ces attributs n'appartient à l'âme seule et en soi, il en résultera que l'âme ne pourra pas avoir une existence séparée, mais qu'au contraire, elle sera dans la même situation que le rectiligne. Car le rectiligne en tant que tel, possède beaucoup de propriétés, par exemple d'être tangent à la sphère d'airain en un point. Mais il ne s'ensuit pas que le rectiligne considéré en lui-même et séparé, puisse être en contact de cette manière. En effet, il n'a pas d'existence en soi, puisqu'il est toujours uni à un corps. Or, il en semble qu'il en soit de même pour les états de l'âme etc.

On pourrait objecter à l'argument d'ARISTOTE que, du principe posé : — si l'âme possède quelque activité qu'elle puisse exercer seule et sans le concours du corps, elle pourra être séparée, — il ne résulte pas que l'hypothèse contraire entraîne la conclusion contraire. Mais THEMISTIUS (10, 19 sqq.) remarque avec raison qu'ARISTOTE invoque implicitement un principe qui la justifie : c'est qu'il n'y a, dans la réalité, aucun être qui n'ait pas un acte ou une fonction propres : μηδὲν ἢ φύσιν παρήγαγεν ἄργον παντελῶς (10, 17; 11, 23).

403 a, 16. πάντα εἶναι μετὰ σώματος. — *Int.* : πάντα ἔοικεν εἶναι κοινὰ μετὰ τοῦ σώματος (THEM., 12, 2). Cf. *De sensu*, 1, 436 a, 6 : φαίνεται δὲ τὰ μέγιστα, καὶ τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἴδια τῶν ζώων, κοινὰ τῆς ψυχῆς ὄντα καὶ τοῦ σώματος, οἷον αἴσθησις καὶ μνήμη καὶ θυμὸς καὶ ἐπιθυμία καὶ ὄλιγος ὄρεξις, καὶ πρὸς τούτοις ἡδονή τε καὶ λύπη.

403 a, 17. θυμὸς... 18. μισεῖν. — Le θυμὸς est une espèce de l'ὄρεξις (v. *Mot. an.*, 6, 700 b, 22; *ad II*, 3, 414 b, 1; 2; *III*, 9, 432 b, 5; 6) qui suppose un mouvement corporel (v. *ad I*, 1, 403 a, 7); la *πραότης* contraire de l'ὄργη (*Rhet.*, II, 3, 1380 a, 6), a les mêmes conditions que cette dernière (v. *ad I*, 1, l. l.); la crainte et la pitié, φόβος et ἔλεος, proviennent ἐκ φαντασίας μέλλοντος κακοῦ (*Rhet.*, II, 3, 1382 a, 21; 8, 1385 b, 13) et l'imagination, φαντασία, n'est pas possible sans un mouvement corporel (v. *ad I*, 1, 403 a, 8); la joie, χαρά, est, quelquefois, sinon toujours, la conséquence d'un état corporel (*Gen. an.*,

I, 18, 724 a, 1). Enfin, en ce qui concerne l'amour et la haine, on ne peut pas déterminer leurs conditions d'une manière générale, car ces mots s'appliquent à des choses qui n'ont de commun que le nom (τὸ φιλεῖν ὁμώνυμον, *Top.*, I, 15, 106 b, 3); mais, au moins dans certains cas, ils ont lieu κατὰ τὴν σωματικὴν ἐνέργειαν. D'ailleurs, au nombre des causes de l'amour ou de la haine, figurent l'ὄργη, la sensation et autres états qui ne peuvent être réalisés indépendamment du corps. V. *Rhet.*, II, 4 *præs. in f.*

403 a, 18. ἅμα γὰρ τούτοις πάσχει τι τὸ σῶμα. — TORSTRIK (p. 115) propose de supprimer ces mots qu'il regarde comme une glose marginale : *absurdum est quod interponitur ἅμα τούτοις πάσχει τὸ σῶμα : quasi id quidquam faciat ad eam quaestionem quae agitur. Ut enim quam maxime corpus patiat simul cum animâ : cur non per animam patietur corpus? id quod et verum est et quotidie usu videmus venire. At ex hac quidem re nemo sanus colliget animam non posse pati sine corpore.* — SIMPLICIUS (18, 20 sqq.; 27 sqq.) prend πάσχει dans son sens étroit et s'attache à montrer comment le courage, la douceur etc. sont des états produits dans le corps par l'action de l'âme qui le façonne comme un instrument à son usage : μάλιστα δὲ παραδίδοται τὰ κατὰ τὴν ὡς ὄργανον αὐτὸ (sc. τὸ σῶμα) εἰδοποιούσαν ζῶν, θυμὸς πραότης καὶ τὰ σύστοιχα τούτοις... (28). Mais, sans soulever la question, — qu'il faudrait peut-être résoudre par la négative, — de savoir si, pour ARISTOTE, il peut y avoir dans les choses de la nature des passions proprement dites; si pour lui, comme pour LEIBNIZ, l'agent n'est pas uniquement ce qui peut servir à rendre compte a priori de ce qui se passe dans le patient, il faut remarquer que le sens de πάσχειν est susceptible de la même extension que celui de πάθος (*Ind. Ar.*, 572 a, 37; *ad I*, 1, 403 a, 10; *III*, 3, 427 b, 18). ARISTOTE veut donc dire, simplement, que certains états corporels sont les antécédents ou les concomitants indispensables des états de l'âme, et non que, dans les exemples qu'il énumère, le corps soit passif par rapport à l'âme. Il serait même plus disposé à admettre, en donnant à *pâtir* un sens tout particulier, que, dans ces cas, c'est l'âme qui pâtit.

403 a, 19. σημεῖον δὲ. — Leçon de E suivie par TORSTRIK (cf. p. 116) et BIEHL. Si ARISTOTE a réellement employé cette expression, il doit l'avoir fait dans l'intention de mieux mar-

quer le caractère hypothétique de la conclusion présentée ici. Il y a, en effet, deux sortes de signes : *Rhet.*, II, 2, 1357 b, 1 : τῶν δὲ σημείων τὸ μὲν οὕτως ἔχει ὡς τῶν καθ' ἑκάστον τι πρὸς τὸ καθόλου, τὸ δὲ ὡς τῶν καθόλου τι πρὸς τὸ κατὰ μέρος. τούτων δὲ τὸ μὲν ἀναγκαῖον τεκμήριον, τὸ δὲ μὴ ἀναγκαῖον..... Si, par exemple, l'on conclut de la présence de la fièvre à celle de la maladie, on se fonde sur un indice nécessaire et le raisonnement peut prendre la forme syllogistique. Si, au contraire, on conclut d'une coexistence particulière à une loi générale, on se fonde sur un signe qui peut n'être pas nécessaire, et le raisonnement ne constitue pas un syllogisme. C'est ce qui aurait lieu, par exemple, si, pour prouver que tous les sages sont justes, on se fondait sur ce fait que Socrate a été sage et juste (cf. *An. pr.*, II, 27, 70 a, 3). De même, ici, l'énumération des cas particuliers ne peut prouver à la rigueur qu'il n'y a pas d'état de l'âme possible sans le concours du corps. — Au lieu de σημείον δὲ, BEKKER, d'après la plupart des manuscrits, donne μηνύει δὲ. Il faut peut-être adopter cette leçon qui conserve à la conclusion son caractère conjectural et que suivait déjà THEMISTIUS (12, 12).

403 a, 20. παροξύνεσθαι ἢ φοβεῖσθαι, etc. — Le sujet sous-entendu de tous ces verbes paraît être τὸ ζῆλον. V. THEM., 12, 14 sqq.

403 a, 22. ὄργῃ τὸ σῶμα. — *Probl.*, VII, 2, 886 a, 32 : ἐν ὄργῳν τόχῃ τὸ σῶμα καὶ οὕτω διακείμενον ὥστε τὸ ὕγρον ἀναθερμαίνεσθαι. *Ind. Ar.*, 521 a, 1 : ὄργῃν. 1. impetu concitari ad coitum;..... 2. omnino vehementi cupiditate concitari.

403 a, 25. λόγοι ἐνυλοί. — *Rationes materiae ipsi innatae* (TREND., p. 171). λόγος signifie ici, à la fois, l'essence ou la forme et la définition qui l'exprime (*Ind. Ar.*, 434 b, 13 sqq.; 44 sqq.). Les états psychiques dont il vient d'être question ne peuvent pas se séparer de la matière dans laquelle ils se réalisent et leur définition, pour être complète, doit indiquer cette matière, de même qu'on ne peut définir le camus indépendamment du nez. THEM., 13, 7 : λόγοι ἐνυλοί εἰσι, τουτέστιν ἐν ὕλῃ τὸ εἶναι ἔχοντες. De même PHILOP., 54, 15; SOPHON., 8, 24; *Meta.*, K, 7, 1064 a, 23 :..... ὁ μὲν τοῦ σιμοῦ λόγος μετὰ τῆς ὕλης λέγεται τῆς τοῦ πράγματος..... ἡ γὰρ σιμότης ἐν ῥίνι γίνεται, διὸ καὶ ὁ λόγος αὐτῆς μετὰ ταύτης θεωρεῖται. — Pourvu que l'on tienne compte de la différence fondamentale des doctrines, il n'est

pas illégitime de rapprocher, comme le fait TRENDELEBURG (*l. l.*), les λόγοι ἐνυλοί des λόγοι σπερματικοί des Stoïciens. — BONITZ (*Ind. Ar.*, 257 a, 36) ne mentionne pas d'autre exemple de l'emploi de ἐνυλος.

403 a, 27. ἡ δυνάμειος. — On peut, en effet, désigner l'organe par la fonction ou la faculté (δύναμις) dont il est le siège. On pourra dire, par exemple, pour désigner le cœur : le siège des facultés nutritive et appétitive (*Vit. et mort.*, 3, 469 a, 5; 4, 469 b, 5). SIMPL., 20 17 : τὸ δὲ ἡ δυνάμειος πρόσκειται διὰ τὸ ἐνίοτε τοὺς ὄρους τῆν κίνησιν τῆς τοιαύτης πρώτως λέγειν ζωῆς τῆς τὸ ὄργανον χαρακτηρίζουσις.

403 a, 28. ἡ πάσης ἢ τῆς τοιαύτης. — L'opinion d'ARISTOTELE lui-même est que l'étude de l'âme ne saurait tomber tout entière dans le domaine de la physique. Le passage où il s'exprime le plus nettement à ce sujet, se trouve dans le *De partibus animalium*, I, 1, 641 a, 17 sqq. Après avoir rappelé que c'est la forme qui fait qu'une chose est ce qu'elle est, que l'âme est la forme de l'être animé et que l'animal ou l'organe qui en sont privés, n'ont plus de commun que le nom avec ce qu'ils sont quand l'âme les anime, il continue ainsi : « par conséquent, si c'est l'âme ou une partie de celle-ci [qui constitue l'animal], ou si elle est la condition sans laquelle il ne peut être,... (21) c'est au physicien qu'appartiendront la science « et les discours relatifs à l'âme, sinon à l'âme tout entière, du « moins à cette partie de l'âme qui fait que l'animal est tel (καὶ « εἰ μὴ πάσης, κατ' αὐτὸ τοῦτο καθ' ὃ τοιοῦτο τὸ ζῆλον); et il devra « rechercher ce qu'est l'âme, ou, du moins, cette partie de « l'âme, et les propriétés dérivées (συμβεβηκότων) résultant de ce « que son essence est telle. Le physicien sera d'autant plus « dans l'obligation de le faire que la nature est double; que « l'une est matière et l'autre forme substantielle, et que c'est « cette dernière qui constitue la cause motrice et la fin. Or, ce « qui joue ce rôle dans l'animal, c'est soit son âme tout entière, « soit une partie de celle-ci (ἤτοι πᾶσα ἢ ψυχὴ ἢ μέρος τι αὐτῆς). « De sorte que celui qui étudie la nature, doit donner, dans ses « discours, une place plus grande à l'âme qu'à la matière, pré- « cisément dans la mesure où il est plus vrai que la matière « soit une nature en vertu de la forme que le contraire. [En « effet, la matière n'est ce qu'elle est que par la forme, elle « n'est que la forme en puissance,] car le bois est aussi bien

« un lit qu'un trépied, parce qu'il est ces choses en puissance. » (cf. *Meta.*, Z, 11, 1037 a, 16 : οὐ γὰρ μόνον περὶ τῆς ὕλης δεῖ γνωρίζειν τὸν φυσικόν, ἀλλὰ καὶ τῆς κατὰ τὸν λόγον, καὶ μᾶλλον. *Phys.*, II, 2, 194 a, 12 ; 9, 200 a, 32). — « Mais, si l'on considère ce que nous venons de dire, on pourrait se demander « si c'est de toute âme ou, seulement, d'une certaine âme que « le physicien doit s'occuper. Si l'on prétend que c'est de toute « âme, il ne reste plus à la philosophie aucune place indépendante de la physique. En effet, les intelligibles sont « l'objet de l'intellect, de sorte que la science physique aura « tout [c'est-à-dire le sensible et l'intelligible,] pour objet ; « car c'est de la même science que doivent relever l'intellect « et l'intelligible, puisqu'ils sont corrélatifs et que deux corrélatifs rentrent toujours dans une même science, comme, par « exemple, la sensation et le sensible. — Mais ne faut-il pas « admettre que toute âme n'est pas principe de mouvement, « ni toutes les parties de l'âme, mais que le principe de l'accroissement c'est ce qui se trouve même dans les végétaux, « le principe de l'altération, la partie sensitive, et celui de la locomotion une autre partie, mais non l'intellect. En effet, « la locomotion appartient même à d'autres animaux que « l'homme, tandis que la pensée n'appartient à aucun autre. Il « est donc évident que ce n'est pas de l'âme tout entière [que « le physicien doit s'occuper]. Car l'âme n'est pas tout entière « nature, [c'est-à-dire principe de mouvement,] mais seulement « une ou plusieurs de ses parties. » *Meta.*, E, 1, 1026 a, 4 : δῆλον πῶς δεῖ ἐν τοῖς φυσικοῖς τὸ τί ἐστὶ ζητεῖν καὶ ὀρίζεσθαι, καὶ διότι καὶ περὶ ψυχῆς ἐνίας θεωρῆσαι τοῦ φυσικοῦ, ὅση μὴ ἄνευ τῆς ὕλης ἐστίν.

403 a, 29. φυσικός τε καὶ διαλεκτικός. — ARISTOTE va dire un peu plus loin (b, 7 sqq.) que le véritable physicien n'est pas celui qui définit les choses uniquement par leur matière, mais celui qui réunit la forme et la matière dans sa définition. Par suite, le physicien dont il est question ici, qui n'indiquerait que la cause matérielle de la colère, s'écarterait autant de la vérité que le dialecticien : οὐκ ἂν τούτων ἐκάτερος εἴη τέλειος οὐδὲ φυσικός κυρίως (SORPHON., 8, 38). Quant au dialecticien (v. *ad I*, 1, 403 a, 2), négligeant la matière de la chose, il n'atteindrait qu'une définition formelle et vide. SIMPL., 21, 16 : ὁ δὲ μὴ ὡς ἀχώριστον τὴν ἀχώριστον θεωρῶν ζῶν ἐπιπολαιότερον αὐτῆς καὶ οὐκ ἐκ βᾶθους ἀντιλαμβάνεσθαι ἔοικεν, καὶ διὰ τοῦτο λογικῶς τε καὶ διαλεκτικῶς.

403 a, 31. ἢ τι τοιοῦτον. — V. *Rhet.*, II, 2, 1378 a, 31 : ἔστω δὲ ὄργη ὄρεξις μετὰ λύπης τιμωρίας φαινομένης διὰ φαινομένην ὀλιγωρίαν τῶν εἰς αὐτὸν ἢ τῶν αὐτοῦ. De même *Top.*, IV, 6, 127 b, 30 ; VI, 13, 151 a, 15 ; VIII, 1, 156 a, 32.

ζέειν. — *De respir.*, 20, 479 b, 31 : ἡ γὰρ ζέσις γίνεται πνευματουμένου τοῦ ὑγροῦ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ. *Probl.*, II, 26, 869 a, 5 : καὶ γὰρ ὁ θυμὸς ζέσις τοῦ θερμοῦ ἐστὶ τοῦ περὶ τὴν καρδίαν. — STEINHART (*Symb. crit.*, p. 3) supprime αἵματος καὶ, ou même αἵματος ἢ, parce que, dit-il : *hic certe neque copulationi neque disjunctioni locus erat*. Mais ἢ ou καὶ doivent, sans doute, être pris ici dans le sens correctif (v. *ad III*, 4, 429 b, 21).

403 b, 2. ὁ μὲν γὰρ λόγος εἶδος. — Nous avons suivi le texte admis par presque toutes les éditions modernes. Cependant E et la plupart des autres manuscrits donnent ὁ μὲν γὰρ λόγος ὅδε τοῦ ou ὁ μὲν γὰρ λόγος, ὁ δὲ τοῦ, etc. PLUTARQUE, SIMPLICIUS et PHILOPON ont aussi adopté, soit l'une, soit l'autre de ces deux dernières leçons. SIMPLICIUS, quoi qu'en pensent HAYDUCK (*in app. crit. ad loc.*) et BIEHL, semble avoir lu ὅδε. Il explique, en effet, ainsi (22, 1) : τὸν δὲ λόγον τοῦ πράγματος εἶναι φησι, τουτέστι τὸ εἶδος, καθ' ὃ εἰδοποιεῖται ἡ ὄργη. Au contraire, PLUTARQUE (*ap. SIMPL.*, 21, 35) et PHILOPON (59, 16) lisent ὁ δὲ et interprètent de la manière suivante : ὁ μὲν γὰρ τῶν ὀρισμῶν ὁ λόγος ἐστὶ καὶ ἡ αἰτία, ἦτοι τὸ εἶδος τοῦ θυμοῦ, ὁ δ' ἕτερος τοῦ πράγματος ἐστὶν ὀρισμὸς, τουτέστι τῆς οὐσίας καὶ τῆς ὕλης (PHILOP., l. l.).

403 b, 3. ἐν ὕλη τοιαδί. — V. *ad I*, 1, 403 a, 25.

οἰκίας ὁ μὲν λόγος τοιοῦτος. — Cf. *Meta.*, H, 3, 1043 a, 29. — THEM., 13, 20 : ὡσπερ οἰκίας ὁ μὲν τὸ εἶδος... ἀποδίδωσιν... ἄλλος δὲ τὴν ὕλην... ἕτερος δὲ ἄμφω συλλαβῶν... κτλ.

403 b, 6. ἐν τούτοις τὸ εἶδος ἕνεκα τῶνδ. — SIMPL., 22, 7 : ἐν ξύλοις δηλαδὴ καὶ λίθοις καὶ πλίνθοις τὸ εἶδος, τουτέστι τὸ σκέπασμα, προσθεῖς καὶ τὸ τέλος... κτλ. Il faut donc supprimer, avec BIEHL, la virgule que BEKKER met entre εἶδος et ἕνεκα.

403 b, 8. ὁ ἐξ ἀμφοῖν. — SIMPL., 22, 9 : διακρίνας δὲ τοὺς ὄρους ζητεῖ λοιπόν, τίς ἐκ τούτων ὁ φυσικός, καὶ ἐγκρίνει εἶναι τὸν ἐξ ἀμφοῖν. *Meta.*, H, 2, 1043 a, 14 : διὸ τῶν ὀριζομένων οἱ μὲν λέγοντες τί ἐστίν

οἰκία, ἔτι λίθοι πλίνθοι ξύλα, τὴν δυνάμει οἰκίαν λέγουσιν, ὕλη γὰρ ταῦτα · οἱ δὲ ἀγγεῖον σκεπαστικὸν σωμάτων καὶ χρημάτων, ἢ τι καὶ ἄλλο τοιοῦτον προσθέντες, τὴν ἐνεργείαν λέγουσιν · οἱ δ' ἄμφω ταῦτα συντιθέντες, τὴν τρίτην καὶ τὴν ἐκ τούτων οὐσίαν. — Il faut remarquer, toutefois, que celui qui définit la chose uniquement par la forme, est plus près de la vérité que celui qui ne la définit que par la matière. Car, comme il est nécessaire que telle matière serve de substrat à telle forme (v. ci-dessus b, 2 et *De an.*, I, 3, 407 b, 25), on peut, en partant de la forme, y retrouver la matière. La définition matérielle peut se démontrer en partant de la définition formelle. *An. post.*, I, 8, 93 a, 12 : ὥστε τὸ μὲν δείξει, τὸ δ' οὐ δείξει τῶν τί ἦν εἶναι τῷ αὐτῷ πράγματι. *PHILOP.*, *ad h. loc.*, *Sch.*, 244 b, 47 ; *V. ad II*, 2, 413 a, 13—16 ; 1, 412 b, 6—9 ; *III*, 6, 430 b, 6—20.

403 b, 9. ἐκείνων δὲ δὴ..... 16. φιλόσοφος. — Plusieurs interprétations de ce passage sont possibles. Seul le sens de la question : ἐκείνων δὲ δὴ τίς ἐκάτερος ; n'est pas douteux. Après avoir constaté que le véritable physicien ne sépare pas la forme de la matière, ARISTOTE se demande quels sont ceux, s'il y en a, qui ne considèrent que la forme isolée de la matière ou que la matière isolée de la forme (*SIMPL.*, 22, 11 : ἐκείνων δὲ δὴ τίς ἐκάτερος ; ὃ τε περὶ τὴν ὕλην καὶ ὃ περὶ μόνον τὸν λόγον. De même *PHILOP.*, 60, 27). Mais sa réponse est loin d'être claire et a reçu les interprétations les plus diverses : — I. D'après *PHILOPON*, dont *WALLACE* (p. 201 sq.) adopte presque complètement l'explication, ARISTOTE, ayant déjà répondu à une partie de la question, en disant que c'est le dialecticien qui considère la forme indépendamment de sa matière, ajouterait que la matière, prise en elle-même, ne peut donner lieu à aucun savoir (περὶ δὲ τοῦ ἐκ τῆς ὕλης μόνης λέγει ὅτι οὐκ ἔστιν οὐδεμία τέχνη περὶ ὕλην μόνην καταγινόμενη) ; que personne ne s'occupe τῆς ἀπλῶς ὕλης (*PHILOP.*, 60, 30 ; 61, 2). Mais *TRENDELEBURG* (p. 174) objecte avec raison qu'il ne peut être question de la matière en soi ; que τὰ πάθη τῆς ὕλης τὰ μὴ χωριστά désigne les qualités de la matière, inséparables de celles-ci, qui font l'objet de la physique. — II. D'après *SIMPLICIUS*, suivi par *TRENDELEBURG* (*l. l.*), ARISTOTE sous-entendrait, au contraire, la partie de sa réponse relative à ceux qui ne considèrent que la matière, parce que ce point de vue est manifestement intenable (δοκεῖ δὲ μοι τὸν μὲν περὶ τὴν ὕλην ἀφιέναι, ἐνδεκτικόμενος μηδένα ποτὲ ἐκ μόνης ὀρίζεσθαι τῆς ὕλης. *SIMPL.*, à la suite du texte cité). Il dirait seulement que celui auquel revient

l'étude des formes de la matière, en tant qu'elles ne sont pas séparables, est le physicien seul (*Id.*, 22, 21 : περὶ πάντων μὲν αὐτῶν..... οὐ χωριστῶν ὄντων καὶ ὡς μὴ χωριστῶν, μόνος ἔσται ὁ φυσικός). Il faudrait donc expliquer comme s'il y avait : ἢ οὐκ ἔστι τις ὃ περὶ τὰ πάθη τῆς ὕλης τὰ μὴ χωριστά, ἢ τε μὴ χωριστά, ἄλλος · ἀλλ' ὁ φυσικός.... (*TREND.*, *l. l.*). Mais, sans parler des difficultés grammaticales que soulève cette interprétation, on ne voit pas comment, si on l'adopte, la réponse d'ARISTOTE satisfierait à la question. Car, en disant que le physicien seul doit étudier les formes réalisées dans la matière, il n'indiquerait nullement quels sont ceux, s'il peut y en avoir, qui s'occupent de ces formes considérées séparément et en elles-mêmes. — III. Nous croyons, par conséquent, qu'il faut expliquer comme le propose *TORSTRICK* (p. 116) : ἢ οὐκ ἔστι τις ὃ περὶ τὰ πάθη τῆς ὕλης ἀχώριστα ὄντα μὴδ' ἢ χωριστὰ τὴν ἐπίσχεψιν ποιούμενος. Dès lors, en admettant qu'ARISTOTE se place ici au point de vue de la science véritable et ne pense plus, par suite, au dialecticien, sa réponse se ramène aux points suivants : 1° (sous-entendu) : Il ne saurait être question de celui qui ne considérerait dans les choses que leur matière, car la matière est un pur relatif et n'est rien en soi : τῶν πρὸς τι ἢ ὕλη · ἄλλη γὰρ εἶδει ἄλλη ὕλη (*Phys.*, II, 2, 194 b, 9 ; *V. ad I*, 3, 407 b, 17—26). 2° Quant à la forme, plusieurs cas sont possibles : a) En ce qui concerne les formes non séparables de la matière, c'est-à-dire indissolublement liées à telle matière, il n'y a personne qui puisse, non plus, les étudier comme séparées, mais elles font l'objet de la physique qui les étudie en tant que réalisées dans cette matière. b) Il y a, cependant, certaines formes qui, bien que n'étant pas séparées de toute matière, peuvent être, néanmoins, isolées par abstraction de n'importe quelle matière particulière ; l'étude en revient au mathématicien. c) Enfin les formes, s'il y en a, actuellement séparées de toute matière, constituent le domaine des recherches du métaphysicien. — Les mots 12. ὅσα δὲ μὴ ἢ τοιαῦτα..... 14. ἱατρός doivent être considérés comme une parenthèse. — Il faut rapprocher de ce passage toute la fin du premier chapitre du livre E de la *Métaphysique*. En voici les morceaux les plus caractéristiques : 1025 b, 34 : εἰ δὲ πάντα τὰ φυσικὰ ὁμοίως τῷ σιμῷ λέγονται, οἷον ῥίς, ὀφθαλμός,..... ὄλιος ζῶον, φύλλον..... ὄλιος φυτόν (οὐθενὸς γὰρ ἄνευ κινήσεως ὁ λόγος αὐτῶν, ἀλλ' αἰεὶ ἔχει ὕλην), δῆλον πῶς δεῖ ἐν τοῖς φυσικοῖς τὸ τί ἐστὶ ζητεῖν καὶ ὀρίζεσθαι, καὶ διότι καὶ περὶ ψυχῆς ἐνίας θεωρῆσαι τοῦ φυσικοῦ, ὅση μὴ ἄνευ τῆς ὕλης ἐστίν. ὅτι μὲν οὖν ἡ φυσικὴ θεωρητικὴ τίς ἐστὶ, φανερὸν ἐκ τού-

των. ἀλλ' ἔστι καὶ ἡ μαθηματικὴ θεωρητικὴ..... ὅτι μέντοι ἕνια μαθηματὰ ἢ ἀκίνητα καὶ ἢ χωριστὰ θεωρεῖ, δῆλον, εἰ δέ τί ἐστιν αἰδίων καὶ ἀκίνητον καὶ χωριστόν, φανερόν ὅτι θεωρητικῆς τὸ γινῶναι, οὐ μέντοι φυσικῆς γε..... οὐδὲ μαθηματικῆς, ἀλλὰ προτέρως ἀμφοῖν..... (1026 a, 18) ὥστε τρεῖς ἂν εἶεν φιλοσοφίαι θεωρητικαί, μαθηματικὴ, φυσικὴ, θεολογικὴ.

403 b, 12. ὅσα δὲ μὴ ἢ τοιαῦτα, ἄλλος. — SIMPL., 22, 31 : τουτέστι μὴ ἢ ἀχώριστα, ἀλλ' ὡς χωριστά, ἄλλος. Il est clair que cette interprétation est en contradiction avec celle que nous avons admise pour l'ensemble du passage. En outre, il est inexact que l'artisan, dont le but est de produire telle forme dans telle matière, puisse négliger complètement celle-ci et considérer la forme comme séparable; l'art du charpentier ne peut pas descendre dans des flûtes (v. *ad I*, 3, 407 b, 17—26). SIMPLICIUS est obligé de le reconnaître (23, 2) et, par suite, de supprimer toute liaison entre ce membre de phrase et le suivant. Nous croyons, par conséquent, que ὅσα μὴ ἢ τοιαῦτα (= μὴ ἢ τοῦ τοιοῦδὲ σώματος ἔργα καὶ πάθη) désigne les attributs qui n'appartiennent pas au corps ou à la matière en tant qu'ils sont tel corps ou telle matière spécifiquement qualifiés, c'est-à-dire, d'une part, les attributs accidentels réalisés par l'art, d'autre part, les propriétés mathématiques. V. les notes suivantes.

403 b, 13. περὶ τινῶν μὲν τεχνίτης. — SOPHON., 9, 3 : περὶ δὲ τῶν τινῶν καὶ μερικῶν τεχνίτης, ἂν τύχη, τέκτων ἢ ἰατρός. De même TORSTRICK (p. 116) et WALLACE (p. 202). D'après cette interprétation, τινῶν désignerait les individus, et ARISTOTE voudrait dire que l'art diffère de la science en ce qu'il a trait aux qualités particulières qu'il s'agit de réaliser dans les choses individuelles, tandis que la science a pour objet le général. Mais ARISTOTE n'emploie jamais τίς absolument et sans lui adjoindre un nom ou le pronom ὅδε, pour désigner les individus. Ce passage ne veut donc pas dire que l'art a pour objet l'individuel, mais qu'il a pour domaine certaines qualités spéciales, à savoir celles qui n'appartiennent pas aux choses en tant que telles, qui sont pour elles des accidents, comme la santé ou la maladie. L'art, en effet, diffère de la science notamment en ce qu'il a pour objet le contingent. V. *Eth. Nic.*, VI, 4, 1140 a, 10; *ad II*, 4, 415 b, 1; III, 10, 433 a, 14—21; 29—30. SIMPL., 23, 1 : ὡς περὶ ἀχωρίστων μὲν καὶ ὁ τεχνίτης θεωρῶν, οὐ περὶ πάντων δὲ, ἀλλὰ περὶ συμβεβηκότων μόνων : συμβεβηκός γάρ καὶ ἡ ὑγίεια καὶ τὸ εὖξεστον τοῦ ξύλου.

403 b, 15. ἐξ ἀφαιρέσεως ὁ μαθηματικός. — Sur les rapports des mathématiques avec la physique, v. *Meta.*, M, 3, 1077 b, 22 : « De même que l'on peut dire beaucoup de choses au sujet « des objets considérés seulement en tant que mus, et indé- « pendamment de l'essence propre à chacun d'eux et des pro- « priétés qui peuvent en résulter, et de même qu'il n'est pas « nécessaire pour cela qu'il y ait quelque mobile séparé des « choses sensibles, ou que, dans les choses sensibles, le mou- « vement soit une nature spéciale séparée du reste, de même « les objets mus pourront donner lieu à des discours et à des « sciences [qui les considéreront], non pas en tant que mus, « mais seulement en tant que corps, les corps à leur tour « [seront considérés par d'autres sciences, non en tant que tels, « mais] seulement en tant que surfaces, ou longueurs, ou même « en tant que divisibles et indivisibles ayant une position, ou, « enfin, uniquement en tant qu'indivisibles,..... (1078 a, 3) « Ce ne seront pas les choses sensibles qui feront l'objet des « sciences mathématiques, mais ce ne seront pas, non plus, des « choses séparées du sensible. [Nous voyons,] en effet, [que] « les choses possèdent beaucoup de propriétés en tant qu'elles « sont pourvues de tel ou tel attribut de ce genre [, c'est-à-dire « non séparable], puisque, par exemple, l'animal a des pro- « priétés spéciales en tant que mâle ou que femelle, sans que, « cependant, il y ait un mâle ou une femelle séparés de l'ani- « mal, de sorte [qu'il en est de même si on les considère] « seulement en tant que longueur ou que surface. Et les « sciences sont d'autant plus exactes qu'elles portent sur des « attributs ayant plus d'antériorité logique et plus de simpli- « cité. » *Ibid.*, K, 3, 1061 a, 28 : καθάπερ δ' ὁ μαθηματικός περὶ τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως τὴν θεωρίαν ποιεῖται (περιελὼν γὰρ πάντα τὰ αἰσθητὰ θεωρεῖ, οἷον βάρος καὶ κουφότητα καὶ σκληρότητα καὶ τούναντίον, ἔτι δὲ καὶ θερμότητα καὶ ψυχρότητα καὶ τὰς ἄλλας αἰσθητὰς ἐναντιώσεις, μόνον δὲ καταλείπει τὸ ποσὸν καὶ συνεχές..... *De caelo*, III, 1, 299 a, 16 : τὰ μὲν ἐξ ἀφαιρέσεως λέγεσθαι τὰ μαθηματικά, τὰ δὲ φυσικά ἐκ προσθέσεως. BONITZ, *ad Meta.*, A, 2, 982 a, 27 : *Simplicissimæ autem notiones eadem maxime sunt universales et summæ et sua natura primæ; reliquæ enim, quæ iis subjiciantur et in earum ambitum cadant, additis notis quibusdam, ἐκ προσθέσεως a 27, existunt. Cf. M 3. 1078 a 9 : καὶ ὅσῃ δὴ ἂν περὶ προτέρων τῶν λόγων καὶ ἀπλουστεύων, τοσοῦτῃ μᾶλλον ἔχει τὰκριβέες τοῦτο δὲ τὸ ἀπλοῦν ἐστίν. *Significari autem per πρόσθεσιν eam no-**

tionis alicujus determinationem, quæ fit additis notis, oppositam abstractioni, τῆ ἀφαίρεσει, quæ demtis notis conficitur, et collatis aliis locis apparet, Z 4. 1029 b 30. 5. 1031 a 2. 4.... (cf. Trendelenburg *Kategorienlehre*. p. 83. n. 2, Waitz *ad An. post.* I 18. 81 b 3) *et illustratur hoc ipso loco per exemplum arithmetice et geometricæ doctrinæ. Nimirum ad notionem magnitudinis, in qua exquirenda versatur arithmetica, in geometria accedit extensionis nota, ut tametsi omnes omnino mathematicæ disciplinæ τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως indagare ab Aristotele judicentur, K 3. 1061 a 28. M 3; de cælo III 1. 299 a 15, tamen geometria, si cum arithmetica conferatur, ἐκ προσθέσεως esse ideoque minus habere ἀκριβείας dici possit. Cf. Anal. post. I 27. 87 a 34.* — La nature est un principe de mouvement et se manifeste dans les choses par des qualités telles que la pesanteur, la légèreté, etc. Le physicien ne peut donc pas faire abstraction du mouvement; ce serait faire abstraction de la nature même. C'est donc toujours tel corps, spécifié par telle nature (τοιόνδε σῶμα), qu'il considère. Au contraire, le mathématicien considérant les choses indépendamment du mouvement, fait abstraction, non pas du corps en général, — puisque les figures ne sont pas séparables, — mais de toute essence ou qualité particulière des corps. *Phys.*, II, 2, 193 b, 22 : μετὰ τοῦτο θεωρητέον τίνι διαφέρει ὁ μαθηματικὸς τοῦ φυσικοῦ. καὶ γὰρ ἐπίπεδα καὶ στερεὰ ἔχει τὰ φυσικὰ σώματα καὶ μήκη καὶ σιγμάς, περὶ ὧν σκοπεῖ ὁ μαθηματικός..... (32) ἀλλ' οὐχ ἡ φυσικοῦ σώματος πέρας ἕκαστον διὸ καὶ χωρίζει· χωριστὰ γὰρ τῆ νοήσει κινήσεώς ἐστι,..... (194 a, 5) καὶ γραμμὴ καὶ σχῆμα ἄνευ κινήσεως, σὰρξ δὲ καὶ ὄστον καὶ ἄνθρωπος οὐκέτι. *Mot. an.*, I, 1, 698 a, 26 *et sæp.*; *Ind. Ar.*, 441 a, 52; *ad I*, 4, 408 a, 6—7. RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 257 sqq.; CHAIGNET, *Ess. sur la psych. d'Ar.*, p. 177.

403 b, 16. ἀλλ' ἐπανιτέον... ὁ λόγος. — SOPHON., 10, 12 : ἀλλ' ἐπανιτέον τὸν λόγον εἰς ταῦτα ἀφ' οὗπερ ἐξήλωμεν.

403 b, 18. ἡ δὲ τοιαῦθ' ὑπάρχει... 19. ἐπίπεδον. — La ligne ou la surface (v. *ad I*, 1, 403 b, 12; 15) se réalisent dans toute matière, quelles que soient ses qualités. Au contraire, le courage, la crainte etc. supposent telle matière qualifiée d'une certaine façon. SIMPLICIUS (23, 23) rattache les mots ἡ δὲ τοιαῦθ' ὑπάρχει à θυμὸς καὶ φόβος et explique : en tant que des états tels que la crainte ou le courage appartiennent à l'animal. Mais cette interprétation se ressent de l'explication erronée que

donne Simplicius de ὅσα δὲ μὴ ἦ τοιαῦτα (v. *ad I*, 1, 403 b, 12); de plus, elle rend difficile l'intelligence de οὐχ ὡςπερ γρμμμή etc. Enfin, elle exige qu'on lise γε au lieu de δὲ.

CHAPITRE II

403 b, 20. διαποροῦντας... 21. προελθόντας. — V. *Meta.*, B, 1, 995 a, 27 : ἔστι δὲ τοῖς εὐπορησαὶ βουλομένοις προὔργου τὸ διαπορησαὶ καλῶς. Cf. *De respir.*, 1, 470 b, 11. — BEKKER et TRENDLENBURG mettent la virgule avant προελθόντας. TORSTRIK (p. 117) et BIEHL la placent après ce mot et ont, ce semble, raison de le faire, puisque, sans cela, il y aurait une sorte de contradiction entre προελθόντας et ἄμζ.

Il est impossible, avons-nous dit, (v. *ad I*, 1, 402 a, 19; 21—22) d'établir par la démonstration les définitions qui servent de principes propres à chaque science, et c'est précisément ce qui rend nécessaires les introductions dialectiques où ces principes sont examinés ἐκ τῶν ἐνδόξων. *Top.*, I, 2, 101 a, 36 : ἔτι δὲ (sc. χρήσιμος ἢ πραγματεία) πρὸς τὰ πρῶτα τῶν περὶ ἐκάστην ἐπιστήμην ἀρχῶν. ἐκ μὲν γὰρ τῶν οἰκείων τῶν κατὰ τὴν προτεθεῖσαν ἐπιστήμην ἀρχῶν ἀδύνατον εἶπεν τι περὶ αὐτῶν, ἐπειδὴ πρῶται αἱ ἀρχαὶ ἀπάντων εἰσὶ, διὰ δὲ τῶν περὶ ἕκαστα ἐνδόξων ἀνάγκη περὶ αὐτῶν διελεθεῖν. *Ibid.*, 1, 100 b, 21 : ἐνδοξα δὲ τὰ δοκοῦντα πᾶσιν ἢ τοῖς πλείστοις ἢ τοῖς σοφοῖς. — L'appel aux opinions les plus communément répandues ou les plus anciennes est un procédé fréquemment employé par ARISTOTE. V. *Meta.*, A, *præs.*, 7, déb.; 2, déb.; *De cælo*, I, 3, 270 b, 10; 16; 10, 279 b, 5; *Eth. Nic.*, I, 2, déb.; 3, déb.; 8, 1098 b, 10; VII, 1, 1145 b, 2 *et sæp.*

403 b, 22. ὅσοι. — Il faudrait grammaticalement ὅσων, mais ce genre d'irrégularité est fréquent chez ARISTOTE. V. *Ind. Ar.*, 533 b, 4.

403 b, 25. δοκοῦνθ'. — V. *ad I*, 1, 402 a, 4.

κατὰ φύσιν. — SIMPL., 24, 12 : τὸ δὲ κατὰ φύσιν πρόκειται, ἵνα τὰ καθ' αὐτὰ (sc. ὑπάρχοντα) δηλώσῃ.

403 b, 27. καὶ παρὰ. — καὶ indique que l'opinion dont il s'agit est considérée par ARISTOTE comme étant celle, non seu-

lement des philosophes antérieurs, mais aussi du sens commun : κατὰ τὰς πάντων ὡς εἰπεῖν δόξας (SIMPL., 24, 19).

403 b, 28. ἐνιοί. — SIMPL., 25, 8 : ἴσως δὲ τὸ ἐνιοί πρόσκειται καὶ δι' Ἀναξαγόραν, οὐ σαφῶς ψυχὴν λέγοντα τὸν νοῦν, ὃν πρῶτον κινουῦν τίθεται, καὶ δι' Ἐμπεδοκλέα, φιλίαν καὶ νεῖκος ἀλλ' οὐ ψυχὰς λέγοντα τὰ κινουῦντα, ἢ καὶ διὰ τοὺς φυσικούς, ὅσοι μόνοις τοῖς ὑλικοῖς χρωῶνται αἰτίοις. Peut-être aussi faut-il penser, avec THEMISTIUS (15, 29), que ἐνιοί désigne ceux qui définissent l'âme ἀπὸ τῆς κινήσεως μάλιστα, par opposition à ceux qui le font : ἀπὸ τῆς αἰσθήσεως.

403 b, 31. ὅθεν Δημόκριτος.... 404 a, 9. τοῖς ζώοις τὴν κίνησιν. — Ce passage, que nous avons traduit mot pour mot d'après le texte traditionnel, est à peu près inintelligible. Il est impossible, en effet, de trouver un sens clair à la comparaison a, 3. οἷον ἐν τῷ ἀέρι.... 5. λέγει, et de savoir surtout à quoi elle s'applique. PHILOPON (67, 21) y voit un exemple de corps habituellement imperceptibles à nos sens, comme sont les atomes, et ne devenant perceptibles que grâce à certaines conditions particulières, comme la présence du soleil. SOPHONIAS (10, 37) interprète de la même façon. SIMPLICIUS (25, 31) dit, avec moins de précision : ἄτομα ὑποτιθεμένη (sc. ἡ Δημοκρίτου δόξα) μικρὰ ἄττα σωματία, οἷα τὰ ἐν ἀέρι φαίνεται ταῖς διὰ τῶν θυρίδων ἀκτίσι ζύσματα. Mais la construction générale de la phrase semble indiquer que ce ne sont pas les atomes en général, mais seulement ceux de l'âme qui sont comparés aux ζύσματα ἐν ἀέρι. En outre, ZELLER (*tr. fr.*, t. II, p. 295, n. 2, I^o, 858, 1 t. a.) remarque avec raison que « ce passage est beaucoup trop précis pour qu'on puisse ne voir, avec PHILOPON, « dans les poussières de soleil qu'un exemple de corps habituellement imperceptibles à nos sens ». Enfin, DÉMOCRITE ne disait pas que les atomes sont ordinairement imperceptibles, mais il admettait qu'ils sont absolument inaccessibles à la sensation. La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, pensait-il (SEXT., *ad. Math.*, VII, 139), en un mot la σκοτίη γνώμη, sont incapables de saisir la réalité véritable des choses réservée à la γνησίη γνώμη. — Faut-il donc admettre, avec THEMISTIUS (16, 12), que la comparaison ne s'applique qu'aux atomes de l'âme? Mais le sens n'en devient guère plus clair. THEMISTIUS lui-même explique ainsi : « Il ne faut pas s'étonner « que l'âme, quoique corporelle, soit invisible; car les poussières même, qui volent en l'air et qu'on aperçoit à la

« faveur des rayons lumineux qui s'infiltrèrent à travers les « ouvertures, seraient invisibles si le soleil ne brillait pas, et « l'air nous paraîtrait tout à fait vide. » — Mais cette interprétation suppose une ellipse invraisemblable quelque part qu'il faille faire à la concision habituelle d'ARISTOTE. Enfin, suivant ZELLER (*l. l.*), ce passage signifierait que DÉMOCRITE considérerait, en conformité avec l'opinion Pythagoricienne rapportée un peu plus loin, ces poussières de soleil comme formées d'atomes identiques à ceux de l'âme. — Quelle que soit, d'ailleurs, l'interprétation que l'on préfère, on n'en est pas moins embarrassé pour trouver un sens satisfaisant à la phrase suivante : a, 4. ὧν τὴν μὲν πανσπερμίαν... κτλ. Placé comme il l'est, ὧν ne peut remplacer que τὰ καλούμενα ζύσματα ou, à la rigueur, τὰ σφαιροειδῆ τῶν ἀτόμων; or il est également faux que DÉMOCRITE ait considéré comme éléments de la nature tout entière, soit les poussières dont il s'agit, soit même les atomes sphériques. Il est constant, au contraire, que c'est aux atomes en général qu'il attribue ce rôle. V. *De caelo*, III, 4, 303 a, 13; *Phys.*, III, 4, 203 a, 21 : ...ὁ δ' (sc. Δημοκρίτος) ἐκ τῆς πανσπερμίας τῶν σχημάτων, τῇ ἀφ᾽ ἑνὸς συνεχῆς τὸ ἄπειρον εἶναι. Si l'on tient compte, enfin, de la position insolite des mots a 5. ὁμοίως δὲ καὶ Λεύκιππος, de la répétition (a, 2; 6) inutile et choquante de τὰ σφαιροειδῆ ψυχῆν, il paraîtra évident que l'ensemble de ce passage a dû être assez considérablement altéré. Telle est l'opinion de MADVIG (*Adv. crit.*, t. I, p. 470) et nous croyons, avec lui, que le texte primitif devait porter à peu près ceci : ἀπειρων γὰρ ὄντων σχημάτων καὶ ἀτόμων, οἷον ἐν τῷ ἀέρι τὰ καλούμενα ζύσματα, ἃ φαίνεται ἐν ταῖς διὰ τῶν θυρίδων ἀκτίσιν, τὴν πανσπερμίαν στοιχεῖα (Democritus) λέγει τῆς ὅλης φύσεως (ὁμοίως δὲ καὶ Λεύκιππος), τούτων δὲ τὰ σφαιροειδῆ ψυχῆν.

404 a, 2. σχημάτων καὶ ἀτόμων. — La diversité de forme (σχῆμα) étant la plus importante des différences qui distinguent les atomes, ARISTOTE emploie assez souvent σχήματα comme synonyme de ἄτομα. V. *Phys.*, III, 4, 203 a, 21 (note précéd.); *Ind. Ar.*, 175 b, 35—38 et ZELLER, *tr. fr.*, t. II, p. 289, n. 3, I^o, 851, 1 t. a.

τὰ σφαιροειδῆ. — V. ZELLER, *ibid.*, p. 323, n. 2, 902, 4 t. a.; CIC., *Tusc.*, I, 41 : *Democritum... levibus et rotundis corpusculis efficientem animum*. AET., *Plac.*, IV, 3, 388, 5 Diels : Δημόκριτος πυρῶδες σύγκριμα ἐκ τῶν λόγῳ θεωρητῶν, σφαιρικὰς μὲν

ἐχόντων τὰς ἰδέας, πυρίνην δὲ τὴν δύναμιν, ὅπερ σῶμα εἶναι (sc. τὴν ψυχὴν λέγει). *De cælo*, III, 8, 307 a, 16 : Δημοκρίτου δὲ καὶ ἡ σφαῖρα ὡς γωνία τις οὖσα τέμνεται ὡς εὐκίνητον. V. *ad I*, 2, 405 a, 8. Ailleurs, ARISTOTELE reproche à DÉMOCRITE de n'avoir pas déterminé quelles formes atomiques appartiennent à chacun des éléments et d'avoir dit seulement que la forme sphérique est celle des atomes du feu (*De cælo*, III, 4, 303 a, 13; *Gen. et corr.*, I, 8, 326 a, 3 : καίτοι τοῦτό γε ἄτοπον, τὸ μόνον ἀποδοῦναι τῷ περιφερεῖ σχήματι τὸ θερμόν). Il faut remarquer, toutefois, que DÉMOCRITE avait essayé de dériver les diverses qualités sensibles des formes et des mouvements des atomes. V. THEOPH., *De Sens.*, 61 sqq., 516, 25 Diels.

404 a, 4. πανσπερμία. — TRENDLENBURG (p. 177) pense que ce terme est emprunté au vocabulaire de DÉMOCRITE. V. *Phys.*, I. c.; *De cælo*, III, 4, 303 a, 16.

404 a, 7. διαδύειν. — La puissance de pénétration des atomes psychiques est telle, d'après DÉMOCRITE, qu'ils sont partout intercalés entre les atomes corporels. LUCR., III, 370 :

*Illud in his rebus nequaquam sumere possis
Democriti quod sancta viri sententia ponit
Corporis atque animi primordia, singula privis
Adposita, alternis variare ac neclere membra.*

διαδύειν, ῥυσμὸς. — Ces termes sont certainement ceux dont DÉMOCRITE lui-même s'est servi. Quant au premier, v. THEOPH., *De sens.*, 65, 518, 2 Diels, où il est dit que, d'après DÉMOCRITE, le doux est constitué par des atomes ronds et, par suite, ὅτι διαδύων πλανᾷ τὰ ἄλλα καὶ ὑγραίνει. Quant au second, *Meta.*, H, 2, 1042 b, 12; A, 4, 985 b, 15 : διαφέρειν γὰρ φασί (sc. Λεύκιππος καὶ Δημοκρίτος) τὸ ὄν ῥυσμῷ καὶ διαθιγῇ καὶ τροπῇ μόνον. τούτων δὲ ὁ μὲν ῥυσμὸς σχῆμά ἐστιν, ἡ δὲ διαθιγὴ τάξις, ἡ δὲ τροπὴ θέσις· διαφέρει γὰρ τὸ μὲν Δ τοῦ Ν σχήματι, τὸ δὲ ΑΝ τοῦ ΝΑ τάξει, τὸ δὲ Ζ τοῦ Ν θέσει. PHILOP., 68, 3 : ῥυσμὸς λέξις ἐστὶν Ἀδδθηρικὴ, σημαίνει δὲ τὸ σχῆμα. THRASYLLE (ap. DIOG., IX, 47) rapporte que DÉMOCRITE avait écrit περὶ τῶν διαφερόντων ῥυσμῶν et περὶ ἀμειψιῶν ῥυσμῶν.

404 a, 9. διὸ καὶ τοῦ ζῆν... 16. τοῦτο ποιεῖν. — Il faut rapprocher de ce morceau le chap. 4 du *De respiratione*, où les mêmes idées sont exposées à peu près dans les mêmes termes, mais un peu plus longuement et avec plus de clarté.

404 a, 9. ὄρον. — PHILOPON (68, 26) prend ce mot dans son sens primitif de limite : διὸ μέχρι τούτου ζῶμεν, ἄχρις ἂν ἀναπνέωμεν. De même SOPHON., 11, 15 et WALLACE. Bien que les deux sens soient voisins, nous préférons celui qu'indique BONITZ (*Ind. Ar.*, 529 b, 26) : ὄρος *finis, terminus...* (43) *translatum a corporibus v ὄρος omnino id significat, quo alicujus rei natura constituitur et definitur...* ψα 2. 404 a 9.

404 a, 10. συνάγοντος τοῦ περιέχοντος τὰ σώματα. — PHILOP., 68, 20 : ἐπειρῶντο οἱ περὶ τὸν Δημοκρίτον πάντα τὰ συμβαίνοντα τῷ ζῳῳ σύμφωνα δεικνύειν τῇ ἐαυτῶν δόξει. ἔλεγον γὰρ ψυχρὸν εἶναι τὸ περιέχον καὶ διὰ τοῦτο πυκνοῦν τὰ σώματα, καὶ πυκνουμένων ἐκπυρηνίζεσθαι τὰ σφαιρικὰς ἀτόμους. ZELLER (*op. cit.*, p. 325, n. 3, 904, 4 t. a.) faisant allusion à ce passage, s'exprime ainsi : « PHILOPON indique comme cause de ce fait, conformément aux théories atomistiques, le froid du περιέχον. » — Mais il faut avoir soin d'ajouter que ce n'est pas par suite d'une vertu qui lui serait propre que le froid exerce ainsi une action de compression. Le froid est une propriété dérivée et non une propriété primitive des choses. C'est parce qu'ils renferment moins de vide que certains corps sont, à la fois, plus denses et plus froids : μάλιστα γὰρ θερμαίνεσθαι τὸ πλεῖστον ἔχον κενόν (DEMOCR., ap. THEOPH., *De sens.*, 65, 517, 25 Diels).

404 a, 14. κωλύειν γὰρ... 15. πηγνύον. — Malgré l'emploi de γὰρ, cette phrase indique une autre manière dont la respiration contribue à maintenir la présence des atomes psychiques dans l'animal. THEM., 16, 21; SIMPL., 26, 4 :..... τὴν ἀναπνοήν, διχῶς αἰτίαν τοῦ ζῆν γινομένην. ZELLER (*l. l.*) expose ainsi, d'après SIMPLICIUS, l'idée de DÉMOCRITE : « avec l'air, elle « (sc. la respiration) amène constamment dans le corps une « nouvelle matière ignée et psychique, qui remplace les atomes « psychiques disparus, et qui surtout, formant un courant en « sens contraire, empêche les atomes qui sont dans le corps de « sortir, et leur communique la force de résister à la pression « de l'air extérieur. » *De respir.*, 4, 472 a, 3 : λέγει δ' (sc. Δημοκρίτος) ὡς ἡ ψυχὴ καὶ τὸ θερμόν ταύτων τὰ πρῶτα σχήματα τῶν σφαιρωειδῶν συγκρινομένων οὖν αὐτῶν ὑπὸ τοῦ περιέχοντος ἐκθλίβοντος, βοήθειαν γίνεσθαι τὴν ἀναπνοήν φησιν. ἐν γὰρ τῷ ἀέρι πολὺν ἀριθμὸν εἶναι τῶν τοιούτων ἃ καλεῖ ἐκεῖνος νοῦν καὶ ψυχὴν. ἀναπνέοντος οὖν καὶ εἰσιόντος τοῦ ἀέρος συνεισιόντα ταῦτα, καὶ ἀνείργοντα τὴν θλίψιν, κωλύειν τὴν ἐνοῦσαν ἐν τοῖς ζῳοῖς διέναι ψυχὴν. καὶ διὰ τοῦτο ἐν τῷ ἀναπνεῖν καὶ

ἐκπνεῖν εἶναι τὸ ζῆν καὶ τὸ ἀποθνήσκειν. ὅταν γὰρ κρατῇ τὸ περιέχον συνθλίβον, καὶ μηκέτι θύραθεν εἰσιὸν δύνηται ἀνείργειν, μὴ δυναμένου ἀναπνεῖν, τότε συμβαίνει τὸν θάνατον τοῖς ζῴοις.

404 a, 16. παρὰ τῶν Πυθαγορείων... 20. παντελής. — THEMISTIVS (17, 1) ignore déjà à quels Pythagoriciens ARISTOTE fait allusion. ZELLER (tr. fr., t. I, p. 422, n. 5, 444, 4 t. a.) pense que c'est sans doute par une conjecture personnelle qu'ARISTOTE trouve le fondement de cette doctrine dans le fait que les corpuscules solaires se meuvent même quand le vent est tout à fait calme. KRISCHE (*Forsch.*, I, 83 sq.) rattache l'opinion dont il s'agit à l'ensemble du système des Pythagoriciens, en supposant que, d'après eux, les âmes des Dieux émanent du feu central ou de l'âme du monde, tandis que celles des hommes sortent du soleil échauffé par le feu central. Mais les raisons que fait valloir ZELLER (*ibid.*, p. 430, n. 5, 453, 1 t. a.) contre cette conjecture sont assez probantes. On ne peut guère admettre non plus, avec PHILOPON (70, 18 sqq.), que la doctrine mentionnée par ARISTOTE ne soit qu'une allégorie : L'âme ne serait complètement visible, d'après les Pythagoriciens, qu'à sa propre lumière (τῷ φωτὶ τῷ ἐαυτῆς) quand elle n'est pas obscurcie par la matière corporelle et les passions, de même que les ἐν τῷ ἀέρι ζῴσματα ne sont visibles que grâce à la lumière solaire. Mais TRENDELENBURG (p. 179) objecte, entre autres choses, que ce n'est pas ainsi qu'ARISTOTE lui-même interprète l'opinion des Pythagoriciens, puisque, d'après lui, c'est à cause du mouvement dont elles sont animées qu'ils ont identifié les poussières de soleil à l'âme. SIMPLICIUS (26, 16) remarque avec raison qu'il n'y a pas une analogie aussi grande qu'on pourrait le croire entre cette opinion pythagoricienne et celle de DÉMOCRITE : τὸν μὲν γὰρ Δημόκριτον ἱστορεῖ (sc. ὁ Ἀριστοτέλης) ὁμοία τοῖς ἐν ἀέρι λέγειν ζῴσμασι τὰ στοιχεῖα, τινὰς δὲ τῶν Πυθαγορείων αὐτὰ ταῦτα. Il y a donc plus qu'une comparaison ou qu'une allégorie dans l'assimilation Pythagoricienne des âmes aux ἐν ἀέρι ζῴσματα. Mais on aurait tort d'y voir une doctrine philosophique. Il existe un rapport frappant entre cette opinion « et ce qu'ARISTOTE appelle (*De an.*, I, 5, 410 b, 27) un λόγος ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς καλοῦσθαι μένοις ἔπειτα, à savoir : τὴν ψυχὴν ἐκ τοῦ ὄλου εἰσιέναι ἀναπνεόντων, « φερομένην ὑπὸ τῶν ἀνέμων. Si l'âme flotte à l'origine dans l'air, « et entre dans le corps des nouveau-nés avec le premier « souffle, elle s'échappe également du corps avec le dernier « souffle; et, si elle ne monte pas dans un séjour supérieur, ou

« si elle ne descend pas dans un séjour inférieur, elle doit « flotter dans l'air jusqu'à ce qu'elle entre dans un nouveau « corps. Cette pensée orphique elle-même paraît se rattacher « à une ancienne croyance populaire : l'invocation usitée à « Athènes des Tritopatores (dieux aériens que l'on priait pour « attirer la bénédiction du ciel sur les mariages. Voy. SUIDAS, « Τριτοπ., Cf. LOBECK, *Aglaoph.*, 754) suppose que l'âme de « l'enfant est apportée par le vent (ZELLER, *ibid.*, n. 6, 2 t. a.) »

404 a, 17. διάνοιαν. — διάνοια ne désigne pas seulement la pensée, mais, très souvent aussi, le sens d'un mot ou d'une proposition, l'esprit par opposition à la lettre. *Ind. Ar.*, 186 b, 15; 19.

404 a, 19. περὶ δὲ τούτων... 20. παντελής. — BIEHL semble avoir raison de considérer comme suspecte l'authenticité de ce passage que PHILOPON (70, 35) et SOPHONIAS (11, 22) commentent (BIEHL se trompe quand il affirme, *in app. crit.*, que SOPHONIAS ne l'a pas lu. Cf. STAFFER, *Stud. in Arist. De an. libb. coll.*, p. 23), mais dont on ne trouve de trace ni dans THEMISTIVS, ni dans SIMPLICIUS. BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 179) conjecture : τοῦτο δὲ εἴρηται... ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 10, n. 3) supplée entre τούτων et εἴρηται : φανερόν ὅτι ἐκεῖνα. Aucune de ces modifications n'est nécessaire. Il suffit de donner à διότι le sens de ὅτι, qu'il a très souvent chez ARISTOTE (*Ind. Ar.*, 200 b, 39 : διότι non raro usurpatur pro ὅτι, veluti..... ψα 2. 404 a 19..... 45. interdum literas δι in ὅτι inde videri ortas esse, quod praecedit vocabulum terminans in αι, praecipue καί, Vahlen monet *Rhet p 58*); et de traduire : et, à leur sujet, on fait remarquer qu'elles sont toujours en mouvement.

404 a, 21. ὅσοι λέγουσι. — PHILOP., 71, 6 : αἰνίττεται εἰς Πλάτωνα καὶ Ξενοκράτην καὶ Ἀλκμαίωνα. De même SOPHON., 11, 25. Sur l'opinion de PLATON, v. *ad I*, 2, 406 b, 26—407 a, 2 et *Lois X*, 895 A; *Phèdre*, 245 E : μὴ ἄλλο τι εἶναι τὸ αὐτὸ ἑαυτὸ κινουὴν ἢ ψυχὴν. *Phys.*, VIII, 9, 265 b, 32 : ἔτι δὲ παρὰ τούτους οἱ τὴν ψυχὴν αἰτίαν ποιοῦντες κινήσεως· τὸ γὰρ αὐτὸ ἑαυτὸ κινουὴν ἀρχὴν εἶναι φασι τῶν κινουμένων, κινεῖ δὲ τὸ ζῶον καὶ πᾶν τὸ ἔμψυχον τὴν κατὰ τόπον ἑαυτὸ κίνησιν.

404 a, 24. διὰ τὸ μηθὲν ὄρᾶν... 25. κινεῖται. — ὄρᾶν désigne la perception sensible par opposition à la connaissance intel-

lectuelle. On sait que, d'après ARISTOTE, l'âme n'est pas une chose qui se meut elle-même. Tout moteur qui se meut lui-même se décompose, en effet, en un moteur immobile et un mobile. L'animal est un être qui se meut lui-même, ou qui a en lui-même le principe de son mouvement. Mais ce principe, qui est l'âme, est immobile; c'est seulement par accident que l'âme est mue avec le corps qu'elle anime (v. *Phys.*, VIII, 6, 258 b, 13; *ad I*, 3, 406 b, 11—15; *ALEX.*, *De an.*, 22, 10; 21). Mais il est clair que les moteurs immobiles ne tombent pas sous les sens.

404 a, 25. Ἀναξαγόρας. — *ANAX.*, fr. 6 Mull. : καὶ γνώμην γε περὶ παντὸς πᾶσαν ἔσχει (sc. ὁ νόος) καὶ ἰσχύει μέγιστον. ὅσα τε φύσιν ἔχει καὶ τὰ μέζω καὶ τὰ ἐλάσσω, πάντων νόος κρατέει· καὶ τῆς περιχωρήσιος τῆς συμπάσης νόος ἐκράτησε, ὥστε περιχωρῆσαι τὴν ἀρχήν. Cf. *Id.*, ffrg. 7; 11 et ZELLER, tr. fr., t. II, p. 410, I^o, 1001 t. a.

404 a, 28. ἀπλῶς. — *Top.*, II, 11, 115 b, 29 : τὸ δ' ἀπλῶς ἐστὶν ὁ μηδενὸς προστεθέντος ἐρεῖς ὅτι καλὸν ἐστὶν... κτλ. V. *Ind. Ar.*, 76 b, 49; 61.

τὸ γὰρ ἀληθὲς εἶναι τὸ φαινόμενον. — La façon dont ARISTOTE présente la doctrine de DÉMOCRITE n'est que partiellement légitime. Sans doute, DÉMOCRITE est d'avis que « ce qui perçoit et ce qui pense est une seule et même chose »; que « la perception et la pensée sont toutes deux des changements matériels qui se produisent dans la substance psychique, et que toutes deux sont produites mécaniquement par les impressions extérieures, ainsi que tous les autres changements » (ZELLER, *ibid.*, p. 335, 915—916 t. a.) » *AET.*, *Plac.*, IV, 8, 395, 25 Diels : Λεύκιππος Δημόκριτος Ἐπίκουρος τὴν αἴσθησιν καὶ τὴν νόησιν γίνεσθαι εἰδῶλων ἐξωθεν προσιόντων. *CIC.*, *Fin.*, I, 6 : (*Democriti sunt*) *atomi, inane, imagines, quæ idola nominant, quorum incursione non solum videamus sed etiam cogitemus.* (V. d'autres témoignages dans ZELLER, *l. c.*, n. 3 et 4, 915, 3 et 916, 1 t. a.) On peut dire, en ce sens, que DÉMOCRITE identifie l'âme et l'intellect (*AET.*, *Plac.*, IV, 5, 392, 5 Diels : ...Δημόκριτος ταῦτὸν νοῦν καὶ ψυχὴν.), et même, dans une certaine mesure, qu'il ramène la pensée à la sensation (*De an.*, III, 3, 427 a, 21 : οἱ γε ἀρχαῖοι τὸ φρονεῖν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ταῦτὸν εἶναι φασιν). Mais, à tort ou à raison, DÉMOCRITE n'en maintenait pas moins qu'il y a des sensations vraies et des sensations fausses. Cf. *THEOPH.*,

De sens., 58, 515, 22 Diels : περὶ δὲ τοῦ φρονεῖν ἐπὶ τοσοῦτον εἴρηκεν (sc. ὁ Δημόκριτος), ὅτι γίνεται συμμετρῶς ἐχούσης τῆς ψυχῆς κατὰ τὴν κρᾶσιν· ἐὰν δὲ περιθερμὸς τις ἢ περιψυχρὸς γένηται, μεταλλάττειν φησί. διὸ καὶ τοὺς παλαιούς καλῶς τοῦθ' ὑπολαβεῖν, ὅτι ἐστὶν ἄλλοφρονεῖν. Ce qui signifie, comme le pense ZELLER (*ibid.*, p. 336, n. 4, 916, 2 t. a.) : « le φρονεῖν (le jugement juste, opposé à « l'ἄλλοφρονεῖν) apparaît quand le mouvement produit dans « les organes des sens amène un état symétrique de l'âme. » DÉMOCRITE était si peu disposé à placer toute vérité dans le phénomène sensible, que les atomes, d'après lui, ne sont accessibles qu'à la raison, λόγῳ θεωρητά (ZELLER, *ibid.*, p. 295, n. 2, 858, 1 t. a.), et que la connaissance sensible, qui ne les atteint pas, est qualifiée par lui de γνώμη σκοπίη (v. *ad I*, 2, 403 b, 31—404 a, 9). ZELLER a donc raison de dire (*ibid.*, p. 337, 918 t. a.) que « lorsqu'il attribue à Démocrite cette opinion que le phénomène sensible est vrai en lui-même (cf. *Gen. et corr.*, I, 2, 315 b, 9), Aristote nous donne le résultat de ses propres déductions » (ce qu'indique, d'ailleurs, *Meta.*, Γ, 5, 1009 b, 14 où il faut rattacher ἐξ ἀνάγκης à φασί et non à εἶναι). La distinction de la connaissance sensible et de la connaissance rationnelle tient, au contraire, nous venons de le dire, au fond même de l'atomisme. Dès lors, on ne peut pas admettre, avec PAPENCORDT et MULLACH (ap. ZELLER, *ibid.*, p. 337, n. 4, 919, 1 t. a.), que DÉMOCRITE ait changé d'opinion sur ce point et qu'il ait rejeté plus tard le témoignage des sens auquel il avait d'abord ajouté foi. Car l'assertion de PLUTARQUE (*Virt. mor.*, c. 7), d'après lequel DÉMOCRITE aurait été amené à modifier quelques-unes de ses théories, ne prouve pas qu'il ait varié sur un point de cette importance. Enfin JOHNSON (*Der Sensual. d. Demokr.*, p. 24 sqq.) interprète l'assertion d'ARISTOTE de la façon suivante : DÉMOCRITE admet que le phénomène existe réellement d'une manière objective, bien qu'il ne corresponde pas à la représentation que nous nous en faisons. Mais ZELLER remarque avec raison que cette interprétation est contraire à la lettre du texte (τὸ ἀληθές, cf. *Gen. et corr.*, *l. l.*) et est, en outre, en désaccord avec le sens général des passages cités.

Le texte de THÉOPHRASTE que nous avons rapporté indique, en même temps, ce que DÉMOCRITE concluait de l'expression d'HOMÈRE. Il l'invoquait pour confirmer qu'il est possible d'ἄλλοφρονεῖν, c'est-à-dire que, dans certaines conditions physiques, la pensée peut être égarée. Mais il se serait bien gardé d'en conclure que l'ἄλλοφρονεῖν n'a pas moins de valeur que le

φρονεῖν, et que tout ce qui apparaît est vrai. Or c'est précisément ce qu'ARISTOTE prétend lui faire dire. Cela ressort nettement d'un passage de la *Métaphysique* (Γ, 5, 1009 b, 28) : φασὶ δὲ καὶ τὸν Ὅμηρον ταύτην ἔχοντα φαίνεσθαι τὴν δόξαν, ὅτι ἐποίησε τὸν Ἑκτορα, ὡς ἐξέστη ὑπὸ τῆς πληγῆς, κείσθαι ἀλλοφρονέοντα, ὡς φρονοῦντας μὲν καὶ τοὺς παραφρονοῦντας ἀλλ' οὐ ταυτά. δῆλον οὖν ὅτι, εἰ ἀμφοτέραι φρονήσεις, καὶ τὰ ὄντα ἅμα οὕτω τε καὶ οὐχ οὕτως ἔχει. Et ALEXANDRE (*ad loc.*, 263, 28 Bon., 307, 7 Hayd.) interprète ainsi ce texte d'ailleurs assez clair : Si l'on dit, comme HOMÈRE, que celui dont la pensée est égarée φρονεῖ μὲν, ἀλλοῖα δέ, comme la φρόνησις est la connaissance du vrai, il en résulte que ceux qui ἄλλο φρονοῦσι connaissent aussi le vrai. Par suite, puisque leur connaissance diffère de celle des autres, il n'y a de vrai que ce qui apparaît à chacun. — Mais il est clair que cet argument ne repose que sur un jeu de mots, et que ce n'est pas en ce sens que DÉMOCRITE invoquait le témoignage d'Homère. — Les commentateurs (THEM., 17, 17 ; SIMPL., 27, 6 ; PHILOP., 72, 3 ; SOPHON., 11, 36) présentent autrement l'argument que, d'après ARISTOTE, DÉMOCRITE aurait tiré de l'expression d'HOMÈRE. La preuve, dit THEMISTIUS paraphrasant ARISTOTE, que DÉMOCRITE considère la pensée et la sensation comme identiques, c'est qu'il invoque le témoignage d'HOMÈRE, qui représente Hector comme privé de pensée, alors qu'il était seulement privé de l'usage de ses sens : καὶ ταύτῳ ὑπολαμβάνει τῷ αἰσθάνεσθαι τὸ φρονεῖν, καὶ ἐπάγεται (sc. Δημόκριτος) μάρτυρα Ὅμηρον, ὅτι καλῶς πεποίησε τὸν Ἑκτορα ἡνίκα ἔκειτο ἀναισθητῶν, ὅτι ἔκειτο ἀλλοφρονέων. Mais cette interprétation, outre qu'elle fausse, elle aussi, la pensée de DÉMOCRITE, ne peut prévaloir contre celle qu'a donnée ARISTOTE lui-même dans le passage de la *Métaphysique* que nous venons de citer.

404 a, 29. ποιῆσαι. — *Ind. Ar.*, 609 a, 39 : ποιεῖν....
...additum objectum vel materiam vel formam carminis significat.

404 a, 30. ἀλλοφρονέων. — Le seul vers d'HOMÈRE où se trouve ce mot ne s'applique pas à Hector. V. *Il.*, XXIII, 698.

404 b, 1. Ἀναξαγόρας... 6. πᾶσιν. — L'argument d'ARISTOTE peut se ramener à ceci : en disant que l'intellect est l'organisateur de l'univers, ANAXAGORE paraît avoir en vue ce qu'on peut appeler l'intellect pratique. Mais, ailleurs, il semble n'entendre par intellect que l'âme en général, puisqu'il l'attribue même aux animaux inférieurs.

404 b, 2. τὸ αἴτιον τοῦ καλῶς καὶ ὀρθῶς. — ANAX., fr. 6 Mull. : καὶ τὰ συμμιγόμενά τε καὶ ἀποκρινόμενα καὶ διακρινόμενα, πάντα ἔγνω νόος· καὶ ὅκοῖα ἐμέλλε εἶσεσθαι καὶ ὅκοῖα ἦν καὶ ἄσσα νῦν ἔστι καὶ ὅκοῖα ἔσται, πάντα διεκόσμησε νόος.

404 b, 3. ἐν ἅπασιν γὰρ... — V. *De plant.*, 1, 815 b, 16 : ὁ δὲ Ἀναξαγόρας καὶ ὁ Δημόκριτος... καὶ νοῦν καὶ γνῶσιν εἶπον ἔχειν τὰ φυτά.

404 b, 5. κατὰ φρόνησιν λεγόμενος νοῦς. — Lorsque l'intellect pratique s'applique à la réalisation du bien, il s'appelle la prudence (φρόνησις, *Eth. Nic.*, VI, 5, 1140 b, 20; 13, 1144 a, 6; b, 23). En un sens plus général, on peut dire que la prudence est l'intellection pratique correcte. *Ibid.*, 1144 b, 28 : ὀρθὸς δὲ λόγος περὶ τῶν τοιούτων (sc. τῶν πρακτῶν) ἡ φρόνησις ἐστίν. V. *ad III*, 10, 433 a, 14—21.

404 b, 6. πᾶσιν ὁμοίως ὑπάρχειν τοῖς ζῴοις. — ARISTOTE lui-même est d'avis que la prudence, au sens strict du mot, est le propre de l'homme (*De an.*, III, 10, 433 a, 11 : καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζῴοις οὐ νόησις οὐδὲ λογισμὸς ἐστίν, ἀλλὰ φαντασία). Par conséquent, dans les nombreux passages (v. *Ind. Ar.*, 832 a, 7 sqq.) où il applique aux animaux l'épithète de φρόνιμα, par exemple *Meta.*, A, 1, 980 b, 22, il faut prendre ce mot dans son sens le plus large. ALEX., *Meta.*, *ad loc.*, 4, 29 Bon., 3, 10 Hayd. : κοινότερον χρησάμενος τῷ φρονημώτερα. V. *ad III*, 3, 427 b, 8; 428 a, 11; 10, 433 a, 9—10; 11, 434 a, 8.

οὐδὲ τοῖς ἀνθρώποις πᾶσιν. — V. notamment *Eth. Nic.*, VI, 13, 1144 a, 36 : ἀδύνατον φρόνιμον εἶναι μὴ ὄντα ἀγαθόν.

404 b, 9. λέγουσι τὴν ψυχὴν τὰς ἀρχάς. — SIMPLICIUS (27, 29) complète ainsi l'exposition d'ARISTOTE : ceux qui ont porté leur attention sur les facultés cognitives de l'âme, pensant que le semblable ne peut être connu que par le semblable, et ne pouvant composer l'âme de tous les êtres qu'elle connaît, parce qu'ils sont en nombre infini, l'ont constituée avec les éléments de ceux-ci.

404 b, 10. οἱ μὲν.... 11. οἱ δὲ μίαν, ταύτην. — PHILOP., 73, 13 : καὶ οἱ μὲν πλείους ἀρχὰς εἰπόντες ἐκ πλείονων αὐτὴν (sc. τὴν ψυχὴν) ποιοῦσιν, οἱ δὲ μίαν ἐξ ἑνός. SOPHON., 12, 11 : οἱ μὲν πλείονας

ποιούντες τῶν ὄντων τὰς ἀρχὰς ἐκ τούτων (sc. εἶναι τὴν ψυχὴν λέγουσι)..... οἱ δὲ μίαν ἐκ ταύτης μόνης. ARGYROPULE traduit très exactement : *at qui plura principia faciunt, hæc ipsa, qui vero unum, id ipsum animam esse censent.* — Pour plus de clarté, il faut mettre une virgule avant ταύτας et une autre avant ταύτην. La traduction de WALLACE : *others resolving them into this one principle of soul* est un contresens.

404 b, 11. Ἐμπειδοκλῆς μὲν ἐκ τῶν στοιχείων πάντων. — ZELLER (tr. fr., t. II, p. 243, n. 1 et 2, I^e, 802, 2 et 3 t. a.) remarque avec raison que la conclusion tirée par ARISTOTE des vers d'EMPÉDOCLE est inexacte. « Empédocle n'a pas dit que « l'âme est un composé formé des éléments : il a déclaré que « ce que nous nommons activité de l'âme est le résultat de la « composition du corps. Il n'a jamais admis une âme distincte « du corps. » Il déclare, d'ailleurs, que toutes choses sont douées d'intelligence et de la faculté de penser : πάντα γὰρ ἔσθι φρόνησιν ἔχειν καὶ νόηματος αἴσαν (v. 298 Mull.). On peut dire, sans doute, que le sang, et particulièrement le sang du cœur, est le siège de l'intelligence, parce que c'est en lui que les éléments sont mélangés de la façon la plus complète. Mais il faut entendre par là qu'il est principalement (μάλιστα, v. 373 Mull.) le siège de la pensée, à laquelle le corps participe aussi quoique à un plus faible degré.

404 b, 12. εἶναι δὲ καὶ ἕκαστον ψυχὴν τούτων. — Ceci n'est, encore, qu'une conséquence tirée par ARISTOTE des vers d'EMPÉDOCLE, et qui n'est pas plus légitime que la précédente. « Ces vers ne contiennent évidemment pas l'affirmation que « les éléments eux-mêmes sont doués d'une âme, ils disent « simplement que les éléments deviennent dans l'homme le « fondement de l'activité psychique. Sans doute, à y regarder « de près, la première proposition est une conséquence de la « seconde. Mais nous n'avons pas le droit d'attribuer à Empédocle lui-même cette déduction et, avec elle, une thèse qui « aurait changé tout le caractère de son système et supprimé « la nécessité de ses deux causes efficientes (ZELLER, *ibid.*, « p. 216, n. 1, 769, 1 t. a.). »

404 b, 13. γαίη μὲν γὰρ γαῖαν.... κτλ. — Pour que la sensation ait lieu, il faut, d'après EMPÉDOCLE, que « les parcelles « détachées des objets entrent en contact avec les parties simi-

« laires des organes sensoriels, soit que les premières arrivent « aux dernières par les pores, soit inversement (comme pour « la vue) que les dernières se portent vers les premières par la « même voie;..... Chaque sens ne sent que ce qui est assez « symétrique avec ses pores pour y pénétrer et pour produire « une impression sur l'organe, tandis que tout le reste, ou « n'arrive pas au sens, ou le traverse sans produire aucune « sensation (ZELLER, *ibid.*, p. 241 et n. 2, 800, 2 t. a.). »

404 b, 15. στοργῆ δὲ στοργῆν,.... κτλ. — Quoique EMPÉDOCLE personnifie l'amour et la haine, et leur applique des épithètes qui ne peuvent convenir qu'à des individus conscients, il en parle souvent, et c'est ici le cas, comme de deux éléments corporels doués seulement de propriétés actives dont les autres sont dépourvus (Id., *ibid.*, p. 217, 770 t. a., et TANNERY, *Pour l'hist. de la sc. hell.*, p. 306). — Les vers que cite ARISTOTE étaient suivis, dans le poème d'EMPÉDOCLE, de ces deux autres (381 Mull.) :

ἐκ τούτων γὰρ πάντα πεπήγασιν ἄρισθθέντα,
καὶ τούτοις φρονέουσι καὶ ἤδοντ' ἢ δ' ἀνιώνται.

404 b, 16. τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον..... **27.** τῶν πραγμάτων. — Le sens de l'ensemble de ce passage n'est pas douteux : il signifie que PLATON a constitué l'âme de principes, éléments ou nombres, semblables à ceux des choses connues par elle. Mais, dans le détail, l'interprétation est assez difficile. — L'allusion au *Timée* est claire, et l'on peut déterminer d'une façon à peu près certaine le passage auquel elle s'applique. Si nous laissons de côté la question de savoir ce que signifient les mots b, 19. ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις, sur laquelle nous allons revenir, la première difficulté à résoudre est relative au sens de αὐτὸ τὸ ζῶον. TRENDELENBURG (p. 187), adoptant l'opinion de BRANDIS (*De perd. Ar. libb.*, p. 48 sq.) pense qu'il faut entendre par là le monde intelligible (v. *Tim.*, 30 B : οὕτως οὖν δὴ κατὰ λόγον τὸν εἰκότα δεῖ λέγειν τόνδε τὸν κόσμον ζῶον ἔμψυχον... κτλ.). Tel est aussi l'avis de la plupart des commentateurs (SIMPL., 29, 15 : τὸ μὲν οὖν αὐτοζῶον..... τὸν νοητὸν δηλοῦν διάκοσμον. De même THEM., 21, 10; SOPHON., 13, 3 sqq.). Mais que signifient alors les mots : τὰ δ' ἄλλα ὁμοιοτρόπως? Selon SIMPLICIUS (29, 20), ils désignent le monde de la science, celui de l'opinion et celui de la sensation qui sont, eux aussi, dérivés des mêmes prin-

cipes que le monde intelligible, quoique moins immédiatement. TRENDLENBURG (p. 188) admet, quant à lui, qu'il faut simplement entendre par là *universas tantum ideas*. — Cette première partie de la phrase voudrait dire que le monde intelligible et les Idées, ou, d'une manière générale, les objets de la connaissance, sont constitués par certains éléments ou principes. La seconde partie : ἔτι δὲ καὶ ἄλλως... κτλ. aurait pour but de montrer que les facultés cognitives renferment les mêmes éléments. — A cette interprétation on peut objecter : 1° Que si τὰ ἄλλα désigne, comme le veut TRENDLENBURG, les Idées en général, on ne comprend pas pourquoi ARISTOTE parle, dans la suite, de l'opinion et de la sensation qui ne sauraient atteindre les Idées. Que si, au contraire, on admet, avec SIMPLICIUS, que τὰ ἄλλα désigne les objets de la sensation, de l'opinion, etc., la proposition ne sera plus vraie, car il est faux que le monde sensible, par exemple, soit constitué par les mêmes principes que le monde intelligible. Tout au plus pourrait-on conclure du *Philebe*, interprété d'une certaine façon, qu'il y a analogie entre les principes du monde sensible et ceux du monde intelligible. 2° Qu'en outre la phrase ἔτι δὲ καὶ ἄλλως... κτλ. semble bien indiquer une nouvelle forme de la doctrine exposée, et non pas la continuation du même argument.

Cette seconde objection s'applique aussi à l'explication de WALLACE (p. 205 sq.), cependant plus séduisante que la précédente. Il admet (cf. *Philop.*, 77, 5) que τὸ αὐτὸ ζῷον désigne le sujet connaissant ou l'animal en soi, et que τὰ ἄλλα s'applique aux objets de la connaissance. La phrase 19. αὐτὸ μὲν τὸ ζῷον... 21. ὁμοιοτρόπως signifierait donc que le sujet est constitué par certains principes, et que les objets sont aussi constitués de la même façon. La suite ἔτι δὲ καὶ ἄλλως serait destinée à confirmer la première partie de cette proposition par l'examen de chacune des facultés cognitives en particulier. — Mais, dans cette hypothèse, on ne comprend pas pourquoi ARISTOTE n'aurait parlé que de l'animal en soi, sans indiquer d'aucune façon que la démonstration vaut pour les autres animaux, c'est-à-dire qu'en eux aussi, c'est le semblable qui connaît le semblable.

Nous pensons, par conséquent, qu'il faut, comme le propose ZELLER (II, 1⁴, p. 758, n. 4 t. a.; cf. SUSEMIHL, *l. l. inf.*) sous-entendre ζῷα après τὰ δ' ἄλλα. Dès lors, voici comment on devra interpréter l'ensemble du passage : PLATON, lui aussi, admet que le semblable est connu par le semblable, et il définit l'âme en conséquence. En effet : 1° dans le *Timée* il emploie pour

constituer l'âme les éléments des choses; 2° dans les discours sur la philosophie, il déclare que l'animal en soi, le sujet, est formé par l'union de l'Idée d'unité avec celles de longueur, largeur et profondeur, et que les autres animaux (c'est-à-dire soit les animaux sensibles, soit les espèces animales subordonnées à l'Idée d'animal en général) sont formés de la même façon (la phrase τὰ δ' ἄλλα ὁμοιοτρόπως ne prouve donc pas, comme l'admet BRANDIS, — *Rhein. Mus.*, 1828, p. 69 : τὰ δ' ἄλλα ὁμοι. zeigt mindestens, dass er nur ein Beispiel unter vielen aufhäre — que ce qui vient d'être dit ne soit qu'un exemple). Sous-entendez : il admet, par conséquent, que le sujet est constitué comme l'objet, puisque ce dernier participe aussi des Idées d'unité, de longueur, etc. 3° PLATON présente encore la même chose d'une autre manière. Il dit, en effet, que l'intellect, la science, etc., ont pour principes certains nombres. Car les nombres sont, pour lui, les principes et les Idées mêmes. Mais ces nombres sont, à leur tour, constitués par certains éléments, à savoir l'un et la dyade; et ces éléments sont aussi, d'après PLATON, ceux des choses. Or l'intellect, la science, etc., sont les facultés cognitives (b, 25 : κρίνεται δὲ τὰ πράγματα... κτλ.), et, nous venons de le voir, les nombres qui les constituent sont aussi les éléments ou les Idées des choses. Par conséquent, le semblable est connu par le semblable. — La proposition b, 27 : εἴδη δ' οἱ ἀριθμοὶ... πραγμάτων signifie, par suite : et ces nombres, qui constituent l'intellect etc., sont aussi les éléments essentiels des choses. Il n'y a donc pas lieu d'adopter la conjecture de STEINHART (*Symb. crit.*, p. 4) : εἴδη δὲ καὶ ἀριθμοὶ... κτλ. Celle de SUSEMIHL (*Jen. Liter.*, IV, 1877, p. 708; *Burs. Jahresh.*, IX, p. 351), οὔτοι καὶ τῶν... κτλ. est plus séduisante, mais non indispensable.

On ne doit pas, avec TRENDLENBURG (p. 188), objecter à cette explication que le troisième argument se trouve n'être qu'une répétition (*mera fere repetitio*) du second. Car, d'abord, ARISTOTE lui-même indique qu'il n'ajoute rien de nouveau, et qu'il ne fait que reprendre la même idée sous une autre forme. De plus, le second s'applique à l'animal dans son ensemble, âme et corps; le troisième, au contraire, est spécialement fondé sur la constitution des facultés cognitives.

Il faut remarquer (v. ZELLER, *l. c.*) que l'interprétation qu'ARISTOTE donne ici de la doctrine de PLATON, n'est pas platonicienne. Il est vrai, sans doute, que PLATON dérivait la ligne du nombre deux, la surface du nombre trois, le volume de

quatre ; qu'il comparait la raison à l'unité, la science à la dyade, etc. ; enfin, qu'il admettait que l'Idée d'être vivant est formée de l'Idée d'unité, et des Idées correspondant au volume corporel. Mais il le faisait, sans doute, parce qu'il pensait que, les animaux étant composés d'une âme et d'un corps, il devait y avoir dans l'Idée de l'animal quelque chose qui correspondît à l'âme et quelque chose qui représentât le corps, — ou pour une raison analogue. Ce qui est certain, c'est que ses vues sur ce point n'avaient pas pour principe que le semblable doit être connu par le semblable. ARISTOTE, suivant son habitude, attribue ici à PLATON le résultat de ses propres déductions. — V. en outre, sur ce passage BRANDIS, *l. l.* ; TREND., *Plat. de id. et num. doctrina*, p. 83 sqq. ; STALLBAUM, *Plat. Parmen.*, pp. 280-282 ; SUSEMIHL, *D. genet. Entwick. d. plat. Phil.*, II, 542 sq. et d'autres mentionnés par ZELLER et SUSEMIHL, *ll. l.*

404 b, 16. ἐν τῷ Τιμαίῳ. — Voici le passage du *Timée* qui se rapproche le plus de ce qu'ARISTOTE dit ici : « De l'essence « indivisible et toujours la même et de l'essence divisible et « corporelle, il (*sc.* Dieu) forma, en les combinant, une troi- « sième espèce d'essence intermédiaire, laquelle participe à « la fois de la nature du même et de celle de l'autre et se « trouve ainsi placée à égale distance de l'essence indivisible et « de l'essence corporelle et divisible. Prenant ensuite ces trois « principes, il en fit une seule espèce en unissant de vive force « la nature rebelle de l'autre avec celle du même (*Tim.*, 35 A « sq., trad. SAISSET). »

404 b, 17. τῷ ὁμοίῳ τὸ ὁμοιον. — Bien que, comme nous l'avons dit, les opinions de PLATON sur l'âme ne soient pas déduites, ainsi qu'ARISTOTE le prétend, du principe de la connaissance par le semblable, il n'en est pas moins vrai que PLATON a admis ce principe. Il déclare, par exemple (*Tim.*, 45 B sqq.), que les yeux sont faits de feu, qui s'unit, dans la vision, à celui de la lumière extérieure (τότε ἐκπίπτων ὁμοιον πρὸς ὁμοιον... κτλ). V. *ad III*, 12, 435 a, 5—6.

404 b, 19. ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας. — D'après SIMPLICIUS (28, 7) et PHILOPON (75, 34) les τὰ περὶ φιλοσοφίας seraient identiques au περὶ τὰγαθοῦ publié par ARISTOTE, et contenant la rédaction des discours de PLATON sur le bien (ZELLER, II, 2³, p. 64, n. 1 t. a.). BERNAYS (*D. Dial. d. Arist.*, p. 170) pense

que la référence ne s'applique pas à un ouvrage d'ARISTOTE, mais uniquement aux leçons de PLATON. HEITZ (*D. verlor. Schrift. d. Arist.*, pp. 211 ; 180) et ZELLER (II, 2³, p. 64, n. 3 t. a.) sont du même avis (BELGER, *in alt. ed. TREND.*, p. 182 note, et WALLACE, p. 208, auraient dû s'apercevoir que l'erreur commise par BONITZ, *Ind. Ar.*, 98 b, 59, était corrigée dans l'*Errata*). Peut-être les τὰ περὶ φιλοσοφίας étaient-ils un recueil du même genre que les ἀγραφα δόγματα dont il est question dans la *Physique* (IV, 2, 209 b, 15). ZELLER (II, 1⁴, p. 439, n. 2 t. a.) semble avoir raison de conclure des termes mêmes de la *Physique*, que les ἀγραφα δόγματα ne désignent pas uniquement les leçons de PLATON, mais des recueils de notes sur les entretiens dont il n'avait pas exposé par écrit le contenu.

404 b, 22. μοναχῶς... **24.** στερεοῦ. — SIMPLICIUS, 29, 4 : La science, qui va directement du principe à la conséquence, ressemble par sa rectitude (διὰ τὸ ἀπλανές), à la ligne droite ou à la dyade. L'opinion, qui se dirige τὸ μὲν ἐπὶ τὸ ἀληθές τὸ δὲ ἐπὶ τὸ ψεῦδος correspond à la triade. Enfin, la sensation a pour nombre la tétrade : διὰ τὸ σωματίων εἶναι ἀντιληπτικὴν. Cf. THEM., 21, 17.

νοῦν... ἐπιστήμην... δόξαν, αἴσθησιν. — Dans les dialogues de PLATON, la sensation, l'opinion et la conjecture (εἰκασία) sont opposées à la connaissance scientifique, comme ayant pour objet le monde des phénomènes, tandis que les ἐπιστήμαι sont considérées comme le premier degré de la pensée pure ou de la dialectique (*Banq.*, 210 C ; *Phil.*, 66 B ; *Rép.*, IX, 585 C) ; l'intellection (νοῦς, νόησις) en est le terme suprême, et vient immédiatement au-dessus des sciences (*Tim.*, 51 D ; *Phil.*, I, l.). Dans le *Banquet* (210 C ; 211 C), PLATON appelle ἐπιστήμη ou μάθημα le plus haut degré de la connaissance, mais il y distingue clairement l'ἐπιστήμη qui saisit l'Idée pure, des autres ἐπιστήμαι qui n'en sont que la préparation. Le passage de PLATON qui correspond le plus exactement à la division établie ici par ARISTOTE, se trouve dans le *Timée* (37 B). PLATON y assigne le monde sensible et changeant pour objet à la δόξα et à la πίστις ; le νοῦς et l'ἐπιστήμη ont pour domaine l'intelligible et l'immuable. La même division se retrouve dans la *République* (VI, 509 D sqq. ; VII, 533 E sqq.). Seulement PLATON y appelle ἐπιστήμη ce qu'il nomme ailleurs νοῦς ou νόησις, et ce qui correspond à l'ἐπιστήμη de notre texte est désigné par le

terme de *διάνοια*. V. *Rép.*, VII, 533 D; VI, 510 B sqq.; 511 D sqq.; ZELLER, II, 1^a, p. 637, n. 3 t. a.; ESPINAS, *Rép. de Plat.* I, VI, p. 217, n. 1.

404 b, 23. τὸν δὲ τοῦ ἐπιπέδου... **25.** ἐλέγοντο. — Nous lisons dans le *Philèbe* (16 C sqq.) que la doctrine Pythagoricienne qui fait de l'un et du multiple, du limité et de l'illimité les éléments des choses, est la clé de voûte de la dialectique. Ce passage indique comment PLATON a été amené, vers la fin de sa carrière (il est, en effet, généralement admis que le *Philèbe*, qu'il soit ou non antérieur à la *République*, — v. sur ce point ZELLER, II, 1^a, p. 548, n. 2 t. a.; *Sitzgsb. d. Berl. Akad.*, 1887, p. 219 sqq.; *Arch. f. Gesch. d. Ph.*, t. IV, p. 196 et JACKSON, *Plato's later theory of Ideas, Journ. of. Philol.*, 1897, XXV, p. 65, — est un des derniers dialogues de Platon. L'argument invoqué par TEICHMÜLLER, *Lit. Fehden*, t. II, p. 357, pour établir que le *Gorgias* est présupposé par le *Philèbe*, peut aussi bien servir à prouver le contraire), à considérer les Idées comme des nombres. Cette dernière forme de sa doctrine ne nous est guère connue que par le témoignage d'ARISTOTE, spécialement par les livres A, M et N de la *Métaphysique*. — Toute Idée est l'unité d'une multiplicité et, par suite, les éléments des nombres, l'un et le multiple, sont aussi ceux des Idées. Mais il y a entre les nombres mathématiques et les Idées-Nombres, ou les nombres idéaux, une distinction fondamentale : c'est qu'entre les nombres mathématiques il n'y a d'autre différence que celle de la quantité; ils sont composés d'unités homogènes et, par suite, additionnables (*συνέλητοι*). Au contraire, les Idées-Nombres sont distinguées par des différences qualitatives et conceptuelles; aussi ne peut-on pas les additionner les unes avec les autres, parce qu'elles ne sont pas homogènes (*ἀσύνελητοι*). Tandis que, dans la série arithmétique des nombres, le progrès d'un terme à un autre n'est marqué que par un accroissement quantitatif, le progrès dans la série des Idées-Nombres s'accompagne d'un enrichissement de leur contenu compréhensif. Elles sont subordonnées les unes aux autres comme les espèces au genre; entre les nombres idéaux, il y a de l'antérieur et du postérieur (v. *ad I*, 1, 402 b, 5—8; *Meta.*, M, 9, 1086 a, 5; 6, 1080 a, 16; b, 11; ZELLER, II, 1^a, p. 681, n. 4 t. a.). Les éléments des Idées-Nombres sont, disons-nous, l'Un identique au Bien (*Meta.*, N, 4, 1091 b, 13; A, 10, 1075 a, 34; ZELLER, *ibid.*,

pp. 712 sqq.; 948) et le multiple. PLATON les appelle encore l'Un et l'illimité ou l'indéterminé, ou l'Un et la dyade indéfinie du grand et du petit. L'indéfini, l'illimité, la dyade, c'est la matière susceptible d'accroissement ou de diminution indéfinie, ne renfermant, par elle-même, aucune détermination (*Phys.*, III, 4, 203 a, 15; IV, 2, 209 b, 33; *Meta.*, A, 6, 987 b, 20; ZELLER, *ibid.*, pp. 726, n. 1; 947). L'union de ces deux principes, ou l'opération de l'unité sur l'infini, produit les Idées et les nombres subséquents (PLAT., *Phil.*, 16 C; 15 B; 24 A; *Soph.*, 256 D; ZELLER, *ibid.*, pp. 750 sqq.; 707, n. 1; ARIST., *Meta.*, M, 7, 1081 a, 14; 21; b, 17; 31; 1082 a, 13; b, 30; N, 3, 1091 a, 4 et *sæp.*). Enfin PLATON dérivait les grandeurs continues, de la détermination du grand et du petit opérée par les nombres. *Meta.*, N, 3, 1090 b, 21 : ποιῶσι γὰρ (sc. οἱ τὰς ιδέας τιθέμενοι) τὰ μεγέθη ἐκ τῆς ὕλης καὶ ἀριθμοῦ, ἐκ μὲν τῆς δυάδος τὰ μήκη, ἐκ τριάδος δ' ἴσως τὰ ἐπίπεδα, ἐκ δὲ τῆς τετράδος τὰ στερεὰ... Cf. *ibid.*, Z, 11, 1036 b, 12; ZELLER, *ibid.*, p. 949, n. 2.

404 b, 25. ἐκ τῶν στοιχείων. — THEM., 21, 27 : αὐτοῦ δὲ τοῦ ἀριθμοῦ στοιχεῖα τὸ ἐν καὶ ἡ δυὰς ἢ ἀόριστος.... De même SIMPL., 29, 32. *Meta.*, N, 1, 1087 b, 12 : τὰς ἀρχὰς ἅς στοιχεῖα καλοῦσιν, οὐ καλῶς ἀποδιδοῦσιν.

κρίνεται. — THEM., 21, 15 :ἡ ψυχὴ πλείοσι δυνάμει χρῆται εἰς κατάληψιν τῶν ὄντων, νῦ... κτλ.

404 b, 28. γνωριστικὸν οὕτως... κτλ. — Nous pensons, avec TORSTRICK (p. 117), qu'il faut mettre la virgule après οὕτως, et non avant, comme le font BEKKER et BIEHL. Si, en effet, on rattache οὕτως à ἐνιοι il n'offre guère de sens. Au contraire, il complète utilement celui de γνωριστικόν, et signifie alors : τῷ ἐκ τῶν στοιχείων εἶναι. La conjecture de ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 12, n. 7) οἷς οὕτως n'est rien moins qu'indispensable.

404 b, 29. ἀριθμὸν κινουῦνθ' ἑαυτὸν. — THEM., 22, 23 : διὰ μὲν τοῦ ἀριθμοῦ τὴν γνωστικὴν δυνάμιν ἐνδεικνύμενος, διὰ δὲ τοῦ κινεῖν ἑαυτὸν τὴν κινήτικην. — Il s'agit de l'opinion de XÉNOCRATE (SIMPL., 30, 4; PHILOP., 81, 25; AET., *Plac.*, IV, 2, 386, 11 Diels) que nous retrouvons un peu plus loin. V. *ad I*, 4, 408 b, 30—409 a, 1.

404 b, 31. μάλιστα μὲν..... ἀσωμάτους. — THEM., 22, 29 :

διαφέρονται.... οἱ μὲν μᾶλλον, οἱ δὲ ἥττον· μᾶλλον μὲν οἱ σωματικὰς ποιούντες τὰς ἀρχὰς τοῖς ἀσωμάτους, ἥττον δὲ... κτλ. D'après SIMPLICIUS (30, 28) ceux qui ont considéré les principes comme corporels sont les *physiologues* mentionnés plus haut, et ceux qui les ont regardés comme incorporels, les Pythagoriciens et PLATON.

404 b, 31. ἀσωμάτους. — La leçon ἀσωμάτους, qu'adopte BEKKER d'après tous les manuscrits à l'exception de X, nous paraît moins correcte que ἀσωμάτους, que lisent TRENDELEBURG, TORSTRIK et BIEHL, d'après ce manuscrit et tous les commentateurs.

405 a, 1. τούτοις δ' οἱ μίξαντες. — THEMISTIUS (23, 4) explique ainsi τούτοις : ἥττον δὲ πρὸς τούτους (sc. διαφέρονται) οἱ... κτλ. — Il s'agit, d'après SIMPLICIUS (30, 30), d'EMPÉDOCLE et d'ANAXAGORE.

ἀποφηνάμενοι. — Le sens le plus fréquent de ἀποφαινεν est celui d'*exposer*, de *faire une exposition au sujet de...* Il n'a jamais, ou presque jamais, celui de définir à la rigueur. Dans le passage de l'*Éthique à Nicomaque* où BONITZ (*Ind. Ar.*, 88 a, 48) considère ἀπεφάναντο comme synonyme de διωρίσαντο, il est question du bien, qui ne peut pas être défini à proprement parler, puisque le bien n'est pas un genre (v. *ad II*, 1, 412 b, 6—9). Il en est à peu près de même de l'âme (v. *ad I*, 1, 402 b, 5—8). *Désignation* ou *exposition* correspondraient donc plus exactement que *définition*, à ἀποφαινέσθαι. *Exposition* a l'avantage d'avoir été déjà employé dans un sens analogue (KANT, *R. pure*, tr. Barni, t. II, p. 301, III, 487 Harten.).

405 a, 2. οἱ μὲν γὰρ μίαν. — V. *ad I*, 2, 404 b, 10—11.

405 a, 3. ἐπομένως τούτοις, i. e. : ἐπομένως ταῖς περὶ τῶν ἀρχῶν ὑποθέσει (THEM., 23, 8).

405 a, 4. ἀποδιδόασιν. — *Ind. Ar.*, 80 b, 8 : ἀποδιδόναι.... *objecti loco*.... *ea res ponitur cujus datur definitio*..... ψα 2. 405 a 4. 5.

τό τε γὰρ κινητικόν..... 5. ὑπειλήφασιν. — Nous avons donné de ce passage l'interprétation qui se présente le plus naturellement et que tous les commentateurs, sans exception,

ont adoptée : SIMPL., 30, 33 : οὐκ ἀλόγως γὰρ φησιν αὐτοὺς τῶν πρώτων ὑπειληφέναι τὸ κινητικὸν αἴτιον. THEM., 23, 15; PHILOP., 82, 36; SOPHON., 14, 11. Cependant BONITZ (art. cit., *Hermes*, VII, 1873, p. 420) fait à cette explication l'objection suivante : ARISTOTE vient de dire que les philosophes dont il a parlé donnent une définition de l'âme, en rapport avec les principes ou avec les éléments admis par eux. Il ne peut donc pas ajouter qu'ils ont mis la force motrice, ou l'âme, au nombre des principes. Ce serait dire qu'ils sont partis de la considération de l'âme pour déterminer les éléments, tandis qu'il vient d'affirmer précisément le contraire. Il faut donc traduire ainsi la phrase en question : car ils considèrent comme âme ce qui, parmi les principes, est moteur de sa nature. — Cette interprétation ne nous paraît pas devoir être adoptée. D'une part, en effet, elle est moins conforme aux habitudes du style d'ARISTOTE que l'explication traditionnelle (v. *De an.*, I, 1, 402 a, 1 : τῶν κελῶν καὶ τιμίων τὴν εἴδησιν ὑπολαμβάνοντες...). D'autre part, la difficulté signalée par BONITZ n'est qu'apparente. Que veut dire ARISTOTE, en effet? Que tous les philosophes qu'il a mentionnés jusqu'ici, et quelques autres encore dont il va parler, ont donné des définitions de l'âme en rapport avec la nature des éléments admis par chacun d'eux. Or ces philosophes sont répartis par ARISTOTE en deux groupes : 1° Ceux qui portent surtout leur attention sur les facultés cognitives de l'âme et qui, pensant que le semblable doit être connu par le semblable, constituent l'âme avec les éléments des choses. Pour ceux-là, pas de difficulté ; il est clair que leur définition de l'âme dépend immédiatement de leurs idées sur le nombre et la nature des éléments, — et ARISTOTE le sous-entend ; 2° ceux qui sont surtout frappés par les propriétés motrices de l'âme. Ceux-là même, dit ARISTOTE, font entrer dans la définition de l'âme le ou les éléments qu'ils admettent. Car ils pensent, et ils ont raison de penser, que ce qui communique à l'âme sa motricité, c'est-à-dire ce qui est primitivement moteur, doit être un des principes. THEM., 23, 13 : οὐ μὲν ἀλλὰ καὶ ὅσοι τὸ κινεῖν τῆς ψυχῆς σύμφυτον δύναντι ὑπενόησαν, εἰκότως καὶ οὗτοι συγγενῆ ταῖς ἀρχαῖς αὐτὴν ἀποφαινόνται· εὐλογον γὰρ καὶ λίαν πιθανὸν τὴν κινητικωτάτην αἰτίαν ἐν ταῖς πρώταις ἀρχαῖς κατατάττειν. — Sur l'emploi de πρώτων dans le sens d'élément ou de principe, v. *An. post.*, I, 2, 72 a, 6 : ταῦτ' οὖν λέγω πρώτων καὶ ἀρχῆν. *Top.*, IV, 1, 121 b, 9 : ἡ τε γὰρ ἀρχὴ πρώτων καὶ τὸ πρῶτον ἀρχή.

405 a, 4. *κινητικὸν τὴν φύσιν*. — *Phys.*, VIII, 4, 254 b, 16 (*ἴσων δ' ἡ ἀρχὴ ἐν αὐτοῖς τῆς κινήσεως, ταῦτα φύσει φαμὲν κινεῖσθαι*) et *sæp.*

405 a, 5. *οὐκ ἀλόγως*. — Il est à peine besoin de rappeler que, pour ARISTOTELE lui-même, le premier moteur est le principe suprême des choses et que, même dans le monde sensible, le moteur est toujours antérieur au mobile. *Meta.*, Γ, 5, 1010 b, 37 : τὸ γὰρ κινῶν τοῦ κινουμένου φύσει πρότερον ἐστίν. *Eth. Eud.*, II, 5, 1222 b, 20. V. *ad III*, 7, 431 a, 2.

Ἐδοξέ τισι. — Il s'agit de l'opinion d'HÉRACLITE sur laquelle nous allons revenir. V. *ad I*, 2, 403 a, 25—29.

405 a, 6. *μάλιστα*... 7. *ἀσώματον*. — Il faut insister sur le mot *μάλιστα* et ne pas conclure de ce passage, comme le fait THEMISTIUS (24, 17), que le feu qui constitue l'âme d'après HÉRACLITE, est absolument immatériel. *μάλιστα ἀσώματον*, comme plus loin (a, 27) *ἀσωματότατον*, désigne simplement « la matière la plus subtile, la moins perceptible aux sens, la plus rapprochée de l'incorporabilité proprement dite (ZELLER, tr. fr., t. II, p. 165, n. 5, I^o, 705, 1 t. a.) ».

405 a, 7. *πρώτως*. — THEM. (23, 20), pense que *πρώτως* désigne ici la proximité spatiale (τὰ ἄλλα κινεῖν, οἷσπερ ἐν πελάσῃ). Mais ce mot signifie, plus ordinairement, la proximité logique (*Ind. Ar.*, 653 b, 25; 52; *ad II*, 12, 424 a, 24—25). En outre, dans l'opinion d'HÉRACLITE, le feu est la substance et le moteur universels et, par suite, ce n'est pas seulement quand il s'approche des choses, qu'on peut dire que le feu les meut. Nous croyons donc qu'il faut traduire *πρώτως* par *primitivement*. C'est au feu qu'appartient prochainement et par soi la propriété motrice, tandis que le mouvement des autres choses est, en un sens au moins, dérivé.

405 a, 8. *γλαφυρωτέρως*. — *γλαφυρός* signifie, dans son sens primitif : *creusé, ciselé, travaillé au ciseau*, d'où, par extension : *poli, élégant*, etc. C'est à peu près dans cette acception qu'ARISTOTELE l'emploie ici. Il veut dire que la théorie de DÉMOCRITE est plus nette et, aussi, plus achevée, plus finie, que les autres. Cela ressort, notamment, d'un passage de la *Politique* (II, 12, 1274 b, 8), où la même épithète est appliquée au législateur

CHARONDAS à cause de l'*ἀκρίβεια* des lois qu'il a établies. Or, nous l'avons dit (v. *ad I*, 1, 402 a, 2), *ἀκριδής* désigne, pour ARISTOTELE, ce qui est exact, précis, ce dont les contours sont nettement dessinés. Il dit, par exemple, dans l'*Éthique à Nicomaque* (I, 1, 1094 b, 13), que, parmi les matières susceptibles d'être travaillées, il y en a qui comportent plus d'*ἀκρίβεια* que les autres. L'ivoire ou l'airain, ajoute ASPASIUS (*ad loc.*, 7, 4), sont plus capables que le plomb de recevoir des formes précises et finies. A ces idées se rattachent évidemment celles de finesse et de délicatesse dans les contours. C'est pourquoi ARISTOTELE oppose quelquefois *γλαφυρόν* à *ἰσχυρόν καὶ σκληρόν* (*Part. an.*, III, 1, 662 b, 7).

405 a, 9. *τούτων ἐκότερον*. — ZELLER (*ibid.*, p. 323, n. 2, 902, 4 t. a.) sous-entend après *τούτων* : τοῦ κινητικοῦ καὶ γνωριστικοῦ. Mais il nous semble que l'interprétation de THEMISTIUS (v. *inf.*) est préférable. Ce qui suit montre, en effet, que DÉMOCRITE a essayé d'indiquer, non pas pourquoi l'âme est le principe de la connaissance et celui du mouvement, mais pourquoi elle est, à la fois, éminemment motrice et éminemment mobile. — Sur l'opinion de DÉMOCRITE et la façon dont ARISTOTELE l'interprète, v. *ad I*, 2, 403 b, 31—404 a, 9; 404 a, 2; 4; 7; 28.

405 a, 11. *λεπτομέρειαν*. — La plupart des manuscrits ont *μικρομέρειαν*. NOETEL (*Zeitschr. f. d. Gym.*, 1864, p. 142) remarque que ce mot : *nur aus einem Interpretament für λεπτομέρειαν entstanden ist, wie man an deutlichsten aus der Lesart des S μικρολεπτομέρειαν ersieht.*

τῶν δὲ σχημάτων. — Il faut marquer fortement le sens de *δέ*. ARISTOTELE veut montrer, en effet, que DÉMOCRITE a essayé de déterminer pourquoi l'âme est *τούτων ἐκότερον*, c'est-à-dire capable au plus haut point : 1^o de mouvoir; 2^o d'être mue. Il vient de dire que la motricité lui appartient en vertu de la forme et de la subtilité des atomes qui la constituent. Il ajoute maintenant que, d'autre part (*δέ*), c'est aussi à cause de la forme de ses atomes que l'âme est éminemment mobile (*εὐκίνητότατον*). THEM., 23, 22 : τὸ μὲν κινεῖν διὰ τὴν σμικρομέρειαν, τὸ δὲ κινεῖσθαι διὰ τὸ σχῆμα.

405 a, 12. *τοιούτων*. — ZELLER (*l. l.*) entend par là *εὐκίνητότατον*. Mais c'est, bien plutôt, *σφαιροειδές* qu'il faut entendre. En

effet, si DÉMOCRITE s'était borné à affirmer que le feu et l'âme sont mobiles, il n'aurait pas sur les autres physiciens la supériorité que signale ARISTOTE. Son mérite, d'après ce dernier, est d'avoir indiqué *pourquoi* le feu et l'âme possèdent cette propriété, en disant qu'ils la doivent à la forme sphérique de leurs atomes. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'a compris SIMPLICIUS (31, 11).

405 a, 14. εἶπομεν καὶ πρότερον. — V. *De an.*, I, 2, 404 b, 1 sqq.

χρηται δ' ἀφοῦν ὡς μιᾷ φύσει. — *Ind. Ar.*, 837 a, 52 : *nomen φύσις usurpatur de peculiari rei alicujus naturalis indole....* (838 b, 33) φύσις *eadem vi usurpatur atque οὐσία*. φύσις, au sens large, désigne donc les propriétés ou l'essence d'une chose, et ARISTOTE veut dire que, pour ANAXAGORE, les attributs de l'âme sont aussi ceux du Νοῦς et réciproquement. Cf. PLAT., *Crat.*, 400 A : καὶ τὴν τῶν ἄλλων ἀπάντων φύσιν οὐ πιστεύεις Ἀναξαγόρῃ νοῦν τε καὶ ψυχὴν εἶναι τὴν διακοσμοῦσαν καὶ ἔχουσαν ; — ARISTOTE dit ZELLER (tr. fr., t. II, p. 420 ; I^s, 1011 t. a.) a raison de remarquer qu'ANAXAGORE « n'a pas fait de différence « entre l'âme et l'intelligence, et, par suite, de rapporter à « l'âme ce qu'il a dit tout d'abord de l'intelligence, à savoir « qu'elle est la force motrice (l. v. ad I, 2, 404 a, 25). L'intelligence est toujours et partout ce qui meut la matière ; lors « même qu'un être se meut lui-même, c'est nécessairement « l'intelligence qui produit le mouvement ; seulement ce mouvement n'a pas lieu par une impulsion mécanique extérieure, « mais par une impulsion intérieure. L'intelligence doit donc « résider dans un tel être ; en lui elle devient âme. » (V. ANAX., fr. 6 Mull. : ὅσα τε ψυχὴν ἔχει καὶ τὰ μέζω καὶ τὰ ἐλάσσω, πάντων νόος κρατεῖ.) Ce passage nous indique, en même temps, le sens qu'il faut donner à la remarque suivante (a, 15) πλὴν ἀρχὴν γε... κατὰ. ARISTOTE veut dire qu'ANAXAGORE appelle de préférence (μάλιστα) *intellect*, le principe des choses considérées dans leur ensemble, tandis que l'âme est, pour lui, la partie de l'Intellect qui réside dans tel ou tel individu particulier. C'est ainsi qu'explique THEMISTIUS (23, 28) : ἀλλὰ τὸν γε νοῦν ἀρχὴν φησι... τῶν ὄντων ἀπάντων. SOPHON., 15, 26 : ὄν (sc. τὸν νοῦν) καὶ ἀρχὴν τῶν ὄλων μάλιστα τίθεται. Cette interprétation nous paraît, pour les raisons qui précèdent, préférable à celle de SIMPLICIUS (31, 17) qui traduit ainsi : ANAXAGORE considère l'Intellect comme

étant, plus que tout le reste (πρὸ πάντων), le principe. Nous croyons, par suite, qu'il faut adopter la leçon ἀπάντων qui convient mieux au sens que nous avons admis.

405 a, 16. ἀπλοῦν... 17. ἀμιγῆ... καθαρὸν. — ANAX., fr. 6 Mull. : τὰ μὲν ἄλλα πιντός μοῖραν μετέχει, νόος δὲ ἐστὶ ἄπειρον καὶ αὐτοκρατὴς καὶ μέμικται οὐδενὶ χρήματι, ἀλλὰ μόνος αὐτὸς ἐφ' ἑωυτοῦ ἐστὶ. εἰ μὴ γὰρ ἐφ' ἑωυτοῦ ἦν, ἀλλὰ τερψ ἐμέμικτο ἄλλω, μετεῖχε ἂν ἀπάντων χρημάτων, εἰ ἐμέμικτό τερψ· ἐν παντὶ γὰρ παντός μοῖρα ἔνεστι, ὡσπερ ἐν τοῖσι πρόσθεν μοι λέλεκται· καὶ ἐκώλυε ἂν αὐτὸν τὰ συμμεμιγμένα, ὥστε μηδενὸς χρήματος κρατεῖν ὁμοίως, ὡς καὶ μόνον ἔόντα ἐφ' ἑωυτοῦ. ἐστὶ γὰρ λεπτότατόν τε πάντων χρημάτων καὶ καθαρώτατον....
... (s. fin.) παντάπασι δὲ οὐδὲν ἀποκρίνεται οὐδὲ διακρίνεται τὸ ἕτερον ἀπὸ τοῦ ἑτέρου πλὴν νόου. νόος δὲ πᾶς ὁμοίος ἐστὶ καὶ ὁ μέζων καὶ ὁ ἐλάσσων. ἕτερον δὲ οὐδὲν ἐστὶ ὁμοιον οὐδενὶ ἑτέρω ἀπέριων ἔόντων, ἀλλ' ὅτεων (v. sur cette leçon, ZELLER, *ibid.*, p. 401, n. 1, 991, 1 t. a.) πλεῖστα ἐνι, ταῦτα ἐνδηλότατα ἐν ἕκαστόν ἐστι καὶ ἦν. Dans le *De anima* (III, 4, 429 a, 18), dans la *Physique* (VIII, 5, 256 b, 25), dans la *Métaphysique* (A, 8, 989 b, 15) l'opinion d'ANAXAGORE est exprimée à peu près dans les mêmes termes. Mais l'identité n'est pas assez complète pour nous permettre de considérer ce passage, avec TRENDELEBURG (p. 193), comme une citation textuelle.

405 a, 18. τό τε γινώσκειν... τὸ πᾶν. — ANAXAGORE, dit THEMISTIUS (24, 3), assigne expressément à l'Intellect le rôle de moteur ; mais il lui attribue aussi la faculté cognitive ὅτι μάλιστα νοῦ ἴδιον τοῦτο. Il faut donc insister, dans notre texte, sur le mot νοῦν. V. ANAX., l. c. ad I, 1, 404 b, 2.

405 a, 19. ἐξ ὧν ἀπομνημονεύουσι. — Il faut remarquer qu'ARISTOTE ne parle jamais de THALÈS que d'après une tradition incertaine ou d'après ses propres conjectures. C'est une des raisons les plus fortes que l'on puisse invoquer contre l'authenticité des prétendus écrits de THALÈS. V. ZELLER, *ibid.*, t. I, p. 201, n. 2, 1^s, 186, 2 t. a. ; SIMPL., 31, 20 : εἰκοιε δὲ καὶ θάλῃς... ὅτι μηδὲν αὐτοῦ ἐφέρετο σύγγραμμα.

405 a, 20. λίθος, même employé seul, signifie quelquefois l'aimant. V. *Phys.*, VIII, 10, 267 a, 2 et *Ind. Ar.*, 431 a, 30. — Il n'est pas impossible que THALÈS ait réellement émis l'opinion que la tradition lui attribuait. « A priori il est vraisemblable

« qu'il s'est figuré toutes choses comme douées de vie, qu'il a « personnifié toutes les forces agissantes en prenant pour type « l'âme humaine. » *DIOG.*, I, 24 : Ἀριστοτέλης δὲ καὶ Ἰππίας φασὶν αὐτὸν (sc. Θαλήν) καὶ τοῖς ἀψύχοις διδόναι ψυχάς, τακμαιρόμενον ἐκ τῆς λίθου τῆς μαγνήτιδος καὶ τοῦ ἡλέκτρου. *STOB.*, *Ecl.*, I, 758 Heer. : Θαλῆς καὶ τὰ φυτὰ ἔμψυχα ζῶα. — C'est peut-être sur ce passage d'ARISTOTE qu'est fondée l'assertion, d'ailleurs probablement inexacte, d'AETIUS (*Plac.*, IV, 2, 386, 10 Diels) : Θαλῆς ἀπεφήνατο πρῶτος τὴν ψυχὴν ἀεικίνητον ἢ αὐτοκίνητον. V. ZELLER, *ibid.*, pp. 206, n. 1 et 209, n. 6, 191, 2; 194, 6 t. a.

405 a, 21. ἕτεροὶ τινες. — *THEM.*, 24, 10 : Ἀναξίμενης..... καὶ ὅσοι ἀέρα λέγουσι τὴν ψυχὴν.

405 a, 22. ἀέρα. — *Sub.* : ἐπέλαβε τὴν ψυχὴν. — V. ZELLER, *ibid.*, p. 264, n. 1, 263, 1 t. a. *DIOG. APOLL.*, fr. 6, Mull. : καὶ μοι δοκεῖ τὸ τὴν νόησιν ἔχον εἶναι ὁ ἀήρ καλεόμενος ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων καὶ ὑπὸ τούτου πάντα καὶ κυβερνᾶσθαι καὶ πάντων κρατεῖν... καὶ πάντων τῶν ζῶων δὲ ἡ ψυχὴ τὸ αὐτὸ ἐστίν, ἀήρ θερμότερος μὲν τοῦ ἕξω ἐν ᾧ ἐσμὲν,... *Id.*, frg. 5 : ἄνθρωπος γὰρ καὶ τὰ ἄλλα ζῶα ἀναπνέοντα ζῶει τῷ ἀέρι, καὶ τοῦτο αὐτοῖς καὶ ψυχὴ ἐστὶ καὶ νόησις.

405 a, 25. καὶ Ἡράκλειτος... 29. οἱ πολλοί. — ARISTOTE veut établir qu'HÉRACLITE, comme *DIOGÈNE D'APOLLONIE* et les autres, a formé l'âme de l'élément des choses, et qu'il expliquait ainsi ses facultés motrice et cognitive : motrice, parce que le principe ou l'élément dont l'âme est formée est lui-même toujours en mouvement; cognitive, parce qu'étant toujours en mouvement, l'âme peut ainsi connaître les autres êtres qui se meuvent aussi sans cesse.

405 a, 26. ἀναθυμίασιν. — « Il est évident, dit ZELLER « (*ibid.*, t. II, p. 118, n. 1, 647, 2 t. a.), que cette ἀναθυμίασις « ne peut être distincte du πῦρ que l'on regarde partout comme « le principe premier d'Héraclite. » Celui-ci semble, d'ailleurs, avoir employé un grand nombre d'expressions différentes pour désigner le feu primordial. Il l'appelait *πρηστήρ*, *κεραυνός*, ou encore *ψυχὴ* et, peut-être, *αἰθήρ*. V. ZELLER, *ibid.*, p. 117 sq., 647 t. a.

405 a, 27. ἀσωματώτατόν τε. — *THEM.*, 24, 13 : καὶ Ἡράκλειτος δὲ ἦν ἀρχὴν τίθεται τῶν ὄντων, ταύτην τίθεται καὶ ψυχὴν : πῦρ γὰρ καὶ

οὗτος : τὴν γὰρ ἀναθυμίασιν ἐξ ἧς τὰ ἄλλα συνίστησιν, οὐκ ἄλλο τι ἢ πῦρ ὑποληπτέον, τοῦτο δὲ καὶ ἀσώματον (v. *ad* I, 2, 405 a, 6—7) καὶ ῥέον ἀεί. — Au lieu de δὲ, qu'adoptent BEKKER et TRENDELEBURG, ou de δὲ, que préfère ZELLER (*ibid.*, p. 117, n. 2, 646, 3 t. a.), nous lisons τε (EWy) avec TORSTRICK et BIEHL. — L'opinion d'HÉRACLITE sur la nature de l'âme et les fragments qui l'expriment sont bien connus. V. ZELLER, *ibid.*, pp. 165, n. 5; 166, n. 1 et 2, 705, 1 et 3 t. a.

405 a, 27. τὸ δὲ κινούμενον κινουμένῳ γινώσκεσθαι. — Ce passage n'exprime pas seulement, comme on pourrait le croire, une opinion qu'ARISTOTE attribue par conjecture à HÉRACLITE. Le témoignage de PLATON semble, en effet, prouver qu'HÉRACLITE avait réellement émis cette idée. V. *Crat.*, 412 A :ὡς φερομένοις τοῖς πράγμασιν ἐπομένῃς τῆς ψυχῆς...., καὶ οὐτ' ἀπολειπομένης οὔτε προθεούσης. — Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'en un autre sens, HÉRACLITE soutenait que la connaissance a lieu par les contraires. V. *THEOPH.*, *De sens.*, 1, 499, 3 Diels.

405 a, 29. οἱ πολλοί. — ARISTOTE fait peut-être allusion aux disciples des Sophistes, de PROTAGORAS en particulier, qui appuyaient leur scepticisme sur la doctrine d'HÉRACLITE. Peut-être aussi a-t-il en vue CRATYLE et les autres disciples d'HÉRACLITE lui-même (v. *Meta.*, Γ, 5, 1010 a, 11 : τῶν φασκόντων Ἡρακλειτίζειν). PLATON atteste qu'au commencement du IV^e siècle l'école d'HÉRACLITE comptait encore de nombreux représentants en Ionie et, particulièrement, à Éphèse (v. *Théét.*, 179 D).

Ἄλκμαίων. — V. sur ce personnage, ZELLER, tr. fr., t. I, p. 463 sqq., I⁵, 488 sqq. t. a, et TANNERY, *Pour l'hist. de la sc. hell.*, p. 201 sq. — *DIOG.*, VIII, 83 : ἔφη δὲ (sc. Ἄλκμαίων) καὶ τὴν ψυχὴν ἀθάνατον, καὶ κινεῖσθαι αὐτὴν συνεχῶς, ὡς τὸν ἥλιον. PHILOPON (88, 15) déclare qu'il ne connaît pas les écrits d'ALCMEON et qu'il ne sait de lui que ce qu'en dit ARISTOTE.

405 a, 31. τοῦτο δ' ὑπάρχειν. — Τοῦτο remplace τὸ εἰκέναι, comme l'indique *THEMISTIUS* (24, 20). L'interprétation de *SIMPLICIUS* (32, 9) : ὑπάρχειν δὲ αὐτῇ τὸ ἀθάνατον ὡς ἀεικίνητον, est moins satisfaisante au point de vue du sens et de la construction grammaticale.

405 b, 2. φορτικωτέρων semble devoir être pris dans le sens

directement opposé à celui de γλαφυρωτέρως (v. *ad I*, 2, 405 a, 8). De même qu'au moral φορτικοί a pour contraire χαριέντες, qui exprime la délicatesse, la finesse résultant de la culture (v. *Eth. Nic.*, I, 3, 1095 b, 16—22; *Pol.*, VIII, 7, 1342 a, 20; 6, 1341 b, 16), de même, au point de vue intellectuel, il désigne la simplicité d'une pensée primitive qui voit les choses en gros. Cf. *Meta.*, B, 4, 1001 b, 14 : θεωρεῖ φορτικῶς. — Dans la *Métaphysique* (A, 3, 984 a, 4), ARISTOTE signale, de même, la simplicité des idées d'HIPPON : τὴν εὐτέλειαν αὐτοῦ τῆς διανοίας. — Un passage du scoliaste d'ARISTOPHANE (*Nub.*, 96; V. ZELLER, tr. fr. t. I, p. 256, n. 3, I^o, 254, 3 t. a.) nous apprend qu'HIPPON était contemporain de Périclès.

405 b, 2. τινές. — ARISTOTE pense probablement à THALÈS.

405 b, 3. ἐοίκασιν..... ὄργα. — Dans la *Métaphysique* (A, 3, 983 b, 22), ARISTOTE dit, de même, à propos de THALÈS : λαθῶν ἴσως τὴν ὑπόληψιν ἐκ τοῦ πάντων ὄραν τὴν τροφὴν ὄργαν οὔσαν..... καὶ διὰ τὸ πάντων τὰ σπέρματα τὴν φύσιν ὄργαν ἔχειν.

405 b, 4. ἐλέγχει..... ψυχὴν. — Il est possible qu'HIPPON ait particulièrement visé l'opinion d'EMPÉDOCLE. V. *ad I*, 2, 404 b, 11 et ZELLER *l. l.*

ἡ γονὴ οὐχ αἷμα. — D'après CENSORINUS (*De die nat.*, 5, 13, 9 Jahn) HIPPON cherchait à prouver, par des observations sur les animaux, que la semence vient de la moëlle.

405 b, 6. καθάπερ Κριτίας. — Quelques auteurs ont voulu établir une distinction entre le sophiste CRITIAS et l'homme d'État de ce nom, qui fut l'un des Trente (v. PHILOP., 89, 8; ALEX. *ap.* PHILOP., *l. l.*; SIMPL., 32, 22 et ZELLER tr. fr., t. II, p. 478 n. 1, I^o, 1071, 2 t. a.). La question n'a, du reste, comme le remarque SIMPLICIUS, que peu d'importance. ZELLER (*ibid.*, p. 507, n. 6, 1109, 6 t. a.) fait observer qu'on ne peut pas conclure de ce passage d'ARISTOTE que le sophiste CRITIAS, à supposer qu'il s'agisse de lui, se soit livré à une étude plus approfondie des questions naturelles que les autres sophistes.

405 b, 7. τὴν τοῦ αἵματος φύσιν. — Tous les commentateurs (THEM., 24, 28; SIMPL., 32, 23; PHILOP., 89, 13; SOPHON., 15, 3) disent que l'avis de CRITIAS était fondé sur le fait que les parties

dépourvues de sang, comme les os, les ongles, les dents, ne sont pas douées de sensibilité. D'après PHILOPON (*l. l.*), CRITIAS aurait exprimé son opinion dans ce vers : αἷμα γὰρ ἀνθρώποις περικάρδιόν ἐστι νόημα. WALLACE (p. 209) paraît admettre l'exactitude de cette indication. Mais le vers en question est d'EMPÉDOCLE (v. 374 Mull.). ZELLER (tr. fr. II, p. 243, n. 2, 802, 3 t. a.) remarque avec raison, que, s'il a figuré dans un poème orphique, comme semble l'indiquer TERTULLIEN (*De an.*, 15), c'est qu'on l'y a transporté. V. CIC., *Tusc.*, I, 9, 19; DIELS, *Dox. gr.*, pp. 204; 214.

405 b, 8. πάντα γὰρ 10. ἢ πάντα. — Cf. *Meta.*, A, 8, 989 a, 5 : οὐθεὶς γοῦν τῶν ὑστερον ἠξίωσε καὶ ἐν λεγόντων γῆν εἶναι στοιχεῖον, δηλονότι διὰ τὴν μεγαλομέρειαν . τῶν δὲ τριῶν στοιχείων ἕκαστον εἴληφε κριτήν τινα καίτοι διὰ τί ποτ' οὐ καὶ τὴν γῆν λέγουσιν, ὡσπερ οἱ πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων; πάντα γὰρ εἶναι φασὶ γῆν φησὶ δὲ καὶ Ἡσίοδος τὴν γῆν πρώτην γενέσθαι τῶν σωμάτων. Ce passage montre : 1^o qu'il ne faut pas voir dans les expressions πλὴν εἴ τις une allusion à un philosophe déterminé, mais seulement à une opinion générale, ou, tout au plus, à HÉSIODE comme représentant de cette opinion. Par suite, PHILOPON (89, 27) a tort de la rapporter à EMPÉDOCLE. Celui-ci admettait, sans doute, que l'âme consiste dans un mélange de tous les éléments (v. *ad I*, 2, 404 b, 11), mais il pensait, pour cette raison, que c'est le sang qui en est principalement le siège; 2^o qu'il ne faut pas sous-entendre στοιχεῖα après ἢ πάντα, comme le fait WALLACE, mais traduire πάντα par toutes choses.

405 b, 11. ὀρίζονται δὴ. — Il est clair que ce passage est un résumé de l'exposition qui précède (THEM., 25, 6; PHILOP., 90, 20; SOPHON., 15, 8). Nous pensons, par suite, avec HAYDUCK, qu'il faut lire δὴ au lieu de δε, quoique cette leçon ne figure dans aucun manuscrit. Mais THEMISTIUS paraît avoir lu ainsi et ARGYROPULE traduit : *ut igitur in summam omnia redigamus*.

ὡς εἰπεῖν. — *Ind. Ar.*, 872 a, 34 : *Aristoteli usitatum in formulis restrictivis : ὡς εἰπεῖν, quae formula saepissime, nec tamen ubivis, cum vocabulis universalibus, πᾶς, οὐδεὶς, μόνος sim, coniuncta est.* — Le sens serait plus simple si l'on pouvait lire, comme le conjecture CHRIST, πάντες ὡς εἰπεῖν. Mais l'avantage qu'on y trouverait n'est pas assez grand pour qu'il

y ait lieu d'introduire dans le texte une modification que n'autorise aucun manuscrit.

405 b, 12. τῷ ἀσωμάτῳ. — Comme nous l'avons indiqué plus haut (v. *ad I*, 2, 405 a, 6), il ne faut pas prendre ces mots dans leur sens strict. Ils signifient seulement que certains des philosophes énumérés par ARISTOTE, ont considéré l'âme comme la chose la plus subtile : ἀσώματον λέγων καὶ τὸ λεπτομερὲς σῶμα (SIMPL., 33, 3).

405 b, 14. πλὴν ἐνός. — Il s'agit d'ANAXAGORE, comme le disent tous les commentateurs et comme le prouve le contexte 405 b, 19.

405 b, 15. τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ. — V. *ad I*, 2, 404 b, 10 et THEOPH., *De sens.*, 1, 499, 1 Diels : περί δ' αἰσθήσεως αἱ μὲν πολλαὶ καὶ καθόλου δόξαι δὲ εἰσὶν : οἱ μὲν γὰρ τῷ ὁμοίῳ ποιοῦσιν.... κτλ.

405 b, 19. πλείω ποιοῦσιν. — *Int.* : ἐκ πλείονων ποιοῦσιν (TREND., p. 197).

405 b, 20. ἀπαθῆ.... νοῦν. — V. *ad I*, 2, 405 a, 16. Par l'apathe attribuée au νοῦς dans ce passage, « Aristote entend son immutabilité, car, d'après le texte *Metaph.*, V, 21 (1022 b, 15), il entend par πάθος une ποιότης καθ' ἣν ἀλλοιοῦσθαι ἐνδέχεται (ZELLER, tr. fr., t. II, p. 401, n. 1, I⁵, 991, 1 t. a.) ».

405 b, 22. οὐτ' ἐκείνος εἴρηκεν. — Le reproche qu'ARISTOTE adresse à ANAXAGORE n'est pas complètement fondé. Nous savons, en effet, par THÉOPHRASTE, que, contrairement à l'opinion commune, ANAXAGORE admettait que la sensation est produite par les contraires, et qu'il s'efforçait d'établir la vérité de cette proposition pour chaque sens en particulier. THEOPH. *De sens.*, 27, 507, 7 Diels : Ἀναξαγόρας δὲ γίνεσθαι μὲν (sc. τὰς αἰσθήσεις) τοῖς ἐναντίοις : τὸ γὰρ ὅμοιον ἀπαθὲς ὑπὸ τοῦ ὁμοίου · καθ' ἑκάστην δ' ἰδίᾳ περιᾶται διαριθμεῖν. Comment ANAXAGORE, ne faisant pas de distinction entre l'âme et l'intelligence, pouvait-il concilier cette assertion avec celle de l'impassibilité du νοῦς? Peut-être admettait-il une âme inférieure, siège de la sensation; peut-être, aussi, pensait-il qu'elle s'explique par l'action mutuelle des substances, sans intervention d'un principe spécial, âme ou intellect; ou encore, et plutôt, n'avait-il pas aperçu la difficulté.

En ce cas, c'est sur ce point que devrait porter le reproche d'obscurité que lui adresse ARISTOTE.

405 b, 23. ὅσοι δ' ἐναντιώσεις. — THEM., 25, 23 : ὡς περ' Ἐμπεδοκλῆς. θεοὺς γὰρ ἐν τοῖς στοιχείοις θερμότητα ψυχρότητα, ὑγρότητα ξηρότητα, δίδωσι καὶ τῇ ψυχῇ τὰς ἐναντιώσεις ταύτας ὑπάρχειν.

405 b, 26. ἐν τι τούτων. — PHILOP., 92, 2 : θάτερον τῶν ἐναντίων τίθεται Ἴππων καὶ Ἡράκλειτος, ὁ μὲν τὸ θερμὸν · πῦρ γὰρ τὴν ἀρχὴν εἶναι · ὁ δὲ τὸ ψυχρόν, ὕδωρ τίθμενος τὴν ἀρχὴν. A HÉRACLITE il faut sans doute ajouter DÉMOCRITE, CRITIAS et DIOGÈNE D'APOLLONIE.

405 b, 27. καὶ τὸ ζῆν ὀνόμασται. — Trad. : *ipsum vivere ductum nominatumque fuisse* (ARGYR.). Cf. *Poet.*, 21, 1458 a, 6 (τοῦ ὀνομαζομένου sc. ὀνόματος) et XENOPH., *Mem.*, IV, 5, 12. — THEM., 26, 5 : λέγοντες ὅτι καὶ τὸ ζῆν παρὰ τὸ ζεῖν ὀνομάσθη. Comme le remarque STEINTHAL (*Gesch. d. Sprachwiss. bei d. Griech. u. Röm.*, p. 80, cité par BELGER in *alt. ed. TREND.*, p. 198 note), en parlant de ceux qui τοῖς ὀνόμασιν ἀκολουθοῦσιν, *welche dem Namen nachgehend philosophiren*, ARISTOTE ne fait pas allusion à une école spéciale; notre passage suffirait à le prouver. Mais nous savons que les disciples d'HÉRACLITE étaient connus pour leurs étymologies fantaisistes que PLATON raille dans le *Cratyle* (v. ZELLER, tr. fr., t. II, p. 196, I⁵, 749 t. a.). Il est bien possible que la première des étymologies indiquées ici ait été de leur invention. Il se pourrait même que la seconde eût été imaginée par leurs adversaires, peut-être par PLATON, pour montrer qu'en employant une pareille méthode, on peut aussi bien prouver que l'âme est du froid ou de l'eau que le contraire. Nous la retrouvons précisément dans le *Cratyle* (399 E) : τὴν τοῦ ἀναπνεῖν δύναμιν παρέχον καὶ ἀναψύχον, ἅμα δὲ ἐκλείποντος τοῦ ἀναψύχοντος τὸ σῶμα ἀπόλλυται τε καὶ τελευτᾷ · ὅθεν δὲ μοι δοκοῦσιν αὐτὸ ψυχὴν καλεῖσθαι. Cependant JAMBLIQUE (*ap. Stob.*, *Ecl.*, I, 868 Heer.) rattache cette étymologie à l'opinion orphique à laquelle ARISTOTE fait allusion ci-dessous (5, 410 b, 27 sqq.; V. *ad h. loc.*) et les Stoïciens expliquaient d'une façon analogue l'origine du mot ψυχὴ (ZELLER, III, I³, p. 197, n. 1 t. a.). — Le sens que nous avons adopté suppose un point en haut après ἀκολουθοῦσιν (TORST., BIEHL). Si l'on met la virgule après λέγοντες (BEKKER, TREND., TORST., BIEHL), la construction de la phrase (b, 27) οἱ μὲν γὰρ τὸ θερμὸν λέγοντες..... 29. καλεῖσθαι ψυχὴν, est irrégulière. NOETEL (*Zeitschr. f. d. Gym.*, 1864, p. 142) propose

soit de supprimer καλεῖσθαι ψυχὴν, soit de lire : οἱ μὲν γὰρ τὸ θερμόν (sc. τιθέασιν) ὅτι διὰ τοῦτο καὶ τὸ ζῆν ὠνόμασται, οἱ δὲ τὸ ψυχρόν, λέγοντες διὰ τὴν ἀναπνοὴν καὶ τὴν κατάψυξιν καλεῖσθαι ψυχὴν. ὅτι ist als Causalconjunktion zu nehmen, und diesem begründenden Satze entspricht denn λέγοντες κ. τ. λ. On obtient le même résultat en plaçant après τὸ θερμόν la virgule que l'on met ordinairement après λέγοντες : οἱ μὲν γὰρ τὸ θερμόν (sc. τιθέασιν), λέγοντες ὅτι διὰ τοῦτο καὶ τὸ ζῆν ὠνόμασται, οἱ δὲ τὸ ψυχρόν (sc. λέγοντες) διὰ τὴν ἀναπνοὴν... κτλ. — La conjecture de ESSEN (*D. erste Buch*, etc., p. 16) : οἱ μὲν γὰρ τὸ θερμόν λέγοντες διὰ τὴν τοῦ αἵματος ζέσιν φασὶ τὸ ζῆν ὠνομάσθαι, apporte au texte plus de modifications qu'il n'est nécessaire.

CHAPITRE III

405 b, 31. οὐ μόνον ψεῦδός ἐστι. — *Meta.*, Θ, 4, 1047 b, 12 : οὐ γὰρ δὴ ἐστὶ ταῦτό τὸ τε ψεῦδος καὶ τὸ ἀδύνατον : τὸ γὰρ σε ἐστάναι νῦν ψεῦδος μὲν, οὐκ ἀδύνατον δέ. Cf. *De caelo*, I, 12, 281 b, 2 sqq.; *An. pr.*, I, 15, 34 b, 25.

406 a, 1. ἡ δυνάμενον sc. ἡ δυνάμενον κινεῖν ἐκυτό (THEM., 26, 16). — THEMISTIUS (*ibid.*) remarque avec raison que l'opinion combattue par ARISTOTE est surtout celle de PLATON. V. *Lois* X, 896 A : ΚΑ. τὸ ἐκυτό κινεῖν φησὶ λόγον ἔχειν τὴν αὐτὴν οὐσίαν, ἥνπερ τοῦνομα, ὃ δὴ πάντες ψυχὴν προσκαγορεύομεν; — ΔΘ. φημί γε. V. *ad* I, 3, 406 b, 26 — 407 a, 2.

406 a, 3. πρότερον εἴρηται. — Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le passage auquel ce renvoi s'applique. D'après TRENDLENBURG (p. 199), il s'agirait du début du *De anima* (I, 2, 403 b, 29). Mais on ne trouve là aucune discussion dogmatique; il n'y est question que des opinions des philosophes antérieurs. BONITZ (*Ind. Ar.*, 99 a, 1), à l'opinion duquel se range BELGER (*in alt. ed. TREND.*, l. l.), désigne le chapitre 5 du VIII^e livre de la *Physique*. WALLACE (p. 210) reproduit cette indication, en mentionnant spécialement *Phys.*, VIII, 5, 257 b, 20. SPENGLER (*in app. crit. ad THEM.*, p. 26) renvoie à *Phys.*, VII, 1; VIII, 4 sqq.; HAYDUCK (*in app. crit. ad SOPHON.*, p. 16), à *Phys.*, VIII, 6, 258 b; enfin, le même auteur, dans son édition de SIMPLICIUS (*in app. crit.*, p. 34), à *Phys.*, VIII, 5 et 6, et, dans

celle de PHILOPON (*in app. crit.*, p. 96), à *Phys.*, VIII, 5, 256 b. — En réalité, la démonstration à laquelle s'applique l'allusion est tout entière contenue dans le cinquième chapitre du VIII^e livre de la *Physique*, spécialement à partir de 257 a, 31. ARISTOTE a établi, dans les chapitres précédents, que toute chose mue l'est par quelque chose, ou que tout mû suppose un moteur. Il s'applique alors à démontrer : 1^o que tout mouvement a nécessairement pour origine, soit médiatement, soit immédiatement, une chose qui se meut elle-même; 2^o (depuis 257 a, 31) que, si l'on analyse la notion de chose qui se meut elle-même (v. *ad* I, 3, 406 b, 11—15), on voit qu'un tel être se compose : d'une part, d'un mobile; d'autre part, d'un moteur immobile : (258 a, 1) τῆς ὅλης ἄρα τὸ μὲν κινήσει ἀκίνητον ὃν τὸ δὲ κινήσεται... (b, 8) συμβαίνει τὸ πρώτως κινουὲν ἐν ἅπασιν εἶναι τοῖς κινουμένοις ἀκίνητον. — L'animal étant un être qui se meut lui-même (*ibid.*, VIII, 9, 265 b, 34), se décompose en un mobile, le corps, et un moteur immobile, l'âme (*ibid.*, 4, 254 b, 15). Il est donc non seulement faux, mais radicalement impossible, en vertu de la nature même de l'âme, qu'elle puisse se mouvoir elle-même.

406 a, 4. διχῶς δὲ κινουμένου παντός. — Il ne s'agit pas ici de la distinction, dont nous avons parlé dans la note précédente, des mobiles mus par eux-mêmes, ou par un moteur interne, et des mobiles mus par autre chose qu'eux, mais de celle du mouvement propre et du mouvement par accident. Sont mues par accident les choses qui appartiennent, à titre d'attributs ou de parties, au sujet mû par soi (quelle que soit, d'ailleurs, la cause du mouvement de celui-ci). Par exemple, quand l'homme blanc se meut ou est mû, la blancheur se meut par accident. De même, quand le navire est mû, les clous ou les matelots sont mus par accident (*Phys.*, IV, 4, 211 a, 17; VI, 10, 240 b, 17; VIII, 4, 254 b, 7).

406 a, 6. οἷον πλωτῆρες. — Il ne faut pas prêter à cette comparaison plus de valeur qu'elle n'en a. ARISTOTE n'entend pas comparer l'âme aux matelots et le corps au navire; l'âme n'est pas dans le corps comme le pilote dans le navire. V. *De an.*, II, 1, 413 a, 8—9; *ALEX.*, *De an.*, 13, 9 et ci-dessous *ad loc.*

406 a, 8. δῆλον δ' ἐπὶ τῶν μορίων. — PHILOP., 97, 32 : δῆλον φησὶν ἐκ τοῦ τὰ μόρια, δι' ὧν κινεῖται καθ' αὐτὸν κινούμενος ὁ πλωτήρ,

ἀκίνητα εἶναι. On pourrait encore interpréter ce passage de la façon suivante : il y a des choses qui ne se meuvent que parce qu'elles sont contenues dans le mû; c'est ce qui est évident si l'on considère les parties d'un tout qui se meut, par exemple celles d'un animal. Cette explication trouverait à s'appuyer sur les textes de la *Physique* que nous venons d'indiquer, où les expressions κατὰ μέρος sont appliquées à ce genre de mouvements. THEMISTIUS (28, 1) et SOPHONIAS (16, 36) ont peut-être adopté ce sens. Mais il faut, en ce cas, considérer δῆλον δ' ἐπὶ τῶν μορίων comme une parenthèse.

406 a, 10. δισσωδὲς δὲ. — Il vaudrait peut-être mieux lire δισσωδὲς οὖν avec U et THEMISTIUS, ou δισ. δὴ que propose SUSEMIHL (*Jen. Liter.*, IV, 1877, p. 708; *Burs. Jahresb.*, IX, 351).

406 a, 12. καὶ μετέχει κινήσεως. — PHILOPON (98, 9) et SOPHONIAS (17, 1) pensent qu'ARISTOTE a l'intention de distinguer ici deux espèces de mouvements par soi. Certaines choses, disent-ils, ne peuvent pas ne pas se mouvoir; le mouvement leur est essentiel. Tels sont, par exemple, les astres. D'autres, tout en se mouvant par soi, ne sont pas toujours et essentiellement en mouvement; on peut dire seulement qu'elles en participent. Mais, comme le remarque TRENDELEBURG (p. 200), si cette interprétation était exacte, il faudrait, au lieu de la conjonction καὶ, une particule disjonctive comme ἢ. SUSEMIHL (*ibid.*), conjecture : καὶ οὐκ εἰ μετέχει οὐ καὶ οὐκ εἰ καθ' ἑαυτὸν μετέχει. On peut expliquer, en conservant le texte traditionnel : cherchons..... si l'âme se meut par soi, c'est-à-dire si elle participe par soi au mouvement qu'elle produit, [ou si elle n'y participe que par accident].

τεσσάρων δὲ..... 13. αὐξήσεως. — φορὰ désigne le mouvement de translation κατὰ τόπον; ἀλλοίωσις, l'altération ou mouvement κατὰ πάθος ou κατ' εἶδος; enfin φθίσις et αὐξήσις les modifications du volume κατὰ μέγεθος (*De caelo*, IV, 3, 310 a, 23; *Phys.*, VIII, 7, 260 a, 26). Dans les *Catégories* (14, 15 a, 13) et le III^e livre de la *Physique* (ch. 1 et 2), ARISTOTE ajoute la production et la destruction (v. aussi *Meta.*, Λ, 2, 1069 b, 9; N, 1, 1088 a, 31; *Mot. an.*, 5, 700 a, 26). Mais la classification qu'il indique ici paraît être celle à laquelle il s'est définitivement arrêté, car c'est seulement d'une façon provisoire (v. *Phys.*, IV, 10, 218 b, 19) que, dans le troisième livre de

la *Physique*, il considère la production et la destruction comme des mouvements. Dans le cinquième livre, il démontre que ce ne sont pas des κινήσεις au sens propre, et qu'il faut les faire rentrer sous le concept plus général de μεταβολή. En effet, la κίνησις proprement dite suppose un sujet qui persiste au milieu de ses modifications successives, tandis que, dans la γένεσις et dans la φθορά, c'est le sujet lui-même qui est produit ou détruit (*Phys.*, V, 1, 224 b, 35 sqq.); il y a passage non plus de l'être à l'être, mais de l'être au néant et réciproquement. — Dans les endroits où il donne au concept de κίνησις son extension exacte, ARISTOTE en indique ordinairement trois espèces. Cf. *De caelo*, IV, 3, 310 a, 23 : ἐπεὶ γὰρ εἰσι τρεῖς αἱ κινήσεις, ἡ μὲν κατὰ μέγεθος, ἡ δὲ κατ' εἶδος, ἡ δὲ κατὰ τόπον... (v. *Ind. Ar.*, 391 b, 34; CHAIGNET, *Ess. sur la psych. d'Ar.*, p. 212). Comme, en outre, φθίσεως ne figure pas dans la copie primitive de E, DITTENBERGER (*Götting. gelehr. Anz.*, 1863, p. 1612), — qui aurait pu invoquer le texte de SOPHONIAS (17, 11) : τριῶν δὲ οὐσῶν κινήσεων φυσικῶν, — conjecture qu'à cet endroit du *De anima*, ARISTOTE n'avait sans doute énuméré que trois espèces de mouvements : φορὰ, ἀλλοίωσις, αὐξήσις (αὐξήσις désignant la μεταβολή κατὰ τὸ ποσὸν en général, comme ci-dessous II, 4, 415 b, 24, cf. 25). Si cette conjecture est exacte, on n'aura pas le droit d'invoquer, comme le fait BONITZ, ce texte du *De anima*, en faveur de l'authenticité du passage *Cat.*, 14, 15 a, 13, où l'αὐξήσις et la φθίσις sont aussi comptées comme deux espèces de mouvements. *Ind. Ar.*, 391 b, 39 : κινήσεώς ἐστὶν εἶδη ἕξ, γένεσις, φθορά, αὐξήσις, μείωσις, ἀλλοίωσις, ἡ κατὰ τόπον μεταβολή K 14. 15 a 13 Wz, hanc computandi rationem non esse Aristotelicam iudicat Spgl Münch GA 1845 p 44, sed ex eadem computandi ratione φορὰ ἀλλοίωσις φθίσις αὐξήσις dicuntur τέσσαρες κινήσεις ψα 3.406 a 12.

406 a, 16. πᾶσαι γὰρ.... τόπων. — Tout mouvement est continu (*Phys.*, VI, 4) et, par suite, divisible, aussi bien que tout mobile. Il en résulte que tout mouvement est dans l'espace. On arrive à la même conclusion si l'on remarque que tous les mouvements, sans exception, même la production et la destruction, ont pour condition la translation (φορὰ), c'est-à-dire la κίνησις κατὰ τόπον. V. *Phys.*, VIII, 7, 260 a, 26. — SOPHONIAS (17, 15) complète ainsi l'argument : τουτῶ δ' ἐπεταὶ τὸ σῶμα εἶναι . πῶς οὖν ἀσώματος κατ' Ἀναξαγόραν καὶ Πλάτωνα ;

406 a, 16. εἰ δ' ἐστὶν..... 22. μετέχει. — Ce passage, d'après TRENDELEBURG (p. 200) et WALLACE (p. 211), ne fait que développer et compléter le précédent. Mais, dans cette hypothèse, εἰ δὲ conviendrait mieux que εἰ δέ. En outre, on ne comprend pas pourquoi ARISTOTE, dans l'exposition du même argument, répéterait des propositions à peu près identiques, comme (a, 14) εἰ δὲ κινεῖται μὴ κατὰ συμβεβηκός. et (a, 16) εἰ δ' ἐστὶν ἡ οὐσία τῆς ψυχῆς τὸ κινεῖν ἐκωστήν. Enfin, il faudrait entendre par οὐκ ἔστι τόπος αὐτῶν que la blancheur et la dimension de trois coudées ne sont pas dans l'espace, ce qui est inexact. Il nous semble, par conséquent, qu'ARISTOTE propose ici, en réalité, un argument nouveau. Ce qui empêche de l'apercevoir, c'est l'ambiguïté du mot τόπος. τόπος sert, en effet, à désigner, d'abord, le lieu en général ou l'espace. Mais il signifie aussi le lieu naturel, ou propre, d'un corps (v., entre autres passages, *Gen. et corr.*, II, 3, 330 b, 31), et c'est en ce dernier sens qu'il est employé ici. La nature étant un principe de mouvement, les corps naturels sont tous mobiles. Or, il y a deux espèces de mouvements : le circulaire et le rectiligne. Ce dernier, à son tour, se divise en deux espèces opposées : le mouvement vers le haut et le mouvement vers le bas. Le mouvement circulaire appartient au corps le plus parfait, celui dont sont formés les astres. Quant au mouvement vers le bas, il appartient à la terre ou au grave ; le mouvement vers le haut, au léger ou au feu. Mais il y a, entre le grave et le léger absolus, un grave et un léger relatifs, à savoir l'eau et l'air. Le lieu naturel d'un corps est celui vers lequel tend son mouvement naturel. C'est, pour la terre, le centre ; pour le feu, le haut et, pour les deux autres éléments, les espaces intermédiaires (*De caelo*, I, 2, 268 b, 20, 269 a, 14 ; IV, 1, 308 a, 29 ; 4, 311 b, 27 ; 312 a, 7—12 ; 5, 312 a, 22). — Il est impossible que l'âme ait un lieu naturel puisque, en dehors de ceux qu'occupent les éléments, il ne reste pas de place dans l'univers. Quel sera donc le lieu propre de l'âme (τίνα οὖν τοῦτον ; *THEM.*, 28, 19)?

406 a, 22. εἰ φύσει κινεῖται..... 27. ἀποδοῦναι. — Tout mouvement forcé suppose un mouvement naturel (v. *Phys.*, IV, 8, 215 a, 1 : πᾶσα κίνησις ἢ βία ἢ κατὰ φύσιν . ἀνάγκη δ' ἂν περὶ ἢ βίαιος, εἶναι καὶ τὴν κατὰ φύσιν ἢ μὲν γὰρ βίαιος παρὰ φύσιν ἐστίν, ἢ δὲ παρὰ φύσιν ὑστέρα τῆς κατὰ φύσιν. Cf. *De caelo*, III, 2, 300 a, 21). Mais la réciproque n'est pas absolument vraie ; tout mouvement naturel ne suppose pas un mouvement forcé. En effet, le

mouvement forcé c'est le transport du mobile dans un sens contraire à celui de son mouvement naturel, comme serait, par exemple, le transport de la terre vers le haut ou du feu vers le centre. Pour qu'un mouvement forcé soit possible, il faut donc que le mouvement naturel ait un contraire. Par exemple, le mouvement naturel de haut en bas aura pour contraire le mouvement forcé de bas en haut. Mais il y a des mouvements qui n'ont pas de contraire ; ce sont les mouvements circulaires (*De caelo*, I, 3, 270 a, 18 ; II, 3, 286 a, 3). Par suite, les êtres auxquels ce mouvement est naturel, les astres, ne sont pas susceptibles de subir un mouvement forcé. Ainsi la proposition : εἰ φύσει κινεῖται, κἂν βία κινήσῃ n'est pas vraie comme principe général. Mais, ainsi que le remarque SIMPLICIUS (35, 19), les êtres éternels seuls y font exception, et elle est vraie de toutes les choses soumises à la production et à la destruction : βία κινήσῃ . ἢ τῶν ἐν γενέσει ζώων δηλαδὴ ψυχῆ, περὶ τῆς ὁ λόγος καὶ ἡ ὑπόθεσις τῶ κινεῖσθαι κινεῖν. οὐ γὰρ καθόλου ἡξίωται....., ὅπερ ψεῦδος διὰ τὰ οὐράνια. — TRENDELEBURG (p. 201) est tenté de regarder comme suspecte l'authenticité des mots κἂν εἰ βία, καὶ φύσει. Cette proposition, dit-il, est tout à fait fautive (*falsa omnino*) et il ajoute : *Quae enim moles vi pelluntur, multum absunt, ut et natura sua moveantur.* WALLACE (p. 211) répète, en changeant seulement les termes : les corps que des forces extérieures pourraient mouvoir ne doivent pas, *ipso facto*, être mus par des forces internes. Mais il nous semble que l'objection ne porte pas. Tout mouvement, dit en effet ARISTOTE, implique une direction ; quand le mouvement est forcé, c'est que le mobile qui le subit se mouvrait, par nature, dans la direction opposée. Et cette conséquence est parfaitement légitime, parce qu'il n'y a pas dans l'univers de corps absolument inerte. Tout corps naturel a une tendance spontanée, interne, vers un but qui est pour chaque élément, ou partie d'élément, son lieu propre. Supposer un mobile qui en serait dépourvu est impossible et contradictoire. Ce serait un être naturel qui n'aurait pas de nature, puisque la nature de chacun n'est pas autre chose que ce principe interne de mouvement. — D'ailleurs, ni TRENDELEBURG, ni WALLACE n'ont compris le sens littéral de la phrase en question. ARISTOTE veut dire que les êtres qui sont doués d'un mouvement naturel peuvent aussi être mus par force et réciproquement (cf. *Phys.* et *De caelo* II, I.). Il ne dit point que toute chose mue d'un mouvement naturel soit *en même temps* mue d'un mouvement forcé, ce

que TRENDELEBURG trouve absurde, et qui l'est en effet; il ne dit pas davantage ce que comprend WALLACE: *that any movement which is caused by internal force can be also caused by external.*

406 a, 25. καὶ ἡρεμεῖ ἐν τούτῳ βίᾳ. — V. *De caelo*, III, 2, 300 a, 28: καὶ γὰρ ἡρεμεῖν ἀναγκαστὸν ἢ βίᾳ ἢ κατὰ φύσιν· βίᾳ δὲ μένει οὐ καὶ φέρεται βίᾳ, καὶ κατὰ φύσιν οὐ κατὰ φύσιν.

406 a, 26. ποῖαι δὲ βίαιοι..... 27. ἀποδοῦναι. — Le mouvement forcé est, par définition, celui qui imprime au mobile une direction opposée à celle de sa tendance naturelle ou interne: παρὰ τὴν ὀρμὴν καὶ τὴν προαίρεσιν (*Meta.*, Δ, 5, 1015 a, 27). Cette tendance interne, qui est la nature de l'être inanimé et l'âme de l'animal, n'est pas susceptible de subir un mouvement forcé. C'est seulement l'ensemble, le σύνολον dont elle est la forme, qui peut subir un tel mouvement. V. *ad II*, 1, 412 b, 5—6.

406 a, 27. πλάττειν. — πλάσμα = *hypothèse imaginaire*. ARISTOTE (*Meta.*, M, 7, 1082 b, 3), définit ce terme de la façon suivante: λέγω δὲ πλασματώδες τὸ πρὸς ὑπόθεσιν βεβιασμένον. Et ALEXANDRE (*ad loc.*, 737, 8 Bon., 759, 12 Hayd.) explique ainsi ces expressions: si l'on dit que l'homme est ovipare parce qu'il vole, la conséquence sera légitime. Mais l'hypothèse dont l'oviparité de l'homme est la conséquence, à savoir qu'il vole, sera βεβιασμένη, c'est-à-dire impossible et fautive. Le πλάσμα est donc une hypothèse que l'on ne peut poser sans faire violence à la vérité ou à l'évidence.

ἔτι δ' εἰ..... 30. τῶν μεταξὺ. — V. *ad I*, 3, 406 a, 16—22.

406 a, 30. περὶ τῶν μεταξὺ. — WALLACE traduit: *of the intermediate elements*. Il nous semble que τὰ μεταξὺ désigne plutôt les lieux intermédiaires, puisque le λόγος consiste précisément à conclure de la direction de l'âme vers tel lieu, qu'elle est formée de tel élément. V., d'ailleurs, *De caelo*, IV, 4, 312 a, 7: οἱ τόποι δύο, τὸ μέσον καὶ τὸ ἔσχατον. ἔστι δὲ ὅτι καὶ τὸ μεταξὺ τούτων..... διὰ τοῦτο ἔστι τι καὶ ἄλλο βαρὺ καὶ κοῦφον, οἷον ὕδωρ καὶ ἀήρ.

ἔτι δ' ἐπεὶ..... b, 5. τῶν ζώων. — BONITZ (*art. cit.*,

Hermes, t. VII, 1873, p. 422 sqq.) fait, à propos de ce morceau, les remarques suivantes:

La première partie de ce passage est suffisamment claire. Elle signifie que, si l'on admet que l'âme se meut, il est raisonnable de la supposer animée de mouvements du même genre que ceux qu'elle imprime au corps, et que, par suite, on pourra conclure du genre des mouvements dont le corps est animé, à celui du mouvement que l'âme elle-même exécute. Or le corps se meut dans l'espace, φορᾶ. Mais comment faut-il expliquer la suite du texte: ὥστε καὶ ἡ ψυχὴ..... μεθισταμένη? Étant données les deux prémisses: Les mouvements de l'âme sont de même espèce que ceux du corps; les mouvements du corps sont des mouvements locaux, — la seule conclusion possible est celle-ci: par suite, les mouvements de l'âme seront des mouvements locaux. Cette conclusion peut-elle être exprimée par les mots en question? TRENDELEBURG l'admet et il explique: μεταβάλλοι ἂν i. e. τόπον. Mais, bien que μεταβάλλειν soit quelquefois employé par ARISTOTE pour désigner le mouvement local (*Ind. Ar.*, 458 b, 50—54), il a ordinairement un sens beaucoup plus général, plus général même que celui de κινεῖσθαι (v. *ad I*, 3, 406 a, 12—13), et il est peu vraisemblable qu'ARISTOTE eût négligé de marquer par un terme précis ce qui est, en somme, l'essentiel de sa conclusion. On pourrait être tenté de penser que ce sont les mots κατὰ τὸ σῶμα qui ajoutent à μεταβάλλοι la détermination nécessaire pour désigner le mouvement local. Ces mots seraient susceptibles de deux interprétations; ils pourraient signifier soit: les mouvements de l'âme sont, d'une manière générale, de même espèce que ceux du corps; — c'est-à-dire des mouvements de translation, — soit: les mouvements de l'âme correspondent, dans le détail, à chacun des mouvements du corps. Mais ni l'une ni l'autre de ces interprétations ne paraît acceptable. La seconde serait, en effet, en désaccord avec la proposition qui la précède: τὸ δὲ σῶμα κινεῖται φορᾶ. Car cette proposition nous conduit seulement à conclure que l'âme se meut aussi φορᾶ, et non à une détermination spéciale de chacun des mouvements de l'âme, en particulier. En outre, cette conclusion, ainsi comprise, ne justifierait pas la remarque suivante: ἐξεληθοῦσαν εἰσιέναι πάλιν etc. Mais, si l'on adopte la première interprétation (de sorte que l'âme se mouvrait du même genre de mouvement que le corps), la conclusion ne sera que la répétition pure et simple de l'une des prémisses (ἡ ψυχὴ καὶ αὐτὴ τὰύτην τὴν κίνησιν κινεῖται,

ἐν τῷ σώματι). Les mots précédents (κινεῖσθαι φορᾶ) annoncent, au contraire, une détermination précise du genre de mouvement qui, dans l'hypothèse, appartiendrait à l'âme. Il semble, par conséquent, qu'il faudrait, au lieu de κατὰ τὸ σῶμα, lire κατὰ τόπον (v. *Ind. Ar.*, 458 a, 42 sqq.). Sans doute, cette leçon ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun manuscrit, mais THEMISTIUS et PHILOPON paraissent l'avoir suivie. Le premier dit, en effet (29, 15) : τὸ δὲ σῶμα κινεῖται κατὰ τόπον, ὥστε καὶ ἡ ψυχὴ κατὰ τόπον.... κτλ. (cf. 30, 13; 30, 15; 30, 18); et le second : ὥστε καὶ αὐτὴ κινηθήσεται κατὰ τόπον (PHILOP., 107, 20). — Ainsi, dans l'hypothèse contestée, le mouvement de l'âme serait le mouvement local, c'est-à-dire, soit que son ensemble changerait de place, soit que, l'ensemble restant immobile, ses parties seraient en mouvement, comme cela a lieu, par exemple, dans le mouvement circulaire. Telle est l'explication que donne CONRAD GESNER des mots : ἡ ὅλη ἢ κατὰ μέρη μεθισταμένη. TRENDELEBURG (p. 203) la rejette : *Minime, neque enim ad motus genus pertinet. Haec potius est sententia : Sequeretur animam, vel omnem, vel ejus inter se facultates tanquam partes locum mutare.* Mais on n'aperçoit pas pourquoi ARISTOTE introduirait ici les facultés de l'âme, ni ce qui, dans ses prémisses, pourrait l'autoriser à le faire. Il semble tout naturel, au contraire, qu'après avoir montré que, dans l'hypothèse qu'il combat, c'est le mouvement local qui appartient à l'âme, il indique les deux formes que ce mouvement peut recevoir. — Pour la seconde partie de ce passage, E donne le texte suivant : εἰ δὲ τοῦτ' ἐνδέχεται, καὶ ἐξελοῦσαν εἰσιέναι πάλιν ἐνδέχοιτ' ἄν. BEKKER, TRENDELEBURG et TORSTRIK adoptent ce texte. Au contraire, les mss. SWX ont seulement : εἰ δὲ τοῦτο, ἐνδέχοιτο καὶ ἐξελοῦσαν εἰσιέναι πάλιν. Cette dernière leçon (où il faut, sans doute, remplacer ἐνδέχοιτο par ἐνδέχοιτ' ἄν, comme le conjecture, avec raison, TORSTRIK, p. 119) paraît préférable. En effet, par l'argument précédent, ARISTOTE a voulu démontrer, non pas seulement qu'il est possible, d'après l'hypothèse, que l'âme se meuve dans l'espace, mais que c'est là une conséquence nécessaire de cette hypothèse. Ce point établi, il en résulte que, dans la théorie discutée, l'âme est, dans une certaine mesure, quelque chose d'indépendant du corps (SOPHON., 18, 23 : εἰ γὰρ μή τινα ζωτικὴ δυνάμει τῆ παρούσῃ τῆς ψυχῆς τὸ σῶμα συνέχεται, ἀλλὰ μόνον ὡς ὥσει καὶ μοχλεῖται τινὲ κινεῖ, οὐδὲν κωλύει ταῦτα γίνεσθαι) et que, par suite, cette théorie a pour conséquence possible, la séparation de l'âme d'avec le corps et sa rentrée dans celui-ci. Ni THEMISTIUS, ni SIMPLICIUS, ni PHILOPON ne pré-

sentent comme hypothétique le premier point, à savoir que la doctrine visée conduise à attribuer à l'âme la locomotion. Cf. THEM., 29, 16 : ὥστε καὶ ἡ ψυχὴ κατὰ τόπον ἦτοι γε ὅλη ἢ κατὰ μέρη μεθισταμένη. τοῦτο δὲ ἔπεται καὶ ἐξελοῦσαν εἰσιέναι πάλιν, τοῦτο δὲ τὸ ἀνίστασθαι τὰ τεθνεῶτα τῶν ζώων. — Les derniers mots τοῦτο δ' ἔπειτ' ἄν τὸ ἀνίστασθαι τὰ τεθνεῶτα τῶν ζώων sont considérés par TRENDELEBURG comme une interpolation : *Verba non temere ea suspicione absolvenda sunt, proficisci a manu christiani lectoris carnis resurrectionem ex Aristotelis propositionibus cupide concludentis. Adeo verba Christianum saeculum sapiunt. Fortasse ex ipsis commentatoribus, sui temporis placita respicientibus, redundarunt* (p. 202). Mais il faut avouer que le lecteur chrétien aurait été singulièrement mal avisé de présenter la résurrection de la chair comme résultant précisément de l'opinion combattue. Il est plus probable que c'est ARISTOTE lui-même qui a tiré cette conséquence pour montrer, suivant son habitude, que l'opinion qu'il voulait réfuter conduisait à des conclusions contraires à l'expérience. Rapprocher les paroles de Praxaspe à Cambyse dans HÉRODOTE (III, 62) : Si les morts désormais reviennent (εἰ μὲν νυν οἱ τεθνεῶτες ἀνεστᾶσι), attends-toi à voir revenir le Mède Astyage; si les choses vont comme par le passé (εἰ δ' ἔστι ὡσπερ πρὸ τοῦ), rien de fâcheux contre toi ne se produira de son fait.

Bien que la plupart de ces considérations nous paraissent fondées, nous n'avons pas modifié le texte des manuscrits, dont l'explication ne nous semble pas radicalement impossible. Il faut, pensons-nous, prendre, comme le fait SIMPLICIUS (37, 4), κατὰ τὸ σῶμα dans le sens de καθάπερ σῶμα et chercher dans les mots ἡ ὅλη ἢ κατὰ μέρη μεθισταμένη la détermination qu'il faut ajouter à μεταβάλλοι pour désigner le mouvement local : L'âme, cause des mouvements du corps, doit se mouvoir du même genre de mouvement que lui. Or le corps se meut dans l'espace; donc l'âme doit, comme le corps, se mouvoir ἡ ὅλη ἢ κατὰ μέρη μεθισταμένη (cf. *Ind. Ar.*, 449 b, 12 : μεθιστάναι..... 1. *proprie de mutato loco*). Quant aux expressions εἰ δὲ τοῦτ' ἐνδέχεται, on peut les comprendre ainsi : si l'on admet que cela est possible (comme nous venons de montrer qu'on doit nécessairement le faire quand on croit que l'âme se meut)..... etc.

406 a, 32. ἀντιστρέψασιν. — Lorsque deux propositions expriment, l'une une cause, l'autre son effet, on peut, ou bien conclure de la première à la seconde, ce qui est la méthode

normale et syllogistique, ou bien conclure de la seconde à la première, ou de l'effet à la cause, ce qui est quelquefois avantageux, l'effet étant, souvent, plus clair et plus connu pour nous. C'est ainsi que, du fait que les planètes ne scintillent pas (effet de leur proximité), on peut conclure qu'elles sont près (*An. post.*, I, 13, 78 a, 26 : ἄλλον δὲ — *sc.* τρόπον γίνεται ὁ συλλογισμὸς — εἰ δὲ ἀμέσων μὲν, ἀλλὰ μὴ διὰ τοῦ αἰτίου ἀλλὰ τῶν ἀντιστροφόντων διὰ τοῦ γνωριμωτέρου). De même ici, on conclurait des effets, les mouvements du corps, à la cause supposée, les mouvements de l'âme.

406 b, 5. τὴν δὲ κατὰ συμβεβηκός... **11.** εἴπερ κινεῖται. — Ce passage, d'après THEMISTIUS, aurait pour but de prévenir une objection. On pourrait dire, en effet, que ce n'est pas toujours par accident que l'âme est mue, comme le voudrait ARISTOTE. Les mouvements accidentels pour elle seraient seulement les déplacements qu'elle imprime au corps, et qu'elle se trouve partager. Ce qui prouve bien qu'ils sont accidentels pour l'âme, c'est, dirait-on, qu'ils peuvent être communiqués à l'animal et, par suite, à l'âme, même par un agent extérieur (THEM., 31, 2 : ἀλλ' ἴσως τὰς μὲν σωματικὰς ταύτας κινήσεις διὰ τοῦτο τὴν ψυχὴν κατὰ συμβεβηκός ἐροῦσι κινεῖσθαι... ταύτας γὰρ καὶ ὑπ' ἄλλου κινεῖσθαι αὐτὴν οὐδὲν κωλύει · καὶ γὰρ ὠθυμένου βίβου τοῦ ζώου συναπολαύειν ἀνάγκη τὴν ψυχὴν... κτλ.). Cependant, ajouterait-on, il est d'autres mouvements qui sont plus particuliers à l'âme, et qui lui appartiennent par soi (THEM., à la suite du texte cité : ἀλλὰ τὰς τῆς ψυχῆς κινήσεις καὶ ὡς ψυχῆς ταύτας ἐροῦσιν αὐτὴν ὑπ' αὐτῆς κινεῖσθαι καὶ ταύτας εἶναι ἐκ τῆς οὐσίας τῆς ψυχῆς, ἃς οὐχ οἷόν τε αὐτὴν ὑπ' ἄλλου κινεῖσθαι, ὡς τῆς ἐνδοθεν φύσεως ἐξηρημένως). Mais, répond ARISTOTE, les mouvements que l'on pourrait prétendre propres à l'âme, par exemple la sensation, le désir, ou même la pensée (THEM., 31, 15 : αἱ διανοήσεις... εἴπερ οὐδέποτε ἄνευ φαντασίας) sont provoqués en elle (si l'on admet qu'elle puisse se mouvoir), par le sensible. — Il faut reconnaître que, si tel est le sens de ce passage, les expressions d'ARISTOTE sont singulièrement insuffisantes, et qu'il a sous-entendu des parties essentielles de l'argumentation. L'interprétation suivante, que propose WALLACE (p. 212), nous paraît plus conforme au texte : on pourrait renoncer à soutenir que l'âme se meut elle-même et maintenir, néanmoins, qu'elle est mobile. En effet, dirait-on, des mouvements accidentels peuvent lui être communiqués, même par autre chose qu'elle, comme,

par exemple, dans le cas où l'animal est poussé par une impulsion extérieure. Mais alors, faut-il répondre, on renoncerait à l'hypothèse du mouvement essentiel de l'âme. Car, si elle n'est mobile que par autre chose, elle n'est pas mobile par soi. De plus, l'opération que les partisans du mouvement essentiel de l'âme pourraient le plus naturellement considérer comme un tel mouvement, la sensation, est provoquée par le sensible et accompagnée d'un mouvement corporel. Par suite, même quand elle sent, on ne peut pas dire que l'âme se mette en mouvement d'elle-même, ni même qu'elle soit mue par soi.

406 b, 9. τὸ καθ' αὐτὸ ἀγαθὸν ἢ δι' αὐτό,.. — Ce qui est bon pour soi (δι' αὐτό) c'est la fin dernière ou le souverain bien. Mais il y a des choses qui, tout en étant bonnes comme éléments ou conditions du souverain bien, ont aussi, par soi, prises en elles-mêmes (καθ' αὐτά) et indépendamment de la fin supérieure qu'elles permettent d'atteindre, une certaine valeur. Telles sont la prudence, la vision etc. *Eth. Nic.*, I, 4, 1096 b, 16 : καθ' αὐτὰ δὲ ποῖα θεῖη τις ἄν (*sc.* ἀγαθὰ); ἢ ὅσα καὶ μονούμενα διώκεται, οἷον τὸ φρονεῖν καὶ ὄρᾶν καὶ ἡδοναί τινες καὶ τιμαί; ταῦτα γὰρ εἰ καὶ δι' ἄλλο τι διώκομεν, ὁμοῦς τῶν καθ' αὐτὰ ἀγαθῶν θεῖη τις ἄν.

406 b, 10. ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν. — D'après ARISTOTE, dans la sensation, pas plus que dans la marche, l'âme n'est mue par soi. La sensation, comme la marche, est un mouvement de l'animal, c'est-à-dire de l'ensemble constitué par l'âme et le corps, mouvement qui appartient par soi à cet ensemble, mais qui n'appartient que par accident soit à sa forme, soit à sa matière. *De Somno*, I, 454 a, 7 : ἐπεὶ δ' οὔτε τῆς ψυχῆς ἴδιον τὸ αἰσθάνεσθαι οὔτε τοῦ σώματος..., φανερόν ὡς οὔτε τῆς ψυχῆς τὸ πάθος ἴδιον, οὔτ' ἄψυχον σῶμα δυνατόν αἰσθάνεσθαι. *V. ad II*, 5, 417 a, 9-14.

406 b, 11. ἀλλὰ μὴν... **15.** αὐτῆς καθ' αὐτήν. — Tout mouvement est une modification du mobile, soit en qualité (altération), soit en quantité (accroissement et diminution), soit dans le lieu (translation). Ce dernier genre de mouvement, n'atteignant pas les déterminations internes de la chose, est celui qui modifie le moins profondément sa nature (*Phys.*, VIII, 7, 261 a, 20 : ἥμισυ τῆς οὐσίας ἐξίσταται τὸ κινούμενον τῶν κινήσεων ἐν τῷ φέρεσθαι). Quant au changement qui modifie, non plus le lieu, le volume ou les qualités accidentelles de la

chose, mais son essence, ce n'est pas, à proprement parler, un mouvement qu'il faut l'appeler. Car, en pareil cas, le sujet même du mouvement ne subsiste pas; il y a production ou destruction (v. *ad I*, 3, 406 a, 12—13). Si donc l'âme se meut elle-même en tant qu'âme, elle sera, à chaque instant, produite et détruite. — On pourrait objecter que l'animal est un être qui se meut lui-même, sans que, pour cela, il soit produit ou détruit. Il faut répondre que ce n'est pas l'essence même de l'animal qui est mue. Il y a en lui un moteur immobile, qui est précisément sa forme essentielle ou son âme (v. *ad I*, 3, 406 a, 3). — Pourquoi, dirait-on encore, n'en serait-il pas de même pour l'âme, et pourquoi n'y distinguerait-on pas un moteur immobile et un mobile? Mais, d'abord, ce serait déjà reconnaître dans l'âme un élément immobile. En outre, ce serait intercaler, entre l'âme motrice et le corps mù, une âme motrice-mobile dont l'intervention n'est nullement nécessaire. En effet, le moteur immobile et le mù sont les éléments suffisants d'une chose qui se meut elle-même, comme l'animal. Dans la *Physique* (VIII, 5, 258 a, 5—18), après avoir prouvé par l'absurde qu'une chose qui se meut elle-même se compose d'une chose mue et d'un moteur immobile, ARISTOTELE établit directement la même conclusion par l'argument suivant : « Puisque toute chose meut, soit en étant mue elle-même par « une autre, soit en étant immobile, et puisque ce qui est mù « ou bien meut, à son tour, [autre chose,] ou bien ne meut « rien, il est nécessaire que ce qui se meut soi-même soit « composé d'une chose immobile et mouvante, et d'une autre « chose mue et qui n'en meut pas nécessairement une autre, « mais qui peut, soit le faire, soit ne pas le faire (*ἢ ἄρα ἢ ἄρα*). « Soient, en effet, A un moteur immobile, B une chose mue « par A et mouvant, à son tour, Γ, lequel est mù par B, mais « ne meut rien. — Il se peut, d'ailleurs, que le mouvement « parvienne à Γ par un plus grand nombre d'intermédiaires, « mais [nous] supposons [, comme nous pouvons le faire sans « que la conclusion s'en ressente,] qu'il se transmet par un « seul [intermédiaire]. — Cet ensemble ABΓ constitue une « chose qui se meut elle-même. Mais, si l'on enlève Γ, AB « continuera à se mouvoir soi-même, A étant le moteur et B le « mù, tandis que Γ [ainsi isolé,] ne se mouvra pas lui-même « et ne sera absolument pas mù. BΓ ne saurait, non plus, « séparé de A, se mouvoir soi-même, car B ne meut que parce « qu'il est mù par autre chose.... Par conséquent, c'est à AB

« seul qu'appartient la propriété de se mouvoir soi-même. Une « chose qui se meut elle-même se compose donc d'un moteur « immobile et d'une chose mue, qui peut ou non mouvoir à « son tour. » Cf. SIMPL., *ad loc.*, 1243, 1 sqq.; 20 sqq. — V., pour l'ensemble de l'argument, ALEX., *ἀπ. κ. λύσ.*, II, 2, 46, 22.

406 b, 11. ἀλλὰ μὴν. — *Ind. Ar.*, 33 b, 26 : ἀλλὰ μὴν *admodum frequens apud Ar.,... ad significandum argumentationis progressum.*

406 b, 13. ἔκστασις. — Cf. *Phys.*, IV, 13, 222 b, 16 : μεταβολὴ δὲ πᾶσα φύσει ἐκστατικόν.

ἢ κινεῖται. — ALEX., *l. l.*, 47, 22 : πᾶν τὸ κατὰ τι κινούμενόν τε καὶ μεταβάλλον ἐξίσταται τοῦ καθὼ κινεῖται.

406 b, 16. ὡς αὐτὴ κινεῖται, *sc.* κατὰ τόπον. — THEM., 34, 25 : οἱ κινούμενην κατὰ τόπον τὴν ψυχὴν κινεῖν τὸ σῶμα ἀποφαινόμενοι.

406 b, 17. Φιλίππῳ. — PHILIPPE, fils d'ARISTOPHANE (*Sch. PLAT.*, p. 331 Bekk., et d'autres *ap. MEINEKE, Frg. comic. græc.*, I, 340 sqq.). ATHÉNÉE et d'autres (v. MEIN., *l. l.*) indiquent les titres de quelques-unes de ses comédies. Il semble résulter du texte de THEMISTIUS (34, 27) que Dédale figurait comme personnage dans l'une d'elles : φησὶ γὰρ ὁ Δαίδαλος παρ' αὐτῷ (*sc.* Φιλίππῳ)... κτλ.

406 b, 19. ἄργυρον χυτόν. — SIMPL., 39, 23 : τὸν χυτὸν ἄργυρον τὸν ὑδράργυρον φασὶ δηλοῦν. Les deux termes ne sont pourtant pas absolument synonymes. V. IDEL., *Meteor.*, II, 500 *in f.*

406 b, 21. διὰ τὸ πεφυμέναι. — Il ne faut pas conclure de ces expressions qu'ARISTOTELE a attribué aux atomes de DÉMOCRITE un mouvement naturel ou essentiel. S'il est naturel aux atomes psychiques de n'être jamais en repos, c'est uniquement parce que leur forme sphérique les rend éminemment propres à être mus. V. *ad I*, 2, 404 a, 7; 10.

406 b, 25. προαιρέσεώς τινος καὶ νοήσεως. — *Eth. Nic.*, VII, 6, 1148 a, 9 : παρὰ τὴν προαίρεσιν καὶ τὴν διάνοισιν. *Phys.*, II, 5, 197 a, 7 : ἢ γὰρ προαίρεσις οὐκ ἄνευ διανοίας. *Mot. An.*, 6, 700 b,

17 : ὁρῶμεν δὲ τὰ κινουῦντα τὸ ζῷον διάνοιαν καὶ φαντασίαν καὶ προαίρεσιν καὶ βούλησιν καὶ ἐπιθυμίαν. Il faut donc prendre ici νόησις dans le sens large de διάνοια plutôt que dans son acception étroite. TREND., p. 206 : *Hac quidem ratione hoc loco additur « καὶ νοήσις » , quae, magis communi, quam suprema illa vi intellegitur, qua in summa veritate invenienda versatur. V. ad III, 9, 432 a, 48; 10, 433 a, 23.*

Le mouvement que le corps reçoit de l'âme ne peut pas être une impulsion extérieure et mécanique; car une telle impulsion supposerait, entre l'âme et le corps, un contact, puisque l'action et la passion physiques sont impossibles sans contact (*Phys.*, III, 1, 201 a, 24; *Gen. et corr.*, I, 6, 322 b, 21; *Gen. an.*, II, 1, 734 a, 3; *Phys.*, VII, 2, déb.; *Gen. et corr.*, I, 9, 327 a, 2). Mais, entre l'âme et le corps, il n'y a pas de contact possible, si ce n'est en un sens tout métaphorique (*Gen. et corr.*, I, 6, 323 a, 20 sqq.; 7, 324 b, 14; *SIMPL.*, *Phys.*, 1243, 35). C'est que le contact exige la séparation et la distinction actuelles du touchant et du touché : συμφοῦς μὲν οὖν ἕκαστον καὶ ἐν ὄν ἀπαθές (*Gen. et corr.*, I, 9, 327 a, 1; *Meta.*, Δ, 4, 1014 b, 22; K, 1, 1046 a, 28; *Phys.*, IV, 5, 243 a, 9; V, 3, 227 b, 6 sqq.; a, 25; VIII, 4, 255 a, 13 : ἡ γὰρ ἐν καὶ συνεχὲς μὴ ἀφῆ τὰύτη ἀπαθές). Or l'âme et le corps ne sont pas deux substances distinctes; ils ne sont rien l'un indépendamment de l'autre. L'âme est inséparable du corps, comme la forme de la matière, et, réciproquement, séparé de l'âme, le corps n'est plus qu'une masse informe qui n'a de commun que le nom avec sa nature primitive (v. *ad I*, 2, 402 a, 6; II, 1, 412 b, 20; 21). On ne doit même pas se demander comment l'âme et le corps sont unis, car ils ne sont rien en dehors de cette union (v. *ad II*, 1, 412 b, 6—9; *THEM.*, *ad loc.*, 77, 17). De plus, il ne peut y avoir action et passion réciproques de l'âme et du corps. Il faudrait, en effet, pour cela, que ce fussent deux substances ayant même matière, car, quand il s'agit de choses qui n'ont pas la même matière, l'agent ne subit aucune réaction de la part du patient (*Gen. et corr.*, I, 6, 323 a, 24; 7, 324 a, 34; *Gen. an.*, IV, 3, 768 b, 15). L'âme n'est pas mue et ne meut pas par contact, pas plus qu'elle ne tisse ou ne bâtit (*De an.*, I, 4, 408 b, 1—15). Elle ne fait, d'ailleurs, en cela, que participer aux caractères communs à toute forme (v. *ad III*, 4, 429 b, 10). Ce sont, dit ALEXANDRE (*De an.*, 21, 23), seulement les choses qui poussent, tirent, font tourner ou transportent qui meuvent par contact. L'âme meut comme forme, elle ne se meut pas par soi. Disons-nous

que l'âme meut le corps par le désir (ὄρεξις) et la représentation (φαντασία — v. *Mot. an.*, 7, 701 a, 33; *De an.*, III, 10, *praes.* 433 a, 17 sqq.; b, 27 : ὅλως μὲν οὖν, ὡσπερ εἴρηται, ἡ ὄρεκτικὸν τὸ ζῷον, τὰύτη ἑαυτοῦ κινητικόν · ὄρεκτικὸν δὲ οὐκ ἄνευ φαντασίας)? Mais il faut s'entendre sur ce point. Le désir et la représentation sont déjà, en effet, des affections communes à l'âme et au corps, des mouvements de l'animal dans son ensemble (*De an.*, III, 10, 433 b, 15; b, 28; *Mot. an.*, 6, 700 b, 35; *ad I*, 1, 403 a, 16 sqq.). Ou plutôt même, à prendre les choses à la rigueur, le désir n'est pas une affection commune à l'âme et au corps, pas plus que le mouvement. De même que l'âme ne partage pas le mouvement du corps, si ce n'est par accident, de même elle n'est pas affectée par le désir. C'est l'animal qui se meut ou qui désire, ce n'est pas son âme. On ne peut donc pas dire, comme le fait THEMISTIUS (35, 1), que le corps obéit au choix et au jugement de l'âme (προελομένης μόνον καὶ κρινάσης εὐθὺς ὑπερετίεται τὸ σῶμα). En réalité, l'âme meut le corps exactement comme le premier moteur meut le monde; il n'y a de différence que dans l'éternité du mouvement causé par celui-ci (v. *Mot. an.*, 6, 700 b, 29; *ad III*, 10, 433 b, 15—16). Ce qui meut l'animal, ce n'est pas la forme qu'il possède, c'est la forme parfaite et achevée qu'il devrait posséder pour réaliser pleinement son essence; c'est, en un mot, le désirable. De même, ce qui meut la terre ou le feu c'est leur lieu naturel, en qui seul ils arrivent à être pleinement ce qu'ils tendent à être. Mais, de même aussi que les éléments restent en repos quand ils ont atteint ce lieu, ainsi l'animal qui aurait atteint sa forme parfaite resterait immobile. L'âme qui le meut n'est pas celle qui est réalisée en lui, c'est celle qui le sera après que le mouvement aura été accompli (v. *ad I*, 3, 407 b, 17—26; 4, 407 b, 32). A la question de savoir pourquoi l'animal se meut ainsi, il n'y a rien à répondre, sinon que c'est précisément parce qu'il est tel animal. Sa nature consiste dans sa tendance à se mouvoir spontanément de cette façon, comme celle de la terre consiste dans la pesanteur (ALEX., *De an.*, 7, 14 sqq.). La terre est pesante, l'animal se meut vers sa forme, sont des propositions immédiates dont, par suite, il n'y a pas de démonstration possible. De même qu'on ne peut distinguer que par abstraction la pesanteur mouvante de la terre mue, de même on ne peut séparer le corps organisé de la tendance spontanée qui le porte vers sa forme. Tout est tendance et désir dans les choses, et l'être

qui peut être dit agir sur un autre est seulement celui qui lui sert de fin, c'est-à-dire dans lequel on peut trouver de quoi rendre raison a priori de ce qui se passe dans cet autre. S'il paraît y avoir une certaine contingence dans les mouvements de l'homme et des animaux, s'ils sont capables d'en choisir la direction (προαίρεσις = βουλευτική ὄρεξις τῶν ἐφ' ἡμῶν, *Eth. Nic.*, III, 5, 1113 a, 10 et *sxp.*; *Ind. Ar.*, 633 b, 45), cela tient plutôt à une imperfection qu'à une supériorité de leur nature; car, chez les êtres animés les plus parfaits, les astres, nous retrouvons la même détermination que dans les éléments. V. ALEX., *De An.*, lib. alt., 171, 25 sqq.; ad III, 10, *prxs.* 433 b, 15.

406 b, 26. ὁ Τίμαιος. — Il ne s'agit pas, comme le pense THEMISTIUS (35, 15: Ἀριστοτέλης δὲ οὐ πρὸς Πλάτωνά φησιν ἀντιλέγειν, ἀλλὰ πρὸς Τίμαιον), du Pythagoricien TIMÉE de Locres dont le prétendu traité *περὶ ψυχῆς κόσμου* (publié par J. DE GELDER, 1836) est certainement apocryphe (v. ZELLER, tr. fr., t. I, p. 291, 1^e, 291 t. a.), mais du *Timée* de PLATON. Dans le chapitre 2 du *De sensu*, nous trouvons (437 b, 15) la même référence (ὡσπερ ὁ Τίμαιος λέγει) précédée quelques lignes plus haut (b, 11) de celle-ci : καὶ ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται.

406 b, 27. τῷ γὰρ κινεῖσθαι..... 407 a, 2. κινήσεις. — Voici le passage du *Timée* (34 C sqq.) auquel ARISTOTE fait allusion : « De l'essence indivisible et toujours la même, et de « l'essence corporelle divisible et qui naît toujours (Dieu) forma, « pour constituer l'âme par leur mélange, une troisième espèce « d'essence intermédiaire, qu'il composa aussi de la nature du « Même et de celle de l'Autre, et qu'il plaça ainsi entre l'essence « indivisible et l'essence corporelle et divisible. Et prenant ces « trois espèces d'essences, il les mélangea toutes en une seule « espèce, forçant violemment la nature de l'Autre à s'unir avec « celle du Même. Et mêlant ces deux natures avec l'essence, « et des trois choses en ayant fait une seule, il divisa encore « ce tout en autant de parties qu'il convenait, de sorte que « chacune de ces parties offrit un mélange du Même, de l'Autre « et de l'essence. » — Nous avons suivi la traduction de TH. H. MARTIN en la modifiant seulement pour la phrase : τῆς τε ταύτου φύσεως αὐτῆς καὶ τῆς τοῦ ἑτέρου. Il faut, en effet, semble-t-il, accentuer la distinction que PLATON établit entre l'Indivisible et le Divisible, d'une part, et le Même et l'Autre, d'autre part. Bien que ces deux couples de termes soient connexes, ils ne

coïncident pas. Car il y a du Même et de l'Autre à la fois dans l'Indivisible et dans le Divisible, dans l'Idée et dans le sensible (*Tim.*, 37 A sqq.; *Soph.*, 255 C sqq.). L'âme participe de l'ἀμέριστον par son aptitude à concevoir l'Idée; du μεριστόν, par sa faculté de connaître le sensible. Enfin, le ταῦτόν et le ἄλλοτερον représentent respectivement sa capacité d'apercevoir, d'une part, l'identique, d'autre part, le différent, à la fois dans les Idées et dans le sensible. Cf. ZELLER, II, 1^e, p. 769, n. 3 t. a.

« Voici comment il opéra cette division : D'abord il sépara « du tout une partie; puis une autre double de la première; « une troisième valant une fois et demi la seconde et trois fois « la première; une quatrième double de la seconde; une cin- « quième triple de la troisième; une sixième valant huit fois « la première; une septième valant la première vingt-sept « fois. » — La série ainsi déterminée est représentée par les nombres.

1. 2. 3. 4. 9. 8. 27.

Nous pouvons répartir ces nombres en deux progressions géométriques dont la première (A) aura pour raison 2, et la seconde (B), 3.

$$A) \div 1:2:4:8$$

$$B) \div 1:3:9:27$$

« Ensuite, il remplit les intervalles de la série des doubles et de celle des triples en retranchant encore du tout des parties, et en les plaçant dans ces intervalles, de sorte qu'il y eût, dans chacun d'eux, deux moyennes, dont l'une surpassait le premier extrême de l'intervalle et était surpassée par le second d'une même fraction de chacun d'eux..... »

Dans une progression géométrique, dont le premier terme est a et la raison q , le second terme sera aq , le troisième aq^2 , le quatrième aq^3 , le $n^{\text{ième}}$ aq^{n-1} . Nous avons à trouver une moyenne x , qui surpasses l'un quelconque des termes de la progression d'une certaine fraction (dont nous représenterons le dénominateur par y) de ce terme,

$$x = aq^{n-1} + \frac{aq^{n-1}}{y}$$

et qui soit surpassée par le terme suivant d'une même fraction de celui-ci :

$$x = aq^n - \frac{aq^n}{y}$$

Nous avons donc par comparaison :

$$\begin{aligned} q^{n-1} + \frac{q^{n-1}}{y} &= q^n - \frac{q^n}{y} \\ \frac{q^{n-1}}{y} + \frac{q^n}{y} &= q^n - q^{n-1} \\ q^{n-1} + q^n &= (q^n - q^{n-1}) y \\ y &= \frac{q^{n-1} + q^n}{q^n - q^{n-1}} = \frac{q^{n-1}(1+q)}{q^{n-1}(q-1)} = \frac{q+1}{q-1} \end{aligned}$$

Dans la progression A, dont la raison est 2, $y = \frac{2+1}{2-1} = 3$.

Dans la progression B, dont la raison est 3, $y = \frac{3+1}{3-1} = 2$.

Nous avons donc à ajouter, après chaque terme de la progression A, un moyen qui le surpasse de $\frac{1}{3}$ et, après chaque terme de la progression B, un moyen qui le surpasse de $\frac{1}{2}$.

Ces deux progressions deviennent alors :

$$A) 1 \cdot \frac{4}{3} \cdot 2 \cdot \frac{8}{3} \cdot 4 \cdot \frac{16}{3} \cdot 8.$$

$$B) 1 \cdot \frac{3}{2} \cdot 3 \cdot \frac{9}{2} \cdot 9 \cdot \frac{27}{2} \cdot 27.$$

« Et l'autre surpassait autant en nombre un des extrêmes qu'elle-même était surpassée par l'autre. » — Pour trouver cette seconde série de nombres intercalaires, il suffit, évidemment, d'ajouter à chaque terme antécédent la moitié de la différence qui le sépare du suivant. Les séries A et B sont alors ainsi complétées. (Nous indiquons au-dessus de chaque série les fractions par lesquelles il faut multiplier chaque terme pour obtenir le suivant) :

$$A) 1 \cdot \frac{\frac{4}{3}}{\frac{4}{3}} \cdot \frac{\frac{9}{3}}{\frac{9}{3}} \cdot 2 \cdot \frac{\frac{4}{3}}{\frac{4}{3}} \cdot \frac{\frac{9}{3}}{\frac{9}{3}} \cdot 3 \cdot \frac{\frac{4}{3}}{\frac{4}{3}} \cdot \frac{\frac{9}{3}}{\frac{9}{3}} \cdot 4 \cdot \frac{\frac{16}{8}}{\frac{16}{8}} \cdot \frac{\frac{9}{3}}{\frac{9}{3}} \cdot 6 \cdot 8.$$

$$B) 1 \cdot \frac{\frac{3}{2}}{\frac{3}{2}} \cdot \frac{\frac{4}{3}}{\frac{4}{3}} \cdot 2 \cdot \frac{\frac{5}{2}}{\frac{5}{2}} \cdot \frac{\frac{3}{2}}{\frac{3}{2}} \cdot 3 \cdot \frac{\frac{4}{3}}{\frac{4}{3}} \cdot \frac{\frac{3}{2}}{\frac{3}{2}} \cdot 6 \cdot \frac{\frac{9}{3}}{\frac{9}{3}} \cdot \frac{\frac{4}{3}}{\frac{4}{3}} \cdot 9 \cdot \frac{\frac{27}{3}}{\frac{27}{3}} \cdot \frac{\frac{4}{3}}{\frac{4}{3}} \cdot 18 \cdot 27.$$

« Et comme des intervalles tels que chaque nombre valut le précédent multiplié par un plus un demi, [soit $\frac{3}{2}$,] ou un plus un tiers, [soit $\frac{4}{3}$,] ou un plus un huitième, [soit $\frac{9}{8}$,] « résultèrent de cette interposition de moyennes dans les inter-

« valles précédents, il remplit chaque intervalle d'un plus un tiers [$\frac{4}{3}$] par des intervalles d'un plus un huitième [$\frac{9}{8}$].... » En faisant l'opération indiquée, on trouve qu'il faut deux nouveaux termes pour ramener chaque intervalle de $\frac{4}{3}$ à des intervalles de $\frac{9}{8}$. Ce sont, dans la série A :

$$\begin{aligned} 1^\circ & \text{ entre } 1 \text{ et } \frac{4}{3}, \frac{9}{8} \text{ et } \frac{81}{64} & 4^\circ & \text{ entre } 3 \text{ et } 4, \frac{27}{8} \text{ et } \frac{243}{64} \\ 2^\circ & \text{ » } \frac{3}{2} \text{ et } 2, \frac{27}{16} \text{ et } \frac{243}{128} & 5^\circ & \text{ » } 4 \text{ et } \frac{16}{3}, \frac{36}{8} \text{ et } \frac{81}{16} \\ 3^\circ & \text{ » } 2 \text{ et } \frac{8}{3}, \frac{9}{4} \text{ et } \frac{81}{32} & 6^\circ & \text{ » } 6 \text{ et } 8, \frac{27}{4} \text{ et } \frac{243}{32}. \end{aligned}$$

Dans la série B :

$$\begin{aligned} 1^\circ & \text{ entre } \frac{3}{2} \text{ et } 2, \frac{27}{16} \text{ et } \frac{243}{128}. \\ 2^\circ & \text{ » } \frac{9}{2} \text{ et } 6, \frac{81}{16} \text{ et } \frac{729}{128}. \\ 3^\circ & \text{ » } \frac{27}{2} \text{ et } 18, \frac{243}{16} \text{ et } \frac{2187}{128}. \end{aligned}$$

« Laissant de chacun des premiers une petite partie, de sorte que l'intervalle de chaque partie offrit, entre les deux « nombres consécutifs, un rapport dont les termes fussent 243 « et 256. » — Si l'on considère, en effet, le second de chacun des deux nombres que nous avons à intercaler dans les séries, nous verrons qu'il faut le multiplier par $\frac{256}{243}$ pour obtenir le nombre consécutif, ce qui revient à dire qu'il est à ce nombre ce que 243 est à 256.

Pour la série A :

$$\begin{aligned} \frac{81/64}{4/3} &= \frac{243}{256} & \frac{243/128}{2} &= \frac{243}{256} & \frac{81/32}{8/3} &= \frac{243}{256} \\ \frac{243/64}{4} &= \frac{243}{256} & \frac{81/16}{16/3} &= \frac{243}{256} & \frac{243/32}{8} &= \frac{243}{256} \end{aligned}$$

Pour la série B :

$$\begin{aligned} \frac{243/128}{2} &= \frac{243}{256} & \frac{729/128}{6} &= \frac{729}{768} = \frac{243}{256} \\ \frac{2187/128}{18} &= \frac{2187}{2304} = \frac{243}{256} \end{aligned}$$

« Et le mélange d'où il retranchait ces parties se trouva alors « complètement employé. »

Voici les deux séries complètes :

$$\begin{aligned}
 & \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \\
 \text{A) } & 1 \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{81}{64} \cdot \frac{4}{3} \cdot \frac{3}{2} \cdot \frac{27}{16} \cdot \frac{243}{128} \cdot 2 \cdot \frac{9}{4} \cdot \frac{81}{32} \cdot \frac{8}{3} \cdot 3 \cdot \frac{27}{8} \cdot \frac{243}{64} \cdot \\
 & \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \\
 & 4 \cdot \frac{36}{8} \cdot \frac{81}{16} \cdot \frac{16}{13} \cdot 6 \cdot \frac{27}{4} \cdot \frac{243}{32} \cdot 8. \\
 \\
 & \frac{3}{2} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \cdot \frac{3}{2} \cdot \frac{3}{2} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{256}{243} \cdot \frac{3}{2} \cdot \frac{3}{2} \cdot \frac{9}{8} \cdot \frac{9}{8} \\
 \text{B) } & 1 \cdot \frac{3}{2} \cdot \frac{27}{16} \cdot \frac{243}{128} \cdot 2 \cdot 3 \cdot \frac{9}{2} \cdot \frac{81}{16} \cdot \frac{729}{128} \cdot 6 \cdot 9 \cdot \frac{27}{2} \cdot \frac{243}{16} \cdot \\
 & \frac{256}{243} \cdot \frac{3}{2} \\
 & \frac{2187}{128} \cdot 18 \cdot 27.
 \end{aligned}$$

On voit que, dans la première série, la raison est constamment soit $\frac{9}{8}$, soit $\frac{256}{243}$. Dans la seconde, elle est tantôt $\frac{9}{8}$, tantôt $\frac{256}{243}$, tantôt aussi $\frac{3}{2}$. Mais cette dernière se ramène aux précédentes, car :

$$\frac{3}{2} = \frac{9}{8} \times \frac{9}{8} \times \frac{9}{8} \times \frac{256}{243}$$

Or, ces proportions sont précisément celles qui déterminent les intervalles des sons. En effet, les sons produits par les huit cordes de l'octacorde sont entre eux dans les rapports suivants :

ὕπατη	} $\frac{256}{243}$
παρυπάτη	
λιγανός	
μέση	
παραμέση	
τρίτη	
παρανήτη	
νήτη	

V. notamment PHILOLAÛS, frg. 2 Mull. Cf. RITT. et PRELL., t. 56, n. C : ἀρμονίας δὲ μέγεθος ἐντι συλλαβά (quarte) καὶ δι' ὄξειαν (quinte) τὸ δὲ δι' ὄξειαν μεῖζον τὰς συλλαβὰς ἐπογδόφ (8 : 9). ἐντι :

γὰρ ἀπὸ ὑπάτας ἐπὶ μέσων συλλαβά, ἀπὸ δὲ μέσων ἐπὶ νεάταν δι' ὄξειαν..... οὕτως ἀρμονία πέντε ἐπόγδοα καὶ δύο διέσεις..... (διέσεις = 243 : 256, v. ZELLER, II, 1⁴, p. 777, n. 1 t. a.).

« Ce mélange étant donc ainsi disposé, il le coupa en deux « suivant toute la longueur, croisa les deux parties en appli- « quant l'une sur le milieu de l'autre en la forme d'un X, puis « il les courba en cercle, unissant les extrémités de chacune, « et les appliquant sur les extrémités de l'autre, au point « opposé à leur intersection; il les enveloppa toutes deux dans « un mouvement de rotation uniforme et sans déplacement, « et fit que l'un des cercles fût intérieur et l'autre extérieur. « Il appela le mouvement extérieur mouvement de la nature « du Même, et le mouvement intérieur, mouvement de la « nature de l'Autre... » — Le cercle du mouvement du même c'est l'équateur, suivant lequel s'opère le mouvement diurne du ciel autour de son axe; le cercle de la nature de l'autre est l'écliptique, suivant lequel ont lieu les mouvements particuliers du soleil et des planètes. L'angle que font les deux cercles correspond à l'inclinaison du plan de l'écliptique sur celui de l'équateur. Le cercle du même est extérieur : C'est ainsi, dit MARTIN (*Ét. sur le Timée*, t. II, p. 40), que, dans la sphère armillaire, on a coutume de faire l'équateur extérieur, l'écliptique intérieur.

« Mais il donna le pouvoir à la révolution de la nature du « même et de l'invariable; car il la laissa une et non divisée, « tandis qu'il opéra six divisions dans la révolution intérieure, « et forma ainsi sept cercles inégaux, dont les uns suivent la « progression des doubles, les autres celles des triples.... » — La progression des doubles est 1 : 2 : 4 : 8; celle des triples 1 : 3 : 9 : 27. La série des sept cercles correspond, par conséquent, à celle des nombres : 1. 2. 3. 4. 8. 9. 27. C'est-à-dire que le Soleil, Vénus, Mercure, Mars, Jupiter et Saturne sont respectivement 2, 3, 4, 8, 9 et 27 fois plus éloignés de la terre que la lune (v. ZELLER, *l. l.*; *Tim.*, 38 C; *Rép.*, X, 617 A sqq.; *Epinom.*, 986—987).

Il est clair qu'il ne faut pas prendre à la lettre le passage du *Timée* que nous venons de citer. Ce n'est qu'en un sens tout métaphorique que PLATON peut parler de l'âme du monde comme d'une sorte de « mélange chimique » (ZELLER, *ibid.*, p. 771) étendu et divisé dans l'espace, et traité comme une matière ce qu'il considère comme immatériel. Il faut donc voir dans cette exposition une allégorie mythique et l'inter-

prêter en conséquence. — Il est hors de doute que PLATON a considéré le cosmos comme un être vivant, et qu'il lui a attribué l'âme la plus parfaite et la plus intelligente. Cette conviction résultait pour lui, d'une part, de ses considérations touchant les rapports de l'âme et du corps en général, d'autre part, de ses vues sur la nature et l'esprit humain. Dieu a créé le monde le plus parfait possible, et cette perfection doit appartenir à l'univers qui comprend en lui toutes les essences mortelles et immortelles (*Tim.*, 30 A; C sqq.; 37 A; 92 *in f.*), à un plus haut degré qu'à n'importe quelle de ses parties. Or, ce qui est doué d'intelligence est toujours plus parfait que ce qui en est dépourvu, et l'intelligence ne peut résider dans un être que par la présence, en lui, d'une âme. Le monde, le plus parfait de tous les êtres, doit donc posséder l'intelligence la plus parfaite et, par suite, l'âme la plus parfaite. — En outre, tout ce qui est mû par autre chose suppose un moteur qui se meut lui-même; tout ce qui est corporel est mû par autre chose, l'âme, au contraire, est le mouvement se mouvant lui-même (*Lois*, X, 896 A : τὴν δυναμένην αὐτὴν αὐτὴν κινεῖν κίνησις. V. *ad* I, 3, 406 a, 1). L'âme est, par conséquent, antérieure au corps et les affections de l'âme : la raison, l'art, l'opinion droite, la mémoire etc., sont antérieures aux affections du corps : longueur, largeur etc. Dans le monde, comme dans l'individu, l'âme est le principe premier et dominateur; le corps lui est postérieur et subordonné (*Lois*, X, 891 E—896 E; *Phèdre*, 245 C; *Tim.*, 34 C). Si l'on considère, d'ailleurs, l'économie de l'univers, l'adaptation des moyens aux fins qui s'y manifeste, et l'admirable régularité des mouvements des astres, on ne pourra pas mettre en doute que la raison et la sagesse ne le régissent. Mais où cette raison pourrait-elle résider si ce n'est dans l'âme du monde (*Phil.*, 30 A; 28 D; *Tim.*, 46 D; *Lois*, X, 897 B)? Enfin, l'existence de l'esprit humain prouve l'existence de celle-ci; car il n'y aurait pas d'âme en nous, s'il n'y en avait pas dans l'univers. Notre âme doit dériver d'une âme cosmique comme notre corps dérive du corps du monde. Et, de même que les éléments, dans l'univers, sont incomparablement plus purs et plus parfaits que dans notre corps, de même l'âme du monde surpasse la nôtre en beauté et en perfection (*Phil.*, 29 A sqq.). En un mot, l'âme du monde est nécessaire, parce que c'est seulement par son intermédiaire que la raison peut se communiquer au monde des corps; elle est le terme moyen indis-

pensable entre l'Idée et le phénomène. Comme telle, d'une part, elle constitue le principe de tous les mouvements réguliers et de tous les phénomènes qui en dérivent; d'autre part, elle est la source de toute vie spirituelle et, en particulier, de toute science. Telles sont les idées qui dominent la description que fait PLATON de l'âme du monde. Elle est composée de l'essence divisible et de l'essence indivisible, c'est-à-dire qu'elle réunit en elle les attributs de l'Idée et ceux du phénomène sensible. Ce n'est pas qu'elle contienne les Idées et les choses sensibles elles-mêmes, mais elle en renferme la substance ou les éléments : le νοητὸν et l'αἰσθητὸν ὄρον ou les γενικὰ στοιχεία τοῦ ὄντος, suivant les expressions de SIMPLICIUS (28, 1). Elle est incorporelle comme l'Idée; elle s'oppose à la multiplicité indéfinie et au devenir incessant des phénomènes, comme le principe permanent qui y introduit l'unité et la loi. Mais elle n'est pas, comme l'Idée, en dehors de cette multiplicité. En tant qu'âme d'un corps, en tant que cause première du mouvement, elle n'est soustraite ni au mouvement, ni à l'espace. — Le Même et l'Autre, qui contribuent à former la substance de l'âme, correspondent à l'uniformité et à la diversité du mouvement des corps célestes, et, dans la connaissance, aux opérations par lesquelles l'âme saisit soit la différence, soit la ressemblance. Dans les révolutions de la sphère des fixes et dans la connaissance rationnelle, c'est le principe du Même qui prédomine; dans les mouvements des planètes et dans la connaissance sensible, c'est l'Autre. La division de l'ensemble de la substance de l'âme suivant les rapports qui régissent les systèmes harmonique et astronomique, signifie que l'âme renferme primitivement, en elle-même, toute proportion et toute mesure. Elle est nombre et accord, et c'est d'elle qu'émanent toutes les déterminations numériques et toute l'harmonie qui se manifestent dans le monde. Car, pour PLATON comme pour les Pythagoriciens, c'est principalement dans l'harmonie musicale et dans le système des corps célestes que se révèlent les nombres invisibles et leurs accords (*Rép.*, VII, 527 D; 529 C; 530 D; *Tim.*, 47 A). A ce point de vue, le concept de l'âme du monde a la même compréhension que celui auquel PLATON, dans le *Philèbe*, donne le nom de limite, πέρας. — A la limite appartient tout ce qui est nombre et mesure (*Phil.*, 25 A); et les principes mathématiques occupent précisément la situation intermédiaire que le *Timée* assigne à l'âme du monde (ARIST., *Meta.*, A, 6, 987 b, 14 *et seq.*). Ce sont les sciences mathéma-

tiques qui, d'après PLATON, constituent la transition entre la perception sensible et la contemplation de l'Idée. — Le concept de l'âme du monde et celui du *πέραις* ne sont pourtant pas identiques. Celui de l'âme du monde, qui a pour origine la considération du mouvement et de la vie, représente primitivement les forces efficientes de l'univers conçues à l'image de l'âme humaine : le principe mathématique correspond aux déterminations formelles des choses, suivant le nombre et la mesure. Mais, comme les Idées platoniciennes sont, à la fois, les suprêmes causes formelles et les suprêmes causes efficientes, et qu'une exposition inadéquate peut seule distinguer les deux choses, de même l'âme du monde coïncide avec le principe mathématique. Sans être fondé à affirmer que PLATON a expressément identifié l'une et l'autre, et tout en reconnaissant que le problème de trouver un intermédiaire entre l'Idée et le phénomène est envisagé, dans la théorie de l'âme du monde et dans celle de la limite, sous deux aspects différents, on n'en est pas moins obligé d'admettre que les deux concepts ont, au fond, la même signification, et occupent la même place dans le système. Dans les formes mathématiques, l'unité de l'Idée se divise, sans doute, déjà, en une pluralité (*Meta.*, l. l., b, 16), mais ces formes ne sont pas soumises aux vicissitudes des choses sensibles. Pareillement, l'âme est immanente au corps et à ses mouvements, mais elle-même n'est pas corporelle (*Soph.*, 246 E sqq.; *Phédon*, 79 A sqq.; *Tim.*, 36 E et *sæp.*). Tandis que tout ce qui est corporel est mû par autre chose, l'âme est mue par elle-même et meut tout le reste. Quoique distincte de l'Idée, elle est, de toutes choses, ce qui s'en rapproche le plus (*Phédon*, l. l.; *Rép.*, X, 611 D). Nous devrions même, semble-t-il, aller plus loin et déclarer que l'âme du monde et les formes mathématiques sont, en tant que principe moteur et déterminations formelles du monde matériel, l'Idée elle-même. Car, puisque la matière, comme telle, est un non-être, ce qu'il y a de réel dans l'âme ne peut être que l'Idée. Mais les raisons qui avaient conduit PLATON à séparer l'Idée du phénomène, l'obligeaient aussi à distinguer l'âme de l'Idée. L'âme est dérivée, tandis que l'Idée est primitive; l'âme est engendrée, l'Idée est éternelle; l'âme est particulière, l'Idée est un universel; l'Idée, enfin, est la réalité absolue, tandis que l'âme ne fait que participer à la réalité. De même que les Idées sont les unes en dehors des autres, quoique, à la rigueur, les moins élevées soient contenues dans les plus hautes, et toutes

dans l'Idée suprême; de même aussi que le monde sensible existe à part des Idées, bien que tout ce qu'il y a en lui de réalité leur soit immanent, de même l'âme est distincte, à la fois, de l'Idée et du phénomène, et les formes mathématiques ont aussi leur place à côté d'elle, bien que, cependant, elle renferme toutes les proportions mathématiques.

L'activité de l'âme consiste, d'une part, dans le mouvement, d'autre part, dans la pensée. En se mouvant elle-même, elle meut aussi le corps (v. ci-dessus et *Phédon*, 245 C). L'âme, dit le *Phédon*, prend soin (*ἐπιμελεῖται*) de l'inanimé, elle gouverne (*διοικεῖ*) et dirige le monde (246 B); elle est répandue partout, du centre à la périphérie de l'univers (*Tim.*, 34 B; 36 B—E), dont elle forme l'enveloppe extérieure. Ce qui signifie, sans doute, que l'âme est la cause de la répartition et des mouvements de la matière dans les sphères célestes, et que l'ordre et les révolutions des astres en manifestent l'harmonie et la vie. D'après le *Timée* (37 A sqq.), l'intelligence de l'âme du monde dépend de la façon dont elle est constituée et dont elle se meut. En raison de sa composition, parce qu'en outre elle est divisée et unie avec proportion, et, enfin, parce qu'elle tourne toujours sur elle-même, lorsqu'elle rencontre dans sa course quelque objet divisible ou indivisible, elle dit à l'ensemble de sa substance (*λέγει κινουμένη διὰ πάσης ἑαυτῆς*), par rapport à quoi cet objet est le même, par rapport à quoi il diffère, si et comment il se rattache à l'être ou au devenir. Cette parole, portée sans voix et sans aucun son au sein de ce qui se meut soi-même, y engendre le savoir. Lorsque c'est la sensibilité qui est ainsi atteinte par l'objet, et que le signal émane du cercle de l'Autre, les connaissances produites sont des opinions et des croyances droites. Si, au contraire, c'est le cercle du Même qui se fait entendre à l'âme, ce sont la science et la connaissance intellectuelle qui en résultent. — Il est difficile de savoir, et PLATON lui-même aurait peut-être été en peine de démêler, ce qu'il y a de mythique dans cette exposition, de ce qu'il faut prendre à la lettre. Il a certainement conçu l'âme du monde comme analogue à l'âme humaine, bien qu'il ne se soit peut-être jamais demandé dans quelle mesure la personnalité, la volonté et la conscience pouvaient lui appartenir. On comprend à peine comment l'activité intellectuelle de cette âme coïncide avec les révolutions célestes, et pourquoi la raison et la science sont assignées à la sphère des fixes, tandis que l'opinion appartient à celles des planètes. Il semble, par suite, qu'il ne faut

pas prendre ces propositions dans leur sens littéral. Mais il n'en reste pas moins vrai que PLATON a dû établir entre l'intelligence et le mouvement de l'âme un certain rapport, sans parvenir, du reste, à le déterminer exactement. D'autres philosophes, avant lui, avaient également rapproché le mouvement et la connaissance (par exemple ANAXAGORE et DIOGÈNE. V. *ad I*, 2, 405 a, 14; 25), et la comparaison que PLATON institue ailleurs entre l'un et l'autre, montre qu'il les considérait comme régis par des lois analogues (*Tim.*, 34 A; *Lois*, X, 898 A). On peut en dire autant de la division mathématique de l'âme. PLATON doit avoir admis, d'une manière générale, une analogie et une parenté entre le nombre et la science, de même qu'il représentait par des nombres les divers degrés du savoir. La multiplicité indéfinie devient connaissable, — comme PHILOLAÛS l'avait déjà enseigné, — quand elle est ramenée par le nombre et la mesure à des proportions définies. En somme, PLATON dérive l'intelligence de l'âme du monde, de la distribution harmonieuse de ses parties et aussi de sa composition et de ses mouvements, et à cela se réduit, sans doute, ce que l'on peut regarder comme le fond dogmatique de son exposition. — Les considérations qui précèdent sont empruntées, en majeure partie, à ZELLER, II, 1⁴, pp. 768-789 t. a.

406 b, 28. συμπεπλέχθαι. — Cf. *Tim.*, 36 E : ἡ δ' (sc. ψυχῆ) ἐκ μέσου πρὸς τὸν ἔσχατον οὐρανὸν πάντῃ διαπλακεῖσα, κύκλω τε αὐτὸν ἔξωθεν περικαλύψασα... κτλ.

ἐκ τῶν στοιχείων. — C'est-à-dire du Divisible et de l'Indivisible, du Même et de l'Autre, qui sont les principes ou éléments des choses.

406 b, 32. ἐκ τοῦ ἑνός, sc. ἐκ τοῦ ἑνός κύκλου (THEM., 36, 25; SOPHON., 19, 23).

407 a, 5. οὐ γὰρ δὴ οἶόν γ' ἡ αἰσθητικῆ. — En effet, l'âme sensitive et l'âme appetitive sont créées postérieurement à l'âme du monde : ταύτας γὰρ ὕστερον οἱ δεῦτεροι θεοὶ προσηφαίνουσι τῇ ψυχῇ ἐπὶ τῶν ζώων τῶν μερικῶν (THEM., 37, 11). En outre, ce n'est pas le mouvement circulaire qui est celui de la sensation et du désir, mais ils se portent, comme en ligne droite, vers leurs objets : καὶ γὰρ ἡ αἴσθησις ὡσπερ καθ' εὐθεῖαν ἐπὶ τὰ ἔξω, καὶ παρα-

πλησίως ἡ ὄρεξις (ID., 37, 14. De même SOPHON., 20, 30). Cf. *Tim.*, 43 E—44 C.

407 a, 6. ὁ δὲ νοῦς..... 7. νόησις. — Tout ce qui est vrai de l'intellection l'est aussi de l'intellect, puisque l'intellection est son acte et que, pris en lui-même et indépendamment de celle-ci, il n'est que pure puissance : δυνάμει πῶς ἐστὶ τὰ νοητὰ ὁ νοῦς, ἀλλ' ἐντελεχεῖα οὐδέν, πρὶν ἂν νοῆ (*De An.*, III, 4, 429 b, 30; V. *ad loc.*).

407 a, 8. ταῦτα δὲ τῷ ἐφεξῆς ἐν..... 9. μέγεθος. — SIMPLICIUS (42, 13) et les autres commentateurs (THEM., 37, 26; PHILOP., 126, 10; SOPHON., 21, 2) montrent que, dans le raisonnement, la consécution des divers concepts qui se succèdent ne forme pas une grandeur continue, mais une série analogue au nombre : ἡ δὲ λογικὴ ἡμῶν γνῶσις καθ' ὅρους ἀεὶ βαίνει, τὰ τε μέρη τῶν προτάσεων σκοπούσα καὶ τὴν ὅλην συλλαμβάνουσα πρότασιν, καὶ τὸν ὅλον συναيروῦσα συλλογισμὸν, καὶ μεταβαίνουσα οὐ κατὰ τὴν μεγεθικὴν ἢ συνεχῆ διαστάσιν, ἀλλὰ μᾶλλον ὡς οἱ ἀριθμοῦντες ἐκ μονάδος εἰς μονάδα ἐτέραν (SIMPL., l. l.). Il faut ajouter que les diverses parties que le concept réunit dans son unité ne sont pas juxtaposées les unes en dehors des autres, comme celles de l'étendue; il y a compénétration des unes par les autres. Autrement dit, elles sont subordonnées, tandis que les parties de l'étendue sont coordonnées. Par suite, il y a entre elles de l'antérieur et du postérieur (v. *ad I*, 1, 402 b, 5—8), c'est-à-dire que la suppression des unes entraîne celle des autres et non réciproquement, ce qui n'a pas lieu pour les parties de l'étendue (*Meta.*, Z, 10, 1035 b, 4 : ὅσα μὲν γὰρ τοῦ λόγου μέρη καὶ εἰς ἃ διαιρεῖται ὁ λόγος, ταῦτα πρότερα, ἢ πάντα ἢ ἕνια . ὁ δὲ τῆς ὀρθῆς λόγος οὐ διαιρεῖται εἰς ὀξεῖας λόγον, ἀλλὰ τῆς ὀξεῖας εἰς ὀρθὴν . χρῆται γὰρ ὁ ὀριζόμενος τὴν ὀξεῖαν τῇ ὀρθῇ. *Cat.*, 13, 15 a, 4 : τὰ δὲ γένη τῶν εἰδῶν ἀεὶ πρότερα . οὐ γὰρ ἀντιστρέφει κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν, οἷον ἐνύδρου μὲν ὄντος ἐστὶ ζῆον, ζῆου δὲ ὄντος οὐκ ἀνάγκη ἐνυδρον εἶναι). A ce point de vue, les divers éléments du concept forment une série qui ressemble plutôt à celle des nombres qu'à celle des parties d'une grandeur continue. Il y a, en effet, subordination des nombres postérieurs aux nombres antérieurs : δυοῖν μὲν γὰρ ὄντων ἀκολουθεῖ εὐθὺς τὸ ἐν εἶναι, ἑνὸς δὲ ὄντος οὐκ ἀναγκαῖον δύο εἶναι (*Cat.*, 12, 14 a, 31).

407 a, 9. οὐδ' ὁ νοῦς οὕτω συνεχῆς,..... 10. συνεχῆς. —

TREND., p. 209 : *Mera in his est repetitio, si οὕτω ad τὸ μέγεθος pertinet* : « mens non ad magnitudinis modum continua. » *Quid enim, si ita est, novi habet illud ἢ οὐχ ὡς μέγεθος? Quare interpretatione succurrendum est, ita quidem, ut ad Timaei rationem referatur « non ita esse continuam, quemadmodum e Timaei sententia necesse sit. »* — La répétition que constate TRENDelenburg ne nous paraît pas aussi oiseuse qu'il le pense. Nous ne trouvons rien de choquant dans le rapprochement de ces deux propositions : L'intellect n'est donc pas continu comme la grandeur ; il faut admettre, par suite, ou bien qu'il est indivisible, ou bien que, *s'il est continu*, ce n'est pas de la même façon que la grandeur. Ce que les mots ἢ οὐχ ὡς μέγεθος τῆς συνεχῆς ajoutent de nouveau, c'est précisément la remarque : *si l'intellect est divisible*, ce sera donc d'une autre façon que la grandeur. Il n'y a là aucune répétition inutile et il n'y a lieu, ni de modifier l'interprétation traditionnelle (THEM., 38, 5 ; SIMPL., 42, 26 ; PHILOP., 126, 10 ; SOPHON., 20, 36), ni, à plus forte raison, de suspecter la correction du texte (BIEHL *in app. crit. ad loc.*) ou d'y apporter des modifications (ESSEN, *D. erste Buch etc.*, p. 18).

407 a, 9. ἀλλ' ἦτοι ἀμερῆς.... — Nous avons dit qu'on pouvait comparer à une série numérique la consécution des éléments d'un concept dans lequel on peut distinguer des caractères génériques et des caractères spécifiques, une matière et une forme. Mais il est des notions simples, dans lesquelles cette distinction est impossible. Pures formes sans matière, genres derniers n'ayant pas eux-mêmes de genre, elles sont appréhendées par l'intellect, en une intuition indivisible comme elles. *Meta.*, Z, 7, 1037 a, 33 sqq. ; *De an.*, III, 6, 430 b, 27 ; *An. post.*, I, 2, 72 a, 6 ; 3, 72 b, 18 *et seq.* ; V. *ad I*, 4, 402 b, 16—403 a, 2 ; II, 2, 413 a, 11—12 ; III, 4, 429 b, 11—12 ; 6, 430 b, 6—20. — THEM., 38, 4 : ὁ νοῦς..... ἦτοι παντάπασιν ἀμερῆς, ὡσπερ ἔχει ὁ τῶν πρώτων ὄρων, ἢ οὐχ ὡς μέγεθος.... κτλ.

407 a, 10. πῶς γὰρ δὴ..... 19. περιστῶ ; — THEM., 38, 9 : « Comment donc l'intellect peut-il penser, s'il est une grandeur et, surtout, si, comme le dit le *Timée*, l'âme et l'intellect ont besoin [pour penser,] de la proximité et du contact avec l'objet pensé? Ou bien, en effet, l'intellect pensera l'objet tout entier en le touchant par chacune de ses parties ; ou bien il ne le pensera pas par chacune de ses parties, mais par l'en-

« semble de la circonférence de son cercle ; ou bien, enfin, ses parties penseront les parties de l'objet, et l'ensemble son ensemble. Mais, s'il pense l'ensemble de l'objet par chacune de ses parties, comme ces parties sont des points ou des grandeurs (si, du moins, il convient d'appeler les points des parties), si c'est par chaque point, les points étant en nombre infini, il est évident qu'il ne les parcourra jamais [et, par suite, il en résultera cette conséquence absurde que l'ensemble de l'intellect ne pensera jamais, mais qu'une partie seulement y parviendra : οὐδέποτε καθ' ἑλὸν ἑαυτὸν ὁ νοῦς νοήσει, ἀλλὰ τὸ αὐτὸ νοητὸν τὸ μὲν τι αὐτοῦ τοῦ νοῦ νοήσει, τὸ δὲ οὐ νοήσει (SOPHON., 21, 30 ; de même SIMPL., 43, 27)] ; si c'est par des grandeurs, il est évident qu'il pensera les mêmes objets plusieurs fois ou, même, un nombre infini de fois [πολλάκις μὲν, εἰ ὀρισμένα τὰ μεγέθη, εἰς ἃ ἡ διαίρεσις εἶη, ἀπειράκις δέ, εἰ ἀόριστα, τῷ αἰεὶ τὸ δεύτερον τοῦ πρὸ ἑαυτοῦ ἡμισυ φέρε ἢ τρίτον λαμβάνεσθαι (SIMPL., 43, 33)]. Et, cependant, il suffit qu'il le pense une seule fois. Ce qu'il faut, en effet, ce n'est pas qu'il pense plusieurs fois la même chose, mais la vérité est aussi bien dans un acte unique de pensée (*diff.* SIMPL., 44, 2 : φαίνεται γὰρ καὶ ἅπαξ ἐνδεχόμενον, ὅταν ἅμα τῷ νοῦσι τι εὐθέως ἐπ' ἄλλο μεταβαίνωμεν). Si l'on prétend qu'il suffit qu'une partie de l'intellect touche l'objet, à quoi sert-il, alors, qu'il se meuve ou même, absolument, qu'il ait une grandeur? Car ce à quoi la grandeur ne sert pas à réaliser sa nature, cela est inétendu par soi, lors même que ce serait divisible par accident. En effet, la blancheur d'une coudée n'est pas plus la blancheur que celle d'un pied.... (39, 8) Si l'on dit que le cercle ne pense pas par chacune de ses parties, mais par son ensemble, [nous demanderons] encore, à quoi peut servir le contact des parties, et comment l'ensemble constitué par des parties qui ne pensent pas pourra penser?.... Enfin si, pour échapper à ces difficultés, on déclare que les parties de l'objet sont pensées par les parties de l'intellect, et l'ensemble par son ensemble, [nous demanderons] comment les indivisibles seront connus, puisque, parmi les objets de l'intellect, beaucoup sont indivisibles. Pourquoi, d'ailleurs, nous attacher à de vaines subtilités? Dans l'hypothèse, en effet, où l'intellect serait une grandeur, et où l'intellection aurait lieu par un attouchement et un contact, il ne pourrait penser son objet, ni en le touchant en un point, ni en s'y appliquant suivant une grandeur. En les touchant en un point, en effet, il ne pourra saisir les

« choses divisibles, car il est impossible que l'indivisible « s'adapte au divisible et, d'autre part, si c'est suivant une « grandeur que le contact doit avoir lieu, comment saisira-t-il « l'indivisible? Or il est manifeste que l'intellect fait les deux « choses, et qu'il pense aussi bien les indivisibles que le « divisible. »

407 a, 10. πῶς γὰρ δὴ... 11. αὐτοῦ; — La leçon de BEKKER et de la plupart des manuscrits (μέγεθος ὧν ὀψοῦν τῶν μορίων τῶν αὐτοῦ;) est à peu près inintelligible, à moins que l'on n'ajoute, comme le propose SUSEMIHL (*Jen. Liter.*, IV, 1877, p. 708, *Burs. Jahresb.*, IX, 351) à la suite de TORSTRIK (qui écrit ὧν; πότερον καθ' ἕλον θιγῶν... κτλ., et non ὧν πότερον... κτλ., suivant l'indication erronée de BIEHL, *in app. crit. ad loc.*, dont SUSEMIHL, *Œcon.*, p. 84, paraît admettre l'exactitude), un point d'interrogation après ὧν. BIEHL écrit, d'après la copie primitive de E : ὧν; πότερον ὀψοῦν μορίων τῶν αὐτοῦ; Mais, pourvu qu'on mette un point d'interrogation après ὧν, le texte de TRENDELEBURG : ὧν πότερον καθόλου ἢ ὀψοῦν τῶν μορίων τῶν αὐτοῦ paraît être, à très peu de chose près, celui que SIMPLICIUS et SOPHONIAS (21, 7) ont eu sous les yeux. Nous l'avons adopté, en remplaçant καθόλου par καθ' ἕλον d'après SIMPLICIUS (42, 36), et αὐτοῦ par αὐτοῦ (SIMPL., *l. l.*, PHILOP., 127, 12; SOPHON., *l. l.*).

407 a, 11. μορίων δ' ἦτοι. — Nous adoptons, avec BIEHL, la conjecture de SUSEMIHL (*Jen. Liter.*, *Burs. Jahresb.*, *ll. l.*) μορίων δ' ἦτοι pour μορίων δ' ἦτοι qu'ont tous les manuscrits.

407 a, 12. εἰ δεῖ καὶ τοῦτο μόνον εἰπεῖν. — En réalité, le point n'est pas, d'après ARISTOTE, une partie de la grandeur, pas plus que l'instant n'est une partie du temps. V. *Phys.*, IV, 11, 220 a, 18; ἔτι φανερόν ὅτι οὐδὲ μόνον τὸ νῦν τοῦ χρόνου, οὐδ' ἡ διαίρεσις τῆς κινήσεως, ὡς περ οὐδ' αἱ στιγμαὶ τῆς γραμμῆς. *Meta.*, K, 2, 1060 b, 14; *De caelo*, III, 1, 300 a, 14; *Phys.*, VI, 1, 231 b, 11 et *sæp.*; *ad III*, 6, 430 b, 20. — La ligne n'est pas composée de points (*Phys.*, IV, 8, 215 b, 18); ils ne sont que les limites de la division possible de la ligne (*Meta.*, *l. l.*, 1060 b, 15—19 et *sæp.*), et ne constituent pas une partie aliquote de l'étendue ou du corps : οὐθὲν γὰρ στιγμή τῶν σωμάτων ἐστίν (*De caelo*, II, 13, 296 a, 16).

407 a, 15. φαίνεται δὲ καὶ ἅπασι ἐνδεχόμενον. — A philo-

sopho Platónico interpolatum existimat Christ (BIEHL, *ad loc.*). Si l'opinion de CHRIST est exacte, l'objection d'ARISTOTE porterait sur l'inutilité de penser plusieurs fois de suite la même chose, et l'impossibilité de le faire un nombre infini de fois. Du reste, la plupart des commentateurs considèrent ce passage comme authentique (THEM., 38, 20; PHILOP., 128, 6; SIMPL., 44, 2; SOPHON., 21, 25).

407 a, 16. ἡ καὶ ἕλως μέγεθος ἔχειν; — TRENDELEBURG (pp. 210—211) est d'avis que ces mots sont interpolés : *Quae conclusio e protasi non sequitur. Etenim si ad cogitandum parte quadam tangere necesse est, tantum abest, ut magnitudine mens supersedere possit, ut omnino tanquam instrumentum requiratur. Agnoscunt tamen veteres interpretes. Philoponus D. fol. 5 b. εἰ γὰρ ἐν σημείον ἀρκεῖ εἰς νόησιν, περιττὴ ἡ τοῦ μεγέθους ὑπόθεσις εἰς μηδὲν τῶ νῶ συντελοῦντος. At vel punctum magnitudo, si revera est, nec terminus sola mathematica cogitatione definitus..... Etiam si albedo non magnitudine ipsa, tamen non sine magnitudine est, in qua cernitur. Ita et fieri potest, ut animus, si qua est comparatio, non sit magnitudine, sed sine magnitudine cogitari non possit.* Mais il faut remarquer, d'abord, qu'en consentant, pour les besoins de la discussion, à donner au point le nom de partie, ARISTOTE n'a pas, pour cela, concédé que le point ait une grandeur. Sa restriction même : εἰ δεῖ καὶ τοῦτο... κτλ. prouve le contraire; en outre, qu'il ne veut pas établir, au moins pour le moment, que l'intellection est séparable des fonctions corporelles et de l'étendue, mais, seulement, que l'intellect n'est pas, en lui-même et essentiellement, une grandeur. Or, c'est bien ce que l'on serait obligé d'accorder, d'après lui, si l'on avouait que l'essence de l'intellect ne consiste pas précisément dans une grandeur déterminée. Car la forme est indivisible et indépendante de la quantité qu'elle occupe dans le temps ou dans l'étendue (*Meta.*, Z, 8, 1034 a, 8; H, 5, 1044 b, 21 et *sæp.*; *Eth. Nic.*, I, 4, 1096 b, 4 : μηδὲ λευκότερον τὸ πολυχρόνιον τοῦ ἐφημέρου. V. *ad II*, 2, 413 a, 13—16; III, 6, 430 b, 6—20). — D'ailleurs, alors même que l'intellect aurait, comme la blancheur, l'étendue pour condition, il n'en résulterait pas qu'il eût pour essence l'étendue, ou qu'il fût l'étendue, pas plus que la forme de l'homme n'est la chair, les os et les muscles (*Meta.*, Z, 11, 1036 b, 3 sqq.). Aussi ARISTOTE a-t-il soin de dire, un peu plus loin, que, dans la doctrine du *Timée*, le cercle n'est pas la con-

dition, l'instrument ou la matière de l'intellect, mais bien l'intellect même.

407 a, 18. ἡ τοῖς μορίοις θίξις. — Cf. *Tim.*, 37 A : αὐτή τε (sc. ἡ ψυχὴ) ἀνακυκλουμένη πρὸς αὐτήν, ὅταν οὐσίαν σκεδαστὴν ἔχοντός τινος ἐφάπτηται καὶ ὅταν ἀμέριστον..... κτλ.

407 a, 19. ἀναγκαῖον δὲ τὸν νοῦν εἶναι τὸν κύκλον τοῦτον....
..... **22.** νόησις. — TREND., p. 211 : *In quo illud τοῦτον premedum est. Necessesse est, mentem non esse orbem in universum, orbis quamdam speciem animo informatam, sed hunc orbem h. e. materia expressum..... Quo pertinet Simplicii explicatio fol. 11 a.* : καὶ οὔτε ὡς ἐντελέχειαν αὐτοῦ οὔτε ὡς ὄργανον χρώμενον οὔτε ἔτι μᾶλλον ὡς πάντη χωριστόν. (*Consent. WALLACE*, p. 214). Cette interprétation nous paraît s'écarter un peu de celle qu'il y a lieu d'admettre. Sans doute, il faut insister sur τοῦτον : c'est du cercle du *Timée* qu'il s'agit, et non d'un cercle quelconque (οὐ παντός δηλαδὴ ἀλλὰ τούτου, SIMPL., 46, 9). Mais, cependant, pas au point d'y voir, comme le font aussi PHILOPON et SOPHONIAS (23, 16), le mot essentiel de la phrase (τὸ γὰρ τοῦτον δεικτικὸν τὸ αἰσθητὸν αὐτῷ σημαίνει : τοῦτο γὰρ ἐστὶ τὸ δεικνύμενον, PHILOP., 132, 14). Dans le texte de SIMPLICIUS, les mots cités par TRENDELENBURG s'appliquent, non pas au cercle, comme il semble le donner à entendre, mais à l'intellect. C'est, d'ailleurs, SIMPLICIUS qui nous paraît avoir le mieux aperçu le sens du passage en question : aux arguments qu'ARISTOTE vient d'exposer, on pourrait objecter que le cercle dont il s'agit dans le *Timée* n'est pas l'intellect lui-même, mais seulement comme sa matière ou l'instrument de son activité (v. *ad I*, 3, 407 a, 16). D'où la nécessité, pour ARISTOTE, d'établir que le cercle du *Timée* ne peut pas être autre chose, d'après le *Timée* lui-même, que l'intellect (SIMPL., 46, 6 : τὸν νοῦν εἶναι τὸν κύκλον τοῦτον. καὶ οὔτε ὡς ἐντελέχειαν αὐτοῦ οὔτε ὡς ὄργανον χρώμενον οὔτε ἔτι μᾶλλον ὡς πάντη χωριστόν..... κτλ.). Et voici comment il le fait : des choses dont l'acte est identique, l'essence est identique. Or, le mouvement circulaire du cercle dont il s'agit est la pensée (cf. *Tim.*, 37 A : αὐτή τε — sc. ἡ ψυχὴ — ἀνακυκλουμένη πρὸς αὐτήν,..... λέγει κινουμένη διὰ πάσης ἐπιπέδου... κτλ.), et l'acte de l'intellect est aussi la pensée; ὡν δὲ μία ἡ ἐνέργεια, καὶ αὐτὰ τὰ αὐτὰ : νοῦς ἄρα καὶ ὄψις ὁ κύκλος τὰ αὐτὰ (SIMPL., 46, 13). — Comme le remarque TORSTRICK (p. 121), le mot νόησις (a, 22) est inutile. ARISTOTE veut dire, en effet, que,

si l'intellection est un mouvement circulaire, l'intellect sera précisément le cercle auquel appartiendra un tel mouvement circulaire, — c'est-à-dire l'intellection. Il faut donc mettre une virgule avant νόησις, qui serait alors en apposition, ou, plutôt même, le supprimer (ce que fait aussi DEMBOWSKI, *Woch. f. class. Phil.*, t. IV, 1887, p. 430), car on n'en trouve pas de trace dans les interprétations des commentateurs. SOPHONIAS, qui a l'habitude de reproduire textuellement les passages qu'il commente, écrit simplement (23, 17) : καὶ νοῦς ἂν εἴη κύκλος, οὗ ἡ τοιαύτη περιφορά.

407 a, 23. τῶν μὲν γὰρ πρακτικῶν νοήσεων ἐστὶ πέρατα. — πρακτικὸς ne doit pas être pris ici dans le sens spécial qui correspond à la distinction de πράξις et de ποιήσις, mais dans la signification large dont le mot πράξις lui-même est susceptible. *De caelo*, II, 6, 288 b, 33 : ἐκάστης ἐστὶ πράξεως ὀρισμένος ὁ ἐλάχιστος χρόνος et *sæp.* ; *Ind. Ar.*, 631 a, 24 sqq. — Dans les arts, la série des moyens employés ne va pas à l'infini : τῶν δὲ πρὸς τὸ τέλος οὐκ εἰς ἄπειρον, πέρας γὰρ τὸ τέλος πάσις (*Pol.*, I, 9, 1257 b, 27 sqq.). Les activités pratiques proprement dites, à la différence des ποιήσεις (*Eth. Nic.*, VI, 4 et 5, *præs.* 1140 a, 2; b, 4 sqq. ; *Meta.*, Θ, 8, 1050 a, 30) n'ont pas d'autre but qu'elles-mêmes; elles ne se réalisent pas dans une œuvre extérieure à l'agent (*Eth. Nic.*, l. l., 1140 b, 6 : τῆς μὲν γὰρ ποιήσεως ἕτερον τὸ τέλος, τῆς δὲ πράξεως οὐκ ἂν εἴη : ἐστὶ γὰρ αὐτὴ ἡ εὐπραξία τέλος). Il n'y a pas, d'ailleurs, de contradiction entre ce passage et celui qui nous occupe. Car, si la πράξις a son but en elle-même (οἷον ἡ ὄρασις ἐν τῷ ὄρῳ καὶ ἡ θεωρία ἐν τῷ θεωροῦντι, *Meta.*, l. l., 35), il n'en est pas moins vrai qu'elle est distincte de la détermination, par la pensée discursive pratique, des moyens qui permettent de l'atteindre. *Meta.*, α, 2, 994 b, 15 : ἐνεκα γὰρ τινος ἀεὶ πράττει ὁ γε νοῦν ἔχων : τοῦτο γὰρ ἐστὶ πέρας : τὸ γὰρ τέλος πέρας ἐστίν. *Mot. an.*, 6, 700 b, 15 : πάντα γὰρ τὰ ζῷα καὶ κινεῖ καὶ κινεῖται ἐνεκα τινος, ὥστε τοῦτ' ἐστὶν αὐτοῖς πάσης τῆς κινήσεως πέρας, τὸ οὐ ἐνεκα. — Sur l'intellect pratique, v. *ad III*, 10, 433 a, 14—21. La pensée pratique ne diffère de la pensée théorique que par son but. Car elle a pour fin, non pas le nécessaire, mais ce qui peut être réalisé ou non, c'est-à-dire le contingent. Pour que la discussion pratique soit possible, il faut, évidemment, que la série des moyens, qui peuvent amener la fin désirée, ne soit pas infinie.

407 a, 25. ὀρισμὸς ἢ ἀπόδειξις. — Toute pensée discursive est une définition ou une démonstration; cependant, toute définition n'est pas discursive. Toutes les fois qu'il s'agit de notions indivisibles, genres derniers, formes sans matière, l'acte de l'intellect qui les saisit est indivisible comme elles (v. *ad I*, 3, 407 a, 9; 16; III, 4, 429 b, 12—17; 6, 430 b, 6—20). Mais les définitions des choses dans lesquelles on peut distinguer un élément générique et un élément spécifique, appartiennent au domaine de la pensée discursive. On peut même, à la différence des autres définitions, les démontrer ou, du moins, démontrer la partie matérielle ou générique, en partant de l'élément spécifique ou formel (v. *ad I*, 1, 403 b, 7; II, 2, 413 a, 13—16; III, 6, 430 b, 6—20).

407 a, 27. τὸν συλλογισμὸν ἢ τὸ συμπέρασμα. — Bien que SIMPLICIUS (46, 32) prenne chacun de ces termes dans son sens spécial, il nous semble que BONITZ a raison de les considérer ici comme synonymes. Il y en a d'autres exemples dans ARISTOTE. *Ind. Ar.*, 712 a, 9 : *sed interdum συλλογισμὸς usurpatur pro τὸ συμπέρασμα* *Az 9. 30 a 16 (coll 8. 30 a 5).* ψα 3. 407 a 27. — ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 49, n. 7) conjecture sans nécessité : τὸν (?) συλλογισμὸν εἰ τὸ συμπέρασμα τελειοῖ.

εἰ δὲ μὴ περατοῦνται..... **28.** ἐπ' ἀρχήν. — SIMPL., 46, 36 : *ὡν δὲ καὶ ἐνδεδοῦς ἐξ ὑποθέσεως μὴ πεπεράσθαι... κτλ.* — Une suite de démonstrations successives est nécessairement limitée, parce que la série des termes qui peuvent jouer le rôle d'attributs ou de sujets, est limitée soit dans le sens de l'extension, soit dans celui de la compréhension croissante. V. *An. post.*, I, 19—22 : « (81 b, 30) Soit Γ une chose n'étant pas un attribut d'une autre [c'est-à-dire un sujet substantiel, un « ὑποκείμενον », supposons que B lui appartienne prochainement, « et qu'il n'y ait place pour aucun moyen terme entre les deux; « que E appartienne de la même façon à Z, et Z à B. Faut-il « s'arrêter dans cette série [ascendante], ou est-il possible de « la continuer à l'infini? Supposons, de même, que rien ne « s'affirme de A par soi [que A soit un genre dernier], et que « A soit un attribut immédiat de Θ, sans qu'il y ait place entre « eux pour un moyen terme plus prochain; que Θ s'affirme de « même de H, et H de B; faut-il, ici encore, s'arrêter, ou est-il « possible que cette série se prolonge indéfiniment? les deux « questions diffèrent l'une de l'autre en ce que la première

« consiste à se demander s'il est possible, en partant de ce « qui ne peut être attribué à aucune chose, mais à qui les « autres choses sont attribuées, de remonter à l'infini [dans « le sens de l'extension croissante]; la seconde, à examiner « si, en commençant par ce qui ne peut posséder un attribut « [plus général], mais qui est toujours attribut d'autre chose, on « peut descendre indéfiniment [dans le sens de l'extension « décroissante]. Il faut se demander, enfin, si, entre deux ex- « trêmes déterminés, on peut insérer un nombre infini de « moyens. Supposons, par exemple, que A appartienne à Γ, et « que B soit moyen entre eux; qu'il y ait, en outre, d'autres « moyens termes entre B et A, puis d'autres encore [entre A et « ces derniers], sera-t-il possible que cette série de moyens « soit indéfinie, ou bien sera-ce impossible? Cela revient à se « demander si les démonstrations vont à l'infini et s'il est « possible de tout démontrer..... (82 a, 24) Il est évident « que, si la série ascendante et la série descendante des attri- « butions sont limitées, il est impossible qu'il y ait, entre deux « termes, un nombre infini de moyens (j'entends par série « ascendante celle qui se dirige vers la plus grande généralité « et, par série descendante, celle qui se dirige vers le particu- « lier). Si, en effet, A s'affirmant de Z, les intermédiaires, soit « B, sont infinis, il est évident qu'il sera possible, en partant « de A, d'ajouter indéfiniment des attributs les uns aux autres « suivant la série descendante (puisqu'avant d'arriver à Z, on « aura un nombre infini d'intermédiaires); de même, à partir « de Z, en suivant la série ascendante, on aura à parcourir « un nombre infini d'intermédiaires avant d'arriver à A. De « sorte que, si c'est impossible [c'est-à-dire si la série hiéran- « chique des attributs est limitée], il sera impossible aussi « qu'entre A et Z il y ait un nombre infini de moyens »..... (82 b, 36—83 a, 18) Pour démontrer que la série ascendante ou descendante des termes plus extensifs ou moins extensifs qu'un sujet donné ne peut pas être infinie, il faut remarquer, d'abord, que les attributs essentiels d'un sujet quel qu'il soit, sont en nombre limité. Si, en effet, ils ne l'étaient pas, comme on ne saurait épuiser l'infini, il n'y aurait pas de définition possible et l'essence des choses serait inconnaissable. En outre, le sujet de toute attribution normale est une substance, un ὑποκείμενον, c'est-à-dire qu'il est par soi et n'a pas besoin, pour être, d'être en autre chose. Les attributs, au contraire, soit essentiels, soit accidentels, sont en lui. On peut affirmer que le

bois est blanc ou que l'homme est musicien, mais non que le musicien est homme ou que le blanc est bois, car le musicien et le blanc ne sont rien par soi, isolés de l'homme ou du bois en qui ils se réalisent. (83 a, 36—38) Il résulte de là qu'il y a, entre les concepts, un ordre naturel que l'on ne peut intervertir à volonté. D'ailleurs, n'est-il pas évident qu'une chose ne peut pas être une qualité d'une autre et celle-ci, en même temps, une qualité de la première? ou, en d'autres termes, qu'une chose ne peut pas être la qualité de sa qualité? (83 b, 9) Le sujet qui fait partie d'un genre ne saurait être le genre du genre dont il fait partie. Par conséquent, la proposition qui affirme ce genre de ce sujet ne peut se convertir naturellement, (83 b, 9—32) et il est impossible, par suite, que les démonstrations reviennent sur elles-mêmes, de façon à former un cercle qu'on pourrait parcourir indéfiniment. Ce qui précède montre, en même temps, que la série rectiligne des attributs d'un sujet donné ne peut pas être infinie. Car ce qu'on peut affirmer d'une chose, c'est ou bien une quantité, ou bien une qualité, ou une autre catégorie, ou, enfin, ses attributs essentiels. Mais nous avons vu que ces derniers sont en nombre limité, et il en est de même des catégories.

(83 b, 32—84 a, 6) On peut arriver à la même conclusion d'une autre manière : « Puisque les choses desquelles des « attributs antérieurs à elles [dans l'ordre de l'extension « décroissante,] peuvent être affirmés, sont celles qui consti- « tuent [seules] l'objet des démonstrations, [(on ne peut, en « effet, démontrer de Callias qu'il est bipède que parce qu'on « peut affirmer *homme* de Callias; le moyen est toujours « antérieur au mineur et possède avant lui le majeur)], et « puisqu'il n'y a pas, à l'égard des choses démontrables, de « meilleure situation que celle de les savoir; qu'en outre, il est « impossible de les savoir sans démonstration; puisque, d'au- « tre part, la conclusion est connue scientifiquement par les « prémisses, si nous ne savons pas celles-ci [par démonstra- « tion], ou si nous ne sommes pas, vis-à-vis d'elles, dans une « meilleure situation que si nous les savions par démonstra- « tion, [— c'est-à-dire si nous n'avons pas l'intuition d'un « rapport immédiat entre le sujet et l'attribut, —] nous ne « saurons pas davantage les conclusions qui en résultent. Si « donc nous admettons qu'il est possible, par la démonstration, « de savoir quelque chose absolument, et non pas en s'appuyant « sur des postulats ou des hypothèses, il est nécessaire que

« les attributions intermédiaires [entre les principes et la « conclusion] soient limitées. Car si elles ne le sont pas, mais « s'il y a toujours, au contraire, un terme supérieur au der- « nier terme considéré, toute proposition sera démontrable. « De sorte que, puisqu'il n'est pas possible de parcourir l'in- « fini, [il n'y aura pas de principe premier et] nous ne saurons « pas par démonstration les choses démontrables. »

(84 a, 7—28) Voici, enfin, une argumentation plus rigou- reuse que les précédentes : Dans les sciences démonstratives, la série ascendante ou descendante des propositions ne saurait être infinie. En effet, la démonstration scientifique a pour objet ce qui appartient à chaque chose par soi. Or ces termes « par soi » s'appliquent à deux sortes de choses : d'abord, aux attributs qui font partie de l'essence d'un sujet; ensuite, aux sujets qui font partie de la définition de leurs attributs. Il y a, en effet, certains attributs qui ne peuvent se réaliser que dans un sujet déterminé, et que l'on ne peut définir indépendamment de ce sujet. Par exemple, l'impair appartient au nombre par soi, car il appartient à l'essence du nombre, et, réciproquement, le nombre est compris dans la définition de l'impair.... Or, il est impossible que l'une ou que l'autre de ces séries d'attributions par soi soit infinie. Cela n'est pas possible, d'abord, dans le cas où l'on affirme une chose d'une autre, comme l'impair s'affirme du nombre (c'est-à-dire quand on suit la série descendante. V. WAITZ, *ad loc.*). Supposons, en effet, que l'impair renferme une autre chose, qui en fasse partie, et à laquelle, par consé- quent, il appartienne, par exemple le nombre premier impair. Cela étant, le nombre appartiendra à l'un et à l'autre, c'est-à- dire à l'impair et à l'impair premier. Puis donc qu'il est impossible qu'une chose possède un nombre infini d'attributs, la série ascendante, à partir d'un terme donné, ne sera pas infinie, car il faut que tous les termes de cette série appar- tiennent au terme considéré. La série descendante n'est pas, non plus, infinie; car l'extension d'un terme donné est égale à celle de ses espèces. Mais, si la série de ces espèces était infinie, le genre lui-même devrait contenir une infinité d'at- tributs, et il serait impossible de le définir. (84 a, 29—33) S'il en est ainsi, les moyens intermédiaires entre deux termes sont toujours en nombre limité et, par conséquent, il est évident qu'il doit y avoir des principes premiers des dé- monstrations, et qu'il ne peut y avoir démonstration de tout. Si, en effet, il y a des principes premiers, on ne peut

ni tout démontrer, ni aller à l'infini de démonstration en démonstration.

Ibid., I, 3, 72 b, 25—32 : « Il est, de plus, évident qu'il est impossible que les démonstrations proprement dites forment un cercle, puisque la démonstration doit s'appuyer sur des principes plus clairs [que la conclusion] et antérieurs [à elle]. Il est impossible, en effet, que les mêmes choses soient, par rapport aux mêmes choses, antérieures et postérieures, [ce qui arriverait si la conclusion servait, à son tour, à démontrer le principe,] à moins que l'on ne prenne ces termes en deux sens différents, et que l'on ne dise que les unes sont plus claires en soi, les autres pour nous et de la clarté que produit l'induction. Mais, alors, nous n'aurions pas convenablement défini la connaissance proprement dite [en affirmant qu'elle résulte de la démonstration fondée sur des principes antérieurs et plus clairs en soi], mais elle serait double. — Ne faut-il pas penser, plutôt, que la seconde espèce de démonstration, celle qui part de ce qui est plus clair pour nous, n'est pas la démonstration véritable »..... 73 a, 6—20 : Les démonstrations ne peuvent former un cercle que quand il s'agit de choses qui sont mutuellement conséquences les unes des autres, comme les propres..... « Si A est la conséquence de B et de Γ, et si B et Γ résultent mutuellement l'un de l'autre et aussi de A, il sera possible, dans ces cas, de démontrer réciproquement, en employant la première figure, chacune des propositions posées, comme nous l'avons prouvé dans les traités relatifs au syllogisme [*An. pr.*, II, « 5—7 »]. Nous avons démontré aussi que, dans les autres figures, ou bien la réciprocation des syllogismes n'est pas possible, ou bien ils concluent autre chose que ce qui a été posé [c'est-à-dire autre chose que les prémisses du raisonnement primitif]. En outre, on ne peut, en aucune façon, démontrer réciproquement des propositions dont les termes ne s'affirment pas mutuellement l'un de l'autre. De sorte que, puisque les propositions de cette nature sont en petit nombre dans les démonstrations, il est évident qu'il est impossible et vain de soutenir que les démonstrations sont réciproques et que, pour cette raison, tout peut être démontré. »

407 a, 29. προσλαμβάνουσαι..... εὐθυποροῦσιν. — *An. post.*, I, 22, 84 a, 36 : τῶν γὰρ ἐντὸς ἐμβάλλεσθαι ὄρον, ἀλλ' οὐ τῶν προσλαμ-

βάνεσθαι ἀποδείκνυται τὸ ἀποδεικνύμενον. *Ibid.*, 23, 84 b, 33 : καὶ οὕτως αἰεὶ βαδίζοντι οὐδέποτε' ἐξωτέρῳ πρότασις οὐδ' ὑπάρχον λαμβάνεται τοῦ A ἐν τῷ δεικνύναι, ἀλλ' αἰεὶ τὸ μέσον πυκνοῦται..... κτλ. Il n'y a pas de contradiction entre ces textes et celui du *De anima*. Dans les premiers, en effet, il est question d'une démonstration unique. Ici, il s'agit d'une série de démonstrations s'ajoutant les unes aux autres. Or une démonstration unique se complète en intercalant des moyens entre le mineur et le majeur, mais on ne saurait sortir de l'intervalle qu'ils déterminent, et faire entrer dans le raisonnement des termes moins extensifs que le mineur. Par exemple, pour démontrer que tout G est A, on insérera entre eux le moyen E, puis, entre E et A, le moyen D, et ainsi de suite. Il en est autrement si l'on considère, comme ARISTOTE le fait ici, une série de démonstrations dont les extrêmes ne sont pas déterminés. On peut démontrer d'abord que C est A, en insérant entre eux le moyen B; puis que E est C, en employant le moyen D; que G est E, en prenant le moyen F, etc. En pareil cas, c'est le mineur du syllogisme précédent qui sert de majeur au suivant, et le progrès a lieu par l'adjonction d'un nouveau mineur et d'un nouveau moyen. *An. post.*, I, 12, 78 a, 14 : αὐξεται δ' οὐ διὰ τῶν μέσων, ἀλλὰ τῶν προσλαμβάνειν, οἷον τὸ A τοῦ B, τοῦτο δὲ τοῦ Γ, πάλιν τοῦτο τοῦ Δ, καὶ τοῦτ' εἰς ἄπειρον. V. TORSTRICK, p. 121.

407 a, 30. ὁρισμοὶ πάντες πεπερασμένοι. — V. l'avant dernière note et *An. post.*, I, 22, 82 b, 38 : εἰ γὰρ ἔστιν ὁρίσασθαι ἢ εἰ γνωστὸν τὸ τί τῆν εἶναι, τὰ δ' ἄπειρα μὴ ἔστι διελεῖν, ἀνάγκη πεπεράνθαι τὰ ἐν τῶν τί ἐστι κατηγορούμενα. *Ibid.*, 83 b, 5.

407 a, 31. δεήσει πολλάκις νοεῖν τὸ αὐτό. — SIMPL., 47, 6 : αἰεὶ μὲν τὸ αὐτὸ ὁ κρείττων ἡμῶν νοεῖ νοῦς, ἀλλ' οὐ πολλάκις τὸ αὐτό. οὐδὲ γὰρ αὐθις καὶ αὐθις, οὐδὲ ὅλως κατὰ παράτασιν οὐδὲ νῦν εἴτα νῦν, ἀλλὰ καθ' ἕν ἐστὼς νῦν τὸ πᾶσαν τὴν χρονικὴν ἀπειρίαν ἀμερῶς συνειληφός, ὥστε οὐ πολλάκις τὸ αὐτὸ ἀλλ' ἅπαξ κατὰ τὸ αἰώνιον ἅπαξ.

407 a, 32. ἔτι δ' ἡ νόησις..... 33. κινήσει. — PHILOP., 136, 7 : ὁ γὰρ ἀπορῶν ἐν πολλῇ παραχῇ καὶ κινήσει ἐστίν, ὁ μέντοι εὐρώων, ταῦτόν δὲ εἰπεῖν νανοηκῶς ἐν ἡρεμίᾳ λοιπὸν ἐστὶ καὶ γαλῆνη. De même SOPHON., 24, 6. THEMISTIUS (41, 4) paraît avoir mieux saisi la pensée d'ARISTOTE : ἐπιστάσει γὰρ ἔοικεν μᾶλλον ἡ νόησις, ... (8) διὰ τοῦτο δὲ..... καὶ ἦττον (sc. νοοῦσι) οἱ νέοι τῶν πρεσβυτέρων. Cf. *Prob.*, XXX, 14, 956 b, 38; *Phys.*, VII, 3, 247 b, 10 : τῶν γὰρ ἡρεμῶσαι

καὶ στήναι τὴν διάνοιαν ἐπίστασθαι καὶ φρονεῖν λέγομεν..... (18) διὸ καὶ τὰ παιδία οὔτε μανθάνειν δύνανται οὔτε κατὰ τὰς αἰσθήσεις ὁμοίως κρίνειν τοῖς πρεσβυτέροις· πολλὴ γὰρ ἡ ταρχὴ καὶ ἡ κίνησις. La pensée est un acte et, par suite, est soustraite au devenir et à la passivité (v. *ad II*, 5, 417 a, 16—17); ni l'acquisition de la science, ni, à plus forte raison, la contemplation de la science acquise ne sont des mouvements (v. *ad II*, 5, 417 b, 9—11; 12—16; III, 4, 429 a, 15 et *seq.*; *Phys.*, I, I., a, 29 : κατ' οὐδαμῶν γὰρ δύνανται κινηθεῖσιν ἐγγίνεσθαι τὸ τῆς ἐπιστήμης, ἀλλ' ὑπάρξαντός τινος· ἐκ γὰρ τῆς κατὰ μέρος ἐμπειρίας τὴν καθόλου λαμβάνομεν ἐπιστήμην· οὐδὲ δὴ ἡ ἐνέργεια γένεσις, εἰ μὴ τις καὶ τὴν ἀνάβλεψιν καὶ τὴν ἀφῆν γένεσις φησὶν· τοιοῦτον γὰρ ἡ ἐνέργεια· ἡ δὲ ἐξ ἀρχῆς λήψις τῆς ἐπιστήμης οὐκ ἔστι γένεσις οὐδ' ἀλλοίωσις· τῷ γὰρ ἡρεμίζεσθαι... κτλ. Cf. *ibid.*, b, 1 sqq.). Peut-être aussi, ARISTOTE a-t-il en vue un autre caractère de l'intellection. Les concepts, objets de l'intellect, sont, en effet, quelque chose de fixe et d'immobile; ils ont pour condition l'arrêt et le repos dans l'âme de ce qu'il y a de commun entre plusieurs images différentes. *An. post.*, II, 19, 400 a, 6 sqq. : ἐκ δ' ἐμπειρίας ἢ ἐκ παντὸς ἡρεμίσαντος τοῦ καθόλου ἐν τῇ ψυχῇ, τοῦ ἐνὸς παρὰ τὰ πολλά, ... τέχνης ἀρχὴ καὶ ἐπιστήμη... οἷον ἐν μάχῃ τροπῆς γενομένης ἐνὸς στάντος ἕτερος ἔσται, εἴθ' ἕτερος, ἕως ἐπὶ ἀρχὴν ἔλθουν... στάντος γὰρ τῶν ἀδιαφόρων ἐνός, πρῶτον μὲν ἐν τῇ ψυχῇ καθόλου..... πάλιν ἐν τούτοις ἴστανται, ἕως ἂν τὰ ἀμερῆ στή καὶ τὰ καθόλου... κτλ. V. *ad II*, 2, 413 a, 11—12; III, 7, 431 a, 15; 11, 434 a, 8. — Quoi qu'il en soit, le passage de la *Physique* que nous avons citée montre que νόσις peut être pris ici, même dans son sens le plus large, et que la conjecture de ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 20, n. 9) qui ajoute, après ce mot, τοῦ τί ἐστι, est sans fondement.

407 a, 34. καὶ ὁ συλλογισμός. — SIMPL., 47, 35 : εἴγε καὶ ἐπὶ ἡμῶν ἐξ ἄλλων ἄλλα συμπεραينوμένοις, ὅπερ ὁ συλλογισμός, τὸ στάσιμον μᾶλλον ἐμφαίνεται ἢ ἡ κίνησις διὰ τὴν καθ' ὅρους ἀεὶ βᾶσιν· οὐ γὰρ ἐν τῇ μεταβάσει ἀλλ' ἐν τῇ καθ' ἕκαστον ὅρον στάσει ἀεὶ ἡ νόσις.

407 b, 1. εἰ δ' ἐστὶν ἡ κίνησις αὐτῆς μὴ οὐσία. — TORSTRICK, p. 122 : *Nec ex Aristotelis nec vero e communi Graecorum more esse dictum pro certo affirmari potest. Deinde ne verum quidem est, si motio non sit essentia alicujus rei, eam rem, si moveatur, vi moveri. Non est essentia hominis ut ambulet : nec tamen ideo vi ambulat homo cum ambulat. Themistium certum est negationem non legisse. Emendatio hujus loci petenda est ex 406 b 12.*

ὡστ' εἰ πᾶσα κίνησις ἔκστασις ἐστὶ τοῦ κινουμένου ἢ κινεῖται, καὶ ἡ ψυχὴ ἐξίσταται ἂν ἐκ τῆς οὐσίας, εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκὸς αὐτὴν κινεῖ..... *Expetet igitur anima suum interitum, id quod παρὰ φύσιν ἐστ...* *Hinc sequitur vel, ut minimum dicam, veri simile est Aristotelem scripsisse : εἰ δ' ἐστὶν ἡ κίνησις αὐτῆς ἢ οὐσία...* etc. Mais PHILOPON (137, 3) et SIMPLICIUS (48, 7), ont lu μὴ οὐσία. En outre, l'objection de TORSTRICK ne paraît pas concluante. De ce que l'essence de l'homme n'est pas la marche, il ne résulte pas, il est vrai, que, quand l'homme marche, il subisse un mouvement forcé. Mais il en serait autrement si l'essence de l'homme était le contraire, ou la négation même, de la marche. Il est certain, par exemple, que, quand l'homme se meut d'une façon anormale, sur les mains ou à reculons (*Phys.*, VIII, 4, 254 b, 20 sqq. et SIMPL., *ad loc.*, 1208, 18; PHILOP., *ad loc.*, 829, 20), il exécute un mouvement contraire à sa nature ou forcé (v. *ad I*, 3, 406 a, 22—27). De même, d'après ce qui précède, le mouvement est la négation même de l'essence de l'intellect ou de l'âme du monde, c'est donc contrairement à sa nature que cette âme sera mue. Ainsi peut s'expliquer l'irrégularité apparente de la construction, et il ne semble pas nécessaire de recourir aux corrections (v. app. crit.) proposées par TORSTRICK, SUSEMIHL (*Berl. phil. Woch.*, 1893, p. 1319 et *Burs. Jahresb.*, LXXIX, p. 100) et ESSEN (*op. cit.*, p. 20, n. 10). ARISTOTE ne dit pas seulement que l'essence de l'âme n'est pas le mouvement, mais que le mouvement est la négation de cette essence (μὴ οὐσία). — La phrase a, 34. ἀλλὰ μὴν... b, 2. κινῶτο expose donc moins un argument nouveau qu'une suite de l'argument précédent. Si le repos est essentiel à l'intellect, le mouvement sera contraire à sa nature et, par suite, sera pour lui une contrainte ou une fatigue qui rendront impossible le souverain bonheur que lui attribue PLATON. V. *Tim.*, 34 B : ψυχὴν δὲ εἰς τὸ μέσον αὐτοῦ θεῖς..... οὐρανὸν ἕνα μόνον ἔρημον κατέστησε,..... γνώριμον δὲ καὶ φίλον ἱκανῶς αὐτὸν αὐτῷ· διὰ πάντα δὴ ταῦτα εὐδαίμονα θεὸν αὐτὸν ἐγεννήσατο.

407 b, 1. αὐτῆς, sc. τῆς ψυχῆς. Cf. SIMPL., 48, 10.

407 b, 4. καθάπερ εἰωθέ τε λέγεσθαι. — Allusion probable à PLATON et spécialement au *Phédon*, 66 B (*Ind. Ar.*, 598 b, 19—20) : ἕως ἂν τὸ σῶμα ἔχωμεν καὶ συμπεφυρμένη ἢ ἡμῶν ἡ ψυχὴ μετὰ τοιοῦτου κακοῦ, οὐ μὴ ποτε κτησώμεθα ἱκανῶς οὐ ἐπιθυμοῦμεν.

407 b, 7. *κατὰ συμβεβηκός οὕτω κινεῖται.* — THEM., 42, 9 : εἰ γὰρ δεῖ προσέχειν τοῖς γεγραμμένοις, οὐκ ἔστι τῆς ψυχῆς ἡ οὐσία κυκλοφορία ἀλλ' ἐκ τῆς εὐθυρίας εἰς κύκλον ὑστερον κατακάμφθη, ὡς ἐκείνης μᾶλλον οὐσης αὐτῆ τῆς φύσεως οἴκοθεν ἢ τῆς τοῦ κύκλου καὶ κατὰ συμβεβηκός ἐξωθεν ὑπαρξάσης τῆς περιφορᾶς. Mais, bien que, d'après le *Timée*, le mouvement circulaire ne soit ajouté qu'en dernier lieu au mélange qui constitue l'âme du monde, rien n'indique que ce mouvement ne fasse pas partie de son essence au même titre que les autres éléments qui entrent dans sa composition. Il est donc plus probable qu'ARISTOTE exprime par là sa propre opinion, et s'appuie sur ce qu'il a démontré plus haut, à savoir que, si l'âme se meut, ce ne peut être que d'un mouvement accidentel (v. *ad I*, 3, 406 a, 12 sqq.).

407 b, 8. *ἡ ψυχὴ μᾶλλον ἐκείνη.* — PHILOPON (138, 19) pense que ἐκείνη désigne PLATON. THEMISTIUS (42, 17) et SIMPLICIUS (49, 28) rapportent ἐκείνη à σῶμα. Mais l'ensemble du passage ne justifie guère la première opinion. Quant à la seconde, TRENDLENBURG (p. 214) remarque que la question n'est pas de savoir si c'est l'âme qui meut le corps ou le corps qui meut l'âme, mais bien quel est le moteur du monde ; il propose de rapporter ἐκείνη à οὐρανόν. L'interprétation de THEMISTIUS et de SIMPLICIUS nous paraît, cependant, préférable. ARISTOTE vient de dire que ce n'est pas l'âme du monde qui peut être la cause de son mouvement circulaire. Il ajoute que, a fortiori, ce n'est pas, non plus, son corps, car ce serait, bien plutôt, l'âme qui pourrait jouer ce rôle.

407 b, 9. *καίτοι γ' ἐχρήν..... 11. οὕτως ἢ ἄλλως.* — Il y a, à la fois dans le fond et dans la forme, une analogie peut-être voulue entre ce reproche et ceux que PLATON lui-même adresse à ANAXAGORE dans le *Phédon* (97 D sqq.).

407 b, 12. *ἐτέρων λόγων οἰκειότερα.* — *Ind. Ar.*, 99 a, 3 : ψα 3. 407 b 12..... *dubium est num Ar quaestionem alibi instituendam promittat.* D'après ALEXANDRE et PLUTARQUE (*ap. SIMPL.*, 50, 36) ce renvoi s'appliquerait à la *Physique*, où sont traitées les questions relatives au mouvement. SIMPLICIUS objecte que la question réservée par ARISTOTE est de savoir : εἰ ἡ ψυχὴ κινεῖται καὶ εἰ τοῦτο αὐτῆ βέλτιον, καὶ ὅτι χρὴ τὸν θεὸν διὰ τὸ ἀγχοῦν ποιεῖν. Il pense, par conséquent, que c'est à la *Métaphy-*

sique qu'ARISTOTE a voulu renvoyer. Il nous semble plus probable qu'il a en vue le huitième livre de la *Physique*, ou le commencement du *De caelo*. Car ARISTOTE n'admet pas que l'âme se meuve, mais il admet, comme PLATON, que le mouvement du ciel est circulaire. Il est assez naturel qu'il ait renvoyé à la partie de ses ouvrages où il avait exposé, ou se proposait d'exposer, les raisons qu'il reproche à PLATON de n'avoir pas trouvées. SOPHON., 24, 23 : ἐπεὶ δὲ ἡ τοιαύτη σκέψις ἐτέρων λόγων οἰκειότερα τῶν περὶ οὐρανοῦ καὶ κινήσεως....

407 b, 17. *διὰ γὰρ τὴν κοινωνίαν..... 26. τῷ σώματι.* — Pour qu'il y ait action et passion entre deux choses, il est nécessaire qu'il existe entre elles certains rapports déterminés (*Gen. et corr.*, I, 7, 323 b, 30 : οὐ τὸ τυχόν πέφυκε πάσχειν καὶ ποιεῖν. — La traduction de WALLACE : ... *relations of this kind are never found in cases of mere juxtaposition*, est un contresens) ; il ne peut y avoir de passif que ce qui contient en puissance la forme qu'il s'agit de réaliser, et d'actif que ce qui possède cette forme en acte. L'âme, qui sert de moteur prochain au corps, et qui le dirige vers sa fin ou vers la forme qu'il doit réaliser, n'est pas autre chose que la forme du corps ou ce qu'il y a d'essentiel dans le corps lui-même, comme la pesanteur est l'essence de la terre (v. *ad I*, 3, 406 b, 25). Mais ce n'est pas en elle que réside la véritable cause du mouvement, c'est plutôt dans la forme que le corps ne possède pas encore, qui sert de but et de fin à ce mouvement (*Gen. et corr.*, I, 7, 324 b, 13 : ἔστι δὲ τὸ ποιητικὸν αἴτιον ὡς ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως. τὸ δ' οὐ ἔνεκα, οὐ ποιητικόν). C'est pour atteindre la vie sensitive ou la vie rationnelle que l'animal qui ne possède encore que la vie végétative, se meut et se développe. Mais il faut, pour cela, qu'il soit en puissance ce qu'il tend à être en acte ; car toute matière n'est pas apte à recevoir toute forme (*ἀλλὰ γὰρ εἶδει ἄλλη ὕλη*, *Phys.*, II, 2, 194 b, 9). C'est pourquoi certains êtres sont incapables de s'élever au-dessus de la vie végétative ou au-dessus de la sensation (*SIMPL.*, 51, 33 : ὡς γὰρ οὐκ ἂν ἀλοῖς τεκτονικῆ χρήσαιο, οὕτως οὐδὲ ἡ λογικὴ ψυχὴ τοῖς κατὰ τὴν ἄλογον ζωὴν χαρακτηριζόμενοις ὀργάνοις). Il ne faudrait pas, d'ailleurs, attribuer à la comparaison d'ARISTOTE plus d'importance qu'elle n'en a. En affirmant que l'art du charpentier a besoin d'outils appropriés et ne peut pas descendre dans des flûtes, il veut dire seulement que, d'une manière générale, une forme ne peut se réaliser que dans une matière déterminée, et non que le corps

soit, à proprement parler, l'instrument de l'âme (v. *ad* II, 1, 412 b, 5—6). Car l'âme qui constitue la cause finale motrice de l'organisme, ne l'emploie pas comme instrument, mais il se meut spontanément vers elle. Quant à l'âme déjà réalisée en lui, elle n'est que sa tendance vers la première, ou, en d'autres termes, l'essence et la nature même du corps (v. *ad* I. I.).

407 b, 23. δοκεῖ. — δοκεῖ n'a ici aucun sens dubitatif. V. *ad* I, 1, 402 a, 4; THEM., 43, 9 : ὁρῶμεν γὰρ ὅτι..... κτλ. — Il faut, avant δοκεῖ, sous-entendre l'idée qui domine tout le passage : ἐκεῖνο δὲ ἄτοπον.....

ἐκαστον. — *Sub.* : σῶμα. — Cf. SOPHON., 24, 32. La leçon de E : ἐκαστον ἴδιον ἔχειν εἶδος σῶμα καὶ... qu'adopte BIEHL, ne nous paraît pas préférable au texte traditionnel. Ni SIMPLICIUS (51, 27), ni PHILOPON (140, 9) n'ont lu σῶμα, et l'absence de ce mot, qu'il est facile de suppléer puisqu'il termine la phrase précédente, ne nuit pas à la clarté du sens.

CHAPITRE IV

407 b, 27. πιθανὴ μὲν πολλοῖς. — V. *Phédon*, 88 D : θαυμαστῶς γὰρ μοι ὁ λόγος οὗτος ἀντιλαμβάνεται καὶ νῦν καὶ αἰεὶ, τὸ ἄρμονίαν τινὰ ἡμῶν εἶναι τὴν ψυχὴν. *Pol.*, VIII, 5, 1340 b, 18 : διὸ πολλοὶ φασὶ τῶν σοφῶν οἱ μὲν ἄρμονίαν εἶναι τὴν ψυχὴν, οἱ δ' ἔχειν ἄρμονίαν.

407 b, 28. λόγους δ' ὥσπερ εὐθύνας δεδωκυῖα. — D'après BERNAYS (*D. Dial. d. Arist.*, p. 15), dont l'opinion est approuvée par HAECCKER (*Zeitschr. f. d. Gym.*, 1864, p. 204), et par BONITZ (art. cit., *Hermes*, VII, 1873, p. 429), il faudrait supprimer λόγους δ' et lire : ὥσπερ εὐθύνας δὲ δεδωκυῖα... κτλ. En effet, λόγους διδόναι ou plutôt λόγον διδόναι, — seule façon de parler qui, d'après TORSTRIK (p. 123) et BERNAYS, soit usitée, — signifie rendre des comptes; εὐθύνας διδόναι (v. TREND., p. 215) s'applique spécialement aux comptes que les magistrats avaient à rendre de leurs fonctions. Mais cette expression se prend, presque toujours, en mauvaise part : εὐθύνων enim ipse accusator dicitur, atque εὐθύνας διδόναι ad poenae luendae significationem accedit (TREND., *l. l.*; cf. THEM., *Or.*, 8, p. 218 Dind., cité par HAECCKER,

l. l.). Par suite, si l'on prend εὐθύνας διδόναι dans son sens général et assez rare de rendre compte, ces mots n'expriment rien de plus que λόγους διδόναι, et l'emploi de ὥσπερ ne s'explique pas. Si, au contraire, on les prend dans le sens spécial d'être puni, les deux expressions se contredisent. Mais PHILOPON (145, 19) et SOPHONIAS (25, 5) ont lu le texte traditionnel, et les manuscrits ne fournissent aucune variante, à l'exception de V, qui donne λόγοις au lieu de λόγους. D'ailleurs, les deux expressions peuvent n'être, ni absolument synonymes, ni absolument contradictoires. λόγον διδόναι ne se prend pas toujours en bonne part, et s'applique aussi bien aux mauvaises raisons qu'aux bonnes; εὐθύνας semble désigner les explications que fournit un accusé dont la cause est mauvaise. Notre passage pourrait donc signifier que les explications fournies par la théorie en question n'étaient que des expédients qui n'ont pas suffi à la justifier, ou, plutôt encore, que l'obligation où elle a été de fournir ses raisons et de soutenir la discussion, a été, pour cette doctrine, comme la peine de sa fausseté. V. *Rhet.*, III, 10, 1411 b, 19 : καὶ αἱ πόλεις τῷ φόγῳ τῶν ἀνθρώπων μεγάλας εὐθύνας διδόναι · ἡ γὰρ εὐθύνα βλάβη τις δικαία ἐστίν. — La conjecture de BERGK (*Miscell.*, *Hermes*, XVIII, 1883, p. 518) λόγον δ' ὥσπερ καὶ, ou mieux, λόγον δὲ καὶ ὥσπερ (SUSEMHL, *Burs. Jahresh.*, XXXIV, p. 27) ne manque pas de vraisemblance.

407 b, 29. ἐν κοινῷ γινομένοις λόγοις. — TREND., p. 216 : *sermones in vulgus noti ut, vel Platonis Phaedo (cf. p. 89 sqq.) vel ipsius Aristotelis Eudemus.* SIMPL., 53, 1 : ἐν κοινῷ δὲ γινομένοις λόγοις τοὺς συμμέτρως καὶ τοῖς πολλοῖς ἡρωτημένους καλεῖ, αἰνεττόμενος μὲν ἴσως καὶ τοὺς ἐν Φαίδωνι, λέγων δὲ καὶ τοὺς ὑπ' αὐτοῦ ἐν τῷ διαλόγῳ τῷ Εὐδήμῳ γραφέντας ἐλεγκτικούς τῆς ἄρμονίας. De même PHILOP., 145, 22; SOPHON., 25, 6. PHILOPON cite à ce sujet un fragment de l'*Eudème* (frg. 43, 1482 a, 6. V. aussi frg. 32 sq., 1479 b), relatif à la question dont il s'agit. BONITZ, *Ind. Ar.*, 105 a, 42 : quos denique Aristoteles τοὺς ἐν κοινῷ γινομένους λόγους appellat..... ψα 4. 407 b 29, eos Bernays p 15—29 et Heitz p 140, 200 eosdem esse judicant, ac τοὺς ἐξωτερικούς λόγους, editos primum ab Aristotele dialogos; quod quamquam probabile est, manet tamen dubitatio de usu praesentis temporis participii γιγνόμενοι, qui non videtur explicatus esse. (Sur les ἐξωτεροὶ λόγοι, v. RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 209 sqq.; BON., *Ind. Ar.*, 104 b, 56 sqq.). TRENDLEBURG (p. 217) et WALLACE (p. 217 sq.) n'ont peut-être

pas tort de penser que λόγοι ἐν κοινῷ γιγνόμενοι et, par suite, ἐξωτερικοί λόγοι ne désignent pas seulement des ouvrages d'ARISTOTE lui-même. Ainsi s'expliqueraient la façon méprisante dont il parle des ἐξ. λόγ. dans la *Métaphysique* (M, 1, 1076 a, 28), et aussi le fait que, dans l'*Éthique à Nicomaque* (I, 13, 1102 a, 26), il renvoie aux ἐξ. λόγ. pour l'exposé de certaines opinions sur l'âme que lui-même n'a pas admises (v. ad III, 9, 432 a, 26—28). L'expression qui nous occupe pourrait s'appliquer, par conséquent, non seulement à l'*Eudème* d'ARISTOTE, mais aussi au *Phédon* comme le pensent les commentateurs. — TORSTRIK, p. 123 : *mihī persuasum est.... τοὺς ἐν κοινῷ γιγνομένους λόγους neque Phaedonem neque Eudemum significare dialogos sed eas disputationes quales homines elegantiores instituere solent*. Mais on peut objecter, entre autres choses, que, si la doctrine en question avait été reconnue fautive par le public éclairé, ARISTOTE n'aurait pas pu dire qu'elle était : πιθωνή μὲν πολλοῖς.

407 b, 30. λέγουσι. — PHILOPON (70, 5; 16; cf. ZELLER, tr. fr., t. I, p. 423, n. 4; I^s, 445, 2 t. a.) attribue aux Pythagoriciens la doctrine de l'âme harmonie et, dans PLATON (*Phédon*, 85 E sqq.), c'est un disciple de PHILOLAÛS, SIMMIAS, qui la soutient. Puisque tout, d'après les Pythagoriciens, remarque ZELLER (l. l.), « doit être nombre et harmonie, il en est sans « doute ainsi de l'âme elle-même. Mais, en ce sens, dire d'une « manière générale que l'âme est harmonie ou nombre, c'est « ne rien dire de particulier. L'essence de l'âme n'est caractérisée par ces mots, d'une manière spéciale, que si l'âme est « donnée pour le nombre ou l'harmonie de son corps, comme « chez Platon et Aristote (l. c.). Or, il n'est dit nulle part, « expressément, que l'âme ait été définie ainsi par les Pythagoriciens; cette définition s'accorderait mal d'ailleurs avec « la croyance Pythagoricienne à l'immortalité. » Il est probable que, quelle que soit la source dont elle provienne, l'indication fournie par MAMERT CLAUDIEN est exacte, et que PHILOLAÛS s'était borné à dire que l'âme est unie au corps par le moyen du nombre et de l'harmonie : *anima inditur corpori per numerum et immortalem eandemque incorporalem convenientiam* (PHILOL., ap. CLAUD. MAM., *De statu an.*, II, 7).

407 b, 31. καὶ τὸ σῶμα συγκεῖσθαι ἐξ ἐναντίων. — Il faut ajouter la conclusion, sous-entendue par ARISTOTE, que l'âme est

l'harmonie des éléments qui constituent le corps (*Phédon*, 86 B : ἐντεταμένον τοῦ σώματος ἡμῶν καὶ συνεχομένου ὑπὸ θερμοῦ καὶ ψυχροῦ καὶ ξηροῦ καὶ ὑγροῦ καὶ τοιούτων τινῶν, κράτιν εἶναι καὶ ἀρμονίαν αὐτῶν τούτων τὴν ψυχὴν ἡμῶν. Cf. SIMPL., 53, 10). Pour comprendre le sens de cette doctrine et en quoi elle diffère de celle d'ARISTOTE, il est utile de consulter le *De anima* d'ALEXANDRE (24, 18 sqq.) : « Il ne faut pas croire que ceux qui admettent « que l'âme est la forme qui se réalise dans tel mélange et « dans telle combinaison des corps qui lui servent de substrat, « admettent que l'âme est une harmonie. Car, de ce qu'il est « impossible qu'elle existe en dehors de telle combinaison et « de tel mélange, il ne résulte pas qu'elle soit ce mélange « même. L'âme n'est pas, en effet, ce qu'est l'harmonie, à « savoir tel mélange corporel, mais la puissance qui se surajoute (δύναμις ἐπὶ γενησθέντι) à ce mélange; en quoi elle est « analogue aux vertus des remèdes composés. En ceux-ci, en « effet, le mélange, la synthèse et la proportion des médicaments (l'un étant, par exemple, le double; l'autre la moitié; l'autre les 3/2) a quelque rapport avec l'harmonie. Mais la « vertu engendrée par cette harmonie et cette proportion des « médicaments, n'est pas cette harmonie même. L'harmonie, « en effet, c'est la proportion et la synthèse des ingrédients « mélangés, mais la vertu de l'onguent n'est pas la proportion « suivant laquelle les substances qui le composent sont mélangées. Et l'âme est quelque chose qui ressemble à cette « vertu. Car la puissance (δύναμις) et la forme qui s'ajoutent « (ἐπιγιγνόμενον) au mélange des corps suivant telle proportion, « voilà ce qu'est l'âme; mais elle n'est ni la proportion, ni la « synthèse des éléments corporels (l. v. *Meta.*, Z, 17, 1041 b, « 17; ad II, 1, 412 b, 6—9; III, 4, 429 b, 12—17). C'est de la « santé, plutôt que de l'âme, qu'on pourrait dire avec raison « qu'elle est une harmonie; elle s'en rapproche, en effet, « davantage que l'âme. Car la santé est la proportion de certaines choses, laquelle proportion est une synthèse et un « mélange suivant un certain rapport, tandis que l'âme n'est « pas la proportion (συμμετρία), mais la puissance qui s'ajoute « à la proportion, qui ne peut pas être sans elle, mais qui « n'est pas elle. Le mot harmonie peut s'entendre en deux « sens : il s'applique, d'abord, à la réunion des choses corporelles (lorsqu'en effet ces choses sont réunies de telle façon « qu'on ne peut insérer entre elles aucune chose de même « nature, on dit qu'elles s'harmonisent, et un tel assemblage

« constitue une harmonie); ensuite, à la proportion des choses « mélangées; par exemple si le mélange a lieu suivant le « rapport de 1 à 2, ou de 2 à 3 (car le mélange constitué de « telle façon que l'une des choses mélangées soit le double, « l'autre la moitié, paraît être formé suivant une certaine « harmonie, et l'on pense qu'une telle mixtion est une har- « monie). En ce qui concerne la première espèce d'har- « monie, il faut remarquer que l'harmonie elle-même et ce qui « résulte des éléments harmonisés ne sont pas la même chose. « De ce que les bois qui forment une échelle sont assemblés « suivant une harmonie, il ne résulte pas que l'échelle soit « une harmonie, et, sous prétexte que les pierres sont assem- « blées suivant une harmonie, on ne peut pas dire que le « temple, issu de cette harmonie, en soit une lui-même. Et, de « même que, dans ce premier genre d'harmonie, autre chose « est l'harmonie elle-même, et autre chose ce qui résulte de « l'union harmonieuse des éléments, de même pour ce qui est « de l'harmonie qui consiste dans la proportion. Car, de ce que « certaines choses sont mélangées suivant une certaine pro- « portion et une harmonie, il ne résulte pas que le produit de « ce mélange soit, lui-même, une harmonie et une proportion « (λόγος)..... (26, 7) D'ailleurs, le mélange dont l'âme est la « forme ne consiste pas dans une proportion déterminée de « corps chauds, froids, secs et humides, c'est-à-dire d'éléments, « car l'âme demeure la même pendant que les qualités, qui « constituent ce mélange, augmentent ou diminuent dans une « certaine mesure. » L'âme est autre chose que la synthèse des éléments corporels ou la loi (λόγος) suivant laquelle ils sont unis, de même que la tendance d'un corps, composé par exemple d'eau et d'air, vers tel lieu déterminé, est autre chose que l'assemblage de l'eau et de l'air ou la loi de leur union.

ALEXANDRE insiste peut-être plus qu'ARISTOTE n'eût consenti à le faire, sur l'indépendance de l'âme à l'égard du corps. Mais, à un autre point de vue, il ne va pas aussi loin qu'ARISTOTE lui-même. L'âme dont il parle, c'est celle qui est tendance et désir ou, comme il le dit, puissance (δύναμις) de mouvoir vers la fin. Ce n'est là qu'une partie de l'âme; c'est celle qui est, à chaque instant, immanente au corps. Mais cette tendance ou cette puissance n'ont de raison d'être que dans l'acte auquel elles tendent, dans la fin ou la forme vers laquelle elles se meuvent. Cette forme, qui n'est pas encore réalisée dans l'animal, mais qui le sera quand il se sera mù, est aussi son

âme; non point l'âme ou la forme qu'il est déjà, mais celle qu'il aspire à réaliser (v. *ad I*, 3, 406 b, 25; 407 b, 17—26; III, 9, 432 b, 15). L'âme véritablement motrice n'est donc pas plus immanente à l'animal qu'elle meut, que le but n'est immanent au mobile, ou que le premier moteur n'est immanent au monde. L'animal qui réaliserait l'âme la plus parfaite qu'il lui soit possible de réaliser, qui atteindrait la perfection de sa forme, resterait immobile à la façon de la divinité; tout mouvement ultérieur serait, pour lui, sans direction et sans but. Mais l'hypothèse est impossible, car un tel être ne peut se rencontrer dans la nature, c'est-à-dire dans le domaine des choses soumises à la production, au devenir et à l'imperfection, — ou, plus exactement, ce n'est que grâce à la génération et au devenir que les êtres naturels arrivent à réaliser, d'une façon durable, leur forme et leur âme. L'animal qui l'a atteinte ne s'y maintient que pendant un temps limité, et elle n'est éternelle que dans l'espèce. — L'harmonie du corps est donc seulement la matière dernière dont l'âme est la forme; autrement dit, elle est le dernier moyen de l'âme, en qui elle a sa raison et sa fin, et cette âme même n'est, à son tour, à chaque instant, que désir et tendance vers une réalisation plus complète de la forme qu'elle ne réalise encore qu'imparfaitement (v. *ad II*, l.). — Le passage d'ALEXANDRE nous indique, en même temps, le sens exact qu'il faut donner à la doctrine de l'âme harmonie. L'âme n'est pas, dans cette doctrine, analogue à l'air musical qu'on peut faire rendre à la lyre, et que la lyre jouerait d'elle-même si elle était un être naturel; car, ainsi comprise, la théorie en question serait presque identique à celle d'ARISTOTE. L'air musical n'est-il pas, en effet, la forme et la fin de la lyre, comme la vertu curative est la fin de l'on- guent et l'âme celle du corps? Il faut donc entendre ici par « harmonie », comme le dit ALEXANDRE, et comme le confirment le texte d'ARISTOTE et celui du *Phédon*, soit l'assemblage même des éléments dont le corps est fait, soit la loi (λόγος) ou la proportion de cet assemblage. — La doctrine de l'harmonie, ainsi entendue, fut reprise par ARISTOXÈNE. L'âme consistait, d'après lui, dans la disposition des organes corporels, et il comparait les états de l'âme à l'air musical (Cic., *Tusc.*, I, 10 : *Aristoxenus..... ipsius corporis intentionem quamdam — animam dixit —; velut in cantu et fidibus quæ harmonia dicitur, sic ex corporis totius natura et figura varios motus cieri tamquam in cantu sonos. Ibid.*, 22 : *Dicæarchus quidem et Aristoxenus... nullum*

omnino animum esse dixerunt. Cf. LACT., *Inst.*, VII, 13; *Opif. D.*, 16). CICÉRON, qui prend le mot *harmonie* dans son sens musical, ne comprend pas comment la situation et la forme des organes corporels peuvent constituer une harmonie : *membro-rum vero situs et figura corporis vacans animo quam possit harmoniam efficere non video* (*Ibid.*, 18).

407 b, 34. ἔτι δὲ τὸ κινεῖν οὐκ ἔστιν ἀρμονίας. — THEM., 45, 3 : ἀρμονία δὲ οὐ κινεῖ τὰ ἡρμωσμένα, ἀλλ' ἐπιγίγνεται μὲν ἡρμωσμένοις, ἀρμόζει δὲ ἄλλο, ὡσπερ τὰς χορδὰς ὁ μουσικός. ἄλλης οὖν δεήσει τῆ ψυχῆ ψυχῆς τῆς ποιούσης αὐτῆ τὴν ἀρμονίαν.

408 a, 1. πάντες..... ὡς εἰπεῖν. — Du rapprochement des passages analogues (I, 2, 403 b, 25; 2, 405 b, 11), il semble résulter qu'il faut rapporter ὡς εἰπεῖν à πάντες plutôt qu'à μάλιστα.

ἀρμόζει δὲ μᾶλλον..... 3. ἢ κατὰ ψυχῆς. — Le développement de cet argument se trouvait dans un passage de l'*Eudème* d'ARISTOTE, que PHILOPON reproduit et que SIMPLICIUS (53, 25), THEMISTIUS (44, 25) et SOPHONIAS (25, 17) semblent avoir eu sous les yeux : τῆ ἀρμονία, ψῆσι (sc. ἐν τῷ Ἐυδήμῳ), τοῦ σώματος ἐναντίον ἔστιν ἡ ἀναρμοστία τοῦ σώματος, ἀναρμοστία δὲ τοῦ ἐμφύχου σώματος νόσος καὶ ἀσθένεια καὶ αἰσχος..... εἰ τοίνυν ἡ ἀναρμοστία νόσος καὶ ἀσθένεια καὶ αἰσχος, ἡ ἀρμονία ἄρα υἰγεία καὶ ἰσχύς καὶ κάλλος. ψυχὴ δὲ οὐδὲν ἔστι τούτων, οὔτε υἰγεία φημί οὔτε ἰσχύς οὔτε κάλλος· ψυχὴν γὰρ εἶχεν καὶ ὁ θεοσίτης αἰσχιστος ὢν. οὐκ ἄρα ἔστιν ἡ ψυχὴ ἀρμονία (PHILOP., 144, 30; cf. ALEX., *l. c. ad I*, 4, 407 b, 31).

408 a, 4. τὰ πάθη καὶ τὰ ἔργα. — SIMPL., 54, 4 : ψυχῆς μὲν οὖν ἐνέργειαι αἱ τε παθητικαὶ λεγόμεναι, ἅς καὶ πάθη καλεῖ, ὅσαι καὶ τοῦ σώματος κοιναί, ὀργὴ πρότης, ἐπιθυμία ἀποστροφὴ, αἰσθήσεις φαντασίαι, καὶ αἱ ἀπαθεῖς, ἅς ἔργα προσαγορεύει, οἷαι αἱ τε θεωρητικαὶ ἐπιστήμαι καὶ αἱ νοήσεις τῶν χωριστῶν. Peut-être, toutefois, ARISTOTE n'a-t-il pas eu l'intention d'établir ici une opposition aussi complète entre ces deux termes. V. *ad I*, 1, 402 a, 9; 403 a, 3; a, 10.

408 a, 5. χαλεπὸν γὰρ ἐφαρμόζειν. — SOPHON., 25, 27 : εἴπερ γὰρ ἡ ὅλη ψυχὴ τῆ ὅλης ἀρμονίας ταύτης, καὶ τὰ μέρη τοῖς μέρεσι. μέρη δὲ ψυχῆς μὲν τυχὸν θυμὸς, ἐπιθυμία καὶ τᾶλλα, ἀρμονίας δὲ Λύδιον, Φρύγιον καὶ τὰ λοιπὰ. ποῖα γοῦν ποῖοις ἀρμόσσειμεν; πότερον ὁ θυμὸς Λύδιος ἀρμονία ἢ Φρύγιος, καὶ πῶς οὐ γελοῖον; Cette interprétation,

empruntée par SOPHONIAS à PHILOPON (147, 17) qui la développe longuement, ne paraît pas tout à fait exacte, puisque l'harmonie dont il est question n'est pas l'air musical, mais la proportion des éléments d'un tout, ou leur assemblage. THEMISTIUS (45, 9) dit plus justement : ποίας γὰρ ἀρμονίας τὸ αἰσθάνεσθαι, καὶ ποίας τὸ φιλεῖν ἢ μισεῖν; SIMPLICIUS (54, 8) donne un sens un peu différent : χαλεπὸν μὲν οὖν, μᾶλλον δὲ ἀδύνατον ὁποιοῦν σωματικῆ ἀρμονία τὰς τοιαύτας ἀποδοῦναι ἐνεργείας.

408 a, 5. ἔτι δ' εἰ λέγομεν. — MADVIG (*Adv. crit.*, I, p. 471) pense qu'il faut écrire : ἔτι δὲ λέγομεν. Mais εἰ doit être pris ici dans le sens très fréquent de *puisque, étant donné que*.

408 a, 6. κυριώτατα μὲν..... 7. τὴν σύνθεσιν αὐτῶν. — SIMPL., 54, 27 : οὐ τὴν ἀρμονίαν ἐπὶ τῆς συνθέσεως κυριώτατα λέγεσθαι ἀκουστέον, ἀλλ' ἐπὶ τῶν ἐχόντων κίνησιν καὶ θέσιν τὴν σύνθεσιν κυριώτατα ἔχειν. Cependant, il semble plus naturel de rattacher κυριώτατα à ἀρμονίαν comme le font THEMISTIUS (45, 10) et SOPHONIAS (25, 37 : ἀρμονία μάλιστα λέγεται). — *Ind. Ar.*, 416 a, 56 : κυρίως *ipsam propriam ac primariam alicujus vocabuli notionem, proprium ac peculiare alicujus notionis nomen significat.* — ἐν τοῖς ἔχουσι κίνησιν καὶ θέσιν indique qu'il s'agit des êtres naturels, et non des choses mathématiques. SIMPL., 54, 30 : τὰ γὰρ μαθηματικὰ θέσιν μὲν ἔχει, οὐ μὴν κίνησιν. (Cf. *Phys.*, II, 2, 193 b, 34; *Meta.*, E, 1, 1026 a, 9 et *sæp.*; V. *ad I*, 1, 403 b, 15.) Il faut même aller plus loin, et dire que les essences mathématiques n'ont pas plus de position qu'elles n'ont de lieu. Considérées en elles-mêmes, in abstracto, elles n'ont pas de nature et, par suite, elles n'ont ni lieu, ni position, dans l'univers (*Phys.*, IV, 1, 208 b, 22 : δηλοῖ δὲ καὶ τὰ μαθηματικὰ· οὐκ ὄντα γὰρ ἐν τόπῳ ὁμῶς κατὰ τὴν θέσιν τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔχει δεξιὰ καὶ ἀριστερά, ὥστε μόνον αὐτῶν νοεῖσθαι τὴν θέσιν, ἀλλὰ μὴ ἔχειν φύσιν τούτων ἕκαστον). Ce n'est que quand on les considère in concreto, réalisées dans les choses, qu'on peut et qu'on doit affirmer qu'elles ont un lieu et, par suite, une position et un mouvement naturel, ou une nature, car ces trois caractères s'impliquent réciproquement (*Gen. et corr.*, I, 6, 322 b, 32 : ὁμῶς δὲ τὸ κυρίως λεγόμενον — sc. ἀφή — ὑπάρχει τοῖς ἔχουσι θέσιν. θέσις δ' οἷσπερ καὶ τόπος· καὶ γὰρ τοῖς μαθηματικοῖς ὁμοίως ἀποδοτέον ἀφήν καὶ τόπον, εἴτ' ἔστι κειρωσμένον ἕκαστον αὐτῶν εἴτ' ἄλλον τρόπον — *i. e.* : que l'on admette ou non que les choses mathématiques existent en soi, du moment qu'on leur attribue le contact, on doit aussi leur attribuer un

lieu —..... ἐπεὶ δὲ θέσις μὲν ὄσους καὶ τόπος ὑπάρχει, τόπου δὲ διαφορὰ πρώτη τὸ ἄνω καὶ κάτω..... ἅπαντα τὰ ἀλλήλων ἀπτόμενα βάρους ἂν ἔχοι ἢ κουφότητα, ἢ ἄμφω ἢ θάτερον.). Prises en elles-mêmes et par abstraction, les choses mathématiques ne sont donc nulle part dans le monde; elles n'ont pas de situation dans l'univers. Sans doute, les figures géométriques, même abstraites, sont encore étendues, mais leur étendue n'est pas un lieu; elle n'existe que pour la pensée (*Phys.*, III, 4, 203 b, 23). On comprend, par suite, comment les choses mathématiques, par elles-mêmes, c'est-à-dire isolées de l'être doué de situation et de mouvement, ne peuvent constituer un assemblage.

408 a, 8. οὕτω συναρμόζωσιν..... παραδέχασθαι. — STEINHART (*Symb. crit.*, p. 4) : Aristoteles... dicere non potuit : ὥστε μὴ δὲν συγγενὲς παραδέχασθαι, sed μὴ δὲν μὴ συγγενὲς scripsit. SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XVII, p. 264, n. 24), adoptant le sens proposé par BARCO (*Arist., Expos. crit. della psic. gr.*, p. 36, n. 1), conjecture : μὴ δὲν μήτε συγγενὲς μήτε μὴ συγγενὲς, et ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 34, n. 17), μὴ δὲν μὴ συγγενὲς παρέχασθαι. Mais ces conjectures ne sont fondées, à notre avis, que sur une interprétation inexacte de l'idée d'ARISTOTE. Le genre d'harmonie auquel il pense est celui des choses disposées suivant un plan symétrique ou un ordre de consécution, de sorte qu'on ne peut ajouter, entre elles, aucune chose de même espèce sans détruire la symétrie. Si l'on ajoute, par exemple, un arbre entre des arbres disposés en quinconce, un échelon entre ceux d'une échelle, des pierres entre les pierres du temple, ou une couleur entre les couleurs rangées dans leur ordre naturel, l'harmonie est détruite. Mais les promeneurs peuvent passer entre les arbres ou les colonnes, sans rompre l'harmonie (v. *Phys.*, V, 3, 226 b, 34 : ἐφεξῆς δὲ οὐ μετὰ τὴν ἀρχὴν μόνον ὄντος ἢ θέσει ἢ φύσει ἢ ἄλλῃ τινὶ οὕτως ἀφορισθέντος μὴ δὲν μεταξύ ἐστὶ τῶν ἐν ταύτῃ γένει καὶ οὐ ἐφεξῆς ἐστίν..... ἄλλο δὲ οὐδὲν κωλύει μεταξύ εἶναι. Cf. SIMPL., *ad loc.*, 875, 2 : ... οἷον εἰ τὰ χρώματα ἐφεξῆς καθ' ἕκαστον λάβοιμέν ἀπὸ τοῦ λευκοῦ ἀρξάμενοι μέχρι τοῦ μέλανος.... κτλ.). D'ailleurs, le *De anima* d'ALEXANDRE, que rien n'obligeait à reproduire un texte difficile ou douteux, confirme la leçon traditionnelle. ALEX., *De an.*, 25, 9 : διχῶς δὲ τῆς ἀρμονίας λεγομένης, τῆς μὲν ἐπὶ τῆς τῶν σωμάτων συνθέσεως (ὅταν γὰρ οὕτως ἢ συγκείμενα, ὡς μὴ δὲν αὐτῶν συγγενὲς παραδέχασθαι μεταξύ, ἡρμόσθαι λέγεται.....), τῆς δὲ ἐπὶ τοῦ λόγου τῶν μιγνυμένων,.... ἐπὶ τῆς πρώτης ἀρμονίας οὐ ταῦτόν ἢ ἀρμονία καὶ τὸ γινόμενον ἐκ τῶν ἡρμωσμένων . οὐ

γὰρ ἐπεὶ καθ' ἀρμονίαν παράκειται τὰ ξύλα ἀλλήλοις τὰ ἐν τῷ βάρῳ, διὰ τοῦτο τὸ βάρῳ ἀρμονία . οὐδ' ἐπεὶ οἱ λίθοι εἰσὶν καθ' ἀρμονίαν συγκείμενοι, ἤδη καὶ ὁ νεὼς ἀρμονία ὁ ἐκ τῆς τούτων γεγονὼς ἀρμονίας. Cette interprétation paraît plus exacte que celle de SIMPLICIUS (54, 20) : διὸ ἀπτεσθαι δεῖ καὶ ἀκριβῶς ἀπτεσθαι τὰ κυρίως συγκεῖσθαι λεγόμενα, ὡς μὴ τῶν συγγενῶν τι..... παρεμπίπτειν μεταξύ δύνασθαι, οἷον εἰ ξύλα εἶη, μὴ ξύλον, εἰ δὲ ξύλον καὶ λίθος, μήτε ξύλον μήτε λίθον ὕγρον γὰρ τι οἷον ἀέρα ἢ ὕδωρ, οὐ θαυμαστὸν παρεμπίπτειν.

408 a, 9. ἐντεῦθεν δὲ..... λόγον. — THEMISTIUS (45, 16) comprend ainsi la filiation des deux sens : ἐντεῦθεν δὲ καὶ τὰ μεμιγμένα κατὰ λόγον τινὰ..... ἡρμόσθαι φαμέν, ὅτι συμφώνως μέμικται..... οὐδὲ παραδέχεται τινα ἕτερον μεταξύ λόγον, ὅς μᾶλλον αὐτὰ ἀρμόσει. — Les deux sortes d'harmonies qu'ARISTOTE vient de distinguer sont représentées, dans le corps, par deux sortes de parties : les parties *non homœomères* et les parties *homœomères*. Les premières sont les divers organes, comme la main, le pied, le visage, etc. Ces organes sont constitués par l'assemblage de plusieurs tissus de natures diverses; ils se divisent en chair, os, nerfs, peau etc., c'est-à-dire en parties qui ne sont pas semblables au tout qu'elles forment (le pied, par exemple, ne se divise pas en pieds, etc.). Ces tissus, au contraire, sont *homœomères*, c'est-à-dire qu'en eux chaque partie est de même nature que le tout. Ils sont formés par le mélange des éléments, suivant certaines proportions définies pour chacun d'eux. V. *Meteor.*, IV, 10, 388 a, 10 sqq.; *Part. an.*, II, 1, 647 a, 1 sqq.; *ad II*, 1, 412 a, 28.

408 a, 10. εὐεξέταστος. — SIMPL., 55, 8 : τουτέστιν εὐέλεγκτος. PHILOP., 148, 32. V. la note suivante.

408 a, 11. πολλαὶ τε... καὶ πολλαχῶς. — SIMPL., 55, 10 : ἢ δὲ κατὰ τὰ μέρη (sc. σύνθεσις) οὐδὲ ἐξ ὑποκειμένων τῶν αὐτῶν, ἀλλὰ πῆ μὲν ὀστέων πρὸς ὀστέα ἢ πρὸς σάρκα, πῆ δὲ νεύρων ἢ ἀρτηριῶν,.... οὐδὲ ἢ αὐτῆ σύνθεσις πάντως ὁ γὰρ ἢ αὐτῆ ὀστέου καὶ σαρκός, καὶ ὀστέου πρὸς ὀστέον καὶ σαρκός πρὸς νεῦρον. — C'est pour cela que l'opinion suivant laquelle l'âme serait une harmonie dans le premier sens, est plus manifestement fautive que celle qui la considérerait comme une harmonie dans la seconde acception du mot. Car les assemblages qui constituent les parties *non homœomères* du corps sont, à la fois, πολλαὶ καὶ πολλαχῶς, tandis que les proportions qui forment les os ou la chair sont seule-

ment πολλαχῶς, puisque ce sont toujours les mêmes éléments qui y figurent : ἐκ τῶν αὐτῶν πᾶσι στοιχείων, καὶ εἰ μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν ἐν πᾶσι λόγον (Id., *ibid.*, 9).

408 a, 12. τίνος οὖν. — *Int.* : τίνος δὲ μέλους (SOPHON., 26, 4; PHILOP., 149, 12).

408 a, 13. ὁμοίως δὲ ἄτοπον. — ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 34, n. 18) lit ὅμως. Mais on ne voit guère comment cette conjecture peut suffire à justifier le sens qu'il propose : *Ganz unsinnig ist die erste Auffassung. Weniger zwar, trotzdem aber immer noch unsinnig ist die zweite.*

408 a, 16. καὶ κατὰ πᾶν τὸ σῶμα. — SIMPL., 55, 30 : ... καὶ κατὰ πᾶν τὸ σῶμα. ἐν ἑκάστῳ γὰρ τῶν ὀργανικῶν μορίων φλέβες ἀρτηρίαι νεῦρα ὁστέα σάρκες ὑμένες, κατὰ διαφόρους μειμιγμένα λόγους.

408 a, 5. ἔτι δ' εἰ λέγομεν..... 18. καὶ ψυχῇ. — BONITZ (art. cit., *Hermes*, VII, 1873, pp. 430—432) remarque que cet argument ne fait que développer celui qui a déjà été énoncé un peu plus haut (407 b, 32. καίτοι γε... 34. εἶναι τούτων); que, si l'un des deux passages était interpolé, sa suppression devrait rétablir la suite des idées, tandis qu'au contraire leur enchaînement se trouve interrompu si l'on fait abstraction de l'un ou de l'autre; que, d'ailleurs, les commentateurs et les manuscrits confirment unanimement l'authenticité des deux textes; qu'enfin on ne peut, comme on serait tenté de le faire, placer le premier immédiatement avant le second, car le mot καίτοι, d'après les habitudes d'ARISTOTE, indique précisément le début d'une réfutation. Il est inadmissible cependant, ajoute BONITZ, qu'un écrivain qui n'est pas tout à fait inintelligent (*gedankenloser*) ait pris deux formes d'un même argument pour deux arguments distincts. La conclusion qui semble s'imposer est donc que la première partie du chapitre 4 et, d'une manière générale, le premier livre du *De anima*, ont été rédigés sous leur forme actuelle, non par ARISTOTE, mais par un de ses disciples. Celui-ci aura eu sous les yeux plusieurs versions de ce chapitre. Dans l'une d'elles, ARISTOTE s'était borné à rappeler succinctement l'argument dont il s'agit, et à renvoyer à l'*Eudème* pour le développement; dans l'autre ou les autres, il l'avait exposé avec plus de détails, et le rédacteur, ne voulant rien perdre, aura maladroitement reproduit les deux

textes en les isolant. — Sans prétendre que cette conjecture soit inexacte, il faut remarquer que les raisons invoquées ne la justifient qu'imparfaitement. D'abord, en effet, l'argument en question ne semble pas avoir été développé dans l'*Eudème*, car PHILOPON (142, 4 sqq.), qui énumère avec soin les objections dirigées par PLATON, dans le *Phédon*, et par ARISTOTE, dans l'*Eudème*, contre la doctrine de l'âme harmonie, ne mentionne pas celle qui nous occupe. En outre, il est difficile d'admettre que le rédacteur du *De anima* eût été assez inintelligent pour ne pas apercevoir l'identité de deux arguments présentés presque sous la même forme. Enfin, on s'expliquerait qu'ARISTOTE, après avoir exposé en résumé ses objections contre la doctrine qu'il conteste, eût repris et développé celle d'entre elles qui lui paraissait avoir le plus besoin de l'être.

408 a, 18. ἀπαιτήσεται..... 23. ἕτερόν τι; — Ce passage interrompt la suite des idées, et forme une sorte de parenthèse (PHILOP., 151, 5 : ταῦτα οὖν ἐν παρεκβάσει εἰπὼν πρὸς τὸν Ἐμπεδοκλέα..... De même SOPHON., 26, 25). Mais il était naturel qu'ARISTOTE fit allusion ici aux idées d'EMPÉDOCLE. Celui-ci n'avait-il pas essayé de déterminer les proportions des éléments qui constituent certains tissus, comme les os et la chair? N'avait-il pas donné le nom d'harmonie à la force unifiante? Et n'avait-il pas eu quelque idée de l'essence et de la cause finale (*Phys.*, II, 2, 194 a, 20 : ἐπὶ μικρὸν γὰρ τι μέρος Ἐμπεδοκλῆς καὶ Δημόκριτος τοῦ εἶδους καὶ τοῦ τί ἦν εἶναι ἠψαντο. Cf. *Meta.*, A, 10, 993 a, 17)? S'il avait, seulement, considéré l'âme, non pas comme le mélange ou la proportion mêmes, mais comme la forme ou la fin qui les détermine, ou s'il avait déclaré que le mélange des substances a lieu suivant des lois déterminées, dirigées précisément vers telle fin, et que cette fin, distincte du mélange lui-même, est proprement l'*amitié*, cause de la combinaison des substances, sa doctrine aurait pu être acceptée sans réserves. Mais nous n'avons pas le droit de l'interpréter en ce sens : ψελιζομένη γὰρ ἔοικεν ἡ πρώτη φιλοσοφία περὶ πάντων, ἅτε νέα τε καὶ κατ' ἀρχὰς οὖσα καὶ τὸ πρῶτον, ἐπεὶ καὶ Ἐμπεδοκλῆς..... (*Meta.*, I, 1., 993 a, 15). Non seulement EMPÉDOCLE n'a pas eu une notion précise de la cause finale, mais, à prendre ses expressions à la rigueur, l'Amour et la Haine n'ont, dans son système, d'autre rôle que celui d'unir et de séparer. Par conséquent la proportion même, qu'il reconnaît dans certaines combinaisons des éléments, reste sans cause et fortuite. *Gen. et corr.*, II, 6, 333 b, 9 : οὐ γὰρ

ὅπως ἔτυχεν συνελθόντων οὐδὲν γίγνεται, καθάπερ ἐκείνός φησιν, ἀλλὰ λόγῳ τινί. τί οὖν τούτων αἴτιον; ἀλλὰ μὴν οὐδ' ἡ φιλία καὶ τὸ νεῖκος· συγκρίσεως γὰρ μόνον, τὸ δὲ διακρίσεως αἴτιον. τοῦτο δ' ἐστὶν ἡ οὐσία ἢ ἐκάστου, ἀλλ' οὐ μόνον « μίξις τε διάλλαξις τε μιγέντων », ὡς περ ἐκείνός φησιν. τύχη δ' ἐπὶ τούτων ὀνομάζεται, ἀλλ' οὐ λόγος· ἔστι γὰρ μιχθῆναι ὡς ἔτυχεν. V. *ibid.*, 334 a, 1; *Phys.*, II, 4, 496 a, 19; VIII, 1, 252 a, 5; *ad II*, 4, 416 a, 2.

408 a, 19. τοῦτό γε désigne la question qui suit (a, 20) : πότερον... κτλ. V. *Ind. Ar.*, 546 a, 40 : *pronomén oútos etiam ad ea quae sequuntur potest referri.*

ἕκαστον γὰρ..... 20. εἶναι. — EMPED., v. 206 sqq. Mull. :

ἡ δὲ χθὼν τούτοις ἴση συνέκυρσε μέγιστα
 Ἡρακλείῳ τ' ὄμβρῳ τε καὶ αἰθέρι παμφανόωντι,

 εἴτ' ὀλίγον μείζων εἴτ' οὐ πολὺ ἔσκεν ἐλάττω
 ἐκ τῶν αἵμα τ' ἔγεντο καὶ ἄλλης εἶδός σαρκός..... κτλ.

V. *De an.*, I, 5, 410 a, 4.

408 a, 21. μέρεσιν. — BEKKER adopte la leçon μέλεσιν qu'ont quelques manuscrits. Mais μέρεσιν semble préférable. TORST., p. 124 : *Qui μέρεσιν mutavit in μέλεσιν, homo ut mihi videtur haud indoctus, de Parmenidis fortasse versu cogitavit praepos-tere, qui versus a nostro laudatur Met. Γ 5. 1009 b 24. At profecto non de artubus agitur neque artus Empedocles λόγῳ τινί genuerat, sed ea quae Aristoteles vocare solet τὰ ὁμοιομερῆ. Cf. de Gen. et corr. A 1. 314 a 26—28.*

408 a, 22. καὶ αὐτή. — Comme le remarquent TRENDELEBURG (p. 218) et, d'après lui, BONITZ (art. cit., p. 433) il faut rapporter αὐτή à φιλία, et non à μίξις. C'est, d'ailleurs, ce que fait SIMPLICIUS (56, 7) : καὶ εἰ αὐτὸν τὸν τῆς μίξεως λόγον τὴν τῆς φιλίας τίθεται οὐσίαν, κτλ.

408 a, 24. ταῦτα μὲν..... ἀπορίας. — Si l'on considère le passage relatif à EMPÉDOCLE comme une parenthèse, il faut regarder cette phrase comme faisant suite à a, 16 : συμβάσσεται οὖν.... κτλ.

408 a, 25. ἅμα τῷ σαρκὶ εἶναι, i. e. : λυομένου τοῦ λόγου τῆς σαρκός (cf. THEM., 46, 20).

τί δὴ ποτε..... 26. τοῦ ζώου; — ALEXANDRE (*ap. PHILOP.*, 152, 3), SIMPLICIUS (56, 10) et PHILOPON (151, 23) ont lu τὸ τοῖς ἄλλοις. Le premier (*l. l.*) explique ainsi : εἴ γὰρ μὴ εἴη, φησὶν, ἡ ψυχὴ ἀρμονία ἀλλ' ἕτερόν τι τῆς μίξεως, διὰ τί τῆς μίξεως τῆς σαρκός φθειρομένης καὶ ἡ τῶν λοιπῶν μερίων συμφθείρεται μίξις; mais la leçon τῷ τοῖς ἄλλ. est d'une explication plus facile. Elle est suivie par THEMISTIUS (*l. l.*) et SOPHONIAS (26, 29).

408 a, 26. πρὸς δὲ τούτοις..... 28. ἀπολειπούσης; — D'après SUSEMIHL (*Œcon.*, p. 84), SIMPLICIUS aurait lu εἴπερ ἕκαστον. Mais, si l'on admet qu'il n'a pas lu μὴ devant ἕκαστον, il faut admettre qu'il ne l'a pas lu, non plus, devant ἐστὶν (a, 27), comme nous l'avons indiqué dans l'appareil critique. Voici, en effet, comment il interprète (56, 18) : τὸ δὲ ἐφεξῆς ἀπὸ τοῦτο κατασκευάζειν βούλεται τὸ τὴν ψυχὴν τὸν τῆς μίξεως εἶναι λόγον, διὰ τε τὸ ἕκαστον μέρος ψυχῆν ἔχειν καὶ διὰ τὸ ἀπολειπούσης τῆς ψυχῆς φθείρεσθαι τὰ ὄργανα ὡς ἀπολλύοντα τοὺς λόγους. Toutefois, à y regarder de près, cette interprétation paraît être, au fond, identique à celle que nous avons adoptée. Il se pourrait donc, somme toute, que SIMPLICIUS eût lu le texte traditionnel, et donné seulement un autre tour à l'argument. — CHAIGNET (*Ess. sur la psych. d'Ar.*, p. 247, n. 2) déclare adopter la leçon εἴπερ ἕκαστον, et explique en conséquence : « si l'âme est différente de la « proportion du mélange, pourquoi, cette proportion détruite, « l'âme même est-elle anéantie, puisque chaque partie du corps « a une âme. » Mais, d'autre part, le même auteur donne, à la page suivante, cette traduction, qui suppose, évidemment, μὴ ἕκαστον : « En outre, si l'âme n'est pas la raison, le principe « intelligible du composé corporel, et qu'on n'admette pas une « âme pour chaque partie du corps, comment se fait-il qu'aban- « donné par l'âme, le corps soit détruit? »

408 a, 24. εἰ δ' ἐστὶν ἕτερον..... 28. ἀπολειπούσης; — THEM., 46, 22 : ἀλλὰ καὶ ἔμπαλιν ἀπορητέον, διὰ τί... κτλ. — BONITZ (art. cit., p. 433) résume ainsi ces deux arguments : si l'on refuse d'admettre que l'âme soit l'harmonie du corps, on ne peut expliquer pourquoi la disparition de l'un est solidaire de celle de l'autre, de telle sorte que la dissolution du corps entraîne l'anéantissement de l'âme, et que, réciproquement, la

disparition de l'âme entraîne la dissolution du corps. Tous les interprètes, à l'exception de TORSTRICK, sont, du reste, d'accord pour voir, dans ce passage, des raisons en faveur de la théorie de l'âme-harmonie. Le début du chapitre est, au contraire, destiné à la combattre. Ce changement d'attitude ne peut, d'après BONITZ, s'expliquer que par l'hypothèse suivante : tout le morceau, depuis 408 a, 5 : *ἔτι δ' εἰ* jusqu'à a, 28 : *ἀπολειπούσης*, aura été introduit à tort à la place qu'il occupe. Ce devait être primitivement une discussion antinomique de la doctrine de l'âme-harmonie, une suite d'*ἀπορίαι*, analogue au livre B de la *Métaphysique* (v. *ad I*, 1, 403 b, 20; *Eth. Nic.*, VII, 4, 1146 b, 7; *Top.* VIII, 11, 162 a, 15 : *ἔστι δὲ φιλοσόφημα μὲν συλλογισμὸς ἀποδεικτικός, ἀπόρημα δὲ συλλογισμὸς διαλεκτικὸς ἀντιφάσεως, i. e.* : une argumentation qui aboutit à deux conclusions contradictoires entre elles. Cf. TREND., *Elem. log. ar.*, 8^e ed., p. 111). Le rédacteur (v. *ad I*, 4, 408 a, 5—18), voulant introduire ce passage dans son texte du traité de l'âme, l'y a rattaché par le mot *ἔτι* (408 a, 5), qui indique une nouvelle objection. Puis, arrivé à l'endroit (408 a, 24 : *εἰ δ' ἐστίν*) où les raisons pour succédaient aux raisons contre, il a intercalé, assez maladroitement, les mots *ταῦτα μὲν οὖν ἔχει τοιαύτας ἀπορίας* (a, 24), qui devaient figurer primitivement à la fin de la discussion d'ARISTOTE, après 408 a, 5 : *ἐφαρμόζειν*. — Ces conclusions ne nous semblent pas absolument nécessaires. D'abord, en effet, ARISTOTE lui-même n'indique-il pas nettement, au début du chapitre 2, que l'objet des suivants sera, non seulement l'exposé des opinions des anciens, mais aussi celui des difficultés (*ἀπορίαι*) qu'il faudra résoudre dans la suite? Ni THEMISTIUS, ni SIMPLICIUS, ni PHILOPON ne trouvent étrange que les raisons qui rendent vraisemblable la théorie de l'âme-harmonie aient été introduites à cette place. Il est aisé d'apercevoir, du reste, que, de toutes les opinions examinées jusqu'ici, c'est celle-là qui se rapproche le plus de la doctrine d'ARISTOTE. N'est-il pas naturel, par conséquent, qu'il indique les arguments qu'on pourra faire valoir en sa faveur et n'y a-t-il pas été amené précisément parce qu'il vient de penser à la doctrine d'EMPÉDOCLE, laquelle, si l'on définissait mieux ce qu'elle ne fait que balbutier, pourrait être interprétée dans un sens très voisin de l'Aristotélisme? D'ailleurs, la définition d'ARISTOTE ne sera-t-elle pas d'autant plus fortement établie qu'elle aura le droit d'invoquer tous les arguments de celle qui se rapproche le plus de la vérité, sans être en butte aux mêmes objections (THEM.,

46, 13 : *ὅτι μὲν οὖν οἱ λέγοντες ἁρμονίαν τὴν ψυχὴν οὕτε ἐγγὺς ἄγαν, οὕτε πόρρω τῆς ἀληθείας βάλλειν ἂν δόξειαν,..... δῆλόν ἐστι.*)? En concevant l'âme comme la forme ou la fin du corps, ARISTOTE la fait dépendre de l'harmonie des éléments corporels aussi étroitement que la forme dépend de la matière (v. *ad I*, 3, 407 b, 17) et, d'autre part, l'âme, forme du corps, a sur lui la supériorité qui manquait à l'harmonie. — TORSTRICK (pp. 124—125) considère le passage dont nous venons de parler comme la suite des objections adressées à la doctrine d'EMPÉDOCLE; il l'interprète donc ainsi : *jure Aristoteles in utramque partem disputans lacunam indicat quae apud Empedoclem observetur, demonstratque ex iis quae apud Emp. posita inveniuntur hanc de qua agimus quaestionem non posse solvi, sive eandem dicas animam atque τὸν λόγον τῆς μίξεως sive diversam*. Par suite, le premier argument doit être compris comme l'a fait THEMISTIUS : *si anima prorsus diversa est a proportione mixtionis, cur sublata mixtionis proportione ipsa anima tollitur?* Mais TORSTRICK est obligé de reconnaître que l'interprétation qu'il propose de *πρὸς δὲ τούτοις... κτλ.* ne peut pas se concilier avec le texte et spécialement avec les mots a 28 : *τί ἐστίν ὃ φθείρεται*.

408 a, 31. *καθάπερ εἴπομεν*. — V. *ad I*, 3, 406 a, 30—b, 11. L'âme peut être mue par accident lorsque le corps qu'elle anime est mû lui-même; quand c'est l'âme qui se trouve être la cause du mouvement du corps, elle se meut elle-même par accident. — SIMPL., 56, 26 : *οἱ μὲν οὖν τὸ ἀκίνητον αὐτῆς (sc. τῆς ψυχῆς) δεικνύοντες λόγοι τὸ ἀσώματον αὐτῆς καὶ ἀμέριστον κατεσκευάζον* ([cf. *De Caelo*, III, 5, 304 b, 13 : — *ὁρῶμεν γὰρ πᾶν τὸ φυσικὸν σῶμα κινήσεως ἔχον ἀρχὴν — et scilicet*]) *οἱ δὲ τῆς ἁρμονίας ἐλεγκτικοὶ οὐκ εἴωσιν ὡς τῶν συμβεβηκότων ἀσώματον αὐτὴν φαντάζεσθαι, ἀλλ' ὡς οὐσίαν καὶ ὡς ἀρχικὴν οὐσίαν καὶ γὰρ κινήτικὴν τίθενται,...* κτλ.

408 b, 5. *εἰ γὰρ καὶ..... 15. τῇ ψυχῇ*. — Nous avons adopté, pour ce passage, l'interprétation de BONITZ (*Arist. Stud.*, II—III, p. 23).

εἰ γὰρ καὶ..... 6. κινεῖσθαι τούτων. — C'est-à-dire : « alors même qu'on regarderait la colère etc., comme étant « proprement et essentiellement des mouvements... » — ARISTOTE admet, quant à lui, que ces modifications ne sont pas, en elles-mêmes, des mouvements, mais des actes, dont les mouvements ne sont que la condition ou la matière, et qu'on ne

peut définir complètement qu'en tenant compte, à la fois, du mouvement et de la forme ou de la fin qu'il sert à réaliser. V. *ad I*, 3, 403 a, 24—b, 49.

408 b, 7. τὸ δὲ κινεῖσθαι ἐστὶν ὑπὸ τῆς ψυχῆς. — SIMPLICIUS (58, 1) pense que ces mots expriment déjà la propre doctrine d'ARISTOTE et signifient que l'âme ne joue, dans les mouvements en question, que le rôle de moteur immobile : αὐτὸ γὰρ τὸ κινεῖν ταύτης ἴδιον καὶ οὐ συμπεπλεγμένον τῷ κινεῖσθαι, ἀλλ' ὡς ποιητικὸν προσεστὸς αἴτιον. Mais il semble plutôt qu'ARISTOTE ne fasse ici que continuer à exprimer l'hypothèse de laquelle il ne résultera pas, d'après lui, que l'âme se meuve : alors même que la joie, la pensée etc. seraient des mouvements, et des mouvements provoqués par l'âme, il n'en résulterait pas etc. — Cf. *De an.*, I, 2, 403 b, 29 : οἰηθέντες δὲ τὸ μὴ κινούμενον αὐτὸ μὴ ἐνδέχεσθαι κινεῖν ἕτερον... κτλ.

408 b, 8. τὸ τὴν καρδίαν ὡδὶ κινεῖσθαι. — L'opinion exposée par ARISTOTE est, non pas que la colère est accompagnée d'un mouvement ou a pour condition un mouvement, mais qu'elle est ce mouvement même. Il faut lire par suite τὸ τὴν καρδίαν au lieu de τῷ τὴν καρδίαν, leçon traditionnelle (cf. BONITZ, *l. l.*, p. 22). — Sur la définition matérielle de la colère, v. *ad I*, 1, 403 a, 31.

408 b, 9. ἢ τὸ τοῦτο. — Tous les manuscrits ont ἢ τοιοῦτον que lit aussi PHILON (157, 40). La leçon ἢ τὸ τοῦτο, proposée par BONITZ (*l. l.*) et adoptée par BIEHL, paraît cependant préférable. Car ARISTOTE ne veut pas dire que la pensée est, dans l'hypothèse, quelque chose d'analogue à un mouvement du cœur, mais qu'elle est un mouvement du cœur ou d'un autre organe. — Sur le rôle du cœur, v. *Part. an.*, III, 3, 663 a, 10; 4, 666 b, 14 *et sep.*; *Ind. Ar.*, 365 b, 34; *ad III*, 10, 433 b, 19—27.

τούτων δὲ συμβαίνει..... 11. λόγος. — THEM., 50, 14 : διγῶς γὰρ ἴσως ἐν τοῖς πάθεσι τοῖς τοιοῦτοις ὑπὸ τῆς ψυχῆς κινεῖται τὸ ἔμφυχον σῶμα, ἢ κατὰ φοράν.... κτλ. — Il faut, avec SUSEMHL (*Burs. Jahresh.*, IX, 351), considérer ce morceau comme une parenthèse.

408 b, 10. τὰ μὲν κατὰ φοράν. — Par exemple les batte-

ments du cœur (*Part. an.*, III, 6; 669 a, 19; *Probl.*, XI, 31, 902 b, 30 : τῶν δεδιότων... σείεται ἢ καρδία τοῦ θερμοῦ ἐξιδόντος) ou l'afflux du sang vers certaines parties du corps (THEM., 50, 16).

408 b, 10. τὰ δὲ κατ' ἄλλοίωσιν. — Cf. *Probl.*, XXI, 32, 902 b, 37 : τοῖς μὲν φοβουμένοις καταψύχεται ὁ τόπος ὁ περὶ τὴν καρδίαν. V. *ad III*, 9, 432 b, 31.

408 b, 11. τὸ δὴ. — Il faut lire, avec les manuscrits ST, δὴ au lieu de δὲ (cf. BONITZ, *l. l.*, p. 23). Ce passage exprime, en effet, la conséquence qu'ARISTOTE déduit de l'hypothèse : si l'on admet que les états de l'âme sont, en eux-mêmes, les mouvements corporels qui les accompagnent, ils ne sont pas plus des modifications de l'âme que les mouvements qui constituent l'action de tisser ou celle de bâtir.

408 b, 13. βέλτιον γὰρ..... 15. τῇ ψυχῇ. — Cf. ALEX., *De an.*, 23, 18; *De an. lib. alt.*, 104, 36 : ὡς γὰρ οὐ βαδίξει ἢ ψυχὴ αὐτὴ οὐδὲ παλαίει, ἀλλ' ὁ ἔχων αὐτὴν ἄνθρωπος, οὕτω καὶ λυπεῖται καὶ ὀρέγεται καὶ χαίρει καὶ ὀργίζεται τὸ τὴν ψυχὴν ἔχων, ἀλλ' οὐχὶ ἢ ψυχὴ πᾶσαι γὰρ αἱ λεγόμεναι τῆς ψυχῆς κινήσεις τοῦ συναμφοτέρου τοῦ ζῶντος εἰσιν. V. *ad II*, 1, 412 b, 5.

408 b, 15. τοῦτο δὲ μὴ..... 18. ἢ μονάς. — SIMPL., 58, 33 : ὅτι μὲν γὰρ φησι μέχρι ἐκείνης ἢ κινήσεις, οὐχ ὅτι καὶ ἐν ἐκείνῃ (τοῦτο γὰρ ἀπέφησεν), ἀλλ' ὅτι ἢ ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ γινομένη κίνησις ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ δηλαδὴ εἰς τὴν καθαρὰν κριτικὴν ἐκείνης ἀποπερατοῦται ἐνέργειαν (= l'acte de percevoir, κρίνειν). THEMISTIUS (51, 12) ajoute que c'est encore l'âme qui est, en un sens, la cause de l'affection des sensoria et de la transmission de celle-ci, puisque ces phénomènes ne se produisent plus quand l'animal a cessé de vivre. — Dans d'autres cas, au contraire, le mouvement émane de l'âme. C'est ce qui a lieu, par exemple, dans la mémorisation : l'âme, en vertu d'une décision volontaire, provoque le réveil des mouvements ou des résidus que la sensation a laissés dans les sensoria (cf. FREUDENTHAL, *Üb. d. Begr. d. Wort. φαν. b. Arist.*, p. 7). *An. post.*, II, 19, 99 b, 36 :μονὴ τοῦ αἰσθήματος. *De insom.*, 3, 461 a, 18; *De an.*, III, 3, 429 a, 1; *Rhet.*, I, 11, 1370 a, 28. V. *ad III*, 3, 427 b, 14—24; 428 b, 11; b, 23—30; 11, 434 a, 8—11. *De mem.*, 2, 451 b, 16 : ὅταν οὖν ἀναμιμησώμεθα, κινούμεθα τῶν προτέρων τινὰ κινήσεων, ἕως ἂν κινηθῶμεν μεθ' ἣν ἐκείνη εἴωθεν. διὸ καὶ τὸ ἐφεξῆς

θηρούμεν νοήσαντες ἀπὸ τοῦ νῦν ἢ ἄλλου τινός, καὶ ἀφ' ὁμοίου ἢ ἐναντίου ἢ τοῦ σύνεγγυς. La mémémoration est une sorte de syllogisme dont l'homme seul est capable (*Ibid.*, 2, 453 a, 6; *Hist. an.*, I, 1, 488 b, 25). — Cf. PLAT., *Phil.*, 34 B : ΣΩ. μνήμης δὲ ἀνάμνησιν ἄρ' οὐ διαφέρουσιν λέγομεν; — ΠΡΩ. ἴσως. — ΣΩ. ἄρ' οὐν οὐ τίδε; — ΠΡΩ. τὸ ποῖον; — ΣΩ. ὅταν ἂ μετὰ τοῦ σώματος ἐπασχέ ποθ' ἡ ψυχὴ, ταῦτ' ἄνευ τοῦ σώματος αὐτὴ ἐν ἑαυτῇ ὅ τι μάλιστα ἀναλαμβάνη, τότε ἀναμνησθεσθαί που λέγομεν. ἢ γάρ; — ΠΡΩ. πάνυ μὲν οὖν. — ΣΩ. καὶ μὴν καὶ ὅταν ἀπολέσασα μνήμην εἴτε αἰσθήσεως εἴτ' αὐ μαθήματος, αὐθις ταύτην ἀναπολήσῃ πάλιν αὐτὴ ἐν ἑαυτῇ καὶ ταῦτα ζόμενα ἀναμνήσεις καὶ μνήμας που λέγομεν.

408 b, 18. ὁ δὲ νοῦς..... 29. ἀπαθὲς ἐστίν. — THEMISTIUS (54, 13) se demande pourquoi ARISTOTE parle de l'immatérialité de l'intellect, alors qu'il s'agit d'établir que l'âme ne peut être mue. Le passage de SIMPLICIUS que nous avons déjà cité (*ad I*, 4, 408 a, 31) peut servir à résoudre cette question : l'inaptitude de l'âme au mouvement et son immatérialité s'impliquent réciproquement, et prouver que l'âme est immobile, c'est prouver, du même coup, qu'elle est immatérielle. — B. RITTER (*D. Grundprinc. d. Arist. Seelenl.*, p. 29) essaie d'établir que ce morceau, bien qu'authentique, figure à tort à la place qu'il occupe.

ὁ δὲ νοῦς.... 19. οὐ φθείρεσθαι. — V. *De an.*, III, 5, 430 a, 22; *Meta.*, A, 3, 1070 a, 24; *Gen. an.*, II, 3, 736 b, 22 : ὅσων γὰρ ἐστὶν ἀρχῶν ἡ ἐνέργεια σωματικὴ (c'est-à-dire l'âme végétative et l'âme sensitive, cf. b, 8; b, 14), ὁτλον ὅτι ταύτας ἄνευ σώματος ἀδύνατον ὑπάρχειν, οἷον βαδίζειν ἄνευ ποδῶν ὥστε καὶ θύραθεν εἰσιέναι ἀδύνατον, οὔτε γὰρ αὐτὰς καθ' αὐτὰς εἰσιέναι οἷον τε ἀχωρίστους οὔσας, οὔτ' ἐν σώματι εἰσιέναι..... λείπεται δὲ τὸν νοῦν μόνον θύραθεν ἐπεισιέναι καὶ θεῖον εἶναι μόνον ὁὐθὲν γὰρ αὐτοῦ τῆ ἐνεργείᾳ κοινωνεῖ σωματικῇ ἐνέργειᾳ.

408 b, 20. νῦν δ' ἴσως..... 24. καὶ νόσοις. — *Ind. Ar.*, 492 a, 60 : *per voc* νῦν δὲ *id quod in re ac veritate est ei opponitur, quod per conditionem aliquam positum erat.* — Il faut, sans doute, compléter ainsi l'argument : non seulement l'intellect ne s'affaiblit pas dans la vieillesse, mais c'est alors qu'il est dans toute sa vigueur (SIMPL., 60, 4 : ἀκμάζει γὰρ, ὅταν πρῶτον ἀκμάζει τὸ σῶμα ὡς ζῶν, δηλαδὴ ἐν τῷ γήρατι.); si, quelquefois, il semble s'obscurcir, ce n'est pas lui qui est atteint, de même que ce

n'est pas la faculté visuelle qui subit une déchéance dans la vieillesse, mais seulement les organes de la vision (*Id.*, 60, 18 : οὐδὲ γὰρ ἡ κατ' ἐνεργείαν αἴσθησις ἀμυδροῦται τῷ τὴν αἰσθητικὴν τι πάσχειν ψυχῆν, ἀλλὰ τῷ τὸ ὑποκείμενον ὄργανον.). — Sur l'aptitude supérieure des vieillards à saisir les principes de la démonstration et le dernier résultat auquel aboutit la discursion (intellect théorique et intellect pratique), v. *ad III*, 7, 431 a, 15. — L'argument d'ARISTOTE prouve trop. En effet, comme il le dit lui-même (b, 23, ψυχῆν), ce n'est pas seulement l'immortalité et l'impassibilité de l'intellect, mais celles de l'âme tout entière qu'il tend à établir. Admettre, avec PHILOPON (163, 32), que, par le mot ψυχῆν, il ne faut entendre ici que l'âme noétique, serait restreindre la signification de ce terme d'une façon que ne justifie nullement l'emploi qu'en fait ordinairement ARISTOTE, et, en outre, limiter arbitrairement la conclusion qui résulte de l'argument invoqué. On pourrait dire, avec SIMPLICIUS (60, 22), que l'âme sensitive périt avec le corps, parce que ses opérations ont leur point de départ dans les sensoria, tandis que l'intellect, ayant en lui-même toutes les conditions de son activité, est la source d'où s'épanche la lumière sur tous les êtres animés qui sont capables de la recevoir. Mais il resterait toujours à se demander pourquoi l'âme sensitive n'est pas, comme l'intellect, complète en elle-même et substantielle. En somme, l'âme ou la forme parfaite qui sert de fin, même à l'animal qui ne peut pas s'élever au-dessus de la sensation, n'est-elle pas immobile et impassible? N'est-elle pas transcendante par rapport à lui, autant que le premier moteur par rapport au monde (v. *ad I*, 4, 407 b, 31; 3, 406 b, 25; III, 9, 432 b, 15)? et n'a-t-elle pas tous les caractères que PLATON attribuait à l'Idée?

408 b, 25. ἄλλου τινός ἐσω φθειρομένου. — STEINHART (*Symb. crit.*, p. 4) : *Frustra quæsiverunt interpretes, quid sit, quo..... intus pereunte mens ipsa marcescere dicatur; legendum enim est ἐξω.* BONITZ (*Arist. Stud.*, II—III, p. 24, n. 1; *Ind. Ar.*, 487 a, 1) propose de lire ἐν φ : *das körperliche Organ,.... wird doch natürlicherweise der geistigen Kraft gegenüber nicht als ein Inneres sondern als ein Äusseres zu bezeichnen sein.* Il faudrait donc expliquer : la destruction de quelque chose de distinct de l'intellect, du substrat en qui il réside (cf. ἐν φ, b, 23). Mais tous les manuscrits et tous les commentateurs confirment ἐσω (car le passage invoqué par BONITZ, PHILOP. 164, 11 : ἐν φ

πρώτως ἐλλάμπουσιν αἱ ψυχικαὶ δυνάμεις, ne prouve pas que PHILOPON ait lu autre chose que le texte traditionnel, qu'il reproduit, d'ailleurs, trois lignes plus haut : ἄλλου τινὸς ἔσω λέγει τοῦ πνέματος), que ZELLER (II, 2^o, p. 570, n. 1 t. a.) conserve et traduit par : *im Innern des Leibes*. PHILOPON (*l. l.*) pense que ce mot désigne un πνευματικὸν σῶμα, réceptacle immédiat des ψυχικαὶ δυνάμεις (v. KAMPE, *Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 15, n. 5). SIMPLICIUS (60, 30) dit à peu près de même : πνέματος ἢ κράσεως. Peut-être s'agit-il de cette matière, analogue à la quintessence, qui sert de véhicule à l'âme, et qui fait la vertu de la semence (*Gen. an.*, II, 3, 736 b, 29; *De caelo*, I, 9, 278 b, 14), ou, plutôt encore, comme le pense NEUHAEUSER (*Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisstheorie*, p. 12), du πρώτων αἰσθητήριον, siège des φαντάσματα qui sont nécessaires pour penser. V. *ad* III, 3, 428 b, 11; 7, 431 a, 15; b, 2; II, 12, 424 a, 24—25.

408 b, 25. αὐτὸ δὲ. — *Sub.* : τὸ νοοῦν. Cf. ZELLER, *l. l.*

408 b, 28. τοῦ κοινοῦ. — SOPHON., 29, 5 : τοῦ συναμφοτέρου δηλαδὴ ζώου.

408 b, 30. ὅτι μὲν οὖν... 409 a, 1. αὐτὴν ἀριθμόν. — Les objections qu'ARISTOTE va présenter ne sont pas dirigées contre la conception de l'âme comme chose mue; la réfutation en est faite, et il n'y a pas à y revenir. Il ne signale donc que les défauts propres à la théorie en question, c'est-à-dire à la définition de l'âme comme nombre, et comme nombre qui se meut lui-même. L'auteur de cette définition était, comme on sait, XÉNOCRATE (v. les témoignages réunis par HEINZE, *Xenokr.* p. 181 sqq.). THEMISTIUS, qui, sans doute, n'avait pas entre les mains l'ouvrage où ce dernier avait exposé ses vues à ce sujet, cite (59, 8) un passage d'ANDRONICUS de Rhodes qui les reproduit et les commente. « XÉNOCRATE et ses disciples appelaient l'âme un nombre, parce qu'aucun animal n'est constitué par un corps simple, mais par un mélange, suivant certaines proportions et certains nombres, des éléments premiers. Ils ont donc admis à peu près la même opinion que ceux qui font de l'âme une harmonie, seulement ils ont rendu leur définition plus claire que cette dernière par ce qu'ils y ont ajouté en disant que l'âme est, non pas n'importe quel nombre, mais un nombre qui se meut lui-même. A peu près comme si ceux qui prétendent que l'âme est une harmo-

nie, avaient ajouté qu'elle n'est pas n'importe quelle harmonie, mais une harmonie s'organisant elle-même (ἀρμόζουσιν αὐτήν); car c'est l'âme elle-même qui est la cause du mélange et de la proportion dans laquelle sont mélangés les éléments premiers. Mais, comme je l'ai dit, c'est dans les écrits de XÉNOCRATE, et, spécialement, dans le cinquième livre de son *περὶ φύσεως*, qu'il faut chercher dans quel sens il a prétendu que l'âme est un nombre qui se meut lui-même. — THEMISTIUS dit encore (56, 16) que, dans son *περὶ φύσεως*, XÉNOCRATE semble faire de l'âme un nombre arithmétique (μοναδικὸν ἀριθμόν). Enfin, il emprunte (21, 8) au même ouvrage des éclaircissements sur l'assimilation platonicienne de la longueur au nombre deux, de la surface au nombre trois, etc., et l'introduction de ces principes dans la constitution de l'animal (v. *ad* I, 2, 404 b, 16—27). Il est donc probable que XÉNOCRATE, penseur sans originalité (DIOG., IV, 6; PLUT., *Rect. rat. aud.*, 18), s'était borné à réunir dans sa formule les deux caractères principaux que PLATON attribue à l'âme (v. *ad* I, 3, 406 b, 26—407 a, 2). C'est précisément à cause de la conformité de l'opinion de XÉNOCRATE avec celle de PLATON, que PORPHYRE (*ap. THEM.*, 56, 11) et SIMPLICIUS (61, 21) prétendaient qu'ARISTOTE avait seulement voulu établir, par les objections suivantes, que le mot nombre, dans la formule dont il s'agit, ne devait pas être pris au pied de la lettre. ANDRONICUS (*ap. THEM. l. l.*) avait, paraît-il, soutenu la même thèse. Cependant, la définition de XÉNOCRATE ne diffère pas seulement dans la forme, mais essentiellement et dans le fond, de celle d'ARISTOTE. Pour qu'il n'y eût, entre les deux, qu'une différence d'expression, il faudrait qu'en définissant l'âme un nombre qui se meut lui-même, XÉNOCRATE eût voulu dire que l'âme est, d'une part, la tendance spontanée ou la nature du mélange d'éléments qui constitue le corps, d'autre part, la fin immobile qui sert de but à cette tendance, la forme qui évoque et attire à elle sa matière prochaine, qui se crée un sujet pour s'y réaliser. Or, même en interprétant la formule de XÉNOCRATE comme le fait ANDRONICUS, il est impossible de lui trouver cette signification. THEMISTIUS (56, 13) a donc raison de penser qu'ARISTOTE s'attaque ici au fond même de l'opinion de XÉNOCRATE.

409 a, 1. πῶς γὰρ... 3. διαφέρειν δεῖ. — Dans l'opinion dont il s'agit, l'âme, en dernière analyse, ne peut être qu'une unité (409 a, 18—19). Or, on ne conçoit pas comment cette

unité pourrait être mue. En effet, de deux choses l'une : ou bien elle serait mue par un moteur externe, ou bien elle le serait par elle-même. Mais la première hypothèse est impossible, car tout mobile est continu et divisible (v. *ad I*, 3, 406 a, 16) et, de plus, ce serait le moteur qui serait, en ce cas, l'âme même (409 a, 17—18). Quant à la seconde, elle est également inadmissible, puisque l'unité est indivisible et ne contient aucune différence, tandis que toute chose qui se meut elle-même se décompose en un moteur immobile et un mobile. V. *ad I*, 3, 406 a, 3; b, 11—13.

409 a, 2. *καὶ πῶς*. — PHILOPON (166, 8) pense qu'ARISTOTE a l'intention de demander, par là, quelle sera la nature du mouvement de l'âme dans la doctrine de XÉNOCRATE : *πότερον κατ' εὐθεῖαν κινεῖται ἢ κύκλῳ ἢ ἄλλως πως, οἷον κατὰ ἀλλοίωσιν ἢ αὐξήσιν καὶ φθίσιν*. De même SOPHON., 29, 22.

409 a, 3. *εἰ γὰρ ἐστὶ..... διαφέρειν δεῖ*. — THEM., 56, 23 : *ἡ ἐκάστη ἄμα (sc. μονάς) κινεῖ καὶ κινεῖται; εἰ μὲν γὰρ ἐκάστη ἄμα, πῶς ἀμερῆς καὶ ἀδιάφορος.... κτλ.*

409 a, 4. *ἐπεὶ φασί*. — TRENDELEBURG (p. 225) se demande de qui il s'agit, et remarque que les commentateurs ne fournissent aucune indication sur ce point (PHILOPON — 166, 26 — dit seulement : *δοκεῖ... τοῖς ἀπὸ γεωμετρίας*). Il est assez naturel de penser qu'ARISTOTE fait allusion à XÉNOCRATE et à ses partisans. D'abord, en effet, des conséquences tirées de principes qu'ils n'auraient pas admis eux-mêmes, n'auraient pas porté contre leur doctrine. En outre, dans le *De caelo* (III, 1, 299 a, 6) ARISTOTE fait observer que, si l'on compose les lignes de points, les surfaces de lignes et les volumes de surfaces, on arrive à soutenir que toute partie d'une ligne n'est pas une ligne — ce qui était précisément l'opinion de XÉNOCRATE (HEINZE, *op. cit.*, p. 173) — : *ἐπειτα δὲ ἄλλοι οὖτοι τοῦ αὐτοῦ λόγου ἐστὶ στερεὰ μὲν ἐξ ἐπιπέδων συγκεῖσθαι, ἐπιπέδα δ' ἐκ γραμμῶν, ταύτας δ' ἐκ στιγμῶν : οὕτω δ' ἐχόντων οὐκ ἀνάγκη τὸ τῆς γραμμῆς μέρος γραμμῆν εἶναι*. Sans doute, constituer la ligne avec des points ou des lignes indivisibles, et la surface avec des lignes, ce n'est pas dire que la ligne est un point en mouvement ou la surface une ligne qui se meut. Il semble même que XÉNOCRATE n'eût pu, sans contradiction, introduire le mouvement et, par suite, la continuité dans la définition

des grandeurs. Mais peut-être admettait-il, en même temps que des lignes indivisibles, des indivisibles de temps et de mouvement, opinion dont nous trouvons la trace dans la *Physique* (VIII, 8, 263 b, 27) : *οὐχ οἷόν τε εἰς ἀτόμους χρόνους διαιρεῖσθαι τὸν χρόνον*.

409 a, 6. *ἡ γὰρ στιγμή..... ἔχουσα*. — *Meta.*, M, 8, 1084 b, 26 : *ἡ γὰρ μονάς στιγμή ἄθετος ἐστίν*. *Ibid.*, Δ, 6, 1016 b, 30 : *... στιγμή καὶ μονάς, ἡ μὲν ἄθετος μονάς, ἡ δὲ θετός στιγμή*.

ὁ δ' ἀριθμὸς..... 7. *θέσιν ἔχει*. — La conclusion sous-entendue est qu'il résulterait de la définition de XÉNOCRATE cette conséquence absurde que les mouvements de l'âme, la vie (THEM., 57, 3; SIMPL., 62, 36) ou le désir et la volonté (PHILOPON., 166, 28; SOPHON., 29, 27) seraient des lignes. — Dans la doctrine en question, le nombre qui constitue l'âme doit être un nombre *situé*, soit, comme le pensent SIMPLICIUS (62, 36), PHILOPON (166, 33) et SOPHONIAS (29, 31) parce que l'unité qui constitue l'âme réside dans le corps animé, soit plutôt, comme l'indique THEMISTIUS (57, 1) parce que, du moment qu'il y a mouvement, il y a situation dans l'espace : *εἰ κινεῖται μονάς, ἀναγκάσιον δὴ ποῦ θέσιν ἔχειν αὐτήν*.

409 a, 9. *τῶν ζῴων πολλὰ..... 10. τῷ εἶδει*. — Cf. *Meta.*, Z, 16, 1040 b, 13 : *διὸ ἔνια ζῷα διαιρούμενα ζῆ*. *De vita*, 2, 468 a, 30 : *καὶ γὰρ τὰ φυτὰ διαιρούμενα ζῆ χωρὶς, καὶ γίνεται πολλὰ ἀπὸ μιᾶς ἀρχῆς δένδρα*. — Ces mots ne signifient pas, comme on pourrait le croire, que si l'on retranche une partie d'un animal ou d'une plante, le reste de l'animal ou de la plante ainsi mutilés continue à vivre et à avoir la même âme que précédemment, — car cette âme serait, en ce cas, non pas seulement spécifiquement, mais numériquement identique; — ils veulent dire que la plante et la bouture (*κλάδος*, SIMPL., 63, 8) qu'on en a détachée, les segments du ver qu'on a coupé en deux, ont des âmes spécifiquement identiques à celles du tout qu'ils formaient. V. *Incess. an.*, 7, 707 a, 27 : *τῶν δ' ἀνάμιων τε καὶ πολυπόδων ἔνια διαιρούμενα δύναται ζῆν πολὺν χρόνον ἐκάστῳ τῶν μερῶν, καὶ κινεῖσθαι τὴν αὐτήν ἢν περ καὶ πρὶν διαιρεθῆναι κίνησιν, οἷον αἶ τε καλούμεναι σκολόπενδρα καὶ ἄλλα τῶν ἐντόμων καὶ προμηκῶν..... αἴτιον δὲ τοῦ διαιρούμενα ζῆν ὅτι, καθάπερ ἂν εἴ τι συνεχὲς ἐκ πολλῶν εἶη ζῴων συγκείμενον, οὕτως ἕκαστον αὐτῶν συνέστηκεν*. Le nombre, au contraire, n'étant spécifié que par la forme de ses unités, se divise en nombres

spécifiquement différents du tout. SIMPL., 63, 4 : ὁ γὰρ ἀριθμὸς καὶ διαιρεῖται καὶ εἰς ἀλλοίους τῶν εἴδει ἀριθμῶν.

409 a, 10. δόξετε δ' ἄν..... 21. πλὴν θέσις; — ARISTOTE reproche vivement à DÉMOCRITE de n'avoir jamais cherché un principe moteur primitif (*Meta.*, A, 4, 985 b, 19; *De caelo*, III, 2, 300 b, 8). L'ensemble d'atomes qui constitue l'âme est, d'après lui, ce qui, en se mouvant, entraîne le corps à sa suite (v. *ad I*, 3, 406 b, 15—22). Si on lui objecte que tout mouvement suppose un moteur, il ne peut échapper à la difficulté qu'en admettant qu'il y a des atomes moteurs et des atomes mus. Car il ne peut pas prétendre qu'un atome unique est, à la fois, moteur et mû, puisque les atomes ne sont que des quantités géométriques, sans qualités, sans principe interne, et que leur mouvement leur vient toujours d'un autre, est toujours une impulsion du dehors. Il est donc obligé d'admettre que tout mouvement suppose la discontinuité et la pluralité des atomes. — Mais comment attribuer le rôle de moteur à tel atome plutôt qu'à tel autre, dans un système qui n'admet entre eux que des différences de position ou de quantité? — La difficulté fondamentale de l'atomisme vient donc de ce que, dans cette doctrine, il y a toujours discontinuité entre le moteur et le mû, conséquence que l'on ne peut éviter, si l'on n'admet pas d'autre cause de mouvement que l'impulsion mécanique et extérieure. ARISTOTE veut établir ici que la doctrine arithmétique des Platoniciens est, comme la doctrine géométrique des atomistes, exclusive de toute autre cause de mouvement. Et voici, en somme, comment il raisonne : Il faut qu'il y ait, dans l'ensemble discontinu d'atomes qui constitue l'âme d'après DÉMOCRITE, des atomes moteurs et des atomes mobiles. Et, s'il faut qu'il en soit ainsi, ce n'est pas parce que les atomes ont telle ou telle dimension, mais parce qu'ils doivent former une quantité discrète et qu'aucun d'eux ne peut tenir son mouvement de lui-même. Par suite, si petits que l'on suppose les atomes de DÉMOCRITE, qu'on les suppose, même, réduits à des points (ou à des unités situées), — ce qui sera l'opinion de XÉNOCRATE, — la même nécessité et les difficultés qu'elle entraîne s'imposeront.

Ce n'est pas, du reste, le seul endroit où ARISTOTE reproche aux Platoniciens, comme ailleurs aux atomistes, d'être impuissants à expliquer le mouvement. Les choses n'arriveront pas à l'être, dit-il dans la *Métaphysique* (A, 9, 991 b, 4), si l'on

n'adjoint aux Idées un principe moteur : ἄν μὴ ἢ τὸ κινῆσον (cf. a, 15 : ἀναγκ. εἶναι τι τὸ κινῆσον); les Idées sont plutôt des causes d'immobilité que de mouvement (*Ibid.*, 7, 988 b, 2); elles ne réalisent en rien cette cause que nous déclarons être un des principes des choses. Mais les mathématiques sont devenues toute la philosophie pour les penseurs de nos jours (*Ibid.*, 9, 992 a, 31). — Cette dernière allusion montre même que c'est XÉNOCRATE qui est particulièrement visé dans ce passage.

409 a, 13. ἔσται τι..... 14. ἐν τῷ συνεχεῖ. — TORST., p. 126 : *Res continua vero si ipsa se ipsam moveat, deprehendi in ea partem quae moveat et partem quae moveatur demonstratum est Phys. Θ 5. 257 a 31 sqq. Dicit igitur Aristoteles in animā xenocrated et corpore democriteo,..... idem usu venturum, ut in iis pars moveat pars moveatur, haud minus atque in continuo, ὡσπερ ἐν τῷ συνεχεῖ.*

409 a, 15. τὸ λεχθέν, sc. ὅτι ἔσται τι τὸ μὲν κινῶν τὸ δὲ κινούμενον.

διὸ ἀναγκαῖον..... 16. μονάδας. — L'idée sous-entendue est que la doctrine de XÉNOCRATE se trouve ainsi d'accord avec celle de DÉMOCRITE, et soulève la même difficulté.

409 a, 16. εἰ δ' ἐν τῷ ζῴῳ..... 18. τὸ κινῶν μόνον. — Le sens de cette phrase est assez clair. ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 45, n. 6) conjecture πρώτως γε au lieu de ὥστε pour la raison suivante : *Weshalb in der bewegten Zahl, weil diese einen bloss bewegendem Teil haben muss, der bewegte Teil, der doch auch bewegend wirken kann, aufhören muss, Seele zu sein, ist nicht einzusehen.* Mais la réponse à cette question est précisée : ὅτι ἐν τῷ ζῴῳ τὸ κινῶν ἢ ψυχῆ.

409 a, 19. ταύτην, i. e. : τὴν ψυχὴν et, par suite, τὸ κινῆσον.

409 a, 21. εἰ μὲν οὖν..... 22. μονάδες. — On peut prétendre que les unités qui constituent l'âme sont différentes en nature des points qu'on peut assigner sur les surfaces du corps, soit afin d'avoir le droit de les présenter comme motrices, soit afin de ne pas être obligé d'admettre que tous les corps sont animés (SIMPL., 64, 35; cf. a, 25—30), tous contenant des points.

409 a, 22. ἐν τῷ αὐτῷ..... **23.** στιγμῆς. — L'unité située étant un point, occupera la place d'un point. PHILOP., 169, 10 : εἰ μὲν οὖν ἕτεροι αἱ τῆς ψυχῆς ταῖς τοῦ σώματος, ὅταν γένηται ἡ ψυχὴ ἐν τῷ σώματι, ἐφαρμόσουσιν αἱ τῆς ψυχῆς στιγμῆς ταῖς τοῦ σώματος · στιγμῆ δὲ στιγμῆ ἐφαρμόζουσα μίαν ποιεῖ στιγμῆν · τὸ γὰρ ἀμερὲς τῷ ἀμερεῖ συντιθέμενον ἀμερὲς ποιεῖ. De même SOPHON., 30, 22.

409 a, 23. καίτοι = *Atqui* (ARGYR.).

409 a, 24. ὧν γὰρ ὁ τόπος... **25.** καὶ αὐτά. — THEM., 57, 28 : ὧν γὰρ ὁ τόπος ἀδιείρητος, καὶ αὐτὰ συντιθέμενα διαιρετὸν οὐ ποιεῖ μέγεθος, οὐδὲ δεῖ πλείονος τόπου. L'hypothèse conduirait donc à cette conséquence absurde qu'il pourrait y avoir une infinité de points dans le même lieu, et, en outre, que toutes les unités psychiques pourraient être concentrées en un seul point du corps, qui se trouverait seul animé. SIMPL., 64, 34 : οὕτω δὲ συμβήσεται μόνον τὸ σωματικὸν σημεῖον εἶναι ἔμψυχον.

409 a, 28. ἔτι δὲ πῶς..... **30.** εἰς στιγμῆς; — XÉNOCRATE admettait l'immortalité de l'âme. PHILOP., 171, 17; OLYMP., in *Phaed.*, p. 98 Finck : ὅτι οἱ μὲν ἀπὸ τῆς λογικῆς ψυχῆς ἄχρι τῆς ἐμψύχου ἕξως ἀπαθανατίζουσιν,..... οἱ δὲ μέχρι τῆς φύσεως,..... οἱ δὲ μέχρι τῆς ἀλογίας, ὡς τῶν μὲν παλαιῶν Ξενοκράτης καὶ Σπεύσιππος. Cf. LUC., *Demosth. elog.*, 47; THEOD., *Cur. gr. affect.*, V, 23. — Si l'âme est une collection de points, elle ne pourra se séparer du corps, puisque le point n'est séparable que par abstraction, de la ligne dont il n'est que la limite ou la division (*Meta.*, B, 5, 1001 b, 26 sqq.; V. *ad I*, 3, 407 a, 12; III, 6, 430 b, 20).

CHAPITRE V

409 a, 31. συμβαίνει..... **b, 1.** ἄτοπον. — Quoi qu'en pense SIMPLICIUS (65, 16; 30) il n'y a aucun rapprochement à établir entre le début de ce chapitre et le passage du précédent 408 b, 33—34. Car la difficulté qui est exposée ici est présentée comme particulière aux doctrines de XÉNOCRATE et de DÉMOCRITE, tandis que les difficultés touchant le mouvement de l'âme, visées dans le passage en question, sont, dit ARISTOTE, communes à XÉNOCRATE et à tous ceux qui prétendent que

l'âme se meut. En outre, les ἀδύνατα ἴδια mentionnés plus haut résultent de la conception de l'âme comme nombre, tandis que l'ἄτοπον ἴδιον signalé ici résulte de ce que κινεῖσθαι φησιν ὑπὸ τῆς ψυχῆς.

409 a, 31. συμβαίνει δέ..... **32.** τιθεῖται. — THEM., 58, 7 : συμβαίνει γὰρ τοῖς οὕτω τιθεμένοις τὸ μὲν τι κοινὸν ἄτοπον, ὃ καὶ τοῖς σώμα λεπτομερὲς τὴν ψυχὴν ποιοῦσιν.... κτλ.

409 b, 1. ἴδιον τὸ ἄτοπον. — Peut-être faut-il, avec TORSTRIK (p. 127), considérer ces mots comme interpolés : *apparet vero minime esse proprium Xenocratis, sed cum Democrito commune* (VAHLEN — in *ed. Art. poet.*, p. 107 — est d'avis que ἴδιον τὸ ἄτοπον *injuria condemnatum ab eodem — sc. Torstrikio*, — mais il n'indique pas ses raisons). D'ailleurs, SOPHONIAS ne semble pas les avoir lus, et ἴδιον manque dans le ms. S. En outre, la construction grammaticale est assez irrégulière. En tout cas, il faut entendre que la difficulté est propre, non pas au système de XÉNOCRATE, mais à la doctrine qui essaie de rendre compte du mouvement du corps par le mouvement de l'âme, sans avoir en elle une vraie cause de mouvement.

409 b, 3. ἐν τῷ αὐτῷ. — THEM., 58, 12 : ἐκείνοι μὲν δύο σώματα ποιοῦσι ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ.

409 b, 4. τοῖς δ' ἀριθμὸν λέγουσιν..... **7.** στιγμῶν. — Si les points ou les unités psychiques diffèrent des points corporels, il en résultera que chaque point du corps animé contiendra plusieurs points, savoir un point corporel et un ou plusieurs points psychiques. Si les points ou les unités psychiques ne diffèrent pas des points corporels, il faudra admettre que tout corps est animé. ἐν τῇ μιᾷ στιγμῇ πολλὰς στιγμῆς est la conséquence de la première hypothèse; πᾶν σῶμα ψυχὴν ἔχειν, celle de la seconde. La conjecture de TORSTRIK (*l. l.*), qui propose de remplacer ἡ (b, 5) par καὶ, sous prétexte que : *non enim alterum altero excluditur, sed res absurda absurda aliâ augetur*, prouve seulement (comme le remarque DITTENBERGER, — *Götting. gelehr. Anz.* 1863, p. 1615 —) qu'il n'a pas compris le sens de ce morceau.

409 b, 8. καθάπερ καὶ Δημόκριτον..... κινεῖν. — Cela même montre le vice de la définition de XÉNOCRATE; il est aussi inca-

pable que DÉMOCRITE d'indiquer d'où vient à l'âme son mouvement. V. *ad I*, 4, 409 a, 10—21.

409 b, 9. τί γὰρ διαφέρει..... 10. φερομένας; — V. *ad l. l.*

409 b, 15. τὰ πάθη καὶ τὰ ἔργα. — V. *ad I*, 4, 408 a, 4.

409 b, 16. οἷον λογισμούς..... 17. ἄλλα τοιαῦτα. — PHILOP., 174, 31 : ποῖος οὖν ἀριθμὸς ἔσται τὸ λογικὸν τῆς ψυχῆς μόνιον καὶ ταύτης αἱ διάφοροι δυνάμεις, ποῖος μὲν τὸ διανοητικόν, ποῖος δὲ τὸ δοξαστικόν, καὶ ἐπὶ τῆς ἀλόγου ποῖος μὲν τὸ φανταστικόν ἢ τὸ αἰσθητικόν ἢ τῶν ἄλλων τι, τῶ ὄντι οὐδὲ πλάσθαι ῥᾶδιον. De même SOPHON., 31, 27.

409 b, 17. ὥσπερ γὰρ εἶπομεν πρότερον. — Ce renvoi ne s'applique ni, comme le pensent SIMPLICIUS (63, 38) et WALLACE (p. 222), à I, 4, 408 a, 3 : φανερώτατον..... 5. ἐφαρμόζειν.; ni, comme l'admet TRENDELENBURG (p. 229), à I, 3, 406 a, 26 : ποῖαι δὲ.... 27. ῥᾶδιον ἀποδοῦναι, mais bien à I, 1, 402 b, 26, dont l'analogie avec le passage qui nous occupe est évidente : ὥστε καθ' ὅσους τῶν ὀρισμῶν μὴ συμβαίνει τὰ συμβεβηκότα γνωρίζειν, ἀλλὰ μηδ' εἰκάσαι περὶ αὐτῶν εὐμαρές, δῆλον..... κτλ.

409 b, 18. οὐδὲ μαντεύσασθαι ῥᾶδιον ἐξ αὐτῶν. — SIMPLICIUS n'explique pas ces mots. THEMISTIUS (38, 27) et SOPHONIAS (31, 28) se bornent à les reproduire. On peut les interpréter de deux façons : soit comme nous l'avons fait (cf. PHILOP., 174, 27), soit en supposant que αὐτῶν désigne les συμβεβηκότα et que, par suite, ARISTOTE a voulu dire qu'il n'était pas facile, en partant des caractères dérivés que possède l'âme, de conjecturer, par induction, qu'elle est un nombre qui se meut. Mais cette interprétation ne nous paraît pas plus acceptable que l'explication analogue du passage correspondant. V. *ad I*, 4, 402 b, 16—403 a, 2.

409 b, 20. τῷ κινεῖν ἑαυτό. — SOPHONIAS (31, 38) paraît avoir lu ἐκινήν, qui est peut-être plus clair. Peut-être aussi, après ἑαυτό, faut-il sous-entendre τὸ ζῆν ou τὸ ἐμψυχόν. — Cf. *De an.*, I, 2, 404 b, 7 : ὅσοι μὲν οὖν ἐπὶ τὸ κινεῖσθαι τὸ ἐμψυχόν ἀπέβλεψαν, οὗτοι τὸ κινήτικώτατον ὑπέλαβον τὴν ψυχὴν.

409 b, 22. διεληλύθαμεν σχεδόν. — V. *An. pr.*, I, 13, 32 a, 16 : εἴρηται σχεδόν ἱκανῶς. Cf. *Ind. Ar.*, 739 a, 53.

409 b, 23. πῶς λέγεται ne peut pas signifier *comment il faut interpréter cette doctrine*, puisqu'ARISTOTE procède, presque immédiatement, à la réfutation et que, d'ailleurs, toutes les explications nécessaires ont été données plus haut (I, 2, 404 b, 8 sqq.). πῶς λέγεται doit donc équivaloir à peu près à : εἰ καλῶς ἢ μὴ καλῶς λέγεται. Cf. I, 2, 403 b, 23.

409 b, 27. ὥσπερ ἂν εἰ... 28. τιθέντες. — WALLACE traduit : *thus identifying, as it were, the soul with the things it knows*. Mais ARISTOTE ne veut pas dire que, dans la théorie qu'il examine, l'âme est identifiée aux objets qu'elle connaît, puisqu'il va lui reprocher, précisément, de n'avoir placé dans l'âme qu'une partie des choses. Il indique, ou bien, que si l'on admet que le semblable est connu par le semblable, on est obligé de déclarer que toutes les choses, sans exception, entrent dans la composition de l'âme, ou bien, et plutôt, que les partisans de la doctrine en question soutiennent que le semblable est connu par le semblable, et s'imaginent à tort qu'ils font entrer dans l'âme tout ce qu'elle peut avoir à connaître. THEM., 60, 3 : οἰόμενοι πάντα αὐτὴν οὕτω τὰ πράγματα γνωρίειν.

409 b, 28. οὐκ ἔστι δὲ μόνα ταῦτα. — ταῦτα se rapporte à στοιχείων (b, 24). THEM., 60, 4 : εἰ μὲν οὖν τὰ στοιχεῖα μόνα ἦν τὰ ὄντα, καλῶς ἂν δὲ πολλῶν πλείω τὰ ἐκ τῶν στοιχείων.

πολλά δὲ καὶ ἕτερα. — PHILOP., 175, 32 : ἄπερ καὶ ἀλλήλων καὶ τῶν ἀρχῶν διαφέρουσι. Cf. SOPHON., 32, 8.

409 b, 32. τί θεός.... — C'est principalement EMPÉDOCLE qu'ARISTOTE vise dans tout ce passage (v. *ad I*, 2, 404 b, 11), et c'est, sans doute, le Dieu d'EMPÉDOCLE qu'il désigne ici. SIMPL., 68, 2 : θεὸν δὲ κατ' Ἐμπεδοκλέα λέγει ἐκ τῶν στοιχείων ὄντα καὶ αὐτόν, τὸν σφαῖρον.

410 a, 4. ἢ δὲ χθών..... 6. γέγοντο. — EMPED., v. 211 sqq. Mull. Nous avons adopté la traduction de TANNERY, *Pour l'hist. de la sc. hell.*, p. 333.

ἐπίηρος. — RITTER et PRELLER (text. 138 C, n. a) traduisent, avec MULLACH : *tellus benigna*. Peut-être, en effet, la traduction de TANNERY donne-t-elle à ἐπίηρος un sens trop pré-

cis. SIMPLICIUS (68, 5), PHILOPON (177, 31) et SOPHONIAS (32, 22) lui attribuent, avec moins de raison encore, l'acception de *ἐναρμόνιος* sous prétexte que, d'après les Pythagoriciens, la terre est formée de particules cubiques et que les nombres du cube (6 faces, 8 angles, 12 arêtes) constituent une harmonie.

410 a, 5. τῷ, duel neutre, au lieu de τὰ, leçon ordinairement suivie, qui ne s'accorde pas avec le genre de μερέων (TORST., p. 127). V. app. crit. et MULLACH, *Frg. phil. græc.*, I, p. 47 b.

νήστιδος αἴγλης. — νῆστις est employé ailleurs par EMPÉDOCLE pour désigner l'eau (v. 161 Mull.; RITT. et PRELL., text. 131 A). νῆστις *aqua*, nomine ducto a νῆω, ut νερός, Νηρέως. *Apud Siculos colebatur quaedam dea Nestis v. Eustath. II. p. 1180, 14* (RITT. et PRELL., *ibid.*, n. b; cf. MULLACH, *ibid.*, 39 b; 40 a; 48 a). TRENDELEBURG (p. 230) considère νῆστις comme équivalent à *dea* et ajoute : *Sed cum αἴγλης adiectum sit, hoc quidem loco vox ad adiectiva detrudenda est : liquidus splendor.* L'interprétation la plus exacte paraît être celle de STURZ (*Emp. vit. et ph.*, etc., p. 317) : *Aerem et aquam nominabat Νῆστιν αἴγλην..... Quamquam, cum Aegle apud Virg. Ecl. 6, 21 sit Naiadum una, formula Empedoclea videatur potius Aquam solam significare.* — SIMPL., 68, 12 : ἐν μὲν ἀέρος ἐν δὲ ὕδατος ἃ δὲ ἄμφω « νῆστιν αἴγλην » προσκαγορεύει, νῆστιν μὲν διὰ τὸ ὑργὸν ἀπὸ τοῦ νῆστιν καὶ ῥεῖν, αἴγλην δὲ ὡς διαφανῆ. Cf. PHILOP., 178, 2; SOPHON., 32, 20.

410 a, 11. ὁμοίως..... **13.** τῶν ἄλλων. — Il faudra, en effet, dit SIMPLICIUS (68, 16), faire entrer, dans l'essence formelle de l'âme, même les négations, ce qui est absurde (26) : εἰ δὲ τὰ ὁπωσοῦν γνωστὰ αὐτὰ τις ἐν τῇ ψυχῇ τιθείη, οὐ τὸ ἀγαθὸν ἔσται μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸ μὴ ἀγαθὸν ἐν αὐτῇ. τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων : καὶ γὰρ τῶν ἄλλων εἰδῶν ἐνέσσονται στερήσεις. — SUSEMIHL conjecture que ce passage, jusqu'à μὴ ἀγαθόν, est interpolé (*Burs. Jahresb.*, IX, 331; *Jen. Liter.*, IV, 1877, p. 707).

410 a, 13. ἔτι δὲ πολλαχῶς λεγομένου..... **21.** καὶ μὴ ποσόν. — D'après TRENDELEBURG (p. 233), cet argument aurait pour but de prévenir une réponse possible : on pourrait dire que l'âme est constituée, non pas des principes matériels de l'être, mais des principes logiques, des catégories : *Si elementa a manifesta materia revocaveris, communes restant categoriae.* — THEMISTIUS

(60, 26) pense qu'ARISTOTE ne fait que soulever une nouvelle difficulté : τὰ δὲ γένη καὶ τὰ καθόλου πῶς γνωριεῖ (sc. ἡ ψυχῆ);

410 a, 13. πολλαχῶς λεγομένου τοῦ ὄντος. — Les catégories sont les genres suprêmes. Par suite, ce qui s'affirme de toutes les catégories, comme l'être, l'un ou le bien, n'est pas un genre. Ils n'ont, par eux-mêmes, aucune compréhension, et ne peuvent constituer une essence; il n'y a pas, en d'autres termes, d'éléments communs à toutes les catégories (cf. a. 16). *An. post.*, II, 7, 92 b, 13 : τὸ δ' εἶναι οὐκ οὐσία οὐδενί · οὐ γὰρ γένος τὸ ὄν. SIMPL., 69, 2; V. *ad II*, 1, 412 b, 6—9.

410 a, 15. πότερον ἐξ ἀπάντων..... **16.** ἡ οὐ; — THEM., 61, 7 : πότερον οὖν ἐξ ἀπάντων (sc. τῶν κατηγοριῶν) ἔσται ἡ ψυχῆ;

410 a, 16. ἀλλ' οὐ δοκεῖ..... **17.** στοιχεῖα. — Et, par suite, on ne peut pas dire que l'âme soit formée des éléments communs à toutes les catégories, puisque le seul rapport qu'il y ait entre elles c'est qu'elles sont toutes relatives à une même chose. V. *ad l. l.*

410 a, 17. ὅσα τῶν οὐσιῶν. — SOPHON., 33, 20 : οἷον τῇ οὐσίᾳ φέρε εἰπεῖν τὴν ὕλην καὶ τὸ εἶδος. Cf. *Meta.*, Λ, 4, 1070 b, 23—27.

410 a, 18. ἐκάστου γένους..... **19.** ἰδίας. — C'est-à-dire des éléments et des principes spéciaux pour chaque catégorie (*Ind. Ar.*, 152 a, 16; 378 a, 36). SIMPL., 68, 37 :ποιοῦ δὲ (sc. στοιχεῖα) τὸ χαρακτηριστικόν, τὸ τοιόνδε, τὸ ὅμοιον καὶ ἀνόμοιον. SOPHON., à la suite du texte cité : ποσῶν δὲ τὸ συνεχές καὶ τὸ διωρισμένον.

410 a, 20. ἔσται ἄρα..... **21.** μὴ ποσόν. — THEM., 61, 12 : ἀλλ' ἡ μὲν ψυχῆ οὐσία, ἐκ δὲ τῶν τοῦ ποσοῦ στοιχείων ποσὸν γίγνεται καὶ οὐκ οὐσία, καὶ ἐκ τῶν τοῦ πρὸς τι πρὸς τι γίγνεται καὶ οὐκ οὐσία. On ne voit guère comment cette interprétation, que paraît admettre WALLACE (p. 223), peut s'accorder avec l'hypothèse, — puisqu'il s'agit du cas où l'on ferait entrer dans l'âme les éléments de toutes les catégories y compris la substance, — et avec la proposition précédente a, 20 : ἔσται ἄρα ποσὸν καὶ ποιὸν καὶ οὐσία. — SIMPL., 69, 40 : πάλιν εἰ μὲν αὐτὰ τις λέγοι ἐνοπάρχειν τῇ ψυχῇ τὰ τῶν γνωστῶν στοιχεῖα, ἔσται ἡ ψυχῆ οὐκ οὐσία μόνον ἀλλὰ καὶ ποιὸν καὶ ποσὸν καὶ τὰ ἄλλα γένη. Mais, si l'on adopte cette explication, il

faut, semble-t-il, lire, en intervertissant l'ordre traditionnel : ἀλλ' ἀδύνατον ἐκ τῶν τοῦ ποσοῦ στοιχείων οὐσίαν εἶναι καὶ μὴ ποσόν ἔσται ἄρα ποσὸν καὶ ποιὸν καὶ οὐσία, et traduire : Mais il est impossible que les éléments de la quantité, par exemple, constituent une substance et non une quantité ; l'âme serait donc à la fois, ce qui est impossible, quantité, qualité et substance. — L'interprétation de TRENDLENBURG (p. 233) a l'avantage de ne pas exiger, quoi qu'en pense BELGER (*in alt. ed.*), qu'on modifie l'ordre traditionnel : L'âme, dans l'hypothèse examinée, serait composée des éléments de la quantité, de la qualité, de la substance etc. (ἔσται ἄρα ποσὸν καὶ ποιὸν καὶ οὐσία). Mais, objecte ARISTOTE, il est impossible que, si les éléments de la quantité entrent dans la constitution de l'âme, elle soit une substance (*Meta.*, H, 3, 1043 a, 35) sans être une quantité. Or, que l'âme ne soit pas une quantité, c'est ce qui résulte des démonstrations précédentes, qui ont établi que l'âme n'est ni une grandeur, ni un nombre (*De an.*, I, 3, 407 a, 2 sqq. ; 4, 408 b, 34 sqq.).

410 a, 23. ἀπαθὲς εἶναι..... 24. ὁμοίου. — *Gen. et corr.*, I, 7, 323 b, 3 : οἱ μὲν γὰρ πλείστοι τοῦτο γε ὁμονοητικῶς λέγουσιν, ὡς τὸ μὲν ὁμοιον ὑπὸ τοῦ ὁμοίου πᾶν ἀπαθὲς ἔστι διὰ τὸ μηδὲν μᾶλλον ποιητικὸν ἢ παθητικὸν εἶναι θάτερον θατέρου.

410 a, 25. τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι..... 26. τιθέασιν. — *Gen. et corr.*, I, 8, 324 b, 26 : τοῖς μὲν οὖν (il s'agit d'EMPÉDOCLE, cf. *De sensu*, 2, 437 b, 23 ; 40) δοκεῖ πάσχειν ἕκαστον διὰ τινῶν πόρων εἰσιόντος τοῦ ποιούντος..... καὶ τοῦτον τὸν τρόπον καὶ ὄραν καὶ ἀκούειν ἡμᾶς φασὶ καὶ τὰς ἄλλας αἰσθήσεις αἰσθάνεσθαι πάσας. V. ZELLER, *tr. fr.*, t. II, p. 213, I^o, 765 l. a. — Nous avons adopté la leçon τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι (TX), que SUSEMIHL (*Berl. phil. Woch.*, 1882, p. 1283) considère, avec raison, comme préférable à la leçon traditionnelle τὸ δ' αἰσθάνεσθαι. Lors même qu'on lirait τὸ δέ, il faudrait lui donner le sens de τὸ γάρ. — THEM., 61, 23 : ἀτοπώτεροι δὲ τούτων οἱ δόντες μὲν ἀπαθὲς εἶναι τὸ ὁμοιον ὑπὸ τοῦ ὁμοίου, αἰσθάνεσθαι δὲ πάλιν τιθέμενοι τὸ ὁμοιον τοῦ ὁμοίου, εἶτα καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι τι λέγοντες πάσχειν καὶ τὸ νοεῖν καὶ τὸ γινώσκειν.

410 a, 27. πολλάς δ' ἀπορίας..... 29. τὸ νῦν λεχθέν. — TORSTRIK (p. 126) considère les mots μαρτυρεῖ τὸ νῦν λεχθέν comme une interpolation maladroitement introduite pour combler une lacune du texte. SUSEMIHL (*Œcon.*, p. 84) est du même avis.

Cependant SIMPLICIUS (70, 8) et PHILOPON (180, 23) les ont lus, et interprètent τὸ νῦν λεχ. dans le sens de τοῦ λεχθησομένου. Quelques manuscrits ont, du reste, λεχθησόμενον, leçon que SOPHONIAS (34, 6) paraît avoir suivie. L'ensemble de la phrase est, à première vue, grammaticalement incorrect. GOETTLING (*in alt. ed. TREND.*, p. 234) en donne l'explication suivante : *ejus vero qui in opinione Empedoclis perseveret* (ὅς ἔχει τοῦ λέγειν καθ'ἅπερ Ἐμπεδοκλῆς) *multas difficultates esse testatur et hoc quod dicturi sumus.* — Mais, outre que ἔχειν a rarement cette signification chez ARISTOTE, tandis que l'expression ἔχειν ἀπορίας est, au contraire, extrêmement fréquente, pour que l'interprétation de GOETTLING fut admissible, il faudrait qu'il y eût dans le texte : τὰς πολλάς δ' ἀπορίας..... τοῦ ἔχοντος... κτλ.

410 a, 29. καὶ πρὸς, τὸ ὁμοιον.... — La leçon traditionnelle est καὶ πρὸς τὸ ὁμοιον, qu'ARGYROPOULE traduit : *et sibi similibus cognosci res singulas.* Mais l'interprétation littérale n'est guère possible. TORSTRIK (p. 128) conjecture que le texte primitif était celui que donne SOPHONIAS (34, 5) : καὶ τῷ ὁμοίῳ τὸ ὁμοιον. Peut-être pourrait-on éviter à la fois cette difficulté et la précédente, en supprimant la virgule après ὁμοιον (a, 29) et en expliquant ainsi : « l'opinion qui consiste à admettre, comme Empédocle, « que chaque chose est connue par les éléments corporels « soulevant, ainsi qu'on vient de le voir, beaucoup de difficultés, ce que nous allons dire témoigne, en outre, en faveur « d'une conclusion semblable. » On peut objecter à cette explication qu'ARISTOTE (v. *Ind. Ar.*, s. v.) ne dit pas ordinairement μαρτυρεῖν πρὸς τι, ce qui, d'ailleurs, ne serait guère correct, mais μαρτυρεῖν τι. L'expression προσμαρτυρεῖν τινα est grecque dans le sens de témoigner avec quelqu'un. Mais on échappe à cet inconvénient, et on obtient le même résultat, en prenant πρὸς dans le sens adverbial et en expliquant : « et, en outre, ce que nous allons dire témoigne dans le même sens. »

μαρτυρεῖ. — BELGER, *in alt. ed. TREND.*, p. 234, n. 1 : *argumentum est ex usu et experientia repetitum, ejusmodi autem testimonium* (μαρτυρίαι in numero τῶν πίστεων ἀτέχων *habentur rhet. A*, 15, 1375 a 22 sqq.). *Quae antecedebant, rationes erant non testimonia.*

410 a, 30. ὅσα γὰρ ἐστίν..... b, 1. τρίχες. — *Meteor.*, IV, 10, 389 a, 12 :ὄστων καὶ νεῦρον καὶ ξύλον καὶ τρίχες..... γῆς

μᾶλλον (sc. ἔστι). — νεῦρα = *ligamenta, tendines* (Ind. Ar., 483 a, 33).

410 b, 3. γνῶσεται..... ἕκαστον. — THEM., 62, 4 : γνῶσεται μὲν γὰρ ἔν (sc. ἕκαστον τῶν στοιχείων).

410 b, 5. τὸν θεόν. — C'est-à-dire le sphérus d'où la haine est exclue. — Sur la question de savoir en quel sens il est légitime de considérer le sphérus d'EMPÉDOCLE comme divin, V. ZELLER, tr. fr., t. II, p. 226, n. 5 et 6, I^s, 781, 4 et 5 t. a.

410 b, 6. τὰ δὲ θνητὰ πάντα. — THEM., 62, 9 : τὰ δὲ ζῶα καὶ θνητὰ πάντα τῶ πάντων μετέχουσιν ἅπαντα γνωρίζει.

ἐκ πάντων γὰρ ἕκαστον. — Ces mots, d'après TORSTRIK (p. 129), *non possunt esse Aristotelis. Qui ea margini sui libri illevis, de Anaxagora videtur somniasse.* (ESSEN, — *D. erste Buch* etc., p. 27, n. 2 — conjecture ἐκστάντων au lieu de ἐκ πάντων). La raison invoquée par TORSTRIK est qu'EMPÉDOCLE n'a pas dit que tous les éléments fussent contenus dans chacun des composés. Mais il convient de remarquer : 1° que si aucun fragment d'EMPÉDOCLE ne prouve qu'il ait admis l'opinion en question aucun, non plus, ne prouve le contraire. ZELLER (tr. fr., t. II, p. 210, I^s, 762 t. a.) dit, sans doute, que d'après EMPÉDOCLE, les éléments sont mélangés en proportions très diverses, et ne sont pas contenus tous dans chaque objet. Mais le seul passage cité par ZELLER à l'appui de cette opinion (v. 134 sqq. Mull.), passage où le mélange des substances dans les différents corps est comparé au mélange des couleurs, à l'aide duquel le peintre les reproduit, ne prouve pas grand chose; 2° que le mot θνητὰ, dans le texte d'ARISTOTE, ne désigne, sans doute, que les êtres vivants (cf. DITTENBERGER, *Exeget. und kritische Bemerk. z. ein. St. d. Ar.*, p. 49 : *dieser — Aristoteles — braucht θνητὸς nicht in dem allgemeinen Sinne von φθαρτός, und so wenig man im Lateinischen mit Torstrik das Wasser oder die Luft eine « res mortalis », oder im Deutschen eine « sterbliche Sache » nennen kann, so wenig konnte Aristoteles bei dem Wort θνητὰ an Stoffe und überhaupt an Lebloses denken..... Unter den θνητὰ sind also ausschliesslich die lebenden Wesen zu verstehen*), et qu'il est vraisemblable qu'EMPÉDOCLE a admis, pour ceux-ci du moins, que tous les éléments entrent dans leur composition. V. ce qu'il dit (ci-dessus, I, 5, 410 a, 4) de la

constitution des os. — Quant à l'argument exposé ici par ARISTOTE, cf. *Meta.*, B, 4, 1000 b, 1 : εἰ γὰρ μὴ ἦν τὸ νεῖκος ἐν τοῖς πράγμασιν, ἐν ἃν ἦν ἅπαντα, ὡς φησὶν (sc. Ἐμπεδοκλῆς) ὅταν γὰρ συνέλθῃ, τότε δ' ἔσχατον ἴστατο νεῖκος (cf. EMPED., v. 162 Mull.) · διὸ καὶ συμβαίνει αὐτῶ τὸν εὐδαιμονέστατον θεὸν ἧττον φρόνιμον εἶναι τῶν ἄλλων · οὐ γὰρ γνωρίζει τὰ στοιχεῖα πάντα · τὸ γὰρ νεῖκος οὐκ ἔχει, ἡ δὲ γνῶσις τοῦ ὁμοίου τῷ ὁμοίῳ. V. ZELLER, tr. fr., t. II, p. 226, n. 2, I^s, 781, 1 t. a.

410 b, 10. ἀπορήσειε..... 15. τῶν ὄντων εἶναι. — Ce qui préside à l'union des éléments et en fait un tout unique et organisé, est ce qu'il y a, dans chaque être, de plus important et de meilleur. Or, l'âme est précisément ce qui, dans l'animal, occupe la première place. C'est donc l'âme qui est le principe organisateur, et ce ne sont pas les éléments, qui jouent plutôt le rôle de matière (THEM., 62, 14).

410 b, 11. αὐτὰ, i. e. : τὰ διακεκριμένα ταῦτα στοιχεῖα (PHILOP., 182, 28. De même SOPHON., 34, 21).

τὰ γε στοιχεῖα. — ARISTOTE pense peut-être ici à l'amitié qui, dans le système d'EMPÉDOCLE interprété d'une certaine façon, pourrait jouer le rôle de cause formelle et expliquer l'union des éléments. Mais les éléments proprement dits, *eux du moins*, ne peuvent, en aucun sens, expliquer leur systématisation. V. *ad I*, 4, 408 a, 18—23.

410 b, 14. προγενέστατον καὶ κύριον. — V. *ad I*, 4, 408 b, 18—29.

410 b, 19. φαίνεται..... 21. τὸ ζῶον. — Sur les animaux μόνιμα, v. *Part. an.*, IV, 7, 683 b, 4 et *sæp.*; *ad II*, 2, 413 b, 2. — THEMISTIUS (62, 28) développe ainsi l'argument d'ARISTOTE : Il y a beaucoup d'êtres vivants qui sont évidemment doués d'une âme et qui, cependant, sont immobiles dans le lieu. Ils ne possèdent donc pas d'âme motrice. Par conséquent, de deux choses l'une : ou bien il faut admettre, contre l'évidence, qu'ils sont inanimés, ou, si l'on admet qu'ils sont animés, il faudra se demander pourquoi ils ne se meuvent pas dans l'espace, tandis qu'ils se nourrissent, qu'ils s'accroissent et qu'ils sentent. Cependant ces divers mouvements (nutrition, etc.) ne peuvent être causés par l'âme sans le concours de causes exté-

rieures (par exemple le nutritif ou le sensible), tandis que le mouvement local semble être celui que l'âme peut, au plus haut point, produire par elle-même, sans le concours des choses extérieures (THEMISTIUS semble donc avoir lu, au lieu de *μόνην* b, 20, *μόνη*. Peut-être faut-il lire *μόνην* *μόνη* que conjecture SUSEMIHL, *Jen. Liter.*, 1877, p. 708, *Burs. Jahresb.*, IX, 351, *Berl. phil. Woch.*, 1893, p. 1320. — La conjecture de ESSEN — *op. cit.*, p. 31, n. 10 — *τάυτη μόνη τήν πρώτην* est moins vraisemblable et ne donne pas un sens plus satisfaisant). Autrement dit, si toute âme est motrice, on ne comprend pas comment certains animaux ne se meuvent pas dans l'espace, alors que ce genre de mouvement est précisément celui qui semble dépendre le plus exclusivement de l'âme motrice. Cf. *Phys.*, VIII, 9, 266 a, 1 : *καὶ κυρίως δὲ κινεῖσθαι φεμεν μόνον τὸ κινούμενον τὴν κατὰ τόπον κίνησιν ἂν δ' ἡρεμῆ μὲν ἐν τῷ αὐτῷ, αὐξάνηται δ' ἢ φθίνη ἢ ἀλλοιούμενον τυγχάνη, πῆ κινεῖσθαι, ἀπλῶς δὲ κινεῖσθαι οὐ φεμεν.*

410 b, 21. ὁμοίως δὲ καὶ ὄσοι.... 24. οὐκ ἔχειν. — THEM., 63, 12 : *ὄσοι..... μάλιστα ἰδίαι εἶναι ὑπέλαθον τῆς ψυχῆς τάς τὰς δυνάμεις (sc. τὸν νοῦν καὶ τὴν αἴσθησιν), ἀμελοῦσι τῆς φυσικῆς. ἐκ ποίας οὖν λέγεται ζῆν τὰ φυτά ; οὐκ ἔχει γὰρ αἴσθησιν οὐδὲ νοῦν ταῦτα μὲν γε οὐδὲ κίνησιν τὴν κατὰ τόπον.* — L'argument d'ARISTOTE n'est pas dirigé précisément contre l'opinion qui consiste à faire entrer les éléments dans la constitution de l'âme, mais contre celle qui regarde l'âme comme quelque chose d'uniquement et d'essentiellement cognitif, et qui — en conséquence — la constitue avec les éléments des choses. Il faut donc expliquer : « ceux qui constituent l'intellect et la sensibilité, — c'est-à-dire ce qui est, pour eux, l'âme tout entière, — avec les éléments [parce que le semblable est connu par le semblable et que la connaissance est, pour eux, la fonction essentielle de l'âme]..... etc. » (Cf. VAHLEN, *Oestr. Gymn. Zeitschr.*, 1868, p. 20). Par suite, les objections de TORSTRIK (pp. 129—130 : *At adversarii fatentur, si verba τὸν νοῦν καὶ τὸ αἰσθητικόν genuina sunt, se non de omni animâ loqui. Etiam absurdus est quod iis plantas et bruta animalia objicit : quasi non dicant illi diserte se de intellectivâ et sensitivâ animâ verba facere.*) contre l'authenticité des mots *τὸν νοῦν καὶ τὸ αἰσθητικόν* ne sont pas fondées.

410 b, 24. εἰ δὲ τις..... 25. τῆς ψυχῆς. — THEM., 63, 21 : *εἰ δὲ οὖν τις καὶ τοῦτο συγχωρήσειεν..... καὶ θεῖη τὸν νοῦν ἐνυπάρχειν*

ἀπάση ψυχῆ,..... κατὰ. SIMPL., 72, 6 : ... ἵνα πάσης ψυχῆς μέρος ἦ τὸ νοητικόν καὶ αἰσθητικόν.

410 b, 26. οὐδ' ἂν οὕτω. — THEMISTIUS (64, 4) lit : *οὐδ' ἂν οὕτοι.*

καθόλου. — VAHLEN (*l. l.*, p. 21) rapproche 424 a, 17 : *καθόλου περὶ πάσης αἰσθησεως* et *Phys.*, VIII, 8, 265 a, 8 ; 264 a, 21 : *καθόλου μᾶλλον περὶ πάσης κινήσεως*, et conclut, avec raison, de ces passages, qu'il n'y a pas lieu de supprimer ici *καθόλου*, comme le propose TORSTRIK (p. 131), sous prétexte que : *talis pleonasmus per se vehementer offendit apud Aristotelem.*

410 b, 27. περὶ ὄλης οὐδεμιᾶς. — La plupart des manuscrits ont *οὐδὲ μιᾶς*, et l'on trouve d'autres variantes soit chez les commentateurs, soit dans les éditions modernes (v. app. crit.). Quoi qu'il en soit, le sens n'est pas douteux : si l'âme végétative, l'âme sensitive et l'intellect étaient des espèces coordonnées sous un genre, on pourrait considérer et définir l'une d'elles, indépendamment des autres. Mais, comme elles sont, non point coordonnées, mais subordonnées, qu'il y a entre elles de l'anérieur et du postérieur, l'âme végétative est la condition qui, seule, rend possible l'existence de l'âme sensitive et de l'intellect. L'omettre, c'est donc, non seulement ne pas parler de toute âme, puisqu'il y a des êtres qui ne s'élèvent pas au-dessus de la vie végétative, mais encore ne pas considérer une seule âme dans son ensemble. V. *ad I, 1, 402 b, 5—8.*

410 b, 28. ὁ ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς..... λόγος. — V. *ad I, 2, 404 a, 16—20.* — ARISTOTE parle une autre fois (*Gen. an.*, II, 4, 734 a, 19) des vers orphiques, en employant la même formule dubitative : *ἐν τοῖς καλουμένοις Ὀρφείοις ἔπεισιν.* D'après PHILOPON (186, 23), ARISTOTE, dans son *περὶ φιλοσοφίας*, mettait en doute l'authenticité des vers attribués à ORPHÉE. CICÉRON (*N. D.*, I, 38) dit aussi : *Orpheum poetam docet Aristoteles nunquam fuisse.* Comme le remarque TRENDELENBURG (p. 236), le doute d'ARISTOTE ne portait pas sur l'existence même d'ORPHÉE, mais sur l'authenticité des poèmes qui lui étaient attribués. — V. BERNAYS, *D. Dial. d. Arist.* p. 96. — L'opinion à laquelle ARISTOTE fait allusion ici est exposée, à peu près dans les mêmes termes, par JAMBLIQUE (*ap. Stob., Ecl.*, I, 868 Heer.).

410 b, 29. τὴν ψυχὴν..... ἀναπνεόντων. — Cela veut-il dire que la respiration contribue, pendant toute la durée de la vie, à alimenter l'âme, ou bien que l'âme pénètre, une fois pour toutes, dans l'animal, avec la première inspiration? — La seconde interprétation est celle de THEMISTIUS (64, 6) : παρὰ τὴν πρώτην ἀναπνοήν.

411 a, 1. μὴ πάντα ἀναπνεύουσιν. — *Hist. an.*, IV, 9, 535 b, 3 : τὰ μὲν οὖν ἔντομα..... οὐθὲν γὰρ ἀναπνεῖ αὐτῶν. *Part. an.*, IV, 5, 678 b, 1 : (τὰ ἀναιμα τῶν ζώων)..... οὐτ' ἀναπνεύουσιν.

τοῦτο δὲ..... **2.** ὑπειληφότας. — SIMPLICIUS (72, 14) rattache cette proposition à l'argument qui précède. THEMISTIUS (64, 9), PHILOPON (187, 3) et SOPHONIAS (35, 21) y voient, au contraire, le prélude de l'objection suivante.

411 a, 2. εἴ τε δεῖ. — TRENDLENBURG (p. 237) préfère la leçon εἰ δὲ. Il faut expliquer comme s'il y avait εἴπερ ou εἴπερ δέ, que donnent plusieurs manuscrits (v. app. crit.). SIMPLICIUS (72, 22) interprète : εἰ καὶ ἔδει.

εἴ τε δεῖ..... **7.** οὔτε τοῦ εὐθέος. — L'argument exposé ici par ARISTOTE paraît manquer de rigueur, et n'avoir guère qu'une valeur dialectique (SIMPL., 72, 24 : τοῦτο δὲ οὐχ ἀπλῶς ἀληθὲς οἶμαι, ἀλλ' ὅταν — sc. τὸ ἐναντίον — θατέρου στέρησις ἦ.). On peut dire, sans doute, que la connaissance de l'un des contraires permet de reconnaître sa présence ou son absence; mais elle n'implique pas la connaissance de l'autre contraire. Celui qui connaît le blanc ou le droit, connaît aussi le non-blanc ou le non-droit, mais non le noir ou le circulaire. En un mot, la connaissance d'un contraire est aussi celle de sa négation, mais non pas celle du contraire, positivement déterminé, qui lui correspond (*Cat.*, 6, 6 a, 17 : τὰ γὰρ πλείστον ἀλλήλων διαστηχότα τῶν ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐναντία ὀρίζονται. — *Meta.*, I, 3, 1054 b, 32; ch. 4; 5; 7 et BONITZ, *ad ll.*; V. *ad III*, 6, 430 b, 21). La règle droite, dit SIMPLICIUS (72, 36), permet bien de reconnaître le non-droit, mais non le circulaire. De même l'élément chaud ou sec, dont l'âme serait composée, ne pourrait servir à la connaissance ou à la sensation du froid et de l'humide. Cela est si vrai que les organes des sens qui, eux du moins, doivent être en puissance les formes sensibles qu'ils sont chargés de recevoir, sont des termes moyens (μισό-

της) entre les qualités sensibles de chaque genre. Le sens qui doit être mis en mouvement par le chaud et le froid, n'est, en soi, ni l'un ni l'autre, mais un milieu entre les deux (*De an.*, II, 11, 424 a, 5—10).

411 a, 7. καὶ ἐν τῷ ὄλφ..... **8.** φασιν. — L'opinion qu'ARISTOTE expose en ces termes n'est pas la doctrine de l'âme du monde, comme le pense THEMISTIUS (64, 25), qui donne pour exemple la théorie stoïcienne et celle du *Timée*, mais, plutôt, celle qui consiste à admettre que chaque corps, ou chaque élément, est animé. C'est ce que prouvent les objections qui suivent. PHILOP., 188, 14 : ὑπενόησαν, φησί, τινὲς ψυχὴν ἐν παντὶ σώματι μεμίχθαι, ὡς πᾶν εἶναι σῶμα ἔμφυχον. De même SOPHON., 36, 9.

411 a, 8. ὅθεν ἴσως..... θεῶν εἶναι. — (Cf. CIC., *Leg.*, II, 11, 26 : *Thales, qui sapientissimus in septem fuit, homines — sc. dixit — existimare oportere, omnia quæ cernerentur, Deorum esse plena; fore enim omnes castiores, veluti qui in fanis essent maxime religiosi.*) — « Doit-on entendre par ces mots, se « demande ZELLER (tr. fr., t. I, p. 206, I^o, 191 t. a.), la diffusion « de l'esprit dans l'univers? Le mot, « peut-être », qu'ajoute « prudemment Aristote, montre combien peu cette interpré- « tation repose sur la tradition..... A priori il est vraisem- « blable qu'il (sc. Thalès) s'est figuré toutes choses comme « douées de vie, qu'il a personnifié toutes les forces agissantes « en prenant pour type l'âme humaine.... Mais on ne peut « admettre qu'il ait fait rentrer les forces individuelles de la « nature et les âmes des êtres particuliers dans la notion de « l'âme du monde. » Mais il ne semble pas, non plus, comme nous venons de le remarquer (v. la note précédente), que ce soit la doctrine de l'âme du monde qu'ARISTOTE ait ici en vue et attribue à THALÈS. C'est seulement, et précisément, celle qui doue d'une âme chacun des êtres dont l'univers est composé, et qui, par suite, admet qu'il y a des âmes, — et non une même âme, — partout.

411 a, 10. ἐν δὲ τοῖς μικτοῖς. — V. *De an.*, III, 13, 435 a, 11—b, 3; 12, 434 b, 9.

411 a, 11. καὶ ταῦτα..... **13.** ἀθανατώτερα. — THEM., 65, 4 : καίτοι φασὶ τὴν ἐν τῷ ἀέρι βελτίω, μηδὲ αὐτοῦ τούτου τὴν αἰτίαν ἀποδι- δόντες, διὰ τὴν βελτίω ἢ ἐν τοῖς ἀπλοῖς σώμασι ψυχὴ τῆς ἐν τοῖς συνθέτοις.

411 a, 11. ἐπιζητήσεις..... 13. ἀθανατώτερα. — Ces mots forment une sorte de parenthèse. Cf. TORST., p. 131; SUSEMIHL, *Burs. Jahresb.*, LXVII, p. 109, n. 30.

411 a, 14. ἀμφοτέρως. — C'est-à-dire : soit que l'on admette que l'âme qui réside dans le feu ou dans l'air constitue avec eux un animal, soit que l'on soutienne le contraire.

καὶ γὰρ..... **15. τῶν παραλογωτέρων ἐστί.** — Préoccupé de réfuter l'opinion qui attribue une âme, même aux éléments simples, ARISTOTE insiste, peut-être plus qu'il n'aurait le droit de le faire, sur la différence qui sépare l'animé de l'inanimé (v. *ad I*, 1, 402 a, 6). Des deux attributs caractéristiques de l'être animé, le mouvement et la sensation (v. *De an.*, I, 2, 403 b, 25; *Phys.*, VIII, 4, 255 a, 7; 6, 259 b, 2 *et sæp.*), le second ne se trouve pas, non plus, chez les plantes qui, cependant, ont une âme (*De an.*, I, 5, 410 b, 22). Quant au premier, il se rencontre chez tous les êtres naturels sans exception. D'ailleurs, la nature n'est-elle pas, à tous les degrés de ses manifestations, une sorte de vie (*Phys.*, VIII, 1, 250 b, 14 : οἶον ζωή τις οὕσα τοῖς φύσει συνεστῶσι πᾶσιν. *Ibid.*, II, 1, 192 b, 8 sqq.; *De cælo*, IV, 1, 308 a, 2; V. *ad II*, 1, 412 b, 5—6)? Toutefois, dans la *Physique*, ARISTOTE établit une distinction entre les êtres animés, dont le moteur est interne, et les êtres inanimés, qui ont leur moteur en dehors d'eux-mêmes. Mais, à y regarder de près, la différence n'est pas essentielle. Le moteur de chaque élément c'est ce qui le réalise, ce qui l'engendre et lui transmet, avec sa forme, ses propriétés. Le feu en acte réalise le feu en puissance, et celui-ci, une fois réalisé, se meut spontanément vers son lieu naturel, si rien ne l'en empêche. Ses causes motrices sont donc, d'une part, sa tendance vers sa forme ou sa fin, d'autre part, cette forme ou cette fin elles-mêmes. En est-il autrement pour les animaux? L'animal ne reçoit-il pas, lui aussi, de celui qui l'engendre, sa tendance à se développer dans telle direction, à se mouvoir vers la forme achevée que possédait le générateur (*Phys.*, VIII, 4, 255 a, 34—256 a, 3; *De Cælo*, IV, 3, 310 a, 31 sqq.)? — Mais les animaux ont le pouvoir d'arrêter et de recommencer leurs mouvements (*Phys.*, VIII, 4, 255 a, 5 sqq.); ils ont une sorte de liberté qui fait défaut aux corps simples, et peut-être est-ce là qu'il faut voir la différence fondamentale de l'animé et de

l'inanimé. — Remarquons, d'abord, qu'il est difficile de déterminer si, et dans quelle mesure, les êtres animés inférieurs, les plantes, par exemple, possèdent ce pouvoir. Les animaux dépourvus de raison sont mus uniquement par le désir accompagné de sensations et d'images (*De an.*, III, 11, 434 a, 5 sqq.), et c'est pourquoi il y a chez eux des actions spontanées (ἐκούσιον), mais non des actes qui dépendent de leur pouvoir (ἐφ' αὐτοῖς) ou des actes libres (*Eth. Nic.*, III, 3, 1111 a, 25; 4, 1111 b, 6; ALEX., *De fato*, ch. 11; 14). Or n'y a-t-il pas la même spontanéité chez les êtres qu'on appelle inanimés? Chez les uns et les autres, la spontanéité ne consiste-t-elle pas à agir par la seule nécessité de leur nature? De même que c'est la nature de la pierre qui l'entraîne vers le bas, de même c'est la nature ou l'âme de l'animal qui dirige, provoque ou arrête ses mouvements. La nature propre de chaque être est le principe ou la cause de tout ce qui s'accomplit naturellement chez cet être. « Car c'est de cette nature « propre que les vies des hommes reçoivent leur ordre et leur « dénouement..... De même, en ce qui concerne l'âme, c'est « aussi de la disposition naturelle que provient, en chacun, « la diversité des préférences, des actions et des conduites. « Car les mœurs d'un homme sont pour lui son démon, suivant « la parole d'Héraclite, c'est-à-dire sa nature (ALEX., *op. cit.*, « ch. 6, 170, 11). » La différence qui sépare les animaux, des autres êtres, se réduit donc, en somme, à une différence de degré. Les uns et les autres ont une nature, c'est-à-dire un principe de mouvement et de repos spontanés. Seulement, chez les premiers, cette nature est plus complexe, plus riche en déterminations diverses, que chez les seconds. « Les corps « élémentaires ont une forme et une nature simples et, par « suite, un mouvement simple, puisque c'est la nature qui est « le principe du mouvement..... C'est pourquoi ils se meuvent « seulement vers le haut ou seulement vers le bas..... Mais « ceux dont le substrat matériel est composé d'une multiplicité « de formes, doivent nécessairement avoir, eux-mêmes, une « forme plus complexe et plus parfaite. Car chacune des « natures des corps qui servent de substrat à celle-ci, contribue « à la constitution de la forme commune..... C'est pourquoi il « y a tant de différence, à ce point de vue, entre les corps simples et les composés, tels que les arbres et les plantes. Les « corps simples, en effet, n'ont en eux que le principe d'un mouvement unique et simple, les autres, au contraire, ont en eux

« les principes de la nutrition, de l'accroissement dans toutes leurs dimensions, de la reproduction » (Ib., *De an.*, 7, 14—21; 8, 8—12; 9, 1—11; *De fato*, ch. 15; V. *ad I*, 1, 402 a, 6).

411 a, 16. ὑπολαβεῖν δ' εὐκτασιν..... 23. τοῦ παντός. — On prétend que les éléments sont animés, en se fondant sur ce principe que le tout doit être de même nature que les parties. Les parties des éléments, dont l'assemblage constitue l'animal, sont, dit-on, animées et, par suite, l'ensemble de chaque élément doit l'être aussi. Mais le principe même de ce raisonnement peut servir à le réfuter. Si, en effet, le tout doit être de même nature que les parties, les parties de l'âme du tout qui pénètrent dans les parties du tout, doivent être toutes de même nature. Mais cette conséquence est contraire à l'expérience. Car certains animaux n'ont qu'une âme végétative, d'autres ont une âme rationnelle, etc. Si l'on prétend que l'air respiré est homogène, mais que l'âme contient des parties différentes, il est évident que l'élément en question ne contiendra qu'une certaine partie de l'âme, c'est-à-dire celle qui se trouve chez tous les êtres qui respirent, mais non pas toute l'âme. Ainsi, il faut admettre, ou bien que l'âme n'est pas composée de facultés diverses, ce qui est contraire à l'expérience, ou bien qu'elle n'est pas contenue tout entière dans chaque partie de l'air ou de tout autre élément dont l'animal tire son âme, c'est-à-dire que certaines parties de cet élément sont douées seulement d'une âme végétative, d'autres d'une âme sensitive etc. Mais, par là, on renoncerait au principe de la similitude du tout et des parties.

411 a, 17. ὅτι τὸ ὅλον..... ὁμοειδές. — THEM., 65, 14 : ὥστε εἴπερ τὸ ἐν ἡμῖν ὕδωρ ἔμψυχον, καὶ τὸ πᾶν ὕδωρ.

411 a, 18. καὶ τὴν ψυχὴν ὁμοειδῆ τοῖς μέρουσιν εἶναι. — THEM., 65, 21 : οὕτω καὶ τῆς ψυχῆς τῆς ἐν τῷ ὅλῳ ἀέρι ὁμοειδὲς μέρουσιν τὸ ἐν ἡμῖν.

411 a, 30. πότερον..... b, 3. ἐτέροις ἕτερα; — Cf. PLAT., *Rép.*, IV, 436 A : τὸδε δὲ ἤδη χαλεπὸν, εἰ τῷ αὐτῷ τούτῳ ἕκαστα πράττομεν, ἢ τρισὶν οὖσιν ἄλλο ἄλλῳ· μανθάνομεν μὲν ἑτέρῳ, θυμούμεθα δὲ ἄλλῳ τῶν ἐν ἡμῖν, ἐπιθυμοῦμεν δ' αὖ τρίτῳ τινὶ τῶν περὶ τὴν τροφήν τε καὶ γέννησιν ἰδόντων καὶ ὅσα τούτων ἀδελφὰ, ἢ ὅλη τῆ ψυχῆ καθ' ἕκαστον αὐτῶν πράττομεν..... κτλ.

411 b, 5. λέγουσι δὴ τινες..... 6. ἐπιθυμεῖν. — THEM., 66, 24 : πότερον ὅλη τῆ ψυχῆ τούτων ἕκαστον ἐνεργοῦμεν... (67, 3) ἢ τὸ μὲν τι μόνον αὐτῆς αἰσθητικόν, τὸ δὲ ἐπιστημονικόν, ὡς δόξειεν ἂν ποιεῖν καὶ ὁ Τίμαιος ἄλλῳ μὲν ἐννοεῖν ἡμᾶς λέγων, ἄλλῳ δὲ ἐπιθυμεῖν, ἄλλῳ δὲ θυμοῦσθαι, καὶ διοικίζων γε ταῦτα τὰ μέρη τῆς ψυχῆς, τὸ μὲν ἐν κεφαλῇ, τὸ δὲ ἐν καρδίᾳ, τὸ δὲ ἐν ἥπατι. Cf. *Tim.*, 69 D sqq.; *Rép.*, IV, 442 C; 444 B. V. *ad III*, 9, 432 a, 24.

411 b, 8. ἐξελευθούσης γοῦν διαπνεῖται. — PLAT., *Phédon*, 80 C : τὸ σῶμα ᾧ προσήκει διαλύεσθαι καὶ διαπίπτειν καὶ διαπνεῖσθαι... κτλ. Le passage d'ARISTOTE montre combien est peu fondée la conjecture de C. F. HERMANN (PLAT., t. I, *præf.*, p. XIII) qui supprime καὶ διαπνεῖσθαι dans le texte du *Phédon* parce que, dit-il, *imperite ab anima ad corpus translata esse apparet*.

411 b, 18. καὶ πλάσαι. — V. *ad I*, 3, 406 a, 27.

411 b, 19. φαίνεται..... διαιρούμενα ζῆν. — V. *ad I*, 4, 409 a, 9—10.

411 b, 20. τῶν ἐντόμων. — *Hist. an.*, I, 1, 487 a, 32 : καλῶ δ' ἐντομα ὅσα ἔχει κατὰ τὸ σῶμα ἐντομάς, ἢ ἐν τοῖς ὑπείοις ἢ ἐν τούτοις τε καὶ τοῖς πρηνέσιν. Cf. *Ibid.*, IV, 1, 523 b, 13 et CUVIER, *Le règne an.*, 2^e ed., t. I, pp. 50—51; t. III, pp. 180—186.

411 b, 26. ἀλλήλων μὲν..... 27. διαιρετῆς οὐσης. — PHILOP., 200, 28 : ἀλλὰ πᾶσαι αἱ δυνάμεις ἐν ἑκάστῳ εἰσὶ . τοῦτο γὰρ ἐστὶ τὸ ἀλλήλων μὲν ὡς οὐ χωριστὰ ὄντα . εἰσὶ δὲ καὶ τῆ ὅλη ψυχῆ ὁμοειδῆ τῆ πρὸ τῆς τοῦ ζῆου διαιρέσεως . εἰσὶ δὲ αὐτῆ διὰ τοῦτο ὁμοειδῆ, ὡς διαιρετῆς οὐσης τῆς ὅλης εἰς ὁμομερῆ. SOPHON., 39, 9 : καὶ ὁμοειδῆ εἰσὶν ἀλλήλοισι τὰ διαιρεθέντα σωματίαι καὶ τῆ ὅλη, ἀλλήλοισι μὲν ὡς οὐ χωριστὰς τὰς ψυχικὰς δυνάμεις συνούσας ἔχοντα, ἀλλὰ πάσας ὅλα, τῆς δὲ πρότερον καὶ ὅλης ψυχῆς ὡς διαιρετῆς εἰς ὁμοειδῆ. — ὡς (b, 26 et 27) a ici le sens, très fréquent dans la langue d'ARISTOTE, de : *tout se passant comme si.....; les faits ou les arguments exposés supposant que.....* et, par suite, *prouvant que.....*

411 b, 27. εἶκοι δὲ..... 30. ταύτης ἔχει. — Les commentateurs n'indiquent pas d'une façon satisfaisante la liaison de ce passage avec celui qui précède. D'après SOPHONIAS (39, 12 sqq.), il aurait pour but de répondre à la question suivante, qui pour-

rait être amenée par les idées qui viennent d'être exposées : pourquoi les animaux supérieurs ne continuent-ils pas à vivre et à sentir après avoir été coupés en morceaux ? PHILOPON (201, 34) dit seulement : ἐπειδὴ ἐνεκάλεσε τοῖς πρὸ αὐτοῦ φυσικοῖς ὅτι μὴ περὶ πάσης ψυχῆς διελέχθησαν, αὐτὸς τοῦτο ποιεῖ καὶ περὶ πάσης διαλέγεται. TRENDELENBURG (p. 241) semble penser, et cette opinion paraît plus vraisemblable, qu'ARISTOTE continue ici à exposer des ἀπορίαι et, après avoir indiqué les arguments qui tendent à prouver que les diverses facultés de l'âme ne peuvent pas s'isoler, présente une raison en faveur de la conclusion opposée, à savoir que l'âme végétative peut exister à part des autres facultés.

411 b, 27. *ἔοικε δὲ..... 28. ψυχὴ τις εἶναι.* — THEM., 69, 27 : ἥς γὰρ μόνης κοινωνεῖ ψυχῆς τὰ ζῶα καὶ τὰ φυτὰ, αὕτη ἐστὶ . πῶς οὖν ἡ αὕτη ἐν ζῳῆ μὲν οὐσα ψυχὴ, ἐν φυτῶ δὲ οὐ ;

411 b, 30. *αἰσθησιν..... ἔχει.* — V. *ad I*, 1, 402 b, 5—8.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

412 a, 2. *ἐξ ὑπαρχῆς.* — *Ind. Ar.*, 789 b, 6 : ἐξ ὑπαρχῆς... *i q de integro.*

412 a, 5. *κοινότατος λόγος.* — Nous devons chercher une définition assez générale pour s'appliquer à toutes les âmes, et non pas seulement à l'âme spécifique de l'homme. Il faut nous garder, en effet, de tomber dans la même erreur que ceux des anciens qui ont défini l'âme uniquement par le mouvement ou par la connaissance (*De an.*, I, 5, 410 b, 16; THEM., 71, 8). On ne doit pas oublier, d'ailleurs, qu'il ne peut y avoir, à prendre les termes à la rigueur, de définition générale de l'âme. V. *ad I*, 1, 402 b, 5—8. — C'est à dessein, sans doute, que l'expression *λόγος*, dont la généralité est encore renforcée par *κοινότατος*, est employée ici. *λόγος* a, en effet, plus d'extension que *ὀρισμός*. Quand ARISTOTE s'en sert pour désigner la définition, il y ajoute, presque toujours, des expressions qui en restreignent le sens ; par exemple : *λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι*. V. *Ind. Ar.*, 434 b, 6 sqq. ; *Top.*, I, 5, 402 a, 4 : πᾶς ὀρισμὸς λόγος τις ἐστίν. SOPHON., 40, 5 : εἰ δὲ μὴ ὀρισμὸν εὐρεῖν εὐχερὲς, ὡς τοῦ φύσει προτέρου καὶ ὑστέρου ἐνόητος κἀν ταῖς ψυχῶν, ἀλλ' ἡμῖν γε ἀρκέσει κἀν τῶν παρόντων τὸ δι' ὑπογραφήν καὶ μετρίως ἀποδοῦναι τινὰ λόγον..... κοινότατον.

412 a, 6. *λέγομεν δὴ.... 20. ζῶν ἔχοντος.* — ALEXANDRE (ἀπ. x. *λῶσ.*, II, 24, 75, 3) commente ainsi ce passage : « Puisque la « matière qui, par elle-même, n'est pas une chose déterminée, « alors qu'elle a reçu et qu'elle possède la forme et la qualité,

« est dite, grâce à elles, être telle chose, c'est à cette forme
 « que chacun des êtres qui ont de la matière doit d'être ce qu'il
 « est. Dans les corps simples et premiers, la matière n'est
 « absolument, par elle-même, aucune chose déterminée, parce
 « que leur matière prochaine est la matière première et pro-
 « prement dite. En ce qui concerne les corps composés, comme
 « ils n'ont plus pour matière prochaine la matière première
 « et proprement dite, mais les corps qui leur servent de sub-
 « strat (puisque ce sont les éléments qui constituent leur
 « matière), cette matière est, à la vérité, une chose déterminée.
 « Toutefois, la chose qui résulte de ces éléments ne doit pas
 « son essence à cette matière et à la forme de celle-ci, mais à
 « la forme réalisée dans telle réunion et tel mélange des corps
 « qui lui servent de substrat. En effet, de ce que le feu, l'air,
 « l'eau et la terre sont la matière de la chair, il ne résulte pas
 « que la chair tire, de ces éléments, sa dénomination et son
 « existence, mais c'est la forme [nouvelle], qui s'est produite
 « en eux, qui fait l'essence de la chair formée par leur union.
 « Ces éléments, en effet, ne subsistent même pas dans la chair.
 « De même que, dans la production des corps simples, la
 « matière qui leur sert de substrat, c'est-à-dire la matière pre-
 « mière, n'est pas, par elle-même, telle chose déterminée,
 « mais, dans la réalité, existe avec quelque autre forme et est,
 « par l'inhérence de cette forme, une chose déterminée; que,
 « par exemple, le feu produit l'est par la transformation de la
 « matière, qui perd la forme qui existait d'abord en elle, pour
 « prendre celle du feu; et, de même qu'on ne peut pas dire,
 « sous prétexte que c'est, par exemple, de l'air au feu qu'a
 « lieu ce changement, que c'est à l'air que le feu doit son
 « essence....; de même, pour les composés, dont la matière pro-
 « chaine est telle chose déterminée, on ne peut pas dire que
 « leur essence consiste dans celle des corps qui leur servent de
 « substrat, mais elle consiste dans la nouvelle forme produite
 « grâce à ces corps et en eux. C'est pourquoi on peut affir-
 « mer, d'une manière générale, que c'est à sa forme que toute
 « substance composée de matière et de forme, doit d'être ce
 « qu'elle est. Cela étant, il est vrai aussi que chacune, en par-
 « ticulier, des substances composées de matière et de forme,
 « doit son existence et sa dénomination à sa forme. Ainsi,
 « puisque l'animal lui-même est une substance composée de
 « matière et de forme, et que l'existence et la dénomination de
 « l'animal lui viennent de son âme et par son âme, l'âme doit

« être la forme de l'animal vivant et, en outre, des autres êtres
 « animés. »

412 a, 6. τὴν οὐσίαν. — L'âme, dit SOPHONIAS (40, 10), ne
 peut faire partie que de la catégorie de la substance. En effet,
 ce n'est pas une quantité, puisque nous avons établi, en dis-
 cutant soit la doctrine exposée dans le *Timée*, soit celle de
 XÉNOCRATE, qu'on ne peut lui attribuer ni la continuité, ni la
 discontinuité. Et ce n'est pas davantage une qualité ou une
 relation, comme on l'a vu plus haut par la critique de la théo-
 rie de l'âme harmonie. — Sur les différentes significations du
 terme de substance, v. *Meta.*, Δ, 8; Z, 3, 1028 b, 33 sqq. : « Le
 « mot substance s'emploie, sinon en un plus grand nombre de
 « sens, du moins en quatre acceptions principales. On pense,
 « en effet (δοκεῖ), que la substance de chaque chose est, soit
 « l'essence, soit le général, soit le genre et, en quatrième lieu,
 « le sujet (ὑποκείμενον). Le sujet est ce dont les autres choses
 « s'affirment, tandis que lui-même ne s'affirme pas d'autre
 « chose. C'est pourquoi, nous devons d'abord déterminer ce
 « qui concerne le sujet. Car c'est principalement le sujet pre-
 « mier qui semble être la substance. On dit, en un sens, que
 « ce sujet consiste dans la matière, en un autre qu'il consiste
 « dans la forme et, en troisième lieu, qu'il est ce qui résulte de
 « l'union de la matière et de la forme. » Dans les *Catégories*
 (ch. 5) ARISTOTE affirme de la façon la plus précise, que le véri-
 table ὑποκείμενον, la véritable substance, c'est le sujet concret,
 c'est-à-dire l'ensemble de la forme et de la matière, le σύνολον
 ou ἡ οὐσία συναμφοτέρος (ALEX., *Meta.*, 161, 13; 22; 162, 3; 7 Bon.;
 206, 1; 12; 25; 29 Hayd.; ἀπ. κ. λόσ., I, 75, 27; 28; 30; 34
 et *sæp.*). Quand ARISTOTE dit que la matière et la forme sont,
 en un sens, des ὑποκείμενα et des substances, c'est qu'il se place,
 alors, à un point de vue extérieur et dialectique. En réalité, ni
 la forme ni la matière prises isolément ne méritent le titre de
 sujet, puisque l'essence de l'ὑποκείμενον c'est de subsister par
 soi, tandis que ni la forme, ni la matière ne peuvent subsister
 à part l'une de l'autre. ALEXANDRE est tout à fait dans l'esprit
 de l'Aristotélisme quand il démontre que la matière n'est pas
 le sujet de la forme, ni la forme le sujet de la matière (ἀπ. κ.
 λόσ., I, 8, 17, 7). V. *Meta.*, Δ, 3, 1070 a, 9; Δ, 8 1017 b, 22.

412 a, 8. καθ' ἣν ἦδη λέγεται. — Sub. : ἡ ὕλη οὐ τὰ πράγματα.
 ALEX., *op. cit.*, II, 24, 75, 3 : <ἡ> ὕλη καθ' αὐτήν οὐκ οὔσα τὸδε

τι, καθὰ τὴν μορφήν καὶ τὸ εἶδος ἂν δέξεται τε καὶ σχῆ, ἤδη λέγεται τόδε.

412 a, 10. καὶ τοῦτο..... 11. θεωρεῖν. — V. *ad* II, 1, 412 a, 21. WALLACE (p. 227) remarque que, même dans la copie primitive de E, la même idée est exprimée dans les mêmes termes un peu plus loin (*l. l.*), et qu'on peut tirer de ce fait un argument contre la conjecture de TORSTRIK.

412 a, 11. οὐσίαι δὲ μάλιστ' εἶναι.... 12. τὰ φυσικά. — V. *Meta.*, Z, 2, 1028 b, 8.

412 a, 12. ταῦτα γὰρ τῶν ἄλλων ἀρχαί. — Certains, dit SIMPLICIUS (84, 36), pensent que les corps mathématiques sont des substances; tels sont, par exemple, les Pythagoriciens. La plupart admettent aussi que les produits de l'art sont des corps substantiels. Mais les uns et les autres ont pour principes les corps naturels: τῶν μὲν μαθηματικῶν ὡς ἐξ ἀφαιρέσεως τούτων εἰλημμένων, τῶν δὲ τεχνητῶν ὡς ἐν τοῖς φυσικοῖς τὸ εἶναι ἐχόντων. De même PHILOP., 212, 14; SOPHON., 40, 35. THEMISTIUS (72, 27) ne parle que des productions de l'art.

412 a, 16. οὐσία δ' οὕτως ὡς συντέθη. — Aucune substance naturelle, dit TRENDELEBURG (p. 267), ne peut être appelée, à la rigueur, un composé. En effet, dans la nature, la forme et la matière n'existent jamais à part l'une de l'autre, on ne peut pas dire, *stricto sensu*, qu'un objet soit une synthèse de l'une et de l'autre. C'est seulement par analogie avec les productions de l'art qu'on peut s'exprimer ainsi. Car, en ce qui les concerne, la forme existe d'une certaine façon indépendamment de la matière, dans l'esprit de l'artiste (cf. *Meta.*, A, 3, 1070 a, 13; Z, 13, 1039 a, 15). Aussi ARISTOTE a-t-il employé à dessein les expressions οὐσία..... ὡς συντέθη. — Mais peut-être cette interprétation est-elle un peu forcée. Il nous paraît plus naturel d'admettre que ὡς n'est pas pris ici dans une autre acception que plus haut (a, 10; 11: ὡς ἐπιστήμη, — ὡς τὸ θεωρεῖν), et qu'il signifie dans le sens de THEM., 73, 4: οὐσία δ' οὕτως ὡς συντέθη, συντέθη δὲ ἐξ ὕλης καὶ εἶδους. — En disant que le corps animé est une substance composée, ARISTOTE ne fait pas allusion à la diversité des éléments qui constituent l'organisme corporel. Il veut dire que le corps animé est une substance composée de matière et de forme (v. *ad* II, 1, 412 a, 6). Ce n'est pas, en

effet, une matière pure, puisqu'il est une chose déterminée par des attributs (a, 7: τόδε τι), et puisque le corps inanimé, lui-même, est déjà un composé de matière et de forme; ce n'est pas davantage une pure forme sans matière, puisqu'il faut, pour constituer un corps animé, que la forme *vie* se réalise dans la *corporéité*, qui lui sert ainsi de matière. SOPHON., 41, 10: καὶ τὰ μὲν ἀπλᾶ σώματα ἐκ τῆς ἀπλῶς ὕλης καὶ τοῦ εἶδους εἶσι, τὰ δὲ πρὸς τούτοις καὶ ἔμφυχα ὡσπερ δεύτερα ὑποκείμενα χρηματίζουσι τῆς ἐν αὐτοῖς ἐνούσης ζωῆς εἶδος οὔσης αὐτῶν. V. ALEX., *op. cit.*, 76, 3: ἔλαβεν τὸ εἶναι τὸ φυσικὸν σῶμα τὸ ζῶν ἔχον οὐσίαν σύνθετον, οὐχ ὅτι μὴ καὶ τὸ φυσικὸν σῶμα καθ' αὐτὸ οὐσία σύνθετός τε καὶ συναμφοτέρος, ἀλλ' ὅτι αὐτὴ ἤδη καὶ ἐκ τίνων σύγκαιται φανερά (ἐκ γὰρ σώματος φυσικοῦ καὶ ζωῆς.....).

412 a, 16. ἐπεὶ δ' ἐστὶ σῶμα καὶ τοιονδί τοῦτο..... 20. ἔχοντος. — La leçon adoptée par BIEHL: ἐπεὶ δ' ἐστὶ καὶ σῶμα τοιονδέ, ne nous paraît pas la meilleure. Car, du moment que le corps vivant est une οὐσία συντέθη, il a nécessairement une forme déterminée, et dire qu'il est σῶμα τοιονδέ, c'est ne rien ajouter à ce qui a déjà été dit. Par suite, l'emploi de καὶ ne se comprend pas. Il faut donc lire [καὶ] σῶμα τοιονδέ que préfère ZELLER (II, 2³, p. 480, n. 1, t. a.) ou καὶ σῶμά ἐστι καὶ τοιονδί avec PHILOPON, ou mieux, σῶμα καὶ τοιονδί τοῦτο que donnent un grand nombre de manuscrits. L'interprétation la plus plausible est celle que PHILOPON (215, 4) indique en ces termes: ἐπειδὴ τὸ ζῶν ἔχον σῶμα καὶ σῶμά ἐστι καὶ τοιονδί σῶμα, ἀντὶ τοῦ σύνθετον ἐκ σώματος καὶ ζωῆς, ἡπερ ζωὴ ψυχὴ ἐστι, ἀνάγκη τὸ μὲν τι τούτων εἶναι ὕλην, τὸ δὲ εἶδος. δείκνυσι δὲ τοῦτο οὕτως: ἐπεὶ γὰρ, φησί, τὸ ἔμφυχον σῶμα, σῶμά ἐστι τοιονδί, ὡς ἂν εἰ ἔλεγε τὸ μὲν τι ἔχει ὑποκείμενον τὸ δὲ ἐν ὑποκειμένῳ (ὑπόκειται γὰρ τὸ σῶμα, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ τὸ τοιονδί), οὐκ ἂν εἶη ἡ ψυχὴ τὸ ὑποκείμενον... κτλ. THEMISTIUS (73, 5) et SOPHONIAS (41, 14) interprètent de même. J. PACIUS résume l'argumentation sous cette forme: L'âme n'est pas un sujet, mais dans un sujet; le corps est un sujet et non dans un sujet; le corps n'est pas l'âme. Cette explication, qui semble être la plus correcte de celles que le texte comporte, n'est pourtant pas absolument satisfaisante. D'une part, elle exige qu'on entende par τὸ σῶμα (a, 17; 18), non pas le corps vivant, mais seulement sa matière prochaine. D'autre part, il n'est pas exact de dire que l'âme soit dans le corps ὡς ἐν ὑποκειμένῳ. La forme, dit ALEXANDRE (*ἀπ. κ. λύσ.*, I, 8, 17, 10), n'est pas dans la matière, ni l'âme dans le corps comme dans un sujet. « Car il n'est

« pas possible que la matière existe réellement, séparée de la
 « forme, et, au contraire, ce qui existe dans un sujet existe
 « dans une chose en acte, et qui peut subsister séparément de
 « ce qui est en elle comme dans un sujet..... (34) Quelle que
 « soit la substance composée de matière et de forme que nous
 « considérons, la forme qui réside en elle y est à titre de par-
 « tie (μέρος) du composé. L'âme, par exemple, réside à titre de
 « partie dans le corps organisé où elle se trouve. Et, puisqu'elle
 « y existe à titre de partie, ni l'âme, ni aucune forme en géné-
 « ral, n'est dans ce en quoi elle se trouve comme dans un
 « sujet. » Dans son *De anima* (lib. alt., p. 119) ALEXANDRE
 revient sur cette question en remarquant (120, 33) que, dans
 la *Physique* (II, 1, 192 b, 34) et dans le passage qui nous
 occupe, ARISTOTE ne s'est pas exprimé d'une façon exacte en
 disant que la nature d'un être est en lui, et que l'âme est dans
 le corps, ὡς ἐν ὑποκειμένῳ. Il ajoute (121, 6) qu'il faut, sans
 doute, entendre ici par καθ' ὑποκειμένου : οὐ τὸ ἐν ὑποκειμένῳ.....
 ἀλλ' ὁ δεῖται πρὸς τὸ εἶναι ὑποκειμένου τινός. Cf. SIMPL., 86, 11 : οὐ
 γὰρ ὡς ἡ οὐσία τοῖς συμβεβηκόσιν, οὕτω τὸ σῶμα τῇ ζωῇ ὑπόκειται, ἀλλ'
 ὡς ὕλη τοῖς εἶδεσιν, ὀριζομένη καὶ οὐσιωμένη αὐτοῖς κατ' ἐνέργειαν. Les
 diverses corrections que ESSEN (*D. zweite Buch*, etc., p. 15)
 apporte à ce passage nous paraissent inacceptables.

412 a, 21. ἡ δ' οὐσία ἐντελέχεια. — SIMPL., 87, 39 : τὴν ὡς
 εἶδος δηλαδὴ οὐσίαν. — ἐντελέχεια. — a, 26 : ἐνεργεῖν. BONITZ, *Ind.*
Ar., 253 b, 39 : *ita videtur Ar ἐντελέχειαν ab ἐνεργείᾳ distin-*
guere, ut ἐνέργεια actionem, qua quid ex possibilitate ad ple-
nam et perfectam perducitur essentiam, ἐντελέχεια ipsam hanc
perfectionem significet, τὴν ἐντελέχειαν ὁ Ἀριστοτέλης ἐπι-
 τῆς τελειότητος ἀκούει *Schol 358 a 19*. Le terme d'ἐνέργεια,
 dit TRENDELENBURG (p. 243), désigne plutôt l'action, celui d'ἐντε-
 λέχεια l'état réalisé par l'action. *Phys.*, III, 3, 202 a, 12 : καὶ τὸ
 ἀπορούμενον δὲ φανερόν, ὅτι ἐστὶν ἡ κίνησις ἐν τῷ κινητῷ : ἐντελέχεια
 γὰρ ἐστὶ τούτου, καὶ ὑπὸ τοῦ κινητικοῦ, καὶ ἡ τοῦ κινητικοῦ δὲ ἐνέργεια
 οὐκ ἄλλη ἐστὶ. Dans ce passage, l'ἐντελέχεια est attribuée au mo-
 bile, l'ἐνέργεια au moteur. Par conséquent l'ἐνέργεια ressemble
 plutôt à l'action, l'ἐντελέχεια à l'état produit par elle. De même,
 un peu plus loin, ποιήσις et πάθησις correspondent τῇ ἐνεργείᾳ,
 ποίημα et πάθος, τῇ ἐντελεχείᾳ. *Meta.*, Θ, 8, 1050 a, 21 : τὸ γὰρ
 ἔργον τέλος, ἡ δὲ ἐνέργεια τὸ ἔργον. διὸ καὶ τοῦνομα ἐνέργεια λέγεται
 κατὰ τὸ ἔργον, καὶ συντείνει πρὸς τὴν ἐντελέχειαν..... κτλ. — Il ne fau-
 drait pas conclure de là que l'ἐνέργεια soit toujours antérieure

à l'ἐντελέχεια. Il y a, comme ARISTOTE le dit ici, deux sortes
 d'ἐντελέχειες. L'une est antérieure à l'ἐνέργεια; c'est une dispo-
 sition permanente, une habitude, et l'ἐνέργεια consiste à la
 mettre en œuvre. Son véritable nom serait ἕξις. Telle est, par
 exemple, la science que l'on possède sans la prendre pour
 objet actuel de sa pensée (*Ind. Ar.*, 261 a, 13 : ἕξις ὡς *exempla*
imprimis ἐπιστήμαι et ἀρεταὶ sunt. V. *Phys.*, VIII, 4, 255 a,
 33; *ad II*, 1, 412 b, 25—413 a, 3). L'autre est, au contraire,
 l'ἐνέργεια ou la fonction elle-même, ou, du moins, ne s'en dis-
 tingue que par la nuance que nous avons indiquée d'abord.
 C'est l'acte du savant qui contemple sa science (*Gen. an.*, II,
 1, 735 a, 9 : ἐγγυτέρω δὲ καὶ πορρωτέρω αὐτὸ αὐτοῦ ἐνδέχεται εἶναι
 δυνάμει, ὡσπερ ὁ καθυδὼν γεωμέτρης τοῦ ἐγγρηγορότος πορρωτέρω, καὶ
 οὗτος τοῦ θεωροῦντος. V. CHAIGNET, *Ess. sur la Psych. d'Ar.*,
 p. 351); c'est la fonction pleinement réalisée et, par suite, ne
 renfermant plus aucun devenir, la fonction parvenue à sa
 limite (ἡ κίνησις = ἐνέργεια ἀτελής, *Phys.*, III, 2, 201 b, 31; V. *ad*
 II, 5, 417 a, 16—17). En somme, l'ἐντελέχεια se retrouve aux
 deux extrémités de l'ἐνέργεια. L'ἕξις qui sert de *terminus a quo*
 à la fonction et l'acte parfait qui est son achèvement sont,
 l'une et l'autre, des ἐντελέχειαι. L'une et l'autre sont parfaits en
 leur genre : la première en tant qu'habitude parfaitement
 déterminée et non plus, comme la pure puissance (*Eth. Nic.*,
 V, 1, 1129 a, 11; V. *ad II*, 5, 417 a, 31), susceptible de servir
 à la réalisation des contraires; l'autre en tant que réalisation
 parfaite de la fonction. On comprend que ce dernier se distin-
 gue à peine de l'ἐνέργεια, et même se confonde avec elle dans
 l'instant indivisible où cette fonction arrive à s'exercer pleine-
 ment. ALEX., *De an.*, 16, 5 : ἕθος δὲ Ἀριστοτέλει τὴν τελειότητα καὶ
 ἐντελέχειαν λέγειν, διττὴ γὰρ ἦν ἡ τελειότης, ἡ μὲν ἕξις τε καὶ
 δυνάμει, ἡ δὲ ἀπὸ τῆς δυνάμεως ἐνέργεια.

412 a, 23. φανερόν οὖν ὅτι..... 26. μὴ ἐνεργεῖν. — THEM.,
 75, 7 : ὁ μὲν γὰρ ὕπνος οἶον ἕξις τις τῆς ψυχῆς, ἡ δὲ ἐγγρηγορσις οἶον
 ἐνέργεια, καὶ οὐ τοῦτο λέγω, ὅτι ἐν τοῖς ὕπνοις σύμπασα παύεται ἡ ἐνέρ-
 γεια τῆς ψυχῆς, μόνη δὲ μένει ἡ ἕξις : τὸ γὰρ θρεπτικὸν αὐτῆς καὶ ἡ
 δυνάμεις ἡ τοιαύτη ἀκοίμητος καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις, ἀλλὰ πολλὰ γε δυνάμεις
 αὐτῆς καθυδόντων τῶν ζώων οὐκ ἐνεργοῦσι, λέγω δὲ τὴν αἰσθητικὴν καὶ
 τὴν κατὰ τόπον κινητικὴν. ἐντελέχεια οὖν ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶντος ἔχοντος σώ-
 ματος καὶ ὡς ἡ πρώτη, οὐχ ὡς ἡ δευτέρα. Ce n'est donc qu'aux
 fonctions conscientes que s'applique la distinction des deux
 sortes d'ἐντελέχειαι (SIMPL., 88, 17 : τὴν μὲν ζωτικῶς ὀριστικὴν τοῦ

ὑποκειμένου αὐτῆ σώματος κατὰ συνέχειαν ἐνεργεῖ). Cependant, même en ce qui concerne les facultés inférieures, on peut distinguer, au moins par abstraction, la puissance de sa fonction. ALEX., *De an.*, 16, 14 : τὸ γὰρ ἤδη τὴν τέλειον ψυχὴν ἔχον πολλὰ κατ' αὐτὴν δύναται ποιεῖν τε καὶ πάσχειν, τρέφεσθαι, αὔξεσθαι, γεννᾶν, αἰσθάνεσθαι, ὀρέγεσθαι, διανοεῖσθαι, λέγειν, πράττειν, ὑγιαίνειν, νοσεῖν. ἔμψυχα γὰρ οὐδὲν ἤττον, κἂν μὴ ἐνεργῆ μὲν, δύνηται δέ, καὶ ἔστι τὸ δυνάμει..... τῆς πρώτης ἐντελεχείας δηλωτικόν. Cf. THEM., 75, 23.

412 a, 26. ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ. — THEM., 75, 17 : πρότερον γὰρ λαμβάνει τὴν ἐπιστήμην Σωκράτης, εἴθ' οὕτω θεωρεῖ. Dans cette interprétation, qui, d'ailleurs, n'est pas suffisamment explicite, il faudrait, semble-t-il, entendre par ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ : à propos d'un même sujet. Par exemple, il faut commencer par acquérir la science de la géométrie pour pouvoir, ensuite, prendre pour objet de sa pensée tel ou tel théorème. Mais la contemplation actuelle de ce théorème peut être antérieure à l'établissement en nous d'une autre science, par exemple de la physique. L'objection que fait TRENDELEBURG (p. 259 : *Quomodo enim Socrates scientiam receperit nisi ipso contemplando?*) à cette explication ne paraît pas pertinente. Car les actes intellectuels nécessaires à l'acquisition d'une science ne sont pas la même chose que la conscience qu'on peut avoir de telle partie de cette science une fois acquise. D'ailleurs, le sens qu'adoptent PHILOPON (216, 28) et SOPHONIAS (41, 33) nous paraît préférable : La contemplation de la science est postérieure à la science acquise, si l'on considère un même individu. Mais il n'en est pas de même si l'on considère la science en général. Car la contemplation actuelle de la science préexiste chez le maître, à la possession de cette science par le disciple (v. *ad III*, 5, 430 a, 19—21; 7, 431 a, 2—5). L'acte reste toujours, en un sens, antérieur à la puissance et même à l'ἐξις. PHILOP., *l. l.* : ἐπὶ γὰρ ἄλλου καὶ ἄλλου δυνατὸν πρότερον εἶναι τὴν ἐνεργεῖαν τῆς ἐξέως ὅ γὰρ διδάσκαλος τῆς ἐξέως τοῦ μαθητοῦ πρότερον ἔχει τὴν ἐνεργεῖαν ἐπὶ μόντοι ἐνὸς καὶ τοῦ αὐτοῦ προηγεῖται τῆς ἐνεργείας ἢ ἐξίς. SIMPL., 89, 19 : ἐν τῇ γενέσει ἄλλο τι δεῖ τέλειον προὑπάρχειν, ἐξ οὗ τὸ ἐν ἄλλῃ ἀτελές. TRENDELEBURG (*l. l.*) fait à cette interprétation la même objection qu'à la précédente. Mais, encore une fois, bien qu'une certaine sorte de contemplation soit nécessaire à l'acquisition du savoir, elle est certainement distincte de l'acte du savant qui fait de la science, déjà acquise et conservée dans sa mémoire, l'objet actuel de sa conscience. Par suite, il n'y a pas

de raison pour se refuser à entendre par ἐπιστήμη : *scientia*..... *quam velut thesaurum congestum memoriae mandaveris*, et pour donner à ce mot le sens de *sciendi facultas*, qu'il n'a guère dans la langue d'ARISTOTE, et qui dénaturerait sa pensée. Car l'acte premier ne ressemble pas à la faculté d'acquérir la science, c'est, au contraire, la pure puissance qu'on peut comparer à cette faculté.

412 a, 27. ἐντελέχεια ἢ πρώτη. — BONITZ, *Ind. Ar.*, 864 b, 2 : πρώτη dicitur ἐντελέχεια (sc. ἢ ψυχῆ), quoniam est ἐντελέχεια non ὡς τὸ θεωρεῖν, sed ὡς ἐπιστήμη, non ὡς ὄρασις sed ὡς ὄψις.

412 a, 28. τοιοῦτο δέ, ὃ ἂν ᾖ ὀργανικόν. — ARISTOTE a défini la vie le pouvoir de se nourrir et de s'accroître de soi-même (a, 14). L'accomplissement de ces fonctions exige l'existence d'un corps organisé (THEM., 77, 1 : πᾶν δὲ τὸ ζωῆς μετέχον ὀργανικόν,..... πάντα γὰρ ταῦτα προσδεῖται τροφῆς..... διόπερ ὀργάνων προσδεῖται τῶν πρὸς τοῦτο διακονούντων.). C'est pour cela que les corps simples n'ont pas d'âme à proprement parler. PHILOP., 217, 10; SOPHON., 42, 13 : διὸ τὸ μὴ τοιοῦτον (sc. ὀργανικόν), ὅποιον τῶν ἀπλῶν, οὐδὲ ψυχῆς μετείληθεν. — Au sens large, le terme d'organe désigne un instrument adapté à une fin (*Part. an.*, I, 5, 645 b, 14 : τὸ μὲν ὄργανον πᾶν ἐνεκά του), comme la scie ou la hache. Les organes corporels sont les instruments nécessaires aux fonctions vitales (*Ibid.*, 1, 642 a, 11 : ἐπεὶ τὸ σῶμα ὄργανον — ἐνεκά τινος γὰρ ἕκαστον τῶν μορίων, ὁμοίως δὲ καὶ τὸ ὄλον — ἀνάγκη ἄρα τοιονδὲ εἶναι καὶ ἐκ τοιονδὲ, εἰ ἐκεῖνο ἔσται.). Comme ces fonctions sont multiples et diverses, l'idée d'organisme vital implique celle d'une multiplicité de puissances et de parties différentes dans l'organe; la complexité des fonctions suppose celle des organes. Et une partie est d'autant plus éminemment un instrument ou un organe, qu'elle est susceptible de servir à un plus grand nombre de fonctions ou à des fonctions plus complexes. Par suite, le sens du mot se restreint; tout organe sert à une fin, mais tout ce qui sert à une fin n'est pas un organe. Il n'y a, à proprement parler, organisation que dans l'instrument complexe d'une fin complexe elle aussi (ALEX., *De an.*, 8, 8 : ἢ δὲ πλείω καὶ διαφέροντα εἶδη τὰ μετὰ τῆς ὕλης ὑποκειμένα, ἐξ ἀνάγκης τούτου καὶ ἡ φύσις καὶ τὸ εἶδος ποικιλώτερόν τε καὶ τελειότερον, ἕκαστης φύσεως τῶν ἐν τοῖς ὑποκειμένοις αὐτῇ σώμασιν συντελούσης τι πρὸς τὸ ἐπὶ πᾶσιν κοινὸν εἶδος αὐτοῖς ἢ εἶδος γὰρ πως εἰδῶν

γίνεται τὸ τοιοῦτον εἶδος καὶ τελειότης τις τελειότητων. SOPHON., 42, 12 : ἡ γοῦν ψυχὴ ποικίλως ἐνεργοῦσα διαφόροις ὀργάνοις προσχρήσεται τοῦ σώματος · διὸ τὸ μὴ τοιοῦτον, ὅποιον τῶν ἀπλῶν, οὐδὲ ψυχῆς μεταλήφειν..... (17) ἀπλούστερον μὲν καὶ ἥττον ὀργανικόν). Les parties qui méritent au plus haut point le nom d'organes sont donc celles qui offrent le plus de complexité. Les parties homœomères, les tissus, comme le sang, la chair, les muscles, ne sont des organes qu'au sens large du mot. Au sens étroit, on ne doit appeler organes que les parties non homœomères, comme le bras ou la main. *Part. an.*, II, 1, 647 a, 4 : τῶν μὲν ὀργανικῶν ἕκαστον ἀνομοιομερές ἐστίν. *Ibid.*, 646 b, 11 : ἀλλὰ τὰ ὁμοιομερῆ τῶν ἀνομοιομερῶν ἕνεκέν ἐστιν · ἐκείνων γὰρ ἔργα καὶ πράξεις εἰσίν, οἷον ὀφθαλμοῦ καὶ μυκτῆρος καὶ τοῦ προσώπου παντὸς καὶ δακτύλου καὶ χειρὸς καὶ παντὸς τοῦ βραχίονος · πολυμόρφων δὲ τῶν πράξεων καὶ τῶν κινήσεων ὑπαρχουσῶν τοῖς ζῴοις ὅλοις τε καὶ τοῖς μορίοις τοῖς τοιοῦτοις, ἀναγκαῖον ἐξ ὧν σύγκεινται, τὰς δυνάμεις ἀνομοίας ἔχειν..... τὰ μὲν οὖν ὁμοιομερῆ κατὰ μέρος διείληφε τὰς δυνάμεις τὰς τοιαύτας..... τὰ δ' ἀνομοιομερῆ κατὰ πολλὰς..... διόπερ ἐξ ὁσῶν καὶ νεύρων καὶ σαρκῶς..... συνεστήκασιν τὰ ὀργανικὰ τῶν μορίων. — τὰ ὀργανικὰ est employé ici par opposition à τὰ ὁμοιομερῆ comme dans le *De Generatione animalium*, II, 1, 734 b, 27. Cf. IDELER, *Meteor.*, II, p. 496.

412 b, 1. ὄργανα δὲ καὶ τὰ τῶν φυτῶν μέρη. — ARISTOTE vient de montrer que la vie implique l'organisation. On pourrait objecter que la plante vit et n'a pas d'organes (SIMPL., 91, 6 : ἡ τῶν φυτῶν ψυχὴ ἐντελέχεια μὲν ἐστίν ἐναργῶς τοῦ δυνάμει ζωῆν ἔχοντος, οὐ δήλωσ δὲ τὸ ὡς ὀργανῶν χρώμενον). Ce passage répond à l'objection.

παντελῶς ἀπλᾶ. — Il ne faut pas prendre ces expressions à la lettre. Il n'y a de corps simples à la rigueur que les éléments. Les végétaux renferment une pluralité de corps simples, principalement de l'eau et de la terre : τροφή τοῖς φυτοῖς ὕδωρ καὶ γῆ (*Ind. Ar.*, 840 a, 44; cf. *Gen. An.*, III, 11, 762 b, 12; 2, 753 b, 26; *Gen. et corr.*, II, 8, 335 a, 12; v. *ad III*, 12, 434 a, 27—30). L'organisme végétal est seulement plus simple que l'organisme animal (SOPHON., 42, 17 : ἀπλούστερον μὲν καὶ ἥττον ὀργανικόν τὸ σῶμα τῶν φυτῶν); il est principalement composé, à la différence de l'organisme animal, de parties homœomères (*Part. an.*, II, 1, 647 a, 1 : τὰ μὲν ἀπλᾶ καὶ ὁμοιομερῆ). — Cependant il n'y a pas lieu de donner ici à ἀπλᾶ, comme le fait TRENDLENBURG (p. 269), exactement le sens de ὁμοιομερῆ. Car

il paraît y avoir, même chez les plantes, des parties non homœomères. *De plant.*, I, 3; *Part. an.*, II, 10, 655 b, 37 : ἡ μὲν οὖν τῶν φυτῶν φύσις οὕσα μόνιμος οὐ πολυειδής ἐστὶ τῶν ἀνομοιομερῶν. *Meteor.*, IV, 10, 388 a, 18 : τὰ ἀνομοιομερῆ..... ἐν φυτοῖς ξύλον, φλοῖός, φύλλον, ῥίζα, καὶ ὄσα τοιαῦτα.

412 b, 2. τὸ φύλλον περικαρπίου σκέπασμα. — TREND., p. 270 : *Est igitur περικαρπίον fructus pars, quae semen ambit, ut in leguminibus siliqua, in castaneis echinatus cortex, in nucibus testa s. putamen, in malis et piris id quod edule est..... Quod vero folium huic rursus involucro inseruit? Si nucis cogites exemplum, foliaceo quodam integumento putamen circumdatur. Hoc est τὸ φύλλον περικαρπίου σκέπασμα.* La reproduction et, par suite, la fructification, sont les fonctions les plus essentielles de la plante et la fin de toutes les autres. *Hist. an.*, VIII, 1, 588 b, 24 : τῶν τε γὰρ φυτῶν ἔργον οὐδὲν ἄλλο φαίνεται πλὴν οἷον αὐτὸ ποιῆσαι· πάλιν ἕτερον. *Gen. an.*, I, 23, 731 a, 24 : τῆς μὲν γὰρ τῶν φυτῶν οὐσίας οὐθέν ἐστίν ἄλλο ἔργον οὐδὲ πράξις οὐδεμία πλὴν ἡ τοῦ σπέρματος γένεσις. V. *ad II*, 4, 415 a, 29; *Ind. Ar.*, 839 b, 42 sqq.

412 b, 3. αἱ δὲ ῥίζαι τῷ στόματι ἀνάλογον. — *Part. an.*, IV, 10, 686 b, 28 : ἐλάττονος γινομένης τῆς αἰρούσης θερμότητος καὶ τοῦ γιῶδους πλείονος, τὰ τε σώματα ἐλάττονα τῶν ζῴων ἐστὶ καὶ πολύποδα, τέλος δ' ἄποδα γίνονται καὶ τεταμένα πρὸς τὴν γῆν · μικρὸν δ' οὕτω προβαίνοντα καὶ τὴν ἀρχὴν ἔχουσι κάτω, καὶ τὸ κατὰ τὴν κεφαλὴν μέρος τέλος ἀκίνητόν ἐστι καὶ ἀναίσθητον, καὶ γίνεται φυτόν, ἔχον τὰ μὲν ἄνω κάτω, τὰ δὲ κάτω ἄνω · αἱ γὰρ ῥίζαι τοῖς φυτοῖς στόματος καὶ κεφαλῆς ἔχουσι δύναμιν.... κτλ. *In quo Linnaei dicti in mentem venit, plantam esse animal inversum* (TREND., l. l.). Cf. *Ibid.*, II, 3, 650 a, 23.

412 b, 4. εἰ δὲ τι κοινόν..... 5. λέγειν. — V. *ad II*, 1, 412 a, 5.

412 b, 5. εἴη δὲ..... 6. ὀργανικοῦ. — L'âme n'est pas seulement l'acte d'un corps organisé, c'est-à-dire susceptible de servir d'instrument à des fins, mais d'un corps naturel organisé, ou d'un instrument naturel. Les corps et les instruments naturels sont, à la différence de ceux que produit l'art, doués d'une nature, c'est-à-dire d'un principe interne de mouvement et de repos (*Phys.*, II, 1, 192 b, 21; b, 9 et 13; I, 9, 192 a, 18; *De caelo*, IV, 1, 307 b, 31; *Gen. an.*, II, 4, 744 a, 1; *Meta.*, Δ 23, 1023 a, 8; A, 7, 1072 b, 13 et saep.; *Ind. Ar.*, 835 b, 61).

Il faut se garder, d'ailleurs, de prendre à la lettre la comparaison de l'organe avec un instrument (v. *ad I*, 3, 407 b, 17—26). « De même, écrit ALEXANDRE (*De an.*, 23, 8), que nous ne disons pas que l'âme marche, qu'elle voit ou qu'elle entend, mais que c'est l'homme qui le fait grâce à elle (κατὰ τὴν ψυχὴν), de même toutes les fonctions et tous les mouvements qu'il accomplit en tant qu'homme et en tant qu'être animé, ce n'est pas l'âme qui les accomplit et les exerce..... Mais, dans ces fonctions, c'est l'animal ou l'homme qui agit grâce à l'âme, à laquelle il doit son essence d'homme (τὸ εἶναι ἄνθρωπον). C'est l'homme qui, grâce à elle, jouit, souffre, s'irrite, craint, aime, hait, apprend, pense, se remémore et se souvient. Et c'est parce qu'il a telle forme et tel achèvement, que l'homme peut être le sujet de ces états. De même que c'est le lutteur qui lutte, grâce à l'habitude de la lutte qui est en lui (τὴν ἔξιν τὴν πλαιστικὴν), et que ce n'est pas la lutte elle-même qui lutte, de même, aussi, que c'est le joueur de flûte qui en joue grâce à l'aulétique, et que ce n'est pas l'aulétique qui joue de la flûte, de même, enfin, que c'est le tisserand, et non pas l'art de tisser, qui tisse, de même on doit penser qu'il en est des fonctions qu'exercent les êtres qui possèdent une âme, en tant qu'animés. Car, en ce qui les concerne, ce n'est pas l'âme qui exerce, par elle-même, l'une quelconque des fonctions vitales, mais c'est, par elle, l'être qui la possède. Il n'est même pas vrai de dire que ces fonctions appartiennent à l'âme employant le corps comme un instrument (προσχωμένης ὡς ὄργανον τῷ σώματι). De même, en effet, que, en ce qui concerne les autres facultés et les autres habitudes (ἔξεις), ce n'est aucune d'elles qui agit en se servant de ce dont elle est l'habitude, mais qu'au contraire ce sont les choses qui les possèdent qui agissent suivant ces facultés ou ces habitudes (car ce n'est pas la pesanteur qui se meut vers le bas en se servant de la terre, mais la terre qui se meut vers le bas conformément à la pesanteur qui est sa faculté — δύναμις —, sa forme, son achèvement et son acte), de même il en est de l'âme, puisqu'elle est, elle aussi, la faculté, la forme et l'acte du corps qui la possède. »

A propos de la définition aristotélicienne de l'âme, le même auteur (*ἀπ. κ. λύσ.*, II, 8, 54, 1) se pose la question suivante : « Puisque *ce qui a la vie en puissance* signifie *ce qui peut vivre*; « puisque *ce qui peut vivre* c'est ce qui peut avoir une âme, « comment celui qui a défini l'âme : l'acte d'un corps naturel

« organisé qui a la vie en puissance, n'a-t-il pas employé, dans sa définition, la chose même qu'il voulait définir? — Mais ne faut-il pas penser », répond-il, « qu'il ne s'est pas servi, pour la définition de l'âme, du terme *qui a la vie en puissance*? En effet, après avoir employé d'abord le terme *qui a la vie en puissance*, il l'a, ensuite, en donnant sa définition sous sa forme complète, remplacé par l'*organisé*, et ne s'est servi de *qui a la vie en puissance* que pour trouver l'*organisé*. Or l'*organisé* c'est ce qui a des parties capables de se subordonner et de servir à des actes divers, et c'est en ce sens, et comme équivalent, que l'auteur a employé : *qui a la vie en puissance*. — En outre, en disant que l'âme est l'acte du corps qui a la vie en puissance, il ne l'a pas définie par elle-même, car il n'a fait que montrer quelle est la nature du corps en qui réside l'âme. Ce n'est donc pas l'âme qu'il a ainsi désignée et il ne l'a point définie par elle-même. Enfin, l'âme et la vie ne sont pas la même chose, mais la vie c'est le fonctionnement (τὸ ἐνεργεῖς), parce qu'elle est la nutrition et l'accroissement par soi-même, de sorte que dire : *ce qui possède la vie en puissance*, c'est désigner l'*organisé*, qui possède la puissance de se nourrir et de s'accroître de lui-même, ce qui n'est pas identique à posséder l'âme. »

412 b, 6. διὸ καὶ οὐ δεῖ..... 9. ἐντελέχειά ἐστιν. — L'être et l'un ne sont pas des genres (v. *ad I*, 5, 410 a, 13; RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 311). En effet, à toute chose, quelle qu'elle soit, on peut attribuer l'un et l'être. Si l'un et l'être étaient des genres, ils auraient des différences spécifiques auxquelles on pourrait les attribuer, puisque tout, sans exception, est un ou être. Mais il est impossible qu'un genre s'attribue à ses différences, car la différence a plus d'extension que le genre (*Meta.*, K, 1, 1059 b, 27; ALEX., *ad. loc.*, 160, 25 Bon., 205, 17 Hayd. : ἡ γὰρ διαφορὰ ἐπὶ πλέον κατηγορεῖται τοῦ εἶδους, ὡς τὸ λογικὸν τοῦ ἀνθρώπου ἢ θνητόν.). L'être et l'un sont des πολλαχῶς λεγόμενα (*Meta.*, Δ, 10, 1018 a, 35 : τὸ ἐν καὶ τὸ ὄν πολλαχῶς λέγεται. *Ibid.*, ch. 6 et 7; *Phys.*, I, 2, 185 b, 6 et *sæp.*) qui se prennent, d'ailleurs, exactement en autant d'acceptions l'un que l'autre, car tout être est un et tout un est être (*Meta.*, I, 2, 1053 b, 25 : λέγεται δ' ἰσαχῶς τὸ ὄν καὶ τὸ ἐν. *Ibid.*, Γ, 2, 1003 b, 26 : ταῦτό γὰρ εἰς ἄνθρωπος καὶ ὄν ἄνθρωπος καὶ ἄνθρωπος, καὶ οὐχ ἕτερόν τι δηλοῖ κατὰ τὴν λέξιν ἐπαναδιπλούμενον τὸ εἰς ἐστὶν ἄνθρωπος καὶ ἐστὶν ἄνθρωπος. *Ibid.*, Z, 4, 1030 b, 10 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 223 b, 19). Il n'y

a donc pas d'essence commune aux diverses choses auxquelles l'un et l'être sont attribués en commun. Ni l'un, ni l'être ne sont, pourtant, de purs homonymes. Entre les simples *homonymes* et les *synonymes*, il y a les choses dont l'identité nominale se justifie parce qu'elles sont toutes relatives à une même chose. C'est ainsi que le terme *médical* s'applique en commun au médecin, aux remèdes, aux instruments, etc., parce qu'ils se rapportent tous à une même chose, la santé (v. *ad* II, 3, 414 b, 20—24). L'être et l'un sont précisément des termes de ce genre (*Meta.*, Γ, 2, 1003 a, 33 : τὸ δὲ ἓν λέγεται μὲν πολλαχῶς, ἀλλὰ πρὸς ἓν καὶ μίαν τιὰ φύσιν, καὶ οὐχ ἁμωνόμως ἀλλ' ὡσπερ καὶ τὸ ὑγιεινὸν ἅπαν πρὸς ὑγίειαν. *Ibid.*, Ζ, 4, 1030 b, 2 : ALEX., *ad. loc.*, 441, 13 Bon. ; 474, 31 Hayd. ; *Meta.*, Κ, 3, 1060 b, 33 ; *Eth. Nic.*, I, 4, 1096 b, 27) ; il n'y a pas d'essence commune à toutes les choses auxquelles l'être est attribué en commun, mais elles sont toutes relatives à une même chose, la substance (*Meta.*, Γ, 2, 1003 b, 5 : οὕτω δὲ καὶ τὸ ἓν λέγεται πολλαχῶς μὲν, ἀλλ' ἅπαν πρὸς μίαν ἀρχήν : τὰ μὲν γὰρ ὅτι οὐσίαι, ὄντα λέγεται, τὰ δ' ὅτι πάθη οὐσίας, τὰ δ' ὅτι ὁδὸς εἰς οὐσίαν, ἢ φθοραὶ ἢ στερήσεις ἢ ποιότητες ἢ ποιητικὰ ἢ γεννητικὰ οὐσίας. ALEX., *ad. loc.*, 200, 4 Bon. , 244, 10 Hayd. : ἀφ' ἑνὸς ἢ πρὸς ἓν λέγεσθαι). Il en est de même des diverses choses dont l'un est affirmé (sur les différentes acceptions de l'un, v. *Meta.*, Δ, 6 ; Ζ, 4, 1030 a, 32 ; b, 10 ; I, 1, 1052 a, 15). C'est donc la substance qui possède proprement et primitivement (κυρίως, v. *Ind. Ar.*, 416 a, 56 ; *ad* I, 4, 408 a, 6—7) l'être et l'unité. Et, par substance, il faut entendre ici l'acte ou la forme (ἐντελέχεια. Cf. a, 21 : ἡ δ' οὐσία ἐντελέχεια et SIMPL., 91, 31 : ἀλλὰ τὸ μὲν εἶδος καὶ ἓν καὶ ἓν πρῶτως καὶ καθ' αὐτὸ ὑπάρχον). Le livre Ζ de la *Métaphysique*, tout entier consacré à la recherche de ce qu'est proprement la substance, conclut (ch. 17) que la substance étant cause, on peut en déterminer la notion en partant de celle de la cause. Or, la cause des êtres sensibles, en particulier, et de tous les êtres en général est leur forme. D'ailleurs, la vraie substance d'une chose ne consiste pas dans ses éléments matériels, puisqu'ils subsistent alors même que la chose est détruite ; la vraie substance c'est donc la forme (*Ibid.*, 7, 1032 b, 1 : εἶδος δὲ λέγω τὸ τί ἦν εἶναι ἐκάστου καὶ τὴν πρώτην οὐσίαν. *Ibid.*, 11, 1037 b, 3 ; 6, 1031 b, 19 ; a, 18 : τὸ τί ἦν εἶναι λέγεται εἶναι ἢ ἐκάστου οὐσία). — Il ne s'agit pas, du reste, de la forme telle qu'on peut la concevoir, par abstraction, séparée de sa matière, mais bien de l'essence tout entière, forme et matière logique, différences et genre, en un mot de l'ensemble des

caractères essentiels qu'exprime la définition. Cette sorte de substance est éminemment et, par suite, est éminemment une, puisque les deux choses ne peuvent se séparer. — Mais ne pourrait-on pas se demander, au moins, pourquoi telle substance est et est une, c'est-à-dire pourquoi telle forme est unie à telle matière ? Cette question est examinée, notamment, dans le dernier chapitre du livre H de la *Métaphysique*. « En ce qui « concerne la question que nous avons soulevée au sujet des « définitions et des nombres (v. *Meta.*, Ζ, 12 et *An. post.*, II, 6, « *in f.*), nous devons nous demander, de nouveau, quelle est « la cause qui fait l'unité de leurs éléments (ALEX., *ad loc.*, 530, « 8 Bon., 560, 24 Hayd. : ἐπειδὴ ἐκ πλείονων οἱ ὀρίσμοι τογγάνουσι, « τί ποτέ ἐστι τὸ ταῦτα ἐνοῦν καὶ ποιοῦν ἓν ;). En effet, pour toutes les « choses qui ont une pluralité de parties, et [dont la totalité] « n'est pas un simple amas ([σωρός, c'est-à-dire un assemblage « accidentel de choses juxtaposées mais ne formant pas un « tout ayant une forme nouvelle]), mais qui forment un tout « qui est autre chose que l'assemblage de ses parties, il y a « une cause [qui fait l'unité de celles-ci], puisque, même en ce « qui concerne les corps, c'est tantôt le contact qui fait leur « unité, tantôt la viscosité ou toute autre affection de ce genre. « Or, la définition est un discours dont l'unité ne résulte pas « de la simple consécution (συνδέσμων) comme l'*Iliade*, [(l'unité « du discours qui constitue l'*Iliade* vient de la succession des « événements qui y sont décrits, et non pas de ce qu'il « exprime une essence logiquement une. V. ALEX., *ad* Ζ, 4, « 1030 b, 9, 442, 15 Bon., 475, 27 Hayd.)], mais de ce qu'elle « est [la définition] d'une chose [essentiellement] une. Qu'est- « ce donc qui fait l'unité de l'homme et pourquoi est-il un et « non plusieurs, par exemple, animal et bipède ? » ARISTOTE ajoute que si l'on admet, avec PLATON, l'existence en soi des Idées de l'animal et du bipède, et la participation, on ne peut résoudre la question. L'unité de l'homme ne peut s'expliquer, en effet, que par la participation de l'homme à une Idée unique, car les deux Idées animal et bipède, existant chacune séparément et en acte, ne peuvent se fondre en une seule. « Mais, continue-t-il (1045 a, 23), si, comme nous l'admettons, « l'un est matière, l'autre forme, l'un puissance, l'autre acte, la « question posée ne saurait être une difficulté..... » (1045 b, 17) Car la matière n'est pas une chose différente de la forme et qui subsiste par soi dans son union avec elle : ἔστι δ', ὡσπερ εἴρηται, καὶ ἡ ἐσχάτη ὕλη καὶ ἡ μορφή ταῦτό καὶ δυνάμει, τὸ δὲ ἐνεργείᾳ.

ὥστε ὁμοίον τὸ ζητεῖν τοῦ ἐνὸς τί αἴτιον καὶ τοῦ ἐν εἶναι : ἔν γὰρ τι ἕκαστον, καὶ τὸ δυνάμει καὶ τὸ ἐνεργείᾳ ἐν πῶς ἐστίν : ὥστε αἴτιον οὐθὲν ἄλλο πλὴν εἴ τι ὡς κινήσαν ἐκ δυνάμειως εἰς ἐνεργείαν. La forme d'une chose et sa matière ne sont pas deux éléments qui subsistent en elle simplement juxtaposés; la forme n'est pas autre chose que la matière en acte. Une fois réalisée, la forme ne se distingue plus de la matière. Dans l'homme, par exemple, on ne peut séparer l'animal du bipède, parce que le bipède c'est l'animal; tous les caractères qu'implique la dernière différence spécifique sont donnés avec elle (*Meta.*, Z, 12, 1037 b, 25 : ὁ γὰρ ὁρισμὸς λόγος τίς ἐστίν εἰς καὶ οὐσίαν, ὡσθ' ἐνός τινος δεῖ αὐτὸν εἶναι λόγον : καὶ γὰρ ἡ οὐσία ἐν τι καὶ τόδε τι σημαίνει, ὡς φαμέν..... οὐθὲν γὰρ ἕτερόν ἐστιν ἐν τῷ ὁρισμῷ πλὴν τὸ τε πρῶτον λεγόμενον γένος καὶ αἱ διαφοραί.... (1038 a, 5) εἰ οὖν τὸ γένος ἀπλῶς μὴ ἐστὶ παρὰ τὰ ὡς γένους εἶδη, ἢ εἰ ἐστὶ μὲν ὡς ὕλη δ' ἐστίν..... φανερόν ἐστι ὁ ὁρισμὸς ἐστίν ὁ ἐκ τῶν διαφορῶν λόγος... (18) εἰ δὲ τὰ ταῦτα οὕτως ἔχει, φανερόν ἐστι ἡ τελευταία διαφορὰ ἡ οὐσία τοῦ πράγματος ἔσται καὶ ὁ ὁρισμὸς), de sorte que, pour nous servir du même exemple, demander pourquoi le bipède est animal, c'est demander pourquoi le bipède est, ou pourquoi le bipède, qui est animal, est animal; ou encore, ce qui revient au même, pourquoi le bipède est bipède. La seule réponse que comporte une pareille question, c'est que la forme est indivisible (*Ibid.*, 17, 1041 a, 14 : τὸ μὲν οὖν διὰ τί αὐτό ἐστίν αὐτό, οὐθὲν ἐστὶ ζητεῖν..... αὐτὸ δὲ ὅτι αὐτό, εἰς λόγος καὶ μία αἰτία ἐπὶ πάντων, διὰ τί ὁ ἄνθρωπος ἄνθρωπος ἢ ὁ μουσικός μουσικός : πλὴν εἴ τις λέγοι ὅτι ἀδιάρητον πρὸς αὐτὸ ἕκαστον : τοῦτο δ' ἦν τὸ ἐνὶ εἶναι. *Ibid.*, 12, 1037 b, 12—25; 8, 1034 a, 8 : ἄτομον γὰρ τὸ εἶδος. *Ibid.*, H, 3, 1044 a, 5). Qui pose la forme, pose, du même coup, la matière, et séparer l'une de l'autre, dans une proposition ou dans une question, c'est poser ou chercher s'il faut poser, ce qu'on a déjà posé (*Ibid.*, Z, 5, 1030 b, 30 : εἰ δὲ μὴ διὰ τὸ ἀδύνατον εἶναι εἰπεῖν τὸ σιμὸν ἄνευ τοῦ πράγματος οὐ ἐστὶ πάθος καθ' αὐτό — ἐστὶ γὰρ τὸ σιμὸν κοιλότης ἐν ῥίνι —, τὸ ῥίνα σιμὴν εἰπεῖν ἢ οὐκ ἐστίν ἢ δις τὸ αὐτὸ ἔσται εἰρημένον, ῥίς ῥίς κοίλη : ἢ γὰρ ῥίς ἢ σιμὴ ῥίς ῥίς κοίλη ἔσται. V. *ad* II, 2, 413 a, 13—16; III, 6, 430 b, 6—20).

La question de savoir si ou pourquoi telle forme est unie à telle matière, qui n'a pas de sens quand on la formule comme nous venons de le dire, est cependant susceptible d'en avoir un si on la pose autrement. On peut se demander, en effet, pourquoi telle matière devient telle forme; quelle est la cause qui fait passer à l'acte ce qui n'est encore qu'en puissance? Il faut répondre que c'est ce qui possède déjà cette forme plei-

nement réalisée. C'est l'homme qui engendre l'homme et, qu'il s'agisse des productions de la nature ou des œuvres de l'art, il faut toujours que la cause soit en acte ce que l'effet est en puissance (v. *ad* III, 7, 431 a, 2—5). La forme préexiste donc dans tous les cas et reste inexplicable (*Meta.*, H, 3, 1043 b, 17 : τὸ εἶδος οὐθεὶς ποιεῖ οὐδὲ γεννᾷ. *Ibid.*, Z, 15, 1039 b, 23; A, 3, 1069 b, 35); l'essence, ou la définition, ne peut se démontrer (*An. post.*, II, 3—8; 3, 90 b, 24; b, 27; b, 31 *et seq.*; V. *ad* II, 2, 413 a, 11—12; *Meta.*, K, 7, 1064 a, 9 : τῆς οὐσίας καὶ τοῦ τί ἐστίν οὐκ ἐστὶν ἀπόδειξις.), et ses différents éléments forment un tout de fait et purement de fait. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement? On ne saurait partir de la matière pour expliquer la forme, puisque une forme est tout autre chose que ses éléments matériels, ou même que la synthèse de ces éléments (*Meta.*, Z, 17, 1041 b, 11 *et seq.*; V. *ad* III, 4, 429 b, 12—17). On peut, il est vrai, retrouver, dans une forme donnée, les formes inférieures qui lui servent de matière, et celles-ci peuvent, en ce sens, faire l'objet de la démonstration. Par suite, la forme ou la fin dernière étant posée, on devrait, semble-t-il, pouvoir en déduire toutes les formes inférieures. Mais, outre que la forme supérieure resterait, elle-même, inexpiquée, il faudrait, pour admettre une telle doctrine, admettre aussi l'identité de Dieu et du monde, et renoncer définitivement à faire de la matière une chose en soi.

412 b, 7. ὡςπερ οὐδὲ τὸν κηρὸν καὶ τὸ σχῆμα. — ARISTOTE employe, à propos de la même question, un exemple analogue dans la *Métaphysique*, H, 6, 1045 a, 27 : ὥστε τὸ ζητούμενον ἐστὶ τί αἴτιον τοῦ ἐν εἶναι τὸ στρογγύλον καὶ τὸν χαλκόν. οὐκέτι δὲ ἀπορία φαίνεται, ὅτι τὸ μὲν ὕλη τὸ δὲ μορφή. ALEX., *ad loc.*, 531, 17 Bon., 561, 30 Hayd. : ἡ οὖν ἀπορία ἢ ζητούσα, ὅτι τί ἐστὶ τὸ ποιῶν τὸ ζῶν πεζὸν δῖπουν ἔν, ἢ αὐτὴ ἐστὶ τῆ λεγούσῃ ὅτι τί ἐστὶ τὸ ποιῆσαν ἐν τὸν στρογγύλον χαλκόν, καὶ οὐ φαίνεται ἔχουσα δυσχερές τι, ἐπειδὴ τὸ μὲν ἐστὶν ὕλη, τὸ ζῶν πεζόν, τὸ δ' εἶδος, τὸ δῖπουν, καὶ ὁ μὲν χαλκὸς ὕλη, εἶδος δὲ τὸ στρογγύλον. οὐθὲν οὖν ἕτερόν ἐστίν αἴτιον παρὰ τὸ ποιῆσαν ἦτοι τὸ ποιητικὸν αἴτιον ἐν ὅσοις ἐστὶ γένεσις.

412 b, 10. καθόλου μὲν οὖν. — V. *ad* II, 1, 412 a, 5; b, 4.

οὐσία γὰρ ἢ κατὰ τὸν λόγον. — SIMPL., 92, 15 : τὸ δὲ οὐσία γὰρ ἢ κατὰ τὸν λόγον ἀντὶ τοῦ ἢ κατὰ τὸ εἶδος εἴρηται.

412 b, 11. τὸ τί ἦν εἶναι. — D'une manière générale, dit TRENDELEBURG (p. 160) τὸ τί ἦν εἶναι désigne la définition, la détermination (ὄρισμός, ὅρος, *Top.*, I, 4, 101 b, 21; *Meta.*, Z, 4, 1030 a, 6), de sorte que cette expression exclut la matière et l'accident. Par suite, le τὸ τί ἦν εἶναι c'est la nature de la chose pensée en elle-même, la forme indépendamment de la matière. Il en résulte qu'il y a un certain rapport entre le τὸ τί ἦν εἶναι et l'universel, καθόλου. Les deux concepts sont cependant très différents : car l'universel c'est toute unité d'une multiplicité quelle qu'elle soit (*Meta.*, Z, 13, 1038 b, 16; 35); le τὸ τί ἦν εἶναι, au contraire, se rapporte toujours à quelque chose de concret et d'individuel τόδε τι (*Meta.*, Z, 4, 1030 a, 3). Le sens de ces termes se rapproche de celui de εἶδος, au point qu'ils servent à désigner le modèle conçu par l'esprit de l'artiste, et d'après lequel il façonne la matière, et la forme même à laquelle cette matière sert de substrat (*Meta.*, Z, 7, 1032 b, 2; 23). Aussi le τὸ τί ἦν εἶναι est-il appelé ἀρχὴ et αἴτιον comme fin ou but de la chose (*Meta.*, Z, 17, 1044 a, 29). Le τὸ τί ἦν εἶναι engendre la vie et l'action dans la matière inerte. La notion *quasi creatrix menti obversans*, est antérieure à la chose en qui elle se réalise, et c'est pour cela, sans doute, qu'ARISTOTE emploie la formule τὸ τί ἦν εἶναι. TRENDELEBURG ajoute (p. 389) que τὸ μέγεθος εἶναι désigne *universam notionem, qua res constituitur, a materia avocata, universa cogitatione conceptam, τὸ μέγεθος vero ad singula quaeque pertinere, quae sub sensus cadant* (cf. *Id.*, *Gesch. d. Kateg.*, p. 39 et *Das τὸ ἐν εἶναι...* etc., *Rhein. Mus.*, 1828, p. 457). — En somme, τὸ τί ἦν εἶναι semble désigner la forme tout entière, l'essence totale de la chose, abstraction faite de sa matière. BONITZ, *Ind. Ar.*, 763 b, 10 : *qui quaerit τί ἐστὶ πῆξις καὶ τῆξις..... is ipsam rei naturam quaerit,..... non quaerit ejus accidentia..... ad eam quaestionem qua respondetur formula τὸ τί ἐστὶ nominis vim induit, cujus usus eandem habet varietatem, ac verbi εἶναι et nominis οὐσία, ac quoniam οὐσία ἢ τε ὕλη καὶ τὸ εἶδος καὶ τὸ ἐκ τούτων M¹⁰. 1035 a 2, τὸ τί ἐστὶν et significare potest ὕλη..... sicuti autem οὐσία πρώτως καὶ κυρίως cernitur in ea forma, quae notione ac definitione exprimitur, ita prope ubivis τὸ τί ἐστὶν ad formam rei notione definiendam pertinet..... itaque ponitur ἐν τῷ τί ἐστὶν et genus et differentiae..... si quis τὰ ἐν τῷ τί ἐστὶν κατηγορούμενα et omnia compleverit et suo ordine posuerit, τὸ τί ἦν εἶναι vel τὸν ὄρισμόν constituit..... quoniam igitur τὸ τί ἦν εἶναι angustio-*

habet ambitum quam τὸ τί ἐστὶν etiam ubi haec formula ad significandam formam restringitur, τὸ τί ἦν εἶναι nusquam usurpatur pro τῷ τί ἐστὶν (cf. *Id.*, *ibid.*, 221 a, 34 et *Arist. Stud.*, IV, p. 377). SIMPL., *Phys.*, 735, 31 : ...τὸ εἶναι.... συνήθως ὑπὸ τοῦ Περιπάτου λεγόμενον καὶ τὸ εἶδος σημαῖνον. BONITZ (*Ind. Ar.*, 764 a, 56) pense, avec WAITZ (*Organ.*, II, 400) et SCHWEGLER (*Meta.*, IV, 372) que l'emploi de l'imparfait s'explique par l'antériorité de la forme à la matière, ou de l'acte à la puissance (τὸ πρότερον φύσει). Cf. SIMPL., 93, 1 : εἶθε δὲ ὁ Ἀριστοτέλης ἐπὶ τῶν εἰδοποιουμένων αὐτὸ μὲν τὸ εἰδοποιούμενον προσαγορεύειν, τὸ δὲ εἶδος δηλοῦν τῷ εἶναι σὺτῶν.... ὡσπερ καὶ νῦν ἐρμητεύων τὸ τί ἦν εἶναι τῷ πελέκει τὴν οὐσίαν εἶπε, τουτέστι τὸ εἶδος. — Il convient d'ajouter que, en ce qui concerne les choses ou les notions dans lesquelles on peut distinguer une matière et une forme, le τὸ τί ἦν εἶναι désigne la forme seule — qui implique, il est vrai, sa matière (v. *ad* II, 1, 412 b, 6—9) — ou la notion considérée dans son unité indivisible. V. *ad* III, 4, 429 b, 11—12; 12—17; 6, 430 b, 6—20; *An. post.*, II, 6, 92 a, 7 : τὸ..... τί ἦν εἶναι τὸ ἐκ τῶν ἐν τῷ τί ἐστὶν ἴδιον (correction de WAITZ; les manuscrits ont ἰδίον).

412 b, 12. οἶον πέλεκυς..... 17. ἐν ἑαυτῷ. — THEM., 77, 25 : εἰ φυσικὸν σῶμα ὁ πέλεκυς ἦν καὶ τὸ εἶδος τοῦτο εἶχεν, ὡς δύνασθαι τέμνειν οὐ παρὰ τῆς τέχνης ἀλλὰ παρὰ τῆς φύσεως, ζῶον ἂν ἦν, καὶ τὸ μὲν σῶμα αὐτοῦ ὁ σίδηρος, ἡ ψυχὴ δὲ τὸ τοιόνδε σχῆμα καὶ ἡ ἀκμὴ καὶ τὸ τέμνειν. Si un instrument, comme la hache, était un corps naturel, c'est-à-dire capable de se mouvoir de lui-même et d'accomplir de lui-même sa fonction, sa quiddité (c'est-à-dire pour la hache, par exemple, la puissance de couper et de fendre, PHILOP., 219, 15 : εἶχεν ἂν ψυχὴν — sc. ὁ πέλεκυς — αὐτὸ τὸ τοῦ πελέκειος εἶδος, τουτέστι τὴν τμητικὴν δύναμιν. SOPHON., 43, 15 : ἦν ἂν τὸ πρόιον εἶναι εἴτ' οὖν τὸ τοιῶσδε δύνασθαι τέμνειν καὶ ἐνεργεῖν ἡ οὐσία αὐτοῦ) serait sa forme essentielle et son âme. Et cette forme (c'est-à-dire la faculté de couper et de fendre) venant à disparaître, la chose ne serait plus une hache, si ce n'est par pure homonymie. Mais, en fait, la hache existe, quoiqu'elle ne possède pas en elle-même la puissance de couper et de fendre, parce que les instruments créés par l'art sont incapables de réaliser d'eux-mêmes leur fonction ou leur fin, et peuvent se définir et exister indépendamment de cette fonction. C'est ainsi que SIMPLICIUS, PHILOPON et SOPHONIAS interprètent les mots : νῦν δ' ἐστὶ πέλεκυς. SIMPL., 93, 17 : τὸ μὲν γὰρ ἄψυχον, καὶ

αὐτὸ τῆ ψυχῆ πρὸς τινὰ ὑπουργοῦν χρῆσιν, καὶ χωρισθείσης τῆς χρω-
 μένης οὐδὲν ἔττον τὴν ἑαυτοῦ ἔχει δύναμιν, ὅτι μὴ κατ' αὐτὴν ὠρίζετο·
 τὸ δὲ ζωτικὸν καὶ ἔμφυχον οὐκέτι. PHILOP., 221, 3 : νῦν δέ, φησί, καὶ
 ἄψυχος ὢν ὁ πέλεκυς πέλεκυς ἐστὶ, ἐπειδὴ ἡ ψυχὴ οὐκ ἐστὶ τεχνητοῦ
 σώματος ἐντελέχεια, ἀλλὰ φυσικοῦ ὀργανικοῦ. SOPHON., 43, 19 : ὁ δὲ
 ἀνομοιοῖ τὸ παράδειγμα, ὅτι νῦν ὁ πρίων καὶ ψυχὴν οὐκ ἔχων καὶ μὴ
 ἐνεργῶν οὐδὲν ἔττον ἐστὶ πρίων καὶ συνωνύμως, ζῶον δὲ οὐδαμῶς ψυχῆς
 ἀπολιπούσης. τοῦτο δέ, ὅτι περ ἐκαίνοσ οὐ φυσικὸν οὐδὲ κινούμενον ἐξ
 αὐτοῦ. TRENDELEBURG (p. 271) admet aussi cette interprétation :
*Si securis vel aliud instrumentum naturale esset corpus, in quod
 anima caderet : secandi et ferendi vis, quae coniuncta securis
 naturam continet (τὸ πελέκει εἶναι), ejus anima dici posset,
 qua separata nihil nisi securis nomen superesset. Sed securis
 ratio non congruit (νῦν δ' ἐστὶ πέλεκυς), quippe quae animam
 non admittat; neque enim naturale corpus est, quod movendi et
 quiescendi principium in se repositum habet.* — ALEXANDRE (*De
 an. lib. alt.*, 102, 23) et THEMISTIUS (78, 1) comprennent autre-
 ment : Si la hache était un être animé, ce serait la forme
 même qui lui est inhérente, à savoir le tranchant etc., qui
 serait son âme, et, si cette forme venait à changer, il n'y
 aurait plus de hache si ce n'est par homonymie. Mais, alors
 même que la forme subsiste, il y a seulement hache et non
 point animal, car l'âme n'est pas la forme d'un instrument
 artificiel, etc. (THEM., *l. l.* : ἀμβλυθέντος δὲ καὶ μεταβαλόντος τὸ
 σχῆμα, οὐκέτι πέλεκυς ἀλλ' ὁμωνύμως,.... νῦν δὲ κἂν σώζεται ἡ
 μορφή, πέλεκυς μὲν ἐστὶ, ζῶον δὲ οὐκ ἐστὶν· οὐ γὰρ τεχνικοῦ ὀργάνου
 τὸ εἶδος καὶ ὁ λόγος ἡ ψυχῆ. ALEX., *l. l.* : ὡς γὰρ ὁ πέλεκυς κατὰ τὸ
 σχῆμα πέλεκυς ἐστὶ καὶ ἐστὶν εἶδος αὐτοῦ τοῦτο, καὶ εἰ ἦν ἔμφυχον, ἦν
 <ἂν> αὐτοῦ τὸ σχῆμα, ἀλλ' οὐχ ὁ σίδηρος ἡ ψυχῆ, οὕτως καὶ ἡ
 ψυχὴ ἐν τῷ ζῴῳ ἀνάλογον οὔσα τῷ τοῦ πελέκει σχήματι, κατὰ γὰρ
 ταύτην ζῴον ἐστὶ τὸ ζῴον). Mais rien, dans le texte, n'indique
 qu'il faille interpréter ainsi les mots νῦν δ' ἐστὶ πέλεκυς. Il sem-
 ble, au contraire, qu'ils doivent recevoir leur signification de
 leur opposition avec οὐκ ἂν ἐτι πέλεκυς ἦν. Si la hache était un
 être animé, sa quiddité, c'est-à-dire la faculté de couper
 qu'elle posséderait alors, serait son âme, et cette faculté sup-
 primée, il n'y aurait pas de hache. Mais, en fait, la hache
 existe sans cette faculté, précisément parce qu'elle n'est pas
 un animal, et que son essence ne contient pas la faculté de se
 mettre en mouvement d'elle-même. En d'autres termes, c'est
 la fonction qui définit l'organe, tandis qu'elle reste, pour
 l'instrument incapable de se mettre en œuvre lui-même, une

dénomination extrinsèque. — Il nous semble, par conséquent,
 qu'il n'y a pas lieu de lire, comme le propose TORSTRICK (p. 135) :
 νῦν δ' οὐκ ἐστὶν (*sub. ψυχῆ τοῦτο*), et qu'il n'est pas absurde comme
 il le prétend, de déterminer le sens de νῦν δ' ἐστὶ πέλεκυς par
 opposition à οὐκ ἂν ἐτι πέλεκυς ἦν.

412 b, 14. ὁμωνύμως. — *Cat.*, 1, 1 a, 1 : ὁμώνυμα λέγεται ὢν
 ὄνομα μόνον κοινόν, ὁ δὲ κατὰ τοῦνομα λόγος τῆς οὐσίας ἕτερος, οἷον
 ζῴον ὃ τε ἄνθρωπος καὶ τὸ γεγραμμένον.... συνώνυμα δὲ λέγεται ὢν τό-
 τε ὄνομα κοινόν καὶ ὁ κατὰ τοῦνομα λόγος τῆς οὐσίας ὁ αὐτός, οἷον ζῴον ὃ
 τε ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς. Cf. *Ind. Ar.*, 514 a, 40.

412 b, 15. νῦν δ'. — BONITZ (*Ind. Ar.*, 492 a, 60) : *per voc*
 νῦν δὲ *id quod in re ac veritate est ei opponitur, quod per condi-*
tionem aliquam positum erat.

412 b, 16. φυσικοῦ.... 17. ἐν ἑαυτῷ. — C'est la définition
 même du corps naturel. *Phys.*, II, 1, 192 b, 20 : ὡς οὔσης τῆς
 φύσεως ἀρχῆς τινὸς καὶ αἰτίας τοῦ κινεῖσθαι καὶ ἡρεμεῖν ἐν ᾧ ὑπάρχει
 πρώτως καθ' αὐτὸ καὶ μὴ κατὰ συμβεβηκός. V. *ad II*, 1, 412 b, 5—6.
 — ALEXANDRE (*ἀπ. κ. λύσ.*, II, 25, 76, 16) se pose, à propos de ce
 passage, la question suivante : « A quoi s'appliquent les mots :
 « qui possède en lui un principe de mouvement et de repos? Si
 « tel est, en effet, le corps naturel, comment est-il possible que
 « le corps divin, n'ayant pas en lui un principe de repos, soit
 « un corps naturel? » Mais, répond-il, « ne faut-il pas admettre
 « qu'il contient, en quelque manière, un principe de repos,
 « puisque, bien que ses parties se meuvent, l'ensemble, en
 « tant que tel, est immobile?... Peut-être aussi, Aristote n'a-t-
 « il pas voulu parler de tous les corps naturels, mais seulement
 « de ceux dans lesquels se produit l'âme; peut-être, enfin,
 « n'applique-t-il pas les mots : *qui possède en lui un principe*
 « *de mouvement et de repos* au corps naturel, mais au corps
 « qui a une âme. Car c'est l'âme qui est, dans ce corps, un
 « principe de mouvement et de repos. » — Il faut noter
 qu'ALEXANDRE n'a pas lu φυσικοῦ τοιοῦδι, mais φυσικοῦ τοῦ. Peut-
 être τοιοῦδι exprime-t-il précisément la restriction indiquée
 par lui.

412 b, 17. θεωρεῖν.... 22. γεγραμμένος. — Ce passage
 confirme l'interprétation que nous avons donnée du précédent.
 La quiddité d'un organe c'est sa fonction. Si la hache était un

être animé, sa quiddité serait la faculté de couper d'elle-même, et c'est précisément en cela que consisterait son âme.

412 b, 19. ἡ κατὰ τὸν λόγον. — V. *ad* II, 1, 412 b, 10.

412 b, 20. ὁ δ' ὀφθαλμὸς ὄλη ὄψεως. — L'œil proprement dit est déjà une substance composée de matière et de forme, car, en l'absence de sa forme (v. la note suivante et *ad* I, 1, 402 a, 6; 3, 406 b, 25), ce qui subsiste ne mérite le nom d'œil que par pure homonymie. Aussi TORSTRIK (p. 135) pense-t-il qu'il faut lire : ὁ δ' ὀφθαλμὸς τὸ σύνολον, τὸ δὲ σῶμα τοῦ ὀφθαλμοῦ (ou ἡ δὲ κόρη) ὄλη... κτλ. Il semble, d'ailleurs, que le texte de la copie primitive de E devait avoir à peu près cette longueur, à en juger par le nombre de lettres qu'il faut suppléer pour compléter la ligne. THEMISTIUS (78, 25) paraît, en outre, avoir lu ainsi. Cependant ALEXANDRE (*ap.* SIMPL., 93, 31), PHILOPON (221, 24) et SIMPLICIUS (*l. l.*) ont eu sous les yeux le texte traditionnel, et ce dernier signale et résout ainsi la difficulté : il ne faut pas, dit-il, entendre, comme le fait ALEXANDRE, que ὀφθαλμὸς désigne ici le corps seul, indépendamment de la vue, car ARISTOTE ajoute immédiatement : ἀπολιπούσης τῆς ὄψεως οὐκέτι ἐστὶν ὀφθαλμὸς. Mais la vue est la forme de l'œil en deux sens : d'une part, en tant qu'elle s'en sert comme d'un instrument vivant, en tant que fonction ou vision, d'autre part, en tant qu'elle en fait un instrument de cette nature. Et c'est l'œil réalisé par cette dernière sorte de vue (σὺν τῇ τοιαύτῃ ὄψει) qui est la matière de la vue en tant que se servant de l'œil. — Il nous semble qu'il vaut mieux suivre l'interprétation qu'avait donnée ALEXANDRE et qu'adopte aussi SOPHONIAS (43, 31) : ὁ γὰρ ὀφθαλμὸς αὐτός, τὸ ὑγρόν, τὸ λευκόν, οἱ διάφοροι χιτῶνες ὄλη ὄψεως. D'ailleurs, si l'œil privé de sa forme, la vue, reste un œil par homonymie, on a encore le droit de l'appeler un œil. — La conjecture de BYWATER (*Aristot., Journ. of Philol.*, 1888, p. 54), qui supprime le point après λόγον et met ὁ δ' ὀφθαλμὸς ὄλη ὄψεως entre parenthèses, ne nous paraît pas nécessaire, car la vision est précisément la forme ou l'essence de la vue. ὄψις.... b. *ipsa actio videndi* (*Ind. Ar.*, 533 b, 16).

412 b, 21. πλὴν ὁμωνύμως. — V. *ad* II, 1, 412 b, 14 et *Gen. an.*, II, 1, 734 b, 24 : οὐ γὰρ ἐστὶ πρόσωπον μὴ ἔχον ψυχὴν, οὐδὲ σὰρξ, ἀλλὰ φθαρέντα ὁμωνύμως λεχθήσεται τὸ μὲν εἶναι πρόσωπον τὸ δὲ σὰρξ, ὡσπερ κἄν εἰ ἐγίγνετο λίθινα ἢ ξύλινα. *Part. an.*, I, 1,

640 b, 33 : καίτοι καὶ ὁ τεθνεὺς ἔχει τὴν αὐτὴν τοῦ σχήματος μορφήν, ἀλλ' ὁμως οὐκ ἐστὶν ἄνθρωπος· ἐτι δ' ἀδύνατον εἶναι χεῖρα ὀπισθοῦν διακειμένην, οἷον χαλκῆν ἢ ξυλίνην, πλὴν ὁμωνύμως, ὡσπερ τὸν γεγραμμένον ἱατρὸν· οὐ γὰρ δυνήσεται ποιεῖν τὸ ἐκυτῆς ἔργον... κτλ. *Gen. an.*, IV, 1, 766 a, 8 : οὐτ' ὀφθαλμὸς τελειοῦται ἄνευ ὄψεως. *Meta.*, Z, 10, 1035 b, 24 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 514 a, 56.

412 b, 22. δεῖ δὴ.... 23. σώματος. — Conclusion anticipée, logiquement subordonnée à la proposition suivante, b, 23 : ἀνάλογον.... 25. ἡ τοιοῦτον.

412 b, 23. τὸ μέρος πρὸς τὸ μέρος, τουτέστιν ἡ ὄψις πρὸς τὸν ὀφθαλμόν, καὶ ἡ ὄλη αἰσθησις.... κτλ. (THEM., 78, 30).

412 b, 25. ἡ τοιοῦτον. — SIMPL., 94, 3 : καθὸ αἰσθητικόν· καὶ τοῦτο, ὡς σαφῶς καὶ αὐτὸς ἐπάγει, τὸ ἦδη ζῶν.

ἐστὶ δὲ.... 413 a, 3. ζῶν. — De même qu'il y a deux sortes d'actes (v. *ad* II, 1, 412 a, 21), il y a deux sortes de puissances : l'une purement indéterminée, qui peut servir de matière aux deux contraires. Telle est, par exemple, la puissance que possède l'ignorant d'acquérir ou de ne pas acquérir la science. L'autre déterminée, c'est-à-dire ne pouvant s'actualiser que d'une seule façon. Tel est l'état du savant qui ne pense pas actuellement sa science. Pour devenir savant en acte, il lui suffira de le vouloir et de n'être arrêté par aucun obstacle (*Phys.*, VIII, 4, 255 a, 33 : ἐστὶ δὲ δυνάμει ἄλλως ὁ μανθάνων ἐπιστήμων καὶ ὁ ἔχων ἦδη καὶ μὴ θεωρῶν.... τὸ μανθάνων ἐκ δυνάμει ὄντος ἕτερον γίνεται δυνάμει. ὁ γὰρ ἔχων ἐπιστήμην μὴ θεωρῶν δὲ δυνάμει ἐστὶν ἐπιστήμων πῶς, ἀλλ' οὐχ ὡς καὶ πρὶν μαθεῖν· ὅταν δ' οὕτως ἔχη, εἴαν τι μὴ κωλύῃ, ἐνεργεῖ καὶ θεωρεῖ, ἢ ἐστὶ ἐν τῇ ἀντιφάσει καὶ ἀγνοίᾳ. *De an.*, II, 5, 417 a, 21—b, 2; III, 4, 429 b, 5; *Meta.*, Θ, 6, 1048 a, 34). Cette dernière sorte de puissance mériterait plutôt le nom de faculté ou d'habitude (ἕξις). La puissance du plus haut degré est déjà quelque chose d'actuel; elle coïncide exactement avec la forme inférieure de l'ἐντελέχεια (v. *ad* II, 1, *l. l.* et RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 397). L'être privé de son âme n'a donc pas la puissance de vivre, car la puissance de vivre ou d'exercer les fonctions vitales c'est précisément l'âme. Et l'on peut en dire autant du fruit et de la semence. THEM., 79, 3 : ὡς οὕτε τοῦ νεκροῦ σώματος ἐντελέχεια ἡ ψυχὴ, οὕτε τοῦ σπέρματος· τὸ μὲν γὰρ οὐκ ἔχει ζῶν, τὸ

δὲ οὐδέπω, καὶ τὸ μὲν οὔτε δύναται ζῆν ἔτι, τὸ δὲ δύναται μὲν ἀλλ' ὕστερον. De même PHILON., 222, 25; SOPHON., 44, 8. — Cependant la semence et le fruit ne peuvent pas être assimilés complètement au cadavre; car ils possèdent au moins la puissance du plus bas degré, l'aptitude à devenir un corps doué des facultés vitales (τὸ δύναται τοιονδὶ σῶμα = ὅτι δύναται γενέσθαι ὀργανικὸν καὶ δέξασθαι ζωὴν, — THEM., 79, 7 — ou, plus littéralement : τὸ δύναται τὸ σῶμα δύναται ὄν ὥστε ζῆν). On peut dire, à ce point de vue, qu'ils ont une âme en puissance, et c'est en cela qu'ils diffèrent du cadavre. Gen. an., II, 1, 735 a, 4 : πότερον δ' ἔχει ψυχὴν τὸ σπέρμα ἢ οὐ;..... δῆλον οὖν ὅτι καὶ ἔχει καὶ ἔστι δύναται. — Le corps organisé est l'âme en puissance (413 a, 2 : τὸ δὲ σῶμα τὸ δύναται ὄν) et lorsque, après la mort, il cesse de l'être, ce qui subsiste n'a plus rien de commun que le nom avec le corps organisé. Ainsi, la vie c'est la fonction; l'âme c'est la faculté qui s'exerce dans cette fonction; le corps n'est rien que l'ensemble des conditions qui rendent possible cette faculté et, dès qu'il n'en est plus capable, il cesse, en même temps, d'être un corps organisé ou d'avoir la vie en puissance. Par là se trouve exclue toute possibilité d'une existence de l'âme indépendamment du corps, de transmigration des âmes et de résurrection (v. ad I, 3, 406 a, 30—b, 5). « Ce passage, dit ALEXANDRE (ἀπ. κ. λύσ., II, 26, 76, 25), montre, mieux que tout autre, que l'âme n'est pas dans le corps comme dans un sujet (ὡς ἐν ὑποκειμένῳ, v. ad II, 1, 412 a, 16—20). Si, en effet, le corps organisé dans lequel réside l'âme, doit à la présence de l'âme d'être un corps organisé et n'était pas un corps organisé avant de posséder l'âme, pas plus qu'il ne le sera quand l'âme ne sera plus en lui, celle-ci ne saurait y être comme dans un sujet. En outre, l'âme ne peut pas être dans un autre corps que celui-là. Car la semence est animée en puissance parce qu'elle peut devenir tel corps, dont l'âme est l'achèvement, et qui doit à l'âme d'être ce qu'il est. »

413 a, 5. ἐνίων γὰρ..... 6. αὐτῶν. — SIMPL., 95, 15 : ἐνίων γὰρ λέγων ψυχῶν οὕτως ἔχειν τὴν ἐντελέχειαν, ὡς αὐτῶν τῶν σωματικῶν οὔσαν μερῶν. THEMISTIUS (79, 27), PHILOPON (223, 29) et SOPHONIAS (44, 29) semblent avoir lu ἐνια et ἐντελέχειαι, ce qui donnerait un sens plus clair : ἐνια γὰρ τῶν τῆς ψυχῆς μορίων ἐντελέχειαι αὐτῶν τῶν μερῶν ἔστι τοῦ σώματος (SOPHON., l. l.).

413 a, 6. οὐ μὴν ἀλλ' ἐνια γὰρ οὐθεν κωλύει. — Il s'agit de l'intellect. V. ad I, 1, 403 a, 8—9.

413 a, 8. ἔτι δὲ.... 9. πλωτῆρ πλοίου. — Il résulte cependant de ce qui précède que l'âme n'est pas dans le corps comme le pilote dans le navire. ALEX., De an., 15, 10 : « Si, en effet, on entend par le pilote l'art du pilote, l'âme sera dans le corps comme une forme et une habitude dans la matière, [et en ce sens la proposition sera vraie et l'âme sera inséparable du corps]..... Mais si l'on veut dire [qu'elle est dans le corps] comme le pilote lui-même qui possède cette habitude [est dans le navire], il en résultera que l'âme sera un corps,..... elle résidera en une partie du corps distincte [des autres] dans le lieu, et l'ensemble du corps ne sera pas animé; il n'aura pas le sentiment et la conscience commune de toutes ses parties. En outre, s'il en était ainsi, ce serait d'un mouvement forcé que l'âme mouvrait le corps, et elle pourrait, si telle était sa nature, se séparer du corps pour y entrer de nouveau, de sorte que le même corps serait tantôt animé et tantôt inanimé. Quelle serait, d'ailleurs, la raison qui ferait entrer l'âme dans le corps et de quelle façon y entrerait-elle? Quelle cause l'y ferait demeurer et, surtout, quelle serait son essence et sa nature? Si l'âme est comme le pilote.... elle doit être, elle aussi, composée d'une matière et d'une forme, et ce sera, alors, cette forme qui sera l'âme,..... car c'est à sa forme que chaque chose doit d'être ce qu'elle est. » — Peut-être ce qu'ARISTOTE dit ici ne s'applique-t-il qu'à l'intellect. C'est ainsi qu'a compris THEMISTIUS (80, 5) : οὕτω γὰρ δῆλον, εἰ καὶ οὗτος (sc. ὁ νοῦς) σώματος τινος ἐντελέχεια ἄρα τοιαύτη, ὥστε ἀχώριστος εἶναι, ἢ ὥστε χωρίζεσθαι, ὡς περὶ ὁ κυβερνήτης τοῦ πλοίου. Peut-être aussi faut-il entendre, comme SIMPLICIUS (96, 8) semble le faire, que nous ne savons pas encore si quelques-unes des fonctions de l'âme ne sont pas séparables du corps, comme une partie des fonctions du pilote sont indépendantes du navire : εἰ δὲ καὶ πῆ μὲν χρῆται (sc. τῶ ὀργάνῳ) πῆ δὲ μὴδ' ὅλως, ὡς τὸ τοῦ πλωτῆρος δηλοῖ παράδειγμα, τὸ μὴ χρώμενον αὐτῆς πάντη ἔστι χωριστόν.

413 a, 9. τύπῳ — 10. ὑπογεγράφθω. — TREND., Elem. log. ar., 8^e éd., p. 49 : Aristoteles notiones priusquam pertractat, ὡς τύπῳ describere solet. Sicut enim ὑπογραφῆ prima lineamenta dicuntur, quibus pictores figuras adumbrant, ita τῶπος

apud statuarios prima operis species quam ex argilla informare solent. Cf. Ind. Ar., 779 a, 24.

CHAPITRE II

413 a, 11. ἐπει δ'..... 12. γνωριμώτερον. — SIMPLICIUS (96, 32) indique les mots qu'il faut suppléer pour compléter le sens : καὶ νῦν ἐκ τῶν ἀσαφῶν μὲν, φησί, (ἐλλείπει δὲ τῇ λέξει τὸ τῇ φύσει καὶ τῷ λόγῳ) φανερωτέρων δὲ (καὶ πάλιν ἐλλείπει τὸ ὡς πρὸς ἡμᾶς καὶ τὴν αἴσθησιν) γίνεται τὸ σαφές· παρῆται δὲ πάλιν τὸ τῇ φύσει, εἴρηται δὲ τὸ καὶ κατὰ τὸν λόγον γνωριμώτερον. — ARISTOTE reedit à chaque instant qu'il faut partir de ce qui est plus clair pour nous, c'est-à-dire du particulier fourni par la sensation, pour s'élever jusqu'au général, plus clair en soi; que, de deux concepts donnés, le plus clair en soi est le plus abstrait (*Top.*, VI, 4, 141 b, 3 : ἀπλῶς μὲν οὖν γνωριμώτερον τὸ πρότερον τοῦ ὑστέρου, οἷον σιγμῆ γραμμῆς καὶ γραμμῆ ἐπιπέδου καὶ ἐπίπεδον στερεοῦ, καθάπερ καὶ μονὰς ἀριθμοῦ· πρότερον γὰρ καὶ ἀρχὴ παντὸς ἀριθμοῦ. ὁμοίως δὲ καὶ στοιχείον συλλαβῆς· ἡμῖν δ' ἀνάπαλιν ἐνίοτε συμβαίνει· μάλιστα γὰρ τὸ στερεὸν ὑπὸ τὴν αἴσθησιν πίπτει, τὸ δ' ἐπίπεδον μᾶλλον τῆς γραμμῆς, γραμμῆ δὲ σημείου μᾶλλον. οἱ πολλοὶ γὰρ τὰ τοιαῦτα προγνωρίζουσιν· τὰ μὲν γὰρ τῆς τυχούσης τὰ δ' ἀκριβοῦς καὶ περιττῆς διανοίας καταμαθεῖν ἐστίν. *An. post.*, I, 2, 72 a, 1 : λέγω δὲ πρὸς ἡμᾶς μὲν πρότερα καὶ γνωριμώτερα τὰ ἐγγύτερον τῆς αἰσθήσεως, ἀπλῶς δὲ πρότερα καὶ γνωριμώτερα τὰ πορρωτέρων. ἔστι δὲ πορρωτάτω μὲν τὰ καθόλου μάλιστα, ἐγγυτάτω δὲ τὰ καθ' ἕκαστα. Cf. *Eth. Nic.*, I, 2, 1095 b, 2; *Meta.*, Z, 4, 1029 b, 4). Ce qui nous paraît d'abord le plus clair, ce sont les images sensibles, les faits, l'induction. Mais ce qui est plus clair en soi ce sont les concepts et le syllogisme (v. *ll. cit.* et *An. pr.*, II, 23, 68 b, 35). Le but de l'étude et l'effet de la science sont de faire que ce qui est clair en soi devienne clair pour nous : ἡ γὰρ μάθησις οὕτω γίνεται πᾶσι..... καὶ τοῦτο ἔργον ἐστίν,..... ἐκ τῶν αὐτῶν γνωριμωτέρων τὰ τῇ φύσει γνώριμα (sc. ποιῆσαι) αὐτῶν γνώριμα (*Meta.*, I, I). Les concepts ne sont d'abord, pour nous, que des images produites par la superposition et la fusion des éléments communs à plusieurs sensations différentes (*An. post.*, II, 19, 100 a, 15; V. *ad I*, 3, 407 a, 32—33; III, 7, 431 a, 15; 11, 434 a, 8—11). La science consiste à démêler, parmi les éléments confusément unis de ces images, les rapports nécessaires qui relie certains d'en-

tre eux. A la généralité vague qui résulte de la multiplicité des expériences, elle substitue la nécessité fondée sur la connaissance de la cause (*An. post.*, I, 2, 71 b, 9; 31, 87 b, 35; II, 11, 94 a, 20; *Meta.*, A, 1, 981 a, 25; V. *ad III*, 7, I. I.). Toutes les fois que les caractères ainsi unis sont médiats, c'est-à-dire qu'il y a place entre eux pour un ou plusieurs moyens, l'aperception de cette nécessité résulte de la démonstration syllogistique (*An. post.*, I, 24, 85 b, 23; II, 11, I. I.; *Meta.*, A, 1, 981 a, 27 et *sæp.*). Quant aux attributs qui expriment l'essence même ou la définition d'un sujet, ils ne peuvent en être démontrés (*An. post.*, I, 2, 72 a, 7; 3, 72 b, 18; 2, 71 b, 19; II, 19, 100 b, 40; I, 9, 76 a, 16; II, 3, 90 b, 24; 9, 93 b, 21; *Top.*, I, 1, 100 b, 19; *Phys.*, I, 2, 185 a, 1 et *sæp.*; V. *ad II*, 2, 413 a, 13—16); leur inhérence nécessaire dans ce sujet est l'objet de l'intuition immédiate de l'intellect (v. *ad I*, 1, 402 a, 19; 402 b, 16—403 a, 2; 3, 407 a, 9; III, 4, 429 b, 11—12; 6, 430 b, 6—20). Plus un concept est simple, plus aussi cette intuition est aisée, claire et exacte (v. *ad I*, 1, 402 a, 2). Un acte unique d'abstraction suffit à l'intellect pour découvrir, dans un triangle sensible, les éléments nécessaires du triangle. Au contraire, quand il s'agit de concepts complexes, comme ceux de la physique ou de l'éthique, le passage de ce qui est clair pour nous à ce qui est clair en soi est loin d'être aussi facile. La répétition des impressions, une longue expérience, un coup d'œil spécial sont nécessaires en pareil cas (*Eth. Nic.*, VI, 9, 1142 a, 11; a, 17 : διὰ τί δὲ μαθηματικὸς μὲν παῖς γένοιτ' ἂν, σοφὸς δ' ἢ φυσικὸς οὐ· ἢ ὅτι τὰ μὲν δι' ἀφαιρέσεώς ἐστιν, τῶν δ' αἱ ἀρχαὶ ἐξ ἐμπειρίας. Cf. *Ibid.*, I, 1, 1095 a, 2; VI, 12, 1143 b, 11; *An. post.*, I, 31, 88 a, 4; *Meta.*, M, 3, 1078 a, 9; A, 2, 982 a, 26; α, 3, 995 a, 14). Encore l'intuition qui atteint ces concepts conserve-t-elle toujours quelque obscurité et quelque confusion (*Eth. Nic.*, I, 1, 1094 b, 19; II, 2, 1103 b, 34). « La méthode (ἰδέε) qui se présente naturellement (πέφυκε) « à nous, dit ARISTOTE au début de la *Physique* (I, 1, 184 a, 16), « est celle qui va des choses les plus connues et les plus claires « pour nous, aux choses les plus connaissables et les plus « claires en soi (τῇ φύσει); car ce ne sont pas les mêmes choses « qui sont claires pour nous et qui sont claires absolument. « C'est pourquoi il est nécessaire d'aller, de cette façon, des « choses qui sont les plus obscures en soi, mais les plus claires « pour nous, à celles qui sont les plus claires et les plus con- « naissables en soi. Or les choses qui sont d'abord, pour nous,

« claires et manifestes, sont celles qui sont les plus complexes
 « (τὰ συγκεχυμένα μᾶλλον); puis, ensuite, quand nous établissons
 « des distinctions dans ces choses [complexes], leurs éléments
 « et leurs principes nous deviennent connus. C'est pourquoi il
 « faut aller des καθόλου aux καθ' ἕκαστα. En effet, grâce à la sen-
 « sation, le tout (ὅλον) est plus connu pour nous, et le καθόλου
 « est une espèce de tout. » καθόλου ne désigne pas ici l'univer-
 sel qui se fixe et se détermine dans un concept unique, mais
 l'image générique constituée par la fusion de plusieurs repré-
 sentations semblables. S'élever du καθόλου au καθ' ἕκαστα c'est
 démêler, dans ce concept confus, les éléments qui en déter-
 minent la définition rationnelle (TREND., p. 276 : *hic — sc. agitur*
 — *de tota aliqua re, quae facilius occurrit, quam ejus partes et*
notae. SIMPL., *Phys.*, 16, 34 : δῆλον γὰρ ὅτι ἡ μὲν κατὰ τὸ ὄνομα
 γνῶσις τοῦ κύκλου πρόχειρος καὶ τοῖς πολλοῖς ἐστίν, ὁ δὲ τοῦ κύκλου
 ὄρισμός, ὅτι ἔστι σχῆμα ἐπίπεδον ὑπὸ μιᾶς γραμμῆς περιεχόμενον,....
 οὗτος δὲ ὁ ὄρισμός οὐκέτι πρόχειρος πᾶσι τὰ καθέκαστα τοῦ κύκλου παρα-
 δίδους καὶ τοῖς μέρεσιν αὐτοῦ καὶ στοιχείοις ἐπεξιών.). Quand on a dis-
 tingué, dans les caractères qui se présentent d'abord pêle-mêle
 et sur le même plan, les attributs purement accidentels, puis
 ceux qui, bien que nécessaires, ne font pas partie de l'essence
 du sujet et peuvent en être démontrés (συμβεβηκός καθ' αὐτό),
 enfin ceux qui constituent son essence immédiate, on a atteint,
 du même coup, la connaissance de la cause. Car c'est l'essence
 de chaque chose qui fournit la raison de tous les autres attributs
 qu'elle possède (à l'exception de ceux qui, purement acciden-
 tels, ne peuvent faire l'objet de la science); c'est dans l'essence
 qu'on trouve le moyen du syllogisme qui sert à les démontrer.
 Par conséquent, celui qui s'est élevé jusqu'à la connaissance
 du concept clair connaît, mieux que celui qui ne possède
 qu'une notion confuse, dans quels cas particuliers ou dans
 quels individus ce concept se réalise (*Phys.*, l. l. 184 b, 11).
 Acquérir la science c'est donc, dans la plupart des cas, non
 point passer directement de la perception des individus ou des
 faits particuliers à la connaissance du concept, mais transfor-
 mer en concept clair la notion confuse qui s'est d'abord formée
 en nous; autrement dit, s'élever du simple καθόλου au τί ἦν
 εἶναι. — Par suite, le passage qui nous occupe ne signifie peut-
 être pas, comme le pense TRENDLENBURG (p. 276), qu'il faut
 démontrer la définition de l'âme, obtenue dans le chapitre pré-
 cédent, par l'examen des facultés particulières (*Ut omnino a sin-*
gulis, quae a nobis sunt proxima, ad universa, in quibus causa et

ratio inest, cognitio procedit : ita etiam e singulis facultatibus
definitio proposita demonstrabitur.), mais plutôt, qu'il faut s'éle-
 ver de cette notion, qui n'est encore qu'ébauchée et confuse,
 à une définition plus rationnelle de l'âme. Jusqu'ici nous avons
 seulement constaté ce que l'âme est *en fait*. Nous devons nous
 efforcer, par une détermination plus rigoureuse de son essence,
 d'atteindre la cause. Cette détermination nous amènera peut-
 être à distinguer diverses parties dans l'âme, ou diverses
 espèces d'âmes, elle nous montrera peut-être que, si toute forme
 d'un corps naturel organisé est une âme, toute âme n'est pas
 la forme d'un corps naturel organisé, de même que l'enfant, à
 mesure que ses notions se précisent, cesse de donner le nom
 de mère à toutes les femmes et celui de père à tous les hommes.
 Le concept, en effet, à mesure qu'il devient plus clair, devient
 aussi plus distinct (*Phys.*, l. l.). Sans doute, pour obtenir ce
 résultat, nous devons partir des faits et des manifestations
 particulières de l'âme, puisque sa définition et son essence elles-
 mêmes sont en question; nous devons donc, à ce point de vue
 encore, aller du plus clair pour nous au plus clair en soi. Mais
 ces faits ne nous serviront pas, au moins directement, à démon-
 trer la définition précédente, mais à atteindre une notion plus
 exacte de l'âme, notion qui, à son tour, rectifiera cette défini-
 tion provisoire et nous en indiquera le pourquoi.

413 a, 13. πάλιν. — SIMPL., 97, 2 : τὸ μὲν πάλιν εἰπὼν ὡς
 ἦδη τινὰ ἀπογραφικὸν ἀποδοῦς λόγον.

οὕτω γε. — Leçon qui n'est fournie que par E et par
 SOPHONIAS (45, 12). Tous les autres textes, manuscrits ou
 imprimés, omettent γε. — La méthode qui consiste à remonter
 des attributs dérivés à l'essence, ou des effets à la cause, n'est
 qu'un pis aller. Mais, puisque la méthode entièrement ration-
 nelle qui consisterait à partir de l'essence de l'âme, donnée à
 priori, pour en déduire ses attributs et ses effets, est impossible
 pour nous, nous devons, *du moins*, nous efforcer de dégager
 de l'expérience une définition plus exacte et plus complète
 que celle que nous venons d'établir provisoirement. SIMPL.,
 96, 28 : οὗτος γὰρ τοῖς μῆπω τελείοις ἀλλ' ἔτι ζητοῦσι σύμμετρος ὁ
 τρόπος (sc. τὸν τρόπον..... ἐκ τῶν αἰτιατῶν εἰς τὰ αἴτια ἐπανιόντα).

οὐ γὰρ μόνον..... 16. τῶν ὄρων εἰσίν. — SIMPL., 97, 6 :
 τοῦ ἐπανελθεῖν τὴν αἰτίαν ἐπάγει, διὸ καὶ τῶν αἰτιολογικῶν χρῆται συν-

δέσμιον, ἐπειδὴ μὴ ἐμμένειν δεῖ τοῖς αἰτιατοῖς, ἀλλ' ἐνταῦθεν εἰς τὰ αἴτια ἀνάγεσθαι. — *An. post.*, II, 10, 94 a, 11 : ἔστιν ἄρα ὁρισμὸς εἰς μὲν λόγος τοῦ τί ἐστίν ἀναπόδεικτος, εἰς δὲ συλλογισμὸς τοῦ τί ἐστι, πτώσει διαφέρων τῆς ἀποδείξεως, τρίτος δὲ τῆς τοῦ τί ἐστίν ἀποδείξεως συμπέραςμα. *Ibid.*, I, 8, 73 b, 31. A prendre les termes à la rigueur, il n'y a démonstration ou syllogisme d'aucune définition. Car la démonstration consiste toujours à établir pourquoi tel attribut appartient à tel sujet; or, dans la définition, il n'y a pas, à proprement parler, d'attribution (*An. post.*, II, 3—8, *praes.* 3, 90 b, 34). Cela résulte de l'indivisibilité de l'essence (v. *ad II*, 1, 412 b, 6—9; III, 6, 430 b, 6—20). Le bipède n'est pas un sujet dont l'animal serait l'attribut, car le bipède c'est déjà l'animal et l'attribution de l'un à l'autre n'est qu'une tautologie. Les définitions sont les principes indémonstrables de la démonstration (v. *ad II*, 2, 413 a, 11—12). Cela est vrai, sans restriction, pour les concepts où l'on ne peut distinguer une forme et une matière, des différences et un genre; par exemple pour les genres derniers, les notions les plus simples que suppose chaque science (*An. post.*, II, 3, 90 b, 25; 9, 93 b, 22; 19, 100 b, 12; *Meta.*, Z, 11, 1037 a, 33; 17, 1041 b, 9; Θ, 10, 1051 b, 17; *Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 a, 36; V. *ad II*, 1, *l. l.*; III, 4, 429 b, 11—12; 6, *l. l.*). Mais, en ce qui concerne les notions dans lesquelles cette distinction est possible, on peut, non point en démontrer *stricto sensu* la définition, mais revêtir cette définition de la forme extérieure de la démonstration; on peut conclure de la forme à la matière. Par exemple, de ce que la maison est un abri contre le vent, la pluie et la chaleur, on peut déduire que sa matière doit être les pierres, les briques et le bois (*An. post.*, II, 8, 93 b, 16 : ὥστε συλλογισμὸς μὲν τοῦ τί ἐστίν οὐ γίνεται οὐδ' ἀπόδειξις, δῆλον μέντοι διὰ συλλογισμοῦ καὶ δι' ἀποδείξεως. *Ibid.*, 93 a, 11; a, 14; *PHILOP.*, *ad loc.*, *Schol.*, 244 b, 47 : ἐνδέχεται τὸ τί ἐστίν ἡγῶν τὸν ὑλικὸν ὁρισμὸν ἀποδείξει δι' ἄλλου ὁρισμοῦ τοῦ εἰδικοῦ. *Meta.*, Z, 17, 1041 a, 10; a, 24; b, 5; H, 3, 1043 b, 28 : ὥστ' οὐσίας ἔστι μὲν ἧς ἐνδέχεται εἶναι ὄρον καὶ λόγον, οἷον τῆς συνθέτου, ἐάν τε αἰσθητὴ ἐάν τε νοητὴ ἢ ἐξ ὧν δ' αὐτῆ πρώτων, οὐκ ἔστιν, εἴπερ τι κατὰ τινος σημαίνει ὁ λόγος ὁ ὁριστικὸς, καὶ δεῖ τὸ μὲν ὥσπερ ὕλην εἶναι, τὸ δὲ ὡς μορφήν. *Schol.*, *ap. WAITZ, Org.*, t. I, p. 58 : ἐπεὶ δὲ καὶ πᾶσιν ἀπόδειξις ἐκ προτέρων γίνεται, ἀνάγκη τοῦ ὑλικοῦ ἀπόδειξιν γενέσθαι διὰ μέσου τοῦ εἰδικοῦ οὕτως : ὁ θυμούμενος ὀρέγεται ἀντιληψίσεως, τοῦ δὲ ὀρεγομένου ἀντιληψίσεως ζεῖ τὸ περὶ καρδίαν αἷμα, ὁ ἄρα θυμούμενος ζέον ἔχει τὸ περὶ καρδίαν αἷμα.). Il y a un syllogisme *logique* de l'essence (*An.*

post., II, 8, 93 a, 15 : ἔστι λογικὸς συλλογισμὸς τοῦ τί ἐστίν. V. *ad I*, 1, 403 b, 8; a, 25 sqq.; 402 b, 16—403 a, 2; III, 6, *l. l.*). La définition complète, celle qui indique, à la fois, la matière et la forme de la chose, peut donc s'exprimer par un syllogisme, dans lequel le moyen terme est la forme, et le majeur la matière. Le moyen joue ici son rôle normal, qui est d'indiquer la cause de la conclusion (*An. post.*, II, 11, déb. *et ssep.*), puisque c'est toujours la forme qui détermine la matière. La définition du tonnerre, par exemple, correspondrait au syllogisme suivant : Le tonnerre est l'extinction du feu dans les nuages; l'extinction du feu dans les nuages est bruit dans les nuages; le tonnerre est bruit dans les nuages. Ce syllogisme n'est *logique*, et ne diffère du syllogisme normal, qu'en ce que la forme (extinction du feu dans les nuages) y est posée, par abstraction, à part de la matière (bruit dans les nuages), ce qui est un artifice de la pensée (v. *ad II*, 1, *l. l.*; III, 6, *l. l.*).

Si, au lieu de revêtir cette définition de la forme syllogistique, nous lui donnions la forme normale de la définition, celle qui répond à la question τί δ' ἐστὶ βροντή; nous dirions que le tonnerre est le bruit de l'extinction du feu dans les nuages. Cette définition ne diffère du syllogisme précédent que par la position des termes. Le moyen-cause (la forme ou la différence : extinction dans les nuages) y est énoncé après le majeur-effet (la matière ou le genre : bruit), tandis que, dans la démonstration, il est posé d'abord. On peut, enfin, comme le font ceux qui définissent les choses uniquement par leur matière, se borner à énoncer la conclusion du raisonnement qui exprime la définition. Seulement, en pareil cas, on omet la cause et la forme (v. *An. post.*, II, 10, 93 b, 38 sqq.).

413 a, 16. νῦν δ'. — V. *ad II*, 1, 412 b, 15.

413 a, 17. οἷον τί ἐστίν..... 20. τὸ αἴτιον. — τετραγωνισμὸς = quadrature ou équivalence, possible ou non, d'une surface donnée à un carré. V. *Ind. Ar.*, 755 b, 9. — ἑτερομήκει. RENOUVIER, *Man. de philos. anc.*, t. I, p. 185, n. 2 (à propos de *Meta.*, A, 5, 986 a, 26) : « Il s'agit d'un rectangle tel que l'un de ses « côtés surpasse son adjacent d'une seule unité de longueur, « ou, arithmétiquement parlant, d'un nombre produit de « deux facteurs différents d'une unité. Nous appuyons cette « interprétation sur une définition expresse donnée par Jam- « blique (*in Arithmet. Nicom.*, p. 105), sur le sens entier du

« chapitre où elle est contenue, et sur d'autres nombreux passages où l'hétéromèque est toujours pris pour un rectangle. » Il faut remarquer, toutefois, que JAMBLIQUE, dans le passage cité, ajoute immédiatement que, d'après EUCLIDE, ἑτερομήκης désigne le produit de deux facteurs inégaux, *quelle que soit leur différence* : ὁ Εὐκλείδης.... οἰηθεὶς ἑτερομήκη εἶναι τὸν ἀπλῶς ὑπὸ διαφόρων δύο ἀριθμῶν πολλαπλασιασθέντων γινόμενον (l. c., 74, 24 Pist.). PHILOPON (Schol., 203 b, 38) dit, de même, qu'ARISTOTE entend par ἑτερομήκης les nombres : ἐξ ἀνίσων ἀριθμῶν πολλαπλασιασθέντων γενομένους. Il paraît probable qu'ARISTOTE a pris ce terme dans le même sens qu'EUCLIDE. Il est plus douteux qu'il l'ait appliqué seulement aux figures, à l'exclusion des nombres, comme le croyait ALEXANDRE (ap. PHILOP. l. l.), dont PHILOPON ne partage pas l'opinion sur ce point. Quoi qu'il en soit, le problème consiste à trouver une moyenne proportionnelle, soit entre deux nombres, soit entre deux grandeurs. Arithmétiquement, il se résout ainsi :

$$ab = x^2$$

$$x = \sqrt{ab}$$

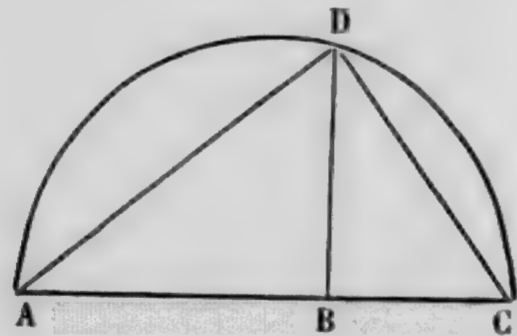
\sqrt{ab} est moyenne proportionnelle entre a et b , puisque

$$\frac{a}{\sqrt{ab}} = \frac{\sqrt{ab}}{b}$$

Géométriquement, la solution est fournie par la construction suivante : Soit AB l'un des côtés du rectangle; BC l'autre côté. Décrire une demi-circonférence en prenant le milieu de AC comme centre; élever une perpendiculaire en B. BD est le

côté du carré cherché. En effet $\frac{BD}{AB} = \frac{BC}{BD}$

$$AB \times BC = BD^2$$



(La perpendiculaire abaissée du sommet de l'angle droit d'un triangle rectangle est moyenne proportionnelle entre les deux segments de l'hypoténuse.). EUCLIDE (VI, 17) formule ainsi le théorème : Si trois lignes droites sont proportionnelles, le

rectangle, produit des extrêmes, est égal au carré de la moyenne. — Par conséquent, celui qui définit la quadrature du rectangle en disant seulement qu'elle consiste dans son égalité à un carré, oublie d'en indiquer la cause, c'est-à-dire omet de mentionner qu'il faut, pour cela, que les deux côtés du rectangle et celui du carré soient trois lignes proportionnelles dont le côté du carré est la moyenne.

413 a, 22. τούτων, sc. τῶν σημανομένων ὑπὸ τοῦ ζῆν. L'explication est ainsi plus simple qu'en rapportant τούτων à νοῦς, αἴσθησις etc. V. SOPHON., 47, 33 : τὸ δὲ ζῆν εἰς πλείω τὸν ἀριθμὸν βλέψαντες εἴποιμεν· κἂν εἰ μόνον ἔν ὑπάρχει τι τούτων, ζῆν αὐτὸ λέγομεν.

413 a, 25. φθίσιν τε καὶ αὔξησιν. — Cette leçon, que préfère aussi TRENDELEBURG (p. 279), nous paraît plus satisfaisante que φθίσις τε καὶ αὔξις, leçon adoptée par BEKKER et BIEHL. Le dépérissement, la nutrition et la croissance sont, en effet, trois opérations du même genre, entre lesquelles il n'y a qu'une différence de degré. V. Gen. et corr., I, 5, 322 a, 20; ad II, 4, 416 a, 22—25.

τὰ φύόμενα paraît ne pas désigner seulement les plantes, mais tous les êtres qui n'ont que la faculté de nutrition et de croissance, comme l'éponge et les actinies (? κνίδα). V. Hist. an., V, 16, 548 b, 7.

413 a, 26. δοκεῖ. — SIMPLICIUS (99, 14) prend ce terme dans son sens dubitatif : καὶ τὸ δοκεῖ χώραν ἔσχε διὰ τὸ ἀτελὲς τῆς ζωῆς καὶ τὸ τῶν ζώντων τε καὶ μὴ ζώντων μεταίχμιον. Mais δοκεῖ semble plutôt indiquer que l'opinion exprimée, fondée sur des faits manifestes (φαίνεται), est admise d'un commun accord par tout le monde (v. ad I, 1, 402 a, 4). Part. an., II, 10, 655 b, 32 : τὰ μὲν οὖν φυτά (καὶ γὰρ ταῦτα ζῆν φαμέν).....

413 a, 28. οὐ γὰρ ἄνω..... 31. τροφήν. — ARISTOTE veut dire que les plantes et les autres êtres qui s'accroissent spontanément sont doués de vie, précisément parce qu'ils possèdent αὔξησιν τε καὶ φθίσιν. Et ce qui prouve qu'ils possèdent ces facultés, c'est qu'ils s'accroissent dans toutes leurs parties. Car c'est précisément là ce qui distingue la croissance naturelle et organique de la simple augmentation dont sont susceptibles les corps inanimés (v. SIMPL., 99, 16; PHILOP., 234, 12 : τὰ γὰρ κατὰ

πρόσθεσιν αὐξεσθαι δοκοῦντα οὐ κατὰ πᾶν μόριον ἐαυτῶν αὐξονται, διὸ οὐδὲ αὐξήσις ἐπ' ἐκείνων λέγεται, ἀλλὰ πρόσθεσις. ἐὰν γὰρ ἐπὶ τὸν σωρὸν τοῦ σίτου προσθήσω ἕτερον σίτον, οὐ δι' ὅλων τῶν μορίων τοῦ σωροῦ ἡ πρόσθεσις γέγονεν, ἀλλ' ἐφ' ἐνός... κτλ. De même SOPHON., 48, 2. Cf. *Gen. et corr.*, I, 5, 321 a, 18 : τὰ ὑπάρχοντα τῷ αὐξανόμενῳ καὶ φθίνοντι. ταῦτα δὲ τρία ἐστίν, ὧν ἐν μὲν ἐστὶ τὸ ὅτι οὖν μέρος μεῖζον γίνεσθαι τοῦ αὐξανόμενου μεγέθους.....). Par suite, la conjecture de BIEHL πάντη ὅσα καὶ τρέφεται ne peut guère être adoptée. Car il n'y a pas lieu de remarquer que tous les êtres qui se nourrissent s'accroissent, ce qui, d'ailleurs, ne serait pas entièrement exact, mais bien, que les plantes possèdent la faculté de nutrition, parce que tous les êtres dont le volume augmente dans toutes ses parties sont doués de cette faculté. Il faut donc, ou bien lire, avec BEKKER, TRENDELEBURG et TORSTRIK, πάντοσε καὶ τρέφεται et considérer la phrase οὐ γὰρ ἄνω..... πάντοσε comme une sorte de parenthèse; — mais alors les mots καὶ τρέφεται sont inutiles, puisque la croissance implique la nutrition, ou, du moins, assez peu significatifs; — ou bien, et plutôt, lire πάντη ἐκτρέφεται τε καὶ ζῆ (SUX). ἐκτρέφεσθαι peut avoir le sens de *se développer*, puisque l'actif ἐκτρέφειν a quelquefois celui de *faire pousser, faire croître* (*Hist. an.*, VIII, 13, 598 b, 5 : τὸ πότιμον καὶ τὸ γλυκύτερον ὕδωρ ἐκτρέφει τὰ κυήματα). C'est de cette acception que paraît dépendre celle de *vivere, vitam trahere* (STRAT., *Anth. Pal.*, 12, 243; cf. TZETZ., *Hist.*, 5, 606). — Il y a, d'ailleurs, avantage, comme le remarque TORSTRIK (p. 436), à lire τε καὶ au lieu de καὶ : τὲ non potest omitti. Aristoteles hoc dicit : nutritur, et propterea quod nutritur vivit. *Ibid.*, p. 118 : τὲ καὶ saepe hanc vim habet ut id quod ante τὲ ponitur vel condicio sit sine quâ non possit esse quod post καὶ ponitur vel etiam causa cur hoc sit.

413 a, 30. διὰ τέλους n'exprime pas seulement la durée jusqu'à un terme, mais la continuité dans cette durée. V. *Ind. Ar.*, 753 a, 38; *De an.*, III, 9, 432 b, 21.

413 a, 31. τοῦτο ne se rapporte grammaticalement à aucun des mots qui précèdent. Il faut sous-entendre τὸ θρεπτικόν, comme le fait SOPHONIAS (48, 7), ou plutôt τὸ τῆς ζωῆς εἶδος avec SIMPLICIUS (100, 3). Cf. ci-dessus a, 22 : ἐν τι τούτων.

413 a, 32. ἐν τοῖς θνητοῖς. — SIMPL., 100, 4 : τὰ δὲ ἄλλα οὐκ ἄνευ τούτου τοῖς θνητοῖς παραγίνεται, ὅτι καὶ γεννᾶται καὶ τρέφεται διὰ τούτου.

413 a, 32. φανερόν δ' ἐπὶ..... b, 1. ψυχῆς ne se rapporte pas à ce qui précède immédiatement mais à χωρίζεσθαι.... δυνατόν (a, 31). Cf. THEM., 81, 26.

413 b, 2. τὸ δὲ ζῶν..... πρώτως. — Cf. ALEX., *De sensu*, 9, 12 : μὴ πάντα τὰ ψυχῆν ἔχοντα ζῶα, εἴ γε ὠρίσται τὸ ζῶν, ὡς ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς εἴρηται, αἰσθήσει.

τὰ μὴ κινούμενα..... 4. οὐ ζῆν μόνον. — V. *De an.*, III, 9, 432 b, 19; *ad I*, 5, 410 b, 19; *Part. an.*, IV, 7, 683 b, 4 : τῶν δ' ὀστρακοδέρμων οὐκ ἐστὶ τὸ σῶμα πολυμερές. τούτου δ' αἴτιον τὸ μόνιμον αὐτῶν εἶναι τὴν φύσιν (sur le sens de ὀστρακοδέρμος, v. *Ind. Ar. s. v.*). *Gen. an.*, I, 23, 731 b, 8 : τὰ δ' ὀστρακοδέρμα τῶν ζῴων μεταξύ ὄντα τῶν ζῴων καὶ τῶν φυτῶν. *Hist. an.*, I, 1, 487 b, 6 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 535 b, 46. THEM., 82, 1 : καὶ γὰρ τὰ μὴ κινούμενα κατὰ τόπον, ἔχοντα δὲ αἰσθησίν τινα, ὡσπερ τὰ ὀστρεα, ἦτοι ζωόφυτα. — Comme le remarque TRENDELEBURG (p. 280), κινούμενα ne doit pas être pris dans son sens large. En ce sens, en effet, on ne saurait parler d'animaux μὴ κινούμενα, puisque la croissance et la nutrition sont aussi des κινήσεις (v. *Phys.*, III, 1, 201 a, 10; VIII, 7, 261 a, 27—36 et *sæp.*; *ad I*, 3, 406 a, 12—13). κινεῖσθαι désigne donc ici le mouvement local, et non pas même le mouvement local en général (puisque la croissance, la nutrition et la sensation, qui n'est pas possible sans une altération, supposent, elles-mêmes, ce genre de mouvement. V. *Phys.*, I, 1, 260 a, 26 sqq.), mais la locomotion, le déplacement de l'animal tout entier, dans l'espace. L'emploi de κινήσεις en ce sens est fréquent dans ARISTOTE (*Ind. Ar.*, 390 b, 59; 392 a, 57; *Phys.*, VIII, 9, 266 a, 1). Par suite, il n'est pas nécessaire d'admettre la leçon de SYLBURG, qui ne s'appuie sur aucun manuscrit : τὰ μὲν κινούμενα.

Ce passage montre comment il faut interpréter l'opinion générale qui définit l'être animé par le mouvement et la sensation (*De an.*, I, 2, 403 b, 25 : τὸ ἐμψυχον δὴ τοῦ ἀψύχου δυοῖν μάλιστα διαφέρειν δοκεῖ, κινῆσει τε καὶ τῷ αἰσθάνεσθαι). La sensation n'est pas une condition nécessaire de l'animation. Quant au mouvement, il est bien le caractère distinctif de l'être animé, pourvu, toutefois, qu'on entende par mouvement le dépérissement ou la croissance et les déplacements des parties de l'organisme sans lesquels ils ne sont pas possibles, et non pas le transport spontané de l'ensemble de cet organisme dans le lieu.

Ce genre de mouvement n'appartient pas nécessairement à tout être animé, ni même à tout animal. — Cependant ARISTOTE ne semble pas employer partout ces concepts avec la même précision. Tout animal et tout être animé, dit-il dans la *Physique* (VIII, 9, 265 b, 34; cf. 4, 254 b, 15; b, 31) se meut lui-même du mouvement local : κινεῖ δὲ τὸ ζῷον καὶ πᾶν τὸ ἔμψυχον τὴν κατὰ τόπον ἐαυτὸ κίνησιν. Et l'on ne peut entendre ici par τὴν κατὰ τόπον κίνησιν les mouvements de translation, conditions de la nutrition, etc., qui existent chez tout être animé, même alors qu'il ne se déplace pas dans l'espace. Car ces mouvements n'ont pas pour cause l'animal lui-même (*Ibid.*, 2, 253 a, 11 : ὁρώμεν γὰρ ἀεὶ τι κινούμενον ἐν τῷ ζῳίῳ τῶν συμφύτων · τούτου δὲ τῆς κινήσεως οὐκ αὐτὸ τὸ ζῷον αἴτιον, ἀλλὰ τὸ περιέχον ἕως · αὐτὸ δὲ παρμεν ἐαυτὸ κινεῖν οὐ πᾶσαν κίνησιν, ἀλλὰ τὴν κατὰ τόπον.). D'autre part, l'explication de SIMPLICIUS (*Phys.*, 1320, 7) : καὶ πᾶν τὸ ἔμψυχον, τούτεστι τὸ τὴν ψυχὴν ἔχον ἐν ἐαυτῷ τὴν κινουσαν, δι' ἣν ἐαυτὸ κινεῖ τὸ ζῷον, paraît un peu forcée. Il semble donc y avoir quelque différence entre les définitions qu'ARISTOTE donne de l'animal dans la *Physique* et dans le *De anima*. Mais il n'est pas douteux que l'expression la plus définitive de sa pensée ne se trouve dans ce dernier traité. — Cf. *Juv. et sen.*, 1, 467 b, 23 : τὰ γὰρ φυτὰ ζῆ μὲν, οὐκ ἔχει δ' αἰσθησιν, τῷ δ' αἰσθάνεσθαι τὸ ζῷον πρὸς τὸ μὴ ζῷον διορίζομεν. *Part. an.*, III, 4, 666 a, 34 : τὸ μὲν γὰρ ζῷον αἰσθίσει ὠρισταί. *Ibid.*, II, 1, 647 a, 21; 10, 656 a, 3; IV, 5, 681 a, 19 *et sarp.*; *Ind. Ar.*, 19 b, 42—47; 311 a, 45 sqq.

413 b, 4. αἰσθήσεως..... 5. ἀφή. — *De an.*, II, 3, 414 b, 3; III, 12, 434 b, 11; *De sensu*, 1, 436 b, 13 *et sarp.*; *Ind. Ar.*, 127 a, 56 sqq.

πρῶτον. — Un caractère appartient prochainement à un sujet, lorsqu'il lui appartient immédiatement (οὐκ ἔστιν ἄλλο μεταξὺ, *An. post.*, I, 19, 81 b, 31; b, 35; 82 a, 11) et, par conséquent, fait partie de son essence propre (*Ind. Ar.*, 653 a, 26). Le toucher est, pour l'animal, une propriété de ce genre. Il n'en est pas de même des autres sens, qui n'appartiennent qu'à certains animaux, c'est-à-dire à l'animalité plus particulièrement spécifiée.

413 b, 5. ὡσπερ δὲ... κτλ. — *PHILOP.*, 236, 16 : ὡσπερ δὲ ἀντὶ τοῦ ὡσπερ γὰρ ἔστι γὰρ αἰτιολογικόν. De même *SOPHON.*, 48, 25.

413 b, 8. τὰ δὲ ζῷα..... 9. ἔχοντα. — *THEM.*, 82, 6 : οὕτως αὖ πάλιν ἡ ἀφή τῶν λοιπῶν αἰσθήσεων χωρίζεται ἐπὶ τῶν ζωοφύτων.

413 b, 9. δι' ἣν δ' αἰτίαν..... 10. ἐροῦμεν. — C'est-à-dire pourquoi la fonction nutritive peut exister à part des autres fonctions de l'âme et la sensibilité tactile des autres espèces de sensibilités. — *THEM.*, 82, 9 : δι' ἣν δὲ αἰτίαν ἡ μὲν φυτικὴ τῆς αἰσθητικῆς, ἡ δὲ ἀφή τῶν ἄλλων αἰσθήσεων χωρίζεσθαι δύναται, ὕστερον ἐροῦμεν. De même *PHILOP.*, 237, 1; *SOPHON.*, 48, 28. — *SIMPL.*, 100, 14 : τῆ γὰρ ἀφή συνειληπται καὶ ἡ γεῦσις, καὶ ἔστιν ἀναγκαιοτάτη τοῖς ζῷοις, ὡς καὶ τοῦτο ῥηθήσεται ὕστερον. V. *De an.*, II, 10 et III, 12.

413 b, 11. νῦν δ' ἐπὶ..... ἡ ψυχὴ. — *ESSEN (D. zweite Buch etc., p. 11, n. 3)* conjecture : νῦν δ' ἐπὶ τοσοῦτον εἰρήσθω μόνον ὅτι ἔστι δ' ἡ ψυχὴ.. κτλ., et traduit : *für jetzt sei nur so viel gesagt, dass es der Fall ist.* Mais, bien qu'ARISTOTE oppose souvent le τὸ ὅτι au τὸ διότι (*Ind. Ar.*, 200 b, 36), ὅτι employé seul ne peut guère avoir ce sens.

413 b, 12. ἀρχή. — V. *ad I*, 1, 402 a, 6 et *SIMPL.*, 100, 19 : ἀρχὴν δὲ (*sc. λέγει*) τὴν εἰδητικὴν αἰτίαν.

413 b, 13. πότερον..... 15. τόπω. — *SOPHON.*, 48, 39 : πότερον γὰρ τῶν ἀπρηθμημένων ἕκαστόν ἐστι ψυχὴ καὶ ἀλλήλων ἀπέσχισται, ὡς ἂν εἰ καὶ πολλαὶ ψυχαὶ ἦσαν..... κτλ.

413 b, 15. ἡ καὶ τόπω. — *Id.*, 49, 3 : ὡσπερ καὶ ποιεῖν ἐλέγομεν Τίμαιον, ἄλλοις ἄλλα συντάττοντα τοῖς σωματικοῖς τὰ ψυχικά. Cf. *Tim.*, 69 C sqq.; V. *ad III*, 9, 432 a, 24.

οὐ χαλεπὸν ἰδεῖν. — *Sub.* : ὅτι λόγῳ μὲν κεχώριστα, τόπω δὲ οὐ (*THEM.*, 83, 26). ARISTOTE, dit SIMPLICIUS (100, 31), ne répond pas à la première partie de la question qu'il a posée (πότερον τούτων ἕκαστόν ἐστι ψυχὴ), parce que la solution en a déjà été donnée à la fin du premier livre. V. *De an.*, I, 5, 411 a, 26—b, 30.

413 b, 16. ἐνια δὲ ἀπορίαν ἔχει. — L'interprétation qui se présente naturellement consiste à voir, dans ces mots, une allusion aux fonctions de l'intellect. C'est ainsi qu'ALEXANDRE (*ap. SIMPL.*, 101, 18) et *PHILOPON* (240, 2) les ont compris. *SIM-*

PLICIUS (101, 27) pense, au contraire, qu'ARISTOTE met complètement de côté la question de l'intellect, et qu'il a ici en vue les fonctions sensibles : ἐνια δὲ ἀπορίαν ἔχει, ὅψις ἀκοή, ὄσφρησις γεῦσις, ἐπειδὴ διωρισμένοις χρῶνται ὀργάνοις. La première explication paraît préférable. τούτων ne peut, en effet, désigner que les facultés énumérées plus haut (b, 12) : ὀρεπτικῶν, αἰσθητικῶν, διανοητικῶν, κινήσει.

413 b, 18. ὡς οὐσης..... 19. πλειόνων. — THEM., 83, 27 : τὸ γὰρ ὀρεπτικὸν καὶ αὐξητικὸν καὶ γεννητικὸν οὔτε ἐπὶ τῶν ζώων κεχώριται, οὔτε μᾶλλον ἐπὶ τῶν φυτῶν, ἀλλὰ διὰ παντός τοῦ σώματος τῶν τριῶν ἅμα πεφοίτηκεν ἢ τοιαύτη ἀρχή. δῆλον δὲ, ὅτι καὶ διαιρούμενα ζῆ..... De même SIMPL., 101, 23; SOPHON., 49, 5. — Sur le sens de ὡς, v. ad I, 5, 411 b, 26—27.

413 b, 19. ἐτέρας διαφορᾶς. — Nous suivons l'interprétation de SOPHONIAS (49, 11) : καὶ περὶ τινὰς δὲ ἄλλας διαφορὰς τῆς ψυχῆς δυνάμεις ὁρῶμεν συμβαίνον..... et la traduction d'ARGYROPULE : sic et circa alias videmus animæ differentias fieri. Mais ἕτερος, non suivi de τίς, ne s'emploie guère en ce sens. On pourrait lire ἐτέρας διαφορᾶς et traduire : nous voyons qu'il en est de même pour la seconde des facultés de l'âme, c'est-à-dire pour l'αἰσθητικόν. Mais il faudrait, pour cela, que ἐτέρας fût précédé de l'article. Peut-être, enfin, pourrait-on expliquer de la façon suivante : chez les êtres qui ne possèdent qu'une faculté unique, la nutrition, cette faculté n'est pas localisée dans une partie spéciale de leur organisme. Il en est de même pour les facultés diverses (ἐτέρας) que possèdent d'autres animaux, comme la sensibilité et la motricité; elles ne résident pas séparément dans des parties distinctes de leur corps. — Ni διαφορᾶ, ni spécification ne doivent être pris dans leur sens strict. L'âme n'étant pas un genre, ses divers modes ne sont, à proprement parler, ni des différences, ni des espèces.

413 b, 20. τῶν ἐντόμων. — V. ad I, 5, 411 b, 20.

413 b, 22. καὶ φαντασίαν. — FREUDENTHAL (*Üb. d. Begr. d. Wort. φαντ. b. Arist.*, p. 8) supprime ces mots. Il résulterait, dit-il, des mots καὶ φαντασίαν qu'il faut attribuer la représentation (φαντασία) à tous les animaux qui possèdent la sensation, aussi bien qu'aux parties des insectes coupés en morceaux. Or, cette assertion serait en contradiction avec beaucoup d'au-

tres passages (3, 415 a, 10 : τοῖς μὲν οὐδὲ φαντασία. III, 3, 428 a, 9; 22; 24; An. post., II, 19, 99 b, 36; Meta., A, 1, 980 a, 28), et il est douteux que les animaux inférieurs possèdent même une sorte d'obscur représentation (*De an.*, II, 3, 416 b, 16; et III, 11, 434 a, 4). — Mais il nous semble que les mots suspects peuvent être conservés. D'abord, en effet, ARISTOTE ne se propose pas ici de donner une énumération exacte des opérations psychiques dont sont capables les divers animaux. Il veut établir seulement que les différentes facultés n'occupent pas, dans l'organisme, des lieux distincts et c'est ce que prouve, d'après lui, l'exemple qu'il cite : chaque segment de l'animal mutilé conserve la capacité de sentir et de se mouvoir. Il ajoute que la sensibilité est accompagnée de désir et de représentation, sans avoir besoin, pour le but qu'il se propose, d'insister sur les restrictions que cette affirmation générale pourrait comporter. N'est-ce pas à peu près de la même façon qu'il parle un peu plus haut (413 b, 3) d'êtres vivants immobiles mais doués de sensibilité, sans se demander si, et dans quelle mesure, la plupart des zoophytes auxquels il pense (τὰ ὀστρακώδερα, v. ad loc.) possèdent cette faculté (*Hist. An.*, VIII, 1, 588 b, 18 : περὶ αἰσθήσεως, τὰ μὲν αὐτῶν οὐδὲ ἐν σημαίνεται, τὰ δ' ἀμυδρῶς. Cf. *De somno*, 2, 455 a, 7)? De plus, la sensation et le mouvement seraient inutiles à l'animal, et la nature les lui aurait donnés en vain, ce qui est impossible, s'il ne pouvait, par la représentation des plaisirs et des douleurs liés à chaque sensation, se garantir des unes et se procurer les autres. En outre, ARISTOTE ajoute que la sensation est nécessairement accompagnée de désir. Or, le désir suppose la représentation (v. ad III, 10, 433 b, 28); car, alors même que c'est une sensation qui lui donne naissance, il faut pour cela qu'elle soit accompagnée de la représentation du plaisir ou de la douleur qui y ont été antérieurement attachés. Par suite, ce ne sont pas seulement les mots καὶ φαντασίαν, mais l'ensemble du passage, depuis εἰ δ' αἰσθησιν (b, 22) jusqu'à καὶ ἐπιθυμία (24), qu'il faudrait considérer comme apocryphes. Il est donc probable qu'ARISTOTE a eu l'intention d'attribuer aux animaux inférieurs une sorte de représentation, mais obscure et confuse, comme les sensations mêmes qu'ils peuvent éprouver. Et il a, par conséquent, le droit de dire, d'une part, qu'ils ne possèdent pas la φαντασία claire et précise, d'autre part qu'ils sont doués d'une imagination, vague et confuse, simple prolongement de la sensation. C'est précisément ce que semble indi-

quer le dernier des passages invoqués par FREUDENTHAL, *De an.*, III, 41, 434 a, 4 : φαντασία δὲ πῶς ἂν ἐνεῖη; (il s'agit des animaux qui n'ont pas d'autre sens que le toucher) ἢ ὡσπερ καὶ κινεῖται ἀορίστως, καὶ ταῦτ' ἐνεσσι μὲν, ἀορίστως δ' ἐνεσσι. C'est ainsi qu'a compris SIMPLICIUS (102, 8) : εἰ γὰρ καὶ μὴ διτηρθρωμένην, ἀλλ' ἀορίστον καὶ τὰ ἔσχατα ἔχει ζῶα φαντασίαν, ἵνα καὶ ὀρέγηται τοῦ ἀπόντος. — ALEXANDRE, qui fait mention de ce passage (*De sensu*, 14, 7), ne semble pas, il est vrai, avoir eu connaissance des mots καὶ φαντασίαν. Mais, dans son commentaire de la *Métaphysique* (3, 15 Bon., 4, 9 Hayd.), il déclare explicitement que, d'après ARISTOTE, tous les êtres sentants possèdent la φαντασία : δοκεῖ δὲ ἀντιστρέφειν ἢ τε φαντασία καὶ ἡ αἴσθησις· ἐν οἷς γὰρ τὸ ἕτερον τούτων, καὶ τὸ ἕτερον, ὡς ἐν τῷ τρίτῳ Περὶ ψυχῆς εἶπεν. Ce passage est d'autant plus significatif que, s'il avait eu quelque hésitation à attribuer cette doctrine à ARISTOTE, ALEXANDRE pouvait se dispenser d'en faire mention à cet endroit. Au reste, la *Métaphysique* (A, 1, 980 b, 25; V. *ad* II, 3, 415 a, 11) accorde l'imagination à tous les animaux, sans restriction, même à ceux qui ne possèdent pas tous les sens : ὅσα μὴ δύνανται τῶν ψόφων ἀκούειν. L'opinion de FREUDENTHAL est d'ailleurs en opposition avec celle de la plupart des modernes. Cf. SCHELL (*D. Einh. d. Seelenleb. aus d. Princ. des Ar. phil. entw.*, p. 209, n. 5 : *Die Phantasie, ohne welche kein Begehren ist, III. 10. 433. b. 28., ist allgemeiner zu nehmen, da ja aus der fortdauernden Sensation ein Begehren entstehen kann. Vielleicht ist die Phantasie, welche allen Thieren zukömmt — de An. II. 2. 413. b. 22. —, das Festhalten der Sensation.*); KAMPE (*Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 124, n. 2); SCHIEBOLDT (*De imag. disq. ex Ar. libb. rep.*, p. 8, n. 9); V. *ad* III, 41, 434 a, 4.

413 b, 25. εἰκε..... 26. χωρίζεσθαι. — Sur les mots qu'il convient de sous-entendre après χωρίζεσθαι, les commentateurs varient. SIMPLICIUS donne à la fois (102, 25) : παρὰ τὰς ἀχωριστούς σωματίων ὁ χωρίζεσθαι πεφυκίως (*sc.* σωματίων) et (102, 30) : ἐτέρα τε κατ' οὐσίαν ἢ λογικῆ ψυχῆ τῶν λοιπῶν καὶ πάντη αὐτῶν ποτε χωριζομένη. Au reste, il n'y a pas discordance entre les deux interprétations, puisque l'intellect ne peut être séparable du corps, que s'il est séparable des fonctions ou des facultés qui impliquent l'organisme corporel (PHILOP., 241, 25 : χωριστός ὁ νοῦς ἀπὸ τῶν σωματίων καὶ τῶν ἄλλων τῆς ψυχῆς δυνάμεων.). La paraphrase de SOPHONIAS (49, 15) paraît prendre la pensée d'ARISTOTE dans un sens trop matériel : περὶ δὲ τοῦ νοῦ..... οὐδέ πω φανερόν,

εἴτε παντὶ τῷ ὑποκειμένῳ συμπεφυκε σώματι ἢ ἐνὶ τῶν μερῶν κατακεκλήρωτο. — SIMPLICIUS (102, 27 sqq.) ne veut pas admettre que la transcendance de l'intellect soit, pour ARISTOTE, l'objet d'un doute. Aussi conteste-t-il, contre ALEXANDRE, que εἰκε ait ici le sens dubitatif et pense-t-il qu'il est employé comme équivalent de πρέπει καὶ φαίνεται. De même PHILOPON (241, 28). Mais on ne voit guère comment cette interprétation serait compatible avec le οὐδὲν πω φανερόν qui précède. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul endroit où ARISTOTE marque par des expressions dubitatives les incertitudes de sa pensée sur la nature et les fonctions de l'intellect. V. *ad* I, 1, 403 a, 8—9.

413 b, 26. ἐνδέχεται est la leçon de tous les manuscrits, de PHILOPON (241, 16) et de SOPHONIAS (49, 18). THEMISTIUS (84, 18) a lu ἐνδέξεσθαι et PHILOPON (242, 6) rapporte qu'ALEXANDRE adoptait cette leçon. Si on lit ἐνδέχεται, le doute exprimé par εἰκε ne porte plus que sur le premier membre de la phrase, et la séparabilité de l'intellect semble plus nettement affirmée. Ce n'est, du reste, qu'une apparence, et le sens reste le même au fond. Pour être séparable des fonctions corporelles, l'intellect doit être un autre genre d'âme et non pas seulement une διαφορὰ (cf. b, 20) de ce genre d'âme qui a été défini l'acte premier du corps organisé. Du moment qu'il y a doute sur ce point, il y a doute aussi sur la possibilité de sa séparation, quelles que soient les expressions employées.

413 b, 28. καθάπερ τινὲς φασιν. — V. PLAT., *Tim.*, ll. l. *ad* III, 9, 432 a, 24.

413 b, 29. αἰσθητικῷ γὰρ εἶναι καὶ δοξαστικῷ. — V. *ad* II, 1, 412 b, 11.

413 b, 30. δοξαστικῷ. — Le concept de l'opinion se définit par son rapport, d'une part, à la simple représentation, d'autre part, à la pensée discursive et à la prudence. *De an.*, III, 3, 428 a, 19 : γίνεται γὰρ δόξα καὶ ἀληθῆς καὶ ψευδῆς. ἀλλὰ δόξη μὲν ἔπεται πίστις..... τῶν δὲ θηρίων οὐθενὶ ὑπάρχει πίστις, φαντασία δ' ἐν πολλοῖς. L'opinion diffère, en outre, de la pensée discursive parce qu'elle n'est pas seulement la recherche mais l'affirmation. *Eth. Nic.*, VI, 10, déb.; V. *ad* III, 3, 427 b, 20; 25.

413 b, 33. τοῦτο δὲ..... 414 a, 1. τῶν ζώων. — On n'aper-

çoit guère pourquoi BIEHL préfère ποιήσει à la leçon traditionnelle, ποιεί, fournie par plusieurs manuscrits, le commentaire de SIMPLICIUS (103, 19), PHILOPON (243, 15), et admise par la presque unanimité des éditeurs. Le futur signifierait, ce semble, que c'est la diverse répartition des fonctions psychiques qui servira de base à la classification ultérieure des animaux (414 a, 1 : ὑστερον ἐπισκεπτέον). Mais on ne trouverait pas aisément, dans ARISTOTE, d'autres exemples du futur employé en ce sens. — Sur l'interprétation de cette parenthèse tous les commentateurs sont d'accord : THEM., 84, 19 : τῆ μὲν οὖν πρώτῃ διαφορᾷ τὰ ζῶα ταύτῃ διήνεγκεν, ὅτι τοῖς μὲν ἅπασαι τῆς ψυχῆς ὑπάρχουσιν αἱ εἰρημέναι δυνάμεις, τοῖς δὲ πλείους, τοῖς δὲ ἐλάττους, τοῖς δὲ καὶ μία μόνῃ, ἅπερ οὐ ζῶα φάμεν, ἀλλὰ ζῶντα. SIMPL., l. l. : ποιεί δὲ διαφορὰν τῶν ζῴων τὸ ἢ πάσας ἐνυπάρχειν τὰς ζωάς, ὡς ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων, ἢ οὐ πάσας μὲν πλείους δέ, ὡς ἐπὶ τῶν ἄλλων ζῴων, ἢ μίαν μόνῃ τὴν φυτικὴν, ὡς ἐπὶ τῶν φυτῶν. De même PHILOPON (243, 13). SOPHONIAS (49, 31) comprend aussi à peu près de la même façon (il explique seulement la proposition τοῦτὸ δὲ ποιεί διαφορὰν τῶν ζῴων comme si elle était après ἀφ'ἣν (414 a, 3) et, par conséquent, s'appliquait aussi à la diversité des fonctions sensitives). Mais cette interprétation soulève plusieurs difficultés. D'abord, en effet, ce n'est pas seulement par les fonctions psychiques qu'ils possèdent, que les animaux diffèrent; la diversité des organes, par exemple, n'est pas la conséquence des fonctions seules, mais aussi des conditions et des milieux dans lesquels ces fonctions doivent s'exercer (*Hist. an.*, I, 1, 487 a, 11). D'ailleurs, pour classer les animaux d'après leurs fonctions, il faudrait faire entrer en ligne de compte, non pas seulement les différences spécifiques des opérations dont il a été question jusqu'ici, mais encore leur exactitude plus ou moins grande, les divers degrés dont elles sont susceptibles, etc. Cf. THEM., à la suite du passage cité : δευτέρα δέ, ὅτι τοῖς μὲν μᾶλλον, τοῖς δὲ ἥττον ἀκριβέως. En outre, ainsi comprise, la phrase ne se rattache pas grammaticalement à ce qui précède, et l'on est obligé de la considérer comme une parenthèse. Enfin, il n'est guère admissible qu'ARISTOTE, qui vient précisément d'indiquer (413 b, 1 sqq.) le sens exact de ζῴων par opposition à ζῶν, emploie ici ζῴων comme synonyme de ζῶντων (THEM., l. c., PHILOP., 243, 15). Il faudrait donc lire ζῶντων, comme le conjecture ESSEN (*op. cit.*, p. 12, n. 8), malgré l'accord unanime des manuscrits (à l'exception de P) et des commentateurs. Il nous semble, par conséquent, qu'il vaut mieux expliquer ainsi : certains ani-

maux possèdent toutes ces fonctions : sensation, représentation, désir, mouvement, opinion, etc.; d'autres, certaines d'entre elles seulement; d'autres, enfin, une seule, la sensation, et c'est celle-là qui différencie l'animal, c'est-à-dire qui constitue la différence spécifique de l'animal par rapport au vivant. De cette façon, la phrase se rattache tout naturellement à ce qui précède et ζῴων conserve son sens exact.

414 a, 1. ὑστερον ἐπισκεπτέον. — ESSEN (*l. l.*, n. 9) pense que le texte devait porter primitivement ἐν ἑτέροις après ἐπισκεπτέον, et que le renvoi est au *De partibus animalium*, IV, 10, 687 a, 4. Si l'interprétation que nous avons donnée du morceau qui précède est exacte, le renvoi est au *περὶ ψυχῆς* (III, 12; V. *ad II*, 2, 413 b, 9—10), et l'addition proposée par ESSEN n'est pas utile. Mais elle ne l'est pas davantage si, comme il le pense, c'est au *De partibus animalium* qu'est la référence. Car ARISTOTE emploie souvent ὑστερον ἐροῦμεν, tout comme πρότερον εἴρηται, pour renvoyer à un autre traité. V. *Ind. Ar.*, 97 a, 51 sqq.

414 a, 3. ἀφ'ἣν. — V. *ad II*, 2, 413 b, 4 sqq.

414 a, 4. ἐπεὶ δὲ..... 14. καὶ τὸ ὑποκείμενον. — THEMISTIUS (84, 26) donne de ce passage une interprétation très nette. « Nous avons dit que c'est par la vie que l'être animé diffère « de l'inanimé, et que c'est par la sensation que l'animal diffère « de ce qui n'est pas l'animal; or, les expressions *ce par quoi nous vivons* et *ce par quoi nous sentons* se prennent en deux « acceptions différentes, de même que les mots *ce par quoi nous savons*. En effet, *ce par quoi nous savons* peut s'entendre « en deux sens, puisque nous savons par l'âme et aussi par la « science; et, de même, *ce par quoi nous sommes en bonne « santé* a deux exceptions, car nous le sommes par le corps et « aussi par la santé. De ces sens, l'un désigne ce en quoi nous « recevons [(la science, la santé, etc.)], l'autre ce que nous « recevons; et l'un est comme la matière, l'autre comme la « forme. Mais ce par quoi nous savons, au sens propre et « primitif du mot (*πρωτόν*), c'est la science. Car c'est grâce « à elle que nous pouvons être dits savoir par l'âme. De « même, c'est par la santé que nous sommes en bonne santé « au sens primitif et propre du mot, car c'est grâce à elle que « nous sommes dits bien portants quant au corps. D'autre part,

« L'âme est primordialement et au sens propre, ce par quoi nous vivons et nous sentons. L'âme est donc la cause première de la vie, non pas comme sujet et matière, mais comme forme et acte. De même, en effet, que, dans les exemples cités, la science et la santé sont la forme, l'essence, la notion et l'acte de ce qui les reçoit, c'est-à-dire de ce qui est capable de savoir et d'être en bonne santé, de même il en est de l'âme chez les êtres vivants. » Cf. PHILOP., 244, 3; SOPHON., 49, 36. — BONITZ (*Arist. Stud.*, II—III, p. 120 sqq.) adopte cette interprétation : La conclusion (a, 14) est amenée par trois prémisses. La première indique ce fait que, par l'expression ϕ ἐπιστάμεθα, nous pouvons entendre soit ἐπιστήμη, soit ψυχή, de même que par les mots ϕ ὑγιαίνομεν, nous pouvons entendre soit ὑγίαια, soit σῶμα. La seconde contient l'interprétation de ce fait, c'est-à-dire que, par les premières acceptions de chacun de ces deux couples, nous désignons la forme et le concept, par les secondes, le sujet qui les reçoit. La troisième prémisse énonce, enfin, que l'âme est ce par quoi nous vivons et nous sentons au sens propre et principal du mot. — En somme, le raisonnement peut se ramener au syllogisme suivant : c'est par la forme que tel attribut compète πρώτως à tel sujet ; or c'est par l'âme que la vie appartient πρώτως à l'être vivant ; l'âme est, par conséquent, la forme de l'être vivant. C'est donc la proposition a, 12 : ἡ ψυχὴ δὲ τοῦτο ϕ ζῶμεν..... (13) πρώτως qui exprime le centre de l'argument. — Sur le sens de πρώτως, v. *Ind. Ar.*, 653 a, 26 : πρώτως (*coni syn κυρίως, ἀπλῶς, καθ' αὐτό*), πρώτος *significat ipsam per se rei notionem et naturam (ut quae iam a principio sit et rem constituat) Bz ad M^o 5. 1015 b 11. Obs ad met p 62.*) — PHILOP., 244, 15 : καὶ γὰρ πρώτως κατὰ τὸ εἶδος ἕκαστον εἶναι λέγεται ὅπερ ἐστὶ, δευτέρως δὲ κατὰ τὴν ὕλην, διότι τὸ καθ' ὃ εἶναι λέγεται, τουτέστι τὸ εἶδος, ἐν τῇ ὕλῃ ἐστίν..... (31) ὁμοίως λευκοὶ λεγόμεθα ἢ μέλανες ἢ ἐρυθροὶ πρώτως μὲν διὰ τὸ τοιόνδε χρῶμα, δευτέρως δὲ διὰ τὴν ἐπιφάνειαν, καὶ ἐστὶν ἡ μὲν ὑποκείμενον, τὸ δ' εἶδος. De même SOPHON., 50, 11. — Quant à la parenthèse a, 11 : δοκεῖ γὰρ..... (12) ἐνέργεια, elle semble avoir pour but de résoudre une difficulté. On pourrait dire que la comparaison de l'âme à la santé et à la science n'est pas légitime, parce que la santé et la science ne résident pas, comme l'âme, dans le sujet qui les reçoit, mais dans le maître qui enseigne et dans le médecin qui guérit (THEM., 85, 14 : καὶ γὰρ εἰ παρ' ἄλλων ἐνίοτε ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ ὑγίαια, οἷον παρὰ τοῦ διδάσκοντος καὶ τοῦ ἱατροῦ, ἀλλ' ἐν γὰρ τῷ πάσχοντι καὶ διακειμένῳ τὰς τῶν ποιούν-

των ἐνοπάρχειν ἐνεργείας ἐφθήμεν ἐν τοῖς περὶ φύσεως ἀποδείξαντες). Dans tous les cas, qu'il s'agisse de l'âme, de la santé ou de la science, la forme à l'état actuel préexiste dans l'agent (v. *ad III*, 3, 428 b, 14; 7, 431 a, 2—5); mais, en tant que tel, l'agent n'a son acte que dans le patient, comme le moteur n'a son acte que dans le mobile (*Phys.*, III, 3, 202 a, 12; V. *ad III*, 2, 426 a, 2—6). Une fois que la forme s'est réalisée dans le patient, c'est d'elle qu'il reçoit sa dénomination, et non pas de sa matière, laquelle, au contraire, n'est qualifiée de telle façon que parce qu'elle possède l'aptitude à servir de réceptacle à telle forme. — La leçon et la ponctuation : ἐπεὶ δὲ ϕ ζῶμεν καὶ αἰσθανόμεθα διχῶς λέγεται καθάπερ ϕ ἐπιστάμεθα, λέγομεν δὲ..... κτλ. adoptées par BEKKER et TRENDELENBURG ne sont guère admissibles. Car, abstraction faite de la proposition incidente, la phrase signifierait : ϕ ζῶμεν καὶ αἰσθανόμεθα διχῶς λέγεται τὸ μὲν ἐπιστήμην τὸ δὲ ψυχὴν. TORSTRICK (p. 137) propose λέγω δὲ. Mais la leçon adoptée par BONITZ (*l. l.*), qui met la virgule après λέγεται et supprime, avec VAHLEN, δὲ après λέγομεν, est aussi satisfaisante pour le sens et plus voisine du texte des manuscrits. BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 55) estime que les corrections proposées par BONITZ sont « à peine nécessaires », mais qu'il y a lieu de supprimer ϕ avant ὑγιαίνομεν. Si l'on conservait ce mot, remarque-t-il, il faudrait, pour que la phrase fût correcte, qu'il y eût dans la suite : τὸ μὲν ὑγίαια (ou ὑγίαιαν) τὸ δὲ μόριόν τι τοῦ σώματος ἢ καὶ ὄλον. Quoi qu'il en soit, le sens n'est pas douteux.

414 a, 10. ἐπιστημονικοῦ—ὑγιαστοῦ. — ἐπιστημονικοῦ peut signifier *capable de recevoir ou d'acquérir la science*, mais la leçon traditionnelle, ὑγιαστικοῦ, veut dire seulement *capable de produire la guérison et non capable d'être guéri*. Par suite, si l'on adopte cette leçon, la phrase est grammaticalement inexplicable; il faut supposer une anacoluthie dans le texte qui devrait porter à peu près ceci :καὶ οἷον ἐνέργεια, ἡ δὲ ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα δεκτικόν, ἡ μὲν τοῦ ἐπιστημονικοῦ, τὸ δὲ τοῦ ὑγιαστικοῦ. Mais tous les commentateurs semblent avoir lu ὑγιαστοῦ (THEM., 85, 12 :τῶν δεκτικῶν τοῦ τε ἐπίστασθαι δυναμένου καὶ τοῦ ὑγιάειν. SIMPL., 104, 21 : ἐπάγει τί τὸ δεκτικόν, ὅτι τὸ ἐπιστημονικόν καὶ ὑγιαστόν. PHILOP., 245, 7 : τοῦ δὲ ὑγιαστοῦ, λέγω δὲ τοῦ σώματος, ἡ ὑγίαια τελειότης. SOPHON., 50, 18 : ἡ μὲν ἐπιστήμη τοῦ ἐπιστημονικοῦ, ἡ δὲ ὑγίαια τοῦ ὑγιαστοῦ). Nous pensons donc avec HAYDUCK (*Obs. crit. in al. loc. Ar.*, p. 1), qu'il faut lire ὑγιαστοῦ que donne, du

reste, le manuscrit X. La proximité de ἐπιστημονικοῦ expliquerait la faute ὀργανικοῦ.

414 a, 11. δοκεῖ paraît être employé ici dans un sens qu'il a assez rarement chez ARISTOTE. Il désigne, en effet, sa propre doctrine et non pas une simple apparence, ni même une opinion généralement répandue et admise par l'auteur. V. *Ind. Ar. s. v.*; *ad I, 1, 402 a, 4.*

414 a, 12. ἡ ψυχὴ δὲ..... — L'apodose ne commence pas ici comme le pense TORSTRICK (*in app. crit.*) mais seulement à ὥστε λόγος (a, 13). *Ind. Ar.*, 873 a, 31 : *a particula ὥστε Ar interdum exorditur apodosin enunciatonis conditionalis vel causalis, Bz Ar St III 106—124; id quoniam per anacoluthiam quandam fit, praecipue tum locum habet, ubi protasis per plura membra continuata vel parenthesis intercepta est, veluti.....* ψβ2. 414 a 13. γ9. 432 b 25 etc.

414 a, 14. ὅλη καὶ τὸ ὑποκείμενον. — V. *ad II, 1, 412 a, 16—20.*

τριχῶς γὰρ..... 18. σώματος τινος. — Le raisonnement se réduit à ceci : l'âme est la forme, comme nous venons de l'établir, et la forme c'est l'acte. Des deux éléments de l'être animé, l'âme et le corps, ce n'est donc pas le corps qui est l'acte de l'âme, mais c'est, au contraire, l'âme qui est l'acte de tel corps (v. BON., *Arist. Stud.*, II—III, p. 58). C'est identiquement la conclusion obtenue plus haut (II, 1, 412 a, 6—21). Mais il y a progrès, sinon dans le résultat, du moins dans la méthode employée pour l'atteindre. Nous ne nous sommes pas appuyés seulement sur ce fait que, parmi les êtres naturels, les uns possèdent, les autres ne possèdent pas la vie, mais nous avons distingué plusieurs genres de vies et montré *pourquoi* l'âme est la forme de l'être animé, ce que nous avions à peine indiqué auparavant (*l. l.*, 412 a, 17 sq.). — Le contenu de ce chapitre confirme donc l'interprétation que nous avons donnée du début (v. *ad II, 2, 413 a, 11—12.*)

γὰρ. — La correction proposée par HAYDUCK (*l. l.*, n. 1), δὲ au lieu de γὰρ, n'est pas indispensable, car l'argument exposé peut être considéré aussi bien comme la confirmation du précédent que comme une preuve nouvelle.

414 a, 15. καθάπερ εἴπομεν. — V. *De an.*, II, 1, 412 a, 6 sqq.

414 a, 18. σώματος τινος. — SOPHON., 50, 36 : οὐ γὰρ τοῦ ἀπλῶς, ἀλλὰ τοῦ τοιοῦδε τοῦ ὀργανικοῦ.

414 a, 19. οἷς δοκεῖ..... 20. ἡ ψυχὴ. — BON., *Ind. Ar.*, 822 a, 28 : ψβ2. 414 a 19, *significata esse potest sententia eorum, qui animam ἀρμονίαν τινὰ τοῦ σώματος esse statuabant (Plat Phaed 85 E), quamquam vix probabile est eos solos respici.* — Cf. PLAT., *l. l.* : ὡς ἡ μὲν ἀρμονία ἀόρατόν τι καὶ ἀσώματον καὶ πάγκαλόν τι καὶ θεῖόν ἐστιν ἐν τῇ ἡρμωσμένη λύρᾳ, αὐτὴ δ' ἡ λύρα καὶ αἱ χωρδαὶ σώματά τε καὶ σωματτειδῆ..... κτλ.

414 a, 21. σώματος δὲ τι. — Par suite, non seulement l'âme ne peut pas se séparer du corps, mais le corps ne peut pas se séparer de son âme; elle est quelque chose de lui et, une fois qu'elle a cessé de s'y réaliser, il n'est plus lui-même. V. *ad I, 1, 402 a, 6; 3, 406 b, 25; II, 1, 412 b, 20.*

414 a, 22. οἱ πρότερον..... 24. τὸ τυχόν. — *De an.*, I, 3, 407 b, 20 : περὶ δὲ τοῦ δεξιμένου σώματος οὐθὲν ἔτι προσδιορίζουσιν, ὥσπερ ἐνδεχόμενον κατὰ τοὺς Πυθαγορικοὺς μύθους τὴν τυχοῦσαν ψυχὴν εἰς τὸ τυχόν ἐνδύεσθαι σῶμα παραπλήσιον δὲ λέγουσιν ὥσπερ εἴ τις φαίη τὴν τεκτονικὴν εἰς αὐλοὺς ἐνδύεσθαι. — ἐν σώματι τοιοῦτω. THEM., 85, 30 : λέγω δὲ φυσικῶ καὶ ὀργανικῶ. Non seulement l'organisme doit être approprié aux diverses fonctions de l'âme, car la science, par exemple, ne peut se réaliser dans l'organisme végétal (THEM., 86, 4 : οὐδὲ γὰρ λίθος φωνὴν δέξαιτο ἂν οὐδὲ φυτὸν ἐπιστήμην.); mais encore, les diverses manières dont chaque fonction s'accomplit chez les divers individus, les qualités psychiques qui les distinguent les uns des autres, correspondent à des différences organiques. Par suite, non seulement une âme humaine ne peut pas résider dans le corps d'une plante ou d'un animal, mais elle ne peut même pas animer successivement des individus différents. C'est là peut-être ce qu'indiquent les mots ἐν τίνι καὶ ποίῳ. Cf. SOPHON., 51, 29 : φύρουσι δὲ ταῦτα οἱ τὰς μετεμψυχώσεις καὶ τὰς παλιγγενεσίας εἰσάγοντες καὶ ἤπτον μὲν οἱ μόνους τοῖς ὁμοιδέσι τὴν μετάβασιν ὀρίζομενοι..... διάφορα μὲν ἀλλάττειν σώματα, ἀνθρώπινα δὲ.

414 a, 24. καίπερ οὐδὲ φαινομένου..... 25. τυχόν. — *Int.* :

καίπερ φαινομένου οὐ τοῦ τυχόντος... κτλ. — *Ind. Ar.*, 539 a, 14 : *interdum negatio universo enunciato vel enunciati membro praeponitur, cum pertineat ad unum quoddam ejus vocabulum.*

414 a, 25. οὕτω δὲ γίνεται καὶ κατὰ λόγον. — SIMPLICIUS ne commente pas ces mots; PHILOPON (247, 33) les reproduit en omettant καί, et SOPHONIAS (51, 38) en remplaçant οὕτω par τοῦτο. THEMISTIUS (86, 5) interprète ainsi : νῦν δὲ γίνεται κατὰ λόγον : οὐ γὰρ πᾶσα ψυχὴ παντός σώματος εἶδος ἐστίν... ὁρῶμεν γὰρ... C'est-à-dire : les faits confirment le raisonnement, car, en fait, n'importe quelle âme n'est pas la forme de n'importe quel corps. — Mais il semble que les faits en question soient plutôt signalés par la phrase précédente καίπερ οὐδὲ φαινομένου... κτλ., car φαίνεσθαι désigne, le plus ordinairement, l'évidence sensible (*Ind. Ar.*, 808 b, 37). D'ailleurs, dans cette interprétation, le mot καί est inexplicable. Il faut donc, semble-t-il, traduire, non pas : le raisonnement est confirmé par les faits, mais : les faits sont confirmés par le raisonnement, ou, plus exactement : le raisonnement aboutit aussi au même résultat. γίνεται a quelquefois ce sens dans ARISTOTE (par exemple, *Eth. Nic.*, I, 6, 1098 a, 16). PHILOP., 248, 2 : καὶ τὰ φαινόμενα οὕτως ἔχοντα μαρτυρεῖ καὶ ὁ λόγος. — Le raisonnement en question consiste, à en juger par ce qui suit, à faire appel au principe général que la production est le passage de la puissance à l'acte et que, par suite, une forme ne peut se réaliser que dans le sujet qui contient en puissance telles spécifications. *Gen. et corr.*, I, 5, 320 a, 12 : ἡ μὲν ἐκ τοῦδε εἰς τόδε μεταβολή, οἷον ἐκ δυνάμει οὐσίας εἰς ἐντελεχείᾳ οὐσίαν, γένεσις ἐστίν.

414 a, 26. ἐν τῷ δυνάμει ὑπάρχοντι. — *Sub.* : τοιοῦτω (SOPH., 52, 1). PHILOP., 248, 5 : οὐδὲ γὰρ ἡ τυχούσα ἔλη τὸ τυχὸν εἶδος δέξασθαι δύναται.

414 a, 27. καὶ λόγος. — *Int.* : καὶ οὐσία ἢ κατὰ τὸν λόγον. — Cf. SOPHON., 51, 21.

413 b, 11. νῦν δ' ἐπὶ..... **414 a, 28.** ἐκ τούτων. — ALEXANDRE (*ἀπ. κ. λύσ.*, II, 27, 77) donne un résumé assez net de la fin de ce chapitre. « Après avoir posé en principe que le corps qui a « une âme est une substance composée (συναμφότερος), et que « toute substance composée est constituée par une matière et « une forme, et montré par là que le corps n'est pas dans un

« sujet, mais qu'il est lui-même le sujet; après avoir, en outre, « défini l'âme : l'acte premier d'un corps naturel organisé, « Aristote, pensant qu'il n'a pas été suffisamment établi que « l'âme est une forme, parce que cette définition ne fait pas « ressortir la raison pour laquelle l'âme est la forme et l'acte « d'un tel corps, s'efforce de le faire voir en reprenant la ques- « tion à son point de départ (ἀνωθεν). Il commence par énumérer « les facultés de l'âme et montre que les unes sont antérieures « et séparées des autres, les autres postérieures, et qu'il y a, « entre elles, un certain ordre [de subordination]. Il établit, « en outre, que la vie, dans les êtres animés, a pour cause « l'âme nutritive et que l'essence de l'animal réside dans l'âme « sensitive; il fait voir aussi qu'il y a, dans les âmes sensibles, « un certain ordre de [subordination] et que les unes sont « premières et séparées des autres, les autres secondes et insé- « parables de celles qui les précèdent. Il cherche s'il faut « admettre que chaque faculté de l'âme est, elle-même, une « âme, ou bien si c'est une partie de l'âme et, dans ce dernier « cas, si ces facultés ne sont distinctes que logiquement ou « bien spatialement. Puis il prouve que la plupart d'entre elles « ne sont distinctes que logiquement, mais qu'en ce qui con- « cerne l'intellect, la question soulève des difficultés. Après « avoir montré, en outre, que les différences spécifiques des « êtres animés proviennent de ce que les uns possèdent toutes « les puissances de l'âme, les autres certaines d'entre elles « seulement, d'autres, enfin, une seule, il établit, à la suite de « tout cela, comment l'âme est une forme et un acte, en disant « qu'elle est quelque chose du corps qui lui sert de substrat « et, qu'étant telle, elle est inséparable de lui (le texte est « altéré en cet endroit). Voici cette démonstration : Aristote « pose d'abord que, dans toutes les choses qui sont dites être « ce qu'elles sont en un sens primitif et en un sens dérivé, ce « par quoi elles sont dites au sens primordial être telle chose, « est leur forme, et que ce par quoi elles sont dites, au sens « secondaire, être ce qu'elles sont, est le substrat ou la matière « qui reçoit cette forme. Après avoir établi ce point par induc- « tion, il déclare que c'est par l'âme que les animaux sont dits « primitivement vivre.... Cela étant, il est démontré que l'âme « est la forme du corps qui la possède, et que le corps est la « matière. »

CHAPITRE III

414 b, 1. εἰ δὲ τὸ 6. ὄρεξις αὐτή. — Le raisonnement se ramène à ceci : la sensation est nécessairement accompagnée de désir (ὄρεξις). Car le désir a pour espèces l'appétit (ἐπιθυμία), le courage et la volonté. Or, la sensation ne va pas sans l'appétit, ni, par suite, sans le désir.

414 b, 2. ὄρεξις..... βούλησις. — L'appétit, le courage et la βούλησις sont diverses formes du désir. *Mot. an.*, 6, 700 b, 22 (βούλησις δὲ καὶ θυμὸς καὶ ἐπιθυμία πάντα ὄρεξις) et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 523 a, 6. — Il ne faut pas conclure de ce passage que tous les êtres doués de sensibilité sont aussi capables d'appétit, de courage et de volonté, mais seulement qu'ils possèdent au moins la forme la plus humble du désir, l'appétit (*Them.*, 86, 26 : καὶ οὐ τοῦτο λέγω, ὅτι τοῖς αἰσθανομένοις ἄπασιν ἢ ὀρεκτικῆ πᾶσα ὑπάρχει : πολλοῖς γὰρ οὔτε θυμὸς οὔτε βούλησις, ἀλλ' ἐπιθυμία μόνον.). — L'appétit est uniquement le désir de l'agréable (b, 5 et 12; III, 40, 433 a, 25; *Top.*, VI, 3, 140 b, 27 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 272 b, 49); il est généralement précédé du besoin et de la souffrance (*Eth. Nic.*, III, 13, 1118 b, 18; 14, 1119 a, 4 : μετὰ λύπης γὰρ ἢ ἐπιθυμία); enfin, il n'a rien de raisonné, et c'est pour cela qu'il est commun à l'homme et aux animaux (*De an.*, II, 1). La seconde forme du désir, le courage, peut se définir, à peu près comme l'ἀφγή : ὄρεξις μετὰ λύπης τιμωρίας φαινομένης διὰ φαινομένην ὀλιγωρίαν τῶν εἰς αὐτὸν ἢ τῶν αὐτοῦ (*Rhet.*, II, 2, 1378 a, 31; *V. ad I*, 1, 403 a, 31; Cf. *Rhet.*, I, 10, 1369 a, 7; a, 4; a, 11; b, 11; *Eth. Eud.*, III, 1, 1229 b, 31 : ὁ θυμὸς ἡδονὴν ἔχει τινὰ μετ' ἐλπίδος γὰρ ἐστὶ τιμωρίας.); il n'est pas, comme l'appétit proprement dit, sans aucun rapport avec la raison, car il entend ses conseils, mais sa précipitation et son impétuosité les lui font méconnaître. (*Eth. Nic.*, VII, 7, 1149 a, 25 : ἔοικε γὰρ ὁ θυμὸς ἀκούειν μὲν τι τοῦ λόγου, παρκαούειν δὲ, 34 : ἢ δ' ἐπιθυμία, εἰ μὴ μόνον εἴπη ὅτι ἡδὴ ὁ λόγος ἢ ἡ αἴσθησις, ὁρμᾶ πρὸς τὴν ἀπόλαυσιν . ὥσθ' ὁ μὲν θυμὸς ἀκολουθεῖ τῷ λόγῳ πως, ἢ δ' ἐπιθυμία οὐ.). Le θυμὸς n'en est pas moins, en lui-même, une tendance aveugle, pour laquelle la raison reste quelque chose d'extrinsèque. Il n'en est pas ainsi de la forme supérieure du désir (βούλησις) qui est réglée par la raison. *V. ad III*, 9, 432 b, 5.

414 b, 4. ἡδονή τε..... 5. λυπηρόν. — *Simpl.*, 105, 19 : αἱ μὲν ὡς πάθη ἅπτα τοῦ αἰσθητικοῦ, τὰ δὲ ὡς ποιητικὰ τῶν παθῶν.

414 b, 6. ἔτι δὲ..... 13. τούτων ἐστίν. — L'argument, présenté sous une forme elliptique et enchevêtrée, semble destiné à corroborer ce qui vient d'être dit, à savoir que les animaux doués de sensibilité ont aussi la faculté appétitive : le toucher, que possèdent tous les animaux, perçoit le chaud et le froid, le sec et l'humide, c'est-à-dire les qualités de l'aliment. Mais ce serait en vain que l'animal aurait cette faculté si la faim et la soif ne l'avertissaient du besoin de nourriture (*Part. an.*, II, 17, 661 a, 3 : τῆς τροφῆς χάριν..... ἐστὶν ἡ αἴσθησις). Or, la faim et la soif sont de l'appétit et, par suite, du désir. Les remarques qu'ARISTOTE ajoute sur le son, la couleur, l'odeur, etc., paraissent avoir pour but de confirmer que les qualités essentielles de l'aliment sont uniquement celles que perçoit le toucher. — SOPHONIAS (52, 30) comprend d'une autre façon : D'après lui l'argument servirait à prouver que tous les animaux possèdent le toucher : ἔτι τὰ ὀπωσοῦν αἰσθητικὰ πρῶτον τὴν ἀφῆν ἔχειν ἀνάγκη : τρέφεσθαι γὰρ ἀνάγκη, αὐτὴ δὲ τροφῆς αἴσθησις. Mais le raisonnement qui précède dans le texte ne prouve pas que tous les animaux possèdent le toucher. ARISTOTE admet, au contraire, ce fait comme établi, et en déduit qu'ils sont doués aussi de l'appétit. Or, le passage qui nous occupe paraît devoir exprimer une seconde preuve de la même conclusion (ἔτι δὲ...). Enfin, dans l'interprétation de SOPHONIAS, il faudrait lire, b, 7 : ἢ δὲ et non ἢ γάρ.

ἔχουσιν. — THEMISTIUS (87, 9) sous-entend τὰ ζωόφωτα. Mais il est plus naturel de sous-entendre τὰ ζῷα πάντα (b, 3).

414 b, 7. τροφῆς. — *Ind. Ar.*, 774 b, 35 : τροφή ἢ q alimentum, nutrimentum, Nahrungsmittel, Nahrungsstoff.

ξηροῖς γὰρ..... 9. ἀφή. — SOPHON., 52, 32 : αἰσθάνεται μὲν γὰρ τῶν τεττάρων, θερμοῦ, ψυχροῦ, ξηροῦ καὶ ὑγροῦ, ἐξ ὧν καὶ τὸ ζῷον συνέστηκεν : ἐξ ὧν δὲ συνέστηκεν, ἐκ τούτων καὶ τρέφεται, ὡς καὶ ὁμοίως τὸ ὁμοίον. Cf. *Gen. et corr.*, I, 5, 321 b, 35; *De sensu*, 4, 441 b, 27; *De an.*, III, 12, 434 b, 18.

414 b, 9. τῶν δ' ἄλλων αἰσθητῶν. — Cette leçon, qui est celle de tous les manuscrits et de la plupart des commentateurs, ne

peut guère s'expliquer grammaticalement. Suivant la remarque de TORSTRIK (p. 137), on ne peut, en effet, sous-entendre que ἀπτεται ou αἰσθάνεται. La phrase signifierait alors que le toucher saisit par accident les sensibles autres que les qualités tangibles. Telle était, d'après PHILOPON (253, 13), l'interprétation d'ALEXANDRE : τῶν δὲ ἄλλων αἰσθητῶν, φησὶν ὁ Ἀλέξανδρος, κατὰ συμβεβηκὸς τὴν ἀφήν εἶπεν ἀντιληπτικὴν εἶναι, ὅτι τούτων ἐστὶν ἀντιληπτικὴ, οἷς ἄλλα συμβεβηκε. Mais on ne comprend guère pour-quoi ARISTOTE aurait introduit ici cette remarque. D'ailleurs, la phrase qui suit : οὐθὲν γὰρ εἰς τροφήν... κτλ. n'apporterait aucune preuve à la proposition en question, et l'emploi de γὰρ serait inexplicable. PHILOPON (253, 22) rapporte une autre explication, d'après laquelle il faudrait rattacher τῶν δ' ἄλλων αἰσθητῶν à b, 5 : οἷς δὲ ταῦτα, καὶ ἡ ἐπιθυμία (ἴν' ἢ ἡ σύνταξις οὕτως · οἷς δὲ ταῦτα, καὶ ἐπιθυμία · τοῦ γὰρ ἡδέος ὄρεξις αὕτη, τῶν δὲ ἄλλων αἰσθητῶν κατὰ συμβεβηκός.). Mais, remarque avec raison TRENDLENBURG (p. 284), *nulla est ἐπιθυμίας grammatica coniunctio cum illis* : τῶν δ' ἄλλων αἰσθητῶν κατὰ συμβεβηκός. En somme, il n'y a grammaticalement qu'une construction possible : τῶν δ' ἄλλων αἰσθητῶν κατὰ συμβεβηκός ἢ αἰσθησις ἀφή, tandis que la seule explication plausible est celle-ci : Ce n'est que par accident que les animaux se nourrissent des autres sensibles. C'est ce qu'a très nettement aperçu SIMPLICIUS (105, 34) : ἐστὶ μὲν καὶ ἡ ἀφή αἰσθησις κατὰ συμβεβηκός τῶν ἄλλων αἰσθητῶν, οἷον ψόφων καὶ χρωμάτων · οὐ μὴν τοῦτο λέγειν οἷμαι βούλεται, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός τροφίμων τῶν ἄλλων ὄντων αἰσθητῶν... κτλ. TORSTRIK (*l. l.*) pense qu'il faut, par suite, modifier le texte et lire τοῖς δ' ἄλλοις αἰσθητοῖς κατὰ συμβ. *int.* τρέφεται. BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 284) WALLACE (p. 233) et DEMBOWSKI (*Woch. f. klass. Philol.*, 1887, p. 431) adoptent cette leçon qui semble confirmée par SOPHONIAS (53, 7) : ἀλλὰ τρεφόμεθα μὲν, ὡς εἴρηται, τοῖς κατὰ τὴν ἀφήν αἰσθητοῖς, τοῖς δὲ ἄλλοις τῶν αἰσθητῶν... οὔ. Mais peut-être n'est-il pas nécessaire de modifier le texte pour lui donner ce sens. Il suffit d'admettre un genre d'anacoluthie dont ARISTOTE est assez coutumier, et d'expliquer le second membre de la phrase (τῶν δ' ἄλλων αἰσθητῶν... κτλ.), comme si le premier portait : ἐκ τῶν ξηρῶν γὰρ... κτλ... ἐστὶν ἡ τροφή τῶν ζώων. C'est ce que suggère le texte de THEMISTIUS (87, 19) : ὅτι δὲ ἐκ τῶν ἀπτῶν τούτων ἐναντιώσεων προηγούμενος ἐστὶν ἡ τροφή... κτλ. — Nous n'adoptons pas, du reste, son interprétation des mots b, 11 : πείνα δὲ καὶ δίψα... κτλ. Il pense, en effet, que cette phrase a pour but de prouver que le chaud et le froid, le sec et l'humide sont les qualités essen-

tielles de l'aliment. Mais le texte πείνα δέ, et non πείνα γάρ, n'est guère susceptible de recevoir ce sens.

414 b, 10. οὐθὲν γὰρ..... 11. ὁσμῆ. — D'après TORSTRIK (*l. l.*) ce passage contient une allusion à l'opinion Pythagoricienne mentionnée dans le *De sensu*, 5, 445 a, 16 : ὁ δὲ λέγουσι τινες τῶν Πυθαγορείων, οὐκ ἔστιν εὐλογον · τρέφεσθαι γὰρ φασὶν ἔνια ζῶα ταῖς ὁσμαῖς. ALEX., *ad loc.*, 223, 11 : ἤδη μέντοι καὶ ἱατροὶ τινες ἐγένοντο τῆς δόξης ταύτης. V. *ad III*, 12, 434 b, 19—20.

414 b, 11. ὁ δὲ χυμὸς ἐν τι τῶν ἀπτῶν..... 13. τούτων ἐστίν. — On pourrait penser que la saveur est une qualité de l'aliment en tant que tel. Mais il faut remarquer que le goût est une sorte de toucher et, en outre, que la saveur n'est pas une qualité nutritive de l'aliment, mais seulement un assaisonnement de la nourriture (THEM., 87, 27 : ὁ δὲ χυμὸς μάλιστα μὲν καὶ ἀπτός, εἴπερ γευστός · γεῦσις γὰρ ἅπαντα δι' ἀφῆς, ἀλλ' οὐδὲ τροφή ὁ χυμὸς, ἀλλ' ἡδύσμα τροφῆς. De même SIMPL., 106, 1. Cf. *De an.*, III, 12, 434 b, 16 : ἀπτόμενόν δέ (*sc.* τὸ ζῶον), εἰ μὴ ἔξει αἰσθησίν, οὐ δύνησεται τὰ μὲν φεύγειν τὰ δὲ λαθεῖν · εἰ δὲ τοῦτο, ἀδύνατον ἔσται σώζεσθαι τὸ ζῶον. διὸ καὶ ἡ γεῦσις ἐστὶν ὡσπερ ἀφή τις · τροφῆς γὰρ ἐστίν, ἡ δὲ τροφή τὸ σῶμα τὸ ἀπτόν. ψόφος δὲ καὶ χρωμα καὶ ὁσμῆ οὐ τρέφει, οὐδὲ ποιεῖ οὐτ' αὐξήσιν οὔτε φθίσιν, ὥστε καὶ τὴν γεῦσιν ἀνάγκη ἀφήν εἶναι τινα. *De sensu*, 1, 436 b, 12 : ἰδίᾳ δ' ἡδὴ καθ' ἕκαστον ἡ μὲν ἀφή καὶ γεῦσις ἀκολουθεῖ πᾶσιν (*sc.* τοῖς ζῴοις) ἐξ ἀνάγκης, ἡ μὲν ἀφή διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς, ἡ δὲ γεῦσις διὰ τὴν τροφήν · τὸ γὰρ ἡδὴ διακρίνει καὶ τὸ λυπηρὸν αὕτη περὶ τὴν τροφήν, ὥστε τὸ μὲν φεύγειν τὸ δὲ διώκειν). Sans doute, on peut dire, en un sens, que certaines saveurs, par exemple le doux, sont nutritives (*Ibid.*, 4, 442 a, 1 : τρέφει δὲ ἡ γευστὸν τὸ προσφερόμενον..... (8) διὸ τρέφεται τῷ γλυκεῖ..... (11) λίαν τρώσιμον εἶναι τὸ γλυκύ). Mais ce n'est pas précisément en tant que sapide que l'aliment doux nourrit. C'est plutôt en tant que léger, car cette qualité permet à la chaleur naturelle de l'animal, — cause de la distribution de la nourriture dans le corps, — de l'attirer, tandis qu'elle abandonne le salé et l'amer à cause de leur poids. *Ibid.*, a, 4 : τὸ γὰρ θερμόν..... τὸ μὲν κοῦφον ἔλκει, τὸ δὲ ἄλμυρόν καὶ πικρόν καταλείπει διὰ βάρους. Cf. *Meteor.*, II, 2, 353 b, 6 sqq. — ἡδύσμα = *agrément* ou *assaisonnement*. *De sensu*, *l. l.*, a, 8 : συμμίγνυνται δ' οἱ ἄλλοι χυμοὶ εἰς τὴν τροφήν τὸν αὐτὸν τρόπον τῷ ἄλμυρῷ καὶ ὀξεῖ, ἀντὶ ἡδύσματος.

414 b, 14. διασαφητέον δὲ περὶ αὐτῶν (c'est-à-dire, d'après SIMPLICIUS, 106, 8, περὶ τῶν χυμῶν) ὕστερον. — D'après TORSTRICK (p. 137), ce renvoi s'applique au quatrième chapitre du *De sensu*. Mais la question est déjà examinée dans le *De anima* (v. la note précédente), et peut-être ARISTOTE renvoie-t-il à l'un et à l'autre. SIMPL., 106, 7 : οὐκ ἐν μόνοις τοῖς ἐν τῷδε τῷ βιβλίῳ ῥηθησομένοις, ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν.

414 b, 15. ζῶων. — La correction proposée par SUSEMIL (Philolog., 1888, p. 86) ζώντων pour ζῶων ne nous paraît pas indispensable. Il est vrai, sans doute, que, d'après ARISTOTE, tous les animaux proprement dits possèdent le toucher. Mais il lui arrive quelquefois soit de mettre en doute l'existence de la sensibilité chez des êtres qu'il appelle cependant des animaux (*Hist. an.*, VIII, 1, 588 b, 18; V. *ad II*, 2, 413 b, 22), soit de prendre ζῶα dans le sens large de ζῶοντα. V. *ad I*, 1, 402 a, 6.

414 b, 16. περὶ δὲ φαντασίας ἄδηλον. — V. *ad II*, 2, l. l. et SIMPL., 106, 15 : ἄδηλον δὲ περὶ φαντασίας, οὐχ ὅτι μὴ ὑπάρχει πᾶσι τοῖς ζῴοις, εἴ τις φαντασίαν καὶ τὴν ἀόριστον καὶ ἀδιάρθρωτον καλοῖη τῶν ἀπόντων ἀπτῶν συναίσθησιν.... κτλ.

ὕστερον δ' ἐπισκεπτέον. — V. *De an.*, III, 3, 427 b, 29—429 a, 9 où, cependant, la question n'est pas explicitement traitée. Elle est très brièvement reprise et résolue un peu plus loin, c. 11, 434 a, 4. V. *ad II*, 2, l. l.

414 b, 19. ἢ τιμιώτερον. — Par exemple les astres. SIMPL., 106, 27; cf. *De caelo*, II, 12, 292 a, 20 sqq.; 8, 290 a, 32.

414 b, 20. δηλον οὖν..... 24. ταῖς εἰρημέναις ψυχαῖς. — Pour comprendre ce passage, il faut se reporter au début du premier livre où ARISTOTE pose la question qu'il résout ici (I, 1, 402 b, 5—8), et au commentaire qu'en donne ALEXANDRE (v. *ad loc.*). Lorsqu'on a affaire à des concepts qui ne sont pas coordonnés, comme les espèces d'un même genre, mais subordonnés, il est impossible d'en donner une définition commune. Si, en effet, l'on se borne à indiquer l'essence du concept le plus simple, la définition ne comprend aucun des concepts plus complexes, et si l'on indique les caractères propres à l'un de ceux-ci, la définition ne s'applique plus à ceux dont la

compréhension est moindre. On peut dire à la rigueur qu'il n'y a pas d'essence commune à plusieurs concepts subordonnés. Sans doute, le plus simple se retrouve dans le plus complexe, mais ce qui constitue l'essence de ce dernier ou sa forme, ce n'est pas l'essence du simple, qui ne joue en lui que le rôle de matière, ce sont les caractères propres au complexe. Ce n'est pas, par exemple, l'âme végétative qui constitue l'essence de l'âme sensitive. Il n'y a donc pas de forme commune aux divers modes de l'âme que nous avons énumérés, ou, ce qui revient au même, il n'y a pas de concept de l'âme distinct des âmes spéciales dont nous avons parlé. Tel est le sens des mots οὐτ' ἐνταῦθα ψυχὴ παρὰ τὰς εἰρημένας (b, 22), qui n'expriment pas, au moins directement, une objection contre le réalisme Platonicien, quoi qu'en pense WALLACE (p. 233) abusé, sans doute, par une analogie purement verbale. ARISTOTE ne songe pas à la question de l'existence des genres; il dit seulement que l'âme n'est pas un genre (SIMPL., 107, 3 : ἀχώριστα μὲν οὖν τῶν ὑποκειμένων αὐτοῖς καὶ τὰ συνωνύμως κατηγορούμενα, ἀλλ' ἐν τούτοις, εἰ καὶ μὴ χωριστή, κοινὴ ὅμως μία τις φύσις ἐστὶν ἑτέρα τῶν ὧν κατηγορεῖται.... ἐν οἷς δὲ τὸ πρῶτον καὶ δεύτερον, οὐκ ἔστι τὸ κοινόν.... καὶ διὰ τοῦτο μὴδὲ εἶναι μίαν φύσιν τὴν κατηγορουμένην). On pourrait, il est vrai, tirer de ce passage une objection contre le Platonisme entendu dans le sens où ARISTOTE le prend quelquefois : c'est qu'il ne suffit pas, pour constituer une Idée ou un concept, d'une pluralité de choses réunies sous une dénomination unique, ou même subordonnées les unes aux autres, mais qu'il faut encore μία τις φύσις (SIMPL., l. l.) ou πρᾶγμα τι (ALEX., ἀπ. κ. λόγ., I, xi^b, 23, 2; 27; 28; 24, 1). Cependant ARISTOTE ne paraît pas avoir pensé ici à appliquer cet argument à la critique du Platonisme. — Pour rendre plus claire l'idée exposée, il donne comme exemple de concepts subordonnés le triangle et la série des figures planes rectilignes plus complexes. Le triangle est comme l'âme nutritive; il se retrouve dans toutes les figures subséquentes (PHILOP., 256, 2 : ...ὡσπερ ἐν τοῖς σχήμασι πρῶτον μὲν ἐστὶ τὸ τρίγωνον.... (12) πᾶν γὰρ πολύγωνον ἐκ τριγώνων ἔχει τὴν γένεσιν,.... καὶ πᾶν εἰς τρίγωνα διαιρεῖται · καὶ διὰ τοῦτο ἀναιρεθέντος τοῦ τριγώνου μὲν οὐδὲν τῶν ἐφεξῆς ἔσται, ἐκείνων δὲ ἀναιρεθέντων μένει τὸ τρίγωνον · ὥστε ἐστὶ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον ἐν αὐτοῖς.... οὕτως οὖν καὶ ἐπὶ τῶν ψυχῶν.... κτλ. De même SOPHON., 54, 20. — Il faut remarquer que les concepts mathématiques, et spécialement ceux des figures, dans lesquels ARISTOTE cherche l'exemple le plus clair et le plus frappant de hiérarchisation, sont précisé-

ment ceux entre lesquels on a nié, de nos jours, qu'il y eut un ordre de subordination et d'enveloppement semblable à celui des formes naturelles. V. LIARD, *Défin. géom. et déf. empir.*, pp. 84—88). Mais de même qu'il n'y a pas, des figures hiérarchiquement subordonnées, triangle, rectangle, carré etc., une essence et une définition communes, de même il ne peut y avoir de définition générale des diverses âmes. Cependant, on peut quelquefois, sinon définir, du moins exposer ou déterminer par des caractères extrinsèques, des concepts qui n'ont pas de détermination interne commune. C'est ce qui arrive principalement dans deux cas : 1° lorsque ces concepts sont tous relatifs à une même chose (πρός ἓν καὶ μίαν τινὰ φύσιν). C'est ainsi qu'on peut comprendre dans une même formule soit toutes les choses médicales, soit toutes les catégories de l'être, parce que les unes sont toutes relatives à la santé, les autres à la substance. V. *ad II*, 4, 412 b, 6—9; 2° lorsque plusieurs choses sont toutes respectivement dans le même rapport relativement à certaines autres. On peut alors les définir par ce rapport même, κατ' ἀναλογίαν. *Eth. Nic.*, I, 4, 1096 b, 26 : ἀλλὰ πῶς δὲ λέγεται (sc. τὸ ἀγαθόν); οὐ γὰρ ἔοικε τοῖς γε ἀπὸ τύχης ὁμωνύμοις. ἀλλ' ἄρά γε τῶ ἀφ' ἑνὸς εἶναι, ἢ πρὸς ἓν ἅπαντα συντελεῖν, ἢ μᾶλλον κατ' ἀναλογίαν; ὡς γὰρ ἐν σίματι ὄψις, ἐν ψυχῇ νοῦς, καὶ ἄλλο δὲ ἐν ἄλλῳ. Cf. ALEX., *Meta.*, 550, 15 Bon., 580, 7 Hayd. — L'âme et la figure semblent rentrer dans cette dernière catégorie (plutôt que dans la première, malgré l'avis de SIMPLICIUS — 106, 33 — et de SOPHONIAS — 53, 30 —); car ce qu'est l'âme végétative par rapport à tel organisme, l'âme sensitive l'est par rapport à un organisme supérieur et ainsi de suite. De même, ce qu'est la triangularité par rapport à telles limites, la circularité l'est par rapport à telles autres. Dans tous les cas, la figure c'est ce qui est déterminé par certaines limites, et c'est sans doute par là qu'on pourrait en donner une définition générale. PHILOP., 255, 27; SOPHON., 53, 33 : τοιοῦτος καὶ ὁ τοῦ σχήματος τοῖς γεωμέτραις ἀποδοθεὶς λόγος, τὸ ὑπὸ τίνος ἢ τινῶν (leg. ἢ τινῶν) ὄρων περιεχόμενον. Cf. EUCL., *Elem.*, I, *def.*, 14 : σχῆμά ἐστι τὸ ὑπὸ τίνος ἢ τινῶν ὄρων περιεχόμενον. — Mais il est clair que ces formules générales et logiques, n'exprimant aucune essence interne, ne sont pas des définitions au sens propre du mot.

414 b, 25. διὸ γελοῖον..... 27. τὸν τοιοῦτον. — THEM., 89, 1 : τοῦτον δὲ ἀφέντας χαλεπὸν εὑρεῖν ἕτερον παραπλήσιον..... διὸ

γελοῖον ἐπὶ τῶν οὕτω κοινῇ κατηγορουμένων, ὡς μᾶλλον εἰκέναι τοῖς πολλαχῶς λεγομένοις ἢ τοῖς γένεσι, τοιοῦτον ζητεῖν τὸν κοινὸν λόγον, ὅς οὐδενὸς ἴδιος ἔσται τῶν ὑπὸ τῆς κοινῆς φωνῆς δηλουμένων, οὐδὲ οἰκειὸς τίνος τῶν ἀτόμων εἰδῶν, ἀλλὰ πᾶσιν ὁμοίως ἐφαρμόσει τοῖς εἶδεσιν, εἴπερ εἶδη χρὴ καλεῖν τὰ τοιαῦτα, ἐφ' ὧν μία κοινὴ φύσις οὐ θεωρεῖται. ἀγαπᾶν δὲ τὸν ἐνδεχόμενον τρόπον τῶν κοινῶν λόγων, οἷον καὶ νῦν ἡμεῖς ἐχρησάμεθα. C'est-à-dire : il faut se contenter, quand il s'agit soit de l'âme, soit des figures, ou des autres choses qui ne constituent pas des genres, de ces formules logiques et générales qui ne sont pas des définitions à proprement parler. Quant à les rejeter (ἀφέντας τὸν τοιοῦτον) et à essayer de définir à la rigueur, il n'y faut pas songer. On pourra bien définir telle espèce d'âme ou telle espèce de figure, par exemple l'âme sensitive ou le triangle, mais il serait ridicule de chercher une définition générale, une définition qui ne fût pas celle de telle âme ou de telle espèce d'âme en particulier (ὅς οὐδενὸς.... κτλ.) J. PACIUS comprend de la même façon : *inquit ridiculum esse si quis, omissa ejusmodi definitione qualem nos supra attribuimus,..... quærat definitionem communem.* Cette interprétation, commode pour l'explication littérale du texte, a le défaut de ne pas le rattacher à ce qui suit. Il semble bien, cependant, que les mots ὅς οὐδενὸς ἔσται..... τὸ ἄτομον εἶδος doivent avoir quelque corrélation avec b, 32 : ὥστε καθ' ἕκαστον ζητητέον... κτλ. A ce point de vue, l'explication de PHILOPON et de SIMPLICIUS semble préférable : Il est ridicule de chercher, en ce qui concerne ces choses et les autres de même nature, une définition générale, — définition qui ne sera proprement celle d'aucune d'entre elles —, et de ne pas s'attacher à définir en particulier (κατὰ τὸ οἰκειῖον) chacune des espèces indivisibles (c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, l'âme végétative, l'âme sensitive, etc.), laissant ainsi de côté ce genre de définitions, le seul qui soit possible en ce cas. Autrement dit, il serait ridicule de se contenter de la formule générale et de ne pas s'attacher à définir, en particulier, chaque mode de l'âme (PHILOP., 257, 9; SIMPL., 107, 39 : γελοῖον..... τὸ ζητεῖν τὸ κοινὸν ἀφέντας τὸ κατὰ τὸ οἰκειῖον καὶ ἄτομον εἶδος.). Mais TRENDELENBURG (p. 285) remarque avec raison que, dans cette explication, les mots ἀφέντας τὸν τοιοῦτον ne font que répéter inutilement ce qui est déjà exprimé par οὐδὲ κατὰ τὸ οἰκειῖον καὶ τὸ ἄτομον εἶδος. En outre, il faudrait lire τὸν κοινὸν μόνον (b, 25), comme le conjecture SUSEMHL (*Burs. Jahresh.*, IX, 351; *Jen. Lit.*, 1877, p. 707) qui paraît adopter ce sens. — On peut remédier à ces difficultés

en expliquant ainsi: il serait ridicule, dans ce cas et dans d'autres semblables, de chercher une définition générale, qui ne sera celle d'aucune réalité, d'aucune nature, d'aucun concept (v. *ad I*, 1, 402 b, 5—8, la note précédente et ci-dessous) et de ne pas, laissant de côté une telle définition, qui n'est que provisoire, chercher, en particulier, celle de chaque espèce indivisible. Cette explication a l'avantage d'amener tout naturellement les remarques qui suivent, et c'est celle que nous avons adoptée dans la traduction. Toutefois, peut-être faut-il donner la préférence à celle de SOPHONIAS (54, 27), bien qu'elle soit difficile à concilier avec le texte: Il serait ridicule de nous contenter d'avoir cherché une formule générale pour exprimer la nature de l'âme, puisque cette formule n'est véritablement la définition d'aucune espèce d'âme en particulier. Mais, si nous devons nous attacher à définir les espèces ou les modes particuliers de l'âme, il ne faut pas, pour cela, répudier cette formule générale, et n'en tenir aucun compte: ἀλλὰ μὴ τοῦτον μὲν ἀφείναι δεῖ, τὸν δὲ κατὰ μέρος καὶ κατὰ τὸ οἰκεῖον καὶ ἄτομον εἶδος ἐκάστη τῶν ψυχῶν προσήκοντα..... πειρᾶσθαι..... συνάγειν. Mais, pour adopter ce sens, il faut admettre soit que le texte primitif était οὐδὲ δεῖ κατὰ τὸ οἰκεῖον... κτλ., soit qu'ARISTOTE, par une anacoluthie qu'il n'est peut-être pas excessif de supposer, a construit la fin de la phrase comme si le début portait: διὸ οὐκ ἀρκεῖ οὐ οὐκ ἀπόρρη, au lieu de διὸ γελοῖον.

414 b, 27. κατὰ τὸ οἰκεῖον καὶ τὸ ἄτομον εἶδος. — La leçon καὶ ἄτομον εἶδος, que semblent avoir suivie SIMPLICIUS (107, 38) et SOPHONIAS (54, 30), ne modifie pas le sens d'une façon appréciable. τὰ ἄτομα, dans la terminologie d'ARISTOTE, désigne soit les individus, soit les espèces dernières qui ne se subdivisent pas en espèces plus particulières. Dans ce dernier sens, ARISTOTE dit ordinairement τὰ ἄτομα εἶδη οὐ τὸ ἄτομον εἶδος comme il le fait ici. V. ZELLER, II, 2³, p. 212, n. 5 t. a., et *Ind. Ar.*, 120 a, 58: ἄτομα..... τὰ ἔσχατα εἶδη, ἃ οὐκέτι διαφορᾶς διαιρεῖται. — L'expression εἶδος, comme le remarque THEMISTIUS (*l. l.*), ne convient pas exactement aux divers modes de l'âme, puisque l'âme n'est pas un genre.

415 a, 1. σκεπτέον. — La référence est, sans doute, aux mêmes passages que, plus haut (2, 413 b, 10), ὕστερον ἐροῦμεν.

415 a, 4. ἀφή δ'..... ὑπάρχει. — V. *ad II*, 2, 413 b, 4 sqq.;

3, 414 b, 6—13. — Il faut remarquer qu'ARISTOTE ne mentionne pas le goût parmi les sens dont tous les animaux ne sont pas doués. *De sensu*, 1, 436 b, 13: ἡ μὲν ἀφή καὶ γεῦσις ἀκολουθεῖ πᾶσιν ἐξ ἀνάγκης. V. *ad II*, 3, 414 b, 11—14.

415 a, 6. καὶ τῶν αἰσθητικῶν..... 7. οὐκ ἔχει. — V. *ad II*, 2, 413 b, 2—4.

415 a, 8. λογισμὸν καὶ διάνοιαν. — V. *De an.*, III, 10, 433 a, 12; b, 29.

οἷς μὲν γὰρ..... 9. τῶν φθαρτῶν. — V. *ad II*, 3, 413 a, 32; SIMPL., 108, 23: ἐπεὶ δὲ λογισμοῦ μετέχει καὶ τὰ αἰδία, δηλοῖ δὲ τὸν πρακτικὸν νοῦν ὁ λογισμὸς, πράττειν δὲ καὶ τὰ οὐράνια φησὶν αὐτὸς ἐν τῇ Περὶ οὐρανοῦ,..... ὀρθῶς οὐκ ἐν πᾶσι τοῖς λογισμῶν ἔχουσι τὰ λοιπὰ ὑπάρχειν ἀποφαίνεται, ἀλλ' ἐν μόνοις τοῖς φθαρτοῖς. Cf. *De caelo*, II, 12, 292 a, 20 sqq.

415 a, 11. οὐδὲ φαντασία. — SIMPL., 108, 29: φαντασίαν νῦν προσαγορεύων τὴν ὠρισμένην καὶ μνήμης μετέχουσαν καὶ συνθεσίζεσθαι δυναμένην. V. *ad II*, 2, 413 b, 22; 3, 414 b, 16.

τὰ δὲ ταύτη μόνη ζῶσιν. — TORSTRIK (p. 137) rapproche *Meta.*, A, 1, 980 b, 26: τὰ μὲν οὖν ἄλλα ταῖς φαντασίαις ζῆ καὶ ταῖς μνήμαις, ἐμπειρίας δὲ μετέχει μικρόν. *Rhet.*, II, 12, 1389 a, 21: ζῶσι τὰ πλεῖστα ἐλπίδι (*sc. οἱ νέοι*). — V. *ad III*, 3, 428 b, 16; 10, 433 a, 9; 10; 11, 434 a, 8—11. Comme tous les animaux qui possèdent la représentation ont aussi l'appétit (v. *ad II*, 2, 413 b, 22; 3, 414 b, 4), TORSTRIK (p. 138) pense que ζῶσι μόνη doit être pris ici comme équivalent à ζῶσι μάλιστα. Mais μόνη peut conserver son sens habituel à condition qu'on entende à l'exclusion des facultés supérieures, et non pas à l'exclusion de toute autre fonction que la φαντασία. D'ailleurs, l'interprétation de TORSTRIK fausse le sens. Car, si certains animaux vivent grâce à l'imagination, c'est précisément parce qu'elle s'accompagne de désir et, par suite, provoque l'action. L'appétit n'est donc pas une faculté qui se manifeste en eux indépendamment de l'imagination et qui joue son rôle à part.

τοῦ θεωρητικοῦ νοῦ. — V. *ad I*, 1, 403 a, 8—9, et, sur la distinction de l'intellect théorique et de l'intellect pratique, *ad III*, 10, 433 a, 14—21.

415 a, 12. ἕτερος λόγος. — Les expressions εἰς λόγος, κοινός ὁ λόγος, ὁ αὐτὸς λόγος signifient qu'un même raisonnement s'applique à deux ou à plusieurs cas différents, parce que, dans chacun d'eux, les termes sont respectivement dans le même rapport; que, dans les uns et les autres, la question est analogue et doit recevoir une solution analogue. Inversement, ἕτερος λόγος veut dire que la question n'est pas la même parce que les rapports qui unissent les termes ne sont pas les mêmes. L'intellect théorique, par exemple, n'est pas ou peut ne pas être conditionné par les facultés inférieures, comme la faculté locomotrice l'est par la sensibilité et celle-ci par l'âme nutritive. ἕτερος λόγος semble donc signifier, ici, à la fois que l'intellect théorique n'est pas, par rapport aux autres fonctions psychiques et à l'organisme, dans la même situation que celles-ci entre elles et avec le corps, et que, par conséquent, il soulève une autre question (SIMPL., 109, 2 : περὶ τοῦ ἐν ἡμῖν λέγει θεωρητικοῦ, ὡς οὔτε ἐν τοῖς ἀφθάρτοις ὄντος τούτου οὔτε ὁμοίως ἔχοντος τῷ πρακτικῷ ἐν ἡμῖν ἢ τῷ παθητικῷ νῆ, ὧν ὁ μὲν παθητικὸς συμπλέκεται ταῖς λοιπαῖς ζωαῖς, ὁ δὲ πρακτικὸς χρῆται · ὁ γὰρ μὴν θεωρητικὸς οὐδέτερα · διὸ ὁ περὶ αὐτοῦ λόγος ἕτερος..... ὡς ὄντος μὲν ἐν ἡμῖν, οὐ μὴν τῆς ἐντελεχείας αὐτῷ προσηκούσης.). La traduction de KAMPE (*Erkenntnistheorie d. Arist.*, p. 7) indique bien ce sens de ἕτερος λόγος : *so ist das Verhältniss des Nus ein anderes*. Mais ce qu'elle n'indique pas, et ce qu'il est, aussi, impossible de rendre en français par une expression unique, c'est que ἕτερος λόγος implique, comme conséquence, l'idée de question différente devant être renvoyée à un autre chapitre ou à un autre traité. V. *De an.*, III, 4 sqq.

περὶ τούτων ἐκάστου, *i. e.* : περὶ ἐκάστου τῶν τῆς ψυχῆς μορίων. — Cf. SOPHON., 56, 13.

415 a, 13. οἰκειότατος. — Comme le remarque BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 286) le λόγος οἰκειότατος, auquel sont consacrés les chapitres suivants, s'oppose au κοινότατος λόγος (v. *ad II*, 1, 412 a, 5) qui occupe les chapitres 2 et 3.

CHAPITRE IV

415 a, 15. εἶθ' οὕτως..... 16. ἐπιζητεῖν. — C'est la connaissance de l'essence qui permet de découvrir les propriétés dérivées (συμβεβηκός καθ' αὐτό. V. *ad I*, 1, 402 a, 8; 402 a, 9). Par suite, οὕτως paraît avoir ici le sens de *grâce à cela, par là*. V. *Ind. Ar.*, 546 b, 11 : οὕτως..... *pariter usurpatum* ταύτη. τὰ ἐχόμενα désigne les caractères qui, sans faire partie de l'essence, lui appartiennent néanmoins nécessairement, et s'en déduisent (THEM., 90, 17 : ἐχόμενα δὲ ἐστὶ τὰ καθ' αὐτὰ ὑπάρχοντα ἐκάστη δυνάμει. SOPHON., 56, 16 : εἶθ' οὕτω περὶ τῶν ἐχομένων καὶ ἐπομένων συμβεβηκότων). Mais on ne voit guère quel peut être le sens de περὶ τῶν ἄλλων car, des caractères autres que ceux qui viennent d'être indiqués, c'est-à-dire des caractères purement accidentels, il n'y a pas de science possible. D'autre part, l'interprétation Platonicienne de SIMPLICIUS, suivant laquelle τὸ τί ἐστὶν désigne la forme ou l'essence, τὰ ἐχόμενα les sujets qui en participent et τὰ ἄλλα les caractères dérivés (109, 16 : σημαίνει δὲ τὸ μὲν εἶδος τῷ τί ἐστὶ, τοῖς ἐχομένοις δὲ τὰ ὀριζόμενα, ὡς τοῖς ἄλλοις τὰ ὑπάρχοντα.) ne semble pas pouvoir être admise. ARGYROPULE traduit : *deinde querere perscrutarique de iis quæ sequuntur ac comitantur*. Mais les caractères qui n'appartiennent pas immédiatement à un sujet, sont tous, par rapport à lui, soit des conséquents (ἐχόμενα), soit de purs accidents. Par suite, on ne voit guère de quels concomitants il pourrait être question. Le mieux est, peut-être, de prendre καὶ dans le sens explicatif (*Ind. Ar.*, 357 b, 13 : *per partem et duo vocabula coniunguntur eiusdem fere significationis, ut et explicandi magis quam copulandi vim habere videatur*) et de sous-entendre après τῶν ἄλλων : ἢ τῶν ἐν τῷ τί ἐστὶ κατηγορουμένων. La répétition de περὶ ne nous paraît pas faire obstacle à cette interprétation. D'ailleurs, περὶ est omis avant τῶν ἄλλων dans la copie primitive de E et dans le manuscrit T.

415 a, 18. πρότεροι γάρ..... 19. κατὰ τὸν λόγον. — THEM., 90, 21 : πρότεροι γὰρ καὶ σαφέστεροι πρὸς ἡμᾶς τῶν δυνάμεων εἰσὶν αἱ ἐνέργειαι · προεντυγχάνομεν γὰρ αὐταῖς, καὶ τὰς δυνάμεις ἀπὸ τούτων ἐπινοοῦμεν καὶ τὸ εἶδος δὲ ἐκάστης καὶ ὁ λόγος κατὰ τὸ ἔργον. WALLACE (p. 234) croit rejeter cette interprétation et en adopter une

autre qu'il appuie sur *Meta.*, Θ, 8, 1049 b, 10. Mais ce passage dit seulement qu'une chose est antérieure à une autre quand elle fait partie de la définition de cette autre ou qu'elle en constitue la *ratio cognoscendi*, et que tel est précisément le cas pour l'acte par rapport à la puissance. Cf. *Meta.*, M, 2, 1077 b, 3 : τῷ λόγῳ δὲ (sc. πρότερα) ὄσων οἱ λόγοι ἐκ τῶν λόγων. Or, c'est à peu près ce que dit THEMISTIUS, et l'on ne voit guère en quoi l'interprétation de WALLACE se distingue de la sienne. L'explication de PHILOPON et celle d'ALEXANDRE montrent bien que les deux sens ne diffèrent pas essentiellement. PHILOP., 264, 29 : τῆς μὲν δυνάμεως ἢ ἐνέργειας πρώτη τῷ λόγῳ,.... ὧν γὰρ ἐν τῷ ὁρισμῷ παραλαμβάνομεν τινα, ταῦτα πρῶτα ἐκείνων ὀρίζομεθα τῷ λόγῳ. τὴν μὲν οὖν δύναμιν ὀρίζομενοι χρεῖαν ἔχομεν τῆς ἐνεργείας, οἷον ὀρίζομενοι τὴν ὄψιν λέγομεν δύναμις ἀφ' ἧς τὸ ὄραν, ὅπερ ἐστὶν ἐνέργεια. De même SOPHON., 56, 20. ALEX., *De an.*, 32, 27 : καὶ γὰρ πρὸς τῷ γνωριμώτερον εἶναι καὶ πρῶτόν ἐστι κατὰ τὸν λόγον (sc. ἢ ἐνέργεια) τῆς δυνάμεως ἀφ' ἧς γίνεται : ταῦτα γὰρ πρῶτα τῷ λόγῳ, ἃ ἐν τῷ οἰκείῳ λόγῳ περιέχει τινὰ ὧν οὐκέτ' αὐτὰ ἐν τῷ λόγῳ παραλαμβάνεται. οὕτως δὲ ἔχει καὶ τὸ τρέφεσθαι πρὸς τὴν δύναμιν τὴν θρεπτικὴν. D'ailleurs, ARISTOTE lui-même exprime quelquefois cette idée sous la forme que lui a donnée THEMISTIUS. V. *Meta.*, I, 3, 1054 a, 26 : λέγεται δ' ἐκ τοῦ ἐναντίου καὶ δηλοῦται τὸ ἐν ἐκ τοῦ διαιρητοῦ τὸ ἀδιαιρέτον διὰ τὸ μᾶλλον αἰσθητὸν τὸ πλῆθος εἶναι καὶ τὸ διαιρητὸν ἢ τὸ ἀδιαιρέτον, ὥστε τῷ λόγῳ πρότερον τὸ πλῆθος τοῦ ἀδιαιρέτου διὰ τὴν αἰσθησιν. — TRENDELEBURG (p. 287) n'adopte pas cette interprétation. D'après lui, ARISTOTE aurait ici en vue l'antériorité de l'acte à la puissance, non pas au point de vue de la *ratio cognoscendi*, mais à celui de la *ratio essendi*. Il cite *Meta.*, Λ, 5, 1071 a, 36 et Θ, 8, 1050 b, 2 : φανερόν ἐστι ἡ οὐσία καὶ τὸ εἶδος ἐνέργειά ἐστι. κατὰ τε δὲ τοῦτον τὸν λόγον φανερόν ἐστι πρότερον τῆ οὐσίᾳ ἐνέργεια δυνάμεως : καὶ ὡς περ εἶπομεν, τοῦ χρόνου ἀεὶ προλαμβάνει ἐνέργεια ἕτερα πρὸ ἑτέρας ἕως τῆς τοῦ ἀεὶ κινουόντος πρώτως. BONITZ (*Ind. Ar.*, 435 a, 6) repousse l'interprétation de TRENDELEBURG et préfère celle de THEMISTIUS : λόγῳ πρότερον *vel ita usurpatur ut distinguatur ab eo quod est οὐσία πρότερον* M. 2. 1077 b 1—14, 1078 a 10. 13. 1054 a 28..... etc. (cf. ψβ4. 415 a 19, ubi Themistii, non Trdlbgii explicatio probanda est) *vel...* etc. — Mais ce qui est λόγῳ πρότερον ne s'oppose pas toujours à ce qui est οὐσίᾳ πρότερον. Les deux concepts sont distincts, c'est-à-dire qu'ils ne coïncident pas dans toute leur extension, mais ils ne sont nullement contradictoires et peuvent coexister. C'est ce que prouve le passage même de la

Métaphysique qu'invoque BONITZ (M, 2, 1077 b, 1) : ἀλλ' οὐ πάντα ὅσα τῷ λόγῳ πρότερα, καὶ τῆ οὐσίᾳ πρότερα. τῆ μὲν γὰρ οὐσίᾳ πρότερα ὅσα χωριζόμενα τῷ εἶναι ὑπερβάλλει, τῷ λόγῳ δὲ ὄσων οἱ λόγοι ἐκ τῶν λόγων : ταῦτα δὲ οὐχ ἅμα ὑπάρχει. Rien n'empêche que certaines choses ne soient antérieures à la fois logiquement et ontologiquement, et tel est précisément le cas de l'acte par rapport à la puissance. Car non seulement, comme le disent THEMISTIUS et les autres commentateurs que nous avons cités, l'acte contient la *ratio cognoscendi* de la puissance, mais il en est aussi, comme le remarque TRENDELEBURG, la *ratio essendi*, car il n'y a que ce qui possède une forme en acte qui puisse réaliser ou transmettre la puissance correspondante, et, en outre, la véritable raison d'être d'une puissance c'est sa fin, c'est-à-dire l'acte vers lequel elle tend. Les deux interprétations ne s'excluent donc pas et peuvent être admises concurremment, comme l'indique le commentaire de SIMPLICIUS (109, 27) : τὸ γὰρ δυνάμει καὶ ἀτελέστερον τοῦ ἐνεργείᾳ καὶ οὐπω γνωριμὸν. C'est, d'ailleurs, ce que dit ARISTOTE lui-même dans un passage de la *Métaphysique*, Θ, 8, 1049 b, 10, qui fournit, en somme, la meilleure explication de celui qui nous occupe : πάσης δὲ τῆς τοιαύτης (sc. δυνάμεως) προτέρα ἐστὶν ἢ ἐνέργεια καὶ λόγῳ καὶ τῆ οὐσίᾳ..... τῷ γὰρ ἐνδέχεσθαι ἐνεργῆσαι δυνατόν ἐστὶ τὸ πρώτως δυνατόν, οἷον λέγω οἰκοδομικὸν τὸ δυνάμενον οἰκοδομεῖν, καὶ ὄρατικὸν τὸ ὄραν,..... ὥστ' ἀνάγκη τὸν λόγον προὑπάρχειν καὶ τὴν γνώσιν τῆς γνώσεως. τῷ δὲ χρόνῳ πρότερον τὸ τῷ εἶδει τὸ αὐτὸ ἐνεργῶν πρότερον, ἀριθμῷ δ' οὐ. λέγω δὲ τοῦτο ὅτι τοῦδε μὲν τοῦ ἀνθρώπου τοῦ ἤδη ὄντος κατ' ἐνέργειαν καὶ τοῦ σίτου καὶ τοῦ ὄρωντος πρότερον τῷ χρόνῳ ἢ ὕλῃ καὶ τὸ σπέρμα καὶ τὸ ὄρατικόν, ἃ δυνάμει μὲν ἐστὶν ἄνθρωπος καὶ σίτος καὶ ὄρων, ἐνεργείᾳ δ' οὐπω. ἀλλὰ τούτων πρότερα τῷ χρόνῳ ἕτερα ὄντα ἐνεργείᾳ, ἐξ ὧν ταῦτα ἐγένετο : ἀεὶ γὰρ ἐκ τοῦ δυνάμει ὄντος γίγνεται τὸ ἐνεργείᾳ ὄντος, οἷον ἀνθρωπος ἐξ ἀνθρώπου, μουσικὸς ὑπὸ μουσικοῦ, ἀεὶ κινουόντος τινος πρώτου : τὸ δὲ κινῶν ἐνεργείᾳ ἤδη ἐστίν.... (1050 a, 4) ἀλλὰ μὴν καὶ οὐσίᾳ γε, πρῶτον μὲν ὅτι τὰ τῆ γενέσει ὕστερα τῷ εἶδει καὶ τῆ οὐσίᾳ πρότερα, οἷον ἀνὴρ παιδὸς..... καὶ ὅτι ἅπαν ἐπ' ἀρχὴν βαδίζει τὸ γιγνόμενον καὶ τέλος : ἀρχὴ γὰρ τὸ οὐ ἔνεκα,..... τέλος δ' ἢ ἐνέργεια, καὶ τούτου χάριν ἢ δύναμις λαμβάνεται : οὐ γὰρ ἴνα ὄψιν ἔχωσιν ὄρωσι τὰ ζῶα, ἀλλ' ὅπως ὄρωσιν ὄψιν ἔχωσιν.

415 a, 20. τούτων δ' ἐτι..... 22. αἰτίαν. — Sur le sens de τὰ ἀντικείμενα, v. *ad* I, 4, 402 b, 15. Les mots διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν (a, 21) semblent signifier que la raison qui nous oblige à étu-

dier la fonction avant la puissance, est aussi celle qui doit nous déterminer à nous occuper en premier lieu de l'objet de la fonction. L'objet de la fonction est, en effet, antérieur à elle logiquement, comme la fonction elle-même à la puissance. L'antériorité logique, nous venons de le voir, est celle de ce qui sert à définir une chose par rapport à cette chose. Tel est précisément le rapport qui existe entre l'objet de la fonction et la fonction elle-même, par exemple entre le sensible et la sensation (*Cat.*, 7, 7 b, 36; v. *ad III*, 2, 426 a, 19). La sensation est une altération, c'est-à-dire un mouvement (v. *ad II*, 5, 416 b, 34; 4, 415 b, 24; *Phys.*, VII, 2, 244 b, 11 et *sæp.*). Par suite, le sensible est antérieur au sentant comme le moteur au mobile. *THEM.*, 91, 5 : τάχα ἴσως ἂν προσήκοι τὰ ὑποκείμενα ταῖς ἐνεργείαις πρὸ τῶν ἐνεργειῶν διορισθῆναι. ταῦτα γὰρ σαφέστερα ἡμῖν τῶν ἐνεργειῶν.

415 a, 23. καὶ γεννήσεως. — *ESSEN* (*D. Keller z. Skep.*, p. 20) déclare que : *Das Wort γεννήσεως ist..... unlogisch und daher zu streichen.* Nous n'apercevons pas bien la nécessité de cette correction.

415 a, 26. γεννησάσθαι καὶ τροφή χρῆσθαι. — La nutrition et la génération sont deux fonctions connexes, qui dépendent toutes deux de la faculté d'utiliser l'aliment (τροφῆς χρῆσις). *V. Gen. an.*, II, 4, 740 b, 34 : ἡ γὰρ αὐτὴ ἐστὶν ὕλη ἢ ἀξάνεται καὶ ἐξ ἧς συνίσταται τὸ πρῶτον, ὥστε καὶ ἡ ποιοῦσα δύναμις ταῦτ' οὗ ἐξ ἀρχῆς. μετὰ αὐτὴ ἐστὶν, εἰ οὖν αὐτὴ ἐστὶν ἡ θρεπτικὴ ψυχὴ, αὐτὴ ἐστὶ καὶ ἡ γεννώσα καὶ τοῦτ' ἐστὶν ἡ φύσις ἢ ἐκάστου, ἐνυπάρχουσα καὶ ἐν φυτοῖς καὶ ἐν ζῴοις πᾶσιν. *Ibid.*, 1, 735 a, 17 : ὁμοίως τοῦτο πᾶσιν ὑπάρχει τὸ θρεπτικόν. τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ γεννητικὸν ἐτέρου οἷον αὐτό. La production de la semence est étroitement liée à la nutrition. *Ibid.*, 3, 736 b, 26 : τὸ γὰρ σπέρμα περίττωμα μεταβαλλούσης τῆς τροφῆς ἐστίν.

415 a, 27. τέλεια καὶ μὴ πηρώματα. — *Meta.*, Δ, 16, 1021 b, 21 : ἕκαστον γὰρ τότε τέλειον καὶ οὐσία πᾶσα τότε τέλεια, ὅταν κατὰ τὸ εἶδος τῆς οἰκείας ἀρετῆς μὴ ἔν ἑλλείπει μέρειον τοῦ κατὰ φύσιν μεγέθους. Les πηρώματα sont les animaux inachevés ou incomplets, soit qu'ils n'aient pas encore atteint leur développement naturel (οἷον τὰ νεογνά, *PHILOP.*, 267, 25. De même *SOPHON.*, 56, 36), soit que certains de leurs organes aient subi une mutilation artificielle ou non (*Gen. an.*, IV, 1, 766 a, 26; I, 20, 728 b, 40;

Hist. an., II, 1, 500 a, 12), soit, encore, que quelque maladie les ait atrophiés (*Gen. an.*, III, 1, 749 a, 18), ou, enfin, que leur anomalie soit, en quelque sorte, normale et que des espèces entières, ou tout une catégorie d'individus dans une espèce, soient privés de certains organes et de certaines fonctions (*Hist. an.*, I, 9, 491 b, 26 : τὰ μὲν οὖν ἄλλα γένη πάντα τῶν ζῴων πλὴν τῶν ἀσπρακοδέρμων καὶ εἴ τι ἄλλο ἀτελές, ἔχει ὀφθαλμούς. *Ibid.*, b, 34; *Gen. an.*, II, 3, 737 a, 28). — *Ibid.*, II, 7, 746 b, 31 : πολλοῖς δὲ καὶ πολλαῖς καὶ διὰ πηρώματα τοῦτο συμβαίνει τὸ πάθος (sc. ἡ ἀγονία). *Ibid.*, 8, 747 a, 24; *V. ad III*, 12, 434 a, 32.

415 a, 27. γένεσιν αὐτομάτην. — *Ind. Ar.*, 124 b, 3 : συμβέβηκε καὶ ἐπὶ τῶν ζῴων καὶ ἐπὶ τῶν φυτῶν αὐτόματά τινα γίνεσθαι τὰ αὐτομάτως γιγνώμενα ἐκ τίνων (ἐκ γῆς σηπομένης, δρόσου *al*), ἐν τίσι (ἐν βορβορῶν, κόπρω, περιττώμασι ξύλοις *al*) γίγνεται *Zie 1. 539 a 18—25, b 7. 19. 551 a 2—9.* Les êtres ainsi produits peuvent quelquefois donner naissance à d'autres animaux, mais ceux-ci ne leur ressemblent pas. *Gen. an.*, III, 11, 761 b, 25; *Hist. an.*, V, 4, 539 b, 7 : ὅσα δ' ἀπὸ αὐτομάτου γίνονται ἐν ζῴοις ἢ γῆ ἢ φυτοῖς ἢ τοῖς τούτων μορίοις, ἔχουσι δὲ τὸ ἄρρεν καὶ τὸ θῆλυ, ἐκ τούτων συνδυαζομένων γίνονται μὲν τι, οὐ ταῦτ' οὐδὲν ἄλλ' ἀτελές, οἷον ἐκ τε τῶν φθειρῶν ὀχουομένων αἱ καλούμεναι κονίδες καὶ ἐκ τῶν μυιῶν σκώληκες καὶ ἐκ τῶν ψυχῶν σκώληκες φροσιδεῖς, ἐξ ὧν οὔτε τὰ γεννησάντα γίνονται οὔτε ἄλλο οὔθ' ἐν ζῴων.

415 a, 29. ἵνα τοῦ ἀεὶ..... ἢ δύνανται. — *V. Gen. et corr.*, II, 11; *Gen. an.*, II, 1, 731 b, 24 : ἐπεὶ γὰρ ἐστὶ τὰ μὲν αἰδία καὶ θεῖα τῶν ὄντων, τὰ δ' ἐνδεχόμενα καὶ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, τὸ δὲ καλὸν καὶ τὸ θεῖον αἴτιον ἀεὶ κατὰ τὴν αὐτοῦ φύσιν τοῦ βελτίονος ἐν τοῖς ἐνδεχομένοις,.... (31) διὰ ταύτας τὰς αἰτίας γένεσις ζῴων ἐστίν. ἐπεὶ γὰρ ἀδύνατος ἡ φύσις τοῦ τοιοῦτου γένους αἰδίας εἶναι, καθ' ὃν ἐνδέχεται τρόπον, κατὰ τοῦτόν ἐστιν αἰδίων τὸ γινόμενον,.... ἀριθμῶ μὲν οὖν ἀδύνατον,..... εἴδει δ' ἐνδέχεται. διὸ γένος ἀεὶ ἀνθρώπων καὶ ζῴων ἐστὶ καὶ φυτῶν.

415 b, 2. ὅσα πράττει κατὰ φύσιν. — Allusion à l'activité artistique dont la fin est la réalisation d'une chose contingente aussi bien dans son individualité que dans sa forme. *Eth. Nic.*, VI, 4, *præs.* 1140 a, 10 : ἐστὶ δὲ τέχνη πᾶσα περὶ γένεσιν, καὶ τὸ τεχνάζειν, καὶ θεωρεῖν ὅπως ἂν γένηται τι τῶν ἐνδεχομένων καὶ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καὶ ὧν ἡ ἀρχὴ ἐν τῷ ποιοῦντι ἀλλὰ μὴ ἐν τῷ ποιουμένῳ οὔτε

γὰρ τῶν ἐξ ἀνάγκης ὄντων ἢ γινομένων ἢ τέχνη ἐστίν, οὔτε τῶν κατὰ φύσιν. *Gen. et corr.*, I, I., 337 b, 15; THEM., 91, 28: μηδὲ τὴν γένεσιν αὐτομάτην ἔχει, ἢ καὶ ἐκ τέχνης πεπορισμένην. Cf. PLAT., *Banq.*, 207 D: ἡ θνητὴ φύσις ζητεῖ κατὰ τὸ δυνατόν ἀεὶ τ' εἶναι καὶ ἀθάνατος. δύναται δὲ ταύτη μόνον, τῇ γενέσει, ὅτι ἀεὶ καταλείπει ἕτερον νέον ἀντὶ τοῦ παλαιοῦ. — L'expression πρᾶτται est, sans doute, employée à dessein. Ce n'est pas une fin extérieure à lui que poursuit l'être qui se développe et se reproduit; il ne fait qu'actualiser les puissances qu'il renferme. V. *Eth. Nic.*, VI, 4 et 5; *Meta.*, 6, 8, 1050 a, 30; *Eth. Nic.*, I, 1, 1094 a, 3—6 et *seep.*; ad III, 10, 433 a, 14—21; a, 29—30.

415 b, 2. τὸ δ' οὐ..... τὸ δὲ φ̄. — Le sens de cette phrase, prise en elle-même, n'est pas douteux. ARISTOTE l'indique dans un passage analogue, *Phys.*, II, 2, 194 a, 34: καὶ χρώμεθα ὡς ἡμῶν ἕνεκα πάντων ὑπαρχόντων. ἐσμὲν γὰρ πῶς καὶ ἡμεῖς τέλος· διχῶς γὰρ τὸ οὐ ἕνεκα. *Meta.*, A, 7, 1072 b, 2: ἔστι γὰρ τι τὸ οὐ ἕνεκα. (V., en outre, BERNAYS, *D. Dial. d. Arist.*, p. 168 sqq. et BONITZ, *ad Meta.*, A, I, I.). La fin, τὸ οὐ, c'est le but, par exemple le bonheur ou la santé; ce pour quoi elle est une fin, τὸ φ̄, c'est l'être auquel cette fin est bonne, utile ou agréable, par exemple l'homme ou le malade. L'une et l'autre sont, en des sens différents, τὸ οὐ ἕνεκα. THEM., 92, 5: ὡσπερ γὰρ καὶ ἐν τοῖς ἠθικοῖς (*Eth. Nic.*, I, 1. Cf. *Eth. Eud.*, VII, 15, 1249 b, 15) ἐλέγετο, διττὸν τὸ τέλος, ὡς μὲν τὸ ὁ εὐδαιμονία, ὡς δὲ τὸ φ̄ αὐτὸς ἕκαστος αὐτῷ. καὶ γὰρ τὴν εὐδαιμονίαν δι' αὐτὸν αἰρεῖται, καὶ ὡστε ἑαυτῷ ταύτην περιποιήσασθαι, ὡσπερ καὶ ἐπὶ ἰατρικῆς ὁ μὲν ἡ ὑγίεια, φ̄ δὲ τῷ κάμνοντι. ALEXANDRE, dans son commentaire de la *Métaphysique* (*ad I. I.*, 669, 31 Bon., 695, 29 Hayd.), donne la même interprétation: τὰ γὰρ γινόμενα καὶ πρᾶττόμενα ἕνεκα τῆς εὐδαιμονίας τινὶ πρᾶττεται, οἷον τῷ Σωκράτει. Dans son *De anima* (*lib. alt.*, 152, 17), il écrit plus clairement encore: ἐπεὶ γὰρ διττὸν τὸ τέλος, ὡς φησὶν Ἀριστοτέλης, τὸ μὲν ὁ, τὸ δὲ φ̄, τὸ μὲν ὁ ὡς ἡ εὐδαιμονία..... τὸ δὲ φ̄ ἡμῖν..... καὶ ὡς μὲν πρὸς τὰ πράγματα ἡ εὐδαιμονία τέλος καὶ σκοπός, ὡς δὲ πρὸς ἡμᾶς ἡμεῖς εὐδαιμονοῦντες. SIMPLICIUS explique aussi de la même façon dans son commentaire de la *Physique* (*ad I. I.*, 303, 30) et, dans celui du *De anima* (110, 32), reprend cette explication sous une forme plus platonicienne. Enfin, les interprétations de PHILOPON (269, 30) et de SOPHONIAS (58, 1) sont d'accord avec les précédentes. — Si le sens de la phrase n'est guère en question, il n'en est pas de même de la façon dont elle se rattache à l'en-

semble du passage. PHILOPON (269, 27) n'y voit qu'une remarque incidente, sur les diverses sortes de fins: ἐπειδὴ ὅλως ἐμνήσθη τελικοῦ αἰτίου, διὰ τοῦτο φησὶν ὅτι τὸ οὐ ἕνεκα, τουτέστι τὸ τέλος διττὸν ἐστὶ. De même SOPHON., 57, 37. PACIUS, suivi par WALLACE (p. 234), y trouve une réponse à une objection possible: On pourrait dire que la génération n'a pas lieu τῷ θεῷ ἕνεκα, mais pour la conservation de l'espèce. ARISTOTE répond qu'il y a deux sortes de fins: *alter qui finis appetitus ut ædificationis finis est domus, alter vero cui ille finis paratur sicut ædificationis finis est ille qui domum est inhabitaturus*. Mais on n'aperçoit guère comment cette remarque pourrait servir à résoudre l'objection, ni même quelle serait la portée de celle-ci. Car ARISTOTE ne sépare pas τῷ ἀεὶ de τῷ θεῷ; la génération permet aux animaux d'atteindre l'un et l'autre, dans la mesure où ils sont capables de le faire. — Il faut, pensons-nous, voir dans l'ensemble du passage, depuis πάντα γὰρ (b, 1) jusqu'à εἴδει δ' ἐν (b, 7), un argument destiné à confirmer et à expliquer la proposition précédente: ἵνα τοῦ ἀεὶ καὶ τοῦ θεῷ μετέχωσιν ἢ δύνανται. En effet (γὰρ), dit ARISTOTE, la fin suprême de tous les êtres naturels est l'éternel et le divin. Mais, par cela même qu'ils agissent ou que la nature agit en eux en vue d'une fin, cette fin est distincte d'eux-mêmes; la fin et l'être pour qui elle est une fin ne sont pas identiques. Il n'y a qu'en Dieu que les deux choses coïncident éternellement. Dans la réalisation de la fin, la nature doit donc tenir compte, non seulement du but considéré en lui-même, mais encore du sujet en qui il doit se réaliser (τὸ οὐ ἕνεκα διττὸν), et la façon dont il peut être atteint dépend de la condition de ce sujet: ἐπεὶ οὖν (*sub.* τὸ φ̄ = τὰ ζῷα) κοινωνεῖν ἀδυνατεῖ τοῦ ἀεὶ (i. e. τοῦ οὐ).... κτλ. Il faut donc, croyons-nous, ne mettre qu'un point en haut après κατὰ φύσιν (b, 2) et après τὸ δὲ φ̄ (b, 3). — Les mots τὸ δ' οὐ ἕνεκα..... τὸ δὲ φ̄ expriment une partie importante de l'argument, et ne sont pas *importune intrusa* comme le croit TRENDELENBURG (p. 289), qui propose de les rejeter. Ils ne forment pas, non plus, double emploi avec la phrase analogue qui figure un peu plus loin (b, 20). V. *ad loc.*

415 b, 3. τῇ συνεχείᾳ. — TORSTRIK (p. 138) pense soit que ce passage est altéré, soit que l'emploi de συνεχείᾳ ne peut être que l'effet d'une négligence: ἡ συνέχεια non est perennitas et ut ita dicam perpetuitas unius numero individui: eam potius diceres ἀδιότητα vel ἀθανασίαν: imo ἡ συνέχεια est id

ipsum quod animalibus concessum est, series non interrupta generis. Cf. *Phys. E* 3. 227 a 10—17. de *Gen. et Corr. B* 10. Mais, dans le passage de la *Physique*, il n'est question que du continu en général et, dans celui du *De generatione et corruptione*, ARISTOTE dit seulement que la production et la destruction (v. 336 a, 24; b, 25) doivent être continues. D'ailleurs, il n'est pas question ici de l'espèce, mais de l'individu (cf. a, 28 : ποιῆσαι ἕτερον οἶον αὐτό. b, 6 : διαμένει οὐκ αὐτὸ ἀλλ' οἶον αὐτό), et, s'il est vrai que l'espèce peut participer τοῦ αἰεὶ τῆ συνεχείας, il est bien vrai aussi que l'individu ne le peut pas. Les mots κοινωνεῖν τοῦ αἰεὶ τῆ συνεχείας équivalent donc, à peu près, à κοινωνεῖν ἀιδιότητος ou ἀθανασίας. Même employé seul, συνεχής (ou συνεχῶς) a quelquefois ce sens chez ARISTOTE (cf. *Phys.*, VIII, 7, 260 b, 20 et *SIMPL.*, ad loc., 1269, 17 : ἀναγκασίον αἰεὶ κίνησιν εἶναι : τοῦτο γὰρ σημαίνει τὸ εἶναι συνεχῶς.). Il faut remarquer, toutefois, que THEMISTIUS (92, 15) paraît avoir lu δύναται au lieu de ἀδυνατεῖ : δύναται δὲ τῆ συνεχείας μόνη διὰ τὸ μηδὲν ἐνδέχασθαι τῶν φθαρτῶν..... κτλ.

415 b, 6. τὸ μὲν μᾶλλον τὸ δ' ἥττον. — SIMPLICIUS ne commente pas ces mots, et SOPHONIAS (58, 23) se borne à les reproduire. THEMISTIUS (92, 19) les explique ainsi : μᾶλλον μὲν ὄσων ἡ γένεσις ἐξ ἀλλήλων οὐδέπωποτε διαλείπει, ἥττον δὲ ὡς ἐπὶ τινῶν ζώων, ἃ ταῖς ὥραις δοκεῖ ποτὲ μὲν φθείρεσθαι ὀλόκληρα, ποτὲ δὲ γίνεσθαι. PHILOPON (270, 32) indique deux interprétations dont l'une est voisine de la précédente : τὸ δὲ τὸ μὲν μᾶλλον τὸ δὲ ἥττον ἦτοι διὰ τὸ τὰ μὲν πολυχρονιώτερα εἶναι, τὰ δὲ ὀλιγοχρονιώτερα, ἢ διὰ τὰ διαλείποντα καὶ μὴ συνεχῶς ὄντα..... κτλ.

415 b, 7. οἶον αὐτό. — Cf. a, 28 : τὸ ποιῆσαι ἕτερον οἶον αὐτό.

εἶδει δ' ἐν. — Après ces mots, un certain nombre de manuscrits ont la phrase suivante : διόπερ τὸ σπέρμα τῶν ζώων καὶ τῶν φυτῶν ὄργανόν ἐστι τῆς ψυχῆς. Mais aucun des commentateurs, à l'exception de SOPHONIAS (58, 10), ne paraît en avoir eu connaissance. Ils sont, d'ailleurs, suspects en eux-mêmes. Car ils présentent d'une façon trop matérielle et trop littérale la comparaison de l'organe avec un instrument. V. ad II, 1, 412 b, 5—6.

415 b, 8. ἐστὶ δὲ..... 23. ἡ δύναμις αὐτή. — Bien que ce morceau s'applique à tous les modes de l'âme, c'est princi-

palement l'âme nutritive qu'ARISTOTE a en vue. Cf. b, 19 : καὶ τὰ τῶν φυτῶν. b, 22 : οὐ πᾶσι δ' ὑπάρχει τοῖς ζῶσιν ἡ δύναμις αὐτή. V. TREND., p. 290; ad I, 1, 402 a, 6.

415 b, 8. αἰτία καὶ ἀρχή. — Quoique ces deux termes ne soient pas exactement synonymes (v. *Meta.*, Γ, 2, 1003 b, 24; Δ, 1 et 2; *Gen. et corr.*, I, 7, 324 a, 27), ils sont employés ici comme équivalents. V. *Ind. Ar.*, 112 b, 4; 6; ad l. l.

415 b, 9. τοὺς διωρισμένους τρόπους. — V. *Meta.*, A, 3, 983 a, 26 sqq.; Δ, 2, 1013 a, 24 : αἴτιον λέγεται ἓνα μὲν τρόπον ἐξ οὗ γίγνεται τι ἐνυπάρχοντος, οἶον ὁ χαλκὸς τοῦ ἀνδριάντος..... ἄλλον δὲ τὸ εἶδος..... ἔτι ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς μεταβολῆς ἡ πρώτη ἢ τῆς ἡρεμίας..... ἔτι ὡς τὸ τέλος.

415 b, 11. ἡ οὐσία = la forme ou l'essence. *SIMPL.*, 111, 4 : ὡς οὐσία..... τουτέστιν ὡς εἶδος. De même *THEM.*, 93, 3; *SOPHON.*, 58, 29.

415 b, 14. τούτου. — La leçon traditionnelle est τούτων. Mais le raisonnement est manifestement celui-ci : ἡ οὐσία τὸ αἴτιον τοῦ εἶναι — τὸ ζῆν τὸ εἶναι ἐστὶ τοῖς ζῶσι — ἡ ψυχὴ αἰτία τοῦ ζῆν — ἡ ψυχὴ αἰτία τοῦ εἶναι — ἡ ψυχὴ οὐσία. Par suite, le pluriel τούτων ne peut se rapporter grammaticalement à aucun des mots qui précèdent. Il faudrait donc rattacher τούτων à un pluriel équivalent à τοῦ ζῆν (par exemple τῶν ζωτικῶν ἐνεργειῶν ou δυνάμεων) et sous-entendu. Mais il vaut mieux lire τούτου sc. τοῦ ζῆν. Cette conjecture est confirmée par le texte de la copie primitive de E : αἴτιον δὲ καὶ ἀρχὴ ἡ ψυχὴ τούτου ἐστίν, — par le commentaire de SIMPLICIUS (111, 13) : τοῦ δὲ ζῆν αἴτιον ἡ ψυχὴ, — celui de PHILOPON (271, 37) : ἡ ψυχὴ τοῦ ζῆν τοῖς ζῶσιν αἰτία, — la paraphrase de SOPHONIAS (58, 31) : τούτου δὲ αἰτία καὶ ἀρχὴ ψυχῆ, — enfin, par la traduction d'ARGYROPOULE : *at vivere viventium est esse; cujus sane causa est,..... anima.*

ἐτι..... 15. ἐντελέχεια. — L'acte d'une chose est sa forme ou sa notion, c'est par elle que ce qui est en puissance se définit (v. ad II, 4, 415 a, 18—19). Or l'âme est l'ἐντελέχεια du corps organisé. Donc..... cf. *SIMPL.*, 111, 15 : ἡ γὰρ τοῦ δυνάμει ὄντος ὀτιοῦν ἐντελέχεια εἰδητικόν ἐστὶν αἴτιον..... τοῦ δὲ δυνάμει ζῶντος ἐντελέχεια ἡ ψυχὴ ὥστε..... Par conséquent, λόγος

est ici synonyme de εἶδος. PHILOP., 273, 35 : λόγος δὲ φησιν ἀντὶ τοῦ ἢ οὐσία καὶ τὸ εἶδος. SOPHON., 58, 32 : εἶδος καὶ λόγος.

415 b, 16. ὁ νοῦς. — PHILOP., 274, 4 : νοῦν λέγει τὸν πρακτικόν. De même SOPHON., 58, 35.

415 b, 17. ἡ ψυχὴ καὶ κατὰ φύσιν. — TORSTRIK, p. 138 : *Legitur τοιοῦτον δ' ἐν τοῖς ζῴοις ἡ ψυχὴ καὶ κατὰ φύσιν : nullo idoneo sensu. Ar. dicit naturae in iis animalibus quae κατὰ φύσιν gignuntur finem esse animam : in quibusdam enim natura non assequitur, quae vel mortua nascuntur vel πεπηρωμένα : sed id non est κατὰ φύσιν. Quaeri potest an legendum sit ἡ ψυχὴ τοῖς κατὰ φύσιν, id quod a primâ descriptione proxime abest. Necessarium sane non est, modo deleatur vocula καὶ.* TRENDLENBURG (p. 290) pense aussi qu'il y a lieu de supprimer καὶ. Mais le texte traditionnel est celui de tous les manuscrits, à l'exception de U. SIMPLICIUS (111, 25) et SOPHONIAS (58, 38) le reproduisent exactement. Ce texte, d'ailleurs, n'est pas aussi dénué de sens que le pense TORSTRIK. L'argument d'ARISTOTE est, en effet, le suivant : La nature, comme l'intellect, agit toujours en vue de quelque chose (ἐνεκά του), et cette chose est sa fin. Or la fin (τέλος) de la nature, dans les êtres vivants, c'est leur âme. Ce qui le prouve c'est que l'organisme des plantes et des animaux sert d'instrument à celle-ci. L'âme est donc le οὐ ἔνεκα du corps vivant (cf. *Phys.*, II, 2, 194 a, 28 : ἡ δὲ φύσις τέλος καὶ οὐ ἔνεκα ὡν γὰρ συνεχοῦς τῆς κινήσεως οὐσης ἔστι τι τέλος τῆς κινήσεως, τοῦτο ἔσχατον καὶ τὸ οὐ ἔνεκα). Il est naturel, par conséquent, qu'ARISTOTE insiste sur la partie la plus importante de l'argument, à savoir que l'âme est la fin de la nature dans l'économie de l'animal; que c'est en vertu même de leur nature, et non pas simplement par accident (κατὰ φύσιν opp. κατὰ συμβεβηκός, v. *De an.*, I, 3, 406 a, 14; *Eth. Eud.*, III, 4, 1232 a, 7), que cette finalité se manifeste. C'est ce que semble confirmer le πάντα γὰρ qui suit.

415 b, 18. τὰ φυσικὰ σώματα, i. e. : τὰ φυσικὰ καὶ ἔμψυχα σώματα (PHILOP., 274, 11; SOPHON., 58, 38).

415 b, 20. διττῶς δὲ..... 21. τὸ φ̄. — Les commentateurs ne sont guère d'accord sur le sens de cette phrase. D'après SIMPLICIUS (112, 1 : ἡ δὲ ψυχὴ ὡς τὸ οὐ) et PHILOPON (274, 16 : τὴν μὲν ψυχὴν τέλος ὡς οὐ, τὸ δὲ ζῶων ὡς φ̄), elle signifierait que

l'âme n'est cause finale que comme τὸ οὐ. SOPHONIAS (59, 2) admet l'opinion inverse, sans donner de raisons : διττῶς δὲ τὸ οὐ ἔνεκα, ὡς ἐλέγομεν, τό τε οὐ καὶ τὸ φ̄ τὸ δεύτερον δὲ τῆ ψυχῆ προσηρμόττομεν. D'après TORSTRIK (p. 139), ARISTOTE a voulu dire que l'âme est cause finale dans les deux sens : *hic dicit utroque sensu animam esse τὸ τέλος καὶ οὐ ἔνεκα.* Mais on ne voit guère la possibilité d'admettre cette interprétation, s'il est vrai que τὸ φ̄ désigne le sujet pour qui la fin est profitable (v. ad II, 4, 415 b, 2) c'est-à-dire, ici, l'être animé considéré dans son ensemble. Nous croyons plutôt que ce passage a pour but d'écartier une objection possible. On pourrait soutenir, en effet, que ce n'est pas en vue de l'âme que l'organisme de l'animal est constitué, mais en vue de l'animal lui-même, c'est-à-dire de l'ensemble formé par cet organisme et par l'âme. La réponse serait que l'animal est, sans doute, la fin ὡς τὸ φ̄ c'est-à-dire comme le sujet pour lequel il est bon de réaliser la forme ou la fin, tandis que l'âme est la fin elle-même, ὡς τὸ οὐ.

415 b, 21. ἀλλὰ μὴν..... 28. ζωῆς. — Il faut remarquer l'ordre suivi dans l'énumération des diverses sortes de mouvements dont l'âme est la cause. D'abord la locomotion, qui n'appartient qu'à quelques animaux, puis l'altération, supposée par la sensation dont tous les animaux sont doués, enfin l'accroissement, fonction commune à tous les êtres vivants.

415 b, 28. προστιθεῖς. — ZELLER pense qu'il faut supprimer ce mot et KARSTEN (*Emped.*, p. 454, v. TORST., p. 139) propose de lire προσθέσει. Mais TORSTRIK (l. l.) nous paraît avoir raison de penser que προστιθεῖς doit être maintenu : *Aristoteles dicit Empedoclem incrementa plantarum recte repetiisse ex nutritione, sed hoc non bene ab eo additum, graves nutrimenti particulas deorsum, leves sursum ferri.* — Cf. THEOPH., *Caus. plant.*, I, 12 : ἐν γὰρ τι τὸ γεννῶν καὶ οὐχ ὡσπερ Ἐμπεδοκλῆς διαιρεῖ καὶ μερίζει, τὴν μὲν γῆν εἰς τὰς ρίζας, τὸν δ' αἰθέρα εἰς τοὺς βλαστούς, ὡς ἐκότερον ἐκατέρου χωριζόμενον, ἀλλ' ἐκ μιᾶς ὕλης καὶ ὑφ' ἐνός αἰτίου γεννῶντος. AET., *Plac.*, V, 26, 438, 21 Diels : Ἐμπεδοκλῆς..... τὰ δένδρα..... αὔξεσθαι... ὑπὸ τοῦ ἐν τῇ γῆ θερμοῦ διαιρόμενα, ὥστε γῆς εἶναι μέρη..... τοὺς δὲ καρποὺς περιττώματα εἶναι τοῦ ἐν τοῖς φυτοῖς ὕδατος καὶ πυρός.

416 a, 1. κατὰ φύσιν. — EMPÉDOCLE semble avoir, en effet,

parlé d'un mouvement naturel de la terre vers le bas et d'un mouvement naturel du feu vers le haut (*Gen. et corr.*, II, 6, 334 a, 1 : ἡνέχθη δ' ἄνω ὁ αἰθήρ οὐχ ὑπὸ τοῦ νεύκου, ἀλλ' ὅτι μὲν φησιν — sc. Ἐμπεδοκλῆς — ὡσπερ ἀπὸ τύχης,.... ὅτι δὲ φησι πεφυκέναι τὸ πῦρ ἄνω φέρεσθαι. Cf. *Phys.*, VIII, 1, 252 a, 5). Mais il ne faut pas prendre ces expressions à la rigueur, dans le sens dynamiste qu'elles ont chez ARISTOTE. AETIUS (*Plac.*, II, 7, 336, 20 Diels) dit qu'EMPÉDOCLE n'attribuait pas de lieu naturel à chacun des éléments (v. ZELLER, tr. fr., t. II, p. 210, n. 5, I^o, 763, 3 t. a.), et ARISTOTE (*De caelo*, IV, 2, 309 a, 19) déclare qu'il ne s'explique pas plus qu'ANAXAGORE sur la pesanteur des corps. Si EMPÉDOCLE, dit ZELLER (*ibid.*, p. 216, 769 t. a.), est obligé de laisser aux éléments le mouvement dans l'espace, « afin de ne pas rendre tout changement des choses impossible, il ne peut cependant placer en elles-mêmes la tendance à se mouvoir et à former des combinaisons qui ne modifient en rien leur essence propre. Il n'a certainement pas enseigné, comme on le prétend, que les éléments étaient doués d'une âme ». Une telle doctrine, remarque le même auteur, aurait changé tout le caractère du système d'EMPÉDOCLE et supprimé la nécessité de ses deux causes efficientes. V. *ad I*, 2, 404 b, 11 et 12.

416 a, 3. οὐ γὰρ τὸ αὐτὸ πᾶσι τὸ ἄνω καὶ κάτω καὶ τῷ παντί. — TREND., p. 291 : si ὄργανα plantae cum animantibus comparas, rem inverti, ut, quod plantis radices sint, ora sint animantibus. Diversum itaque esse in utrisque deorsum et sursum... In quo id quidem veri non dissimile est, Aristotelem τὸ ἄνω et τὸ κάτω ab Empedoclis sententia deflexisse; Aristotelem ad plantae rationes et officia, Empedoclem ad id quod terram petit vel fugit, retulisse. Mais il faut remarquer que l'objection d'ARISTOTE ne consiste pas à reprocher à EMPÉDOCLE d'avoir appelé le bas ce qui est, en réalité, le haut des plantes. Ce qu'il critique c'est l'impossibilité où EMPÉDOCLE se trouve, en vertu du caractère mécaniste de sa doctrine, d'assigner aux êtres vivants un haut et un bas autres que ceux de l'univers (v. *ad I*, 4, 408 a, 18—23). En réduisant tous les phénomènes vitaux aux mouvements des éléments (THEM., 93, 12 : Ἐμπεδοκλῆς δὲ οὐκ ὀρθῶς ποιεῖ τὴν αἰτίαν τῆς αὐξήσεως ἀνάπτων ταῖς ῥοπαῖς τῶν στοιχείων, οὐ τῆ ψυχῆ), en supprimant toute activité propre de l'animal, toute fonction, il s'interdit d'attribuer à leurs organes d'autres différences que celles qui résultent de leur position

dans l'espace. Or, le haut et le bas se définissent, dans l'animal, non par leur situation mais par leur fonction. *An. incess.*, 4, 705 a, 29 : οὐ μόνον γὰρ ἐν τοῖς ζῴοις ἐστὶ τὸ ἄνω καὶ κάτω, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς φυτοῖς. διείληπται δ' ἔργῳ, καὶ οὐ θέσει μόνον τῆ πρὸς τε τὴν γῆν καὶ τὸν οὐρανόν. ὅθεν μὲν γὰρ ἡ τῆς τροφῆς διάδοσις καὶ ἡ αὐξήσις ἐκάστοις, ἄνω τοῦτ' ἐστίν· πρὸς ὃ δ' ἔσχατον αὐτῆ περαίνει, τοῦτο κάτω. τὸ μὲν γὰρ ἀρχή τις, τὸ δὲ πέρας· ἀρχὴ δὲ τὸ ἄνω· καίτοι δόξειεν ἂν τοῖς φυτοῖς οἰκεῖον εἶναι τὸ κάτω μᾶλλον· οὐχ ὁμοίως γὰρ ἔχει τῆ θέσει τὸ ἄνω καὶ κάτω τούτοις καὶ τοῖς ζῴοις. ἔχει δὲ πρὸς μὲν τὸ ὅλον οὐχ ὁμοίως, κατὰ δὲ τὸ ἔργον ὁμοίως. *Juv. et sen.*, 1, 468 a, 1 : καθ' ὃ μὲν γὰρ εἰσέρχεται μόνον ἡ τροφή, ἄνω καλοῦμεν, πρὸς αὐτὸ βλέποντας ἀλλ' οὐ πρὸς τὸ περιέχον ὅλον, κάτω δὲ καθ' ὃ τὸ περιττώμα ἀφίησι τὸ πρῶτον. ἔχει δ' ἐναντίως τοῖς φυτοῖς τοῦτο καὶ τοῖς ζῴοις. *Hist. an.*, II, 1, 500 b, 28 : λέγομεν δὲ ἄνω τὸ ἀπὸ κεφαλῆς μέχρι τοῦ μορίου ἢ ἡ τοῦ περιττώματός ἐστιν ἔξοδος, κάτω δὲ τὸ ἀπὸ τούτου λοιπόν. — Les mots καὶ τῷ παντί, que SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, IX, 351; *Jen. Lit.*, 1877, p. 708) rejette, nous semblent donc, au contraire, exprimer une partie essentielle de l'argument. — Sur ce qu'ARISTOTE dit ici des plantes, v. *ad II*, 1, 412 b, 2.

416 a, 6. τί τὸ συνέχον..... **7.** γῆν; — Les Stoïciens en attribuant, plus tard, ce rôle à la matière psychique semblent avoir méconnu, volontairement ou non, la portée de l'argument d'ARISTOTE. ACH. TAT., *Isag. in Ar. Phæn.*, 13 : Ποσειδώνιος δὲ ἀγνοεῖν τοὺς Ἐπικουρεῖους ἔφη, ὡς οὔτε σώματα τὰς ψυχὰς συνέχει, ἀλλ' αἱ ψυχὰι τὰ σώματα. ὡσπερ καὶ ἡ κόλλα καὶ ἑαυτὴν καὶ τὰ ἐκτὸς κρατεῖ. SEXT., *ad. Math.*, IX, 72.

416 a, 9. δοκεῖ δὲ τισιν. — Il s'agit, sans doute, d'HÉRACLITE SIMPL., *Phys.*, 23, 33 : Ἰππασος δὲ ὁ Μεταποντῖνος καὶ Ἡράκλειτος ὁ Ἐφεσῖος,..... πῦρ ἐποίησαν τὴν ἀρχὴν..... καὶ δῆλον ὅτι καὶ οὔτοι τὸ ζωογόνον καὶ δημιουργικὸν καὶ πεπτικὸν καὶ διὰ πάντων χωροῦν καὶ πάντων ἀλλοιωτικὸν τῆς θερμότητος θεασάμενοι ταύτην ἔσχον τὴν δόξαν. Cf. BON., *Ind. Ar.*, 822 b, 11.

416 a, 12. καὶ αὐξόμενον. — La conjecture de ESSEN (*D. zweite Buch*, etc., p. 23, n. 23) : καὶ μή (?) αὐξόμενον μόνον n'aurait de raison d'être que si, d'après ARISTOTE, l'αὐξήσις était quelque chose de moins que la nutrition, tandis qu'elle est, au contraire, quelque chose de plus, et que l'accroissement suppose la nutrition. V. *ad II*, 4, 416 a, 22—25 et *Gen. et corr.*, I, 5,

322 a, 24 : διὸ τρέφεται μὲν ἕως ἂν σώζηται καὶ φθίῃ, αὐξάνεται δὲ οὐκ ἄσι.

416 a, 14. συναίτιον. — Ce terme désigne, chez ARISTOTE comme chez PLATON (v. *Pol.* — et non pas *Rép.*, qu'indique par erreur BELGER, in *alt. ed.* TREND., p. 292 —, 281 D; 287 C; D; *Tim.*, 46 D), ce qui, tout en étant nécessaire à la réalisation d'une chose, n'en est pas la cause proprement dite; tout ce qui est condition ou instrument nécessaire à la production de l'effet (*Meta.*, Δ, 5, 1015 a, 20 : ἀναγκαῖον λέγεται, οὐδ' ἄνευ οὐκ ἐνδέχεται ζῆν ὡς συναιτίου, οἷον τὸ ἀναπνεῖν καὶ ἡ τροφή τῷ ζῳῳ ἀναγκαῖον ἄδύνατον γὰρ ἄνευ τούτων εἶναι. *Ibid.*, b, 3; *Eth. Nic.*, III, 7, 1114 b, 22; *Gen. an.*, V, 3, 783 b, 21; *Part. an.*, I, 1, 642 a, 7 : λέγομεν γὰρ τὴν τροφήν ἀναγκαῖον τι..... ὅτι οὐκ οἶόν τ' ἄνευ ταύτης εἶναι.... (13) ὅτι μὲν οὖν δύο τρόποι τῆς αἰτίας..... ἀρχὴ γὰρ ἡ φύσις μᾶλλον τῆς ὕλης.). La matière est συναιτία τῆ μορφῆ τῶν γινομένων (*Phys.*, I, 9, 192 a, 13). ARISTOTE attribue, d'ailleurs, la plus grande importance au feu, ou au chaud, comme condition de la plupart des fonctions psychiques. C'est grâce à lui que s'opère l'assimilation de l'aliment (τὸ θερμὸν τὴν πέψιν ἐργάζεται, v. *ad* II, 4, 416 b, 28; *Part. an.*, IV, 3, 677 b, 32; 5, 681 a, 4; *Gen. an.*, IV, 1, 765 b, 15; V, 6, 786 a, 17). Par suite, le feu est un des facteurs de la croissance (τὸ θερμὸν αὐξητικόν, *Part. an.*, III, 6, 669 b, 3; *Gen. an.*, V, 8, 789 a, 8); il contribue aussi au mouvement de l'animal (*ibid.*, II, 1, 732 a, 20). Il y a, enfin, une relation directe entre le chaud et le principe psychique (*ibid.*, III, 1, 751 b, 6 : ἐν γὰρ τῷ θερμῷ ἡ ψυχικὴ ἀρχή). Il faut remarquer, toutefois, que cette chaleur animale n'est pas, à proprement parler, du feu (v. *ibid.*, II, 3, 737 a, 5; 736 b, 34; *ad* II, 6, 418 b, 12); elle est plutôt analogue au πνεῦμα. V. *ad* I, 4, 408 b, 25; III, 10, 433 b, 19—27 et KAMPE, *Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 15 sqq.

416 a, 16. τῶν δὲ φύσει συνισταμένων. — Ces expressions désignent ordinairement non seulement les êtres organisés, mais tous les êtres naturels, quels qu'ils soient, même les éléments simples. V. *Ind. Ar.* s. vv. συνιστάται, σύστασις et *Phys.*, VIII, 1, 250 b, 14 : οἷον ζῶντι οὐσα (sc. ἡ κίνησις) τοῖς φύσει συνεστῶσι πᾶσιν. Cependant, comme ici le sens du mot est restreint par le contexte, l'équivalent *organisme naturel* paraît à peu près exact.

416 a, 17. λόγος μεγέθους. — *Gen. an.*, II, 6, 745 a, 5 : ἔστι γὰρ τι πᾶσι τοῖς ζῳοῖς πέρασ τοῦ μεγέθους.

416 a, 18. λόγου. — THEM., 94, 17 : ἀλλὰ ψυχῆς καὶ εἶδους μᾶλλον ἢ ὕλης. Cf. *Gen. an.*, II, 1, 734 b, 31 : σκληρὰ μὲν οὖν καὶ μαλακὰ καὶ γλίσχα καὶ κραῦρα, καὶ ὅσα ἄλλα πάθη ὑπάρχει τοῖς ἐμφύχοις μορφοῖς, θερμότης καὶ ψυχρότης ποιήσασιν ἂν, τὸν δὲ λόγον φ' ἦδη τὸ μὲν σὰρξ τὸ δ' ὄστουν, οὐκέτι,..... κτλ.

416 a, 20. καὶ. — Ce mot, omis par la plupart des commentateurs et des éditeurs, mais qui figure dans plusieurs manuscrits, doit, sans doute, être maintenu. ARISTOTE a indiqué plus haut les raisons pour lesquelles il convient de commencer l'étude de l'âme par celle de la faculté nutritive ou génératrice et de l'aliment, matière commune de la nutrition et de la génération (v. *ad* II, 4, 415 a, 26). Il ajoute maintenant que, de ces deux fonctions, c'est la nutrition qui doit encore (καὶ) être examinée en premier lieu. τροφή a donc ici le sens de *nutrition* (SIMPLICIUS — 114, 1 et 2 — donne pour équivalent θρέψις) ou, plus exactement, le sens mixte où il désigne à la fois la nutrition et l'aliment. *Ind. Ar.*, 774 b, 32 : *interdum vel coniuncta est aliturae et alimenti significatio vel dubium utram potius intellegas.*

416 a, 21. δοκεῖ..... 22. τῷ ἐναντίῳ. — L'opinion la plus généralement répandue, qu'ARISTOTE lui-même admet en un certain sens (δοκεῖ, v. *ad* I, 1, 402 a, 4), est que l'action et la passion et, par suite, l'altération, la nutrition etc., ont lieu entre les contraires. Cependant DÉMOCRITE a soutenu la doctrine opposée. *Gen. et corr.*, I, 7, 323 b, 3 : οἱ μὲν γὰρ πλεῖστοι τοῦτο γε ὁμοιοτητικῶς λέγουσιν, ὡς τὸ μὲν ὁμοιον ὑπὸ τοῦ ὁμοίου πᾶν ἀπαθὲς ἐστι.... (10) Δημόκριτος δὲ παρὰ τοὺς ἄλλους ἰδίως ἔλεξε μόνος : φησὶ γὰρ τὸ αὐτὸ καὶ ὁμοιον εἶναι τὸ τε ποιοῦν καὶ τὸ πάσχον : οὐ γὰρ ἐγχωρεῖν τὰ ἕτερα καὶ διαφέροντα πάσχειν ὑπ' ἀλλήλων..... κτλ. EMPÉDOCLE doit aussi, sans doute, être compté parmi ceux qui admettent que la croissance a lieu par le semblable. PLUT., *Quaest. Conv.*, IV, 663; MACR., *Satur.*, VII, 5. EMPED., v. 338 Mull. :

ὡς γλυκὸν μὲν γλυκὸν μάρπτει, πικρὸν δ' ἐπὶ πικρὸν ὄρουσεν,
ὄξυ δ' ἐπ' ὄξυ ἔβη, θερμὸν δ' ἐποχεύετο θερμῷ.

V. *ad* I, 5, 409 b, 27; 32. En ce qui concerne la nutrition et la croissance, les deux opinions sont vraies à des points de vue différents. V. *ad* II, 5, 417 a, 1; *Gen. et corr.*, I, 5, 322 a, 3 : ἔστι μὲν γὰρ ὡς τὸ ὁμοίον ὁμοίῳ αὐξάνεται, ἔστι δ' ὡς ἀνομοίῳ. ἀπορήσσει δ' ἂν τις ποῖόν τι δεῖ εἶναι τὸ ἢ αὐξάνεται. φανερόν δὲ ὅτι δυνάμει ἐκεῖνο, οἷον εἰ σὰρξ, δυνάμει σάκχα. ἐντελεγεῖσθαι ἄρα ἄλλο.

416 a, 22. οὐ πᾶν δὲ παντί..... 25. ἐκ κάμνοντος. — En disant que la nutrition a lieu entre les contraires, ou que c'est un contraire qui sert d'aliment à son contraire, on ne la définit pas d'une façon suffisante. Car tout changement a lieu d'un contraire à l'autre, de sorte que la production ou l'altération sont aussi des passages de contraire à contraire. V. *Phys.*, V, 1, 224 b, 28 : ἡ δὲ μὴ κατὰ συμβεβηκός (sc. μεταβολή) οὐκ ἐν ἅπασιν, ἀλλ' ἐν τοῖς ἐναντίοις καὶ ἐν τοῖς μεταξύ καὶ ἐν ἀντιφάσει..... (225 a, 14) ἡ μὲν ἐκ μὴ λευκοῦ εἰς λευκὸν γένεσις τούτου. On pourrait, il est vrai, caractériser la nutrition et l'altération, par opposition à la production, en remarquant que, dans la production, le sujet disparaît avec son essence propre, pour donner naissance à un autre qui n'a rien de commun avec lui si ce n'est d'être, dans une certaine mesure, son contraire et que, dans l'altération, seules les qualités accidentelles du sujet varient, sans que son essence soit modifiée (*Gen. et corr.*, I, 4, 319 b, 10 : ἀλλοίωσις μὲν ἐστίν, ὅταν ὑπομένοντος τοῦ ὑποκειμένου, αἰσθητοῦ ὄντος, μεταβάλλῃ ἐν τοῖς αὐτοῦ πάθεσιν..... οἷον τὸ σῶμα ὑγιαίνει καὶ πάλιν κάμνει ὑπομένον γε ταῦτό,..... ὅταν δ' ὄλον μεταβάλλῃ μὴ ὑπομένοντος αἰσθητοῦ τινός ὡς ὑποκειμένου τοῦ αὐτοῦ,..... γένεσις ἤδη τὸ τοιοῦτον). Mais, ici, ARISTOTE se propose moins de distinguer exactement l'accroissement de la génération et de l'altération, que d'indiquer les caractères de l'aliment. Aussi ne prend-il même pas le mot γένεσις dans son sens précis, et l'exemple qu'il en donne est-il, à proprement parler, une altération. Ce qui caractérise l'aliment, c'est qu'il est susceptible, dans certaines circonstances, de produire la croissance. Or il faut, pour cela, qu'il soit une quantité. Pour que la chair s'accroisse, il faut, par exemple, que l'aliment soit en puissance de la chair et, en outre, telle quantité. Sans doute, la considération de la quantité n'entre pas en ligne de compte quand on considère la nutrition et l'aliment *in abstracto*. L'aliment c'est simplement, à ce point de vue, ce qui est en puissance le nourri, par exemple la chair. Mais *in concreto*, la nutrition a toujours pour résultat

soit la croissance, soit la diminution, soit la conservation de la quantité primitive du sujet, et, par suite, l'aliment est toujours en puissance une quantité égale, inférieure ou supérieure à celle qu'il remplace. C'est ce que semble indiquer un passage assez obscur du *De generatione et corruptione*, I, 5, 322 a, 20 : ἡ μὲν οὖν δυνάμει τὸ συναμφοτέρον, οἷον ποσὴ σὰρξ, ταύτη μὲν αὖξει · καὶ γὰρ ποσὴν δεῖ γενέσθαι καὶ σάρκα · ἡ δὲ μόνον σὰρξ, τρέφει · ταύτη γὰρ διαφέρει τροφή καὶ αὖξισις τῶ λόγῳ · καὶ ἡ τροφή τῆ αὖξισι τὸ αὐτὸ μὲν, τὸ δ' εἶναι ἄλλο · ἡ μὲν γὰρ ἐστὶ τὸ προσὶόν δυνάμει ποσὴ σὰρξ, ταύτη μὲν αὖξιστικὸν σαρκός, ἡ δὲ μόνον δυνάμει σὰρξ, τροφή · τοῦτο δὲ τὸ εἶδος ἄνευ ὕλης..... κτλ. V. *ad* II, 4, 416 b, 11—13. Dans la production, l'un des contraires se substitue à l'autre ; dans la nutrition, il faut, en outre, que l'un des contraires s'ajoute à l'autre et que celui-ci subsiste. *Gen. et corr.*, I, 5, 322 a, 5—16, *præs.* 14 : ἔστι μὲν γὰρ οὕτω πῦρ ποιῆσαι ἐπὶ τὸ ὑπάρχον ἐπιθέντα ξύλα. ἀλλ' οὕτω μὲν αὖξισις, ὅταν δὲ αὐτὰ τὰ ξύλα ἀφθῆ, γένεσις.

416 a, 25. φαίνεται..... 27. τὸ ὕδωρ. — Même les contraires qui réunissent les conditions que nous venons d'indiquer, et qui peuvent s'accroître l'un l'autre, ne sont pas *reciproquement* l'aliment l'un de l'autre. Nous disons, par exemple, que l'eau nourrit le feu, mais nous ne disons pas que le feu nourrit l'eau, quoique, en fait, dans certaines circonstances, l'eau puisse provenir du feu. La raison en est que nous ne tenons compte que de celui des contraires qui est ontologiquement supérieur à l'autre. Il en est de la nutrition comme de la production. Dans la mort, par exemple, il n'y a pas seulement destruction de l'homme, il y a aussi production d'un cadavre. Seulement nous ne disons pas qu'un cadavre est produit, mais bien que l'homme est détruit ; réciproquement, nous disons qu'il y a production de l'adulte et non destruction de l'enfant (*Gen. et corr.*, I, 3, *præs.* 318 b, 33 : τοῦ μὲν οὖν εἶναι τὴν μὲν ἀπλῆν γένεσιν φθορὰν οὐσάν τινος, τὴν δὲ φθορὰν τὴν ἀπλῆν γένεσιν οὐσάν τινος, εἴρηται τὸ αἴτιον · διὰ γὰρ τὸ τὴν ὕλην διαφέρειν ἢ τῶ οὐσίαν εἶναι ἢ τῶ μῆ, ἢ τῶ τὴν μὲν μᾶλλον τὴν δὲ μῆ, ἢ τῶ τὴν μὲν μᾶλλον αἰσθητὴν εἶναι τὴν ὕλην ἐξ ἧς καὶ εἰς ἧν, τὴν δὲ ἦπτον εἶναι. V. *THEM.*, 95, 2; *SIMPL.*, 114, 16; *PHILOP.*, 281, 30; *SOPHON.*, 61, 21 : ἐν τε ταῖς μεταβολαῖς καὶ ταῖς κράσεσι τὴν ἐπὶ τὸ κρεῖττον γένεσιν μὲν ἀπλῶς, φθορὰν δὲ τινα ὀνομάζομεν · ἐπικρατούντων δὲ τῶν χειρόνων τὸ ἔμπαλιν · διὰ ταῦτα οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον φαίνεται εἶναι ἀλλήλων τροφή, ἀλλὰ τῶ πυρὶ μὲν τὸ ὕδωρ τροφή, τὸ δὲ πῦρ οὐ τρέφει τὸ

ὑδωρ.). Bien que le feu puisse produire de l'eau, puisque tous les éléments sont transmutables les uns dans les autres (*De caelo*, IV, 5, 312 a, 32 et *sæp.*), on ne peut pas dire que le feu serve de nourriture à l'eau, mais seulement que l'eau est l'aliment du feu, car le feu est d'une essence supérieure à celle de l'eau. *Gen. et corr.*, II, 8, 335 a, 16 : εὐλογον ἤδη τὸ μόνον τῶν ἀπλῶν σωμάτων τρέφεσθαι τὸ πῦρ ἀπάντων ἐξ ἀλλήλων γινομένων, ὡσπερ καὶ οἱ πρότεροι λέγουσιν ἰμόνον γὰρ ἐστὶ καὶ μάλιστα τοῦ εἶδους τὸ πῦρ διὰ τὸ πεφυκέναι φέρεσθαι πρὸς τὸν ἕρον. *Meteor.*, IV, 1, 379 a, 15 : γῆ καὶ ὑδωρ καὶ ἀήρ..... ὕλη τῆς πυρὸς ἐστὶ... κτλ. *Ibid.*, II, 2, 355 a, 2 : ἀναγκασίον..... τὸ δ' ὄργανον τῆς πυρὸς τροφὴν εἶναι μόνον.

416 a, 28. τοῖς ἀπλοῖς σώμασι ne désigne pas seulement les éléments, mais, comme l'indique TRENDLENBURG (p. 292), les parties homœomères des corps organisés. V. *ad II*, 1, 412 b, 1 ; *Gen. et corr.*, I, 5, 321 b, 16 : ληπτέον δὲ τὸ αἴτιον διορισμένους πρῶτον ἐν μὲν ὅτι τὰ ἀνομοιομερῆ αὐξάνεται τῆς τὰ ὁμοιομερῆ αὐξάνεσθαι. — Peut-être aussi, faut-il lire τοῖς ἄλλοις σώμασι qu'ont quelques manuscrits et PHILOPON (282, 30).

416 a, 29. οἱ μὲν — ; 31. τοῖς δὲ. — V. *ad II*, 4, 416 a, 21—22.

416 a, 33. καὶ πέττεσθαι. — *Digérer* ne traduit pas exactement πέττειν qui désigne, d'une manière générale, l'action de la chaleur qui rend l'aliment assimilable. Elle a pour espèces la coction proprement dite, la digestion, la maturation, etc. (πέπανσις, ἔψησις, ὄπτησις, v. *Meteor.*, IV, 3, *præs.* 380 a, 11 ; b, 13 ; 381 a, 23).

ἢ δὲ μεταβολή..... 34. ἢ τὸ μεταξύ. — V. *Phys.*, I, 5 ; V, 1, 224 b, 28 ; *ad II*, 4, 416 a, 22—25 ; *Ibid.*, 5, 229 b, 16 : ὡς ἐναντίω γὰρ χρῆται τῆς μεταξὺ ἢ κίνησις, ἐφ' ὅποτερον ἂν μεταβάλλῃ, οἷον ἐκ φαιῶν μὲν εἰς τὸ λευκὸν ὡς ἐκ μέλανος, καὶ ἐκ λευκοῦ εἰς φαιὸν ὡς εἰς μέλαν, ἐκ δὲ μέλανος εἰς φαιὸν ὡς εἰς λευκὸν τὸ φαιόν. Cf. *Gen. et corr.*, I, 7, 324 a, 7.

416 b, 2. ὁ δὲ τέκτων..... 3. ἀργίας. — On pourrait dire que, dans la nutrition, l'animal est lui-même le sujet d'un changement, comme le charpentier quand il rencontre la matière sur laquelle doit s'exercer son activité (THEM., 95, 27 : εἰ δὲ καὶ τοῦτο (*sc.* τὸ ἔμψυχον) μεταβάλλειν φιλονεικοῖ τις, συγχωρητέον μὲν τοῦνομα,

ἕτερον δὲ εἶδος τοῦτο θετέον εἶναι τῆς μεταβολῆς, καθὼς μεταβάλλει εἰς ἐνέργειαν ἐξ ἀργίας). En réalité, l'aliment n'apporte aucune modification au sujet nourri, — pas plus que le bois ne modifie le charpentier, — il ne fait que lui fournir l'occasion d'actualiser les puissances qu'il renferme (SIMPL., 114, 29 : ἐπεὶ δὲ δοκεῖ καὶ τὸ νῦν τρεφόμενον ἐκ τοῦ μὴ τρέφεσθαι μεταβάλλειν εἰς τὸ τρέφεσθαι, οὐχ ὑπὸ τρέφοντος γίνεσθαι λέγει τὴν μεταβολὴν οὐδὲ ὅλως κατὰ πεῖσιν, ἀλλὰ κατ' ἐνέργειαν καὶ ἐνδοθεν, τῆς θρηπτικῆς ζωῆς ἐξ ἀργίας εἰς ἐνέργειαν μεθισταμένης. TREND., p. 293 : *Aristoteles, ne illud pati, quod in nutriendo necesse est, male intellegatur,..... id addit, nutrimentum ab eo mutari, quod nutritur neque contra.*). Il faut remarquer, toutefois, que le sujet doit, lui aussi, éprouver de la part de l'aliment quelque modification qui provoque son activité. Dans toute action, d'ailleurs, n'y a-t-il pas une réaction du patient sur l'agent (*Gen. an.*, IV, 3, 768 b, 16 : τὸ ποιοῦν καὶ πάσχει ὑπὸ τοῦ πάσχοντος)? La difficulté qu'on rencontre ici n'est qu'un cas particulier de la difficulté plus générale que soulèvent les rapports de l'âme et du corps ou de la forme et de la matière, difficulté dont ARISTOTELE n'aurait pu triompher qu'en renonçant à faire de la matière une chose en soi, et en définissant l'action et la passion à la façon de LEIBNIZ. V. *ad I*, 3, 406 b, 25.

416 b, 3. πότερον..... 4. ἔχει διαφοράν. — THEMISTIUS (96, 9) et PHILOPON (284, 9) semblent avoir lu προσκρινόμενον au lieu de προσγινόμενον. Mais ce mot serait, dans ARISTOTELE, un ἄπαξ λεγόμενον; en outre, tous les manuscrits et SOPHONIAS (61, 35) ont προσγινόμενον; enfin, si on lit προσκρινόμενον, on ne sait à quoi rattacher τὸ πρῶτον, car on ne peut pas dire que la nourriture non encore assimilée s'incorpore à l'organisme. D'ailleurs, quelle que soit la leçon adoptée, le sens n'est pas douteux : on peut entendre par aliment, ou bien la nourriture telle que l'animal l'absorbe d'abord (τὸ πρῶτον προσγινόμενον), — et, en ce sens, on doit soutenir que le contraire est nourri par le contraire, — ou bien l'aliment assimilé par la digestion (τὸ τελευταῖον), et, de cette façon, on devra dire que le semblable est nourri par le semblable. THEM., 96, 9 : πότερον τὸ τελευταῖον προσκρινόμενον τῷ σώματι, ἢ τὸ πρῶτον, οἷον πότερον τὸν ἄρτον ἢ τὸ αἶμα; ὁ μὲν γὰρ ἄρτος ἢ πρώτη τροφή, τὸ δὲ αἶμα ἢ ἐσχάτη. Cf. *Gen. an.*, II, 4, 740 a, 21 : τροφή δὲ ζῆου ἢ ἐσχάτη αἶμα καὶ τὸ ἀνάλογον.

416 b, 6. ἢ μὲν γὰρ..... 9. οὐκ ὀρθῶς. — Ceci exprime

l'opinion d'ARISTOTE et la façon dont il résout la difficulté soulevée (a, 29). Cf. *Gen. et corr.*, I, 5, 322 a, 3; *ad II*, 4, 416 a, 22—25.

416 b, 9. ἐπει δ' οὐθὲν..... 11. συμβεβηκός. — La nourriture et l'animal nourri sont deux termes corrélatifs, de sorte que l'un ne peut se comprendre et se définir indépendamment de l'autre (SIMPL., 114, 36 : τὸ τρέφον καὶ τὸ τρεφόμενον ὡς τὰ πρὸς τι ἀλλήλοις ἀντίκειται). Et cette relation n'est pas accidentelle comme celle qui peut exister entre l'esclave et l'homme (ὡς δοῦλος ἀνθρώπου, SIMPL., 115, 2; PHILOP., 285, 12. Cf. *Cat.*, 7, 7 b, 3), elle est essentielle comme celle qui existe entre l'esclave et le maître (*Cat.*, l. l.). Car, de même qu'il n'y a de maître que par rapport à l'esclave et réciproquement, de même il n'y a de nourriture que par rapport à l'être animé et inversement. — On ne peut donc pas, rigoureusement parlant, attribuer aux êtres inanimés la nutrition, pas plus qu'on ne peut attribuer une âme aux corps simples (v. *ad I*, 4, 402 a, 6; 5, 411 a, 14—15). C'est seulement en un sens métaphorique que nous avons pu parler tout à l'heure de la nutrition du feu par l'eau. PHILOP., 285, 11; SOPHON., 62, 2 : ἐλάθομεν γὰρ ἡμεῖς καταχρώμενοι τῷ τοῖς πολλοῖς φέρεσθαι τροφήν καὶ αὐξήσιν ἀνωτέρω κατηγοροῦντες τοῦ πυρός.

416 b, 11. ἔστι δ' ἕτερον..... 13. τροφή. — La différence signalée ici, entre l'aliment en tant qu'accroissant et l'aliment en tant que nourriture, est purement logique, puisque l'aliment et l'animal sont toujours telle quantité. V. *Gen. et corr.*, I, 5, 322 a, 20; *ad II*, 4, 416 a, 22—25; THEM., 96, 23 : ἔστι δὲ ἕτερον τροφῆ καὶ αὐξητικῆ εἶναι, καὶ τῷ μὲν ὑποκειμένῳ ταύτων, τῷ λόγῳ δὲ διενήνοχε. — L'explication grammaticale de la phrase ἦ μὲν γὰρ..... τροφή est impossible. En effet, le sujet de αὐξητικὸν et de τροφή ne peut être ni τὸ ἔμψυχον (car l'opinion de WILSON, *Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1882—1883, p. 8, qui, sous prétexte que la chaleur de l'organisme opère l'assimilation de l'aliment, — cf. b, 25, — pense que l'ἔμψυχον lui-même peut être appelé, en un sens, τροφή, est manifestement inadmissible), ni le τροφῆ qui précède (b, 12). Il faut donc sous-entendre, après τὸ ἔμψυχον, quelque chose comme τὸ προσιδόν ou τὸ προσφερόμενον ou, peut-être même, substituer l'un de ces termes à τὸ ἔμψυχον. Cf. *Gen. et corr.*, I, 5, 322 a, 26 : ἦ μὲν γὰρ ἔστι τὸ προσιδόν δυνάμει ποσὴ σὰρξ, ταύτη μὲν αὐξητικὸν σαρκός, ἦ δὲ μόνον

δυνάμει σὰρξ, τροφή. SOPHON., 62, 6 : ἦ μὲν γὰρ ποσόν τι τὸ προσφερόμενον, αὐξητικόν.... κτλ. ARGYROPULE traduit comme s'il n'avait pas lu τὸ ἔμψυχον : *nam ut ipsum alimentum quantum est quoddam, auget; ut est hoc aliquid et substantia, nutrit.* Toutefois THEMISTIUS, SIMPLICIUS (115, 9), PHILOPON (285, 33) et SOPHONIAS (62, 6) paraphrasent le texte traditionnel : ἦ μὲν οὖν τόδε τί ἐστιν, οἷον ἵππος ἢ ἄνθρωπος, τοῦ τρέφεσθαι δεῖται, ἦ δὲ πῶλος καὶ μαιράκιον, καὶ τοῦ αὔξεσθαι (THEM., 97, 1).

416 b, 14. σώζει γὰρ τὴν οὐσίαν..... 16. τὸ τρεφόμενον. — Ici encore, l'explication littérale est difficile. Le sujet sous-entendu de σώζει, aussi bien que de καὶ γενέσεως ποιητικόν, paraît être τροφή (cf. THEM., 97, 4 et 8; PHILOP., 286, 13), — pris dans le sens de *nutrition*, puisque la nourriture proprement dite ne joue pas le rôle d'agent, — ou ἡ θρεπτικὴ δύναμις (SOPHON., 62, 18 et cf. SIMPL., 115, 15; 17). Mais le sujet de καὶ μέχρι τούτου ἐστὶν devrait être, semble-t-il, τὸ ζῶον ou τὸ ἔμψυχον. Sans doute ce mot pourrait être également le sujet de σώζει, comme plus bas (b, 17), mais on ne voit guère la possibilité d'en faire aussi celui de καὶ γενέσεως ποιητικόν.

416 b, 15. καὶ γενέσεως ποιητικόν.... 16. τρεφόμενον. — Entre les considérations qui précèdent et celle-ci, il y a, sans doute, une idée sous-entendue : ὅταν δὲ ἤδη εἰς ἀκμὴν ἔλθῃ τὸ ἔμψυχον σῶμα, τοῦ μὲν αὔξειν παύεται ἡ τροφή, τοῦ τρέφειν δὲ οὐδαμῶς, ἀλλ' ἤδη ποιεῖ καὶ γεννητικὸν τοῦ ὁμοίου (THEM., 97, 3). Lorsque l'animal a atteint son développement normal, la quantité de nourriture qui servait à la croissance est employée à la génération.

416 b, 16. ἤδη γὰρ ἐστὶν αὐτοῦ ἡ οὐσία. — Leçon évidemment préférable à αὐτὴ ἡ οὐσία qu'adoptent BEKKER et TRENDELLENBURG. Il faut interpréter, comme THEMISTIUS (97, 9) : τοῦτο γὰρ (sc. τὸ τρεφόμενον) ἔστιν (sub. ἤδη). Cf. WILSON (l. l.) : *quâ generative it does not generate itself, or does not generate its 'substance' for its substance already exists.* Les mots αὐτοῦ ἡ οὐσία sont peut-être superflus, mais nullement *ineptes* comme le dit TORSTRICK (p. 140).

416 b, 18. οἷα σώζειν.... ἦ τοιοῦτον, i. e. : capable de maintenir la forme et les qualités essentielles du sujet qui la possède; τόδε τι καὶ οὐσία (b, 13).

416 b, 19. ἡ δὲ τροφή παρασκευάζει ἐνεργεῖν. — L'aliment n'est que la condition de la fonction de l'âme nutritive, il ne fait que procurer son activité. SIMPL., 115, 17 : παρασκευάζει δὲ αὐτὴν ἐνεργεῖν ἡ τροφή, οὐχ ὡς κινούσα τὴν ζωτικὴν δύναμιν, ἀλλ' ὡς ὕλη ἐπιτηδεύει πρὸς τὴν ἐνεργεῖαν παρακειμένη καθάπερ τὰ ξύλα τῷ τέκτονι : οὐ γὰρ ἄνευ μὲν τῆς τροφῆς, ἐνδοθεν δὲ ἐφ' ἑαυτῆς ἐνεργεῖ ἡ ψυχὴ. διὸ τὸ τρέφον ἐστὶν ἡ πρώτη ψυχὴ. V. *ad* II, 4, 416 b, 2—3.

416 b, 21. ἡ πρώτη ψυχὴ. — THEM., 97, 23 : λέγω δὲ πρώτην τὴν θρεπτικὴν. L'âme nutritive est, en effet, antérieure logiquement aux autres âmes dans lesquelles elle se retrouve. V. *ad* II, 4, 415 a, 18—19.

416 b, 23. ἐπεὶ δὲ..... 25. οἷον αὐτό. — D'après ce qui précède immédiatement, le nom de l'âme primordiale semble être ψυχὴ θρεπτικὴ (τὸ μὲν τρέφον ἐστὶν ἡ πρώτη ψυχὴ). ARISTOTE ajoute toutefois que, comme chaque chose doit recevoir sa dénomination de sa fin la plus haute, le nom qui convient le mieux à cette âme est celui de γεννητικὴ. V. THEM., 97, 27 : εἴτε δὲ γεννητικὸν λέγεις τὸ τοιοῦτον ζῶον, εἴτε θρεπτικόν, οὐ λίαν τῷ λόγῳ διοίσει, πλὴν ὅσον γε ἀπὸ τοῦ τέλους μᾶλλον ἅπαντα προσαγορεύειν δίκαιον. L'enchaînement des idées semble assez naturel et il n'y a pas lieu de transporter, comme le propose TORSTRIK (p. 140), suivi par ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 35, n. 11), la phrase b, 23 : ἐπεὶ δὲ ἀπὸ.... (25) οἷον αὐτό avant b, 20 : ἐπεὶ δ' ἐστὶ τρία... L'accord unanime des manuscrits et des commentateurs (v. *app. crit.* et SIMPL., *l. l.*) ne permet pas d'adopter cette modification qui n'aurait d'autre avantage que de rapprocher ᾧ δὲ τρέφεται, ἡ τροφή (b, 22) de ἐστὶ δὲ ᾧ τρέφεται διττόν (b, 25). On obtiendrait le même résultat en mettant b, 23 : ἐπεὶ δὲ ἀπὸ.... (25) οἷον αὐτό entre parenthèses, ce qui n'est même pas indispensable.

ἀπὸ τοῦ τέλους..... 24. δίκαιον. — Cf. *Eth. Nic.*, X, 7, 1178 a, 2; *De cælo*, I, 11, 281 a, 11 : δέον ὀρίζεσθαι πρὸς τὸ τέλος καὶ τὴν ὑπεροχὴν τὴν δύναμιν.

416 b, 24. τέλος δὲ..... 25. οἷον αὐτό. — Cf. *Pol.*, I, 2, 1252 a, 28 : ὡςπερ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζῴοις καὶ φυτοῖς φυσικὸν τὸ ἐφίεσθαι οἷον αὐτὸ τοιοῦτον καταλιπεῖν ἕτερον.

416 b, 25. ἐστὶ δὲ ᾧ..... 27. τὸ δὲ κινούμενον. — *Phys.*, VIII, 5, déb. : ἡ γὰρ οὐ δι' αὐτὸ τὸ κινεῖν ἀλλὰ δι' ἕτερον ὃ κινεῖ τὸ κινεῖν..... οἷον ἡ βακτηρία κινεῖ τὸν λίθον καὶ κινεῖται ὑπὸ τῆς χειρὸς κινουμένης ὑπὸ τοῦ ἀνθρώπου, οὗτος δ' οὐκέτι τῷ ὑπ' ἄλλου κινεῖσθαι. La leçon τὸ δὲ κινούμενον (b, 27) est celle de E. Tous les autres manuscrits, ainsi que SIMPLICIUS et ALEXANDRE, ont κινεῖν μόνον que lisent aussi BEKKER, TRENDELEBURG (p. 294), TORSTRIK et WALLACE. D'après THEMISTIUS (98, 11), le κινεῖν μόνον c'est la δύναμις θρεπτικὴ, le κινεῖν καὶ κινούμενον correspond au θερμὸν ἔμφυτον, et la nourriture κινεῖται μόνον : ἡ μὲν οὖν δύναμις ἀκίνητος οὕσα κινεῖ μόνον, τὸ θερμὸν δὲ κινεῖται μὲν ὑπὸ τῆς δυνάμεως, κινεῖ δὲ τὴν τροφήν, ἡ τροφή δὲ αὖθις κινεῖται μόνον ὡςπερ τὸ πλοῖον. On ne peut donc invoquer la paraphrase de THEMISTIUS ni en faveur de la leçon κινεῖν μόνον (comme le fait BIEHL, *in app. crit.*), ni à l'appui de κινούμενον μόνον. ALEXANDRE (*ap. PHILOP.*, 288, 6) explique ainsi :διττόν λέγει τὴν θρεπτικὴν ψυχὴν καὶ τὸ ἔμφυτον θερμὸν, ὧν τὸ μὲν ἐστὶν ἀκίνητον, ἡ θρεπτικὴ δύναμις (αὕτη γὰρ οὐ κινουμένη κινεῖ), τὸ δὲ ἔμφυτον θερμὸν κινεῖ καὶ κινούμενον. Mais cette interprétation suppose que ᾧ τρέφεται désigne, entre autres choses, l'âme nutritive, ce qu'il est assez difficile d'admettre, puisqu'ARISTOTE vient précisément de distinguer la faculté nutritive, τὸ τρέφον, de ᾧ τρέφεται. SIMPLICIUS (116, 3) et SOPHONIAS (62, 35) ont vu la difficulté, et renoncent à comprendre dans ᾧ τρέφεται l'âme nutritive. Le premier entend par τὸ δὲ κινεῖν μόνον la chaleur naturelle, et par τὸ κινεῖν καὶ κινούμενον l'aliment. Mais il aperçoit bien la faiblesse de cette explication : διὰ τί οὖν τὸ μὲν λέγει κινεῖν, τὸ δὲ κινεῖν καὶ κινεῖσθαι; ἡ ἄμφω μὲν ὑπὸ τῆς θρεπτικῆς κινεῖται ζωῆς, ἀλλ' ὡς ἐν αὐτοῖς τοῖς οἷς τρέφεται τὸ μὲν ἐστὶ κινήτικόν, ὡς τὸ θερμὸν τὸ ἐν τῷ ζῶντι, θατέρου οἷον τοῦ σιτίου, τοῦτο δὲ κινούμενον μὲν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ, κινεῖν δὲ τὸ τρεφόμενον ὡς προσεχῶς αὔξον καὶ σῶζον. Mais ARISTOTE n'eût probablement pas admis que la nourriture, surtout l'aliment non encore assimilé, pût être appelé, en quelque sens que ce soit, κινεῖν ou αὔξον καὶ σῶζον. TRENDELEBURG (p. 295) adopte l'interprétation de SIMPLICIUS. ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 36, n. 13) conjecture : τὸ μὲν κινεῖν τι κοινόν, τὸ δὲ τοῦτο κινεῖν μόνον. Il n'est pas utile de modifier aussi complètement le texte des manuscrits pour obtenir un sens satisfaisant (v. ZELLER, *Arch. f. Gesch. d. Philos.*, IX, p. 537). Il suffit, en effet, de lire τὸ δὲ κινούμενον (ou τὸ δὲ κινούμενον μόνον que préfère BIEHL à la suite de DITTENBERGER — *Götting. gelehr. Anz.*, 1863, p. 1614, note — : *aus der Annahme, das ursprünglich*

κινούμενον μόνον *gestanden habe, erklärt sich am besten die Entstehung der beiden ubelieferten Lesarten*. Il nous semble, au contraire, que la confusion entre κινούμενον et κινούν μόνον, qu'ont tous les manuscrits, sauf E, était facile : ce qui sert de matière à la nutrition de l'animal c'est, d'une part, l'aliment qui n'est qu'un mobile, d'autre part, le feu qui meut et digère l'aliment et qui est, à son tour, mis en mouvement par l'âme nutritive, moteur immobile. De même l'homme (moteur) meut la main (moteur mobile) qui, à son tour, meut le gouvernail (mobile). Ainsi, dans cette chose qui se meut elle-même qu'est le microcosme animal, nous retrouvons les mêmes éléments que dans le macrocosme. V. *ad I*, 3, 406 a, 3; b, 41—45; b, 25. — C'est ainsi qu'a lu et compris PHILORON (287, 23) : τούτο οὖν τὸ ὄργανον διττόν φησι, τὸ μὲν κινούν καὶ κινούμενον, τὸ δὲ μόνως κινούμενον, οὐκέτι δὲ καὶ κινούν· τὸ μὲν γὰρ ἔμφυτον θερμόν, ᾧτινι τρέφει ἡ ψυχὴ ὡς δι' ὄργάνου, καὶ κινεῖ καὶ κινεῖται· κινεῖται μὲν ὑπὸ τῆς θρεπτικῆς δυνάμεως,..... οὐκέτι δὲ καὶ κινεῖ ἄλλο τι ὡς ὄργανον, ἀλλὰ τὴν τροφήν..... οἱ δὲ τὴν τροφήν φασὶ κινούν καὶ κινούμενον, <κινούμενον> μὲν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ, κινούν δὲ καθὸ τρέφει· κάλλιον δὲ κινούν μὲν καὶ κινούμενον λαβεῖν τὸ θερμόν.

416 b, 28. ἐργάζεται δὲ τὴν πέψιν τὸ θερμόν. — *Gen. an.*, II, 4, 740 b, 29 : ἡ τῆς θρεπτικῆς ψυχῆς δυνάμις, ὡσπερ καὶ ἐν αὐτοῖς τοῖς ζώοις καὶ τοῖς φυτοῖς ὕστερον ἐκ τῆς τροφῆς ποιεῖ τὴν αὔξησιν, χρωμένη οἷον ὄργανοις θερμότητι καὶ ψυχρότητι (v. *ad II*, 4, 416 a, 14). C'est le sang qui est la nourriture immédiate (ἡ ἐσχάτη τροφή, v. *ad II*, 4, 416 b, 3—4; *Part. an.*, III, 5, 668 a, 9 : συνισταμένων δὲ τῶν μορίων ἐκ τοῦ αἵματος, καθάπερ εἴπομεν, ἐλόγως ἡ τῶν φλεβῶν ῥύσις διὰ παντός τοῦ σώματος πέφυκεν· δεῖ γὰρ καὶ τὸ αἷμα διὰ παντός καὶ παρὰ πᾶν εἶναι, εἴπερ τῶν μορίων ἕκαστον ἐκ τούτου συνέστηκεν. V., en outre, les passages indiqués par l'*Ind. Ar.*, 16 b, 6) de l'animal; il résulte de la digestion et de l'assimilation de l'aliment. Or, l'instrument de la digestion ou de la transformation de la nourriture en sang est la chaleur (v. *ad II*, 3, 414 b, 11—13; 4, 416 a, 14 et les passages mentionnés par l'*Ind. Ar.*, 775 b, 43), et spécialement la chaleur des intestins. *Part. an.*, II, 3, 650 a, 2 : ἐπεὶ δ' ἀνάγκη πᾶν τὸ αὔξανόμενον λαμβάνειν τροφήν, ἡ δὲ τροφή πᾶσιν ἐξ ὑργοῦ καὶ ξηροῦ, καὶ τούτων ἡ πέψις γίνεται καὶ ἡ μεταβολὴ διὰ τῆς τοῦ θερμοῦ δυνάμεως, καὶ τὰ ζῶα πάντα καὶ τὰ φυτά,..... ἀναγκαῖον ἔχειν ἀρχὴν θερμοῦ φυσικῆν,..... (13) ἡ δὲ τῆς ἄνω καὶ τῆς κάτω κοιλίας (sc. ἐργασία) ἤδη μετὰ θερμότητος φυσικῆς ποιεῖται τὴν πέψιν..... (29) αἱ γὰρ φλέβες κατα-

τείνονται διὰ τοῦ μεσεντερίου παράπαν, κάτωθεν ἀρξάμεναι μέχρι τῆς κοιλίας..... αἱ δὲ φλέβες οἷον ἀγγεῖον αἵματός εἰσι, φανερόν ἐστι τὸ αἷμα ἡ τελευταία τροφή τοῖς ζώοις τοῖς ἐναίμοις ἐστί. La source de la chaleur animale est le cœur. V. *ad II*, 12, 424 a, 24—25.

416 b, 31. ἐν τοῖς οικείοις λόγοις. — D'après SIMPLICIUS (116, 16), ces mots désignent, non pas le *De generatione et corruptione*, comme le dit, par erreur, WALLACE (p. 236), mais le *De generatione animalium* : τούτέστιν ἐν τῇ Περὶ ζῴων γενέσεως, εἰρηκῶς ἤδη καὶ ἐν τοῖς Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς. De même PHILOR., 289, 2. SOPHONIAS (63, 5) est du même avis : ἐν γὰρ τοῖς Περὶ ζῴων γενέσεως..... περὶ τῆς ἀπλῶς τροφῆς διαληψόμεθα. TRENDELLENBURG (p. 296) pense au contraire — et cette opinion est aussi soutenue par HEITZ (*D. verlor. Schrift. d. Arist.*, pp. 59—61) et paraît probable à BONITZ (*Ind. Ar.*, 104 b, 16) — que le renvoi s'applique à un ouvrage, aujourd'hui perdu, περὶ τροφῆς ou περὶ αὔξεως καὶ τροφῆς. D'après ROSE (*Arist. libb. ord.*, p. 175 sqq.; 241) ARISTOTE aurait eu, en effet, l'intention d'écrire un ouvrage spécial sur ce sujet, mais n'aurait pas eu le temps de mettre ce projet à exécution. WALLACE a, sans doute, raison de remarquer que les expressions ἐν τοῖς οικείοις περὶ τροφῆς ne désignent pas nécessairement un ouvrage portant précisément ce titre, pas plus que les références ἐν τοῖς περὶ χρόνου ou ἐν τοῖς περὶ κινήσεως, et il est possible que plusieurs des textes indiqués par HEITZ et par BONITZ (*Ind. Ar.*, l. c. : *De an.*, II, 4, 416 b, 31; *Gen. an.*, V, 4, 784 b, 2; *De somno*, 3, 456 b, 5; *Part. an.*, II, 3, 650 b, 10; 7, 653 b, 14; 14, 674 a, 20; IV, 4, 678 a, 19; *Meteor.*, IV, 3, 381 b, 13) comme renvoyant au περὶ τροφῆς, ne fassent allusion, en réalité, qu'à certains passages du *De generatione animalium* (v. *Part. an.*, III, 5, 668 a, 7 : πῶς μὲν οὖν τρέφεται τὰ ζῶα καὶ ἐκ τίνος καὶ τίνα τρόπον ἀναλαμβάνουσιν ἐκ τῆς κοιλίας, ἐν τοῖς περὶ γενέσεως λόγοις μᾶλλον ἀρμόζει σκοπεῖν καὶ λέγειν. Cf. *Gen. an.*, I, 20, 728 a, 14). Toutefois, il est impossible de considérer, avec WALLACE, ces renvois comme s'appliquant au *De generatione et corruptione*, car, dans ce traité, les questions relatives à la nutrition et à la croissance des animaux sont exposées avec moins de détails que dans le *De generatione animalium*, le *De partibus animalium*, ou même le *De anima*. D'autre part, bien que certains d'entre eux puissent renvoyer au *De generatione animalium*, ils ne sont certainement pas tous dans ce cas; tel est, notamment, celui que nous trouvons tout à fait vers la fin de

cet ouvrage (V, 4, 784 b, 2) : ἀκριβέστερον δὲ περὶ τῆς τοιαύτης αἰτίας ὑστερον λεκτέον ἐν τοῖς περὶ αὐξήσεως καὶ τροφῆς. Il est donc probable qu'ARISTOTE a écrit ou voulu écrire un π. τροφῆς. Mais il est impossible d'affirmer avec certitude qu'il se réfère ici à l'ouvrage en question plutôt qu'au *De generatione animalium*. — Il faut remarquer qu'ARISTOTE a rigoureusement suivi, dans la fin de ce chapitre, la méthode qu'il s'était tracée (415 a, 16 sqq.). Après avoir parlé de l'aliment (416 a, 21—b, 9), puis des fonctions de l'âme nutritive (b, 9—17), il a donné, comme conclusion, la définition de cette âme (b, 17—25).

CHAPITRE V

416 b, 34. καθάπερ εἴρηται. — La référence n'est pas à *Phys.*, VII, 2, comme l'indique MARCHL (*Arist. Lehre v. d. Tierseele*, p. 17, n. 3), mais à *De an.*, II, 4, 415 b, 24. ESSEN (*op. cit.*, p. 36, n. 1) nous paraît avoir raison sur ce point contre SUSEMHL (*Woch. f. klass. Philol.*, 1884, n° 45).

δοκεῖ γὰρ ἀλλοίωσις τις. — *Meta*, Λ, 2, 1069 b, 10 : γένησις μὲν ἢ ἀπλῆ καὶ φθορὰ ἢ κατὰ τὸδε (sc. μεταβολῆ), αὐξήσις δὲ καὶ φθίσις ἢ κατὰ τὸ ποσόν, ἀλλοίωσις δὲ ἢ κατὰ τὸ πάθος, φθορὰ δὲ ἢ κατὰ τόπον. *Phys.*, V, 2, 226 a, 26 : ἢ μὲν οὖν κατὰ τὸ ποιὸν κινήσις ἀλλοίωσις ἔστω..... λέγω δὲ τὸ ποιὸν οὐ τὸ ἐν τῇ οὐσίᾳ (καὶ γὰρ ἢ διαφορὰ ποιότης) ἀλλὰ τὸ παθητικόν, καθ' ὃ λέγεται πάσχειν ἢ ἀπαθεῖς εἶναι. *Ibid.*, VII, 3, 245 b, 4 : ἐν μόνοις ὑπάρχει τούτοις ἀλλοίωσις, ὅσα καθ' αὐτὰ λέγεται πάσχειν ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν. *Meta*, Δ, 21, 1022 b, 15; N, 1, 1088 a, 32. V., en outre, les passages indiqués par l'*Ind. Ar.*, 34 a, 56; 556 b, 44 et *ad I*, 3, 406 a, 12—13. — ARISTOTE, comme l'indique l'emploi de *δοκεῖ* (v. *ad I*, 1, 402 a, 4), ne prend les termes αἰσθησις, κινεῖσθαι, πάσχειν que dans leur sens le plus ordinaire, et il ne faut pas considérer ce qu'il dit ici comme exprimant exactement sa propre opinion. THEM., 98, 28 : χρῆ δὲ ἀπλούστερον τέως ἀκούειν τοῦ πάσχειν τε καὶ τοῦ κινεῖσθαι ὑστερον γὰρ πῶς ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως ταῦτα λέγομεν, διορισθήσεται..... (99, 8) τέως δὲ ὑπερ ἔσθην, ἀπλούστερον ἀκουστέον τούτων ἀπάντων τῶν ὀνομάτων.

416 b, 35. τινες. — V. *ad II*, 4, 416 a, 21—22.

416 b, 35. καὶ peut signifier ou bien que certains penseurs, non seulement admettent l'opinion générale qui fait de la sensation une espèce particulière de passion, mais professent, *en outre*, qu'il n'y a d'action et de passion qu'entre les semblables, ou bien que la doctrine mentionnée tout à l'heure (a, 29), au sujet de la nutrition, s'applique aussi à l'action et à la passion en général.

417 a, 1. ἐν τοῖς καθόλου λόγοις περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν. — D'après les commentateurs (THEM., 99, 12; SIMPL., 117, 17; PHILOP., 290, 22) ce renvoi s'applique au *De generatione et corruptione*. Tel est aussi l'avis de ROSE (*Arist. libb. ord.*, p. 199). L'agent et le patient, dit ARISTOTE dans ce traité (I, 7, 323 b, 18 sqq.), ne doivent pas être complètement semblables, car, en ce cas, il n'y aurait aucune raison pour que l'un fût actif et l'autre passif. Ils ne peuvent pas, non plus, être totalement différents, car la blancheur, par exemple, est sans action sur la ligne. Ils doivent donc être en un sens semblables, c'est-à-dire faire partie d'un même genre, et en un sens différents, c'est-à-dire être contraires ou opposés au sein de ce genre. Ainsi la couleur blanche agit sur la couleur noire. Le résultat de l'action et de la passion est l'assimilation complète du patient à l'agent : τό τε γὰρ ὁμοιον καὶ τὸ πάντη πάντως ἀδιάφορον εὐλογον μὴ πάσχειν ὑπὸ τοῦ ὁμοίου μηθέν· τί γὰρ μᾶλλον θάτερον ἔσται ποιητικὸν ἢ θάτερον;..... (24) τό τε παντελῶς ἕτερον καὶ τὸ μηθαμῆ ταῦτόν ὡσαύτως· οὐδὲν γὰρ ἂν πάθοι λευκότης ὑπὸ γραμμῆς ἢ γραμμῆ ὑπὸ λευκότητος..... (31) ἀνάγκη καὶ τὸ ποιῶν καὶ τὸ πάσχον τῷ γένει μὲν ὁμοιον εἶναι καὶ ταῦτό, τῷ δ' εἶδει ἀνόμοιον καὶ ἐναντίον· πέφυκε γὰρ σῶμα μὲν ὑπὸ σώματος, χυμὸς δ' ὑπὸ χυμοῦ..... πάσχειν..... τούτου δ' αἴτιον ὅτι τάναντία ἐν ταῦτῳ γένηι πάντα· ποιεῖ δὲ καὶ πάσχει τάναντία ὑπ' ἀλλήλων· ὥστ' ἀνάγκη πῶς μὲν εἶναι ταῦτά τό τε ποιῶν καὶ τὸ πάσχον, πῶς δ' ἕτερα καὶ ἀνόμοια ἀλλήλοις..... διὸ καὶ εὐλογον ἦδη τό τε πῦρ θερμαίνειν καὶ τὸ ψυχρὸν ψύχειν, καὶ ὄλιως τὸ ποιητικὸν ὁμοιοῦν ἐαυτῷ τὸ πάσχον. SIMPL., I. I. : οὕτω κἀν τοῖς Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς ἱστορῶν καὶ διακρίνων τὸν λόγον οὐ περὶ τοῦ θρεπτικῶς ἢ αἰσθητικῶς, ἀλλὰ καθόλου καὶ ἀπλῶς περὶ τοῦ ποιεῖν τε καὶ πάσχειν. V. *ad II*, 4, 416 a, 22. — TRENDELLENBURG (p. 297) et HEITZ (*op. cit.*, p. 80) pensent toutefois que ce n'est pas le *De Generatione et corruptione* qu'ARISTOTE a visé ici, mais plutôt un ouvrage spécial περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν, auquel il serait fait également allusion dans le *De generatione animalium* (IV, 3, 768 b, 23 : τὰ περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν διω-

ρισμένα), et qui correspondrait au traité mentionné dans le catalogue de DIOGÈNE : *περὶ τοῦ πάσχειν καὶ πεπονθέναι*. Mais rien ne confirme cette conjecture, que n'admettent ni BONITZ (*Ind. Ar.*, 99 a, 9; 100 b, 24), ni ZELLER (II, 2³, p. 89 t. a).

D'après ALEXANDRE (*ap. PHILOP.*, 290, 25), les mots *λεκτέον δὲ καὶ νῦν* figuraient dans certains manuscrits après *καὶ πάσχειν*. PHILOPON est d'avis qu'en tout cas il faut les sous-entendre, puisqu'ARISTOTE va traiter de nouveau, au point de vue de la sensation, la question dont il s'agit : *εἰ δὲ καὶ μὴ προσγέγραπται τοῦτο, οὐδὲν ἦντον δεῖ προσπακούμεν αὐτὸ τούτο*. THEMISTIUS et SOPHONIAS ont aussi lu ou ajouté une phrase analogue : *καὶ νῦν δὲ διορισθήσεται* (THEM., 99, 15); *οὐδὲν δὲ κωλύει καὶ νῦν ἐπὶ βραχὺ διαλεῖν* (SOPHON., 63, 23). Cependant SIMPLICIUS (417, 25) ne paraît pas en avoir eu connaissance, et la transition qu'il imagine entre ce passage et le suivant est assez naturelle : *πρὸς τὸ εἴρηται μὲν ἀποδέδοται οἶμαι τὸ ἔχει δὲ ἀπορίαν. κοινῶς μὲν γάρ φησιν ἐν ἐκείνοις περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν εἴρηται, τὴν δὲ δοκοῦσαν ἐπὶ τῶν αἰσθήσεων συμβαίνειν ἀπορίαν διὰ τῶν αὐτῶν λυτέων λόγων*.

417 a, 3. τῶν αἰσθήσεων. — D'après la plupart des commentateurs, τῶν αἰσθήσεων désigne ici les organes des sens (THEM., 99, 23; PHILOP., 291, 5; SOPHON., 63, 36). ALEX., *ἀπ. κ. λύσ.*, III, 3, 82, 35 : *διὰ τί, ὄντων ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις τῶν αἰσθητῶν, οὐκ αἰσθάνεται ἡ αἴσθησις τούτων, ἀλλὰ τῶν ἐκτὸς μόνων*.

417 a, 5. ὧν ἐστίν..... 6. συμβεβηκότα τούτοις. — Les sens perçoivent non seulement les qualités essentielles des éléments, comme la pesanteur ou la résistance de la terre, mais aussi les qualités accidentelles, comme la couleur etc. SIMPL., 118, 24 : *καὶ γὰρ τῆς ἀντιτυπίας αἰσθανόμεθα τῆς γῆς καθ' αὐτὸ αὐτῆ συμβεβηκυίας, καὶ τοῦ ὁποιοῦν αὐτῆς χρώματός τε καὶ μεγέθους*.

417 a, 6. δῆλον οὖν..... 9. πρὸς ὄντος. — SIMPL., 118, 29 : *λύει διὰ τούτων τὴν δοκοῦσαν ἀπορίαν*. La solution résulte du fait même qui soulève la difficulté.

417 a, 9. καὶ οὐθέν..... πρὸς ὄντος. — La phrase est inachevée et il faut la compléter en ajoutant soit, comme l'indique SOPHONIAS (64, 4) : *οὕτω τοι κἀνταῦθα*, soit, plus explicitement : *οὕτω καὶ τὸ αἰσθητικὸν οὐχ οἷόν τε, καθ' ἣν ἔχει δύναμιν, ἐνεργῆσαι μὴ κινούμενος αὐτὴν τοῦ αἰσθητοῦ* (THEM., 100, 4). Cf. PHILOP., 295, 16.

417 a, 9. ἐπειδὴ δὲ..... 14. ἐνεργεία. — « La sensation, dit « SIMPLICIUS (119, 17) commentant ce passage, a toujours besoin « pour s'exercer de la présence de l'objet extérieur. C'est pour- « quoi le sensitif est seulement en puissance et non pas en acte ; « parce qu'il ne peut jamais agir, par lui-même, sans la pré- « sence des objets extérieurs..... Pourquoi donc la sensation « ne saisit-elle pas les éléments contenus dans le sensorium ? « Parce qu'il faut, pour mettre en mouvement la sensation en « acte, que le sensorium pâtisse sous l'influence du sensible, et « que rien ne pâtit par rapport à soi-même..... Mais pour- « quoi le feu en acte, par exemple, qui est contenu dans le « sensorium, ne meut-il pas la sensation ? Parce que le feu « extérieur, même, n'agit pas sur la sensibilité, mais sur le sen- « sitif et que celui-ci n'exerce sur lui-même aucune action. » Le sujet n'est pas sentant par soi ; il est seulement sensitif, c'est-à-dire sentant en puissance. Or le sensitif ce n'est pas l'âme, c'est l'ensemble formé par l'âme et sa matière ou l'organe (v. *ad I*, 3, 406 b, 10). Pour qu'il y eût sensation de l'organe, il faudrait un autre sensitif et, par suite, un autre organe, et ainsi indéfiniment (PHILOP., 292, 5 :ἐν ὑποκει- μένῳ τὸ εἶναι ἔχει (sc. ἡ αἴσθησις) τῷ ἰδίῳ αἰσθητηρίῳ, καὶ μετὰ τούτου τὴν ἀντίληψιν τῶν αἰσθητῶν ποιεῖται. εἰκότως οὖν οὐχ οἷα τέ ἐστίν ἡ αἴσθησις τοῦ ἰδίου αἰσθητηρίου ἀντιλαμβάνεσθαι... κτλ. SOPHON., 64, 16 : ἢ μὴ μόνης εἶναι τὴν αἰσθητικὴν ἐνεργεῖαν αὐτῆς τῆς αἰσθη- τικῆς δυνάμεως, ἀλλὰ τοῦ συνάμφω, τοῦ αἰσθητηρίου καὶ τῆς δυνά- μεως (23) ὥστε εἰ τὸν ὀφθαλμὸν ὀφθῆναι δεῖ, ἐτέρου ὀφθαλμοῦ ἀοράτου χρεῖα, καὶ εἰ κἀκεῖνον, ἄλλου καὶ τοῦτο εἰς ἀπειρον.). L'argument suppose donc et rappelle que le sensitif n'est pas l'âme par elle-même, mais le corps animé ou le sujet. THEM., 100, 40 : *δοκεῖ δέ μοι ταύτην μὴ ἀπλῶς κινεῖν τὴν ἀπορίαν [ταύτη] ὁ Ἄριστοτέ- λης, ἀλλ' ὡς καθαπτομένην μάλιστα τῶν καὶ χωρισθεῖσαν τὴν ψυχὴν τοῦ σώματος αἰσθητικὴν εἶναι λεγόντων*.

417 a, 13. ὁμοίως δὲ καὶ τὸ αἰσθητόν (vulg. αἰσθάνεσθαι)..... 14. τὸ ἐνεργεία. — Comme le remarque TRENDELENBURG (p. 297), cette phrase (que THEMISTIUS — 100, 19 —, SIMPLICIUS — 120, 1 —, et PHILOPON — 295, 32 — ont pourtant lue et commentée), telle que la donnent les manuscrits, ne fait que répéter inutilement ce qui précède (a, 9 : ἐπειδὴ..... 12. ἐνεργεῖν). On peut, cependant, la conserver en lisant, avec TORSTRICK (p. 140), τὸ αἰσθητόν au lieu de τὸ αἰσθάνεσθαι. Cette conjecture;

qu'approuve BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, p. 141, n. 80), est confirmée par le texte d'ALEXANDRE (ἀπ. κ. λόσ., III, 3, 83, 4) : λαβὼν δὲ τὸ διχῶς λέγεσθαι τὸ αἰσθάνεσθαι,..... ἔλαβεν τὸ τῆς αἰσθήσεως τὴν μὲν εἶναι δυνάμει, τὴν δὲ ἐνεργείᾳ, ὁμοίως δὲ καὶ τὸ αἰσθητόν. Toutefois BARCO (*Arist., dell'an. veget. e sensit.*, p. 43, n. 1) défend le texte traditionnel pour six raisons qui ne semblent pas péremptoires : 1° Il y a dans les textes d'ARISTOTE bien d'autres répétitions, même oiseuses ; 2° ni THEMISTIUS, ni SIMPLICIUS (l'auteur aurait pu ajouter ni PHILOPON) n'ont trouvé que αἰσθάνεσθαι fut inexplicable ; 3° le participe ὄν ne fait pas difficulté ; 4° la phrase en question n'est pas une répétition inutile, car elle exprime, d'une façon plus rigoureuse, la distinction du sentir en acte et du sentir en puissance, qui n'est qu'ébauchée dans ce qui précède ; 5° d'ailleurs, quand il parle un peu plus loin de la distinction du sensible en acte et du sensible en puissance, ARISTOTE, s'il l'avait déjà indiquée dans ce passage, aurait dû s'y référer ; 6° au reste, dire que le sentir s'entend en deux sens, n'est-ce pas dire implicitement la même chose du sensible ? — Une seule de ces considérations, la quatrième, pourrait avoir quelque valeur. Mais le fait sur lequel elle s'appuie n'est pas exact. Car, à supposer que les mots τὸ αἰσθάνεσθαι λέγομεν διχῶς (a, 10), pris isolément, ne fassent qu'ébaucher la distinction dont il s'agit, il en est tout autrement si on les prend, comme il faut le faire, avec la parenthèse qui suit. — En somme, la proposition suspecte nous paraît n'être qu'une très ancienne glose marginale, ajoutée par un lecteur soucieux d'indiquer l'apodose qui manque à a, 7 : διὸ καθάπερ..... κτλ., et introduite à tort, non sans avoir subi des altérations, à la place qu'elle occupe. Nous l'avons néanmoins traduite en adoptant la conjecture de TORSTRICK et l'interprétation d'ALEXANDRE.

417 a, 15. πάσχειν — κινεῖσθαι — ἐνεργεῖν. — Bien que le rapprochement de πάσχειν et de ἐνεργεῖν puisse paraître singulier, il est légitime en un sens, parce que l'acte, ou plutôt l'actuation, et la passion ne sont pas contradictoires ; ils coexistent dans le mouvement. Le mouvement est, en effet, quant au mobile, une passion, mais c'est aussi son acheminement vers l'acte, la réalisation des puissances qu'il renferme. Cf. TREND., p. 297.

417 a, 16. λέγομεν. — Un grand nombre de manuscrits et la plupart des commentateurs lisent λέγομεν (v. app. crit.).

SIMPLICIUS (120, 7) et SOPHONIAS, par exemple, expliquent ainsi : on pourrait nous reprocher de confondre des notions distinctes, en appliquant tour à tour, à la sensation, les termes de passion, de mouvement et d'acte. Mais nous avons le droit de le faire, au moins en un sens, parce que le mouvement...., etc. : ἢ καὶ δυσχεράνειεν ἂν τις · τί δ' ἂν ἔτι καὶ τοῖς πολλοῖς ἐγκαλέσομεν αὐτοὶ τὰ πράγματα φύροντες · χωρὶς γὰρ ὄντων κινήσεως πάθους καὶ ἐνεργείας, ἡμεῖς ὡς καθ' ἑνὸς τούτοις χρώμεθα..... ὡς ἂν καὶ τὸ περὶ τὴν αἰσθησιν ποτὲ μὲν κίνησιν, ποτὲ δὲ πάθος, ἔστιν οἷς καὶ ἐνεργεῖαν ὀνομάζοιμεν (SOPHON. 66, 9). Mais, dans cette interprétation, il faudrait, semble-t-il, lire, non pas λέγομεν, mais ἐλέγομεν. On ne comprendrait guère, sans cela, les mots πρῶτον μὲν. ARGYRO-PULE, qui a lu λέγομεν, est obligé, pour les expliquer, de s'éloigner sensiblement du texte : *primum igitur id scire oportet, nos inquam, quasi sint eadem pati moveri ac operari, ita nunc his uti ac dicere*. Il nous semble, par suite, qu'il vaut mieux lire λέγομεν. ARISTOTE a, en effet, admis provisoirement que la sensation en acte, qu'il a distinguée de la sensation en puissance, est un mouvement et une passion. Mais il ne s'est pas encore attaché à définir ces termes à la rigueur (v. ad II, 4, 416 b, 34). C'est pourquoi il indique, avant d'énoncer sa conclusion, qu'il emploie provisoirement les mots πάσχειν, κινεῖσθαι et ἐνεργεῖν comme synonymes, ce qui est d'ailleurs légitime en un sens (καὶ γὰρ ἔστιν ἢ κινήσεως... κτλ.). λέγομεν nous paraît mieux se prêter à cette explication, quoique PHILOPON (296, 19), à qui nous l'empruntons, ait lui-même lu λέγομεν : νόν φησιν ὅτι λέγομεν ὡς τοῦ αὐτοῦ ὄντος τοῦ πάσχειν εἰπεῖν τὰς αἰσθήσεις καὶ κινεῖσθαι ἢ ἐνεργεῖν, μέχρις ἂν διαστελλώμεθα, ὅτι οὐκ ἔστι τὸ ἐνεργεῖν τὰς αἰσθήσεις ταύτων τῶν κινεῖσθαι τε καὶ πάσχειν.

417 a, 16. καὶ γὰρ ἔστιν..... 17. καθάπερ ἐν ἑτέροις εἴρηται. — SIMPL., 120, 12 : καθάπερ ἐν τῇ φυσικῇ ἀκροάσει εἴρηται. De même PHILOP., 296, 25. V. *Phys.*, II, 2, 201 b, 31 : ἢ τε κινήσεως ἐνεργεῖα μὲν τις εἶναι δοκεῖ, ἀτελής δέ. αἴτιον δ' ὅτι ἀτελὲς τὸ δυνατόν, οὐ ἔστιν ἢ ἐνεργεῖα. *Ibid.*, VIII, 5, 257 b, 8 ; *Eth. Nic.*, X, 3, 1174 a, 19 ; *Ind. Ar.*, 391 a, 38. L'acte proprement dit n'est pas un mouvement ; il est indépendant du temps, et tout entier réalisé dans un instant indivisible. La limite du temps en laquelle a lieu l'accomplissement de la génération, dit la *Physique* (VIII, 8, 264 a, 4—6), n'est pas elle-même un temps. En effet, comme le développement de la génération occupe ce temps tout entier, la totalité de ce temps, plus celui où la génération est achevée,

ne fait toujours que la même somme de temps. C'est-à-dire que le temps où la génération est achevée n'a pas de durée et n'est pas un temps, sans cela il formerait avec l'autre une somme supérieure à celle-ci (Cf. SIMPL., *ad loc.*, 1299, 4; 26—30). Et ce qui est vrai de la génération l'est aussi de tout autre processus. Mais le mouvement qui prépare l'acte, qui réalise progressivement les puissances du sujet, peut être considéré comme un acte imparfait, un acheminement vers l'acte, une actuation. La vision, par exemple, est un acte et, comme telle, en dehors du devenir. Mais le processus qui la prépare est un mouvement ou un acte imparfait. *Meta.*, Θ, 6, 1048 b, 28 : πᾶσα γὰρ κίνησις ἀτελής, ἰσχυρασία, μάθησις, βιάσις, οἰκοδόμησις· αὐταὶ δὲ κινήσεις, καὶ ἀτελεῖς γε. οὐ γὰρ ἅμα βαδίζει καὶ βεβήδικεν, οὐδ' οἰκοδομεῖ καὶ οἰκοδόμηκεν, οὐδὲ γίγνεται καὶ γέγονεν, ἢ κινεῖται καὶ κεκίνηκεν· ἀλλ' ἕτερον καὶ κινεῖ καὶ κινεῖται. ἐώρακα δὲ καὶ ὄρᾳ ἅμα τὸ αὐτό, καὶ νοεῖ καὶ νενόηκεν. τὴν μὲν οὖν τοιαύτην ἐνέργειαν λέγω, ἐκείνην δὲ κίνησιν. *Ibid.*, 8, 1050 a, 23; K, 9, 1066 a, 20; *Soph. el.*, 22, 178 a, 9. V. PHILOP., 297, 5; SOPHON., 66, 15; *ad III*, 2, 426 b, 28; 7, 431 a, 6—7; RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 384; CHAIGNET, *Ess. sur la psych. d'Ar.*, p. 210. — Sur l'ἐνέργεια, v. *ad II*, 1, 412 a, 21.

417 a, 21. νῦν γὰρ ἀπλῶς λέγομεν. — THEMISTIUS (101, 4 : τοῦτό τε οὖν διαιρετέον..... ὅτι οὐχ ἀπλῶς λέγεται.), paraît avoir lu οὐ γὰρ, que préfère aussi ROEPER (*Philolog.*, VII, 238), qui rapproche b, 30 : οὐχ ἀπλοῦ ὄντος τοῦ δυνάμει λεγομένου et b, 2 : οὐκ ἔστι δ' ἀπλοῦν οὐδὲ τὸ πάσχειν. Mais νῦν γὰρ est la leçon de tous les manuscrits et de la plupart des commentateurs. Le sens paraît nettement indiqué par la phrase précédente a, 14 : πρῶτον μὲν οὖν ὡς τοῦ αὐτοῦ ὄντος..... κτλ. Jusqu'ici nous avons parlé de la puissance et de l'acte sans préciser les divers sens de ces mots (SIMPL., 121, 11 : ἀπλῶς..... ἀπὸ τοῦ ἀδιορίστως. *Ind. Ar.*, 77, a, 52 : *potest etiam id, quod simpliciter et universe dicitur, oppositum esse accuratiori rei definitioni, inde ἀπλῶς ἰ q ἀορίστως ἀδιορίστως*). Nous avons dit, par exemple, que le mouvement et la passion étaient des actes (ἐνέργεια), et aussi que l'agent était en acte (a, 18 : ποιητικοῦ καὶ ἐνεργείᾳ ὄντος); nous avons distingué (a, 10 sqq.) la sensation en puissance et la sensation en acte. Il faut, maintenant, déterminer ces concepts avec plus de précision, et cela nous conduira à éclaircir aussi les notions de mouvement et de passion (v. *ad II*, 5, 417 b, 3—5). — Cette interprétation n'exige pas nécessairement qu'on

lise ἐλέγομεν, conjecture de TORSTRICK (p. 140), car la remarque s'applique à ce qui précède immédiatement, ni qu'on entende, comme il le fait, par αὐτῶν : τοῦ πάσχειν καὶ τοῦ κινεῖσθαι καὶ τοῦ ἐνεργεῖν. ALEX., *op. cit.*, 83, 15 : οἷς ἐφεξῆς ἐπέλαβεν τὴν αἴσθησιν τὴν μὲν δυνάμει εἶναι, τὴν δὲ ἐντελεχεία, <καὶ> διαίρεσιν ποιεῖται τοῦ δυνάμει καὶ τοῦ ἐντελεχεία, βουλόμενος δι' αὐτοῦ δεῖξαι, ὅτι μὴ κυρίως πάσχειν λέγεται ἢ αἴσθησις καὶ κινεῖσθαι.

417 a, 23. ὅτι... 24. τῶν ἐπιστημόνων καὶ ἐχόντων ἐπιστήμην, i. e. : ὅτι πέφυκε δέχεσθαι τὴν ἐπιστήμην (THEM., 101, 9).

417 a, 25. ἤδη. — VAHLEN (*Sitzungsber. Akad. Wiss. Wien*, 1872, p. 28, n. 1) indique avec raison que ἤδη a ici le même sens que dans *Pol.*, III, 1, 1275 b, 18 (ᾧ γὰρ ἐξουσία κοινωνεῖν ἀρχῆς βουλευτικῆς ἢ κριτικῆς, πολίτην ἤδη λέγομεν εἶναι ταύτης τῆς πόλεως), et que ce terme est employé dans le passage de la *Politique* et celui du *De anima : im Gegensatz zu noch weiteren Erfordernissen des Burgerthums und des Wissendseins*. — Il n'y a pas lieu de supprimer ce mot comme le propose TORSTRICK (*l. l.*).

417 a, 26. ἐκότερος..... 28. ἐξωθεν. — TORSTRICK (*l. l.*) met ces mots entre parenthèses et lit ensuite, d'après SOPHONIAS (66, 37), τρίτος δ' ὁ ἤδη. Mais il faut conserver le texte traditionnel qui est parfaitement clair. Cf. VAHLEN, *l. l.*

417 a, 27. ὅτι τὸ γένος τοιοῦτον καὶ ἡ ὕλη, i. e. : ὅτι τὸ γένος τοιοῦτον καὶ ἡ φύσις ἢ τοῦ ἀνθρώπου, ὡς εἶναι δεκτικὴ ἐπιστήμης (THEM., 101, 12).

417 a, 28. ὁ δ' ἤδη θεωρῶν. — THEM., 101, 16 : τρίτος δ' ἐπὶ τούτοις ἐστὶν ὁ γεωμετρῶν ἤδη καὶ θεωρῶν. Il y a, en somme, trois degrés : d'abord la pure puissance ou aptitude à posséder telle manière d'être ou son contraire, puissance qui peut rester à l'état d'aptitude et ne pas s'actualiser; puis l'habitude (ἐξίς), c'est-à-dire la puissance déterminée, parce qu'elle a déjà été actualisée, et qui est prête à passer de nouveau à l'acte, pourvu que rien ne l'en empêche. L'habitude est, à la fois, le degré supérieur de la puissance et la forme inférieure de l'acte; enfin, le degré supérieur de l'acte, qui est la mise en œuvre actuelle de l'habitude. V. *ad II*, 1, 412 a, 21; b, 25—413 a, 3.

417 a, 30. ἀμφοτέροι..... b, 1. ἄλλον τρόπον. — Nous avons suivi l'interprétation de THEMISTIUS (101, 18) : οἱ δὲ πρότεροι ἀμφοτέροι μὲν κατὰ δύνάμιν ἐπιστήμονες, ἀλλ' ὁ μὲν δεῖται μαθήσεως καὶ τῆς κατὰ τὴν μάθησιν ἀλλοιώσεως καὶ τοῦ μεταβάλλειν ἐκ τῆς ἕξεως τῆς ἐναντίας ἕκ γὰρ [τῆς] ἀγνοίας εἰς γνῶσιν καὶ ἐξ ἀνεπιστημοσύνης εἰς ἐπιστήμην κινεῖται ὁ δὲ ἔχει μὲν τὴν ἕξιν, οἷον τὴν ἀριθμητικὴν ἢ τὴν γραμματικὴν, δεῖται δὲ μόνου τοῦ ἐνεργῆσαι. οὐκ ἔστιν οὖν ὁ αὐτὸς τρόπος ἀμφοῖν τῆς ἐνδείας. ALEXANDRE (*op. cit.*, 83, 27) insiste avec raison sur l'altération qui est nécessaire pour passer de la pure puissance à l'habitude : ὁ μὲν πρῶτος λεγόμενος δυνάμει, ὁ κατὰ τὸ πεφυκέναι, οὐκ ἄλλως εἰς τὸ ἐνεργεῖν γενέσθαι μεταβάλλει, εἰ μὴ διὰ τοῦ παθεῖν τε καὶ ἀλλοιωθῆναι διὰ μαθήσεως, <ὁ> δὲ ἤδη ἔχων εἰς τὸ ἐνεργεῖν οὐ διὰ πάθους ἔτι καὶ ἀλλοιώσεως μεταβάλλει. SIMPLICIUS (122, 10) interprète différemment les mots a, 32 : ὁ δ' ἐκ τοῦ ἔχειν..... (b, 1) ἄλλον τρόπον. Ils signifient, d'après lui, que le passage de la sensibilité à la sensation n'a pas lieu de la même manière que celui de la possession de la science à l'usage de cette science : πρὸς μὲν γὰρ τὸ ἐπιστημονικῶς ἐνεργῆσαι οὐδὲ ὅλως ἀλλοιωθῆναι τι δεῖ τὸ ὄργανον, ἐὰν μὴ ἐν μέθαις ἢ νόσοις ἢ ὑπνοῖς ἢ πρὸς δὲ τὸ αἰσθητικῶς παθεῖν μὲν τι δεῖ..... κτλ. Mais on ne voit guère comment ce sens pourrait se concilier avec le reste du passage. — Les modifications que TORSTRIK (p. 141) propose d'apporter au texte ne sont pas nécessaires. On n'en trouve, d'ailleurs, aucun indice ni dans les manuscrits, ni chez les commentateurs.

417 a, 31. καὶ πολλάκις ἐξ ἐναντίας μεταβαλὼν ἕξεως. — La puissance des contraires est une (*Rhet.*, II, 19, 1392 a, 11 : ἡ γὰρ αὐτὴ δυνάμεις τῶν ἐναντίων, ἢ ἐναντία. *Meta.*, Θ, 8, 1050 b, 8 : πᾶσα δυνάμεις ἅμα τῆς ἀντιφάσεώς ἐστιν..... τὸ δυνατὸν δὲ πᾶν ἐνδέχεται μὴ ἐνεργεῖν, *et saep.*; *Ind. Ar.*, 207 b, 38). Cette ambiguïté cesse lorsque la puissance fait place à l'habitude déterminée de l'un des contraires (*Eth. Nic.*, V, 1, 1129 a, 13 : δυνάμεις μὲν γὰρ..... δοκεῖ τῶν ἐναντίων ἢ αὐτῆ εἶναι, ἕξις δ' ἢ ἐναντία τῶν ἐναντίων οὐ. *Meta.*, Θ, 1, 1046 a, 13 : ἡ δ' ἕξις ἀπαθείας τῆς ἐπὶ τὸ χεῖρον — *sc.* ἀρχή —). Il faut, pour cela, que la puissance s'actualise plusieurs fois dans un sens déterminé, de façon à devenir une disposition permanente (*Eth. Nic.*, II, 1, 1103 a, 31 : τὰς δ' ἀρετὰς λαμβάνομεν ἐνεργήσαντες πρότερον, ὡσπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων τεχνῶν ἃ γὰρ δεῖ μαθόντας ποιεῖν, ταῦτα ποιῶντες μαθάνομεν, οἷον οἰκοδομοῦντες οἰκοδόμοι γίνονται καὶ καθαρίζοντες καθαρίζονται). Il faut, par exemple, que l'étude et la contemplation répétée des vérités scientifiques, aient assuré le triomphe de la science sur la ten-

dance opposée. Rapprocher de l'ensemble du passage *Phys.*, VIII, 4, 255 a, 33. V. *ad* II, 1, 412 a, 21; b, 25—413 a, 3; I, 1, 402 a, 1.

417 b, 3. φθορά τις ὑπὸ τοῦ ἐναντίου. — SOPHON., 67, 7 : ὡς τὸ ξύλον πάσχει καίόμενον ὑπὸ τοῦ πυρός, καὶ τὸ μέλαν ὅτε λευκαίνεται.

τὸ δὲ σωτηρία..... **5. πρὸς ἐντελέχειαν.** — ALEX., *op. cit.*, 84, 5 : ὁμοίως δὲ εἰπὼν ὡς δυνάμεις ἔχει πρὸς ἐντελέχειαν, πῶς καὶ ποία δυνάμεις καὶ πρὸς ποίαν ἐντελέχειαν ἔδειξεν προσθεῖς. θεωροῦν γὰρ γίνεται τὸ ἔχον τὴν ἐπιστήμην, ἥτις μεταβολὴ οὐκ ἔστιν ἀλλοίωσις, εἴ γε ἡ μὲν ἀλλοίωσις ἐξ ἄλλου εἰς ἄλλο καὶ ἐξ ἐναντίου ἐστὶ μεταβολή, ἡ δ' ἐκ τοῦ οὕτω δυνάμει εἰς τὴν ἐνεργεῖαν..... ἐπίδοσις ἐστίν. On pourrait objecter que le patient doit toujours être en puissance ce qu'il devient et que, par conséquent, dans toute passion, et même dans tout changement, il y a non pas φθορά ὑπὸ τοῦ ἐναντίου, mais σωτηρία ὑπὸ τοῦ ὁμοίου. Il faut répondre que, par δυνάμεις, nous entendons ici l'habitude, c'est-à-dire la puissance déjà déterminée, comme la science qu'on possède sans en user actuellement. Or, dans le passage de cette habitude à l'acte, il ne saurait y avoir passion proprement dite, mais seulement développement et progrès. Il n'y a de passivité que lorsque la puissance indéterminée des contraires fait place à la puissance déterminée ou à l'habitude. Car il faut alors que la puissance de l'un des contraires soit détruite, et que l'aptitude ambiguë soit remplacée par la disposition permanente à agir dans un certain sens (THEM., 101, 27 : καὶ οὐ ταῦτόν τὸ πάσχειν ἐπ' ἀμφοτέρων τοῦ τε μαθάνοντος τὴν ἐπιστήμην καὶ τοῦ ἔχοντος ἡρεμούσαν, ἀλλ' ὁ μὲν ἦν ἔχει διάθεσιν, ταύτην ἀπόλλυσι ἢ φθείρεται γὰρ ἡ ἀγνοία καὶ ἐκχωρεῖ ἐπεισιούσης τῆς ἐπιστήμης, ὁ δὲ ἦν ἔχων ἐνεργῆ κατὰ τὴν ἐπιστήμην, ἣν ἔχει, ταύτη χρῆται, ὥστε ἐκεῖ μὲν φθορὰ τῆς προϋπούσης ποιότητος, ἐνταῦθα δὲ τελείωσις μᾶλλον). Nous allons voir, du reste, que, même dans ce cas, il n'y a pas toujours une passion proprement dite.

417 b, 6. ἀλλοιοῦσθαι. — ALEX., *op. cit.*, 84, 12 : τὸ πάσχειν ὡς ἴσον ἔλαβεν τῷ ἀλλοιοῦσθαι.

εἰς αὐτὸ γὰρ..... **7. ἐντελέχειαν.** — TRENDELEBURG (p. 299) lit εἰς αὐτὸ et SOPHONIAS (67, 14) εἰς ἑαυτό, que donne aussi le manuscrit X. Mais tous les autres manuscrits ont εἰς αὐτό, de

même que THEMISTIUS (102, 9), ALEXANDRE, SIMPLICIUS (123, 4), PHILOPON (303, 16). ALEX., *op. cit.*, 81, 21 : <ή δε> οὐκ ἔστιν μεταβολή κατὰ πάθος, εἴ γ' ἔστιν εἰς ταύτων ἐπίδοσις. ID., *ibid.*, 84, 9 : ἡ δ' ἐκ τοῦ οὕτω δυνάμει εἰς τὴν ἐνέργειαν (εἰς αὐτὸ γὰρ τοῦτ' ἔστιν, ὃ ἔχει καὶ καθὸ ἔχει) ἐπίδοσις ἔστιν.

417 b, 8. τὸ φρονεῖν. — *Ind. Ar.*, 831 b, 4 : φρόνησις *latiore sensu*, *syn* γνῶσις, ἐπιστήμη.

417 b, 9. ὥσπερ οὐδὲ..... οἰκοδομή. — V. *ad* II, 4, 416 b, 2—3 et SIMPL., 123, 10 : ἀλλὰ τὸ μὲν φρονεῖν, ὅταν φρονῆ, μὴ ἀλλοιοῦσθαι οὐ θαυμαστόν, ὅτε ψυχῆς καθ' αὐτὴν ἡ ἐνέργεια. πῶς δὲ οὐχὶ ὁ οἰκοδόμος ὅταν οἰκοδομῆ; ἡ ὅτι οὗτος, εἰ καὶ τῆ τοπικῇ χρῆται τοῦ σώματος κινήσει, οὐ τι γὰρ τῆ κατὰ ποιότητα. εἰ οὖν καὶ ὁ τῷ σώματι χρώμενος οὐκ ἀλλοιοῦται, μειζόνως ὁ μηδὲ χρώμενος. De même ALEX., *op. cit.*, 82, 1.

τὸ μὲν οὖν..... 11. δίκαιον. — Le passage, chez l'être pensant, de la possession ou habitude de la science à la contemplation de cette science, n'est pas une passion ou une altération; c'est pour cela que ce passage ne s'appelle pas, ou ne doit pas s'appeler, *instruction* ou *enseignement*, car ces termes impliquent, — sous les réserves que nous allons faire immédiatement, — une certaine altération. SIMPL., 123, 15 : εἴτα καὶ τὸ διάφορον ἐπάγει τῆς εἰς ἐπιστήμην ἐξ ἀγνοίας τῆς ψυχῆς μεταβάσεως τῆς ἀπὸ ἕξεως εἰς ἐνέργειαν, ὅτι ἡ μὲν κατὰ διδασκαλίαν καὶ μάθησιν ἐπιτελεῖται..... κτλ. — Les corrections que propose TORSTRICK (p. 142), ἀγειν pour ἄγον, τὸ νοοῦν au lieu de κατὰ τὸ νοοῦν, ne sont pas indispensables. — ἐκ δυνάμει ὄντος n'a pas, dans cette phrase, le même sens que dans la suivante. Ici δύναιμι désigne, comme plus haut (417 b, 4, v. *ad loc.*), la puissance du second degré ou l'habitude. Dans la proposition qui suit, il est question, au contraire, de la puissance pure. V. la note suivante.

417 b, 12. τὸ δ' ἐκ δυνάμει..... 16. καὶ τὴν φύσιν. — Nous avons vu plus haut qu'il fallait distinguer la pure puissance, de l'habitude, et celle-ci de l'acte proprement dit. Nous venons de montrer que le passage de l'habitude à l'acte n'est pas une altération, ou, si l'on tient à conserver ce mot, que c'est un *genre* d'altération tout différent de ce qu'on entend ordinairement par là. Mais le passage de la puissance à l'habitude n'est pas, non plus, une altération ou une passion au

sens propre. Sans doute, ce n'est peut-être pas un autre *genre* d'altération, mais c'en est, au moins, un autre mode (τρόπος). La pure puissance peut, en effet, donner naissance aux deux contraires : à la science ou à la privation de la science; à la santé ou à la privation de la santé. De ces deux contraires, l'un est un état positif, l'autre une simple privation. Il est clair que l'acquisition de l'état positif, de la santé ou de la science, est, pour l'être qui la réalise, un développement et un progrès vers son état normal. Au contraire, le passage de la pure puissance à la privation, à l'ignorance et à la maladie, est une altération de la nature du sujet. Ce n'est même pas une habitude qu'il acquiert ainsi; c'est une déchéance et une perte qu'il subit. De même que nous ne devons pas donner le nom de destruction à la transformation de l'eau en feu ou de l'enfant en adulte, et que nous ne devons pas dire que le feu nourrit l'eau (v. *ad* II, 4, 416 a, 25—27), de même il ne faut pas appeler passion et altération le passage d'une perfection moindre à une perfection plus grande, mais réserver ces mots pour la transition inverse. ALEX., *op. cit.*, 84, 20 : ἡ μὲν γὰρ ἐκ τῆς ἕξεως εἰς τὴν ἐνέργειαν τὴν διὰ ταύτην, ὡς τὸ νοεῖν ἔχειν καὶ τὸ φρονεῖν, ἐπεὶ μὴ διὰ διδασκαλίας γίνεται, οὐκ ἀλλοιώσις οὐδὲ κίνησις, ἀλλ' ἕτερον τι γένος μεταβολῆς,..... τὴν <δε> ἐκ τῆς ὕλικῆς δυνάμειος εἰς τὴν ἕξιν μεταβολὴν, ἥτις γίνεται κατὰ διδασκαλίαν τινὰ καὶ μάθησιν, ἥτοι οὐδ' αὐτὴν διὰ πάθους γίνεσθαι ῥητέον..... <ή>..... δύο χρὴ τρόπους ἀλλοιώσεως εἶναι λέγειν, τὴν τε ἐπὶ τὰς ἕξεις γινομένην καὶ τὴν φύσιν τε καὶ τὸ κατὰ φύσιν (τὸ γοῦν βέλτιον μέρος ὧν δύναται τὸ δυνάμενον κατὰ φύσιν αὐτῷ), τὴν δὲ τινά... εἰς τὰς στερητικὰς διαθέσεις. THEM., 102, 22 : οὐ γὰρ ὁμοίως πάσχειν ῥητέον τὸν μεταβάλλοντα ἐξ ἐπιστήμης εἰς ἀγνοίαν, καὶ τὸν ἐξ ἀγνοίας εἰς ἐπιστήμην, ἀλλ' ἐκεῖνον μὲν πάσχειν κυρίως. *Phys.*, VII, 3, 247 b, 9 : ἡ δ' ἐξ ἀρχῆς λήψις τῆς ἐπιστήμης γένεσις οὐκ ἔστιν..

417 b, 14. ὥσπερ εἴρηται. — Ces mots, que ne semblent avoir lus ni THEMISTIUS, ni PHILOPON, ni ALEXANDRE, et qui sont omis dans trois manuscrits, doivent, sans doute, être supprimés. Il n'a pas encore été question, en effet, de la nature du passage de la puissance pure à l'habitude. Cf. HAYDUCK, *Emend. Aristot.*, p. 11 : *vv.* ὥσπερ εἴρηται b. 14, *quae in nonnullis libris desunt, delenda videntur, quoniam diserte quidem nihil tale supra scriptum videmus.*

417 b, 15. διαθέσεις —; 16. ἕξεις. — Toute habitude (ἕξις)

est une *disposition* (διάθεσις), mais la réciproque n'est pas vraie (*Cat.*, 8, 9 a, 10 : εἰσὶ δὲ αἱ μὲν ἕξεις καὶ διαθέσεις, αἱ δὲ διαθέσεις οὐκ ἐξ ἀνάγκης ἕξεις). La διάθεσις peut être un état transitoire ou purement négatif (*Gen. an.*, V, 1, 778 b, 34 : τὴν μὲν ἐξ ἀρχῆς διαθέσιν — sc. τῶν ζῴων — οὐχ ὑπνον ἀλλ' ὅμοιον ὑπνῷ δεῖ νομίζειν); l'habitude est, au contraire, une disposition permanente à agir dans un certain sens. *Cat.*, 8, 8 b, 27 : διαφέρει δὲ ἕξις διαθέσεως τῷ πολὺ χρονιώτερον εἶναι καὶ μονιμώτερον. *Meta.*, Δ, 20, 1022 b, 10.

417 b, 16. τοῦ δ' αἰσθητικοῦ..... 19. θεωρεῖν. — Les distinctions que nous venons d'établir entre les divers degrés de la puissance et de l'acte, et les passages des uns aux autres, s'appliquent à la sensation. Antérieurement à la génération, il n'existe encore, de l'être sensitif, que la matière ou la pure puissance indéterminée. C'est le générateur qui détermine cette puissance, en transmettant à l'être engendré son âme, ou sa forme, et ses propriétés. La sensation passe alors à l'état d'habitude; elle devient comme la science qu'on possède sans y penser actuellement. Dès sa première rencontre avec le sensible, elle agira et deviendra sensation en acte, de même que la science quand le savant en fait l'objet de sa pensée.

ἡ μὲν πρώτη μεταβολή. — *Le premier changement*, c'est-à-dire le passage de la puissance indéterminée à l'habitude. *ALEX.*, *op. cit.*, 84, 33 : εἰπὼν δὲ ταῦτα..... μετῆλθεν ἐπὶ τὴν αἴσθησιν, καὶ ἔδειξεν, τίς μὲν ἡ πρώτη δύναμις ἐστὶ, καὶ πῶς καὶ ὑπὸ τίνος εἰς τὴν ἕξιν μεταβάλλει ἡ τοιαύτη δύναμις, πῶς δὲ καὶ ὑπὸ τίνος ἡ δευτέρα εἰς τὴν ἐνέργειαν, καὶ λέγει τὴν μὲν ἐκ τῆς ὕλικῆς δυνάμεως μεταβολὴν εἰς τὴν κατὰ τὴν ἕξιν γενέσθαι ὑπὸ τοῦ γεννῶντος δηλονότι τὸ ζῶον.

417 b, 17. ὅταν δὲ γεννηθῆ. — Il ne paraît pas nécessaire de sous-entendre τίς ou τὸ γεννηθέν, comme le fait *TRENDELENBURG* (p. 300), mais seulement τὸ αἰσθητικὸν ou τὸ ζῶον. Cf. *ALEX.*, *l. cit.*

417 b, 18. ἔχει ἤδη..... τὸ αἰσθάνεσθαι, i. e. : ἔχει τὴν αἰσθητικὴν ἕξιν εὐθύς, ὡς περ τὸ ἀναλαβὸν τὴν ἐπιστήμην (*ALEX.*, *op. cit.*, 85, 1).

417 b, 19. τὸ κατ' ἐνέργειαν..... θεωρεῖν. — Cf. *De sensu*,

4, 441 b, 22 : οὐ γὰρ κατὰ τὸ μανθάνειν ἀλλὰ κατὰ τὸ θεωρεῖν ἐστὶ τὸ αἰσθάνεσθαι.

417 b, 20. τὰ ποιητικὰ τῆς ἐνεργείας. — Les sensibles ne sont pas, à proprement parler, les agents de la sensation, puisque celle-ci n'est point une passion, mais le passage à l'acte des facultés du sujet (Cf. *VOLKMANN, Grundz. d. Arist. Psych.*, p. 15 *et al.*). Le sensible ne fait que réaliser dans le sensorium les conditions qui permettront à la sensibilité de s'exercer. *SIMPL.*, 124, 3 : τουτέστιν ὅτι δεῖ τι παθεῖν τὸ αἰσθητήριον ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν ἔξω καὶ οὐκ ἐν τῷ αἰσθανομένῳ ὄντων · ἄπερ ποιητικὰ τῆς ἐνεργείας λέγεται, οὐχ ὡς ἐμποιοῦντα τὴν κρίσιν, ἀλλ' ὡς πάθος τι ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ, ἐφ' ᾧ ἡ κριτικὴ ἐγείρεται ἐνέργεια. *THEM.*, 104, 9 : ὅτι γὰρ οὐ πάσχουσα κυρίως ἡ αἴσθησις ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν, ἀλλ' οὐδὲ ἀλλοιουμένη δέχεται αὐτῶν τὰ εἶδη, δῆλον ἐκείθεν · οὐ γὰρ λευκὴ γινομένη τῶν λευκῶν ἀντιλαμβάνεται, οὐδὲ θερμὴ τῶν θερμῶν... κτλ.

417 b, 23. ταῦτα δ' ἐν αὐτῇ πῶς ἐστὶ τῆ ψυχῆ. — D'après *ALEXANDRE* (85, 41), la restriction πῶς signifierait que les universaux sont dans l'intellect seulement en tant que κοινά, mais que leur existence réelle est soumise aux mêmes conditions que celle des sensibles : τὸ πῶς προσθεῖς, ὅτι ἡ μὲν ὑπόστασις καὶ τούτοις καὶ τοῦ εἶναι ἡ αἰτία ἐν τοῖς καθέκαστα, ὡς δὲ κοινὰ ἐν τῷ νοεῖσθαι τὸ εἶναι ἔχει, καὶ ἔστιν ὡς κοινῶν ὄντων τὸ εἶναι ἐν τῷ νοεῖν αὐτὰ νῶ. *SIMPLICIUS* (124, 25) explique d'une autre façon : Si les universaux ne sont dans l'âme qu'en un sens, c'est parce que l'intellect lui-même n'est pas une partie de l'âme au même titre que les autres facultés : διὰ τοῦτο ἐν αὐτῇ πῶς εἶναι εἴρηται, ὅτι κατὰ τὴν πρὸς τὸν νοῦν συναφῆν. Cette dernière interprétation semble confirmée par ce que dit *ARISTOTE* lui-même dans le troisième livre (4, 429 a, 27) : καὶ εὖ δὲ οἱ λέγοντες τὴν ψυχὴν εἶναι τόπον εἰδῶν, πλὴν ὅτι οὔτε ὅλη ἀλλ' ἡ νοητικὴ.

417 b, 24. ἐπ' αὐτῷ. — *SIMPL.*, 124, 28 : τῷ νοητικῷ, εἴτε αὐτῷ τῷ ἐν τῇ ψυχῇ νῶ, εἴτε τῇ εἰς νοῦν ἀνεγειρομένη ψυχῇ, εἴτε τῷ ἐπιστήμονι ἀνθρώπῳ.

417 b, 25. ἐπ' αὐτῷ. — *SIMPL.*, 124, 32 : τῷ αἰσθητικῷ δηλαδὴ.

417 b, 26. ταῖς ἐπιστήμαις ταῖς τῶν αἰσθητῶν. — *TREND.*, p. 300 : *hae verae historiae, dum πρώτη philosophia a rebus remotior.* Mais il est peu probable qu'au moment même où il

vient d'affirmer la différence radicale de la connaissance sensible et de la science, et l'individuation par la matière, ARISTOTE parle d'une connaissance scientifique des choses sensibles. Il est plus vraisemblable, et c'est l'opinion unanime des commentateurs, que par ταῖς ἐπιστήμασι il faut entendre ici les arts. THEM., 103, 16 : διὰ δὲ τοῦτο καὶ ὅσαι τῶν τεχνῶν ποιητικώτεραι, ἅς τῶν αἰσθητῶν ἐπιστήμας ὠνόμασεν Ἀριστοτέλης,..... οὐδὲ αὐταὶ ἐνεργοῦσιν, ὅταν προαιρῶνται. ἡ γὰρ ὕλη καὶ ταύταις ἐξωθεν, ὡς χαλκοειτικῇ μὲν ὁ χαλκός, οἰκοδομικῇ δὲ οἱ λίθοι. ALEX., *op. cit.*, 85, 16; SIMPL., 125, 5; PHILOP., 308, 11; SOPHON., 69, 34. *Ind. Ar.*, 280 a, 2 : *artes etiam opificum interdum ἐπιστήμασι ἀpellantur.*

417 b, 29. ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων..... καὶ εἰσαυθίς. — SIMPL., 125, 11 : περὶ τοῦ πῶς τὰ καθόλου καὶ τὸ θεωρεῖν ἐφ' ἡμῖν· σαφέστερον δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τῷ τρίτῳ ἐρεῖ. V. *De an.*, III, 4—5. SOPHONIAS (69, 38) pense que τούτων désigne ce qui précède immédiatement (b, 26 : ταῖς ἐπιστήμασι ταῖς τῶν αἰσθητῶν) et que, par suite, ARISTOTE renvoie au septième chapitre du troisième livre, où il est question de l'intellect pratique : ἐν τῷ τρίτῳ γὰρ περὶ τοῦ πρακτικοῦ νοῦ.... διαληφθήσεται. PHILOPON (308, 20) donne concurremment les deux explications.

417 b, 32. οὕτως ἔχει τὸ αἰσθητικόν. — Ces mots peuvent signifier ou bien : il en est de même du sensitif, c'est-à-dire qu'il peut être en puissance soit dans le premier sens, soit dans le second, suivant que l'on considère le moment qui précède ou celui qui suit la génération, ou bien : c'est en ce dernier sens c'est-à-dire ὡς τὸν ἐν ἡλικίᾳ ὄντα que le sensitif est en puissance. Presque tous les commentateurs adoptent la seconde interprétation. ALEX., *op. cit.*, 85, 25 : κατὰ τὸ δεύτερον σηματινόμενον τοῦ δυνάμει τὸ δυνάμει αἰσθάνεσθαι καὶ τὴν δυνάμει αἰσθησιν λέγεσθαι. THEM., 103, 24; SIMPL., 125, 12.

418 a, 1. ἐπεὶ δ' ἀνόνομος... διαφορά, *i. e.* : ὧν δυνάμειων ἐπεὶ οὐκ ὠνόμασται ἡ διαφορά..... (ALEX., *op. cit.*, 85, 26).

418 a, 4. καθάπερ εἴρηται. — V. *De an.*, II, 5, 417 a, 12 sqq. — La transposition de καθάπερ εἴρηται avant a, 5 : ἔστιν οἷον ἐκεῖνο, que propose ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 38, n. 6), n'est pas utile.

Les ἀπορίαι καὶ λύσεις d'ALEXANDRE contiennent (III, 3) un

commentaire très net de ce chapitre. Les citations qui précèdent en sont tirées.

CHAPITRE VI

418 a, 10. τὸ δὲ κοινὸν πασῶν. — Les sensibles communs sont le mouvement, le repos, le nombre, la forme, la grandeur. Les commentateurs font remarquer que les sensibles communs ne sont pas tous aperçus par tous les sens. V. SIMPL., 126, 27 : ἀλλὰ πῶς τὰ κοινὰ πασῶν εἶναι λέγει; μεγέθους γὰρ καὶ σχήματος μόναι ἀντιλαμβάνονται ὄψις καὶ ἀφή. ἴσως μὲν οὖν τὸ πασῶν ἀντὶ τοῦ πλείονων εἴρηται (cf. PHILOP., 311, 10; SOPHON., 70, 24). SIMPLICIUS ajoute que l'ouïe perçoit cependant, d'une certaine façon, la dimension des objets sonores et qu'on peut en dire autant de l'odorat et du goût. D'après THEMISTIUS (106, 1), il n'y a qu'un sensible commun à tous les sens, le mouvement : κοινὰ δὲ πλείονων κινήσεις ἡρεμία ἀριθμὸς σχῆμα μέγεθος. ἀλλὰ κινήσεις μὲν ἀπασῶν κοινόν τι τῶν αἰσθήσεων· ἀντιλαμβάνεται γὰρ αὐτῆς καὶ ὄψις καὶ ἀκοή..... ἀλλὰ καὶ ὄσφρησις προσιόντος καὶ ἀπιόντος τοῦ ὄσφρητοῦ, καὶ γεῦσις ὁμοίως. ἡ δὲ ἀφή καὶ σαφέστερον..... κτλ. Dans le *De sensu* (4, 442 b, 5) ARISTOTE indique, en outre, comme sensibles communs, le poli et le rugueux, l'aigu et l'obtus, en ajoutant la restriction qu'il oublie de faire ici : εἰ δὲ μὴ πασῶν, ἀλλ' ὄψεώς γε καὶ ἀφῆς. SCHIEBOLDT (*De imag. disq. ex Ar. libb. rep.*, p. 15, n. 31) conjecture πλείονων pour πασῶν (a, 11), et πλείοσιν pour πάσαις (a, 19).

418 a, 12. περὶ δὲ μὴ ἐνδέχεται ἀπατηθῆναι. — Cf. *De sensu*, l. l. — Dans le troisième livre (3, 428 b, 18), ARISTOTE dit plus exactement : ἡ αἰσθησις τῶν μὲν ἰδίων ἀληθῆς ἐστὶν ἢ ὅτι ὀλίγιστον ἔχουσα τὸ ψεῦδος. Pour que la sensation des sensibles propres soit infaillible, il faut, en effet, qu'elle ait lieu dans certaines conditions : SIMPL., 126, 37 : τὴν..... αἰσθησιν κατὰ φύσιν δηλαδὴ ἔχουσαν καὶ ἀπὸ συμμετρου τοῦ διαστήματος ἐνεργοῦσαν καὶ μὴ παραποδίζομένην ὑπὸ.... τῶν ἐξωθέν τιος. ALEX., *De an.*, 41, 13 : περὶ δὲ τὰ ἴδια αἰσθητὰ ἀληθεύουσι μάλιστα, ὅταν αὐταῖς φυλάσσεται ταῦτα, μεθ' ὧν εἰσιν αὐτῶν ἀντιληπτικά. ὧν πρῶτον μὲν ἂν εἴη τὸ ὑγιαίνειν τε καὶ κατὰ φύσιν ἔχειν τὰ αἰσθητήρια, δεύτερον δὲ ἡ θέσις τοῦ αἰσθητοῦ,..... τρίτον ἢ τοῦ διαστήματος συμμετρία. Les sensibles par accident donnent lieu à un bien plus grand nombre d'erreurs. Mais ce

sont les sensibles communs dont la perception est le plus souvent erronée. V. *De an.*, à la suite du texte cité : δεύτερον δὲ τοῦ συμβεβηκέναι ταῦτα καὶ ἐνταῦθα ἤδη ἐνδέχεται διαψεύδεσθαι ὅτι μὲν γὰρ λευκόν, οὐ ψεύδεται ἢ εἰ δὲ τοῦτο τὸ λευκόν ἢ ἄλλο τι, ψεύδεται. τρίτον δὲ τῶν κοινῶν..... λέγω δ' οἷον κίνησις καὶ μέγεθος,..... περὶ ἃ μάλιστα ἤδη ἔστιν ἀπατηθῆναι κατὰ τὴν αἴσθησιν.

418 a, 13. ἡ δ' ἀφή πλείους μὲν ἔχει διαφοράς. — SIMPL., 127, 17 : πολλαὶ δὲ αἱ παθητικαὶ ποιότητες, ὧν ἡ ἀφή ὡς ἰδίων αἰσθητῶν γνωριστικῆ, θερμότης ψυχρότης, ξηρότης ὑγρότης, σκληρότης μαλακότης, τραχύτης λειότης, βαρύτης κορυφότης..... κτλ. ARISTOTE dit ailleurs (*De sensu*, 1, 437 a, 5; *Meta.*, A, 1, 980 a, 27), de la vue, que πολλὰς δηλοῖ διαφοράς (v. *ad II*, 12, note finale). Mais ces différences ne constituent pas, comme pour le toucher, des espèces irréductibles. Ce sont des formes d'un même sensible, la couleur. ALEX., *ad Meta. l. l.*, 3, 18 Bon., 1, 22 Hayd. : πολλαὶ γὰρ αἱ τῶν χρωμάτων διαφοραὶ μεταξύ τῶν ἄκρων λευκοῦ καὶ μέλανος τυγχάνουσιν.

418 a, 14. ἀλλ' ἐκάστη γε..... **15.** τούτων. — La définition que nous venons de donner du sensible propre (a, 11 : ὃ μὴ ἐνδέχεται... κτλ.) n'est pas rigoureusement exacte, parce qu'un même sens peut percevoir plusieurs qualités sensibles. Mais ce qu'il faut, du moins (γε), en retenir, c'est que les sensibles propres sont, pour chaque sens, ceux dont il a une intuition infaillible. THEMISTIUS (105, 20) comprend un peu différemment : οὐ μὲν εἰ καὶ πλείω ταύτη τὰ ὑποκείμενα ἕτερον τρόπον ἐνεργεῖ περὶ αὐτά,..... ἀλλὰ καὶ αὐτὴ περὶ τὰ αὐτῆς ἥμισυ εὐεξάπλητος. De même PHILOP., 314, 35. Peut-être aussi faut-il admettre, avec TORSTRIK (p. 143), une ellipse ou une lacune dans le texte, et suppléer une phrase analogue à celle-ci : ἀλλὰ τί τὸ ἐν τὸ ὑποκείμενον, ὡσπερ ἀκοῆ ψόφος, οὕτω τῆ ἀφῆ, οὐκ ἔστιν ἐνδηλον (*De an.*, II, 11, 422 b, 32).

κρίνει. — V. *An. post.*, II, 19, 99 b, 35; *ad III*, 2, 426 b, 10.

418 a, 15. οὐκ ἀπατάται ὅτι ψόφος. — THEM., 105, 23 : ἡ ὄψις οὐκ ἐξαπατάται, τί τὸ χρῶμα..... οὐδὲ ἡ ἀκοῆ τίς ὁ ψόφος.

418 a, 17. ἐκάστου. — Il faut adopter la leçon ἐκάστης (*sc. αἰσθησεως*) que donne W ou, du moins, la supposer dans l'ex-

plication. THEM., 105, 29 : τὰ μὲν οὖν τοιαῦτα λέγεται ἴδια ἐκάστης εἶναι αἰσθησεως. SOPHON., 70, 32 : τὰ μὲν οὖν τοιαῦτα λέγεται ἴδια ἐκάστης.

418 a, 18. τὰ γὰρ τοιαῦτα..... **19.** κοινὰ πάσαις. — Le sens commun, qui a pour fonctions de saisir les sensibles communs, de nous faire sentir que nous sentons, enfin d'être l'unité qui compare et distingue les sensibles d'espèces différentes (v. *ad III*, 1 et 2; ALEX., *De an.*, 64, 17 : κρίνει δὲ ἡ δύναμις ἡ αἰσθητικὴ ἅμα τὰ ἐναντία ὅτι ἐναντία.... (65, 2), τῆ κοινῆ δὲ αἰσθησεὶ ταύτη καὶ ὁρόντων αὐτῶν αἰσθανόμεθα καὶ ἀκούοντων καὶ καθ' ἐκάστην αἴσθησιν αἰσθανομένων..... (10) καὶ τῶν κοινῶν δὲ καλουμένων αἰσθητῶν διὰ ταύτης ἢ ἀντίληψις.) est-il un sens spécial ou un accompagnement et une fonction commune des sens particuliers? Sur ce point deux passages différents, l'un du *De somno*, l'autre du *De anima*, semblent fournir deux réponses contradictoires : *De somno*, 2, 455 a, 12 : ἐπεὶ δ' ὑπάρχει καθ' ἐκάστην αἴσθησιν τὸ μὲν τι ἴδιον τὸ δὲ τι κοινόν, ἴδιον μὲν οἷον τῆ ὄψις τὸ ὄραν, τῆ δ' ἀκοῆ τὸ ἀκούειν, ταῖς δ' ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον ἔστι δὲ τις καὶ κοινὴ δύναμις ἀκολουθοῦσα πάσαις, ἢ καὶ ὅτι ὄρα καὶ ἀκούει αἰσθάνεται ὡς γὰρ δὴ τῆ γε ὄψις ὄρα ὅτι ὄρα (nous lisons ἀκούει αἰσθάνεται, avec L et U, au lieu de ἀκούει καὶ αἰσθάνεται. V. BONITZ, *Arist. Stud.*, II—III, p. 73; SCHELL, *D. Einh. d. Seelensleb.* etc., p. 86, n. 2; TORST., p. 166, en note). Le *De anima* (III, 2, déb.) dit, au contraire, que ce n'est pas par un sens spécial que nous sentons que nous sentons, mais qu'il faut admettre, sous peine de se jeter dans un procès à l'infini, et de soutenir qu'il y a, en réalité, deux sens pour la même chose, que le sens est capable de sentir par lui-même sa propre action. — TORSTRIK (*l. l.*) pense qu'il y a contradiction entre les deux assertions. En tous cas, c'est la seconde qui est la plus conforme à l'ensemble de la théorie Aristotélicienne. La sensation est, en effet, l'acte commun du sensible et du sentant; le sentant en est, plus éminemment encore que le sensible, un élément nécessaire. En actualisant le sensible en tant que tel, le sentant ne fait, à certains égards, que réaliser ses propres puissances (v. *ad II*, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20; III, 2, 425 b, 26—426 a, 1); la forme sensible saisie par la sensation est quelque chose de lui-même, et c'est pour cela que la sensation est, à la fois, conscience d'elle-même et conscience du sensible (ALEX., *ἀπ. κ. λύς.*, III, 3, *praes.* 93, 20 : διὸ ἐξ ἀνάγκης ἔπεται παντὶ τῶν αἰσθανομένων συναίσθάνεσθαι καὶ

ἐαυτοῦ αἰσθνομένου τῷ ἔπεσθαι τῇ αἰσθήσει αἰσθνομένη τινός τῶν αἰσθητῶν ἔξω ὄντος τὸ ἅμα καὶ ἐαυτῆς αἰσθάνεσθαι.). La pensée, dit la *Métaphysique* (A, 9, 1074 b, 33 sqq.; V. ad III, 4, 430 a, 3 sqq.), ayant son objet, c'est-à-dire l'universel, en elle-même, se pense elle-même : mais la sensation a besoin de recevoir son objet du dehors, et c'est pour cela qu'elle n'est pas uniquement sensation de la sensation, mais elle se sent elle-même comme accessoire : αὐτῆς δ' ἐν παρέργῳ. Cette doctrine n'est pas incompatible avec les termes du *De somno*. Elle est même, à y regarder de près, nécessairement impliquée par les expressions : τὸ μὲν τι ἴδιον τὸ δὲ τι κοινόν, — κοινή δύναμις ἀκολουθοῦσα πάσαις. Le sens commun est la condition des sens spéciaux et se retrouve en chacun d'eux (v. ci-dessous). Le *De anima* affirme que la συναίσθησις n'est pas la fonction d'un sens spécial ; le *De somno* qu'elle est l'œuvre de la sensibilité commune à tous les sens spéciaux. Non seulement ces assertions ne se contredisent pas, mais la seconde explique la première, et l'on pourrait juxtaposer ainsi les deux textes (*De an.*, III, 2, 425 b, 15, *De somno*, 2, 455 a, 13) : ἔτι δ' εἰ καὶ ἑτέρα εἴη ἢ τῆς ὀφείας αἰσθησις, ἢ εἰς ἄπειρον εἶσιν ἢ αὐτὴ τις ἔσται αὐτῆς. ὥστ' ἐπὶ τῆς πρώτης (sc. τῆς ὀφείας) τοῦτο ποιητέον. <καὶ τοῦτ' εὐλόγως> ὑπάρχει <γὰρ> καθ' ἑκάστην αἰσθησιν τὸ μὲν τι ἴδιον τὸ δὲ τι κοινόν,..... οὐ γὰρ δὴ τῷ τῆς ὀφείας ἰδίῳ ὄρᾳ ὅτι ὄρᾳ. De même encore, *De an.*, III, 1, 425 a, 13 et *De somno*, 2, 455 a, 19 : ἀλλὰ μὲν οὐδὲ τῶν κοινῶν οἷον τ' εἶναι αἰσθητήριόν τι ἴδιον, ἀλλὰ τινι κοινῷ μορίῳ τῶν αἰσθητηρίων ἀπάντων <αἰσθάνονται>. ἔστι μὲν γὰρ μία αἰσθησις, καὶ τὸ κύριον αἰσθητήριον ἔν. Ce n'est pas, en effet, en tant que sens spécial et différencié, que le sens de la vue nous donne la conscience de la vision ; c'est en tant qu'il participe aux caractères communs de toute sensibilité. C'est ainsi qu'ALEXANDRE, non seulement dans ses ἀπορίαι καὶ λύσεις (*l. cit.*), mais encore dans son *περὶ ψυχῆς* (65, 2 sqq.), et la plupart des commentateurs grecs (v. ad III, 2, 425 b, 15—17; 22—24; 26—426 a, 1; SIMPL., 188, 22 : ἔσται τις αὐτῆς ἐαυτῆς γνωριστικὴ αἰσθησις. εἰ δὲ τοῦτο, καὶ τῇ ὀφεί: καὶ ἑκάστη τῶν πέντε τὸ αὐτὸ δοτέον, εἴ γε ὄλως αἰσθησις τις οὕσα πέφυκεν ἐαυτῆς εἶναι ἀντιληπτικὴ.... (28) καὶ γὰρ αἰσθήσεως οὕσα καὶ αἰσθητοῦ τυγχάνει οὕσα..... κτλ.) interprètent le passage du *De anima*. PRISCIEEN, dont le témoignage a d'autant plus de portée qu'il se borne vraisemblablement à reproduire THÉOPHRASTE, s'exprime sur ce point avec une remarquable netteté (22, 1) : ἢ δὲ κοινή αἰσθησις οὕτε ἢ αὐτῆ ταῖς κατὰ μέρος οὕτε πάντῃ ἑτέρα. κατὰ γὰρ τὴν πασῶν συναίρεσιν καὶ τὴν εἰς ἑν ἀμέριστον ἀποκορύφωσιν : διὸ καὶ ἑκάστη (*leg.* ἑκάστη) πως

συναίσθησεται ὅτι αἰσθάνεται, οὐχ ἢ μεμέρισται ἀλλ' ἢ συνῆπται τῇ μιᾷ. On peut dire, si l'on entend par ὀφεί: la vue en tant que sens spécial ou la quiddité de la vue, que ce n'est pas elle qui sent qu'elle voit et, d'autre part, qu'elle se sent elle-même en tant qu'elle est aussi la sensibilité (cf. SIEBECK, *Philolog.*, XL, p. 353 : *Im inhalte der ὀφεί: liegt 1 — ein specifisches, die empfindung von licht und farbe; 2 — ein ihr mit andern sinnen gemeinsames : das bewusstwerden des empfindungsactes.* V. aussi SCHELL, *D. Einh. d. Seelenleb.* etc., p. 85 sqq.; KAMPE *Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 107 sqq.; BAEUMKER, *Arist. Lehre v. d. äuss. und inn. Sinnesverm.*, pp. 76—77; NEUBAEUSER, *Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.*, p. 63, et DEMBOWSKI, *Quæst Ar. duæ*, qui essaie de prouver que, d'après ARISTOTE, chaque sens spécial saisit, en tant que tel, sa propre action — cf. *præs.* pp. 19; 20 —, et qui s'efforce — p. 37 sqq. —, sans y réussir à notre avis, de concilier cette opinion avec le texte du *De somno*. — C'est cette partie commune qu'implique chaque sens, qui constitue précisément le πρῶτον αἰσθητικόν, et c'est lui qui rend possible l'aperception des sensibles communs. *De mem.*, 1, 450 a, 9 : μέγεθος δ' ἀναγκαῖον γνωρίζειν καὶ κίνησιν ᾧ καὶ χρόνον,..... ὥστε φανερόν ὅτι τῷ πρώτῳ αἰσθητικῷ τούτων ἡ γνώσις ἔστιν. *De somno*, 1, 454 a, 23; 2, 455 a, 17 : καὶ κρίνει δὴ καὶ δύνανται κρίνειν ὅτι ἑτερα τὰ γλυκέα τῶν λευκῶν, οὕτε γέσσει οὕτε ὀφεί: οὐτ' ἀμφοῖν, ἀλλὰ τινι κοινῷ μορίῳ τῶν αἰσθητηρίων ἀπάντων. ἔστι μὲν γὰρ μία αἰσθησις, καὶ τὸ κύριον αἰσθητήριον ἔν : τὸ δ' εἶναι αἰσθήσει τοῦ γένους ἑκάστου ἕτερον, οἷον ψόφου καὶ χρώματος. *Juv. et sen.*, 1, 467 b, 28 : ἐπεὶ οὖν τῶν ἰδίων αἰσθητηρίων ἔν τι κοινόν ἔστιν αἰσθητήριον, εἰς ὃ τὰς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεις ἀναγκαῖον ἀπαντᾶν. *Ibid.*, 3, 469 a, 10. — D'ailleurs, et ceci prouve immédiatement que le sens commun n'est pas un sens spécial, les sensibles communs ne sont, leur nom même l'indique, les sensibles propres d'aucun sens particulier. De plus, encore, si le sens commun était un sens spécial, l'acte par lequel il saisit les sensibles auquel il est affecté, devrait être, comme celui de la vue ou des autres sens particuliers, exempt d'erreur. Or il n'en est pas ainsi (v. ad II, 6, 418 a, 12; III, 3, 428 b, 22—23). Pourquoi, en effet, l'appréhension, par chaque sens, des sensibles propres est-elle infallible? C'est qu'elle constitue une opération simple et indivisible ; qu'il n'y a en elle aucun passage d'un terme à un autre ; aucune pluralité d'éléments dont l'union ou la séparation incorrectes puissent donner lieu à l'erreur. Le sentant saisit la forme sensible dégagée de sa

matière dans une intuition indivisible. Sur ce point, la sensation ressemble à l'intellection des concepts purs, simples formes sans matière logique, dont l'intuition est, aussi, indivisible et exempte d'erreur (*De an.*, III, 6, 430 b, 27 : ὁ δὲ νοῦς οὐ πᾶς, ἀλλ' ὁ τοῦ τί ἐστὶ κατὰ τὸ τί ἦν εἶναι ἀληθής, καὶ οὐ τί κατὰ τινος· ἀλλ' ὡσπερ τὸ ὄραϊν τοῦ ἰδίου ἀληθές, εἰ δ' ἄνθρωπος τὸ λευκὸν ἢ μὴ, οὐκ ἀληθές ἀεί, οὕτως ἔχει ὅσα ἄνευ ὕλης (v. *ad* III, 4, 429 b, 12—17; 6, 430 b, 6—20). C'est seulement avec la discursion, le passage de l'espèce au genre ou de la forme à sa matière, que l'erreur peut s'introduire dans la pensée. Or, ce qu'est la pensée discursive dans le domaine intellectuel, l'aperception des sensibles communs l'est dans la connaissance sensible. C'est toujours avec le sensible propre que le sensible commun est donné, et en lui qu'il est aperçu; il peut s'en déduire. De même que l'erreur peut se glisser dans le jugement qui passe du sensible propre au sensible par accident — comme dans le cas où l'on affirme que telle chose blanche est un homme (*De an.*, *l. cit.*, et III, 3, 428 b, 21 : ὅτι μὲν γὰρ λευκόν, οὐ ψεύδεται, εἰ δὲ τοῦτο τὸ λευκὸν ἢ ἄλλο τι, ψεύδεται) —, de même, elle peut intervenir dans le passage du sensible propre au sensible commun. Il y a analogie sur ce point entre le sensible commun et le sensible par accident, ou plutôt le sensible commun n'est, à proprement parler, qu'une sorte de sensible par accident (*ibid.*, b, 23 : λέγω δ' οἷον κίνησις καὶ μέγεθος, ἃ συμβέβηκε τοῖς αἰσθητοῖς); c'est un συμβεβηκὸς καθ' αὐτὸ du sensible propre, parce que, sans faire partie de son essence, il l'accompagne toujours et peut s'en déduire (v. *ad* I, 1, 402 a, 8; 15—16; III, 1, 425 b, 5; 3, 428 b, 22—23). Enfin, l'organe central de la sensibilité, le cœur, qui est comme la racine commune de tous les sens spéciaux, est aussi l'organe du sens commun (V. *ad* II, 12, 424 a, 24—25); c'est dans le πρῶτον αἰσθητικὸν que réside la κοινὴ αἴσθησις (*De mem.*, I, 450 a, 10).

418 a, 19. καὶ γὰρ ἀφῆ..... 20. ὄψει. — V. *ad* III, 1, 425 a, 17.

418 a, 20. κατὰ συμβεβηκός..... 21. υἰός. — *De an.*, III, 1, 425 a, 24 : εἰ δὲ μὴ, οὐδαμῶς ἂν ἀλλ' ἢ κατὰ συμβεβηκός ἦσθα νόμοθα, οἷον τὸν Κλέωνος υἱὸν οὐχ ὅτι Κλέωνος υἰός, ἀλλ' ὅτι λευκός· τούτῳ δὲ συμβέβηκεν υἱὸν Κλέωνος εἶναι.

418 a, 21. Διάρους υἰός. — *PHILOP.*, 315, 21 : λέγεται δὲ ὁ

Διάρους οὗτος φίλος εἶναι τῷ Ἀριστοτέλει· φέρονται γοῦν αὐτοῦ πρὸς αὐτὸν ἐπιστολαί. *PHILOPON* a lu Διάρους au lieu de Διάρους υἰός. Il ajoute cependant que cette leçon figure dans certains manuscrits.

418 a, 23. οὐδὲν πάσχει. — *Sub.* : τὸ αἰσθανόμενον (*SIMPL.*, 128, 13) οὐ ἢ αἴσθησις (*THEM.*, 106, 27).

ἢ τοιοῦτον, c'est-à-dire en tant qu'il est le fils de Diarès, ou bien en tant qu'il est sensible par accident. *SIMPL.*, *l. l.* : οὐδὲν πάσχει τὸ αἰσθανόμενον ὑπὸ τοῦ λευκοῦ, ἢ ὁ λευκὸς Διάρους ἐστὶν υἰός. *SOPHON.*, 71, 7 : διὸ καὶ οὐδὲν πάσχει ἢ τοιοῦτον ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ τοῦ κατὰ συμβεβηκός ἢ ὄρασις. V. *ad* III, 1, 425 a, 14—30.

418 a, 25. καὶ πρὸς ἄ..... αἰσθήσεως. — *SIMPL.*, 128, 29 : ἡ τελευταίη ἐκάστης αἰσθήσεως καὶ ἡ δύναμις κατ' αὐτὸ τὸ τοῦ αἰσθητοῦ ὁρίζεται εἶδος.

CHAPITRE VII

418 a, 26. οὐ μὲν οὖν..... ὄρατόν. — La proposition n'est pas aussi tautologique qu'elle le paraît au premier abord. *THEM.*, 107, 7 : τῆς ὕψεως ἴδιον αἰσθητὸν τὸ ὄρατόν· ἡ γὰρ ὄψις ὄρασις, ἡ δὲ ὄρασις πρὸς τὸ ὄρατόν. — μὲν οὖν. *Ind. Ar.*, 454 a, 35 : *usurpantur eadem particulae μὲν οὖν etiam ut omnino ad novam rem transitus significetur.*

418 a, 27. καὶ ὁ λόγος μὲν..... 28. τυγχάνει ὄν. — Il s'agit des choses qui ne sont visibles que dans l'obscurité. V. *ad* II, 7, 419 a, 3; 4; 5; 6.

418 a, 29. γὰρ ne peut s'expliquer qu'en supposant une idée sous-entendue : nous ne nous occuperons pas, pour le moment, de cette sorte particulière de visible, car, à proprement parler et d'une manière générale, le visible c'est la couleur (*SOPHON.*, 72, 27 : νῦν δὲ τὸ ὄρατόν κυρίως ἐστὶ χρῶμα.), ou bien : quoi qu'il puisse y avoir d'autres visibles que la couleur, il n'en est pas moins vrai que celle-ci est *du* visible. *SIMPL.*, 130, 6 : ἀντὶ τοῦ τί ὄρατόν εἴρηται νῦν τὸ ὄρατόν. — La conjecture

de ESSEN (*D. zweite Buch* etc., p. 42, n. 2) : προελθοῦσι· μάλιστα γὰρ ὁρατόν..... κτλ., est assez séduisante.

418 a, 29. τοῦτο δ' ἐστὶ..... 31. τοῦ εἶναι ὁρατόν. — La couleur est le visible ou, plus exactement, la cause de la visibilité. Le visible c'est, à proprement parler, ce qu'elle revêt, c'est-à-dire l'objet en qui elle joue le rôle de cause de la visibilité. SIMPL., 130, 7 : οὐ γὰρ τὸ χρῶμα ἢ ἡ λαμπρότης, ἀλλὰ τὸ κεχρωσμένον κατὰ τὸ χρῶμα καὶ τὸ λαμπρὸν κατὰ τὴν λαμπρότητα ὁράται. THEM., 107, 15 : τοῦτο δὲ (sc. τὸ χρῶμα) εἶναι πέφυκε αἰεὶ ἐπὶ τῆς τῶν σωμάτων ἐπιφανείας. *De sensu*, 3, 439 a, 30 : τὸ γὰρ χρῶμα ἢ ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρασ.

418 a, 30. καθ' αὐτὸ δὲ οὐ τῷ λόγῳ..... 31. ὁρατόν. — Dans son sens logique, l'expression *par soi* ne s'emploie que dans deux cas : 1° on dit que les attributs essentiels d'un sujet lui appartiennent par soi ; 2° on dit aussi qu'un sujet appartient par soi à ses attributs, lorsque ceux-ci ne peuvent se concevoir et se définir indépendamment de ce sujet, comme le camus par rapport au nez, ou l'impair par rapport au nombre. V. *An. post.*, I, 4, 73 a, 34 : καθ' αὐτὰ δ' ὅσα ὑπάρχει τε ἐν τῷ τί ἐστίν,..... καὶ ὅσοις τῶν ἐνυπαρχόντων αὐτοῖς αὐτὰ ἐν τῷ λόγῳ ἐνυπάρχουσι τῷ τί ἐστὶ δηλοῦνται. Or le visible n'appartient à l'objet coloré ni dans l'un, ni dans l'autre de ces sens (SIMPL., 130, 11 : μήτε ἐν τῷ τοῦ κεχρωσμένου ὄρω τὸ ὁρατόν ὡς οὐσιώδες αὐτοῦ παραλαμβάνεται μήτε ἀπάπαλιν — *leg. ἀνάπαλιν* —). Si nous disons que l'objet coloré est visible par soi, c'est parce qu'il a en lui-même la condition de sa visibilité, la couleur, et par opposition au diaphane qui n'est visible que grâce à la couleur et à la lumière qu'il emprunte au visible par soi. ID., 130, 13 : πρὸς ἀντιδιαστολὴν τοῦ διαφανοῦς, τοῦ μὴ κατὰ τι ἑαυτῷ συμφυῆς ἀλλὰ κατὰ τὸ ἐπίκτητον ὀρωμένου φῶς.

418 b, 2. διόπερ οὐχ ὁρατόν ἄνευ φωτός. — L'essence de la couleur en tant que visible est de mettre en mouvement le diaphane en acte. Or le diaphane en acte est le diaphane éclairé. SIMPL., 131, 5 : πεφώτισται γὰρ τὸ κατ' ἐνέργειαν διαφανές, οὐ κινητικὸν τὸ χρῶμα, ἀλλ' οὐχὶ τοῦ δυνάμει διαφανοῦς. ALEX., *De sensu*, 73, 11 : τὸ γὰρ χρῶμα, ὅπερ ἐστὶν ὁρατόν καθ' αὐτὸ, εἶπε κινητικὸν εἶναι τοῦ κατ' ἐνέργειαν διαφανοῦς, κατ' ἐνέργειαν δὲ διαφανές τὸ πεφωτισμένον, ἐπειδὴ καὶ τὸ φῶς ἐπέθη ἐνέργεια εἶναι τοῦ διαφανοῦς ἢ διαφανές.

418 b, 4. ἐστὶ δὴ. — δὴ marque la conséquence de cette proposition à la précédente. Puisqu'il convient de parler d'abord de la couleur, comme sa définition dépend de celle du diaphane, il faut, par conséquent, dire ce qu'est le diaphane. δὴ a ici, à peu près exactement, le sens du français : *or donc*..... — Peut-être ESSEN (*D. zweite Buch* etc., p. 43, n. 5) a-t-il raison de conjecturer ἐστὶ δὴ τι διαφανοῦς.

418 b, 6. χρῶμα. — SIEBECK (*Philolog.*, XL, p. 347) pense que ce mot n'est qu'une glose marginale maladroitement introduite dans le texte. ARISTOTE veut dire, remarque-t-il, que le diaphane n'est pas visible par soi, mais grâce à un élément étranger, c'est-à-dire (b, 12) à la présence (*παρουσία*) de l'éther ou du feu. Si on lit χρῶμα, cette distinction de l'ὁρατόν καθ' αὐτὸ et de l'ὁρατόν δι' ἄλλότριον se trouve remplacée par celle de l'ἄλλότριον χρῶμα et de l'οἰκείον χρῶμα dont il n'est pas question. — La correction proposée ne nous paraît pas utile. D'abord, en effet, comme le visible c'est la couleur ou le coloré (418 a, 26), car la lumière elle-même n'est qu'une sorte de couleur (*Ind. Ar.*, 843 b, 7), dire que le diaphane n'a pas de couleur propre, c'est dire qu'il n'est pas visible par soi (*De sensu*, 3, 439 a, 14; V. *ad II*, 7, 418 b, 11). En outre, l'expression ἀλλὰ δι' ἄλλότριον ne serait pas très régulière; il faudrait, au moins : ἀλλὰ δι' ἄλλότριόν τι. Enfin, le texte traditionnel est confirmé par THÉOPHRASTE (*ap. PRISC.*, 7, 26) : ἐπιταράξειεν ἄν τινας διὰ τὸ ἀσύνηθες, ὅπως λέγεται ὁρατόν μὴ καθ' αὐτὸ ἀλλὰ διὰ τὸ ἄλλότριον χρῶμα. Et PRISCIEEN résout la difficulté précisément comme il faut le faire : εὐαπόλυτος δὲ ἡ δοκοῦσα ταραχῆ. ἀλλότριον γὰρ χρῶμα τὸ φῶς..... κτλ.

πολλά τῶν στερεῶν. — PHILOP., 324, 3 : οἶον φεγγίται, λίθοι, κέρατα, ὕελος, γύψος διαφανῆς καὶ πολλὰ ἄλλα. De même SOPHON., 73, 15.

418 b, 8. φύσις ὑπάρχουσα..... 9. σώματι. — *De sensu*, 3, 439 a, 21 : ὃ δὲ λέγομεν διαφανές, οὐκ ἐστὶν ἴδιον ἀέρος ἢ ὕδατος οὐδ' ἄλλου τῶν οὕτω λεγομένων σωμάτων, ἀλλὰ τίς ἐστὶ κοινὴ φύσις καὶ δυνάμις, ἢ χωριστὴ μὲν οὐκ ἐστὶν, ἐν τούτοις δ' ἐστὶ, καὶ τοῖς ἄλλοις σώμασιν ἐνυπάρχει, τοῖς μὲν μᾶλλον τοῖς δ' ἥττον. Tous les corps contiennent donc le diaphane, mais à des degrés divers. ALEX., *De sensu*, 94, 9 : πᾶν γὰρ σῶμα κατὰ τὴν τοιαύτην δυνάμιν χρώματός

ἔστι δεκτικόν. ἔστι δὲ οὐκ ἐν πᾶσιν ἴση ἡ φύσις αὕτη τοῖς σώμασιν, ἀλλ' ἐν οἷς μὲν μᾶλλον, ἐν οἷς δὲ ἥττον.

418 b, 8. καὶ ἐν τῷ ἀίθρι τῷ ἄνω σώματι. — V. *Ind. Ar.*, 68 b, 2. — Faut-il traduire : qui est la même dans ces deux corps et dans le corps céleste éternel (PHILOP., 324, 13; SOPHON., 73, 17), ou bien : qui est la même dans ces deux corps que dans le corps céleste éternel ? Cette dernière interprétation indiquerait que c'est dans le corps dont sont formés les sphères célestes et les astres que le diaphane se réalise éminemment, et que, parmi les autres corps, l'air et l'eau sont les plus diaphanes parce que leur essence se rapproche davantage de celle de la substance céleste (TREND., p. 304 : *aqua et aer inde perspicua sunt elementa, quod utrumque eandem habet naturam atque caelum*). Tel est le sens que paraissent adopter THEMISTIUS (108, 19) et ALEXANDRE (*De sensu*, 96, 6) : κατὰ λόγον δὲ κατὰ τὴν πρὸς τοῦτο (sc. τὸ θεῖον καὶ τὸ πῦρ) γειννᾶσιν καὶ οἰκειότητα καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον κεκοινώνηκε τῆς διαφανείας, ἀπὸ μὲν μᾶλλον,.... δευτέρως δὲ τὸ ὕδωρ, τελευταία δὲ ἡ γῆ. — La substance des sphères célestes doit être diaphane, car, autrement, la lumière émanée des astres ne pourrait être aperçue par nous. PHILOP., 324, 16 : διαφανεῖς γὰρ πᾶσαι (sc. αἱ σφαῖραι). ὁρῶμεν γὰρ τὰ ἐν τῇ ἀπλανεῖ ἄστρα διὰ τῶν ἄλλων. De même SOPHON., 73, 20.

418 b, 10. δυνάμει δὲ.... καὶ τὸ σκότος. — On peut traduire, ou bien : dans ce en quoi la lumière est en puissance, l'obscurité existe (THEM., 109, 13 : ἐν οἷς οὖν δυνάμει τὸ φῶς, ἐν τούτοις ἔστι καὶ τὸ σκότος), ou bien : dans ce en quoi la lumière existe, l'obscurité existe aussi en puissance (TORST., p. 443 : ἐν ᾧ τὸ φῶς ἐστίν, ἐν τούτῳ δυνάμει καὶ τὸ σκότος), ou encore : là où le diaphane est en puissance, l'obscurité existe (SIMPL., 133, 2 : ἐν ᾧ τῶν διαφανῶν τὸ δυνάμει, ἐκεῖ καὶ τὸ σκότος. De même PHILOP., 341, 12). C'est cette dernière explication qui paraît la meilleure, car la contre-partie de la proposition précédente (le diaphane en acte c'est la lumière) doit être : le diaphane en puissance c'est l'obscurité. Cf. *De sensu*, 3, 439 b, 14—17; V. *ad II*, 7, 418 a, 26—419 a, 25. STEINHART (*Symb. crit.*, p. 4) conjecture : δυνάμει δὲ καὶ ἐν ᾧ τοῦτ' ἐστίν, (i. e. τὸ διαφανές *potentia, et in quo est, ut in materia sua*) τὸ σκότος. Mais il ne semble pas que cette interprétation ait, sur les précédentes, un avantage tel qu'il y ait lieu de modifier le texte pour l'adopter.

418 b, 11. οἷον χρῶμά ἐστι. — Le *De sensu* (3, 439 a, 18) indique le sens qu'il faut donner ici à οἷον : ὡσπερ οὖν εἴρηται περὶ φωτὸς ἐν ἐκείνοις, ὅτι ἐστὶ χρῶμα τοῦ διαφανοῦς κατὰ συμβεβηκός. ALEX., *ad loc.*, 90, 5 : διὸ οὐκ οἰκεῖον αὐτοῦ χρῶμα τὸ φῶς, ὡσπερ τῶν ἄλλων τῶν κεχρωσμένων. ἐν ἐκείνοις μὲν γὰρ μένει τὸ χρῶμα, ὡς οἰκεῖον ὄν, ἐπὶ δὲ τοῦ φωτὸς οὐχ οὔτω.

418 b, 12. τοιούτου οἷον τὸ ἄνω σῶμα. — La substance sidérale est donc, à la fois, diaphane et lumineuse. SIMPL., 133, 27 : τὸ δὲ οὐράνιον εἰ καὶ ἅμα φωτιστικόν τέ ἐστι καὶ διαφανές, ἀλλ' ἕτερον αὐτῷ τὸ διαφανεῖ τε εἶναι καὶ φωτιστικῷ. — ARISTOTE dit cependant que la matière sidérale n'est pas du feu (*De caelo*, II, 7, 289 a, 34) : ὅτι μὲν οὖν οὔτε πύρινα ἐστίν (sc. τὰ ἄστρα) οὔτ' ἐν πυρὶ φέρεται, ταῦθ' ἡμῖν εἰρήσθω περὶ αὐτῶν. Les astres et les sphères auxquelles ils sont fixés sont composés de la même substance (*Ibid.*, 289 a, 13 : εὐλογώτατον δὲ καὶ τοῖς εἰρημένους ἐπόμενον ἡμῖν τὸ ἕκαστον τῶν ἄστρον ποιεῖν ἐκ τούτου τοῦ σώματος ἐν ᾧ τυγχάνει τὴν φορὰν ἔχον), et cette substance paraît n'être ni chaude ni lumineuse par elle-même, puisque la lumière et la chaleur des astres proviennent du frottement qu'ils exercent sur l'air (*Ibid.*, 289 a, 19 : ἡ δὲ θερμότης ἀπ' αὐτῶν καὶ τὸ φῶς γίνεται παρεκτριβομένου τοῦ ἀέρος ὑπὸ τῆς ἐκείνων φορᾶς). Il semble donc y avoir quelque indécision dans les idées d'ARISTOTE sur ce point. Peut-être n'expliquait-il ainsi que la chaleur spéciale à la portion de matière sidérale qui forme les astres, et pensait-il que l'ensemble de cette matière est lumineux par lui-même quoique à un moindre degré. Il attribue, ailleurs, à la chaleur animale une certaine analogie avec l'élément astral, mais il dit, en même temps, que cette chaleur n'est ni du feu, ni rien qui y ressemble. *Gen. an.*, II, 3, 736 b, 34 : ὅπερ ποιεῖ γόνιμα εἶναι τὰ σπέρματα, τὸ καλούμενον θερμόν. τοῦτο δ' οὐ πῦρ οὐδὲ τοιαύτη δύναμις ἐστίν, ἀλλὰ.... ἡ ἐν τῷ πνεύματι φύσις, ἀνάλογον οὔσα τῷ τῶν ἄστρον στοιχείῳ. V. *ad II*, 4, 416 a, 14. — Le passage (*Meteor.*, I, 3, 339 b, 22) indiqué par TRENDLENBURG (p. 306) comme exprimant l'opinion que la substance sidérale est *simile igni*, n'a pas ce sens. Car ce n'est pas sur ce point que l'opinion d'ANAXAGORE y est approuvée.

418 b, 13. ἐν καὶ ταῦτόν, i. e. : *igni simile* (TREND. l. l.).

418 b, 15. οὐδ' ἀπορροή σώματος οὐδενός. — D'après
Tome II. 18

SIMPLICIUS (133, 31), cette observation est dirigée contre le *Timée*. V. *Tim.*, 45, B—D : πῦρ εἰλικρινές ἐποίησαν (sc. οἱ θεοί) διὰ τῶν ὀμμάτων βεῖν ὅταν οὖν μεθήμερινόν ἦ φῶς περὶ τὸ τῆς ὀψεως βεῖνμα..... κτλ. V. *ad III*, 12, 435 a, 5—6; *Ibid.*, 67 C : ἀξόμπαντα μὲν χροῶς ἐκαλέσαμεν, φλόγα τῶν σωμάτων ἐκάστων ἀπορρέουσιν. Il est probable, toutefois, qu'ARISTOTE vise, non pas seulement la doctrine de PLATON, mais aussi celles d'EMPÉDOCLE et de DÉMOCRITE. Cf. *Gen. et corr.*, I, 8, 324 b, 25—33; *EMPED.*, v. 337 Mull : γινώθ' ὅτι πάντων εἰσὶν ἀπορροαί, ὅσ' ἐγένοντο. La perception visuelle naît, d'après EMPÉDOCLE, de la rencontre des émanations des choses visibles, avec les effluves du feu et de l'eau sortant à travers les pores de l'œil (v. *ad l. l.*). ARISTOTE (*De sensu*, 2, 437 b, 10; 23) rapproche sur ce point la théorie d'EMPÉDOCLE et celle du *Timée*. En ce qui concerne la doctrine de DÉMOCRITE, v. ALEX., *De sensu*, 51, 3 : ἡγεῖται δὲ αὐτός τε καὶ πρὸ αὐτοῦ Λεόκιππος..... εἶδωλά τινα ἀπορρέοντα ὁμοίμορφα τοῖς ἀφ' ὧν ἀπορρεῖ (ταῦτα δὲ ἐστὶ τὰ ὄρατὰ) ἐμπίπτειν τοῖς τῶν ὀρώντων ὀφθαλμοῖς καὶ οὕτω τὸ ὄραν γίνεσθαι. THEOPH., *De sens.*, 50, 513, 17 Diels; AR., *De sensu*, 2, 438 a, 5—12. V. *ad II*, 8, 419 a, 15.

418 b, 16. πυρὸς ἢ τοιούτου. — ESSEN (*op. cit.*, p. 44, n. 9), remplace ces mots par πυρῶδους ἕξεως, d'après le *De sensu*, 3, 439 a, 19.

παρουσία. — Cf. *De sensu l. l.*; *ad II*, 7, 418 b, 8. THEM., 110, 13 : παρουσία δὲ οὐχ ὡς ἡ τῶν κινουμένων πρὸς ἀλλήλα, οὐδ' ὡς τῶν ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ παρακειμένων ἀλλήλοις : ἅπαντα γὰρ ταῦτα σωμάτων τὰ πάθη, ἀλλ' ὡς ἡ τοῦ ὄρωντος ἐνέργεια ἐν τῷ πάσχοντι, μᾶλλον δὲ τελειομένη. SIMPL., 134, 2 : τὴν δὲ παρουσίαν οὐ τοπικὴν ἀλλὰ τελειωτικὴν τοῦ δεχομένου. TREND., p. 306 : *Hacc quidem παρουσία a corporis praesentia aliena ad solam praesentem vim redire videtur, ut ita ad ἐνέργειαν, ad perficientem perspicui vim, accedat.* *Ind. Ar.*, 571 a, 59 : παρουσία ... *de ideis Platonicis*, αὐτὸ τὸ ἀγαθὸν αἰτίον τῆς παρουσίας τοῖς ἄλλοις ημεζ 8. 1217 b 5, 8. *inde fortasse explicatur* πυρὸς παρουσία φῶς ψ37. 418 b 16, 20 (*non de corporis praesentia sed de praesente vi, cf. Trdlby p 374 sq.*). TEICHMÜLLER (*Arist. Forsch.*, III, p. 4 sq.) pense que παρουσία est un mot emprunté à la terminologie platonicienne, et qui exprime : *Die Anwesenheit der Form.... in dem Stoffe, die Erscheinung der Idee*. Mais ici παρουσία ne semble pas désigner l'inherence de la forme (la lumière) dans la matière (le diaphane), mais l'in-

fluence du feu qui permet à cette forme de se réaliser. Cette influence n'est pas une action proprement dite, puisque le sujet qui réalise les puissances qu'il contient, qui se meut vers son acte, ne pâtit pas (v. *ad II*, 5, 417 b, 3—5; 12—16; 16—19; 20 et ALEXANDRE — que suit PHILOPON, 343, 25 — *De sensu*, 277, 2 : ὡς γὰρ τὸ δεξιόν τινος οὐ διὰ κινήσεως δεξιὸν γίνεται, οὐδὲ διὰ γενέσεως, ἀλλὰ τῆ τοῦ πρὸς ὃ δεξιὸν ἐστὶ ποιᾶ σχέσει πρὸς αὐτὸ ἀθρόως οὐκ ἔν πρότερον δεξιὸν γίνεται δεξιόν, οὕτω καὶ τὸ δυνάμει διαφανὲς ἐνεργεῖα γίνεται τοιοῦτον ἀθρόως μεταβάλλον τῆ τοῦ φωτίζειν πεφυκότος αὐτὸ πρὸς αὐτὸ σχέσει ποιᾶ. ALEXANDRE emploie encore, — *De an.*, 43, 2, — pour éclaircir la même idée, la comparaison suivante : κατὰ παρουσίαν τε καὶ ποιᾶν σχέσιν, ὡς γίνεται καὶ ἐν τοῖς κατόπτροις τὰ ἐν αὐτοῖς ὀρώμενα.). Le terme de παρουσία paraît donc s'appliquer à l'influence, sur un sujet, des conditions qui lui permettent de réaliser les puissances qu'il renferme. C'est ce que dit très nettement PRISCIEEN (6, 30) qui s'inspire manifestement de THÉOPHRASTE : διαφανὲς εἰς ἐνέργειαν ἤδη τελειωθὲν ὑπὸ τοῦ φωτίζοντος καὶ τελειοῦν ἐκάτερον, τό τε ὄρων καὶ τὸ ὀρώμενον. *Id.*, 8, 9; 9, 30 sqq.; 10, 1 *et saep.* L'obscurité de ce concept tient, sans doute, à l'indécision des idées d'ARISTOTE sur l'action et la passion en général. — SOPHON., 76, 12 : ἐστὶν οὖν τὸ φῶς οὔτε πῦρ..... ἀλλ' ἡ τοῦ διαφανοῦς ἐνέργεια ἢ διαφανὲς, ἢ τις ἐγγίνεται ὑπὸ ποιητικοῦ πρώτως μὲν τοῦ ἡλίου... La doctrine de l'incorporéité de la lumière a été reprise par PLOTIN. V. *Enn.*, 1, 6, 3, 52 : φωτὸς ἀσωμάτου καὶ λόγου καὶ εἶδους ὄντος.

418 b, 17. οὐδὲ γὰρ..... εἶναι. — Cette phrase est, sans doute, amenée par ce qui précède immédiatement. Le feu opère dans le diaphane (παρουσία), sans se mêler à lui comme un corps à un autre : οὐδὲ γὰρ... κτλ. Par suite, il n'y a pas de raison pour transporter ces mots après σῶμα (b, 15), comme le propose TORSTRICK (*in app. crit. ad loc.*).

418 b, 18. ἐστὶ δὲ τὸ σκότος..... 20. τὸ φῶς ἐστίν. — THEM., 110, 23 : ἄλλως δέ, εἰ τὸ σκότος στέρησις ἐν τῷ διαφανεῖ τῆς τοῦ πυρὸς παρουσίας, ἢ τοῦτου παρουσία τὸ φῶς ἐστὶ, παρουσία δὲ ἅπαντα σχέσις τοῦ παρόντος πρὸς ἐκεῖνο, ᾧ πάρεστι, καὶ οὐχὶ σῶμα. SIMPLICIUS (134, 23) remarque aussi que cet argument a pour but de confirmer que la lumière n'est pas un corps : ἐν ἀπουσίᾳ μὲν γὰρ καὶ στερήσει ὁ σκότος, ἀλλ' οὐ σώματος.

418 b, 20. Ἐμπεδοκλῆς. — V. ZELLER, tr. fr., t. II, p. 234,

I⁵, 790 sq. t. a. : « Empédocle expliquait la lumière des corps « célestes par sa théorie des émanations, et soutenait en conséquence que la lumière avait besoin d'un certain temps « pour parcourir l'espace compris entre le soleil et la terre. » PHILOP., 344, 34 : Ἐμπεδοκλῆς, ὅς ἔλεγεν ἀπορρέον τὸ φῶς σῶμα ὄν ἐκ τοῦ φωτίζοντος σώματος. *De sensu*, 6, 446 a, 26 : καθάπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς φησὶν ἀφικνεῖσθαι πρότερον τὸ ἀπὸ τοῦ ἡλίου φῶς εἰς τὸ μεταξὺ πρὶν πρὸς τὴν ὄψιν ἢ ἐπὶ τὴν γῆν.

418 b, 21. εἴ τις ἄλλος. — ALEX., *De sensu*, 260, 4 : τῆς δ' αὐτῆς δόξης καὶ Δημόκριτός ἐστι καὶ πάντες καθ' οὓς ἀπὸ τῶν ὀρατῶν ἀπορρέον τι φέρεται πρὸς τὴν ὄψιν.

418 b, 22. τεινομένου..... περιέχοντος. — Tous les manuscrits, à l'exception de E et de V, ont γιγνομένου, au lieu de τεινομένου. TORSTRICK (p. 144) adopte la leçon γιγνομένου, et pense qu'ARISTOTE aurait pu employer en ce sens ἀποτείνεσθαι (cf. *De sensu*, 2, 438 a, 25 : τὴν ὄψιν ὄραν, καὶ ἀποτείνεσθαι μέχρι τῶν ἄστρον), mais non pas τείνεσθαι : *quodsi visus dici possit exire et ἀποτείνεσθαι, cur non etiam lucem, quae obviam visui eat?..... Respondeo longe diversum esse ἀποτείνεσθαι a simplici τείνεσθαι : illud enim motum quandam significat.* Ces remarques ne paraissent pas fondées. Cf. ALEX., *De sensu*, 49, 8 : « ταναόν » δὲ τὸ πῦρ (sc. Ἐμπεδοκλῆς φησὶ) τὸ διὰ λεπτότητα τεινόμενόν τε καὶ διεκπίπτειν διὰ τῶν πυκνῶν δυνάμενον. AET., *Plac.*, VI, 14, 405, 17 Diels : φέρεσθαι μὲν γὰρ τὴν ὄψιν τεταμένην ὡς ἐπὶ τὸν χαλκόν, ἐντυχοῦσιν δὲ πυκνῶ καὶ λείψι πληχθεῖσαν ὑποστρέφειν αὐτὴν ἐφ' ἐκυτὴν..... κτλ. — ESSEN (*op. cit.*, p. 44, n. 10) remplace ποτὲ par πρότερον εἰς et supprime τῆς γῆς καὶ τοῦ περιέχοντος, d'après le *De sensu*, 6, 446 b, 29—30.

418 b, 23. λανθάνοντος. — *Suppl.* : διὰ τὴν ταχύτητα τῆς κινήσεως (THEM., 111, 8).

τοῦτο γὰρ ἐστὶ..... **24. φαίνομενα.** — ARISTOTE revient dans le *De sensu* (6, 446 a, 26 sqq.) sur cette opinion d'EMPÉDOCLE et indique, avec plus de précision, pourquoi il ne l'admet pas : Toute sensation est un acte, et, par suite, quelque chose d'invisible, d'étranger au devenir et au temps (v. *ad II*, 5, 417 a, 16—17 et *De sensu*, 6, 446 b, 2 : ἅπαν ἅμα ἀκούει καὶ ἀκίχουε καὶ ὅλως αἰσθάνεται καὶ ἥσθηται, καὶ μὴ ἐστὶ γένεσις αὐτῶν). Mais il n'en est pas moins vrai que le sensible peut se mouvoir

dans l'espace, pendant un certain temps, avant d'être en rapport avec le sentant (ALEX., *De sensu*, 264, 4 : ἀλλ' οὖν εἰ καὶ οὕτως ἔχουσιν αἱ αἰσθήσεις, οὐδὲν κωλύει τὰ αἰσθητὰ πρὸ τοῦ πρὸς ταῖς αἰσθήσεσιν εἶναι ἐν τῇ μεταξὺ που εἶναι). C'est ce qui a lieu, par exemple, pour le sonore et l'odorant. C'est pour cela que le son n'est entendu qu'un certain temps après la production du choc, et que les personnes voisines de l'objet d'où émane l'odeur, la sentent plus tôt que celles qui en sont éloignées (*De sensu*, 6, 446 a, 24 : πρότερον γὰρ ὁ ἐγγὺς αἰσθάνεται τῆς ὀσμῆς, καὶ ὁ ψόφος ὕστερον ἀφικνεῖται τῆς πληγῆς.). Mais, en ce qui concerne la vue, il n'en est pas de même. En effet, les sensibles sonore ou odorant se transmettent progressivement à travers le milieu, air ou eau, dont ils meurent de proche en proche les parties successives (*ibid.*, 446 b, 25 et ALEX., *ad loc.*, 276, 4 : ἐπὶ τοῦ ψόφου καὶ τῆς ὀσμῆς κινούμενον τὸ μεταξὺ σῶμα κατὰ διάδοσιν τοῦ πάθους, ἄλλοτε ἄλλου τοῦ πάσχοντος αὐτοῦ μέρους ὄντος, τῆς αἰσθήσεως αὐτῶν αἴτιον γίνεται). La lumière, au contraire, est un certain état du diaphane; c'est son acte même, c'est-à-dire quelque chose d'indivisible, qui se réalise en lui sans y introduire ni passion, ni mouvement. Il est lumineux, ou cesse de l'être, dans un instant indivisible, à peu près comme ce qui est à droite ou à gauche d'une chose l'est ou ne l'est pas subitement, et sans qu'il y ait en lui aucune modification passive (*De sensu*, 6, 446 b, 27 : περὶ δὲ τοῦ φωτὸς ἄλλος λόγος : τῷ εἶναι γὰρ τι φῶς ἐστίν, ἀλλ' οὐ κινήσεις τις. ALEX., *ad loc.*, 276, 7 : οὐ γὰρ διὰ κινήσεως ὁ ἀήρ καὶ τὸ διαφανὲς φωτίζεται, ἀλλ' ἀθρόον ἐκ δυνάμει διαφανοῦς ἐνεργείᾳ διαφανὲς γίνεται καὶ πεφωτισμένον, ἔχον ἐξ οὐκ ἔχοντος γινόμενον, οὐ διὰ τὸ λαμβάνειν τε καὶ κινεῖσθαι, σχέσει γὰρ καὶ παρουσίᾳ τῇ τοῦ φωτίζοντος πρὸς τὸ πεφυκὸς φωτίζεσθαι τὸ φῶς [ἐστίν], ὡς ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς εἴρηται..... Suit le passage cité *ad II*, 7, 418 b, 16).

418 b, 24. ἐν μικρῷ..... 26. αἴτημα. — TREND., p. 306 : *parvo quidem spatio fieri posse, ut motus aliquis lateat; immenso vero ab oriente et occidente non ubique simul, ut percipitur, lumen percipi posse, si quis motus, qui tempus requirit, lumini inesset.* — ἀνατολή et δύσμη ne désignent donc pas ici le lever et le coucher du soleil, mais l'Orient et l'Occident. V. *Ind. Ar.*, 210 a, 20; 53 b, 41; 44. — ESSEN (*op. cit.*, p. 44, n. 11) supprime ce passage qui n'exprime à son avis qu'un *kindischen Unsinn*.

418 b, 28. ἄχρουν δ' ἐστὶ τὸ διαφανὲς καὶ τὸ ἀόρατον. —

THEMISTIUS (111, 20) paraît prendre καὶ dans le sens de *c'est-à-dire*, et limiter l'assertion au diaphane en puissance : ἀλλ' ὅταν μὲν ἐνεργεῖ γένηται διαφανὲς ὑπὸ τοῦ φωτός, τότε γίνεται αὐτοῦ οἷον χρώμα τὸ φῶς, καὶ τηλικαῦτα γίνεται καὶ αὐτό πως ὁρατὸν..... κτλ. Mais il est plus probable que, dans l'opinion d'ARISTOTE, le diaphane en puissance et le diaphane en acte sont également incolores. SIMPLICIUS, 134, 31 : εἰπὼν δὲ τὸ φῶς οἷον χρώμα εἶναι τοῦ διαφανοῦς, αὐτὸ καθ' αὐτὸ ἄχρουν εἶναι λέγει τὸ διαφανές. ALEX., ἀπ. κ. λύσ., I, 2, 5, 15 : καὶ εὐλόγως ἢ φύσει ἄχρουν ἐποίησεν τὸ διακονησόμενον τοῖς ἄλλοις χρώμασιν διαφανές, ὅπως μὴ τὸ οἰκεῖον αὐτοῦ χρώμα..... ἐμποδίξῃ τὴν ἀληθῆ μὴνυσιν αὐτῶν.

418 b, 28. ἡ τὸ μῶλις..... 29. σκοτεινόν. — THEMISTIUS et SIMPLICIUS (135, 1) comprennent que l'obscur est visible parce que la vue, comme les autres sens, saisit, non seulement le sensible qui lui est propre, mais sa privation : διακρίνει γὰρ καὶ τὸ σκότος ἢ ὄψις, ὡς περ καὶ ἅπαντα αἰσθησις τὴν στέρησιν τοῦ αὐτῆς αἰσθητοῦ (THEM., 111, 27; V. ad II, 9, 421 b, 3—5; 10, 422 a, 26—29; 29). A cette interprétation, TRENDELEBURG (*l. l.*) fait avec raison l'objection suivante : *At si tenebrae sola negatione cognoscerentur, haec quidem cognitio videre dici non posset; quippe quae mentis potius, quam oculorum esset.* Il est plus probable, et l'expression μῶλις ὁρώμενον semble l'indiquer, qu'ARISTOTE admet que l'obscurité n'est jamais assez absolue pour que toute sensation visuelle soit impossible.

419 a, 3. τὰ πυρώδη..... 4. λάμποντα. — Il s'agit des substances phosphorescentes, comme le prouvent les exemples qui suivent. BARCO (*Arist., dell' an. veget. e sensit.*, p. 56, n. 4) n'a pas de peine à montrer que les arguments invoqués par BECK (*Arist., de sensuum act.*, p. 31) pour établir qu'il n'en est pas question, sont sans valeur. — TRENDELEBURG (p. 307) trouve étrange qu'ARISTOTE ait omis de mentionner, parmi les choses visibles dans l'obscurité, les astres auxquels il aurait dû penser d'abord. Il croit que τὰ πυρώδη φαινόμενα καὶ λάμποντα désigne peut-être les corps célestes et que le texte primitif devait porter, après λάμποντα : ἄλλα δὲ (ἀνώνομα δ' ἐστὶ... κτλ.). Mais, dans le passage analogue du *De sensu* (2, 437 a, 31; b, 5), ARISTOTE ne fait, non plus, aucune allusion aux astres. En outre, il n'aurait guère pu admettre que les astres sont visibles dans l'obscurité, puisque la substance du ciel est, comme le feu, de nature à produire la lumière et à actualiser

le diaphane (v. ad II, 7, 418 b, 8; 12). Enfin ALEXANDRE, qui mentionne deux fois ce passage du *De anima* (*De an.*, 56, 12; *De sensu*, 37, 1), n'indique pas qu'il y ait été question des astres.

419 a, 4. ἀνώνομα..... ὀνόματι. — V. ad II, 7, 418 a, 27—28.

419 a, 5. μύκης. — Parmi les végétaux, ce sont les champignons chez lesquels les phénomènes de phosphorescence atteignent leur plus grande intensité (COOKE et BERKELEY, *Les Champignons*, p. 96). Les espèces phosphorescentes appartiennent en majorité au genre agaric. L'une de celles-ci, l'*Agaricus olearius*, est commune dans le midi de la France et le Levant (TULASNE, *Ann. des sc. nat.*, 1848, p. 34).

κέρας. — CHANDLER (*Suggestions and emendations*, p. 7) propose de lire κρέας. Certaines viandes en putréfaction sont, en effet, phosphorescentes. Mais les corps visibles dans l'obscurité ne sont pas seulement, d'après ARISTOTE, les matières phosphorescentes; il paraît attribuer aussi cette propriété aux substances lisses et polies. *De sensu*, l. l. : τὸ γὰρ λεῖον ἐν τῷ σκότει πέφυκε λάμπειν, οἷον κεφαλαὶ ἰχθύων τινῶν καὶ ὁ τῆς σηπίας θολός.

419 a, 7. ἄλλος λόγος. — D'après BONITZ (*Ind. Ar.*, 99 a, 12) ARISTOTE renvoie au *De sensu*, 2, 437 b, 5. Toutefois ce passage n'a pas pour but d'expliquer pourquoi certaines choses sont visibles dans l'obscurité, mais pourquoi les yeux peuvent devenir visibles pour le sujet, quand il les remue. La mention qui y est faite des choses visibles dans l'obscurité n'intervient là qu'à titre d'exemple. D'après SIMPLICIUS (135, 25), la raison du fait est évidente (αὐτὸς μὲν οὐ προσέθησι νῦν τὴν αἰτίαν, δὴλη δέ) : ce qui est visible au sens propre du mot, dit-il, c'est la lumière et ce qui produit la lumière, le brillant. Le brillant est lui-même visible et, par la lumière qu'il produit, il est, pour le diaphane et pour les objets aperçus à la lumière, la cause qui fait qu'ils sont vus. Mais les corps qui n'ont pas un éclat (λαμπρότητα) suffisant pour produire la lumière, ne peuvent pas constituer, pour les autres, une cause de visibilité; leur éclat fait cependant qu'ils sont vus, et cela seulement dans l'obscurité parce que, quand ils sont éclairés par la lumière, leur propre éclat est offusqué. Ainsi ce qui est éminemment

visible, c'est la cause de la lumière, le brillant; en second lieu, la lumière et les diaphanes en acte; en troisième lieu, les choses colorées;.... enfin, les objets qui sont visibles dans l'obscurité. THEMISTIUS (112, 22) rapporte la même explication qu'il attribue à SOSIGÈNE ὁ Ἀλεξάνδρου διδάσκαλος. Mais ARISTOTE lui-même en donne l'essentiel en quelques mots, un peu plus bas (419 a, 23 sqq.), et, si ἄλλος λόγος indique véritablement une référence, c'est probablement à ce passage qu'elle renvoie.

419 a, 9. τοῦτο γὰρ..... 10. εἶναι. — TREND., p. 307 : *At quo tandem dativus αὐτῷ pertinet? Ad φῶς relatus omni sensu caret. Suspicio αὐτό i. e. hoc erat illud ipsum, quod diximus, (§ 1 τοῦτο γὰρ ἦν) τὸ χρώματι εἶναι τὸ κινητικῶ εἶναι. Quod Bekkeri codice W confirmatum videmus.* Comme l'a signalé C. PRANTL (*Arist. ũb. d. Farben*, Munich, 1849), il faut conserver αὐτῷ qui se rapporte, non pas à φῶς, mais à χρώμα.

419 a, 12. ἐπ' αὐτὴν τὴν ὄψιν. — *Ind. Ar.*, 553 b, 51 : ὄψις ἰ q τὸ τῆς ὄψεως αἰσθητήριον.

419 a, 14. συνεχοῦς ὄντος. — *Ind. Ar.*, 728 a, 17 : συνεχής, *contiguus*. SIMPL., 136, 31 : ὑπὸ τούτου δὲ συνεχοῦς ὄντος φησὶν οὐ τῆ ὄψει μόνον ἀλλὰ καὶ τῷ χρώματι.

419 a, 15. Δημόκριτος. — Comme l'indiquent le *De sensu* (2, 438 a, 5) et, plus clairement, THÉOPHRASTE (*De sens.*, 50, 513, 17 Diels), DÉMOCRITE pensait que les images ou émanations « qui se dégagent des choses ne peuvent arriver directement à nos yeux; ce qui touche nos yeux, c'est uniquement « l'air qui est mis en mouvement par ces images au moment « de leur essor et qui en reçoit l'empreinte. C'est pourquoi « l'éloignement nuit à la netteté de la perception (ZELLER, tr. « fr., t. II, p. 333, 1^o, 913 t. a.). » Si DÉMOCRITE admettait que ce ne sont point les images elles-mêmes, mais leurs reproductions dans l'air qui parviennent à l'œil, c'était peut-être précisément pour rendre compte de l'influence de la distance sur la vision.

419 a, 18. ὑπ' αὐτοῦ..... 19. ἀδύνατον. — Conséquence de ce qui précède a, 12 : ἐὰν γὰρ τις..... (13) οὐκ ὄψεται. THEM., 114, 8 : ὑπ' αὐτοῦ μὲν οὖν τοῦ ὀρωμένου χρώματος οὐ πάσχει ἢ γὰρ ἂν μᾶλλον ἔπασχεν ἐπιτιθεμένου τῆ κόρη.

418 a, 26. οὐ μὲν οὖν..... 419 a, 25. διαφανές. — On peut résumer ainsi les considérations exposées depuis le début du chapitre : Le visible c'est la couleur. Mais, pour être vue, la couleur doit agir sur le diaphane, et sur le diaphane déjà en acte, c'est-à-dire le diaphane éclairé. Par lui-même, le diaphane, véhicule de la couleur, est invisible et incolore. Cependant on peut dire, en un sens, qu'il a pour couleur la lumière et que son acte, la lumière, est visible. Le *De sensu* (3, 439 b, 11) donne une autre définition de la couleur, ou plutôt en détermine plus précisément la nature : La couleur est la limite du diaphane dans un corps de forme déterminée. La lumière, dit ALEXANDRE, est éminemment visible et constitue la cause grâce à laquelle tous les autres visibles sont vus; c'est l'acte du diaphane indéterminé, c'est-à-dire du diaphane dans les corps qui n'ont pas de forme définie, eau, air etc., en tant que diaphane. Mais la couleur est aussi l'acte du diaphane en tant que diaphane. Seulement la couleur, motrice du diaphane indéterminé, réside elle-même dans le diaphane, mais dans le diaphane déterminé (cf. THEOPH. *ap. PRISC.*, 8, 9 sqq.). Tous les corps, en effet, participent, à des degrés divers, de cette propriété que nous appelons la transparence (διαφάνεια), car c'est elle qui sert de matière prochaine à la couleur. Le diaphane indéterminé reçoit la lumière et comme sa couleur, du dehors, d'un corps extérieur qui a la propriété d'éclairer. Mais le diaphane déterminé, qui réside dans les corps solides, possède la couleur en lui et avec lui, mélangée à lui. C'est pourquoi elle ne lui appartient pas à un moment et non à un autre, comme la lumière au diaphane indéterminé, mais d'une façon permanente. Les diaphanes déterminés sont diversement colorés suivant la quantité qu'ils contiennent d'élément brillant ou de feu (cela même qui réalise en acte le diaphane indéterminé) et d'élément obscur ou de terre. La prédominance aussi complète que possible du premier produit la couleur blanche; celle du second le noir. Les autres couleurs résultent des proportions intermédiaires (ALEX., *De an.*, 44, 13 sqq.; 45, 7 sqq.; AR., *De sensu*, 3, déb.); ce sont des mélanges de clarté et d'obscurité. Le noir et le blanc sont au diaphane déterminé ce que la lumière et l'obscurité sont au diaphane indéterminé. L'objet de la vue, qu'il s'agisse des diaphanes déterminés ou des diaphanes indéterminés, c'est toujours la lumière ou la clarté et leurs contraires. — Pour que la couleur soit perçue, il faut donc,

d'abord, que le diaphane déterminé, ou la couleur, mette en mouvement le diaphane indéterminé réalisé en acte, c'est-à-dire lumineux. Il faut, en second lieu, que l'organe de la vue soit constitué comme doit l'être le réceptacle de la lumière, (δεκτικὸν φωτός) c'est-à-dire qu'il soit diaphane. C'est pour cela que la pupille est faite d'eau; car l'air eût été trop difficile à condenser et à retenir (*De sensu*, 2, 438 b, 2—16 et ALEX., *ad loc.*, 75, 3 sqq.). La théorie Aristotélicienne des couleurs a été reprise par GÖTTE qui l'a développée, sans en modifier l'essentiel, pour l'opposer à celle de NEWTON. V. FAIVRE, *Œuvres scient. de Gœthe*, *præs.* pp. 201 sqq.; 228.

419 a, 31. ὕστερον ἔσται δῆλον. — V. *De an.*, II, 11, 422 b, 34 sqq.

419 a, 32. τὸ δὲ μεταξύ..... 35. ὑπάρχει τούτοις. — THEM., 114, 23 : τὸ δὲ μεταξύ ψόφου καὶ ὀσμῆς ἀήρ καὶ ὕδωρ, οὐχ ἢ ἀήρ καὶ ὕδωρ, ἀλλ' ὥσπερ τὸ διαφανὲς κοινὸν ἦν πάθος τῶν δύο μάλιστα τούτων στοιχείων, δι' οὗ παραπέμπει τὰ χρώματα, οὕτως ἄλλο τι ὑποληπτέον κοινὸν εἶναι πάθος τῶν αὐτῶν τούτων στοιχείων, ὃ παραπέμπει τοὺς ψόφους, καὶ αὖ ἄλλο, ὃ παραπέμπει τὰς ὀσμάς. BRANDIS (*ap. TREND.*, p. 308) conjecture que THEMISTIUS a lu : τὸ δὲ μεταξύ ψόφων καὶ ὀσμῆς ἀνόνομον, et TORSTRIK (p. 145 et *in app. crit.*) pense qu'ARISTOTE a dû écrire à peu près ceci : τὸ δὲ μεταξύ ψόφου μὲν καὶ ὀσμῆς ἀήρ τε καὶ ὕδωρ · τὸ δὲ κοινὸν ἀνόνομον · κοινὸν γὰρ δῆ.... κτλ. Il se fonde sur les raisons suivantes : ARISTOTE dit lui-même un peu plus loin (b, 18) que le son se transmet non seulement dans l'air, mais dans l'eau. En outre, les mots ὀσμῆς δ' ἀνόνομον sont ridicules, puisque l'air et l'eau, véhicules de l'odeur, ont chacun leur nom spécial. Enfin, dans le texte traditionnel, la particule δὲ ne se comprend pas. — Mais, comme le remarque WALLACE (p. 241), l'air est, d'après ARISTOTE, le principal véhicule du son. Cela ressort de l'ensemble du chap. 8 et, notamment, du texte invoqué par TORSTRIK, b, 18 : ἔτι ἀκούεται ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι, ἀλλ' ἤττον. Il n'est donc pas étonnant qu'ARISTOTE n'ait pas fait mention de l'eau comme intermédiaire des sons, étant donné surtout que, dans ce passage, il ne se propose pas de déterminer exactement les véhicules des divers sensibles mais de prouver, contre DÉMOCRITE, que pour toutes les sensations : ἀναγκαῖόν τι εἶναι μεταξύ (cf. BARCO, *op. cit.*, p. 58, n. 5). De plus, ARISTOTE ne dit pas que chacun, en particulier, des véhicules de l'odeur est ἀνόνομον.

Ce qui n'est pas désigné par un nom spécial c'est la qualité commune à l'air et à l'eau qui les rend propres à transmettre l'odeur. Ou plutôt, le véhicule de l'odeur est ἀνόνομον, précisément parce qu'il n'est ni l'air ni l'eau en tant que tels, mais une κοινή φύσις, comme le diaphane pour la couleur. L'expression γὰρ δὲ s'explique par là même. (L'interprétation de WILSON, — *Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1882-1883, p. 5, — ne nous paraît pas acceptable. Il admet que, d'après ARISTOTE, le milieu du son est toujours l'air, — même quand on entend dans l'eau, — c'est-à-dire l'air contenu dans l'oreille. Mais ARISTOTE ne donne jamais le nom de μεταξύ aux substances contenues dans les organes des sens eux-mêmes. On ne peut pas dire, par exemple, que le milieu de la lumière est l'eau, sous prétexte que la pupille en est faite. V. *ad* II, 7, 418 a, 26—419 a, 25; III, 1, 425 a, 5.) Il n'y a donc pas lieu de modifier le texte et le sens n'est pas douteux. Mais la construction est embarrassée et l'explication littérale difficile. Les commentateurs ne donnent pas d'indications utiles à ce sujet. La traduction d'ARGYROPULE (*nam ut perspicuum in colore communis est quidam affectus in aëre atque aqua, sic alius quidam in odoribus est affectus, qui quidem inest in his utrisque, in aëre inquam et aqua.*) ne concorde pas avec la position de ὥσπερ τὸ διαφανὲς χρώματι dans la phrase. En prenant τῷ ἔχοντι ὀσμῆν dans le sens de « l'objet odorant » ou de « l'odeur », correspondant à celui de χρώματι, et en mettant une virgule après ὀσμῆν, on peut construire : ὥσπερ γὰρ τὸ διαφανὲς χρώματι, οὕτω τῷ ἔχοντι ὀσμῆν τὸ μεταξύ ἔστι κοινὸν τι πάθος ἐπ' ἀέρος καὶ ὕδατος ὃ ἐν ἀμφοτέροις... κτλ. ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 46) considère tout le morceau jusqu'à λεχθήσεται (b, 3) comme interpolé. — Les commentateurs ont donné aux véhicules du son et de l'odeur les noms de διηχῆς et de δίοσμον. V. THEM., 115, 2 : ὀνομάζουσι δὲ οἱ ἐξηγηταὶ τὸ μὲν διηχῆς, τὸ δὲ δίοσμον. PHILOPON (354, 14) rapporte que THÉOPHRASTE employait déjà ces expressions.

419 b, 1. ἀλλ' ὃ μὲν ἄνθρωπος..... 2. μὴ ἀναπνέοντα. — TORSTRIK (pp. 145—146) pense que le texte primitif devait porter, à la suite de cette phrase, quelque chose d'analogue à ce qu'ajoute THEMISTIUS (115, 6) : τὰ δὲ ἐνυδρα καὶ μὴ ἀναπνέοντα ὁμοῦς ὀσμάται. Il remarque, en effet, à la suite de SIMPLICIUS (139, 6), que les mots ἀλλ' ὃ μὲν ἄνθρωπος annoncent une proposition corrélatrice. Mais l'observation de SIMPLICIUS prouve

que cette proposition ne figurait pas, non plus, dans les textes qu'il avait sous les yeux. D'ailleurs, l'omission de la seconde de deux propositions corrélatives est assez fréquente chez ARISTOTE (*Ind. Ar.*, 454 a, 17 : *interdum oppositio per partem indicata et inchoata non accurate continuatur*), surtout lorsque cette proposition est facile à suppléer, ce qui est ici le cas. SIMPL., 139, 7 : δῆλον ὅμως τὸ ἀναποδοθιζόμενον, τὸ τὰ δὲ μὴ ἀναπνεύοντα. V. BARCO, *op. cit.*, l. l.

419 b, 3. ὕστερον λεχθήσεται. — V. *De an.*, II, 9, 421 b, 9 sqq. — Ici encore, TORSTRICK (p. 146) propose une addition rendue nécessaire, pense-t-il, par le début du chapitre suivant : νῦν δὲ πρῶτον περὶ ψόφου..... κτλ. Il faudrait donc ajouter, après λεχθήσεται, ces deux propositions, qui se trouvent à peu près textuellement dans la paraphrase de THEMISTIUS (115, 7) : νῦν δ' ἐκ τῶν εἰρημένων δῆλον τί ἐστὶν ὄψις. μετὰ δὲ ταῦτα λεκτέον περὶ ἀκοῆς καὶ ὁσφρήσεως. Cependant l'expression πρῶτον peut s'expliquer sans cette addition : des autres sens, l'ouïe est le premier dont nous ayons à parler. Cf. WILSON, *op. cit.*, p. 6 : *The word πρῶτον probably marks the order of discussion of sound (ch. VIII) relative to the other subjects which remain to be treated, viz. smell (ch. IX) taste (ch. X) and touch (ch. XI).* V. *ad II*, 12 note finale. — En outre, la phrase νῦν δ' ἐκ τῶν εἰρημένων δῆλον τί ἐστὶν ὄψις ne paraît pas avoir figuré dans le texte que SOPHONIAS, SIMPLICIUS et même ALEXANDRE (*ap. SIMPL.*, 138, 5) ont commenté.

CHAPITRE VIII

419 b, 6. τὰ μὲν γὰρ οὐ φαμεν ἔχειν..... τὰ δ' ἔχειν. — Certains corps n'ont même pas la sonorité en puissance ou l'habitude (ἔξις, v. *ad II*, 1, 412 a, 21 ; b, 25—413 a, 3) sonore. Ceux qui possèdent cette puissance ne sont sonores en acte que quand ils produisent le son dans le milieu qui s'étend entre eux et l'ouïe. SOPHON., 84, 27 : ψόφος γὰρ κατ' ἐνέργειαν οὐδὲν ἕτερόν ἐστιν ἢ ἡ μεταξύ αὐτῶν καὶ τῆς ἀκοῆς τοιῶσδε ἐγγινομένη πληγῇ ἀέρος.

419 b, 10. τινος πρὸς τι καὶ ἐν τινι. — SIMPL., 139, 25 : τινὸς μὲν τοῦ πληττόντος, πρὸς τι δὲ τὸ πληττόμενον, ἐν τινι δὲ τῷ

διηχεῖ. De même ALEXANDRE (v. la note suivante); THEM., 115, 23; PHILOP., 357, 6; SOPHON., 84, 28. TRENDELEBURG (p. 310) rapproche PLAT., *Tim.*, 67 B : ὅλως μὲν οὖν φωνὴν θῶμεν τὴν δι' ὧτων ὑπ' ἀέρος ἐγκεφάλου τε καὶ αἵματος μέχρι ψυχῆς πληγὴν διαδομένην.

419 b, 13. πληγῇ δ' οὐ γίνεται ἄνευ φορᾶς. — Il est prouvé par là que le son a lieu ἐν τινι, puisque la translation est le mouvement dans le lieu. TRENDELEBURG (p. 309) reproche aux commentateurs et, en particulier, à SIMPLICIUS, de n'avoir pas aperçu que cette phrase contient la véritable explication de καὶ ἐν τινι, et d'avoir cru, par suite, que ces mots désignent, non pas seulement l'espace nécessaire au mouvement, mais l'air ou l'eau réceptacles du son. Cette interprétation peut cependant se justifier. Étant donné qu'il n'y a pas de vide et que le mouvement de translation ne peut pas avoir lieu à travers les corps solides, les seuls milieux dans lesquels il puisse se produire sont l'air et l'eau. V. ALEX., *De an.*, 46, 21 : γίνεται δὲ ὁ κατ' ἐνέργειαν ψόφος ὑπὸ πληγῆς. ἡ δὲ πληγὴ ὑπὸ τέ τινος καὶ πρὸς τι καὶ διὰ τινος. ὑπὸ μὲν τινος, τοῦ γὰρ πληττόντος · πρὸς τι δὲ, πρὸς γὰρ τὸ πληττόμενον · διὰ τινος δὲ, δι' οὗ ἡ πληγῆ. ἡ γὰρ πληγῆ κίνησις τίς ἐστὶ κατὰ τόπον ὥστε καὶ ἡ πληγῆ μὲν διὰ τινος, οὐ μὴν τοῦ τυχόντος. οὔτε γὰρ διὰ στερεοῦ, ὅτι μὴ οἶόν τε διὰ τοιούτου κίνησιν γενέσθαι, οὔτε διὰ κενοῦ, ὅτι μὴδὲ τὴν ἀρχὴν τὸ κενόν ἐστὶ τι. ἀλλὰ μάλιστα μὲν ἐν ἀέρι καὶ δι' ἀέρος ὁ ψόφος, ἤδη δὲ καὶ δι' ὕδατος. C'est, d'ailleurs, ce que dit SIMPLICIUS lui-même (139, 33).

419 b, 16. ὅτι λεῖος. — Ce qui fait la sonorité des corps lisses, dit ALEXANDRE (*De an.*, 47, 9), c'est que l'air situé entre le corps qui frappe et celui qui est frappé se trouve saisi tout d'un coup et tout d'une pièce par le choc : τὸ μὲν οὖν λεῖον τυπτόμενον ψόφον ποιεῖ διὰ τὸ ἀθρόον ὑπὸ τοῦ τύπτοντος πρὸς τῷ τοιούτῳ σώματι ἀπολαμβάνεσθαι τὸν ἀέρα. De même THEM., 116, 4; PHILOP., 359, 13; SIMPL., 140, 6.

419 b, 18. τοῦ κινήθεντος. — *Sub.* : ἀέρος (THEM., 116, 7; ALEX., *De an.*, 47, 11; SIMPL., 140, 10; PHILOP., 359, 15; SOPHON., 85, 13).

ἔτι ἀκούεται..... ἀλλ' ἤττον, i. e. : ψόφος δὲ καὶ ἐν ἀέρι καὶ ἐν ὕδατι, ἀλλ' ἤσσον ἐν ὕδατι (THEM., 116, 10). — TORSTRICK (p. 146) pense qu'il faut supprimer les mots ἀλλ' ἤττον et ponctuer : ἔτι ἀκούε-

ται μὲν ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι, οὐκ ἔστι δὲ..... κτλ. Cependant tous les commentateurs, à l'exception de SOPHONIAS (85, 23), ont suivi le texte traditionnel. Il est, du reste, assez naturel qu'ARISTOTE, qui parle ici pour la première fois de l'eau comme véhicule du son, remarque incidemment qu'elle est moins propre que l'air à jouer ce rôle.

419 b, 19. οὐκ ἔστι δὲ ψόφου κύριος..... ὕδωρ. — *Ind. Ar.*, 415 b, 34 : κύριος. 1. *penes quem aliquid discernendi potestas est, sive is homo est sive institutum aliquod* (« *entscheidend* »). Cf. *ibid.*, 416 a, 13 sqq. — L'air n'est pas la cause déterminante du son. Cette cause est le choc de l'air saisi entre les corps sonores, c'est-à-dire durs et polis, ou frappé assez rapidement pour que le coup s'imprime, en quelque sorte, en lui. Du reste, le son n'est pas, pour ARISTOTE, un mouvement de l'air ou de l'eau; c'est une qualité à laquelle l'air sert de véhicule. C'est le son lui-même, ou la forme sonore, que l'air reçoit des corps résonnants et qu'il transmet à l'oreille. Cette transmission n'est pas celle d'un mouvement, pas plus que la transmission de la couleur à travers le diaphane. Le son existe en tant que tel avant de parvenir à l'oreille, et si, de loin, on entend mal, cela ne résulte pas de l'affaiblissement d'un mouvement, mais d'une transformation qualitative des sons apportés par l'air (*De sensu*, 6, 446 b, 7 : οὐ γὰρ τὸ λεχθὲν φαίνονται ἀκηκόετες διὰ τὸ μετασχηματίζεσθαι φερόμενον τὸν ἀέρα.). Cette transformation n'est pas un changement de forme ou de figure, mais un changement de son (γραμμαμάτων μετασχηματισίς, *ibid.*, b, 6). Pour appliquer à l'ouïe une comparaison qu'ARISTOTE (*De an.*, III, 12, 435 a, 9) emploie à propos de la vue, on peut dire que le son s'imprime dans l'air comme le sceau dans la cire, et qu'il parvient à l'oreille comme l'empreinte qui traverserait la cire jusqu'au bout. Mais cette image, visuelle ou tactile, n'a, appliquée au son, qu'une valeur purement métaphorique.

ἀλλὰ δεῖ..... 23. τοῦ ἀέρος. — Pour qu'il y ait son, il faut, non seulement que deux corps s'entre-choquent, mais encore que le choc se communique à l'air. C'est pour cela que la rencontre de deux corps mous ou élastiques, ou de deux corps durs, mais dont le mouvement est lent, ne produit pas de son. En pareil cas, l'air compris entre eux s'échappe graduellement à mesure que l'intervalle diminue, mais ne reçoit pas de choc. Pour la production du son, les conditions les plus

favorables sont la dureté et la rapidité des corps qui se meuvent l'un vers l'autre; il convient, en outre, qu'ils soient lisses. Alors, en effet, l'air se trouve saisi entre eux tout d'une pièce (cf. *De an.*, II, 8, 419 b, 34; III, 12, 435 a, 6 — où il s'agit toutefois de la vue — : τὸν ἀέρα πάσχειν..... μέχρι περ οὗ ἂν ᾗ εἷς. ἐπὶ δὲ τοῦ λείου ἔστιν εἷς.), et reçoit le choc avant d'avoir pu s'écarter (THEM., 116, 14 : δεῖ καὶ ποιῶν σωμάτων καὶ ποιῶν πληγῆς καὶ ποιῶν μὲν στερεῶν τε καὶ λείων καὶ πλατέων καὶ κοίλων, ὡς προειρήκαμεν, ποιῶν δὲ τὴν πληγὴν ὅτι σφοδρὰν καὶ ταχεῖαν, ἵνα μὴ φθάσῃ διαιρεθεῖς ὁ ἀήρ καὶ διαφύγῃ τὴν κίνησιν τοῦ ῥαπίζοντος..... ἐπεὶ εἰ καὶ τύμπανον τυμπάνῳ ἡρέμα προσάγοις, οὐ ποιήσεις ψόφον). Il n'est même pas nécessaire que l'air soit pris entre deux corps solides pour que le son ait lieu; il suffit que le coup soit assez rapide pour frapper l'air sans qu'il s'écarte et se dérobe devant lui. C'est ce qui a lieu quand on le cingle au moyen d'une baguette souple (ῥαπίζειν) ou d'un fouet (ALEX., à la suite du passage cité; THEM., 116, 21; SIMPL., 141, 6). Ainsi, pour que le son se produise, il faut que deux corps se choquent dans l'air, mais le corps choqué peut être l'air lui-même (THEM., 116, 25 : τῆνικαῦτα δὲ τοὺς δύο ἀναδέχεται λόγους ὁ ἀήρ τὸν τε τοῦ τυπτομένου σώματος καὶ τὸν τοῦ ἐν ᾧ τύπτεται.). Quoique ce double rôle de l'air soit impliqué dans le texte d'ARISTOTE (SIMPL., 140, 25 : διχῶς οἶμαι τὸ ῥητὸν νοητέον... κτλ.), il n'est pas exprimé avec toute la netteté désirable, par suite de l'absence d'une indication qui marque l'opposition de l'un à l'autre. La correction proposée par STEINHART (*Symb. crit.*, p. 4) et TORSTRICK (p. 146) ἢ καὶ πρὸς, au lieu de καὶ πρὸς (b, 20), ne remédierait à cet inconvénient qu'en en faisant naître un autre. Car le choc de deux corps l'un contre l'autre ne produirait pas de son, si l'air n'était pas frappé en même temps.

419 b, 24. σωρὸν ἢ ὄρμαθὸν..... φερόμενον ταχύ. — TRENDELEBURG (p. 311) ne trouve pas de sens plausible à ces mots : *Quid autem arenae series? Quid, quod additur arenae series mota? De arenae serie nobis non constat.* Il remarque, en outre, que le mouvement du tas de sable importe peu; ce qui doit se mouvoir rapidement, c'est le corps qui le frappe. Le sens serait donc : *si quis arenae cumulum ita pulset, ut arena celeriter moveatur eoque motu comprimatur.* Mais cette explication est grammaticalement impossible et, d'ailleurs, φερόμενον appliqué à σωρὸν ἢ ὄρμαθὸν peut se comprendre. ARISTOTE veut dire que l'air fuit devant le coup, et que le mouvement du corps qui le

frappe doit être plus rapide, pour produire un choc avant qu'il ne se dérobe et ne se dissipe; de même, pour produire un son en frappant un amas de sable qui se mouvrait, il faudrait que la rapidité du choc ne lui laissât pas le temps de s'y soustraire (THEM., 116, 24 : ὡςπερ καὶ εἰ ἄμμου σωρὸν φερόμενον παῖσοι τις προλαμδάνων τῇ πληγῇ τὴν φοράν. De même ALEX., *De an.*, 47, 22). ὄρμαθὸν φερόμενον désigne, sans doute, la chute d'une colonne ou d'un cylindre de sable s'écoulant d'un réservoir. Peut-être aussi, faut-il, comme le propose ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 48, n. 4), lire τὶ φερόμενον.

419 b, 25. ἠχώ..... 27. ὡςπερ σφαῖρα. — La meilleure interprétation de ce passage se trouve dans le *De anima* d'ALEXANDRE (47, 25) : « L'écho a lieu par suite de la réflexion de l'air. En effet, lorsque l'air qui a reçu un choc se meut, sans se disperser (εἰς μέγας), vers un corps solide qui offre quelque cavité et qu'il est repoussé par l'air maintenu en un seul tout dans cette cavité, lequel, étant enveloppé par elle, ne peut pas être dispersé mais reste en une seule masse, le premier à cause de la résistance (διὰ τὴν βίαν) que lui oppose ce dernier, se meut de nouveau vers le point d'où il était parti. Car ce n'est pas à une cavité vide qu'il vient se heurter, mais à une cavité pleine d'air, et, renvoyé en arrière par celui-ci, qui, maintenu par la cavité, ne peut être chassé en avant ni dispersé, il se meut de nouveau rapidement en arrière..... conservant encore le même son. On pourrait dire aussi que ce n'est pas l'air qui a été mis en mouvement le premier qui se meut vers la cavité et l'air contenu dans celle-ci, et qui revient ensuite au point de départ,.... mais que l'air qui a le premier reçu le choc..... transmet, par un choc semblable, la forme sonore à celui qui vient après lui, celui-ci au suivant, et qu'ainsi de suite le son chemine en se transmettant d'une partie de l'air à l'autre; quant à la dernière, celle qui reçoit le choc et la forme immédiatement contre la cavité, étant empêchée par celle-ci de transmettre le choc en avant, et repoussée en sens inverse par l'obstacle solide (τοῦ στερεοῦ) de cette cavité, comme une balle par un corps dur, elle frappe la partie située derrière elle et lui transmet, de nouveau, la forme sonore; celle-ci en fait autant pour celle qui la précède et ainsi la transmission rétrograde du choc et du son aboutit au point d'origine. » On n'obtiendrait pas un sens plus satisfaisant en lisant, comme le pro-

pose TORSTRIK (p. 148), d'après un certain nombre de manuscrits : ὅταν ἀέρος ἐνὸς γενομένου.... κτλ. D'ailleurs, les raisons sur lesquelles il s'appuie, pour rejeter le texte traditionnel, ne semblent pas fondées : *Qua in re turbat quod ab aëre dicit ita coartato reperiuntur sonum : nam particula illa moti aëris quam vocamus sonum ipsa pars est aëris intra muros inclusi : at pars non repellitur a suo toto : porro quod addit ὡςπερ σφαῖρα : nam ludentium pila non ab aëre reperiuntur sed ab ipso muro.* Mais rien ne dit que l'air répercuté soit une partie de celui qui est contenu dans la cavité cause de la répercussion. Quant à la comparaison de la balle, elle s'explique précisément parce que l'air renfermé dans une cavité doit à cette circonstance de renvoyer celui qui vient le frapper du dehors, comme un corps dur renvoie une balle. TORSTRIK nie toutefois qu'ARISTOTE ait pu parler d'une répercussion du son par l'air, *id quod sub-absurdum videtur*. Cependant, puisque l'air peut, dans la production du son, se comporter comme un corps solide, il n'est pas absurde qu'il puisse jouer ce rôle dans la répercussion du son, et c'est peut-être cette idée qui doit servir de transition entre ce passage et le précédent. Les deux textes des *Problèmes* que TORSTRIK invoque à l'appui de son opinion sont plutôt de nature à l'infirmer. Le premier (XI, 23, 901 b, 18) dit, en effet, que l'écho a lieu : πληγέντος τοῦ τοιοῦτου (sc. τοῦ ἀέρος) πρὸς τι στερεόν, d'où TORSTRIK (p. 149) conclut : *manifesto igitur non ab aëre aër reperiuntur sed a solido corpore*. Toutefois, dans un manuscrit (y), le problème d'où ce passage est tiré se termine ainsi : ἀπὸ γὰρ τοῦ ἀέρος ἀνακλάται (sc. ὁ ψόφος) τοῦ ἐν τῷ κοίλῳ οὐκ ἀπὸ τοῦ κοίλου. BEKKER et TORSTRIK considèrent ces mots comme interpolés. Ils sont, en effet, en contradiction avec le passage précédent, si l'on interprète celui-ci comme le fait TORSTRIK. Mais la contradiction disparaît si l'on admet que l'air peut, dans certaines conditions, jouer le rôle de τι στερεόν. TORSTRIK constate d'ailleurs que, dans un autre *Problème* (XI, 81, 904 b, 27), ces deux assertions sont rapprochées de la même façon et exprimées dans les mêmes termes. Seulement, cette fois, tous les manuscrits sont d'accord. Nous lisons, enfin, un peu plus haut (XI, 7, 899 b, 23) : συμβάλλεται δὲ ἕως καὶ ἡ ἀκίνησία τοῦ ἀέρος : ἀθρόος γὰρ ἰὼν μᾶλλον ἀποπλήττεται τὸν προσπίπτοντα. Sans doute l'authenticité des *Problèmes* est suspecte. Mais si l'on n'a pas le droit d'invoquer ces passages pour prouver la légitimité de l'interprétation d'ALEXANDRE, du moins ne peut-on en tirer aucun argument contre elle.

419 b, 27. εοικε δ' αει..... 33. ὀρίζομεν. — Le son se répercute toujours comme la lumière se réfléchit toujours. Seulement la répercussion du son n'est pas toujours manifeste; on croit volontiers qu'elle n'a lieu que quand il y a un écho proprement dit. De même, la réflexion de la lumière n'est manifeste que quand elle se produit sur une surface polie. En effet, c'est seulement dans ce cas que les rayons réfléchis sont assez intenses pour projeter des ombres. Or c'est à la propriété de produire des ombres que l'on reconnaît communément la présence de la lumière. THEM., 117, 8 : καὶ γὰρ τὸ φῶς αἰεὶ μὲν ἀνακλᾶται..... ἀλλ' οὐχ οὕτως ἀνακλᾶται ἀπανταχόθεν, ὥσπερ ἀπὸ τῶν λείων..... διὰ τοῦτο δὲ οὐδὲ ἀνακλᾶσθαι δοκεῖ· ἐκ γὰρ τῶν λείων..... ἢ ἀνάκλασις ἐκδηλοτέρα διὰ τὸ καὶ σκιὰν δύνασθαι ποιεῖν τὸ ἀποπαλλόμενον φῶς, ὅπερ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἀνακλάσεων οὐ συμβαίνει.

419 b, 33. τὸ δὲ κενόν..... 420 a, 2. ἐπίπεδον. — ALEX., *De an.*, 48, 21 : ἐπεὶ δὲ ὁ ἀήρ δοκεῖ κενὸς εἶναι, οὗτος δὲ τοῦ ἀκούειν αἴτιος..... διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν εὐλόγως δοκεῖ λέγεσθαι εὖ ὑπὸ τινῶν τῶν ἀκούειν ἡμᾶς τῷ κενῷ. SOPHONIAS (86, 18) attribue cette opinion τοῖς πάλαι φυσιολόγοις (cf. PHILOP., 363, 20 : πάντας τοὺς πρὸ αὐτοῦ φυσικούς); TRENDLENBURG (p. 313) pense qu'il faut peut-être la rapporter à EMPÉDOCLE. Il est plus probable qu'il s'agit d'une opinion généralement répandue, comme l'indique l'expression δοκεῖ (v. *ad I*, 1, 402 a, 4; *Phys.*, IV, 6, 213 a, 27 : οἱ δ' ἄνθρωποι βούλονται κενὸν εἶναι διάστημα ἐν ᾧ μηδὲν ἐστὶ σῶμα αἰσθητὸν· οἰόμενοι δὲ τὸ ὄν ἅπαν εἶναι σῶμα φασίν, ἐν ᾧ ὅλως μηδὲν ἐστὶ, τοῦτ' εἶναι κενόν, διὸ τὸ πλήρες ἀέρος κενὸν εἶναι. *Part. an.*, II, 10, 656 b, 15 : τὸ γὰρ κενὸν καλούμενον ἀέρος πλήρες ἐστὶ, τὸ δὲ τῆς ἀκοῆς αἰσθητήριον ἀέρος εἶναι φάμεν.). Il va sans dire qu'ARISTOTE, qui n'admet pas l'existence du vide, n'approuve pas cette opinion, mais seulement la conséquence que l'on peut en tirer en l'interprétant comme il le fait.

L'air n'est pas la cause déterminante du son (ψόφου κύριος, v. *ad II*, 8, 419 b, 19), mais il est la condition déterminante de l'audition (κύριος τοῦ ἀκούειν). De même, la lumière est la cause de la vision sans être celle de la couleur. THEMISTIUS (117, 24) n'a pas aperçu cette distinction : κύριος μὲν οὖν οὐκ ἐστὶν ὁ ἀήρ τοῦ ψόφου, κυριώτατος δὲ τῶν ἄλλων στοιχείων.

TORSTRICK (pp. 147; 153) apporte à ce passage des modifications importantes. Il supprime d'abord les mots b, 33 : τὸ δὲ κενόν..... (34) ἀκούειν. La première édition du *De anima* conte-

nait, pense-t-il, la remarque analogue que nous retrouvons un peu plus loin (420 a, 18 : καὶ διὰ τοῦτο φασὶν ἀκούειν τῷ κενῷ) à sa vraie place. Cette remarque, légèrement modifiée dans la forme, aura été inscrite en marge de la seconde édition et ensuite introduite mal à propos ici, pour combler les lacunes que TORSTRICK croit constater dans le texte. Il remarque, en outre, que le reste du passage doit exprimer la suite de l'idée exposée plus haut. ARISTOTE vient de dire qu'il en est de la répercussion du son comme de la réflexion de la lumière; que la lumière est toujours réfléchi, quoique cette réflexion ne soit manifeste que dans certains cas; il complète sa pensée en ajoutant que, de même, il n'y a répercussion manifeste du son que quand l'air rencontre une surface lisse. Il faudrait, par conséquent, rétablir ainsi le texte : ἢ τὸ φῶς ὀρίζομεν· οὕτω δὲ καὶ ὁ ψόφος ἀνακλᾶται μὲν αἰεὶ ὅταν καὶ μὴ ἢ συνεχῆς καὶ εἰς ὁ ἀήρ, ἀλλὰ διὰ τὸ φαθυρὸς εἶναι οὐ γεγωνεῖ ἂν μὴ λείον ἢ τὸ πληγέν· τότε δὲ εἰς γίνεται, καὶ ἅμα ἀφάλλεται, διὰ τὸ ἐπίπεδον· ἐν γὰρ τὸ τοῦ λείου ἐπίπεδον. Mais on peut conserver à ce morceau le même sens général sans lui faire subir ces modifications : ARISTOTE remarque, d'abord, que l'air est la cause de l'audition lorsqu'il est μὴ συνεχῆς καὶ εἰς. Lorsque l'air, véhicule d'un son, rencontre un obstacle, il est repoussé et ce choc doit, sans doute, toujours répercuter le son à quelque degré, mais comme l'air n'est pas consistant il se dissipe aussitôt, et le son ne se transmet à l'oreille et ne résonne (γεγωνεῖ. Cf. *De audib.*, 804 b, 19 sqq. : οὐ δύναται τὸ πνεῦμα ἔξω φέρεσθαι συνεχῆς, ἀλλὰ διεσπασμένον,..... φθέγγονται μὲν γὰρ ἀλλ' οὐ δύναται γεγωνεῖν διὰ τὸ μὴ γίνεσθαι μετὰ συντονίας τὴν τοῦ ἀέρος πληγὴν) que quand le corps choqué est lisse et renvoie l'air tout d'une pièce, sans le briser. De même, tout rayon lumineux est réfléchi par les objets qu'il rencontre, mais, si la surface réfléchissante n'est pas polie, la lumière se brise dans toutes les directions, et cesse de former un faisceau lumineux distinct. THEM., 117, 16 : οὕτω [γοῦν] καὶ ἡχὴ πανταχόθεν μὲν γίνεται τοῦ ἀέρος ἀνακλωμένου, οὐ πανταχόθεν δὲ γεγωνεῖ. — Quant à la remarque incidente b, 33 : τὸ δὲ κενόν..... (34) ἀκούειν, elle contribue à faire comprendre pourquoi la répercussion du son n'est pas toujours perceptible. L'air, en effet, tombe si peu sous les sens qu'on l'a quelquefois confondu avec le vide. Il n'est donc pas étonnant que, quand la répercussion de l'air échappe à l'ouïe, elle soit complètement insaisissable.

420 a, 1. τότε δὲ εἷς..... 2. τὸ ἐπίπεδον. — ARGYROPOULE traduit : *tum enim unus ipse simul ob planitiem evadit*, et la plupart des interprètes adoptent ce sens. Mais l'explication littérale est difficile. TORSTRICK (p. 148) pense que ces mots : *intelligi non posse et esse corrupta*. Le texte qu'il propose d'adopter (v. la note précédente) semble confirmé par la paraphrase de THEMISTIUS (117, 20) : τότε δὲ καὶ αὐτὸς εἷς γίνεται ἄμα καὶ συνεχὴς καὶ ἀποπάλλεται ὡς εἷς καὶ ἄμα. Peut-être, cependant, pourrait-on interpréter ainsi sans modifier le texte; ἄμα est employé à peu près de la même façon dans le troisième livre 2, 427 a, 2. Peut-être aussi, faut-il rattacher ἄμα à διὰ τὸ ἐπίπεδον et expliquer : l'air, pour apporter le son jusqu'à la surface qui le réfléchit, doit être déjà συνεχὴς καὶ εἷς. Mais quand il rencontre une surface lisse et unie, alors il est unifié, son unité est conservée et accrue, grâce aussi (ἄμα διὰ) à la surface qui le répercute. — Cette interprétation s'accorderait bien avec la leçon fournie par U et PHILOPON : ἄμα γὰρ διὰ ... κτλ.

420 a, 3. ψοφητικόν..... 19. ὠρισμένον τὸν ἀέρα. — L'organe de l'ouïe est composé de deux parties distinctes. L'une, qui correspond à peu près à ce que nous appelons l'oreille externe, comprend le pavillon de l'oreille et le conduit auditif. Elle est limitée à l'intérieur par la membrane auditive (μήνιγγις), qu'ARISTOTE appelle aussi (*Gen. an.*, V, 2, 781 b, 4) τὸν ὀμένα τὸν ἐπιπολῆς. A cette membrane, peut-être celle du tympan, vient aboutir le canal (πόρος) auditif, qui forme avec elle la seconde partie de l'organe (*Gen. an.*, II, 6, 744 a, 2). Ce canal est rempli par le πνεῦμα σύμφυτον auquel se communiquent les impressions transmises à la membrane par l'air dont l'oreille externe est remplie. Le πνεῦμα σύμφυτον est conduit par ce canal jusqu'aux veines et, par suite, au cœur et à la région où il « donne naissance au pouls chez certains « animaux et chez d'autres à l'inspiration et à l'expiration » (v. *ad II*, 12, 424 a, 24—25). « C'est de là que le son revient « en paroles; la parole n'est qu'une sorte d'écho des sons « articulés ayant pénétré dans l'oreille. C'est le même mouvement qui se propage de l'oreille à la gorge. Aussi entend-on « moins bien quand on bâille ou pendant le temps de l'expiration parce qu'alors les deux mouvements se contrarient « (POUCHET, *La biol. Arist.*, *Rev. Phil.*, 1884, p. 555). » Cf. *Gen. an.*, V, 2, 781 a, 14—34; *ALEX.*, *De an.*, 50, 41.

420 a, 3. ἐνὸς ἀέρος συνεχεία. — SIMPLICIUS (143, 19) comprend que συνεχεία désigne la façon dont l'air mû μέχρις ἀκοῆς peut être un : οὐ γὰρ ὡς τὸ ἀδιαίρετον ἐν ὁ ἀήρ οὐδὲ ὡς τῷ λόγῳ ἐν, ἀλλ' ὡς τὸ συνεχές. PHILOPON (363, 35) et SOPHONIAS (86, 24) interprètent : ἓνα καὶ συνεχῆ τὸν ἀέρα. Cf. II, 8, 419 b, 35.

420 a, 4. ἀκοῆ. — *Ind. Ar.*, 25 b, 45 : ἀκοή ἰε τὸ τῆς ἀκοῆς αἰσθητήριον.

ἀκοῆ δὲ συμφυῆς ἀήρ, leçon de Wy suivie par tous les commentateurs, à l'exception de THEMISTIUS (117, 29, qui, du reste, paraphrase ainsi — 118, 1 — : ἐν τοῖς ὡσὶν ἀήρ... τῆ μήνιγγι συμφυῆς), confirmée par PRISCIEEN (16, 22 : ἀλλ' εἰ ὁ ἀήρ συμφυῆς, τὸ δὲ ἀκούειν... κτλ.), sans doute d'après THÉOPHRASTE, et adoptée par BONITZ (*Ind. Ar.*, 720 a, 41) et par BYWATER (*in not. crit. ad PRISC.*, l. l.). BIEHL conserve ἀκοῆ δὲ συμφυῆς ἀέρι. — La σύμφυσις diffère du simple contact parce que, dans le contact, les choses qui se touchent n'ont pas d'autre rapport que le contact même. Cependant les choses unies par la σύμφυσις ne sont pas qualitativement identiques, car, alors, elles ne se distingueraient pas et formeraient un seul tout continu (*Meta.*, Δ, 4, 1014 b, 22; *ALEX.*, *ad loc.*, 317, 23 Bon., 358, 31 Hayd. : πῶς δὲ ἐν τὰ συμπεφυκότα, ἐδήλωσε · κατὰ γὰρ τὸ ποσόν, οὐ κατὰ τὸ ποιόν · οὐ γὰρ ταῦτόν κατὰ τὸ ποιόν τῶν σπλάγγων ἕκαστον τῷ ἄλλῳ σώματι, ᾧ προσπέφυκεν, οὐδὲ τὸ σῶκον τῆ σικῆ ἢ ὁ βότρυς τῷ ξύλῳ τῆς ἀμπέλου.). Ainsi, συμφυῆς s'applique aux choses qui, bien que qualitativement distinctes, forment un tout naturel.

διὰ δὲ τὸ ἐν ἀέρι εἶναι δηλαδὴ τὴν ἀκοῆν (SIMPL., 143, 28). — STEINHART (*Symb. crit.*, p. 4) propose la correction suivante : *pro* διὰ δὲ τὸ ἐν ἀέρι εἶναι, *quod nemo facile intelligat, repono* : διὰ τὸ ἓνα ἀέρα εἶναι · cf. paulo ante : οὗτος (ὁ ἀήρ) δ' ἐστὶν ὁ ποιῶν ἀκούειν, ἔταν κινηθῆ, συνεχὴς καὶ εἷς. Mais il ne s'agit plus ici de savoir comment se comporte l'air extérieur quand il transmet le son, mais pourquoi l'air extérieur agit sur l'air intérieur, et la raison en est qu'ils sont en contact parce que l'oreille se trouve dans l'air. La leçon traditionnelle est donc précisément celle qui convient.

420 a, 5. ὁ εἶσω κινεῖται. — L'air intérieur sert d'intermédiaire entre l'air extérieur et le πνεῦμα (THEM., 118, 17 : γίνεται γὰρ ὡσπερ μεθόριον ὁ τῆ μήνιγγι συμφυῆς ἀήρ τοῦ τε εἶσω πνεύματος

τοῦ αἰσθητικοῦ καὶ τοῦ ἔξωθεν ἀέρος). Cet air intérieur n'est pas placé, comme le dit TORSTRIK (p. 151), *sub tympani membrana*, τῆς μὲνιγγι, mais, au contraire, en avant de cette membrane, entre elle et l'air extérieur, dans le conduit auditif (ἐλιξ). L'air extérieur est ainsi en contact immédiat avec l'air intérieur (συνεχῆς). THEM., 119, 17; 118, 29; 118, 5 : συνεχῆς γὰρ ἀὴρ ἀέρι, καὶ οὐχ ἀπτεται, ὡσπερ οὐδὲ ὕδωρ ὕδατος, ἀλλ' ἐν γίγνεται. PHILOP., 365, 25. V. ad II, 8, 420 a, 9—10.

420 a, 6. οὐ γὰρ πάντη..... 7. ἐμφυχον. — TREND., p. 315 : *Hic insitus et quasi ingenitus aer facit, ut sola aure neque alia corporis parte audiamus. Id tamen additur οὐ γὰρ πάντη ἔχει ἀέρα τὸ κινήσμενον μέρος καὶ ἐμφυχον. Partem enim, quae quasi animata se ipsa motura est (κινήσμενον, in quo urgeas medii vim), ὄργανον intellegas, quod aere utatur, tanquam necessaria audiendi conditione.* — Il faudrait traduire, par conséquent : car l'organe qui doit se mouvoir lui-même et qui est animé, ne trouve pas partout, — c'est-à-dire dans tout l'organisme, — l'air, condition de son mouvement. Cf. PHILOP., 366, 14 : τὸ ἐμφυχον καὶ ἀκουστικὸν μόνον. Cependant, ἔχει n'a guère ce sens, et l'on ne voit pas bien de quel organe il pourrait s'agir. TORSTRIK (p. 152) propose de lire : οὐ γὰρ πάντη ἔχει ἀέρα, ἀλλὰ τὸ κινήσμενον μέρος καὶ ἐμφυον, conjecture qu'approuvent DITTENBERGER (*Götting. gelehr. Anz.*, 1863, p. 1615) et HAYDUCK (*Obs. crit. in al. loc. Ar.*, p. 2). Mais on ne trouve rien qui la justifie, ni dans les manuscrits, ni chez les commentateurs. On peut, semble-t-il, prendre τὸ κινήσμενον μέρος καὶ ἐμφυχον comme équivalent de τὸ ζῶν. Dans la sensation, en effet, l'animal ne pâtit pas, il se meut spontanément vers son acte (v. ad II, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20), et l'impression sensible n'est que l'occasion ou la condition qui rend possible le passage à l'acte des puissances qu'il renferme. On peut donc, à la rigueur, expliquer : διόπερ οὐ πάντη τὸ ζῶν ἀκούει..... οὐ γὰρ πάντη ἔχει ἀέρα τὸ ζῶν. ARGYROPULE traduit : *quippe cum animatum non habeat aërem ubique.* — TORSTRIK (p. 152 note) remarque avec raison que ce passage contient, sans doute, une allusion à DÉMOCRITE. THÉOPHRASTE (*De sens.*, 57, 515, 16 Diels) dit, en effet, de sa doctrine : ἄτοπον δὲ καὶ ἴδιον <τὸ> κατὰ πᾶν τὸ σῶμα τὸν ψόφον εἰσιέναι, καὶ ὅταν εἰσέλθῃ, διὰ τῆς ἀκοῆς, διαχεῖσθαι κατὰ πᾶν, ὡσπερ οὐ τὰς ἀκοῆς, ἀλλ' ὅλην τῆν σῶματι τὴν αἴσθησιν οὔσαν. ID., *ibid.*, 55, 515, 3; 54, 514, 27 Diels : ἄτοπον δὲ καὶ τὸ μὴ μόνον τοῖς ὀμμασιν, ἀλλὰ καὶ τῆς ἄλλης σῶματι μεταδιδόναι τῆς αἰσθήσεως.

420 a, 7. αὐτὸς μὲν δὴ..... 9. ψόφος. — Peut-être faut-il, comme le pense SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, IX, 351; *Jen. Liter.*, 1877, p. 708), lire γάρ, au lieu de δὴ, et transporter ce passage plus haut, après τυχὺ (419 b, 25), où il serait, en effet, mieux à sa place.

420 a, 9. ὁ δ' ἐν τοῖς ὠσίν..... 10. εἶναι. — L'air contenu dans l'oreille communique, cependant, avec l'air extérieur, mais il est maintenu par les circuits du conduit auditif. THEM., 119, 17 : ἔδει γὰρ αὐτὸν (sc. τὸν ἀέρα) συνεχῆ εἶναι τῆς ἔξω . ἀντὶ σκεπάσματος δὲ αἱ ἑλικες οὐκ εἴωσαι θρύπτεσθαι αὐτὸν καὶ διαχεῖσθαι.

πρὸς τὸ ἀκίνητος..... 11. τῆς κινήσεως. — En quel sens l'air contenu dans l'oreille est-il ἀκίνητος et comment cette immobilité contribue-t-elle à la perception du son? L'explication qui se présente tout d'abord c'est que l'air intérieur est immobile pour ne pas altérer, par ses mouvements, les impressions que lui transmet l'air extérieur. Mais, ainsi compris, ce passage serait en contradiction manifeste avec ce que nous lisons plus bas a, 16 : ἀεὶ γὰρ οἰκείαν..... (17) τοῖς ὠσίν. Pour éviter cette contradiction, le mieux paraît être d'admettre que l'air intérieur à l'oreille est immobile seulement en ce sens qu'il y reste toujours, *qu'il ne s'en va pas*, interprétation que confirme la remarque qui suit : διὰ ταῦτα δὲ..... ἀέρα (THEM., 119, 22 : οὐ μὴν ἐπεὶ γε ἀκίνητον ἔφην τὸν ἐν τοῖς ὠσίν ἀέρα, παντελῶς αὐτὸν ὑποληπτέον ἀκίνητον εἶναι, ἀλλὰ ἀκίνητος οὕτως, ὅτι οὐ μεθίσταται ὅλος οὐδὲ ἄλλος καὶ ἄλλος ὑπάρχει, ἀλλ' ὁ αὐτὸς αἰεὶ διαμένει..... κτλ.). Que signifie alors le second membre de la phrase : ὅπως ἀκριβῶς αἰσθάνηται..... κινήσεως? Comme l'indique le mot αἰσθάνηται, ce n'est pas l'air, mais le sensitif, qu'il faut prendre pour sujet sous-entendu. La présence permanente de l'air dans le tube auditif permet au sens de percevoir exactement les impressions sonores. La raison en est, sans doute, que le contact direct de l'air extérieur en mouvement produirait sur la membrane de l'oreille un choc trop violent, qui ne permettrait aucune différenciation ou qui même détruirait l'organe (PHILOP., 364, 29 : διὰ γὰρ τοῦτο καὶ ὑπὸ τῆς φύσεως τῆς μὲνιγγος προβέβληται, ἵνα δέχηται τὰς τοῦ ἔξωθεν ἀέρος προσβολάς, καὶ μὴ τῆς μὲνιγγι προσβάλλον ὁ ἔξωθεν ἀὴρ φθείρη αὐτήν. Cf. THEM., 118, 19). ALEXANDRE (*De an.*, 50, 14) prend ἀκίνητος dans le sens de ἄθροπος, et comprend que l'air contenu dans l'oreille doit à

cette circonstance de pouvoir subir, sans se disperser, le choc qui lui communique la forme sonore : ἄθροπτος μένων διὰ τὸ πάντοθεν περιέχεσθαι, καὶ διὰ τοῦτο ἀκριβῶς δεχόμενος τὰ τοῦ κινουόντος αὐτὸν σχήματα. HAYDUCK (*Obs. crit. in al. loc. Ar.*, p. 2) suivi par ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 51, n. 12), conjecture ἀμετακίνητος qui, sans être indispensable, s'accorderait mieux que ἀκίνητος avec l'interprétation que nous avons admise, laquelle diffère, d'ailleurs, de celle que propose HAYDUCK : *hoc dicere vult Aristoteles aëra illum idcirco inclusum esse, ne quem alium praeter ipsos sonos motum extrinsecus accipiat; nam si quo vehementiore impetu externi aëris agitaretur, sono in ipsa aure orto futurum esse, ut sensus ad externos sonos percipiendos impediretur. Ergo aër ἐγκαταφοδοῦται, ut suo loco maneat.*

420 a, 11. διὰ ταῦτα. — SIMPL., 144, 23 : διὰ ταῦτα λέγων διὰ τὸ τοῖς ὡσὶν ἐγκαταφοδοῦσθαι τὸν συμφοῦν ἄερα.

420 a, 12. οὐκ εἰσέρχεται..... 13. τὰς ἑλικας. — Non seulement l'eau ne peut pas pénétrer dans l'air ἀκοῆ συμφοῦν (εἰσέρχεσθαι πρὸς = *entrer chez quelqu'un.* SIMPL., 144, 25 : οὐκ εἰσεῖσιν εἰς τὸν συμφοῦν ἄερα τὸ ὕδωρ. ARGYR. : *non ingreditur in insitum aërem*), mais elle ne peut même pas entrer dans l'oreille, à cause des circuits du tube auditif.

420 a, 14. τὸ ἐπὶ τῇ κόρῃ δέρμα = *la cornée.* SIMPL., 144, 29 : ὁ κερματοειδὴς λεγόμενος χιτῶν.

420 a, 15. ἀλλὰ καὶ σημεῖον..... 18. ἴδιος. — Le fait que l'air intérieur à l'oreille est toujours en mouvement fournit un moyen de reconnaître (σημεῖον) si l'état de l'organe est normal ou morbide (χρετέον εἰ ὑγιάνει τὸ ἀκουστικὸν ἢ μή, PHILOP., 368, 16). Car si, en se bouchant les oreilles (SIMPL., 145, 7; de même PHILOP., *l. l.*; SOPHON., 87, 15), on entend un bourdonnement (βόμβος, PHILOP., 368, 18; SOPHON., 87, 18), c'est une preuve que l'air intérieur se meut et que l'organe vit. SIMPL., 145, 11 : τοῦ μὲν οὖν ἀκούειν σημεῖον τὸ ἡχεῖν, διότι τὴν ζωτικὴν κίνησιν κινεῖται τὸ πνεῦμα. — Sur la façon dont se produit ce bourdonnement, les commentateurs ne sont pas d'accord. PHILOPON (*l. l.*) et SOPHONIAS (87, 16) pensent qu'il est dû à ce qu'en introduisant les doigts dans les oreilles on y fait pénétrer une certaine quantité d'air extérieur qui vient choquer l'air intérieur. SIMPLICIUS (145, 8), dont l'interprétation paraît plus vrai-

semblable, dit seulement que le πνεῦμα intérieur, se trouvant comprimé et gêné dans son mouvement, se heurte contre les parois de l'oreille. Quant à l'exemple ὡσπερ τὸ κέρασ, chacun l'explique d'une façon différente : SIMPL., 145, 10 : l'air se répercute comme le souffle qu'on envoie dans les flûtes de corne (τοῖς κέρασι τοῖς ἀύλητικοῖς); PHILOP., 368, 21 : c'est ainsi que l'air contenu dans les cornes creuses (ἐν τοῖς κέρασι τοῖς κοίλοις) résonne quand il est mis en mouvement par l'air qu'on y introduit en soufflant. De même SOPHON., 87, 18. L'opinion la plus plausible est peut-être celle de THEMISTIUS (120, 5). D'après lui, ARISTOTE fait allusion au bruit que l'on entend quand on approche de l'oreille une corne creuse ou tout autre objet creux, bruit qui résulte des mouvements de l'air se heurtant aux parois. — Par lui-même, d'ailleurs, le mouvement de l'air, qu'il s'agisse de l'air extérieur ou de l'air enfermé dans l'oreille, ne produit pas de son. Le son résulte du choc, du mouvement étranger imprimé à l'air soit, s'il s'agit de l'air extérieur, quand il est saisi entre deux corps qui se choquent, soit, s'il s'agit de l'air συμφοῦν, quand on le force à se heurter aux parois de l'oreille. SIMPL., 145, 18 : ἀεὶ μὲν οὖν οἰκείαν τινὰ κίνησιν ὁ ἐν τοῖς ὡσὶν ἀήρ κινεῖται, οὐκ ἀεὶ δὲ ψοφεῖ· ἀλλότριος γὰρ ὁ ψόφος καὶ οὐκ ἴδιος, τούτῃ ἐστιν οὐ κατὰ τὴν αὐτοῦ ἴδιον κίνησιν καθ' ἑαυτὸν κινουμένου τοῦ ἀέρος γίνεται ψόφος, ἀλλὰ κατὰ τὴν ἢ αὐτοῦ πρὸς ἄλλο ἢ ἄλλου πρὸς αὐτὸν πρόσπτωσιν. — TORSTRIK (p. 150) considère tout ce passage comme une glose marginale qu'il attribue à quelque médecin de l'antiquité : *Universum... hunc librum a medicis antiquis diligenter et assidue esse lectitatum consentaneum est.* Mais la seule raison qu'il invoque est la contradiction qui semble exister entre cette remarque et l'assertion précédente (420 a, 19), contradiction qui, sans doute, n'est qu'apparente. V. *ad loc.*

420 a, 18. καὶ διὰ τοῦτό..... 19. ἡχοῦντι. — SIMPL., 145, 25 : ὅσοι οὐκ ὀρθῶς κενὸν τὸν ἄερα προσαγορεύουσι, καὶ ἡμᾶς φασιν ἀκούειν τῷ κενῷ, ἐπειδὴ τῷ συμφοῦν ὡς ὄργανῳ προσεχεῖ ἀκούομεν ἀέρι, ἕως ἂν ἐρρωμένον ἢ (ὅπερ σημαίνων τὸ ἡχοῦντι προστέθεικεν..... κτλ).

420 a, 19. ὠρισμένον τὸν ἄερα. — D'après SIMPLICIUS (145, 28), il ne faut pas entendre par ὠρισμένον τὸν ἄερα l'air enfermé dans les limites déterminées — (περιγεγραμμένον) : τοῦτο γὰρ ἂν καὶ ὁ ἔξωθεν πάθοι, — mais bien, une espèce particulière d'air,

celui qui est : τῷ ζωτικῷ ἤχῳ χαρακτηριζόμενος. PHILOPON (369, 21) interprète au contraire : ἤχουνοι δέ, ὅτι οὗτος ὁ ἀήρ ὠρισμένος ἐστὶ καὶ ἀεὶ ὁ αὐτός. La première explication semble préférable parce que le bourdonnement produit par l'air intérieur à l'oreille n'aurait pas lieu si cet air cessait de se mouvoir ζωτικῶς, alors même qu'il resterait ὠρισμένος καὶ ὁ αὐτός.

420 a, 20. ἦ καὶ ἀμφω, τρόπον δ' ἕτερον. — THEM., 120, 10 : τὸ μὲν ὡς πάσχον, τὸ δὲ ὡς ποιῶν. De même SIMPL., 146, 3.

420 a, 23. οὐ δὴ πᾶν..... 24. βελόνην. — PHILOP., 371, 9 : ἵνα μὴ τις νομίση ὅτι οἷα δὴποτε στερεὰ καὶ λεῖα σώματα αὐτάρκη ἐστὶν εἰς τὸ ποιῆσαι ψόφον, ταῦτα προσέθηκον..... κτλ.

ὥσπερ εἴρηται. — V. *De an.*, II, 8, 419 b, 13.

420 a, 25. ὁμαλὸν εἶναι, non pas seulement uni, mais offrant une surface suffisante. PHILOP., 372, 6 : ὁμαλὸν εἶπεν ἀντὶ τοῦ πλατύ.

420 a, 30. ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἐπὶ πολὺ. — SIMPL., 147, 3 : τοῦ δὲ ταχέως καὶ ἐπὶ πολὺ διάστημα καὶ ἐπὶ πολὺν ἐπιμένοντος χρόνον ἐξακούστου δηλωτικὸν τὸ ἐν ὀλίγῳ ἐπὶ πολὺ. PHILOPON (373, 21) dit seulement : ὄξυν μὲν λέγομεν τὸν ταχέως παραγινόμενον ἐπὶ τὴν αἴσθησιν καὶ ἐπιμένοντα.

420 a, 31. οὐ δὴ ταχὺ τὸ ὄξύ..... b, 4. βραδὺ εἶναι. — En définissant comme il vient de le faire, l'aigu et le grave, dit SIMPLICIUS (147, 7 sqq.), ARISTOTE n'exprime pas sa propre opinion, mais une doctrine étrangère, et, sans doute, vise-t-il spécialement le *Timée* : « (147, 18) C'est pourquoi, après avoir « exposé l'opinion des autres, il ajoute : οὐ δὴ ταχὺ τὸ ὄξύ, τὸ δὲ « βραδὺ βραδύ. En effet, quoique la rapidité soit une conséquence « de l'acuité du son,..... celle-ci n'en est pas moins une « propriété différente et qui désigne une nature propre (ἕτέρα ἢ « ιδιότης καὶ ἴδιόν τινα δηλοῦσα φύσιν), et, quoique l'acuité ait pour « conséquence la rapidité, et la gravité la lenteur, comme nous « venons de le dire, cependant ces deux choses ne sont pas « respectivement identiques, mais, dit Aristote, γίνεται τοῦ μὲν « διὰ τὸ τάχος ἢ κίνησις τοιαύτη, ce qui signifie que le mouvement « de l'aigu, ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἐπὶ πολὺ, est tel διὰ τὸ τάχος, c'est-à-dire « en tant qu'il possède telle rapidité, mais non en tant qu'il

« possède de l'acuité (κατὰ τὸ τάχος, ἀλλ' οὐ κατὰ τὴν ὀξύτητα). Car « mouvoir rapidement la sensation est un caractère de la rapi- « dité, et non un caractère de l'acuité, de même que la mou- « voir lentement est un caractère de la lenteur, mais non de « la gravité. C'est pourquoi, lors même que nous attribuons ces « mouvements à l'aigu et au grave, ce n'est pas en tant qu'ils « sont aigu et grave, mais en tant qu'ils sont rapide et lent, « que nous le faisons. » Il y a sur ce point analogie (nous sui- « vons ici l'interprétation de PHILOPON — 374, 13 —) entre l'aigu et le grave sonores, et l'aigu et l'obtuse tactiles. Pas plus que l'aigu et le grave, l'aigu et l'obtuse ne sont, dans leur essence propre, des mouvements rapides ou lents, mais la rapidité et la lenteur en sont des conséquences. En effet, l'aigu n'éprouve de résistance que sur une petite surface et, par suite, il se meut rapidement ; il en est au contraire de l'obtuse (374, 32 : συμβέβηκε δὲ τῷ μὲν ὄξει τὸ ταχὺ κινεῖν..... διὰ τὸ ὅπ' ὀλίγου σώματος ἀντιβαίνεσθαι, τῷ δὲ ἀμβλεῖ τὸ βραδέως..... διὰ τὸ ὑπὸ πολλοῦ σώματος ἀντιβαίνεσθαι.). Autrement dit, ce n'est pas parce qu'un corps est animé d'un mouvement rapide ou lent qu'il est aigu ou obtuse, c'est, au contraire, parce qu'il est aigu ou obtuse qu'il est rapide ou lent. De même, le son n'est pas aigu parce qu'il est un mouvement rapide, il est un mouvement rapide parce qu'il est aigu. L'aigu ne doit à l'inhérence en lui de la rapidité que d'être tel mouvement (a, 32 : γίνεται... διὰ τὸ τάχος ἢ κίνησις τοιαύτη). Le son est une qualité irréductible au mouvement, comme le plus complexe est irréductible au plus simple, comme l'humanité est irréductible à l'animalité. Seulement, de même qu'on retrouve le simple dans le complexe, comme sa condition, — l'animal dans l'homme, — de même on retrouve le mouvement rapide dans l'aigu. Mais, encore une fois, l'aigu n'est pas tel parce qu'il est rapide, il est rapide parce qu'il est aigu. Soutenir le contraire ce serait vouloir expliquer les choses par leur matière. L'aigu et le grave ne sont donc pas réductibles au mouvement et encore moins au nombre, mais on peut, par l'analyse, y retrouver le mouvement et, par suite, le nombre. — Les mots a, 31 : οὐ δὴ..... (33) βραδυτέτα, que SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, IX, 351) considère comme interpolés, nous paraissent, au contraire, indispensables. La correction proposée par ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 52, n. 17), αἴσθησις pour κίνησις (a 33), dénature le sens du passage.

La doctrine d'ARISTOTE tient, par conséquent, le milieu entre deux théories opposées : « Ptolémée, Plutarque et Boèce nous

« apprennent qu'Aristoxène et ses disciples considéraient les « degrés de gravité ou d'élévation du son comme des qualités « sensibles, différentes entre elles au même titre que les cou- « leurs, et que l'oreille seule distingue, sans que les nombres « puissent les mesurer » (MARTIN, *Ét. sur le Timée*, t. I, p. 392). Cf. H. WEIL et Th. REINACH, *ad PLUT.*, *De la musique*, §§ 390-392, p. 149. Cette opinion devait être déjà répandue à l'époque de PLATON, qui semble y faire allusion dans le passage de la *République* (VII, 531 A—C) où il oppose les musiciens qui tendent l'oreille pour surprendre les sons au passage,.... qui préfèrent le jugement de l'oreille à celui de l'esprit, à ceux qui cherchent de quels nombres résultent les accords qui frappent notre oreille. Dans le *Philèbe* (17 B sqq.), il est aussi question de la musique qui fonde l'harmonie sur les rapports numériques des sons et (56 A sqq.) de la musique empirique : τὸ ξύμφωνον ἀρμόττουσα οὐ μέτρῳ, ἀλλὰ μελέτης στοχασμῶν. D'autre part, « les mêmes auteurs nous disent que les Pythagoriciens, au « contraire, considéraient les divers degrés de gravité ou d'élé- « vation des sons comme des quantités dont les rapports pou- « vaient être exprimés exactement en nombres » (Id., *ibid.*). Ce n'est donc pas seulement, comme le dit SIMPLICIUS, l'opinion de PLATON (cf. *Tim.*, 67 B : ὅση δ' αὐτῆς (sc. κινήσεως) ταχέια, ὀξεῖαν, ὅση δὲ βραδυτέρα, βραυτέραν. *Ibid.*, 80 B—C) qu'ARISTOTE a visée ici, mais aussi celle des Pythagoriciens. C'est ce que confirme un passage des *Topiques* (I, 15, 107 a, 15) : φωνὴ μὲν γὰρ ὀξεῖα ἢ ταχέια, καθάπερ φασὶν οἱ κατὰ τοὺς ἀριθμοὺς ἀρμονικοί. ALEX., *ad loc.*, 106, 24 : οὗτοι δὲ εἰσι τῶν Πυθαγορείων οἱ μάλιστα περὶ τὰ μαθήματα γεγυμνασμένοι. — Bien qu'ARISTOTE professe l'irréductibilité des qualités, et du son en particulier, au mouvement et au nombre, il n'en a pas moins le droit de voir en eux les conditions ou la cause efficiente du son, et de dire, comme il le fait dans le *De generatione animalium* (V, 7, 787 a, 14), que le degré d'élévation de la voix dépend de la rapidité du mouvement imprimé et, par suite, du rapport qu'il y a entre la force du moteur et la masse du mù : βαρύτερα δὲ καὶ ὀξύτερα ἐν τῷ πρὸς ἄλληλα ταύτην ἔχειν τὴν διαφορὰν. ἐὰν μὲν γὰρ ὑπερέχη τὸ κινούμενον τῆς τοῦ κινούντος ἰσχύος, ἀνάγκη βραδέως φέρεσθαι τὸ φερόμενον, ἂν δ' ὑπερέχηται, ταχέως. Cf. *Probl.*, XI, 19, 901 a, 8.

420 b, 5. ἡ δὲ φωνή. — La voix n'est pas la parole (WALLACE traduit inexactement par *to speak*), mais le genre dont la

parole est une espèce. La parole c'est la voix articulée. Beaucoup d'animaux possèdent la voix, mais l'homme seul a la parole (v. *ad* II, 8, 420 b, 32); la voix n'en est que la matière (*Gen. an.*, V, 7, 786 b, 20 : διὰ τὸ λόγῳ χρῆσθαι μόνους (sc. τοὺς ἀνθρώπους) τῶν ζώων, τοῦ δὲ λόγου ὕλην εἶναι τὴν φωνήν. Cf. *Hist. an.*, IV, 9, 536 b, 1); l'homme peut émettre des sons vocaux et, par exemple, chanter sans parler (*Probl.*, XIX, 10, 918 a, 29).

420 b, 8. ἀπότασιν... καὶ μέλος καὶ διάλεκτον. — Les anciens ne sont pas d'accord sur le sens de ces termes. SIMPLICIUS, par exemple (148, 15), considère l'ἀπότασις comme correspondant à ce qui, dans la voix, porte le nom de μέλος : τῇ μὲν οὖν ἀποτάσει τὸ ἐν τῇ φωνῇ μιμεῖται μέλος. PHILOPON (376, 36) y voit, au contraire, le rythme : ἀπότασιν εἶπεν ἀντὶ τοῦ ῥυθμόν. D'après l'*Histoire des animaux* (V, 14, 545 a, 15) ἀπότασις paraît désigner l'extension de la voix qui s'élève du grave à l'aigu ou réciproquement : διαφέρει ἡ φωνὴ τῶν ἀρρένων καὶ τῶν θηλειῶν ἐν τῷ βαρύτερον φθέγγεσθαι τὰ ἄρρενα τῶν θηλειῶν, ὅσων ἐστὶν ἀπότασις τῆς φωνῆς. Les musiciens anciens appelaient ἐπίτασις le passage continu de la voix du grave à l'aigu, et ἄνεσις le passage contraire (ARISTOX., *Harmon. elem.*, I, 10 Meib. : ἡ μὲν οὖν ἐπίτασις ἐστὶ κίνησις τῆς φωνῆς συνεχῆς ἐκ βαρυτέρου τόπου εἰς ὀξύτερον. EUCL., *De mus.*, p. 2 Meib : τὰ δὲ ποιούonta τὴν τῶν τάσεων διαφορὰν ἐπίτασις ἐστὶ καὶ ἄνεσις. ἀποτέλεσμα δὲ τούτων ὀξύτης καὶ βαρύτης : τὸ μὲν γὰρ δι' ἐπίτασεως γινόμενον εἰς ὀξύτητα ἄγει : τὸ δὲ δι' ἀνέσεως εἰς βαρύτητα.). TRENDLENBURG (p. 319) conclut de ces passages que l'ἀπότασις est, sans doute, le genre dont l'ἐπίτασις et l'ἄνεσις sont des espèces. — μέλος. TREND., *l. l.* : *sonorum, qui sibi inter se succedunt, concentus*. μέλος signifie la mélodie ou, peut-être, le mode (*Pol.*, VIII, 7, 1342 b, 16 : τὰ δῶρια μέλη), mais non pas l'harmonie, comme l'indique PHILOPON (377, 2 : μέλος δὲ εἶπεν ἀντὶ τοῦ ἀρμονίαν). ARISTOTE lui-même distingue l'une de l'autre (*Pol.*, VIII, 7, 1342 a, 16; *Poet.*, 6, 1449 b, 29) et VAHLEN (*in ed. art. poet.*, p. 106) donne avec raison, semble-t-il, pour équivalent à ἀρμονίαν καὶ μέλος : *harmonie und gesang*. — La signification de διάλεκτος est plus difficile à déterminer. ARISTOTE désigne ordinairement ainsi le langage articulé ou l'articulation (*Hist. an.*, IV, 9, 535 a, 30 : διάλεκτος δ' ἡ τῆς φωνῆς ἐστὶ τῇ γλώττῃ διάρθρωσις. Cf. *Ind. Ar.*, s. v.); c'est en ce sens que διάλεκτος est employé, dans ce chapitre même, quelques lignes plus bas (b, 18 : τῇ γλώττῃ ἐπὶ τε τὴν γεῦσιν καὶ τὴν διάλεκτον).

Toutefois, ce qui manque aux instruments et ce qui caractérise la voix, c'est précisément l'articulation. διάλεκτος doit donc, sans doute, être pris ici dans l'acception de langage instrumental, de phrase musicale (cf. H. WEIL et Th. REINACH, *ad PLUT. op. cit.*, § 202, p. 85 : « Le mot διάλεκτος au sens musical est encore employé.... dans Aristote, *De anima*, II, 8, « 9, p. 420 B.; cf. κρουματικὴ διάλεκτος dans Photius (v. νιγλα-« ρεύων). Il n'est pas question, comme l'a cru Westphal, « d'un « dialogue » instrumental, mais du langage des instru-« ments, du dessin mélodique exécuté sur l'instrument.... »). TRENDLENBURG (*l. l.* : διάλεκτος *ad ea instrumenta transferri potest, quorum singuli soni non, velut tympanorum, indiscreti miscentur, sed, velut tibiae, aure quasi articulatim separantur*) indique à peu près le même sens, et c'est celui que nous avons adopté. Cependant, on ne voit guère comment διάλεκτος, ainsi entendu, se distingue de μέλος, si μέλος signifie *mélodie*. Il faut donc ou bien entendre par μέλος le *mode*, ou bien prendre καὶ dans le sens explicatif (V. *ad II, 4, 415 a, 15—16*). On serait tenté, si l'on trouvait dans ARISTOTE d'autres exemples de cette acception, de traduire διάλεκτον par l'*accent*. Cf. *Thes.*, s. v. : *pronunciandi modus seu proprietas*. V., entre autres passages cités (*ibid.*), SEXT., *ad Math.*, I, 228 : πολλὰ γὰρ φασίν (sc. οἱ γραμματικοί), εἰσὶ συνήθειαι, καὶ ἄλλη μὲν Ἀθηναίων, ἄλλη δὲ Λακεδαιμονίων, καὶ πάλιν Ἀθηναίων διαφέρουσα μὲν ἡ παλαιά, ἐξηλλαγμένη δὲ ἡ νῦν, καὶ οὐχ ἡ αὐτὴ μὲν τῶν κατὰ τὴν ἀγροικίαν, ἡ αὐτὴ δὲ τῶν ἐν ἄστει διατριβόντων · παρ' ὃ καὶ ὁ κομικὸς λέγει Ἀριστοφάνης ·

διάλεκτον ἔχοντα μέσην πόλεως, οὐτ' ἄστειαν ὑποθηλυτέραν οὐτ' ἀνελεύθερον ὑπαγροικιότεραν.

420 b, 8. ἔοικε γὰρ..... 9. ταῦτ' ἔχει. — PHILOP., 377, 5 : ἔοικε, φησὶν, ὁ τῶν μουσικῶν ὀργάνων ψόφος τῇ φωνῇ. ARGYR. : *horum enim soni similes esse voci videntur, quia vox hæc eadem habet*. On peut aussi expliquer : ἔοικε γὰρ *sub.* φωνεῖν.

420 b, 9. πολλὰ δὲ..... 13. τοιοῦτω. — TORSTRICK (p. 154) supprime b, 11 : ἀλλ' οἱ λεγόμενοι..... (13) τοιοῦτω et lit : πολλὰ δὲ τῶν ζώων οὐκ ἔχουσι φωνήν, οἷον τὰ τε ἄναιμα καὶ τῶν ἐναίμων ἰχθύες · καὶ τοῦτ' εὐλόγως, εἴπερ ἀέρος κινήσις τίς ἐστὶν ὁ ψόφος, φωνὴ δ' ἐστὶ ζώου ψόφος, οὐ πᾶς δέ, καὶ οὐ τῶν τυχόντι μορίω..... κτλ. Tout le passage jusqu'à τὸν ἀέρα (b, 16) aurait ainsi pour but d'expliquer pourquoi il est εὐλογον que les animaux dépourvus

de sang et les poissons ne soient pas doués de la voix. Il serait, en effet, absurde de dire, remarque TORSTRICK, — et c'est son principal argument, — que les poissons et les autres animaux aphones n'ont pas de voix parce que le son est un mouvement de l'air, attendu que les insectes, quoique vivant dans l'air, en sont aussi dépourvus. Mais ARISTOTE ne dit pas que tout mouvement de l'air soit un son vocal. Pour qu'ils possèdent la voix, il faut, d'abord, que les animaux vivent dans l'air; mais il faut aussi bien d'autres conditions qui peuvent leur manquer, alors même que celle-ci est réalisée. D'ailleurs, comme le remarque WILSON (*Philol. Rundsch.*, 1882, p. 1479, et *Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1882-1883, p. 9), τοῦτο (b, 11) se rapporte uniquement au fait des ἰχθύες, et c'est seulement l'aphonie des poissons qu'ARISTOTE explique par εἴπερ ἀέρος..... κτλ. Le texte traditionnel peut donc être conservé. V. aussi l'interprétation de SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XXXIV, p. 28), qui est plus satisfaisante comme sens, mais qui exige une transposition. — Quant au fait mentionné par ARISTOTE, v. *Hist. an.*, IV, 9, 535 b, 14 : οἱ δ' ἰχθύες ἄφωνοι μὲν εἰσιν,.... ψόφους δὲ τινὰς ἀφιᾶσι καὶ τριγμοὺς οὓς λέγουσι φωνεῖν, οἷον λύρα καὶ χρομῆς (ombrine?)..... καὶ ὁ κάπρος (Capros aper? Cuv.) ὁ ἐν τῷ Ἀχελύφῳ, ἐτι δὲ χαλκίς καὶ κόκκυξ (grondin?)..... πάντα δὲ ταῦτα τὴν δοκοῦσαν φωνὴν ἀφιᾶσι τὰ μὲν τῇ τρίψει τῶν βραγχίων,..... τὰ δὲ τοῖς ἐντὸς τοῖς περὶ τὴν κοιλίαν · πνεῦμα γὰρ ἔχει τούτων ἕκαστον, ὃ προσ-τρίβοντα καὶ κινουῦντα ποιεῖ τοὺς ψόφους. Les poissons n'ont donc pas de voix et ne peuvent même pas, en général, produire de sons, puisque le son est un mouvement de l'air. Ceux qui en émettent le font soit parce que certains de leurs organes contiennent une petite quantité d'air ou de πνεῦμα (quelquefois synonyme de ἀήρ, v. *Ind. Ar.*, 605 b, 32; *De an.*, II, 8, 420 b, 20), soit, comme l'indique PHILOPON (378, 9), parce qu'ils aspirent et rejettent par les branchies une certaine quantité d'eau qui, lorsqu'ils s'approchent de la surface, y produit des mouvements qui se communiquent à l'air.

420 b, 14. οὐ τῶ τυχόντι μορίω. — THEM., 122, 1 : οὐ γὰρ τῶ τυχόντι · ψοφοῦμεν γὰρ καὶ τὰς χεῖρας συμπαραγοῦντες.

πᾶν ψοφεῖ = ἅπας ψόφος (THEM., 122, 3).

420 b, 16. τῶ ἀναπνεομένω. — *Sub.* : ἀέρι (ALEX., *De an.*, 49, 11).

420 b, 18. τὴν διάλεκτον. — V. *Hist. an.*, IV, 9, 535 a, 30; *ad II*, 8, 420 b, 8; III, 13, 435 b, 24—25.

ἡ μὲν γεύσις ἀναγκαῖον..... 20. τοῦ εἶ. — Le goût est nécessaire à la nutrition et, par suite, à la vie. Sans la voix, l'animal peut encore vivre (ALEX., *De an.*, 49, 17 : τῆς γλώττης τὸ μὲν κατὰ..... τὴν τῶν χυμῶν διάκρισιν ἔργον αὐτῆς ἀναγκαῖον τῷ ἔχοντι αὐτήν, ἐπεὶ μὴ ἐστὶ ζῆν μὴ τρεφομένοις). Ce n'est pas que la voix soit inutile à l'animal, mais elle ne sert qu'à des fins moins fondamentales. A la rigueur, tout étant à la fois moyen et fin dans les choses de la nature, à l'exception de la fin dernière, tout est nécessaire. Seulement, on peut dire qu'une condition est d'autant plus nécessaire qu'elle est placée plus bas dans la hiérarchie des choses, car d'autant plus nombreuses sont alors celles qu'elle conditionne. Elle est, par suite, plus générale (διὸ καὶ πλείοσιν ὑπάρχει). V. *De sensu*, 1, 436 b, 15—22; *ad III*, 12, 434 b, 24.

420 b, 20. πρὸς τε τὴν θερμότητα τὴν ἐντὸς. — L'air ne sert pas, comme on pourrait le croire, à alimenter la chaleur intérieure, mais, au contraire, à la tempérer. (ALEX., *De an.*, 49, 21 : ἡ γὰρ ἐμφύξις ἢ ἀπ' αὐτοῦ γινομένη τοῖς περὶ τὸν θώρακα μέρεσιν εἰς τὸ εἶναι συντελεῖ τοῖς ἀναπνεύουσιν). Les autres commentateurs interprètent de la même façon. SIMPLICIUS (148, 34) ajoute seulement que l'air apporté par la respiration est nécessaire aussi pour agiter le feu intérieur, afin de l'empêcher de s'éteindre.

420 b, 21. ἐν ἑτέροις εἰρήσεται. — SIMPLICIUS (149, 3) et PHILOPON (381, 4) renvoient au *De partibus animalium* et au *De respiratione*. V. *Part. an.*, I, 1, 642 a, 31 sqq.; *De respir.*, 16, 478 a, 28 : καταψύξεως μὲν οὖν ὅλων ἢ τῶν ζώων δεῖται φύσις διὰ τὴν ἐν τῇ καρδίᾳ τῆς ψυχῆς ἐμπύρωσιν. ταύτην δὲ ποιεῖται διὰ τῆς ἀναπνοῆς. *Ibid.*, 8, 474 a, 25—b, 24.

420 b, 23. ὁ φάρυγξ et plus bas 28. τὴν καλουμένην ἀρτηρίαν. — φάρυγξ, dit TRENDELEBURG (p. 320), désigne le larynx. V. *Hist. an.*, 9, IV, 535 a, 32; HIPPOCR., *De car.*, p. 253; HESYCH., II, p. 1495; THEOPH., *Meta.*, p. 321 Brand. GALIEN a, le premier, donné le nom de λάρυγξ au larynx et d'οἰσοφάγος au pharynx. Cf. *Ind. Ar.*, s. v. φάρ. et PHILOP., 378, 35 : ἐστὶ

γὰρ τὸ μὲν ἀχανὲς τοῦ στόματος τὸ μέχρι τῆς ρίζης τῆς γλώττης φάρυγξ· ἐκεῖθεν δὲ δύο ἀγγεῖα φέρονται, τὸ μὲν ἐπὶ τὸν θώρακα, ὃ καλεῖται τραχεῖα ἀρτηρία..... κτλ. ἀρτηρία désignerait donc la trachée et c'est, en effet, le sens que paraissent indiquer d'autres passages d'ARISTOTE, qui, du reste, ne semble pas avoir bien nettement distingué l'ἀρτηρία du φάρυγξ. *Hist. an.*, I, 12, 493 a, 5 : αὐχὴν δὲ τὸ μεταξύ προσώπου καὶ θώρακος· καὶ τούτου τὸ μὲν πρόσθιον μέρος λάρυγξ, τὸ δ' ὀπίσθιον στόμαχος· τούτου δὲ τὸ μὲν χονδρῶδες καὶ πρόσθιον, δι' οὗ ἡ φωνὴ καὶ ἡ ἀναπνοή, ἀρτηρία. *Part. an.*, III, 3, 664 a, 17 : ὁ μὲν οὖν φάρυγξ τοῦ πνεύματος ἕνεκεν πέφυκεν. *Ibid.*, a, 35; *De respir.*, 11, 476 a, 29; *Hist. an.*, I, 11, 492 b, 25.

420 b, 23. οὗ δ' ἕνεκα..... 24. πλεύμων. — PHILOP., 381, 34 : ἕνεκα γὰρ τοῦ πνεύμονός φησι γεγενῆσθαι τὴν τραχεῖαν ἀρτηρίαν, ἣν φάρυγγα ἐκάλεισεν, ἵνα δι' αὐτῆς εἰσιὸν τὸ πνεῦμα καταψύχῃ αὐτόν.

420 b, 25. δεῖται δὲ..... 26. πρῶτος. — *Id.*, 382, 24 : οὗτος γὰρ πρῶτος ἐστὶν ὁ τῆς ἐμφύξεως δεόμενος· πηγὴ γὰρ τοῦ ἐμφύτου θερμοῦ ἡ καρδία..... πρῶτως οὖν ἡ καρδία δεῖται τῆς ἐμφύξεως, διὰ δὲ αὐτὴν καὶ ὁ πλεύμων. *THEM.*, 122, 21.

420 b, 26. διὸ ἀναγκαῖον..... 27. τὸν ἀέρα. — *Int.* : εἰσπνεύοντος τοῦ ζῆου ἀναγκαῖον εἶπω εἰσιέναι τὸν ἀέρα (PHILOP., 382, 23).

420 b, 27. ὥστε ἡ πληγὴ..... 29. φωνὴ ἐστίν. — τῆς ἐν τούτοις τοῖς μορίοις ψυχῆς = τῆς ἐν τοῖς φωνητικοῖς ὄργανοις δυνάμει ψυχικῆς (ALEX., *De an.*, 49, 10). Cf. *Mot an.*, 9, 703 a, 1 : ἀλλὰ τὸ κινεῖν ἄμφω ἀναγκαῖον εἶναι. τοῦτο δ' ἐστὶν ἡ ψυχὴ, ἕτερον μὲν οὖσα τοῦ μεγέθους τοῦ τοιούτου, ἐν τούτῳ δ' οὖσα. — La voix est donc le résultat du choc exercé par certains organes sur l'air respiré, choc qui le pousse contre la trachée et l'air contenu dans celle-ci (v. *ad II*, 8, 421 a, 1). SIMPL., 149, 33 : ἡ δ' οὖν < ἐν > τοῖς ἀναπνευστικοῖς μορίοις τοῦ ὄργανου ψυχῆς..... κινεῖσα τὸν ἀναπνεόμενον ἀέρα καὶ δι' αὐτοῦ πλήττουσα τὸν τε ἐμμένοντα τῇ ἀρτηρίᾳ ἀέρα καὶ αὐτὴν τὴν ἀρτηρίαν..... κτλ. D'après PHILOPON (382, 33), les organes qui poussent l'air contre la trachée sont les poumons et le thorax : ἡ φωνή,..... πληγὴ τοῦ ἀναπνεομένου ἀέρος πρὸς τὴν τραχεῖαν ἀρτηρίαν ὑπὸ τῆς ἐν τῷ πνεύμονι καὶ τῷ θώρακι ψυχικῆς δυνάμει. D'après ALEXANDRE (*De an.*, 49, 14), c'est la langue.

420 b, 30. καθάπερ εἶπομεν. — V. *De an.*, II, 8, 420 b, 13.

ἔστι γὰρ καὶ..... 31. οἱ βήττοντες. — SIMPL., 150, 6 : ὅτι μὲν ἐν τῇ γλώττῃ ψόφος, οὐ φωνή, ὡς οὐδὲ ὁ ἐν ταῖς χερσίν, ἰναργές.

420 b, 31. δεῖ ἐμψυχόν τε..... 32. φαντασίας τινός. — Pour qu'il y ait voix, il ne suffit pas que l'être qui émet le son soit animé et capable de représentation, car un tel être peut, par exemple, tousser, mais il faut que l'émission du son dont il s'agit soit elle-même, dans chaque cas particulier, accompagnée de représentation. *Ind. Ar.*, 812 a, 9 : φαντασία..... — c. non facultatem vel actionem imaginandi significari, sed singulas imagines animo obversantes, praecipue apparet ubi plur φαντασίαι usurpatur..... ψγ2. 425 b 25... Ζιη 10. 587 b 11.... MA1. 980 b 26... Mx6. 1062 b, 34..... sed etiam numerus singularis interdum ita est accipiendus..... ἡ φωνή ἔστι ψόφος μετὰ φαντασίας τινός ψβ8. 420 b 32 (i e σημαντικός τινος b 33).

420 b, 32. σημαντικός γὰρ..... 33. φωνή. — *Pol.*, I, 2, 1253 a, 10 : ἡ μὲν οὖν φωνή τοῦ λυπηροῦ καὶ ἡδέος ἐστὶ σημεῖον, διὸ καὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει ζῴοις. *Hist. an.*, IV, 9, 536 a, 14.

420 b, 33. καὶ οὐ τοῦ ἀναπνεομένου ἀέρος. — THEMISTIUS (123, 8) sous-entend πληγῆ : τοῦ γὰρ ἀναπνεομένου ἀέρος ἐστὶ πληγῆ (sc. ἡ βῆξις), ἡ φωνή δὲ οὐχὶ τούτου πληγῆ.

421 a, 1. ἀλλὰ τούτῳ τύπτει. — *Sub.* : ἡ φωνή (THEM., l. l.) οὐ τὸ ἐμψυχον (SIMPL., 150, 17). — ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 55, n. 25) conjecture : τῷ οὕτω τύπτειν.

421 a, 2. ἀναπνέοντα. — ἀναπνεῖν, qu'ARISTOTE emploie fréquemment dans le sens général de respirer, désigne ici l'inspiration proprement dite (εἰσπνεῖν). V. *Ind. Ar.*, 51 a, 49; 54; b, 47. PHILOP., 383, 20 : ἀναπνέοντά φησιν ἀντὶ τοῦ εἰσπνέοντα τῷ γὰρ γενικῷ ὀνόματι ἀντὶ τοῦ εἰδικοῦ ἐχρήσατο.

421 a, 3. κατέχοντα. — *Ind. Ar.*, 377 a, 16 : κατέχειν..... *retinere*, κατέχειν τὸ πνεῦμα..... κτλ.

κινεῖ γὰρ τούτῳ ὁ κατέχων. — PHILOP., 384, 2 : ὁ γὰρ

μέλλων φωνεῖν κατέχων τὸ ἐν τῷ θώρακι πνεῦμα κινεῖ τούτῳ τὸ ἐν τῇ ἀρτηρίᾳ.

421 a, 6. ἕτερός ἐστὶ λόγος. — V. *Part. an.*, III, 6, 669 a, 2 : ἀνάγκη δὲ καταψύχειν ἕξωθεν (sc. τὸ θερμόν) ἢ ὕδατι ἢ ἀέρι. διόπερ τῶν μὲν ἰχθύων οὐδεὶς ἔχει πλεῦμονα, ἀλλ' ἀντὶ τούτου βράγχια, καθάπερ εἴρηται ἐν τοῖς περὶ ἀναπνοῆς ὕδατι γὰρ ποιεῖται τὴν καταψύξιν. *De respir.*, 9, 474 b, 25; 10, 476 a, 6.

CHAPITRE IX

421 a, 10. ἀκριβῆ. — TREND., p. 324 : *Cum olfactus odores non puros sed cum grati vel ingrati sensu mixtos percipiat, ἀκριβῆς ita accipi potest, velut μοναρχία ἀκριβῆς i. e. pura nec aliena potestate circumscripta nec populari imperio mixta.* Mais cette explication, d'après l'auteur lui-même, fortasse a *communi sensu longius distat.* D'ailleurs, le *De generatione animalium* (V, 2, 781 a, 15) indique exactement en quel sens il faut prendre ici ἀκριβῆς : ἐν μὲν γὰρ ἐστὶ τοῦ ἀκριβῶς ἀκούειν καὶ ὀσφραίνεσθαι τὸ τὰς διαφορὰς τῶν ὑποκειμένων αἰσθητῶν ὅτι μάλιστα αἰσθάνεσθαι πάσας, ἐν δὲ τὸ πόρρωθεν καὶ ἀκούειν καὶ ὀσφραίνεσθαι. L'ἀκρίβεια c'est, en ce qui concerne les sens, la finesse qui permet de discerner de légères différences sensibles et de percevoir de faibles impressions. V. *ad I*, 1, 402 a, 2; 2, 405 a, 8.

φαύλως..... 11. ὀσμᾶται. — Cf. *De sensu*, 4, 440 b, 30.

421 a, 11. καὶ οὐθενός..... 12. τοῦ αἰσθητηρίου. — Comment le caractère affectif des sensations est-il l'indice οὐκ ὄντος ἀκριβοῦς τοῦ αἰσθητηρίου? La raison qu'en donne SIMPLICIUS (152, 18), est que, pour produire le plaisir et la douleur, il faut des impressions fortes, ce qui prouve que l'organe est insensible aux impressions délicates : οὐκ ἄνευ τοῦ λυπηροῦ ἢ τοῦ ἡδέος, ὡς οὐκ ἄνευ τοῦ λυπεῖσθαι ἢ ἡδαισθαι, δεομένου σφοδροτέρας πάθης τοῦ αἰσθητηρίου ὡς μὴ ἀκριβοῦς. THEMISTIUS (124, 12) ajoute que la prédominance du plaisir ou de la douleur dans ces sensations montre que l'odorat est un sens exclusivement utilitaire (πρὸς τὴν χρεῖαν μόνην) et que, par suite : πῶς ἔχει πρὸς ἡμᾶς, οὐ πῶς ἐστὶ τὰ ὀσφραντά, διαγινώσκομεν.

421 a, 13. τὰ σκληρόφθαλα. — *Ind. Ar.*, 684 a, 61 : σκληρόφθαλμος, ὁρρ ὑγρόφθαλμος. — V. *De sensu*, 5, 444 b, 26; *Hist. an.*, IV, 10, 537 b, 12; *Part. an.*, II, 13, 657 b, 34 : ... πάντα σκληρόφθαλμά ἐστιν, οἷον βλέποντα διὰ τοῦ βλέφαρου προσπεφυκότος. ἐπεὶ δ' ἀναγκασίον διὰ τὴν σκληρότητα ἀμβλύτερον βλέπειν, κτλ. Les insectes, par exemple, sont des σκληρόφθαλα (*Ibid.*, b, 37).

421 a, 15. τῷ φοβερόφ και ἀφόδφ. — PHILOP., 388, 9 : ἀντὶ τοῦ τῷ ἡδεῖ και τῷ λυπηρῷ. SIMPLICIUS (153, 2) dit plus justement : τῷ καταπλήττεσθαι ἢ καταλαΐνεσθαι.

421 a, 16. και τὰς ὀσμὰς. — CHRIST conjecture και κατὰ τὰς ὀσμὰς (cf. SOPHON., 90, 31 : οὕτω και περὶ τὰς ὀσμὰς τοῖς ἀνθρώποις), mais on peut expliquer, sans modifier le texte, en sous-entendant αἰσθάνεται qu'ARISTOTE construit souvent avec l'accusatif (*Ind. Ar.*, 19 a, 55). Peut-être aussi faut-il lire τῆς ὀσμῆς.

ἴσκει μὲν γὰρ..... 18. τῆς ὀσμῆς. — ALEX., *De an.*, 51, 21 : ἀνάλογον μὲν οὖν..... τῷ χυμῷ τὸ ὀσφραντόν. V. *De an.*, II, 9, 421 a, 26.

421 a, 19. διὰ τὸ..... ἀφὴν τινα. — V. *ad II*, 3, 414 b, 11—13; 10, 422 a, 8.

ταύτην δ' ἔχειν..... 20. ἀκριβεστάτην. — V. *De sensu*, 4, 441 a, 2; *Hist. an.*, I, 15, 494 b, 16 : ἔχει δὲ ἀκριβεστάτην ἄνθρωπος τῶν αἰσθήσεων τὴν ἀφὴν, δευτέραν δὲ τὴν γεῦσιν ἢ δὲ ταῖς ἄλλαις λείπεται πολλῶν. — ARISTOTE ne dit pas seulement que le toucher est le plus développé des sens de l'homme, mais qu'il atteint chez lui plus de finesse que chez tous les autres animaux. *Part. An.*, II, 16, 660 a, 11 : μαλακωτάτη δ' ἢ σαρξ ἢ τῶν ἀνθρώπων ὑπῆρχεν. τοῦτο δὲ διὰ τὸ αἰσθητικώτατον εἶναι τῶν ζῴων τὴν διὰ τῆς ἀφῆς αἰσθησιν.

421 a, 21. λείπεται πολλῶν τῶν ζῴων, surtout au point de vue de la portée ou de l'acuité des sens. *Gen. an.*, V, 2, 781 b, 17 : τὴν μὲν οὖν πόρρωθεν ἀκρίβειαν τῶν αἰσθήσεων ἤμισα ὡς εἰπεῖν ἄνθρωπος ἔχει ὡς κατὰ μέγεθος τῶν ζῴων, τὴν δὲ περὶ τὰς διαφορὰς μέγιστα πάντων εὐαίσθητον.

421 a, 23. σημεῖον δὲ..... 24. ἀφουεῖς. — Un indice

(σημεῖον) qui montre que la supériorité intellectuelle de l'homme sur les animaux est due, en partie, au toucher, c'est que, même parmi les hommes, la finesse du toucher peut servir à mesurer les aptitudes intellectuelles.

421 a, 23. παρὰ. — *Ind. Ar.*, 562 a, 9 : *vis causalis, qua sapientissime ab Ar παρὰ ita usurpatur, ut fere idem sit ac διὰ c acc.*

421 a, 25. οἱ μὲν γὰρ σκληρόσαρκοι ἀφουεῖς. — PHILOPON (388, 35) ajoute : toutes choses égales d'ailleurs, ἵνα μὴ παραβάλλῃς ἄνδρα πρὸς γυναῖκα.

421 a, 26. ὥσπερ χυμὸς..... 27. ὀσμαί. — L'analogie des goûts et des saveurs s'explique, dit ALEXANDRE (*De an.*, 51, 15), « parce que la production des saveurs dépend, en un certain sens, de celle des goûts, puisque la saveur est, comme « le dit Aristote dans le traité des sens et des sensibles (V. *De sensu*, 4, 441 b, 19), la qualité produite dans l'humide par le « sec terreux au moyen d'une certaine chaleur et d'une certaine « coction (πέψεως), qualité qui fait passer à l'acte le goût « en puissance, et que l'odeur, d'autre part, est la qualité « produite dans l'humide par le sec savoureux (τῆς ἐγγύμου « ξηρότητος). » V. *ad II*, 9 422 a, 6.

421 a, 31. μὴ σφόδρα..... 32. τοὺς χυμούς. — *De sensu*, 4, 440 b, 30 : ἐναργέστερον δ' ἐστὶν ἡμῖν τὸ τῶν χυμῶν γένος ἢ τὸ τῆς ὀσμῆς.

421 b, 1. καθ' ὁμοιότητα..... 2. τῶν τοιούτων. — Il ne paraît pas possible de donner de ce passage une interprétation complètement satisfaisante. τῶν πραγμάτων ne peut pas désigner, en effet, les choses ou les objets auxquels appartiennent les saveurs ou les odeurs, puisque, comme ARISTOTE vient de le signaler, les choses dont la saveur est douce ont quelquefois une odeur amère et réciproquement. Dira-t-on que τῶν πραγμάτων désigne les causes des sensations d'odeur et de goût, et que c'est à cause de la ressemblance de leur nature objective (v. *ad II*, 9, 421 a, 26) qu'on a emprunté aux saveurs des noms pour indiquer les odeurs? Telle est l'interprétation de SIMPLICIUS (153, 27) : « On a emprunté aux saveurs les noms des odeurs, « et non sans raison C'est en effet parce que, ainsi

« que nous l'avons dit, l'odorant et le sapide sont connexes « dans leur nature objective (καὶ κατὰ τὰ πράγματα), à cause de la « dissolution (ἀπόπλυσις) du sapide dans l'humide qui est commun à l'air et à l'eau. Pourquoi donc une odeur douce ne « correspond-elle pas toujours à une saveur douce? » A cette question, SIMPLICIUS fait la réponse suivante, dont la clarté laisse à désirer : ἐπειδὴ παρατρέπεται ἐνίοτε τὸ ἐναποπλυνόμενον ἔγχυμον, ἢ δὲ παρατροπὴ εἰς τι φέρεται ὁμογενὲς ἢ εἰς τὴν οἰκείαν τοῦ πράγματος στέρησιν. Dans certains cas, ajoute-t-il, il y a correspondance entre l'odeur et la saveur, comme dans le miel; d'autres choses, au contraire, le safran, par exemple, dont l'odeur est douce, ont une saveur différente. — Mais on ne voit guère comment cette explication peut se concilier avec le texte. Le mieux est, peut-être, d'entendre, avec TORSTRICK (p. 157), par τῶν πραγμάτων, les choses que désignent τὰ ὀνόματα, c'est-à-dire les sensations olfactives et sapides : Les noms des saveurs ont été employés pour nommer les odeurs suivant la ressemblance des choses désignées, c'est-à-dire des sensations. Car on a donné le nom d'odeur douce à celle du safran et du miel, — qui ressemble, en effet, à la saveur douce, — et le nom d'aigre à l'odeur du thym, — qui ressemble, en effet, à une saveur aigre. — ALEXANDRE (*De an.*, 52, 9) paraît avoir compris de la même façon : ἀλλὰ συνάπτοντες αὐτὰς τοῖς χυμοῖς τὰς μὲν τῶν γλυκίων χυμῶν ὁσμὰς καὶ αὐτὰς γλυκείας λέγομεν, τὰς δὲ τῶν δριμέων δριμείας. Cependant, bien que la suppression de ἀπὸ τοῦ (b, 2), qu'exige cette explication, soit autorisée par tous les manuscrits à l'exception de E, elle n'est pas encore tout à fait satisfaisante. Car, non seulement elle suppose des ellipses dans la phrase b, 1 : ἢ μὲν γὰρ γλυκεῖα..... (3) τοιοῦτων, mais il semble bien, quoiqu'on n'aperçoive pas comment c'est possible, que τῶν πραγμάτων doive désigner les choses énumérées immédiatement après : τοῦ κρόκου καὶ μέλιτος κτλ. V. THEM. (125, 17), dont l'interprétation n'a d'ailleurs que des rapports lointains avec le texte : ἐνίοτε μὲν οὖν ἐπὶ τῶν αἰσθήσεων ἀμφοτέρων συντρέχει καὶ τὰ ὀνόματα καὶ τὰ πράγματα, καὶ ὁ γλυκὺς τῆ γεύσει χυμὸς καὶ τῆ ὁσμῇ γλυκὺς, ὥσπερ τοῦ μέλιτος : πολλὰ δὲ ἡδέα μὲν τῆ ὁσμῇ, πικρὰ δὲ τῆ γεύσει... κτλ. — ESSEN (*op. cit.*, p. 57, n. 3) propose de mettre ἀπό (a, 32) à la place de καθ' ὁμοιότητα (b, 1) et réciproquement, et d'expliquer : mais comme les odeurs n'étaient pas discernables avec assez de précision par leur analogie avec les saveurs, on a employé aussi, pour les désigner, des noms empruntés aux choses mêmes. — Mais on ne voit pas bien quelle pourrait

être, dans cette hypothèse, l'utilité des mots : ὥσπερ τοὺς χυμούς.

421 b, 3. ἔστι δ' ὥσπερ..... 5. καὶ ἀοράτου. — ALEX., *De an.*, 52, 11 : ὥσπερ δὲ ἢ τε ἀκοὴ καὶ ἡ ὄψις οὐ μόνον ἢ μὲν τῶν ἀκουσῶν ἢ δὲ τῶν ὁρατῶν κριτικά, ἀλλὰ καὶ τῶν ἀντικειμένων αὐταῖς στερήσεων..... πᾶσα γὰρ αἰσθησις κριτικὴ καὶ τῆς ἀντικειμένης τῆ αἰσθητῆ αὐτῆ στερήσεως. V. *ad II*, 10, 422 a, 20. — MADVIG (*Adv. crit.*, I, p. 471) supprime καὶ ἡ ἀκοή : *quod post ὥσπερ additum (ὥσπερ ἡ ἀκοὴ καὶ ἐκάστη) sententiam perturbat, quoniam et olfactus non cum uno auditu, sed cum omnibus sensibus comparatur et illa partitio ἢ μὲν..... ἢ δὲ ad universam sensuum mentionem refertur. Additum est ἡ ἀκοὴ propter καὶ.* Cette correction ne modifie pas le sens et n'est pas indispensable pour l'explication grammaticale.

421 b, 7. παρὰ a ici le sens de διά. — V. *ad II*, 9, 421 a, 23.

421 b, 8. φαύλην. — V. *ad II*, 10, 422 a, 30.

421 b, 9. οἶον ἀέρος ἢ ὕδατος, ἢ ἔστιν, ὥσπερ διαφανῆ καὶ δίτηχα, οὕτως δὲ καὶ δίσσημα κατὰ δυνάμιν τινα οἰκείαν οὔσαν ἐν αὐτοῖς (ALEX., *De an.*, 52, 18).

421 b, 10. ὁμοίως..... 11. ἀναιμα. — Si on lit, avec PHILOPON (392, 34) et la plupart des manuscrits, ὁμοίως δὲ καὶ τὰ ἔναιμα καὶ τὰ ἀναιμα, il faut mettre ces mots entre parenthèses et les considérer comme s'appliquant aussi bien à τὰ ἐν τῷ ἀέρι qu'à τὰ ἐν ὕδρα, car les insectes, par exemple, et particulièrement les abeilles (THEM., 126, 27; SIMPL., 154, 16), perçoivent les odeurs à distance : ὁμοίως δὲ καὶ τὰ ἔναιμα καὶ τὰ ἀναιμα. τοῦτο μεταξυλογία ἔστιν : ἔστι δὲ τὸ ἀκόλουθον τῆς συντάξεως τοῦ ῥητοῦ οὕτως : καὶ γὰρ τὰ ἐν ὕδρα δοκοῦσιν ὁσμῆς αἰσθάνεσθαι, ὥσπερ καὶ τὰ ἐν τῷ ἀέρι..... τὸ δὲ ὁμοίως δὲ καὶ τὰ ἔναιμα καὶ τὰ ἀναιμα ἐπὶ τε τῶν ἐν ὕδρα καὶ τῶν ἐν τῷ ἀέρι (PHILOP., l. l.).

421 b, 12. τούτων ἔνια. — τούτων δηλονότι τῶν ἐν ὕδρα (PHILOP., 392, 38).

ὑποσμα. — TREND., p. 325 : *si in odoris vicinitatem accesserint odori quasi obnoxia. ὑποσμον, velut ὑπόσπονδον, quod pacti natura continetur, ὑπόσκιος, umbrae subditus, ὑπομβρος, ὑπαιθρος, ὑπόστεγος, etc.*

421 b, 13. διὸ καὶ ἄπορον..... 21. παρὰ τὰς λεγομένας. — Le sens de ce passage n'est pas douteux : Si, chez tous les animaux qui en sont doués, le mécanisme de l'odorat est le même (εἰ πάντα μὲν ὁμοίως ὁσμᾶται = εἰ πάντα τὰ ὁσμώμενα ὁμοίως ἀντιληπτικά ἐστὶ τῶν ὁσμῶν, PHILOP., 393, 13), comme l'homme (pris ici pour exemple de tous les animaux qui respirent : ὁ δὲ ἄνθρωπος, ταύτῳ δὲ εἰπεῖν πάντα τὰ ἀναπνέοντα, ID., 393, 14) ne peut sentir les odeurs qu'en aspirant, on peut se demander si les animaux qui ne respirent pas n'auraient pas un sens spécial, qui jouerait chez eux un rôle analogue à celui de l'odorat chez les autres. Mais, comme il est impossible qu'il en soit ainsi, il faut renoncer à l'hypothèse, et admettre que chez tous les animaux l'odorat ne fonctionne pas de la même façon. — Il y a donc une anacoluthie dans le texte. La période se termine par l'apodose b, 19 : ὥστε τὰ ἀναίμα... (21) λεγομένας (sur cet emploi de ὥστε, v. ad II, 2, 414 a, 12), comme si elle débutait par εἰ δὲ πάντα ὁμοίως ὁσμᾶται, εἰ διὸ καὶ ἄπορον φαίνεται (b, 13) n'a pas de complément. — Les phrases b, 17 : καὶ τὸ μὲν ἐπ' αὐτῷ..... (19) πειρωμένοις forment une sorte de parenthèse. — Cf. *De sensu*, 5, 444 b, 13 : πολλὰ τῶν... τοιούτων ζῴων ὁξέως αἰσθάνεται τῆς τροφῆς διὰ τὴν ὁσμὴν. ὅτι δὲ αἰσθάνεται, οὐχ ὁμοίως φανερόν. διὸ καὶ ἀπορήσειε τις τίνοι αἰσθάνονται τῆς ὁσμῆς, εἴπερ ἀναπνέουσι μὲν γίνεται τὸ ὁσμᾶσθαι μοναχῶς. τοῦτο γὰρ φαίνεται ἐπὶ τῶν ἀναπνεόντων συμβαῖνον πάντων, ἐκείνων δ' οὐθὲν ἀναπνεῖ αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις παρὰ τὰς πάντας αἰσθήσεις ἕτερα. τοῦτο δ' ἀδύνατον. τοῦ γὰρ ὁσφραντοῦ ὁσφρησις, ἐκείνῳ δὲ τοῦτου αἰσθάνονται, ἀλλ' οὐ τὸν αὐτὸν ἕως τρόπον..... κτλ. V. ad II, 9, 421 b, 32.

421 b, 17. τὸ μὲν ἐπ' αὐτῷ..... 18. κοινὸν πάντων. — V. *De an.*, II, 7, 419 a, 25 ; 29.

421 b, 18. κοινὸν πάντων..... 19. τῶν ἀνθρώπων. — TREMB., 127, 5 : κοινὸν γὰρ ἦν καὶ πρὸς τὰς εἰρημένας αἰσθήσεις. TRENDLENBURG (p. 325) sous-entend de même αἰσθητηρίων, tout en remarquant que la suite (ἴδιον ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων) suggère plutôt πάντων τῶν ζῴων. — Peut-être faut-il lire ὁσφραντῶν, au lieu de ἀνθρώπων, comme l'a proposé HAYDUCK (*Obs. crit. in al. loc. Ar.*, p. 3) approuvé par SUSEMIHL (*Jen. Liter.*, 1877, p. 708 : *die 'conjectura palmaris' von Hayduck*). Si l'on conserve ἀνθρώπων, il faut, comme plus haut (b, 14), l'interpréter dans le sens de πάντων

τῶν ἀναπνεόντων (PHILOP., 393, 22). V., en outre, SUSEMIHL, *Burs. Jahresb.*, XXX, p. 36, n. 48.

421 b, 19. δηλον δὲ πειρωμένοις. — *Sub.* : ἄνευ τοῦ ἀναπνεῖν μὴ αἰσθάνεσθαι τὸν ἄνθρωπον (i. e. τὰ ἀναπνέοντα).

421 b, 20. ἕτερον ἄν..... 21. τὰς λεγομένας. — Si l'olfaction suppose nécessairement la respiration, et si les animaux qui ne respirent pas peuvent néanmoins discerner à distance la nourriture, il faudra en conclure qu'ils ont un sens spécial différent des cinq sens que nous avons énumérés (οὐκ ὁσφρησιν ἀλλ' ἄλλην τινὰ αἰσθησιν ἔχειν, PHILOP., 393, 25).

421 b, 21. ἀλλ' ἀδύνατον. — TRENDLENBURG (p. 325) considère ces deux mots comme interpolés. Ce qui résulte des remarques précédentes, dit-il, c'est seulement que les animaux qui ne respirent pas ont une autre forme de l'odorat, et non qu'ils ont un autre sens. Il faudrait donc lire : ἕτερον ἄν τιν' αἰσθησιν ἔχει παρὰ τὰς λεγομένας, εἴπερ τῆς ὁσμῆς αἰσθάνεται. Mais l'argument invoqué n'est pas fondé. ARISTOTE ne dit pas seulement que les animaux qui ne respirent pas doivent avoir une autre sorte d'odorat que les animaux qui respirent, mais bien que, dans l'hypothèse où il n'y aurait pour l'odorat qu'un mode de fonctionnement possible, dont la respiration serait un élément nécessaire, il faudrait admettre que les animaux qui ne respirent pas ont un autre sens. Il ajoute que, la conséquence étant fautive, l'hypothèse doit l'être aussi. D'ailleurs, ἕτερον αἰσθησιν veut dire un autre sens et non un autre mode du même sens (ἕτερον τρόπον αἰσθήσεως). Enfin, le texte du *De anima* est confirmé sur ce point par celui du *De sensu*, l. c.

421 b, 22. ἡ γὰρ τοῦ ὁσφραντοῦ..... 23. ὁσφρησίς ἐστιν. — Ce qui prouve que les animaux dont il s'agit possèdent le sens de l'odorat, et non pas un autre, c'est que les choses qui sentent bon ou mauvais agissent sur eux en tant que telles, puisqu'ils recherchent les unes et fuient les autres. PHILOP., 394, 23 : ὅτι δὲ ὁσμῆς αἰσθάνονται, κατασκευάζει ἐκ τοῦ τῆς κατ' αὐτὴν ἀντιθέσεως ὀντιλαμβάνεσθαι, εὐωδίας λέγω καὶ δυσωδίας, ὅπερ ἀνωτέρω ἔλεγον ἰδὸν καὶ λυπηρόν. Cf. SIMPL., 154, 15. — *De sensu*, 5, 444 a, 17 : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὁσμῆς (sc. τροφῆς) τῆς κατ' αὐτὴν εὐώδους ὁπωσοῦν ἔχουσιν ὠφέλιμος ὡς εἰπεῖν ἀεί.

421 b, 28. τὰ μὲν γὰρ..... 30. οὐχ ὄρα. — BONITZ (*Ind. Ar.*, 830 b, 7) sous-entend τῶν ζώων après τὰ μὲν γὰρ. Mais alors la phrase est incorrecte (κινήσας μὴδ' ἀνασπᾶσας). En sous-entendant ὄρα, le sens reste à peu près le même, et l'explication grammaticale est possible : τὰ μὲν γὰρ (sc. ὄρα) ἔχει..... τὰ βλεφάρα, ἃ μὴ κινήσας..... οὐχ ὄρα (sc. ὁ ἄνθρωπος οὐ ὁ ὄρων).

421 b, 30. τὰ δὲ σκληρόφθαλμα..... 31. διαφανεῖ. — L'œil des σκληρόφθαλμα est, cependant, protégé par sa dureté même qui joue le rôle de βλεφάρου προσπεφυκός. V. *ad II*, 9, 421 a, 13.

421 b, 32. τοῖς μὲν ἀκάλυφες..... 422 a, 3. τῶν πόρων. — *De sensu*, 5, 444 b, 21 :οὐ τὸν αὐτὸν ἴσως τρόπον (sc. ὄραται), ἀλλὰ τοῖς μὲν ἀναπνεύσει τὸ πνεῦμα ἀφαιρεῖ τὸ ἐπιεικόμενον ὡσπερ πῶμά τι (διὸ οὐκ αἰσθάνεται μὴ ἀναπνεύοντα), τοῖς δὲ μὴ ἀναπνεύσειν ἀφήρηται τοῦτο. V. WADDINGTON, *Psych. d'Ar.*, p. 71.

422 a, 1. εἶναι. — *Sub.* : εἶκος (421 b, 26). Cf. MARCHL, *Arist. Lehre v. d. Tierseele*, p. 52, n. 1.

422 a, 3. τῶν φλεβίων καὶ τῶν πόρων. — Les pores sont, sans doute, les extrémités des veines, trop resserrées pour que le sang puisse y pénétrer (*Part. an.*, III, 5, 668 b, 1 : ἐκ μισζόνων δ' εἰς ἐλάσσους αἰ φλέβες αἰεὶ προέρχονται, ἕως τοῦ γενέσθαι τοὺς πόρους ἐλάσσους τῆς τοῦ αἵματος παχύτητος). Ces pores sont remplis de πνεῦμα σύμφυτον et aboutissent aux veines qui s'étendent depuis le cœur, organe central des sensations, jusqu'au cerveau (v. *ad II*, 4, 416 a, 14; 12, 424 a, 24—25; KAMPE, *Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 15). *Gen. an.*, II, 6, 743 b, 37 : ἀλλὰ τὸ μὲν τῆς ἀφῆς καὶ γεύσεως εὐθύς ἐστὶν ἢ σῶμα ἢ τοῦ σώματος τι τῶν ζώων, ἢ δ' ὄσφρησις καὶ ἢ ἀκοὴ πόροι συνάπτοντες πρὸς τὸν ἀέρα τὸν θύραθεν, πλήρεις συμφύτου πνεύματος, περαίνοντες δὲ πρὸς τὰ φλέβια τὰ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τείνοντα ἀπὸ τῆς καρδίας.

422 a, 6. ἐστὶ δ' ἡ ὄσμη..... ὑγροῦ. — Sur la nature de l'odeur deux textes du *De sensu* semblent fournir des indications contradictoires : *De sensu*, 2, 438 b, 24 : ἡ δ' ὄσμη καπνώδης τίς ἐστὶν ἀναθυμίασις, ἢ δ' ἀναθυμίασις ἢ καπνώδης ἐκ πυρός. *Ibid.*, 5, 443 a, 21 : δοκεῖ δ' ἐνίοις ἢ καπνώδης ἀναθυμίασις εἶναι ὄσμη, διὸ καὶ Ἡράκλειτος οὕτως εἴρηκεν, ὡς εἰ πάντα τὰ ὄντα καπνὸς γένοιτο, ῥίνες ἂν διαγνοίεν. ἐπὶ δὲ τὴν ὄσμήν πάντες ἐπιφέρονται οἱ μὲν ὡς ἀτμίδα, οἱ δ' ὡς ἀναθυμίασιν, οἱ δ' ὡς ἄμφω ταῦτα..... ἀλλ'

οὐδέτερον τούτων εἶκεν. Mais il est probable que, dans le premier de ces passages, ARISTOTE n'expose pas ses propres idées (v. *ad III*, 1, 425 a, 5 et NEUHAEUSER, *Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.*, p. 21. L'argument employé par ΖΙΑΖΑ — *Arist., De sensu*, c. 1, 2, 3 etc., p. 10, note — pour établir que ces deux textes ne se contredisent pas, ne nous semble pas probant. Sans doute, le premier dit seulement que l'odeur est ἀναθυμίασις τις, ce qui signifie, sans doute, une espèce d'exhalaison — *eine Art Ausdampfung* —, mais non pas seulement quelque chose qui ressemble à une exhalaison — *etwas ihr Ähnliches* —. Il est bien vrai, par suite, que le second, en prouvant que l'ὄσμη n'est pas une ἀναθυμίασις, nie ce que l'autre affirme. D'ailleurs, c'est précisément à la même espèce d'exhalaison que s'appliquent l'un et l'autre : ἢ καπνώδης ἀναθυμίασις). Il n'y a donc lieu ni d'admettre (comme le fait notamment WILSON, *Journ. of Philol.*, 1882, p. 122) qu'ARISTOTE repousse, dans le chapitre V du *De sensu*, la doctrine qu'il adopte dans le chapitre II, ni d'accepter les conjectures de ESSEN (*D. zweite Buch* etc., p. 78) qui modifie ainsi le texte du *De sensu*, 2, 438 b, 24 : ἡ δ' ὄσμη καπνώδης τίς ἐστὶν ἀναθυμίασις μὲν οὐ, θερμὴ δὲ τὴν φύσιν, τὸ δὲ ψυχρὸν ἀφανίζει τὰς ὄσμάς. — ARISTOTE exprime ainsi sa propre opinion à ce sujet (*De sensu*, 5, 442 b, 27) : τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον δεῖ νοῆσαι καὶ περὶ τὰς ὄσμάς ὅπερ γὰρ ποιεῖ ἐν τῷ ὑγρῷ τὸ ξηρὸν, τοῦτο ποιεῖ ἐν ἄλλῃ γένει τὸ ἔγχυμον ὑγρὸν, ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι ὁμοίως. κοινὸν δὲ κατὰ τούτων νῦν μὲν λέγομεν τὸ διαφανές, ἐστὶ δ' ὄσφραντὸν οὐχ ἢ διαφανές, ἀλλ' ἢ πλυντικὸν ἢ ῥυπτικὸν ἐγγύμου ξηρότητος : οὐ γὰρ μόνον ἐν ἀέρι ἀλλὰ καὶ ἐν ὕδατι τὸ τῆς ὄσφρησεώς ἐστιν. Ce texte paraît, à première vue, en désaccord avec celui du *De anima* et contradictoire en lui-même. TORSTRIK (p. 158) et NEUHAEUSER (*op. cit.*, p. 25) conjecturent τὸ ἔγχυμον ξηρὸν pour τὸ ἔγχυμον ὑγρὸν (b, 29). Mais le *De anima* d'ALEXANDRE et son commentaire du *De sensu* montrent qu'il n'y a pas lieu d'adopter cette conjecture, et que les contradictions qu'on a cru remarquer dans le texte du *De sensu* ne sont qu'apparentes. La saveur, dit-il, résulte de la dissolution dans l'humide du sec terreux (ξηρὸν ἔγχυμον ou γεῶδες); pour que le sec terreux puisse donner naissance à l'odeur, il faut qu'il ait déjà réalisé la saveur, — et, de fait, il n'y a que les choses savoureuses qui puissent être odorantes, — c'est-à-dire qu'il ait déjà été dissous dans l'humide. L'odeur est produite par une nouvelle dissolution du sec terreux dans l'air ou dans l'eau. On peut donc affirmer à la

fois que l'odeur a pour cause la dissolution du sec savoureux et celle du savoureux humide, car, pour que le sec soit savoureux, il faut qu'il ait été dissous dans l'humide. ALEX., *De an.*, 53, 2 : ὡςπερ δὲ χυμὸς ὑγροῦ ἐστὶ καὶ ἐν ὑγρῷ, οὕτως καὶ ἡ ὄσμη τοῦ ξηροῦ τε καὶ ἐν ξηρῷ. ἡ γὰρ φύσις ἡ τῶν ὄσμων δεκτικὴ, ἣν δίοσμον καλοῦμεν, οὕσα ἐν ἀέρι τε καὶ ὕδατι, πλυντικὴ τε καὶ ῥυπτικὴ ἐστὶν ἐγγύμου ξηρότητος, ἣν ἐγγυμον ξηρότητα δεξαμένη γίνεται κατ' ἐνέργειαν ὄσφραντή, ὡς προείρηται. οὐδὲν γὰρ τῶν μὴ ἐγγύμων ὄσφραντόν..... (13) τὸ μὲν γὰρ γεῶδες ξηρὸν μηδέπω χυμὸν ἔχον ἐν αὐτῷ, μιγνόμενον καὶ ἐναποπλυνόμενον πως τῷ ὕδατι διὰ τινος πέψεως τοὺς χυμοὺς ποιεῖ, τὰς δὲ ὄσμας οὐκέτι τὸ ἄχυμον ξηρὸν ποιεῖ, ἀλλὰ τὸ μεμιγμένον ἤδη τῷ ὕδατι καὶ χυμὸν ἔχον. ὅτι γὰρ αἱ ὄσμαι ὑπὸ τῆς ἐγγύμου ὑγρότητος τε καὶ ξηρότητος (ἄμφω γὰρ ἐν τῷ χυμῷ), δῆλον ἐκ τοῦ πάντα τὰ ὄσφραντὰ καὶ χυμὸν ἔχειν τινά. ID., *De sensu*, 183, 2 : ὡς γὰρ τὸν χυμὸν ἐποίει ξηρὸν τὸ ἐν τῇ γῆ μιγνόμενον πως καὶ ἐναποπλυνόμενον τῷ ὕδατι ὑπὸ θερμότητος συνεργούμενον, οὕτω φησὶ τὸ ὑγρὸν τὸ ἤδη χυμὸν ἔχον, τοῦτο δὲ πως τῷ ξηρῷ μεμιγμένον, ὃν τρόπον εἴρηκεν, ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι ἀποπλυνθέν πως ποιεῖν τὴν ὄσμήν. « ἐν ἄλλῃ δὲ γένει » εἶπεν ὅτι οὐτε γὰρ καθὸ ὑγρά ἐστὶ ταῦτα, γίνεται ἐν αὐτοῖς ἡ ὄσμη, οὐτε καθὸ διαφανῆ ἢ χυμοῦ δεκτικὰ, ἀλλὰ καθὸ ἄλλης φύσεως κοινοῦνθηκε τῆς δυναμένης δεχέσθαι τὰς ὄσμας, ἣν ἀνάλογον ἂν τις δίοσμον ὀνομάζοι.

422 a, 7. τὸ δὲ ὄσφραντικόν.... τοιοῦτον, i. e. : δυνάμει δὲ τὸ ὄσφραντικόν οἶον τὸ ὄσφραντόν (SIMPL., 154, 33).

CHAPITRE X

422 a, 8. τὸ δὲ γευστόν ἐστὶν ἀπτόν τι. — V. *ad II*, 3, 414 b, 11—13; III, 12, 434 b, 18; *Part. an.*, II, 10, 656 b, 37; 47, 660 a, 17 : ὁ μὲν οὖν ἄνθρωπος ἀπολελυμένην τε καὶ μαλακωτάτην ἔχει μάλιστα τὴν γλῶτταν καὶ πλατεῖαν, πρὸς τε τὴν τῶν χυμῶν αἴσθησιν (ὁ γὰρ ἄνθρωπος εὐαίσθητότατος τῶν ἄλλων ζώων, καὶ ἡ μαλακὴ γλῶττα ἀπτικωτάτη γὰρ, ἡ δὲ γεῦσις ἀφή τις ἐστὶν)...

422 a, 9. ἀλλοτρίου ὄντος. — PHILOP., 398, 12 : προσέθηκε δὲ ἀλλοτρίου ὄντος σώματος, διότι, ὡς ἔρεϊ ἐν τῷ περὶ ἀφῆς λόγῳ, ἐστὶν οὖν καὶ ἐν τούτοις μεταξύ τι, ἀλλ' οὐκ ἀλλότριον, ὡςπερ ἐπὶ τῶν τριῶν αἰσθήσεων.

422 a, 11. ἐν ὑγρῷ ὡς ὕλη. — ALEX., *De an.*, 54, 5 : ὑγρὸν δὲ ὁ χυμὸς, ὅτι ὕλη τῆ ποιότητι ταύτη τὸ ὑγρὸν ὕδωρ γίνεται. οὐδὲν γὰρ γευστόν ἄνευ ὑγρότητος. τὸ γὰρ ὕδωρ ἄχυμον ἐν καθ' αὐτό, κτλ. TORST., p. 159 : *aqua non tenet mediū locum, imo in aquā tanquam in materiā continetur res gustabilis.*

422 a, 14. καθάπερ ἐπὶ τοῦ ποτοῦ. — THEM., 129, 13 : καὶ γὰρ τῶν πομάτων γεύμεθα ἐν ὑγρῷ ὄντων, ἀλλ' οὐ τοῦ ὑγροῦ μεταξύ ὄντος ἀλλ' αὐτοῦ δεξαμένου τὸν χυμὸν.

τὸ δὲ χρῶμα..... 15. ἀπορροαίαις. — V. *ad II*, 7, 418 b, 15.

422 a, 15. ὡς μὲν οὖν τὸ μεταξύ οὐθέν ἐστὶν. — SIMPL., 155, 27 : ὡςπερ ἐπὶ τῶν χρωμάτων καὶ τῆς ὕψεως ἐστὶ τι καὶ τὸ μεταξύ ἀλλότριον τὸ διαφανές, οὐχ οὕτως ἐπὶ τῆς γεύσεως ἐστὶ τι μέσον ἔξωθεν. ὡς μέντοι τὸ χρῶμα πρὸς τὴν ὄψιν... κτλ.

422 a, 18. οἶον τὸ ἀλμυρόν..... 19. συντηκτικὸν γλώττης. — τὸ ἀλμυρόν = οἱ ἄλας (THEM., 129, 27; SIMPL., 155, 33). Les substances salées font venir l'eau à la bouche; elles exercent une action fondante sur les organes de la langue (SIMPL., I. I. : οἱ δὲ ἄλας αὐτοὶ τε τηκόμενοι ὑπὸ τοῦ ἐν τῷ στόματι ὑγροῦ διαχέονται καὶ συντήκοντες τὴν γλῶσσαν... κτλ.). Bien que οἱ ἄλας (au pluriel) désigne ordinairement le sel, il faut sans doute traduire ἀλμυρόν par le salé ou les substances salées, car le sel proprement dit n'est pas seul à posséder les propriétés dont il s'agit. *Meteor.*, IV, 9, 385 b, 22 : τὸ δὲ νίτρον τήκεται μὲν,.... ὅτι ἐν μὲν τῷ νίτρον δι' ὄλου οἱ πόροι, ὥστε γε διαρεῖται εὐθὺς ὑπὸ τοῦ ὕδατος τὰ μόρια.

422 a, 20. ὡςπερ δὲ..... 31. τῆς γεύσεως. — Il faut distinguer trois parties dans ce morceau. L'une (a, 20 : ὡςπερ δὲ..... 26. βλαστος) rappelle que la vue et l'ouïe saisissent respectivement le visible et l'invisible, le sonore et le non-sonore; la seconde (a, 26 : ἀόρατον δὲ..... 29. ἀπύρηνον) indique en quel sens il faut prendre ici invisible et non-sonore. L'invisible que saisit la vue n'est pas ce qui est invisible radicalement et dans tous les sens (ὄλως), comme le son ou l'odeur, mais ce qui pourrait être visible quoique ne l'étant pas actuellement, par exemple, l'obscur; la troisième (a, 29 : οὕτω δὲ..... 31. γεύσεως) constate que le goût saisit, de même, le sapide et l'insipide, ce dernier

terme étant pris dans le sens indiqué par la remarque précédente (cf. BONITZ, *Arist. Stud.*, II—III, p. 43).

422 a, 21. τοῦ λαν λαμπροῦ. — PHILOP., 403, 25 : τοιοῦτον δὲ ἴστιν ... τὸ δὲ ὑπερβολὴν λαμπρότητος φθαρτικὸν τῆς ὕψεως.

422 a, 26. τρόπον τινά. — Comme le remarquent BONITZ (*l. l.*) et MADVIG (*Adv. crit.*, I, p. 472), il faut mettre une virgule avant et non après ces mots. THEM., 130, 14 : οὐ μόνον ὁ μικρὸς ψόφος ἀνήκουστος, ἀλλὰ τρόπον τινά καὶ ὁ μέγιστος καὶ ὁ βίαιος.

ἀόρατον δὲ..... 29. ἀπόρητον. — Chaque sens saisit le sensible qui lui est propre et sa privation (στέρησις, v. *ad* II, 9, 421 b, 3—5). Seulement, tout ce qui est, par exemple, invisible, n'est pas la privation du visible, et, par suite, la vue ne saisit pas toutes les sortes d'invisibles. La privation d'une chose, en effet, n'est pas, comme sa négation, quelque chose de purement indéterminé; c'est l'absence de cette chose en un sujet qui pourrait la posséder. La privation du visible c'est l'obscur, c'est-à-dire ce qui pourrait être visible. Et c'est ce genre d'invisible qui saisit la vue; elle ne saurait discerner ce qui est invisible comme le sont la voix ou l'odeur (v. *ad* III, 6, 430 b, 21). Pour compléter l'idée exprimée par ARISTOTE, il faudrait donc ajouter que la vue ne saisit pas l'invisible ὅλως, c'est-à-dire simplement ce qui n'est pas le visible, mais seulement l'invisible au sens de privation du visible. SIMPL., 156, 13 : ὅταν μὲν οὖν ἀναίσθητον λέγωμεν κατὰ στέρησιν..... ὅταν μὴ ἔχη τὸ εἶδος, καίτοι πεφυκὸς ἔχειν, τὸ τοιοῦτον ἀναίσθητον γνωρίζει ἢ οἰκεία ἐκάστου αἰσθησις. ὅταν δὲ ἀντὶ ἀποφάσεως τὸ ἀναίσθητον λέγωμεν, ὡς τὴν φωνὴν ἀόρατον, οὐκέτι πάντως τὸ τοιοῦτον αἰσθητὸν τῆ οἰκεία αἰσθήσει, ... (22) τοῦ μὲν γὰρ ἀδύνατον ὁραθῆναι, ὡς ἔχει ἢ φωνή, οὐκ ἀντιλαμβάνεται ἢ ὕψις, τὸ δὲ πεφυκὸς κἂν μὴ ἔχη ἢ φαύλως ἔχη, γνωρίζει.

422 a, 27. ὡςπερ καὶ..... 28. ἀδύνατον. — Nous venons de dire qu'ARISTOTE distingue ici deux sortes d'invisibles : 1° ce qui est invisible absolument comme la voix ou l'odeur; 2° ce qui, bien que n'étant pas visible en fait, est néanmoins susceptible de recevoir la lumière ou la couleur. La comparaison ὡςπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον s'applique, d'après le texte, à la première espèce d'invisibles. Mais ARISTOTE distingue de même, ailleurs, deux sortes d'impossibles correspondant exac-

tement aux deux sortes d'invisibles dont il parle ici (*De caelo*, I, 11, 280 b, 12; *Mot an.*, 4, 699 b, 18 : οὐ γὰρ ὡσαύτως τὴν τε φωνὴν ἀδύνατον φαμεν εἶναι ὁραθῆναι καὶ τοὺς ἐπὶ τῆς σελήνης ὕψ' ἡμῶν · τὸ μὲν γὰρ ἐξ ἀνάγκης, τὸ δὲ πεφυκὸς ὁραῖσθαι οὐκ ὀφθίσεται.). Il semble, par suite, que les mots ὡςπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον devraient s'appliquer à la fois à τὸ μὲν..... et à τὸ δὲ, ou plutôt que le texte devrait porter à peu près ceci : ἀόρατον δὲ τὸ μὲν ὅλως λέγεται, ὡςπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον ἐξ ἀνάγκης, τὸ δ' ἐάν πεφυκὸς μὴ ἔχη ἢ φαύλως, ὡςπερ ὁ ἕτερος τρόπος τοῦ ἀδύνατου. Mais il est probable qu'ARISTOTE n'a pas songé ici à sa distinction des deux sortes d'impossibilités et qu'il a donné à ἀδύνατον son sens ordinaire de ἀδύνατον ἐξ ἀνάγκης. C'est là, d'ailleurs, la signification exacte de ce mot. Car ce qui n'est impossible qu'en raison de sa difficulté ou de circonstances contingentes n'est pas à proprement parler ἀδύνατον. V. *Pol.*, VIII, 6, 1340 b, 24 (où il faut prendre ἢ dans le sens disjonctif); *Part. an.*, I, 2, 642 b, 6 : τῆ μὲν οὐ ῥᾶδιον, τῆ δὲ ἀδύνατον. *Cat.*, 7, 8 a, 30 et WAITZ, *ad loc.* — Peut-être aussi faut-il considérer ὡςπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον comme une parenthèse s'appliquant à la fois à ce qui précède et à ce qui suit (v. *ad* II, 9, 421 b, 10—11), ou encore lire : ἀόρατον δὲ, ὡςπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον, τὸ μὲν ὅλως λέγεται, τὸ δ' ἐάν..... κτλ. — La conjecture de MADVIG (*op. cit.*, I, p. 472) : ἀόρατον δὲ ὅλως λέγεται, ὡςπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον, ὅταν (αὐτὸ ὅ ἂν) μὴ πεφυκὸς ἔχη ἢ φαύλως, ὡςπερ... κτλ. ne nous semble pas indispensable.

422 a, 29. τὸ ἄπου καὶ τὸ ἀπόρητον. — *Meta.*, Δ, 22, 1022 b, 32 : καὶ ὁσαυτῶς δὲ αἱ ἀπὸ τοῦ ἄ ἀποφάσεις λέγονται, τοσαυταυτῶς καὶ αἱ στέρησεις λέγονται · ἄνισον μὲν γὰρ τῷ μὴ ἔχειν ἰσότητά πεφυκὸς λέγεται, ἀόρατον δὲ καὶ τῷ ὅλως μὴ ἔχειν χροῶμα καὶ τῷ φαύλως, καὶ ἄπου καὶ τῷ μὴ ἔχειν ὅλως πόδας καὶ τῷ φαύλους. ἔτι καὶ τῷ μικρὸν ἔχειν, οἷον τὸ ἀπόρητον · τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ φαύλως πως ἔχειν. (PHILOP., 404, 2 : καὶ γὰρ ἀπυρήνους ἐλαίας λέγομεν..... μικρὰς ἐχούσας ·). Il résulte de ce passage de la *Métaphysique* que la comparaison ὡςπερ καὶ τὸ ἄπου καὶ τὸ ἀπόρητον s'applique à la fois à ἀόρατον.... ὅλως et à τὸ δ' ἐάν..... φαύλως. Par suite, il semble bien que les mots ὡςπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον doivent être mis entre parenthèses (v. la note précédente). — ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 61, n. 3) se fonde sur le même texte (1022 b, 35) pour conjecturer, avec raison peut-être : τὸ μὲν ὅλως <μὴ ἔχον χροῶμα> λέγεται (a, 27).

422 a, 29. οὕτω δὴ..... 31. γεύσεως. — L'invisible, comme le non-sonore, peut s'entendre, d'après ce qui précède, en quatre sens : 1° ce qui n'est visible sous aucun rapport ou la négation du visible; 2° l'invisible, privation du visible, ou l'obscur; 3° ce qui est à peine visible; 4° ce qui est visible à l'excès, qui dépasse la réceptivité de la vue et tend à détruire l'organe (*De an.*, III, 4, 429 a, 31 : ἡ μὲν γὰρ αἴσθησις οὐ δύναται αἰσθάνεσθαι ἐκ τοῦ σφόδρα αἰσθητοῦ, οἷον ψόφου ἐκ τῶν μεγάλων ψόφων, οὐδ' ἐκ τῶν ἰσχυρῶν χρωμάτων καὶ ὁσμῶν οὔτε ὄραν οὔτε ὁσμᾶσθαι). C'est en ces trois derniers sens seulement que l'invisible est saisi par la vue. Le goût saisit, de même, trois sortes d'insipides : 1° la privation du sapide; 2° ce qui est à peine sapide; 3° ce qui l'est à l'excès. ARISTOTELE ne semble, cependant, mentionner explicitement que les deux dernières. SIMPLICIUS (156, 27) pense qu'il emploie τὸ μικρόν (a, 30) pour indiquer la privation de la saveur : τὸ μικρόν ἢ ὄντι τοῦ οὐδὲ ὄλως κατὰ Ἀττικὴν εἰρηκῶς συνήθειαν, soit, ce qui est plus probable, que l'omission s'explique : ὡς ἐκ τῶν πολλὰκις εἰρημένων γινώριμον ὄν.

422 a, 30. φαῦλον (cf. 28. φεῦλος). — Il résulte du passage de la *Métaphysique* cité plus haut (v. l'avant-dernière note) que φαῦλον a ici à peu près le sens de μικρόν. φαῦλος χυμὸς ne désigne pas un mauvais goût mais un goût insignifiant, ou insuffisant à atteindre sa fin qui est de mouvoir le sentant. Au moral, φαῦλος a à peu près la même signification quand il s'oppose à χρηστός (*Ind. Ar.*, 813 b, 37). SIMPL., 156, 30 : ἀμυδρῶς ἔχον καὶ φαῦλον.

422 a, 31. δοκεῖ δ' εἶναι..... 32. ἀποτον. — La forme du sapide est la saveur; la saveur ne peut s'actualiser que dans l'humide; l'humide est donc le principe de la saveur et l'humide en acte c'est le potable. SIMPL., 156, 36 : τὸ δὲ ἐνεργεῖται ὑγρὸν ποτόν. THEMISTIUS (130, 24) et PHILOPON (404, 14) disent, de même, que le potable est le principe matériel de la saveur.

422 a, 32. γεῦσις γὰρ τις ἀμφότερα. — PHILOP., 404 a, 17 : τὸ δὲ γεῦσις γὰρ τις ἀμφότερα ἀντὶ τοῦ γευστά. Le potable et le non-potable sont chacun du sapide, mais chacun en un sens différent. Ils correspondent respectivement aux deux sortes (γεῦσις γὰρ τις) de sapides qui viennent d'être mentionnés : τὸ μὲν φαύλη..... τὸ δὲ κατὰ φύσιν.

422 a, 32. φαύλη. — V. *ad* II, 10, 422 a, 30. SIMPL., 157, 1 : σαφῶς δὲ τὸ φαῦλον εἴρηται, ἐν ᾧ καὶ τὸ μηδ' ὄλως ἔγχυμον, καὶ τὸ ἀμυδρῶς καὶ τὸ ἀηδῶς περιληπτέον.

422 a, 33. ἔστι δὲ κοινόν..... 34. τὸ ποτόν. — Comme le remarque SIMPLICIUS (157, 5), τὸ ποτόν désigne ici le potable et le non-potable. — THEM., 131, 4 : κοινόν δὲ ἀφ' ἧς καὶ γεύσεως τὸ ποτόν · καὶ γὰρ ὑγρὸν καὶ ἔγχυμον, ὧν τοῦ μὲν ἡ ἀφή, τοῦ δὲ ἡ γεῦσις ἀντιλαμβάνεται.

422 b, 1. καὶ τὸ αἰσθητήριον..... 2. ὑγραίνεσθαι. — V. *De an.*, II, 5, 418 a, 3 : τὸ δ' αἰσθητικὸν δυνάμει ἔστιν οἷον τὸ αἰσθητὸν ἧδὴ ἐντελεχεῖα..... πάσχει μὲν οὖν οὐχ ὁμοιον ὄν, πεπονηθὸς δ' ὁμοιωταὶ καὶ ἔστιν οἷον ἐκεῖνο.

422 b, 4. δυνάμενον μὲν ὑγραίνεσθαι σωζόμενον. — Il faut que l'huméfaction ne détruise pas l'organe (THEM., 131, 14 : ὑγραίνεσθαι δὲ οὕτως, ὥστε σώζεσθαι αὐτοῦ τὴν οἰκείαν κατασκευὴν καὶ ὀπηνίκα ὑγραίνεται.), autrement dit, qu'il soit comme l'éponge que l'humide n'altère pas, mais non comme le sel que l'humide fait fondre. V. WILSON (*Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1882-1883, p. 7) et PHILOPON (405, 28) : τὸ δὲ σωζόμενον δύναται λέγεσθαι καὶ ὡς πρὸς ἀντιδιαστολήν ἄλλων, νίτρου καὶ τῶν ὁμοίων.

422 b, 6. αὕτη γὰρ ἀφή..... 7. ὑγροῦ. — PHILOP., 406, 1 : τουτέστιν διὰ τοῦτο οὐκ ἀντιλαμβάνεται ἡ λίαν ὑγρά γλώττα τῶν χυμῶν, διότι ἡ ἐν αὐτῇ ὑγρότης ἔγχυμος οὔσα καὶ πρώτη αὐτῇ προσβάλλουσα γίνεται τῆς γλώττης ἀφή ἐαυτῆς ἀντίληψιν αὐτῇ παρέχουσα, καὶ τάττη οὐκ ἔωσα ἀντιλαμβάνεσθαι τῆς ἐξωθεν. ARGYR. : *is enim tactus fit humidum primi.*

422 b, 9. διὰ τὸ.... 10. αἰσθάνεσθαι, i. e. : διὰ τὸ τὴν ὑγρότητα τὴν περὶ τὴν γλώτταν τούτον ἔχειν τὸν χυμὸν (PHILOP., 406, 8).

422 b, 10. τὰ δ' εἶδη τῶν χυμῶν. — V. *De sensu*, 4, 442 a, 12.

422 b, 12. ἐχόμενα. — *Ind. Ar.*, 306 a, 39 : ἔχεται... *de qualibet serie.* Cf. *Meta.*, Z, 12, 1037 b, 32 : τὸ πρῶτον ζῶον, τὸ δ' ἐχόμενον ζῶον δίπουν.

422 b, 13. δριμύ — ; 14. ὀξύ. — TREND., p. 329 : δριμύς *et* Tome II. 21

δέξῃς ita fortasse differunt gustus, ut ille magis mordeat, hic magis pungat.

422 b, 13. στρυφνόν = *astringent*. V. le passage d'AETIUS cité par TRENDLENBURG (*l. l.*), d'après H. ETIENNE : όταν τὸ πλησιάζον τῇ γλώττῃ σῶμα σφοδρῶς ξηραίνει καὶ συνάγει καὶ τραχύνη μέχρι βάρους πλείους αὐτὴν, στρυφνόν ἅπαν τὸ τοιοῦτον ὀνομάζεται. THEOPH., *De sens.*, 89, 526, 19 Diels : συνάγειν γὰρ τοὺς πόρους τὸ στρυφνόν ἢ στυπτικόν... κτλ.

422 b, 15. γευστὸν δὲ..... **16.** αὐτοῦ. — PHILOP., 407, 15 : γευστὸν ποιεῖ τὸ γευστικὸν ἐνεργεῖα τοιοῦτον, οἷόν ἐστιν αὐτό. Le sens est assez clair pour qu'il ne soit pas nécessaire d'ajouter οἷον αὐτό après αὐτοῦ (b, 16), comme le propose TORSTRICK (p. 159) d'après les passages analogues II, 5, 418 a, 3—6; 11, 424 a, 1—2.

CHAPITRE XI

422 b, 17. περὶ δὲ..... λόγος. — C'est-à-dire : s'il y a plusieurs touchers il y a plusieurs tangibles, et s'il y a plusieurs tangibles il y a plusieurs touchers. PHILOP., 422, 18 : ὡς γὰρ ἂν ἔχη τὸ ἀπτόν, οὕτως ἀνάγκη καὶ τὴν ἀφήν ἔχειν, καὶ ἔμπαλιν.

422 b, 22. πρῶτον αἰσθητήριον. — L'organe ou le sensorium immédiat, par opposition à la chair qui ne serait qu'un intermédiaire. ALEX., *De an.*, 56, 16 : ἢ ἐντός τί ἐστιν ἄλλο τὸ τῶν ἀπτῶν ἀντιληπτικόν; THEM., 132, 10 : ...τὸ δὲ ὄργανον ἄλλο τι καὶ εἴσω;

422 b, 23. ἐντός, *i. e.* : ἔδον τῆς σαρκός (PHILOP., 422, 39).

πάσα τε γὰρ..... **27.** τοιαῦτα. — ARISTOTE vient de dire que l'on rencontre dans l'étude du toucher deux difficultés : 1° Le toucher est-il en réalité un sens unique ou plusieurs sens réunis sous une même dénomination? 2° Quel en est l'organe? — Il expose maintenant la raison qui fait naître la première de ces difficultés. Il faut donc rattacher πᾶσα τε γὰρ αἰσθησις à b, 19 : ἔχει δ' ἀπορίαν..... (20) ἢ μία, et donner à τε γὰρ

le sens de *etenim* (cf. BONITZ, *Oestr. Gymn. Zeitschr.*, 1867, p. 682).

422 b, 26. θερμὸν..... **27.** τοιαῦτα. — *Gen. et corr.*, II, 2, 329 b, 18 : εἰσὶ δ' ἐναντιώσεις κατὰ τὴν ἀφήν αἶθε, θερμὸν ψυχρόν, ξηρὸν ὑγρόν, βαρὺ κοῦφον, σκληρὸν μαλακόν, γλίσχρον κραῦρον, τραχὺ λείον, παχὺ λεπτόν.

422 b, 32. ἀλλὰ τί τὸ ἐν τὸ ὑποκείμενον..... **33.** ἐνδηλον. — Quoique la vue, l'ouïe et le goût puissent percevoir plusieurs oppositions sensibles, ils n'en ont pas moins chacun un objet propre (v. *ad* II, 6, 418 a, 13; 14—15); dans le cas du toucher, on n'aperçoit pas bien quel est cet objet, ni s'il est unique ou multiple (THEM., 133, 9 : τί οὖν τὸ γένος ἢ τίς ἢ φύσις ἢ ὑποκειμένη τάπητῃ αἰσθήσει; καὶ πότερον μία ἢ πλείους;). Du reste, la pluralité apparente des oppositions sensibles que l'ouïe, par exemple, peut percevoir (b, 29), provient de ce que nous avons ajouté aux sensibles propres les sensibles communs. ALEX., *De an.*, 56, 1 : ἢ οὐκ εἰσὶν αὐταὶ αἱ ἐναντιώσεις, τὸ μέγεθος καὶ ἡ μικρότης καὶ ἡ λειότης καὶ ἡ τραχύτης, ἴδια αἰσθητὰ φωνῆς. κοινὰ γὰρ ταῦτα αἰσθητὰ. De même THEM., 132, 27.

422 b, 34. πότερον δ' ἐστὶ..... **423 a, 21.** ἀντιστρέφειν. — On pourrait penser que la chair est l'organe immédiat du toucher, parce qu'au moment même où elle rencontre un objet, la sensation tactile a lieu. Mais cette conclusion ne serait pas légitime. Car la sensation ne se produit pas moins subitement si l'on interpose une membrane entre la chair et l'objet. A plus forte raison se produirait-elle instantanément si la membrane était, comme la chair, naturellement adhérente à l'organisme (ALEX., *De an.*, 56, 21 : ἔτι δ' ἂν μᾶλλον εὐθὺς αἰσθανοίμεθα διὰ τοῦ ὑμέως, εἰ συμφύης ἡμῖν οὗτος ὁ ὑμῆν γένοιτο, ὥσπερ ἐστὶ καὶ ἡ σὰρξ συμφύης.). Et, cependant, on ne devrait pas en conclure que la membrane est l'organe immédiat du toucher. Si notre organisme était enveloppé d'une couche d'air qui y serait naturellement adhérente, toutes les impressions olfactives, visuelles ou sonores s'exerceraient sur elle, et il nous semblerait que la vue, l'odorat et l'ouïe ne sont qu'un seul sens. La chair est précisément une enveloppe naturelle de ce genre (THEM., 133, 26 : τάχα οὖν καὶ νῦν τὸ τοιοῦτον μόριον τοῦ σώματος οἷόν ἐστιν ἡ σὰρξ..... (134, 1) περιπέπλασται ἐν καὶ ὁμοιον ἅπασιν ὥσπερ ἔλυτρον, καθάπερ εἰ καὶ ἀήρ ἐν κύκλῳ ἡμῖν περιπε-

φύσει καὶ συμφυῆς ἴν..... κτλ. Cf. WADDINGTON, *Psych. d'Ar.*, p. 60). Seulement, un organisme naturel ne peut pas, ainsi, être composé d'air ou d'eau; par suite, l'air et l'eau, qui servent d'intermédiaires aux sensibles, sont distincts de ses organes et, par suite encore, on aperçoit clairement que l'odorat, la vue et l'ouïe sont des sens différents. Mais, en ce qui concerne le toucher, c'est le contraire qui a lieu. L'animal doit, en effet (a, 12. μὲν γὰρ, qu'il ne faut point remplacer par μὲν οὖν comme le propose ESSEN, *D. zweite Buch* etc., p. 66, n. 4), être composé d'un mélange solide de terre et des autres éléments (v. ad III, 13, 435 a, 13—b, 2), et c'est ce mélange qui est la chair et qui sert d'intermédiaire pour la transmission des sensibles tangibles. Comme la chair ne peut pas s'isoler de l'organisme animal dont elle est une partie nécessaire, nous ne voyons pas clairement si ces sensibles correspondent à un ou à plusieurs organes immédiats (et, par suite, à un ou à plusieurs sens), comme nous le constatons pour les autres. Mais, encore une fois, si les trois autres sens s'exerçaient au moyen d'une enveloppe d'air ou d'eau formant la surface de notre organisme, nous serions dans le même embarras à leur sujet (ALEX., *De an.*, 58, 5 : τοῦ δὲ τὸ μεταξύ, δι' οὗ μέσου ἢ τῶν ἀπτῶν ἀντιλήψις γίνεται, ἐπὶ μὲν τῆς ἀφῆς προσπεφυκέναι τῷ αἰσθανομένῳ — τοιοῦτον γὰρ ἡ σὰρξ, — ἐπὶ δὲ τῶν ἄλλων αἰσθήσεων ἐκτὸς εἶναι κεχωρισμένον... κτλ.). Ce qui prouve, du reste, que la chair peut servir d'intermédiaire à des sensations qui relèvent de sens différents, c'est que la langue, qui en est une partie, perçoit à la fois les sapides et les tangibles. A quoi reconnaissons-nous donc que le toucher et le goût sont deux sens distincts? Uniquement à ce que d'autres parties de la chair ne peuvent servir qu'aux sensations tactiles, et non aux sensations gustatives. Mais, sans cette circonstance, nous confondrions le goût et le toucher comme, sans doute, nous confondons actuellement plusieurs sens différents sous la dénomination unique de tact. THEM., 135, 4 : ὅτι δ' οὐχ ἰκανὸν τεκμήριον τοῦ μίαν εἶναι αἴσθησιν τὴν ἀφῆν τὸ τὴν σάρκα εἶναι μίαν, δι' ἧς τῶν ἀπτῶν λεγομένων ποιούμεθα τὰς ἀντιλήψεις, δηλοῖ ἢ ἐπὶ τῆς γλώττης ἀφῆ. ἀπάντων γὰρ τῶν ἀπτῶν αἰσθάνεται κατὰ τὸ αὐτὸ μέρος καὶ χυμοῦ. εἰ μὲν οὖν καὶ ἡ ἄλλη σὰρξ ἡσθάνετο τῶν τε ἄλλων ἐναντιώσεων καὶ τοῦ χυμοῦ, ἐδόκει ἂν ἡ αὐτὴ καὶ μία αἴσθησις γεῦσις καὶ ἀφῆ. — Il est à remarquer que l'argumentation d'ARISTOTE n'aboutit qu'à des conclusions probables : la chair *peut* ne pas être l'organe du toucher mais seulement l'intermédiaire. Sur ce point, cepen-

dant, on obtiendrait un résultat plus défini en faisant appel au principe : πάσης αἰσθήσεως ἀναγκασίον τι εἶναι μεταξύ. L'intermédiaire du toucher ne pouvant être qu'inhérent à l'organisme, s'il a nécessairement un intermédiaire, ce doit être la chair. Mais la question de savoir si cet intermédiaire sert à un ou à plusieurs sens reste indécise. L'impossibilité de ramener les sensibles tangibles à un genre unique, comme le son pour l'ouïe, conduit à penser que le toucher est, en réalité, plusieurs sens. Toutefois, cet argument n'a pas été présenté (II, 11, 422 b, 32) par ARISTOTE comme décisif. Il ne dit même pas formellement qu'il soit impossible de trouver ce qui serait, pour ce que nous appelons le toucher, ce que le son est pour l'ouïe; il se borne à poser la question.

422 b, 34. πότερον..... 423 a, 1. ἡ σὰρξ. — D'après ARISTOTE, l'organe du toucher est le cœur; la chair ne joue que le rôle d'intermédiaire (v. les notes suivantes et ad III, 2, 426 b, 15—17). Seulement cet intermédiaire, — la périphérie charnue de l'animal, — se trouve adhérent à l'organe, comme si le diaphane adhérait à l'organe visuel. *Part. an.*, II, 8, 653 b, 25 : τὸ δι' οὗ συνειλημμένον, ὡς περ ἂν εἴ τις προσλάβοι τῇ κόρῃ τὸ διαφανὲς πᾶν. *Ibid.*, 10, 656 b, 34 : ἐπὶ μὲν οὖν τῆς ἀφῆς τοῦτ' ἄδηλον. τούτου δ' αἴτιον ὅτι οὐκ ἔστι τὸ πρῶτον αἰσθητήριον ἢ σὰρξ καὶ τὸ τοιοῦτον μέρος, ἀλλ' ἐντός. PRISC., 18, 7 : βούλεται δὲ ὁ Ἀριστοτέλης, ὅ καὶ ὁ Θεόφραστος ἔπειτα, μὴ τὴν γλώτταν εἶναι τὸ ὄντως αἰσθητήριον τῆς γεύσεως, μηδὲ τὴν σάρκα τῆς ἀφῆς, ἀλλὰ ἀναλογεῖν ταῦτα τοῖς μεταξύ γινομένοις ἐπὶ ὄψεως καὶ ἀκοῆς. — Sur les rapports de l'organe tactile avec le πρῶτον αἰσθητήριον, v. ad l. l.

423 a, 4. ἀψάμενος. — Il n'est pas nécessaire de lire ἀψάμενος, comme le propose TORSTRIK (p. 159), ni de supposer qu'ARISTOTE a écrit par négligence ἀψάμενος pour ἀψάμενον (TREND., p. 331). Il faut sous-entendre ὁ ὕμην (BONITZ, *Ind. Ar.*, 253 a, 50).

423 a, 14. οἶον βούλεται. — *Ind. Ar.*, 140 b, 41 : ita saepe per βούλεται εἶναι significatur quo quid per naturam suam tendit, sive id assequitur quo tendit, sive non plene et perfecte assequitur. Il n'est pas nécessaire d'ajouter, après βούλεται, εἶναι καὶ, comme le veut TORSTRIK (l. l.), ni même εἶναι, comme le fait BIEHL (v. app. crit.). On comprend sans peine que ce

mot, qui précède immédiatement, soit sous-entendu. — V. *De an.*, III, 13, déb.

423 a, 15. ὥστε ἀναγκαῖον..... 16. προσπεφυκός. — SIMPL., 162, 16 : τὸ μὲν σῶμα λέγει τὸ τῶν ζώντων · τοῦτο δὲ προσπεφυκός ἢν μεταξὺ ἀνάγκη εἶναι τοῦ τε ἀπτικοῦ καὶ τοῦ ἀπτοῦ..... (23) καὶ οὕτω νοητέον τὴν λέξιν, ὥστε ἀναγκαῖον τὸ προσπεφυκός σῶμα εἶναι τὸ μεταξὺ τοῦ ἀπτικοῦ..... καὶ δηλονότι καὶ τοῦ ἀπτοῦ.

423 a, 20. νῦν δὲ..... 21. ἀντιστρέφειν. — THEM., 135, 12 : νῦν δὲ δύο φαίνονται διὰ τὸ μὴ ἀντιστρέφειν τὰ ὄργανα, ἀλλὰ δι' οὗ μὲν μορίου τῶν χυμῶν αἰσθανόμεθα, διὰ τοῦ αὐτοῦ καὶ τῶν ἀπτῶν · δι' οὗ δὲ τῶν ἀπτῶν, οὐ διὰ παντός καὶ τῶν χυμῶν. *Ind. Ar.*, 66 a, 32 : ἀντιστρέφειν *intrans* et ἀντιστρέφασθαι *pass dicuntur termini duo, inter quos ea intercedit ratio, ut alter in alterius locum substitui possit vel substituat.*

423 a, 22. ἀπορήσειε..... b, 26. ἡ σὰρξ. — La première partie de ce morceau (a, 22—b, 12. — Nous avons suivi, jusqu'à b, 3, l'interprétation de BONITZ, *Arist. Stud.*, II—III, p. 62) est destinée à établir que dans le toucher, — et aussi bien dans le goût, — il n'y a pas contact immédiat entre la chair et le tangible; qu'en réalité une mince couche d'air ou d'eau est toujours interposée entre la chair et l'objet; que l'air ou l'eau interviennent dans le tact, comme dans la vision ou l'audition, mais en moindre quantité. La conclusion qui semblerait devoir en résulter c'est que l'intermédiaire du tact est le même que celui des autres sens (air ou eau) et, par suite, que la chair en est le véritable organe, comme l'œil est celui de la vue. ARISTOTE conclut, au contraire (b, 17—26), que c'est la chair qui est l'intermédiaire du toucher, dont l'organe immédiat, le cœur, est à l'intérieur (v. *De an.*, III, 4, 426 b, 15 : — ἡ καὶ δῆλον ὅτι ἡ σὰρξ οὐκ ἔστι τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον — et les notes *ad loc*; *ad II*, 11, 422 b, 34 sqq.). Le toucher aurait donc, semble-t-il, ceci de particulier qu'il s'exercerait au moyen de deux intermédiaires successifs. Mais telle ne paraît pas être, à y regarder de plus près, l'opinion d'ARISTOTE. Il vient d'indiquer, dans les paragraphes précédents, des raisons qui donnent à penser que la chair ne joue, dans la sensation tactile, que le rôle d'intermédiaire. Il se trouve en présence de l'opinion générale suivant laquelle l'organe du toucher est en contact immédiat avec l'objet. C'est pour réfuter cette opinion

qu'il montre qu'il n'y a même pas contact immédiat entre le tangible et la chair; qu'en réalité une mince couche d'air est interposée entre l'une et l'autre. L'organe du toucher n'est donc, d'aucune façon, en contact immédiat avec le tangible; le toucher, comme les autres sens, s'exerce au moyen d'un intermédiaire, et cet intermédiaire est la chair. Quant à l'existence d'une couche d'air ou d'eau entre la chair et l'objet, elle prouve bien, contre la croyance populaire, que le toucher n'est pas un sens immédiat, mais non pas que ce sens s'exerce, à la différence des autres, à travers deux milieux : l'air ou l'eau et la chair. Car, dans le toucher, l'air ou l'eau ne jouent pas, à proprement parler, le rôle d'intermédiaires comme dans la vision ou l'audition. Ils ne transmettent pas la forme tangible comme la forme visible ou sonore; ils n'agissent pas sur le sensorium; ils ne font autre chose que recevoir le choc ou le contact *en même temps* que la chair.

423 a, 23. τὸ τρίτον μέγεθος. — *Meta.*, Δ, 13, 1020 a, 11 : μεγέθους δὲ τὸ μὲν ἐφ' ἑν συνεχές μήκος, τὸ δ' ἐπὶ δύο πλάτος, τὸ δ' ἐπὶ τρία βάθος.

423 a, 25. τὸ διερόν. — TREND., p. 334 : ὑγρὸν *aquae*, διερόν *aëris naturam significare videtur*. Mais ARISTOTE lui-même indique que ce n'est pas en ce sens qu'il faut prendre διερόν. V. *Gen. et corr.*, II, 2, 330 a, 16 : καὶ διερόν μὲν ἔστι τὸ ἔχον ἀλλοτρίαν ὑγρότητα ἐπιπολής. L'ὑγρὸν c'est soit l'eau elle-même, soit ce qui est imbibé ou imprégné d'eau, soit, enfin, ce qui est composé d'eau en majeure partie. Le διερόν c'est ce qui est seulement mouillé à la surface. L'exemple de PHILOPON (428, 20) : διερόν δὲ τὸ ἀλλότριον (*sc. ἔχον ὑγρότητα*), ὡς ὁ πηλός est mal choisi; l'humidité du διερόν n'est pas seulement étrangère, mais superficielle. V. WILSON, *Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1882-1883, p. 6.

423 a, 30. λανθάνει δὲ μᾶλλον..... b, 1. ἀπτεται. — TRENDLENBURG (*l. l.*) explique : λανθάνει δὲ μᾶλλον ἡμᾶς, εἰ διερόν διεροῦ ἀπτεται. ὥσπερ καὶ τὰ ἐν τῷ ὕδατι ζῶα λανθάνει, εἰ ὑγρὸν ὑγροῦ. Mais cette explication, d'accord avec la signification attribuée par TRENDLENBURG à διερόν (v. la note précédente), ne semble pas exacte. Le sens paraît être : L'air se comporte comme l'eau, c'est-à-dire s'interpose entre la chair et le tangible. Mais nous nous en apercevons encore moins (que dans

le cas de l'eau); nous sommes, en effet, habitués à vivre dans l'air et, par suite, il est moins sensible pour nous. De même, les êtres habitués à vivre dans l'eau ne doivent pas apercevoir que l'humidité enveloppe et sépare le touchant et le touché. THEM., 137, 18 : λανθάνει δὲ τὸ μέσον καὶ τοσοῦτον μᾶλλον, ὅσῳ καὶ συμφυέστερον τῷ ὄργανῳ. — La traduction d'ARGYROPULE (*latet autem nos magis in iis quæ in aëre collocantur, quam in animalibus quæ sunt in aqua, si humectatum humectatum tangit.*) paraît correspondre à une leçon voisine de celle que suit PHILOPON (428, 26; cf. SOPHON., 98, 5) : λανθάνει δὲ μᾶλλον ἡμᾶς τὰ ἐν τῷ ἀέρι καὶ τὰ ἐν τῷ ὕδατι ζῶα, εἰ διερὸν διεροῦ ἄπτεται. — Peut-être faut-il lire ἡμᾶς ὁ ἀήρ, au lieu de ἡμᾶς, ὡσπερ.

423 b, 2. καθάπερ νῦν δοκεῖ. — Comme c'est l'opinion commune. V. *ad I*, 1, 402 a, 4.

423 b, 4. τὸ δ' οὐκ ἔστιν. — *Int.* : τοῦτο οὖν..... οὐκ ἔστιν ἀληθές, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τῆς ἀφῆς ἐστὶ τι μεταξὺ ὡσπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων (PHILOP., 431, 14).

423 b, 6. ἀλλὰ τὰ μὲν πόρρωθεν..... 8. ἐπὶ τούτων λανθάνει. — Comme le remarque TRENDELEBURG (p. 335), ce passage est probablement altéré. Pour lui trouver un sens littéral, sans apporter de modification au texte, il faut considérer b, 6 : ἀλλὰ τὰ μὲν..... διὸ λανθάνει comme une parenthèse, et expliquer : nous sentons le dur et le mou à travers un intermédiaire comme le sonore et le visible (mais les uns de loin et les autres de près, c'est pourquoi, en ce qui concerne ceux-ci, le fait passe inaperçu) puisque c'est à travers un intermédiaire que nous sentons tous les sensibles, mais, en ce qui concerne le dur et le mou, le fait nous échappe. — On pourrait aussi substituer à διὸ λανθάνει : ἐπεὶ quelque chose comme διὸ λεκτέον ὅτι. Mais il est plus probable que les mots b, 6 : ἀλλὰ τὰ μὲν..... διὸ λανθάνει sont interpolés. Ils font l'effet d'une glose marginale inscrite par quelque lecteur qui aura jugé utile d'indiquer, plus explicitement qu'ARISTOTE, pourquoi ἐπὶ τούτων λανθάνει, et introduite ensuite dans le texte.

423 b, 11. αὐτῶν, sc. τῶν ἀπτῶν (THEM., 137, 15; PHILOP., 431, 26).

423 b, 12. ἀλλὰ διαφέρει..... 15. πληγεῖς. — PHILOP., 431, 35 : καὶ γὰρ τὰ χρώματα κινητικὰ ἐλέγοντο εἶναι τοῦ κατ' ἐνέργειαν διαφανοῦς..... ἐπὶ δὲ τῆς ἀφῆς καὶ τῆς γέυσεως οὐ τοῦ μεταξὺ πάσχοντος ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν πρώτως οὕτω διαδίδεται εἰς ἡμᾶς διὰ τοῦ μεταξὺ τὸ πάθος αὐτοῦ ποιῶντος εἰς ἡμᾶς, ἀλλ' ἅμα σὺν τῷ μεταξὺ πάσχοντι ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ. TREND., p. 335 : *differt tamen in his sensibus medii aëris ratio..... in tactu autem non movere, sed una cum sensu moveri; in illis aërem agendi quasdam partes sustinere, in hoc patiendi tantum. Aërem se habere quasi clipeum, qui telum transmittat, idque, quod feriat, transire patiatur nec vero ipse feriat.* Cf. PRISC. (sans doute d'après THÉOPHRASTE), 18, 14 : οἶον εἰ μέση εἴη ἡ ἀσπίς, οὐ διὰ τῆς ἀσπίδος ὁ λίθος πλήττει, ὡς τὸ χρώμα ὁρᾶται διὰ τοῦ ἀέρος (*leg.* ἀέρος), ἀλλὰ σὺν τῇ ἀσπίδι καὶ τὴν χεῖρα, ὡς ἅμω ἅμα πληγῆναι.

423 b, 27. ἀπταὶ μὲν οὖν..... 29. στοιχείων. — D'après THEMISTIUS (439, 4), ce passage aurait pour but de résoudre définitivement la première ἀπορία (v. *ad II*, 11, 422 b, 23—27; 422 b, 34—423 a, 21 *in f.*), et de montrer que le toucher est plutôt une collection de sens qu'un sens unique : μία αἴσθησις περὶ μίαν ἔστιν ἐναντίωσιν, ἡ δὲ δοκοῦσα ἀφῆ περὶ πλείους, οὐκ ἄρα μία αἴσθησις ἡ ἀφῆ.

ἀπταὶ μὲν οὖν. — SIMPLICIUS (164, 18) a lu αὐταὶ et explique : αὐταὶ, περὶ ὧν ἔλεγεν, ὅτι ἐπιτιθέμεναι τῇ σαρκὶ αἰσθηταὶ γίνονται. Avec la leçon ἀπταὶ, μὲν οὖν peut, soit signifier : *sont donc, comme nous l'avons dit* (v. *ad II*, 11, 422 b, 26—27), soit indiquer que l'étude des sensibles tangibles doit venir à cette place, en conséquence du plan suivi pour l'examen de chacun des sens. Il se peut, enfin, que ces mots n'impliquent aucune idée de conséquence. V. *Ind. Ar.*, 454 a, 35; *ad II*, 7, 418 a, 26.

τοῦ σώματος ἢ σώμα. — *Gen. et corr.*, II, 2, 329 b, 7 : ἐπεὶ οὖν ζητοῦμεν αἰσθητοῦ σώματος ἀρχάς, τοῦτο δ' ἔστιν ἀπτοῦ,... κτλ. PHILOP., 434, 20 : προσέθηκε δὲ καὶ τὸ ἢ σώμα εἰκότως. οὐ γὰρ ἢ σώματά εἰσι τὰ κεχρωσμένα κέχρωσται· εἰ γὰρ τοῦτο, πᾶν σώμα ἔδει κεχρωσθαι.

423 b, 29. ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων. — Tous les commentateurs sont d'accord (ALEX., *De an.*, 58, 28; THEM., 140, 20;

SIMPL., 164, 24; PHILOP., 434, 10. Cf. BON., *Ind. Ar.*, 102 b, 43) pour admettre que ces mots désignent le *De generatione et corruptione*. Le même traité est indiqué de la même façon, *De sensu*, 4, 441 b, 12. — Dans le second livre du *De generatione et corruptione*, ch. 2 et 3, ARISTOTE, pour déterminer le nombre et la nature des éléments ou corps simples, cherche quels sont les corps qui présentent des différences de qualités irréductibles. Se bornant à l'examen des qualités tangibles, parce que les qualités tangibles sont les seules qui appartiennent nécessairement au corps en tant que tel, il remarque qu'elles se ramènent toutes à deux couples de qualités opposées : le chaud et le froid, le sec et l'humide. En combinant ces quatre termes, et en éliminant les combinaisons des contraires qui ne peuvent coexister, on trouve qu'il doit y avoir quatre corps simples : le chaud et sec (feu); le chaud et humide (air); le froid et humide (eau); le froid et sec (terre).

423 b, 30. καὶ ἐν ψ..... 31. πρῶτον. — TREND., p. 336 : *in quo tractus (leg. tactus) inest tanquam prima sede i. e. carne*. Mais, comme ARISTOTE l'a montré, la chair ne joue, dans le toucher, que le rôle d'intermédiaire. La chair n'est pas plus le premier organe du tact, que le diaphane n'est le premier organe de la vision. Il faut donc, sans doute, entendre par ἐν ψ..... πρῶτον l'organe interne et immédiat du toucher, comme plus haut (422 b, 22) τὸ πρῶτον αἰσθητήριον. V. *ad II*, 11, 422 b, 34—423 a, 1; 423 a, 22—b, 26.

423 b, 31. τὸ δυνάμει..... μόριον. — THEM., 140, 24 : τὸ μόριον ἐν ψ πρῶτον ἢ δύναμις αὕτη τῆς ψυχῆς, δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν οἷα τὰ ἀπτά ἐνεργεία.

424 a, 1. τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι πάσχειν τι ἐστίν. — Sentir ce n'est pas être passif, mais la sensation n'en est pas moins une passion, en tant qu'elle a pour condition la modification de l'organe : διὸ οὐχ ἀπλῶς ἀλλὰ τὴν πάσχειν (SIMPL., 164, 33). V. *ad II*, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20.

ὥστε τὸ ποιῶν.... 2. δυνάμει ὄν. — *Constr.* : ὥστε τὸ ποιῶν ποιεῖ ἐκεῖνο δυνάμει ὄν τοιοῦτον οἷον αὐτὸ ἐνεργεία.

424 a, 2. διὸ τοῦ ὁμοίως..... 3. αἰσθανόμεθα. — THEM., 141, 2 : διὸ τοῦ ὁμοίως θερμοῦ ἢ ψυχροῦ ἢ σκληροῦ ἢ μαλακοῦ τὸ αἰσθη-

τήριον τῆς ἀφῆς οὐκ αἰσθάνεται, (καὶ οὐ μόνον γε τὸ εἶσω, ἀλλ' οὐδὲ τὸ μεταξὺ, οἷον ἢ σὰρξ)..... κτλ.

424 a, 4. τῆς αἰσθήσεως..... 5. ἐναντιώσεως. — PHILOP., 435, 25 : αἰσθησιν νῦν τὸ αἰσθητήριον λέγει. De même SIMPL., 165, 11. — L'organe du toucher diffère, à ce point de vue, de celui des autres sens. Tandis que l'organe de la vue est incolore, celui de l'ouïe sans qualité sonore etc., l'organe du toucher possède des qualités tangibles moyennes, de façon à jouer, par rapport à chacun des deux extrêmes, le rôle de l'autre, et, par suite, à pâtir sous son influence (οὐδὲν δὲ ὑπὸ τοῦ ὁμοίου πάσχει, PHILOP., 435, 20). Il faut bien qu'il en soit ainsi puisque l'organe du toucher, étant un corps, ne peut être dépourvu des qualités nécessaires au corps en tant que tel. THEM., 141, 13 : ἐκεῖ μὲν γὰρ ἄχρουν παντάπασιν ἦν, ἐν ψ πρῶτον ἢ δύναμις ἢ ὄρατική, ἐνταῦθα δὲ οὐχ οἷόν τε ἀπάσης αὐτὸ ἀπτεῖς ποιότητος ἀμοιρεῖν : σῶμα γὰρ ἐστὶ τὸ ἀπτικόν. De même ALEX., *De an.*, 59, 12. Cf. *Meteor.*, IV, 4, 382 a, 17 : ἐπεὶ δὲ πρὸς τὴν αἰσθησιν πάντα κρίνομεν τὰ αἰσθητά, δῆλον ὅτι καὶ τὸ σκληρὸν καὶ τὸ μαλακὸν ἀπλῶς πρὸς τὴν ἀφῆν ὠρίκαμεν, ὡς μεσότητι χρώμενοι τῇ ἀφῆ· διὸ τὸ μὲν ὑπερβάλλον αὐτῆς σκληρόν, τὸ δ' ἑλλείπον μαλακὸν εἶναι φαμεν. V. *ad III*, 13, 435 a, 21.

424 a, 13. μικρὰν ἔχον πᾶμπαν διαφορὰν. — Soit ce qui ne possède qu'à un très faible degré les qualités tangibles (THEM., 141, 28 : μικρὰν παντάπασιν ἔχον καὶ ἀμυδρὰν τῶν ἀπτῶν διαφορὰν); soit ce dont l'état, au point de vue des qualités tangibles, ne diffère que très peu de l'état de l'organe (PHILOP., 436, 24 : τὰ ἡρέμα ἀπτά : τοιαῦτα δ' ἂν εἴη τὰ μὴ πολὺ ἀφεστηκότα τῶν αἰσθητηρίων κατὰ τὰς ἀπτάς ποιότητας).

CHAPITRE XII

424 a, 17. καθόλου..... λαβεῖν. — ALEX., *De an.*, 60, 3 : καθόλου δὲ συλλαβόντι περὶ αἰσθήσεως ἀληθές ἐστιν εἰπεῖν... κτλ.

424 a, 21. ὁμοίως δὲ..... 23. ἀλλ' ἢ τοιονδί. — PHILOP., 437, 17 : οὕτως οὖν καὶ ἡ αἰσθησις δέχεται τὸ ἐν τῷ μέλιτι τῆς γλυκύτητος εἶδος, οὐ καθὸ μέλι ἐστίν, ἀλλὰ καθὸ ἔχει τοιονδὲ γλυκύτητος εἶδος.

424 a, 24. και κατά τὸν λόγον. — SOPHONIAS (102, 23), interprète : Et il est rationnel qu'il en soit ainsi, car, si la sensibilité recevait, non pas seulement la forme, mais la matière des choses, elle deviendrait les choses mêmes, et il y aurait, non pas sensation, mais production ou destruction : εἰ γὰρ καθὸ χρυσῆ ἢ σφραγῆς ἢ σιδήρεω ὁμοιωταὶ τῶ κηρῶ, γένεσις ἂν τοῦτο ἐλέγχετο καὶ φθορὰ, γένεσις μὲν χρυσοῦ καὶ σιδήρου, φθορὰ δὲ κηροῦ. Mais il est plus probable que κατά τὸν λόγον signifie dans sa forme (ἢ οὐσία ἢ κατά τὸν λόγον). Les sensibles sont des formes engagées dans la matière (λόγοι ἐνυλοὶ, v. ad I, 1, 403 a, 23). C'est le sens que paraît avoir adopté ALEXANDRE, qui écrit, dans le passage de son *De anima* correspondant à celui-ci, (60, 8) : ἀλλὰ ὁ λόγος καὶ τὸ εἶδος. V. aussi THEOPH., ap. PRISC., 1, 8.

αἰσθητήριον δὲ..... 25. δύναμις. — *Ind. Ar.*, 653 b, 25 : *πρῶτον relatam ad aliud id dicitur, quod alteri ita est proximum, ut nihil intercedat medium* (45) ψβ12. 424 a 24. L'organe immédiat de la sensibilité, dont il est ici question, est constitué par le cœur et le πνεῦμα qui y réside (v. ad II, 8, 420 a, 3—19; *Part. an.*, III, 3, 665 a, 11 : ἐν ἧ — sc. τῆ καρδίᾳ — τὴν ἀρχὴν φαιμεν τῆς ζωῆς καὶ πάσης κινήσεως τε καὶ αἰσθήσεως. *Ibid.*, II, 10, 656 a, 28 : ἀρχὴ τῶν αἰσθησέων ἐστὶν ὁ περὶ τὴν καρδίαν τόπος. *Ibid.*, III, 4, 666 a, 16 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 365 b, 34; 20 b, 47); il est le siège de la sensibilité proprement dite ou du sens commun (*De somno*, 2, 456 a, 4 : πάντα γὰρ τὰ ἐναίμα καρδίαν ἔχει, καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως καὶ τῆς αἰσθήσεως τῆς κυρίας ἐντεῦθεν ἐστὶν. *Vit. et mort.*, 3, 469 a, 10 : ἀλλὰ μὴν τό γε κύριον τῶν αἰσθησέων ἐν ταύτῃ — sc. τῆ καρδίᾳ — τοῖς ἐναίμοις πᾶσιν · ἐν τούτῳ γὰρ ἀναγκαῖον εἶναι τὸ πάντων τῶν αἰσθητηρίων κοινὸν αἰσθητήριον. *Ibid.*, a, 6; 4, 469 b, 5). Le cœur est, en effet, la source de la chaleur animale (*Ibid.*, b, 9 : ἀναγκαῖον δὲ ταύτης τὴν ἀρχὴν τῆς θερμότητος ἐν τῆ καρδίᾳ τοῖς ἐναίμοις εἶναι. *Part. an.*, III, 7, 670 a, 24 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 365 b, 27) et du sang (*De somno*, 3, 458 a, 15 : παντὸς δὲ τοῦ αἵματος ἀρχή, ἡ καρδία. *Part. an.*, III, 4, 666 a, 33; b, 1 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 365 a, 18); or, toutes les parties sensibles du corps contiennent du sang (*Part. an.*, II, 10, 656 b, 20 : διόπερ οὐδὲν ἐν τοῖς ἐναίμοις ἀναιμον αἰσθητικόν. *Ibid.*, III, 4, 666 b, 16; a, 34 : αἰσθητικὸν δὲ πρῶτον τὸ πρῶτον ἐναίμον, τοιοῦτον δ' ἡ καρδία. *Vit. et mort.*, 3, 469 a, 1 : καὶ ὅτι τὸ αἷμα τοῖς ἐναίμοις ἐστὶ τελευταία τροφή, ἡ δὲ καρδία κυριωτάτη,

καὶ τὸ τέλος ἐπιπέθησιν. ὡστ' ἀνάγκη καὶ τῆς αἰσθητικῆς καὶ τῆς θρεπτικῆς ψυχῆς ἐν τῆ καρδίᾳ τὴν ἀρχὴν εἶναι τοῖς ἐναίμοις). Les organes des sens spéciaux sont munis de canaux (πόροι, *Gen. an.*, II, 6, 743 b, 36; ZELLER, II, 2³, p. 518 t. a) qui aboutissent au cœur. C'est donc à tort qu'on a voulu voir dans le cerveau le siège de la sensibilité (*Part. an.*, II, 10, 656 a, 16 : εὐαίσθησις ἔνεκεν ἄσαρκον — sc. τὸν ἐγκέφαλον — εἶναι φασιν · αἰσθάνεσθαι μὲν γὰρ τῶ ἐγκεφάλῳ, τὴν δ' αἰσθησίν οὐ προσέσθαι τὰ μόρια τὰ σαρκιώδη λίαν. τούτων δ' οὐδέτερον ἐστὶν ἀληθές, τῶν τ' αἰσθησέων οὐκ αἴτιος οὐδεμίᾳς, ὅς γε ἀναίσθητος καὶ αὐτός ἐστὶν ὡσπερ ὀτιοῦν τῶν περιττωμάτων.). Il est vrai que les canaux de certains organes sensoriels externes se dirigent vers le cerveau (*Vit. et mort.*, 2, 469 a, 20 : αἱ μὲν τῶν αἰσθησέων φανερώς συντείνουσι πρὸς τὴν καρδίαν, αἱ δ' εἰσὶν ἐν τῆ κεφαλῇ. Cf. *Hist. an.*, I, 11, 492 a, 21; *De sensu*, 2, 438 b, 25); mais, sans doute, y rejoignent-ils les veines qui vont du cœur à cet organe (*Gen. an.*, II, 6, 744 a, 1, cf. SUSEMIHL, *Burs. Jahresb.*, LXVII, pp. 105—106), car c'est une loi sans exception que tous les mouvements sensibles aboutissent au cœur (*Vit. et mort.*, 3, 469 a, 12 : δύο δὲ — sc. αἰσθησέεις — φανερώς ἐνταῦθα — sc. πρὸς τὴν καρδίαν — συντείνουσας ὀρώμεν, τὴν τε γέυσιν καὶ τὴν ἀφῆν, ὡστε καὶ τὰς ἄλλας ἀναγκαῖον. *Part. an.*, III, 4, 666 a, 11 : αἱ κινήσεις..... πάσης αἰσθησεως ἐντεῦθεν ἀρχόμεναι φαίνονται καὶ πρὸς ταύτην — sc. τὴν καρδίαν — περαίνουσαι. *Gen. an.*, V, 2, 781 a, 20 : οἱ γὰρ πόροι τῶν αἰσθητηρίων πάντων, ὡσπερ εἴρηται ἐν τοῖς περὶ αἰσθησεως, τείνουσι πρὸς τὴν καρδίαν. ROSE, *Arist. libb. ord.*, p. 226; WADDINGTON, *Psych. d'Ar.*, p. 46; CHAIGNET, *Essai sur la Psych. d'Ar.*, p. 339; SCHELL, *D. Einh. d. Seelenleb.*, etc., p. 51; BAEUMKER, *Arist. Lehre v. d. äuss. und inn. Sinnesverm.*, pp. 84 sqq.; 87 sqq.; NEUHAEUSER, *Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.* — qui soutient avec raison, contre BAEUMKER, que ce n'est pas le sang qui transmet l'impression sensible, pp. 71 sqq.; 111 sqq.; DEMBOWSKI, *Quaest. Ar. duæ*, p. 49 sqq.; SCHIEBOLDT, *De imag. disq. ex Ar. libb. rep.*, pp. 23, n. 58; 35 sqq.; 47; 50; BOUTROUX, *Ét. d'hist. de la phil.*, p. 158 sqq.; SUSEMIHL, *Rhein. Mus.*, 1885, p. 583 sqq; *Burs. Jahresb.*, LXXV, p. 98; XXXIV, p. 31, n. 34; LXVII, l. l.). De même qu'un organe spécial correspond à ce qu'il y a de propre dans chaque sensation, de même, à la sensation, doit aussi correspondre un organe, puisqu'à toute forme correspond une matière. On peut donc dire à la fois qu'il y a et qu'il n'y a pas d'organe pour les sensibles communs. Ils n'ont pas d'organe spécial, puisqu'ils ne sont propres à aucun sens,

mais ils ont pour organe la partie et comme la racine communes de tous les organes spéciaux (*De an.*, III, 1, 425 a, 13 : ἀλλὰ μὲν οὐδὲ τῶν κοινῶν οἷόν τ' εἶναι αἰσθητήριόν τι ἴδιον. *De somno*, 2, 455 a, 20 : ἔστι μὲν γὰρ μία αἴσθησις, καὶ τὸ κύριον αἰσθητήριον ἐν. *Juv. et sen.*, 1, 467 b, 28 : τῶν ἰδίων αἰσθητηρίων ἐν τι κοινόν ἐστιν αἰσθητήριον, εἰς ὃ τὰς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεις ἀναγκαῖον ἀπαντᾶν, τοῦτο δ' ἂν εἴη μέσον τοῦ πρόσθεν καλουμένου καὶ ὀπίσθεν. *Vit. et mort.*, I. I. ; V. ad II, 6, 418, a, 18—19). — ἡ τοιαύτη δύναμις désigne, par conséquent, la sensibilité. SIMPL., 167, 13 : τὸ δὲ ἐν φ τὸ κοινὸν πάσης αἰσθήσεως, περὶ οὗ νῦν ὁ λόγος, πρῶτον, εἰκότως τὸ ζωτικὸν ἐν πνεῦμα. ἐν φ ἡ τοιαύτη δύναμις, ἡ κοινὴ πασῶν περιληπτικὴ αἴσθησις, καὶ οὐχὶ τις ἄλλ' ἀπλῶς οὕσα αἴσθησις, κτλ. De même PHILOP., 438, 25.

424 a, 25. ἔστι μὲν οὖν ταυτόν. — THEM., 143, 8 : καὶ τῷ μὲν ὑποκειμένῳ ταυτόν ἢ τε αἴσθησις καὶ τὸ αἰσθητήριον. PHILOP., 438, 30 : ἡ αἴσθησις, φησί, τουτέστιν ἡ δύναμις ἡ αἰσθητικὴ, καὶ τὸ αἰσθητήριον ἐν φ πρῶτον ἡ δύναμις αὐτὴ ἴδρυται, ταῦτά μὲν εἰσι τῷ ἀριθμῷ.

424 a, 26. μέγεθος μὲν γὰρ..... αἰσθανόμενον. — THEM., 143, 11 : τὸ μὲν γὰρ ὄργανον μέγεθος τι καὶ σῶμά ἐστιν. De même, PHILOP., 438, 37.

424 a, 28. ἐκείνου. — SIMPL., 167, 34. (ἐκείνου) εἰκότως τοῦ αἰσθητηρίου.

424 a, 30. λύεται ὁ λόγος..... 31. ἡ συμφωνία. — ALEX., *De an.*, 60, 9 : αἱ δὲ τῶν αἰσθητῶν ὑπερβολαὶ φθείρουσι τὰς αἰσθήσεις : διὸ φθείρουσι τὴν συμμετρίαν τοῦ σώματος, οὗ αἱ αἰσθητικαὶ δυνάμεις εἶδη. φθειρομένης δὲ τῆς ἐν ἐκείνῳ συμμετρίας, φθίρεται καὶ τὸ εἶδος τὸ ἐπ' αὐτῆς. — λόγος ne désigne pas ici la proportion ou la loi du mélange des éléments corporels qui constituent les organes des sens, car la faculté sensitive ne consiste pas dans cette proportion même, mais dans la forme qui s'y ajoute et qui est rendue possible par elle (v. ad I, 4, 407 b, 31). Par suite, comme le remarquent SIMPLICIUS (168, 20) et PHILOPON (439, 33), la sensibilité ne correspond pas exactement à la συμφωνία τῶν χορδῶν : διαφέρει δ' ἂν ἡ ἀρμονία τῶν χορδῶν καὶ ἡ αἰσθητικὴ δύναμις ἐν τῇ τῶν αἰσθητηρίων συμμετρίας τῷ τὴν μὲν ἀρμονίαν εἶναι αὐτὴν τὴν συμμετρίαν, τὴν δὲ αἴσθησιν τὴν ἐπ' αὐτῆς συμμετρίαν δύναμιν (PHILOP., I. I.). — Ce qu'il faut retenir c'est que l'assemblage

des éléments corporels suivant certaines lois est nécessaire, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, à la sensibilité; que, par suite, elle devient impossible quand cet assemblage est détruit. Étant donné que l'organe est en puissance ce que le sensible est en acte, et que le sensible en acte est identique à la sensation en acte, on peut conclure de là, comme ARISTOTE le fera plus loin (III, 2, 426 a, 27 — b, 3), que le sensible et la sensation sont, eux-mêmes, proportion et harmonie.

424 a, 33. ἔχοντά τι μόριον ψυχικόν, i. e. : καίτοι τὸ φυσικόν μόριον τῆς ψυχῆς ἔχοντα (PHILOP., 440, 11).

424 b, 1. αἴτιον γὰρ..... 3. τῆς ὕλης. — V. ad III, 12, 434 a, 27—30. Une des raisons pour lesquelles les plantes ne sentent pas est, aussi, l'absence des conditions physiques nécessaires, d'une part à la transmission des formes sensibles, d'autre part à la réalisation en elles de l'âme sensitive. μεσότης désigne, soit, comme le pense PHILOPON (440, 17) τὰ αἰσθητήρια, soit plutôt, comme le dit THEMISTIUS (144, 5) : τὸ σῶμα ἐν μεσότητι κεκραμένον τῶν ἀπτῶν ἐνεντιώσεων. ARISTOTE ne parlerait que du sens du toucher parce que : περὶ..... τῶν ἄλλων αἰσθήσεων οὐδ' ἂν ἀπορήσειε τις εὐλόγως, εἰ ἀκούει τὰ φυτὰ ἢ ὀσφραίνεται (Ib., 143, 27). — τοιαύτην ἀρχὴν = la sensibilité, qui suppose des conditions organiques que ne réalisent pas les plantes. SIMPL., 168, 26 : τὸ μὲν γὰρ μὴ ἔχειν μεσότητα κατὰ τὴν σωματοειδῆ νοητέον τῶν ἄκρων μεταξύ συμμετρίαν, τὴν δὲ τῶν αἰσθητῶν δεκτικὴν εἰδῶν ἀρχὴν κατὰ τὴν αἰσθητικὴν ζωὴν.

424 b, 3. πάσχειν μετὰ τῆς ὕλης. — THEM., 144, 10 : πάσχει οὖν συνεισιούσης τῆς ὕλης τῆς τοῦ ποιούντος : ὑγραίνεται γὰρ εἴσω τοῦ ὕγρου εἰσιόντος, καὶ ψύχεται εἴσω τοῦ ψυχροῦ εἰσιόντος μετὰ τῆς ὕλης.

424 b, 5. εἰ δὲ τὸ ὀσφραντὸν..... 8. ὀσμῆς. — SOPHON., 104, 17 : εἰ γὰρ ἡ ὀσμὴ τοῦ ὀσφρανθῆναι..... ὀσφραίνεται δὲ ὀσφρησις..... τὸ μὴ τὰς τοιαύτας ἔχον ἀρχὰς πῶς ἂν..... πείσεται ;

424 b, 8. οὐδὲ τῶν δυνατῶν..... 9. ἕκαστον. — SIMPLICIUS (170, 4), PHILOPON (441, 34) et SOPHONIAS (104, 20) donnent la même interprétation de ces mots : οὐδὲ τῶν δυνατῶν παθεῖν τι ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν πάθει ἂν ὑπ' αὐτῶν κατ' ἄλλο τι ἢ κατ' ἐκείνο,

καθ' ὃ ἐστὶν αἰσθητικόν..... οὐ γὰρ ἂν πάθοι ὁ ὀφθαλμὸς ὑπὸ ἀκουστοῦ (PHILOP., *l. l.*). Peut-être faut-il lire : ἐκάστου au lieu de ἑκάστων (b, 9).

424 b, 10. οὔτε γὰρ φῶς..... 11. ἀλλ' ἐν οἷς ἐστίν. — PHILOP., 442, 20 : οὐχ ὑπὸ τῆς βροντῆς, ἢ ἀκουστοῦ, πάσχει τὰ ῥηγνόμενα ὑπ' αὐτῆς σώματα, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ ἀέρος τοῦ ψοφοῦντος κινουμένου βιαιῶς πλησσομένα δίσταται..... οὐχ ὑπὸ τοῦ ψόφου, ἢ ψόφου ἐστὶ καὶ ἀκουστός.

424 b, 12. ἀλλὰ τὰ ἀπτά..... 18. αἰσθητὸς γίνεται. — ARISTOTE vient de dire que la couleur, l'odeur etc. n'agissent que sur le sujet sentant. Mais, prise à la lettre, cette théorie aboutirait à la négation de l'agir et du pâtir. Aussi ajoute-t-il que les qualités tangibles et les saveurs agissent, cependant, sur les corps et, à un moindre degré, les odeurs et les sons. Seulement, ce n'est pas en tant que sensibles qu'ils agissent ainsi, mais seulement en tant que corps ou en tant que dissemblables (PHILOP., 443, 2; SOPHON., 104, 29 : πλὴν οὐχ ὡς αἰσθητὰ εἰς αἰσθητικά, ἀλλ' ὡς ἀπλῶς εἰς σώματα σώματα.). Mais, pourrait-on dire, la sensation elle-même ne se réduit-elle pas à une action de ce genre? On ne saurait identifier les deux choses : un corps qui subit l'influence de la chaleur ou de l'odeur devient sensible, mais non sentant. La passivité dans le sujet sentant n'est que la condition de la sensation qui en elle-même n'est pas passivité mais développement spontané des facultés du sujet. V. *ad II*, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20.

εἰ γὰρ μὴ..... **13. ἀλλοιοῖτο;** — PHILOP., 443, 4 : εἰ γὰρ μὴ πάσχει, φησὶν, ὑπὸ τῶν ἀπτῶν καὶ γευστῶν ποιότητων, ὑπὸ τίνος ἂν πάθοι; κινδυνεύει οὖν ἀπαθῆ αὐτὰ εἶναι καὶ ἀναλλοίωτα, ὅπερ ἄτοπον.

424 b, 14. ἄρ' οὖν κάκεινα ἐμποιεῖ. — ID., 443, 11 : εἰπὼν ὅτι ὑπὸ τῶν ἀπτῶν ποιότητων πάσχει τὰ σώματα καὶ ὑπὸ τῶν γευστῶν, ζητεῖ εἰ καὶ ὑπὸ τῶν ἄλλων αἰσθητῶν πάσχει τὰ σώματα..... κτλ.

424 b, 15. καὶ τὰ πάσχοντα..... 18. γίνεται. — THEMISTIUS (145, 16) explique ainsi : bien que les corps qui subissent l'influence de l'odeur ou des sons soient plus passifs que les autres, on ne peut pas en conclure que la sensation soit une passion : ἀλλ' εἰ καὶ εὐπαθέστερα τῶν σωμάτων τὰ ἀόριστα, ὁμοίως

τὸ αἰσθάνεσθαι οὐ τὸ κυρίως πάσχειν ἐστίν. PHILOPON (443, 18) et SOPHONIAS (104, 31) comprennent : les corps qui n'ont pas de forme déterminée, comme l'air et l'eau, sont ceux qui patissent sous l'influence du son et de l'odeur, mais il ne semble pas en être ainsi parce que ces corps ne conservent pas longtemps la qualité qui leur est transmise : οὐ δοκεῖ δὲ πάσχειν, φησὶν, ὅτι ἀόριστα ὄντα καὶ ὑγρά οὐ τηρεῖ τὰ πάθη τοῦ ψόφου ἢ τὰ τῆς ὀσμῆς ἢ τὰ τοῦ χρώματος (PHILOP., *l. l.*).

424 b, 17. ἢ τὸ μὲν..... αἰσθάνεσθαι. — PHILOP., 444, 20 : οὐ γὰρ εἴ τι ὑπὸ τίνος πάσχει αἰσθητοῦ, ἤδη καὶ αἰσθάνεται, ἐπεὶ ἔν ἂν καὶ τὸ ὕδωρ καὶ ὁ ἀήρ καὶ τὰ κάτοπτρα αἰσθανόμενα.

ὁ δ' ἀήρ..... **18. γίνεται.** — SIMPL., 171, 2 : τὸ μὲν διαφανὲς ἀθρόαν δέχεται τὴν ἀπὸ τοῦ φωτίζοντος ἐνέργειαν, τὸ δὲ διηχὲς καὶ δίωσμον οὐκ ἀθρόως μὲν,..... ταχέως δέ.

ARISTOTE a commencé l'étude des sens par la vue et c'est le toucher qu'il a examiné en dernier lieu, allant ainsi du supérieur à l'inférieur, ou des sens les moins nécessaires aux sens les plus nécessaires. La vue est, par elle-même, le premier et le plus important de tous les sens, en ce qui concerne la connaissance intellectuelle; c'est celui qui nous fait connaître le plus de différences (*De sensu*, 1, 437 a, 4—9; *Meta.*, A, 1, 980 a, 26). Tous les corps sont colorés, et il en résulte que les sensibles communs de la vue sont plus nombreux que ceux de n'importe quel autre sens (*De sensu*, *l. l.*; 4, 442 b, 13; V. *ad II*, 6, 418 a, 13). La vue est, en somme, de tous les sens, celui qui mérite le plus véritablement ce nom (ἢ ὄψις μάλιστα αἰσθησίς ἐστι, *De an.*, III, 3, 429 a, 2). Aussi vaut-il être mieux privé d'un autre sens, de l'odorat, par exemple, que de la vue (*Rhet.*, I, 7, 1364 a, 37). Mais, par cela même qu'il est le plus pur (*Eth. Nic.*, X, 5, 1176 a, 1) et le plus parfait de tous, il est aussi le moins nécessaire; il fait défaut à beaucoup d'animaux (*De somno*, 2, 455 a, 6; *Hist. an.*, IV, 8, 532 b, 32—533 a, 3). — L'ouïe, il est vrai, nous rend, au point de vue intellectuel, plus de services encore que la vue, puisque c'est grâce à elle que le langage est possible. Mais ce n'est pas par soi et en tant que sens des qualités sonores qu'elle remplit cet office (v. *ad III*, 13, 435 b, 24—25). Au contraire, les qualités du son, sensibles propres de l'ouïe, sont en petit nombre (*De sensu*, 1, 437 a, 9). — L'odorat

paraît être un sens exclusivement affectif et utilitaire. Les odeurs offrent si peu de prise à la connaissance claire, que, pour les nommer, nous sommes obligés de leur appliquer, par analogie, les termes qui désignent les saveurs (*De an.*, II, 9, 421 a, 31—b, 3). Il y a, cependant, des raisons pour placer l'odorat avant le goût. D'abord, en effet, la connexion du goût et du toucher fait qu'on ne peut séparer l'un de l'autre. En outre, l'odorat, malgré son importance, est moins nécessaire que le goût; il y a des animaux qui en sont dépourvus (*De sensu*, 5, 443 a, 9). Enfin, une raison d'un autre genre nous engage à étudier l'odorat après l'ouïe et avant le goût. L'odorat, en effet, s'exerce, comme la vue et l'ouïe, à travers un intermédiaire extérieur à l'organisme du sujet; pour le goût et le toucher, cet intermédiaire est une partie de l'organisme. — Ces deux derniers sont les plus nécessaires de tous; ils constituent les éléments indispensables de la nature animale. Se livrer aux plaisirs de la vue, de l'ouïe ou de l'odorat n'est pas de la débauche (*ἀκολασία*). On appelle débauchés, au contraire, ceux qui se laissent aller aux plaisirs du goût et du toucher, faisant ainsi dominer en eux la partie bestiale de la nature humaine (*ἀνδραποδώδεις καὶ θηριώδεις*, *Eth. Nic.*, III, 13, 1118 a, 6—25; VII, 8, 1150 a, 9; 6, 1148 a, 6; *Eth. Eud.*, III, 2, 1231 a, 22). Le goût, néanmoins, n'est pas le plus nécessaire des sens; le toucher l'est encore davantage. On peut dire qu'il est le caractère essentiel de l'animalité, puisque l'animal se définit par la sensation, et que la sensibilité tactile est la seule qui ne fasse défaut à aucun animal (v. *ad* II, 2, 413 b, 4—5; 414 a, 3; 3, 414 b, 6—13; 415 a, 4; III, 12, 434 b, 10; b, 23). Par rapport au toucher, tous les autres sens ne servent pas à l'être, mais au bien-être (*De an.*, III, 13, 435 b, 19); s'il vient le dernier dans l'ordre de la perfection, il est le premier comme fondement et condition de la vie animale et, par suite, de tous les autres sens (*De an.*, III, 12, 434 a, 28; b, 23; 13, 435 b, 4; *Hist. an.*, I, 3, 489 a, 17; IV, 8, 535 a, 4 *et sup.*). Il semble, il est vrai, nous faire connaître plus de différences que la vue, mais ce n'est là, sans doute, qu'une apparence provenant de ce que le toucher est moins un sens unique qu'une collection de sens (v. *ad* II, 11, 423 b, 27—29; 422 b, 34—423 a, 21). — En traitant d'abord des sens les plus élevés, ARISTOTE a suivi l'ordre inverse de celui qu'il avait adopté pour l'étude des facultés de l'âme. La raison en est, peut-être, que le toucher est le sens dont l'étude offre

le plus de difficultés (*De an.*, II, 11, 422 b, 19), et que, par suite, il y a un intérêt didactique à étudier d'abord le mécanisme de la sensation dans les autres sens, où il est plus aisément discernable.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

Ch. 1. — Ce chapitre et les deux suivants sont aussi bien du second livre que du troisième, et c'est au second que les interprètes arabes les rattachent. SIMPLICIUS (172, 41) justifie ainsi leur présence au début du troisième livre : ἀρχεται δὲ ἀπὸ τῆς αἰσθήσεως, ἅμα μὲν συνεχῆ πρὸς τὰ πρότερα τὸν λόγον ἐργαζόμενος, ἅμα δὲ ἵνα βῆον ἐκ παραθέσεως τὴν ἑτερότητα θεωρῶμεν τῆς λογικῆς ζωῆς πρὸς αὐτήν, καὶ πρὸς γε ἵνα καὶ ὅσον εἰς τὴν αἴσθησιν τοῦ λόγου ἦκει ἕγχοσ ἐπισκοπῶμεν, ὡς τὸ ἀμέριστον, ὡς τὸ χωριστόν πως, ὡς τὸ ἐαυτῆς ἀντιληπτικόν, καὶ ἐπειδὴ χρῆται ὁ πρακτικὸς νοῦσ καὶ τῇ αἰσθήσει.

424 b, 22. ὅτι δ' 425 a, 13. ἐκλείποι αἰσθησις. — ALEXANDRE (ἀπ. κ. λόσ., III, 6, 90, 4) commente ainsi ce passage : Nous avons la sensation de toutes les choses pour lesquelles nous possédons des sensoria. S'il y a des sensibles dont nous n'avons pas la sensation, c'est donc parce que des sensoria nous font défaut. La proposition : nous avons la sensation de toutes les choses pour lesquelles nous possédons des sensoria (j'adopte la conjecture de BRUNS, *ad loc.*), est exprimée par ARISTOTE sous cette forme : εἰ γὰρ παντὸσ οὐ ἐστὶν αἴσθησισ ἀφή, καὶ νῦν αἴσθησιν ἔχομεν · πάντα γὰρ τὰ τοῦ ἀπτοῦ ἢ ἀπτόν πάθη τῇ ἀφῇ ἡμῶν αἰσθητά ἐστὶν. Après avoir fait mention du toucher, ARISTOTE a omis d'ajouter : et il en est de même pour les autres sensoria et les autres sensations. Si l'on considère l'ensemble de celles-ci, on en tire la proposition générale : nous avons la sensation de toutes les choses pour

lesquelles nous possédons des sensoria. Que, s'il y a des sensibles dont nous n'ayons pas la sensation, il faut qu'il nous manque des sensoria, c'est ce qu'ARISTOTE exprime ainsi : ἀνάγκη τε, εἴπερ ἐκλείπει τις αἰσθησις, καὶ αἰσθητήριόν τι ἡμῖν ἐκλείπειν. Puis il s'attache à démontrer que c'est le contraire du conséquent qui est vrai, à savoir qu'aucun sensorium ne nous fait défaut, d'où il résultera qu'il ne nous manque aucune espèce de sensation. ARISTOTE ne fait pas cette démonstration directement, mais, considérant les sensoria que nous possédons, il montre qu'il ne peut pas y en avoir un plus grand nombre, et que, par conséquent, il ne nous en manque aucun. Il énumère les sensoria que nous avons en ces termes : καὶ ὅσων μὲν αὐτοὶ ἀπτόμενοι αἰσθανόμεθα, τῇ ἀφῆ αἰσθητὰ εἶναι, ἢν τυγχάνομεν ἔχοντες, ὅσα δὲ διὰ τῶν μεταξὺ καὶ μὴ αὐτῶν ἀπτόμενοι, τοῖς ἀπλοῖς, λέγω δ' οἷον ἀέρι καὶ ὕδατι. Par ces mots, en effet, ARISTOTE indique que nous possédons le sensorium tactile et, en outre, que, en ce qui concerne les sensibles que nous sentons à travers un milieu, c'est au moyen des corps simples, desquels certains de nos sensoria sont faits, à savoir l'air et l'eau, que la sensation a lieu. Il restait à prouver ensuite que, parmi les corps simples, il n'y a que ces deux là qui puissent constituer des sensoria. En effet, ce point établi, il résulte qu'aucun sensorium ne nous manque. Mais ARISTOTE ne fait pas immédiatement cette démonstration. En effet, il remarque d'abord qu'il y a trois sensoria, le toucher et ceux qui sont faits des corps simples (à savoir celui qui est formé d'eau et celui qui est formé d'air), mais que les genres des sensibles sont en plus grand nombre, puisqu'il y a les visibles, les sonores, les odorants, les sapides et les tangibles. Que les sensoria ne sont donc pas en même nombre que les sensibles, c'est ce qu'il montre en disant : ἔχει δ' οὕτως, ὥστ' εἰ μὲν δι' ἐνὸς πλείω αἰσθητὰ ἕτερα ὄντα ἀλλήλων τῷ γένει, ἀνάγκη τὸν ἔχοντα τὸ τοιοῦτο αἰσθητήριον ἀμφοῖν αἰσθητικὸν εἶναι. On peut, en effet, apercevoir par là que, si des sensibles génériquement différents les uns des autres peuvent être sentis par un sensorium unique, celui qui possédera ce sensorium sentira les sensibles génériquement différents. Car, de ce que les sonores et les odorants, par exemple, sont génériquement différents, il ne résulte pas que les sensoria au moyen desquels ils sont sentis doivent différer de même. En effet, c'est par l'intermédiaire de l'air que l'un et l'autre sont sentis, de sorte que celui qui possédera un sensorium formé d'air percevra, grâce à lui, ces deux sensibles.

Réciproquement, si plusieurs milieux peuvent servir à la sensation d'un même sensible (tels semblent être les sensibles odorants, car leur sensation peut avoir lieu par l'intermédiaire de l'eau et par celui de l'air. En effet, les animaux aquatiques paraissent percevoir les odeurs par l'intermédiaire de l'eau et les animaux qui respirent, par l'intermédiaire de l'air), celui qui possédera un sensorium formé de l'un ou de l'autre seulement de ces éléments percevra le sensible en question. Après avoir établi ainsi que, du fait qu'il y a cinq sensibles génériquement différents, on ne peut pas conclure qu'il doive y avoir cinq espèces différentes de sensoria, ARISTOTE montre, ensuite, que l'air et l'eau sont les seuls éléments dont un sensorium puisse être fait; que la pupille est faite d'eau et l'ouïe d'air; que l'odorat est composé d'air chez l'homme et chez les animaux terrestres, tandis qu'il est composé d'eau chez les animaux aquatiques. Un sensorium ne peut pas être fait de feu, comme ARISTOTE l'établit dans le *De sensu*, ni de terre seule. Il ne peut donc y avoir d'autres sensoria que ceux dont sont doués les animaux parfaits. Et, s'il en est ainsi, il ne manque aucun sensorium aux animaux qui possèdent les cinq sens. Par suite, il ne leur manque aucune sensation.

Cette interprétation, que nous avons reproduite à peu près textuellement, paraît être, de toutes les interprétations anciennes, celle qui serre de plus près la pensée d'ARISTOTE. ALEXANDRE semble, toutefois, attribuer un caractère trop empirique à la proposition b, 27 : καὶ ὅσων μὲν..... (30) καὶ ὕδατι. PHILOPON se méprend encore davantage quand il prétend (449, 18; 31; 450, 8) que le raisonnement d'ARISTOTE est fondé sur l'expérience et l'induction. Cette opinion, qu'avait déjà soutenue JAMBLIQUE, est repoussée avec raison par SIMPLICIUS (174, 38) : ἀλλ' ὁ μέγας Ἰάμβλιχος..... βούλεται..... μὴ δεῖν ἐκ τῆς ἐπαγωγῆς διασχυρίζεσθαι τὸ ποσὸν τῶν αἰσθήσεων, ὁρθῶς λέγων : οὐ μὲν ὁ Ἀριστοτέλης τῇ ἐπαγωγῇ ἐπερείδεται, ἀλλὰ τῇ τελειότητι τῆς ζωῆς, καὶ τῷ μὴ ἐνδεῖν τι ἡμῖν αἰσθητήριον. Cf. Id., 173, 8.

Parmi les modernes, c'est BONITZ (*Arist. Stud.*, II—III, p. 36 sqq.) qui a donné de ce passage le commentaire le plus satisfaisant. Le principe général de l'argument d'ARISTOTE est, pense-t-il, que l'âme de l'animal est essentiellement αἰσθητική; que, par suite, elle est apte à saisir tous les sensibles et que, si quelques-uns d'entre eux lui échappent, ce ne peut être que faute d'un organe. — L'interprétation de BONITZ reproduit, sur ce point, celle de SIMPLICIUS (173, 16) : πόθεν οὖν, ἔτι πέντε μόναι

αἱ αἰσθήσεις, πιστοῦται ὁ Ἀριστοτέλης; ἔκ τε τῆς ζωτικῆς ἐν ἡμῖν τελειότητος καὶ ἐκ τῶν αἰσθητηρίων μὴ ἐλλειπόντων. ἐλλείπει γὰρ ἂν τις αἰσθήσις ἢ διὰ τὸ ἀμυδρὸν καὶ οἷον ἀπειψυγμένον τῆς ζωῆς, ἀδυνατούσης κατὰ πάσας ἐνεργεῖν, ἢ διὰ τὰ ὄργανα ἐνδεῖν, ἅπερ ἐστὶ τὰ αἰσθητήρια..... κτλ. — La démonstration se compose de six propositions, dont voici l'enchaînement, abstraction faite de la quatrième (b, 31 : ἔχει δ' οὕτως..... 425 a, 2 : τοῦ δὲ ἀμφοῖν) qui ne se rattache pas directement à l'argument principal : I. La sensation suppose soit un contact immédiat, soit un contact médiat avec l'objet. La première sorte de sensibilité, le toucher, appartient aux animaux et ils sont, par suite, capables de saisir toutes les propriétés τοῦ ἀπτοῦ ἢ ἀπτόν. II. En ce qui concerne les sensations qui ont lieu grâce à un contact médiat, il faudrait, en vertu du principe général de l'argument, pour qu'il nous en manquât quelqu'une, qu'un organe nous fit défaut (b, 26 : ἀνάγκη τ', εἴπερ ἐκλείπει τις αἰσθήσις, καὶ αἰσθητηρίον τι ἡμῖν ἐκλείπειν). III. Les organes sont composés d'éléments de même espèce que les milieux à travers lesquels l'excitation leur est transmise (b, 29 : ὅσων διὰ τοῦ μεταξὺ αἰσθανόμεθα τοῖς ἀπλοῖς, λέγω δ' οἷον ἀέρι καὶ ὕδατι). V. Parmi les éléments, il n'y en a que deux, l'air et l'eau, qui puissent jouer le rôle de milieux. Pour être susceptible d'éprouver tous les genres de sensations possibles, il suffit donc de posséder des organes composés de ces deux matières. VI. Or les animaux supérieurs ont des organes de ce genre (425 a, 8 : ταῦτα δὲ καὶ νῦν ἔχουσι ἐνια ζῷα). Ils sont donc capables d'éprouver toutes les sensations.

Cette explication ne nous paraît pas complètement juste. La parenthèse πάντα γὰρ τὰ τοῦ ἀπτοῦ ἢ ἀπτόν..... κτλ. (b, 25) n'a pas précisément pour but de prouver que les animaux sont capables de saisir toutes les propriétés τοῦ ἀπτοῦ ἢ ἀπτόν, mais, plutôt, que chaque sens épuise la totalité des sensibles qui lui sont propres, et que, par suite, si quelque genre de sensible nous échappait, ce ne pourrait être que faute d'un organe (SIMPL., 175, 34 : ἡ ἀφή,... οὐδὲν ἀφήσει τῶν ἀπτόν ἄγνωστον). Le toucher n'est mentionné ici que comme exemple (ALEX., *op. cit.*, 90, 9; SIMPL., *l. l.*). En outre, la proposition b, 26 : ἀνάγκη τ', εἴπερ..... (27) ἐκλείπειν ne paraît pas s'appliquer seulement aux sensations qui s'exercent à travers un milieu, mais avoir une portée générale. Voici quelle est, croyons-nous, la marche de l'argument : Chaque sens, ou plutôt chaque organe, nous sert à percevoir tous les sensibles

que la sensibilité peut atteindre par son moyen. Par suite, pour que nous fussions incapables de percevoir quelque genre de sensibles, il faudrait qu'un organe nous fit défaut. Mais les considérations suivantes prouvent qu'il ne peut y avoir d'autres organes que ceux que nous possédons : Il est vrai *a priori* qu'une sensation ne peut avoir lieu que de deux façons : soit par un contact immédiat, soit par l'intermédiaire d'un milieu. Mais les sensations qui se produisent par suite d'un contact immédiat ont, évidemment, pour organe, l'organe tactile que nous possédons, et il ne saurait y avoir pour elles d'autre organe que celui-là. Quant aux sensations qui se produisent grâce à l'intermédiaire d'un milieu, leurs organes doivent être de même nature que ce milieu. Or, il n'y a que l'air et l'eau, parmi les corps simples, qui soient aptes à jouer le rôle de milieux. Les organes dont il s'agit ne peuvent donc être faits que d'air ou d'eau. Comme les animaux qui ne sont ni imparfaits ni mutilés possèdent, en fait, des organes formés de ces éléments et, en outre, l'organe tactile, ils ont tous les organes et, par suite, toutes les sensations possibles.

Pour que ce raisonnement ait quelque valeur, il faut qu'il soit établi *a priori* qu'il n'y a pas, dans le monde sensible, d'autres éléments que le feu, l'air, l'eau et la terre ; que, seuls, l'eau et l'air peuvent jouer le rôle de milieux sensibles ; qu'enfin les organes doivent être de même nature que les milieux. — Quant au premier point, on en trouve, dans ARISTOTE, deux démonstrations. Dans le *De generatione et corruptione* (II, 3, 330 a, 30 sqq.), il détermine le nombre et la nature des éléments en prenant pour base les qualités irréductibles que révèle le toucher : chaud et froid, sec et humide (v. *ad* II, 11, 423 b, 29). Mais il est clair que cette démonstration, qui repose sur les données de la sensation et l'importance des sensations tactiles par rapport aux autres, ne saurait, sans cercle vicieux, servir de principe à l'argument exposé ici. Dans le *De caelo* (I, c. 2 et 3), au contraire, ARISTOTE démontre qu'il n'y a ici-bas que quatre corps simples, et cinq dans l'ensemble de l'univers, en se fondant sur les espèces dernières du mouvement (v. *ad* I, 3, 406 a, 16—22). Cette démonstration, il est vrai, n'est pas purement *a priori*, puisque le mouvement est un des sensibles communs (*De an.*, II, 6, 418 a, 17). Mais le mouvement local est l'élément essentiel de notre concept de la nature, car la nature est un principe de mouvement (v. *ad* II, 1, 412 b, 5—6). D'autre part, notre concept de la nature est complété et confirmé par

celui de l'être qui n'est pas nature. Car, dans l'être surnaturel, qui est tout acte, il n'y a plus ni matière, ni puissance, ni, par suite, de mouvement. Ce n'est donc pas seulement l'observation sensible, mais la pensée, qui nous autorise à voir, dans le mouvement, le caractère essentiel de la nature, et, en fondant la théorie des éléments sur le concept de nature ou de mouvement, nous lui donnons une base rationnelle. C'est donc, sans doute, à cette déduction que nous devons nous référer pour compléter la démonstration du *De anima*. On peut aussi considérer comme démontré antérieurement que les organes doivent être de même nature que les milieux. Car le patient doit être, au moins en un sens, semblable à l'agent (v. *ad II*, 4, 416 a, 22—23; 5, 417 a, 1), et c'est, en réalité, le milieu qui agit sur l'organe de la sensation (v. *ad II*, 7, 419 a, 18—19). Mais ce qu'ARISTOTE ne démontre pas ici et n'a guère démontré ailleurs, c'est que l'eau et l'air puissent seuls jouer le rôle de milieux sensibles. Car le passage du *De sensu* (2, 437 — et non 436 qu'indique BRUNS, in *app. crit. ad loc.*, par inadvertance — a, 22 sqq.), auquel renvoie ALEXANDRE (*l. c.*), ne concerne que la vue et ne comporte pas de conclusion générale (SIMPL., 178, 36 : μόνον ἐκ τῆς ἐπαγωγῆς λαβὼν τὸ δύο εἶναι τὰ μεταξὺ ἀέρα τε καὶ ὕδωρ. *Id.*, 179, 21). THÉOPHRASTE remarquait déjà qu'ARISTOTE ne s'était pas expliqué clairement sur ce point (cf. PRISC., 19, 22 : ζητεῖ ὁ θεόφραστος πρῶτων μὲν, πόθεν, ὡς διὰ μόνων ἀέρος καὶ ὕδατος.). Il y a donc quelque obscurité et quelque incertitude dans son argumentation. Sans doute THEMISTIUS (149, 23) n'a-t-il pas tort de penser qu'il a sous-entendu la véritable raison d'admettre que l'homme est capable d'éprouver toutes les sensations possibles : c'est que, sans cela, l'activité intellectuelle et la science elles-mêmes seraient incomplètes et fragmentaires (*An. post.* I, 18, 81 a, 38; V. *ad III*, 8, 432 a, 7—8; I, 1, 402 a, 19; 402 b, 16 — 403 a, 2). Cf. THEM., *l. l.* : δηλὴ δὲ ἐστὶν ἡ φύσις, ὅτι πανταχοῦ τὰς ἀτελεστέρων δυνάμεις ὁλοκλήρως ταῖς τελειότεραις προὔβάλλεται, ὥστε εἴπερ ἐν ἀνθρώπῳ λόγος καὶ νοῦς, πᾶσαι ἂν αὐτῷ προὔπαρχοιεν αἱ αἰσθήσεις. SIMPL., 173, 32; PHILOP. (450, 9, qui rapporte, en l'approuvant, l'opinion de THEMISTIUS); SOPHON., 105, 29. ALEXANDRE (*De an.*, 66, 3) semble, lui aussi, donner la préférence à cet argument : ἔδει δέ, εἰ αἰσθήσεις τις ἔλειπεν, καὶ αἰσθητήριόν τι λείπειν, ὡς ἔδειξεν Ἀριστοτέλης ἐν τῷ τρίτῳ Περὶ ψυχῆς. δεκνόντο δ' ἂν καὶ διὰ τοῦ πᾶσαν μὲν αἰσθησὶν ἐν ζῳῳ εἶναι, μηδὲν δὲ ζῳον ἔχειν ἄλλην τινὰ παρὰ τὰς προειρημένας. ἀλλὰ καὶ διὰ τοῦ

τελειοτάτην μὲν τῶν ψυχικῶν δυνάμεων εἶναι τὴν λογικὴν, ἐπὶ δὲ ταῖς πρώταις τετελεσμέναις αἱ τελειότεραι, ὥστε ἐν οἷς ἡ λογικὴ, ἐν τούτοις πρώτων πᾶσα ἡ αἰσθητικὴ.

424 b, 22. οὐκ ἐστὶν αἰσθησις ἕτερα παρὰ τὰς πέντε. — DÉMOCRITE avait admis la possibilité que d'autres êtres eussent des sens qui nous manquent. AET., *Plac.*, IV, 10, 399, 15 Diels : Δημόκριτος πλείους εἶναι αἰσθήσεις, περὶ τὰ ἄλογα ζῷα καὶ περὶ τοὺς σοφοὺς καὶ περὶ τοὺς θεοὺς. V., pour l'interprétation de ce texte, ZELLER, tr. fr., t. II, p. 333, n. 1, I^s, 912, 2 t. a. et KRISCHE, *Forsch.*, p. 154.

424 b, 30. τοῖς ἀπλοῖς. — La leçon de quelques manuscrits est τοῖς ἀπλοῖς διαστήμασι. BEKKER a supprimé, avec raison, ce dernier mot que n'ont lu ni ALEXANDRE (*ἀπ. κ. λύσ.*, III, 6, 90, 23), ni PHILOPON (451, 24), ni SOPHONIAS (105, 24). SIMPLICIUS (177, 39; 178, 4) lit : τοῖς ἀπλοῖς ἀποστήμασι.

424 b, 31. ἔχει δ' οὕτως.... 425 a, 2. τοῦ δι' ἀμφοῖν. — Ce passage, disent les commentateurs (ALEX., *op. cit.*, 90, 32; PHILOP., 451, 31; SOPHON., 106, 20), a pour but de résoudre une difficulté dont l'énoncé est sous-entendu : σιγηθεῖσαν ἀπορίαν ἐπιλύεται.... ὀφείλων γὰρ ἀπορῆσαι ὅτι εἰ δύο ἐστὶν αἰσθητήρια, ἀἷρ καὶ ὕδωρ, τρία δὲ αἰσθητά, χροῶμα ψόφος ὀσμὴ, καὶ εἴθ' οὕτως ἐπιλύσασθαι, ὡς ἤδη ἀπορήσας φησὶν (PHILOP., *l. l.*). Si l'on prenait à la lettre les assertions d'ARISTOTE, il en résulterait (comme l'objectait THÉOPHRASTE, *op. PRISC.*, 19, 25) qu'un seul sensorium formé d'air, comme l'organe de l'ouïe, pourrait servir, par exemple, à la perception de la couleur (SIMPL., 178, 25 : ἀλλὰ διὰ τί, οὐχὶ καὶ ὄρα ἢ ἀσπάζεξ, ἔχουσα ἀέρα, ᾧ ἀκούει; διὰ τί δὲ οὐχὶ καὶ ἀκούει ἡ πορφύρα, ἔχουσα τὸ ᾧ ὀσφραίνεται, εἴτε ἀἷρ τοῦτο εἴτε ὕδωρ εἴη;). Mais la proposition b, 32 : ἀνάγκη τὸν ἔχοντα.... (34) καὶ χροῶς doit signifier seulement ceci : il arrive nécessairement que l'animal, dont l'organe est constitué par l'un de ces milieux, sent l'un et l'autre sensible, pourvu, bien entendu, qu'il possède dans sa plénitude la faculté sensitive et qu'il soit doué de tous les organes que comporte son espèce. SIMPL., à la suite du texte cité : διότι, ἐρῶ, οὔτε ἀξιοῦται ἀπλῶς οὔτε ἀληθεύει τὸ λεγόμενον, ἀλλ' ἐπὶ τῶν τελείων ζῳῳ (ὄθεν, ὡς εἴρηται, καὶ ἐπὶ τῶν ἐποικίτων τὸν λόγον, « ἡμῖν » λέγων καὶ « ὄσων αὐτῶν ἀπτόμενοι αἰσθανόμεθα ». De même, les mots b, 34 : εἰ δὲ πλείω..... (425 a, 2) ἀμφοῖν veulent dire sans doute :

quoique certains sensibles admettent deux milieux, l'organe qui sert à les percevoir n'a pas besoin d'être composé de ces deux milieux, mais il suffit qu'il renferme l'un ou l'autre. SOPHON., 106, 29 : οὐκ ἐπειδὴ δύο τινῶν μεταξύ τῶν αὐτῶν αἰσθητῶν ἢ ἀντίληψις γίνεται, ἀνάγκη καὶ διπλῆ εἶναι τὰ αἰσθητήρια, ἀλλ' ὡςπερ εἰ ἀνέλοι τις ἐπινοία τὸ ἐν τῶν μεταξύ, ἀρκεῖ εἰς τὴν τῶν αὐτῶν αἰσθητῶν διαπόρθμευσιν τὸ ὑπολειπόμενον ἕτερον. — La leçon τῶν δι' ἀμφοῖν (TW et SIMPL., 179, 11), admise par la majorité des éditeurs, est préférable à τοῖν ἀμφοῖν (L) ou à ἀμφοῖν qu'ont la plupart des manuscrits et qu'adopte BEKKER.

425 a, 3. ἐκ δύο τούτων αἰσθητήρια μόνον ἐστίν, *i. e.* : μὴ οἷόν τε εἶναι αἰσθητήριον ἐξ ἄλλου τινὸς τῶν ἀπλῶν σωματίων, ἢ ἐξ ὕδατος καὶ ἀέρος (ALEX., *op. cit.*, 91, 12. De même, PHILOP., 452, 25; SOPHON., 106, 34).

425 a, 5. ἡ δ' ὁσφρησις θατέρου τούτων. — PHILOPON (452, 26) signale deux interprétations de ce passage : τινὲς φασιν ὅτι τοῦτο λέγει, ὅτι ἡ ὁσφρησις θατέρου μετέχει, τουτέστιν ἑκατέρου καὶ ἀέρος καὶ ὕδατος, ἐπὶ ἡμῶν μὲν ἀέρος, ἐπὶ δὲ τῶν ἐνούδρων ὕδατος : τινὲς δὲ θατέρου λαμβάνουσι τὸ ἕτερον, τουτέστι τοῦ ἐτέρου μετέχει, οἷον ἀέρος. SIMPLICIUS (179, 28) semble préférer la première explication et en propose une troisième : ἢ ὡς ἐν ἡμῶν μὲν ἀέρος ἐν ἰχθύσι δὲ ὕδατος ὄντος, ἢ ὡς τοῦ ἀμφοῖν μεταξύ ἐν πᾶσι. — Il peut paraître y avoir quelque incertitude dans les idées d'ARISTOTE sur la composition des organes des sens. Le feu, lisons-nous ici, entre, sous forme de chaleur vitale, dans tous les sensoria ; la terre ne constitue aucun d'eux ou, plus exactement, elle entre pour une part dans les organes du tact et, par suite, dans ceux du goût (*De sensu*, 2, 438 b, 30; V. *ad* II, 9, 421 a, 19; II, 10; III, 12, 434 b, 18); la pupille est faite d'eau ; l'organe auditif d'air, et celui de l'odorat soit de l'un et de l'autre, soit de l'un ou de l'autre. Le *De sensu* (2, 438 b, 17 sqq.) expose une doctrine sensiblement différente : φανερόν ὡς δεῖ τοῦτον τὸν τρόπον ἀποδιδόναι καὶ προσάπτειν ἑκαστον τῶν αἰσθητηρίων ἐνὶ τῶν στοιχείων. τοῦ μὲν ὄμματος τὸ ὄρατικόν ὕδατος ὑποληπτέον, ἀέρος δὲ τὸ τῶν ψόφων αἰσθητικόν, πυρὸς δὲ τὴν ὁσφρησιν. ὁ γὰρ ἐνεργεία ἡ ὁσφρησις, τοῦτο δυνάμει τὸ ὁσφραντικόν : τὸ γὰρ αἰσθητὸν ἐνεργεῖν ποιεῖ τὴν αἴσθησιν, ὡσθ' ὑπάρχειν ἀνάγκη αὐτὴν δυνάμει πρότερον. ἢ δ' ὁσμὴ καπνώδης τίς ἐστίν ἀναθυμίασις, ἢ δ' ἀναθυμίασις ἢ καπνώδης ἐκ πυρός. διὸ καὶ τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπων τὸ τῆς ὁσφρήσεως αἰσθητήριον ἐστίν ἴδιον : δυνάμει γὰρ θερμῆ

ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστίν οὗτος γὰρ (*sc.* ὁ ἐγκέφαλος) ὑγρότατος καὶ ψυχρότατος τῶν ἐν τῷ σώματι μορίων ἐστίν. τὸ δ' ἀπτικόν γῆς. τὸ δὲ γευστικόν εἶδος τι ἀφῆς ἐστίν. ZELLER (II, 2³, p. 537, n. 3 t. a.), remarque que les deux opinions se contredisent et que, comme l'admettait déjà ALEXANDRE (*De sensu*, 78, 2 : εἰ οὕτω, φησὶν, ἐπὶ τῆς ὀσμῆς ἔχει καὶ διὰ τοῦτο, καθὰ ἐγλίχοντό τινες, ἑκαστον αἰσθητήριον ἑκάστω τῶν στοιχείων ἀνατίθεται. *Ibid.*, 83, 6; 80, 6 : οὐ γὰρ δὴ ἀρέσκοντα αὐτῷ λέγει), ce ne sont probablement pas ses propres idées qu'ARISTOTE expose dans ce passage du *De sensu* (*cf. Part. an.*, II, 1, 647 a, 12 : τῶν δ' αἰσθητηρίων ἑκαστον πρὸς ἑκαστον ἐπιζευγύουσι τῶν στοιχείων). D'ailleurs, ce n'est pas seulement avec le *De anima*, mais encore avec un autre texte du *De sensu*, que celui-ci est en contradiction (*v. ad* II, 9, 422 a, 6). Enfin BAEUMKER (*Arist., Lehre v. d. äuss. u. inn. Sinnesverm.*, p. 48, n. 3) signale que quatre manuscrits du *De sensu*, sur sept, ont φανερόν ὡς εἰ δεῖ (b, 17), et admet aussi qu'ARISTOTE y expose les conséquences d'une doctrine que lui-même n'adopte pas. Cette opinion nous paraît plus vraisemblable que les conjectures d'ESSEN (*v. app. crit. ad* 425 a, 5—7 et ci-dessus *ad l. l.*), qui ne parvient à concilier les textes du *De sensu* entre eux et avec celui du *De anima* qu'en y apportant des modifications que rien ne justifie. — On a prétendu aussi (*v. ZIAJA, Arist. De sensu c. 1, 2, 3 etc.*, p. 10, note) que le texte du *De anima*, ne contredit qu'en apparence celui du *De sensu* et que ce n'est pas l'organe de l'odorat qui est désigné dans ce dernier par ὁσφρησις. Mais, en ce cas, on ne comprendrait pas comment la remarque ἡ ὁσφρησις πρὸς pour- rait confirmer la proposition : φανερόν ὡς δεῖ ... κτλ. Si, en effet, ὁσφρησις ne désigne pas l'organe olfactif, les mots πρὸς δὲ τὴν ὁσφρησιν ne peuvent signifier que ceci : l'odorat ou l'olfaction ont pour objet le feu. Il y a, d'ailleurs, d'autres exemples de l'emploi de ὁσφρησις dans le sens de ὁσφρήσεως αἰσθητήριον. V. *Ind. Ar.*, 538 a, 30.

425 a, 5. τὸ δὲ πῦρ..... **6.** κοινὸν πάντων. — D'une part, le feu exerce, sur l'organisme, une action destructrice (SIMPL., 179, 31 et 326, 17; V. *ad* III, 13, 435 a, 14); d'autre part, les organes des sens ont besoin de se nourrir, et l'assimilation de l'aliment n'est pas possible sans chaleur. PHILOP., 452, 32 : πᾶσα γὰρ αἴσθησις τρέφεται : εἰ δὲ τρέφεται, καὶ πέττει : πᾶσα δὲ πέψις διὰ θερμῶ.

425 a, 6. γῆ δὲ..... 7. ἰδίως. — V. *De sensu*, 2, 438 b, 30, cité dans l'avant-dernière note.

425 a, 9. ἐνια ζῶα. — V. *ad II*, 4, 415 a, 27; *III*, 12, 434 b, 9 sqq.; *Hist. an.*, IV, 8, 532 b, 29 : περί δὲ τῶν αἰσθήσεων νῦν λεκτέον · οὐ γὰρ ὁμοίως πᾶσιν ὑπάρχουσιν, ἀλλὰ τοῖς μὲν πᾶσαι τοῖς δ' ἐλάττους · εἰσὶ δ' αἱ πλείους, καὶ παρ' ἃς οὐδεμία φαίνεται ἴδιος ἑτέρα, πέντε τὸν ἀριθμὸν, ὄψις, ἀκοή, ὄσφρησις, γεῦσις, ἀφή. ἄνθρωπος μὲν οὖν καὶ τὰ ζῴα καὶ περὶ τὰς πρὸς δὲ τούτοις καὶ ὅσα ἐναίμα καὶ ζῴα, πάντα φαίνεται ἔχοντα ταύτας πάσας, πλὴν εἴ τι πεπρωται γένος ἔν, οἷον τὸ τῶν ἀσπαλάκων.

425 a, 11. ἡ ἀσπάλαξ. — *Hist. an.*, à la suite du texte cité : τοῦτο γὰρ ὄψιν οὐκ ἔχει · ὀφθαλμοὺς γὰρ ἐν μὲν τῷ φανερῷ οὐκ ἔχει, ἀφαιρεθέντος δὲ τοῦ δέρματος ὄντος παχέος ἀπὸ τῆς κεφαλῆς κατὰ τὴν χώραν τὴν ἐξω τῶν ὀφθαλμῶν ἐσωθὲν εἰσὶν οἱ ὀφθαλμοὶ διεφθαρμένοι, πάντ' ἔχοντες ταῦτα τὰ μέρη τοῖς ἀληθινοῖς :..... εἰς δὲ τὸ ἐξω οὐδὲν σημαίνει τούτων διὰ τὸ τοῦ δέρματος πάχος, ὡς ἐν τῇ γενέσει πηρουμένης τῆς φύσεως. Cf. *ibid.*, I, 9, 491 b, 28. La plupart des auteurs pensent que l'animal auquel ARISTOTE fait allusion est la taupe ordinaire (*talpa vulgaris*); SCHNEIDER a cru qu'il s'agissait du rat aveugle d'Orient (*spalax typhlus*; *Zemni*, Buff.). Cette opinion a été combattue par KARSCH et par SUNDEWALL, qui identifient l'ἀσπάλαξ d'ARISTOTE à la taupe aveugle (*talpa caeca*). V. *Ind. Ar.*, 115 b, 28.

ὥστ' εἰ μὴ τι ἕτερον ἐστὶ 13. αἰσθησις. — V. *De caelo*, I, 2; IV, 1—5. THEM., 149, 19 : ὥστε εἰ μὴ ἕτερον σῶμα παρὰ τὰ τέσσαρα στοιχεῖα καὶ τὰ συγκείμενα ἐξ αὐτῶν, οἷα τὰ ἐνταῦθα σύμπαντα σώματα, μῆτε πάθος ἕτερον τούτων ἐστὶ τῶν σωμάτων παρὰ τὰ νῦν ὑπάρχειν δοκοῦντα, οὐδεμία ἂν ἐκλείποι τοῖς ζώοις αἰσθησις. — ALEXANDRE (ἀπ. κ. λύσ., III, 6, 91, 20) prend πάθος dans son sens étroit et interprète : οὐδὲν γὰρ παρὰ τὰ τέσσαρα οἷόν τε ἀπλοῦν παθητὸν εἶναι σῶμα, <ὡς> ἐξ ἐκείνου δύνασθαι τι αἰσθητήριον εἶναι. δεῖ μὲν γὰρ τὸ αἰσθητήριον πάσχειν τι ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ, διὸ καὶ παθητοῦ εἶναι σώματος · τὸ δὲ πέμπτον σῶμα ἀπαθὲς ἐνδέδεικται.

425 a, 14. ἀλλὰ μὴν οὐδὲ..... 30. ἡμᾶς ὁρᾶν]. — Voici, d'après les commentateurs grecs, qui ne sont en désaccord que sur les détails de l'interprétation, le sens général de ce passage : on ne saurait prétendre qu'il puisse y avoir, pour les sensibles communs, un sens spécial qui nous ferait défaut. En

effet, s'il en était ainsi, ce ne serait que par accident que nous atteindrions ces sensibles au moyen des autres sens, car les sensibles propres d'un sens particulier ne sont, pour les autres, que des sensibles par accident. Or ce n'est pas par accident que nous sentons par le toucher, la vue etc., les sensibles communs. Les sensibles par accident, en effet, n'exercent aucune action sur l'organe du sens qui les saisit accidentellement (v. *De an.*, II, 6, 418 a, 23). La saveur, par exemple, n'exerce aucune action sur la vue, quand il arrive à celle-ci de la discerner. Au contraire, les sensibles communs impriment un mouvement aux sens, et c'est grâce à cette affection que ceux-ci les perçoivent ; ainsi la vue et l'ouïe discernent la grandeur et la forme par l'intensité de l'impression (*De mem.*, 2, 452 b, 9 : νοεῖ γὰρ τὰ μεγάλα καὶ πόρρω οὐ τῷ ἀποτείνειν ἐκεῖ τὴν διάνοιαν,..... ἀλλὰ τῇ ἀνάλογον κινήσει · ἐστὶ γὰρ ἐν αὐτῇ τὰ ὅμοια σχήματα καὶ κινήσεις.). Par conséquent, les sensibles communs ne sont pas sentis par accident par les cinq sens que nous possédons. Ils ne sont donc pas des sensibles propres pour un autre sens. — L'obscurité du morceau provient, en partie, de l'emploi du même mot (κίνησις) pour désigner, d'une part, le mouvement senti comme tel, et, d'autre part, l'impression produite sur les sens par les sensibles communs.

SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XXX, p. 42, n. 52) pense qu'il faut rétablir ainsi le texte : ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν κοινῶν οἷον τ' εἶναι αἰσθητήριον τι ἴδιον, ὃν ἐκάστη αἰσθήσει αἰσθανόμεθα <οὐ> κατὰ συμβεβηκός (οἷον κινήσεως, στάσεως, σχήματος, μεγέθους, ἀριθμοῦ, ἐνός · ταῦτα γὰρ πάντα κινήσει αἰσθανόμεθα, οἷον μέγεθος κινήσει, ὥστε καὶ σχῆμα · μέγεθος γὰρ τι τὸ σχῆμα · τὸ δ' ἡρεμοῦν τῷ μὴ κινεῖσθαι · ὁ δ' ἀριθμὸς ἀποφάσει τοῦ συνεχοῦς **) καὶ τοῖς ἰδίως · ἐκάστη γὰρ ἐν αἰσθάνεται αἰσθησις. ὥστε δῆλον ὅτι ἀδύνατον ὄτουσιν ἰδίαν αἰσθησιν εἶναι τούτων, οἷον κινήσεως. οὕτω γὰρ ἐστὶ ὡς περὶ νῦν τῇ ὄψει τὸ γλυκὺ αἰσθανόμεθα. τοῦτο δ' ἐστὶ ἀμφοῖν ἔχοντες τυγχάνομεν αἰσθησιν, ἢ καὶ ὅταν συμπέσωσιν ἅμα γνωρίζομεν. [εἰ δὲ μὴ, οὐδαμῶς ἂν ἀλλ' ἢ κατὰ συμβεβηκός ἡσθάνομεθα, οἷον τὸν Κλέωνος υἱὸν οὐχ ὅτι Κλέωνος υἱὸς ἀλλ' ὅτι λευκός, τούτω δὲ συμβέβηκεν υἱὸν Κλέωνος εἶναι]. τὰ γὰρ ἀλλήλων ἴδια κατὰ συμβεβηκός αἰσθάνονται αἱ αἰσθησις, οὐχ ἢ αὐτὰί, ἀλλ' ἢ μία, ὅταν ἅμα γένηται ἡ αἰσθησις ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ, οἷον χολὴν ὅτι πικρὰ καὶ ξανθὴ · οὐ γὰρ δὴ ἑτέρας γε τὸ εἰπεῖν, ὅτι ἅμφω ἔν (I. ἐν ἅμφω) · διὸ καὶ ἀπατάται, καὶ ἐὰν ἢ ξανθόν, χολὴν οἴεται εἶναι · τῶν δὲ κοινῶν ἢ δὴ ἔχομεν αἰσθησιν κοινήν οὐ κατὰ συμβεβηκός. οὐκ ἄρ' ἐστὶν ἴδια. [οὐδαμῶς γὰρ ἂν ἡσθάνομεθα ἀλλ' ἢ οὕτως ὡς περ

εἶρηται τὸν κλέωνος υἱὸν ἡμᾶς ὁρᾶν]. Sans doute, ce passage gagne ainsi en clarté. Mais comme ces corrections, que n'autorisent ni les manuscrits ni les commentateurs, ne sont pas absolument indispensables à l'explication (v. les notes suivantes), il nous a paru plus sûr de conserver le texte traditionnel. — L'interprétation d'ESSEN (*D. zweite Buch*, etc., p. 79 sqq.) s'applique à un texte qui n'a plus que des rapports lointains avec celui des manuscrits.

Sur la nature et les fonctions du sens commun, v. *ad* II, 6, 418 a, 18—19. Le sens commun n'est pas un sens spécial; il est la sensibilité primitive non encore différenciée, et se retrouve, par conséquent, comme base, dans tous les sens spéciaux. De même, les sensibles communs sont des généralités qui ne sont pas encore spécifiées par l'acte; c'est pour cela qu'ils sont impliqués, à la façon du genre dans les espèces, dans les sensibles d'espèces différentes. Il est naturel, par conséquent, qu'ils soient saisis par le sens commun. V. *De mem.*, I, 450 a, 9.

425 a, 14. ἀλλὰ μὴν..... ἴδιον. — PHILOP., 456, 20 : φαμέν γὰρ ὅτι ταῦτα τὰ κοινὰ αἰσθητὰ αὐτὰ ἐστὶν τὰ ταῖς μαθηματικαῖς ἐπιστήμαις ὑποκείμενα · σχήματα γὰρ καὶ ἀριθμοὶ καὶ κινήσεις καὶ μεγέθη καὶ ἡρεμίαι εἰσὶν τὰ κοινὰ αἰσθητὰ, ἅτινα ταῖς μαθηματικαῖς ἐπιστήμαις εἰσὶν ὑποκείμενα · ἐπειδὴ οὖν ἔχρησεν τὰ μαθηματικὰ ὑποκείμενα ἀκριβῶς γινώσκασθαι, ἀκριβῶς δὲ γινώσκονται τῶν ὑπὸ πολλῶν αἰσθήσεων γνωρίζεσθαι, καὶ διὰ τοῦτό ἐστι κοινὰ αἰσθητὰ. ἀλλ' εἰ ταῦτα οὕτως ἔχει, ἐναντιοῦται ἑαυτῷ Ἀριστοτέλης · αὐτὸς γὰρ ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ τούτου τοῦ βιβλίου λέγει ὅτι τὰ ἴδια αἰσθητὰ ἀκριβέστερον γινώσκονται · πῶς οὖν νῦν λέγει ὅτι τὰ κοινὰ αἰσθητὰ ἀκριβέστερα ἐστὶ; λέγομεν οὖν ὅτι οὐκ ἐναντιοῦται ἑαυτῷ, ἀλλὰ τὰ ἴδια αἰσθητὰ ὑπὸ τῆς οικείας αἰσθήσεως ἀκριβέστερον γινώσκονται τῶν κοινῶν αἰσθητῶν, οἷον ἴδιον ὄψεως τὸ λευκόν, κοινὸν δὲ αὐτῆς αἰσθητὸν τὸ μέγεθος · ἢ οὖν ὄψις ἀκριβέστερον γινώσκει τὸ λευκὸν ἢ περὶ τὸ μέγεθος · ὥστε πρὸς ἐκάστην αἰσθησὶν τὸ ἴδιον αἰσθητὸν τοῦ κοινῷ ἀκριβέστερον γινώσκεται · οἶδεν οὖν ἢ ὄψις ἀμυδρῶς τὸ κοινὸν αἰσθητὸν, οἶδεν δὲ αὐτὸ καὶ ἀφ' ἀμυδρῶς, καὶ ἀπλῶς ἐκάστη ἀμυδρότερον τοῦ οικείου αἰσθητοῦ οἶδεν αὐτό · συνερχομένη δὲ ἢ τῶν πλειόνων αἰσθήσεων γνώσις ἀκριβῆ ποιῆ τὴν τοῦ κοινῷ αἰσθητοῦ γνώσιν. TRENDELENBURG (p. 348) conclut de ce passage qu'on pourrait conjecturer soit qu'il y a une lacune dans le texte d'ARISTOTE, soit que PHILOPON a lu : ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν κοινῶν, οἷον τ' εἶναι (αἰσθητήριον) ἀκριβέστερόν τι ἴδιον, ὡν ἐκάστη..... κτλ. Mais la phrase πῶς οὖν νῦν λέγει..... κτλ. ne

parait pas signifier qu'ARISTOTE exprime explicitement les idées que PHILOPON lui prête, mais qu'il le fait implicitement; que c'est une conséquence qu'on pourrait tirer du passage dont il s'agit. Le morceau que nous venons de citer est, d'ailleurs, précédé de cette phrase significative (456, 16) : Ἀριστοτέλης φησὶν ὅτι διὰ τοῦτο πλείους αἰσθήσεις τῶν αὐτῶν ἀντιλαμβάνονται πραγμάτων, ἵνα ὡς κοινὰ αἰσθητὰ · καὶ ὁ μὲν Ἀριστοτέλης ταῦτα εἰπὼν ἔπαυσε τὴν λέξιν. Il n'a donc pas pour but de commenter les mots : ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν κοινῶν... κτλ., mais de justifier ce qui est dit un peu plus loin (425 b, 5 sqq.) sur l'importance de la connaissance des sensibles communs. PHILOPON a l'habitude de résumer et de discuter les idées exposées dans un morceau avant de le commenter phrase par phrase. Le texte dont il s'agit appartient à un de ces résumés. Les mots νῦν λέγει s'appliquent donc, en réalité, à 425 b, 5 (v. *ad h. l.* et b, 10). Enfin, comme le constate TRENDELENBURG lui-même, PHILOPON cite un peu plus bas (457, 7) le texte d'ARISTOTE tel que nous l'avons.

425 a, 15. ὡν ἐκάστη αἰσθήσει αἰσθανόμεθα κατὰ συμβεβηκός. — TORSTRICK (p. 162) et NEUBAEUSER (*Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.*, p. 36), se fondant sur ce qu'ARISTOTE a déjà dit des sensibles communs (II, 6) et sur la proposition énoncée un peu plus loin (a, 27) : τῶν δὲ κοινῶν ἤδη ἔχομεν αἰσθησὶν κοινήν, οὐ κατὰ συμβεβηκός, pensent qu'il faut lire ici αἰσθανόμεθα οὐ κατὰ συμβεβηκός, conjecture que SUSEMHL a adoptée, après l'avoir d'abord combattue (v. la note précédente et app. crit.), et que BIEHL admet aussi. Mais cette addition ne semble pas nécessaire; ARISTOTE, en effet, n'expose pas ici ses propres idées; il énonce une objection : on ne saurait dire : il y a pour les sensibles communs un sens spécial et, par conséquent, c'est par accident que chacun de nos autres sens les discerne. V. THEM., 149, 28 : ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἐκείνὸ ἐστὶν εἰπεῖν, ὅτι τῶν κοινῶν αἰσθητῶν, ὡν νῦν ἀπάσις ἀντιλαμβάνόμεθα ταῖς αἰσθήσεσιν, εἶναι μὲν αἰσθησὶν ἴδιαν ἐστὶν ἀναγκαῖον, ἐκλείπει δὲ νῦν, διὸ νῦν μὲν αὐτῶν σχεδὸν κατὰ συμβεβηκός αἰσθανόμεθα. SIMPL., 182, 37 : ἀναγκαῖον καὶ τοῖς κοινῶς ἐπιστῆσαι ἴδιαν αἰσθησὶν, εἰ αἰ ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός αὐτῶν ἀντιλαμβάνονται · τοῦτο δὲ τὸ κατὰ συμβεβηκός ἐκάστη τῶν πέντε τὰ κοινὰ γινώσκασθαι φαῖεν μὲν ἂν οἱ τὴν αἰσθησὶν κρατύνοντες · διὸ καὶ οὕτως εἴρηκεν ὡν ἐκάστη αἰσθήσει αἰσθανόμεθα κατὰ συμβεβηκός, ὡς ἐκείνων ἂν τοῦτο φαμένων · οὐ μὴν ἀληθὲς ὅτι κατὰ συμβεβηκός, ὡς εὐθὺς δείκνυσι..... PHILOP.,

454, 5 : ...εἰ τὰ κοινὰ αἰσθητὰ ἴδια ἐστὶ τῆς ἑκτῆς αἰσθήσεως, οὐκοῦν ταῖς πέντε ταύταις κατὰ συμβεβηκός ἐστιν αἰσθητὰ. ἀλλὰ μὴν οὐκ εἰσι ταῖς πέντε ταύταις κατὰ συμβεβηκός αἰσθητὰ, ὡς δεῖξω· οὐκ ἄρα ἐστὶν ἑκτὴ αἴσθησις, ἥς ἴδια ἐστὶν αἰσθητὰ ταῦτα τὰ λεγόμενα κοινὰ αἰσθητὰ. SOPHON., 108, 8 :δῆλον καὶ ἐπὶ τῶν κοινῶν αἰσθητῶν, εἴ γέ τι ἦν αὐτῶν ἴδιον αἰσθητήριον καὶ ἴδια αἴσθησις παρὰ τὰς πέντε, αὐταὶ ἂν κατὰ συμβεβηκός αὐτῶν ἀντελαμβάνοντο. Les commentateurs grecs sont donc unanimes sur le sens à donner à ce texte et ne formulent ni doutes, ni réserves, quant à la possibilité de le lui attribuer. Si TORSTRICK peut invoquer leur autorité (*desiderari negationem intellexerunt exegetae*), c'est seulement parce qu'il ne les a pas compris. TRENDELEBURG (p. 350), WALLACE (p. 253), BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, p. 98) et ZELLER (II, 2^a, p. 542, n. 2 t. a.), qui rapporte en l'approuvant l'opinion de BRENTANO, conservent le texte des manuscrits, ce que font aussi BAEUMKER (*Arist. Lehre v. d. äuss. u. inn. Sinnesverm.*, p. 65, n. 4) et KAMPE (*Erkenntnistheorie d. Arist.*, p. 104, n. 4), mais ils admettent, néanmoins, qu'ARISTOTE exprime ici son opinion personnelle. Ils s'attachent à montrer, en distinguant deux sens des expressions κατὰ συμβεβηκός, que la contradiction dans laquelle ARISTOTE semble tomber ainsi n'est qu'apparente. Il est vrai, sans doute, que, d'après ARISTOTE, les sensibles communs sont sentis par accident, si l'on donne à ce terme le sens de συμβεβηκός καθ' αὐτό (v. ad II, 6, 418 a, 18—19; III, 1, 425 a, 22—29); les sensibles communs sont des conséquences nécessaires des sensibles propres, comme le genre est la conséquence de l'espèce (ἀκολουθοῦντα, v. ad III, 1, 425 b, 5). Mais l'interprétation des commentateurs grecs nous paraît mieux s'accorder avec l'ensemble du texte, et fait disparaître même l'apparence d'une contradiction.

La leçon de E, ὧν καὶ ἑκάστη, qu'adoptent TORSTRICK (p. 162) et ZELLER (*l. l.*), nous semble inférieure à ὧν ἑκάστη qu'ont tous les autres manuscrits et que supposent les commentaires grecs (v. ci-dessus).

425 a, 16. κινήσεως..... ἐνός. — V. ad II, 6, 418 a, 10; 17; *De sensu*, 1, 437 a, 9; *De mem.*, 1, 450 a, 9.

ταῦτα γὰρ πάντα κινήσει αἰσθανόμεθα. — TRENDELEBURG (p. 348) comprend que le mouvement est la *ratio cognoscendi* des sensibles communs. La figure et le lieu,

dit-il, supposent le mouvement qui les décrit dans l'espace réel ou imaginaire. De même, le nombre résulte de l'interruption de la continuité, et la continuité spatiale n'est conçue que par la continuité du mouvement. Il cite, à ce propos, *Phys.*, IV, 4, 211 a, 12 : πρῶτον μὲν οὖν δεῖ κατανοῆσαι ὅτι οὐκ ἂν ἐζητεῖτο ὁ τόπος, εἰ μὴ κινήσεις τις ἦν ἢ κατὰ τόπον. Mais telle n'est pas, sans doute, la pensée d'ARISTOTE. Loin de supposer la notion du mouvement, celle du lieu et, à plus forte raison, celle de l'étendue en sont les conditions, car tout mobile est dans le lieu (*De caelo*, I, 7, 275 b, 11; IV, 2, 309 b, 25; *Phys.*, IV, 5, 212 b, 29 et *sæp.*). Le passage de la *Physique* auquel TRENDELEBURG fait allusion dit seulement que c'est de la considération du mouvement, et spécialement du mouvement des astres, que sont nés les problèmes relatifs à l'espace. D'ailleurs, on ne voit pas bien à quelle conclusion tendrait cette remarque : la connaissance de tous les autres sensibles communs suppose celle du mouvement. En réalité, il ne s'agit pas ici du mouvement connu ou senti comme tel. ARISTOTE veut dire que les sensibles communs exercent *une action* sur ceux de nos sens qui les discernent et que, par suite, ce n'est pas par accident qu'ils sont sentis (*De an.*, II, 6, 418 a, 21 : κατὰ συμβεβηκός γὰρ τούτου αἰσθάνεται..... διὸ καὶ οὐδὲν πάσχει ἢ τοιοῦτον ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ.); d'où il résulte qu'il n'y a pas lieu d'admettre, pour ces sensibles, un sens spécial, outre ceux que nous possédons. κινήσεις est donc ici synonyme de πάθος (THEM., 150, 16 : οὐδὲν γὰρ τῶν κατὰ συμβεβηκός αἰσθητῶν κινεῖ τὸ αἰσθητήριον καὶ ἄλλοιοῖ καὶ ἐνδίδωσι τὴν ἴδιαν μορφήν. SIMPL., 183, 4 : ταῦτα γὰρ πάντα κινήσει αἰσθανόμεθα· τῶν τὸ μὲν αἰσθητήριον ἢ πάσχειν τι ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ,.... (10) ὑπὸ μὲν οὖν τῶν κοινῶν κινεῖται καὶ πάσχει ἑκάστη αἴσθησις, ὑπὸ δὲ τῶν κατὰ συμβεβηκός οὐδ' ὅτι οὖν, ὡς τὰ κοινῶς αἰσθητὰ μὴ εἶναι κατὰ συμβεβηκός. PHILOP., 457, 27 : ἐντεῦθεν ἡ λύσις τῆς ἀπορίας· τί γὰρ φησιν; ὅτι τὰ κοινὰ αἰσθητὰ οὐκ ἐστὶ κατὰ συμβεβηκός αἰσθητὰ, διότι τούτων κινήσει αἰσθανόμεθα· κινήσειν δὲ λέγει τὸ πάθος, τὴν ἀλλοίωσιν· τὰ οὖν κοινὰ αἰσθητὰ, φησί, πάθος ποιεῖ· οὐδὲν δὲ τῶν κατὰ συμβεβηκός αἰσθητῶν ποιεῖ πάθος. SOPHON., 108, 11 : ὅτι δὲ καθ' αὐτό ταῖς αἰσθήσεσι τῶν κοινῶν ἢ ἀντιληψίς φανερόν· πάσχουσι γάρ.). PRISCIEEN (ou peut-être même THÉOPHRASTE) semble avoir prévu l'interprétation erronée à laquelle ce passage pouvait donner lieu. Il dit, en effet (21, 20) : δεῖ οὖν οὐχ οὕτω τῇ κινήσει λέγεσθαι γνωριστικούς ἡμᾶς εἶναι τῶν κοινῶν, ὡς προηγουμένως μὲν τῆς κινήσεως, κατὰ συμβεβηκός δὲ ἢ δευτέρως τῶν ἄλλων, ἀλλ' ὁμοίως μὲν πάντων τῶν κοινῶν, πάντως

δὲ ἐπὶ πάντων τῇ κινήσει, τούτεστι τῷ ἀλλοιοῦσθαι, συναισθάνεσθαι. — La conjecture de TORSTRIK (p. 163), κοινή pour κινήσει, manque de fondement. Le commentaire de SIMPLICIUS, sur lequel il s'appuie, prouve, au contraire, que celui-ci a lu κινήσει (v. le passage cité) et, dans le passage où TORSTRIK a lu κοινή, il faut vraisemblablement rétablir κινήσει (v. SIMPL., 184, 7 et l'*app. crit.* de HAYDUCK, *ad h. l.*). Cf. NEUBAEUSER, *op. cit.*, p. 32. — Par suite, nous n'adoptons pas, non plus, l'addition que TORSTRIK (p. 162) introduit dans la suite du texte, en lisant, après αισθανόμεθα (a, 17) : οἷον κίνησιν, τὸ δὲ μέγεθος κινήσει· ὥστε καὶ σχῆμα... κτλ.

425 a, 17. οἷον μέγεθος κινήσει. — SIMPL., 183, 17 : ὅτι γὰρ καὶ ὡς μέγεθος εἰς τὸ αισθητήριον ὄρεται τὸ αισθητόν, δηλοῖ ἢ ἀπὸ τῆς χιόνος ὡς λευκῆς τῇ ὄψει ἐγγινομένη βλάβῃ τῆς ἐπὶ πολὺ ἐκτεταμένης πεδίου, ἀλλὰ καὶ ὁ ἐκ τοῦ μεγάλου πεσόντος λίθου μᾶλλον πλήττων ἦχος.

425 a, 18. μέγεθος γὰρ τι τὸ σχῆμα. — SIMPLICIUS (183, 23) et PHILOPON (458, 25) remarquent que, d'après ARISTOTE (*Cat.*, 8, 10 a, 11), la figure (σχῆμα) fait partie de la catégorie de la qualité, tandis que la grandeur appartient à celle de la quantité (v. *ad I*, 1, 402 a, 21—22). Ils donnent, l'un et l'autre, à cette difficulté, la même solution, que PHILOPON (458, 26) exprime ainsi : καὶ λέγομεν ὅτι οὐδὲ νῦν εἶπεν Ἀριστοτέλης ὅτι ταῦτόν ἐστι μέγεθος καὶ σχῆμα, ἀλλ' ἐπειδὴ πάντως συνακολουθεῖ τῷ σχήματι τὸ μέγεθος καὶ οὐκ ἔστι σχῆμα χωρὶς ἐπινοῆσαι μεγέθους διὰ τοῦτο εἶπεν ὅτι μέγεθος γὰρ τι τὸ σχῆμα. — TORSTRIK, p. 163 : *Deinde legebatur* (17.) ὥστε καὶ σχῆμα· μέγεθος γὰρ τι τὸ σχῆμα : *quasi τὰ μεγέθη dividantur in figuras et alias quasdam res. Id vero omnibus credo notum est τὰ μεγέθη ubique Aristoteli esse quas nos vocamus magnitudines extensas sive continuas, nunquam ea numeros complecti. Legendum est μεγέθους γὰρ τι τὸ σχῆμα..... nec vero quaedam μεγέθη figuræ sunt, alia non sunt.* Mais FREUDENTHAL (*Rhein. Mus.*, 1869, p. 396, n. 9) remarque avec raison que tous les continus, par exemple le mouvement et le temps, sont considérés par ARISTOTE comme des μεγέθη (cf. *Phys.*, IV, 2, 220 b, 24; 11, 219 a, 13; 16; b, 15; 220 a, 25; VI, 2, 232 a, 24; *Cat.*, 6, 4 b, 23; 5 a, 6). Il est donc parfaitement vrai que τὰ μεγέθη *dividuntur in figuras et alias quasdam res*, et la correction proposée par TORSTRIK n'a pas de raison d'être.

425 a, 18. τὸ δ' ἡρεμοῦν τῷ μὴ κινεῖσθαι. — PHILOPON (458, 31) comprend que ce qui nous permet de discerner le repos, c'est la constance de l'impression produite par les choses immobiles : τὸ δὲ ἡρεμοῦν τῷ μὴ κινεῖσθαι ἀντιλαμβάνεται εἶπε πρὸς τοῦτο, ὅτι ἄνω τὸ πάθος εἶπε κίνησιν· νυνὶ δὲ ἐπειδὴ τὰ ἰστάμενα ὄρωμεν μήτε μειουμένου μήτε ἀξανομένου τοῦ πάθους, διότι ἴστανται, τὰ δὲ κινουμένα ἄλλως καὶ ἄλλως ὄρωμεν ἢ μειουμένου ἢ ἀξανομένου τοῦ πάθους πρὸς τὴν κίνησιν αὐτῶν, διὰ τοῦτο εἶπεν ὅτι ἀκινήτως τοῦ ἡρεμοῦντος αισθανόμεθα, τούτεστιν ὡσαύτως. Peut-être ARISTOTE veut-il dire, plus simplement, que le repos est perçu comme privation du mouvement, de même que l'obscurité est perçue comme privation de la lumière.

425 a, 19. ὁ δ' ἀριθμὸς (*sub.* γνωρίζεται — SIMPL., 184, 2, — *ou* γινώσκειται — PHILOPON., 459, 12 —) **τῇ ἀποφάσει..... 20. αἰσθησις.** — Le nombre est saisi, d'une part, grâce à l'interruption de la continuité qui, faut-il sans doute ajouter, produit une impression particulière sur les organes (SOPHON., 108, 12 : οὐ γὰρ ἂν ὁμοίως πάθοι ὄψις ὑπὸ πολλοῦ λευκοῦ καὶ ὀλίγου ὁμοίου, οὐδὲ ὑπὸ τοῦ ἡρεμοῦντος καὶ κινουμένου, ἢ ὑπὸ τοῦ συνεχοῦς ἢ διηρημένου.); d'autre part, grâce aux sensibles propres. Chaque sensation, en effet, est une unité et la pluralité des sensations fournit, par conséquent, la notion de nombre. — SIMPLICIUS (184, 5) pense qu'il faut rattacher les mots καὶ τοῖς ἰδίοις à ταῦτα γὰρ πάντα κινήσει αισθανόμεθα· (ἵνα συνάψῃς πρὸς τὸ πάντα γὰρ ταῦτα κινήσει αισθανόμεθα τὸ καὶ τοῖς ἰδίοις. C'est à tort que BRENTANO — *Psych. d. Ar.*, p. 98, n. 55 — invoque le commentaire de SIMPLICIUS pour établir que a, 15 : οἷον κινήσεως..... (19) συνεχοῦς doit être considéré comme une parenthèse et qu'il faut expliquer : κατὰ συμβεβηκὸς καὶ τοῖς ἰδίοις). Il nous semble plutôt qu'il faut, avec TRENDELENBURG, les rapporter à γνωρίζεται *ou* à γινώσκειται sous-entendu : *Unum aliquid quisque sensus percipit; oculi colorem, aures sonum, nasus odores, etc. Si in eadem re aliquid a pluribus sensibus cognoscitur, inde plurimum eius rei virtutum i. e. numeri notio existit. Unde fit, ut non solum, spatii continuitate discreta, sed etiam, ubi spatium cernitur nullum, propria eaque diversa sensuum natura numerus cognoscatur* (TREND., p. 349). Cette remarque est, d'ailleurs, indépendante de l'ensemble de l'argument et forme une sorte de parenthèse. — *De sensu*, 7, 447 b, 21 : ἀλλὰ μὴν εἰ τὰ ὑπὸ τὴν αὐτὴν αἰσθησιν ἅμα ἀδύνατον, ἐάν ᾗ δύο, δῆλον ὅτι ἦττον ἔτι τὰ κατὰ

δύο αἰσθήσεις ἐνδέχεται ἅμα αἰσθάνεσθαι, οἷον λευκὸν καὶ γλυκύ. φαίνεται γὰρ τὸ μὲν τῷ ἀριθμῷ ἐν τῇ ψυχῇ οὐδενὶ ἑτέρῳ λέγειν ἀλλ' ἢ τῷ ἅμα, τὸ δὲ τῷ εἶδει ἐν τῇ κρινούσῃ αἰσθῆσει καὶ τῷ τρόπῳ.

425 a, 20. ὥστε δῆλον..... 21. κινήσεως. — ARISTOTE vient de dire que chacun de nos cinq sens discerne les sensibles communs, grâce à l'impression que ceux-ci exercent sur le sensorium, et que, par suite, ce n'est point par accident que les sensibles communs sont sentis par la vue, le toucher, etc. Il en résulte qu'il n'y a pas, pour ces sensibles, un sens spécial, puisque, en ce cas, les autres sens ne les connaîtraient que par accident. κινήσεως désigne ici, non plus le mouvement subi par l'organe, mais le mouvement pris comme exemple de sensible commun (PHILOP., 459, 21 : ὥσει ἔλεγεν ὅτι δῆλον γεγονός ἀδύνατον εἶναι ἕκτην αἴσθησιν, ἥτις ἀντιλαμβάνεται τῶν κοινῶν αἰσθητῶν. καὶ τέθεικε τὴν κίνησιν παράδειγμα τῶν κοινῶν αἰσθητῶν. εἰ γὰρ ἔστι, φησὶν, ἄλλη τις αἴσθησις μερικὴ ἕκτη, ἥτις ὡς ἰδίων ἀντιλήφεται τῶν κοινῶν αἰσθητῶν, ἔσται ταῦτα τὰ κοινὰ αἰσθητὰ ταῖς πέντε ἄλλαις αἰσθήσεσι κατὰ συμβεβηκός γινωσκόμενα.). L'interprétation erronée que donne TRENDELEBURG des mots : ταῦτα γὰρ πάντα κινήσει αἰσθανόμεθα l'empêche de trouver à cette phrase un sens satisfaisant. Les diverses raisons qu'il invoque (v. *ad* III, 1, 425 a, 14), et qu'approuve SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, XVII, p. 267, n. 31, et XXX, p. 41, n. 51), pour admettre qu'il y a quelque lacune dans ce passage, nous paraissent donc dénuées de fondement.

425 a, 21. οὕτω γὰρ..... 22. αἰσθανόμεθα. — S'il en était ainsi, c'est-à-dire si nos sens percevaient par accident les sensibles communs, nous les saisirions comme nous saisissons la saveur par la vue, c'est-à-dire sans qu'ils exercent aucune action sur l'organe. V. PHILOP., 459, 23.

425 a, 22. τοῦτο δ' ὅτι ἀμφοῖν..... 29. [τὸν Κλέωνος υἱὸν ἡμᾶς ὁρᾶν]. — Nous venons de voir que les sensibles communs ne sont pas pour nos sens des sensibles par accidents, parce qu'ils exercent une action sur eux, ce que ne font pas les sensibles par accident. Pour confirmer ce dernier point, ARISTOTE distingue deux espèces de sensibles par accident et montre que les sensibles communs ne font partie ni de l'une, ni de l'autre. La première sorte de sensibles par accident est celle à laquelle nous venons de faire allusion en par-

lant de la perception de la douceur par la vue (τοῦτο δὲ = τοῦτο δὲ ὧδε συμβαίνει — THEM., 150, 27; — PHILOP., 459, 29 : τοῦτο δ' ὅτι κτλ. τὴν ἐννοίαν λέγει, πῶς ἀπὸ τοῦ ξανθοῦ ἔστι γινῶναι τὸ γλυκύ, διότι ἔχομεν ἀμφοῖν αἴσθησιν πρότερον — λείπει γὰρ ἐν τῷ βῆτῳ τὸ πρότερον, ὡς φησι Πλούταρχος, — τοῦ γλυκέος τυχόν καὶ τοῦ ξανθοῦ). Si la vue nous permet de discerner la douceur, c'est parce que nous avons, à la fois, la sensation de la couleur et celle de la saveur (ἀμφοῖν. SIMPL., 184, 21 : ἀμφοῖν ἔχοντες τυγχάνομεν αἴσθησιν, χρώματος μὲν τὴν ὄψιν οὔσαν, τοῦ δὲ γλυκέος τὴν γεῦσιν.) et qu'ainsi nous saisissons ensemble, par la vue seule, la saveur et la couleur quand elles coïncident (ἢ καὶ ὅταν συμπέσωσιν ἅμα γνωρίζομεν. Nous adoptons cette leçon qui a pour elle l'autorité de E et que paraît avoir suivie SIMPLICIUS, 184, 25. T donne ἀναγνωρίζομεν que préfèrent BEKKER et TRENDELEBURG; les autres manuscrits et PHILOPON, 459, 30, γνωρίζομεν), [parce que nous avons antérieurement senti simultanément telle couleur unie à telle saveur]. (On pourrait aussi considérer la phrase ἢ καὶ ὅταν συμπέσωσιν ἅμα γνωρίζομεν comme exprimant cette dernière idée. La proposition sous-entendue serait alors : par suite, nous saisissons par la vue seule la saveur et la couleur quand elles coïncident. Mais, en ce cas, la partie essentielle de l'argument se trouverait omise. En outre l'emploi de ἀμφοῖν — qui indique la simultanéité — de αἴσθησιν au singulier — qui exprime l'union de la saveur et de la couleur dans un acte de perception unique, — de καὶ et du subjonctif συμπέσωσιν, confirme la première interprétation. C'est celle que paraît avoir adoptée PLUTARQUE — *ap.* PHILOP., l. l. — et que suit NEUHAEUSER, *op. cit.*, p. 33. PHILOP., 460, 2 : ἐπειδὴ γὰρ ἔχομεν, φησὶν, αἴσθησιν καὶ γλυκέος καὶ ξανθοῦ, ὄψιν καὶ γεῦσιν, ταύτη ὅταν ἐμπέσῃ χρῶμα ξανθόν, γινώσκομεν ὅτι μέλι ἐστὶν ἐκ τοῦ τύπου οὗ ἔλαβεν, ὅτε ἅμα ὄψις καὶ γεῦσις ἐνήργησαν.). Mais il y a une seconde espèce de sensibles par accident. Ceux-ci ne méritent pas, à proprement parler, le nom de sensibles. Lorsque, par exemple, voyant une chose blanche, nous jugeons que c'est le fils de Cléon, cette connaissance est par accident, puisque le fils de Cléon, en tant que tel, n'est pas un sensible propre de la vue (v. *De an.*, II, 6, 418 a, 20). Ce n'est même, à la rigueur, le sensible propre d'aucun sens, et c'est ce qui distingue cette seconde forme de perception par accident de la première. Mais, ni dans l'un ni dans l'autre de ces cas, le sensible par accident n'est, à proprement parler, senti en même temps que le sensible propre

qu'il accompagne, car il n'exerce pas d'action sur l'organe. En réalité, la vue ne sent pas plus la douceur du miel qu'elle ne sent le fils de Cléon. Au contraire, les sensibles communs sont sentis par chacun de nos cinq sens, puisqu'ils agissent sur eux (τῶν δὲ κοινῶν ἤδη ἔχομεν αἰσθησιν κοινήν. PHILOP., 460, 16 : κοινήν δὲ αἰσθησιν λέγει οὐ περὶ ἧς ἐξῆς διαλέγεται ἐκείνης τῆς κοινῆς αἰσθήσεως, ἀλλὰ κοινήν αἰσθησιν καλεῖ τὰς πέντε αἰσθήσεις.). THEM., 150, 23 : διττὸς γὰρ ὁ τρόπος τῶν κατὰ συμβεβηκὸς αἰσθητῶν · ἢ γὰρ ὅταν τῇ ὄψει κρίνωμεν τὸ γλυκὺ · πολλάκις γὰρ θεασάμενοι τι τῶν ὑγρῶν ξανθόν, μέλι τοῦτο εἶναι ἀποφαινόμεθα, οὐκέτι τὴν τοῦ γλυκέος αἰσθησιν ἀναμείναντες..... (151, 10) ἕτερος δὲ ὅταν προσιόντα τὸν Κλέωνος υἱὸν θεασάμενοι μὴ τοῦτο ἀποφαινόμεθα μόνον ὅτι λευκός, ἀλλ' ὅτι καὶ Κλέωνος υἱός. καίτοι ὁ Κλέωνος υἱός ἢ Κλέωνος υἱός, οὐκ ἦν αἰσθητός, ἀλλ' ἐπειδὴ συμβαίνει τῷ λευκῷ καὶ υἱῷ Κλέωνος εἶναι, οὐχ ἴσταται ἡ ὄψις ἄχρι τοῦ χρώματος ὃ προσήκει μόνον αὐτῇ, ἀλλὰ κάκεινο προσαποφαινεται, ὃ μῆτε αὐτῆς ἴδιον μῆτε ἄλλης τινός, οἱ μὲν οὖν τρόποι τοῦ κατὰ συμβεβηκὸς οὗτοι, κατ' ἀμφοτέρους δὲ οὐδὲν ἢ αἰσθησιν τρεπομένη οὔτε πάσχουσα ὑπὸ τοῦ κατὰ συμβεβηκὸς αἰσθητοῦ κρίνει περὶ αὐτοῦ καὶ γνωματεύει, οἷον ἡ ὄψις οὔτε ὑπὸ τοῦ Κλέωνος υἱοῦ τι πάσχουσα οὔτε ὑπὸ τοῦ γλυκέος τὸ μὲν ξανθὸν εἶναι μέλι· τὸ δὲ λευκὸν Κλέωνος υἱὸν ἀποφαινεται. De même SOPHON., 108, 17. — La seule difficulté que soulève cette interprétation provient de ce que la phrase εἰ δὲ μὴ, οὐδαμῶς ἂν ἀλλ' ἢ κατὰ συμβεβηκὸς ἡσθανόμεθα semble indiquer que, dans le premier cas (c'est-à-dire lorsque la vue discerne la saveur), il n'y a pas, à proprement parler, sensation par accident. — Mais il faut remarquer que, même abstraction faite du συμβεβηκὸς καθ' αὐτό, qui n'a guère de l'accident que le nom, il y a des degrés dans l'accidentel. Sans doute, c'est par accident que telle saveur accompagne telle couleur dans le miel, mais comme ce rapport se produit, sinon dans la plupart des cas, du moins dans un grand nombre de cas, il est bien près d'avoir quelque chose de nécessaire (συμβεβηκὸς λέγεται ὃ ὑπάρχει μὲν τινὶ καὶ ἀληθῆς εἰπεῖν, οὐ μέντοι οὐτ' ἐξ ἀνάγκης οὐτ' ἐπὶ τὸ πολὺ, *Meta.*, Δ, 30, 1025 a, 14 *et seq.*). Au contraire, la coexistence de la blancheur avec tel personnage plutôt qu'avec tel autre est purement fortuite. ARISTOTE, préoccupé de distinguer et d'opposer l'un à l'autre les deux cas, a donc pu n'appliquer l'expression « sensible par accident » qu'au second, bien qu'à la rigueur elle convienne aussi au premier. *Phys.*, II, 3, 195 b, 1 : ἔστι δὲ καὶ τῶν συμβεβηκόντων ἄλλα ἄλλων πορρώτερον καὶ ἐγγύτερον. Cf. *Meta.*, Δ, 2, 1014 a, 4.

Les mots οὐκ ἄρ' ἐστὶν ἰδίαι · οὐδαμῶς γὰρ ἂν ἡσθανόμεθα ἀλλ' ἢ οὕτως ὡς περ εἴρηται expriment la conclusion de l'argument : les sensibles communs ne sont pas pour la vue, l'ouïe etc., des sensibles par accident. Ils ne sont donc pas les sensibles propres d'un sixième sens, car, en ce cas, ils ne seraient, pour les autres, que des sensibles par accident. En d'autres termes, nous les sentirions de la façon dont nous venons de dire que la vue saisit la saveur du miel ou le fils de Cléon. — TORSTRIK (p. 165), suivi par NEUHAEUSER (*op. cit.*, p. 34), KAMPE (*Erkenntnistheorie d. Arist.*, p. 104, n. 5), BIEHL et d'autres, semble avoir raison de considérer les mots a, 29 : τὸν Κλέωνος υἱὸν ἡμᾶς ὁρᾶν comme interpolés. Dans le cas, en effet, où les sensibles communs feraient l'objet d'un sens propre, les autres sens devraient les saisir comme nous avons dit, c'est-à-dire par accident, c'est-à-dire encore soit comme la vue perçoit la douceur, soit comme elle perçoit le fils de Cléon, et non pas seulement de cette dernière façon à l'exclusion de la première; la réciproque serait même plus vraie. Il est, d'ailleurs, inutile de supprimer aussi les mots a, 28 : οὐδαμῶς γὰρ ἂν..... (29) εἴρηται, comme le font TRENDELENBURG (p. 352), STEINHART (*Symb. crit.*, p. 5) et SUSEMIHL (v. *ad* III, 1, 425 a, 14—30). La répétition s'explique d'autant mieux que cette proposition constitue, en somme, le centre de l'argument (v. TORST., *l. l.*). — Le raisonnement serait, sans doute, plus clair si ARISTOTE ne s'était pas embarrassé de la distinction des deux sortes de sensibles par accident. Il n'y a pourtant pas là de quoi justifier la conjecture de TORSTRIK (p. 163), d'après laquelle deux rédactions successives auraient été confondues dans ce passage. Dans la seconde, ARISTOTE aurait, entre autres choses, renoncé à l'exemple du fils de Cléon, et l'aurait remplacé par cette proposition plus claire : οὕτω γὰρ ἔσται ὡς περ νῦν τῇ ὄψει τὸ γλυκὺ αἰσθανόμεθα. Mais les deux exemples n'ont pas le même sens et c'est probablement à dessein qu'ARISTOTE a employé successivement l'un et l'autre. D'ailleurs, les mots εἰ δὲ μὴ (a, 24) signifient, comme l'indique NEUHAEUSER (*op. cit.*, p. 32), dont l'interprétation est voisine de celle que nous avons adoptée : εἰ δὲ μὴ ἀμφοῖν ἔχοντες ἐτυγχάνομεν αἰσθησιν et, par suite, ils supposent précisément la phrase que TORSTRIK considère comme appartenant à la rédaction où ils ne figurent pas.

425 a, 30. τὰ δ' ἄλλήλων..... 31. αἰσθήσεις. — Cette idée

est amenée par celle qui précède : si les sensibles communs ne sont pas perçus par accident par nos sens, c'est qu'ils ne sont pas les sensibles propres d'un autre. Car c'est par accident que les divers sens saisissent mutuellement leurs sensibles propres. La phrase τὰ δ' ἀλλήλων ἴδια... κτλ. appartient donc aussi bien à l'argument précédent qu'au développement qui suit, et PHILOPON (460, 27) la rattache au premier : δέδεικται δὲ ὅτι αἱ πέντε αἰσθήσεις οὐ κατὰ συμβεβηκός τῶν κοινῶν ἀντιλαμβάνονται αἰσθητῶν· διὰ γὰρ κινήσεως αὐτῶν ἀντιλαμβάνονται, τοῦτο δὲ οὐχ ὑπάρχει τοῖς κατὰ συμβεβηκός αἰσθητοῖς. τὰ δὲ ἀλλήλων ἴδια κατὰ συμβεβηκός αἰσθάνονται αἱ αἰσθήσεις.

425 a, 31. οὐχ ἢ αὐταί, ἀλλ' ἢ μία, nämlich die κοινὴ αἴσθησις (BRENTANO, *op. cit.*, p. 97, n. 55). V. *ad* II, 6, 418 a, 18—19; III, 2, 426 b, 12—427 a, 16. Ce n'est pas en tant que sens particulier et spécifié que la vue sent par accident les propres de l'ouïe et réciproquement, mais en tant qu'elles communiquent et ne font qu'un dans le sens commun. C'est le sens commun qui perçoit la simultanéité de plusieurs sensations différentes, et c'est grâce à lui que l'unité dans la connaissance sensible est possible (v. *De an.*, III, 2, de 426 b, 8 à la fin). Mais cette pluralité même fait que les opérations du sens commun sont susceptibles d'erreur (b, 3 : διὸ καὶ ἀπατάται, v. *ad* II, 6, l. l.). Il peut, par exemple, prononcer à tort que telle saveur coexiste avec telle apparence visuelle qu'elle accompagne habituellement (THEM., 152, 4 : ὅταν οὖν τῇ μιᾷ ἐκείνῃ τὸ αὐτὸ ὄργανον ἢ μὲν γεῦσις πικρὸν, ἢ δὲ ὄψις ξανθὸν εἰσαγγείλη, συμβῆ δὲ ἐν ἄλλῳ χρόνῳ τοῦ ξανθοῦ μόνον αὐτὴν λαβέσθαι διὰ τῆς ὄψεως, προστίθῃσιν εὐθέως καὶ τὸ πικρὸν τὴν γεῦσιν μὴ περιμείνασα, καὶ τότε οὐχ ἢ ὄψις ἐστὶν ἢ ἀπατωμένη, ἀλλ' ἢ μία ἐκείνη εἰς ἣν καὶ ἢ ὄψις καὶ ἢ γεῦσις ἅμα τελευτῶσιν). Cette interprétation, que fournit aussi SIMPLICIUS (186, 18), nous paraît préférable à celle de PHILOPON (461, 20) : ἀπατάται γὰρ ἢ μερικὴ αἴσθησις καὶ πᾶν ὃ ἂν ἴδῃ ξανθὸν νομίζει μέλι εἶναι. — Nous adoptons, avec TORSTRIK (p. 165) et BIEHL, la leçon de SIMPLICIUS (186, 5) ἢ αὐταί : οὐχ ἢ αὐταί φησιν, τουτέστιν οὐχ ὅταν ἐκάστη αὐτὴ καθ' αὐτὴν ἐνεργῇ, ὅτε καὶ ὡς διηρημέναι ἐνεργοῦσι,ἀλλ' ἢ μία τε καὶ ἠνωμένως V. *An. post.*, I, 4, 73 b, 28 : τὸ καθ' αὐτὸ δὲ καὶ ἢ αὐτὸ ταῦτόν.

425 b, 2. οὐ γὰρ δὴ ἑτέρας..... **3. ἐν.** — SIMPL., 186, 18 : ὅτι οὖν ἐν τὸ ἅμφω πεπονθὸς οὐκ ἄλλης εἶδέναι ἢ τῆς ἐκάτερον καθ' αὐτὸ γνωρίζουσης (i. e. τῆς κοινῆς).

425 b, 4. ζητήσεαι δ' ἂν τις..... 5. μόνην. — On pourrait se demander pourquoi les sensibles communs sont perçus par plusieurs sens et non par un seul. PLUTARQUE, dont SIMPLICIUS (186, 26) rapporte l'opinion en l'approuvant, remarquait que la phrase ne peut avoir d'autre sens et qu'il faut, par suite, sous-entendre τῶν κοινῶν après αἰσθήσεις. SIMPL., 186, 26 : προσυπακουστίον τῶν κοινῶν· καλῶς γὰρ ὁ φιλόσοφος ἐπέστησε Πλούταρχος, ὡς οὐχ ἀπλῶς ζητεῖ νῦν, διὰ τί μὴ μίαν μόνην ἔχομεν αἴσθησιν ἀλλὰ πλείους (τούτου γὰρ ἄλλαι αἰτίαι.....) ἀλλὰ διὰ τί τῶν κοινῶν πλείοσιν αἰσθήσεσιν ἀντιλαμβάνόμεθα, καὶ οὐ μιᾷ μόνῃ· δηλοῖ δὲ καὶ ἢ ἀπόδοσις τῆς αἰτίας τὴν ζήτησιν. Cf. PHILOP., 461, 22; SOPHON., 108, 22.

425 b, 5. τὰ ἀκολουθοῦντα καὶ κοινά. — Les sensibles communs sont des conséquents (ἀκολουθοῦντα) des sensibles propres, parce qu'ils sont donnés en eux et qu'on peut les en déduire par l'analyse (PHILOP., 461, 24 : ἀκολουθοῦντα δὲ ἐκάλεσε τὰ κοινὰ [καὶ] αἰσθητὰ οὐχ ὡς πάρεργά τινα, ἀλλ' ὅτι τοῖς ἰδίοις αἰσθητοῖς ἐκάστης αἰσθήσεως ἔπονται. V. *ad* II, 6, 418 a, 18—19; III, 3, 428 a, 20; b, 22—23). PHILOPON (v. *ad* III, 1, 425 a, 14), fait remarquer que les sensibles communs font l'objet des sciences les plus importantes, ce qui explique l'intérêt qu'il y a à ce qu'ils soient saisis en eux-mêmes, indépendamment des sensibles propres. ID., 461, 26 : αὐτὸς δὲ οὐ λέγει ὁ εἴπομεν, ὅτι μεγάλας ἐπιστήμας ταῦτα τὰ κοινὰ ὑπόκειται· κινήσεις γὰρ καὶ ἡρημίας ἀστρονομία ὑπόκειται..... τὸ δὲ σχῆμα καὶ τὸ μέγεθος τῆ γεωμετρίας ὑπόκειται, ὁ δὲ ἀριθμὸς ὡς μὲν ἄυλος τῆ ἀριθμητικῆ, ὡς δὲ ἔυλος καὶ ἐν φθόγγοις ὦν μουσικῆ.

425 b, 6. εἰ γὰρ ἦν ἢ ὄψις μόνη, καὶ αὐτὴ λευκοῦ,... κτλ., i. e. : εἰ μιᾷ μόνον αἰσθήσει ὑπέπιπτον τὰ κοινὰ αἰσθητὰ, οἷον τυχὸν τῇ ὄψει, ὑπέπιπτε δὲ τῇ αὐτῇ ὄψει καὶ τὰ ἴδια αἰσθητὰ, οἷον τὸ λευκὸν ἦτοι τὸ χροῶμα,... κτλ. (PHILOP., 462, 11). SIMPL., 187, 2 : ἀντὶ τοῦ χρώματος νῦν λέγων τὸ λευκόν. τὸ λευκόν signifie donc ici la couleur en général, comme l'indique le contexte (b, 9 : ἅμα χροῶμα καὶ μέγεθος) et il n'y a pas lieu de rejeter, avec TORSTRIK (p. 165), les mots καὶ αὐτὴ λευκοῦ, sous prétexte que : nec ad demonstrationem necessarium vel etiam utile esset ut visus nullum colorem perciperet nisi album.

425 b, 8. κἂν ἐδόκει ταῦτά εἶναι πάντα, i. e. : ἐλάνθανον τὰ

κοινὰ αἰσθητά, καὶ ταῦτὸν ἐνομίζοντο τῷ χρώματι ἀριθμὸς καὶ σχῆμα καὶ κίνησις καὶ τὰ λοιπὰ (PHILOP., 462, 14). Peut-être ESSEN (*D. zwölfte Buch* etc., p. 82, n. 13) a-t-il raison de conjecturer πάντως pour πάντα.

425 b, 8. ἀκολουθεῖν ἀλλήλοις ἕμα. — Le pléonasme ne forme le rapprochement des expressions ἀκολουθεῖν..... ἕμα ne suffit pas à justifier la conjecture de TORSTRICK (p. 166), ἀεὶ pour ἕμα.

CHAPITRE II

425 b, 12. ἐπεὶ δ' αἰσθανόμεθα... κτλ. — Le sens commun nous permet, non seulement de saisir les sensibles communs, mais de sentir que nous sentons ou de prendre conscience de la sensation ; c'est à l'étude de cette fonction et des questions qui s'y rattachent que ce morceau (jusqu'à 426 a, 26) est consacré. — Nous nous sommes expliqué plus haut (v. *ad* II, 6, 418 a, 18—19) sur la contradiction qu'il paraît y avoir entre ce passage et celui du *De somno*, 2, 455 a, 12 sqq.

425 b, 13. ὅτι ὄρα. — *Sub.* : ἡ ὄψις. Cf. SIMPL., 188, 16 : εἰ γὰρ ἄλλη αἰσθησις εἴη ἢ τὴν ὄψιν ὅτι ὄρα γινώσκουσα.....

ἀλλ' ἡ αὐτὴ ἐστὶν..... **15.** ἔσονται. — Le sens qui serait chargé de sentir l'activité d'un sens particulier, de la vue, par exemple, ne pourrait le faire qu'en sentant aussi l'objet de cette activité ou la couleur, puisque la sensation, acte commun du sentant et du sensible, ne peut se séparer de celui-ci que par abstraction. Il y aurait donc deux sens chargés de percevoir la couleur, ce qui est absurde. ALEXANDRE (ἀπ. κ. λόσ., III, 7, 92, 1) commente ainsi ce passage : εἰ γὰρ ἄλλη τις ἐστὶν, ἢ τοῦ ὄραν αἰσθανόμεθα καὶ μὴ ἡ αὐτὴ ὄψις, <ἢ> ὄρωμεν, ἐστὶν ἡ τοῦ ὄραν αἰσθανομένη, ἕμα καὶ χρωμάτων αἰσθανομένη. ἡ γὰρ τῆς ἐνεργείας τῆς περὶ τὰ αἰσθητὰ γινομένης αἰσθανομένη αἰσθάνοντο <ἄν> καὶ τούτων, περὶ ἃ ἡ ἐνέργεια ἢ κατὰ τὸ ὄραν, ἐστὶ δὲ ταῦτα τὰ χρώματα..... (10) ἀλλ' εἰ τοῦτο, ἔσονται τῶν αἰσθητῶν πλείους αἰσθήσεις,..... τοῦτο δ' ἄτοπον τὸ τὰ ἴδια αἰσθητὰ ἐκάστη αἰσθήσει πλείοσιν αἰσθήσεσιν αἰσθητὰ εἶναι λέγειν.

425 b, 15. ἡ αὐτὴ αὐτῆς. — PHILOPON, 467, 31 : εἰ δὲ πάλιν ἡ αὐτὴ ἐστὶν ἡ αἰσθανομένη καὶ τοῦ χρώματος καὶ τῆς οὐσίας ἐνεργείας, πάλιν ἄλλο ἔψεται ἄτοπον τὸ αὐτὴν ἑαυτῆς αἰσθησιν εἶναι. Cette interprétation ne paraît pas correcte. Loin de signaler un second ἄτοπον, les mots ἡ αὐτὴ αὐτῆς indiquent l'opinion même d'ARISTOTE. La seule conséquence absurde est celle de la seconde alternative (ἡ ἐτέρᾳ), et c'est précisément cette absurdité qui sert à établir la vérité de la première hypothèse (ALEX., *op. cit.*, 92, 12 ; SOPHON., 109, 18).

ἔτι δ' εἰ καὶ..... **17.** ποιητέον. — A supposer même qu'un second sens fût nécessaire pour sentir qu'on sent, ou bien il en faudrait un troisième chargé, à son tour, de sentir l'activité de celui-ci, et l'on se jetterait ainsi dans un procès à l'infini ; ou bien il faudrait admettre que ce second sens est un sens capable de sentir sa propre activité (b, 16 : αὐτὴ τις ἐστὶν αὐτῆς = αὐτὴ ἀντιλαμβάνεται τῆς οὐσίας ἐνεργείας. — PHILOP., 463, 18. — SIMPLICIUS, 188, 22, explique un peu différemment : ἡ ἐστὶν τις αὐτῆς ἑαυτῆς γινωριστικὴ αἰσθησις.). Mais alors pourquoi n'attribuerait-on pas cette aptitude au premier ? — On pourrait être tenté d'expliquer ὡστ' ἐπὶ τῆς πρώτης τοῦτο ποιητέον comme le fait WALLACE (p. 255 et cf. *Id.*, *Introd.*, p. LXXXI) : de sorte que c'est au sens commun, au πρώτον αἰσθητικόν, qu'il faut attribuer cette fonction. En effet, le sens commun, nous l'avons dit (v. *ad* II, 6, l. l.), n'est pas un sens particulier ; c'est la partie commune que renferme chaque sens à côté de sa partie propre ; c'est la sensibilité primitive non encore différenciée. Mais, si séduisante que fût cette interprétation, celle que nous avons suivie nous paraît plus légitime. Elle est suggérée par le contexte, et les commentateurs grecs n'en indiquent pas d'autre : PHILOP., 463, 19 : διὰ τί μὴ καὶ ἡ πρώτη ἡ τῶν χρωμάτων ἀντιλαμβανομένη τῆς οὐσίας ἐνεργείας ἀντιλήψεται ; *Id.*, 468, 2 : ὡστὲ ἐλεγεν ὅτι δεῖ στήναι ἐπὶ τῆς πρώτης καὶ εἰπεῖν ὅτι αὐτὴ ἑαυτῆς ἀντιλαμβάνεται..... (7) καὶ ἔδει μᾶλλον εἰπεῖν τὸ εὐθὺς, ἵνα εἴπεν ὡστὲ ἐπὶ τῆς πρώτης εὐθὺς τοῦτο ποιητέον. De même THEM., 153, 23 ; SIMPL., 188, 22 ; SOPHON., 109, 27. ALEXANDRE, dans le chapitre que nous venons de citer (92, 14), paraît comprendre de la même façon : εἰ [ἡ] ἄλλη μὲν ἐστὶν ἡ αἰσθανομένη, ἄλλη δὲ καθ' ἣν αἰσθανόμεθα ἑαυτῶν αἰσθανομένων, ἐπ' ἄπειρον προελύσεται..... (18) ἀποπώτατον δὲ τοῦτο . καταλείπεται τὸ τῆ αὐτῆ τῶν τε αἰσθητῶν αἰσθάνεσθαι ἡμᾶς καὶ τῆς περὶ τὰ αἰσθητὰ ἑαυτῶν ἐνεργείας. On pourrait, toutefois, invoquer à l'appui de

l'interprétation de WALLACE le passage correspondant du *De anima* du même auteur (65, 5) : οὐ γὰρ δὴ ἄλλη τι δυνάμει παρὰ τὴν <κοινήν> αἴσθησιν αὐτῶν αἰσθανομένων αἰσθανόμεθα . οὐ γὰρ ὁρώμεν ὅτι ὁρώμεν οὐδὲ ἀκούομεν ὅτι ἀκούομεν..... ἀλλ' ἔστιν αὕτη ἡ ἐνέργεια τῆς πρώτης τε καὶ κυρίας αἰσθήσεως καὶ κοινῆς λεγομένης, καθ' ἣν γίνεται συναίσθησις τοῖς αἰσθανομένοις τοῦ αἰσθάνεσθαι. Quoi qu'il en soit, du reste, ce n'est pas à la vue en tant que sens particulier, mais à la vue en tant qu'elle a pour condition et pour élément le sens commun, qu'ARISTOTE attribue la conscience de la vision (cf. THEOPH., *ap. PRISC.*, 21, 32 : ἐφ' οἷς ὅπως αἰσθανόμεθα ὅτι αἰσθανόμεθα, κατὰ τὰ αὐτὰ τῷ Ἀριστοτέλει διατίθησι τὸν λόγον, τὴν κοινήν αἴσθησιν βουλόμενος εἶναι τὴν ἐπικρίνουσαν, τὴν καὶ τῆς ἐνεργείας συναίσθανομένην ἐκάστης καὶ τῆς ἀργίας : τῆς γὰρ αὐτῆς τάναντία.). Les arguments que DEMBOWSKI (*Quæst. Ar. duæ*, p. 27 sqq.) invoque en faveur de l'opinion opposée ne nous paraissent pas probants (v. *ad II*, 6, l. l.). Mais il repousse avec raison l'opinion de BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, pp. 85—86), d'après laquelle τῆς πρώτης désignerait un sens spécial et distinct de la vue. NEUBAEUSER (*Aristot. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.*, p. 63) traduit ἐπὶ τῆς πρώτης τοῦτο ποιητέον par : *so muss man es sofort in Bezug auf den Sinn annehmen, dem zuerst und ursprünglich der Act des Wahrnehmens oder Sehens zukommt*. Mais, ainsi comprise, la phrase dont il s'agit ne répond pas à la question. Car, comme NEUBAEUSER le remarque lui-même, *welcher dieser Sinn, dem zuerst der Act des Sehens zukommt, sei, bleibt ungesagt*. Il faut donc expliquer, avec tous les commentateurs anciens : ἡ πρώτη ἢ τῶν χρωμάτων ἀντιλαμβανομένη, i. e. ἡ ὄψις. — Au lieu de ποιητέον, TRENDELEBURG (v. BELGER, *in alt. ed. TREND.*, p. 353), TORSTRIK (p. 166) et WALLACE (p. 235) proposent θετέον, δοτέον ou οἰητέον. Mais aucun changement n'est nécessaire. V. *Ind. Ar.*, 609 a, 15 : ποιεῖν τι *cogitatione* i. e. τίθεσθαι, *veluti* ποιεῖν ιδέας, ... κτλ. ψ γ 2. 425 b 17.

425 b, 17. ἔχει δ' ἀπορίαν..... 19. τὸ ὁρῶν πρῶτον. — SIMPL., 188, 40 : ἐπεὶ δὲ τὸ ὁρώμενον χρῶμα ἢ τὸ ἔχον χρῶμα, πῶς οὐχὶ καὶ ἡ ὄψις ἢ χρῶμα ἔσται ἢ χρῶμα ἔξει, ἐὰν ὁρᾶται καὶ αὐτῇ ; ὁρᾶται γὰρ, εἴπερ ἑαυτῇ γνωστῇ. — Le texte de l'interprétation d'ALEXANDRE (*ἀπ. κ. λύσ.*, l. l., 92, 23) paraît altéré. Après avoir énoncé la difficulté (si c'est par la vue que nous sentons la vision, la vue se trouvera saisir les couleurs et la vision elle-même ; mais, comme tout ce que la vue saisit doit

nécessairement être coloré, la vision, si elle est visible, sera colorée), il continue : πρώτην λύων ἀπορίαν πρῶτον μὲν ἐχρήσατο..... κτλ. Mais, dans ce qui précède et dans ce qui suit, il ne signale qu'une seule ἀπορία. Peut-être faut-il lire :καὶ τὸ ὁρᾶν, εἰ ἔστιν ὁρατὸν τι, κεχρωσμένον πρῶτ<ον> . ἣν λύων ἀπορίαν..... κτλ.

425 b, 19. τὸ ὁρῶν πρῶτον. — D'après SIMPLICIUS (189, 6), ce mot aurait ici la même signification que καθ' αὐτό, et il faudrait expliquer : ce qui voit devra être coloré par soi, et non point seulement par accident et dans le sens où l'on dit que le sapide, par exemple, est coloré (οἶμαι δὲ ὅτι κάλλιον τὸ πρῶτον ἀντὶ τοῦ καθ' αὐτὸ ἀκούειν, ἐπειδὴ καὶ εἰ τὸ γευστὸν κέχρωσται, ἀλλ' οὐχ ὡς κεχρωσμένον ἐστὶ γευστὸν, τὸ δὲ ὁρατὸν ἐστὶ τὸ καθ' αὐτὸ χρῶμα ἔχον). PHILOPON (468, 17) indique une autre interprétation : la vue devra être colorée par elle-même, c'est-à-dire alors même qu'elle ne s'exercerait pas sur les sensibles extérieurs (καλῶς πρόκειται τὸ πρῶτον, ἐπειδὴ τὰ εἴδη τῶν αἰσθητῶν δέχεται ἡ ὄψις ἐν τῷ ἐνεργεῖν πρὸς τὰ ἔξω, λέγει δ' ὅτι καὶ πρὸ τούτου αὐτῇ καθ' ἑαυτὴν χρῶμα ἔξει, εἴπερ ἐστὶν ὁρατὸν ὑπὸ ἄλλου.). Il semble plus naturel de donner ici à τὸ πρῶτον un sens analogue à celui de τῆς πρώτης (b, 17) : pour que la vue ait conscience d'elle-même, il faut qu'en tant qu'objet de cette conscience, c'est-à-dire en tant que sens immédiat du visible extérieur, elle soit colorée. La vue en tant qu'aperception du visible extérieur est désignée par τὸ ὁρῶν πρῶτον, par opposition à la vue en tant qu'aperception de la vision. TREND., p. 356 : *visus, qui quatenus ab altero observari ponitur, τὸ ὁρῶν πρῶτον dicitur*. Peut-être, toutefois, faut-il comprendre que le sens de la vue, dans ce qu'il a de plus intérieur, est, d'une certaine façon, coloré. πρῶτον aurait, en ce cas, la même signification que dans l'expression τὸ πρῶτον αἰσθητικόν.

425 b, 20. φανερόν τοίνυν..... κτλ. — ARISTOTE résout la difficulté qu'il vient de signaler. Mais les solutions qu'il indique consistent à reconnaître que le fait qui paraît absurde est vrai en un sens. De là l'emploi des expressions φανερόν τοίνυν. PHILOP., 468, 22 : ἐντεῦθεν ἐστὶν ἡ λύσις τῆς εἰρημένης ἀπορίας . καὶ σκόπει ὅτι ταύτην μὲν ἔλυσε τὴν ἀπορίαν, εἰ δὲ βούλει, παρεμυθήσατο ὡς ἂν μᾶλλον ταύτη τῇ δόξῃ πειθόμενος.

οὐχ ἐν τῷ τῇ ὄψει..... 22. ἀλλ' οὐχ ὡσαύτως. —

THEM., 153, 26 : φανερόν τοίνυν ὅτι οὐχ ἀπλῶς λέγεται τὸ αἰσθάνεσθαι· καὶ γὰρ ὅταν μὴ ὁρῶμεν, τῇ ὄψει κρίνομεν, καὶ οὐ μόνον φωτὸς ἀλλὰ καὶ σκότους συναισθανόμεθα..... ἢ τοίνυν αἰσθήσει αἰσθανόμεθα ὅτι οὐχ ὁρῶμεν, τῇ αὐτῇ ταύτῃ αἰσθήσει αἰσθανόμεθα καὶ ὅτι ὁρῶμεν, αὕτη δὲ ἐστὶν ἡ ὄψις. Le sens indiqué par SIMPLICIUS (189, 49 sqq.) suppose une virgule ou un point en haut après κρίνομεν et, après τὸ φῶς, l'ellipse de τῇ ὄψει κρίνομεν. « Ce n'est pas une chose unique, dit-il, que sentir par la vue. D'abord, en effet, parce que la vue perçoit, non seulement les couleurs éclairées, mais aussi la lumière toute seule..... De plus, parce qu'elle saisit, d'une autre façon, même l'obscurité; et, en outre, parce que..... même lorsqu'elle ne voit pas, elle n'est pas absolument inerte..... mais s'efforce de voir..... de sorte qu'elle a conscience alors, non pas de la vision, mais de cet effort (cf. PRISC., 5, 5); c'est pourquoi la vue juge aussi qu'elle ne voit pas (διὸ καὶ ὅτι οὐχ ὁρᾷ κρίνει.) ». PHILONON (463, 38) interprète comme s'il n'avait pas lu καὶ τὸ φῶς : λύει δὲ τὴν ἀπορίαν λέγων ὅτι οὐκ ἀεὶ τὸ ὁρᾶν χρωμάτων ἐστὶν ἀντιληψίς, ἐπεὶ καὶ τοῦ σκότους ἀντιλαμβανόμεθα. ALEXANDRE (*op. cit.*, à la suite du texte cité) indique un sens analogue : πρῶτον μὲν ἐχρήσατο τῷ τὴν ὄψιν μὴ μόνον χρωμάτων ἢ κεχρωσμένων αἰσθητικῆν εἶναι, ἀλλὰ καὶ τῆς στέρησεως αὐτῶν. De même SOPHON., 110, 1 : οὐ γὰρ εἴ τι ὁρᾶται πάντως χρωμά ἐστι,..... καὶ γὰρ ὅταν μὴ ὁρῶμεν, τῇ ὄψει κρίνομεν, οἷον ὁρῶμεν τὸ φῶς καὶ τὸ σκότος, ἅπερ οὐκ εἰσι χρώματα. Il faudrait donc sous-entendre τὸ χρωμα ou τὰ χρώματα après μὴ ὁρῶμεν. — ARISTOTE parait plutôt avoir voulu dire qu'en ayant conscience de lui-même comme vide, comme privé de sensation, et en discernant l'obscurité par rapport à la lumière, le sens se pose comme objet de sa propre activité, passant ainsi de la privation à l'habitude, et que cette opération n'est pas de même nature que celle qui a lieu lorsque se produit l'activité sensorielle externe. — ESSEN (*D. erste Buch etc.*, p. 57; *D. zweite Buch etc.*, p. 84, n. 3) pense qu'il faut lire εἴπερ avant καὶ τὸ σκότος.

425 b, 22. ἀλλ' οὐχ ὡσαύτως. — SIMPLICIUS (*l. l.*) et SOPHONIAS (110, 3) appliquent ces mots à καὶ τὸ σκότος καὶ τὸ φῶς : ce n'est pas de la même façon que nous sentons la lumière et que nous sentons l'obscurité. L'interprétation de THEMISTIUS (154, 40) nous parait préférable : ἀποπον δὲ ὅτι μὲν ξανθὸν τὸ χρωμα ὃ ὁρῶμεν γινώσκωμεν ἡμᾶς τῇ ὄψει, ὅτι δὲ ὁρῶμεν ὄλως μὴ γινώσκωμεν ἡμᾶς τῇ αὐτῇ αἰσθήσει, ἀλλ' ἄμφω μὲν τῇ αὐτῇ ὄψει οὐχ ὡσαύτως δέ.

λέγομεν γὰρ ξανθὸν τῷ πάσχειν ὑπ' αὐτοῦ, τὸ δὲ ὅτι ὁρῶμεν τῷ πάθους ἀντιλαμβάνεσθαι.

425 b, 22. ἔτι δὲ..... 24. ἕκαστον. — La seconde réponse et, sans doute, la plus adéquate, qu'il convienne de faire à la difficulté énoncée, c'est que la vision même est couleur d'une certaine manière, puisqu'elle saisit la forme d'un objet coloré. ALEX., *op. cit.*, 92, 27 : δεύτερον ἔλαβεν, ὅτι καὶ τὸ ὁρᾶν κέχρωσταί πως, εἴ γε τὸ ὁρᾶν γίνεται τοῦ αἰσθητηρίου δεξαμένου τὸ εἶδος τοῦ αἰσθητοῦ χωρὶς τῆς ὕλης τῆς ὑποκειμένης αὐτῷ, οὗ σημεῖον παρέθετο πολλακίς ἀπελθόντων τῶν ὁρωμένων ἔτι ἐν ταῖς αἰσθήσεσιν ὑπομένειν τινὰς αὐτῶν αἰσθήσεις τε καὶ φαντασίας. — BONITZ, *Ind. Ar.*, 599 a, 4 : *Charmidem respici verisimile est quamquam nec librorum nec Platonis nomen adhibetur* *Charm.*, 168 DE ψγ2. **425 b 19.** — Cf. *Charm.*, *l. l.* : οἷον ἡ ἀκοή, φαμέν, οὐκ ἄλλου τινὸς ἢν ἀκοῇ ἢ φωνῆς ἢ γάρ; — καὶ — οὐκοῦν εἴπερ αὐτῇ αὐτῆς ἀκούσεται, φωνῆν ἐχούσης ἑαυτῆς ἀκούσεται; οὐ γὰρ ἂν ἄλλως ἀκούσεται. — πολλῇ ἀνάγκη. — καὶ ἡ ὄψις γέ που, ὡ ἄριστε, εἴπερ ὄψεται αὐτῇ ἑαυτῆν, χρωμά τι αὐτῆν ἀνάγκη ἔχειν· ἄχρων γὰρ ὄψις οὐδὲν [ἂν] μὴ ποτ' ἴδῃ. — οὐ γὰρ οὖν.

425 b, 24. διὸ καὶ ἀπελθόντων..... 25. αἰσθητηρίοις. — *De somno*, 2, 459 b, 5 : διὸ τὸ πάθος ἐστὶν οὐ μόνον ἐν αἰσθανομένοις τοῖς αἰσθητηρίοις, ἀλλὰ καὶ ἐν πεπαυμένοις, μεταφερόντων γὰρ τὴν αἴσθησιν ἀκολουθεῖ τὸ πάθος, οἷον ἐκ τοῦ ἡλίου εἰς τὸ σκότος : κἂν πρὸς ἓν χρωμα πολὺν χρόνον βλέψωμεν ἢ λευκὸν ἢ χλωρόν, τοιοῦτων φαίνεται ἐφ' ὅπερ ἂν τὴν ὄψιν μεταβάλωμεν..... κτλ. *Ibid.*, 460 b, 2. — Le passage du *De somno* (1, 458 b, 17) auquel TRENDELENBURG (p. 356) renvoie à propos de celui-ci, s'applique à une autre question.

425 b, 25. φαντασία. — V. *Ind. Ar.*, 812 a, 9; *ad II*, 8, 420 b, 31—32.

425 b, 26. ἡ δὲ τοῦ αἰσθητοῦ..... 426 a, 1. ψόφησιν. — Ces considérations et celles qui suivent expriment ce qui est, aux yeux d'ARISTOTE, la vraie solution du problème : La sensation est, en partie, sentiment de nous mêmes parce qu'elle est quelque chose de nous-mêmes; elle n'est pas entièrement passive. Nous sommes en puissance la forme que l'objet actualise en nous. La sensation n'est pas un changement qui renouvelle notre nature, c'est un changement qui l'achève et qui

la développe, un progrès vers une plus grande réalité de nous-mêmes (v. *ad* II, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20; 12, 424 b, 12—18; *Eth. Nic.*, IX, 9, 1170, a, 29 : ὁ δ' ὁρῶν ὅτι ὁρᾷ αἰσθάνεται καὶ ὁ ἀκούων ὅτι ἀκούει καὶ ὁ βαδίζων ὅτι βαδίζει, καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὁμοίως ἔστι τι τὸ αἰσθανόμενον ὅτι ἐνεργοῦμεν, ὥστε αἰσθανόμεθ' ἂν ὅτι αἰσθανόμεθα καὶ νοοῖμεν ὅτι νοοῦμεν. τὸ δ' ὅτι αἰσθανόμεθα ἢ νοοῦμεν, ὅτι ἐσμὲν · τὸ γὰρ εἶναι ἦν αἰσθάνεσθαι ἢ νοεῖν.). Le sensible est le moteur immobile de la sensibilité comme l'intelligible est le moteur immobile de l'intellect; la sensibilité se meut spontanément vers lui, et les mouvements dont l'organisme est alors le théâtre ne sont, sans doute, que les conditions qui permettent à cette spontanéité de s'exercer. Mais, s'il est vrai que le sensible, comme moteur immobile, actualise la sensibilité, ou plutôt que la sensibilité s'actualise en se mouvant spontanément vers la sensation, il est vrai aussi que la sensibilité actualise le sensible; car le moteur, en tant que tel, n'a son acte que dans le mobile (v. *ad* III, 2, 426 a, 2—6; 7, 431 a, 4—5). Le sensible, en tant que tel, n'est que possibilité de sensation (SIMPL., 191, 8 : μίαν δὲ φησιν εὐθὺς ἀρχόμενος τοῦ κεφαλαίου καὶ τὴν αὐτὴν εἶναι τῶν ὑποκειμένων τὴν τε τοῦ αἰσθητοῦ καὶ τῆς αἰσθήσεως ἐνέργειαν, τὸ δὲ εἶναι οὐ τὸ αὐτό..... ἐνέργεια δὲ τῆς μὲν αἰσθήσεως, ὅταν αἰσθάνηται, τοῦ δὲ αἰσθητοῦ οὐχ ὅταν χρῶμα ἢ ὅταν ψόφος ἦ, ἀλλ' ὅταν αἰσθητόν, ἵνα ὡς αἰσθητόν ἐνεργεία ἦ.). Seulement l'identité du sensible et de la sensibilité en acte n'est pas aussi complète que l'identité de l'intellect et de l'intelligible. Car, dans la sensation, l'objet, qui a de la matière, ne peut pas s'identifier absolument avec le sujet; la sensation est une pensée engagée dans la matière (λόγος ἐνυλος, v. *ad* I, 4, 403 a, 25). C'est pour cela qu'elle est double : à la fois sentiment de nous-mêmes et d'autre chose. Si le sujet et l'objet n'avaient pas de matière, le sentant s'identifierait avec le senti, et la sensation serait sensation de la sensation comme la pensée est pensée de la pensée. ALEX., *op. cit.*, 92, 33 — 93, 22; *Id.*, *ap.* PHILOP., 470, 21 : εἰ ταῦτόν ἐστιν ἢ κατ' ἐνέργειαν αἰσθησις καὶ τὸ κατ' ἐνέργειαν αἰσθητόν, ἀντιλαμβάνεται δὲ ἢ κατ' ἐνέργειαν αἰσθησις τοῦ κατ' ἐνέργειαν αἰσθητοῦ, ὁῦλον ἄρα ὅτι ἑαυτῆς ἀντιλαμβάνεται ἢ κατ' ἐνέργειαν αἰσθησις.

425 b, 27. τὸ δ' εἶναι οὐ τὸ αὐτὸ αὐταῖς. — L'acte du sensible et celui du sentant sont, en fait, identiques et n'en font qu'un. Mais ils diffèrent par leur concept (τὸ εἶναι οὐ τὸ αὐτὸ αὐταῖς. Sur le sens de ces expressions v. *ad* II, 1, 412 b, 11;

III, 4, 429 b, 10). ALEX., *op. cit.*, 92, 33 : λέγει τὴν τοῦ αἰσθητοῦ ἐνέργειαν καὶ τὴν τῆς αἰσθήσεως μίαν εἶναι κατὰ τὸν λόγον μόνον διαφερούσας, ὅτι τῆ μὲν κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσει τὸ εἶναι ἐστὶν ἐν τῶ ἔχειν τὸ εἶδος τοῦ αἰσθητοῦ χωρὶς τῆς ὕλης, τῶ δὲ κατ' ἐνέργειαν αἰσθητῶ <ἐν> τῶ ἔχεσθαι τὸ εἶδος αὐτοῦ χωρὶς τῆς ὕλης.

425 b, 27. ὁ ψόφος ὁ κατ' ἐνέργειαν. — V. *De an.*, II, 8, 419 b, 5.

426 a, 1. ἀκουσιν..... ψόφῃσιν. — SIMPL., 192, 5 : ἀκουσιν μὲν τὴν ἀκουστικὴν ἐνέργειαν, ψόφῃσιν δὲ τὴν ἀκουστικὴν ἢ ἀκουστική.

426 a, 2. εἰ δὴ ἐστὶν..... 6. κινεῖσθαι. — V. *ad* II, 2, 414 a, 4—14, et *Phys.*, III, 3, 202 a, 13 : καὶ τὸ ἀπορούμενον δὲ φανερόν, ὅτι ἐστὶν ἡ κίνησις ἐν τῶ κινήτῳ · ἐντελέχεια γὰρ ἐστὶ τούτου, καὶ ὑπὸ τοῦ κινήτικοῦ. καὶ ἡ τοῦ κινήτικοῦ δὲ ἐνέργεια οὐκ ἄλλη ἐστὶν · κινήτικόν μὲν γὰρ ἐστὶ τῶ δύνασθαι, κινεῖν δὲ τῶ ἐνεργεῖν · ὥστε ὁμοίως μία ἢ ἀμφοῖν ἐνέργεια ὡςπερ τὸ αὐτὸ διάστημα ἐν πρὸς δύο καὶ δύο πρὸς ἓν, καὶ τὸ ἀναντες καὶ τὸ κάταντες · ταῦτα γὰρ ἐν μὲν ἐστὶν, ὁ μέντοι λόγος οὐχ εἷς. ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ κινουμένου καὶ κινουμένου..... (b, 11) τὸ ποιεῖν καὶ πάσχειν τὸ αὐτὸ ἐστὶ, μὴ μέντοι ὡς τὸν λόγον εἶναι ἓνα τὸν τί ἦν εἶναι λέγοντα. — Les mots κίνησις, ποίησις, πάθος ne désignent pas l'action mécanique et la passion au sens propre de ces mots (v. *ad* III, 2, 425 b, 26 — 426 a, 1), mais l'influence que le moteur, comme fin, exerce sur le mobile. Ce n'est pas une impulsion subie qui meut la sensibilité vers la sensation; elle s'y porte spontanément par l'attrait que le sensible exerce sur elle et, en même temps, actualise celui-ci en tant que tel. Le sensible exerce sur la sensibilité l'influence d'un moteur immobile. Et il ne peut être immobile que parce qu'il a son acte dans le sentant; sans cela, son passage de la possibilité à l'actualité ne pourrait avoir lieu en lui sans qu'il se mût. La phrase διὸ οὐκ ἀνάγκη τὸ κινεῖσθαι (a, 5) que PHILOPON (474, 16) considère comme une remarque incidente (μεταξυλογίᾳ κέχρηται) a donc, au contraire, une importance capitale. SIMPL., 192, 31 : τίς οὖν ἢ ποίησις καὶ ἡ κίνησις, ἧς τὸ αἰσθητόν ποιητικόν; οὔτε δὲ πάθη οὔτε κίνησις, ἀλλ' εἶδη καὶ ἐνέργειαι καὶ τελειότητες..... (193, 8) καὶ ἀφ' ἑαυτῆς ἢ ψυχῆ ἐνεργεῖ δεομένη πρὸς τὴν ἐνέργειαν τῆς τοῦ ὀργάνου ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ πίσεως · αὐτὸ δὲ τὸ αἰσθητήριον, οὐ πάσχει ὡς τὰ ἄψυχα, ἀλλ' ἐνεργητικῶς πάσχει καὶ ταύτη προκαλεῖται τὴν καθαρὰν τῆς αἰσθητικῆς ψυχῆς ἐνέργειαν.

426 a, 2. ἐν τῷ ποιούμενῳ. — TREDELENBURG (p. 357) remarque avec raison qu'il faut prendre ici τὸ ποιούμενον dans son sens précis : τὸ ποιούμενον non est τὸ πεποιημένον, neque igitur id, quod actu effectum est, sed quod fit, quod efficitur; in hoc, dum efficitur, agere et pati conjungitur. Ita ἡ ἀκοή ἢ κατὰ δύνάμιν quasi materia est, in qua et res agit et auditus patitur, in qua utrumque concurrat tanquam in communi, quo appareant, spatio. BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 55) propose, d'après l'Aldine, κινουμένῳ au lieu de ποιούμενῳ.

426 a, 5. διὸ οὐκ ἀνάγκη..... 11. ἐν τῷ αἰσθητικῷ. — D'après TORSTRICK (p. 167), les mots a, 9 : ὡςπερ γὰρ ἡ ποίησις..... (11) ἐν τῷ αἰσθητικῷ proviendraient de la première rédaction du *De anima* et feraient double emploi avec a, 4 : ἡ γὰρ τοῦ ποιητικοῦ..... (5) τὸ κινουὺν κινεῖσθαι. Il faudrait les supprimer pour rétablir la suite naturelle du texte : ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων αἰσθήσεων καὶ αἰσθητῶν : ἀλλ' ἐπ' ἐνίων μὲν ὠνόμασται..... κτλ. BIEHL obtient à peu près le même résultat en transportant a, 9 : ὡςπερ γὰρ ἡ ποίησις..... (11) ἐν τῷ αἰσθητικῷ avant a, 6 : ἡ μὲν οὖν τοῦ ψοφητικοῦ. Mais aucun changement ne nous paraît nécessaire. Après avoir 1^o prouvé que le son en acte et l'ouïe en acte sont identiques et 2^o remarqué que l'acte du son et celui de l'ouïe sont désignés par des termes différents, ARISTOTELE ajoute ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων αἰσθήσεων καὶ αἰσθητῶν, et il explique 1^o que la démonstration qu'il a faite pour le son et l'ouïe vaut pour tous les sens et tous les sensibles (la phrase a, 9 : ὡςπερ γὰρ..... (11) ἐν τῷ αἰσθητικῷ en indique la raison générale); mais 2^o que la remarque faite sur la façon dont sont désignés les actes du son et de l'ouïe n'est pas vraie de tous les autres sens. — La transposition effectuée par BIEHL enlève à ὠνόμασται son véritable sujet qui est, sans aucun doute, ἡ τοῦ αἰσθητοῦ ἐνέργεια καὶ ἡ τοῦ αἰσθητικοῦ et qui ne peut pas être ἡ τοῦ ψοφητικοῦ ἐνέργεια καὶ ἡ τοῦ ἀκουστικοῦ. PHILOPON (474, 16 sqq.) et SOPHONIAS (111, 30) ont, d'ailleurs, suivi l'ordre traditionnel.

426 a, 7. διττὸν γὰρ ἡ ἀκοή, καὶ διττὸν ὁ ψόφος. — SIMPL., 193, 15 : διὰ τὸ ἐφ' ἑκάτερα δυνάμει τε καὶ ἐνεργείᾳ. — διττόν = διττῶς λέγεται, v. *Ind. Ar.*, 201 b, 39.

426 a, 16. τὸ δ' εἶναι ἕτερον. — V. *ad III*, 2, 425 b, 27 ; 4, 429 b, 10.

426 a, 17. τὴν οὕτω λεγομένην ἀκοήν καὶ ψόφον, sc. τὴν κατ' ἐνέργειαν ἀκοήν καὶ τὸν κατ' ἐνέργειαν ψόφον.

426 a, 19. τὰ δὲ κατὰ δύνάμιν λεγόμενα οὐκ ἀνάγκη, i. e. : οὐκ ἀνάγκη τὴν δυνάμει αἰσθησιν τὴν αὐτὴν εἶναι τῷ δυνάμει αἰσθητῷ (PHILOP., 475, 20). Il ne faut pas se méprendre sur le sens de l'expression « sensible en puissance ». Ce n'est pas la doctrine de la relativité du sujet et de l'objet dans la connaissance, qu'ARISTOTELE expose ici. Sans doute, la distance qui l'en sépare n'est pas grande. Mais, cette distance, la pensée antique s'est toujours refusée à la franchir. C'est seulement, aux yeux d'ARISTOTELE, le sensible *en tant que tel*, c'est-à-dire en tant que provoquant dans le sensitif une certaine activité, qui n'a son acte que dans celui-ci. Mais si, en tant que sensible, la blancheur, par exemple, n'est en acte que dans la sensation, il n'en est pas moins vrai que l'objet blanc existe en soi et en tant que blanc. Le sensible est antérieur à la sensation, car il subsiste sans elle (*Cat.*, 7, 7 b, 36 : τὸ γὰρ αἰσθητὸν πρότερον τῆς αἰσθήσεως δοκεῖ εἶναι. τὸ μὲν γὰρ αἰσθητὸν ἀναίρεθὲν συναναίρετ' τὴν αἰσθησιν, ἡ δὲ αἰσθησις τὸ αἰσθητὸν οὐ συναναίρετ'. Cf. *Meta.*, I, 5, 1010 b, 33 : τὸ δὲ τὰ ὑποκείμενα μὴ εἶναι, ἃ ποιεῖ τὴν αἰσθησιν, καὶ ἄνευ αἰσθήσεως ἀδύνατον. οὐ γὰρ δὴ ἡ γ' αἰσθησις αὐτὴ ἑαυτῆς ἐστίν, ἀλλ' ἐστὶ τι καὶ ἕτερον παρὰ τὴν αἰσθησιν, ὃ ἀνάγκη πρότερον εἶναι τῆς αἰσθήσεως. τὸ γὰρ κινουὺν τοῦ κινουμένου φύσει πρότερόν ἐστι. κἂν εἰ λέγεται πρὸς ἄλληλα ταῦτα, οὐθὲν ἕττον.). Autrement dit, l'objet est, indépendamment de la sensation, actuellement pourvu de toutes ses qualités (comme le remarque, notamment, H. SIEBECK, *Aristot.*, p. 76), seulement il n'est, alors, sensible qu'en puissance. L'unique chose qui lui fasse défaut est l'action qu'il pourrait exercer sur un sensitif. Lors donc qu'ARISTOTELE affirme que le sensible n'a son acte que dans le sensitif, il faut nous garder d'interpréter ces termes dans le sens que l'idéalisme moderne nous a accoutumés à leur donner. Ils signifient seulement ceci : l'objet sensible n'est tout ce qu'il peut être et n'atteint pleinement sa fin que quand il meut le sensitif, de même que le médecin ne réalise pleinement sa fonction que quand il produit la santé chez le malade (*Eth. Nic.*, X, 3, 1174 b, 23 et, pour l'interprétation de ce texte, HELIOD., 216, 24 ; MICH. EPH., 557, 24). SIMPL., 191, 8 (v. *ad III*,

2, 425 b, 26—426 a, 1); 25 : ενεργοῦντα ψόφον οὐχ ὡς ψόφον ἀπλῶς λέγων, ἀλλὰ τὸ ὅλον τοῦτο ὡς αἰσθητὸν ψόφον..... ἐπεὶ ἐνδέχεται καὶ ψόφον εἶναι καὶ μὴ ἀκούεσθαι. THEM., 155, 23 : λευκὸν γὰρ εἶναι καὶ χωρὶς ὄψεως δυνατόν.

426 a, 20. οἱ πρότερον φυσιολόγοι. — SIMPLICIUS (193, 27) pense qu'ARISTOTE a désigné ainsi DÉMOCRITE et ses disciples. D'après PHILOPON (471, 31; 475, 23), il s'agirait de PROTAGORAS. La première opinion est la plus vraisemblable (cf. DEMOCR., *Fr. phys.*, 1 Mull. : νόμψ... γλυκύ, καὶ νόμψ πικρόν, νόμψ θερμόν, νόμψ ψυχρόν, νόμψ χροτή · ἐτεῖ δὲ ἄτομα καὶ κενόν. V., en outre, les textes cités par RITTER et PRELLER, t. 157 et notes, et ZELLER, tr. fr., t. II, pp. 289, n. 3 et 300, n. 1 et 2, I^e, 851, 1; 863, 2; 864, 1 t. a.). ARISTOTE compte DÉMOCRITE parmi les physiologues (*De sensu*, 4, 442 a, 29 : Δημόκριτος δὲ καὶ οἱ πλείστοι τῶν φυσιολόγων) et dit, ailleurs (*Gen. et corr.*, I, 2, 316 a, 1), de lui : χροτὴν οὐ φησὶν εἶναι · τροπὴ γὰρ χρωματίζεσθαι. Il est possible, du reste, qu'il ait pensé aussi à PROTAGORAS. V. PLAT., *Théét.*, *præf.* 156 A : ἐκ δὲ τῆς τούτων ὁμιλίας τε καὶ τρίψεως πρὸς ἄλληλα γίνεσθαι ἕκγονα πλῆθει μὲν ἄπειρα, δίδυμα δὲ, τὸ μὲν αἰσθητὸν, τὸ δ' αἰσθησις, ἀεὶ συνεκπίπτουσα καὶ γεννωμένη μετὰ τοῦ αἰσθητοῦ. BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 358) fait, à ce propos, la remarque suivante : *quoniam autem in hac quidem re Heracliti placita in suum usum convertit (sc. Protagoras), haud inepte cum aliis physiologus dici potest.* Cf. *Meta.*, Θ, 3, 1047 a, 4 : οὔτε γὰρ ψυχρόν οὔτε θερμόν οὔτε γλυκὸν οὔτε ὄλιον αἰσθητὸν οὐθὲν ἔσται μὴ αἰσθανόμενον · ὥστε τὸν Πρωταγόρου λόγον συμδύσεται λέγειν αὐτοῖς. *Ibid.*, K, 6, 1062 b, 13 et al. TRENDELEBURG (*l. l.*) estime qu'ARISTOTE a pu, en outre, avoir en vue EMPÉDOCLE et ANAXAGORE. Mais les passages qu'il cite (*Meta.*, Γ, 5, 1009 a, 39 : ὁμοίως δὲ καὶ ἡ περὶ τὰ φαινόμενα ἀλήθεια ἐνίοις ἐκ τῶν αἰσθητῶν ἐλήλυθε. K, 6, 1062 b, 19; Γ, 5, 1009 b, 26 : Ἀναξαγόρου δὲ καὶ ἀπόφθεγμα μνημονεύεται πρὸς τῶν ἑταίρων τινάς, ὅτι τοιαῦτα αὐτοῖς ἔσται τὰ ὄντα οἷα ἂν ὑπολάβωσιν.), dans lesquels, d'ailleurs, ARISTOTE trahit, en l'interprétant, la pensée de ces philosophes (v. ZELLER, tr. fr., t. II, pp. 244, n. 6 et 425, n. 1; I^e, 804 et n. 1; 1016, 3 t. a.), ne se rapportent qu'indirectement à la doctrine dont il est question ici.

426 a, 27. εἰ δὲ συμφωνία..... b, 3. τῆς αἰσθήσεως. — La voix, dit ARISTOTE, n'est pas un son simple mais un accord de sons, une proportion, c'est-à-dire une synthèse, conforme à

une certaine loi, d'aigu et de grave. L'identité que nous venons de reconnaître entre le sensible en acte et la sensation nous permet donc de conclure que toute sensation est aussi une proportion ou une synthèse d'éléments coordonnés suivant une loi. THEM., 155, 26 : εἰ δὲ ταῦτο τὸ κατ' ἐνέργειαν ἀκουστὸν καὶ ἡ κατ' ἐνέργειαν ἀκοή, ὁρθῶς [δὲ] ἐλέγοντο λόγοι αἱ αἰσθήσεις · δῆλον δὲ ἐντεῦθεν · ἡδῶ γὰρ ἡμῖν ἀεὶ τὰ κεκραμένα τῶν αἰσθητῶν..... (156, 5) πᾶσα δὲ μίξις καὶ κρᾶσις λόγος, ὅς ὅταν γένηται κατ' ἐνέργειαν αἰσθητός, ὁ αὐτὸς γίνεσθαι τῆ αἰσθήσει · εἰκότως ἄρα ἡ αἰσθησις λόγος. — TRENDELEBURG (p. 359) conjecture, non sans vraisemblance, εἰ δ' ἡ φωνὴ συμφωνία τίς ἐστίν. Mais cette transposition n'est pas indispensable. Il suffit de lire, comme le font SIMPLICIUS (193, 32) et PHILOPON (475, 29), à la suite de PLUTARQUE (*ap. SIMPL.*, *l. l.*), εἰ δὲ συμφωνία et de considérer, avec les mêmes commentateurs, φωνή τις comme le sujet de συμφωνία (SIMPL., 194, 8 : ὅτι δὲ καὶ τὴν συμφωνίαν καλῶς κατηγορεῖ τῆς τινός φωνῆς, τουτέστι τῆς κατ' ἐνέργειαν..... κτλ. De même, PHILOP., 475, 30). Les mots ἡ δὲ φωνὴ καὶ ἡ ἀκοή ἐστίν ὡς ἓν ἐστίν, καὶ ἔστιν ὡς οὐχ ἓν τὸ αὐτὸ signifient alors : la voix en acte et l'ouïe sont la même chose en un sens, c'est-à-dire en fait, et ne sont pas la même chose en un autre, c'est-à-dire différent par leur concept (v. *ad III*, 2, 425 b, 27). SIMPL., 194, 4 : ὅτι μὲν οὖν ἡ κατ' ἐνέργειαν ἀκοή ἡ κατ' ἐνέργειαν φωνὴ ἐστίν ὡς μία καὶ ἡ αὐτή, διότι τῶ ὑποκειμένῳ, ἔστι δὲ οὐχ ὡς αἱ αὐταὶ ἕτεροι οὔσαι κατ' ἰδιότητα, ἐκ τῶν ἄρτι προειρημένων γνώριμον. De même PHILOP., 476, 10; SOPHON., 112, 30. — SIMPLICIUS (194, 1) résume ainsi l'argument : ἡ κατ' ἐνέργειαν ἀκοή ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐστίν φωνή · ἡ κατ' ἐνέργειαν φωνὴ συμφωνία ὑπάρχει · πᾶσα συμφωνία λόγος ἐστίν · ἡ κατ' ἐνέργειαν ἄρα ἀκοή λόγος ἐστίν. Cette interprétation, que nous avons adoptée parce qu'elle paraît reposer sur une tradition bien établie, ne va pas, néanmoins, sans quelques difficultés. Ce n'est pas seulement, semble-t-il, la voix sensible en acte, c'est-à-dire entendue, mais aussi la voix sensible en puissance, qui est une συμφωνία. En outre, la phrase : ἡ δὲ φωνὴ καὶ ἡ ἀκοή..... τὸ αὐτὸ paraît plutôt signifier que la voix et l'ouïe sont ou ne sont pas identiques suivant qu'on les considère soit en acte, soit en puissance. C'est, en effet, là-dessus qu'ARISTOTE a insisté en dernier lieu (a, 23 : διχῶς γὰρ λεγομένης..... κτλ.). Par suite, bien que la correction proposée par TRENDELEBURG ne soit pas nécessaire à la rigueur, on peut être tenté de l'adopter. Cf. SOPHON., 112, 32 : ἡ δὲ φωνὴ συμφωνία τις. BYWATER (*Arist.*, *Journ. of Philol.*, 1888, p. 55) pense

que cette leçon est confirmée par PRISCIEEN qui écrit (22, 24) : ἡ δὲ φωνὴ συμφωνία εἴρηται παρὰ τῷ Ἀριστοτέλει. Mais rien ne prouve que PRISCIEEN n'ait pas lu et compris comme SIMPLICIUS et PHILOPON (v. ci-dessus). — Quelle que soit l'interprétation qu'on admette, la phrase καὶ ἔστιν ὡς οὐχ ἐν τῷ αὐτῷ doit être considérée comme une sorte de parenthèse (v. TORSTRIK, p. 168). Quant aux mots ἐν τῷ αὐτῷ, le mieux est de les expliquer comme le fait SIMPLICIUS (*l. l.*) μία καὶ ἡ αὐτή. Il est probable que le texte a dû subir quelque altération. PHILOPON (476, 10) le reproduit en omettant τῷ αὐτῷ, et plusieurs manuscrits ont soit οὐχ ἐν οὐδὲ τῷ αὐτῷ, soit οὐχ ἐν ἢ οὐ τῷ αὐτῷ, leçon que suit ARGYROPOULE (*non unum aut non idem sunt*). SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, IX, 351) conjecture οὐχ ἐν καὶ τῷ αὐτῷ.

426 a, 28. λόγος δ' ἡ συμφωνία,..... 29. λόγον τινὰ εἶναι. — Cf. *Meta.*, H, 2, 1043 a, 10 : συμφωνία δὲ ὁξέος καὶ βαρέος μίξις τοιαυτή. *Ibid.*, A, 9, 991 b, 13; N, 5, 1092 b, 14; *De sensu*, 7, 447 b, 2. Ces textes et d'autres (v. *Ind. Ar.*, 720 b, 25) prouvent surabondamment que ce sont bien la voix et l'accord considérés en eux-mêmes qui constituent, d'après ARISTOTE, des rapports, et que, par suite, il n'y a pas lieu d'adopter l'interprétation de THÉOPHRASTE, reprise par PHILOPON, suivant laquelle le rapport dont il est ici question serait celui de la voix en acte à l'ouïe (PRISC., 21, 6 : οὐκ ἐν τῇ τῶν στοιχείων ἀλλὰ ἐν τῇ τοῦ αἰσθητηρίου πρὸς τὰ αἰσθητὰ σχέσει ἀφορίζων — sc. θεόφραστος — τὸν λόγον. PHILOP., 472, 29 : ἡ δὲ φωνὴ συμφωνία ἐστὶν οὐκ αὐτὴ πρὸς ἑαυτὴν ἀλλὰ πρὸς τὴν ἀκοήν — τοῦτο γὰρ θέλει ὁ λόγος, συμφωνίαν δὲ τὴν κοινωνίαν λέγει — ἡ δὲ συμφωνία [ὁ] λόγος, τουτέστι τῆς φωνῆς πρὸς τὴν ἀκοήν λόγος). Si le rapport auquel ARISTOTE pense était celui de la voix à l'ouïe, on comprendrait mal les expressions : λόγος δ' ἡ συμφωνία, ἀνάγκη καὶ τὴν ἀκοήν λόγον τινὰ εἶναι et plus bas (b, 5) : ὅλως δὲ μᾶλλον τὸ μακτὸν συμφωνία. D'ailleurs, le rapport du sensible en acte à la sensation est un rapport d'identité, comme ARISTOTE l'a déjà établi.

426 a, 30. καὶ διὰ τοῦτο καὶ φθείρει ἕκαστον ὑπερβάλλον, — εἰς τὸ αἰσθητήριον ὄρων καὶ ἀνεπιτήδειον ἐργαζόμενον πρὸς τὴν τοῦ λόγου ὑποδοχὴν..... ἡ δὲ τοῦ αἰσθητοῦ ὑπερβολὴ φθείρει τὴν σύμμετρον τοῦ ὄργάνου κράσιν καὶ διὰ τοῦτο κωλύει καὶ τὴν τῆς αἰσθήσεως δι' αὐτοῦ ἐνέργειαν (SIMPL., 195, 2). V. *ad II*, 12, 424 a, 30—31. — Peut-être le sens est-il plus simple : les qualités excessives qui

ne sont pas tempérées par le mélange des qualités contraires ne produisent pas de sensation, ou produisent une sensation douloureuse, ce qui revient à dire qu'elles sont moins pleinement sensibles. — Étant donnée l'identité du sensible en acte et du sensitif en acte, nous devons conclure de là que la sensation est elle-même une synthèse d'éléments divers en proportions déterminées. Il n'y a pas de contradiction entre ce passage et celui du *De sensu* (ch. VII), où ARISTOTE établit que, lorsque deux sensibles du même genre agissent en même temps sur la sensibilité, le sujet éprouve une sensation composite qui n'est exactement ni celle de l'un, ni celle de l'autre (447 a, 17 : τοῦτο δὲ ὑποκείσθω, καὶ ὅτι ἕκαστου μᾶλλον ἔστιν αἰσθάνεσθαι ἀπλοῦ ὄντος ἢ κεκραμένου 24. ἅπαντα τὰ ἀπλᾶ μᾶλλον αἰσθητὰ ἐστίν). Car, si le mélange de sensibles différents peut rendre moins nette l'aperception de chacun d'eux, il n'en est pas moins vrai que, pour être sensibles, il faut d'abord que les qualités extrêmes s'atténuent par leur mélange réciproque. Dans l'accord, l'aigu et le grave ne sont pas distinctement sentis (*ibid.*, a, 19; b, 2); mais, d'autre part, un aigu ou un grave absolu et sans mélange ne sauraient donner lieu à une sensation normale.

426 a, 31. ὁμοίως δὲ καὶ ἐν χυμοῖς τὴν γεῦσιν. — TRENDELEBURG (p. 360) remarque qu'ARISTOTE n'a pas désigné pour le goût, comme il l'a fait pour les autres sens, les qualités excessives dont la sensation est impossible. Il conjecture qu'il faut sous-entendre τὸ ὀξὺ καὶ τὸ βαρὺ, en remarquant, d'ailleurs, qu'on trouve dans ARISTOTE des exemples de l'emploi du premier de ces deux termes (*De an.*, II, 10, 422 b, 14), mais non point du second, pour désigner des saveurs. Il nous semble que le sujet sous-entendu est plutôt ἕκαστον ὑπερβάλλον.

426 b, 3. ὡς λόγου τινός. — Sur le sens de ὡς, v. *ad I*, 5, 411 b, 26.

διὸ καὶ ἡδέα..... 7. λυπεῖ ἢ φθείρει. — Ce passage, bien qu'assez clair dans son ensemble, car il se ramène quant à l'essentiel à ces deux propositions : διὸ καὶ ἡδέα μὲν, ὅταν ἄγεται εἰς τὸν λόγον ὑπερβάλλοντα δὲ λυπεῖ ἢ φθείρει (sc. τὴν αἴσθησιν), est difficile à expliquer dans le détail. Les commentateurs anciens ne suivent pas le texte de très près et les modernes renoncent, pour la plupart, à le

comprendre, sans y introduire des modifications assez importantes. Cependant SIMPLICIUS (195, 13 sqq.), PHILOPON (477, 3 sqq.) et SOPHONIAS (113, 10 qui paraît toutefois — 113, 1 — avoir lu *λόσι* pour *λοπει* (b, 7), leçon que fournit aussi PRISCIEEN — 22, 27 — et que préfère, peut-être avec raison, BYWATER, *op. cit.*, *Journ. of Philol.*, 1888, p. 55) ont commenté le texte tel que nous l'avons, et il nous paraît susceptible d'être expliqué sans le secours d'aucune correction conjecturale. Le sens en est suggéré, en effet, par un passage du *De sensu* (3, 439 b, 24) : ἀνάγκη μικτόν τι εἶναι καὶ εἶδος τι χρώας ἕτερον. ἔστι μὲν οὖν οὕτως ὑπολαβεῖν πλείους εἶναι χρώας παρὰ τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν, πολλὰς δὲ τῆς λόγου τρία γὰρ πρὸς δύο, καὶ τρία πρὸς τέταρα, καὶ κατ' ἄλλους ἀριθμούς ἔστι παρ' ἄλληλα κείσθαι, τὰ δ' ὅλως κατὰ μὲν λόγον μηδένα, καθ' ὑπεροχὴν δὲ τινὰ καὶ ἔλλειψιν ἀσύμμετρον, καὶ τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχειν ταῦτα ταῖς συμφωνίαις· τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ τὰς συμφωνίας, τὰ ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, οἷον τὸ ἀλουργὸν καὶ φοινικῶν καὶ ὀλίγ' ἄλλα τοιαῦτα, δι' ἧνπερ αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνίαι ὀλίγαι, τὰ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς τᾶλλα χρώματα..... *Ibid.*, 4, 442 a, 12 : ὡςπερ δὲ τὰ χρώματα ἐκ λευκοῦ καὶ μέλανος μίξεως ἔστιν, οὕτως οἱ χυμοὶ ἐκ γλυκέος καὶ πικροῦ εἴτε κατ' ἀριθμούς τινὰς τῆς μίξεως καὶ κινήσεις, εἴτε καὶ ἀορίστως. οἱ δὲ τὴν ἡδονὴν ποιοῦντες μινύμενοι, οὗτοι ἐν ἀριθμοῖς μόνον. Il résulte de ces passages, d'abord, que le noir et le blanc, le doux et l'amer, et sans doute aussi les autres qualités simples, sont susceptibles de se combiner pour donner naissance aux qualités composées, soit suivant des rapports simples, que l'on peut exprimer en nombres exacts (ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις), soit, d'une manière générale (τὰ δ' ὅλως), suivant des rapports quelconques et dont les termes ne sont pas commensurables (καθ' ὑπεροχὴν δὲ τινὰ καὶ ἔλλειψιν ἀσύμμετρον); en second lieu, que le type des rapports de la première espèce est l'accord (συμφωνία), et que ces rapports sont les plus rares et ceux aussi qui donnent naissance aux qualités sensibles les plus agréables (la façon dont BONITZ, *Ind. Ar.*, 720 b, 28, cite le texte du *De sensu* : ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις ὀλίγαι συμφωνίαι en fausse un peu le sens. Car, ainsi présenté, il semblerait indiquer qu'il y a d'autres accords que ceux qui consistent ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις. Or, ARISTOTE veut dire, au contraire, que tous les accords consistent dans des rapports de ce genre; c'est précisément pour cela que les accords sont en petit nombre : δι' ἧνπερ αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνίαι ὀλίγαι. Cf. ALEX., *De sensu*, 113, 11 : ὅταν δὲ μηδένα λόγον ἔχωσιν οἱ φθόγγοι πρὸς

ἀλλήλους, ἀνάρμοστον καὶ ἀσύμφωνον τὸ ἀκουμένον ἔστιν, ἀκουόμενον μέντοι. *Meta.*, N, 5, 1092 b, 14 : ὁ λόγος ἢ συμφωνία ἀριθμῶν). En faisant l'application de ces idées au texte du *De anima*, on obtient le sens suivant : C'est pourquoi les qualités sensibles sont agréables (ἡδέα sc. τὰ αἰσθητά. PHILOP., 477, 5 : καὶ φησιν ὅτι ἐκεῖνό ἐστιν ἡδὺ αἰσθητόν..... κτλ.) lorsque, d'abord pures et sans mélange, elles sont amenées à s'unir suivant la proportion voulue; comme, par exemple, l'aigre (il est difficile de savoir si τὸ ὀξύ désigne ici la qualité sapide ou la qualité sonore, l'aigre ou l'aigu. Le premier de ces deux sens est adopté par SOPHONIAS, 113, 12 : οἷον οἱ χυμοὶ ἄμικτοι..... κτλ.), le doux et le salé; car elles sont agréables en ce cas. En effet, si les qualités qui s'unissent sont déjà des mélanges complexes d'éléments divers, elles ne sauraient s'unir ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις et former un rapport simple. Mais il n'en est pas moins vrai que, d'une manière générale (ὅλως δὲ, cf. τὰ δ' ὅλως dans le texte du *De sensu*), un mélange, quel qu'il soit, ressemble davantage à un accord, c'est-à-dire à un mélange en proportions définies, que des qualités simples comme l'aigu ou le grave. En ce qui concerne le toucher, par exemple (ἀφή δὲ = ἐν τῇ ἀφῇ — SIMPL., 195, 18 —, comme plus haut (b, 2) ἐν ὀσφρήσει), ce qui peut être échauffé, c'est-à-dire ce qui n'est pas absolument chaud, ou ce qui peut être refroidi, c'est-à-dire ce qui n'est pas absolument froid (PHILOP., 477, 12 : καὶ ὅρα πῶς εἶπεν τὸ θερμαντόν, τουτέστι τὸ δυνάμενον θερμανθῆναι, καὶ ψυχτόν τὸ δυνάμενον ψυχθῆναι..... καὶ οὐκ εἶπεν τὸ θερμὸν ἢ ψυχρόν· εἰ γὰρ τοῦτο εἶπεν, τὸ ἄκρως ἐνόει [τὸ] θερμὸν καὶ ψυχρόν, ὅπερ οὐχ ἡδύνη τὴν ἀφῆν, ἀλλὰ καὶ φθείρει αὐτήν. Cf. SOPHON., 113, 16), ressemble davantage à un mélange proportionnel exact que le chaud ou le froid absolu. Or la sensation est proportion, et, par suite, un mélange quelconque de qualités est plus agréable et donne lieu à une sensation plus normale que des qualités pures et excessives. — TORSTRICK (p. 168) a bien compris l'enchaînement des idées dans ce passage. Mais, faute d'avoir aperçu le sens de μάλλον τὸ μικτόν συμφωνία, il considère les mots b, 6 : συμφωνία..... (7) ψυχτόν comme interpolés. DITTENBERGER (*Götting. gelehr. Anz.*, 1863, p. 1614) supprime ἀφή δὲ τὸ θερμαντόν ἢ ψυχτόν et met une virgule après τὸ μικτόν. Le sens serait ainsi : d'une manière générale le mixte est plus agréable, l'accord, par exemple, est plus agréable que l'aigu ou le grave isolés. MADVIG (*Adv. crit.*, I, 473), qui conjecture ἀλία pour ἀφή, comprend à peu près de même : l'accord, par exemple, est plus agréable que l'aigu ou

le grave isolés, et la chaleur tempérée (ἀλεία), plus agréable que le chaud ou que le froid. Mais, comme nous venons de le voir, la συμφωνία n'est pas, d'après ARISTOTE, un mélange quelconque et ne peut, par conséquent, être donnée comme exemple de τὸ μακτὸν ὅλως. BIEHL transporte ἀφῆ..... ψυκτὸν après ἡ ἀλμυρόν, conjecture qui ne permet pas plus que la précédente d'expliquer l'emploi des expressions θερμαντὸν ἢ ψυκτὸν au lieu de θερμὸν ἢ ψυχρόν. La correction proposée par STEINHART (*Symb. crit.*, p. 5), ἀφῆς (que paraît avoir lu SOPHONIAS, 113, 15) pour ἀφῆ, n'est pas nécessaire. Les conjectures de ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 75, n. 7), ἄρα pour b, 5. γὰρ, et, b, 6 : <εἰ> συμφωνία, dénaturent le sens. — S'il y a quelque interpolation dans ce passage, ce ne peut être que celle des mots ἡ δ' αἴσθησις ὁ λόγος qui ont bien l'air d'une glose, et qu'on pourrait supprimer sans inconvénient.

426 b, 8. ἐκάστη μὲν οὖν. — A partir d'ici jusqu'à la fin du chapitre, ARISTOTE étudie le sens commun dans sa troisième fonction, en tant qu'unité qui distingue les sensibles d'espèces différentes.

426 b, 8 et 10. τοῦ ὑποκειμένου. — *Ind. Ar.*, 798 b, 60 : τὸ ὑποκείμενον non solum est enunciati logici subiectum, sed omnino ea res, de qua in disputatione aliqua vel doctrina agitur..... ψγ2. 426 b 9.

426 b, 9. ὑπάρχουσα ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ ἢ αἰσθητήριον. — La sensibilité réside dans le sensorium en tant que tel, c'est-à-dire, non en tant que corps, mais en tant qu'organe vivant et pouvant rendre possible l'activité sensitive (SIMPL., 196, 8 :ἀλλ' οὐ σωμάτων ἀπλῶς, ὡς δὲ αἰσθητηρίων τῶν ἤδη καὶ ζώντων καὶ τοιαύτην ζώντων ζωὴν, ὡς τῇ αἰσθήσει ὄργανον τρόπον ὑπηρετεῖν.). Si l'on peut dire, d'ailleurs, que la sensibilité est dans l'organe, c'est seulement en ce sens que l'organe est la condition de la sensation en acte. *Id.*, 196, 14 : ὡς ὄργανον τῷ αἰσθητηρίῳ χρωμένη, ἐνυπάρχειν αὐτῷ λέγεται.

426 b, 10. κρίνει et plus bas, 14. κρίνομεν, 17. κρίνειν τὸ κρῖνον et *sap.* — Cf. *An. post.*, II, 19, 99 b, 35 : ἔχει γὰρ (sc. τὰ ζῷα) δύνάμιν σύμφυτον κριτικὴν, ἣν καλοῦσιν αἴσθησιν. V. *ad III*, 9, 432 a, 16.

426 b, 12. ἐπεὶ δὲ..... 427 a, 16. τὸν τρόπον τοῦτον. — ARISTOTE aborde ici la question qu'il a déjà rencontrée (III, 1, 425 a, 30—b, 3), et la plus importante de celles que puisse soulever la théorie de la sensation. Il s'agit de savoir ce qui fait l'unité de la connaissance sensible. C'est le sens commun, répond-il, qui joue le rôle d'unité devant laquelle comparissent les diverses espèces de sensibles afin d'être distinguées (SIMPL., 196, 36 : ἐκάστην τῶν πέντε ὑπομνήσας ἄλλην ἄλλου εἶναι ὑποκειμένου αἰσθητοῦ ἰδίου, ὅτι μία τις καὶ κοινὴ πάντων ἐστὶν αἴσθησις δείκνυσιν ἐκ τοῦ εἶναι τι ἐν ἡμῖν τὸ παραβάλλον καὶ ἕκαστον κρῖνον..... ὅτι διαφέρει τῶν ἄλλων..... οἷον τὸ λευκὸν τοῦ γλυκέος. De même PHILOP., 478, 32). Peu importe, d'ailleurs, que les sensibles dont il faut opérer la distinction appartiennent à un même genre (noir et blanc) ou à des genres différents (noir et doux) (v. *De an.*, III, 7, 431 a, 24 : τί γὰρ διαφέρει τὸ ἀπορεῖν πῶς τὰ μὴ ὁμογενῆ κρίνει ἢ τὰ ἐναντία, οἷον λευκὸν καὶ μέλαν). Mais il y a une difficulté qui se présente dans les deux cas : le blanc imprime au sensorium un certain mouvement, le noir un mouvement opposé, et il faut que le blanc et le noir soient, à la fois, dans le sensorium et dans le même temps pour être distingués. Comment donc le sens peut-il recevoir à la fois deux mouvements opposés? On pourrait être tenté de répondre que la difficulté se résout, dans la connaissance, comme dans les choses mêmes, puisqu'en elles des sensibles différents se rencontrent en même temps, sans se heurter ni se confondre (*De sensu*, 7, 449 a, 13 : ἢ ὡς περ ἐπὶ τῶν πραγμάτων αὐτῶν ἐνδέχεται, οὕτω καὶ ἐπὶ τῆς ψυχῆς. τὸ γὰρ αὐτὸ καὶ ἐν ἀριθμῷ λευκὸν καὶ γλυκὸν ἐστὶ, καὶ ἄλλα πολλά). Sans doute, le problème de l'unité dans la connaissance et celui de l'unité dans les choses ne sont pas sans analogie. Comment de certaines formes sensibles, qui sont toutes des universaux, résulte-t-il l'individualité de Callias? Comment des sensations différentes forment-elles une individualité dans la pensée? Ce sont deux questions connexes.

A la première, il faut répondre que c'est la substance, c'est-à-dire une chose dans laquelle il y a de la matière sous les attributs, qui constitue le principe d'individualité dans les objets. Le propre de la substance c'est de pouvoir admettre les contraires et d'être une en nombre (*Cat.*, 5, 4 a, 10 : μάλιστα δὲ ἴδιον τῆς οὐσίας δοκεῖ εἶναι τὸ ταῦτόν καὶ ἐν ἀριθμῷ ὄν τῶν ἐναντίων εἶναι δεκτικόν,..... (18) οἷον ὁ τις ἄνθρωπος, εἷς καὶ ὁ αὐτὸς ὢν, ὅτε μὲν λευκὸς ὅτε δὲ μέλας γίνεται, καὶ θερμὸς καὶ ψυχρὸς,

καὶ φῦλος καὶ σπουδαῖος.). Toutefois, cette solution ne saurait nous suffire en ce qui concerne l'unité de la connaissance sensible (v. *ad III*, 3, 427 a, 2—17). Car ce n'est pas *successivement* mais *simultanément* que le sujet sentant doit être *en acte*, les deux contraires. Pour comprendre comment il peut en être ainsi, il faut remarquer que le *πρῶτον αἰσθητικόν* est, comme le point, à la fois un et multiple. Car le point est un, en tant qu'il réunit les deux extrémités de la ligne, et il est multiple en tant qu'il sépare ses deux parties. Mais comment le point peut-il être, indifféremment, un et multiple? C'est qu'il n'est pas lui-même une partie de l'étendu (v. *ad I*, 3, 407 a, 12); en lui-même, il est pure puissance. Il en est ainsi du *πρῶτον αἰσθητικόν*. Il ne faut pas le considérer comme quelque chose de corporel, mais suivant la remarque d'ALEXANDRE (dans le commentaire qu'il donne de ce morceau, *ἀπ. κ. λύσ.*, III, 9, 97, 12 : ἡ γὰρ δύνამις αὕτη μία οὐσα καὶ ὡσπερ πέρας τοῦ σώματος τούτου οὐ δύνამις ἐστίν,..... ἀσώματός τε οὐσα καὶ ἀδιαίρετος καὶ ὁμοία πάντη, μία οὐσα, πολλάκι πῶς γίνονται τῶ τῶν καθ' ἕκαστον μέρειον τοῦ σώματος, οὐ δύνამις ἐστίν, κινήσεων αἰσθάνεσθαι ὁμοίως. De même *Id.*, *De an.*, 63, 17), il faut n'y voir qu'une pure puissance ou faculté dont est doué l'organe central de la sensibilité. Cette substance, où s'unissent et se distinguent les qualités sensibles, est le principe d'unité dans le microcosme de la connaissance. Ce qui est impossible c'est qu'une même partie d'un objet étendu possède, dans le même temps, des qualités contraires, ou que le sens commun affirme que ce qui est noir est, en même temps, blanc. Mais il n'y a pas d'impossibilité à ce qu'il juge, en même temps, que ce qui est blanc est blanc et que ce qui est noir est noir.

426 b, 12. τὸ λευκὸν καὶ τὸ γλυκὺ..... 14. κρίνομεν, i. e. : κρίνομεν δὲ λευκὸν πρὸς τὸ γλυκὺ. Cf. *THEM.*, 156, 17; *SIMPL.*, 197, 3; *PHILOP.*, 478, 3.

426 b, 14. ἀνάγκη δὴ..... 15. αἰσθητὰ γὰρ ἐστίν. — *THEM.*, 156, 21 : ἀνάγκη δὲ αἰσθήσει καὶ τοῦτο κρίνεσθαι : τῶν γὰρ αἰσθητῶν αἰσθητὰ καὶ αἱ διαφοραί.

426 b, 15. ἡ καὶ δῆλον ἐστίν..... 17. τὸ κρίνον. — *SIMPL.*, 197, 16 : φαίνεται τοίνυν τὴν σάρκα μὲν ἀντὶ παντός εἰπὼν σώματος, ἔσχατον δὲ αἰσθητήριον οὐ τὸ ὄργανον ἀλλ' αὐτὴν καλῶν τὴν αἰσθητικὴν ψυχὴν,..... ἐπεὶ οὖν τὸ δύο τινῶν καὶ πλείονων τὸ διάφορον γνωρίζον

τὰ δύο ἢ καὶ πάντα ἅμα τε γινώσκει καὶ οὐκ ἄλλω καὶ ἄλλω μέρει, ἀλλὰ ἀδιαίρετῳ ἐνί, δῆλον ἐστὶ σῶμα οὐκ ἔστι τὸ ἔσχατον κρίνον. τὸ γὰρ σῶμα ἀπτόμενον κρίνει, τούτεστιν ἐκάστῳ αἰσθητῶν κατὰ διάφορα προσπίπτον μέρη,..... διὸ ὁμοίον ὡς εἰ τοῦ μὲν ἐγώ, τοῦ δὲ σὺ αἰσθοιο. Mais cette interprétation, que fournissent aussi *PHILOPON* (479, 9 et 482, 30) et *SOPHONIAS* (113, 36), ne va pas sans difficultés. Car, outre qu'ARISTOTE n'emploie pas ἡ σὰρξ pour désigner le corps en général, ni τὸ αἰσθητήριον pour la sensibilité, on ne voit pas pourquoi, après tout ce qui a été dit précédemment sur la nature de l'âme sensitive et de la sensation, il éprouverait le besoin de remarquer que la sensibilité n'est pas le corps. Les mêmes raisons et d'autres qu'il est facile d'apercevoir, militent contre l'explication proposée par *DEMBOWSKI* (*Quæst. Ar. duæ*, p. 45) : *Hoc igitur* : « ἡ σὰρξ οὐκ ἔστι τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον » *significat* : *est in singulorum sensuum instrumentis, — quae per se, ut vidimus, appellantur* *πρῶτα αἰσθητήρια, quae sunt caro, — animae vis sentiens, quae proprie sentiuntur res, quae non est caro; haec animae vis sentiens est τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον et ea sola conjungere potest sensus singulos cum facultate media et discernenti.* — D'après *TRENDELENBURG* (p. 362), ARISTOTE voudrait dire, simplement, que l'opinion d'après laquelle les organes corporels sont les causes ultimes (ἔσχατον), qui suffisent à expliquer la sensation et le discernement des sensations, n'est pas soutenable. Car, en ce cas, l'organe du toucher (ou tout autre) devrait suffire au discernement des sensibles différents. Mais, si tel était le sens, l'exemple serait singulièrement mal choisi, puisque la chair n'est pas, dans l'opinion d'ARISTOTE, l'organe du tact. — *TORSTRICK* (p. 169) explique ainsi : *quo calidum et album distinguimus, id unum sit necesse est. Jam pone carnem esse ultimum (sive immediatum) tactus instrumentum : sequetur ut oculus, quum album videt, nullo interjecto medio tangere debeat rem albam. Nam quo discernimus album a calido, id unum est : rem calidam vero tangendo sentit id quod sentit : necesse igitur erit ut etiam albam rem idem illud quod sentit tangendo sentiat. At notum est nos non videre quum rem ipso oculi (leg. oculo) tangimus. Ergo caro non est id in quo habitat tactus, sed medii locum tenet.* — Ainsi comprise, l'argumentation d'ARISTOTE pourrait servir à prouver que n'importe quel organe n'est qu'un milieu, et que l'œil, par exemple, n'est pas l'organe de la vue. On pourrait dire, en effet, en changeant seulement les exemples : *nam quo discer-*

nimus sonum a colore id unum est : sonum vero auribus sentit id quod sentit, necesse igitur erit ut etiam colorem idem illud quod sentit auribus sentiat. — Il faut, croyons-nous, pour comprendre ce passage, tenir compte des idées d'ARISTOTE sur les rapports du sens commun et du toucher. De tous les sens, le toucher est, en effet, celui qui a le plus d'analogie avec le sens commun. Moins spécial que les autres sens particuliers, il est plutôt une collection de sens divers qu'un sens unique. De plus, c'est le seul que possèdent tous les animaux, et on peut l'appeler, à juste titre, la sensibilité primitive (πρώτη αἴσθησις, *Part. an.*, II, 8, 653 b, 23; *De an.*, II, 2, 413 b, 5; 414 a, 3; 3, 414 b, 3; III, 12 et 13; V. *ad II. l.*). Tout comme la sensibilité non spécifiée est la condition de toute sensibilité spéciale, le toucher est la condition qui rend possible les autres sens, mais il peut exister sans eux (v. *ad II*, 3, 415 a, 4; III, 13, 435 b, 5—7). L'analogie va si loin que la partie commune de tous les organes des sens spéciaux, l'organe central, siège du sens commun, est aussi celui du toucher (*Part. an.*, II, 10, 656 a, 27 : ὅτι μὲν οὖν ἀρχὴ τῶν αἰσθησέων ἐστὶν ὁ περὶ τὴν καρδίαν τόπος, διωρίσται πρότερον ἐν τοῖς περὶ αἰσθησεως καὶ διότι αἱ μὲν δύο φανερώς ἠρητημέναί πρὸς τὴν καρδίαν εἰσίν, ἢ τὰ τῶν ἀπτικῶν καὶ ἢ τῶν χυμῶν..... κτλ. *De sensu*, 2, 438 b, 30 : τὸ δ' ἀπτικὸν γῆς . τὸ δὲ γευστικὸν εἶδος τι ἀφῆς ἐστίν . καὶ διὰ τοῦτο πρὸς τῇ καρδίᾳ τὸ αἰσθητήριον αὐτῶν. V. *ad II*, 12, 424 a, 24—25; KAMPE, *Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 72, n. 3; MARCHL, *Arist. Lehre v. d. Tierseele*, p. 59, n. 3. Ce dernier essaie de démontrer, sans y réussir à notre avis, que, d'après ARISTOTE, l'organe propre du toucher est la chair). On a donc le droit de dire que le *sensorium commune* et le *sensorium tactile* ne font qu'un (*Part. an.*, II, 10, 656 b, 34; V. *ad II*, 11, 422 b, 34—423 a, 1; *De Somno*, 2, 455 a, 17 : καὶ κρίνει δὴ καὶ δύναται κρίνειν ὅτι ἕτερα τὰ γλυκέα τῶν λευκῶν, οὔτε γεύσει οὔτε ὄψει οὔτ' ἀμφοῖν, ἀλλὰ τινὶ κοινῇ μορίῳ τῶν αἰσθητηρίων ἀπάντων . ἔστι μὲν γὰρ μία αἴσθησις, καὶ τὸ κύριον αἰσθητήριον ἐν τὸ δ' εἶναι αἰσθήσει τοῦ γένους ἐκάστου ἕτερον, οἷον φόφου καὶ χρώματος . τοῦτο δ' ἅμα τῷ ἀπτικῷ μάλιστα ὑπάρχει . τοῦτο μὲν γὰρ χωρίζεται τῶν ἄλλων αἰσθητηρίων, τὰ δ' ἄλλα τούτου ἀχώριστα.). La corrélation de l'organe du tact et de celui du sens commun pourrait faire croire que la chair, vulgairement considérée comme l'organe du tact, est aussi celui du sens commun. Il est donc intéressant de signaler quand l'occasion s'en présente, comme ici, les arguments qui prouvent que cette opinion serait erronée. Ces arguments montrent, en

outre, que la chair n'est pas, non plus, l'organe immédiat du toucher, vérité contraire aux apparences et qu'il est malaisé d'établir (v. *ad II*, 11, 422 b, 34—423 a, 21; 423 a, 22—b, 26 et *sqq.*). ARISTOTE remarque donc ici que l'organe immédiat (ἔσχατον, *Ind. Ar.*, 673 b, 15 : σὰρξ, αἰσθητήριον..... ἢ σὰρξ οὐκ ἔστι : τὸ ἔσχατον (τὸ πρῶτον) αἰσθητήριον ψγ2. 426 b 15. — *Ibid.*, 653 b, 25; V. *ad II*, 12, 424 a, 24—25; *Ibid.*, 289 b, 55 : ἔσχατον id quod proxime accedit ad aliud, ad quod refertur.) du sens commun ne peut pas être la chair. Et il en donne la raison suivante : Le sens commun doit saisir la différence des sensibles qu'il discerne; il faut donc qu'il les sente l'un et l'autre, ce qui revient à dire que l'organe du sens commun doit être affecté par l'un et par l'autre. Comme la chair n'est affectée que par contact, il faudrait, pour qu'elle fût l'organe du sens commun, que les sensibles visuels et sonores, par exemple, exerçassent un contact sur elle, ce qui, en fait, n'a pas lieu. — Quelque interprétation que l'on adopte, il faut entendre par ἀπόμμενον αὐτοῦ : ἀπόμμενον τοῦ αἰσθητοῦ (v. TREND., *l. l.* et PHILOP., 479, 19; 483, 7 : ἀπομμένην τῶν αἰσθητῶν).

426 b, 17. οὔτε δὴ κεχωρισμένοις, i. e. : οὐ γὰρ οἷον τε κεχωρισμένοις..... δυνάμειν (THEM., 157, 6). L'emploi de δὴ s'explique par ce que la proposition qu'ARISTOTE va énoncer est déjà impliquée par la remarque qui précède. — οὔτε correspond, sans doute, à ὅτι δὲ οὐδέ (b, 23). *Ind. Ar.*, 546 a, 8 : post οὔτε alterum membrum per anacoluthiam quandam omittitur ac post aliquod intervallum mutata constructione per οὐδέ adicitur. Δγ 22. 84 a 18—25 Wz.

426 b, 19. οὕτω μὲν γὰρ..... 20. ἀλλήλων, i. e. : εἰ γὰρ ἐνδέχοιτο κεχωρισμένοις κρίνειν ὅτι ἕτερον τὸ γλυκὸν τοῦ λευκοῦ... κτλ. La conjecture de ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 86, n. 8) οὐκ ἂν pour καὶ, dénature le sens de cette proposition qui est, d'ailleurs, parfaitement clair.

426 b, 20. δεῖ δὲ τὸ ἐν..... 22. αἰσθάνεται. — TRENDELENBURG (p. 363) estime qu'il faut soit considérer les mots λέγει ἄρα τὸ αὐτὸ comme interpolés (*adeo iners et otiosa repetitio*), soit lire : λέγει γὰρ καὶ ὅτι τὸ αὐτὸ. D'après TORSTRICK (*in app. crit. ad loc.*), les phrases b, 21 : λέγει ἄρα τὸ αὐτὸ..... (22) καὶ αἰσθάνεται appartiendraient à la première rédaction du *De anima*, et b, 20 :

δει δὲ τὸ ἐν.... (21) τοῦ λευκοῦ à la seconde. PHILOPON (483, 13) a lu le texte traditionnel.

426 b, 22. *ὄστε ὡς λέγει..... αἰσθάνεται.* — SIMPL., 197, 30 : δῆλον γὰρ ὡς ὁ λέγων, εἰς καὶ ὁ αὐτὸς ὄν, πρὸ τοῦ λέγειν καὶ γινώσκει εἴτε αἰσθητικῶς εἴτε νοερῶς. — *vosī ne doit pas être pris dans son sens précis : νοεῖ λέγει ἀντὶ τοῦ φαντάζεται* (PHILOP., 483, 16). Peut-être faut-il lire φρονεῖ qu'ont deux manuscrits et qui conviendrait mieux comme sens. — On pourrait encore voir dans cette phrase une allusion aux fonctions supérieures du sens commun : de même que le sens commun, en tant qu'il est la conscience, a des fonctions intellectuelles (v. *ad III, 2, 425 b, 20—22*), de même aussi en tant qu'il prononce ou qu'il juge. En ce cas, il faudrait traduire : ainsi il pense et sent à la fois.

ὅτι μὲν οὖν.... 427 a, 1. τὸ λευκὸν ἑτέρως. — L'argument se ramène à ceci : Le principe qui discerne les sensibles doit, pour pouvoir prononcer que deux sensibles diffèrent, les saisir l'un et l'autre dans un même instant indivisible. Non seulement il prononce dans un même instant qu'ils diffèrent, mais il prononce qu'ils diffèrent dans un même instant, car les sensibles n'existent pour lui en acte que dans le temps où il les saisit, et il ne peut les discerner que quand ils sont sensibles en acte. Il résulte de là que, puisque sentir c'est s'identifier à la forme sensible, le sentant indivisible doit revêtir, dans le même temps, des formes contraires, ce qui paraît impossible. ALEX., ἀπ. κ. λύσ., III, 9, 95, 12 : λαβὼν δ' ἐκ τούτων τὸ ἐν εἶναι τὸ πάντων αἰσθητῶν αἰσθανόμενον τε καὶ κρῖνον αὐτῶν τὰς διαφορὰς, ἐφεξῆς ἔδειξεν, ὅτι καὶ, εἰ ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ καὶ ἅμα αὐτῶν αἰσθάνεται, ὅτε κρῖνει τὰς διαφορὰς αὐτῶν (εἴ γε, ὅτε κρῖνει αὐτάς, τότε αἰσθάνεται, κρῖνει δ' ἅμα τὰς πρὸς ἄλληλα αὐτῶν διαφορὰς), καὶ αἰσθάνοιτ' ἂν ἅμα τῶν κρινομένων.... (20) ἐπὶ τούτοις ἠπόρησεν, ἐπεὶ τὸ κατ' ἐνέργειαν αἰσθάνεσθαι ἐστὶ τὸ τὸ εἶδος τοῦ αἰσθητοῦ χωρὶς τῆς ὕλης λαμβάνειν, πῶς οἶόν τε ἐν τῷ ὄν ἅμα πλειόνων καὶ τῶν ἐναντίων αἰσθάνεσθαι.

426 b, 25. *ὅτε θάτερον λέγει ὅτι ἕτερον καὶ θάτερον.* — *Sub.* : λέγει ὅτι ἕτερον. PHILOP., 483, 20 : ἡ λέγουσα (sc. αἴσθησις) ὅτι διαφέρει τὸ ἀγαθὸν τοῦ κακοῦ, καὶ τὸ κακὸν ἄρα ὅτε λέγει διαφέρειν τοῦ ἀγαθοῦ, ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ τῷ πρώτῳ λέγει.

426 b, 26. *οὐ κατὰ συμβεβηκὸς τὸ ὅτε.* — Le temps essentiel est celui du jugement. Lorsque ce jugement a pour objet un événement passé ou futur, le temps pendant lequel il a lieu est accidentel quant à cet événement (SIMPL., 198, 10 : καὶ τὸ νῦν τοίνυν τῆς μὲν καὶ νῦν γιγνομένης ναυμαχίας καὶ νῦν λεγομένης κατ' ἄμφω καθ' αὐτὸ κατηγορεῖται · ἐὰν δὲ πρότερον γινόμενον νῦν λέγεται, καθ' αὐτὸ μὲν ὡς λεγομένης τὸ νῦν κατηγορεῖται, τῆς δὲ ναυμαχίας αὐτῆς κατὰ συμβεβηκὸς · οὐ γὰρ ὡς γινομένης νῦν ἀλλ' ὡς λεγομένης νῦν ·). Mais, quand le rapport affirmé est celui de deux sensibles, comme le temps pendant lequel on peut discerner leur différence est précisément celui pendant lequel ils sont tous deux sensibles en acte (ALEX., *op. cit.*, 95, 17 : ἐν γὰρ τῷ αἰσθάνεσθαι τῇ αἰσθήσει τὸ κρῖνειν.), le temps accidentel et le temps essentiel se confondent (SIMPL., 198, 14 : ἀλλ' ἢ γε αἴσθησις οὐ τῶν προτέρων ἢ τῶν ἐσομένων, τῶν δὲ ἀεὶ παρόντων οὕσα γνωριστική, ὅτε λέγει τὴν ἑτερότητα τῶν αἰσθητῶν, ὡς καὶ νῦν οὕσαν κρῖνει. — SIMPLICIUS, 198, 10, renvoie, pour la distinction du temps essentiel et du temps par accident, à la *Physique*. D'après HAYDUCK, *in app. crit. ad loc.*, c'est principalement à I, 3, 486 a, 34 qu'il se réfère). Autrement dit, pour être discernés, les sensibles différents doivent être sentis simultanément. De là la difficulté qu'ARISTOTE va signaler. — La proposition *οὐ κατὰ συμβεβηκὸς τὸ ὅτε* ne résulte pas de celle qui la précède immédiatement. Car, de ce qu'on ne peut apercevoir que A diffère de B, sans apercevoir, en même temps, que B diffère de A, il ne suit pas que cette aperception doive avoir lieu dans le temps essentiel. Le contexte indique, d'ailleurs, qu'on peut juger ὅτι ἕτερον sans affirmer ὅτι νῦν ἕτερον. TRENDELLENBURG (p. 363) a donc raison de remarquer que : *οὐ κατὰ συμβεβηκὸς τὸ ὅτε tam leviter praecedentibus adnexum est nulla nec coniunctionis nec pronominis relativi copula, ut fere nominativi absoluti speciem prae se ferat*. Les commentateurs expliquent comme s'il y avait soit λέγω δὲ οὐ κατὰ συμβεβηκὸς τὸ ὅτε (THEM., 157, 22), soit καὶ οὐ κατὰ συμβεβηκὸς τὸ ὅτε (PHILOP., 483, 22). BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 56) conjecture, peut-être avec raison, qu'il faut mettre entre parenthèses b, 26 : οὐ κατὰ (28) ὅτι νῦν.

426 b, 28. *ἀλλ' οὕτω λέγει, καὶ νῦν, καὶ ὅτι νῦν.* — *Int.* : *sed hoc pacto dicit ut et nunc dicat et nunc esse illud dicat*. Le sujet sous-entendu de λέγει est τὸ αὐτὸ (cf. b, 21; 24), c'est-à-dire, ἡ κοινὴ αἴσθησις (THEM., 157, 25; PHILOP., 479, 36).

426 b, 28. ὥστε ἀχώριστον καὶ ἐν ἀχωρίστῳ χρόνῳ. — Résumé et conclusion de ce qui précède depuis 426 b, 17. **THEM.**, 157, 27 : ὥστε οὐκ αὐτῇ (sc. ἡ κρίνουσα δύναμις) μόνον μία ἀλλὰ καὶ ἐν χρόνῳ ἐνί. **SIMPL.**, 198, 21 : εἰ δύο τινῶν αἰσθητῶν ἑτερότητα κρίνει τὸ αἰσθητικόν, τὸ αὐτὸ ἀμφοῖν ἀντιλήφεται οὐ κατὰ διάφορα μόρια, ἀλλ' ἐνὶ καὶ ἀμερίστῳ ἀμφοῖν. καὶ τοῦτο τὸ ἀχώριστον καὶ ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ, ἐν ᾧ καὶ ἔστιν ἡ ἑτερότης. ἔστι δὲ ἐν τῷ νῦν, ἐπειδὴ καὶ τῶν νῦν ὄντων ἡ αἴσθησις. — C'est en même temps, c'est-à-dire dans un même instant, que les sensibles différents doivent être aperçus, pour que leur différence puisse être discernée. Or, l'instant est indivisible, il n'est qu'une limite et ne constitue pas plus une partie du temps que le point n'est une partie de l'étendue (v. *ad I*, 3, 407 a, 12; *Phys.*, VI, 3, 233 b, 33 : ἀνάγκη δὲ καὶ τὸ νῦν... ἀδιάρετον εἶναι). La perception et le discernement des sensibles sont des actes (ἐνέργειαι) et, comme tels, se réalisent dans un instant indivisible (v. *ad II*, 5, 417 a, 16—17). Sans doute, l'ἐνέργεια, comme la κίνησις, peut avoir lieu dans le temps. Mais il n'introduit en elle aucun devenir; elle est étrangère à la tendance et au progrès qui caractérisent le mouvement.

426 b, 31. εἰ γὰρ γλυκύ. — Il y a dans le texte une ellipse dont ARISTOTE est assez coutumier. Il faut suppléer : τοῦτο δὲ τὸ ἀδύνατον συμβήσεται : εἰ γὰρ γλυκύ,.... κτλ. — **TORSTRICK** (p. 169) adopte avec raison la leçon εἰ γὰρ γλυκύ (sc. ἔστι τὸ αἰσθητόν), au lieu de εἰ γὰρ τὸ γλυκύ.

427 a, 2. ἄρ' οὖν ἅμα..... **16.** τὸν τρόπον τοῦτον. — « Pour résoudre la difficulté qu'il vient de proposer, Aristote, dit ALEXANDRE (ἀπ. κ. λύσ., III, 9, 93, 27 sqq.), suppose d'abord « que ce qui discerne les sensibles peut en discerner et en sentir plusieurs, tout en restant un et non divisé en fait, mais « logiquement multiple (τῷ λόγῳ κεχωρισμένον), de sorte qu'étant « un, il reçoit, grâce à des puissances différentes, tel sensible « et tel autre, contraire du premier ou différent, bien qu'il « soit lui-même indivisible quant au lieu et quant au nombre, « c'est-à-dire quant à sa substance (τῷ ὑποκειμένῳ)..... Mais, « après avoir proposé cette solution, Aristote ajoute ἢ οὐχ οἷόν « τὸ voulant montrer par là qu'elle ne résout pas la difficulté. « Car une chose numériquement une peut, sans doute, être « logiquement plusieurs si elle possède des puissances multiples, grâce auxquelles elle est susceptible de recevoir les

« contraires, mais elle ne possède pas ces puissances en ce « sens qu'elle pourrait recevoir simultanément les contraires « en acte. » L'acte, en effet, sépare et divise dans le temps la réalisation des contraires, et ne permet pas à leurs formes de se réaliser simultanément. Or il faut que les deux formes sensibles soient présentes, à la fois, en acte à la sensibilité qui les discerne..... « (96, 8) Après avoir dit que cette réponse « ne résout pas complètement la difficulté, Aristote, comme je « l'ai dit, en donne la solution en ces termes (nous adoptons « pour ce passage, la conjecture de SCHWARTZ) : ἀλλ' ὥσπερ ἦν « καλοῦσι τινες στιγμὴν ἢ μία ἢ δύο, τάπη καὶ διαμετρή..... Ce qu'il veut dire c'est que la sensibilité est « comme le point « considéré en tant que limite de plusieurs lignes droites..... « Le centre du cercle est, en effet, un point unique et il « est, néanmoins, plusieurs en un sens, à savoir quand il « est considéré comme limite de chacun des rayons qui y « convergent »..... (28) Mais il n'est pas aisé d'apercevoir comment il faut appliquer cette comparaison au sens commun. « En effet, le sensorium dernier est corporel.... et « il n'est pas possible que les affections qui lui sont transmises par les cinq sens convergent, comme suivant des « lignes droites, vers une même partie de l'organisme; car « cette partie serait alors soumise aux mouvements et aux « affections contraires..... (97, 9) La comparaison s'applique plutôt à la faculté de l'organe (τῇ δυνάμει τῇ τοῦ σώματος ἐκείνου) que nous appelons le sensorium dernier, et « dont la forme est la faculté sensitive..... Cette faculté, en « effet, incorporelle, indivisible et partout semblable, est une, « mais devient plusieurs parce qu'elle peut sentir également « les mouvements des diverses parties du corps dont elle est « la faculté..... (19) Le corps, en effet, ne peut pas recevoir « en même temps et dans la même partie plusieurs affections « différentes, parce que les contraires ne peuvent coexister... « (25) mais rien n'empêche que la faculté sensitive n'en « opère en même temps le discernement, parce que discerner « n'est pas recevoir une affection passive. La même chose ne « peut, en effet, subir en même temps les contraires, parce « qu'elle ne peut les recevoir simultanément,..... mais il n'y « a aucune impossibilité à discerner simultanément les contraires. Au point de vue du jugement, en effet, juger que le « blanc est blanc et que le noir est noir ne sont pas des contraires. De même que, en ce qui concerne la passivité, la

« contradiction consisterait en ce que la même partie éprouvât
 « en même temps les affections contraires,..... de même ce
 « qui est impossible, dans le jugement, c'est de penser que ce
 « qui est blanc est aussi bien noir que blanc,..... mais juger
 « en même temps que ce qui est blanc est blanc et que ce qui
 « est noir est noir n'est pas impossible, parce qu'il n'y a pas
 « là de contradiction. » De même *Id.*, *De an.*, 63, 8—65, 1.

ARISTOTE établit donc, d'abord, que la solution qui consisterait à remarquer qu'une chose une et indivise peut contenir une pluralité dans son essence logique, est insuffisante. Les contraires, objecte-t-il, ne peuvent coexister qu'en puissance, et non en acte, dans le sujet un, or c'est en acte que les sensibles doivent, pour être discernés, se réaliser dans le sentant. La réponse qu'il substitue à celle-là consiste seulement à montrer que la prétendue impossibilité n'en est pas une, et qu'une chose indivisible et inétendue, comme la faculté sensitive, peut réaliser simultanément les contraires. Car le point, par exemple, peut, tout en restant un, réaliser *en acte* les deux contraires (v. *ad III*, 2, 427 a, 10), pourvu qu'il soit pris comme limite commune de deux lignes convergentes ou comme point d'arrivée et point de départ d'un mobile. *PHILOP.*, 481, 4 : κατὰ τοῦτο γὰρ διαφέρει αὕτη ἡ λύσις τῆς προτέρας λύσεως, ὅτι ἐκείνη μὲν μίαν ἔλεγε τὴν κοινὴν αἴσθησιν τῶ ὑποκειμένῳ, πολλὰς δὲ τῶ λόγῳ, αὕτη δὲ καὶ μίαν καὶ πολλὰς λέγει αὐτὴν τῶ ὑποκειμένῳ.

Il faut rapprocher de ce passage la fin du dernier chapitre du *De sensu* (7, *præs.* 449 a, 5—20), où la même question est débattue : « Si c'est, y dit ARISTOTE, par telle partie que l'âme « sent le doux et par telle autre qu'elle sent le blanc, il faut « que leur substrat (τὸ ἐκ τούτων) soit ou ne soit pas un (ALEX., « *De sensu.* 343, 8 : τὸ γὰρ « ἔστι τὸ ἐκ τούτων ἓν τι ἐστὶν ἢ οὐχ « ἓν » τοῦτο δηλοῖ « εἰ ἓν τι τὸ ὑποκείμενον ἐστὶ καὶ χρώμενον ταῖς « διαφοροῖς κατὰ τὰς αἰσθήσεις δυνάμειν, ἢ οὐχ ἓν, ἀλλὰ πλείω. »). « Mais il est nécessaire qu'il soit un, car la partie sensitive de « l'âme est une. Quelle sera donc l'unité qu'elle sentira? Rien « d'un, en effet, ne peut résulter de ces sensations différentes « [comme la couleur et la saveur (cf. ALEX., *ibid.*, 345, 6)]. « Il est donc nécessaire qu'il y ait une partie unique de l'âme « qui perçoit tous les sensibles, comme nous l'avons dit « précédemment, tandis que chaque genre particulier de sensibles est senti par une partie spéciale. Ne faut-il pas penser « qu'en tant qu'indivisible en acte ce qui sent à la fois le « blanc et le doux est un, et que, lorsqu'il devient divisé en

« acte, ce qui sent les sensibles différents est plusieurs (cette
 « phrase énonce, d'après ALEXANDRE, — *ibid.*, 347, 12 — la
 « solution adoptée dans le *De anima* : καθόσον μὲν γὰρ αὐτὸ καθ'
 « αὐτὸ λαμβανόμενον τε καὶ νοούμενον ἀδιαίρετον πέρας τι ὄν πάντων
 « τῶν αἰσθητηρίων, ἐνεργεία τε καὶ τῆ αὐτοῦ φύσει ἀδιαίρετον ἓν τι
 « ἔσται..... ὅταν δὲ ὑπὸ τῶν κατὰ τὸ αἰσθητήριον ἐνεργειῶν
 « διαίρεθῇ, πλείω ἔσται..... (348, 9) εἴρηκε δὲ περὶ τῆς δόξης ταύτης
 « ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς. λαμβάνεται δὲ ὡς διαίρετον τῶ πέρας πλείονων
 « λαμβάνεσθαι.)? Ou bien la possibilité que nous constatons
 « pour les choses elles-mêmes n'existe-t-elle pas aussi pour
 « l'âme? En effet, une chose identique et numériquement une
 « est blanche et douce et possède bien d'autres qualités, et,
 « si ces qualités ne sont pas séparées les unes des autres, du
 « moins leur essence est-elle différente. De même donc nous
 « devons admettre, en ce qui concerne l'âme, qu'une chose
 « identique et une numériquement est capable de sentir tous
 « les sensibles, mais qu'elle est plusieurs quant à son essence
 « et que ses divers attributs diffèrent les uns génériquement,
 « les autres spécifiquement [comme les sensibles] (cf. ALEX.,
 « *ibid.*, 351, 4 :κατὰ τὸν λόγον μέντοι καὶ τὴν δυνάμειν καὶ τὸ
 « τί ἦν εἶναι διαφέρειν, κατὰ τὴν τῶν αἰσθητῶν διαφορὰν διαφοροῦς
 « δυνάμειν ἔχον, καὶ τὰς μὲν τῶ γένει διαφοροῦς, τὰς δὲ τῶ εἴδει, ὡς
 « ἔχει τὰ αἰσθητὰ πρὸς ἄλληλα. De sorte que ce serait par une
 « chose une et la même numériquement, mais non point une
 « et identique dans son essence, que les divers sensibles
 « seraient sentis simultanément. » — ARISTOTE paraît ici
 « considérer comme suffisante la solution que, dans le *De anima*,
 « il trouve incomplète : le sentant est à la fois un et plusieurs
 « de la même façon que les choses. ALEXANDRE a bien vu l'iden-
 « tité des deux solutions. Aussi reproduit-il, dans son commen-
 « taire du *De sensu*, l'objection qu'ARISTOTE lui-même énonce
 « (a, 5 : ἢ οὐχ οἷόν τε ;..... κτλ.) dans le *De anima*. ALEX., *ibid.*,
 « 349, 6 : χρησάμενος δὲ πρώτη λύσει τῆς ἀπορίας τῆ προειρημένη, ἦν
 « οὕτως ἔχουσαν ἔδειξεν ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς, ἐφεξῆς χρῆται καὶ ἐτέρῃ
 « (sc. λύσει) ἦν καὶ αὐτὴν ἔθηκεν ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς. *Id.*, *ibid.*, 352,
 « 10 : ἀλλὰ καὶ εἰ μάλιστα οἷόντε τὸ αἰσθητικὸν ἓν ὄν τῶ ἀριθμῶ ἅμα
 « πλείω εἶναι κατὰ τὸν λόγον καὶ τὰς δυνάμειν, ἀλλὰ πῶς γε ἅμα τῶν
 « ἐναντίων ἀντιλήφεται; ὡς γὰρ τὰ ὑποκείμενα πλείονων μὲν παθῶν ἅμα
 « ἐστὶ δεκτικά, οὐ μὴν διὰ τοῦτο καὶ τῶν ἐναντίων (οὐ γὰρ τὸ μῆλον,
 « ἐπεὶ γλυκὺ τε ἅμα καὶ λευκὸν εἶναι δύναται, ἤδη καὶ λευκὸν ἅμα καὶ
 « μέλαν ἢ γλυκὺ καὶ πικρὸν), οὕτως ἔξει καὶ ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως.

427 a, 2. ἄρ' οὖν ἅμα..... 5. ἀδιαίρετον. — PHILOP., 484, 10 : ἐντεῦθεν ἡ ψευδής ἐστι λύσις τῆς ἀπορίας. — Il n'y a pas lieu d'admettre, avec TORSTRIK (p. 169 *et in app. crit. ad loc.*), que les phrases a, 2 : ἄρ' οὖν..... (3) κεχωρισμένον et a, 3 : ἐστὶ δὲ πως..... (5) ἀδιαίρετον constituent deux rédactions successives juxtaposées à tort. Il est manifeste que, loin de faire double emploi avec la précédente, la proposition ἐστὶ δὲ πως..... κτλ. sert à l'expliquer (v. *ad III*, 2, 427 a, 3—4). Sans doute, les mots a, 4 : τῷ εἶναι μὲν γὰρ..... (5) ἀδιαίρετον ne sont pas indispensables, mais ils rappellent et précisent l'énoncé de la solution discutée. V. NEUHAEUSER (*Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.*, p. 40).

ἄρ' οὖν ἅμα. — Nous avons rattaché ἅμα à ἀδιαίρετον, comme le fait SIMPLICIUS (199, 19) : τῷ μὲν γὰρ ἀριθμῷ καὶ ἅμα ἔστω ἀδιαίρετον. ἅμα est employé à peu près de la même façon ci-dessus II, 8, 420 a, 2. On pourrait encore expliquer : faut-il donc admettre que ce qui discerne est, à la fois, indivisible numériquement et... etc.

427 a, 3. τῷ εἶναι δὲ κεχωρισμένον, i. e. : τῷ λόγῳ κεχωρισμένον (ALEX., ἀπ. κ. λύσ., III, 9, 95, 29; THEM., 158, 26; SIMPL., 199, 21; PHILOP., 484, 11). V. *ad III*, 2, 425 b, 27; 4, 429 b, 10.

ἐστὶ δὲ πως..... 4. ἀδιαίρετον. — Tous les commentateurs considèrent cette phrase comme destinée à expliquer la précédente : PHILOP., 484, 12 : καθὸ μὲν οὖν ἐστὶ πολλά, τὰ ἐναντία δέχεται, καθὸ δὲ ἓν ἐστὶ, κρίνει αὐτά. Cf. ALEX., *ibid.*, 95, 29; THEM., *l. l.*; SIMPL., 199, 23; SOPHON., 114, 19. La correction proposée par STEINHART (*Symb. crit.*, p. 5) ὄν (*leg.* ὄν διαίρετον (*leg.* διαίρετόν) pour τὸ διαίρετόν, n'est pas indispensable.

427 a, 5. ἡ οὐχ οἷόν τε;..... 9. αὐτῶν. — SIMPLICIUS (199, 33 : ἀδύνατόν φησι τὸ τῷ ἀριθμῷ ἓν καὶ τὸ αὐτό, κἂν τῷ εἶναι ἢ διαίρετόν, τὰ ἐναντία ἅμα πάσχειν ἐνεργεῖα : μόνον γὰρ δυνάμει ἅμα πρὸς τὰ ἀντικείμενα τὸ αὐτὸ πεφυκέναι δυνατόν, ἀλλ' οὐχὶ καὶ ἐνεργεῖα ἅμα δέχεται, ὅπερ τῷ εἶναι ἔφη.); PHILOPON (484, 17), et SOPHONIAS (114, 21) donnent de ce passage la même interprétation qu'ALEXANDRE (v. *ad III*, 2, 427 a, 2—17) : ARISTOTE modifie la solution qu'il vient de proposer (sur le sens de ἦ, v. BONITZ,

ad Meta., 1029 b, 29 : *usurpatur enim part. ἢ ad afferendam obiectionem, quam scriptor ipse sibi facit.* De même *Id.*, *Ind. Ar.*, 313 a, 21). Il est vrai, remarque-t-il, que la puissance des contraires est une (cf. *Eth. Nic.*, V, 1, 1129 a, 13 : δυνάμεις μὲν γὰρ καὶ ἐπιστήμη δοκεῖ τῶν ἐναντίων ἢ αὐτῇ εἶναι. *Rhet.*, II, 19, 1392 a, 11 : ἢ γὰρ αὐτῇ δυνάμεις τῶν ἐναντίων, ἢ ἐναντία. *Phys.*, VIII, 1, 251 a, 30 *et sæp.*; *Ind. Ar.*, 207 b, 39), ou qu'un même sujet peut être en puissance les contraires. Mais l'acte divise (ἢ γὰρ ἐντελέχεια χωρίζει, *Meta.*, Z, 13, 1039 a, 7), c'est-à-dire ne permet pas aux deux contraires de se réaliser simultanément. Or, c'est *en acte* que les deux sensibles doivent être *simultanément* présents dans le sujet qui les discerne. — L'interprétation de THEMISTIUS (158, 28 : δυνάμει μὲν γὰρ ταῦτόν καὶ διαίρετόν εἶναι καὶ ἀδιαίρετον...) ne semble pas exacte. ARISTOTE ne veut pas dire qu'en puissance la chose est divisible et indivisible, tandis qu'en acte elle est seulement divisible, — proposition qui n'offrirait guère de sens, — mais plutôt qu'en puissance elle est simultanément et indivisément les contraires, tandis qu'en acte elle les est successivement ou divisément. Le texte de TORSTRIK (p. 170) : δυνάμει μὲν γὰρ τὸ αὐτὸ διαίρετόν καὶ ἀδιαίρετόν, τῷ δ' εἶναι οὐ,..... nous paraît donc fausser le sens, et, de même, la conjecture de SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, IX, p. 351; *Jen. Liter.*, IV, 1877, p. 707) : τὸ αὐτὸ καὶ ἀδιαίρετόν καὶ τὸ ἐναντίον. — τῷ δ' εἶναι οὐ. PHILOP., 484, 19 : τῷ δὲ εἶναι οὐ, ἀντὶ τοῦ ἐνεργεῖα δὲ οὐ δύναται δέχασθαι τὰ ἐναντία. De même SIMPL., 199, 35. — ἀλλὰ τῷ ἐνεργεῖσθαι διαίρετόν. ALEX., *ibid.*, 96, 2 : ἀναγκαῖον γὰρ κατὰ τὰς ἐνεργείας αὐτὸ διαίρεῖσθαι, ὡς ἐν ἄλλῳ μὲν χρόνῳ τὸ ἕτερον αὐτῶν γίγνεσθαι, ἐν ἄλλῳ δὲ τὸ ἕτερον. PHILOP., 484, 20 : ἐν γὰρ τῷ ἐνεργεῖσθαι διαίρεῖται. Peut-être TORSTRIK (*l. l.*) a-t-il raison de conjecturer διαίρεται pour διαίρετόν. Mais les corrections proposées par ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 87, n. 12) : ἀδιαίρετόν τῷ γε τὰ ἐναντία εἶναι ἀλλ' οὐ τῷ ἐνεργεῖσθαι διαίρετόν dénatureraient la pensée d'Aristote.

Le commentaire de PRISCIEEN (3, 20) fait supposer que THÉOPHRASTE avait compris ce passage tout autrement, et y voyait, non point une objection à la réponse d'abord proposée, mais la solution même de la difficulté : πῶς οὖν ἅμα πλείοσι καὶ τοῖς ἐναντίοις ἐνίοτε ὁμοιοῦται; ἐπειδὴ πάσχειν οὐχ οἷόν τε ἅμα τὰ ἐναντία, ἐνεργεῖν δὲ δυνατόν ἢ δὲ αἰσθησις κατ' ἐνεργεῖαν καὶ κρίσιν ἀλλ' οὐ κατὰ πᾶθος.

427 a, 9. εἰ τοιοῦτον ἢ αἰσθησις καὶ ἡ νόησις. — Nous

suivons l'interprétation de PHILOPON, 480, 36 : ὥστε οὐδὲ ἡ κοινὴ αἴσθησις, ἐπειδὴ τῷ μὲν ὑποκειμένῳ μία ἐστὶ, τῷ δὲ λόγῳ πολλαί, ἤδη παρὰ τοῦτο δύναται δέξασθαι τὰ ἐναντία εἶδη τῶν αἰσθητῶν ἅμα.

427 a, 9. ἀλλ' ὥσπερ. — PHILOP., 484, 25 : ἐντεῦθεν ἐστὶν ἡ δευτέρα λύσις.

427 a, 10. ἣν καλοῦσι τινες στιγμὴν. — στιγμὴ désigne ici, non point le centre d'un cercle, ainsi que l'ont cru la plupart des commentateurs (ALEX., *ibid.*, 96, 14; THEM., 159, 10; PHILOP., 481, 8; SOPHON., 114, 25), mais, comme l'a bien vu SIMPLICIUS (201, 5), le point qui détermine deux segments d'une ligne, et qui sert, à la fois, de *terminus ad quem* et de *terminus a quo* à un mobile qui s'arrête un instant dans son trajet : καὶ γὰρ ἡ στιγμὴ ὅταν τῆς μὲν ἢ γραμμῆς ἀρχὴ τῆς δὲ πέρας, μία τε καὶ ἀδιαίρετος ὡς ἡ αὐτὴ ἅμφω ἐνεργοῦσα, καὶ αὖ δύο καὶ διαιρετὴ κατὰ τοὺς διαφόρους τῆς ἀρχῆς καὶ τοῦ πέρας λόγους. Ainsi considéré, le point unique n'est pas double seulement en puissance mais aussi en acte. *Phys.*, VIII, 8, 263 a, 23 : ἂν γὰρ τις τὴν συνεχῆ διαιρῆ εἰς δύο ἡμίση, οὗτος τῷ ἐνὶ σημείῳ ὡς δύοσι χρῆται · ποιεῖ γὰρ αὐτὸ ἀρχὴν καὶ τελευτήν..... (29) ἂν δὲ ποιῆ ἐντελεχείᾳ (sc. τὰ ἡμίση), οὐ ποιήσει συνεχῆ, ἀλλὰ στήσει, ὅπερ ἐπὶ τοῦ ἀριθμοῦντος τὰ ἡμίση φανερόν ἐστιν ὅτι συμβαίνει · τὸ γὰρ ἐν σημείῳ ἀνάγκη αὐτῷ ἀριθμεῖν δύο · τοῦ μὲν γὰρ ἐτέρου τελευτὴ ἡμίσηος τοῦ δ' ἐτέρου ἀρχὴ ἐστὶ. *Ibid.*, 262 a, 21 : ἔτι δὲ ἄλλο ἐστὶ τὸ δυνάμει καὶ τὸ ἐνεργείᾳ · ὥστε τῆς εὐθείας τῶν ἐντὸς τῶν ἄκρων ὅτι οὖν σημείον δυνάμει μὲν ἐστὶ μέσον, ἐνεργείᾳ δ' οὐκ ἐστὶν, ἐὰν μὴ διέληται ταύτην καὶ ἐπιστὰν πάλιν ἄρξῃται κινεῖσθαι · οὕτω δὲ τὸ μέσον ἀρχὴ γίνεται καὶ τελευτή, ... κτλ. *Ibid.*, b, 24; IV, 11, 220 a, 12 :ἀλλ' ὅταν μὲν οὕτω λαμβάνῃ τις ὡς δύοσι χρώμενος τῇ μιᾷ (sc. στιγμῇ), ἀνάγκη ἴστασθαι, εἰ ἐστὶ ἀρχὴ καὶ τελευτὴ ἡ αὐτὴ στιγμῇ · τὸ δὲ νῦν διὰ τὸ κινεῖσθαι τὸ φερόμενον ἀεὶ ἕτερον..... (τῇ γὰρ μέση στιγμῇ ὡς δύοσι χρῆσεται,.....). *Ibid.*, 13, 222 a, 16—19. Cf. SIMPL., *Phys.*, 749, 7—13; *Mot an.*, 8, 702 a, 30 : ὁ δὲ φάμεν δυνάμει μὲν ἔν εἶναι σημείον, ἐνεργείᾳ δὲ γίνεσθαι δύο. — On n'aperçoit guère à quelle doctrine les mots ἣν καλοῦσι τινες font allusion. [Rien ne justifie la conjecture de TRENDELENBURG (p. 366) : ἐν καλοῦσι τινες στιγμὴν. L'opinion de BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, pp. 91, n. 43 et 92, n. 46) qui, s'appuyant sur le rapprochement qu'ARISTOTE établit entre le point et l'instant (*Phys.*, IV, 10, 218 a, 19; 11, 220 a, 4; IV, 13, déb.; VI, 1, 231 b, 6; 3, 233 b, 35—234 a, 24 et *sæp.*; V. *ad I*, 3, 407 a,

12), pense que ἣν καλοῦσι τινες στιγμὴν désigne ici l'instant (νῦν) n'est guère plus fondée. Comme le remarque NEUBAEUSER (*op. cit.*, pp. 45—46), on ne voit pas pourquoi ARISTOTE aurait remplacé ici le mot νῦν par cette périphrase et lui aurait substitué, dans la suite du texte, σημείον, πέρας et ὅρος. En outre, la *Physique* (IV, 12, 220 a, 12, cité ci-dessus) dit expressément que l'instant unique n'est pas apte à jouer le double rôle qu'ARISTOTE assigne au point. Cf. SIMPL., *ad loc.*, 727, 7 : τὸ δὲ φερόμενον οὐκ ἐστὶ δις λαβεῖν · ἀεὶ γὰρ ἄλλο καὶ ἄλλο..... οὕτω δὲ καὶ τὸ νῦν οὐκ ἐστὶ δις λαβεῖν... (15) δις δὲ τοῦτο λαβεῖν ἀμήχανον · σταίη γὰρ ἂν ὁ χρόνος · τοῦτο δὲ ἀμήχανον · τὴν μὲντοι στιγμὴν δις λαβεῖν οὐδὲν ἄτοπον θέσιν ἔχουσιν καὶ ὑπομένουσιν · τὸ δὲ νῦν οὐχ ὑπομένει ὥστε δις ληφθῆναι. Par là se trouve exclue aussi l'interprétation de WALLACE (p. 259), suivant laquelle ἣν καλοῦσι τινες signifierait que στιγμὴ est employé dans une acception plus large que de coutume et s'applique, à la fois, au point dans l'espace et au point dans le temps. — Peut-être ARISTOTE a-t-il voulu indiquer seulement qu'il prenait στιγμὴ dans le sens que lui donnent les mathématiciens. C'est ce que paraît suggérer un passage de la *Physique*, IV, 13, 222 a, 15 :ὥσπερ ἐπὶ τῶν μαθηματικῶν γραμμῶν · οὐ γὰρ ἡ αὐτὴ ἀεὶ μία στιγμὴ τῇ νοήσει. SIMPL., *Phys.*, 749, 6 : ὡς δὲ ἔχει ἐν τοῖς μαθηματικοῖς ἡ στιγμὴ τῆς γραμμῆς, οὕτω... κτλ.

427 a, 10. ἢ μία ἢ δύο, ταύτη..... κτλ. — Le sens n'est pas douteux, mais le texte est peut-être altéré. ταύτη semble devoir être précédé de ἢ, ce qui exclut les leçons ἢ μία ἢ δύο (E) ou ἢ μία καὶ δύο (L). BEKKER adopte ἢ μία καὶ ἢ δύο ce qui suppose dans la suite : καὶ ἀδιαίρετος καὶ διαιρετὴ que donne TORSTRIK. SIMPLICIUS (v. la note précédente) et THEMISTIUS (159, 14) sous-entendent aussi καὶ ἀδιαίρετος, comme nous l'avons fait. Peut-être, cependant, vaudrait-il mieux lire : ἣν καλοῦσι τινες στιγμὴν, ἢ μία, ἢ δύο, ταύτη καὶ διαιρετὴ. Les manuscrits des *ἀπορίαι καὶ λύσεις* d'ALEXANDRE ont (96, 10) ἢ μία auquel BRUNS substitue, peut-être à tort, ἢ μία.

427 a, 11. ἢ μὲν οὖν..... 14. καὶ ἅμα. — Il est facile d'apercevoir le progrès des idées dans ce passage (ce qui discerne les sensibles est à la fois un et multiple; en tant que multiple il saisit les sensibles différents; en tant qu'un il les saisit simultanément), et l'opinion de TORSTRIK (p. 170) qui considère les mots a, 11 : ἢ μὲν..... (13) ἅμα comme la seconde rédac-

tion de a, 13 : ἡ μὲν..... (14) ἄμα, n'est pas suffisamment justifiée.

427 a, 12. ἡ δὲ διαιρετόν, 13. δύο κρίνει.... (la leçon de quelques manuscrits : ἡ δὲ διαιρετόν ὑπάρχει, δις τῷ αὐτῷ.... κτλ., préférée par NEUHAEUSER, *op. cit.*, p. 45, ne modifie pas le sens général). — Le sens commun, considéré comme limite et comme point vers lequel convergent les sens spéciaux, est, à la fois, un et multiple (THEM., 159, 18 : ἡ μὲν οὖν μία καὶ ἀδιαιρετός (sc. ἡ αἰσθητικὴ δύναμις), ἐν τῷ κριόνῳ ἐστὶ καὶ ἄμα, ἡ δὲ πολλῶν διηρημένων πέρας ἐστὶ, πολλαὶ γίνονται ἢ μία. ALEX., ἀπ. κ. λύσ., III, 9, 97, 17 : ἐν γὰρ τῇ τῶν πλειόνων κρίσει πολλαὶ πῶς δυνάμεις ἢ μία γίνονται ὡς ἐκάστου μορίου πέρας οἰκείον λαμβανομένη.). Le sujet sous-entendu de χρῆται (a, 12 et 13) est τὸ κριόνον. SIMPL., 201, 15 : χρῆται μὲν τὸ κριόνον, τὸ δὲ πέρας αὐτῆ ἡ αἰσθητικὴ ψυχῆ. — L'addition de ὡς avant δυοί (a, 13), proposée par TRENDELEBURG (p. 366) et TORSTRIK (p. 170), n'est pas indispensable.

427 a, 13. καὶ κεχωρισμένα ἐστὶν ὡς κεχωρισμένῳ. — Nous avons adopté une interprétation voisine de celle de SIMPLICIUS (201, 18) : ὅταν δύο ἄμα κρίνη, ἃ κεχώριστα τῷ λόγῳ καὶ τῇ ιδιότητι ἀλλήλων, ὡς κεχωρισμένοις ταύτῃ τὰς τῶν διαφορῶν πραγμάτων γίνεσθαι κρίσεις. Peut-être TRENDELEBURG (*l. l.*), qui aurait pu s'autoriser de SOPHONIAS (114, 37), a-t-il raison de conjecturer κεχωρισμένον pour κεχωρισμένῳ, et d'expliquer : *termino duo discernit eaque separata, quodammodo ipsum separatum*. WALLACE (p. 259) suggère : καὶ κεχωρισμένον ἐστὶν ὡς κεχωρισμένῳ qui signifierait : et le sujet qui discerne est divisé comme le sont les deux choses qu'il discerne. Mais ce sens exigerait que κεχωρισμένῳ fut précédé de l'article. ALEXANDRE (*op. cit.*, 94, 23) a lu : ὡς τῷ κεχωρισμένῳ.

427 a, 14. ἡ δ' ἐνί, καὶ ἄμα. — PHILOP., 484, 29 : καθὼ δὲ ἐν ἐστὶν, ἄμα καὶ ἀχρόνως ἀντιλαμβάνεται. Le sens reste à peu près le même soit qu'on lise : ἡ δ' ἐν, ἐνί καὶ ἄμα (en tant qu'un, ce qui discerne les sensibles emploie la limite comme une et les saisit en même temps) avec plusieurs manuscrits, ALEXANDRE (*l. l.*), SIMPLICIUS (201, 21) et la plupart des éditeurs, soit qu'on omette καὶ avec SOPHONIAS (114, 38), ou qu'on adopte la conjecture de CHRIST : ἡ δὲ ἐνί, ἐν.....

CHAPITRE III

427 a, 17. ἐπεὶ δὲ..... b, 7. φανερόν. — D'après ALEXANDRE (*ap. PHILOP.*, 489, 9), les mots ἐπεὶ δὲ ne joueraient aucun rôle dans la phrase, celle-ci ne contenant aucune apodose correspondante. Mais PLUTARQUE (*ibid.*, 489, 10), dont PHILOPON (*l. l.*) partage l'opinion, et SIMPLICIUS (202, 12) pensent que la proposition ἐπεὶ δὲ δύο κτλ. a pour apodose b, 6 : ὅτι μὲν οὖν οὐ ταύτῳ ἐστὶ τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν. Le sens de l'ensemble du passage est alors, comme l'indique PHILOPON (489, 12), le suivant : ἐπειδὴ δύο διαφορᾶς ὀρίζονται τὴν ψυχὴν οἱ παλαιοί, κινήσει τε τῇ κατὰ τόπον καὶ τῷ νοεῖν καὶ τῷ κρίνειν καὶ αἰσθάνεσθαι, καὶ τὸ νοεῖν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ἐν καὶ τὸ αὐτὸ ὑπολαμβάνουσιν, ὅτι δὲ οὐ ταύτῳ τὸ φρονεῖν καὶ αἰσθάνεσθαι φανερόν ἐκ τούτου. Les considérations relatives aux opinions d'EMPÉDOCLE et d'HOMÈRE constituent, dans cette interprétation, une sorte de parenthèse (SUSEMIHL, *Burs. Jahresb.*, LXVII, p. 109, n. 30, ne met entre parenthèses que les mots a, 25 : τὸ δ' αὐτὸ..... b, 6. εἶναι), et l'emploi de οὖν (b, 6) s'explique διὰ τὴν μεταξυλογίαν (PHILOP., 490, 15 : τὸ δὲ οὖν διὰ τὴν μεταξυλογίαν κεῖται : ἔθος γὰρ εἶχον οἱ παλαιοὶ ἐν ταῖς μακρᾶς ἀποδόσεσι προστιθέναι τὸ οὖν. De même SIMPL., 202, 14). Toutefois la longueur de la parenthèse et le nombre des incisives rendent douteuse la connexion grammaticale de ὅτι μὲν οὖν avec ἐπεὶ δὲ (v. BONITZ, *Arist. Stud.*, II—III, p. 132, dont l'interprétation concorde, dans l'ensemble, avec celle de PLUTARQUE). Il paraît probable, au contraire, que οὖν est amené par les objections dirigées contre l'opinion des anciens. — Des anacoluthes, même plus choquantes que celle-là, sont trop fréquentes chez ARISTOTE pour qu'il y ait lieu de modifier le texte et d'adopter, malgré l'unanimité des manuscrits et des commentateurs, soit, comme TORSTRIK (p. 171) est disposé à le faire, la conjecture des éditeurs de Bâle qui, sans autre fondement que la traduction d'ARGYROPOULE (*considerandum est si quid intersit inter intelligere et sentire*) ajoutent après a, 19. αἰσθάνεσθαι : σκεπτέον εἴ τι διαφέρει τὸ νοεῖν τοῦ αἰσθάνεσθαι, soit celle de WALLACE (p. 261) δοκεῖ au lieu de δοκεῖ δὲ (a, 19), soit, enfin, celle de SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, IX, 351 ; *Jen. Liter.*, IV, 1877, p. 707) δοκεῖ γάρ.

427 a, 17. ὀρίζονται μάλιστα τὴν ψυχὴν. — V. ad I, 2, 403 b, 25.

427 a, 18. καὶ τῷ νοεῖν καὶ τῷ κρίνειν καὶ αἰσθάνεσθαι. — TORSTRIK (p. 171) transpose καὶ τῷ κρίνειν avant καὶ τῷ νοεῖν : quia τὸ κρίνειν est quasi quoddam genus τοῦ νοεῖν et τοῦ αἰσθάνεσθαι. On serait plutôt tenté de lire : καὶ τῷ νοεῖν καὶ φρονεῖν καὶ αἰσθάνεσθαι que donnent trois manuscrits (SUV). PHILOPON (489, 13) et SOPHONIAS (115, 18) reproduisent le texte traditionnel.

427 a, 19. δοκεῖ. — V. ad I, 1, 402 a, 4.

καὶ τὸ νοεῖν καὶ τὸ φρονεῖν. — Sur la distinction de la pensée (νόησις) et de la prudence (φρόνησις), v. ad I, 2, 404 b, 5 ; III, 10, 433 a, 14—21.

427 a, 20. ἐν ἀμφοτέροις γὰρ τούτοις. — C'est-à-dire, d'une part, dans les opérations intellectuelles (νοεῖν, φρονεῖν), d'autre part, dans les fonctions sensitives (αἰσθάνεσθαι). PHILOP., 489, 23 : φησὶ γὰρ ὅτι ἐπειδὴ κοινὴ τῇ αἰσθήσει πρὸς τὴν λοιπὴν ἅπασαν γνῶσιν ἢ κρίσις, διὰ τοῦτο ταύτων πάντα ὑπέλαβον. — V. ad III, 2, 426 b, 10 ; 9, 432 a, 15 : ἐπεὶ δὲ ἡ ψυχὴ κατὰ δύο ὄρισται δυνάμεις ἢ τῶν ζώων, τῷ τε κριτικῷ, ὃ διανοίας ἔργον ἐστὶ καὶ αἰσθήσεως.... κτλ.

427 a, 21. γνωρίζει. — γνωρίζειν = connaître au sens large, synonyme de γινώσκειν (Ind. Ar., 158 b, 41).

οἱ γε ἀρχαῖοι. — Dans la *Métaphysique* (Γ, 5, 1009 b, 13 sqq.), ARISTOTE énumère, comme partageant cette opinion (φρόνησιν μὲν τὴν αἴσθησιν, ταύτην δ' εἶναι ἀλλοίωσιν), DÉMOCRITE, EMPÉDOCLE, PARMÉNIDE, ANAXAGORE et HOMÈRE. V. ad I, 2, 404 a, 25 ; 28.

427 a, 22. Ἐμπεδοκλῆς..... 25. παρίσταται ». — V. *Meta., l. I.*, 1009 b, 17 : καὶ γὰρ Ἐμπεδοκλῆς μεταβάλλοντας τὴν ἕξιν μεταβάλλειν φησὶ τὴν φρόνησιν : « πρὸς παρεὸν γὰρ μῆτις ἐναύξεται ἀνθρώποισιν ». καὶ ἐν ἑτέροις δὲ λέγει ὅτι « ὅσον ἀλλοῖοι μετέφυν, τόσον ἄρ' σφίσις αἰεὶ καὶ τὸ φρονεῖν ἀλλοῖα παρίστατο ». καὶ Παρμενίδης δὲ ἀποφαίνεται τὸν αὐτὸν τρόπον : « ὡς γὰρ ἕκαστος ἔχει κρᾶσιν μελέων πολυκάμπτων, τὼς νόος ἀνθρώποισι παρίσταται..... » κτλ. Le passage de PARMÉNIDE semble indiquer comment il faut comprendre les

vers d'EMPÉDOCLE, ou, du moins, quel sens ARISTOTE leur attribuait : EMPÉDOCLE confond la pensée avec la sensation parce qu'il la fait dépendre de l'état corporel (ce qu'indique d'ailleurs le contexte a, 26 : πάντες γὰρ οὗτοι τὸ νοεῖν σωματικόν... κτλ.). πρὸς παρεὸν semble donc signifier plutôt *en raison de l'état actuel du corps* qu'en raison de l'objet présent ou du sensible, comme l'admettent les commentateurs que nous avons suivis dans la traduction (THEM., 161, 7 : πρὸς τὸ παρεὸν γὰρ μῆτις ἀέξεται ἀνθρώποισι : τοῦτο γὰρ αἰσθήσεως ἴδιον ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν παρόντων κινεῖσθαι. Cf. SIMPL., 202, 26 ; PHILOP., 485, 26). EMPÉDOCLE pensait aussi que l'état du corps est une des causes de la folie (CÆL. AUREL., *De morb. chron.*, I, 5, 145).

De même, les vers ὅσον ἀλλοῖοι κτλ. veulent dire, sans doute, que la nature de la pensée correspond à l'état corporel et change avec lui. D'après l'interprétation des commentateurs grecs, qui ne paraît pas exacte (ainsi que TRENDELENBURG, p. 370, l'a déjà remarqué), EMPÉDOCLE parlerait ici des songes et, comme il aurait désigné, par le mot φρονεῖν, les *images* qu'on se représente dans les rêves, ARISTOTE en conclurait qu'il identifie la φρόνησις, opération intellectuelle, avec la φαντασία, fonction sensible. PHILOP., 486, 13 : ὁ γὰρ Ἐμπεδοκλῆς τὰς διαφορὰς τῶν ὄνειράτων λέγων φησὶν ὅτι ἐκ τῶν μὴθ' ἡμέραν ἐνεργημάτων αἰ νυκτερινὰ γίνονται φαντασία : ταύτην δὲ τὴν φαντασίαν φρόνησιν καλεῖ ἐν οἷς φησὶν « ὅθεν σφίσις αἰεὶ... » κτλ. Cf. SIMPL., 202, 31 ; SOPHON., 115, 33. — Nous avons adopté pour ce passage la traduction de MULLACH (v. 377) : *etiam varia sapere contingit*. On peut aussi expliquer, comme le fait TANNERY (*Hist. de la sc. hell.*, p. 337), en prenant τὸ φρονεῖν pour sujet de παρίσταται : *leur esprit leur présente d'autres pensées*. — Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'EMPÉDOCLE, qui oppose explicitement la connaissance sensible à la connaissance intellectuelle (vv. 53 sqq. ; 36 sqq. ; 82 Mull.), aurait repoussé la conclusion qu'ARISTOTE tire de ses paroles. V. ZELLER, tr. fr., t. II, pp. 244, n. 5 et 6 ; 245, n. 1, I^e, 803, 6 ; 804, 1 sqq. t. a.

427 a, 25. τὸ δ' αὐτὸ τούτοις βούλεται καὶ τὸ Ὁμήρου. — D'après TRENDELENBURG (p. 369), ces mots ne veulent pas dire : le passage d'HOMÈRE a le même sens que les vers d'EMPÉDOCLE (τούτοις), ils signifient : *idem ex illorum veterum sententia* (τούτοις) *Homericum valet*. Mais cette interprétation supposerait que les anciens dont il est question ont consciemment affirmé l'identité de la sensation et de la pensée, et cherché dans

HOMÈRE la confirmation de cette opinion, ce qui est peu vraisemblable. Le passage de la *Métaphysique* (à la suite du texte cité, 1009 b, 28), sur lequel TRENDELENBURG s'appuie (φασί δὲ καὶ τὸν Ὅμηρον ταύτην ἔχοντα φαίνεσθαι τὴν δόξαν), ne signifie pas, sans doute, qu'EMPÉDOCLE, DÉMOCRITE etc. ont attribué cette opinion à HOMÈRE, mais qu'on prête à HOMÈRE la doctrine en question.

427 a, 28. « τοῖος γὰρ νόος ἐστίν. » — *Od.*, 18, 436 sqq. :

τοῖος γὰρ νόος ἐστίν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
οἷον ἐπ' ἤμαρ ἄγῃσι πατήρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.

C'est, d'après THEMISTIUS et PHILOPON, en donnant à ἐπ' ἤμαρ le sens d'*ambiances sensibles* qu'on peut arriver à trouver, dans ces vers, l'opinion qu'ARISTOTE prête à HOMÈRE : καὶ Ὅμηρος δὲ συντρέπεσθαι τὸν νοῦν ὑπολαμβάνων καὶ συναλλοιοῦσθαι τῷ περιέχοντι σωματικῆν οἶεται τὴν φύσιν τοῦ λόγου, καὶ σχεδὸν αἴσθησιν ποιεῖ τὸν νοῦν (THEM., 161, 9; cf. PHILOP., 486, 19).

πάντες γὰρ οὗτοι. — ARISTOTE pense, non seulement à EMPÉDOCLE et à HOMÈRE, mais à tous les philosophes énumérés dans le cinquième chapitre du livre Γ de la *Métaphysique*. V. ad III, 3, 427 a, 21.

427 a, 28. τῷ ὁμοίῳ τὸ ὁμοιον..... 29. διωρίσαμεν. — SIMPL., 203, 3 : ἐν οἷς καὶ ἡμῖν διώρισταί, ὅπη τε τῶν παλαιῶν ὁ λόγος ἀληθῆς τῷ ὁμοίῳ τὸ ὁμοιον γινώσκεσθαι ἀξίων, καὶ ὅπως ἀκουμένου ὀρθῶς Ἀριστοτέλης ἐπιλαμβάνεται. V. ad I, 2, 404 b, 10 sqq.; II, 5, 416 b, 35 sqq.

427 a, 29. καίτοι ἔδει ἄμα..... b, 2. ψυχῆ. — Un des principaux arguments qu'ARISTOTE dirige contre le sensualisme est que, dans cette doctrine, il est impossible de rendre compte de l'erreur. *Meta.*, Γ, 5, 1009 b, 3 : τὸ δ' αὐτὸ τοῖς μὲν γλυκὺ γευομένοις δοκεῖν εἶναι, τοῖς δὲ πικρὸν ὥστ' εἰ πάντες ἕκαμνον ἢ πάντες παρεφρόνου, δύο δ' ἢ τρεῖς ὑγίαινον ἢ νοῦν εἶχον, δοκεῖν ἂν τούτους κάμνειν καὶ παραφρονεῖν, τοὺς δ' ἄλλους οὐ..... (9) ποῖε οὖν τούτων ἀληθῆ ἢ ψευδῆ, ἀδύλον ὅθεν γὰρ μάλλον τάδε ἢ τάδε ἀληθῆ, ἀλλ' ὁμοίως. — ESSEN (*Das dritte Buch* etc., p. 17) supprime ce morceau qui, pense-t-il, interrompt l'enchaînement naturel des idées.

427 b, 1. οἰκειότερον γὰρ τοῖς ζῴοις. — Ces mots ne signifient pas, comme le pense WALLACE (p. 261), que la possibilité de l'erreur constitue l'essence de l'être conscient et rationnel. Mais, simplement, que l'erreur est plus familière aux êtres sentants que la vérité. De même, dans l'*Éthique à Nicomaque* (X, 1, 1172 a, 19), la proposition : μάλιστα γὰρ δοκεῖ συνφκειῶσθαι τῷ γένει ἡμῶν (sc. ἡ ἡδονή) ne veut pas dire que le plaisir soit le caractère essentiel du genre humain. MICH. ERH., ad loc., 530, 21 :τοῦτο... συνφκειῶται τῷ γένει ἡμῶν καὶ οὕτως οἰκειότατόν ἐστιν, ὡς πλέον τῶν ἄλλων τῶν συνφκειωμένων ἡμῖν ἐπιδιώκεσθαι παρ' ἡμῶν καὶ ἀγαπᾶσθαι.

427 b, 2. πλείω χρόνον ἐν τούτῳ διατελεῖ ἡ ψυχῆ. — SIMPL., 203, 30 : τοῦτο δέ, ἐπειδὴ γενητόν καὶ φθαρτόν ὃν τὸ ζῶον πολὺν μὲν διαμένει χρόνον ἄδεκτον τῶν ἐμφρόνων τῆς ψυχῆς ἐνεργειῶν..... κτλ.

διὸ ἀνάγκη..... 6. ἡ αὐτὴ εἶναι. — L'argument, assez obscur parce que la conclusion n'est pas exprimée, est très nettement exposé par THEMISTIUS (162, 2) : Si la science consiste dans l'action matérielle du semblable sur le semblable, l'erreur ne pourra être que l'action du dissemblable sur le dissemblable. Mais celui qui connaît un des contraires connaît aussi l'autre, et celui qui se trompe sur l'un des contraires se trompe aussi sur l'autre. Il faudra donc, dans le premier cas, que le sujet soit à la fois semblable, dans le second, qu'il soit à la fois dissemblable aux deux contraires : χρῆ οὖν ἢ τοῖς ἐναντίοις ἡμᾶς ὁμοιοῦσθαι ἄμα, ὅταν τὰναντία γινώσκωμεν, ἢ τοῖς ἐναντίοις ἀνομοιοῦσθαι, ὅταν περὶ τὰναντία ἐξαπατώμεθα, ἄμφω δὲ ὁμοίως ἀδύνατα. Cf. PHILOP., 487, 21; SOPHON., 416, 14. — Cette interprétation nous paraît plus simple que celle que suggère SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XXX, p. 47, n. 58), laquelle exigerait, du reste, qu'on lût, b, 5 : δοκεῖ δὲ οὕτω. BAEUMKER (*Phil. Rundsch.*, 1882, p. 1356 sqq.) et SUSEMIHL (*l. l.*) ont fait valoir contre l'explication proposée par MICHAELIS (*zu Ar. De an.*, III, 3, pp. 1—7) des raisons qui nous paraissent décisives.

427 b, 3. ὥστερ ἔνιοι λέγουσι. — Il s'agit de PROTAGORAS et de ceux qu'ARISTOTE considère (*Meta.*, I, 1, 1009 b, 1 : ἢ περὶ τὰ φαινόμενα ἀλήθεια ἐνίοις ἐκ τῶν αἰσθητῶν ἐλήλυθεν.), à tort ou à raison, comme ayant professé le même sensualisme. V. ad III, 3, 427 a, 21.

427 b, 5. δοκεῖ δὲ..... 6. τῶν ἐναντίων ἢ αὐτὴ εἶναι. — Principe très fréquemment invoqué par ARISTOTE (v. *Ind. Ar.*, 247 a, 13). La science des contraires est une; celui qui connaît le bien, par exemple, connaît en même temps son contraire. *Rhet.*, II, 23, 1397 a, 7 : ἔστι δ' εἷς μὲν τόπος τῶν δεικτικῶν ἐκ τῶν ἐναντίων · δεῖ γὰρ σκοπεῖν εἰ τῷ ἐναντίῳ τὸ ἐναντίον ὑπάρχει,..... οἷον ὅτι τὸ σωφρονεῖν ἀγαθόν · τὸ γὰρ ἀκολασταίνεῖν βλαβερόν. THEM., 161, 26 : τῶν ἐναντίων μία ἐστὶν ἐπιστήμη καὶ μία ἄγνοια · ὁ γὰρ τὸ ἀγαθὸν ὡς ὠφέλιμον γινώσκων καὶ τὸ κακὸν ὅτι βλαβερὸν συνεπίσταται, καὶ ὁ περὶ θάτερον ἐξαπατώμενος ἐξαπατᾶται καὶ περὶ θάτερον.

427 b, 7. φρονεῖν. — On pourrait penser que φρονεῖν désigne ici les opérations intellectuelles en général (*Ind. Ar.*, 831 b, 4; V. *ad II*, 5, 417 b, 8. THEM., 162, 6 : ὅτι δὲ ἡ αἴσθησις οὐ τῷ τὸν τῆ λογικῆ δυνάμει τῆς ψυχῆς..... κτλ.). Mais ce qui suit : ἀλλ' οὐδὲ τὸ νοεῖν..... κτλ. (b, 8) semble indiquer que φρονεῖν est encore pris dans son sens propre (v. *ad I*, 2, 404 b, 5; III, 10, 433 a, 14—21), et νοεῖν, au contraire (cf. b, 10), dans son acception générale. SIMPL., 204, 11 : νοεῖν νῦν τὸ ἀπλῶς κατὰ λόγον ἐνεργεῖν προσαγορεύων.

427 b, 8. πᾶσι μέτεστι. — V. *ad II*, 2, 413 b, 2—4; III, 2, 427 a, 15; 12, 434 a, 28; 30; b, 23 et *sep.*

τοῦ δὲ ὀλίγοις τῶν ζῴων. — BONITZ, *ad Meta.*, 980 a, 28 : *Et φρόνησιν quidem quod tribuit Aristoteles animalibus, non plena ac propria hujus vocabuli vi utitur; est enim φρόνησις ἀρετὴ τοῦ λογιστικοῦ. Top. V 5. 134 a 34. 6. 136 b 11. 8. 138 b 2. VI 6. 145 a 29 sqq., et quae in rebus agendis cernitur φρόνησις, ea dicitur ἕξις ἀληθῆς μετὰ λόγου πρακτικῆ περὶ τὰ ἀνθρώπων ἀγαθὰ καὶ κακὰ Eth. N. VI 5. 1140 b 5, cf. Trendelenb. de anim., III 3, 3; sed latiore quodam sensu eo vocabulo utitur, quem et usurpat saepe in iis libris, qui sunt de animalium natura et partibus, et diserte significat in iisdem Ethicis Nic. IV 7. 1141 a 26 : διὸ καὶ τῶν θηρίων ἔνια φρόνιμά φασι εἶναι, ὅσα περὶ τὸν αὐτῶν βίον ἔχοντα φαίνεται δύνανται προνοητικῆν. Aptissime hanc φρόνησιν describit Alex. ad h. l. τὴν κατὰ τὰς φαντασίας ἀκρίβειαν καὶ διάρθρωσιν, καὶ τὴν περὶ τὰ πρακτὰ φυσικῆν εὐστροφίαν. V. *ad III*, 3, 428 a, 11; 10, 433 a, 9—10; 11, 434 a, 8.*

427 b, 11. τάναντία τούτων, i. e. : ψευδολογίαν καὶ ἀνεπιστημολογίαν (THEM., 162, 20).

ἡ μὲν γὰρ αἴσθησις τῶν ἰδίων αἰεὶ ἀληθῆς. — V. *ad II*, 6, 418 a, 12; III, 3, 428 b, 18—19; 5, 430 b, 29.

427 b, 13. διανοεῖσθαι et **15.** διανοίας sont pris ici dans le sens large de *cogitare, cogitandi facultas* (v. *Ind. Ar.*, 186 a, 2; 7). THEM., 162, 12 : ταράττεσθαι δὲ οὐ χρή, εἰ ποτὲ μὲν νοῦν, ποτὲ δὲ δύνανται λογικῆν, ποτὲ δὲ νόησιν, ποτὲ δὲ διάνοιαν τὸ αὐτὸ πρᾶγμα τοῦτο καλοῦμεν · προϊόντες γὰρ τὰ ὀνόματα ἀκριβέστερον διακρινούμεν. SIMPL., 205, 23 : διὰ γὰρ τὸ συνυπάρχειν ὅτε μὲν διάνοιαν ὅτε δὲ ὑπόληψιν καλεῖ τὴν λογικῆν ἐνέργειαν.

427 b, 14. λόγος = *i q cogitandi ac ratiocinandi facultas* (*Ind. Ar.*, 436 b, 40).

φαντασία γὰρ..... **15.** διανοίας. — La liaison de cette remarque avec ce qui précède (v. *ad III*, 3, 427 b, 14—24) est assez claire : la pensée n'appartient qu'aux êtres doués de raison; car l'imagination qui appartient à certains animaux (v. *ad III*, 10, 433 a, 9—10) n'est pas la pensée. SIMPL., 205, 16 : ὁ γὰρ σύνδεσμος, αἰτιολογικὸς ὢν, νῦν εἴρηται διὰ τὸ μόνους εἶρησθαι τοῖς λογικοῖς τὴν διάνοιαν ὑπάρχειν, ὡς εἰ ἐπῆγεν · οὐ γὰρ δὴ ἡ αὐτὴ τῆ διανοίας ἢ φαντασία, ἐπειδὴ καὶ ἐν ἀλόγοις ζῴοις ἢ φαντασία. — La conjecture de STEINHART (*Symb. crit.*, p. 6) : ᾧ μὴ καὶ φαντασία ἕτερον γὰρ (sc. ἢ φαντασία) καὶ..... κτλ. ne nous paraît pas nécessaire. En outre, si on l'admettait, la proposition διανοεῖσθαι..... οὐδενὶ ὑπάρχει ᾧ μὴ καὶ φαντασία ferait double emploi avec la suivante b, 16 : ἀνευ ταύτης (sc. τῆς φαντασίας) οὐκ ἔστιν ὑπόληψις.

427 b, 15. αὐτὴ τε..... **16.** ὑπόληψις. — Peut-être faut-il lire, au lieu de τε, δὲ que conjecture SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, IX, p. 351). — L'imagination a pour condition la sensation et est, à son tour, la condition de la pensée (THEM., 163, 3 : ὡς περ ἀμφοῖν ἐν μεθορίῳ κειμένη (sc. ἢ φαντασία) καὶ ἐπακολουθοῦσα μὲν τῆ αἰσθήσει, προλαμβάνουσα δὲ τὴν ὑπόληψιν). SIMPLICIUS (206, 3) remarque que la croyance et la sensation sont, par rapport à l'imagination : τὸ μὲν ὡς τέλος, τὸ δὲ ὡς οὐκ ἄνευ. Si TRENDLENBURG (p. 373) trouve que l'interprétation de SIMPLICIUS est en désac-

cord avec celle de THEMISTIUS, c'est qu'il réunit, comme s'ils ne faisaient qu'un, le texte de SIMPLICIUS et celui de PHILOPON (492, 10). — La croyance (ὕποληψις) est comme le genre dont les espèces sont l'opinion, la science (*Phys.*, V, 4, 227 b, 13 : ἡ ἐπιστήμη εἶδος μὲν ὑπολήψεως) et la prudence (*De an.*, III, 3, 427 b, 25); ou, plus exactement, elle est la plus humble des opérations intellectuelles. Quoique fondée sur l'expérience, elle atteint, en effet, l'universel (*Meta.*, A, 1, 981 a, 5 : ὅταν ἐκ πολλῶν τῆς ἐμπειρίας ἐνοημάτων μία καθόλου γένηται περὶ τῶν ὁμοίων ὑπόληψις... et la suite; *De an.*, III, 4, 429 a, 23 : λέγω δὲ νοῦν ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἡ ψυχὴ. V. *ad* III, 7, 431 a, 15). C'est pour cela que les animaux privés de raison sont incapables de s'élever jusqu'à elle (*Eth. Nic.*, VII, 5, 1147 b, 4 : τὰ θηρία οὐκ ἔχει τῶν καθόλου ὑπόληψιν, ἀλλὰ τῶν καθ' ἕκαστα φαντασίαν καὶ μνήμην.). Mais la science fonde la connaissance de l'universel sur celle du nécessaire; elle est une croyance que la démonstration rend inébranlable (*Top.*, V, 2, 130 b, 15 : ὑπόληψιν ἀμετάπειστον ὑπὸ λόγου. *Ibid.*, 3, 131 a, 23 : ὑπόληψιν τὴν πιστοτάτην. *Ibid.*, 5, 134 b, 17; 4, 133 b, 29 : τῆς ἐπιστήμης ἴδιον τὸ ἀμετάπειστον ὑπὸ λόγου : καὶ γὰρ ὁ ἐπιστήμων ἔσται ἀμετάπειστος ὑπὸ λόγου. *Eth. Nic.*, VI, 6, 1140 b, 31 : ἡ ἐπιστήμη περὶ τῶν καθόλων ἐστὶν ὑπόληψις καὶ τῶν ἐξ ἀνάγκης ὄντων). La croyance n'est donc pas identique à la science (*Top.*, VI, 11, 149 a, 10 : ἡ γὰρ ὑπόληψις τῇ ἐπιστήμῃ οὐ ταύτόν); elle admet l'erreur ce que ne fait pas la science (*Eth. Nic.*, VI, 3, 1139 b, 17 : ὑπολήψει γὰρ καὶ δόξη ἐνδέχεται διαψεύδασθαι.), car elle peut avoir pour objet des choses que nous ne savons pas à proprement parler (*Rhet.*, III, 16, 1417 b, 9). — L'imagination étant la condition de la plus humble des opérations intellectuelles, car elle est la mémoire des images dont la fusion constitue la première connaissance du général (v. *Meta.*, I, 1; *An. post.*, II, 19, 100 a, 3; *ad* III, 11, 434 a, 8—11; 7, 431 a, 15), nous devons nous attendre, puisque le supérieur suppose toujours l'inférieur, à retrouver l'imagination, avec l'ὕποληψις, dans les formes les plus hautes de la pensée. V. *De an.*, III, 8, 432 a, 8 : ἀνάγκη ἅμα φαντάσματος θεωρεῖν. *Ibid.*, 7, 431 a, 16; *De mem.*, 1, 449 b, 31.

427 b, 16. ὑπόληψις, la croyance, désignant l'ensemble des opérations intellectuelles. V. les notes précédente et suivantes et SCHIEBOLDT, *De imag. disq. ex Ar. libb. rep.*, p. 6, n. 3.

427 b, 6. ὅτι μὲν οὖν..... 16. ὑπόληψις. — ESSEN (*D. dritte*

Buch etc., p. 18) rétablit, ou recompose, ce morceau de la façon suivante : ὅτι μὲν οὖν οὐ τὸ αὐτὸ ἔστι τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ <νοεῖν, δῆλον ἔσται καθ' ἑκάστην νόησιν> · ἡ μὲν γὰρ <ὡσπερ ἡ> αἰσθησις τῶν ἰδίων αἰεὶ ἀληθής, [—] διανοεῖσθαι δ' ἐνδέχεται καὶ ψευδῶς, καὶ οὐδενὶ ὑπάρχει ᾧ μὴ καὶ φαντασία · φαντασία γὰρ ἕτερον αἰσθήσεως καὶ διανοίας, αὐτῆ τε οὐ γίνεταί ἄνευ αἰσθήσεως, καὶ ἄνευ ταύτης οὐκ ἔστιν ὑπόληψις.

427 b, 16. ὅτι δ' οὐκ ἔστιν [ἡ] αὐτῆ..... 17. φανερόν. — Un seul manuscrit (y) omet νόησις, un autre (U) a en marge φαντασία. Mais ces indices ne suffisent pas, étant donné l'accord unanime de tous les autres manuscrits et des commentateurs, pour nous autoriser soit à lire, comme le font CHAIGNET (*Ess. sur la psych. d'Ar.*, p. 445, n. 2), BIEHL et SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XXXIV, p. 28) φαντασία καὶ ὑπόληψις, soit à supprimer νόησις comme le veut MADVIG (*Adv. crit.*, I, p. 473 : *De νοήσει omnino non agitur, sed cum dictum esset, ὑπόληψιν non esse ἄνευ φαντασίας, ostenditur, non eadem tamen hæc esse : ὅτι δ' οὐκ ἔστιν — auditur φαντασία — ἡ αὐτῆ καὶ ὑπόληψις φανερόν.*). Il n'est pas moins certain que le sens qui se présente le plus naturellement : *il est évident que la pensée diffère de la croyance*, — ne peut pas être admis. Car il s'agit de prouver que l'imagination, qui appartient à certains animaux (v. *ad* III, 3, 427 b, 14—15), est distincte de toutes les formes de la connaissance intellectuelle réunies sous le nom d'ὕποληψις, et non pas que la croyance diffère de l'intellection. SIMPLICIUS (206, 5) et PHILOPON (492, 24) pensent que νόησις doit recevoir ici le sens de φαντασία (ὕποληψιν μὲν τὴν λογικὴν, ὡς εἴρηται, γνῶσιν, νόησιν δὲ νῦν τὴν φαντασίαν καλῶν, SIMPL., I, 1. — CHAIGNET se trompe donc en affirmant, I, 1., que SIMPLICIUS et PHILOPON ont lu la vulgate (?) φαντασία. BEKKER, TREDELENBURG et TORSTRIK lisent νόησις). Mais on ne trouve pas d'exemple de νόησις pris dans cette acception et il est invraisemblable qu'ARISTOTE la lui eût donnée au moment même où il veut opposer l'imagination à la pensée rationnelle. FREUDENTHAL (*Üb. d. Begr. d. Wort. φαντ. bei Arist.*, p. 10, n. 1, v. *ad* III, 3, 427 b, 14—24) fait de νόησις l'attribut de ἡ αὐτῆ et explique : qu'elle (l'imagination) n'est pas la même espèce de νόησις que l'ὕποληψις, c'est ce qui est évident. Mais ARISTOTE n'admet pas que l'imagination, au moins considérée en elle-même et sous la forme la plus simple, soit une espèce de νόησις; c'est bien plutôt le contraire qui est vrai. Il n'en fait mention ni dans l'énumération des espèces

du νοεῖν (b, 10), ni dans la liste plus complète qu'il donne des opérations intellectuelles, *Eth. Nic.*, VI, 3, 1139 b, 15. Quant à la proposition que nous trouvons un peu plus loin (b, 27) : τοῦ νοεῖν... τὸ μὲν φαντασία δοκεῖ εἶναι τὸ δὲ ὑπόληψις, elle n'exprime pas l'avis d'ARISTOTE lui-même, comme l'indique l'emploi de δοκεῖ (v. *ad l. l.* et 427 b, 14—24). La seule explication possible nous paraît être la suivante : et que celle-ci (l'imagination) n'est ni la pensée, ni la croyance, c'est ce qui paraît manifeste. C'est ainsi que semble avoir compris THEMISTIUS (163, 9) : δέονται μὲν οὖν ἅπασαι αἱ δυνάμεις αὐταὶ φαντασίας προηγούμενης, οὐ μὲν αἱ αὐταὶ εἶσι τῇ φαντασίᾳ. L'unique correction à faire est de supprimer ἢ avant αὐτή, comme le propose SCHNEIDER (*Rhein. Mus.*, 1866, p. 448).

427 b, 17. τοῦτο μὲν γὰρ τὸ πάθος. — Si ARISTOTE, dit TRENDLENBURG (p. 373), donne à l'imagination le nom de πάθος, c'est parce qu'elle n'est pas maîtresse d'elle-même et à cause de l'influence qu'elle exerce sur les autres facultés qui subissent son empire : *Dum pars agit, reliquum patitur, ita ut ipsa facultas πάθος dici possit.* Mais FREUDENTHAL (*op. cit.*, p. 28, n. 3) remarque que cette explication, qui pourrait s'appliquer à l'imagination telle que la conçoit la psychologie moderne, ne convient pas au concept aristotélicien de φαντασία. — V. BONITZ, *Ind. Ar.*, 536 a, 48 : *attamen saepe τὸ πάσχειν et τὸ ποιεῖν ita coaluerunt, ut idem et πάθος et ἔργον dicatur, veluti αἰσθησις, qua δέχασθαι τὸ πάθος dicimur μν 1. 450 b 5, eadem ἔργον ψυχῆς nominetur ψα 1. 402 b 12. αι 3. 439 a 8 al (cf Meyer Arist Tierk p. 93), atque πάθη et ἔργα vel πράξεις interdum ita coniungantur, ut non opposita sed synonyma esse videantur..... cf τοῦτο μὲν τὸ πάθος (τὸ φαντάζεσθαι) ἐφ' ἡμῖν ἐστὶν ὅταν βουλόμεθα ψγ 3. 427 b 18. — V. *ad III*, 3, 428 b, 11.*

427 b, 18. πρὸ ὀμμάτων. — Cf. *Eth. Nic.*, VI, 13, 1144 a, 29 (ἢ δ' ἕξις τῷ ὀμμάτι τούτῳ γίνεται τῆς ψυχῆς οὐκ ἄνευ ἀρετῆς) et *al.*; *Ind. Ar.*, 509 b, 34.

427 b, 19. οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς..... **20.** εἰδωλοποιούντες. — V. *Top.*, VIII, 14, 163 b, 28 : καθ' ἕνα γὰρ ἐν τῷ μνημονικῷ μόνον οἱ τόποι τεθέντες εὐθὺς ποιοῦσιν αὐτὰ μνημονεύειν. *De insom.*, 1, 458 b, 20 : οἷον οἱ δοκοῦντες κατὰ τὸ μνημονικὸν παράγγελμα τίθεσθαι τὰ προβεβλημένα. *De mem.*, 2, 451 b, 10 : συμβαί-

νοῦσι δ' αἱ ἀναμνήσεις, ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἡδε γενέσθαι μετὰ τήνδε (b, 28) τῷ γὰρ ἔθει ἀκολουθοῦσιν αἱ κινήσεις ἀλλήλαις, ἡδε μετὰ τήνδε, καὶ ὅταν τοῖνον ἀναμνησθεσθαι βούληται, τοῦτο ποιήσει· ζητήσει λαβεῖν ἀρχὴν κινήσεως, μεθ' ἣν ἐκείνη ἔσται. διὸ τάχιστα καὶ κάλλιστα γίνονται ἀπ' ἀρχῆς αἱ ἀναμνήσεις· ὡς γὰρ ἔχουσι τὰ πράγματα πρὸς ἄλληλα τῷ ἐφεξῆς, οὕτω καὶ αἱ κινήσεις. καὶ ἐστὶν εὐμνημόνευτα ὅσα τάξιν τινὰ ἔχει. CICÉRON (*De orat.*, II, 86—87) décrit ainsi le procédé mnémorique auquel ARISTOTE fait ici allusion : « Par conséquent ceux qui voudraient cultiver en eux « cette faculté (sc. la mémoire) devraient choisir des lieux, se « représenter par des images mentales les choses qu'ils voudraient retenir, et les localiser dans ces lieux. Il arriverait « ainsi que l'ordre des lieux conserverait l'ordre des choses « (sic fore ut ordinem rerum locorum ordo conservaret), et l'image « des choses représenterait les choses mêmes ; les lieux nous « seraient comme la cire des tablettes et les images comme les « caractères..... Simonide, ou tout autre qui a inventé cet art, « a bien remarqué que les choses qui nous sont transmises et « qui sont imprimées en nous par la sensation, sont celles « qui se gravent le mieux dans notre esprit, qu'en outre le « sens de la vue est, de tous nos sens, le plus actif ; que, par « conséquent, les choses que nous aurions vues ou entendues « seraient mieux retenues par l'esprit si elles lui étaient confiées sous la garantie de la vue, en sorte que les choses « invisibles et dont la vue ne peut pas juger, devaient être « revêtues de formes, d'images et de figures pour que nous « puissions retenir, grâce à une sorte d'intuition visuelle, ce « qui échapperait à notre pensée. A ces formes et à ces corps, « comme à toutes les choses qui tombent sous le sens de la « vue, il faut une place dans le lieu, car on ne peut concevoir « un corps sans un lieu, Il faut se servir de places nombreuses, remarquables, bien distinctes, pas trop éloignées « les unes des autres, et d'images frappantes, vives, caractérisées, qui puissent se présenter et frapper l'esprit rapidement. » L'auteur de la *Rhétorique à Herennius* (III, 16) et QUINTILIEN (XI, 2) reproduisent, avec plus de détails, les mêmes conseils. Il faut, dit QUINTILIEN, associer les notions abstraites à un mot ou à une image, par exemple figurer l'idée de navigation par une ancre, celle d'expédition militaire par une arme, puis localiser chacun de ces signes dans des lieux dont l'ordre soit déterminé, comme les diverses parties d'une maison : *hæc itaque digerunt, primum sensum vel locum vestibulo*

quasi assignant, secundum atrio, tum impluvia circumeunt....., etc. — Les mots οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς τιθέμενοι sont susceptibles de deux interprétations : si τιθέμενοι est au passif, il faut traduire : comme ceux qu'on met au nombre des gens bien doués sous le rapport de la mémoire (cf. *De mem.*, 2, 453 a, 5; *Hist. an.*, IX, 1, 608 b, 11 : τὸ θῆλυ..... μνημονικώτερον). Mais il est plus probable que τιθέμενοι est au moyen (cf. τιθεσθαι dans le passage du *De insom.* cité ci-dessus), et qu'on doit expliquer : ὡςπερ οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς (sub. τόποις) τιθέμενοι. ARGYROPULE traduit : *perinde atque ii faciunt qui in artificiosæ memoriæ comparatis atque dispositis locis imagines fingunt atque simulacra collocant.*

427 b, 20. δοξάζειν et 21. δοξάσωμεν. — δόξα est pris ici dans un sens plus large que ci-dessous (b, 25), comme synonyme d'ὀπίληψις (v. *ad III*, 3, 427 b, 15—16). SIMPL., 206, 30 : ἐπὶ πλέον μὲν τῆς δόξης ἢ ὀπίληψις, εἰληπται δὲ ἀντὶ πάσης ὀπίληψις ἢ δόξα. πάσης γὰρ κοινὸν τὸ ἢ ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι, ἐπειδὴ ἐν συγκαταθέσει πᾶσα ὀπίληψις. V. *Ind. Ar.*, 203 b, 13; 204 a, 19.

ἀνάγκη γὰρ ἢ ψεύδεσθαι ἢ ἀληθεύειν. — V. *ad III*, 3, 427 b, 14—24.

427 b, 23. ὡσαύτως ἔχομεν ὡςπερ ἂν εἰ θεώμενοι.... — C'est-à-dire que l'on n'éprouve, alors, ni espoir, ni crainte. THEM., 164, 15 : οὐ συμπάσχομεν οὐδ' ὀτιοῦν, ἀλλ' ὡςπερ ἐν τοῖς πίναξι τὰ γεγραμμένα θεώμενοι πάσχομεν οὐδέν..... κτλ. Cf. SIMPL., 207, 9; PHILOP., 493, 17.

427 b, 14. φαντασία γὰρ..... 24. θαρραλία. — FREUDENTHAL (*op. cit.*, p. 9 sqq.), dont SUSEMIHL (*Philol. Woch.*, 1882, p. 1283) approuve l'opinion, pense que, si ce passage n'est pas apocryphe, il a été, du moins, introduit à tort à la place qu'il occupe. Cette conjecture est appuyée sur les considérations suivantes :

1° On ne voit pas comment la proposition : φαντασία γὰρ ἕτερον καὶ αἰσθήσεως καὶ διανοίας (b, 14) se rattache à ce qui précède. La traduction de BRANDIS : *denn von beiden müssen wir das Vorstellen unterscheiden*, n'apporte, sur ce point, aucune clarté. L'interprétation que JUL. PACIUS, dans son commentaire du *De anima*, donne de γὰρ (*probat enim distinctionem inter sensum et ratiocinationem ex eo quod inter utrumque collocatur phan-*

tasia, quæ ab utroque separatur, nam si ambo extrema differunt a medio, multo magis differunt inter se.) est trop subtile pour être vraie. Il vaudrait mieux compléter ainsi la pensée : La sensation appartient à tous les animaux, la pensée seulement à un petit nombre d'entre eux. <On ne peut pas objecter que la φαντασία est bien une espèce d'αἰσθήσεως et que, cependant, elle n'appartient pas plus que la pensée à tous les animaux>, car la φαντασία diffère de la sensation et de la pensée. — Mais, bien que des ellipses de ce genre soient assez fréquentes chez ARISTOTE, la légitimité de cette explication reste douteuse.

2° La division du νοεῖν en φαντασία et ὀπίληψις, indiquée 427 b, 27, et les considérations qui suivent ne présupposent en rien le passage suspect. Les preuves très détaillées de la distinction de la φαντασία et de la δόξα, exposées 428 a, 19 sqq., ne font pas la moindre allusion à ce qui est dit sur le même sujet 427 b, 16 sqq., et les mots λείπεται ἄρα ἰδεῖν εἰ δόξα (428 a, 18) semblent indiquer que la question n'a pas encore été traitée. (L'interprétation de la phrase ὅτι δ' οὐκ ἔστιν ἢ αὐτῇ νόησις καὶ ὀπίληψις, φανερόν — 427 b, 16 — ne saurait, du reste, faire difficulté. Le texte, sur lequel tous les manuscrits et les commentateurs sont d'accord, ne peut recevoir d'autre sens que celui-ci : que la φαντασία ne soit pas la même espèce de νόησις que la réflexion — ὀπίληψις —, c'est ce qui est évident. La φαντασία et l'ὀπίληψις sont opposées plus loin, 427 b, 28, comme des espèces de la νόησις).

3° La distinction de la φαντασία et de la δόξα est fondée sur les raisons suivantes : τοῦτο μὲν γὰρ τὸ πάθος (ἢ φαντασία) ἐφ' ἡμῶν ἐστίν, ὅταν βουλώμεθα..... δοξάζειν δ' οὐκ ἐφ' ἡμῶν · ἀνάγκη γὰρ ἢ ψεύδεσθαι ἢ ἀληθεύειν (427 b, 17). Mais cette proposition est fautive. Car, d'une part, nous pouvons penser quand nous voulons (διὸ νοῆσαι μὲν ἐπ' αὐτῶν, ὅποταν βούληται, *De an.*, II, 5, 417 b, 24) et, d'autre part, la φαντασία elle-même est susceptible de vérité et d'erreur, du moins d'après ce qu'ARISTOTE dit plus loin, 428 a, 3 : (ἢ φαντασία) μία τις ἐστὶ τούτων δύναμις ἢ ἕξις, καθ' ἣν κρίνομεν καὶ ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα. — Il y a d'ailleurs, sur ce point, quelque confusion dans les idées d'ARISTOTE. Car il prétend (*De an.*, III, 8, 432 a, 11) que la vérité et l'erreur sont étrangères à la φαντασία, et cette opinion est aussi impliquée par *De mem.*, 1, 450 a, 25 sqq. Nous constatons une indécision analogue en ce qui concerne la sensation. D'après 428 a, 16, l'αἰσθήσεως ne fait pas partie τῶν αἰεὶ ἀληθεύόντων, mais, 428 a, 11, nous lisons : αἰ μὲν (sc. αἰσθήσεως) ἀληθεῖς αἰεὶ, propo-

sition qui, d'après 427 b, 11, doit être restreinte à l'*αἴσθησις τῶν ἰδίων*. Une nouvelle restriction s'ajoute, d'ailleurs, à celle-là, d'après 428 b, 18 : *ἡ αἴσθησις τῶν μὲν ἰδίων ἀληθῶς ἐστὶν ἢ ὅτι ἄλλοῖσιν ἔχουσα τὸ ψεῦδος*. Cf. *Meta.*, Γ, 5, 4010 b, 1 sq. — Ce sont là, toutefois, des négligences et non pas des contradictions.

4^o Enfin, la proposition 427 b, 21 : *ὅταν μὲν δοξάζωμεν.....* (24) *τὰ δεινὰ ἢ θαρραλέα* est contredite par *De insom.*, 3, 460 b, 3 sqq.; 462 a, 13 (... *ἐν ἧ σκότος, φαίνεται εἴδωλα πολλὰ κινούμενα, ὥστ' ἐγκαλύπτεσθαι πολλάκις φοβούμενους. ἐκ δὲ τούτων ἀπάντων δεῖ συλλογίσασθαι ὅτι ἐστὶ τὸ ἐνύπνιον φάντασμα μὲν τι... κτλ*); *Probl.*, XXX, 7, 936 a, 18 : *ἀλλ' ὅτι Ὀλυμπία ἐνικῶμεν, καὶ περὶ τῆς ναυμαχίας τῆς ἐν Σαλαμῖνι, χαίρομεν καὶ μεμνημένοι καὶ ἐλπίζοντες τοιαῦτα*.

Cette argumentation ne nous semble pas péremptoire. D'abord, en effet, les mots b, 14 : *φαντασία γὰρ ἕτερον..... κτλ.* nous paraissent se rattacher à ce qui précède, plus naturellement que ne le pense FREUDENTHAL (v. *ad III*, 3, 427 b, 14). — Quant à la phrase b, 17 : *ὅτι δ' οὐκ ἐστὶν ἡ αὐτή..... κτλ.*, elle n'a sans doute pas le sens qu'il lui donne. Car ARISTOTE, nous l'avons dit (v. *ad III*, 3, 427 b, 16—17), n'admet pas que la *φαντασία*, au moins sous sa forme primitive, et l'*ὑπόληψις* soient des espèces de la *νόησις*. C'est, bien plutôt, le contraire qui est vrai d'après lui (v. *De an.*, I, 1, 403 a, 8 : *τὸ νοεῖν..... φαντασία τις*), et c'est pour cela qu'il attribue l'imagination même aux animaux dépourvus de raison (*Eth. Nic.*, VII, 5, 1147 b, 4; *Meta.*, A, 1, 980 b, 26; V. *ad II*, 2, 413 b, 22; 4, 415 a, 11; III, 3, 427 b, 14; 10, 433 a, 11; 11, 434 a, 8—11). Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'interprétée comme nous l'avons fait (car l'imagination n'est pas la pensée ou la croyance), la proposition dont il s'agit n'est pas en contradiction avec celle que nous trouvons un peu plus loin, b, 27 : *τοῦ νοεῖν..... τὸ μὲν φαντασία δοκεῖ εἶναι τὸ δ' ὑπόληψις*. Car celle-ci, comme l'indique l'expression *δοκεῖ*, n'exprime pas l'opinion d'ARISTOTE lui-même. On admet ordinairement, dit-il, que la pensée a pour espèces l'imagination et la croyance (*ὑπόληψις*, qui se divise, d'après 427 b, 23, en *ἐπιστήμη*, *δόξα* et *φρόνησις*). Quand nous aurons étudié l'imagination, nous aurons à parler de l'*ὑπόληψις* c'est-à-dire de l'opinion, de la science et de la prudence.

Il n'y a pas lieu de trouver étrange que, dans ses nouvelles considérations sur l'imagination, ARISTOTE ne fasse aucune allusion à celles qui précèdent. Car celles-ci ne sont introduites qu'épisodiquement et pour prouver que les animaux

qui possèdent la *φαντασία* ne sont pas, pour cela, doués de pensée, proposition qui sert, à son tour, à établir que la sensation, appartenant à tous les animaux, est distincte de la pensée qui est le propre de l'homme. ARISTOTE n'avait donc pas, dans l'étude spéciale et détaillée qu'il fait de l'imagination, à se référer à un morceau où les mêmes idées ne sont exposées que d'une façon incomplète et accessoire.

Les contradictions que FREUDENTHAL signale entre ce passage et d'autres textes d'ARISTOTE sont plus apparentes que réelles. Il ne dépend pas de l'homme, lisons-nous ici (b, 20), d'opiner (*δοξάζειν*) quand il veut (et *δόξα* est pris comme synonyme d'*ὑπόληψις* — v. *ad loc.* — qui équivaut, à son tour, d'après b, 23, à *ἐπιστήμη*, *δόξα* au sens étroit, et *φρόνησις*); ARISTOTE déclare, au contraire, dans le second livre du *De anima* (II, 5, 417 b, 24) que *νοῦσι μὲν ἐπ' αὐτῷ, ὅπταν βούληται*. — Mais, quand il dit que la croyance ne dépend pas de nous, il parle, d'une manière générale, de l'*ὑπόληψις*, la plus humble des opérations intellectuelles, qui se retrouve dans toutes les autres; il ne doit donc tenir compte que des caractères qui lui appartiennent le plus communément, et non de ceux qui sont propres à ses formes supérieures. Or, considérée en général, la croyance implique la vérité et l'erreur (b, 20 : *ἀνάγκη γὰρ ἢ ψεῦδεσθαι ἢ ἀληθεύειν*), c'est-à-dire la connaissance d'un objet, sensible le plus souvent (comme dans la *δόξα* proprement dite — *ἡ δόξα περὶ τὸ ἐνδεχόμενον καὶ ἄλλως ἔχειν*. V. *Ind. Ar.*, 203 b, 41; *ad III*, 11, 434 a, 20 — et dans la *φρόνησις*, qui se meut aussi vers le sensible et le particulier — *Eth. Nic.*, VI, 8, 1141 b, 14; 27; 9, 1142 a, 14; 23; 12, 1143 a, 35; *De an.*, III, 10; *Meta.*, Z, 7, 1032 b, 15—30; V. *ad I*, 2, 404 b, 5; III, 10, 433 a, 14—21; 29), qu'il ne dépend pas de nous d'atteindre (SIMPL., 206, 32 — à la suite du texte cité dans l'avant-dernière note — : *ἡ δὲ συγκατάθεσις οὐ κατὰ μόνην τὴν τῶν προσπιπτόντων σύνεσιν, ἀλλὰ καὶ κατὰ τὴν τοῦ ἀληθοῦς ἢ ψεύδους διάκρισιν. ἐν δὲ τῇ πρὸς τὰ πράγματα συμφωνία καὶ διαφωνία τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος. τὰ πράγματα δὲ οὐκ ἐφ' ἡμῖν*). Il n'en est pas de même des formes les plus hautes de la croyance. La science, au sens étroit du mot, et la pensée pure sont exemptes des imperfections attachées à leurs formes inférieures. Nous pouvons toujours réaliser en nous cette croyance supérieure qui est la science, et cela parce qu'elle n'est pas susceptible de vérité et d'erreur, mais seulement de vérité (*An. post.*, II, 19, 100 b, 7 : *ἀληθῆ δ' ἀεὶ ἐπιστήμη καὶ νοῦς*. *De an.*, III, 3, 428 a, 17 et

sap.), ce qui revient à dire qu'en ce cas l'objet connu est inhérent au sujet lui-même, que l'intelligible est réalisé dans l'intellect (*De an.*, II, 5, 417 b, 24 : ταῦτα δ' — sc. τὰ καθόλου — ἐν αὐτῇ πῶς ἐστὶ τῆ ψυχῇ . διὸ νοῆσαι μὲν ἐπ' αὐτῶν, ὁπόταν βούληται). Il n'y a donc pas plus de contradiction entre les deux passages dont il s'agit qu'entre les textes nombreux où ARISTOTE déclare que la science est toujours vraie et ceux, en aussi grand nombre, où il la présente comme pouvant donner lieu à la vérité ou à l'erreur. Dans ces derniers ἐπιστήμη est pris dans son acception la plus large (v. *Ind. Ar.*, 279 a, 1), dans les autres il a son sens précis (v. *ad III*, 3, 430 b, 28). Nous en avons un exemple dans ce chapitre même, où nous trouvons, à quelques lignes de distance, ces deux assertions en apparence contradictoires : (428 a, 3) καθ' ἣν κρίνομεν καὶ ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα . τοιαῦτα δ' εἰσὶν..... ἐπιστήμη, νοῦς. (428 a, 16) ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν αἰ ἀληθευόντων οὐδεμία ἔσται, οἷον ἐπιστήμη ἢ νοῦς.

L'argument que FREUDENTHAL tire de l'opposition qui paraît exister entre III, 3, 427 b, 17 sqq. (où ARISTOTE affirme que la croyance est, à la différence de l'imagination, susceptible de ψεύδεσθαι ἢ ἀληθεύειν) et 428 a, 3 (où il dit de l'imagination : καθ' ἣν ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα. Cf. 428 a, 18), n'est pas plus probant. D'abord, en effet, dans le premier de ces passages, ARISTOTE dit textuellement qu'à la différence de l'imagination, l'opinion est nécessairement (ἀνάγκη) vraie ou fausse. Ce qui ne suppose pas que l'imagination ne soit jamais vraie ou fausse, mais seulement qu'elle ne possède pas nécessairement ces caractères. En outre, comme FREUDENTHAL le constate lui-même, nous trouvons un peu plus loin (8, 432 a, 10) un texte qui confirme le passage suspect (ἔστι δ' ἡ φαντασία ἕτερον φάσεως καὶ ἀποφάσεως : συμπλοκὴ γὰρ νοημάτων ἐστὶ τὸ ἀληθὲς ἢ ψεῦδος.). De plus encore, ces divergences peuvent, sans doute, s'expliquer de la même façon que les contradictions apparentes d'ARISTOTE sur le compte de l'αἴσθησις, lesquelles, de l'aveu de FREUDENTHAL, se réduisent à des négligences. La φαντασία n'est, en effet, dans son essence propre, qu'une sensation affaiblie : αἴσθησις τις ἀσθενής (*Rhet.*, I, 11, 1370 a, 28; V. *ad III*, 3, 428 b, 11; b, 25 sqq.). Enfin, un passage du *De memoria* nous indique comment l'imagination peut être, suivant le point de vue, susceptible ou non de vérité et d'erreur. C'est que l'image (φάντασμα) peut ou bien jouer purement et simplement le rôle de phénomène subjectif, ou bien constituer une représentation, une image au sens propre de ces mots, c'est-à-dire être

l'objet de la mémoire (Cf. BOUTROUX, *Ét. d'hist. de la phil.*, pp. 166-167). Dans le premier cas, l'image ne s'accompagne pas de croyance et n'est, par suite, ni vraie ni fausse; dans le second, elle est considérée comme représentant un objet extérieur, ce qui peut donner lieu à la vérité et à l'erreur. V. *De mem.*, 1, 450 b, 20 : οἷον γὰρ τὸ ἐν τῷ πίνακι γεγραμμένον καὶ ζῶν ἐστὶ καὶ εἰκὼν, καὶ τὸ αὐτὸ καὶ ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω, τὸ μέντοι εἶναι οὐ ταῦτόν ἄμφω, καὶ ἐστὶ θεωρεῖν καὶ ὡς ζῶν καὶ ὡς εἰκόνα, οὕτω καὶ τὸ ἐν ἡμῖν φάντασμα δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ αὐτὸ τι καθ' αὐτὸ εἶναι θεωρημα καὶ ἄλλου φάντασμα . ἢ μὲν οὖν καθ' αὐτό, θεωρημα ἢ φάντασμα ἐστὶν, ἢ δ' ἄλλου, οἷον εἰκὼν καὶ μνημόνευμα (451 a, 2) καὶ διὰ τοῦτο ἐνίοτ' οὐκ ἴσμεν, ἐγγινομένων ἡμῖν ἐν τῇ ψυχῇ τοιοῦτων κινήσεων ἀπὸ τοῦ αἰσθῆσθαι πρότερον, εἰ κατὰ τὸ ἡσθῆσθαι συμβαίνει, καὶ εἰ ἐστὶ μνήμη ἢ οὐ διατάζομεν..... κτλ. PHILOPON (488, 21) fait, à ce propos, la remarque suivante : εἰ δὲ δεῖ τάληθες εἰπεῖν, οὐδὲ πᾶσα φαντασία ἐφ' ἡμῖν ἐστὶν (25) ὅτε μὲν γὰρ τὰ ὄντα ὡς ὄντα φαντάζομαι, οὐ δύναμαι εἰ μὴ ὡς ἔχουσι φαντάζεσθαι αὐτά. — C'est, de même, aux images considérées comme représentatives de la réalité (hallucination), qu'ARISTOTE attribue la propriété de produire la crainte ou l'espoir. PHILOP., 488, 33 : ἐστὶν ἀπορήσαι οὕτω . τί φησ; φανταζόμενοι τὰ δεινὰ οὐ πτοοῦμεθα; αὕτη μὲν ἐστὶν ἡ ἀπορία, πρὸς ἣν ἐροῦμεν ὅτι ἐστὶ συγκατάθεσις, ἥτις καθ' αὐτὸ μὲν ὑπάρχει τῇ δόξῃ καὶ οὐσία ἐστὶ τῆς δόξης, συμβεβηκὸς δὲ τῇ φαντασίᾳ . καὶ ὅταν οὖν δοξάσας τὰ δεινὰ συγκαταθῶμαι, πτοοῦμαι, καὶ πάλιν ὅταν φαντασθῆς τὰ δεινὰ συγκαταθῶμαι πτοοῦμαι.

Il n'y a donc, croyons-nous, aucune bonne raison de penser que le morceau dont il s'agit soit apocryphe, ou même qu'il ait été introduit à tort à la place qu'il occupe. Le plan de l'ensemble du chapitre nous paraît être le suivant : ARISTOTE commence par établir, contre les anciens, que, d'une manière générale, la pensée ne peut pas se ramener à la sensation, et, à ce propos, réfute l'objection qu'on pourrait tirer de la présence de l'imagination chez certains animaux. Puis, à partir de 427 b, 27, il s'occupe des facultés intellectuelles. Il les énumère d'après l'opinion commune qui les divise en φαντασία, d'une part, et ὑπόληψις, de l'autre, cette dernière se subdivisant en δόξα, ἐπιστήμη, φρόνησις. Puis il étudie successivement chacune de ces opérations.

427 b, 25. δόξα est ici employé, non plus dans son sens large, comme synonyme d'ὑπόληψις (v. *ad III*, 3, 427 b, 20),

mais dans son sens propre, pour désigner une forme particulière de celle-ci. SIMPLICIUS, 207, 14 : ἐπειδὴ τῆς μὲν ὑπολήψεως προέθετο διακρίναι τὴν φαντασίαν, τὴν δὲ δόξαν ἀντὶ πάσης παρέλαβεν ἐν μέσῳ τῆς ὑπολήψεως διαίρει τὰ τῆς ὑπολήψεως εἶδη, ... κτλ.

427 b, 26. ἕτερος ἔστω λόγος. — D'après SIMPLICIUS (207, 26), la référence est à l'Éthique à Nicomaque (cf. VI, 3, 1139 b, 15 sqq.). BONITZ (*Ind. Ar.*, 99 a, 13) considère cette opinion comme douteuse. — Sur le sens de ἕτερος λόγος, v. *ad* II, 3, 415 a, 12.

427 b, 28. δοκεῖ. — L'emploi de cette expression semble indiquer que la division du νοεῖν exposée ici est empruntée par ARISTOTE aux opinions courantes (v. *ad* I, 1, 402 a, 4), et qu'il n'exprime pas ses propres idées (v. *ad* III, 3, 427 b, 16; 14—24).

428 a, 1. εἰ δὴ ἔστιν ἡ φαντασία. — Il faut, peut-être, sous-entendre κίνησις τις. Cf. ALEX., *De an.*, 66, 20 : αὕτη δὲ ἔστι κίνησις τις, καθ' ἣν λέγομεν φάντασμα τι ἡμῖν ἐν τῇ ψυχῇ γίνεσθαι.

428 a, 2. μὴ εἴ τι κατὰ μεταφορὰν λέγομεν, 4. ψευδομεθα. — TRENDELEBURG (p. 375) donne à ce passage le sens général suivant : *Si imaginatio est, qua imagines nobis existunt, ad rei quidem veritatem non exactae : una earum, quibus res iudicamus, facultas esse non potest.* Il faudrait, dans cette interprétation, ajouter une négation à l'apodose μία τις ἔστι... κτλ. ou, au moins, la prendre dans le sens interrogatif. Les mots μὴ εἴ τι κατὰ μεταφορὰν λέγομεν signifieraient : si, du moins, nous n'entendons pas par imagination : *facultatum una, qua verum iudicamus.* ARISTOTE voudrait écarter, par là, l'usage abusif et métaphorique du mot φαντασία, auquel il se laisse lui-même entraîner quelquefois, par exemple *De an.*, I, 1, 402 b, 23 : ἀποδιδόναι κατὰ τὴν φαντασίαν.

FREUDENTHAL (*op. cit.*, p. 17) oppose à cette opinion les objections suivantes : 1° La signification attribuée aux mots φαντασία κατὰ μεταφορὰν n'est pas justifiée. Car, dans le passage du *De anima* (402 b, 23) que cite TRENDELEBURG, le mot φαντασία, tel qu'il le comprend lui-même, a précisément le sens qu'ARISTOTE lui donne, dans ce chapitre, de : φαντασία, καθ' ἣν λέγομεν φάντασμα τι ἡμῖν γίνεσθαι. — Remarquons, toutefois, ce qui d'ailleurs n'atténue pas la portée de l'objection, que, dans le

passage visé, κατὰ τὴν φαντασίαν signifie, plus précisément, κατὰ τοῦτο ὃ φαίνεται ἡμῖν et a presque le sens de κατὰ τὴν αἴσθησιν. V. *ad* I, 1, 402 b, 16—403 a, 2. — 2° C'est à tort que TRENDELEBURG attribue à ARISTOTE l'intention de prouver que l'imagination ne fait pas partie des *judicandi facultates*. Cette opinion est contredite par le contenu de ce chapitre même : l'imagination est une espèce de la pensée (427 b, 28); elle peut être vraie ou fausse (428 a, 12; 18; b, 17; 25 sqq.). — Ajoutons cependant, pour éviter toute équivoque, que, comme nous l'avons déjà dit, la proposition 427 b, 27 : περὶ δὲ τοῦ νοεῖν.... (28) ὑπόληψις n'exprime pas la propre opinion d'ARISTOTE; que, pour lui, l'imagination qui, sous sa forme la plus simple et la moins élevée, appartient à quelques animaux sinon à tous (v. *ad* II, 2, 413 b, 22), fait partie des opérations sensibles, et non point des opérations rationnelles ou intellectuelles *stricto sensu*. Quand il rapproche l'imagination de la pensée proprement dite, ce n'est que dans le sens et dans la mesure où l'on peut en rapprocher aussi la sensation (*Mot. an.*, 6, 700 b, 19 : ἡ φαντασία καὶ ἡ αἴσθησις τὴν αὐτὴν τῷ νῷ χώρην ἔχουσιν. V. *ad* III, 7, 431 a, 15). Ceci, d'ailleurs, ne justifie en rien l'opinion de TRENDELEBURG. L'imagination a beau n'être qu'une opération sensitive, elle n'en est pas moins une *judicandi facultas* (χρητικὴ δύναμις), comme la sensation même dont elle n'est qu'un prolongement (v. *ad* III, 3, 427 b, 14—24 et la fin du chapitre), et le φάντασμα n'est rien moins qu'une ombre vaine (*umbrae inane refert*, TREND., *l. l.*). Car il est l'image, souvent fidèle, de la sensation et l'objet de la mémoire (v. *ad l. l.*). — 3° Enfin il est grammaticalement impossible de lire οὐδεμία τις ἔστι et même de prendre μία τις ἔστι dans le sens interrogatif. — L'interprétation de TRENDELEBURG est donc inadmissible.

FREUDENTHAL (*op. cit.*, p. 18) croit qu'ARISTOTE a ici en vue un autre sens de φαντασία, qui veut dire quelquefois « ostentation, éclat, brillant » (THEOPH., *fr. π.* λίθων, 60 : ἡ τέχνη ποιεῖ τὰ μὲν χρήσεως χάριν, τὰ δὲ μόνον φαντασίας. *Act. Apost.*, 25, 23; cf. HERODOT., VII, 10, 5). Mais, si vrai qu'il puisse être qu'ARISTOTE prenne quelquefois le sens propre pour le sens figuré et réciproquement (*Meta.*, A, 16, 1021 b, 28), on ne voit pas pourquoi il aurait jugé utile de mettre le lecteur en garde contre une acception à laquelle personne n'aurait songé ici. L'interprétation la plus plausible nous paraît être celle de SIMPLICIUS (208, 6) : διακρίνων αὐτὴν (*sc.* τὴν φαντασίαν) ἀπὸ τῆς

κατὰ μεταφορὰν ἐκ ταύτης λεγομένης, ὅτε ἐπὶ τοῦ φαινομένου τῆ φαντασία χρώμεθα καὶ ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως καὶ ἐπὶ δόξης, ou, mieux encore, celle d'ALEXANDRE (— que FREUDENTHAL aurait pu cependant citer parmi les auteurs qui fournissent des exemples de φαντασία au sens propre. V. *De fato*, 165, 9 — *De an.*, 66, 20) : αὕτη δὲ (sc. ἡ φαντασία) ἐστὶ κίνησις τις, καθ' ἣν λέγομεν φάντασμα τι ἡμῖν ἐν τῇ ψυχῇ γίνεσθαι, ἐπεὶ κατὰ μεταφορὰν γε κατὰ πάντων τῶν προειρημένων τῆ φαντασία χρώμεθα πολλάκις. καὶ γὰρ κατὰ αἰσθήσεως καὶ κατὰ δόξης καὶ κατὰ ἐπιστήμης καὶ νοῦ τὴν φαντασίαν κατηγοροῦμεν (cf. THEM., 164, 27 : ἀποσκευαζόμενοι τοίνυν τὰ λοιπὰ σημαίνοντα τοῦ ὀνόματος, ἐφ' ὧν αὐτὸ μεταφέροντες λέγομεν· πολλάκις μὲν γὰρ τὴν αἴσθησιν φαντασίαν καλοῦμεν, πολλάκις δὲ καὶ τὴν νόησιν.... κτλ.). Ainsi, d'après ALEXANDRE, l'imagination au sens métaphorique désigne indifféremment toutes les facultés cognitives. ARISTOTE a donc voulu dire, semble-t-il : si nous ne prenons pas ce terme au sens métaphorique, l'imagination n'est qu'une (μία τις) des facultés ou des habitudes etc. — Lui-même, d'ailleurs, ne s'interdit pas d'employer φαντασία, κατὰ μεταφορὰν. V. *Ind. Ar.*, 811 b, 26.

428 a, 3. μία τις... κρίνομεν καὶ ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα. — V. *ad III*, 3, 428 a, 12; 18; b, 17; 25 sqq.; 10, 433 a, 26. Sur la contradiction qu'il paraît y avoir, en ce qui concerne l'imagination, entre ce passage et le précédent (427 b, 20), v. *ad III*, 3, 427 b, 14—24. BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 56) pense que cette proposition est aussi en contradiction avec la conclusion du morceau 428 b, 9 : οὐτ' ἄρα ἐν τι τοῦτων ἐστὶν οὐτ' ἐκ τοῦτων ἡ φαντασία. Il propose, en conséquence, d'ajouter, après κατὰ μεταφορὰν λέγομεν, ζητῶμεν εἰ. Mais τοῦτων (428 b, 9) ne désigne que la sensation et l'opinion, et, de ce que l'imagination n'est ni la sensation, ni l'opinion, ni un complexus de l'une et de l'autre, il ne résulte pas qu'elle ne soit pas une faculté καθ' ἣν κρίνομεν καὶ ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα. — La traduction de WALLACE : par lesquelles nous pouvons juger et conclure au sujet du vrai et du faux (*conclude towards that which is true or false*) dénature le sens.

δύναμις ἢ ἐξίς. — V. *ad II*, 1, 412 a, 21; b, 25—413 a, 3.

καθ' ἣν. — TORSTRIK (*in app. crit.*) conjecture καθ' ἄς. Mais tous les manuscrits et les commentateurs ont καθ' ἣν,

amené sans doute, par une sorte d'attraction, par δύναμις ἢ ἐξίς. Le sens n'est pas douteux : *ipsa una quaedam est potentialiarum earum aut habituum, quibus discernimus... etc.* (ARGYR.).

428 a, 4. τοιαῦτα δ' εἰσὶν αἰσθησις, δόξα, ἐπιστήμη, νοῦς. — Nous avons déjà remarqué que cette assertion ne contredit qu'en apparence ce qu'ARISTOTE a dit plus haut, 427 b, 10 (v. *ad III*, 3, 427 b, 14—24). PHILOPON (497, 31) résout la même difficulté d'une autre manière : ἀλλ' ἔρεϊ τις πῶς ἀνωτέρω τὸν νοῦν εἶπεν ἀεὶ ἀληθεύειν, νυνὶ δὲ φησιν ὅτι ποτὲ καὶ ψεύδεται..... καὶ λέγομεν ὅτι οὐ πᾶσι τοῖς εἰρημένοις ἀρμόζει τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος, ἀλλὰ τοῖς μὲν τὸ ἀληθὲς, οἷον τῷ νῷ καὶ τῇ ἐπιστήμῃ (ταῦτα γὰρ κρίνει τὸ ἀληθὲς), τοῖς δὲ ἀμφοτέρω τὸ τε ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος, οἷον δόξῃ καὶ αἰσθήσει. Cette interprétation ne nous paraît pas juste. Comme l'indique le singulier καθ' ἣν, c'est une même faculté qui a la propriété ambiguë de ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι et, par conséquent, chacune de celles qui lui ressemblent sur ce point (τοιαῦτα) doit participer à la même ambiguïté.

428 a, 6. αἰσθησις μὲν γὰρ..... 8. ἐν τοῖς ὕπνοις. — TRENDELEBURG (p. 376) interprète a, 7. καὶ μηδετέρου ὑπάρχοντος τούτων, « même quand aucun objet n'est présent » (*Imaginatio non est sensus. Cuius rei haec fere sunt argumenta. Sensui, ut agere possit (ἐνεργεία), res subjectas esse oportet. Imaginatio, velut in somniis, ab omni re externa libera est.*). Mais il est manifeste, comme l'ont compris tous les commentateurs (THEM., 165, 15; SIMPL., 209, 2; PHILOP., 498, 14), que μηδετέρου τούτων ne peut désigner que μήτε τῆς ἐνεργείας μήτε τῆς δυνάμει αἰσθήσεως. Seulement, le sens qui s'offre alors le plus naturellement (une représentation imaginative peut se produire alors que la sensibilité en acte et la sensibilité en puissance sont abolies, ce qui est le cas pour les images qu'on aperçoit dans le sommeil) est en contradiction manifeste avec la proposition qui suit : αἰσθησις.... ἀεὶ πάρεστι. FREUDENTHAL (*op. cit.*, p. 12 et *Rhein. Mus.*, 1869, p. 399, n. 11) propose de corriger cette dernière qui, pense-t-il, est aussi en contradiction avec a, 16 : φαίνεται καὶ μούσιν ὀράματα, avec II, 5, 417 b, 24 : νοῆσαι μὲν ἐπ' αὐτῷ, ὅποταν βούληται, αἰσθάνεσθαι δ' οὐκ ἐπ' αὐτῷ et avec *De insom.*, 1, 458 b, 3 : εἰ δὲ χρῆσις ὄψεως ὄρασις..... (7) ἀδυνατεῖ δὲ πάντα μύοντα καὶ καθεύδοντα ὄραν..... δῆλον ὅτι οὐκ αἰσθανόμεθα οὐδὲν ἐν τοῖς ὕπνοις. Mais, pour qu'il y eût contradiction entre ces derniers passages et la proposition dont il s'agit, il faut

draît que, dans celle-ci (αἴσθησις μὲν αἰεὶ πάρεστι), αἴσθησις désignant la sensibilité en acte. Or c'est ce que nous n'avons nullement le droit de supposer. C'est, au contraire, la phrase φαίνεται δὲ..... ὕπνοις qui, expliquée comme nous l'avons indiqué et comme FREUDENTHAL paraît la comprendre, est en contradiction avec les idées fondamentales d'ARISTOTE sur la nature de la sensibilité. La sensibilité en puissance, en effet, n'est jamais abolie chez l'animal, puisqu'elle est son essence même (τὸ ζῷον αἰσθῆσει ὄρισται. V. *ad* II, 2, 413 b, 2—4; III, 2, 427 a, 15 *et seq.*); elle subsiste même dans le sommeil où, seule, la sensibilité en acte disparaît (*De somno*, 3, 458 a, 28; ὁ ὕπνος... τοῦ πρώτου αἰσθητηρίου κατάληψις πρὸς τὸ μὴ δύνασθαι ἐνεργεῖν. *Meta.*, Θ, 6, 1048 a, 37; V. *ad* III, 3, 428 a, 15). Le seul moyen d'éviter ces difficultés est, semble-t-il, d'adopter pour cette phrase, le sens indiqué par SIMPLICIUS (909, 1) et PHILOPON (498, 13) : l'imagination n'est pas la sensation. En effet, la sensation est soit en puissance, soit en acte; or il peut y avoir des représentations imaginatives qui ne contiennent ni la sensibilité en acte, ni la sensibilité en puissance (MICHAELIS, *zu Ar. De an.* III, 3, p. 17, explique très exactement : *das Träumen ist also ein Vorstellen, bei welchem die Wahrnehmung weder als δύναμις noch als ἐνέργεια beteiligt ist*). Telles sont celles qui ont lieu pendant le sommeil. Alors, en effet, il n'y a pas sensibilité en acte et il y a, sans doute, sensibilité en puissance, mais celle-ci ne saurait être confondue avec l'imagination qui, elle, est alors en acte (SIMPL., *l. l.* : φαίνεται δὲ τι καὶ μηδετέρου ὑπάρχοντος τούτων. οὐ τῷ ζῷῳ μήτε τῆς ἐνεργείας μήτε τῆς δυνάμει ὑπαρχούσης αἰσθήσεως· τοῦτο γὰρ ἀδύνατον· ἀλλὰ ταῖς φαντασίαις μηδετέρας ἐνυπαρχούσης· φαίνεται γὰρ τι, τούτεστι φάντασμα γίνεται, ὡς τὰ ἐν ὕπνοις ὄνειρατικὰ φαντάσματα, οὔτε τῆς ὡς ἐνεργείας αἰσθήσεως τῆς αὐτῆς τούτοις οὔσης (οὐ γὰρ ἐνεργεῖ ἐν τοῖς ὕπνοις ἡ αἴσθησις) οὔτε τῆς δυνάμει μὲν, μὴ ἐνεργούσης δὲ, ἐπειδὴ κατ' ἐνέργειαν πάρεστι τὰ φαντάσματα· ὡς τὴν μὲν φαντασίαν ἐνεργεῖν, οὐχὶ δὲ τὴν αἴσθησιν, διὸ οὐχ αἰ αὐταί.). Cette interprétation permet, non seulement de ne pas modifier le texte, mais encore d'apercevoir la symétrie de l'ensemble du morceau. ARISTOTE commence par exposer un argument destiné à montrer que l'imagination n'est ni la sensibilité en puissance, ni la sensibilité en acte; puis il en indique un second (a, 8 : εἶτα αἴσθησις... κτλ.) qui confirme le premier en ce qui concerne la sensibilité en puissance, et un troisième (a, 9 : εἰ δὲ τῇ ἐνεργείᾳ... κτλ.) qui le confirme en ce qui concerne la sensibilité en acte. — Il

n'y a donc lieu d'adopter ni la correction proposée par FREUDENTHAL : εἶτα αἴσθησις μὲν πᾶσι ὑπάρχει, ni celle de TORSTRICK (*Jahrb. f. class. Philol.*, 1867, p. 246) : εἶτα αἴσθησις μὲν αἰεὶ τοῦ παρόντος ἐστὶ... κτλ., ni même celle de CHRIST : αἴσθησις μὲν ἡ δυνάμει αἰεὶ πάρεστι. Car ARISTOTE emploie très fréquemment αἴσθησις pour désigner la sensibilité en puissance (comme dans la formule τὸ ζῷον αἰσθῆσει ὄρισται et autres analogues), tandis que le vrai nom de la sensibilité en acte c'est τὸ αἰσθάνεσθαι (v. *De an.*, I, 1, 402 b, 13); de plus, le contexte indique très nettement de quelle sensibilité il est ici question. A fortiori les conjectures de ESSEN (*Das dritte Buch etc.*, p. 21; V. app. crit.) nous paraissent-elles inutiles.

428 a, 8. τὰ ἐν τοῖς ὕπνοις. — *Sub.* : φαντάσματα. — Cf. SIMPL., *l. l.*

εἶτα αἰσθησις μὲν αἰεὶ πάρεστι. — V. l'avant dernière note. Il faut ajouter que, prise dans le sens que lui donne TRENDELENBURG (p. 376 : *Sensus ita nobis adest, ut eo semper uti liceat* — πάρεστι i. e. παρ' ἡμῖν ἐστὶ —), cette proposition serait en contradiction avec II, 5, 417 b, 24 *et al.*

428 a, 9. εἰ δὲ τῇ ἐνεργείᾳ τὸ αὐτό, i. e. : εἰ ταῦτόν τῃ ἢ φαντασίᾳ τῇ (sc. ἐνεργείᾳ) αἰσθῆσει. V. PHILOP., 498, 28.

428 a, 10. δοκεῖ δ' οὐδ. — L'imagination proprement dite n'appartient, en effet, qu'aux animaux supérieurs, quoique tous les animaux possèdent une vague représentation de leurs états qu'on peut appeler aussi φαντασία, si l'on prend le mot dans son sens large. V. *ad* II, 2, 413 b, 22.

428 a, 11. μύρμηκι..... σκόληκι δ' οὐδ. — Le texte traditionnel est : μύρμηκι ἢ μελίττι ἢ σκόληκι. Il est difficile de croire qu'ARISTOTE, qui met les abeilles et les fourmis au nombre des animaux les plus intelligents, les rapproche ici des vers et leur refuse l'imagination, alors qu'il leur attribue en un certain sens (v. *ad* III, 3, 427 b, 8; 10, 433 a, 9—10; 11, 434 a, 8—11), et à un plus haut degré même qu'à certains animaux sanguins, la φρόνησις et la σύνεσις (qui est aussi, d'après *Eth. Nic.*, VI, 11, *præs.* 1143 a, 6 sqq., une faculté de discernement. V. *ad* III, 8, 432 a, 8). Cf. *Part. an.*, II, 4, 650 b, 24 : διὰ γὰρ τοῦτο καὶ τῶν ἀναίμων ἔνια συνετωτέραν ἔχει τὴν ψυχὴν ἐνίων

ἐναίμων, καθάπερ εἴρηται πρότερον, οἷον ἡ μέλιττα καὶ τὸ γένος τὸ τῶν μυρμηκῶν... κτλ. *Ibid.*, 2, 648 a, 5 : διὸ καὶ μέλιττα καὶ ἄλλα τοιαῦτα ζῷα φρονιμώτερα τὴν φύσιν ἐστὶν ἐναίμων πολλῶν. BONITZ, *ad Meta.*, 980 a, 28 : *Et apem quidem, quamquam audiendi sensu videtur carere, Hist. an. IX 40. 627 a 17, et esse animal prudens et unde repetenda sit haec prudentia saepe Aristoteles monet, veluti de part. an. II 1. 648 a 6. 4. 650 a 25, al. Quod quum satis consentaneum sit et cum latiore illo, quem supra exposui, φρονήσεως ambitu concinat, illud iure mireris, quod alibi imaginatio num sit apibus tribuenda dubitat, de an. III 3. 428 a 10, quum tamen hoc loco apum prudentiam a memoria repetat quae sine imaginatione non potest esse.* TORSTRIK (p. 173) conjecture, d'après THEMISTIUS et SOPHONIAS, σκώληκι δ' οὐ (THEM., 165, 22 : ἔπειτα αἰσθησις μὲν πᾶσιν ὑπάρχει τοῖς ζώοις, φαντασία δὲ τοῖς μὲν τοῖς δ' οὐ, μύρμηκι μὲν ἴσως καὶ μελίττη καὶ πολλῶν μᾶλλον κύνι καὶ ἴππῳ σκώληκι δ' οὐ. SOPHON., 55, 27 : μύρμηξι μὲν γὰρ καὶ μελίτταις ἀνάγκη παρεῖναι φαντασίαν, σκώληκες δὲ καὶ μυῖαι ἢ οὐ δοκοῦσιν ὄλως ἔχειν ἢ ἀμυδράν τινα.). PHILOPON (240, 11) dit, de même : μύρμηκες μὲν γὰρ καὶ μυῖαι καὶ πολλὰ τοιαῦτα εἶναι φαντασίαν ἔχει, πρόδηλον σκώληκες δὲ, ὡς ἐν τοῖς ἐξῆς ἐρεῖ, οὐ φαίνονται φαντασίαν ἔχοντας. Cf. *Id.*, 258, 32. BIEHL conserve le texte traditionnel en considérant (*in app. crit. ad loc.*) que THEMISTIUS accompagne son interprétation de la particule dubitative ἴσως et que les passages de PHILOPON et de SOPHONIAS s'appliquent à d'autres endroits (413 b, 22; 414 b, 33 — 415 a, 10), mais que, dans leurs commentaires du morceau qui nous occupe, PHILOPON (498, 31) et SIMPLICIUS (209, 21; cf. 308, 19) ont lu le texte tel que le donnent les manuscrits. — Il faut remarquer, toutefois, que la restriction de THEMISTIUS ne porte pas sur σκώληκι δ' οὐ. Qu'en outre, ALEXANDRE qui, dans son *De anima* (66, 9 sqq.), suit de très près le texte de ce passage, et se borne manifestement à le commenter, dit aussi 67, 2 : καὶ αἰσθήσεως μὲν πάντα μετέχει τὰ ζῷα, φαντασίας δὲ οὐ δοκεῖ, ὡς τὰ τε ὀστρεώδη τῶν θαλασσίων καὶ οἱ σκώληκες. Qu'enfin, en admettant même, comme il faut sans doute le faire (v. la note précédente), que l'imagination qu'ARISTOTE refuse à certains animaux soit seulement la φαντασία βουλευτική (v. *ad III*, 11, 434 a, 4—5; 7), il n'en reste pas moins invraisemblable qu'il ait établi, entre les animaux dont il est question ici, le rapprochement que supposent les textes des manuscrits. Il nous semble donc y avoir de bonnes raisons pour admettre, comme le font BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 377),

SCHIEBOLDT (*De imag. disq. ex Ar. libb. rep.*, p. 9) et d'autres, la correction proposée par TORSTRIK.

428 a, 11. αἰ μὲν ἀληθεῖς αἰεὶ. — Sur les restrictions qu'il convient d'apporter à cette proposition, v. *ad III*, 3, 427 b, 14—24. — Cf. *Meta.*, Γ, 5, 1010 b, 2 : πρῶτον μὲν γε εἶτι οὐδ' ἡ αἰσθησις ψευδῆς τοῦ ἰδίου ἐστίν, ἀλλ' ἡ φαντασία οὐ ταῦτόν τῃ αἰσθήσει.

428 a, 13. ἀκριβῶς. — V. *ad I*, 1, 402 a, 2.

428 a, 14. ὅταν μὴ ἐναργῶς αἰσθανώμεθα. — ALEXANDRE (*op. cit.*, 67, 7) complète ainsi l'argument : καίτοι, εἰ ἦν ταῦτά, εἶδει τὴν μᾶλλον αἰσθησὶν μᾶλλον φαντασίαν εἶναι, καὶ τὴν ἀκριβεστέραν αἰσθησὶν καὶ φαντασίαν ἀκριβεστέραν.

428 a, 15. [τότε ἢ ἀληθῆς ἢ ψευδῆς]. — Ces mots, dont on ne trouve pas de traces chez les commentateurs, à l'exception de SOPHONIAS (118, 16), sont considérés, avec raison, par TORSTRIK (p. 173), MADVIG (*Adv. crit.*, I, p. 473, n. 1) et BIEHL comme interpolés. Ils ont tout l'air d'une glose ajoutée par un lecteur inintelligent. Car il ne s'agit nullement de savoir dans quels cas l'imagination ou la sensation sont vraies ou fausses, mais bien de montrer, par leurs variations indépendantes, que l'une diffère de l'autre.

ὅπερ δὲ ἐλέγομεν πρότερον, φαίνεται καὶ μύουσι ὄραματα. — *Constr.* : φαίνεται ὄραματα καὶ μύουσι. — D'après PHILOPON (499, 17 : διὰ τοῦτο δὲ εἶπεν ὁ ἐλέγομεν πρότερον, ἐπειδὴ καὶ ἄνω ἐμνήσθη τῶν λαμπάδων τῶν πρὸ τῆς ὄψεως ἀεὶ μενουσῶν), la référence est à III, 2, 425 b, 24. Mais il est plus probable que, comme le pense SIMPLICIUS (210, 3 : τὰ δὲ ὄραματα καὶ μύουσι φαίνεσθαι εἶπεν ὡς ἐν τοῖς ὕπνοις), ARISTOTE fait allusion ici à ce qu'il a dit quelques lignes plus haut (a, 7) : l'imagination en acte peut avoir lieu pendant le sommeil, c'est-à-dire quand la sensibilité en acte est abolie. *Meta.*, Θ, 6, 1048 a, 37 : ὡς τὸ οἰκοδομοῦν πρὸς τὸ οἰκοδομικόν, καὶ τὸ ἐργηγορὸς πρὸς τὸ καθεῦδον, καὶ τὸ ὄρων πρὸς τὸ μῦον μὲν ὄψιν δὲ ἔχον (*sc.* οὕτως ἔχει τὸ ἐνεργεῖα πρὸς τὸ δυνάμει).

428 a, 17. ἔσται. — *Sub.* : ἡ φαντασία.

οἷον ἐπιστήμη ἢ νοῦς. — V. *ad III*, 3, 428 a, 4; a, 11; 427 b, 14—24.

428 a, 18. ἔστι γὰρ φαντασία καὶ ψευδής. — V. ad III, 3, 428 a, 3.

428 a, 19. ἀλλὰ δόξη μὲν..... 24. λόγος δ' οὐ. — D'après TORSTRICK (p. 173), les mots a, 19 : ἀλλὰ δόξη..... (22) φαντασία δ' ἐν πολλοῖς appartiendraient à la seconde rédaction du *De anima*, et a, 22 : ἔτι πάση..... (24) λόγος δ' οὐ, à la première. FREUDENTHAL (*Rhein. Mus.*, 1869, p. 405) observe que dans le *De memoria* (2, 451 a, 20—31) deux morceaux, dont l'un paraît n'être que le remaniement de l'autre, sont aussi reliés par ἔτι δέ. Il en conclut qu'il pourrait bien en être de même ici. Mais cette conjecture, qu'adopte aussi BIEHL, ne nous paraît pas suffisamment justifiée. Car la proposition ἔτι πάση μὲν δόξη..... λόγος δ' οὐ n'est pas la reproduction pure et simple de la précédente, mais marque un progrès dans la démonstration. La première prouve que l'imagination n'est pas la même chose que la δόξα parce que l'imagination appartient à beaucoup d'animaux qui sont incapables de πίστις. La seconde ajoute que cette seconde opération suppose, à son tour, la raison, laquelle fait défaut à nombre d'animaux qui possèdent l'imagination. La répétition même de la proposition δόξη ἀκολουθεῖ πίστις fait mieux sentir la marche de l'argument. — V. MICHAELIS, *zur arist. Lehre vom Noûs*, p. 9.

428 a, 20. ἔπειτα et 22. ἀκολουθεῖ. — ἔπεσθαι et ἀκολουθεῖν sont souvent employés par ARISTOTE comme synonymes de ὑπάρχειν, pour indiquer qu'une chose fait partie de la compréhension d'une autre et, par suite, s'en déduit. V. BONITZ, *Ind. Ar.*, 26 b, 1; 267 a, 61; *ad Meta.*, 981 a, 27 : *Quo quidem verbo ἀκολουθεῖν pariter ac verbo ἔπεσθαι Aristoteles denotat praedicari aliquam notionem de altera, ita ut hac posita illa etiam ponenda sit, cf. Γ 2. 1003 b 23. et de interpr. 13 passim.*

πίστις. — Faute d'un équivalent plus exact, nous traduisons πίστις par conviction, qui est certainement trop fort (v. ad I, 1, 402 a, 11). Mais croyance, qui correspond à peu près à ὑπόληψις, serait trop faible, et son emploi ici aurait l'inconvénient de nous faire confondre sous un seul terme deux concepts qu'ARISTOTE distingue. *Top.*, IV, 5, 126 b, 17 : δοκεῖ γὰρ ἡ ἐκπληξίς θαυμασιότης εἶναι ὑπερβάλλουσα καὶ ἡ πίστις ὑπόληψις σφοδρά, ὥστε γένος ἡ θαυμασιότης καὶ ἡ ὑπόληψις, ἡ δ'

ὑπερβολὴ καὶ ἡ σφοδρότης διαφορά. *Ibid.*, 125 b, 35 : ἐνδέχεται γὰρ τὴν αὐτὴν ὑπόληψιν καὶ μὴ πιστεύοντα ἔχειν.

428 a, 21. τῶν δὲ θηρίων οὐθενὶ ὑπάρχει πίστις. — La πίστις, conséquence de la δόξα, est, comme elle, une espèce de l'ὑπόληψις et, par suite, a quelque chose de rationnel. C'est pour cela que les animaux en sont dépourvus. V. ad III, 3, 427 b, 14—24; 15—16.

428 a, 22. φαντασία δ' ἐν πολλοῖς. — V. ad III, 3, 428 a, 10.

428 a, 23. πειθοῖ δὲ λόγος. — *Rhet.*, I, 11, 1370 a, 18 : τῶν δὲ ἐπιθυμιῶν αἱ μὲν ἄλογοί εἰσιν αἱ δὲ μετὰ λόγου. λέγω δὲ ἀλόγους μὲν, ὅσας μὴ ἐκ τοῦ ὑπολαμβάνειν τι ἐπιθυμοῦσιν..... (25) μετὰ λόγου δὲ ὅσας (ὅσας? cf. SPGL., *ad loc.*) ἐκ τοῦ πεισθῆναι ἐπιθυμοῦσιν.

428 a, 24. ἐνίοις φαντασία μὲν ὑπάρχει. — V. l'avant-dernière note.

φανερὸν τοίνυν..... 26. φαντασία ἂν εἴη. — D'après SIMPLICIUS (211, 33), c'est la doctrine exposée par PLATON dans le *Sophiste* (264 A) et dans le *Philèbe* (39 B) qui est visée ici. PHILOPON (504, 6) ne mentionne que le *Sophiste*. BONITZ (*Ind. Ar.*, 598 b, 42) conjecture que l'allusion est au *Théétète* (152 C). Cette opinion, qu'il donne lui-même comme douteuse, ne paraît s'appuyer que sur le texte de THEMISTIUS (166, 25) : λέγει γὰρ Πλάτων, ὅταν αἰσθανώμεθα τι καὶ προσδοξάζωμεν, ὅτι τοῦθ' οὕτως ἔχει, τοῦτ' εἶναι τὴν φαντασίαν. Mais cette doctrine est aussi nettement exprimée dans le *Sophiste* que dans le *Théétète*. Nous lisons, en effet, dans le premier de ces dialogues, I. I. : ΞΕ. ὅταν οὖν τοῦτ' (sc. φάσις τε καὶ ἀπόφασις) ἐν τῇ ψυχῇ κατὰ διάνοιαν ἐγγίγνηται μετὰ σιγῆς, πλὴν δόξης ἔχεις ὅ τι προσείπης αὐτό; — ΘΕΑΙ. καὶ πῶς; — ΞΕ. τί δ'; ὅταν μὴ καθ' αὐτὴν ἀλλὰ δι' αἰσθήσεως παρῆ τινὶ τὸ τοιοῦτον αὐ πάθος, ἄρ' οἶόν τ' ὀρθῶς εἰπεῖν ἕτερόν τι πλὴν φαντασίαν; — ΘΕΑΙ. οὐδέν. — ΞΕ. οὐκοῦν ἐπεὶ περ λόγος ἀληθῆς ἦν καὶ ψευδής, τούτων δ' ἐφάνη διάνοια μὲν αὐτῆς πρὸς ἑαυτὴν ψυχῆς διάλογος, δόξα δὲ διανοίας ἀποτελεούσης, φαίνεται δ' ὁ λέγομεν σύμμιξις αἰσθήσεως καὶ δόξης..... κτλ. ARISTOTE semble même avoir reproduit à dessein à peu près les termes dont PLATON s'est servi : δι' αἰσθήσεως..... συμπλοκή (PLAT., σύμμιξις) δόξης καὶ αἰσθήσεως. — L'imagination, dit SIMPLICIUS (211, 36),

ne consiste pas dans une opinion résultant d'une sensation antécédente (δὲ αἰσθήσεως); ni dans la coexistence et la juxtaposition d'une sensation et d'une opinion (δόξα μετ' αἰσθήσεως), ni, enfin, dans le mélange d'une sensation et d'une opinion (σμπλοκὴ δόξης καὶ αἰσθήσεως). ALEX., *De an.*, 67, 26 : si l'imagination était un composé d'opinion et de sensation, on devrait retrouver en elle les caractères de celles-ci : ἦν γὰρ ἂν τὰ ἐκατέρω τούτων ἐπόμενα καὶ τῇ φαντασίᾳ τῶν τὸ συγκείμενον ἐκ τινῶν σωζομένων ἐν αὐτῶν τῶν ἐξ ὧν σύγκαιται οὕτως εἶναι ἐξ αὐτῶν. — Le sens littéral de la phrase n'est pas douteux et la question de savoir s'il faut ou non ajouter ἢ avant φαντασία (v. TORSTRICK, *in app. crit. ad loc. et Rhein. Mus.*, 1866, p. 640; SCHNEIDER, *Rhein. Mus.*, 1866, p. 453 et 1867, p. 145), n'offre, par suite, que peu d'intérêt. SIMPLICIUS (211, 32) n'a pas trouvé de difficulté grammaticale dans le texte traditionnel.

428 a, 26. διὰ τε ταῦτα..... 28. αἰσθησις. — SCHNEIDER (*Rhein. Mus.*, 1866, p. 449 sqq. Cf. *Id.*, *De causa finali Arist.*, p. 118 sqq.) propose de transporter cette phrase avant φανερόν (a, 24). Les mots a, 28 : λέγω δ', ἐκ τῆς τοῦ λευκοῦ..... (29) φαντασία ἐστίν expliquent, pense-t-il, la proposition a, 24 : φανερόν τοίνυν..... (26) φαντασία ἂν εἴη et doivent la suivre immédiatement. Mais, outre que SIMPLICIUS et PHILOPON commentent ces mots à la place où ils se trouvent dans tous les manuscrits, si on les lisait après a, 24 : λόγος δ' οὖν, ils devraient exprimer l'avis d'ARISTOTE lui-même. Or, quel que soit le sens qu'on attribue à ἄλλου τινός, ils ne sauraient satisfaire à cette condition. Car ARISTOTE n'admettrait ni que l'opinion ne relève pas d'une autre faculté que la sensation, ni qu'elle n'appartienne pas à une autre espèce d'êtres que la sensation, ni qu'elle n'ait pas un autre objet que la sensation. Car elle est, pour lui, une opération dans une certaine mesure rationnelle et dont les êtres doués de raison sont seuls capables (v. *ad III*, 3, 427 b, 14—24; b, 15—16). SCHNEIDER croit rétablir ainsi la suite des idées : l'opinion suppose la croyance à sa vérité, c'est-à-dire à son accord avec son objet, lequel appartient toujours au monde sensible. Il est manifeste, par suite (διὰ τε ταῦτα), que l'objet de la δόξα est identique à celui de l'αἰσθησις. — Non seulement ARISTOTE n'aurait pas accordé que l'objet de la δόξα soit toujours sensible, mais encore, s'il remarque, dans ce qui précède, que la δόξα s'accompagne de πίστις, c'est uniquement pour prouver qu'elle suppose la

raison, et non pas qu'elle a toujours pour objet le sensible. Il n'y a donc pas lieu de modifier l'ordre traditionnel. Mais on peut se demander, comme le fait PHILOPON (504, 32), s'il faut rattacher διὰ τε ταῦτα à ce qui précède ou à ce qui suit. La première hypothèse, qu'ont admise SIMPLICIUS, PHILOPON (*l. l.*) et peut-être THEMISTIUS (167, 1), paraît la plus vraisemblable (SIMPL., 212, 12 : διὰ τε ταῦτά φησι, τὰ εἰρημένα λέγων, ὅσα καὶ τῆς αἰσθήσεως καὶ τῆς δόξης ἐκατέρας ἴδια διέκρινε τὴν φαντασίαν). Cette interprétation suppose que l'on supprime la virgule avant διὰ, pour la placer avant καί, ou y mettre un point en haut. Peut-être aussi faut-il lire διὰ γε ταῦτα. — οὐκ ἄλλου τινός ἐστιν ἡ δόξα. Il faut expliquer comme s'il y avait ἐστίν (cf. TREND., p. 378) : dans la théorie contestée, on ne saurait admettre que l'opinion et la sensation, dont l'ensemble constitue l'imagination, ont l'une et l'autre des objets différents. PHILOP., 504, 36 : τί φησιν; ὅτι εἰ ὄλως ἦν ἡ φαντασία ἀπὸ δόξης καὶ αἰσθήσεως, εἶδει ταύτας περὶ τὸ αὐτὸ καταγίνεσθαι. De même THEM., *l. l.*; SIMPL., 212, 30.

428 a, 28. λέγω δ',..... 29. φαντασία ἐστίν. — ἐστίν doit recevoir la même acception que dans la phrase qui précède. La leçon λέγω δ' εἰ, adoptée par TRENDELENBURG (*l. l.*) et SCHNEIDER (*Rhein. Mus.*, *l. l.*), ne modifie pas le sens général.

428 b, 1. τὸ οὖν φαίνεσθαι ἐστίν. — Ici encore, l'indicatif ἐστίν a le sens du futur. PHILOP., 505, 11 : ὥσει ἔλεγε τὸ οὖν φανταζεσθαι καθ' ἐκείνους τοὺς λέγοντας ἐκ σμπλοκῆς εἶναι ἀπὸ δόξης ἐστίν καὶ αἰσθήσεως.

428 b, 2. μὴ κατὰ συμβεβηκός. — PHILOPON (505, 13) rattache μὴ κατὰ συμβεβηκός à αἰσθάνεσθαι. Nous avons suivi l'interprétation de THEMISTIUS (167, 3) et de SIMPLICIUS (212, 32) : οὐκ ἄλλου μὲν τὴν αἰσθησιν εἶναι προσήκει, ἄλλου δὲ τὴν δόξαν,..... οὐδὲ τοῦ αὐτοῦ μὲν ὑποκειμένου κατ' ἄλλο δὲ καὶ ἄλλο, οἷον εἰ τὸ ὑποκείμενον εἴη λευκὸν καὶ ἀγαθόν, τὴν μὲν δόξαν εἶναι περὶ αὐτοῦ καθὸ ἀγαθόν, τὴν δὲ αἰσθησιν καθὸ λευκόν. κατὰ συμβεβηκός γὰρ τοῦ αὐτοῦ ἡ δόξα τε καὶ ἡ αἰσθησις (THEM., *l. l.*). — Il est manifeste que c'est plutôt à la lettre qu'à l'esprit de la doctrine Platonicienne qu'ARISTOTE s'attaque dans cette discussion.

428 b, 3. φαίνεται μὲν ὁ ἥλιος ποδιαίος. — Cf. *De insom.*,

1, 458 b, 28 : καὶ ὑγιαίνουσι δὲ καὶ εἰδέναι ἕμους ὁ ἥλιος ποδιαῖος εἶναι δοκεῖ. *Ibid.*, 2, 460 b, 18.

428 b, 4. πεπίστευται δ' εἶναι μείζω. — *Meteor.*, I, 8, 345 b, 1 : εἰ καθάπερ δείκνυται ἐν τοῖς περὶ ἀστρολογίαν θεωρήμασιν, οὕτως ἔχει, καὶ τό τε τοῦ ἡλίου μέγεθος μείζον ἐστὶν ἢ τὸ τῆς γῆς.

συμβαίνει οὖν..... 9. πρᾶγμα. — La difficulté de ce morceau, sur le sens duquel tous les commentateurs anciens sont d'accord, n'est pas à la hauteur de la peine qu'il a donnée aux modernes. ARISTOTELE vient de dire que, dans la doctrine qu'il discute, l'imagination ne peut être qu'un composé d'une opinion et d'une sensation relatives au même objet. Mais, objecte-t-il, il peut arriver que l'opinion et la sensation relatives au même objet soient en contradiction (comme c'est le cas pour la dimension du soleil), que l'opinion, par exemple, soit vraie et la sensation fausse. Comment alors s'uniront-elles pour former un tout? De deux choses l'une : ou bien il faudrait que l'opinion vraie eût disparu, ce qui n'est possible que dans trois cas : quand l'objet se modifie à l'insu de celui qui possède l'opinion ; quand celui-ci oublie, en tout ou en partie, son opinion vraie ; quand il est amené à changer d'avis. — Mais il est clair que, dans l'exemple invoqué, il se peut qu'aucun de ces cas ne se réalise ; — ou bien l'opinion sera à la fois vraie, par hypothèse, et fausse en tant qu'elle ne formera qu'un tout avec une sensation fausse (THEM., 167, 19 : πῶς ταύτας οἶόν τε συμπλακῆναι, ἢ πῶς οἶόν τε μίαν ἐξ αὐτῶν γενέσθαι κρᾶσιν τῆς μὲν ἀληθεύουσας τῆς δὲ ψευδομένης ; ἀνάγκη γὰρ ἔσται τῆνικαῦτα ἢ τὴν ἀληθινὴν περὶ τοῦ ἡλίου δόξαν ἀποβαλεῖν, ἢ μεταλλάξωμεν τὴν ψευδῆ καὶ σύμφωνον τῇ αἰσθήσει,.... κτλ. PHILOP., 502, 12 ; 505, 18 ; SIMPL., 213, 5 ; SOPHON., 119, 14). PHILOPON (502, 27) explique très clairement les mots b, 6. σωζομένου..... μεταπεισθέντα : ἡ δόξα κατὰ τέσσαρας τρόπους φθείρεται, ἢ τοῦ δοξάζοντος φθειρομένου, οἶον τοῦ ἀνθρώπου θνήσκοντος, ἢ τοῦ δοξαστοῦ πράγματος μεταβάλλοντος, οἶον ἐάν νῦν δοξάζω ὅτι Σωκράτης καθέζεται, καὶ ἀναστῆ Σωκράτης φθείρεται δὲ δόξα καὶ λήθης παρακολουθούσης ἢ ἐναντίας δόξης τὴν πρώτην καταδολούσης. νυνὶ δὲ οὐδὲν τῶν τεσσάρων παρεκολούθησεν. Cf. *Cat.*, 5, 4 a, 26 : εἰ γὰρ τις ἀληθῶς δοξάζει τὸ καθῆσθαι τινα, ἀναστάντος αὐτοῦ ψευδῶς δοξάσει, τὴν αὐτὴν ἔχων περὶ αὐτοῦ δόξαν. Le mot φαίνεται (b, 2 et 3) doit être pris dans son sens fréquent de : *il apparaît, on perçoit par les sens* (*Ind. Ar.*, 809 a, 1 ; *V. ad II*, 3, 414 a, 25). Cf. THEM., 167, 15 : ἢ μὲν δόξα

ἀληθεύη, ἢ αἰσθησις δὲ διαψεύδεται. SIMPL., 213, 15 : ψευδῆς διὰ τὴν αἰσθησιν (τοῦτο γὰρ δηλοῖ τὸ φαίνεται καὶ ψευδῆ). PHILOP., 505, 18 : ἡ αἰσθησις ποδιαῖον τὸν ἥλιον ὄρα. La phrase b, 8 : ἀλλὰ ψευδῆς ἐγένετο..... μεταπεισθὸν τὸ πρᾶγμα ne peut avoir que le sens suivant : puisque l'opinion, qui s'unit à la sensation (fausse dans l'hypothèse) pour constituer l'imagination, ne devient fausse ni parce que celui qui la possède change d'avis, ni parce qu'il oublie, elle sera vraie et fausse à la fois, *car elle ne deviendrait fausse que si l'objet se modifiait à l'insu de sujet*, ce qui n'a certainement pas lieu dans tous les cas où l'on imagine. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que cette remarque, qui, comme le suggère judicieusement SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XXX, p. 47), doit être considérée comme une parenthèse, n'ajoute pas grand chose à ce qui précède (b, 6 : σωζομένου τοῦ πράγματος... κτλ.). Comme, en outre, on n'en trouve aucune trace, ni dans la paraphrase de THEMISTIUS, très détaillée à cet endroit, ni dans celle de SOPHONIAS, ni dans le commentaire de SIMPLICIUS, il y a quelques raisons de la considérer comme une glose (v. TORSTRIK, *in app. crit.*). Les diverses corrections proposées par TRENDELEBURG (p. 379) et WALLACE (p. 264) ne sont pas nécessaires. — V., en outre, sur ce passage, MICHAELIS (*zu Ar. De an.* III, 3, p. 8 sqq.), qui discute longuement l'interprétation de TRENDELEBURG.

428 b, 10. ἀλλ' ἐπειδὴ..... 17. ψευδῆ. — TORSTRIK (p. 174) fait, à propos de ce passage, la remarque suivante : *Haec verba mirā laborant et prorsus insolitā apud Aristotelem ταυτολογία et repetitione : postquam enim omiseris quae omitti possunt, hoc invenies enuntiatum : ἐπειδὴ ἡ φαντασία δοκεῖ οὐκ ἄνευ αἰσθήσεως γίνεσθαι ἀλλ' αἰσθανομένοις καὶ ὧν αἰσθησίς ἐστιν, εἴη ἂν οὔτε ἄνευ αἰσθήσεως ἐνδεχομένη οὔτε μὴ αἰσθανομένοις ὑπάρχειν. Il pense que les mots b, 11 : ἡ δὲ φαντασία..... (12) ὧν αἰσθησίς ἐστιν faisaient partie de la première rédaction du *De anima* et ont été, à tort, insérés dans la seconde. — Mais cette opinion ne paraît reposer que sur une intelligence imparfaite de l'ensemble du passage. ARISTOTELE dit d'abord qu'on peut penser (δοκεῖ) que l'imagination est κίνησις τις... κτλ., puis il montre que cette opinion rendrait compte des caractères de l'imagination (SIMPL., 213, 24 : ἀπὸ τῶν ἐνεργειῶν αὐτῆς τὴν οὐσίαν τεκμαιρόμενος.), que les définitions qu'il vient de réfuter n'expliquent pas.*

428 b, 10. κινήθεντος τουδι..... ὑπὸ τούτου. — V. *Phys.*, VIII, 5, 256 a, 4 sqq.

428 b, 11. κινήσις τις. — L'imagination est une sensation affaiblie (*Rhet.*, I, 11, 1370 a, 28; V. *ad III*, 3, 427 b, 14—24; *De an.*, III, 8, 432 a, 9: τὰ γὰρ φαντάσματα ὡσπερ αἰσθηματά ἐστι, πλὴν ἄνευ ὕλης.). Comme la sensation et, d'une manière générale, comme tout état de l'âme qui s'accompagne d'un mouvement corporel (v. *ad I*, 2, 403 a, 28 — b, 16), elle peut donc être considérée soit dans sa matière, soit dans son ensemble. Considérée dans sa matière, elle est la persistance du mouvement physique qui a accompagné la sensation. Ce mouvement subsiste, en effet, dans l'organisme, comme l'empreinte dans la cire (*De insom.*, 2, 459 a, 26: καὶ τὸ γινόμενον ὑπ' αὐτῶν — sc. τῶν αἰσθητῶν — πάθος οὐ μόνον ἐνυπάρχει ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις ἐνεργουσῶν τῶν αἰσθήσεων, ἀλλὰ καὶ ἀπελθουσῶν. *De mem.*, 1, 450 a, 30; V. *ad III*, 2, 425 b, 22—24), et c'est pour cela que ceux dont les organes sont trop durs ou trop mous n'ont pas plus d'imagination que de mémoire (*De mem.*, 1, 450 b, 10: τοῖς μὲν οὖν οὐ μένει τὸ φάντασμα ἐν τῇ ψυχῇ, τῶν δ' οὐχ ἄπτεται.), car celle-ci n'est qu'une forme de l'imagination (v. *ad III*, 3, 427 b, 14—24). Le mouvement provoqué par le sensible se propage, en effet, dans l'organisme, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'organe central de la sensibilité, et c'est en cela que consiste l'état physique qui rend possible la sensation (*De insom.*, 2, 459 a, 29—b, 7). Mais ce mouvement, qui a ainsi pénétré dans les profondeurs de l'organisme, ne s'arrête pas quand le sensible cesse d'agir; il persiste plus ou moins longtemps, et ainsi s'expliquent les images postérieures (*ibid.*, 460 b, 2; V. *ad III*, 2, 425 b, 24—25) et les erreurs que causent les résidus de ces états passés dans la perception des états présents (*De insom.*, 2, 460 b, 3 sqq.). Seulement, la plupart du temps, pendant la veille, ces mouvements affaiblis sont refoulés par les mouvements forts que produisent les sensibles présents. Dans le sommeil, au contraire, n'étant plus réduits par les mouvements qui accompagnent les états forts, ils donnent lieu aux images qu'on aperçoit en rêve (*ibid.*, 3, 460 b, 28 sqq.; 461 a, 18 sqq.). On peut dire, à ce point de vue, que l'imagination est une affection de l'organe central de la sensibilité. *De mem.*, 1, 450 a, 10: καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοινῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν. ALEX., *De an.*, 68, 4: δεῖ νοεῖν γίνεσθαι ἐν ἡμῖν ἀπὸ τῶν ἐνεργειῶν τῶν περὶ τὰ αἰσθητὰ οἷον τύπον τινὰ καὶ ἀναζωγράφημα ἐν τῷ πρώτῳ αἰσθητη-

ρίῳ..... (10) τὸ τοιοῦτον ἐγκατάλειμμα καὶ τὸν τοιοῦτον ὡσπερ τύπον φαντασίαν καλοῦσιν. V. ZELLER, II, 2³, p. 545, n. 2 et 3 t. a. — Considérée dans son ensemble, matière et forme, l'imagination peut être définie la persistance de la sensation (μονὴ τοῦ αἰσθηματος. Cf. *An post.*, II, 19, 99 b, 36; V. *ad I*, 4, 408 b, 15—18; III, 11, 434 a, 8—11), ou, plus exactement, l'imagination est la fonction du sujet que rend possible cette persistance. Pas plus que la sensation, en effet (v. *ad II*, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20; 11, 424 b, 12—18), l'imagination n'est un état passif, mais plutôt le développement du sujet et le passage à l'acte de ses puissances (THEM., 170, 8: τὸ γὰρ πάσχειν ἐπὶ τούτων (sc. τῶν ἐμφύχων) ἐνεργεῖν ἐστὶ μᾶλλον καὶ τελειοῦσθαι, τελειοῦται δὲ ἡ φαντασία ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως εἰς ἐνεργεῖαν προιοῦσα, ὡσπερ ἡ αἴσθησις ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν). Suivant la profonde remarque d'ALEXANDRE (*De an.*, 68, 12), l'imagination n'est pas la trace que la sensation a laissée, mais l'acte de la faculté imaginative. Car, si l'imagination était la trace même, comment s'expliquerait le choix entre les images, comment ne seraient-elles pas toutes présentes à la fois à la conscience (εἰ γὰρ ἦν αὐτὸς ὁ τύπος ἡ φαντασία, ἦμεν ἂν ἐν φαντασίᾳ καὶ μὴ ἐνεργοῦντες περὶ αὐτόν, ἔχοντες δὲ αὐτόν, καὶ ἅμα ἂν ἐν πλείοσιν ἦμεν φαντασίαις καὶ τοσαύταις ὄσων τὸν τύπον σώζομεν.)? En réalité, le résidu de la sensation joue, par rapport à l'imagination, le même rôle que le sensible par rapport à la sensibilité (*Id.*, 68, 26: τὸ ἀπὸ τῆς κατ' ἐνεργεῖαν αἰσθήσεως γινόμενον ἐγκατάλειμμα, ἀνάλογον ὄν τῷ αἰσθητῷ, cf. THEM., l. l.), et, c'est pour cela que l'imagination est une fonction supérieure à la sensation. Car la sensation n'implique pas l'imagination, c'est, au contraire, celle-ci qui implique la sensation et qui s'en sert comme d'un moyen. (PHILOP., 507, 34: ᾧ δὴλον ὅτι ἡ φαντασία ἀεὶ διὰ μέσου τῶν αἰσθήσεων ἐνεργεῖ..... (508, 10) μὴ νόμιζε δὲ διὰ τοῦτο κρείττονα εἶναι τὴν αἴσθησιν τῆς φαντασίας, οὐ γὰρ ὡς ποιητικὴ τῆς φαντασίας ἡ αἴσθησις συμβάλλεται αὐτῇ, ἀλλ' ὡς διακονοῦσα μόνον, ὡσπερ τὸ μεταξύ· διὸ οὐκ ἐστὶ κρείττων.). L'imagination, disait PLUTARQUE, est double: elle touche, par sa partie supérieure, aux plus humbles des fonctions rationnelles, et, par sa partie inférieure, elle rejoint les fonctions sensibles les plus élevées: τὴν δὲ φαντασίαν διττὴν οἶεται Πλούταρχος· καὶ τὸ μὲν πέρασ αὐτῆς τὸ ἐπὶ τὰ ἄνω, ἦγουν ἡ ἀρχὴ αὐτῆς, πέρασ ἐστὶ τοῦ διανοητικοῦ, τὸ δὲ ἄλλο πέρασ αὐτῆς κορυφὴ ἐστὶ τῶν αἰσθήσεων (PHILOP., 515, 12). On voit par là que ni l'opinion soutenue d'abord par TRENDELENBURG (*Imaginatio est..... proprius motus menti inditus*), ni celle qu'il a adoptée

plus tard (*non mentis motus, sed ipsius sensus instrumenti*. V. BELGER, in *alt. ed. TREND.*, p. 379) ne représentent exactement la pensée d'ARISTOTE. L'imagination n'est pas un mouvement de l'âme, car l'âme est immobile (v. *ad I*, 3, 403 a, 4 — b, 5; 4, 408 a, 34 — b, 18; II, 1, 412 b, 5—6). Elle est une fonction de l'animal (du σύνολον ou du συναμφοτέρον), comme tout état de conscience (ALEX., *De an.*, 68, 12 : μήποτε δὲ οὐχ ὁ τύπος αὐτὸς ἡ φαντασία, ἀλλὰ ἡ περὶ τὸν τύπον τοῦτον τῆς φανταστικῆς δυνάμεως ἐνέργεια) et, à ce point de vue, elle admet la vérité et l'erreur. Mais, si l'on considère, par abstraction (car la matière ne se sépare pas de la forme, et l'organisme séparé de l'âme n'est plus un organisme, v. *ad I*, 1, 402 a, 6; II, 1, 412 b, 21), la matière de cet ensemble, on peut dire que l'imagination est : un mouvement... etc.

428 b, 11. οὐκ ἄνευ αἰσθήσεως γίνεσθαι. — Cf. *De insom.*, 1, 458 b, 29 : ἀλλ' εἴτε δὴ ταῦτόν εἴθ' ἕτερον τὸ φανταστικὸν τῆς ψυχῆς καὶ τὸ αἰσθητικόν, οὐδὲν ἦρτον οὐ γίνεται ἄνευ τοῦ ὄραν καὶ αἰσθάνεσθαι τι..... *Ibid.*, 459 a, 15 : ἔστι μὲν τὸ αὐτὸ τῶν αἰσθητικῶν τὸ φανταστικόν, τὸ δ' εἶναι φανταστικῶν καὶ αἰσθητικῶν ἕτερον, ἔστι δὲ φαντασία ἡ ὑπὸ τῆς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεως γινομένη κίνησις.

428 b, 14. καὶ ταύτην ὁμοίαν ἀνάγκη εἶναι τῇ αἰσθήσει. — Il y a toujours identité spécifique entre la cause et l'effet, le moteur et le mouvement exercé. V. *ad III*, 7, 431 a, 2—5.

εἴη ἄν..... **17.** ἀληθῆ καὶ ψευδῆ. — On peut construire : ἡ κίνησις αὐτῆ εἴη ἄν ὑπάρχειν οὔτε ἄνευ αἰσθήσεως..... καὶ πολλὰ κατ' αὐτὴν καὶ ποιῆν..... κτλ. Le sens n'est pas douteux.

428 b, 16. καὶ πολλὰ..... **17.** τὸ ἔχον. — Cf. *Meta.*, A, 1, 980 b, 25; V. *ad II*, 3, 415 a, 11; III, 10, 433 a, 9—10; 11, 434 a, 8—11.

428 b, 17. καὶ εἶναι καὶ ἀληθῆ καὶ ψευδῆ. — V. *ad III*, 3, 428 a, 3.

428 b, 18. ἡ αἰσθησις..... **19.** τὸ ψεῦδος. — SIMPL., 216, 3 : ἀληθῆ λέγων ὡς ἐπὶ τὸ πλείστον, ὅταν μὴ διὰ τὸ πόρρω ἢ ἄλλο τι παρεμπέπτον καὶ αὐτῆ ἡ αἰσθησις ἀμαρτάνη. PHILOP., 513, 18 : διὰ τί δὲ ὀλίγον λέγει ἔχειν ψεῦδος τὴν αἰσθησιν περὶ τὰ ἴδια αἰσθητά;

διὰ τὴν μικρότητα αὐτῶν..... κτλ. V. *ad II*, 6, 418 a, 12—16; III, 3, 427 b, 11; 428 a, 3. — Quand ARISTOTE affirme que la sensation des propres est toujours vraie, il n'entend pas parler de la certitude subjective immédiate de la sensation, comme le prouve la restriction même qu'il fait ici. Il veut dire, en réalité, que l'attribution à l'objet des qualités que chaque sens perçoit en propre est toujours vraie. Ce jugement : je vois une chose qui est blanche, n'est jamais, ou presque jamais entaché d'erreur. On se trompe, au contraire, souvent dans l'attribution, à cet objet, des sensibles communs ou des sensibles par accident, b, 21 : εἰ δὲ τοῦτο τὸ λευκὸν ἢ ἄλλο τι, ψεύδεται. Cf. III, 6, 430 b, 29 : εἴ δ' ἄνθρωπος τὸ λευκὸν ἢ μή, οὐκ ἀληθὲς ἀεί.

428 b, 19. δεύτερον δὲ τοῦ συμβεβηκέναι ταῦτα. — Le sens n'est pas douteux. ARISTOTE veut dire que l'erreur est possible dans la connaissance des sensibles par accident, c'est-à-dire des choses dont les sensibles propres sont des accidents, comme la blancheur est un accident du fils de Cléon (v. *ad II*, 6, 418 a, 18—19; III, 1, 425 a, 21; 31). Cf. THEM., 171, 19 : δεύτερον δὲ τῶν ὑποκειμένων τοῖς ἰδίοις καὶ οἷς ἐκεῖνα συμβέβηκε,..... (ὅτι μὲν γὰρ λευκὸν τὸ προσίον, ὀρθῶς καὶ κρίνει καὶ ἀποφαίνεται, ὅτι δὲ Σωκράτης ὁ προσίον, διαμαρτάνει); il faut donc expliquer : δεύτερον δὲ ἡ αἰσθησις τῶν οἷς συμβέβηκε τὰ ἴδια (cf. BONITZ, *Ind. Ar.*, 20 a, 41). Mais on ne voit guère comment cette interprétation peut se concilier avec notre texte. SIMPLICIUS (216, 9) et PHILOPON (513, 23) paraissent avoir lu τοῦ συμβεβηκέναι ou τοῦ ὁ συμβέβηκε τούτοις, que TORSTRIK (p. 175) considère comme le texte authentique. La correction la plus vraisemblable nous paraît être celle qu'a proposée STEINHART (*Symb. crit.*, p. 6) τούτῳ pour ταῦτα. On pourrait aussi penser à ταῦτα τούτῳ. Nous avons traduit le texte des manuscrits en sous-entendant τούτῳ.

428 b, 22. τρίτον δὲ..... **23.** τὰ ἴδια. — Les sensibles communs sont, en effet, des caractères (ἐπομένων, v. *ad II*, 6, 418 a, 18—19; III, 1, 425 b, 5; 3, 428 a, 20) des objets (sensibles par accident) auxquels les sensibles propres appartiennent. PHILOP., 514, 6 : τρίτον..... φησὶ τὰ ἐπόμενα τοῖς κατὰ συμβεβηκός αἰσθητοῖς, ἐν οἷς καὶ τὰ ἴδια ὑπάρχει.

428 b, 24. ἃ συμβέβηκε τοῖς αἰσθητοῖς. — Peut-être TORSTRIK (p. 176) et BIEHL ont-ils raison de regarder ces mots comme interpolés. En tout cas, il faut les expliquer comme

une parenthèse. Autrement, le sens exigerait καὶ avant περί. — La signification de τοῖς αἰσθητοῖς est ambiguë. Elle peut être soit : τοῖς κατὰ συμβεβηκὸς αἰσθητοῖς (SIMPL., 216, 14 : ὑπάρχει δὲ τὰ κοινὰ ὡσπερ καὶ τὰ ἴδια συμβεβηκότα ὄντα ἄμφω τοῖς κατὰ συμβεβηκὸς αἰσθητοῖς, ἄπερ αἱ ὑποκείμεναι οὐσίαι.) — et nous avons adopté ce sens qui est mieux en harmonie avec ce qui précède immédiatement; — soit τοῖς ἰδίαις αἰσθητοῖς, — les sensibles communs sont, en effet, des conséquents des sensibles propres. V. *ad* III, 1, 425 b, 5. D'ailleurs, de ce que les sensibles communs sont des accidents des sensibles propres ou des sensibles par accident, il ne résulte nullement qu'ils soient sentis par accident (v. *ad* III, 1, 425 a, 15), puisque les sensibles propres eux-mêmes sont, en un sens, des accidents des sensibles par accident. — Le texte traditionnel n'est donc pas absolument dépourvu de signification. Mais la conjecture de BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 58), approuvée par SUSEMIL (*Burs. Jahresb.*, LXVII, p. 109), qui, en transportant à συμβεβηκὸς τοῖς αἰσθητοῖς après b, 20. συμβεβηκέναι ταῦτα, remédie, du même coup, à l'obscurité de ces mots, est très vraisemblable.

428 b, 24. περί & μάλιστα ἤδη ἔστιν ἀπατηθῆναι. — D'après SIMPLICIUS (216, 17), ces mots s'appliqueraient à la fois aux sensibles par accident et aux sensibles communs. PHILOPON (509, 25) admet, au contraire, avec raison semble-t-il, que, d'après ce passage, la connaissance des sensibles communs est plus souvent fautive que celle des sensibles par accident. ARISTOTE a dû penser aux erreurs nombreuses que l'on commet dans l'appréciation de la distance et du mouvement. Cf. *De sensu*, 4, 442 b, 5 : μέγεθος γὰρ καὶ σχῆμα καὶ τὸ τραχὺ καὶ τὸ λεῖον, ἔτι δὲ τὸ ὄξύ καὶ τὸ ἀμβλὺ τὸ ἐν τοῖς ὄγκοις κοινὰ τῶν αἰσθησιῶν ἔστιν, εἰ δὲ μὴ πασῶν, ἀλλ' ὀψέως γε καὶ ἀφῆς. διὸ καὶ περί μὲν τούτων ἀπατῶνται περί δὲ τῶν ἰδίων οὐκ ἀπατῶνται. — La contradiction que PHILOPON (509, 23 et 456, 28, v. *ad* III, 1, 425 a, 14) croit apercevoir entre ce morceau et la fin du premier chapitre de ce livre est purement apparente. Nous avons, sans doute, une notion exacte des sensibles communs parce que chacun d'eux est accessible à plusieurs sens (v. *ad* I, 1, 425 b, 4—11), mais cela n'empêche pas les perceptions ou les sensations que nous en avons d'être souvent erronées.

428 b, 25. ἡ δὲ κίνησις..... 29. αἰσθητὸν ἦ. — Nous lisons ἡ δὲ κίνησις avec les manuscrits TU, car cette phrase

exprime manifestement la conséquence de ce qui précède. THEMISTIUS (171, 28) paraphrase : οὕτω δὲ καὶ ἡ φαντασία..... κτλ. — Il faut évidemment expliquer : ἡ κίνησις ἢ γινομένη ὑπὸ τῆς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεως, τουτέστιν ἡ φαντασία, ἥτις ἀπὸ τούτων τῶν εἰρημένων τριῶν αἰσθήσεων διεγείρεται..... διοίσει... κτλ. (PHILOP., 514, 16. Cf. ALEX., *De an.*, 70, 5 : ἡ μὲν οὖν περί τὸ ἐγκατάλειμμα τὸ ἀπὸ τοῦ καθ' αὐτὸ αἰσθητοῦ σωζόμενον γινομένη ἐνέργειά τε καὶ φαντασία ὁμοίως τὸ ἀληθές τε καὶ τὸ ψεῦδος ἔξει τῇ αἰσθήσει ἐφ' ἣ γίνεται. διὸ αἱ πλεῖσται τῶν τοιούτων καὶ περί τὰ τοιαῦτα φαντασιῶν ἀληθεῖς, αἱ δὲ περί τὰ ἐγκαταλείμματα ἀπὸ τῶν κοινῶν τε αἰσθητῶν καὶ κατὰ συμβεβηκὸς πολὺ τὸ ψεῦδος ἔχουσιν). Mais il ne paraît pas grammaticalement possible d'admettre, comme le fait PHILOPON (514, 15 : ἀναγνωστέον δὲ τὸν λόγον ὡς ἐν ὑπερβατῶν.), l'inversion de τῆς αἰσθήσεως. Il est donc probable que ces mots doivent être considérés, suivant la conjecture de TORSTRICK (p. 178), comme une glose à τῆς ἐνεργείας. Peut-être aussi faut-il lire ἡ ἀπὸ τούτων que conjecture CHRIST. Toutefois, la correction n'est pas indispensable. SCHNEIDER (*Zeitschr. f. d. Gym.*, 1867, p. 631) propose de supprimer ἡ avant ἀπὸ τούτων. Mais le sens n'y gagnerait pas en clarté et il faudrait prendre ἀπὸ dans le sens de *im Folge, gemäss*, dont il serait difficile de trouver des exemples analogues chez ARISTOTE. TRENDELENBURG (p. 381), qui cite à cet endroit le commentaire de PHILOPON, ne paraît pas s'apercevoir que le sens en est incompatible avec le texte de BEKKER (τῆς ἀπὸ τούτων) qu'il adopte.

428 b, 27. ἡ μὲν πρώτη παρούσης τῆς αἰσθήσεως ἀληθῆς. — L'imagination se produit dès que la sensation a lieu (SIMPL., 216, 20 : ἐγείρεται... καὶ παρούσης εὐθὺς ἡ φαντασία), puisqu'elle en résulte immédiatement (v. *ad* I, 1, 403 a, 8). Tant que la sensation dure, l'imagination est vraie comme elle. Lorsque la sensation a cessé de se produire, l'affaiblissement graduel du mouvement imprimé au sensorium peut avoir pour résultat de dénaturer l'image (THEM., 172, 4 : ἀπούσης δὲ — sc. τῆς αἰσθήσεως διαψεύδεται ἡ φαντασία — ὅταν ἐγκαταλείμματα μὴ οἷάπερ εἴληφε διαφυλάττη), et celle-ci est fautive si l'on continue à la considérer comme la reproduction exacte de la sensation primitive. ALEX., *op. cit.*, 70, 12 : αἱ δὲ (sc. φαντασίαι) γινόμεναι μὲν ἀπὸ τῶν ἐγκαταλειμμάτων, μὴ πάντη δὲ σωζόμενων..... πολὺ τὸ ψεῦδος ἔχουσιν. — SCHIEBOLDT (*De imag. disq. ex Ar. libb. rep.*, p. 16) remarque avec raison que πόρρω indique ici l'éloignement dans le temps (cf. *Hist. an.*, VII, 1, 581 a, 26), et non

la distance dans l'espace, comme le pense FREUDENTHAL (*Üb. d. Begr. d. Wort. φαντ. b. Arist.*, p. 12).

428 b, 30. εἰ οὖν μηθὲν..... 429 a, 1. τὸ λεχθέν. — Pour justifier sa définition de l'imagination, ARISTOTE peut se placer soit au point de vue de l'extension, soit au point de vue de la compréhension et dire ou bien que cette définition convient à tout le défini et au seul défini, ou bien que l'imagination possède tous les caractères indiqués et n'en a aucun autre. Suivant la leçon qu'on adopte, ce passage peut avoir soit l'un soit l'autre de ces deux sens. C'est le second qu'il faut lui attribuer si l'on suit, comme le fait BIEHL, le texte de E : εἰ οὖν μηθὲν μὲν ἄλλο ἔχει ἢ τὰ εἰρημένα ἢ φαντασία... κτλ. Mais tous les autres manuscrits ont : εἰ οὖν μηθὲν [μὲν] ἄλλο ἔχει (οὐ ἔχει) τὰ εἰρημένα ἢ ἢ φαντασία (οὐ ἢ φαντασία)..... κτλ. et il nous semble que les probabilités sont en faveur de ce texte. Si l'on considère, en effet, le contenu de ce chapitre, on constate qu'ARISTOTE y a démontré : 1° que l'imagination n'est aucune des autres opérations intellectuelles (sensation, opinion etc.), parce que les caractères indiqués n'appartiennent qu'à elle seule et 2° que ces caractères lui appartiennent dans tous les cas. C'est d'ailleurs ainsi qu'a compris PHILOPON (514, 31) : εἰ οὖν μηδὲν ἄλλο ἔχει τὰ εἰρημένα, τούτῳσι πλὴν φαντασίας, ἢ δὲ φαντασία ἐστὶν ἢ ἔχουσα τὰ λεχθέντα..... κτλ. (ZELLER, II, 2³, p. 545, n. 3 t. a., lit aussi :ἔχει τὰ εἰρημένα ἢ φαντ.). Le sens de τούτο δ' ἐστὶ τὸ λεχθέν est, sans doute, celui qu'indique PHILOPON. Il serait plus clair si nous pouvions lire ἀεὶ δ' ἐστὶ. Mais ni cette correction, ni celles que proposent TORSTRICK (p. 179) et CHRIST (v. app. crit.), ne sont nécessaires à la rigueur.

429 a, 1. ἡ φαντασία ἂν εἴη..... 2. γιγνομένη. — Cf. *De insom.*, I, 459 a, 17 (ce passage prouve, comme le remarque ZELLER, l. l., que la leçon γιγνομένη est celle qui convient ici); *V. ad III*, 3, 428 b, 10; 11.

429 a, 2. ἡ δὲ ψὶς μάλιστα αἰσθησίς ἐστι. — *V. ad II*, 6, 418 a, 13 et la note finale du livre II. Il est naturel que l'imagination qui, dans l'ordre de la perfection croissante, est la fonction qui suit immédiatement la sensibilité, se rattache plus étroitement à la partie la plus haute de celle-ci.

429 a, 5. πολλὰ κατ' αὐτάς, sc. τὰς φαντασίας. Cf. THEM., 172, 16 et, sur ce sens de φαντασία, *Ind. Ar.*, 812 a, 9; *V. ad II*, 8, 420 b, 31; *III*, 3, 428 b, 16.

429 a, 7. πάθει. — SIMPL., 217, 11 : ἐν τοῖς πάθειν ὡς ἐν ταῖς ἀμέτροις ἐπιθυμίαις καὶ ὀργαῖς ἡδοναῖς τε καὶ λύπαις καὶ φόβοις.

429 a, 9. διὰ τί ἐστίν. — Nous avons indiqué, en effet, la cause efficiente et la cause finale de l'imagination. SIMPL., 217, 18 : τὰς αἰτίας δὲ αὐτῆς..... παραδέδωκε, τὴν μὲν ὡς ποιητικὴν τὴν κατ' ἐνέργειαν αἰσθησίν, τὴν δὲ ὡς τελικὴν, ἵνα κατ' αὐτὴν πολλὰ ποιῆ τε καὶ πάσχη τὰ ζῷα.

CHAPITRE IV

429 a, 10. ὃ γινώσκει τε ἡ ψυχὴ καὶ φρονεῖ. — Ces mots désignent la double fonction (théorique et pratique) de l'intellect. THEM., 172, 23 : ὃ χρώμεθα εἰς θεωρίαν καὶ πράξιν. De même PHILOPON., 520, 25; SIMPL., 222, 5.

429 a, 11. εἴτε χωριστοῦ ὄντος..... 12. κατὰ λόγον. — SIMPL., 222, 10 : οὐ πρὸς τὸ σῶμα ἀκουστέον..... ἀλλὰ πρὸς τὰ εἰρημένα ἤδη τῆς ψυχῆς μέρια, τὸ θρεπτικόν, τὸ φανταστικόν. Cette interprétation, qui remonte à PLUTARQUE (PHILOPON., 520, 34), est la seule admissible. La même question est, en effet, soulevée ci-dessus (I, 1, 403 a, 8—10; II, 2, 413 b, 13 : πότερον δὲ τούτων ἕκαστόν — sc. θρεπτικόν, αἰσθητικόν, διανοητικόν, κίνησις — ἐστὶ ψυχὴ ἢ μόνιον ψυχῆς, καὶ εἰ μόνιον, πότερον οὕτως ὥστ' εἶναι χωριστόν λόγῳ μόνον ἢ καὶ τόπῳ), ci-dessous (III, 9, 432 a, 20—b, 7) et *Eth. Nic.*, I, 13, 1102 a, 28 : ταῦτα δὲ (sc. τὸ μὲν ἄλογον, τὸ δὲ λόγον ἔχον) πότερον διώρισται καθάπερ τὰ τοῦ σώματος μέρια..... ἢ τῷ λόγῳ δύο ἐστὶν ἀχώριστα πεφυκότα, καθάπερ ἐν τῇ περιφερείᾳ τὸ κυρτόν καὶ τὸ κοῖλον..... κτλ.

429 a, 12. τίς ἔχει διαφορὰν. — On peut soit expliquer, comme le fait THEMISTIUS (173, 4) : τίνα ἔχει διαφορὰν πρὸς τὰς προειρημένας δυνάμεις, soit admettre, avec SIMPLICIUS (222, 25 : πρὸς τὰς ἐν αὐτῷ τῷ φρονεῖν διαφορὰς), qu'ARISTOTE désigne la diversité des fonctions de l'intellect. La première interpréta-

tion, qui se présente le plus naturellement, est celle que nous avons suivie. L'objection que lui adresse SIMPLICIUS (l. 23), à savoir qu'ARISTOTE a déjà dit en quoi les opérations intellectuelles diffèrent des autres, ne porte pas. Car, dans la suite, il est question, notamment, des caractères qui distinguent la pensée de la sensation.

429 a, 15. ἀπαθὲς ἄρα δεῖ εἶναι. — Non seulement cette proposition ne contredit qu'en apparence celle qui la précède immédiatement, mais elle en est la conséquence. Comme le remarque très justement WALLACE (p. 265), ARISTOTE vient de dire que l'intellection consiste à saisir les formes intelligibles, de même que la sensation saisit les formes sensibles. Il en conclut que l'intellect doit être impassible pour ne pas altérer les formes qu'il est chargé de saisir. πάσχειν, dans la phrase précédente, a donc, en réalité, le sens de ποιεῖν (*agir en présence de l'intelligible; le saisir*). Si, ni dans l'imagination (v. ad III, 3, 428 b, 11), ni dans la sensation (v. ad III, 1, 425 b, 26—426 a, 1; II, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20), le sujet ne pâtit à proprement parler, à plus forte raison en est-il de même dans l'intellection. PRISCIEEN (27, 26) déclare, peut-être à la suite de THÉOPHRASTE, que l'influence de l'intelligible sur l'intellect ne peut être appelée une passion que par pure homonymie : διὰ ταῦτα τοίνυν ἑτέρως ἢ ὡς αἱ αἰσθήσεις πάσχει, (sc. ὁ νοῦς), καὶ ὅπως οὐ κυρίως ἀλλὰ καθ' ὁμωνυμίαν πάσχει, ἐνεργεῖ δὲ μᾶλλον. — Cette acception de πάσχειν est, d'ailleurs, assez fréquente chez ARISTOTE, même dans des endroits où il n'ajoute aucune restriction (v. ad II, 5, 417 b, 2—7; III, 3, 427 b, 17), et nous sommes d'autant plus fondés à la lui attribuer ici, que les mots ἢ τι τοιοῦτον ἕτερον indiquent nettement qu'il ne faut pas prendre ce terme à la rigueur (THEM., 173, 10 : τὸ πάσχει δ' ἂν καὶ ἐνταῦθα ἀκουστέον παραπλησίως : κυριώτερον γὰρ εἰπεῖν, ὅτι μάλιστα τελειοῖτο ἂν εἰς ἐνέργειαν ἐκ δυνάμεως προαγόμενος. PHILOP., 522, 12 : ἐπειδὴ γὰρ ἐδόκει φορτικὸν εἶναι τὸ λέγειν πάσχειν τὴν λογικὴν ψυχὴν, διὰ τοῦτο εἶπεν ἢ τι τοιοῦτον ἕτερον, τουτέστι τελειωτικὸν πάθος καὶ οὐ φθαρτικόν.). Contrairement à l'opinion de TRENDELENBURG (p. 383), que WALLACE (p. 265) reproduit de confiance, il n'y a rien dans le commentaire de THEMISTIUS à cet endroit qui permette de penser qu'il a lu : ἢ τι τοιοῦτον ἑτέρων ἀπαθὲς... κτλ. — V. ad III, 4, 429 b, 29—430 a, 1; De an., I, 3, 407 a, 33 : ἡ νόησις ἔοικεν ἡρεμήσει τινὶ καὶ ἐπιστάσει μᾶλλον ἢ κινήσει. Phys., VII, 3, 247 b, 1 : οὐδ' αἰ τοῦ νοητικοῦ μέρους ἕξει

ἀλλοιώσεις. Ibid., a, 28 : ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῷ διανοητικῷ μέρει τῆς ψυχῆς ἡ ἀλλοίωσις.

429 a, 16. ἀλλὰ μὴ τοῦτο. — PHILOP., 522, 21 : ἐντεῦθεν ἡπατήθη Ἀλέξανδρος καὶ ἐνόμισεν αὐτὸν δεκτικὸν εἶναι τῶν εἰδῶν, λέγων δὲ τὸν νοῦν,..... ἀλλὰ μὴ τοῦτο, ἀντὶ τοῦ ἀλλὰ μὴ εἶδος..... δεῖ γὰρ τὸ ἀλλὰ μὴ τοῦτο νοῆσαι : ἀλλὰ μὴ ἐνεργεῖα τοῦτο ὅπερ νοεῖ'.

429 a, 18. ἀνάγκη ἄρα,..... 27. οὐθέν ἐστιν. — La marche de l'argument est facile à saisir : L'intellect, comme le dit ANAXAGORE, ne doit posséder par lui-même aucune forme pour ne pas altérer celles qu'il est chargé de percevoir. Son unique propriété est donc d'être les formes en puissance seulement. Par conséquent, avant de s'être exercé, l'intellect n'est rien en acte. TORSTRIK (p. 180, cf. *app. crit.*) a donc tort de considérer ce morceau comme formé par la juxtaposition de deux rédactions successives (la première de a, 22. ὁ ἄρα à 27. ἐστιν, la seconde de a, 18. ἀνάγκη à 22. δυνατόν). Cette conjecture est d'autant plus invraisemblable que les considérations relatives à la théorie d'ANAXAGORE ne font nullement double emploi avec ce qui suit, et que nous trouvons dans le passage soi disant emprunté à la première rédaction, deux additions importantes : οὐθέν ἐστιν ἐνεργεῖα τῶν ὄντων πρὶν νοεῖν et οὐδὲ μεμιχθῆαι εὐλογον αὐτὸν τῷ σώματι. Cf. DITTENBERGER, *Götting. gelehr. Anz.*, 1863, p. 1610 et NOETEL, *Zeitschr. f. d. Gym.*, 1864, p. 140.

ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας. — V. ad I, 3, 405 a, 16—17; b, 20; 22 et cf. PLAT., *Crat.*, 413 C : εἶναι δὲ τὸ δίκαιον ὃ λέγει Ἀναξαγόρας, νοῦν εἶναι τοῦτο : αὐτοκράτορα γὰρ αὐτὸν ὄντα καὶ οὐδενὶ μεμιγμένον πάντα φησὶν αὐτὸν κοσμεῖν τὰ πράγματα διὰ πάντων ἰόντα.

429 a, 20. παρεμφαινόμενον..... ἀντιφράττει. — Pour le sens de παρεμφαινόμενον, cf. *Probl.*, XXIII, 9, 932 b, 22. — Nous avons adopté l'interprétation des commentateurs grecs : ALEX., *De an.*, 84, 15 : παρεμφαινόμενον γὰρ τὸ οἰκεῖον εἶδος κωλύει τὴν τοῦ ἀλλοτρίου λήψιν. THEM., 174, 1 : οὕτω γὰρ ἂν ῥᾶστα γνωρίζοι μηδενὸς οἰκεῖου παρεμφαινομένου καὶ συνυπάρχοντος : κωλύει γὰρ καὶ ἀντιφράζει τὸ ἐνυπάρχον εἶδος τὰ ἄλλα ὥσπερ ἀλλότρια. PHILOP., 523, 14 : παρεμφαινομένη καὶ ἀντιφράττουσα αὐτὸν ἐκώλυε νοεῖν..... τὰ ἀλλότρια νοητά, τουτέστι τὰ ἄλλα. ARGYROPULE traduit : *alienum namque, quum apparet juxta, prohibet atque sejungit*. TEICH-

MÜLLER (*Stud. z. Gesch. d. Begr.*, p. 333 note) et WALLACE (p. 266) font aussi de τὸ ἀλλότριον le sujet de κωλύει καὶ ἀντιφράττει. Mais il n'y a, en somme, aucune raison décisive pour rejeter l'interprétation des anciens. — TEICHMÜLLER (*l. l.*) rapproche *Tim.*, 50 D :οὐκ ἂν ἄλλως..... γένοιτ' (sc. τὸ δεχόμενον, la matière) ἂν παρασκευασμένον εἶ, πλὴν ἄμορφον ὃν ἐκείνων ἀπασῶν τῶν ἰδεῶν ὅσας μέλλοι δεχέσθαι ποθεν. ὅμοιον γὰρ ὃν τῶν ἐπεισιόντων τινὶ τὰ τῆς ἐναντίας τὰ τε τῆς τὸ παράπαν ἄλλης φύσεως, ὅπότ' ἔλθοι, δεχόμενον κακῶς ἂν ἀφομοιοῖ, τὴν αὐτοῦ παρεμφαίνον ὄψιν.

429 a, 21. μηδ' αὐτοῦ εἶναι. — Comme le remarque SIMPLICIUS (226, 16), il faut rattacher μηδέ, non pas à αὐτοῦ, mais à εἶναι : ὥστε μηδέ εἶναι φύσιν αὐτοῦ μηδεμίαν (*Id.*, *ibid.*, 22).

429 a, 22. ὅτι δυνατόν, *i. e.* : ὅτι δυνάμει ἐστίν (*PHILOP.*, 523, 22).

429 a, 23. ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἡ ψυχὴ. — TRENDLENBURG (p. 387) explique : *διανοεῖν mera mentis ad verum inveniendum actio, ὑπολαμβάνειν veri inventi decretum. Illud antecedere debet, ut hoc consequi possit. Si διάνοια vagatur, ὑπόληψις defigit; διανοεῖν mentis operatio, quae in ὑπόληψιν desinit de rebus, quales apparent, certi quid definitem.* Cf. BONITZ, *Ind. Ar.*, 186 a, 60; *ad Meta.*, 981 a, 7 : ὑπόληψις quid sit Aristoteli explicat Trendel. *de anim.* p. 469, *ibi quae forte desiderantur supplevit Biese I. p. 211 et rectius Waitz Org. I. p. 523. Significat enim ὑπολαμβάνειν sumere ac statuere aliquid pro vero, sive illud est verum sive secus. Itaque opponitur verbo λέγειν Γ 3. 1005 b 25 : οὐκ ἔστι γὰρ ἀναγκαῖον, ᾧ τις λέγει, ταῦτα καὶ ὑπολαμβάνειν, coniungitur enim pro synonymo cum verbo τιθέναι Β 3. 998 a 20. 22, et ὑπόληψις cum nomine δόξα (*cuius voc. de notione cf. ad B 2. 996 b 28*) *promiscue usurpatur, veluti Α 8. 1073 a 17* : ἡ περὶ τὰς ἰδέας ὑπόληψις, Μ 4. 1078 b 13 : ἡ περὶ τῶν εἰδῶν δόξα. — Comme, d'ailleurs, la διάνοια aboutit toujours à une ὑπόληψις plus ou moins nette, on comprend qu'ARISTOTE ait pu, dans le chapitre précédent, prendre celle-ci pour caractéristique générale des opérations intellectuelles. V. *ad III*, 3, 427 b, 15—16; 16—17; 14—24. — D'après THEMISTIUS (174, 9) et PHILOPON (523, 29), ARISTOTE, en précisant ici le sens du mot νοῦς, aurait l'intention d'exclure l'acception générale*

dans laquelle il comprend aussi la φαντασία. V. *ad III*, 3, *ll. l.*; 427 b, 27; 428 b, 11.

429 a, 25. εὐλογον = *vraisemblable et conséquent*. V. *ad I*, 1, 402 a, 4.

ποιός τις γὰρ..... **26.** αἰσθητικῶ. — Si l'intellect, dit SOPHONIAS (124, 32), était mélangé (κατὰ κράσιν) à la substance corporelle, il deviendrait avec elle chaud ou froid; s'il était même, seulement, la forme du corps, comme l'âme sensitive, il devrait avoir un organe : εἰ δὲ ὡς εἶδος, κἂν ὄργανόν τι εἴη αὐτῷ, ὥσπερ ἐκεῖ αἰσθῆσαι μὲν τὸ πνεῦμα ἢ τὸ αἰσθητήριον. Le sens indiqué par les autres commentateurs (*THEM.*, 174, 15; *SIMPL.*, 227, 14; *PHILOP.*, 524, 1) est le même, à cette nuance près qu'ils paraissent avoir compris : ou bien même le corps serait pour lui un organe (*PHILOP.*, *l. l.* : οὔτε μὴν ὄργανον κέχρηται τῷ σώματι). Le commentaire de SOPHONIAS nous semble mieux en harmonie avec le texte ὄργανόν τι εἴη. DITTENBERGER (*l. l.*, p. 1611 n.) interprète de la même façon et critique, avec raison, l'explication de TRENDLENBURG. — Si l'intellect était matériel, il ne pourrait recevoir simultanément la forme du chaud et celle du froid; s'il était immatériel comme la sensibilité, mais doué, comme elle, d'un organe corporel, l'état de cet organe l'empêcherait de recevoir les formes dans leur pureté et même de saisir certaines d'entre elles, comme la constitution physique de l'organe du toucher le rend impropre à la perception de certaines températures, etc. (*De an.*, II, 11, 424 a, 2). — L'interprétation de BRENTANO (*op. cit.*, p. 120) et celle de ZELLER (II, 2³, p. 568, n. 1 t. a.) ne s'excluent pas.

429 a, 27. νῦν δ' οὐθέν ἐστιν, *i. e.* : νῦν δ' οὐδέν ἐστιν αὐτῷ ὄργανον. Cf. *SIMPL.*, 227, 30. — Sur le sens de νῦν δέ, v. *ad II*, 1, 412 b, 15.

καὶ εὖ δὴ οἱ λέγοντες... — Allusion manifeste à la doctrine Platonicienne, quoique l'expression elle-même ne se retrouve pas dans PLATON. *PHILOP.*, 524, 6 : ἐπαινεῖ Πλάτωνα..... πλὴν μέμφεται αὐτῷ εἰς δύο τινά, πρῶτον μὲν ὅτι πᾶσαν ψυχὴν λέγει τόπον εἰδῶν καὶ οὐ μόνον τὴν λογικὴν,.... (12) καὶ εἰς ἄλλο ὅτι ἐνεργεῖα λέγει ἐν τῇ ψυχῇ τὰ εἶδη καὶ οὐ δυνάμει. ὁ γὰρ Ἀριστοτέλης ἀγράφῳ γραμματεῖα αὐτὴν εἰκάζει καὶ κυρίως λέγει μάθησιν, ὁ μὲντοι Πλάτων ἐγγράφῳ γραμματεῖα, καὶ τὴν μάθησιν ἀνάμνησιν λέγει.

429 a, 31. ἡ μὲν γὰρ αἰσθησις..... b, 4. τὰ ὑποδεέστερα.
 — Le plus fort sensible exerce sur le sensorium une action qui tend à le détruire (v. *ad II*, 10, 422 a, 20—31; 12, 424 a, 28—34; III, 2, 426 a, 27 — b, 7). Si l'intelligible agissait, de même, sur un organe corporel, son intensité excessive devrait produire le même résultat (SIMPL., 228, 29 : τὸ μὲν αἰσθητικὸν οὐκ ἄνευ σώματος ἐνεργεῖ καὶ δέχεται τὰ εἶδη, ἐν τῇ ὑποδοχῇ διακρινόμενον ἢ συγχρινόμενον..... τοῦ ὄργανου, μειζόνως οὖν φέρε διακρινόμενον τὸ αἰσθητήριον ὑπὸ τοῦ ἕλαττον διακρίνοντος ἀπαθὲς μένον οὐ κινεῖ τὴν περὶ αὐτὸ τῆς αἰσθητικῆς ζωῆς ἐνεργεῖαν · ὁ δὲ νοῦς χωριστὸς ὢν παντὸς σώματος οὐδὲν δεῖται τροπῆς ἢ σωματοειδοῦς πείσεως). C'est pour une raison analogue que la pensée, bien qu'elle soit parfois pénible pour l'homme, à cause de ce qu'il y a, dans l'intellect humain, de potentiel et d'imparfait (*Meta.*, A, 9, 1074 b, 28 : εἰ μὴ νόησις ἐστὶν ἀλλὰ δύναιμις, εὐλογον ἐπίπονον εἶναι τὸ συνεχῆς αὐτῷ τῆς νοήσεως. *Ibid.*, 7, 1072 b, 14 : διαγωγῇ δ' ἐστὶν οἷα ἡ ἀρίστη μικρὸν χρόνον ἡμῖν. οὕτω γὰρ αἰεὶ ἐκείνὸ ἐστὶν. *Eth. Nic.*, X, 4, 1175 a, 4 : πάντα γὰρ τὰ ἀνθρώπεια ἀδυνατεῖ συνεχῶς ἐνεργεῖν. *Ibid.*, IX, 9, 1170 a, 5. V. *ad III*, 4, 430 a, 5—6; 5, 430 a, 21—22) est, cependant, l'acte que nous pouvons continuer le plus longtemps sans fatigue. *Eth. Nic.*, X, 7, 1177 a, 21 : ἐτι δὲ συνεχεστάτη (sc. αὕτη ἐστὶν ἡ ἐνεργεῖα) · θεωρεῖν τε γὰρ δυνάμεθα συνεχῶς μᾶλλον ἢ πράττειν ὁτιοῦν.

429 b, 4. ἀλλὰ καὶ μᾶλλον. — TORSTRIK (*Jahrb. f. class. Philol.*, 1867, p. 246) pense que ces mots sont interpolés, οὐχ ἦτον ayant fréquemment le sens de καὶ μᾶλλον (cf. *Ind. Ar.*, 321 b, 26). Il rappelle à ce propos la remarque de son commentaire du *De anima* (p. 155) : *Sed qui ejusmodi additamenta in margine adscripserunt, videntur valde amantes fuisse particulae ἀλλὰ : nam fere ubique eam ponunt.*

429 b, 5. ὅταν δ' οὕτως..... 9. νοεῖν. — L'intellect s'identifie avec l'intelligible (après b, 6. ἕκαστα, il faut sous-entendre τῶν νοητῶν ou τῶν εἰδῶν, cf. SIMPL., 229, 9; 32), plus complètement encore que la sensibilité avec le sensible, parce que l'intelligible est pure forme, sans matière (v. *ad III*, 2, 425 b, 26 — 426 a, 1; 4, 430 a, 2; II, 5, 417 b, 24; *Meta.*, A, 7, 1072 b, 20 : αὐτὸν δὲ νοεῖ ὁ νοῦς κατὰ μετάληψιν τοῦ νοητοῦ · νοητὸς γὰρ γίνεται θιγγάνων καὶ νοῶν, ὥστε ταῦτὸν νοῦς καὶ νοητόν. τὸ γὰρ δεκτικὸν τοῦ νοητοῦ καὶ τῆς οὐσίας νοῦς.). Lors donc que l'intellect

est devenu l'intelligible et qu'il est l'intelligible dans le sens où l'on dit que l'homme qui sait est savant, alors il est encore en puissance, mais pas dans le même sens qu'avant de s'être exercé. Entre la pure puissance, en effet, et l'acte proprement dit, se place l'habitude (état du savant qui ne prend pas sa science pour objet de sa contemplation actuelle), qu'on peut appeler soit le plus bas degré de l'acte, soit le plus haut degré de la puissance (v. *ad II*, 1, 412 a, 21; b, 25 — 413 a, 3; 5, 417 b, 16—19). C'est l'état de l'intellect qui a déjà pensé et qui peut alors, quand il le veut, faire de l'intelligible l'objet d'une intellection actuelle (v. *ad II*, 5, 417 b, 23; 24; PHILOP., 524, 28 : τὸ γὰρ πρὶν τοῦ μαθεῖν ἢ εὐρεῖν δυνάμει ἐστὶν ὁ νοῦς κατὰ τὸ πρότερον σημαίνόμενον τοῦ δυνάμει, τουτέστι τὸ κατ' ἐπιτηδειότητα, τὸ δὲ μετὰ τὸ μαθεῖν δυνάμει καθ' ἕξιν ἐστὶν, ὅπερ ἦν δεύτερον σημαίνόμενον τοῦ δυνάμει, ὅπερ αὐτὸς εἶπε δυνάμει πωρ.). Lorsqu'il le fait, c'est lui-même que l'intellect pense en pensant l'intelligible, puisque chaque acte d'intellection est l'identification de la pensée avec l'intelligible (v. *ad I*, 3, 407 a, 6—7; THEM., 175, 24 : καὶ αὐτὸς δὲ ἐκυτόν τῆνικαῦτα δύναιται νοεῖν · οὐδὲν γὰρ ἄλλο ὁ νοῦς ἐστὶν ἢ τὰ νοήματα. γινόμενος οὖν ὁ αὐτὸς τοῖς νοουμένοις νοεῖ τῆνικαῦτα καὶ ἐκυτόν. ALEX., *De an.*, 86, 14 : καὶ ἐπεὶ ἐστὶν ὁ κατ' ἐνεργεῖαν νοῦς, οὐδὲν ἄλλο ἢ τὸ εἶδος τὸ νοούμενον, ὡςπερ καὶ ἐπὶ τῆς αἰσθησεως ἐδείχθη, ὁ ἐν ἕξει νοῦς (οὗτος δὲ ἐστὶν ὁ νοεῖν ἐπ' αὐτοῦ δυνάμενος καὶ τὰ τῶν νοητῶν εἶδη λαμβάνειν καθ' αὐτά), οὗτος ἤδη δύναιται καὶ αὐτὸν νοεῖν. ἐπεὶ γὰρ τὸ νοούμενον εἶδος αὐτὸς ἐστὶν, εἴ γε νοῶν ὁ νοεῖ γίνεται, ὁ ἄρ' ἕξιν ἔχων τοῦ τὰ εἶδη νοεῖν, οὗτος ἕξιν καὶ δύναιμις ἔχει τοῦ νοεῖν ἐκυτόν. ὁ γὰρ δύναιται νοεῖν, τοῦτο αὐτὸ αὐτὸς νοῶν γίνεται... κτλ.). — Nous suivons l'interprétation d'ALEXANDRE et nous conservons, par conséquent b, 9. δὲ αὐτόν, au lieu de δι' αὐτοῦ que conjecture BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1885, p. 40) approuvé par SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, XLII, p. 240).

Le sens de la parenthèse b, 7. τοῦτο δὲ συμβαίνει..... δι' αὐτοῦ est assez obscur. Le plus simple serait, semble-t-il, de prendre ὁ ἐπιστήμων pour sujet de δύναιται. Mais on peut aussi attribuer ce rôle à ὁ νοῦς, ce que font tous les commentateurs (THEM., 175, 11; SIMPL., 229, 37; PHILOP., 524, 20; cf. ALEX., *De an.*, 85, 25). Ainsi comprise, la phrase ne peut avoir pour but que d'indiquer ce qui correspond, quand il s'agit de l'intellect, à l'état de science en acte chez le savant : Le savant en acte est celui qui peut, de lui-même et sans avoir besoin de recevoir un enseignement, penser la science ; l'intellect est en acte dans le même sens (τοῦτο δὲ συμβαίνει) quand il peut

réaliser de lui-même la pensée. THEMISTIUS et PHILOPON (*ll. l.*) semblent croire qu'ARISTOTE fait allusion aux conditions d'âge et d'expérience qui permettent à l'activité de l'intellect de se manifester. Mais il serait singulier, bien que la chose ne soit pas impossible (v. *ad I, 4, 403 a, 8—9*), qu'ARISTOTE eût mentionné ces conditions au moment même où il vient d'affirmer la transcendance de l'intellect et son indépendance par rapport aux organes et aux fonctions sensibles. ALEXANDRE (*l. l.*) paraît avoir raison de ne pas préciser plus qu'ARISTOTE ne l'a fait lui-même et de dire seulement que l'intellect s'élève à l'état dont il s'agit quand il s'est exercé : ὅταν γὰρ ἐν ἕξει γένηται διὰ τὰς συνεχεῖς ἐνεργείας τοιαύτη, ὡς δι' αὐτοῦ λοιπὸν ἐνεργεῖν δύνασθαι..... κτλ.

429 b, 10. τὸ μέγεθος καὶ τὸ μεγέθει εἶναι. — τὸ μεγέθει εἶναι désigne le concept ou l'essence de la grandeur, τὸ μέγεθος la grandeur concrète. V. *ad II, 4, 412 b, 11; III, 2, 423 b, 27.* — La forme (εἶδος, τὸ τί ἦν εἶναι) se distingue de l'objet concret en qui elle se réalise, parce qu'elle est nécessaire et éternelle, qu'elle ne saurait naître ni mourir (*Meta., Z, 8, 1033 b, 16* : φανερόν δὲ ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι τὸ μὲν ὡς εἶδος ἢ οὐσία λεγόμενον οὐ γίγνεται, ἢ δὲ σύνοδος ἢ κατὰ ταύτην λεγομένη γίγνεται. *Ibid., 9, 1034 b, 8 et seq.; Ind. Ar., 219 a, 54*). La forme est soustraite, non seulement à la production et à la destruction, mais au mouvement en général; elle est immobile (*Phys., V, 4, 224 b, 5* : οὔτε γὰρ κινεῖ οὔτε κινεῖται τὸ εἶδος. *Ibid., b, 11* : τὰ δ' εἶδη καὶ τὰ πάθη καὶ ὁ τόπος, εἰς ἃ κινεῖνται τὰ κινούμενα, ἀκίνητά ἐστιν, οἷον ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ θερμότης. *Ibid., II, 7, 198 b, 2; Meta., K, 11, 1067 b, 9*). Enfin la forme est indivisible physiquement et même, dans bien des cas, logiquement (v. *ad II, 4, 412 b, 6—9; III, 5, 430 b, 6—20; III, 6*).

429 b, 11. οὕτω δὲ καὶ..... 12. ταυτόν ἐστι. — Si l'on considère, d'une part, une forme, celle de la chair par exemple, et, d'autre part, l'objet concret (ὑποκείμενον) en qui elle se réalise, par exemple la chair de Callias, l'essence de la chose et la chose même sont distinctes; l'âme en soi et l'essence de l'âme sont identiques, mais l'âme réalisée dans tel organisme, c'est-à-dire l'homme, et l'essence de l'homme sont choses distinctes (*Meta., Z, 11, 1037 a, 4; H, 3, 1043 b, 1* : τὸ γὰρ τί ἦν εἶναι τῷ εἶδει καὶ τῇ ἐνεργείᾳ ὑπάρχει. ψυχὴ μὲν γὰρ καὶ ψυχῆ εἶναι ταυτόν, ἀνθρώπων δὲ καὶ ἀνθρώπου οὐ ταυτόν). Il y

a encore distinction entre l'essence et la chose quand il s'agit de caractères accidentels. Par exemple, l'essence de l'accident blancheur et la chose blanche, l'homme blanc, ne sont pas identiques (*ibid., Z, 6, 1031 b, 22 sqq.* — j'adopte, b, 27, la conjecture de CHRIST). Si, enfin, l'on considère la forme quidditative d'une notion, par exemple l'essence propre de la chair, qui consiste dans telle fonction (v. la note suivante), et cette notion tout entière, forme et matière, on peut dire, dans une certaine mesure et sauf réserves (v. *ad III, 5, 430 b, 6—20*), que la notion de la chair et la quiddité de cette notion (τὸ σαρκὶ εἶναι καὶ σάρκα) sont distinctes. En d'autres termes, il y a distinction de l'essence et de la chose toutes les fois qu'il s'agit de concepts qui sont susceptibles, d'une part, d'être pensés en soi, d'autre part, de se réaliser dans une matière sensible ou abstraite (v. la note suivante). Telles sont toutes les formes génériques qui, soit médiatement soit immédiatement, se réalisent dans les individus, tout en étant distinctes au moins pour la pensée. *De caelo, I, 9, 277 b, 30* : ἐν ἅπασιν γὰρ καὶ τοῖς φύσει καὶ τοῖς ἀπὸ τέχνης συνεστῶσι καὶ γεγενημένοις ἕτερόν ἐστιν αὐτῆ καθ' αὐτὴν ἢ μορφή καὶ μειγμένη μετὰ τῆς ὕλης.

Mais il y a des cas dans lesquels l'essence n'est pas distincte de la chose : 1° Il y a identité entre la notion de chaque chose en soi et la chose en soi, ou entre la définition et le défini. Cf. *Meta., H et Z, præs. 6, 1031 a, 31 sqq.* : Si le bien en soi est autre chose que l'essence du bien et l'animal en soi autre chose que l'essence de l'animal, et l'essence de l'être autre chose que l'être, il faudra admettre la théorie des Idées et les conséquences absurdes qu'elle entraîne. On doit nécessairement supposer, pour éviter ces difficultés, l'identité de chaque chose en soi et de l'essence de cette chose (b, 11) : ἀνάγκη ἄρα ἐν εἶναι τὸ ἀγαθὸν καὶ ἀγαθῷ εἶναι καὶ καλὸν καὶ καλῷ εἶναι, ὅσα μὴ κατ' ἄλλο λέγεται, ἀλλὰ καθ' αὐτὰ καὶ πρῶτα. Chaque chose considérée en soi et son essence, comme le cheval en soi et l'essence du cheval, Socrate et l'essence de Socrate, l'un et l'essence de l'un, sont donc identiques : ὅτι μὲν οὖν ἐπὶ τῶν πρώτων καὶ καθ' αὐτὰ λεγομένων τὸ ἐκάστω εἶναι καὶ ἕκαστον τὸ αὐτὸ καὶ ἐν ἐστὶ δῆλον (*ibid., 1032 a, 4; cf. 4, 1029 b, 12*). 2° Dans les individus; l'essence de Socrate et Socrate sont identiques (*ibid., 6, 1032 a, 8* : ταυτόν Σωκράτης καὶ Σωκράτης εἶναι); conclusion qu'ARISTOTE peut maintenir à la fois quand il se place au point de vue de l'individuation par la forme, — car alors c'est précisément la quiddité de Socrate qui constitue

son individualité, — et quand il professe l'individuation par la matière, car soutenir que Socrate, en tant que tel, peut être pensé à part de sa matière, ce serait admettre qu'il est individué par autre chose que celle-ci. 3° Dans les concepts qui ne sont pas des genres et qui ne sauraient, par suite, se retrouver dans des choses. Ici on ne peut pas dire que l'essence soit distincte de la chose, car il n'y a pas, à proprement parler, d'essence, ni de choses dans lesquelles elle se réalise. Telles sont les notions constituées par analogie et supérieures aux genres suprêmes : l'être, l'un, le bien. V. *ad I*, 5, 410 a, 13; II, 1, 412 b, 6—9; 3, 414 b, 20—24; *Meta.*, Z, 6, 1031 b, 11; V. ci-dessus; *Ibid.*, 1032 a, 1; V. *ad III*, 5, 430 b, 6—20; *Ibid.*, Z, 11, 1037 a, 33 : τὸ τί ἦν εἶναι καὶ ἕκαστον ἐπὶ τινῶν μὲν ταυτόν, ὡς περ ἐπὶ τῶν πρώτων οὐσιῶν, οἷον καμπυλότης καὶ καμπυλότητι εἶναι, εἰ πρώτη ἐστὶν (λέγω δὲ πρώτην ἢ μὴ λέγεται τῷ ἄλλο ἐν ἄλλῳ εἶναι καὶ ὑποκειμένῳ ὡς ὕλη) ὅσα δ' ὡς ὕλη ἢ ὡς συνειλημμένα τῇ ὕλει, οὐ ταυτό. 4° Enfin pour certains concepts, comme l'unité, le point, l'infini, qui ne sont réalisés dans aucune matière ni sensible, ni intelligible. Il n'y a pas ici de dualité entre l'essence et la chose, puisque le second terme fait défaut. *An. post.*, II, 9, 93 b, 21; *Phys.*, III, 5, 204 a, 23; *Meta.*, K, 10, 1066 b, 13 (v. *ad l. l.*). THEM., 176, 30 : ἐπ' ἐνίων γὰρ ταυτόν ἐστὶν οἷον στιγμῆ καὶ στιγμῆ εἶναι, ἢ εἴ τι ἄβλον παντελῶς καὶ ἀπλοῦν, ἐφ' ὧν ὁ λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι καὶ τὸ εἶδος καθ' ὃ ἐστὶ, ταυτόν ἐστὶν ὅλη τῇ φύσει τοῦ πράγματος. — Il est manifeste qu'il faut modifier la ponctuation traditionnelle (ἐπ' ἐνίων γὰρ ταυτόν ἐστὶ τὸ σαρκὶ εἶναι καὶ σάρκα) et mettre, avec TRENDELENBURG (p. 390), un point en haut après ἐστὶ, ou plutôt, comme le propose BONITZ (*Arist. Stud.*, IV, p. 376), placer b, 11 : οὕτω δὲ..... (12) ταυτόν ἐστὶ entre parenthèses. Car la chair est précisément, comme le montre la suite, une des choses pour lesquelles il y a lieu de distinguer l'objet concret, de l'essence. SIMPLICIUS (231, 39 : οὐκ ἀληθὲς παράδειγμα εἰληφώς) et PHILOPON (529, 10), qui n'ont pas aperçu la correction à faire, en sont réduits à reconnaître que l'exemple est mal choisi. THEMISTIVS (*l. l.*) n'en fait pas mention dans sa paraphrase.

429 b, 12. τὸ σαρκὶ εἶναι..... 17. τὸ σαρκὶ εἶναι κρίνει.
— Ni les commentateurs anciens, ni les modernes, n'ont réussi à donner de ce passage une explication entièrement satisfaisante. La plus généralement suivie est celle de THEMISTIVS (177, 8) : « Pour connaître l'eau, comme tout, et la chair,

« comme tout, la faculté sensitive nous suffit..... Mais quand « nous cherchons quelle est l'essence de l'eau ou l'essence de « la chair, ce qui saisit cette essence est ἄλλο ou plutôt ἄλλως « ἔχον. En effet, de même que c'est nécessairement une seule « faculté qui connaît que le doux diffère du jaune, de même « ce doit être nécessairement une seule et même faculté qui « connaît qu'autre chose est l'eau et autre chose l'essence de « l'eau, et il faut penser que cette même faculté connaît l'une « et l'autre mais ἄλλως ἔχουσαν καὶ ἄλλως. » Seulement, pour saisir les formes séparées, cette faculté (l'intellect) se suffit à elle-même; pour saisir les formes avec leur matière, elle a besoin de la sensibilité. Lorsque l'intellect connaît les formes en elles-mêmes, il est simple comme la ligne droite, et, quand il saisit les choses, matière et forme, il est composé comme la ligne brisée (177, 26 : συνεξομοιοῦται γὰρ τοῖς πράγμασιν ἃ θεωρεῖ, καὶ ποτὲ μὲν ὡς περ σύνθετος γίνεται, ὁπότεν τὸ σύνθετον νοῆ, ποτὲ δὲ ὡς ἀπλοῦς, ὅταν τὸ εἶδος ἐκλαμβάνη μόνον..... (178, 4) γίνεται γὰρ ἀνθ' ἐνὸς ὡς περ διπλοῦς τηνακῦτα, ὅταν τὴν ὕλην συμπαρασκοπῇ τῇ μορφῇ. — L'opinion de WALLACE (p. 268), qui croit voir une contradiction entre ces deux textes, n'est fondée que sur un contre-sens). THEMISTIVS (178, 1) ajoute : Πλάτων μὲν γὰρ κύκλοις ἀφομοιοῖ τὰς ἐνεργείας τοῦ νοῦ τῷ τε εὐτρόχῳ καὶ τῷ ὀρθῷ, Ἀριστοτέλης δὲ γραμμῇ ἐκτεινομένη τε καὶ κλωμένη (SIEBECK, *Philolog.*, 1881, p. 349 rapproche *Tim.*, 43 E : πάσας δὲ κλάσεις καὶ διαφορὰς (*vulg.* διαφορὰς) τῶν κύκλων ἐμποιεῖν. — 44 B : τότε ἤδη πρὸς τὸ κατὰ φύσιν ἰόντων σχῆμα ἐκάστων τῶν κύκλων αἱ περιφοραὶ κατευθυνόμεναι... κτλ., et conclut que ἐκταθῆ, dans le texte d'ARISTOTE, doit avoir un sens analogue à celui de κατευθυνόμεναι dans le *Timée*. Mais cette conjecture, peu vraisemblable *a priori*, car ἐκτείνειν et ἐκτασις ont, dans la langue d'ARISTOTE, un sens très précis et toujours le même, v. *Ind. Ar. s. vv.*, n'est pas justifiée et ne contribue pas à faciliter l'explication de l'ensemble du morceau). — L'interprétation de SIMPLICIUS (que WALLACE n'a guère mieux comprise que la précédente) est, au fond, la même : c'est en tant que séparé et distinct que l'intellect saisit les formes pures. Toutefois, il serait plus juste de dire que c'est toujours la même faculté qui saisit les formes pures et les formes unies à la matière, mais qu'elle ne se comporte pas de la même façon dans les deux cas. Quand elle saisit la forme pure elle est comme la ligne droite; quand elle saisit la forme avec sa matière elle ressemble à la ligne brisée : ἄλλῳ μὲν γὰρ, ὅταν χωριστῶ,..... κρίνει τὰ εἶδη : εἰ μὴ ἄρα καὶ

τότε οὐκ ἄλλω ἀλλὰ τῷ αὐτῷ ἐτέρως ἔχοντι, διὰ τὸ μίαν εἶναι τὴν ὄλην ψυχὴν,..... καὶ γὰρ ἡ κεκλασμένη, ὡς ἤδη διωρίσαμεν, τὴν τῶν εἰδοπεποιημένων σύστοιχον δηλοῖ γνῶσιν, ἡ δὲ ἐκταθεῖσα ὡς ὀρθὴ καὶ ἀκαμπτὴ τῆς τῶν ὄρων..... γνώσεως εἴληπται σύμβολον (SIMPL., 232, 33, cf. 231, 18). PHILOPON (529, 23 sq.) comprend à peu près ainsi. — ZELLER adopte, enfin, le même sens général : « Après avoir, dit-il (II, 2^o, p. 566, n. 8 t. a.), exposé (*De an.*, III, 4, 429 b, 10 sq.) la distinction de la chose concrète « unie à la matière et de la forme pure, Aristote continue « (I, 12) : τὸ σαρκὶ εἶναι καὶ σάρκα — τὸ σαρκὶ εἶναι (le pur concept « de la chair) κρίνει. Il en est ainsi pour tous les concepts abstraits. ἐτέρω ἄρα ἢ ἐτέρως ἔχοντι κρίνει. καὶ ὅλως ἄρα ὡς χωριστὰ « τὰ πράγματα τῆς ὕλης, οὕτω καὶ τὰ περὶ τὸν νοῦν. Le sujet de « κρίνει est, d'après ce qui précède, le νοῦς. On pourrait être « surpris de voir Aristote dire de l'intellect qu'il connaît (car « nous devons prendre ici κρίνειν dans ce sens général comme « *De an.*, III, 3, 428 a, 2) le chaud et le froid et, d'une manière « générale, les propriétés sensibles des choses τῷ αἰσθητικῷ « (non seulement il n'est pas nécessaire mais il est absolument « impossible, d'après le contexte, de remplacer ce mot par « αἰσθητικῷ, comme le propose BRENTANO, *Psychol. d. Ar.*, 134). « Toutefois, bien que la perception de l'objet sensible comme « tel ne soit pas l'affaire du νοῦς mais de l'αἰσθησις, il n'en est « pas moins vrai que l'intellect (le νοῦς au sens large) intervient « dans tout ce que l'on peut attribuer à celle-ci (v. p. 201, 1; « 202, 1), et que, par suite, le νοῦς peut, lui aussi, être désigné « comme ce qui connaît les choses sensibles au moyen de la « faculté de percevoir. Au contraire, le concept comme tel, le « général, les pensées qui ne sont liées à aucune intuition « sensible particulière, le Νοῦς les connaît par lui-même, lors « même que la sensibilité lui en fournit la matière, (comme « c'est le cas pour le concept de σάρξ). Mais, au lieu d'exposer « ses idées sous cette forme simple, Aristote s'exprime de « telle sorte qu'il laisse place à une double possibilité : il le « connaît soit avec une faculté autre que celle avec laquelle « il connaît le sensible, soit par une autre façon de se comporter de cette faculté. Si cette phrase exprimait un dilemme « entre les deux membres duquel nous aurions à nous prononcer, nous ne pourrions, pour rester fidèles à la pensée « d'Aristote, dire qu'une chose, c'est qu'il (l'intellect) le connaît ἄλλω, car le νοῦς est une faculté autre que l'αἰσθητικόν. « Mais la triple répétition de cette disjonction nous indique

« déjà qu'Aristote considère, en un sens, les deux hypothèses « comme admissibles. Le νοῦς connaît ce qui n'est pas sensible grâce à une faculté autre que celle par laquelle il « connaît le sensible et, effectivement, grâce à une faculté « séparée, quant à son essence et à son être, de la perception « sensible, car il le connaît par lui-même. Mais, en tant qu'il « est aussi ce qui connaît le sensible, on peut dire encore qu'il « connaît ce qui n'est pas sensible par une autre manière de « se comporter différente de celle par laquelle il connaît le « sensible..... C'est cette dernière façon de se comporter qui « est indiquée par les mots ἢ ὡς ἡ κεκλασμένη etc., dont une « interprétation plus précise n'a qu'une importance secondaire « pour le sens général du passage, lequel ne change pas lors « même que l'on considérerait l'exemple de la ligne brisée « comme n'ayant d'autre but que l'explication de ἄλλως ἔχειν. » Cette interprétation ne nous paraît pas admissible. Si vrai qu'il puisse être que le νοῦς, au sens large du mot, joue un rôle dans la perception sensible, il n'en est pas moins certain qu'ARISTOTE a ici l'intention d'opposer la sensibilité à la pensée; qu'il vient d'affirmer de la façon la plus catégorique l'indépendance de l'intellect par rapport aux fonctions qui exigent le concours du corps, et sa séparation (429 b, 5). Le moment serait donc très mal choisi pour soutenir que c'est encore l'intellect qui saisit le chaud et le froid τῷ αἰσθητικῷ. D'ailleurs, s'il est vrai que le sujet sous-entendu de κρίνει soit ὁ νοῦς, ce mot ne peut avoir ici que le sens étroit qu'il a précédemment. Or, depuis le début du chapitre et même depuis III, 3, 427 b, 27, il désigne exclusivement les fonctions proprement intellectuelles, par opposition à celles qui se rattachent à la sensibilité. Enfin, d'une manière générale, aucune des interprétations que nous avons indiquées ne rend compte d'une façon satisfaisante de l'exemple employé.

Pour obtenir une explication plus plausible, sinon plus vraie, il faut renoncer d'abord à faire de l'intellect le sujet de κρίνει, mais sous-entendre l'âme, ou l'homme, ou τὸ κρῖνον (cf. III, 2, 426 b, 17). Il est à peine besoin de rappeler que dans la langue d'ARISTOTE, « le sujet » est fréquemment sous-entendu devant les verbes qui désignent des fonctions psychiques (v. III, 3, 428 b, 1 : αἰσθάνεται — b, 3 : ἐπόληψιν ἀληθῆ ἔχει, — b, 5; b, 7; b, 21 et 22 : ψεύδεται et al.). Nous pouvons donc traduire ainsi la première phrase du morceau en question : c'est ou bien par des facultés différentes, ou bien par des attitudes

différentes de la même faculté que le sujet connaît la chair et l'essence de la chair. D'autre part, il est aisé d'apercevoir dans quel cas c'est la même faculté qui connaît la chair et l'essence de la chair et dans quel cas ce sont des facultés différentes. C'est que la *chair* peut signifier ou bien telle chair concrète qui tombe sous les sens, — et alors ce sont deux facultés distinctes, à savoir la sensibilité et l'intellect, qui connaissent l'une la chair et l'autre l'essence de la chair; — ou bien la *chair* peut désigner la chair en général et *in abstracto*. Or, même dans les concepts abstraits qui sont l'objet de l'intellect ou, du moins, dans la plupart d'entre eux, il y a lieu de distinguer une forme et une matière. La notion de la chair, par exemple, contient non seulement l'essence ou la forme propre de la chair, mais sa matière logique. La chair en général c'est du feu et de la terre (matière) et encore quelque chose (la forme réalisée par cette matière, la fonction de la chair. *Gen. an.*, II, 1, 734 b, 30 : *σάρκα* · και γάρ ταύτης ἔργον τί ἐστίν. *Meta.*, Z, 17, 1041 b, 17 : και ἡ σὰρξ οὐ μόνον πῦρ και γῆ, ἢ τὸ θερμὸν και ψυχρόν, ἀλλὰ και ἕτερόν τι. V. *ad II*, 1, 412 b, 6—9). Ce ne sont pas, en effet, seulement les choses concrètes, mais aussi les concepts, qui ont de la matière (*Meta.*, Z, 11, 1037 a, 4 : ἐστὶ γὰρ ἡ ὕλη ἢ μὲν αἰσθητὴ ἢ δὲ νοητὴ. *Ibid.*, 10, 1036 a, 9 : ὕλη δ' ἢ μὲν αἰσθητὴ ἐστίν ἢ δὲ νοητὴ, αἰσθητὴ μὲν οἷον χαλκὸς και ξύλον και ὄση κινητὴ ὕλη, νοητὴ δὲ ἢ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ὑπάρχουσα μὴ ἢ αἰσθητά, οἷον τὰ μαθηματικά. *Ibid.*, I, 8, 1058 a, 23 : τὸ δὲ γένος ὕλη οὐ λέγεται γένος *et ssep.*; *Ind. Ar.*, 787 a, 12 sqq. Cf. RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 517). Il n'y a que les genres supérieurs et quelques notions d'un caractère spécial (v. la note précédente) qui soient de pures formes sans matière. Mais il est clair que c'est encore l'intellect qui est compétent pour connaître la forme et la chose *in abstracto*, c'est-à-dire pourvue de sa matière logique. En résumé : la chair, ou tout autre terme, peut désigner un objet *in concreto* ou *in abstracto*. Dans le premier sens, ce sont des facultés distinctes, à savoir l'intellect, d'une part, et la sensibilité, de l'autre, qui connaissent l'essence de la chair et la chair. Dans le second sens, c'est une même faculté, l'intellect, qui connaît la chair et la forme de la chair, mais il le fait par des démarches différentes ou il a une attitude différente dans les deux cas. L'acte par lequel il saisit une forme pure est, en effet, un et indivisible comme cette forme même (v. *THEM.*, 177, 26; *ad III*, 4, 429 b, 11—12; 5, 430 b, 6—20), et ressemble à la ligne droite. Au contraire, l'acte

par lequel il pense une forme avec sa matière logique est déjà une discursion, il implique une pluralité d'éléments unis, quoique distincts, comme la ligne brisée (*Meta.*, E, 4, 1027 b, 29 : ἐπεὶ δὲ ἡ συμπλοκὴ ἐστίν και ἡ διαίρεσις ἐν διανοίᾳ.... κτλ. *Ibid.*, Δ, 6, 1016 a, 12 : και ἡ εὐθεῖα τῆς κεκαμμένης μᾶλλον ἐν τὴν δὲ κεκαμμένην και ἔχουσαν γωνίαν και μίαν και οὐ μίαν λέγομεν, ὅτι ἐνδέχεται και μὴ ἅμα τὴν κίνησιν αὐτῆς εἶναι και ἅμα · τῆς δ' εὐθείας ἀεὶ ἅμα, και οὐθὲν μόριον ἔχον μέγεθος τὸ μὲν ἡρεμεῖ τὸ δὲ κινεῖται, ὡσπερ τῆς κεκαμμένης.). L'intellect, en séparant la forme de la matière, pense comme divisé ce qui est en réalité indivisible, de même que le point qui unit les deux segments de la ligne brisée est à la fois unique et double (v. *ad III*, 3, 427 a, 10; *Mot. an.*, 8, 702 a, 22 : ἡ δὲ κλητὴ ὅτι μὲν ἐστὶ τοῦ μὲν ἀρχῆ τοῦ δὲ τελευτῆ, εἴρηται. διὸ και ἐστὶ μὲν ὡς ἐνί, ἐστὶ δ' ὡς δυοὶ χρεῖται ἢ φύσις αὐτῆ.). La comparaison est d'autant plus juste que, quand on pose la forme après la matière, on pose deux fois la même notion (*Meta.*, Z, 5, 1030 b, 32 : δις τὸ αὐτὸ ἐστὶ εἰρημένον. V. *ad II*, 1, l. l.), de même que, dans la ligne brisée, le point unique joue le rôle de deux (*Phys.*, IV, 11, 220 a, 17 : τῆ γὰρ μέσῃ στιγμῇ ὡς δυοὶ χρεῖται. V. *ad III*, 3, l. l.). — L'explication proposée par TEICHMÜLLER (*Stud. z. Gesch. d. Begr.*, p. 492) nous paraît plus ingénieuse que vraisemblable : ARISTOTE, pense-t-il, compare la *sensibilité* à la ligne droite. Comme toutes les parties de la ligne droite sont les unes en dehors des autres, ainsi les sensations se succèdent dans le courant d'un perpétuel devenir. Mais, de même que les diverses parties d'une ligne brisée se rapprochent et se tassent de telle sorte qu'elle pourrait tenir « dans le creux de la main », de même, quand nous rassemblons et rapprochons les unes des autres les images sensibles, nous obtenons une représentation générale intermédiaire entre la sensation pure et la connaissance rationnelle. TEICHMÜLLER rappelle, à ce propos, le célèbre passage des *Seconds analytiques* (II, 19; V. *ad III*, 7, 431 a, 15) où ARISTOTE parle de la superposition et de la fusion des images qui produisent la première connaissance de l'universel. Mais il faut remarquer que l'image composite ainsi constituée n'est point, pour ARISTOTE, un concept, et que la sensibilité ne saurait, d'après lui, nous permettre d'atteindre l'essence (τὸ σαρχὶ εἶναι) des choses. L'image n'est que l'auxiliaire de la pensée, et non la pensée même (v. *ad l. l.*). En outre, ainsi comprise, la comparaison ne serait pas exacte, car lorsqu'on replie sur elle-même une ligne brisée, ce sont les segments qui

se suivent immédiatement qui se superposent. Pour former les images générales, au contraire, ce ne sont pas toujours, ni même dans la plupart des cas, deux sensations immédiatement consécutives qui se trouvent rapprochées. Enfin, comme l'indique nettement le passage de la *Métaphysique* que nous venons de citer, c'est la ligne droite qu'ARISTOTE compare à la connaissance la plus unifiée.

Mentionnons enfin le commentaire de TRENDLENBURG (p. 393) : *Inflexa linea e recta nata posterius aliquid est, cui recta tanquam prius subest. Si inflexam in rectam rursus extenderis, princeps illud et causa restituitur. Ita mens, si notionem, quae rem constituit tanquam lex et causa, intellexerit, hoc, quod subest, sublatis, quae materiae naturae notioni acciderunt, in dignitatem restituit suam.* — Rien, dans la partie correspondante du *De anima* d'ALEXANDRE, qui suit cependant de très près le texte d'ARISTOTE, ne rappelle l'exemple employé ici.

429 b, 14. τὸ σιμόν, τόδε ἐν τῷδε. — *Ind. Ar.*, 680 a, 40 : τὸ σιμόν κοιλότης ἐν βίνι, *usitatum Aristoteli exemplum* τοῦ συνειλημμένου μετὰ τῆς ὕλης... κτλ. — τόδε ἐν τῷδε = telle forme dans telle matière. Cf. *Meta.*, Z, 5, 1030 b, 17 : καὶ σιμότης τὸ ἐκ τῶν δυοῖν λεγόμενον, τῷ τόδε ἐν τῷδε. *Ibid.*, 11, 1036 b, 23; *Ind. Ar.*, 496 a, 4.

429 b, 15. ὃν λόγος τις ἡ σὰρξ. — *Part. an.*, I, 1, 642 a, 22 : δῆλον τοίνυν ὅτι καὶ ἡ σὰρξ τὸν αὐτὸν τρόπον ἐστὶ, καὶ τῶν ἄλλων τῶν τοιοῦτων μορίων ἕκαστον (sc. οὔτε γὰρ ἐν τι τῶν στοιχείων οὔτε δύο ἢ τρία οὔτε πάντα, ἀλλὰ λόγος τῆς μίξεως αὐτῶν). Cf. *Meta.*, Z, 17, 1041 b, 17; V. l'avant dernière note. — *PLAT.*, *Tim.*, 82 C : μυελοῦ γὰρ ἐξ ἐκείνων (sc. γῆς, πυρὸς ὕδατος τε καὶ ἀέρος) ὅσπου τε καὶ σαρκὸς καὶ νεύρου ξυμπαγέμενος, ... κτλ. *GALEN.*, *Const. art. med.*, I, 253 Kühn : ὅσα τοίνυν σώματα πρῶτον τὰς τοιαύτας ἔχει ποιότητας, ἐκείνα στοιχεῖα τῶν ἄλλων ἀπάντων ἐστὶ, καὶ τῆς σαρκός. ἐστὶ δὲ ταῦτα, γῆ, καὶ ὕδωρ, καὶ ἀήρ, καὶ πῦρ... κτλ.

429 b, 18. πάλιν δ' ἐπι.... **21.** κρίνει. — Le sens de ce morceau nous paraît être le suivant : la dualité de la forme et de la matière se manifeste même dans les concepts mathématiques (τὰ ἐν ἀφαιρέσει ὄντα) que l'on serait tenté de considérer comme de pures formes sans matière (*Meta.*, Z, 10, 1036 a, 1 : τὸ γὰρ κύκλω εἶναι καὶ κύκλος.... ταῦτό. 1036 a, 16 : εἰ μὲν γὰρ ἐστὶ.... κύκλος τὸ κύκλω εἶναι, καὶ ἡ ὀρθὴ τὸ ὀρθῇ εἶναι

καὶ ἡ οὐσία ἢ τῆς ὀρθῆς... κτλ.). Car le continu, dans lequel ils se réalisent peut être regardé comme leur matière logique (v. *ad III*, 5, 430 b, 16—19). L'essence de la ligne, par exemple, peut être prise à part, sinon de toute étendue, du moins de toute étendue déterminée. Elle est alors pure dualité (intervalle de deux points), et, sans doute, n'ont-ils pas tort ceux qui prétendent que la forme pure du cercle peut se penser à part de l'étendue (*Meta.*, Z, 11, 1036 b, 8 : ἀποροῦσι τινες ἤδη καὶ ἐπὶ τοῦ κύκλου καὶ τοῦ τριγώνου, ὡς οὐ προσήκον γραμμαῖς ὀρίζεσθαι καὶ τῷ συνεχεῖ,.... καὶ γραμμῆς τὸν λόγον τὸν τῶν δύο εἶναι φασιν.). Ce sont donc, ici encore, des facultés différentes, ou plutôt des manières d'être différentes de la même faculté, qui pensent le concept mathématique comme tout (forme et matière) et sa forme seule. L'interprétation de THEMISTIUS (178, 6) est remarquablement nette : ἔστι δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἐξ ἀφαιρέσεως λεγομένων τὰ μὲν εἰκότα τῷ ὕδατι, τὰ δὲ εἰκότα τῷ ὕδατι εἶναι ἄλλο γὰρ καὶ ἐν τούτοις τὸ εὐθὺ καὶ τὸ εὐθεῖ εἶναι, καὶ τὸ μὲν εὐθὺ μετὰ τοῦ συνεχοῦς, ὥσπερ τὸ σιμόν ὑπόκειται γὰρ τὸ συνεχὲς τῇ εὐθείᾳ, τὸ δὲ εὐθεῖ εἶναι ὁ λόγος ὁ τοῦ εὐθέος. ἐπὶ τούτων δὲ τῶν ἐξ ἀφαιρέσεως ἄμφω ὁ νοῦς εἶπε κρίνειν, λέγω δὲ ἄμφω τὸ τε σύνθετον ἐκ τοῦ υποκειμένου καὶ τῆς μορφῆς καὶ αὐτὴν τὴν μορφήν, ἀλλ' οὐχ ὁμοίως ἔχων καὶ τηνικαῦτα, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τούτων ποτὲ μὲν ὡς ἀπλοῦς, ποτὲ δὲ ὥσπερ σύνθετος γινόμενος. καὶ γὰρ εἰ ἄλλη μὲν ὕλη τοῖς αἰσθητοῖς ὑπόκειται σώμασιν, ἄλλη δὲ τοῖς ἐξ ἀφαιρέσεως λεγομένοις.... κτλ. — V. *ad III*, 7, 431 b, 12—16.

429 b, 18. τὰ ἐν ἀφαιρέσει οὐ τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως désignent les notions abstraites et, spécialement, les concepts mathématiques. V. *ad I*, 4, 403 b, 15; 4, 408 a, 6—7; III, 7, l. l.

ὡς τὸ σιμόν. — Les notions mathématiques sont comme le camus, c'est-à-dire qu'elles ont une matière, le continu, comme le camus a pour matière le nez. V. les notes précédentes et *Meta.*, Z, 5, 1030 b, 15; b, 31; 10, 1035 a, 26. Il faut remarquer, toutefois, que le camus a ou peut avoir une matière sensible, tandis que les notions mathématiques, en tant que telles, ne peuvent avoir qu'une matière intelligible. V. *ad III*, 4, 429 b, 12—17 et *Meta.*, E, 1, 1025 b, 30 : τῶν δ' ὀριζόμενων καὶ τῶν τί ἐστὶ τὰ μὲν οὕτως ὑπάρχει ὡς τὸ σιμόν, τὰ δ' ὡς τὸ κοῖλον. διαφέρει δὲ ταῦτα ὅτι τὸ μὲν σιμόν συνειλημμένον ἐστὶ μετὰ τῆς ὕλης ἔστι γὰρ τὸ μὲν σιμόν κοιλὴ βίς, ἡ δὲ κοιλότης ἄνευ ὕλης αἰσθητῆς. Cf. *ibid.*, Z, 10, 1036 a, 2; V. *ad I*, 4, l. l.

429 b, 19. *μετά συνεχούς γάρ.* — V. THEM., *l. c.*, et PHILOP., 531, 15 : ὅλη γάρ ἐστιν, ὡς φησιν, τῶν σχημάτων τὸ συνεχές. — TRENDELENBURG ne paraît pas avoir aperçu la suite des idées.

εἰ ἐστὶν ἕτερον..... 20. καὶ τὸ εὐθύ. — Cette proposition, dit SIMPLICIUS (233, 28), est exprimée sous une forme hypothétique, parce qu'ARISTOTE n'a pas l'intention d'en examiner à présent la légitimité; il le fait dans la *Métaphysique*. — Cf. *Meta.*, Z, 6 sqq., d'où il résulte qu'ARISTOTE admet en effet la distinction de la forme et de la matière logique dans les concepts mathématiques. V. *ad II. l.* et III, 4, 429 b, 18.

429 b, 20. *ἄλλο.* — La leçon de la plupart des manuscrits, ἄλλω, ne paraît pas pouvoir être admise. Comme le remarque BONITZ (*Arist. Stud.*, IV, p. 376, n. 10), il faut, sans doute, lire ἄλλο (TVX) et traduire : mais l'essence du rectiligne est autre chose, si, du moins, il est vrai que le rectiligne et sa forme soient distincts. Par conséquent, ἕτερον ἢ ἕτερος ἔχοντι κρίνει. Cf. b, 10 : ἐπεὶ δ' ἄλλο ἐστὶ κτλ..... καὶ ἢ ἄλλω, ἢ ἄλλως ἔχοντι..... κτλ. D'ailleurs, si l'on admettait la leçon ἄλλω, la phrase signifierait que ce sont des facultés différentes qui connaissent le rectiligne mathématique et la forme du rectiligne, ce qui, sans doute, ne serait pas vrai, car ce sont seulement des attitudes différentes de l'intellect qui correspondent à la connaissance de l'un et à celle de l'autre (v. *ad III*, 4, 429 b, 12—17; b, 18). C'est toujours, en effet, l'intellect qui pense les concepts mathématiques soit avec, soit sans leur matière logique (ὅλη νοητή. Cf. *Ind. Ar.*, 441 a, 50; b, 9). — TORSTRICK (*Jahrb. f. class. Philol.*, 1867, p. 245) maintient ἄλλω et prétend que, si on lit ἄλλο, la phrase devient tautologique. Mais ce n'est là, sans doute, qu'une apparence car *εἰ ἐστὶν... κτλ.* doit signifier : « Si l'on admet que la forme du rectiligne et le rectiligne sont distincts », et forme une sorte de parenthèse.

ἔστω γὰρ δυάς. — La ligne séparée de sa matière n'est plus qu'une dualité (liaison entre deux points). V. TEICHMÜLLER, *Stud. z. Gesch. d. Begr.*, p. 502; *Meta.*, Z, 11, 1036 b, 8; *ad III*, 4, 429 b, 18—21; *Ibid.*, H, 3, 1043 a, 29 : δεῖ δὲ μὴ ἀγνοεῖν ὅτι ἐνίοτε λαμβάνει πότερον σημαίνει τὸ ὄνομα τὴν σύνθετον οὐσίαν ἢ τὴν ἐνέργειαν καὶ τὴν μορφήν, οἷον..... γραμμῆ πότερον δυάς ἐν μήκει ἢ ὅτι δυάς.

429 b, 21. *ἢ ἕτερος ἔχοντι.* — ἢ doit être pris ici dans le sens correctif (*Ind. Ar.*, 313 a, 23). Cf. THEM., *l. l.*

καὶ ὅλος ἄρα..... 22. τὸν νοῦν. — Prise à la lettre, cette proposition signifierait que l'intellect ne peut être séparé des facultés inférieures que dans le sens où les choses sont séparées de la matière et que, par suite, comme les formes ou les idées ne peuvent exister, en soi et indépendamment de la pensée, sans leur matière, l'intellect n'est, de même, que logiquement séparable de la sensibilité. Mais, bien que certains passages d'ARISTOTE puissent et doivent être interprétés en ce sens, ce n'est sans doute pas le cas pour celui-ci. Car ce qu'il veut établir c'est précisément que l'intellect est distinct des fonctions sensibles et peut s'exercer sans leur concours. Il faut donc entendre ici par τὰ πράγματα les choses en tant qu'objets de la connaissance et interpréter : de la même façon que les choses peuvent être pensées à part de leur matière sensible ou logique, de même en est-il pour ce qui concerne l'intellect qui les pense. C'est-à-dire que l'intellect proprement dit est distinct de la sensibilité, et même de ce genre d'intellect qui pense les formes avec leur matière abstraite. SIMPL., 234, 11 : ὡς οὖν ἔχει τὰ πράγματα κατὰ τὸ χωριστὸν ἢ ἀχώριστον τῆς ὕλης, οὕτω καὶ αἱ τοῦ νοῦ τούτου θεωρίαι (αὗται γὰρ περὶ τὸν νοῦν), ἢ τῶν πάντη χωριστῶν ἢ τῶν πῆ χωριστῶν ἢ τῶν ἀχωριστῶν ἀντιλαμβανόμεναι. εἰ δὲ αἱ ἐνέργειαι αὐτοῦ τοιαῦται, δῆλον ὡς καὶ αὐτὸς..... κτλ. Il y a du reste, de ce morceau, autant d'interprétations différentes que de commentateurs. V. THEM., 178, 26; PHILOP., 532, 13; PLUT. *ap. PRISC.*, 34, 7; PRISC., 34, 2; 11.

429 b, 22. *ἀπορήσεις..... 29. ὥσπερ τᾶλλα.* — ARISTOTE expose ici deux difficultés qu'on pourrait soulever contre la théorie présentée dans ce chapitre : 1° Si l'intellect est, comme nous l'avons dit, simple, sans mélange, et ne possède aucune propriété et si, d'autre part, penser c'est pâtir, comment la pensée pourra-t-elle naître en lui? Tout patient doit être, en effet, pourvu de certaines qualités; il faut qu'il soit en acte ce que l'agent est en puissance et *vice versa*. 2° Nous avons dit que l'intellect se pense lui-même; c'est donc qu'il est identique à l'intelligible. Mais comment l'est-il? Si l'intelligibilité de l'intellect est de même espèce que celle de l'un quelconque

des autres intelligibles, et si ce n'est pas par autre chose que lui-même qu'il est intelligible, tous les intelligibles doivent contenir l'intellect — ce qui, en fait, n'est pas ; — si c'est par l'inhérence et le mélange en lui de quelque autre chose appartenant aussi à tous les autres intelligibles qu'il est lui-même intelligible, comment l'intellect pourra-t-il être pur et sans mélange ?

429 b, 23. εἰ ὁ νοῦς ἀπλοῦν..... **25.** πάσχειν τί ἐστίν. — HAYDUCK (*Obs. crit. in al. loc. Arist.*, pp. 4—5) remarque que, si l'on adopte ce texte, la remarque qui suit (ἢ γὰρ τι κοινόν..... κτλ.) est superflue. Car la question : comment ce qui est impassible pourra-t-il pâtir ? ne comporte pas d'explication et peut se poser quelle que soit la nature de l'action et de la passion. Il en conclut qu'il faut supprimer, b, 23, καὶ ἀπαθείς. ZELLER (II, 2³, p. 568, n. 1 t. a.) conjecture, pour la même raison, καὶ ἀμιγές. On peut invoquer, en faveur de la première hypothèse, la paraphrase de THEMISTIUS (178, 30) : Ἀναξαγόρας δὲ πῆ μὲν ὀρθῶς ἔλεγε περὶ τοῦ νοῦ, πῆ δὲ οὐκ ὀρθῶς ἄμικτον μὲν γὰρ αὐτὸν ἀπάσης ὕλης ποιῶν ὀρθῶς ὑπενόει, πῶς δὲ τοιοῦτος ὢν πάντα νοήσει, εἴπερ τὸ νοεῖν πάσχειν ἐστίν, οὐκ ὀρθῶς διδάσκειν ἡμᾶς παρεῖρα. Cf. SUSEMIHL, *Philol. Anzeig.*, 1873, p. 683; *Burs. Jahres.*, XXXIV, p. 31, n. 36.

429 b, 24. ὡς περ φησὶν Ἀναξαγόρας. — V. *ad I*, 2, 405 a, 16.

429 b, 25. ἢ γὰρ τι κοινόν..... **26.** πάσχειν. — L'agent et le patient doivent faire partie du même genre et l'un doit être en acte ce que l'autre est en puissance. V. *ad II*, 4, 416 a, 22—25; 5, 417 a, 1 et THEM., 179, 6 : διόπερ οὐδὲ πάσχει τὸ τυχόν ὑπὸ τοῦ τυχόντος, οἷον ὑπὸ ψόφου γραμμῆ, ἀλλ' ὢν ἢ αὐτῇ καὶ κοινῇ ὕλη. — Le sens de la phrase est d'ailleurs très clair, et l'on comprend à peine comment TRENDELEBURG (p. 397) a pu y trouver tant de difficultés.

429 b, 27. ἢ γὰρ τοῖς ἄλλοις..... αὐτὸς νοητός. — Si l'intellect n'est pas intelligible par l'inhérence en lui d'autre chose que lui-même (εἰ μὴ κατ' ἄλλο αὐτὸς νοητός = εἰ δι' ἑαυτὸν νοητός — TREND., p. 398 — cf. THEM., 180, 7), il faudra qu'il soit lui-même inhérent à tous les intelligibles (si, du moins, l'intelligibilité est spécifiquement une) : ἐστὶ ἐν πᾶσι τοῖς νοητοῖς :

ὁ νοῦς, καὶ ἐν λείπῃ ἄρα, καὶ ἔσται ὁ λείπος νοῦς (PHILOP., 532, 32; cf. SIMPL., 235, 22).

429 b, 28. ἐν δὲ τι τὸ νοητὸν εἶδει. — TRENDELEBURG (*l. l.*) remarque très justement que ces mots expriment la condition commune aux deux hypothèses.

429 b, 29. ἢ τὸ μὲν πάσχειν..... **430 a, 2.** ἐπὶ τοῦ νοῦ. — Réponse à la première difficulté. — Sur le sens de ἢ, v. *Ind. Ar.*, 313 a, 7. — TORSTRIK (p. 180 sqq.) trouve le texte des manuscrits inintelligible et expose longuement par suite de quelles omissions et de quelles additions les copistes et les grammairiens ont dénaturé le texte primitif. Il propose de le rétablir ainsi : ἢ τὸ μὲν πάσχειν καὶ ποιεῖν κατὰ κοινόν τι γίγνεται, ὁ δὲ νοῦς, ὡς περ εἴρηται πρότερον, δυνάμει πῶς ἐστὶ τὰ νοητά, ἀλλ' ἐντελεχεία..... κτλ. WALLACE (p. 270) met un point après κοινόν τι et adopte la leçon de l'Aldine διὸ εἴρηται. Mais on peut expliquer le texte traditionnel soit avec moins de corrections, soit même sans le modifier. On pourrait traduire : Ne faut-il pas répondre que c'est en un sens général (κατὰ κοινόν τι, cf. *Ind. Ar.*, 399 b, 18) que nous avons dit précédemment que l'intellect pâtit, parce qu'il est d'une certaine façon l'intelligible en puissance, et qu'on peut *lato sensu* appeler passion tout passage de la puissance à l'acte (cf. PHILOP., 533, 16 ; καὶ φησὶν ὅτι κοινόν ὄνομά ἐστὶ τοῦ πάθους · τὸ μὲν γὰρ ἐστὶ τελειωτικόν, τὸ δὲ φθαρτικόν..... κτλ.). Mais, bien que διαρεῖν n'ait souvent que le sens général de *disputare, explorare, explicare* (v. *ad I*, 4, 402 a, 23) il n'est guère possible d'admettre que διαρεῖν κατὰ κοινόν τι signifie : employer un terme dans un sens général, c'est-à-dire, précisément, sans faire de distinction. Pour que cette explication fût légitime, il faudrait donc lire εἴρηται au lieu de διήρηται. — SIMPLICIUS (236, 9) explique : τὸ πάσχειν, φησί, κατὰ κοινόν διήρηται πρότερον, διότι ἔστι τις τῶν πάσχοντι ὁπωσοῦν πρὸς τὸ ποιῶν κοινωνία, ὅτι δυνάμει εἶναι ἀνάγκη, ὅπερ ἐνεργεία τὸ ποιῶν · διὸ καὶ δυνάμει πῶς ἐστὶ τὰ νοητά ὁ νοῦς. Pas plus que la précédente, cette explication ne rend compte du sens de διήρηται et il est difficile, en outre, de la concilier avec le texte εἶ (et non διὸ) δυνάμει πῶς..... κτλ. — Le commentaire de TRENDELEBURG (p. 399) qui, d'ailleurs, se tient assez loin du texte (*Aristoteles patiendi incommodum ita amolitus est, ut mentem rerum faceret facultatem* — δύναν μιν — *Hoc illud, quod postulabatur, commune est* — κοινόν τι —,

ut mens non extrinsecus patiatur, sed, dum res cogitat, suam ipsius facultatem ad actum et vitam traducat), fournirait, semble-t-il, la traduction suivante : mais ne faut-il pas répondre que nous avons défini plus haut la passion par un caractère qui est aussi commun à l'intellect. Car il est en puissance... etc. — Seulement on ne voit pas, si l'on adopte cette interprétation, à quel passage antérieur ARISTOTE fait allusion. En outre, διαφέρειν ne peut guère avoir l'acception dont il s'agit. Il est, enfin, assez difficile d'admettre que κοινόν τι et b, 25. τι κοινόν expriment, à quelques lignes de distance, des idées tout à fait différentes. — BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, p. 137, n. 68) explique : n'est-il pas vrai que nous avons distingué antérieurement (cf. II, 5, 417 b, 2 : οὐκ ἔστι δ' ἀπλοῦν οὐδὲ τὸ πάσχειν..... κτλ.) deux sortes de πάσχειν κατὰ κοινόν τι. Mais, quoique cette interprétation soit bien préférable aux précédentes, on ne comprend pas, si tel est le sens de la phrase en question, comment la proposition suivante : εἶτι δυνάμει..... κτλ. peut lui servir de preuve ou d'explication. — On évite ces difficultés en traduisant : mais ne faut-il pas répondre que nous avons distingué plus haut la passion qui s'exerce grâce à une communauté entre l'agent et le patient de celle que l'on doit attribuer à l'intellect? Et cela, parce que l'intellect est les intelligibles en puissance et non en acte. — En effet, la passion proprement dite suppose, non pas seulement que le patient est en puissance, mais qu'il est en puissance ce que l'agent est en acte; que l'un et l'autre appartiennent au même genre, car la blancheur est sans action sur la ligne (v. ad II, 4, 416 a, 22—25; 5, 417 a, 1). Le patient doit donc, non pas seulement être en puissance ce que l'agent est en acte, mais être en acte le contraire de ce qu'est l'agent. Une chose qui, comme l'intellect, n'est, rigoureusement parlant, rien en acte ne saurait donc avoir rien de commun avec aucun agent, et en disant plus haut (III, 4, 429 a, 15 sqq.) que l'intellect est tout en puissance et rien en acte, nous avons dit, par cela même, qu'il ne peut pas pâtir au sens ordinaire du mot, c'est-à-dire κατὰ κοινόν τι. Cf. THEM., 179, 10 et ALEX., l. c. ad 430 a, 1.

429 b, 30. δυνάμει πῶς. — Avant d'avoir pensé l'intellect est en puissance les intelligibles d'une certaine façon, il les est en une autre après s'être exercé. V. ad III, 4, 429 b, 5—9.

429 b, 31. δεῖ δ' οὕτως..... 430 a, 2. ἐπὶ τοῦ νοῦ. —

Il n'est pas nécessaire de supposer, avec TORSTRICK (p. 183), qu'il y avait, dans le texte primitif, ὑπολαβεῖν après οὕτως. Il suffit de supprimer le point en haut avant ὅπερ et d'expliquer : δεῖ δ' οὕτως (*sub. συμβαίνειν*) ὡςπερ ἐν γραμματ..... ὅπερ συμβαίνει... κτλ. — ESSEN (*D. erste Buch* etc., p. 75) écrit ce passage sous la forme suivante, dont la correction grammaticale nous semble douteuse : δεῖ δὲ οὕτως ὡςπερ ἐν γραμματείῳ ᾧ μὴθὲν ὑπάρχει ὅπερ ἐντελεχέα καταγεγραμμένον ὃν συμβαίνειν ἐπὶ τοῦ νοῦ.

430 a, 1. ὡςπερ ἐν γραμματείῳ. — Ce n'est pas l'intellect lui-même qui est comparé au γραμματεῖον, comme la plupart des commentateurs (par exemple SIMPLICIUS, 236, 18) l'ont cru. Le véritable sens de la comparaison est indiqué par ALEXANDRE (*De an.*, 84, 21) : « L'intellect matériel (ὁλικός) n'est donc en « acte aucune chose, mais il les est toutes en puissance. En « effet, n'étant rien en acte avant d'avoir pensé, lorsqu'il a « pensé quelque chose, il devient le pensé, puisque penser « consiste, pour lui, à posséder la forme pensée. L'intellect « matériel n'est, par conséquent, qu'une aptitude (ἐπιτηδεύουσα) « à la réception des formes et il ressemble à une tablette sur « laquelle il n'y a rien d'écrit, ou plutôt au non-écrit de la « tablette, et non à la tablette elle-même. Car la tablette elle-même est une des choses [déterminées et actuelles]. C'est « pourquoi ce sont plutôt l'âme et l'animal qui la possède qui « ressemblent à la tablette, et le non-écrit de la tablette est, « comme l'intellect qu'on appelle matériel, l'aptitude à recevoir l'écriture. De même donc que, en ce qui concerne la « tablette, celle-ci, qui a en elle la capacité de recevoir l'écriture, pâtit quand elle la reçoit, tandis que la capacité elle-même ne pâtit pas pour être amenée à l'acte,..... de même « l'intellect ne pâtit pas, n'étant rien d'actuel. » — On aurait donc tort d'admettre, comme le font quelques auteurs (V., notamment, BOUTROUX, *Ét. d'hist. de la philos.*, p. 168) que l'intellect en puissance a « des fonctions théoriques et des fonctions pratiques ». C'est à l'homme, ou à l'intellect déjà actuel que ces fonctions appartiennent. Le νοῦς παθητικός, par lui-même, loin de les posséder, ne fait que les rendre possibles.

430 a, 2. καὶ αὐτὸς δὲ..... κτλ. — Solution de la seconde difficulté. SIMPL., 236, 33 : τὴν δευτέραν ἐφεξῆς διακρίνει ἀπορίαν.

430 a, 3. ἐπὶ μὲν γὰρ..... 4. νοούμενον. — V. *ad* III, 4, 429 b, 5—9 et *Meta.*, Λ, 9, 1074 b, 33; 1075 a, 3 : οὐχ ἑτέρου οὖν ὄντος τοῦ νοουμένου καὶ τοῦ νοῦ, ὅσα μὴ ὕλην ἔχει τὸ αὐτὸ ἔσται, καὶ ἡ νόησις τοῦ νοουμένου μία.

430 a, 5. οὕτως, i. e. : θεωρητικῶς.

τοῦ δὲ μὴ ἀεὶ νοεῖν..... 6. ἐπισκεπτέον. — Cette question, amenée par ce qui précède immédiatement (PHILOP., 528, 11 : εἰ ὁ νοῦς νοεῖ ἑαυτόν, ἀεὶ δὲ πάρεστιν ἑαυτῷ ὁ νοῦς, διὰ τί μὴ ἀεὶ ἑαυτόν νοεῖ;), forme une sorte de parenthèse, après laquelle ARISTOTE pursuit la solution de la seconde difficulté (SIMPL., 238, 37 : περὶ δὲ τοῦ ἀλόγου νοητοῦ εἰπὼν ὡς ταῦτόν τῷ νῷ, πρὶν περὶ τοῦ ἐνόλου νοητοῦ διορίσαι, ἐν μέσῳ περὶ τοῦ ἐπιστημονικοῦ ἐπέστησε λόγου διὰ τὸ <μὴ> ἀεὶ νοεῖν). Pour ne pas interrompre celle-ci, THEMISTIUS renvoie à la fin du chapitre la paraphrase des mots en question. — ἐπισκεπτέον. WALLACE (p. 271) et SUSEMHL (v. *ad* III, 5, 430 a, 21—22) supposent que c'est dans le chapitre suivant (où ARISTOTE montre que l'intellect actif pense toujours) qu'il faut chercher la réponse à cette question. PHILOPON (534, 9) croit qu'elle est restée sans solution : καὶ ἀπορεῖ μὲν, οὐ λύει δὲ αὐτό. THEMISTIUS (180, 18) déduit la réponse des considérations antérieures : ὁ δὲ νοῦς οὕτως, ὁ δυνάμει λέγω,..... οὐκ ἀεὶ νοεῖ καὶ νοῶν συνεχῶς κάμνει : ὑπεστί γὰρ αὐτῷ τὸ δυνάμει, ὥστε οὐδὲ ἀεὶ νοητός, ἀλλ' ὅταν συλλέξηται τὰ νοήματα. V. *ad* III, 4, 429 a, 31—b, 4.

430 a, 6. ἐν δὲ τοῖς ἔχουσιν ὕλην..... 7. τῶν νοητῶν. — Dans les choses qui ont de la matière, l'intelligible est en puissance. Par suite, les choses matérielles ne sont pas des intellects, car l'intellect est la faculté de réaliser en acte ces intelligibles et ce n'est qu'à l'intelligible en acte qu'il est identique.

430 a, 8. ἐκείνῳ δὲ τὸ νοητὸν ὑπάρξει. — WILSON (*Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1882—1883, p. 5) signale — ce qui est assez évident — que l'interprétation que TRENDELENBURG (p. 400) donne de ce passage n'est pas exacte, et que ἐκείνῳ δὲ τὸ νοητὸν ὑπάρξει = ἐκεῖνος δὲ νοητός ἔσται. V. aussi BULLINGER, *Arist. Nus-Lehre*, p. 6, et SUSEMHL, *Burs. Jahresb.*, XXXIV, p. 28.

CHAPITRE V

430 a, 10. τὸ μὲν ὕλη..... 12. ποιητικόν. — Cf. *Phys.*, II, 2, 194 a, 12 (ἡ φύσις διχῶς, τό τε εἶδος καὶ ἡ ὕλη) et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 839 a, 17.

430 a, 11. ὁ πάντα δυνάμει ἐκεῖνα. — TRENDELENBURG (p. 401) sous-entend γίνεταί et explique ainsi ἐκεῖνα : ἐκεῖνα, ut τόδε τι, quae est Aristotelis pronomina philosophica significatione donandi consuetudo, res certas et definitas indicare videtur. BELGER (*ad loc.*) remarque : *In Bz ind. Ar. 227 a 20 sqq. exempla huius usus non leguntur; intellegas ἕκαστον γένος.* Le sens exact est indiqué par ALEXANDRE (*De an.*, 88, 19) : τοῦτο δὲ ἔστιν, ὁ πάντα δυνάμει ἐστὶ τὰ ἐν ἐκείνῳ τῷ γένει.

430 a, 12. οἷον ἡ τέχνη πρὸς τὴν ὕλην πέπονθεν. — TRENDELENBURG (*l. l.*) remarque très justement qu'il ne faut pas prendre πέπονθεν à la rigueur : *perveteres enim rationem, cum ars agat, arti materia subiecta sit. πέπονθεν, nihil aliud quam ἔχει.* V. *ad* III, 3, 427 b, 17. — Cf. *Phys.*, *l. l.* 194 a, 21 (εἰ δὲ ἡ τέχνη μιμεῖται τὴν φύσιν..... κτλ.) et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 758 b, 51. Il faut remarquer que ce rapprochement n'a pas seulement la valeur d'une comparaison, mais contribue à justifier la conclusion : Si la distinction de la forme et de la matière se retrouve partout, dans les œuvres de la nature comme dans celles de l'art, elle doit exister aussi dans l'âme.

430 a, 14. ὁ μὲν τοιοῦτος νοῦς..... 15. πάντα ποιεῖν. — La traduction d'ARGYROPULE : *atque quidam est intellectus talis ut omnia fiat, quidam talis ut omnia agat atque efficiat* supposerait comme texte : τοιοῦτος οἷος οὐ τοιοῦτος ὥστε. Il faut expliquer : il y a un intellect qui est comme la matière..... Cf. SIMPL., 242, 17 : ὁ τοιοῦτος ὁ ὡς ὕλη πρὸς γὰρ τὸ ἔσχατον ἀποδίδεται. ALEX., *De an.*, 88, 23 : καὶ ἐπεὶ ἔστιν ὕλικός τις νοῦς.

430 a, 15. ὡς ἔξις τις. — L'habitude n'est que la forme la plus basse de l'acte ou, ce qui revient au même, la forme supérieure de la puissance. Elle est à l'acte ce que la possession est à l'usage (*Ind. Ar.*, 261 a, 58; V. *ad* II, 1, 412 a).

21; b, 25—413 a, 3). Il n'est donc pas juste de dire que l'intellect qui est tout et toujours actuel soit comme l'habitude. Il faut, par suite, insister sur τις et comprendre que l'intellect qui agit est une forme ou une espèce de l'habitude. (*Gen. et corr.*, I, 7, 324 b, 17 : τὰ δ' εἶδη καὶ τὰ τέλη ἕξεις τινές, ἢ δ' ὅλη ἢ ὅλη παθητικόν.). Du reste, les plus anciens commentateurs paraissent avoir lu un texte différent. Ils disent, en effet, (*ad h. loc.*) que l'intellect qui agit fait passer à l'état d'habitude l'intellect en puissance. ALEX., *De an.*, 88, 23 : εἶναι τινα δεῖ καὶ ποιητικὸν νοῦν, ὃς αἴτιος τῆς ἕξεως τῆς τοῦ ὕλικου νοῦ γίνεται. ID., *De an. lib. alt.*, 107, 29 : νοῦς..... ὁ ποιητικός, δι' ὃν ὁ ὕλικός ἐν ἕξει γίνεται. THEM., 181, 16νοῦν ὄντα ἐνεργεῖα, ὃς ἐκείνη συμπλακεία τῶν δυνάμει καὶ προαγαγὼν αὐτὸν εἰς ἐνεργεῖαν τὸν καθ' ἕξιν νοῦν ἀπεργάζεται.

430 a, 16. τὸ φῶς ποιεῖ... κτλ. — V. *ad* II, 7, 418 a, 26—419 a, 25. — Cf. PLAT., *Rép.*, VI, 509 A : ἐπιστήμην δὲ καὶ ἀλήθειαν, ὡςπερ ἐκεῖ φῶς τε καὶ ὄψιν ἡλιοειδῆ μὲν νομίζειν ὀρθόν,..... κτλ. ALEX., *l. l.*, 107, 31 : ὡς γὰρ τὸ φῶς αἴτιον γίνεται τοῖς χρώμασιν τοῦ δυνάμει οὖσιν ὀρατοῖς ἐνεργεῖα γίνεσθαι τοιοῦτοῖς, οὕτως καὶ οὗτος ὁ τρίτος νοῦς τὸν δυνάμει καὶ ὕλικόν νοῦν ἐνεργεῖα νοῦν ποιεῖ ἕξιν ἐμποῖων αὐτῶν τῆν νοητικῆν.

430 a, 17. καὶ οὗτος ὁ νοῦς..... 18. ἐνεργεῖα. — V. *ad* I, 1, 403 a, 8—9. — BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, p. 175) et HERTLING (*Mat. u. Form.*, 173), dit ZELLER (II, 2^a, p. 571, n. 2 t. a.), expliquent : cet intellect lui aussi est séparé. Mais cette interprétation est inadmissible tant au point de vue grammatical qu'au point de vue des idées. D'une part, en effet, elle supposerait, dans le texte, au moins ceci : καὶ οὗτος δὲ ὁ νοῦς ; d'autre part, il n'a nullement été question, dans ce qui précède, d'un autre νοῦς, qui posséderait aussi les caractères d'être χωριστός et ἀπαθής. Il est clair, en effet, que le παθητικός νοῦς, dont il est question dans le passage qui précède immédiatement celui-ci, n'est pas ἀπαθής, et quant à l'intellect dont il s'agit dans le chapitre iv, c'est précisément l'intellect actif (comme nous le montrerons p. 574, 3). — Ces critiques ne nous paraissent que partiellement fondées. Il est exact, sans doute, que les mots καὶ οὗτος ὁ νοῦς signifient seulement : et cet intellect. Mais il est au moins très douteux que l'intellect dont il est question dans le chapitre iv soit l'intellect qui agit. Le contraire nous paraît résulter des passages suivants : 429 a,

15 : ἀπαθές ἄρα δεῖ εἶναι, δεκτικὸν δὲ τοῦ εἶδους καὶ δυνάμει τοιοῦτον ἀλλὰ μὴ τοῦτο..... κτλ. 429 b, 8 : alors même qu'il s'est exercé, l'intellect : ἔστι καὶ τότε δυνάμει πως, et surtout de la célèbre comparaison 429 b, 31 : δεῖ δ' οὕτως..... κτλ. Le passage (p. 574, n. 3) auquel ZELLER renvoie pour la preuve de son opinion ne contient que des considérations relatives au sens de la phrase a, 23 : οὐ μνημονεύομεν δέ,..... κτλ. V. *ad loc.* — Faut-il donc admettre que l'intellect en puissance ou *pathétique* est, lui aussi, χωριστός, ἀμιγής et ἀπαθής? La question doit, croyons-nous, être résolue par l'affirmative. L'intellect en puissance est séparé parce qu'il est réceptivité pure ; il est séparé comme l'aptitude à recevoir les caractères est séparée de la tablette ; et il est, de même, impassible. Quand il reçoit les formes, ce n'est pas la réceptivité ou l'aptitude à recevoir les formes qui pâtit, mais le sujet qui la possède (v. ALEX., *l. l. ad* 430 a, 1). En somme, l'intellect en puissance a tous les caractères de celui qui agit, sauf celui d'être en acte. Mais la différence est capitale, et son influence se fait sentir même sur les caractères que l'intellect qui agit et l'intellect en puissance possèdent en commun, de telle sorte que c'est en des sens tout différents qu'ils sont l'un et l'autre impassibles et séparés. En tant que pure aptitude, l'intellect passif est, sans doute, séparé de toute matière, puisqu'il est la réceptivité de choses sans matière, mais il n'en est pas moins vrai qu'il cesse d'être avec le sujet qui le possède, n'étant rien d'actuel par lui-même, et que l'aptitude qu'il est réclame, pour s'exercer, le concours de l'organisme corporel (v. *ad* III, 7, 431 a, 15) ; l'intellect qui agit, au contraire, peut être impérissable (v. *ad* II, 2, 413 b, 25—26 ; III, 5, 430 a, 23). L'intellect en puissance est impassible parce qu'il n'est rien, et que la passion suppose une certaine communauté de nature entre l'agent et le patient (v. *ad* III, 4, 429 b, 29—430 a, 1) ; l'intellect qui agit, au contraire, est impassible parce qu'il est tout intelligible et tout acte, et que ce qui est tout et tout actuel ne peut rien devenir. — Il n'y a pas lieu, d'ailleurs, de trouver étrange qu'ARISTOTE attribue l'impassibilité à l'intellect qui pâtit. Car c'est précisément parce qu'il pâtit (c'est-à-dire parce qu'il est tout en puissance), qu'il ne pâtit pas κατὰ κοινόν τι (v. *ad l. l.*), et ARISTOTE lui-même rapproche, en parlant de cet intellect, les expressions πάσχειν et ἀπαθές (v. *ad* III, 4, 429 a, 15). Enfin, tous les commentateurs grecs ont compris que l'intellect en puissance possède, comme l'intellect en acte, bien qu'en un autre

sens, les caractères d'être χωριστός και ἀπαθής. THEM., 182, 4 : και ἔστιν οὗτος ὁ νοῦς χωριστός τε και ἀπαθής και ἀμιγής . ὃν δὲ λέγομεν δυνάμει νοῦν, εἰ και τὰ μάλιστα αὐτῷ τὰ αὐτὰ ἐπιφημιζομεν..... κτλ. ALEXANDRE (*De an. lib. alt.*, p. 106 sqq.) énumère les divers intellects et attribue, au plus humble et au plus potentiel de tous, les caractères suivants (107, 15) : ὁ δὲ νοῦς οὔτε διὰ σώματος ἀντιλαμβανόμενος τῶν ὄντων, οὔτε σώματος δυνάμει ὄν, οὔδὲ πάσῃων, οὔδὲ ἐστὶ τι τῶν ὄντων ἄλλως ἐνεργείῃ, οὔδὲ ἐστὶ τόδε τι τὸ δυνάμενον, ἀλλ' ἔστιν δυνάμει τις ἀπλῶς..... κτλ. Cf. ID., *De an.*, l. I. ad 430 a, 1, et 89, 12, où ALEXANDRE, qui suit manifestement le texte d'ARISTOTE, l'explique précisément comme l'ont fait BRENTANO et HERTLING : χωριστός τε γὰρ και αὐτός..... κτλ. PHILOP., 534, 19 : μετὰ τὸ ζητῆσαι ἐπὶ τοῦ δυνάμει νοῦ τέσσαρά τινα..... κτλ. Les τέσσαρά τινα sont les questions étudiées de 429 b, 10 à 430 a, 9. Le passage 429 b, 23 : εἰ ὁ νοῦς ἀπλοῦν ἐστὶ και ἀπαθής..... κτλ. s'applique donc, d'après PHILOPON, à l'intellect en puissance. Enfin SIMPLICIUS (243, 38) parle de l'impassibilité de l'intellect qui pâtit : ἡ ὡσπερ ὁ παθητικὸς νοῦς ὁ ἔτι ἀτελής κατὰ τὴν ἀπάθειαν και τὴν δυνάμει..... κτλ. Ajoutons que la phrase qui suit, a, 18 : εἰ γὰρ..... κτλ. suppose que l'intellect en puissance est, lui aussi, séparé, impassible et sans mélange. Car la supériorité de l'agent sur le patient ne peut servir à démontrer que l'agent possède certaines qualités que si le patient les possède aussi; l'agent devant, en ce cas, les posséder *a fortiori*.

430 a, 18. ἐνέργεια. — Nous adoptons, avec TORSTRIK (p. 183) et BONITZ (*Ind. Ar.*, 491 b, 2), la leçon ἐνέργεια (au lieu de ἐνεργείῃ des mss.). Cette leçon est confirmée, non seulement par le commentaire de SIMPLICIUS à cet endroit (243, 8; 37), comme TORSTRIK l'a signalé, mais encore par un passage de son commentaire de la *Physique* (1162, 3) où ce texte du *De anima* est cité, et où le meilleur manuscrit (Marcianus 226) a aussi ἐνέργεια (v. HAYDUCK, *in app. crit. ad loc.*); enfin, THÉOPHRASTE (*ap. PRISC.*, 29, 24) dit, de même, τῆ οὐσίῃ ἐνέργεια (*sc. ὁ νοῦς*). Cf. *Meta.*, A, 7, 1072 b, 26 : ἡ γὰρ νοῦ ἐνέργεια ζωή, ἐκεῖνος δὲ ἡ ἐνέργεια. *Ibid.*, 1072 a, 25.

τιμιώτερον. — V. *ad I*, 1, 402 a, 1 et *Meta.*, A, 9, 1074 b, 20 : διὰ γὰρ τοῦ νοεῖν τὸ τίμιον αὐτῷ ὑπάρχει.

430 a, 19. ἀρχή est pris dans le sens étroit où il désigne

la cause, efficiente ou finale, du mouvement. V. *Meta.*, E, 1, 1025 b, 22 (τῶν μὲν γὰρ ποιητικῶν ἐν τῷ ποιῶντι ἡ ἀρχὴ ἢ νοῦς ἢ τέχνη... κτλ.) et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 112 b, 51; 113 a, 24. Dans son acception générale, ἀρχή s'appliquerait aussi bien à la forme qu'à la matière (*Meta.*, K, 1, 1060 a, 1 : ἀρχὴ γὰρ τὸ συναναιροῦν. V. *ad I*, 1, 402 a, 6). Mais c'est toujours ce qui meut, et ce qui meut comme forme, qui mérite proprement le nom de principe. V. *ad II*, 4, 415 b, 14—15; *Meta.*, Z, 3, 1029 a, 5 (τὸ εἶδος τῆς ὕλης πρότερον και μᾶλλον ὄν) et *sæp.*

430 a, 19. τὸ δ' αὐτὸ ἐστίν..... 21. χρόνῳ. — V. *ad III*, 4, 429 b, 5—9; 430 a, 3. — Les commentateurs n'indiquent pas comment cette remarque se rattache à ce qui suit. PHILOPON (540, 16) la considère comme une simple parenthèse (τοῦτο ἐν μέσῳ ἔρριψεν). On peut rétablir ainsi la suite des idées : L'intellect qui agit est acte; mais cet intellect lui-même ne serait-il pas encore passif devant l'intelligible? Nullement, car il se confond avec lui. Aussi, absolument parlant, l'intellection est-elle éternelle, et éternelle dans le sens le plus fort du mot; puisque, séparé de toute matière, l'intellect est ce qu'il est, pensée du simple, et exclut tout devenir. — Ce passage est textuellement reproduit au début du chapitre VII. TORSTRIK (pp. 184; 199), ZELLER et d'autres (v. *ad III*, 7, 431 a, 1; 431 a, 1 — b, 20) pensent que c'est ici qu'il faut le maintenir de préférence. TRENDELÉNBURG (v. *ad III*, 7, 431 a, 1), KAMPE (*Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 282, n. 1), BRUNO KEIL (*Analect. Isocrat. specim.*, p. 52) et SUSEMIHL (*Berl. phil. Woch.*, 1884, p. 784, note et *Burs. Jahresh.*, XXXIV, p. 28) croient, au contraire, que c'est au début du chapitre VII que ce morceau est le mieux à sa place. Il nous semble qu'il peut être conservé aux deux endroits. S'il arrive assez souvent aux écrivains modernes de répéter une même idée *totidem verbis*, le fait a dû se produire encore plus fréquemment dans l'antiquité, étant données les difficultés que les auteurs éprouvaient pour se relire. D'ailleurs, dans le second livre (4, 415 b, 2; b, 20), la phrase : τὸ δ' οὐ ἕνεκα διττόν, τὸ μὲν οὐ, τὸ δὲ ᾧ est répétée de la même façon à quelques lignes de distance.

430 a, 21. χρόνῳ πρότερα ἐν τῷ ἐνί. — THEM., 183, 24 : ἐν μὲν οὖν ἀνθρώπῳ πρότερος ὁ δυνάμει νοῦς τοῦ ἐνεργείῃ. PHILOP., 540, 24 : ἐν τῷ ἐνί ἀνθρώπῳ.

430 a, 21. ὅλως δὲ..... 22. οὐ νοεῖ. — Nous avons suivi l'interprétation de ZELLER (II, 2^s, p. 571, n. 2 t. a.) : *im Ganzen geht das bloß potentielle Wissen dem aktuellen (nicht bloß dem Wesen, sondern) selbst der Zeit nach nicht voran, sondern es verhält sich (nämlich hier, im Ganzen) nicht so, dass der Nus (denn dieser muss jedenfalls als Subjekt hinzugedacht werden) bald denkt, bald nicht denkt.* Nous adoptons, par conséquent, la leçon οὐδὲ χρόνος et nous mettons une virgule, au lieu d'un point en haut, après ce mot. — *Im Ganzen* ne nous semble pourtant pas correspondre tout à fait exactement à ὅλως, qui paraît plutôt avoir ici le sens de ἀπλῶς (v. *ad* I, 2, 404 a, 28) dans lequel il s'oppose à κατὰ τι (*Ind. Ar.*, 506 a, 12; 18). La science en puissance est antérieure dans le temps à la science en acte, à un certain point de vue, c'est-à-dire si on la considère chez un homme (v. *ad* II, 1, 412 a, 26), mais absolument, elle ne possède même pas cette antériorité (THEM., 183, 26 : ἀπλῶς δὲ οὐ πρότερος). A propos du passage identique qu'on lit un peu plus loin (III, 7, 431 a, 1), PHILOPON (557, 27) fait la remarque suivante : τινὰ τῶν βιβλίων ἔχουσιν ὅλως τινὰ δὲ ἀπλῶς. — BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, p. 182) essaie d'établir que l'intellect qui pense toujours et qui est antérieur à l'intellect en puissance ne peut pas être le νοῦς ποιητικὸς humain, mais seulement la pensée divine. Cette interprétation, au moins en ce qui concerne ce passage, ne nous paraît pas suffisamment justifiée. Car l'acte ou la forme sont, d'une manière générale, éternels et antérieurs à la puissance, et cette loi, absolument universelle, s'applique à la pensée comme à tout le reste (v. *ad* II, 1, 412 a, 26; III, 7, 431 a, 2—5). ARISTOTE ne dit pas autre chose ici. Du reste, il eût été, sans doute, assez disposé à admettre l'identité de l'intellect qui agit à la pensée divine (v. la fin de cette note et *ad* III, 6, 430 b, 24—26). — Au lieu de a, 22. οὐχ ὅτι μὲν νοεῖ, TORSTRIK (p. 185) lit avec WY, SIMPLICIUS (245, 5; 34) et SOPHONIAS (125, 26), ὅτι μὲν νοεῖ. SUSEMIHL adopte sur ce point l'opinion de TORSTRIK et pense, en outre, qu'ARISTOTE indiquait à cet endroit les raisons annoncées plus haut, a, 5 : τοῦ δὲ μὴ ἀεὶ νοεῖν τὸ αἴτιον ἐπισκεπτέον (*Philol. Anz.*, 1873, p. 690 et *Burs. Jahresb.*, XXXIV, p. 29 et LXXIX, p. 103). Il renonce, d'ailleurs, à admettre (*Burs. Jahresb.*, XXXIV, p. 29), comme il l'avait fait d'abord (*Philol. Anz.*, l. l.), qu'il y ait une lacune dans le texte. V. *ad* III, 5, 430 a, 25. — Mais la leçon οὐχ ὅτι est celle de presque tous les manuscrits et de la plupart des commentateurs anciens. La contradiction que

TORSTRIK croit constater entre ce passage ainsi écrit et l'assertion que nous avons rencontrée plus haut (a, 5 : τοῦ δὲ μὴ ἀεὶ νοεῖν τὸ αἴτιον ἐπισκεπτέον) n'existe pas. Car il est question à cet endroit soit de l'intellect passif (v. *ad loc.* et SCHLOTTMANN, *D. Vergängl. und Unvergängl.* etc., p. 43, n. 2), soit, comme le pense ZELLER (II, 2^s, p. 571, n. 2 t. a.), de l'intellect individuel dont ARISTOTE dit, ici même, qu'il ne s'exerce pas toujours. TORSTRIK affirme, en outre, que la leçon qu'il préconise a été suivie par THÉOPHRASTE, PLUTARQUE et SIMPLICIUS. Le fait est exact pour ces deux derniers (v. *app. crit.* et PHILOP., 535, 13 sqq.). Mais, en ce qui concerne THÉOPHRASTE, nous en avons vainement cherché la preuve dans les passages de THEMISTIUS invoqués par TORSTRIK (p. 187. Cf. BRENTANO, *op. cit.*, p. 182 et n. 202). — Cf. *Meta.*, A, 9, 1075 a, 10 : οὕτως δ' ἔχει αὐτὴ αὐτῆς ἢ νόησις τὸν ἅπαντα αἰῶνα. *Ibid.*, 7, 1072 b, 24 : εἰ οὖν οὕτως εὖ ἔχει, ὡς ἡμεῖς ποτε, ὁ θεὸς ἀεὶ, θαυμαστόν. V. *ad* III, 4, 429 b, 5—9.

430 a, 22. χωρισθεῖς..... 23. ὅπερ ἐστὶ. — L'intelligible en acte est identique à l'intellect et simple comme lui. Il n'y a donc, dans l'intellect qui agit, aucune multiplicité de parties et aucun devenir. *Meta.*, A, 9, 1075 a, 3 : οὐχ ἑτέρου οὖν ὄντος τοῦ νοουμένου καὶ τοῦ νοῦ, ὅσα μὴ ἕλην ἔχει, τὸ αὐτὸ ἐστὶ, καὶ ἡ νόησις τοῦ νοουμένου μία. ἔτι δὲ λείπεται ἀπορία, εἰ σύνθετον τὸ νοούμενον· μεταβάλλοι γὰρ ἂν ἐν τοῖς μέρεσι τοῦ ὅλου. ἢ ἀδιαίρετον πᾶν τὸ μὴ ἔχον ἕλην... κτλ. — χωρισθεῖς δ' = *und erst wenn er durch den Tod zum Fürsichsein gelangen ist* (SUSEMIHL, *Œcon.*, p. 84).

430 a, 23. καὶ τοῦτο μόνον....., i. e. : τοῦθ' ὅπερ ἐστὶ.

οὐ μνημονεύομεν δέ. — ARISTOTE veut-il dire que nous ne conservons plus, après la mort, le souvenir de notre existence actuelle ou que nous ne nous souvenons pas, dans notre existence actuelle, de l'existence antérieure, ou, enfin, que la pensée éternelle de l'intellect qui agit ne s'accompagne pas de mémoire? THEMISTIUS (186, 20 : τί δήποτε οὐ μνημονεύομεν τῶν ἐν τῷ βίῳ μετὰ τὸν θάνατον οὐδὲ ἔχθρας ἀμειδόμεθα... κτλ.) et PHILOPON (541, 26) adoptent la première hypothèse; TRENDELENBURG (p. 403 sq.), BIEHL (*Üb. d. Begr. νοῦς b. Arist.*, p. 12 sq.) et SUSEMIHL (*Philol. Anz.*, 1873, p. 691) optent pour la seconde. Le premier remarque que : *nullum futuri temporis signum.* Mais, dans un passage analogue (I, 4, 408 b, 27 : τούτου φθειρομένου οὔτε μνημονεύει οὔτε φιλεῖ), où il est évidemment ques-

tion de l'existence future, le présent est aussi employé, — et cette considération paraît avoir amené TRENDLENBURG à changer d'avis (v. la note de la seconde édition *l. l.*). En outre, la proposition qui précède : une fois séparé (χωρισθείς) l'intellect actif est *μόνον τοῦθ' ὅπερ ἐστὶ*, nous paraît indiquer que c'est à l'interprétation des commentateurs grecs qu'il faut donner la préférence. D'ailleurs, comme le remarque ZELLER (II, 2^a, p. 574, n. 3 t. a.), la question n'a pas grande importance, car, quelle que soit l'interprétation suivie, la phrase conserve toujours la même signification essentielle : il n'y a pas continuité de conscience entre la vie de l'intellect actif uni à l'intellect passif et son existence séparée et en soi.

430 a, 25. καὶ ἄνευ τούτου οὐθὲν νοεῖ *i. e.* ὁ παθητικός ἄνευ τοῦ ποιητικοῦ. *Si inverteres, id quod per pronomina licere crederes, tolleretur ἀπάθεια et ipsa agentis intellectus libertas in quandam patientis servitutem assereretur* (TRENDL., p. 403). BRANDIS (*Handbuch etc.*, II, 2, pp. 1130; 1177) comprend de la même façon. On ne voit pas comment, remarque ZELLER (II, 2^a, p. 574, n. 4 t. a.), cette proposition, ainsi expliquée, peut servir à démontrer que οὐ μνημονεύομεν. Si c'est au παθητικός νοῦς que le souvenir appartient, il va de soi que, étant φθαρτός (terme qui, par opposition à αἰδίων implique aussi bien l'origine que la fin de l'existence, cf. *Id.*, *ibid.*, p. 337, 3 f.), il ne peut avoir aucun souvenir ni du temps pendant lequel il n'était pas encore, ni dans le temps pendant lequel il n'est plus. La remarque καὶ ἄνευ etc. est, en ce cas, tout à fait oiseuse. Si c'est au νοῦς ἀπαθῆς, l'absence du souvenir ne sera nullement expliquée par le fait que le νοῦς παθητικός ne peut pas se passer, pour agir, du νοῦς ποιητικός. Par conséquent, il faut rapporter τούτου au νοῦς παθητικός et, soit prendre νοεῖ absolument (οὐθὲν νοεῖ ὁ νοῦς ou ἡ ψυχὴ), tournure assez fréquente, comme on sait, dans la langue d'ARISTOTE, soit donner pour sujet à νοεῖ l'intellect qui agit. Et cette interprétation peut être adoptée sans contredire l'assertion que nous trouvons plus haut : οὐχ ὅτι μὲν νοεῖ etc. (cf. *Id.*, *ibid.*, p. 571, 2), car, à cet endroit même, ARISTOTE admet que, dans l'individu, l'intellect en puissance précède l'intellect en acte et que, par suite, la proposition οὐχ ὅτι μὲν νοεῖ etc. ne s'applique pas à la pensée individuelle. — La seconde des interprétations proposées par ZELLER est aussi celle de PRANTL (*Gesch. d. Log.*, I, p. 108, n. 69) et de KAMPE (*Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 282, n. 1).

SUSEMIHL (*Philol. Anz.*, 1873, p. 690 et *Berl. phil. Woch.*, 1882, p. 1284) donne, de même, pour sujet à νοεῖ l'intellect actif, et propose d'ajouter, avant ἄνευ, *νῦν ἐκεῖνος οὐ*, au moins, *νῦν* — conjecture à laquelle il a plus tard renoncé (*Berl. phil. Woch.*, 1884, p. 784, et *Burs. Jahresb.*, XXXIV, p. 29; LXVII, p. 103, n. 22) pour adopter (en lisant a, 24. γὰρ au lieu de δε) l'interprétation suivante : *wir vermögen die zur Continuität des Denkens nöthige Continuität des Sicherinnerns nicht zu bewahren.* — Nous avons préféré le premier des sens indiqués par ZELLER, parce que le sujet de νοεῖ ne pourrait guère être l'intellect actif individuel. Le neutre τοῦτο μὲν ἀπαθῆς paraît, en effet, désigner τοῦθ' ὅπερ ἐστὶ ou τὸ ἀθάνατον καὶ αἰδίων c'est-à-dire précisément ce qu'est l'intellect actif séparé de la conscience individuelle (χωρισθείς). Séparée, cette chose impassible continue, sans doute, à penser, mais ce n'est plus l'individu qui pense. — BIEHL (*Üb. d. Begr. νοῦς b. Arist.*, p. 12 sqq.) propose une explication analogue à celle de SUSEMIHL (*Philol. Anz.*, *l. l.*). Mais elle suppose que le sens de νοεῖ est à peu près identique à celui de μνημονεύει, ce qui n'est guère admissible. — Bien qu'il soit séparé en un sens en tant que pure aptitude (v. *ad III*, 5, 430 a, 17—18), l'intellect passif ne peut passer à l'acte sans le concours de l'imagination et, par suite, de l'organisme corporel : νοεῖν οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσματος (v. *ad III*, 7, 431 a, 15; PHILOP., 542, 12; ZELLER, *l. l.*). C'est donc à la passivité de l'intellect et à la matière que notre pensée doit son individualité. — *Meta.*, Λ, 3, 1070 a, 24 : εἰ δὲ καὶ ὑπερῶν τι ὑπομένει, σκεπτόν· ἐπ' ἐνίων γὰρ οὐθὲν κωλύει, οἷον εἰ ἡ ψυχὴ τοιοῦτον, μὴ πᾶσα ἀλλ' ὁ νοῦς· πᾶσαν γὰρ ἀδύνατον ἴσως.

CHAPITRE VI

430 a, 26. ἡ μὲν οὖν..... **27.** ψεῦδος. — SIMPLICIUS (248, 21) explique comment ce chapitre se rattache à ce qui précède et pourquoi ARISTOTE n'a pas suivi, dans l'étude de l'intellect, le même plan que pour les fonctions sensitives (v. *ad II*, 4, 415 a, 15—16; 18—19; 20—22) : ὅτι μὲν περὶ τῶν ἄλλων ψυχικῶν δυνάμεων τὴν διδασκαλίαν ἐποιεῖτο, τῶν τε φυτικῶν καὶ τῶν αἰσθητικῶν, τὰ τε ὑποκείμενα αὐταῖς παρεδίδου, καὶ πρὸ τῶν οὐσιῶν τὰς ἐνεργείας ἐθεώρει, ἐκ τῶν σαφεστέρων ἡμῖν πρὸς τὰ ἀφανέστερα προχωρῶν· ἐν δὲ τῇ περὶ τῆς νοερᾶς τὸν νοῦν, ὅστις ποτέ ἐστι καὶ

ὁποῖος, πρὸ τῶν νοητῶν θεωρεῖ, ὡς εὐγνωστότερον ὄντα, εἶτα τὰ νοητά, ... κτλ.

430 a, 27. ἐν οἷς δὲ..... b, 5. ἔσται. — Ce passage serait, à en croire TORSTRICK (p. 190), un nouveau *locus geminus*. Les mots a, 27 : ἐν οἷς δὲ..... (b, 1) προσεννοῶν appartiendraient à la seconde rédaction du *De anima* et b, 1 : τὸ γὰρ..... (5) ἔσται, à la première. Mais cette hypothèse a été réfutée d'une façon qui paraît décisive par VAHLEN (*Sitzungsber. Akad. Wiss. Wien*, 1872, p. 420 sqq.). Si l'on supprime, remarque-t-il, le premier de ces deux morceaux, l'idée fondamentale du chapitre se trouve rejetée au second plan. En outre, la formule ἡ μὲν οὖν suppose, comme corrélatif, ἐν οἷς δὲ; de plus encore, la proposition b, 5. ἀλλὰ καὶ ὅτι ἦν ἢ ἔσται a besoin, pour ne pas surprendre, d'être amenée par a, 31. ἂν δὲ γενομένων..... κτλ. Enfin l'exemple exposé en premier lieu, b, 28. καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς ἔφη..... κτλ., et la preuve indiquée ensuite, b, 1. τὸ γὰρ ψεῦδος..... κτλ., ne font nullement double emploi. Ces considérations nous paraissent militer aussi contre l'opinion de NOETEL (*Zeitschr. f. d. Gym.*, 1864, p. 140), suivant laquelle la première partie de ce morceau serait interpolée.

σύνθεσις τις..... 28. ὄντων. — V. *De interpr.*, I, 16 a, 9 : ἔστι δ', ὡς περ ἐν τῇ ψυχῇ ὅτε μὲν νόημα ἄνευ τοῦ ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι, ὅτε δὲ ἤδη ᾧ ἀνάγκη τούτων ὑπάρχειν θάτερον, οὕτω καὶ ἐν τῇ φωνῇ· περὶ γὰρ σύνθεσιν καὶ διαίρεσιν ἔστι τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθές. τὰ μὲν οὖν ὀνόματα αὐτὰ καὶ τὰ ῥήματα ἔοικε τῷ ἄνευ συνθέσεως καὶ διαίρεσεως νοήματι, οἷον τὸ ἄνθρωπος ἢ τὸ λευκόν, ὅταν μὴ προστεθῇ τι. *Meta.*, E, 4, 1027 b, 18 : τὸ δὲ ὡς ἀληθές ὄν, καὶ μὴ ὄν ὡς ψεῦδος, ἐπειδὴ περὶ σύνθεσιν ἔστι καὶ διαίρεσιν..... κτλ. *Ibid.*, Γ, 7, 1012 a, 2 : ἔτι πᾶν τὸ διανοητὸν καὶ νοητὸν ἢ διάνοια ἢ κατάφησιν ἢ ἀπόφησιν· τοῦτο δ' ἐξ ὀρισμοῦ δῆλον ὅταν ἀληθεύῃ ἢ ψεύδῃται. ὅταν μὲν ὠδὶ συνθῇ πᾶσα ἢ ἀποφᾶσα, ἀληθεύει, ὅταν δὲ ὠδὶ, ψεύδῃται. *Cat.*, 10, 13 b, 10; *Ind. Ar.*, 186 a, 54. V. *ad III*, 5, 430 b, 6—20; 8, 432 a, 10—12.

430 a, 28. ἡ δὲ. — WALLACE (p. 274) cite COPE, *Rhet.*, I, 1, 7 : ἡ δὲ and its analogues, ἔτι, οὐκέτι, οὕτω, are used emphatically to mark a critical point, climax, degree attained as deserving of special and particular attention at the moment and in reference to something else which is not equally remarkable.

Le sens indiqué par VAHLEN (v. *ad II*, 5, 417 a, 25) nous paraît plus simple et plus précis.

430 a, 28. ὡς περ ἐν ὄντων. — THEM., 201, 4 : συντίθησι (sc. ὁ νοῦς) δὲ οὐχ ὡς περ σωρόν, ἀλλ' ὡς τε ἐν αἰθίς τὰ πολλὰ ποιῆσαι καὶ περιελαβεῖν εἰς μίαν νόησιν τὸ πλῆθος τῶν ἀπλῶν σηματομένων.

καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς..... 31. συντίθεται. — Cf. *De celo*, III, 2, 300 b, 29; *Gen. an.*, I, 18, 722 b, 17. — Comme le remarque VAHLEN (*op. cit.*, p. 422), ARISTOTE, employant ici une construction assez fréquente, donne à cette proposition un double corrélatif, de sorte que la comparaison correspond à la fois à ce qui précède et à ce qui suit. Il faut, par conséquent, supprimer le point avant οὕτω. — Le fragment d'EMPÉDOCLE faisait partie de l'exposé de ses idées sur la formation des hommes et des animaux : les différents membres étaient d'abord sortis isolément de la terre. Mais leur union sous l'influence de l'amour n'ayant eu d'autre règle que le hasard, la plupart des êtres ainsi produits présentaient toute sorte de monstruosité et quelques-uns seulement se trouvèrent viables. Cf. EMPED., v. 313 Mull. :

πολλὰ μὲν ἀμφιπρόσωπα καὶ ἀμφίστερν' ἐφόοντο,
βουγενῆ ἀνδρόπρωρα, τὰ δ' ἔμπαλιν ἐξανέτελλον
ἀνδροφυτῆ βούκρανα, μεμιγμένα τῇ μὲν ἀπ' ἀνδρῶν,
τῇ δὲ γυναικοφυτῆ, διεροῖς (Panzerb.) ἡσκημένα γυίοις.

Phys., II, 8, 198 b, 29 : ὅπου μὲν οὖν ἅπαντα συνέβη ὡς περ κἂν εἰ ἕνεκά του ἐγένετο, ταῦτα μὲν ἐσώθη ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου συστάντα ἐπιτηδεύει· ὅσα δὲ μὴ οὕτως, ἀπόλωτο καὶ ἀπόλλυται, καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς λέγει τὰ βουγενῆ ἀνδρόπρωρα. Le passage analogue *Part. an.*, I, 1, 640 a, 19 prouve que ce ne sont pas seulement les derniers mots de ce texte qui expriment l'opinion d'EMPÉDOCLE. V. ZELLER, tr. fr., t. II, p. 236 sqq., I⁵, 793 sqq. t. a. — La comparaison tirée de la doctrine d'EMPÉDOCLE sur la formation des êtres organisés, est choisie à dessein pour montrer que la synthèse des concepts n'est pas une simple juxtaposition, mais qu'ils forment, en s'unissant, un seul tout organique. V. la note précédente.

430 a, 31. ἡ διάμετρος. — διάμετρος a ici le sens qu'ARISTOTE lui donne le plus souvent de *diagonale du carré*. TRENDELEBURG

(p. 411) remarque qu'on ne connaissait pas encore au temps d'ARISTOTE l'incommensurabilité du diamètre et du cercle, puisqu'ARCHIMÈDE cherchait, plus tard, à déterminer exactement leur rapport. L'incommensurabilité de la diagonale par le côté du carré était, au contraire, facile à apercevoir. Cf. *Ind. Ar.*, 185 a, 6. — Après διάμετρος, TORSTRIK (p. 190) ajoute, avec W et SIMPLICIUS (250, 25) : ἡ τὸ σύμμετρον καὶ ἡ διάμετρος. Mais l'exemple que donne ici ARISTOTE a seulement pour but de montrer comment des concepts séparés peuvent s'unir, et non point de prouver que leur synthèse peut donner lieu à la vérité ou à l'erreur. Cf. VAHLEN, *l. l.*

430 a, 31. ἂν δὲ γενομένων..... b, 1. καὶ συντιθείς, i. e. : ἂν δὲ γενομένων ἢ ἐσομένων νόησις ἢ, τὸν χρόνον προσενοῶν καὶ συντιθείς νοεῖ. Cf. VAHLEN, *l. l.* et THEM., 201, 18 : πολλοῖς δὲ προσνοεῖ καὶ τὸν χρόνον ὅταν ὡς περὶ γενομένων ἢ ἐσομένων διανοῆται, καὶ τοῦτο ἴδιον ἤδη τοῦ νοῦ ἢ τῆς ὑπὲρ τὴν φαντασίαν δυνάμει τὸ συναντιλαμβάνεσθαι καὶ χρόνου ἤτοι παρελθόντος ἢ μέλλοντος.

430 b, 1. προσενοῶν καὶ συντιθείς. — TORSTRIK (p. 190) supprime καὶ συντιθείς, pour la raison suivante : *Cleonem et album συντίθεμεν si dicimus κλέων λευκός ἐστιν : sin κλέων λευκός ἦν vel ἔσται, προσενοοῦμεν quidem tempus atque etiam προσσημαίνομεν, sed non componimus tempus cum Cleone.* Mais VAHLEN (*op. cit.*, p. 424 sq.) remarque avec raison que συντιθείς doit être pris ici absolument, comme dans cette phrase du *De motibus animalium*, 7, 701 a, 10 : ὅταν γὰρ τὰς δύο προτάσεις νόησῃ, τὸ συμπέρασμα ἐνόησε καὶ συνέθηκεν. Il y a σύνθεσις aussi bien quand le prédicat est uni au sujet par ἔστι que quand il l'est par ἦν ou ἔσται.

τὸ γὰρ ψεῦδος..... 2. ἀστ. — Cette proposition ne se rattache pas à celle qui la précède immédiatement, et qui forme une sorte de parenthèse, mais à a, 27 : ἐν οἷς δὲ καὶ τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθές... κτλ. Cf. VAHLEN, *op. cit.*, p. 426.

430 b, 2. καὶ γὰρ ἂν τὸ λευκόν..... 3. συνέθηκεν. — Tous les manuscrits ont le texte suivant : καὶ γὰρ ἂν τὸ λευκὸν μὴ λευκόν, [καὶ T] τὸ μὴ λευκὸν συνέθηκεν. BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 414) présente, sur ce passage, les considérations suivantes : *mendacium e componendo nasci exemplo probatur, sed τὸ μὴ λευκὸν per se mendacium nullum; est autem τὸ λευκὸν μὴ*

λευκόν, si illud τὸ μὴ λευκὸν abstuleris. Itaque uncis inclusimus in ed. pr. Recte tamen Roeper in philologo VII, 324 e Philopono coniecit : καὶ γὰρ ἂν τὸ λευκὸν μὴ λευκόν, τὸ μὴ λευκὸν λευκὸν συνέθηκεν. Philoponus folio 86. haec habet : καὶ γὰρ ἂν τὸ λευκὸν Σωκράτην εἴποις μὴ λευκόν, ψεύδῃ· καὶ μὴ τὸ λευκὸν εἴποις λευκόν, ψεύδῃ διὰ τὴν σύνθεσιν ἀναρμόδιον οὔσαν. E Themistio, quoniam neque idem exemplum neque eodem modo proponit, de scriptura nihil constat. DITTENBERGER (*Götting. gelehr. Anz.*, 1863, p. 1615) approuve la conjecture de TRENDELEBURG (1^{re} éd.) et supprime τὸ μὴ λευκόν. VAHLEN (*op. cit.*, p. 428) adopte à peu près la correction indiquée par TORSTRIK (*in app. crit.*, déjà proposée par ROEPER *l. l.*) et lit : καὶ λευκὸν τὸ μὴ λευκόν, συνέθηκεν. BIEHL préfère : καὶ τὸ μὴ λευκὸν λευκόν, συνέθηκεν, qui donne à peu près le même sens. Mais aucune correction ne nous paraît nécessaire. Il faut traduire : l'erreur consiste dans une synthèse : car si l'on pense que ce qui [en réalité] est blanc n'est pas blanc, on ajoute [à tort] le non blanc [au concept de l'objet blanc]. Celui qui pense, par exemple, que la neige n'est pas blanche, ajoute à tort le non-blanc au concept neige. C'est précisément ce qu'a compris THEMISTIUS (202, 4) : πολλάκις δὲ (sc. συντίθησι) τὸ ὑπάρχον ὡς μὴ ὑπάρχον, ὅταν λέγη, ἢ χιῶν οὐκ ἐστὶ λευκή· συντίθησι γὰρ τῆνικαῦτα τῷ τοιοῦτῳ τὸ τοιοῦτον μὴ ὑπάρχειν.

430 b, 3. ἐνδέχεται..... 4. πάντα. — THEM., 202, 10 : ἂ γὰρ ἡ φαντασία συγκεχυμένως παρὰ τῆς αἰσθήσεως ὑπεδέξατο, ὁ νοῦς διαιρεῖ· ἢ μὲν γὰρ ὡς ἐν φαντάζεται τὸν βαδίζοντα Σωκράτην, ὁ νοῦς δὲ διαιρεῖ χωρὶς μὲν τὸ Σωκράτη, χωρὶς δὲ τὸ βαδίζει. Cf. *Phys.*, I, 1, 184 a, 21—26; V. ad II, 2, 413 a, 11—12. — Cette interprétation, que THEMISTIUS présente en seconde ligne, est précisément le contraire de celle qu'adopte TRENDELEBURG (p. 414) : *Omnia, qualia per se et singula sensibus suscipiuntur, disiuncta et dispersa sunt, ut mens accedere debeat, quae tanquam coniuncta cognoscat.* Mais TRENDELEBURG lui-même a reconnu (v. la note de la 2^e éd.) que ce sens supposerait dans le texte διηρημένα ou διαιρετὰ plutôt que διαίρεσις. Comme le remarque VAHLEN (*l. l.*, p. 431), il n'y a, en somme, que deux interprétations possibles : ARISTOTE dit ou bien que la division possède tous les caractères précédemment attribués à la σύνθεσις, c'est-à-dire qu'elle peut, elle aussi, donner lieu à la vérité et à l'erreur et être soit ἀπλή, soit κατὰ χρόνον; ou bien que toutes les opérations considérées jusqu'ici comme des συνθέσεις peuvent être regar-

dées, aussi légitimement, comme des διαίρεσις. C'est cette dernière explication que nous avons adoptée à la suite des commentateurs grecs (THEM., 202, 6 : εἰ δὲ τις μὴ σύνθεσιν τὰ τοιαῦτα ἀλλὰ διαίρεσιν λέγοι, οὐδ' οὗτος ἂν λέγοι κακῶς. SIMPL., 250, 39 : οὐκ ἄνευ διαίρεσεώς ἐστὶ σύνθεσις· διὸ καὶ διαίρεσιν ῥητέον ἐφ' ὧν σύνθεσις. Cf. PHILOP., 548, 15). De même que l'affirmation, aussi bien que la négation, peut s'appeler une synthèse, car nier la blancheur du fils de Cléon c'est en affirmer la non-blancheur (Meta., Γ, 7, 1012 a, 2; V. ad III, 5, 430 a, 27—28), de même, l'affirmation peut, aussi bien que la négation, s'appeler une division, car affirmer ou nier un attribut d'un sujet, c'est toujours distinguer cet attribut de ce sujet (PHILOP., l. l. : δυνατὸν φάναι τὴν μὲν κατάφασιν διαίρεσιν, ἅτε διαιρουμένην σαφῶς εἰς ὑποκειμένον καὶ κατηγορούμενον, τὴν δὲ ἀπόφασιν σύνθεσιν τινα λέγειν ὡς ἐξ ὑποκειμένου καὶ κατηγορουμένου συγκαίμενην.). Le contexte indique assez nettement que πάντα doit être interprété : πάντα τὰ τοιαῦτα (THEM., l. c.). VAHLEN (l. l.), à la suite de PHILOPON (548, 13), donne à πάντα le sens, encore plus précis, de ἄμφω (cf. Ind. Ar., 571 b, 51) et explique : So kann man..... die Bezeichnung διαίρεσις, die sonst nur der ἀποφάσις angehört, mit gleicher Ausdehnung wie σύνθεσις, von beiden, der ἀπόφασις wie der κατάφασις gebrauchen. — Mais ARISTOTE n'a pas fait mention d'une façon explicite de l'affirmation et de la négation, quoiqu'on puisse trouver, dans ce qui précède, des exemples de l'une et de l'autre (τὸν χρόνον προσεννοῶν καὶ συντιθεῖς — τὸ λευκὸν μὴ λευκόν). Nous croyons, par conséquent, qu'il faut traduire πάντα par : toutes ces opérations. Quoi qu'il en soit, cette proposition est exempte des absurdités que TORSTRIK (p. 191), prenant πάντα dans son sens absolu, croit y trouver : Ea esse corrupta facile apparet. Quid enim? omnia sunt διαίρεσις? ὁ ἄνθρωπος ἐστὶ διαίρεσις? τὸ λευκὸν διαίρεσις? ἡ σύνθεσις διαίρεσις? et sic in infinitum?

430 b, 4. ἀλλ' οὖν ἐστὶ γε..... 5. ἔσται. — Quelle que soit la dénomination que l'on donne à l'opération, du moins reste-t-il toujours certain qu'il y a vérité et erreur non seulement dans l'affirmation que le fils de Cléon est blanc (διαίρεσις ou σύνθεσις ἀπλῆ), mais aussi dans l'affirmation qu'il l'a été ou qu'il le sera (διαίρεσις ou σύνθεσις κατὰ χρόνον). La particule γε, loin d'être « absurde » comme le pense TORSTRIK (p. 190), est nécessaire au sens, et il n'y a pas lieu de transporter οὐ μόνον après ἀληθές, comme il le propose. Cf. VAHLEN,

op. cit., p. 432. — THEM., 202, 17 : δύο τοίνυν ἴδια ταῦτα τοῦ νοῦ, τό τε πολλὰ δύνασθαι νοήματα εἰς ἓν συνάγειν ὡσπερ ἓν, καὶ τὸ προσεννοεῖν τὸν χρόνον.

430 b, 5. τὸ δὲ ἐν ποιοῦν..... 6. ἕκαστον, i. e. : τὸ δὲ ποιοῦν τούτων ἕκαστον ἐν ὁ νοῦς (PHILOP., 548, 29). SIMPL., 251, 2 : συμπλέκει γὰρ τὰ τῆς ψυχῆς ἀπλᾶ νοήματα ὁ λόγος, ὃν δὲ νοῦν καλεῖ.

430 b, 6. τὸ δ' ἀδιαίρετον..... 20. μήκει. — L'erreur et la vérité consistent toujours dans une synthèse de concepts. Sans doute, les concepts ainsi unis forment comme une unité (a, 28. ὡσπερ ἓν) dans l'intellect, mais il y a pourtant une multiplicité dans l'unité ainsi formée, et c'est cette multiplicité même qui donne lieu à la vérité et à l'erreur; elles n'appartiennent qu'aux concepts complexes et divisibles. La fonction de l'intellect qui opère la synthèse du divers est la διάνοια (Meta., E, 4, 1027 b, 25 : οὐ γὰρ ἐστὶ τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθές ἐν τοῖς πράγμασιν, οἷον τὸ μὲν ἀγαθὸν ἀληθές, τὸ δὲ κακὸν εὐθὺς ψεῦδος, ἀλλ' ἐν διανοίᾳ· περὶ δὲ τὰ ἀπλᾶ καὶ τὰ τί ἐστὶν οὐδ' ἐν τῇ διανοίᾳ. ὅσα μὲν οὖν δεῖ θεωρῆσαι περὶ τὸ οὕτως ὄν καὶ μὴ ὄν, ὕστερον ἐπισκεπτέον. ἐπεὶ δὲ ἡ συμπλοκὴ ἐστὶν καὶ ἡ διαίρεσις ἐν διανοίᾳ... Eth. Nic., VI, 2, 1139 a, 21 : ἐν διανοίᾳ κατάφασις καὶ ἀπόφασις. V. ad III, 5, 430 a, 27—28; Ind. Ar., 486 a, 52). Le νοῦς au sens propre saisit les concepts indivisibles (An. post., I, 33, 88 b, 36 : λέγω γὰρ νοῦν ἀρχὴν ἐπιστήμης. Eth. Nic., VI, 6, 1141 a, 7 : λείπεται νοῦν εἶναι τῶν ἀρχῶν. Ibid., 9, 1142 a, 26; 12, 1143 a, 36 cité ci-dessous), et cette intellection est infaillible. En pareille matière, il peut y avoir ignorance ou science, mais non pas vérité ou erreur. C'est, en effet, par une sorte de contact, par une vision ou une intuition immédiates qu'on les atteint. On ne doit pas dire que celui qui ne possède pas certaines de ces notions se trompe, mais qu'il est vis-à-vis d'elles dans une situation analogue à celui de l'aveugle par rapport aux couleurs, — sous cette réserve seulement que la cécité mentale consisterait dans l'absence complète de l'intellect. Meta., Θ, 10, 1051 b, 17 : περὶ δὲ δὴ τὰ ἀσύνθετα τί τὸ εἶναι ἢ μὴ εἶναι καὶ τὸ ἀληθές καὶ τὸ ψεῦδος; οὐ γὰρ ἐστὶ σύνθετον, ὥστε εἶναι μὲν ὅταν συγκέηται, μὴ εἶναι δὲ ἐὰν διηρημένον ᾖ, ὡσπερ τὸ λευκὸν ζύλον ἢ τὸ ἀσύμμετρον τὴν διάμετρον· οὐδὲ τὸ ἀληθές καὶ ψεῦδος ὁμοίως ἐτι ὑπάρξει καὶ ἐπ' ἐκείνων..... ἀλλ' ἐστὶ τὸ μὲν ἀληθές τὸ δὲ ψεῦδος, τὸ μὲν θιγεῖν καὶ φάναι ἀληθές,..... τὸ δ' ἀγ-

νοεῖν μὴ θιγγάνειν · ἀπατηθῆναι γὰρ περὶ τὸ τί ἐστὶν οὐκ ἔστιν ἀλλ' ἢ κατὰ συμβεβηκός. ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τὰς μὴ συντεθῶς οὐσίας.....
 (31) περὶ ταῦτα οὐκ ἔστιν ἀπατηθῆναι ἀλλ' ἢ νοεῖν ἢ μὴ.....
 (1052 a, 1) τὸ δὲ ἀληθὲς τὸ νοεῖν αὐτά · τὸ δὲ ψεῦδος οὐκ ἔστιν, οὐδ' ἀπάτη, ἀλλ' ἄγνοια, οὐχ οἷα ἡ τυφλότης · ἡ μὲν γὰρ τυφλότης ἐστὶν ὡς ἂν εἰ τὸ νοητικὸν ὄλωσ μὴ ἔχοι τις. — Mais quels sont les concepts composés et quels sont les concepts simples? Les concepts composés sont ceux dans lesquels on peut distinguer un sujet et des attributs ou, encore, une forme et une matière logique (v. *ad* III, 4, 429 b, 12—17; 11—12; *Meta.*, H, 3, 1043 b, 28; Z, 11, 1036 b, 3; *ad* II, 2, 413 a, 13—16). Inversement, les concepts simples ou indivisibles sont ceux dans lesquels on ne peut distinguer de genre et d'espèce ou, ce qui revient au même (v. *ad* III, 4, l. l.), de forme et de matière. Telles sont, par exemple, les catégories, genres supérieurs qui n'ont pas eux-mêmes de genre (*Meta.*, H, 6, 1045 a, 33 : ἐστὶ δὲ τῆς ὕλης ἡ μὲν νοητὴ ἢ δ' αἰσθητή, καὶ αἰεὶ τοῦ λόγου τὸ μὲν ὕλη τὸ δ' ἐνέργεια ἐστὶν, οἷον ὁ κύκλος σχῆμα ἐπίπεδον. ὅσα δὲ μὴ ἔχει ὕλην, μήτε νοητὴν μήτε αἰσθητήν, εὐθὺς ὅπερ ἔν τι εἶναι ἐστὶν ἕκαστον, ὡς περὶ καὶ ὅπερ ὄν τι, τὸ τόδε, τὸ ποῖόν, τὸ ποσόν.). Tels sont aussi, et à plus forte raison, les concepts, s'ils méritent ce nom, qui plus généraux encore que les catégories, n'ont de contenu que par analogie (v. *ad* II, 1, 412 b, 6—9; 3, 414 b, 20—24), comme l'être, l'un ou le bien (*Meta.*, Z, 6, 1031 a, 31 sqq.; V. *ad* III, 4, 429 b, 11—12; *Ibid.*, 1032 a, 1 : οὐ γὰρ κατὰ συμβεβηκός ἐν τὸ ἐν εἶναι καὶ ἔν.). Il y a, en outre, certains concepts simples, pures quiddités, qui n'ont aucune matière sensible ni logique, comme l'unité mathématique, le point, l'infini (*An. post.*, II, 9, 93 b, 21 : ὥστε δῆλον ὅτι καὶ τῶν τί ἐστὶ τὰ μὲν ἄμεσα καὶ ἀρχαί εἰσιν, ἃ καὶ εἶναι καὶ τί ἐστὶν ὑποθέσθαι δεῖ ἢ ἄλλον τρόπον φανερὰ ποιῆσαι. ὅπερ ὁ ἀριθμητικὸς ποιεῖ · καὶ γὰρ τί ἐστὶ τὴν μονάδα ὑποτίθεται, καὶ ὅτι ἐστὶν. *Ibid.*, I, 2, 72 a, 21; *Phys.*, III, 5, 204 a, 23 : τὸ γὰρ ἀπείρων εἶναι καὶ ἄπειρον τὸ αὐτό. *Meta.*, K, 10, 1066 b, 13). A prendre les choses à la rigueur, nous devons même dire que toute forme est un indivisible (*Meta.*, Δ, 6, 1016 a, 20; I, 1, 1052 a, 29; V. *ad* III, 6, 430 b, 6—7; *Ibid.*, M, 8, 1084 b, 14), et que la distinction que nous pouvons faire entre elle et sa matière n'est qu'un artifice de la pensée. Toute forme, en effet, ne fait qu'un avec sa matière, celle-ci est immédiatement donnée avec elle, de sorte qu'en pensant et en énonçant la forme, on pense et l'on énonce du même coup la matière. Ce n'est que provisoirement et sous

réserve qu'on peut définir la définition « l'énonciation du genre et de la différence » (*Meta.*, Z, 12, 1037 b, 29; I, 7, 1057 b, 7; *Ind. Ar.*, 525 a, 17). En réalité, la différence renferme déjà le genre et les énoncer tous deux c'est faire un pléonasme; dans son indivisible unité, la dernière différence contient l'essence tout entière. Et c'est précisément pour cela qu'il ne saurait y avoir démonstration de l'essence (*Meta.*, Z, 5, 1030 b, 16 sqq.; 8, 1034 a, 8; *An. post.*, II, 3—8; V. *ad* I, 1, 402 a, 19; 402 b, 16—403 a, 2; II, 1, 412 b, 6—9; 2, 413 a, 13—16). Démontrer, en effet, c'est établir la liaison nécessaire d'un attribut et d'un sujet (*Meta.*, Z, 17, 1041 a, 10 : ζητεῖται δὲ τὸ διὰ τί αἰεὶ οὕτως, διὰ τί ἄλλο ἄλλω τινὶ ὑπάρχει.). Mais, dans la définition, on ne saurait distinguer un sujet et un attribut (*An. post.*, II, 3, 90 b, 34 : ἐν δὲ τῷ ὀρισμῷ οὐδὲν ἕτερον ἐτέρου κατηγορεῖται). Il est parfaitement vain de chercher pourquoi telle forme a telle matière, car, en posant le premier terme, on pose *ipso facto* le second. A cette question, il n'y a pas d'autre réponse à faire que celle-ci : telle forme a telle matière parce qu'elle est telle forme, ou simplement parce qu'elle est. Aussi les partisans d'ANTISTHÈNE n'ont-ils pas complètement tort de nier la communication des genres (*Meta.*, H, 3, 1043 b, 23). — On peut, toutefois, distinguer artificiellement (λογικῶς) la forme de la matière, ou plutôt adapter à la définition la forme extérieure de la démonstration et du syllogisme (v. *ad* I, 1, 403 b, 8; II, 2, 413 a, 13—16), divisant ainsi l'essence. Mais il reste radicalement impossible de diviser, même artificiellement, les notions qui ne renferment pas de matière (les genres premiers etc., v. ci-dessus) et de séparer d'un sujet les caractères qui lui appartiennent en propre (*Meta.*, H, 6, 1045 b, 23 : ὅσα δὲ μὴ ἔχει ὕλην, πάντα ἀπλῶς ὅπερ ὄντα τι. *Ibid.*, Z, 11, 1037 a, 33; V. *ad* III, 4, 429 b, 11—12; *De an.*, III, 6, 430 b, 27; *Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 a, 35 : καὶ ὁ νοῦς τῶν ἐσχάτων ἐπ' ἀμφοτέρω καὶ γὰρ τῶν πρώτων ὄρων καὶ τῶν ἐσχάτων νοῦς ἐστὶ καὶ οὐ λόγος..... κτλ. V. *ad* III, 10, 433 a, 14—21; *Ibid.*, 9, 1142 a, 25; *An. post.*, I, 23, 84 b, 35 : ἐστὶ δ' ἔν, ὅταν ἄμεσον γένηται καὶ μία πρότασις ἀπλῶς ἢ ἄμεσος. καὶ ὡς περὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ἢ ἀρχὴ ἀπλοῦν, τοῦτο δ' οὐ ταῦτο πανταχοῦ, ἀλλ' ἐν βάρει μὲν μνᾶ, ἐν δὲ μέλει δέσις, ἄλλο δ' ἐν ἄλλω, οὕτως ἐν συλλογισμῷ τὸ ἐν πρότασις ἄμεσος, ἐν δ' ἀποδείξει καὶ ἐπιστήμῃ ὁ νοῦς. *Ibid.*, II, 3, 90 b, 24; 19, 100 b, 12). Les essences, ou, au moins, certaines d'entre elles, sont donc indivisibles, non pas seulement en acte comme les grandeurs continues, mais aussi en puissance (v. *ad* I, 1,

402 a, 19; 402 b, 16—403 a, 2; II, 2, 413 a, 11—12; III, 4, 429 b, 11—12). Et l'acte de l'intellect qui les saisit est indivisible comme elles (*Meta.*, Δ, 6, 1016 b, 1 : ὅλως δὲ ὧν ἡ νόησις ἀδιαίρετος ἢ νοοῦσα τὸ τί ἦν εἶναι, καὶ μὴ δύναται χωρῆσαι μήτε χρόνῳ μήτε τόπῳ μήτε λόγῳ, μάλιστα ταῦτα ἓν . καὶ τούτων ὅσα οὐσίαι καθόλου γὰρ ὅσα μὴ ἔχει διαίρεσιν, ἢ μὴ ἔχει, ταύτη ἓν λέγεται. *Ibid.*, I, 1, 1052 a, 29; V. la note suivante). Si tout acte est un et indivisible (v. *ad* II, 5, 417 a, 16—17; III, 2, 426 b, 28), à plus forte raison en est-il ainsi de celui qui a pour objet l'unité la plus absolue qui se puisse concevoir (μάλιστα ταῦτα ἓν). Sans doute, l'intellection de ces formes peut durer un certain temps; mais, pendant cette durée, aucune modification ne se produit en elle; elle ne devient pas. Elle n'est donc divisible ni en puissance, ni en acte. La divisibilité n'est pour elle et pour son objet qu'un accident.

Il y a d'autres choses qui sont indivisibles, mais seulement en acte; ce sont les indivisibles quantitatifs, les grandeurs continues comme la longueur (v. *ad* III, 6, 430 b, 9; 10—14). C'est encore à l'intellect qu'il faut en attribuer la connaissance, car les concepts mathématiques ne sauraient être atteints par la sensation (v. *ad* I, 1, 403 b, 15; 9—16), et les continus déterminés et particuliers, dont la connaissance appartient au sens commun, ne peuvent être confondus avec le continu mathématique. Ils ne sont que les images qui servent à l'intellection de celui-ci (v. *ad* III, 7, 431 a, 15). Seulement, l'acte de l'intellect qui pense une longueur dure un certain temps, et ce temps est divisible en puissance comme la longueur elle-même. Nous n'avons donc plus affaire ici à une intuition absolument indivisible comme celle des formes essentielles. Ceci, d'ailleurs, ne s'applique pas à l'idée même de longueur, car les grandeurs ont une essence logique et qualitative indépendante de la quantité. La ligne, le cercle ou la surface peuvent se définir indépendamment de toute dimension aliquote (v. *ad* III, 7, 431 b, 12—16; 4, 429 b, 18—21). Par suite, les notions pures de grandeur ou de temps seront, comme les autres essences, saisies par une intuition intellectuelle indivisible. — Voici maintenant quelle nous paraît être la suite des idées dans le morceau qui nous occupe : ARISTOTELE vient de dire quelques mots de la fonction intellectuelle qui opère la synthèse des concepts distincts et qui admet la vérité et l'erreur. Il s'occupe à présent de la νόησις τῶν ἀδιαίρετων. Il distingue les indivisibles en puissance et les indivisibles en acte (b, 6—7); les indivisibles

en acte, c'est-à-dire les continus divisibles en puissance, peuvent, malgré leur divisibilité potentielle, être aperçus dans un temps et grâce à une opération mentale indivisible, mais indivisibles comme les continus eux-mêmes, c'est-à-dire en acte, et divisibles comme eux en puissance (b, 7—14). Les indivisibles en puissance, c'est-à-dire les formes essentielles, sont aperçus dans un temps et par une opération mentale absolument et dans tous les sens indivisibles comme eux (b, 14—15). Tout au plus peut-on dire que cette opération et sa durée sont divisibles par accident, car on peut penser plus ou moins longtemps la même forme, mais elles ne sont pas divisibles en puissance, comme quand il s'agit des indivisibles en acte (b, 16—17; ἢ ἐκεῖναι = comme les continus). On peut dire, cependant, qu'il y a, même dans les indivisibles en acte, une forme intelligible, l'idée de temps ou l'idée de longueur, qui, elle, est indivisible absolument. Seulement, cette forme intelligible n'est pas une Idée séparée, comme l'ont cru les Platoniciens. — Cette interprétation ne soulève que deux difficultés (car il n'y a pas lieu de s'arrêter à l'incorrection grammaticale de la phrase ὁ ποιεῖ ἓνα τὸν χρόνον καὶ τὸ μήκος = ὁ ποιεῖ καὶ τὸ μήκος ἓν καὶ τὸν χρόνον ἓνα — cf. THEM., 204, 17. — Il faut soit considérer καὶ τὸ μήκος comme une apposition, soit, plutôt, sous-entendre avant τὸ μήκος, ἓν ποιεῖ ou ἐνοποιεῖ son équivalent) : Elle suppose, d'abord, une ellipse avant b, 17 : ἔνεστι γὰρ (v. *ad loc.*). Mais on en constate bien d'autres, et de plus fortes, dans des passages dont l'interprétation ne fait pas de doute. En second lieu, il faut soit corriger b, 17. ἀλλ' ἢ ἀδιαίρετα (v. *ad loc.*), soit supprimer ces mots comme le propose TORSTRIK (p. 192) suivi par BIEHL. Les autres conjectures de TORSTRIK sur ce morceau ne nous semblent nullement fondées. Les mots b, 17 : ἔνεστι..... (20) μήκει appartiendraient, d'après lui, à la première rédaction du *De anima* et auraient dû être insérés à la suite de la phrase b, 9 : ὁμοίως..... (10) μήκει, avec laquelle ils feraient, d'ailleurs, double emploi. Mais on ne comprendrait guère pourquoi ARISTOTELE, après avoir dit que le continu est indivisible en acte (b, 8 : ἀδιαίρετον γὰρ ἐνεργείᾳ), aurait ajouté, dans la première rédaction, la phrase ἔνεστι γὰρ καὶ τούτοις τι ἀδιαίρετον qui, ainsi placée, ne dirait rien de plus que l'assertion précédente. En outre, les mots ἀλλ' ἴσως οὐ χωριστόν seraient à peu près dénués de sens. Ils ne pourraient, en effet, signifier que ceci : l'indivisibilité en acte est, sans doute, inséparable de la longueur et du temps. Enfin,

au lieu de b, 7 : οὐθὲν κωλύει νοεῖν τὸ ἀδιαίρετον, ὅταν νοῆ τὸ μῆκος, TORSTRICK conjecture : οὐθὲν κωλύει νοεῖν τὸ διαίρετόν ἢ ἀδιαίρετον, οἷον ὅταν νοῆ τὸ μῆκος. Mais le sens est suffisamment explicite dans le texte traditionnel pour qu'il ne soit pas nécessaire de le modifier. NOETEL (*Zeitschr. f. d. Gym.*, 1864, p. 140) émet, sans la justifier, l'opinion que ce morceau doit contenir plutôt des interpolations qu'un mélange de deux rédactions successives. TRENDELENBURG (p. 415 sqq.) ne suit pas le texte de près et ne semble pas être parvenu à en trouver une explication qui le satisfait lui-même (v. les notes de BELGER, *in alt. ed.*, p. 417). La conjecture de WALLACE (p. 277) διαίρετόν pour ἀδιαίρετον (b, 14) est repoussée avec raison par SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, XXX, p. 48). L'interprétation proposée par WILSON (*Trans. of Ox. philol. Soc.*, 1882-1883, p. 9 sqq.) a, entre autres inconvénients, celui d'exiger que l'on considère les mots b, 16. φ νοεῖ καὶ ἐν φ χρόνῳ et b, 19. καὶ τὸ μῆκος comme interpolés. Celle de BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 58 sqq.) est plus séduisante, mais demande encore plus de corrections. Voici, en effet, comment il rétablit le texte : εἰ δ' ὡς ἐξ ἀμφοῖν, καὶ ἐν τῷ χρόνῳ τῷ ἐπ' ἀμφοῖν, κατὰ συμβεβηκός δέ, καὶ οὐχ ἢ ἐκεῖνα διαίρετά, ὃ νοεῖ καὶ ἐν φ χρόνῳ, ἀλλ' ἢ ἀδιαίρετα · ἐνεσσι γὰρ κἀν τούτοις τι ἀδιαίρετον — ἀλλ' ἴσως οὐ χωριστόν — ὃ ποιεῖ ἓνα τὸν χρόνον καὶ τὸ μῆκος · καὶ τοῦθ' ὁμοίως ἐν ἅπαντί ἐστι τῷ συνεχεῖ, καὶ χρόνῳ καὶ μήκει. τὸ δὲ μὴ κατὰ ποσὸν ἀδιαίρετον ἀλλὰ τῷ εἶδει νοεῖ ἐν ἀδιαίρετῳ χρόνῳ καὶ ἀδιαίρετῳ τῆς φυγῆς. — V., en outre, sur ce morceau, HAYDUCK, *Obs. crit. in al. loc. Ar.*, p. 5; BULLINGER, *Arist. Nus-Lehre*, p. 9 sqq. et SUSEMHL, *Burs. Jahresb.*, XXXIV, p. 29 sqq. et LXVII, p. 109.

430 b, 6. τὸ δ' ἀδιαίρετον..... 7. ἐνεργεία. — Les indivisibles en acte sont les grandeurs continues (qui sont divisibles en puissance), les indivisibles en puissance sont les formes spécifiquement indivisibles. Étant indivisibles en puissance, les formes spécifiques le sont, *a fortiori*, en acte. THEM., 202, 21 : τὸ δὲ ἀπλοῦν καὶ ἀδιαίρετον λέγεται διχῶς · ἢ γὰρ ὅτι μήτε δυνάμει μήτε ἐνεργείᾳ τοῦτό ἐστι διαίρετόν, ὡς περ εἶχε τὰ ἄϋλα εἶδη καὶ ἡ στιγμή, ἢ ὅτι δυνάμει μὲν διαίρετόν ἐνεργείᾳ δὲ ἀδιαίρετον, ὡς περ ἡ γραμμὴ καὶ πᾶν μέγεθος. *Meta.*, I, 1, 1052 a, 29 : τὰ μὲν δὴ οὕτως ἐν ἡ συνεχῆς ἢ ὅλον, τὰ δὲ ὧν ἂν ὁ λόγος εἰς ἡ. τοιαῦτα δὲ ὧν ἡ νόησις μία. *Ibid.*, Δ, 6, 1016 b, 23 : πανταχοῦ δὲ τὸ ἐν ἡ τῷ ποσῷ ἢ τῷ εἶδει ἀδιαίρετον. *Ibid.*, M, 8, 1084 b, 14.

430 b, 8. καὶ ἐν χρόνῳ ἀδιαίρετῳ. — *Sub.* : ἐνεργεία.

430 b, 9. ὁμοίως γὰρ ὁ χρόνος..... τῷ μήκει. — La longueur ou, d'une manière générale, le continu, sont divisibles mais seulement en puissance. Car les diviser en acte c'est détruire la continuité et réaliser deux lignes au lieu d'une (*Phys.*, VIII, 8, 263 a, 28 : ἐν δὲ τῷ συνεχεῖ ἐνεσσι μὲν ἄπειρα ἡμίση, ἀλλ' οὐκ ἐντελεχεῖα ἀλλὰ δυνάμει... κτλ. V. *ibid.*, III, ch. 5 et 6; *Meta.*, Θ, 6, 1048 b, 14 et *sæp.*, et la note suivante). Le temps est divisible de la même façon que l'étendue. *Phys.*, VI, 2, 233 a, 10 : φανερόν ὅτι πᾶς χρόνος ἔσται συνεχῆς. ἅμα δὲ δῆλον καὶ ὅτι μέγεθος ἅπαν ἐστὶ συνεχῆς · τὰς αὐτὰς γὰρ καὶ τὰς ἴσας διαίρεσεις ὁ χρόνος διαίρεῖται καὶ τὸ μέγεθος..... κτλ. V. la note suivante.

430 b, 10. οὐκ οὖν..... 14. ἐπ' ἀμφοῖν. — Allusion à quelque argument analogue à ceux de ZÉNON. Il devait, sans doute, revêtir l'une des formes suivantes : Comment peut-on penser un tout indivisible dans un temps qui est divisible? Il faudra que, dans la moitié de ce temps, on pense une partie du tout et, par suite, qu'on le divise, et même qu'on le divise à l'infini, car on pourra toujours partager en deux la fraction de temps considérée. Ou encore : celui qui pense une longueur continue doit en penser d'abord une partie pendant la moitié du temps qu'il met à penser le tout, puis une fraction de cette partie pendant la moitié de la moitié du temps total et ainsi de suite, de sorte que, pour penser le continu, il faudrait nombrer un nombre infini. Cf. *Phys.*, VIII, 8, 263 a, 4 : τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ἀπαντητέον καὶ πρὸς τοὺς ἐρωτῶντας τὸν Ζήνωνος λόγον, καὶ ἀξιοῦντας, εἰ ἀεὶ τὸ ἡμισυ διέναι δεῖ, ταῦτα δ' ἄπειρα, τὰ δ' ἄπειρα ἀδύνατον διεξελεῖν, ἢ ὡς τὸν αὐτὸν τοῦτον λόγον τινὲς ἄλλως ἐρωτῶσιν, ἀξιοῦντας ἅμα τῷ κινεῖσθαι τὴν ἡμίσειαν πρότερον ἀριθμεῖν καθ' ἕκαστον γιγνόμενον τὸ ἡμισυ, ὥστε διελθόντος τὴν ὅλην ἄπειρον συμβάλει ἡριθμηκέναι ἀριθμόν. Il faut peut-être attribuer l'argument visé dans le *De anima* aux philosophes (τινὲς) mentionnés ici, et il paraît probable que ce sont les Mégariques. ARISTOTELE les désigne ailleurs de la même façon (*Meta.*, Θ, 3, 1046 b, 29; *Gen. et corr.*, I, 10, 327 a, 35; cf. *Ind. Ar.*, 822 a, 3). Peut-être l'allusion s'applique-t-elle à EUCLIDE, qui niait aussi le mouvement (v. ZELLER, *tr. fr.*, t. III, p. 239, n. 1; II, 1⁴, 257, 2 t. a.) et qui, sur certains points, suivait la méthode de ZÉNON (ZELLER, *ibid.*, p. 243, n. 4 et 5, 263, 2, 3 t. a.).

« Dans notre précédent traité sur le mouvement, dit ARISTOTE, au huitième livre de la *Physique* (8, 263 a, 11 sqq.), « nous nous étions fondé, pour réfuter [les arguments de « Zénon], sur la divisibilité infinie du temps, [et nous avons « dit] qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une infinité de « parties de l'étendue put être parcourue en un temps qui est « infini de la même façon que la longueur (*Phys.*, VI, 9, 239 b, « 26; cf. 239 b, 13; 233 a, 8 sqq.). Mais cette réponse, suffi- « sante à l'égard de l'adversaire (qui demande seulement s'il « est possible de parcourir l'infini dans un temps fini), n'est « pas suffisante au point de vue de la vérité et de la réalité « des choses. Si quelqu'un, en effet, laissant de côté l'étendue, « et cessant de demander si on peut parcourir l'infini dans un « temps fini, porte la difficulté sur le temps lui-même, la « réponse sera insuffisante. Il faudra alors donner la vraie « solution, celle que nous avons exposée tout à l'heure. C'est « que celui qui divise une quantité continue, en deux moitiés, « celui-là actualise et dédouble le point intermédiaire, en en « faisant à la fois un point de départ et un point d'arrivée..... « (v. *ad III*, 2, 427 a, 10); mais que, en opérant cette division, « on détruit la continuité du mouvement et de la ligne,.... car « le continu contient, il est vrai, des moitiés à l'infini, mais « seulement des moitiés en puissance, non en acte... Les « compter, c'est les séparer en s'arrêtant sur un point dont on « fait le *terminus ad quem* d'une moitié et le *terminus a quo* de « l'autre... Si donc l'on demande s'il est possible de parcourir « l'infini dans le temps ou dans l'étendue, il faut répondre « que c'est possible en un sens et non en un autre : c'est « possible pour l'infini en puissance, et non s'il s'agit de « l'infini en acte. » ARISTOTE donne, dans le passage qui nous occupe, les deux solutions : on peut penser l'indivisible en acte ou le divisible en puissance dans un temps indivisible et divisible comme lui, et ce temps contient, comme la longueur, une infinité de parties, mais en puissance. Car les réaliser ce serait détruire l'indivisible en acte ou le continu.

430 b, 11. οὐ γὰρ ἐστιν..... 13. οἴοιτο μήκη. — *Int.* : car ces parties n'existent qu'en puissance tant qu'on n'opère pas la division, et, si l'on opère celle-ci, on n'a plus affaire à un continu mais à deux. THEM., 203, 2 : νοεῖ γὰρ ὡς ἐν τῷ μήκῳ καὶ οὐκ ἐν τῷ ἡμίσει μὲν χρόνῳ τότε, ἐν τῷ ἡμίσει δὲ τοδί· οὕτω

γὰρ ἂν μήκη δύο καὶ οὐχὶ μήκος νοοίη, διαιρῶν δὲ τὸ μήκος εἰς μήκη διαιροίη ἂν καὶ τὸν χρόνον.

430 b, 13. εἰ δ' ὡς..... 14. ἐπ' ἀμφοῖν. — Si l'on réunit deux longueurs d'abord séparées, elles ne subsistent qu'en puissance dans la longueur formée par leur addition, et celle-ci est indivisible en acte. De même, le temps qu'il faut pour parcourir cette longueur par la pensée est le double de celui qu'il fallait pour penser chacune des moitiés, mais il n'est double qu'en puissance et un en acte. SIMPL., 254, 2 : εἰάν γε μὴν μὴ ὡς πολλὰ ἀλλ' ὡς ἐν τῷ ἐξ ἀμφοῖν νοῶμεν, καὶ ἐν ἀδιαιρέτῳ πάντως αὐτὰ εἰσόμεθα χρόνῳ, τῷ κατ' ἐνέργειάν φημι ἀδιαιρέτῳ.

430 b, 15. ἀδιαιρέτῳ τῆς ψυχῆς. — THEM., 203 12 : καὶ νοήσῃ ἀδιαιρέτῳ (nous lisons ἀδιαιρέτῳ avec les manuscrits, au lieu de ἀδιαιρέτως, leçon de l'Aldine, que préfère SPENGLER).

430 b, 16. κατὰ συμβεβηκὸς δέ,..... 19. μήκος. — Le temps et l'acte par lequel on pense les choses spécifiquement indivisibles ne sont pas divisibles en puissance comme le temps et l'acte par lequel on pense les continus (ἢ ἐκεῖνα. Nous prenons ἢ dans le sens de καθάπερ, ce que fait aussi PHILOPON, 550, 28), mais seulement par accident (v. *ad III*, 6, 430 b, 6—20). Les mots ἀλλ' ἢ ἀδιαιρέτα qu'ont tous les manuscrits, ne paraissent pas susceptibles d'être expliqués littéralement. TORSTRICK (p. 192) suppose qu'il faut les retrancher et c'est, peut-être, la seule chose qu'il y ait à retenir de ses conjectures. Nous croyons même qu'il suffirait de les corriger : L'acte par lequel on pense les choses indivisibles spécifiquement et le temps pendant lequel on le fait ne sont divisibles que par accident, (et ne sont pas divisibles en puissance comme l'acte et le temps dans lequel on pense les continus), en tout autre sens, ils sont indivisibles ἀλλ' ἢ ἀδιαιρέτα. Ou encore : mais, par soi, ils sont indivisibles : ἀλλ' ἢ αὐτὰ ἀδιαιρέτα (sur ce sens de ἢ αὐτὰ, v. *ad III*, 1, 425 a, 31). — La phrase b, 17 : ἐνεσσι γὰρ..... (19) καὶ τὸ μήκος signifie, sans doute, qu'il y a, même dans les choses indivisibles en acte, les continus, une forme et un concept qui sont, eux, indivisibles absolument ou en puissance; qu'il y a des notions intelligibles de la longueur, de la surface, du temps, qui n'ont pas besoin, pour être pensées, du temps nécessaire à la représentation de telle ligne ou de telle surface. Il y a donc une ellipse, et il faut suppléer à peu près

ceci : < Mais, en un sens, tous les indivisibles sont susceptibles d'être pensés ainsi. > Car, même dans les indivisibles en acte, le temps et la longueur, il y a quelque chose d'indivisible spécifiquement. τούτοις remplace τὸν χρόνον καὶ τὸ μήκος qui suit. Cf. *Ind. Ar.*, 546 a, 40; *ad I*, 4, 408 a, 19. — (On pourrait être tenté de voir dans ἀλλ' ἢ ἀδιαίρετα un reste de la phrase nécessaire pour compléter le sens : ἀλλ' ἢ ἀδιαίρετα καὶ ἐκεῖνα ἔστι νοεῖν· ἔνεστι γὰρ... κτλ.) — Sur les formes intelligibles dont le continu est comme la matière, v. *ad III*, 4, 429 b, 18—21 et cf. *Phys.*, VIII, 8, 263 b, 7 : συμβέδθη γὰρ τῆ γραμμῆ ἄπειρα ἡμίσεα εἶναι, ἢ δ' οὐσία ἐστὶν ἑτέρα καὶ τὸ εἶναι. *Meta.*, Δ, 6, 1016 a, 35 : οὕτω γὰρ καὶ τὸ ἡύξημένον καὶ φθίνον ἓν ἐστίν, ὅτι ὁ λόγος εἷς, ὡσπερ ἐπὶ τῶν ἐπιπέδων ὁ τοῦ εἶδους εἷς. ὅλως δὲ ὧν ἡ νόησις ἀδιαίρετος... κτλ.

430 b, 18. ἀλλ' ἴσως οὐ χωριστόν. — ARISTOTE vient de dire qu'à la différence de la ligne, de la surface, du continu, les notions intelligibles de ligne, de surface, de continu, pouvaient être pensées dans un instant indivisible et par un acte indivisible de l'intellect. Mais il ne faut pas croire pour cela (*Ind. Ar.*, 347 b, 32 : *saepe ἴσως non dubitantis est, sed cum modestia quadam asseverantis*) qu'il y ait des Idées de la ligne, de la surface etc., existant séparément et en soi, comme l'ont admis les Platoniciens. *Meta.*, Z, 11, 1036 b, 8, cité *ad III*, 4, 429 b, 18—21, et à la suite : καὶ τῶν τὰς ιδέας λεγόντων οἱ μὲν αὐτογραμμὴν τὴν δυάδα, οἱ δὲ τὸ εἶδος τῆς γραμμῆς. *Ibid.*, M, 3, 1078 a, 3 : οὐ τῶν αἰσθητῶν ἔσσονται αἱ μαθηματικαὶ ἐπιστήμαι, οὐ μέντοι οὐδὲ παρὰ ταῦτα ἄλλων κεχωρισμένων. V. *De An.*, I, 1, 403 b, 11; b, 14 : τῶν δὲ μὴ χωριστῶν μὲν, ἢ δὲ μὴ τοιοῦτου σώματος πάθη καὶ ἐξ ἀφαιρέσεως, ὁ μαθηματικός. *Ibid.*, 403 a, 15 : ἀχώριστον γὰρ (sc. τὸ εὐθύ).

430 b, 20. ἡ δὲ στιγμή..... 24. αὐτῷ. — L'intellect ne connaît pas seulement les indivisibles en acte (le continu) et les indivisibles en puissance (les formes essentielles), mais aussi leurs négations : le point ou l'instant, négations de la longueur dans le temps ou dans l'espace; le mal ou le noir, négations des concepts qualitatifs du bien ou de la blancheur. Ces notions négatives sont connues par la privation ou l'absence de leurs corrélatifs. Puisqu'il y a identité entre l'intellect et l'intelligible, l'intellect qui pense ces notions doit, par conséquent, tout en restant un, pouvoir passer de l'état

positif à l'état négatif, du concept du bien, par exemple, à la privation ou à la pure puissance de ce concept. Ce n'est donc que l'intellect qui n'agit pas toujours, qui est tantôt en puissance, tantôt en acte, qui peut penser ces notions négatives et, quand il les pense, il est, comme elles, en puissance. *THEM.*, 205, 5 : ἔστι γὰρ καὶ τῆ νῆ καθάπερ καὶ τῆ αἰσθήσει τὰ μὲν κατ' ἐπιβολὴν νοητὰ.... τὰ δὲ κατὰ στέρησιν καὶ ἀφαιρέσιν. ὡσπερ γὰρ καὶ τῆ αἰσθήσει τὸ μὲν λευκὸν καὶ τὸ φῶς κατ' ἐπιβολὴν, τὸ δὲ μέλαν καὶ τὸ σκότος κατὰ στέρησιν,..... οὕτω καὶ τῆ νῆ τὸ μὲν ἀγαθὸν κατ' ἐπιβολὴν, τὸ δὲ κακὸν κατὰ στέρησιν, (17) καθάπερ τοίνυν ἡ αἰσθησις, εἰ μὴ δύναμιν εἶχε καὶ πρὸς τὸ ἐνεργεῖν καὶ πρὸς τὸ μὴ, ἀλλὰ ἀεὶ ἐνήργει, οὐκ ἂν ποτε ἡσθάνετο τοῦ σκότους,..... οὕτως, εἰ μὴ καὶ νοῦς τις τὴν πρὸς ἀμφοτέρα πεφυκῶς καὶ πρὸς νόησιν καὶ πρὸς ἡρεμίαν, ἢ μᾶλλον γε καὶ πρὸς νόησιν καὶ πρὸς ἄνοιαν, οὐκ ἂν ποτε ἐνόησε τὰ κακὰ, οὐδὲ τὸ ἄμορφον καὶ ἀνεῖδον. τοιοῦτος τοίνυν ἐστὶν ὁ δυνάμει..... εἴ τις οὖν νοῦς μὴ κοινωνεῖ τοῦ δυνάμει, οὐδὲ τὰς στέρησεις νοεῖ· οὐδὲ ἄρα τὰ κακὰ.

430 b, 20. ἡ δὲ στιγμή καὶ πᾶσα διαίρεσις. — Le point n'est pas une partie de l'étendue, pas plus que l'instant n'est une partie du temps (v. *ad I*, 3, 407 a, 12; *III*, 2, 426 b, 28); il est l'absence du continu, ou la négation de la continuité qu'il divise. *Meta.*, K, 2, 1060 b, 14 : τομαὶ δὲ καὶ διαίρεσις..... αἱ δὲ στιγμαὶ γραμμῶν,..... (19) διαίρεσις γὰρ ἡ στιγμή. *Ibid.*, N, 3, 1090 b, 5 et *saepe*.; *THEM.*, 205, 1 : ταῦτα γὰρ τῆ στέρησει τοῦ συνεχοῦς ἀδιαίρετα,..... οὐδὲ γὰρ ἔχει μορφὴν οἰκείαν, ἀλλὰ ἀφαιρούμενος (sc. αὐτὰ ὁ νοῦς νοεῖ) τὸ διάστημα καὶ τὸ μέγεθος οὐ πέρατα τῆν.

430 b, 21. στέρησις. — Dans la *Métaphysique* (I, 4, 1055 a, 38 sqq.), ARISTOTE distingue trois sortes d'oppositions : la contradiction (ἀντιφασίς), la privation (στέρησις) et la contrariété (ἐναντιότης). La privation n'est qu'une espèce de la contradiction. Il est vrai, en effet, de toute chose qui n'est pas blanche qu'elle est non-blanche, mais non pas qu'elle est privée de la blancheur. Pour qu'un sujet soit privé d'un attribut, il faut qu'il ait la capacité de le posséder. On ne saurait dire, par exemple, que la ligne est, au sens propre du mot, privée de couleur ou que l'être essentiellement incapable de posséder la vue en est privé. Toute privation est donc contradiction avec l'état dont le sujet est privé, mais toute contradiction n'est pas privation. La contrariété, à son tour, est une espèce de la

privation. Les contraires, en effet, sont les deux termes qui diffèrent le plus dans un même genre. Or, de ce qu'un sujet est privé de l'un des contraires, il ne résulte pas nécessairement qu'il possède l'autre; celui qui n'est pas vertueux n'est pas nécessairement vicieux. C'est seulement dans le cas où il n'y a pas d'intermédiaires entre les contraires (tiers exclu) que la privation de l'un entraîne nécessairement la possession de l'autre; tout ce qui est privé du pair est impair (*Meta.*, I. I. : εἰ δὲ ἀντίκειται μὲν ἀντίφασις καὶ στέρησις καὶ ἐναντιότης..... ἡ δὲ στέρησις ἀντίφασίς τίς ἐστίν..... (b, 7) ἡ ἀδυναμία διορισθεῖσα ἢ συνειλημμένη τῷ δεκτικῷ..... ἴσον μὲν γὰρ ἢ οὐκ ἴσον πᾶν, ἴσον δ' ἢ ἄνισον οὐ πᾶν, ἀλλ' εἴπερ, μόνον ἐν τῷ δεκτικῷ τοῦ ἴσου..... (14) ἡ μὲν ἐναντιότης στέρησις ἂν τις εἴη πᾶσα, ἡ δὲ στέρησις ἴσως οὐ πᾶσα ἐναντιότης..... (23) τῶν μὲν ἔστι μεταξὺ, καὶ ἔστιν οὔτε ἀγαθὸς ἄνθρωπος οὔτε κακός, τῶν δὲ οὐκ ἔστιν, ἀλλ' ἀνάγκη εἶναι ἢ περιττὸν ἢ ἄρτιον. *Ibid.*, Δ, 22, 1022 b, 22 : στέρησις λέγεται..... ἂν μὴ ἔχη τι τῶν πεφυκότων ἔχασθαι..... ἂν πεφυκὸς ἔχειν, ἢ αὐτὸ ἢ τὸ γένος, μὴ ἔχη. *Ibid.*, K, 6, 1063 b, 17; Θ, 1, 1046 a, 31; *Cat.*, 10, 12 a, 26 sqq.; *An. pr.*, I, 46, 52 a, 15). Il y a, d'ailleurs, quelque incertitude dans les idées et la terminologie d'ARISTOTE sur ce point (v. ZELLER, II, 2³, p. 216, n. 7 t. a.). Ainsi, au cinquième livre de la *Métaphysique* (12, 1019 b, 7), στέρησις est pris dans un sens plus large. De même, il entend, le plus souvent, par contraire d'un concept, non pas celui qui, dans le même genre, diffère le plus du premier, mais simplement la privation de celui-ci (τῶν ἐναντίων θάτερον στέρησις, *Ind. Ar.*, 700 a, 9). Tel est notamment, le sens qu'il faut, sans doute, donner à ce terme dans la formule si souvent répétée : la science des contraires est une. Car celui qui connaît le blanc ou le droit connaît aussi le non-blanc ou le non-droit, mais non pas le noir ou le circulaire (v. *ad I*, 5, 411 a, 2—7; III, 3, 427 b, 2—6). Cette indécision se manifeste aussi dans les exemples qu'ARISTOTE emploie; ainsi la maladie est appelée quelquefois le contraire, d'autres fois la simple privation de la santé (*Meta.*, Z, 7, 1033 a, 8 sqq.; *Cat.*, 10, 13 b, 14), et ici même, comme le remarquent SIMPLICIUS (256, 36) et PHILOPON (552, 23 : ὅτι δὲ τὸ μέλαν τοῦ λευκοῦ στέρησις ἐστὶ ψεῦδος * εἰδοπεποιήται γὰρ τὸ μέλαν, ὡς εἴπομεν * μήποτε οὖν ἀντὶ σκοτόους εἶπε τὸ μέλαν, ... κτλ.), le noir, concept positif, est pris uniquement comme privation ou absence de la lumière ou de la blancheur. *Ind. Ar.*, 700 a, 16 : *in explicandis summis principijs rerum naturae et generationis Ar notione στέρησεως ita utitur, ut*

*inde ambigua eius inter affirmationem et negationem natura appareat; etenim et plenam formae absentiam, quae est τῆς ὕλης natura, στέρησιν appellat, oppositam τῷ εἶδει, quo materia determinetur..... (30) et cum duplicem distinguat formarum seriem (συστοιχίαν) alteram meliorem, deteriore alteram, illam tanquam affirmativam εἶδος, hanc negativam στέρησιν nuncupat. — C'est donc dans le sens de négation et non pas dans le sens positif de contraire qu'il faut prendre ici στέρησις. Les concepts négatifs, comme la négation du continu (point, instant, etc.), la négation de la lumière, la négation du bien, sont connus comme privations des concepts positifs correspondants. C'est ainsi que tous les commentateurs ont compris. V. THEM., SIMPL., PHILOP., II. I.; cf. ci-dessus I. I. et *Meta.*, Z, 7, 1032 b, 2 : καὶ γὰρ τῶν ἐναντίων τρόπον τινα τὸ αὐτὸ εἶδος τῆς γὰρ στέρησεως οὐσία ἢ οὐσία ἢ ἀντικειμένη, οἷον ὕγεια νόσου * ἐκείνης γὰρ ἀπουσία δηλοῦται ἡ νόσος, ἡ δ' ὕγεια ὁ ἐν τῇ ψυχῇ λόγος καὶ ἐν τῇ ἐπιστήμῃ. *Ibid.*, Θ, 2, 1046 b, 8; Γ, 2, 1004 a, 10 et BONITZ, *ad loc.**

430 b, 21. καὶ ὁμοιος..... 23. μέλαν. — HAYDUCK (*Obs. crit. in al. loc. Ar.*, p. 6) pense que ce passage est interpolé : *Num igitur putamus Aristotelem hoc loco praeter consuetudinem contrarietatem a privatione disiungere, quum utriusque eandem plane esse rationem iudicet? Nec vero, si disiungeret, verbo ἄλλων uteretur ad contraria significanda. Qua re adducor, ut vv. καὶ ὁμοιος—μέλαν alienum additamentum esse existimem. Nimirum is, qui ea conscripsit, parum perspectum habebat contrarietatem in στέρησεως notione contineri.* Mais les passages que nous venons de citer (v. la note précédente) montrent que, pour ARISTOTE, la contrariété, bien qu'elle soit une espèce de la privation, ou plutôt précisément pour cela, en est distincte, et sans doute τῶν ἄλλων veut-il dire : les autres sortes de διαθέσεις στέρητικαί. D'ailleurs, les idées d'ARISTOTE sur ce point sont trop incertaines pour nous autoriser à modifier un texte que fournissent les manuscrits et que confirment les commentateurs.

430 b, 23. δεῖ δὲ δυνάμει..... 24. αὐτῷ. — Penser, et même connaître en général, c'est s'identifier avec l'objet connu. L'intellect qui pense la privation d'un contraire positif, ou le contraire négatif d'un contraire positif, doit donc devenir ce contraire négatif. Or celui-ci n'est, en somme, que

la puissance du contraire positif. Il faut donc que l'intellect qui pense les privations soit en puissance leur contraire et que la puissance soit en lui. Nous lisons ἐνεῖναι ἐν αὐτῷ avec plusieurs manuscrits, SIMPLICIUS (257, 26) et PHILOPON (352, 27—Cf. BRENTANO, *Psych. d. Ar.*, p. 115, n. 12) : L'intellect est en puissance le concept dont il connaît la privation et il y a du potentiel en lui (SIMPL., *l. l.* : δεῖ οὖν, φησι, δυνάμει εἶναι τὸ νοῦν ταῦτα δηλαδὴ,..... καὶ ἐνεῖναι ἐν αὐτῷ τῷ νοῦντι τὸ δυνάμει.). Le sens serait, d'ailleurs, le même avec la leçon ἐν εἶναι αὐτῷ : il faut que le potentiel (τὸ δυνάμει) ne fasse qu'un avec lui. La conjecture de TORSTRIK (p. 193) : καὶ μὴ ἐν εἶναι αὐτῶν (*h. e. intellectum esse potentid utrumque nec vero alterum ex contrariis, v. c. bonum*) ne nous paraît pas fondée. Non seulement, en effet, elle est inutile, mais elle fausse le sens. Car elle fait passer au second plan l'idée essentielle, à savoir que l'intellect qui pense les privations ne peut pas être tout acte. Du reste, dire que l'intellect doit être en puissance le contraire dont il connaît la privation, c'est dire du même coup qu'il doit pouvoir être ce contraire en acte. WALLACE (p. 277) adopte la leçon de la plupart des manuscrits, ἐν εἶναι ἐν αὐτῷ..... : *the mind in knowing them is potentially both, but at the same time it does not lose its unity—it remains ἐν ἐν αὐτῷ.* Mais cette interprétation souffre, en partie, les mêmes objections que la précédente. En outre, ἐν αὐτῷ ne pourrait guère avoir le sens qu'elle suppose. Il faudrait καθ' αὐτό ou ἢ αὐτό ou, simplement, αὐτό.

430 b, 24. εἰ δὲ τι..... 26. χωριστόν. — Un intelligible en acte qui n'aurait pas de contraire se penserait lui-même, puisque l'intelligible en acte et l'intellect en acte sont identiques; il serait tout acte, puisque tout changement dans sa pensée impliquerait l'existence d'un contraire (πᾶσα μεταβολὴ ἐν τοῖς ἀντικειμένοις, *Phys.*, V, 3, 227 a, 7 *et seq.*; *Ind. Ar.*, 459 b, 4), et il serait, par suite, séparé, car, s'il était réalisé dans une matière, c'est qu'il y aurait en lui de la puissance et du changement possible (*Meta.*, Λ, 1, 1069 b, 3 : ἡ δ' αἰσθητὴ οὐσία μεταβλητὴ. εἰ δ' ἡ μεταβολὴ ἐκ τῶν ἀντικειμένων ἢ τῶν μεταξύ,ἀνάγκη ὑπεῖναι τι τὸ μεταβάλλον εἰς τὴν ἐναντίωσιν). C'est, en effet, la matière, ou la puissance des contraires, qui est le principe du devenir (*De Cælo*, I, 3, 270 a, 14 *et seq.*; *Ind. Ar.*, 785 b, 33; 786 b, 60). *Meta.*, Λ, 10, 1075 b, 22 : πάντα γὰρ τὰ ἐναντία ὕλην ἔχει καὶ δυνάμει ταῦτά ἐστιν, ἡ δὲ ἐναντία ἄγνοια

εἰς τὸ ἐναντίον τῷ δὲ πρώτῳ ἐναντίον οὐθέν. *Ibid.*, 6, 1071 b, 19; Θ, 1, 1046 a, 22 : διὰ γὰρ τὸ ἔχειν τινὰ ἀρχὴν, καὶ εἶναι καὶ τὴν ὕλην ἀρχὴν τινα, πάσχει τὸ πάσχειν καὶ ἄλλο ὑπ' ἄλλου. — La plupart des commentateurs anciens et modernes ont vu dans ce passage une allusion à l'intellect divin : THEM., à la suite du texte cité *ad* 430 b, 20—24 : τοιοῦτος δὲ ὁ τε ἔξωθεν καὶ πολλῶν μᾶλλον τὸ πρῶτον αἰτίον ὅσῳ καὶ μᾶλλον ἀπέλλασται τοῦ δυνάμει. PHILOP., 553, 6; WALLACE, p. 278; ZELLER, II, 2³, p. 578, n. 2 t. a. et d'autres. — Au lieu de εἰ δὲ τι μὴ ἐστὶν ἐναντίον τῶν αἰτίων, TORSTRIK (p. 196) conjecture : εἰ δὲ τι μὴ ἐστὶν ἐναντίον τῶν ἐναντίων οὐ τῶν ὄντων (*si quid est quod nulli contrariorum sit contrarium*). Il s'efforce de démontrer (p. 194 sq.) que, d'après ARISTOTE, ni la cause matérielle, ni la cause motrice et finale n'ont de contraire; que, par suite, si on lisait ici τῶν αἰτίων, on lui ferait dire que la cause matérielle, par exemple, se pense elle-même, qu'elle est séparée etc. *Hoc adeo absurdum est ut pudeat verbum addere.* On peut répondre que la matière a pour contraire la forme et que, dans le passage de la *Physique* (I, 7, 190 b, 34 : ... τὸ ὑποκείμενον · τοῦτο γὰρ οὐκ ἐναντίον.) invoqué par TORSTRIK, τὸ ὑποκείμενον ne signifie pas *la matière*, mais *le sujet*, ce qui est tout différent; qu'en outre c'est précisément à la cause finale suprême qu'ARISTOTE a pensé ici. On ne voit donc pas bien pourquoi ZELLER (*l. l.*) propose de supprimer τῶν αἰτίων. Le remède serait, du reste, pire que le mal. Car les choses individuelles, qui n'ont pas de contraires, ne sont pourtant ni éternelles ni séparées (*Cat.*, 5, 3 b, 24 : ὑπάρχει δὲ ταῖς οὐσίαις καὶ τὸ μὴδὲν αὐταῖς ἐναντίον εἶναι. τῇ γὰρ πρώτη οὐσία τί ἂν εἴη ἐναντίον, οἷον τῷ τινὶ ἀνθρώπῳ ἢ τῷ τινὶ ζῴῳ; οὐδὲν γὰρ ἐστὶν ἐναντίον.). — Le plus probable est qu'il faut prendre ici αἰτία dans son sens le plus propre de *forme essentielle* ou de *cause intelligible* (*Gen. et corr.*, II, 9, 335 b, 34 : τὴν κυριωτέραν αἰτίαν), ou *peut-être* lire νοητῶν au lieu de αἰτίων.

BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 60) conjecture que τῶν αἰτίων provient de ANTION addition marginale se rapportant à la ligne précédente et introduite par erreur sous la forme et à la place où nous la trouvons. Il faudrait lire : δεῖ δὲ δυνάμει εἶναι τὸ γνωρίζον καὶ ἐν ANTION εἶναι ἐν αὐτῷ · εἰ δὲ (ou δ' ἐν) τι μὴ ἐστὶν ἐναντίον, αὐτὸ ἑαυτὸ γινώσκει..... κτλ.

De toute façon, cette proposition doit être considérée comme une parenthèse, après laquelle ARISTOTE résume ses considérations sur les deux opérations de l'intellect (intuition et discursion) et conclut.

430 b, 26. ἔστι δ' ἡ μὲν φάσις..... **29.** τινος. — Le mot φάσις, remarque TORSTRIK (p. 196 sqq.) à propos de ce passage, peut avoir trois sens : Il peut désigner la proposition, ou l'attribution d'un prédicat, positif ou négatif, à un sujet. En ce sens, il est synonyme d'ἀπόφρασις, il est le genre commun dont l'affirmation (κατάφρασις) et la négation (ἀπόφρασις) sont des espèces. Telle est son acception dans le *De interpretatione*, 12, 21 b, 17. Cette acception ne convient pas ici. Car elle supposerait, dans la suite du texte, οἷον ἡ κατάφρασις ou οἷον ἡ ἀπόφρασις καὶ ἡ ἀπόφρασις, et non ὡςπερ φάσις peut, en second lieu, être employé comme synonyme de κατάφρασις (*An. pr.*, I, 13, 32 a, 27; 46, 51 b, 32; *Meta.*, Γ, 4, 1008 a, 2; 7; *De an.*, III, 8, 432 a, 40). Mais, si tel était le sens, il devrait y avoir ensuite ὡςπερ καὶ ἡ ἀπόφρασις. Enfin, la simple énonciation d'un nom isolé, la position d'un concept indépendamment de toute attribution, est aussi appelée φάσις (*Meta.*, Θ, 10, 1051 b, 22; *De interpr.*, 4, 16 b, 26). Seulement, dans cette acception, on ne saurait dire ἔστι δ' ἡ μὲν φάσις τι κατὰ τινος. TORSTRIK conclut de là que le texte doit être altéré et qu'il faut vraisemblablement lire : ἔστι δ' ἡ μὲν κατάφρασις τι κατὰ τινος, ὡςπερ καὶ ἡ ἀπόφρασις. BONITZ (*Ind. Ar.*, 813 a, 11) indique les mêmes acceptions de φάσις, mais il en fait mieux ressortir le sens propre et primitif : φάσις..... 2. (cf φάναι.) τὸ ὄνομα ἢ ῥῆμα φάσις ἔστω μόνον ε5. 17 a 17. 4. 16 b 27 (*Wz ad 32 a 28*), *dist κατάφρασις et ἀπόφρασις, quae esse nequeunt ἀνευ συμπλοκῆς K4. 2 a 5; ita περὶ τὰ ἀσύνθετα φάσιν esse statuit Ar, οὐ γὰρ ταῦτὸ κατάφρασις καὶ φάσις M010. 1051 b 25 Bz. sed hoc discrimen plerumque Ar ipse non servat, est enim φάσις vel ἡ κατάφρασις (cf φάναι p 810 b 7)..... (24) vel φάσις tanquam universalior notio κατάφρασιν et ἀπόφρασιν complectitur et omnino enunciationem significat, αὐτὴ ἀντικείμεναι φάσεις (ἡ κατάφρασις et ἀπόφρασις).....* — On peut, en donnant à φάσις le dernier de ces sens, expliquer le texte de deux façons, soit : l'énonciation consiste à attribuer une chose à une autre, et, par conséquent, elle est, comme l'affirmation, toujours vraie ou fausse (l'emploi de ὡςπερ pourrait se comprendre, ARISTOTE n'ayant pas l'intention de mentionner la κατάφρασις en tant qu'espèce de la φάσις, mais comme exemple d'opération dans laquelle on pose τι κατὰ τινος); soit, en lisant, comme SIMPLICIUS (260, 40) semble l'avoir fait, ἀληθῆς au lieu de καὶ ἀληθῆς, et en prenant τι κατὰ τινος absolument : l'énonciation qui consiste à attribuer une

chose à une autre est, comme l'affirmation, toujours vraie ou fausse. — Le sens le plus satisfaisant serait, évidemment, celui que TORSTRIK suggère : ἔστι δ' ἡ μὲν τις φάσις, τι κατὰ τινος..... ἡ δὲ τις τοῦ τι ἦν εἶναι, οὐ τι κατὰ τινος, et il suffirait, pour le rendre possible, d'une très légère modification du texte des manuscrits. Il faudrait lire, avec L, τις au lieu de τι, et le transporter avant φάσις. — Nous avons adopté la première interprétation. Quoi qu'il en soit, il paraît hors de doute que ce passage exprime le résumé et la conclusion de ce qui précède : La pensée n'est pas toujours susceptible de donner lieu à la vérité et à l'erreur. Le vrai et le faux supposent une synthèse de concepts (affirmation ou négation); mais l'intellect est infallible quand il se borne à saisir les caractères essentiels qui constituent une notion donnée. V. *ad III*, 6, 430 b, 6—20.

430 b, 28. τοῦ τι ἔστι κατὰ τὸ τι ἦν εἶναι. — Le τι ἔστι désigne, en général, tous les attributs qui appartiennent à un sujet, même, parfois, les caractères accidentels (v. *ad II*, 1, 412 b, 11) et, à plus forte raison, ceux qui, sans faire partie de son essence, lui appartiennent néanmoins nécessairement (συμβεβηκὸς καθ' αὐτό. V. *ad II*, 4, 415 a, 15—16). Il ne faut donc pas traduire : « l'intellect est toujours dans la vérité quand il affirme d'une essence les caractères qui lui appartiennent », car une telle opération est, évidemment, de celles qui peuvent donner lieu à la vérité et à l'erreur. ARISTOTE veut dire que l'intellect est infallible quand il saisit la notion au point de vue de la quiddité, c'est-à-dire quand il saisit, non pas n'importe quels des caractères qui font partie du τι ἔστι, mais ceux d'entre eux qui appartiennent immédiatement au concept considéré et constituent sa quiddité (τὸ τι ἦν εἶναι) au sens étroit, ou sa forme propre, avec ou sans la matière qui ne fait avec elle qu'un tout indivisible à prendre les choses à la rigueur. V. *ad II*, 1, 412 b, 11; b, 6—9; III, 6, l. J. κατὰ a, par conséquent, ici le sens de *pro, secundum* (*Ind. Ar.*, 368 b, 33), et non pas la signification qu'il prend, avec le génitif, dans la formule τι κατὰ τινος (*ibid.*, 368 a, 34 : *per κατὰ τινος ea res significatur de qua aliquid dicitur vel cogitatur*).

ἀληθῆς. — V. *ad III*, 3, 428 a, 4; a, 17; 427 b, 14—24 et *An. post.*, II, 19, 100 b, 8 cité à cet endroit.

430 b, 29. τοῦ ἰδίου ἀληθείας. — V. *ad* III, 3, 428 b, 18—19.

430 b, 30. ὅσα ἄνευ ὕλης. — Cf. *Meta.*, H, 6 fin; V. *ad* III, 6, 430 b, 6—20.

CHAPITRE VII

431 a, 1. τὸ δ' αὐτό..... 3. χρόνος. — Pour l'interprétation de ce passage, qui reproduit textuellement 430 a, 19—21, v. *ad loc.* — THEMISTIUS (207, 6) ne le paraphrase pas ici. Mais SIMPLICIUS (262, 14) et PHILOPON (557, 18) l'ont lu aux deux endroits, et nous savons par ce dernier (558, 4) qu'il y figurait aussi dans les textes qu'ALEXANDRE a eus sous les yeux. D'ailleurs, si le chapitre débutait par a, 3. ἔστι γὰρ, on ne saurait à quoi rattacher cette phrase. TREND., p. 423 : *His verbis, si quo loco, facilius illo, quam hoc carueris. Illic enim subito interposita, hic, si sustuleris, orationis caput sublatum est.* V. *ad l. l.* et III, 7, 431 a, 1 — b, 19 s. *fin.*

431 a, 3. ἔστι γὰρ..... 5. ποιοῦν. — ἐντελέχεια et ἐνέργεια sont employés ici comme synonymes. V. *ad* II, 1, 412 a, 21. — La science peut commencer dans un individu déterminé (v. *ad* II, 1, 412 a, 26; III, 5, 430 a, 19—21), mais absolument elle est éternelle. Il en est de même, d'ailleurs, de toute forme. Car la cause est toujours spécifiquement identique à l'effet; c'est toujours ce qui possède une forme en acte qui la réalise dans ce qui la possède en puissance. Une forme qui, à un moment donné, ne serait absolument pas, ne pourrait jamais commencer d'être. C'est l'homme qui engendre l'homme et aussi la santé qui engendre la santé, et la maison, la maison (ὅσα φύσει γίνεταί ἢ τέχνη, ὑπ' ἐνεργείᾳ ὄντος γίνεταί ἐκ τοῦ δυνάμει τοιοῦτου. V. *Ind. Ar.*, 251 a, 6; *Meta.*, Z, 7, 1032 a, 25 : ἄνθρωπος γὰρ ἄνθρωπος γεννᾷ. *Ibid.*, b, 11 : ὥστε συμβαίνει τρόπον τινα ἐξ ὑγιείας τὴν ὑγίαν γίνεσθαι καὶ τὴν οἰκίαν ἐξ οἰκίας, τῆς ἄνευ ὕλης τὴν ἔχουσαν ὕλην. *Ibid.*, 9, 1034 a, 22 : τρόπον τινα πάντα γίνεταί ἐξ ὁμωνόμου (*int.* συνωνόμου, cf. BON., *ad loc.*)..... οἷον ἢ οἰκία ἐξ οἰκίας. *Ibid.*, a, 26; b, 1; A, 3, 1070 a, 4 : ἐκάστη ἐκ συνωνόμου γίνεταί ἢ οὐσία. *Gen. et corr.*, I, 7, 324 a, 10; *Gen. an.*, II, 1, 735 a, 20; *Phys.*, VIII, 3, 257 b, 10 et *sæp.*).

L'acte est antérieur à la puissance logiquement et, en un sens, chronologiquement. V. *ad* II, 4, 415 a, 18.

431 a, 4. φαίνεται δὲ..... 5. ποιοῦν. — Bien que le sensible, en tant que moteur, n'ait son acte que dans le mobile (le sentant), à tous les autres points de vue il est déjà en acte ce que le sentant est en puissance. V. *ad* I, 2, 405 a, 5; III, 2, 425 b, 26 — 426 a, 1; a, 2—6; a, 19.

431 a, 5. οὐ γὰρ πάσχει οὐδ' ἀλλοιοῦται. — Il faut sous-entendre τὸ αἰσθητικὸν οὐ ἢ αἰσθησις. V. *ad l. l.* et II, 5, 417 b, 12—16; 16—19; 20. Lorsqu'ARISTOTELE parle de la passivité du sentant et compare la sensation à une altération (v. *De an.*, II, 5, 417 b, 16—29; 12, 424 b, 3—9; III, 2, 426 a, 2—8), il ne faut donc pas prendre ces expressions à la rigueur (v. *ad l. l.* et III, 4, 429 a, 15).

431 a, 6. διὸ ἄλλο εἶδος..... 7. τετελεσμένου. — V. *De an.*, II, 5, 417 b, 5 (θεωροῦν γὰρ γίνεταί τὸ ἔχον τὴν ἐπιστήμην, ὅπερ ἢ οὐκ ἔστιν ἀλλοιοῦσθαι — εἰς αὐτὸ γὰρ ἢ ἐπίδοσις καὶ εἰς ἐντελέχειαν — ἢ ἕτερον γένος ἀλλοιώσεως..... τὸ δ' ἐκ δυνάμει ὄντος μανθάνον καὶ λαμβάνον ἐπιστήμην ὑπὸ τοῦ ἐντελεχείᾳ ὄντος καὶ διδασκαλικοῦ ἦτοι οὐδὲ πάσχειν φατέον, [ὥσπερ εἴρηται,] ἢ δύο τρόπους εἶναι ἀλλοιώσεως, τὴν τε ἐπὶ τὰς στερητικὰς διαθέσεις μεταβολὴν καὶ τὴν ἐπὶ τὰς ἕξεις καὶ τὴν φύσιν. τοῦ δ' αἰσθητικοῦ ἢ μὲν πρώτη μεταβολὴ γίνεταί ὑπὸ τοῦ γεννῶντος, ὅταν δὲ γεννηθῆ, ἔχει ἤδη ὥσπερ ἐπιστήμην καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι. καὶ τὸ κατ' ἐνέργειαν δὲ ὁμοίως λέγεται τῷ θεωρεῖν.) et les notes *ad loc.* Le passage de l'être imparfait à son plein développement (quand il acquiert, par exemple, la faculté sensitive, — comme celui qui acquiert, en apprenant, l'habitude de la science), ou, en d'autres termes, le passage de la puissance inférieure à la puissance supérieure qui ne fait qu'un avec le plus bas degré de l'acte, est, sans doute, un acte, et ne peut pas être appelé une passion. Mais le passage, chez l'être parfait et pourvu de toutes ses facultés, de l'aptitude ou de l'habitude acquises, à l'acte, serait encore moins justement appelé passion ou altération. Le premier est un mode (τρόπος) particulier de l'altération; mais le second en est un autre genre ou une autre espèce (ἄλλο εἶδος). PHILOP., 558, 26 : φησὶ γὰρ ὅτι ἡ κίνησις τοῦ ἀτελοῦς ἐστὶν ἐνέργεια (ἢ γὰρ κίνησις ἀπὸ ἀτελοῦς εἰς τέλειον φέρεται, καὶ πάσχει καὶ ἀλλοιοῦται), τὸ δὲ δεύτερον δυνάμει τέλειόν ἐστι· τῶν δὲ τελείων ἢ ἐνέργεια οὐκ ἔστι

κίνησις, ἀλλ' ἕτερόν τι παρὰ τὴν κίνησιν. οὐκ ἄρα οὖν κίνησις ἐστὶν ἢ ἀπὸ τοῦ δευτέρου δυνάμει ἀγωγή εἰς τὸ δεύτερον ἐνεργεία, ἀλλὰ μεταβολή. — Le passage à l'acte d'une faculté n'est pas, à proprement parler, un mouvement ou un devenir; il se produit, comme l'acte même, dans un instant indivisible. Dès que la vue existe, la vision a lieu immédiatement et tout d'un coup, si les conditions nécessaires sont réalisées. V. *ad* II, 5, 417 a, 16—17. — Il faut donc prendre ici δυνάμει (a, 4) dans le sens de faculté ou puissance du second degré: il est clair que le rôle du sensible se borne à faire passer le sensitif de l'état de faculté à celui d'activité; car le sensitif ne pâtit pas sous son influence. — ἡ ἀπλῶς ἐνεργεία (a, 7) désigne l'acte au sens absolu du mot, celui qui consiste, pour l'être parfait, à user des facultés qu'il possède, par opposition à la forme inférieure de l'acte qui n'est que l'acquisition des facultés elles-mêmes ou des habitudes (v. *ad* II, 1, 412 a, 21; b, 25 — 413 a, 3). SIMPL., 265, 13: ἡ δὲ ἀπλῶς ἐνεργεία, τούτεστιν ἡ ἄνευ τοῦ ἀτελοῦς μόνον οὕσα ἐνεργεία, ἕτερα τῆς τοῦ ἀτελοῦς ἐντελεχείας.

431 a, 8. τὸ μὲν οὖν αἰσθάνεσθαι..... νοεῖν. — φάναι, au sens propre, c'est-à-dire « énoncer un terme isolé » ou « poser une notion indivisible sans la mettre en rapport avec une autre » (*Meta.*, Θ, 10, 1031 b, 24; V. *ad* III, 6, 430 b, 6—20; b, 26—29). L'opération qui consiste à saisir les sensibles propres ressemble à l'intellection de la quiddité d'une notion. Il y a, dans les deux cas, une intuition indivisible et infaillible. V. *ad* III, 3, 428 a, 11; b, 18—19; 6, 430 a, 26 sqq.

431 a, 9. ὅταν δὲ ἡδὺ..... 10. φεύγει. — *Eth. Nic.*, VI, 2, 1139 a, 21: ἔστι δ' ὅπερ ἐν διανοίᾳ κατὰφασίς καὶ ἀπόφασίς, τοῦτ' ἐν ὁρέξει δίωξις καὶ φυγή. Ce que sont, dans l'ordre de la pensée, l'affirmation et la négation, la recherche et la fuite le sont dans l'ordre de la connaissance sensible. Elles constituent, en effet, dans leurs genres respectifs, des opérations discursives. Il y a comme une synthèse (σύνθεσις αἰσθημάτων) dans le fait d'apercevoir que telle qualité sensible produit tel état affectif. SIMPL., 265, 35: ἐπειδὴ ἐν συμπλοκῇ πως καὶ ἡ τοιαύτη συνίσταται κρίσις τοῦ αἰσθητοῦ καὶ ὡς γνωστοῦ καὶ ὡς ἡδέος.

431 a, 10. ἐνεργεῖν τῇ αἰσθητικῇ μεσότητι πρὸς τὸ ἀγαθὸν ἢ κακόν. — τῇ αἰσθητικῇ μεσότητι = le terme moyen constitué par l'organe sensitif. Pour être affecté par les qualités

opposées, le sensorium doit posséder la ou les qualités intermédiaires. V. *De an.*, II, 11, 424 a, 4 sqq. (τῆς αἰσθήσεως οἶον μεσότητός τινος οὕσης τῆς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ἐναντιώσεως... κτλ.) et les notes *ad loc.* — C'est à dessein, sans doute, qu'ARISTOTE a employé ici αἰσθητικῇ μεσότητι pour désigner le sensorium, car les qualités sensibles agréables sont précisément celles qui agissent sur le milieu constitué par le sensorium sans le détruire, c'est-à-dire qui sont, comme lui, moyennes ou tempérées (v. *ad* II, 12, 424 a, 30—31; III, 2, 426 b, 3—7; 426 a, 30). SIMPL., 266, 12: διὰ γὰρ τὸ τὸ αἰσθητικὸν σωματικῶν ὀργάνων πάντως χρῆσθαι τὰ ἐκείνου σωτήρια ἢ φθαρτικὰ πάθη γινώσκει τε καὶ ὡς οἰκεία ἢ ἀλλότρια τὰ μὲν ἀγαθὰ τὰ δὲ φεύγει. — TORSTRICK (p. 206) traduit αἰσθητικῇ μεσότητι par *sensus communis*. Mais, bien que l'agréable ou le désagréable et les sensibles communs ne soient pas sans analogie, ARISTOTE ne paraît pourtant pas en attribuer la conscience au sens commun. V. *Ind. Ar.*, 17 a, 22. — ἐνεργεῖν πρὸς a sans doute ici le même sens que dans *Eth. Nic.*, X, 4, 1174 b, 14: αἰσθήσεως δὲ πάσης πρὸς τὸ αἰσθητὸν ἐνεργούσης.... (27) φαμὲν γὰρ ὀράματα καὶ ἀκούσματα εἶναι ἡδέα. δῆλον δὲ καὶ ὅτι μάλιστα, ἐπειδὴν ἢ τε αἰσθησις ἢ κρατίστη καὶ πρὸς τοιοῦτον ἐνεργῇ. Quoiqu'il reconnaisse que ce sens est le seul qui soit conforme au texte des manuscrits, TORSTRICK (*l. l.*) préférerait expliquer, en supprimant ἢ κακόν: *gaudere et dolere sunt relationes quaedam sensus communis ad bonum quatenus bonum est*. Cette interprétation ne nous paraît pas supérieure à celle que comporte le texte traditionnel.

431 a, 11. ἢ τοιαῦτα. — *En tant que tels*, c'est-à-dire dans la mesure où ils se confondent avec l'agréable et le désagréable. On ne peut pas dire, en effet, que la sensibilité s'exerce sur les concepts du bien ou du mal. Mais, au moins chez l'animal qui se laisse guider par sa nature, la sensation de l'agréable correspond à ce qui est bon pour lui, et celle du désagréable à ce qui est mauvais ou nuisible. V. *Eth. Nic.*, X, 2, 1173 a, 4: ἴσως δὲ καὶ ἐν τοῖς φάλοις ἐστὶ τι φυσικὸν ἀγαθὸν κρεῖττον ἢ καθ' αὐτά, ὃ ἐφίεται τοῦ οἰκείου ἀγαθοῦ (τοῖς φάλοις paraît désigner les animaux — a, 2. τὰ ἀνόητα, — cf. MICH. EPH., 538, 25); *Ibid.*, VII, 14, 1153 b, 31. C'est à peu près ce qu'a compris SIMPLICIUS (266, 15) qui a lu, du reste, ἢ τὰ τοιαῦτα: τὸ δὲ ἢ τὰ τοιαῦτα πρόσκειται τῷ ἀγαθῷ ἢ κακῷ, διότι οὐδέποτε ἡ αἰσθησις τὸ ἀγαθὸν ὡς ἀγαθὸν ἢ τὸ κακὸν ὡς κακὸν κρίνει,..... ἀλλὰ τὸ ἡδὺ ὡς ἀγαθὸν καὶ τὸ λυπηρὸν ὡς κακὸν τὸ μὲν

διώκει τὸ δὲ φεύγει. Peut-être aussi le sens est-il plus simple : le plaisir et la douleur sensibles consistent dans l'exercice de la sensibilité sur l'objet en tant que bon ou mauvais, utile ou nuisible, et non en tant que coloré ou sonore.

431 a, 12. καὶ ἡ φυγή δὲ καὶ ἡ ὄρεξις τὸ αὐτὸ [ἡ] κατ' ἐνέργειαν. — TRENDELEBURG (p. 425) lit τοῦτο ἡ κατ' ἐνέργειαν ou τοῦτο κατ' ἐνέργειαν et explique : *Quatenus res in universum vel bonae vel malae sunt* (ἡ τοιαῦτα, *quod genus significat*) *animus vel gaudet vel dolet; quatenus in nos ipsos agunt* (ἡ κατ' ἐνέργειαν), *vel concupiscimus vel fugimus*. Mais ne faut-il pas aussi que les choses *in nos ipsos agant* pour que nous éprouvions du plaisir et de la douleur? L'interprétation de TORSTRICK (p. 207 : *aut enim haec ita intelligenda sunt ut ἡ φυγή sit τὸ ἐνεργεῖν πρὸς τὸ κακόν, ἡ ὄρεξις τὸ ἐνεργεῖν πρὸς τὸ ἀγαθόν, aut, si in iis quae praecedunt verba ἡ κακόν — 11. — spuria sunt, — v. la note précédente, — et fuga et appetitus erunt ἐνεργεῖν τι πρὸς τὸ ἀγαθόν.*) qui supposerait comme texte : καὶ ἡ φυγή δὲ καὶ ἡ ὄρεξις τὸ αὐτὸ τοῦτο ἡ κατ' ἐνέργειαν, ne nous paraît pas meilleure. Car, bien que la *faculté* désirante et la *faculté* sensitive soient identiques, comme ARISTOTE va le dire, il n'admet sans doute pas que le plaisir et la douleur soient identiques à l'acte de rechercher ou d'éviter ce qui les cause. L'explication devient très facile en lisant τὸ αὐτὸ (LV) et en supprimant ἡ (V) : La fuite et la recherche sont les actes de la même chose, les fonctions de la même faculté, proposition qui est exprimée plus clairement par καὶ οὐχ ἕτερον..... κτλ. (*ut καὶ explicandi magis quam copulandi vim habere videatur. Ind. Ar., 357 b, 14*).

431 a, 14. ἀλλὰ τὸ εἶναι ἄλλο. — V. *ad II*, 12, 424 a, 25 ; III, 2, 425 b, 27 ; 4, 429 b, 10.

431 a, 15. τὰ φαντάσματα ὅλον αἰσθήματα ὑπάρχει..... — V. *ad III*, 7, 431 a, 15—17 ; b, 2 ; 4 ; 7 ; 8, 432 a, 8 ; 12. — Bien que la pensée ne puisse s'exercer sans le concours de l'imagination, on ne saurait confondre le concept avec l'image qui l'accompagne. L'image n'est pas plus adéquate au concept que le triangle dont le géomètre s'aide pour démontrer un théorème n'est l'objet de la démonstration (*De mem.*, 1, 449 b, 31 : νοεῖν οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσματος : συμβαίνει γὰρ τὸ αὐτὸ κἄθος ἐν τῷ νοεῖν ὅπερ καὶ ἐν τῷ διαγράψαι : ἐκεῖ τε γὰρ οὐθέν

προσχωρόμενοι τῷ τὸ ποσὸν ὠρισμένον εἶναι τὸ τρίγωνου, ὅμως γράφομεν ὠρισμένον κατὰ τὸ ποσόν : καὶ ὁ νοῶν ὡσαύτως κἂν μὴ ποσὸν νοῆι, τίθεται πρὸς ὁμμάτων ποσόν, νοεῖ δ' οὐκ ἢ ποσόν.). C'est que l'image est une juxtaposition purement empirique d'éléments sensibles, tandis que le concept est un tout dont les diverses parties sont nécessairement unies, soit que la nécessité de leur union apparaisse tout d'un coup et immédiatement à l'intellect, soit qu'elle résulte de la démonstration (v. *ad II*, 9, 413 a, 11—12 ; III, 6, 430 b, 6—20). La sensation nous montre que le feu est chaud, mais non pourquoi il l'est (*Meta.*, A, 1, 981 b, 11 : οὐ λέγουσι (sc. αἱ αἰσθήσεις) τὸ διὰ τί περὶ οὐδενός, οἷον διὰ τί θερμὸν τὸ πῦρ, ἀλλὰ μόνον ὅτι θερμόν.); la pensée nous fait connaître la cause ou la raison nécessaire des choses (*An. post.*, I, 6, 74 b, 6 : ὁ γὰρ ἐπίσταται, οὐ δυνατόν ἄλλως ἔχειν. *Ibid.*, 2, 71 b, 9 : ἐπίστασθαι δὲ οἰόμεθ' ἕκαστον ἀπλῶς,..... ὅταν τῆν τ' αἰτίαν οἰώμεθα γινώσκον δι' ἣν τὸ πρᾶγμα ἐστίν, ὅτι ἐκεῖνου αἰτία ἐστὶ, καὶ μὴ ἐνδέχεσθαι τοῦτ' ἄλλως ἔχειν. *Ibid.*, II, 2, 90 a, 31 ; 11, 94 a, 20 *et saep.* ; WADDINGTON, *Psych. d'Ar.*, p. 140). Lors même que nous pourrions sentir que les angles du triangle sont égaux à deux droits, nous en chercherions encore la démonstration et, quoi qu'on en dise, nous ne le saurions pas, parce que la sensation n'atteint que le particulier, tandis que la science a pour objet l'universel (*An. post.*, I, 31, 87 b, 35 ; b, 28 : οὐδὲ δι' αἰσθήσεως ἔστιν ἐπίστασθαι. εἰ γὰρ καὶ ἔστιν ἡ αἰσθησις τοῦ τοιοῦδε καὶ μὴ τοῦδέ τινος, ἀλλ' αἰσθάνεσθαι γὰρ ἀναγκαῖον τόδε τι καὶ ποῦ καὶ νῦν. τὸ δὲ καθόλου καὶ ἐπὶ πᾶσιν ἀδύνατον αἰσθάνεσθαι. *Meta.*, E, 1, 1025 b, 14 : φανερόν ἐστι οὐκ ἔστιν ἀπόδειξις οὐσίας οὐδὲ τοῦ τί ἐστίν ἐκ τῆς τοιαύτης ἐπαγωγῆς). Cette universalité de la connaissance intellectuelle est la conséquence immédiate de sa nécessité ; ce qui est nécessaire est toujours (τὸ ἐξ ἀνάγκης καὶ αἰεὶ ἅμα, τὸ ἐξ ἀνάγκης αἰεὶ ὡσαύτως. V. *Ind. Ar.*, 43 a, 40). La proposition : « il n'y a de science que du général » n'est qu'un corollaire de ce principe plus rigoureusement exact : il n'y a de science que du nécessaire ; le καθόλου a son fondement dans le καθ' αὐτό (v. *ad I*, 1, 402 b, 5—8 ; *An. post.*, I, 4, 73 b, 26 : καθόλου δὲ λέγω ὃ ἂν κατὰ παντός τε ὑπάρχη καὶ καθ' αὐτό καὶ ἡ αὐτό. φανερόν ἄρα ὅτι ὅσα καθόλου, ἐξ ἀνάγκης ὑπάρχει τοῖς πράγμασιν. *Ibid.*, 5, 74 b, 6 : τὰ δὲ καθ' αὐτὰ ὑπάρχοντα ἀναγκαῖα τοῖς πράγμασιν), et toute la valeur de l'universel lui vient précisément de ce qu'il est fondé sur la connaissance de la nécessité ou de la cause (*Ibid.*, 31, 88 a, 5 : τὸ δὲ καθόλου τίμιον, ὅτι δηλοῖ τὸ αἰτίον). Par suite,

la connaissance générale qui résulterait de l'accumulation des expériences, ou l'image composite formée par la fusion des images particulières, ne sauraient être confondues avec la science et le concept. Sans doute, quelques-uns des animaux qui sont doués de mémoire peuvent unir en une seule représentation les images laissées en eux par plusieurs sensations semblables. Ces représentations, qui reproduisent les traits communs aux divers objets sentis, constituent l'expérience (*ἐμπειρία*, *An. post.*, II, 19, *prax.* 100 a, 15; *Meta.*, A, 1, 980 b, 25; V. *ad I*, 4, 407 a, 32—33; II, 2, 413 a, 11—12; III, 11, 434 a, 7—8). Mais cette expérience, qui n'est en somme qu'une collection d'images ou de faits particuliers, diffère essentiellement de la connaissance intellectuelle : «avoir le « sentiment (*ὑπόληψις*) que tel remède sera utile à Callias « atteint de telle maladie, et à Socrate et à plusieurs individus, « est le fait de l'expérience. Mais savoir que tel remède réussira à tous ceux qui ont telle maladie, déterminée par un « concept unique (*κατ' εἶδος ἔν*), par exemple à tous ceux qui « souffrent d'inflammations, ou à tous les bilieux, ou à tous « les fiévreux, cela appartient à l'art » :ἡ μὲν ἐμπειρία τῶν καθ' ἑκαστὸν ἐστὶ γνῶσις, ἡ δὲ τέχνη τῶν καθόλου,..... οἱ μὲν τὴν αἰτίαν ἴσασιν, οἱ δ' οὐκ ἴσασιν· οἱ μὲν γὰρ ἐμπειροὶ τὸ ὅτι μὲν ἴσασιν, διότι δ' οὐκ ἴσασιν· οἱ δὲ τὸ διότι καὶ τὴν αἰτίαν γνωρίζουσιν (*Meta.*, I, 1., 981 a, 7 sq.). — Si l'on peut soutenir que la sensation est la source de la connaissance intellectuelle et que, dans le cas où il nous manquerait un sens, quelque science nous manquerait nécessairement (v. *ad I*, 4, 402 a, 19; 402 b, 16—403 a, 2; III, 8, 432 a, 7—8), c'est que l'universel est contenu dans le particulier, l'intelligible dans le sensible, comme le genre dans l'espèce (v. RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 485). Toutefois, il ne suffit pas, pour dégager le concept de la représentation sensible, de faire abstraction des particularités de celle-ci et de réunir en un tout les caractères qui se présentent dans tous les cas; il faut comprendre pourquoi ils sont solitaires et la nécessité de leur union. Il faut aussi, et par là même, les ranger dans leur ordre de subordination (*ταῦτα τάξει τί πρῶτον ἢ δεύτερον*, *An. post.*, II, 13, 97 a, 25); enfin, exclure les caractères qui, bien que se présentant dans tous les cas, n'appartiennent pas par soi à l'essence considérée. L'égalité des angles à deux droits, par exemple, n'est pas une propriété de l'isocèle en tant que tel, quoiqu'elle se présente toujours avec lui (*An. post.*, I, 4, 73 b, 25; 31 sq.).

On y arrive quelquefois du premier coup et après une perception unique. Il faut, dans d'autres circonstances, spécialement quand il s'agit de choses complexes, des impressions répétées (v. *ad I*, 4, I, 1.; II, 2, I, 1.) ou le coup d'œil spécial que l'expérience donne aux vieillards (*An. post.*, II, 19, 100 a, 5; *Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 b, 11; I, 1, 1094 b, 14; 1095 a, 2). Cette répétition ne contribue d'ailleurs en rien à l'universalité du concept; elle nous aide seulement à apercevoir l'essence qui peut nous avoir échappé une première fois (*An. post.*, I, 31, 88 a, 4 : *ἐκ γὰρ τῶν καθ' ἑκαστα πλείονων τὸ καθόλου δῆλον*). C'est, il est vrai, du sensible, que la pensée dégage le concept intelligible qui lui est immanent et, à ce point de vue, on peut dire que la sensation qui nous permet de saisir la notion de l'homme dans Callias est intellection et pensée (*De sensu*, 6, 445 b, 16; *Mot. an.*, 6, 700 b, 19; V. *ad III*, 3, 428 a, 2—4; *Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 b, 5; V. *ad III*, 10, 433 a, 14—21; *An. post.*, II, 19, 100 a, 16). Mais ni la sensation, ni l'image qui la reproduit à l'état faible ne sont adéquates au concept (*An. post.*, II, 31, 87 b, 28—31). L'intellect n'est pas un réceptacle de sensations ou d'images individuelles, il est un réceptacle de formes (*τόπος εἰδῶν*, *De an.*, III, 4, 429 a, 27).

431 a, 15. *ὅταν δὲ.... 17. ἡ ψυχὴ*. — Après *κακόν*, il faut sous-entendre *τὸ φαντασθῆν*, comme ci-dessus (a, 9) *τὸ αἰσθητὸν* après *λυπηρόν*. Lorsque l'âme dianoétique aperçoit, non plus, comme la sensibilité, l'agréable ou le pénible, mais les concepts du bon ou du mauvais, de l'utile ou du nuisible, dans l'image de l'objet qu'elle saisit, et qu'elle affirme ou qu'elle nie ces qualités de cet objet, elle le fuit ou le recherche. *THEM.*, 208, 13 : *τῇ δὲ διανοητικῇ ψυχῇ τὰ μὲν φαντάσματα πρόκειται ὡσπερ καὶ τὰ αἰσθήματα τῇ αἰσθήσει, τὸ δὲ ἀγαθὸν καὶ τὸ κακὸν ὡσπερ ἐκείνη τὸ ἡδὺ καὶ τὸ λυπηρόν*. — Peut-être faut-il prendre pour sujet de *φεύγει ἢ διώκει*, non pas l'âme dianoétique, mais *τὸ νοοῦν* sous-entendu. — Nous ne voyons pas de raisons sérieuses, malgré les divergences des manuscrits, pour supprimer, comme le propose TORSTRIK (p. 207), *φήση ἢ ἀποφήση*. Il nous paraît encore plus douteux que la proposition a, 16 : *διὸ οὐδέποτε.... (17) ἡ ψυχὴ* soit interpolée comme le pense le même auteur (p. 208), et nous ne croyons même pas qu'il y ait lieu d'adopter la conjecture de SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, IX, 351; *Jen. Liter.*, IV, 1877, p. 207), et de la transporter avant a, 15 : *ὅταν δὲ*. Il faut seulement admettre, avant *διὸ*, l'ellipse d'une

phrase analogue à celle que nous trouvons un peu plus loin, b, 2 : τὰ μὲν οὖν εἶδη τὸ νοητικὸν ἐν τοῖς φαντάσμασι νοεῖ. La pensée discursive, soit théorique, soit pratique, a donc besoin des images pour s'exercer. C'est pourquoi, etc....

431 a, 17. ὡςπερ δὲ..... 20. πλείω. — Ce passage, dit WALLACE (p. 279), paraît signifier que les φαντάσματα sont seulement les *media* ou les conditions de la pensée, précisément de même que l'air est le *medium* de la vue, mais n'en est que le *medium* ou la condition. Il traduit, en conséquence, αὐτὴ δ' ἕτερον (a, 18) par : *while the pupil itself remains different from it*. Mais cette interprétation n'a que de lointains rapports avec le texte. Elle supposerait, entre autres choses, αὐτὴ δ' ἕτερόν τι (cf. *Meta.*, Z, 17, 1041 b, 17). Et puis la comparaison des images, dans lesquelles l'intellect aperçoit les concepts, avec l'air qui sert de milieu à la vision ne serait rien moins que juste. L'explication de TORSTRIK (p. 199) nous paraît préférable : *Aer et oculum afficit et aurem, quamquam diverso modo, et necesse est sit aliqua medietas sensitiva in quam et color desinat et sonus : ea vero quum numero una sit et individua et partium expers, necesse est notione diversa sit : aliter enim fieri non potest ut et color et sonus simul ei appareant et discernantur ab eâ*. C'est, d'ailleurs, ce qu'a compris SIMPLICIUS (269, 33) : ὁ μὲν ἄηρ ὁ πεφωτισμένος εἰς τὴν κόρην ὁρᾷ προφανῶς, αὐτὴ δὲ προκαλεῖται εἰς ἐνέργειαν τὴν ὁρατικὴν δύναμιν, ἐκείνη δὲ τὴν κοινὴν αἴσθησιν..... (270, 22) τότε γὰρ ἐν τῷ ἔσχατον ἔν μὲν, ὅτι μία ἡ κοινὴ αἴσθησις, (25) τοῦτο δὲ ..., καὶ μία μεσότης εἴρηται : μία μὲν, ἐπειδὴ κάκεινο ἔν, μεσότης δὲ ὡς οἶον κέντρον τῶν πολλῶν ἀπ' αὐτοῦ προϋουσῶν (SIMPLICIUS semble ici s'écarter légèrement de l'interprétation qu'il a lui-même donnée plus haut — v. *ad III*, 2, 427 a, 10 — et qu'il répète un peu plus bas — 271, 7 — de la comparaison du sens commun à un point médian. μεσότης nous paraît signifier dans ce passage, comme σιγμῆ ci-dessus, *l. l.*, le point qui détermine deux segments dans une ligne. *V. Phys.*, VIII, 8, 263 a, 23 cité ci-dessus, *l. l.*) (31) τῆ λόγῳ καὶ τῆ εἶναι, ὡς αὐτὸς εἶθε λέγειν, πολλά, κατὰ διαφορῶς λόγους τὰς διαφορῶς ἐπιγινώσκουσα τῶν αἰσθητῶν ἰδιότητας. — SIMPLICIUS (269, 19) et PHILOPON (560, 15) remarquent que cette phrase n'a pas d'apodose. Mais ils pensent qu'il n'y a pas de lacune dans le texte et que ὡςπερ δὲ se rattache à ce qui précède (οὐ μὲν ἀποδίδωσιν οὐδὲ ὡς ἀποδώσον εἴρηκεν τὸ ὡςπερ δὲ, ἀλλ' ὡς πρὸς ἧδη ἐγνωσμένον ἀναφέρει, SIMPL., 269, 22; cf. 28).

ARISTOTE vient de montrer, dit SIMPLICIUS (269, 31), que la pensée discursive pratique n'atteint pas immédiatement les objets sur lesquels elle s'exerce, mais au moyen des organes et des facultés de connaître propres à chacun d'eux. De même l'air, etc... — Mais, comme il s'agit, dans ce qui précède, aussi bien de la pensée théorique que de la pensée pratique, la transition nous paraît plutôt la suivante : L'intellect ne pense pas sans images. Comme sa fonction essentielle est de penser l'unité soit indivisible, soit synthétique (v. *ad III*, 6, 430 b, 6—20), il faut, au moins, que la matière sur laquelle il s'exerce — les images — ne soit pas dépourvue de toute unité. De là, la digression d'ARISTOTE sur le principe qui fait l'unité des images ou des perceptions, — celles-là n'étant que la reproduction affaiblie de celles-ci. Si ὡςπερ a le sens que lui prête SIMPLICIUS (v., sur cette acception, *Ind. Ar.*, 872 b, 36 : ὡςπερ = γίγνεται οὖν ταῦτό, ὡςπερ), il faudrait donc suppléer à peu près ceci : L'âme ne pense jamais sans images; [cette matière de l'intellection a, du reste, l'unité nécessaire, car les images ne sont que des perceptions affaiblies et celles-ci ont une unité.] C'est ainsi qu'il arrive que l'air..... — Mais n'est-il pas plus simple de faire de καὶ ἡ ἀκοὴ ὡσαύτως l'apodose de ὡςπερ δὲ? « De même que l'air agit sur la pupille, celle-ci sur un autre organe et ainsi de suite, de même fait l'ouïe, mais le dernier terme auquel aboutissent ces deux processus est un » (nous trouvons un peu plus haut, II, 9, 421 b, 3, la même construction : ἔστι δ' ὡςπερ καὶ ἡ ἀκοὴ καὶ ἐκάστη τῶν αἰσθησεων, ἡ μὲν τοῦ ἀκουστοῦ καὶ ἀνηκούστου, ἡ δὲ τοῦ ὁρατοῦ καὶ ἀοράτου, καὶ ἡ ὄσφρησις τοῦ ὀσφραντοῦ καὶ ἀνοσφράντου.). ARISTOTE développe ensuite cette idée, en montrant comment ce dernier terme peut recevoir à la fois des sensibles différents comme le blanc et le noir. Il ne nous paraît donc y avoir ni irrégularité, ni anacoluthe dans la construction, quoi qu'en pense NEUBAEUSER (*Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.*, p. 52), et il n'y a pas lieu de modifier la ponctuation traditionnelle comme le fait BIEHL, qui remplace par une virgule le point en haut après ὡσαύτως et marque, à la suite de TORSTRIK (p. 199), une lacune après πλείω. Il ne peut, semble-t-il, y avoir de doute que sur le sens de τὸ δὲ ἔσχατον ἔν, καὶ μία μεσότης. Nous avons adopté l'interprétation qu'en donne SIMPLICIUS (*l. l.*). Mais on serait plutôt tenté d'entendre par là, non pas le sens commun lui-même (car alors l'idée exprimée se trouve répétée presque dans les mêmes termes dans ce qui suit immédiatement), mais l'organe

du sens commun ou l'organe central de la sensibilité, auquel aboutissent les processus physiologiques dont parle ARISTOTE. μεσότης signifierait, en ce cas, l'organe du sens commun, le cœur (v. *ad* II, 12, 424 a, 24—25; III, 2, 426 b, 15—17), qui serait ainsi désigné soit parce qu'il occupe le centre de l'organisme (*Vit. et mort.*, 3, 469 a, 23 : κατὰ μὲν οὖν τὰ φαινόμενα δῆλον ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι ἐν τούτῳ τε καὶ ἐν τῷ μίσῳ τοῦ σώματος τῶν τριῶν μορίων ἢ τε τῆς αἰσθητικῆς ἀρχῆς ψυχῆς ἐστὶ... κτλ. *De respir.*, 8, 474 a, 30; *Part. an.*, III, 4, 666 a, 15 *et ssp.* Cf. FREUDENTHAL, *Rhein. Mus.*, 1869, p. 397, n. 10; SCHIEBOLDT, *De imag. disq. ex. Ar. libb. rep.*, p. 46), soit parce qu'il est un milieu entre les qualités sensibles qu'il est chargé de percevoir (v. *ad* III, 7, 431 a, 10). La transition entre cette phrase et la suivante serait alors très simple : L'organe central de la sensibilité est unique. Quant à ce qui aperçoit les différences des sensibles,..... etc. Quelle que soit, d'ailleurs, l'interprétation adoptée, il ne nous paraît pas nécessaire de modifier le texte, pour donner une apodose à ὡσπερ δέ... κτλ., en transportant a, 17 : ὡσπερ δέ..... (20) πλείω après a, 21. ἐν τῷ et en lisant οὕτω δὲ καὶ ταῦτα (a, 22) au lieu de οὕτω δὲ καὶ ὡς ὅρος, comme le propose FREUDENTHAL (*l. l.*) approuvé par SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XVII, p. 264 et *Berl. phil. Woch.*, 1882, p. 1283). — V., en outre, MARCHL, *Arist. Lehre v. d. Tierseele*, p. 24, n. 1.

431 a, 21. καὶ πρότερον. — V. *ad* III, 2, 426 b, 12—427 a, 14.

καὶ ὅδε. — V. la note *ad* 431 a, 22—b, 1.

431 a, 22. οὕτω δὲ καὶ ὡς ὅρος. — Le sens commun est un comme la limite (SIMPL., 271, 7 : ὅρον νῦν προσαγορεύων, ὅπερ καὶ πρότερον ἔλεγε, τὸ τῶν εἰς ἐν συμπιπτουσῶν διαφορῶν γραμμῶν κοινὸν σημεῖον. PHILOP., 560, 21 : ὅρον δὲ καλεῖ νῦν τὸ κέντρον τοῦ κύκλου). Cette interprétation est tout à fait en harmonie avec ce qu'ARISTOTE a dit dans le passage auquel il renvoie (*De an.*, III, 2, 427 a, 9—14 et les notes *ad loc.*) et, par conséquent, il ne serait pas légitime de prendre ὅρος dans le sens de définition (v. *Ind. Ar.*, 529 b, 54) et de traduire : le sens commun est un, tout en contenant une pluralité logique comme la définition.

καὶ ταῦτα..... b, 1. τὸ λευκόν. — Pour comprendre

ce passage, dont l'obscurité est célèbre, il faut se rappeler d'abord les deux réponses qu'ARISTOTE a faites antérieurement, à la question qu'il reprend ici : Comment deux sensibles différents peuvent-ils être présents à la fois dans le sens commun qui doit être, pour les discerner, un et indivisible? La solution qui se présente naturellement est celle-ci : le sens commun est un et multiple comme les choses; comme un même objet peut être chaud et coloré, de même le sens commun peut recevoir en lui des qualités différentes tout en restant un. Mais cette solution ne suffit pas, car le sens commun discerne simultanément, non seulement des qualités qui appartiennent à des genres différents (chaud et coloré), mais des qualités qui font partie du même genre et qui peuvent être des contraires (chaud et froid). Or, s'il est vrai qu'en puissance une même et indivisible chose peut réaliser les contraires, il n'en est pas ainsi en acte. Pour qu'une chose puisse être en acte deux contraires, il faut qu'elle soit divisible; chaude dans une de ses parties, froide dans une autre. Nous devons donc admettre que le sens commun est divisible comme les objets capables de recevoir simultanément les contraires en acte. Seulement il ne l'est pas de la même façon. Les choses sont divisibles en tant qu'étendues, le sens commun l'est de la même manière que le point inétendu, un ou multiple suivant le rôle qu'il joue (v. *ad* III, 2, 427 a, 2—16). Il faut remarquer que ces deux solutions, loin de s'exclure, se complètent l'une l'autre : il y a dans le sens commun des qualités différentes ou des qualités contraires comme dans les choses elles-mêmes, mais la coexistence des qualités contraires, rendue possible dans les choses par la divisibilité de l'étendue, est rendue possible dans le sens commun par le rôle qu'il joue comme point limite. — Dans le *De sensu*, nous retrouvons la même solution, ou plutôt les deux parties de la même solution présentées dans l'ordre inverse (v. *ad l. l.*). Mais il y a, néanmoins, une différence entre les deux textes : Dans le second chapitre de ce livre, la difficulté qui attire l'attention d'ARISTOTE est celle-ci : comment le sens commun peut-il percevoir des qualités différentes quand elles font partie du même genre et qu'elles ne diffèrent que spécifiquement, c'est-à-dire quand elles sont contraires (sur la définition des contraires, v. *ad* I, 5, 411 a, 2—7)? Dans le *De sensu*, cette difficulté passe au second plan. Car, y lisons-nous, il est plus aisé, à certains égards, de comprendre comment le sens commun

peut percevoir en même temps des qualités contraires, c'est-à-dire appartenant au même genre, que de concevoir comment il peut saisir simultanément des qualités de genres différents. En effet, chacun des sens spéciaux peut, comme le prouve l'expérience, apercevoir en même temps des qualités contraires; la vue, par exemple, peut sentir à la fois le blanc et le noir. Si donc le sens commun peut sentir simultanément des qualités n'appartenant pas à un même genre, à plus forte raison pourra-t-il percevoir ensemble les qualités contraires qui ne diffèrent que spécifiquement. *De sensu*, 7, 448 a, 13 : εἰ οὖν πλεῖον ἔτι ἀπέχει ἀλλήλων καὶ διαφέρει τὰ συστοίχως μὲν λεγόμενα ἐν ἄλλῳ δὲ γένει τῶν ἐν τῷ αὐτῷ γένει (λέγω δ' οἷον τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν καλῶ σύστοιχα, γένει δ' ἕτερα · τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῷ εἶδει διαφέρει ἢ τὸ λευκόν), ἔτι ἂν ἦττον ἅμα ἐνδέχεται αὐτὰ αἰσθάνεσθαι ἢ τὰ τῷ γένει ταύτά..... 449 a, 2 : εἰ δὲ τούτων ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων · μᾶλλον γὰρ ἐνδέχεται τούτων ἅμα πλειόνων ἢ τῶν τῷ γένει ἐτέρων. — Le passage du *De sensu* nous éclaire donc sur la signification qu'il faut attribuer à a, 24. τὰ μὴ ὁμογενῆ (leçon évidemment préférable à τὰ ὁμογενῆ, puisque les contraires sont précisément des ὁμογενῆ. SIMPLICIUS, 272, 3, qui a lu ὁμογενῆ et qui, néanmoins, a bien vu que ce mot ne pouvait désigner ici que des qualités de genres différents comme le chaud et le blanc, est obligé d'expliquer : ὁμογενέσι μὲν οὖσιν ὡς αἰσθητοῖς) et à τὰ ἐναντία. Mais il nous fait comprendre aussi le sens de la phrase b, 22 : καὶ ταῦτα ἐν..... (23) πρὸς ἄλληλα. Nous lisons, en effet, un peu plus loin, dans le même morceau (449 a, 16) : ὁμοίως τοίνυν θετέον καὶ ἐπὶ τῆς ψυχῆς τὸ αὐτὸ καὶ ἐν εἶναι ἀριθμῷ τὸ αἰσθητικὸν πάντων, τῷ μέντοι εἶναι ἕτερον καὶ ἕτερον τῶν μὲν γένει τῶν δὲ εἶδει. Et le commentaire d'ALEXANDRE sur ce passage semble fait exprès pour expliquer, en même temps, la phrase du *De anima*. ALEX., *De sensu*, 351, 1 : ὁμοίως δὲ φησι δεῖν λέγειν καὶ ἐπὶ τῆς ψυχῆς τῆς αἰσθητικῆς, τὸ μὲν αὐτὸ καὶ ἐν αὐτῇ οὖσαν τῷ ἀριθμῷ κατὰ τὸ ὑποκείμενον τῷ καὶ ἐνὸς ἐντελέχειαν εἶναι, πάντων τῶν αἰσθητῶν ἀντιληπτικῆν εἶναι, κατὰ τὸν λόγον μέντοι καὶ τὴν δύναμιν καὶ τὸ τί ἦν εἶναι διαφέρειν, κατὰ τὴν τῶν αἰσθητῶν διαφορὰν διαφοροῦς δυνάμεις ἔχον, καὶ τὰς μὲν τῷ γένει διαφοροῦς, τὰς δὲ τῷ εἶδει, ὡς ἔχει τὰ αἰσθητὰ πρὸς ἄλληλα. Nous devons, par conséquent, traduire ici : Et le sens commun qui est un par analogie et numériquement possède en lui ces qualités (le chaud et le doux) dans le même rapport l'une avec l'autre que ces sensibles sont, en réalité, vis-à-vis l'un de l'autre (καὶ

ἐν ὃν τῷ ἀριθμῷ καὶ τῷ ἀνάλογον, ἔχει ταῦτα πρὸς ἐκάτερον ὡς ἐκεῖνα πρὸς ἄλληλα). C'est-à-dire que deux sensibles perçus simultanément par le sens commun sont en lui dans le même rapport que ces deux sensibles considérés objectivement; ils sont contraires (ἐναντία, ὁμογενῆ) ou appartiennent à des genres différents. Dès lors la phrase suivante (car quelle différence y a-t-il entre la difficulté de s'expliquer comment il peut discerner des sensibles qui n'appartiennent pas au même genre, et celle de concevoir comment il peut discerner des sensibles contraires, par exemple le noir et le blanc?) se comprend aisément. On comprend aussi sans peine pourquoi le sens commun est appelé un numériquement et par analogie. C'est que, s'il est multiple en tant que limite commune de sens différents, il joue, du moins, vis-à-vis de chacun d'eux, le même rôle de limite, et c'est précisément dans cette identité de relation que consiste l'unité par analogie (v. *ad II*, 1, 412 b, 6—9; 3, 414 b, 20—24). — ARISTOTE n'ajoute donc ici rien d'essentiel à la solution qu'il a donnée plus haut (III, 2, 426 b, 12—14 a, 14). Par conséquent, il ne faut pas traduire λεκτέον δὲ καὶ ὧδε par : « et nous devons l'expliquer aussi de la « façon suivante », mais bien par : « et nous devons le répéter « ici » (et nunc etiam est dicendum, ARGYR.). SIMPL., 271, 1 : καὶ ἤδη προσηρηκῶς τὰ αὐτὰ ἐν τῷ περὶ αἰσθήσεως λόγῳ τῆς κοινῆς, καὶ νῦν συντόμως ὑπομνησκῶν..... κτλ. Les manuscrits TWy ont νῦν pour ὧδε.

D'après ce que nous venons de dire, la fin de ce morceau ne peut avoir que deux sens : elle doit ou bien corroborer la première des deux assertions qui précèdent (les sensibles aperçus par le sens commun ont en lui les mêmes rapports qu'ils ont dans les choses — et alors ΓΔ doivent désigner les états du sens commun correspondant aux sensibles AB); ou bien confirmer l'opinion émise en dernier lieu : il n'est pas plus difficile de comprendre comment deux sensibles de genres différents se rencontrent dans le sens commun, que de comprendre comment deux sensibles contraires peuvent s'y unir. Cette seconde interprétation, adoptée par SIMPLICIUS, nous paraît la meilleure. D'une part, en effet, il est plus naturel d'admettre que les considérations dont il s'agit se rapportent à ce qui les précède immédiatement. D'autre part, l'explication littérale du texte est plus difficile dans la première hypothèse.

Soient, dit ARISTOTE, deux sensibles contraires : A, le blanc,

et B, le noir, et deux autres sensibles ayant entre eux le même rapport, c'est-à-dire contraires aussi, par exemple le doux, Γ, et l'amer, Δ. Nous aurons :

$$\frac{A \text{ blanc}}{B \text{ noir}} = \frac{\Gamma \text{ doux}}{\Delta \text{ amer.}}$$

Mais nous pourrions renverser la proportion et dire :

$$\frac{A \text{ blanc}}{\Gamma \text{ doux}} = \frac{B \text{ noir}}{\Delta \text{ amer}}$$

En d'autres termes, il n'y a pas moins un rapport entre deux sensibles de genres différents qu'entre deux sensibles appartenant au même genre (CHRIST — v. ci-dessous, — FREUDENTHAL, *l. l.*, BAEUMKER, *Arist. Lehre v. d. äüss. u. inn. Sinnesverm.*, p. 74, n. 3, BIEHL et d'autres ont sans doute raison de considérer comme interpolés les mots *ὡς ἐκεῖνα πρὸς ἄλληλα* (a, 26) qui font double emploi avec 25. *ὡς τὸ Α... κτλ.*). Si, maintenant, ΓΔ peuvent s'unir dans un sujet, ils formeront, aussi bien que AB, une chose une et identique numériquement, mais non point une logiquement (b, 28 : *τὸ αὐτὸ μὲν καὶ ἓν, τὸ δ' εἶναι οὐ τὸ αὐτὸ = τότε τὸ Γ καὶ τὸ Δ ὡςπερ καὶ τὸ Α καὶ τὸ Β τὸ αὐτὸ καὶ ἓν... γίνεται*. V. SIMPLICIUS, ci-dessous), c'est-à-dire que le sens commun, numériquement un, sera logiquement les deux termes du rapport. Mais il est clair qu'il pourra en être de même pour ΑΓ ou pour ΑΓ et ΒΔ (*κάκεινο* ou *κάκεινα ὁμοίως*), puisque, comme nous l'avons montré, si les sensibles contraires constituent les deux termes d'un rapport, il en est de même de deux sensibles pris dans des genres différents. Si, au lieu de prendre pour termes du premier rapport le blanc et le noir, nous avons pris le blanc et le doux, nous aurions montré, inversement, qu'il n'y a pas plus de difficulté à comprendre l'union de deux sensibles contraires que celle de deux sensibles ne faisant pas partie du même genre. En résumé, il y a, entre tous les contraires, un certain rapport ($\frac{A}{B}, \frac{\Gamma}{\Delta}$ etc.); il y a, par cela même, un rapport entre tous les sensibles analogues mais ne faisant pas partie du même genre ($\frac{A}{\Gamma}, \frac{B}{\Delta}$ etc.). Or, quand ΓΔ ou AB s'unissent dans le sens commun, ils forment un tout numériquement un et logiquement multiple,

c'est-à-dire qu'ils conservent en lui le rapport qu'ils ont dans la réalité. Mais il pourra en être de même de ΑΓ ou de ΒΔ puisque ce sont aussi bien des rapports de termes divers que AB ou que ΓΔ. SIMPL., 272, 10 : *..... ποιῆται τὸν λόγον διὰ τῶν στοιχείων, λευκῶν ἐπὶ μὲν τοῦ λευκοῦ τὸ Α, ἐπὶ δὲ τοῦ μέλανος τὸ Β, ἄλλα δὲ ἄττα ἐναντία ὑποθέμενος, οἷον γλυκὺ φέρε καὶ πικρὸν, οἷς στοιχεῖα τὸ Γ καὶ τὸ Δ ἐπιτίθησιν..... εἰ οὖν τὰ ΑΒ ἔν πρὸς ἄλληλα γίνεται, ὅταν ἅμα γινώσκηται, καὶ τὰ ΓΔ ὁμοίως ἔν γενήσεται..... ἐν δὲ τῇ ἀναλογίᾳ καὶ τὸ ἐναλλάξ χώραν ἔχει, καὶ ἔσται ὡς τὸ Α πρὸς τὸ Γ, οὕτω τὸ Β πρὸς τὸ Δ. τοῦτο δὲ παρείληπται, ἵνα μὴ μόνον ἐπὶ τῶν ἐναντίων, ἀλλ' ἐπὶ τῶν ὁμογενῶν τὸ ἔν γινόμενον νοῶμεν, τότε γὰρ καὶ τὸ λευκὸν καὶ τὸ γλυκὺ ἔν γίνεται καὶ τὸ μέλαν καὶ τὸ πικρὸν, ὁ τοίνυν ἐνδοῦς πρὸς τὸ ὁπωσοῦν ἀλλήλοις ἔν γίνεσθαι τὰ ΑΒ ἢ τὰ ΓΔ καὶ θάτερα δώσει, καὶ πρὸς γε τὰ ἐναλλάξ..... κτλ.* (ces derniers mots semblent prouver que SIMPLICIUS a lu, a, 29 : *κάκεινα ὁμοίως*).

D'après PHILOPON (561, 13), Γ et Δ désigneraient les intelligibles correspondant à A et à B, c'est-à-dire les concepts du noir et du blanc, et ARISTOTE, en remarquant que la proportion $\frac{A}{\Gamma} = \frac{B}{\Delta}$ se déduit de la première ($\frac{A}{B} = \frac{\Gamma}{\Delta}$), voudrait prouver que l'intellect connaît, non seulement les intelligibles, mais les sensibles correspondants. Mais on ne voit guère comment cette conclusion pourrait résulter de la proportion démontrée : le blanc sensible est au blanc intelligible, ce que le noir sensible est au noir intelligible. D'ailleurs, rien ne fait supposer qu'il s'agisse dans cette digression d'autre chose que du sens commun, et la façon dont elle est introduite (a, 20 : *τίνι δ' ἐπικρίνει..... κτλ.*) milite contre cette hypothèse.

Les conjectures de CHRIST sur ce passage (dans les thèses de la dissertation *Studia in Ar. libb. Meta. collata*, Berlin, 1853, ed. pr., 30 pp.) nous paraissent tout à fait fondées et sont, de tout point, en harmonie avec l'explication que nous avons proposée : *Arist. de an. Γ. c. VII. p. 431 a 24 legendum est « πῶς τὰ μὴ ὁμογενῆ » et a 26 verba « ὡς ἐκεῖνα πρὸς ἄλληλα » delenda sunt, et fortasse post Γ « τὸ γλυκὺ » et post Δ « τὸ πικρὸν » exciderunt; sic certe proportio disponenda est :*

$$\text{λευκόν} : \text{μέλαν} = \text{γλυκὺ} : \text{πικρὸν}.$$

D'ailleurs, ces conjectures ne nous paraissent pas justifier l'interprétation que BELGER (*in alt. ed. TREND.*, p. 432) en tire : *Ut A (album) ad B (nigrum) — quae quidem contraria (ἐναντία)*

uno eodemque sensu, uno eodemque medio distinguuntur —, ita Γ (dulce) ad B (amarum); similiter enim uno eodemque comprehenduntur, idem inter utraque contraria διαστήμαζ. Quae si ita sunt, mediis permutatis sequitur, ut A (album) ad Γ (dulce), ita B (nigrum) ad Δ (amarum); in quo διαστήματα rursus paria; unum igitur medium. Ut album et nigrum uni eidemque sensui subiecta sunt, ita dulce et amarum. Intellegitur autem ex mediolorum permutatione, eodem modo se habere album et dulce. Mais, étant donné qu'il y a entre A : B ou Γ : Δ, d'une part, et entre A : Γ ou B : Δ, de l'autre, le même διάστημα, il ne résulte pas que, si A et B sont connus uno eodemque medio, il en sera de même de A et de Γ. Pour que cette conclusion fût légitime, il faudrait que l'égalité de διάστημαζ fût établie entre A : B et A : Γ. Or, c'est ce qui ne peut, en aucune façon, résulter de la proportion posée. Tout ce qu'on peut déduire,

en effet, de la proportion $\frac{A}{B} = \frac{\Gamma}{\Delta}$ c'est qu'il y a aussi proportion (mais nullement la même proportion) entre $\frac{A}{\Gamma}$ et $\frac{B}{\Delta}$

et, par suite, rapports entre ces termes. ARISTOTE ne dit sans doute pas autre chose. Car ce qu'il veut prouver, répétons-le, c'est qu'il n'y a pas moins un rapport entre deux sensibles de genres différents qu'entre deux sensibles contraires.

TORSTRICK (p. 200 sqq.) — qui admet, du reste, que tout ce morceau, depuis ὡςπερ δὲ (a, 17) jusqu'à τὸ λευκὸν (b, 1), a été introduit à tort à la place qu'il occupe — en propose le commentaire suivant : ἔστι γὰρ ἔν τι : haec est μεσότης ἰλλὰ αἰσθητικῆ : ὡςπερ δὲ (sicut in animâ) καὶ ἡ στιγμῆ καὶ ὄλωσ ὁ ὅρος (unum est numero, ratione diversum : Γ 3 fin. Phys., Δ 13. 222 a 10—13). καὶ ταῦτα (quae initio proposita sunt, dulce et calidum) ἐν τῷ ἀνάλογον (nam suae quidque ἐναντιώσεως est extremum habituale, cui extremum privativum, dico autem amarum et frigidum, contrarium est :) καὶ τῷ ἀριθμῷ ὃν ἔχει πρὸς ἐκάτερον ἐναντίον. (Si enim calidum a frigido certo intervallo distat, quod intervallum numero definiri potest, eodem intervallo distabit dulce ab amaro, album a nigro cet., et numerus idem erit : cf. Met. iota 2. de Sensu et Sensili 7. 448 a 8 sqq.) τί γὰρ διαφέρει τὸ ἀπορεῖν πῶς τὰ μὴ ὁμογενῆ κρίνει ἢ τὰναντία οἷον λευκὸν καὶ μέλαν; (Quaestio proposita erat de iis quae, quum non contineantur eodem genere, analogiâ idem sunt, ut calidum et dulce. Jam revocat eam quaestionem ad contraria et quae genere idem sunt,

ut calidum et frigidum vel album et nigrum : et demonstrat, si album et nigrum uni eidemque simul manifesta sint, esse manifesta etiam album et dulce.) ἔστω δὲ ὡς τὸ Α τὸ λευκὸν πρὸς τὸ Β τὸ μέλαν τὸ Γ (dulce calidum cet.) πρὸς τὸ Δ (amarum frigidum cet.) ὡς ἐκεῖνα πρὸς ἄλληλα (ut album ad nigrum). ὡςπερ καὶ ἐναλλάξ. (A : Γ = B : Δ, album ad dulce calidum cet. ut nigrum ad amarum frigidum cet.) εἰ δὲ τὰ ΓΔ ἐνὶ εἴῃ ὑπάρχοντα, (ponamus esse aliquid in animâ quod duo contraria simul sit vel de quo duo contraria simul praedicentur,) οὕτως ἔξει (medietas illa sensitiva, τὸ ἐν, eodem modo se habebit) ὡςπερ καὶ ἐν εἰ τὸ ΑΒ, (mente addendum τούτῳ τῷ ἐνὶ ὑπάρχον, quo se haberet si aliud quodpiam par contrariorum de eo praedicaretur,) τὸ αὐτὸ μὲν καὶ ἐν, (ut numero idem et unum sit,) τῷ δ' εἶναι οὐ τὸ αὐτό (ratione vero diversum sit). καὶ ἐκεῖνα ὁμοίως. (Postquam demonstratum est uno pari contrariorum percepto etiam aliud quodpiam par contrariorum perceptum iri, intelligitur etiam bina paria analogorum simul esse percepta, si ex proportione A : Γ = B : Δ redimus ad proportionem A : B = Γ : Δ — quod erat demonstrandum : τί γὰρ διαφέρει τὸ ἀπορεῖν πῶς τὰ μὴ ὁμογενῆ κρίνει ἢ τὰναντία; — Le moindre défaut de cette interprétation est d'exiger qu'on apporte au texte nombre de corrections ou d'additions. Le sens attribué aux mots a, 22. καὶ τῷ ἀριθμῷ... κτλ. est certainement étranger à la pensée d'ARISTOTE, et on ne trouve rien qui le justifie ni dans le passage de la Métaphysique, ni dans celui du De sensu auxquels renvoie TORSTRICK. En outre, les dernières lignes sont encore moins intelligibles dans l'explication qu'il propose que dans le texte même. On n'aperçoit pas comment, étant donnée la possibilité de saisir simultanément un couple quelconque de contraires, on pourra démontrer celle de percevoir de la même façon un couple quelconque de sensibles de genres différents, en revenant de la proportion $\frac{A}{\Gamma} = \frac{B}{\Delta}$ à la proportion $\frac{A}{B} = \frac{\Gamma}{\Delta}$.

L'explication proposée par FREUDENTHAL (Rhein. Mus., 1869, p. 397, n. 10) qui a, le premier, restitué a, 23. ὅν pour ὅν, est plus plausible et même, à notre avis, presque entièrement juste pour la fin du morceau, a, 25 : ἔστω δὲ..... (b, 1) τὸ λευκὸν. Mais elle suppose, en ce qui concerne la première partie du texte. (v. app. crit.), de trop nombreuses modifications pour qu'on puisse l'admettre autrement qu'en désespérer de cause, et l'adopter sans réserves comme le fait

SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, XVII, p. 264 et *Berl. phil. Woch.*, 1882, p. 1283).

BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, p. 94, n. 49) et BAEUMKER, *Arist. Lehre v. d. äuss. u. inn. Sinnesverm.*, p. 73 sqq.), qui conservent l'un et l'autre la leçon a, 23. ὄν, pensent qu'ARISTOTE s'est posé ici la question de savoir comment l'âme peut connaître la différence des qualités objectives des choses extérieures, et y répond que cette différence est sentie grâce à celle des sensations subjectives, lesquelles sont proportionnelles aux qualités objectives. BAEUMKER traduit, en conséquence, la phrase a, 22 : καὶ ταῦτα ἐν..... (23) πρὸς ἄλληλα de la façon suivante : *Und auch jene Wahrnehmungen (sc. die des Süssen und Warmen) sind eins nach der Beziehung und dem Verhältnisse, [ἀριθμῶ], wie es jene (die entsprechenden äussern Objekte [ἐκείνα]) zu einander haben.* Mais NEUBAEUSER (*Arist. Lehre v. d. sinnl. Erkenntnisverm.*, p. 53 sqq.) a fait valoir contre cette explication des raisons qui paraissent probantes.

KAMPE (*Erkenntnistheorie d. Arist.*, p. 108, n. 3) comprend d'une façon analogue : Les perceptions du sens commun forment en lui une unité de sensations opposées de la même façon et constituées d'éléments mélangés suivant le même rapport numérique, que les qualités des objets extérieurs correspondants (les couleurs, par exemple, sont des mélanges de blanc et de noir; les saveurs, des mélanges de doux et d'amer. V. *De sensu*, 3, 439 b, 19; 27; 4, 442 a, 12 sqq.). Dans l'argument qui suit, A et B représentent les contraires sensibles objectifs, Γ et Δ les sensibles contraires en tant que saisis par le sens commun. De la proportion $\frac{A}{B} = \frac{\Gamma}{\Delta}$ on peut déduire $\frac{A}{\Gamma} = \frac{B}{\Delta}$. Par suite, Γ et Δ, états du sens commun, seront en lui dans le même rapport que A et B dans la réalité; ils constitueront une unité numérique, tout en étant logiquement plusieurs. — Mais on ne voit pas bien à quoi servirait, dans ce raisonnement, le renversement de la proportion. Car la conclusion pourrait aussi bien se déduire de la proportion primitive $\frac{A}{B} = \frac{\Gamma}{\Delta}$. De plus, on n'aperçoit pas davantage quel serait l'intérêt de καίτοι ὁμοίως. — WALLACE (p. 281) paraît donner la préférence à cette explication. Mais comme il la déclare identique à celle de PHILOPON, il se pourrait qu'il n'eût compris ni l'une ni l'autre.

Bien que supérieure à celle que nous avons indiquées, l'explication de NEUBAEUSER (*op. cit.*, p. 56 sqq.) nous paraît soulever quelques difficultés. Voici comment (p. 59) il traduit le début : *Dasjenige, womit die Seele die Wahrnehmungen des Süssen und Warmen unterscheidet, ist ein einheitliches Princip, wie auch der Punkt oder die Grenze. Indem — in diesem Princip — auch diese Wahrnehmungen selbst der Analogie und der Zahl nach eins sind, verhält sich jede derselben zur andern, wie sich die entsprechenden objectiven Qualitäten zu einander verhalten, (die ebenfalls der Analogie und — wie angenommen wird — der Zahl nach eins sind).* La traduction de ταῦτα ἐν τῷ ἀνάλογον καὶ τῷ ἀριθμῶ ὄν (b, 22) par *diese Wahrnehmungen selbst der Analogie und der Zahl nach eins sind*, ne nous paraît pas correcte; car elle supposerait, dans le texte, ὄντα (cf. III, 6, 430 a, 27 : σύνθεσις τις ἤδη νοημάτων ὡςπερ ἐν ὄντων). Pour la fin du paragraphe, l'interprétation de NEUBAEUSER ne diffère pas essentiellement de celle de KAMPE et comporte, en partie, les mêmes objections.

Le commentaire de BULLINGER (*Arist. Nus-Lehre*, p. 14 sq.) n'ajoute pas grand chose aux précédents, et sa traduction de ὡς ἐκείνα πρὸς ἄλληλα (*wie jene — zwei Punkte in dem einen Punkt, jene in der einen Grenze gedachten zwei Grenzen — zu einander*) ne serait acceptable que si les « limites » et les « points », que ὡς ἐκείνα est censé remplacer, avaient été explicitement désignés dans ce qui précède. — L'explication proposée par ESSEN (*D. zweite Buch etc.*, p. 88 sqq.) exige qu'on ajoute au texte une douzaine de mots et qu'on en supprime à peu près autant, sans parler des corrections, des transpositions, des lacunes supposées et des modifications apportées à la ponctuation traditionnelle. Toutefois, le sens qu'il attribue à a, 23. ἔχει..... πρὸς ἄλληλα (*Die Mitte Grau ist weiss gegen Schwarz und schwarz gegen Weiss.*) serait peut-être acceptable (cf. *De an.*, II, 11, 424 a, 6 : τὸ γὰρ μέσον κριτικόν . γίνεται γὰρ πρὸς ἑκάτερον αὐτῶν θάτερον τῶν ἄκρων) et pourrait servir de base à une explication assez cohérente de l'ensemble du morceau, pourvu qu'on lût, a, 22, καὶ τοῦτο au lieu de καὶ ταῦτα. V., en outre, SCHELL (*Die Einh. des Seelenleb. etc.*, p. 184) et BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 60). Ce dernier constate qu'on peut expliquer le texte sans lui faire subir de modifications importantes.

431 b, 2. τὰ μὲν οὖν εἶδη..... νοεῖ. — On ne peut pas dire

plus nettement que les images ne sont pas l'objet de l'intellect, mais seulement le véhicule des concepts (εἶδη. V. *ad III*, 7, 431 a, 13; 8, 432 a, 12—15). — τὸ νοητικὸν = ἡ διανοητικὴ ψυχὴ. V. *ad III*, 7, 431 a, 13—17.

431 b, 3. καὶ ὡς..... 5. κινεῖται. — Le sens littéral est douteux : La proposition b, 3 : ὡς ἐν ἐκείνοις..... φευκτόν peut être considérée soit comme subordonnée, soit comme principale, — ὡς peut régir, en effet, soit toute la proposition, soit seulement ἐν ἐκείνοις — ; ἐκείνοις peut désigner ou bien les sensibles, ou bien les images, ou même τὰ εἶδη — ; ὤρισται peut avoir soit le sens moyen, soit le sens passif et, par suite, αὐτῷ peut vouloir dire soit « pour lui », soit « par lui ». Il est possible, même, de faire de αὐτῷ le complément de διωκτὸν καὶ φευκτόν. D'après SIMPLICIUS (273, 34), ἐκείνοις désigne les sensibles : ὡς ἐν ἐκείνοις ὤριστο αὐτῷ τὸ διωκτὸν καὶ φευκτόν, ἐν ἐκείνοις λέγων τοῖς αἰσθητοῖς, καθάπερ αὐτὸς σαφῶς ἐρμηνεύει ἀντιδιαρῶν αὐτοῖς τὰ ἐκτὸς τῆς αἰσθήσεως, ἅπερ ἐστὶ τὰ φανταστά. THEMISTIUS (209, 11) dit, au contraire : τῷ νῦν τὰ εἶδη ἐν τοῖς φαντάσμασιν ἐστίν, ὡς περ τῇ αἰσθήσει τὰ εἶδη ἐν τοῖς αἰσθήμασι, καὶ ἐν ἐκείνοις αὐτὰ νοεῖ. ARGYROPULE traduit : *et ut in illis (sc. phantasmatis) ipsi definitum est id quod fugiendum est vel sequendum, sic et sine sensu cum in phantasmatis est, movetur*. Grammaticalement, ἐκείνοις ne désigne ni les φαντάσματα, ni même les sensibles dont il vient d'être question, mais bien τὰ εἶδη. Et il semble que l'interprétation la plus correcte soit aussi la meilleure au point de vue du sens. L'âme noétique pense les notions ou les formes intelligibles dans les images, et comme c'est dans ces formes intelligibles que se détermine pour elle ce qu'il faut rechercher ou fuir, — tandis que, pour la sensibilité, le φευκτόν et le διωκτόν sont déterminés par les sensations agréables ou douloureuses, — il s'ensuit qu'elle peut se mouvoir, même en l'absence de la sensation, ἔταν ἐπὶ τῶν φαντασμάτων ἢ (v. *ad III*, 7, 431 a, 15). Autrement dit, ce n'est pas seulement dans les sensations, mais aussi dans les images, que l'âme dianoétique peut apercevoir les concepts (v. *Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 b, 4; *An. post.*, II, 19, 100 a, 16; *ad III*, 7, l. 1.; 10, 433 a, 14—21). C'est ce que montrent les exemples qui suivent. — Tous les commentateurs adoptent, du reste, le même sens général. V. la note suivante.

431 b, 5 οἷον αἰσθανόμενος..... 8. παρόντα. — C'est

tantôt dans les sensations que le sujet pensant (ὁ νοῶν, SIMPL., 274, 10) aperçoit la notion d'une chose qu'il faut éviter ou rechercher, tantôt dans les images. Il a, par exemple, les sensations visuelles de la couleur et de la lumière d'une torche; le sens commun lui montre, en même temps, que cette torche remue et il saisit, dans ces données sensibles, l'idée de la présence de l'ennemi. D'autres fois, c'est sur la vision interne des images que la pensée opère d'une façon analogue. Tous les commentateurs anciens sont d'accord sur cette interprétation : THEM., 209, 13 : συμβαίνει οὖν αὐτῷ καὶ παρούσης τῆς αἰσθήσεως καὶ ἀπούσης κινεῖν τὴν ὄρεξιν παραπλησίως..... ὄρων μὲν γὰρ τὸν φευκτόν καὶ συνείσκει, ὅτι πολέμιος, φεύγει, καὶ μὴ ὄρων δὲ ἀλλ' ἐαυτῷ προβάλλον τὰ φαντάσματα καὶ προστιθείς τὴν δόξαν ταύτην ποιεῖ. De même SIMPL., 273, 1; PHILOP., 561, 27. — La notion même du feu n'est pas sensible. Il faut, par suite, soit traduire αἰσθανόμενος τὸν φευκτόν ὅτι πῦρ : en sentant la torche parce que c'est du feu, c'est-à-dire quelque chose de visible, soit, et plutôt, entendre par πῦρ les qualités visibles du feu. Il faut, en outre, construire : τῇ κοινῇ ὄρων κινούμενον γνωρίζει ὅτι πολέμιος. Le mouvement est, en effet, un sensible commun (v. *ad II*, 6, 418 a, 10). Cf. SIMPL., 274, 5 : ἔταν μὲν γὰρ αὐτόθεν ὄρεξιν τὸν φευκτόν καὶ τῇ κοινῇ αἰσθήσει χρῆται, δῆλος ὡς εἰς τὸ αἰσθητὸν ἀποβλέπει..... (9) κοινὸν δὲ αἰσθητὸν ἢ κίνησις, ὡς περ τὸ χρῶμα τοῦ πυρὸς καὶ τὸ φῶς ἴδιον ὄψεως αἰσθητὸν. καὶ γνωρίζει ὁ νοῶν συντιθείς τὸ μὲν ἀπὸ τοῦ αἰσθητοῦ, τὸ δὲ ἀπὸ τοῦ περὶ ταῦτα λόγου ἀναφέρων εἰς τὸ τὸν φευκτόν παρουσίας πολέμιον εἶναι σύμβολον. ὁ μὲν γὰρ κινούμενος φευκτὸς αἰσθητός..... καὶ οὕτως ἀναγνωστέον μεταθέντας ὀλίγον τὴν λέξιν, οἷον αἰσθανόμενος τὸν φευκτόν ὅτι πῦρ τῇ κοινῇ ὄρων κινούμενον, καὶ ἐνταῦθα ὑποστήξαντας ἐπαγαγεῖν τὸ γνωρίζει ὅτι πολέμιος. BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 61) considère les mots τῇ κοινῇ comme interpolés, et peut-être SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, LXVII, p. 110) a-t-il raison de regarder cette opinion comme la plus probable. — D'après TORSTRICK (p. 205), ce passage aurait pour but de montrer que l'âme : *si qua repraesentatio bona vel mala videtur, movetur ad refugiendum vel appetendum, sive imago illa est sive signum rei bonae vel malae*. ARISTOTE parlait donc ici des rapports du signe et de la chose signifiée (pp. 209, 210) : *fax ardens procul visa nec bona est nec mala. Sed pactione quadam et conventu hominum institutum est ut, si moveatur, hostes significet appropinquantes, si quieta maneat, auxilia..... Sive profertur sive non profertur sermo, id quidem com-*

*mune habet cum significatione quae ignibus fit accensis, quod conventu aliquo et pacto, κατὰ συνθήκην, lingua est : de Interpr. 1. 16 a 19. 26; de Sensu et Sens. 1. 437 a 41. TORSTRICK conjecture, par suite, que le renvoi au *De anima* qui se trouve au début du *De interpretatione* (1, 16 a, 3 sqq.), où il est question du rapport des mots aux idées, s'applique précisément au morceau qui nous occupe, et qu'ANDRONICUS (ap. PHILOP., 45, 8. Cf. AMMON., *Schol.*, 97 a, 19—b, 1; BOETH., *ibid.*, 97 a; ANONYM., *ibid.*, 94 a, 21 sqq.) s'est trompé en prétendant qu'on ne trouvait rien dans le *Traité de l'âme* qui justifiait cette référence.*

L'explication qui précède ne nous paraît nullement préférable à l'interprétation traditionnelle. D'une part, en effet, elle ne s'accorde pas mieux avec le sens de l'ensemble du passage; d'autre part, elle exige qu'on supprime *ὅτι πῦρ*, et qu'on lise, au lieu de *τῇ κοινῇ, τῇ κινήσει* ce qui aboutit à cette tautologie : *τῇ κινήσει γνωρίζει, ὁρῶν κινούμενον, ὅτι πολέμιος*. D'un passage de PHILOPON (561, 32 : *τι ἐστὶ τῇ κοινῇ γνωρίζει; τινὲς μὲν οὖν φασὶν τῇ κινήσει τοῦ πυρός*), TORSTRICK (p. 211) conclut que quelques commentateurs anciens, et peut-être ALEXANDRE, ont lu *τῇ κινήσει*. Mais, ajoute-t-il, *non videtur intellexisse Philoponus hanc esse variam lectionem, non interpretationem*. En réalité, le texte de PHILOPON indique très nettement qu'il s'agit là uniquement d'une interprétation. Il continue, en effet : *ἡ γὰρ κίνησις κοινὸν ἐστὶν αἰσθητόν*. Il paraît même probable que la glose marginale, *τῇ κινήσει*, de l'édition de Bâle n'a pas d'autre origine que cette interprétation. — ANDRONICUS s'est peut-être trompé en affirmant qu'il n'y avait aucun passage du *De anima* qui correspondit à la référence du *De interpretatione*. Mais ce n'est certainement pas ici qu'elle renvoie. ARISTOTE invoque, en effet, le π. ψυχῆς en confirmation des deux propositions suivantes : 1° Les mots sont les σημεῖα des παθήματα τῆς ψυχῆς; 2° Les παθήματα τῆς ψυχῆς (a, 7. ταῦτα. Cf. AMMON., *ad loc.*, *Schol.*, 101 b, 3) sont les ὁμοιώματα des choses. Quant au premier point, la référence ne peut être qu'à II, 8, 420 b, 32 (*σημαντικὸς γὰρ δὴ τις φόφος ἐστὶν ἡ φωνή*) et, quant au second, elle doit s'appliquer soit à II, 5, 417 b, 24 (*.....αἰσθάνεσθαι δ' οὐκ ἐπ' αὐτῷ ἀναγκαῖον γὰρ ὑπάρχειν τὸ αἰσθητόν*). Cf. BONITZ, *Ind. Ar.*, 97 b, 49 : *Περὶ ἐρμηνείας 1. 16 a 8 ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς — ψ a 1. 402 a 9 respici Philoponus falso existimat; ψ γ 6 respici iudicant Trdlbg p. 116 Wz, sed quae ψ γ 6 disputantur, quamquam recte citari possunt ad 16 a 10—13, non possunt referri ad superiora 16 a 6—8, quibus addita*

est psychologiae mentio; fortasse scriptor intelligi voluit ψ β 5. 417 b 25. cf Mγ 5. 1010 b 32. —, soit plutôt à III, 8, 431 b, 21 : *ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πῶς ἐστὶ πάντα..... κτλ.* Nous n'apercevons pas pourquoi ZELLER (II, 2³, p. 69, n. 1 t. a.) n'adopte pas, sur ce point, l'opinion de BONITZ, et les critiques que SUSEMIHL (*Woch. f. Klass. Phil.*, XIV, 1897, p. 563 sqq.) adresse à celle de MAIER (*Syll. d. Arist.*, I, p. 106), d'après laquelle le *De interpretatione* ferait allusion à *De an.*, III, 3—8, nous semblent faiblement fondées. Toutefois, il est possible, comme MAIER lui-même, retirant sa première hypothèse, l'a récemment soutenu (*D. Echth. d. Arist. Hermen.*, *Arch. f. Gesch. d. Philos.*, XIII, p. 35 sqq.), que la référence du *De interpretatione*, qui devait figurer primitivement après ἀληθές (16 a, 13), ait été introduite à tort quelques lignes plus haut. En ce cas, elle s'appliquerait, sans aucun doute, à *De an.*, III, 6.

431 b, 6. πολέμιος. — φρυκτὸς πολέμιος expression consacrée pour désigner la torche en mouvement qui signalait la présence des ennemis, de même qu'on appelait φρυκτὸς φίλιος la torche immobile qui annonçait l'arrivée des alliés. PACIUS cite sur ce point POLYENUS, *Strateg.*, lib. II, et TORSTRICK (p. 209) les passages suivants de THUCYDIDE et du ScoliaSTE : THUC., II, 94 : *ἐς δὲ τὰς Ἀθήνας φρυκτοὶ τε ἤροντο πολέμιοι..... κτλ.* Cf. *Schol.*, *ad loc.*; III, 22 : *φρυκτοὶ τε ἤροντο ἐς τὰς Θήβας πολέμιοι. παρανίσχον δὲ καὶ οἱ ἐκ τῆς πόλεως Πλαταιῆς ἀπὸ τοῦ τείχους φρυκτοὺς πολλοὺς..... Schol. ad φρυκτοὺς πολλοὺς : δηλονότι φίλους. οἱ γὰρ φίλιοι ἀνετεινοντο καίμενοι μὲν, ἰστάμενοι δὲ. οἱ δὲ πολέμιοι καίμενοι μὲν καὶ αὐτοί, σειόμενοι δὲ ὑπὸ τῶν ἀνατεινόντων. κίνησις γὰρ ὁ πόλεμος.*

431 b, 7. φαντάσασιν ἢ νοήμασιν. — ἡ paraît avoir ici le sens correctif : « les images ou plutôt les concepts que l'intellect y aperçoit. » V. *ad III*, 4, 429 b, 29—430 a, 2.

ὡσπερ ὁρῶν. — V. *ad III*, 3, 427 b, 18.

431 b, 8. τὰ μέλλοντα πρὸς τὰ παρόντα. — SIMPL., 274, 28 : τὰ μέλλοντα εἰς τὰ παρόντα. τὰ παρόντα ne désigne pas seulement les choses extérieures, mais les images et les concepts actuellement présents à la pensée.

431 b, 8. καὶ ὅταν εἴπῃ..... 9. διώκει. — TORSTRIK (p. 211) pense que ἐκεῖ s'oppose ici à ἐνταῦθα et que le premier ne peut se rapporter qu'à τὰ μέλλοντα et le second à τὰ παρόντα, ce qui donnerait ce sens absurde : *et si dicit futurum esse jucundum quid vel triste, jam nunc fugit vel persequitur*. Il conjecture, par suite, soit : ὅταν μείζον φανῇ τὸ ἐν τῷ μέλλοντι ἢ δὴ τῷ λυπηρόν, εὐθὺς φεύγει ἢ διώκει, soit : καὶ ὅταν εἴπῃ, ὡς ἐκεῖ τὸ ἡδὺ ἢ λυπηρόν, ἐνταῦθα τὸ ἀγαθὸν ἢ κακόν, φεύγει καὶ διώκει, καὶ ὅλως ἐν πράξει. *Si recte haec conjeci*, ajoute-t-il (p. 212), ἐκεῖ *referendum erit ad a 9, ἐνταῦθα ad a 15*. Cette seconde conjecture aurait, en outre, d'après l'auteur, l'avantage de préparer la proposition suivante : (b, 11) ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστὶ τῷ ἀγαθῷ καὶ κακῷ (qui ne s'expliquerait pas s'il n'avait été question antérieurement que de l'agréable et du pénible), et de ne pas faire dire à ARISTOTE, comme le texte traditionnel, que l'homme n'a d'autre mobile que l'attrait du plaisir et la crainte de la douleur. — Mais il paraît probable que ἐκεῖ et ἐνταῦθα ne sont pas en opposition l'un avec l'autre; ἐκεῖ doit être pris comme adverbe de lieu et ἐνταῦθα comme adverbe de temps, se rattachant à ὅταν. *Et cum dixerit hic aut ibi rem eam esse quae voluptatem aut dolorem affert, tum fugit aut persequitur* (ARGYR.). Il n'y a pas lieu, non plus, de trouver étrange qu'ARISTOTE n'ait fait mention que du plaisir et de la douleur, et non du bien et du mal. Car le plaisir et la douleur sont les mobiles les plus ordinaires des actions humaines (*Eth. Nic.*, X, 1, déb.). Si le plaisir n'est pas le souverain bien, il est au moins un bien, et, chez l'homme vertueux, le plaisir vrai qui résulte des κατ' ἀρετὴν πράξεις se confond presque avec le bien suprême (*Eth. Nic.*, X, 2, 1173 b, 20 sqq.; 5, 1176 a, 3; a, 17; a, 20 sqq.; b, 24; 7, 1177 a, 23; 5, 1175 a, 18 : πότερον δὲ διὰ τὴν ἡδονὴν τὸ ζῆν αἰρούμεθα ἢ διὰ τὸ ζῆν τὴν ἡδονήν, ἀφείσθω ἐν τῷ παρόντι. συνεξεῦχθαι μὲν γὰρ ταῦτα φαίνεται καὶ χωρισμὸν οὐδέχασθαι ἄνευ τε γὰρ ἐνεργείας οὐ γίνεται ἡδονή, πᾶσάν τε ἐνεργείαν τελειοῖ ἡ ἡδονή. *Ibid.*, VII, 14, 1153 b, 25 : καὶ τὸ διώκειν δ' ἅπαντα καὶ θηρία καὶ ἀνθρώπους τὴν ἡδονὴν σημεῖόν τι τοῦ εἶναι πως τὸ ἄριστον αὐτήν..... ἀλλ' ἐπεὶ οὐχ ἡ αὐτὴ οὔτε φύσις οὔθ' ἕξις ἡ ἀρίστη οὔτ' ἐστὶν οὔτε δοκεῖ, οὐδ' ἡδονὴν διώκουσι τὴν αὐτὴν πάντες, ἡδονὴν μέντοι πάντες. *Ibid.*, II, 2, 1105 a, 1 *et saep.*). Par conséquent, ARISTOTE avait parfaitement le droit, surtout dans un chapitre où il ne se place pas au point de vue de la morale, de prendre le plaisir et la douleur comme les fins les plus communes, sinon les seules, de la conduite humaine, et même

de ne pas faire de distinction entre la recherche raisonnée du plaisir et celle du bien.

431 b, 10. καὶ ὅλως ἐν πράξει. — SIMPL., 275, 3 : καὶ καθόλου πράττει τι. τοῦτο γὰρ δηλοῖ τὸ ὅλως ἐν πράξει. La conjecture de TRENDELEBURG (p. 434), καὶ οὕτως ἐν πράξει, ne nous paraît pas fondée.

καὶ τὸ ἀνευ..... 12. καὶ τινί. — Le vrai et le faux, objets de l'intellect théorique, font partie du même genre que le bon et le mauvais, objets de l'intellect pratique. Tandis que l'intellect théorique pose une notion ou un effet et parcourt la série des notions plus simples que renferme la première et des conditions ou des causes de l'effet, l'intellection pratique saisit d'abord, parmi ces conditions, celles dont la possession ou la réalisation sont à la portée de l'agent. Elle parcourt, dans l'ordre inverse, les mêmes étapes que l'intellect théorique. Elle a, cependant, un domaine plus restreint que celui-ci, car elle ne s'occupe que des choses qui peuvent être produites ou détruites et qui, par suite, sont contingentes. D'ailleurs, pas plus que l'intellect théorique, l'intellect pratique ne préside à la réalisation de ce qu'il a conçu; l'exécution est l'affaire de la *poésie* ou de l'art (v. *ad* III, 10, 433 a, 14—21). Par conséquent, c'est toujours le vrai que poursuit la pensée quelque forme qu'elle prenne. Seulement, la pensée théorique ne s'occupe pas de l'intérêt qu'elle peut servir. La pensée pratique en fait, au contraire, son objet; le bon c'est le vrai relatif à l'intérêt de quelque être. *Eth. Nic.*, VI, 2, 1139 a, 26 : αὕτη μὲν οὖν ἡ διάνοια καὶ ἡ ἀλήθεια πρακτική, τῆς δὲ θεωρητικῆς διανοίας καὶ μὴ πρακτικῆς μηδὲ ποιητικῆς τὸ εὖ καὶ κακῶς ἀληθές ἐστὶ καὶ ψεῦδος. τοῦτο γὰρ ἐστὶ παντὸς διανοητικοῦ ἔργον, τοῦ δὲ πρακτικοῦ καὶ διανοητικοῦ ἡ ἀλήθεια ὁμολόγως ἔχουσα τῇ ὀρέξει τῇ ὀρθῇ..... (b, 12) ἀμφοτέρων δὲ τῶν νοητικῶν μορίων ἀλήθεια τὸ ἔργον. καθ' ἃς οὖν μάλιστα ἕξεις ἀληθεύσει ἐκότερον, αὐταὶ ἀρεταὶ ἀμφοῖν. — Le sens de ἀλλὰ τῷ γε ἀπλῶς διαφέρει καὶ τινί (b, 12) est clair : le vrai est absolu, tandis que le bien est toujours le bien de quelqu'un ou de quelque chose. *THEM.*, 209, 25 : διαφέρει δὲ ὅτι τὸ μὲν ἀληθὲς ἀπλῶς ἀληθές, καὶ τὸ ψεῦδος παραπλησίως, τὸ δὲ ἀγαθόν τινι καὶ τὸ ἡδύ τινι, ὥστε ὁ μὲν θεωρητικὸς τὸ ἀπλῶς κρίνει, ὁ δὲ πρακτικὸς τὸ τινι. Cf. *Meta.*, A, 7, 1072 b, 2 : ἐστὶ γὰρ τινι τὸ οὐ ἔνεκα, ὧν τὸ μὲν ἐστὶ, τὸ δ' οὐκ ἐστὶ. *Eth. Nic.*, I. I., 1139 b, 1 : ἔνεκα γὰρ τοῦ ποιεῖ πᾶς ὁ ποιῶν

(et l'intellect pratique est le principe de la *ποίησις*, bien qu'il en soit distinct. V. ci-dessus), *καὶ οὐ τέλος ἀπλῶς ἀλλὰ πρός τι καὶ τινός τὸ ποιητόν. Top.*, III, 1, 116 b, 8.

431 b, 10. *καὶ τὸ ἀνευ..... 11. ψεύδος, i. e. :* τὸ δὲ ἀνευ πράξεως ἀληθές ἢ ψευδές (PHILOP., 562, 9).

431 b, 12. *τὰ δὲ ἐν ἀφαιρέσει..... 16. ἐκεῖνα.* — L'intellect saisit les concepts mathématiques (*τὰ ἐν ἀφαιρέσει λεγόμενα*. V. *ad I*, 1, 403 b, 7—15; 4, 408 a, 6—7) de la même façon qu'on peut penser le camus qui, en tant que camus, ne peut être pensé que dans la chair du nez, mais qui, en tant que courbure, peut l'être indépendamment de la chair. De même, les choses mathématiques ne peuvent se réaliser que dans le sensible; elles ne sont pas séparées, mais on peut les penser comme séparées de toute matière physique déterminée (v. *Meta.*, E, 1, 1025 b, 30; *ad III*, 4, 429 b, 18). On peut dire, sans doute, que le rectiligne a une matière comme le camus (*τὸ εὐθὺς ὡς τὸ σιμὸν*, III, 4, l. l.), mais sa matière n'est que l'étendue ou le continu, et non pas une matière sensible. Si l'on dépouillait le camus de sa matière sensible, le nez, il ne resterait que la courbure et on la penserait précisément comme on pense les concepts mathématiques (BYWATER — *Arist.*, *Journ.*, of *Philol.*, 1888, p. 62 — indique très correctement le sens de ce morceau : *As for τὰ μαθηματικά, though they are really inseparable, we think them as separate from matter, just in the same way as, if one thought the σιμὸν as simply hollow, one would think it so as apart from the flesh — the nose —, the particular matter wherein it is found.* — Mais cette interprétation ne nous paraît exiger ni les corrections suggérées par BYWATER, ni même la suppression de *ἄν* (b, 15) proposée par SUSEMIHL, *Oecon.*, p. 86). THEM., 210, 2 : *νοεῖ δὲ αὐτὰ οὐ συλλαμβάνων τὸ φυσικὸν σῶμα, ὡσπερ εἰ τὸ σιμὸν οἷός τε ἦν χωρίζειν τῆς ῥίνος ἢ τῆς σαρκὸς ἢ συμβέβηκεν..... νῦν δὲ ἐπὶ τοῦ σιμοῦ μὲν τοῦτο ποιεῖν ἀδύναται ὁ γὰρ λόγος τοῦ σιμοῦ τὴν ῥίνα περιλαμβάνει..... αὐτὸ δὲ τὸ κοῖλον καὶ τὸ κυρτόν..... οἷός τε ἐστὶ καθ' ἑαυτὰ θεωρεῖν, καίτοι μὴ καθ' αὐτὰ ὑφραστῶτα. αἴτιον δὲ ὅτι εἰ καὶ μὴ κεχώρισται τὰ τοιαῦτα σωμάτων τῶν φυσικῶν, ἀλλ' ὁ λόγος αὐτῶν καὶ τὸ τί ἦν εἶναι τὴν ὕλην οὐ συνσφέλλεται.* — Le sujet sous-entendu de b, 13. *νοεῖ* est, comme ci-dessus (b, 5), ὁ νοῦν. — Le sens de *ὅταν νοῦν ἐκεῖνα* (b, 16) est douteux. D'après TRENDELENBURG (p. 436) et TORSTRIK *ἐκεῖνα* désignerait les choses sensibles : *res mathematicas*,

quamquam non inveniuntur separatae, tanquam separatas contemplatur quum contemplatur res naturales quibus res mathematicae insunt (TORST., p. 203). Mais, si vrai qu'il soit que l'intellect ne saisisse la forme intelligible que dans les sensations ou dans les images, on ne peut pas dire qu'il pense les choses sensibles. Et, alors même que *νοῦν* serait pris ici dans une acception très large et signifierait *il aperçoit* ou *il se représente*, le sens ne serait pas encore satisfaisant, car il n'arrive pas toujours que, lorsqu'il s'exerce sur les images sensibles, l'intellect pense des concepts mathématiques. En adoptant la conjecture de BONITZ (cf. VAHLEN, *Oestr. Gymn. Zeitschr.*, 1867, p. 722, note), *ἢ ἐκεῖνα*, il faudrait expliquer : l'intellect pense les choses mathématiques comme séparées, quoiqu'elles ne le soient pas en réalité, lorsqu'il les pense en tant que telles. — Mais on ne voit pas comment les choses mathématiques pourraient être pensées autrement que comme telles. Le plus simple est, peut-être, d'entendre par *ἐκεῖνα* les choses abstraites, *τὰ ἐν ἀφαιρέσει λεγόμενα*. Comme *τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως* et *τὰ μαθηματικά* sont à peu près synonymes, le sens est alors : lorsqu'il pense les choses mathématiques, l'intellect les pense comme séparées bien qu'elles ne le soient pas en réalité (*ὅταν νοῦν τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως, ὁ νοῦς νοεῖ τὰ μαθημ. οὐ κεχώρισμένα ὡς κεχώρισμένα.*) — Les corrections que TORSTRIK (p. 202 sqq.) propose d'introduire dans ce morceau ne sont pas indispensables.

431 b, 17. [*νοῦν*]. — TORSTRIK (p. 203), BONITZ (*Ind. Ar.*, 491 a, 61), BIEHL, SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, XLII, p. 239, n. 18), BUSSE (*Neuplaton. Lebensbeschr. d. Arist.*, *Hermes*, 1893, p. 271, n. 1), et d'autres ont sans doute raison de supprimer ce mot qui manque dans plusieurs manuscrits et qui figure dans le commentaire de SIMPLICIUS, mais non dans celui de PHILOPON (566, 23). D'ailleurs, en le conservant, le sens ne peut que rester le même, et il faut expliquer avec SIMPLICIUS (279, 8) : *ὅπως δὲ ὁ νοῦς ἐστὶ τὰ πράγματα ὁ κατ' ἐνέργειαν νοῦν.* Cf. THEOPH. *ap. PRISC.*, 29, 18 : *εἰ γὰρ ἐνεργῶν..... γίνεται τὰ πράγματα, τότε δὲ μάλιστα ἐκάτερόν ἐστι, τὰ πράγματα ἂν εἴη ὁ νοῦς.*

431 b, 19. *σικεπτέον ὕστερον.* — BONITZ (*Ind. Ar.*, 99 a, 14) : *non videtur exstare ea quae promittitur disputatio.*

431 a, 1 — b, 19. — Voici, telle que nous croyons l'aperce

voir, la suite des idées dans ce chapitre : La science en acte est identique à son objet. Mais ce n'est pas par la science en acte que débute la pensée individuelle ; dans l'individu, c'est la science en puissance qui est la première. Seulement, à prendre les choses absolument, la science en acte est première, car tout ce qui devient a son principe dans un être en acte. Mais la manière dont l'être en acte actualise les puissances n'est pas la même partout : tantôt il produit des altérations, c'est-à-dire un passage de la puissance nue à l'acte, tantôt une autre sorte de mouvement qui ne fait que provoquer et mettre actuellement en jeu les habitudes de l'être parfait, déjà pourvu de toutes les facultés qu'il est capable de posséder. C'est ainsi que le sensible actualise le sentant. La sensation pure et simple est en lui quelque chose de semblable à l'intellection ; c'est une simple vue, qui ne contient pas d'affirmation ou de négation. Mais, lorsque la sensation est agréable ou pénible, il y a alors une affirmation ou une négation, c'est-à-dire un désir ou une aversion. La sensibilité affective est, d'ailleurs, en elle-même, identique à la sensibilité en général ; leurs concepts seuls diffèrent. Mais, dans la vie pratique comme dans la vie théorique, au-dessus de la sensation, il y a la pensée discursive. La pensée discursive a pour objets, non plus l'agréable et le pénible, mais le bien et le mal. Elle juge à l'aide des images sensibles qui remplacent, pour elle, les sensations. Aussi doit-on dire que l'âme ne pense jamais sans imaginer. Pour servir de matière à la pensée discursive, il faut, sans doute, que les qualités sensibles qui constituent les perceptions ou les images forment déjà une unité. Nous avons montré plus haut comment l'union des sensations différentes dans un acte unique de perception est possible grâce au sens commun. Nous n'avons qu'à rappeler ici ce que nous avons dit à ce sujet, en ajoutant qu'il n'est pas plus difficile de comprendre comment deux sensibles de genres différents s'unissent dans le sens commun, que de comprendre comment deux sensibles appartenant à un même genre peuvent s'y rencontrer. Car il n'y a pas moins rapport entre les uns qu'entre les autres, et même le rapport des uns se déduit de celui des autres. — Mais revenons à l'intellect. L'appréhension des formes intelligibles, avons-nous dit, n'est pas possible sans les images. La pensée discursive pratique discerne donc ce qu'il faut rechercher ou fuir (qui se détermine pour elle dans les formes intelligibles du bien et du mal), soit dans les sensa-

tions, soit dans les images qui en tiennent lieu. Étant donnée la sensation d'une torche allumée qui remue, la pensée discursive tire de cette sensation la conclusion qu'un ennemi est près, ou y aperçoit le concept de chose à éviter. De même, partant des images représentées, elle peut calculer l'avenir et prendre une résolution en conséquence. Voilà, d'une manière générale, ce qu'est l'intellect pratique. Il a pour objet le bien ou le mal, tandis que l'intellect théorique a pour objet le vrai et le faux. Mais le bien et le mal, le vrai et le faux, ont une ressemblance et diffèrent seulement entre eux comme l'absolu du relatif. Le bien est toujours le bien de quelqu'un et, par conséquent, l'intellect pratique ne pense pas de choses séparées. L'intellect théorique, au contraire, pense des choses séparées, et cela de deux façons : d'abord, il pense des abstractions, c'est-à-dire qu'il pense comme séparées des choses qui ne sont pas, en réalité, séparées. Mais il y a des choses réellement séparées de toute matière logique ou physique (v. *ad* III, 6, 430 b, 6—20), et comme l'intellect en acte est identique à son objet, il faut se demander s'il est possible que l'intellect pense des choses réellement séparées, sans être lui-même réellement séparé. C'est une question qu'il faudra examiner plus tard.

On peut trouver qu'ARISTOTE n'a pas suffisamment mis en lumière l'enchaînement de ces idées ; que le lien en est quelquefois faible ou interrompu mal à propos par des digressions sans intérêt ; que certaines considérations n'ont même que des rapports purement extérieurs avec celles qui les suivent. Mais il est assez coutumier de ce genre de négligences, pour que, du moment qu'il est possible d'apercevoir une liaison, fût-elle parfois artificielle, entre les divers morceaux qui forment ce chapitre, nous devions nous abstenir d'y faire des coupures et de considérer, sans autre motif, certains d'entre eux comme introduits à tort à la place qu'ils occupent. Nous ne saurions donc adopter l'avis de TORSTRICK (p. 199 sqq.) qui, pour établir un ordre plus satisfaisant entre les idées, propose d'écarter, comme *loca insiticia*, les morceaux suivants : 431 a, 1. τὸ..... 3. γιγνόμενα. 431 a, 4. φαίνεται..... 7. τετελεσμένου. 431 a, 17. ὥσπερ..... b, 1. τὸ λευκόν. 431 b, 12. τὰ δὲ..... 19. ὕστερον. Bien que la conjecture de ZELLER (II, 2³, p. 571, n. 2 t. a.), qui propose de rejeter les deux premiers, soit plus plausible, elle ne nous paraît pas indispensable (v. *ad* III, 7, 431 a, 1).

CHAPITRE VIII

431 b, 20. συγκεφαλαιώσαντες, εἰπωμεν πάλιν. — SIMPLICIUS (280, 8) remarque avec raison que ce qui suit n'est pas un résumé des doctrines précédemment exposées : οὐ γὰρ ἐπάγει τὰ λεχθέντα περὶ ψυχῆς οὐδὲ συγκεφαλαιούται, οἷον ὅσα περὶ τῆς φυσικῆς εἴρηται ζωῆς ἢ περὶ αἰσθήσεως ἢ περὶ φαντασίας, οὐδὲ περὶ τοῦ πρακτικοῦ νοῦ. Il remarque qu'il faut, par suite, donner à συγκεφαλαιώσαντες le sens de συμπληρώσαντες. PLATON dit, dans le même sens, κεφαλὴν, τέλος οὐ κολοφῶνα ἐπιθεῖναι = dégager l'essentiel de ce qui a été dit, pour en faire le couronnement et la conclusion de la recherche. V. *Gorg.*, 503 D; *Pol.*, 277 B; *Lois*, IV, 707 C; XII, 957 B; *Phil.*, 66 D *et sarp.* — Pour la même raison, il ne faut pas traduire εἰπωμεν πάλιν par *répétons*, puisque ce qui suit est plutôt une nouvelle conclusion qu'une redite. πάλιν a sans doute ici le sens indiqué par BONITZ (*Ind. Ar.*, 539 b, 13) : πάλιν omnino progressum in narrando enumerando quaerendo significat. — L'opinion de TRENDELENBURG (p. 437) — Hoc πάλιν ad priores philosophos redire videtur, quibus, ut Empedocli, Platoni (cf. I, 2. 404 b 7 sqq.) simile quid observabatur. Horum nunc rursus Aristoteles sententiam excipit, quamquam non eadem mente, — n'est guère vraisemblable. Car il ne paraît pas qu'ARISTOTE ait employé ailleurs cette formule pour indiquer qu'il reprend une opinion déjà soutenue (v. *Ind. Ar.*, s. v.). De plus, aucun des commentateurs anciens, pas même SIMPLICIUS, qui n'aurait pas laissé passer l'occasion de constater ici l'accord d'ARISTOTE avec PLATON, s'il y avait eu lieu, n'a pensé que tel fût le sens.

431 b, 21. ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πῶς ἐστὶ πάντα · ἢ γὰρ..... — Nous avons suivi le texte traditionnel qui est parfaitement clair. BIEHL imprime, sur la seule autorité de E (à laquelle il aurait pu ajouter celle de SOPHONIAS 138, 33) : ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πῶς ἐστὶν · πάντα γὰρ..... Mais la leçon de la majorité des manuscrits paraît être la plus ancienne, car elle est suivie non seulement par THEMISTIUS (211, 23), comme BIEHL le reconnaît, mais aussi par PHILOPON (367, 17). La conjecture de TORSTRIK (p. 212) : τὰ ὄντα πῶς ἐστὶ πάντα · πάντα γὰρ..... est sans fondement.

431 b, 22. ἡ ἐπιστήμη... τὰ ἐπιστητά. — V. *ad III*, 4, 429 b, 5—9; 6, 430 b, 23—24.

431 b, 23. ἡ δ' αἰσθησις τὰ αἰσθητά. — V. *ad III*, 2, 425 b, 26—426 a, 1; a, 19.

431 b, 24. τέμνεται οὖν..... **26.** τὰ ἐντελεχεῖα. — La science et la sensation se divisent en les choses : la science et la sensation en puissance, en les choses en puissance; la science et la sensation en acte, en les choses en acte (THEM., 211, 27 : τὰ ὄντα τοῖνον τὰ μὲν δυνάμει τὰ δὲ ἐνεργείᾳ, οὕτω δὲ καὶ ἡ ψυχὴ τὰ μὲν δυνάμει εἶδη ἐστὶ, τὰ δὲ ἐνεργείᾳ · ὅταν μὲν γὰρ..... μὴ ἐνεργῆ..... δυνάμει ἐστὶ τὰ ὄντα..... κτλ.). Ni la conjecture de TORSTRIK (p. 213) : ὡσπερ καὶ τὰ πράγματα (qui d'ailleurs, quoi qu'il en pense lui-même, ne correspond pas au sens indiqué par THEMISTIUS. Cf. WILSON, *Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1882-1883, p. 13), ni même celles de SUSEMHL (qui a d'abord proposé de remplacer εἰς τὰ πράγματα par ὡς τὰ πράγματα — *Burs. Jahresb.*, IX, p. 352 —; puis de lire ὡς au lieu de εἰς aux trois endroits où ce mot figure — b, 24; 25; 26, *ibid.*, XXXIV, p. 30 — et qui admet, en fin de compte, que ni ces corrections, ni les explications que d'autres ont essayées ne sont satisfaisantes — *ibid.*, XLII, p. 238; LXVII, p. 104, n. 23 —), ne nous paraissent indispensables. εἰς est même plus expressif pour marquer l'identité de la connaissance et des choses, identité qui n'est pas en question puisqu'il s'agit seulement d'en déterminer le comment. Sans doute, si l'on adoptait la conjecture de SUSEMHL, la phrase qui suit (τῆς δὲ ψυχῆς τὸ αἰσθητικόν... κτλ.) se trouverait exprimer une nouvelle idée, au lieu de répéter sous une autre forme celle qui est énoncée ici. Mais il nous semble que cet avantage n'est pas assez grand pour nous autoriser à modifier le texte traditionnel. — La traduction de BULLINGER (*Arist. Nus-Lehre*, p. 17 et *Metakrit. Gänge betreffend Arist.*, p. 7), qui donne pour équivalent à τέμνεται εἰς, spaltet (teilt, verteilt) sich..... für; celle de WILSON (*Trans. of Oxf. philol. Soc.*, 1884-1885, p. 12) : la science et la sensation se divisent de façon à correspondre et à s'adapter aux choses (to suit things), et aussi celle de MARCHL (*Arist. Lehre v. d. Tierseele*, p. 18, n. 2) : es scheidet sich das Wissen und das Wahrnehmen in Anbetracht (εἰς) der Dinge und nach Massgabe derselben, nous paraissent un peu forcer le

sens. Dans le passage de PLATON (*Lois*, V, 738 A), que WILSON invoque et qui fournit, en effet, un bon exemple de l'emploi de τέμνεσθαι avec εἰς, ces mots n'ont pas nécessairement un sens différent de celui que nous leur avons attribué ici. V. SUSEMHL, *Burs. Jahresb.*, XLII, l. l. — Nous lisons τὰ δυνάμει (b, 25) et τὰ ἐντελεχεία (26) avec la plupart des manuscrits et des auteurs précités. V. app. crit. — ESSEN (*Das dritte Buch etc.*, p. 35) écrit ainsi ce morceau et le suivant : τέμνεται οὖν ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ αἴσθησις εἰς δυνάμειν καὶ ἐντελέχειαν ὡς ὄντα τὰ πράγματα, ἡ μὲν δυνάμει τὰ δυνάμει, ἡ δ' ἐντελεχεία τὰ ἐντελεχεία. τῆς δὲ ψυχῆς τὸ αἰσθητικὸν καὶ τὸ ἐπιστημονικὸν δυνάμει ταῦτά ἐστι, τὸ μὲν τὸ ἐπιστητὸν τὸ δὲ τὸ αἰσθητὸν εἶδος. ἀνάγκη δὲ αὐτὰ εἶδη ὄντα εἶτα εἶδη εἶναι. αὐτὰ μὲν δὲ ὕλη οὐ (οὐ γὰρ λίθος ἐν τῇ ψυχῇ) ἀλλὰ τι εἶδος.

431 b, 26. τῆς δὲ ψυχῆς..... 28. αἰσθητόν. — La leçon ταῦτόν (EL) qu'adopte BEKKER ne peut pas convenir. Comme le remarque TRENDELENBURG (p. 438), *id enim non agitur, ut sentiendi et cognoscendi facultas una et eadem esse probetur*. Il faudrait donc pouvoir lire à la suite (cf. CHANDLER, *Emend. and sugg.*, p. 8) : τὸ μὲν ἐπιστητὸν τὸ δ' αἰσθητὸν. C'est aussi ce que supposerait ταῦτά (corr. E₂) que préfère BIEHL. En somme, la leçon traditionnelle ταῦτα, fournie par la grande majorité des manuscrits, nous paraît être la meilleure (cf. MARCHL, l. c.). La faculté intellectuelle et la sensibilité sont en puissance ces choses (b, 24. τὰ πράγματα); l'une est intelligible, l'autre est sensible en puissance. On pourrait être tenté de traduire : l'une est en puissance l'intelligible, l'autre est en puissance le sensible. Mais ce sens supposerait dans le texte : τὸ μὲν τὸ ἐπιστητόν, τὸ δὲ τὸ αἰσθητόν. D'ailleurs, s'il y a une différence entre les deux propositions : « la sensibilité est le sensible en puissance » et « la sensibilité est sensible en puissance », celle-ci est plus exacte que celle-là (v. ad III, 2, 426 a, 19). La traduction d'ARGYROPOULE — *sensitivum autem animæ, et id quod scientiis affici potest, hæc potentia sunt. hoc quidem, id quod sub scientiam cadit, illud vero sensibile* — fausse donc légèrement le sens; de même la conjecture de TORSTRICK (p. 213) : ταῦτά ἐστι, τὸ μὲν ἐπιστημονικὸν τὸ ἐπιστητόν, τὸ δὲ αἰσθητικὸν τὸ αἰσθητόν.

431 b, 28. αὐτὰ μὲν δὲ οὐ. — SIMPL., 280, 28 : ἐπιστήσαι δὲ ἄξιον ὅτι ἐπὶ μὲν τῆς αἰσθησεως σαφῶς διεῖλε τὰ ἐν αὐτῇ ἐγγινόμενα εἶδη ἀπὸ τῶν ἔξω κειμένων αἰσθητῶν · οὐ γὰρ αὐτά, φησιν,

ἡ αἴσθησις, ἀλλὰ τὰ τούτων εἶδη. V. ad II, 12, 424 a, 17—24; III, 2, l. l.

432 a, 1. καὶ γὰρ ἡ χεὶρ..... 3. αἰσθητῶν. — Cf. *Part. an.*, IV, 10, 687 a, 19 : ἡ δὲ χεὶρ ἔοικεν εἶναι οὐχ ἐν ὄργανον ἀλλὰ πολλά : ἔστι γὰρ ὡσπερὶ ὄργανον πρὸ ὀργάνων. *Quemadmodum manus instrumentum ante instrumenta (πρὸ), i. e. instrumentum est, quod reliquis prius reliqua in usum convertit, ita et mens forma formarum, i. e. ea forma, quæ reliquis prior reliquas ad finem perducit, ut εἶδος εἰδῶν, quæ est intellectus natura, πρότερον τῇ φύσει iudicetur* (BELGER, *in alt. ed. TREND.*, p. 438). — Peut-être aussi le sens est-il un peu plus compliqué : l'âme ressemble — l'intellect mis à part — à la main, instrument qui sert à l'homme pour mettre en œuvre les autres instruments. En effet, l'intellect est la forme des formes intelligibles, mais il ne peut les penser que dans les formes sensibles dégagées par l'âme sensitive. Autrement dit, l'âme sensitive est un instrument dont l'intellect se sert pour saisir d'autres instruments (les formes sensibles), comme la main est l'instrument dont se sert l'homme pour employer d'autres instruments. La comparaison, ainsi comprise, aurait l'avantage d'amener tout naturellement les considérations qui suivent. — Toutefois c'est précisément l'intellect que l'auteur des *Problèmes*, employant la même figure, compare à la main. *Probl.*, XXX, 5, 955 b, 23 : ὁ θεὸς ὄργανα ἐν ἑαυτοῖς ἡμῖν δέδωκε δύο, ἐν οἷς χρῆσόμεθα τοῖς ἐκτὸς ὄργανοις, σώματι μὲν χεῖρα, ψυχῇ δὲ νοῦν. ἔστι γὰρ καὶ ὁ νοῦς τῶν φύσει ἐν ἡμῖν ὡσπερ ὄργανον ὑπάρχον..... (34) ὕστερον δὲ τῆς τῶν χειρῶν δυνάμεως ὁ νοῦς παραγίνεται ἡμῖν, ὅτι καὶ τὰ τοῦ νοῦ ὄργανά ἐστι τῶν τῆς χειρός. GALEN., *De us. part.*, I, 4, III, 8 Kühn : ἄνθρωπος δ', ὡσπερ τὸ σῶμα γυμνὸς ὄπλων, οὕτω καὶ τεχνῶν τὴν ψυχὴν ἔρημος. διὰ τοῦτο ἀντὶ μὲν τῆς τοῦ σώματος γυμνότητος τὰς χεῖρας ἔλαβεν, ἀντὶ δὲ τῆς κατὰ τὴν ψυχὴν ἀτεχνίας τὸν λόγον · οἷς χρωόμενος ὀπλίξει μὲν καὶ φρουρεῖ τὸ σῶμα παντοίως, κοσμεῖ δὲ τὴν ψυχὴν ἀπάσαις τέχναις · ὡσπερ γὰρ, εἴ τι ξύμφυτον ὄπλον ἐκέκτητο, μόνον ἂν ἦν ἐκεῖνο διὰ παντός αὐτῷ, οὕτως, εἴ τινα εἶχε τέχνην φύσει, τὰς ἄλλας οὐκ ἂν ἔσχεν. ἐπεὶ δ' ἄμεινον ἦν ἅπασιν μὲν ὄπλοις, ἀπάσαις δὲ χρῆσθαι τέχναις, διὰ τοῦτο αὐτῷ ξύμφυτον οὐδὲν ἐδόθη. καλῶς μὲν οὖν καὶ Ἀριστοτέλης οἷον ὄργανόν τι πρὸ ὀργάνων ἔφασκεν εἶναι τὴν χεῖρα.

432 a, 3. ἐπεὶ δὲ..... 6. πάθη. — L'interprétation de PHILOPON (568, 17) : ἐπειδὴ οὐκ ἔστι πρᾶγμα οὐδὲν παρὰ τὰ μεγέθη,

τουτέστιν ἄνευ ὕλης, ὡς δοκεῖ ἓν τῶν αἰσθητῶν, οἷον τὰ μαθήματα κτλ. est évidemment erronée. SIMPLICIUS (284, 16) construit : ἐπεὶ δὲ.... πρᾶγμα οὐδὲν ἐστὶ παρὰ τὰ μεγέθη κεχωρισμένον,..... ὡς δοκεῖ τὰ αἰσθητὰ et interprète : puisque tout est inséparable de l'étendue de la même façon que les sensibles. Mais il faut, sans doute, expliquer, avec THEMISTIUS (212, 26) : οὐδὲν εἶναι πρᾶγμα δοκεῖ παρὰ τὰ μεγέθη τὰ αἰσθητὰ κεχωρισμένον. — ὡς δοκεῖ peut signifier, soit, comme le pense THEMISTIUS (*l. l.*), que l'opinion exprimée est aussi la plus généralement acceptée, soit plutôt qu'il y a des réserves à faire. D'après ALEXANDRE (*ap. SIMPL.*, 284, 23), τὸ... δοκεῖν πρόσκειται..... διὰ τὰ κινητὰ τοῦ οὐρανοῦ εἶδη, χωριστὰ ὄντα. Mais SIMPLICIUS paraît avoir raison de penser que l'exception ne porte pas seulement sur les κινητὰ τοῦ οὐρανοῦ εἶδη. Elle doit comprendre aussi les formes simples qui ne sauraient, ni dans la pensée, ni dans les choses, s'unir à une matière (v. *ad III*, 4, 429 b, 11—12; 12—17; 6, 430 b, 6—20). SIMPL., 283, 36 : ὁ νοῦς τὰ εἶδη ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καὶ φανταστοῖς νοεῖ, οὐχ ἀπλῶς ἅπαντα (οὐ γὰρ καὶ τὰ ἄυλα), ἀλλ', ὡς περ νῦν ἐναργῶς προστίθησι, τὰ τε ἐν ἀφαιρέσει..... (285, 4) καὶ ὅπερ διὰ τοῦ δοκεῖν πρότερον ἐνεδείξατο, ἐναργέστερον νῦν σαφηνίζει ἀφορίζων, τίνα κατὰ ἀλήθειαν αἰσθητὰ, ἃ οὐκ ἐστὶ παρὰ τὰ μεγέθη, ὧν καὶ τὰ νοητὰ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καὶ φανταστοῖς ἐστὶν εἶδες : τὰ γὰρ ἐν ἀφαιρέσει... κτλ. — Sur les τὰ ἐν ἀφαιρέσει, v. *ad I*, 1, 403 b, 15; 4, 408 a, 6—7. — ἕξεις καὶ πάθη. SIMPL., 284, 3 : αἱ δὲ ἕξεις τῶν..... ποιότητων, οἷον ὑγείας σχημάτων μορφῶν, τὰ δὲ πάθη τῶν παθητικῶν ποιότητων.

432 a, 7. οὔτε μὴ αἰσθανόμενος..... 8. ξυνίτοι. — Cf. *De sensu*, 1, 436 b, 18 : αἱ δὲ.... αἰσθήσεις..... (437 a, 2) πολλάς... εἰσαγγέλουσι διαφοράς, ἐξ ὧν ἢ τε τῶν νοητῶν ἐγγίνεται φρόνησις καὶ ἢ τῶν πρακτῶν. *An. post.*, I, 18, 81 a, 38 : φανερόν δὲ καὶ ὅτι, εἴ τις αἰσθησις ἐκλείπειν, ἀνάγκη καὶ ἐπιστήμην τινὰ ἐκλείπειναι, ἢν ἀδύνατον λαβεῖν, εἴπερ μανθάνομεν ἢ ἐπαγωγῇ ἢ ἀποδείξει. ἐστὶ δ' ἢ μὲν ἀπόδειξις ἐκ τῶν καθόλου, ἢ δ' ἐπαγωγῇ ἐκ τῶν κατὰ μέρος : ἀδύνατον δὲ τὰ καθόλου θεωρεῖναι μὴ δι' ἐπαγωγῆς, ἐπεὶ καὶ τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως λεγόμενα ἐστὶ δι' ἐπαγωγῆς γνώριμα ποιεῖν..... ἐπαχθῆναι δὲ μὴ ἔχοντας αἰσθησιν ἀδύνατον : τῶν γὰρ καθ' ἕκαστον ἢ αἰσθησις. Sur le rôle de l'induction et de l'expérience dans la formation des concepts, v. *ad I*, 1, 402 a, 19; 402 b, 16—403 a, 2; III, 7, 431 a, 15.

432 a, 8. ξυνίτοι. — Leçon de la plupart des manuscrits,

que TRENDELEBURG (p. 439) maintient avec raison. La correction ξυνεῖη (BEKKER, TORSTRICK) n'est pas nécessaire. Sur le sens de συνιέναι, σύνεσις, v. *Ind. Ar.*, s. vv. Au sens large, σύνεσις est synonyme d' ἐπιστήμη. Au sens étroit, συνιέναι signifie à peu près *comprendre* ou plutôt *donner son assentiment à une proposition comprise* (*Eth. Nic.*, X, 10, 1179 b, 26 : οὐ γὰρ ἂν ἀκούσειε..... οὐδ' αὖ συνεῖη. *Top.*, VIII, 7, 160 a, 21 et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 730 a, 49). La σύνεσις, dit l'*Éthique à Nicomaque* (VI, 11, 1143 a, 4 sqq.), se distingue de la science en ce que son objet n'est pas le nécessaire, mais ce qui peut être ou ne pas être; elle a donc le même domaine que la φρόνησις, sans toutefois se confondre avec elle; a, 8 : ἢ μὲν γὰρ φρόνησις ἐπιτακτικὴ ἐστὶν : τί γὰρ δεῖ πράττειν ἢ μὴ, τὸ τέλος αὐτῆς ἐστὶν : ἢ δὲ σύνεσις κριτικὴ μόνον. On peut dire, par conséquent, τὸ μανθάνειν συνιέναι πολλάκις (a, 18), mais il est vrai aussi que l'acquisition de la science ne peut s'appeler σύνεσις que quand on adhère à la science acquise, et qu'on est disposé à y conformer sa conduite : (a 12) τὸ μανθάνειν λέγεται ξυνιέναι, ὅταν χρῆται τῇ ἐπιστήμῃ. Cf. *ibid.*, VII, 5, 1147 a, 18; VI, 9, 1142 a, 19.

432 a, 10. πλὴν ἄνευ ὕλης. — En réalité, les αἰσθητὰ n'ont pas plus de matière que les φαντάσματα, puisque la sensation ne saisit que la forme sans la matière. Seulement la sensation se produit en présence d'un objet matériel, tandis que l'imagination peut avoir lieu même en l'absence de cet objet (v. *ad III*, 3, 428 b, 11).

ἐστὶ δ' ἢ φαντασία..... 12. ψεῦδος. — D'après THEMISTIUS (213, 12) et SIMPLICIUS (285, 23), ce passage aurait pour but de montrer que la pensée discursive, bien qu'impossible sans l'imagination, ne saurait être confondue avec elle : τὸ διάφορον εὐθὺς ἐπήγαγε τῆς φαντασίας πρὸς τὸν λόγον,..... ὁ μὲν γὰρ λόγος ἐν συμπλοκῇ ἢ καταφατικῇ, ἂνθ' ἧς νῦν ἢ φάσις εἴληπται, ἢ ἀποφατικῇ..... κτλ. (SIMPL., *l. l.*). La remarque qui suit se trouve ainsi amenée tout naturellement : si c'est la synthèse des concepts qui différencie la pensée de l'imagination, quelle différence y aura-t-il entre les images et les concepts simples? — Le sens indiqué par PHILOPON (369, 19) ne s'écarte que très peu de celui-ci : εἰ οὖν μήτε ἀληθεύει μήτε ψεύδεται (*sc.* ἢ φαντασία) ὡς μήτε καταφάσκουσα μήτε ἀποφάσκουσα, ὁμοίως δὲ καὶ ὁ νοῦς οὔτε ἀληθεύει οὔτε ψεύδεται κατὰ τὴν συνηγορίαν, τί οὖν διοίσει τὰ πρῶτα νοήματα, ὃ ἐστὶ τὰ ἀπλᾶ, φαντάσματα

εἶναι; ὡς καὶ τὸν νοῦν φαντασίαν εἶναι. V. *ad* III, 6, 430 a, 26—b, 1. ARISTOTE appelle ici συμπλοκή ce qu'il a désigné plus haut (*l. l.*) par σύνθεσις (*Cat.*, 10, 13 b, 10 : ἰδὼς δὲ τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων οὐδὲν οὔτε ἀληθὲς οὔτε ψευδὲς ἐστίν). TRENDLENBURG (p. 439) remarque que PLATON avait déjà employé συμπλοκή dans le même sens (*Theét.*, 202 B; *Soph.*, 262; V. *ad* III, 3, 428 a, 24—26). — Sur l'emploi de φάσις comme synonyme de κατάφασις, v. *ad* III, 6, 430 b, 26—29. — Nous nous sommes déjà expliqué sur la contradiction qu'il paraît y avoir entre les passages où ARISTOTE dit, comme ici, que l'imagination n'implique ni affirmation, ni négation, et ceux où il déclare qu'elle est susceptible d'être dans la vérité ou dans l'erreur. V. *ad* III, 3, 427 b, 14—24.

432 a, 12. τὰ δὲ πρῶτα νοήματα..... 14. φαντασμάτων. — D'après SIMPLICIUS (286, 1), τὰ πρῶτα νοήματα désigne le sommet de la hiérarchie des intelligibles : ἐρωτᾷ γὰρ διὰ τί μὴ καὶ τὰ πρῶτα νοήματα (πρῶτα καλῶν τὰ τῶν οὐσιῶν αὐτῶν γνωστικὰ καὶ μάλιστα τὰ τῶν ἀύλων εἰδῶν) φαντάσματά ἐστι. TRENDLENBURG (*l. l.*) adopte cette interprétation. FREUDENTHAL (*Üb. d. Begr. d. Wort. φαντ. b. Arist.*, p. 13) pense, au contraire, qu'ARISTOTE n'aurait même pas mis en question la distinction des concepts premiers en ce sens et des images. BONITZ (*Ind. Ar.*, 653 b, 48; cf. b, 25) place ce passage parmi ceux où πρῶτον *relatum ad aliud id dicitur, quod alteri ita est proximum, ut nihil intercedat medium. potest haec relatio significari*, πρῶτον πρὸς τὸ καθόλου, πρὸς τὸ καθ' ἕκαστον A δ 17. 99 b 9, *plerumque non significatur sed ex contextu sententiarum intelligitur*. Mais le contexte montre que τὰ πρῶτα νοήματα est ici employé pour τὰ ἀπλᾶ νοήματα. V. la note précédente; THEM., 213, 22 (τὰ δὲ ἀπλᾶ καὶ πρῶτα νοήματα) et *Ind. Ar.*, 652 b, 53 : οἰκία πρώτη, κοινωνία πρώτη (*i e simplicissima, quae tamquam pars inest aliis*), πόλις πρώτη, πλῆθος πρῶτον, ζῶον πρῶτον..... τὸ θρεπτικὸν πρώτη καὶ κοινοτάτη δύναμις ψυχῆς (*quae inest in reliquis et ad eas necessario requiritur*)..... ἀριθμὸς πρῶτος, *opp* σύνθετος. — Autrement dit, les πρῶτα νοήματα correspondent exactement à ceux qu'ARISTOTE appelle plus haut (ch. 6, déb.) τὰ ἀδιαιρέτα, et sur lesquels, à cause de leur simplicité même, la pensée discursive n'a pas de prise (v. *ad* III, 6, 430 b, 6—20). FREUDENTHAL (*l. l.*) a, par conséquent, raison de traduire par *unverknüpften Begriffe*. Mais il faut bien remarquer que les

concepts qui constituent le sommet de la hiérarchie des intelligibles sont précisément ceux qui possèdent au plus haut degré cette simplicité (*Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 a, 36); que, par suite, ARISTOTE entend presque toujours par τὰ πρῶτα νοήματα les concepts les plus généraux (*Meta.*, H, 3, 1043 b, 30 : ἐξ ὧν δ' αὕτη — *sc.* ἡ οὐσία — πρῶτων, οὐκ ἔστιν — *sc.* ὄρος καὶ λόγος. — *Ibid.*, Z, 6, 1031 b, 11; 1032 a, 4; 11, 1037 b, 1; V. *ad* III, 4, 429 b, 11—12 *et saep.*); que si, en un sens, tous les concepts sont indivisibles (v. *ad l. l.*), ceux-là possèdent seuls la simplicité absolue, tandis que les autres peuvent, dans une certaine mesure, être considérés comme des synthèses. Maintenant, ces concepts absolument simples sont-ils soumis à la loi commune des autres concepts divisibles ou indivisibles : νοεῖν οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσματος, ou peuvent-ils être pensés sans images? Peut-être ARISTOTE aurait-il opté pour la seconde hypothèse (v. *ad* III, 8, 432 a, 3—6). Mais, à notre connaissance, aucun texte décisif ne permet d'affirmer qu'il l'ait fait. — Quel que soit le sens qu'on donne à τὰ πρῶτα νοήματα, la phrase qui suit, a, 13 : ἢ οὐδὲ τᾶλλα..... (14) φαντασμάτων se comprend difficilement. Car les autres concepts, c'est-à-dire les concepts composés, diffèrent des images précisément parce qu'ils sont composés. Par suite, répondre à la question : en quoi alors les concepts simples diffèrent-ils des images? en remarquant que les autres (les composés) en diffèrent, serait un paralogisme grossier. Il est donc très vraisemblable qu'il faut lire τᾶτα au lieu de τᾶλλα, comme le propose TORSTRIK (p. 213) suivi par FREUDENTHAL (*l. l.*) et d'autres. Cf. THEM., 213, 23 : ἢ οὐδὲ τᾶτα φαντάσματα, ἀλλ' οὐκ ἄνευ φαντασμάτων; On peut, toutefois, comme le fait PHILOPON, conserver τᾶλλα en lui donnant précisément le sens de τᾶτα (PHILOP., 569, 29 : ποῖα δὲ λέγει τὰ νοήματα; ἃ εἴπομεν ἀπλᾶ εἶναι καὶ διὰ τοῦτο εὐκέναι τῆ φαντασίᾳ), c'est-à-dire en opposant τᾶλλα, non pas à πρῶτα νοήματα, mais à νοήματα ἐν συμπλοκῇ. C'est le sens que nous avons adopté dans la traduction.

CHAPITRE IX

432 a, 15. ἐπεὶ δὲ..... 16. ζῶον. — A la rigueur, les deux caractères ne sont pas nécessaires pour définir l'âme de l'animal; la sensibilité suffit. V. *ad* II, 2, 413 b, 1—10, *praes.*

413 b, 2—4. Il y a, d'ailleurs, des animaux qui n'ont pas le mouvement local. V. *ad* I, 5, 410 b, 19—21; II, 2, *l. l.*; III, 9, 432 b, 19. — Il faut insister sur le redoublement de l'article qui marque qu'il s'agit de l'âme des animaux, à l'exclusion de celle des plantes. V. *ad* I, 5, 411 b, 27—30; II, 12, 424 a, 33.

432 a, 16. τῷ τε κριτικῷ..... αἰσθήσεως. — La sensibilité est, aussi bien que la pensée discursive, une faculté de discernement et de synthèse du divers. V. *ad* III, 2, 426 b, 10; b, 12 sqq.; *Mot. an.*, 6, 700 b, 19; *ad* III, 3, 428 a, 2. — *διάνοια* doit être pris, sans doute, dans son sens large (*cogitandi facultas*, v. *ad* III, 3, 427 b, 13), car la pensée, même indépendamment de toute discursion, est une *κρίσις* (*De an.*, III, 4, 429 b, 17 : τὸ σκεπτικὸν εἶναι κρίσις.). D'ailleurs, un peu plus loin (a, 18), ARISTOTE emploie νοῦς dans la même acception générale. V. SIMPL., à l'endroit cité dans la note suivante.

432 a, 18. καὶ νοῦ. — SIMPL., 286, 27 : ἣν ἔφη διάνοιαν, ταύτην νῦν καὶ νοῦν εἶπεν, ὡς τὸ τοῦ νοῦ ὄνομα, ἐπὶ πᾶσαν διατείνων τὴν λογικὴν ζωὴν.

περὶ δὲ τοῦ κινουμένου..... κτλ. — La même question est étudiée dans le *De motibus animalium*, ch. vi et vii, qu'il faut rapprocher de la fin de ce chapitre et des deux suivants.

432 a, 20. χωριστὸν ὃν ἡ μεγέθει ἢ λόγῳ. — On se souvient que, d'après ARISTOTE, les facultés dont il a été question jusqu'ici, ne sont, réserves faites pour l'intellect, distinctes que λόγῳ. V. *ad* III, 4, 429 a, 11—12; II, 2, 413 b, 13—22.

432 a, 21. τὰ εἰωθότα λέγεσθαι... 22. τὰ εἰρημένα. — Celles « qu'on indique ordinairement » sont, sans doute, les trois parties admises par les Platoniciens. PHILOP., 573, 21 : εἰωθότα λέγεσθαι εἶπε τὰ παρὰ Πλάτωνι τρία, λόγον, θυμόν, ἐπιθυμίαν, εἰρημένα δὲ εἶπε τὰ παρ' αὐτοῦ νοῦν ἢ ῥηθέντα, λέγω δὲ νοῦν, διάνοιαν, δόξαν, φαντασίαν, αἰσθησιν κοινήν τε καὶ ἰδικήν.

432 a, 24. τρόπον γὰρ τινα ἄπειρα φαίνεται. — Cf. *De an.*, III, 10, 433 b, 1 : τοῖς δὲ διαιροῦσι τὰ μέρη τῆς ψυχῆς, ἐὰν κατὰ τὰς δυνάμεις διαιρῶσι καὶ χωρίζωσι, πάμπολλα γίνονται, θρεπτικόν, αἰσθητικόν, νοητικόν, βουλευτικόν, ἔτι ὀρεκτικόν. ARISTOTE s'attaque à la doctrine qui admet la distinction, non pas seulement logique,

mais réelle et spatiale des facultés de l'âme. Cf. SIMPL., 288, 16 : οὐ δὲ οὖν πρὸς τὸ πλῆθος τῶν μορίων τῆς ψυχῆς ἀπλῶς μάχεται (ὁμολογεῖ γὰρ τῷ λόγῳ εἶναι πολλά), ἀλλὰ πρὸς τὸ διεσπασμένον καὶ τοπικῶς μεμερισμένον. Ceux qui soutiennent cette doctrine, et ARISTOTE l'attribue, non sans quelque fondement (v. ZELLER, II, 1^a, p. 845 et les notes, t. a.), à PLATON (v. les notes suivantes et PHILOP., 574, 5; 573, 26 : ἤλεγξε διὰ τούτων τὸν Πλάτων), sont obligés d'admettre, pour chaque fonction différente, une âme à part, et se trouvent dans l'impossibilité d'expliquer les rapports des facultés entre elles. La théorie d'ARISTOTE échappe à ces difficultés, les parties de l'âme n'étant, d'après lui, distinctes que logiquement, et chaque fonction supérieure impliquant dans son essence les fonctions inférieures. Aussi la détermination des facultés psychiques est-elle relativement moins importanté dans son système. Cf. CHAIGNET, *Ess. sur la psych. d'Ar.*, p. 316.

432 a, 24. τινες λέγουσι διορίζοντες. — V. PLAT., *Rép.*, IV, 438 D sqq.; IX, 580 D sqq.; VIII, 548 C; 550 B; *Phèdre*, 246 A sqq.; 253 C sqq.; *Tim.*, 69 C sqq.; 89 E. — διορίζοντες peut signifier soit *en les séparant les unes des autres*, soit *en déterminant les caractères propres de chacune d'elles*. V. *Ind. Ar.*, 199 b, 25; 60. La première acception est mieux en harmonie avec le sens général du morceau (v. *De an.*, III, 10, *l. c.*), bien qu'on puisse invoquer, en faveur de la seconde, ce qui suit immédiatement, a, 26 : κατὰ γὰρ τὰς διαφορὰς δι' ἃς ταῦτα χωρίζουσι.

432 a, 26. οἱ δὲ τὸ λόγον ἔχον καὶ τὸ ἄλογον. — Cette opinion est aussi, en un sens, celle de PLATON, puisque c'est, d'après lui, la partie irrationnelle qui se subdivise en θυμικόν et ἐπιθυμητικόν (*Tim.*, 69 C sqq.; 72 D; cf. 41 C; 42 D; *Pol.*, 309 C; cf. *Lois*, XII, 961 D sqq. V. ZELLER, II, 1^a, p. 843, n. 3 t. a.; *Magn. mor.*, I, 1, 1182 a, 23 : μετὰ ταῦτα δὲ Πλάτων διείλετο τὴν ψυχὴν εἰς τε τὸ λόγον ἔχον καὶ εἰς τὸ ἄλογον ὀρθῶς). Cependant, comme ARISTOTE distingue ceux qui admettent cette division de ceux qui adoptent la première, il est probable que ce n'est pas à PLATON ou seulement à PLATON qu'il l'attribue. Sans doute a-t-il en vue une opinion courante (la distinction de la raison et des sens était devenue un lieu commun dans la philosophie grecque depuis PARMÉNIDE et HÉRACLITE) que lui-même, d'ailleurs, admet, sauf réserves, toutes

les fois qu'une plus grande exactitude n'importe pas au sujet traité. *Eth. Nic.*, I, 13, 1102 a, 23 : θεωρητέον δὲ καὶ τῷ πολιτικῷ περὶ ψυχῆς, θεωρητέον δὲ τούτων χάριν, καὶ ἐφ' ὅσον ἰκανῶς ἔχει πρὸς τὰ ζητούμενα λέγεται δὲ περὶ αὐτῆς καὶ ἐν τοῖς ἐξωτερικοῖς λόγοις ἀρκούντως ἓνια, καὶ χρηστέον αὐτοῖς. οἷον τὸ μὲν ἄλογον αὐτῆς εἶναι, τὸ δὲ λόγον ἔχον. *Pol.*, VII, 14, 1333 a, 16 : διήρηται δὲ δύο μέρη τῆς ψυχῆς, ὧν τὸ μὲν ἔχει λόγον καθ' αὐτό, τὸ δ' οὐκ ἔχει μὲν καθ' αὐτό, λόγῳ δ' ὑπακούειν δυνάμενον. *Ibid.*, I, 5, 1254 b, 8; 13, 1260 a, 6. V. WADDINGTON, *Psych. d'Ar.*, p. 28. — Seulement la distinction de la partie rationnelle et de la partie irrationnelle n'entraîne pas, dans la doctrine d'ARISTOTE, les mêmes difficultés que dans l'opinion qu'il expose ici. D'après lui, les facultés inférieures se retrouvent dans les facultés rationnelles, dont elles sont les conditions ou les moyens. On comprend, dès lors, l'influence de la raison sur elles et leur influence sur la raison, et l'on peut même dire que la partie irraisonnable de l'âme possède en un sens la raison (*Eth. Nic.*, I, 13, 1102 b, 23 sqq.; 1103 a, 1 : εἰ δὲ χρὴ καὶ τοῦτο (sc. τὸ ἄλογον) φάναι λόγον ἔχειν, διττὸν εἶναι καὶ τὸ λόγον ἔχον, τὸ μὲν κυρίως καὶ ἐν αὐτῷ, τὸ δ' ὡς περ τοῦ πατρὸς ἀκουστικόν τι.). Au contraire, si la partie supérieure et la ou les parties inférieures de l'âme sont réellement séparées, il devient malaisé d'expliquer leurs rapports mutuels.

432 a, 26. κατὰ γὰρ τὰς διαφορὰς..... **28.** τούτων. — SIMPLICIUS donne l'interprétation suivante : A considérer les caractères qu'on attribue dans cette doctrine aux diverses parties de l'âme, on voit qu'il y en a d'autres qui diffèrent davantage de celles-ci que celles-ci entre elles. Par exemple, le θεωρητικόν, dont nous venons de parler, est encore plus distinct de l'ἐπιθυμητικόν et du λογιστικόν que ceux-ci ne le sont entre eux. Il y a, en effet, même dans le désir, quelque chose d'intellectuel : σαφὲς δὲ ὅτι μειζόνως τοῦ λόγου τὸ φυτικόν διέστηκε κατ' οὐσίαν ἢ τὸ ἄλογον καλούμενον αὐτῆς μέρος. τοῦτο γὰρ κατὰ πλείω τῷ λόγῳ κοινωνεῖ, καὶ ὡς γνωστικόν (αἰσθητικόν γὰρ ἢ καὶ φανταστικόν) καὶ ὡς ὀρεκτικόν (ὄρεξις γὰρ τις καὶ ἡ τοῦ λόγου βούλησις) καὶ ὡς κινητικόν κατὰ τόπον σωμάτων. (SIMPL., 289, 19). Mais le sens de ce passage est évidemment le même que celui du morceau à peu près identique que nous trouvons un peu plus loin, III, 10, 433 b, 3 sqq., où nous lisons : ταῦτα γὰρ (sc. τὸ θεωρητικόν κτλ.) πλέον διαφέρει ἀλλήλων ἢ τὸ ἐπιθυμητικόν καὶ θυμικόν. Sans doute SIMPLICIUS (299, 16) a lu, à cet endroit, ἢ ἀλλήλων au

lieu de ἀλλήλων ἢ. Mais nous ne trouvons aucune autre trace de cette variante. En outre, dans cette interprétation, on ne comprend guère l'énumération qui suit. En effet, comme SIMPLICIUS lui-même le reconnaît (289, 23), il ne serait pas vrai de dire que l'αἰσθητικόν, par exemple, diffère davantage de ce qu'on appelle, dans la doctrine en question, l'âme rationnelle et l'âme irrationnelle, que celles-ci ne diffèrent entre elles. ARISTOTE déclare d'ailleurs (a, 30) que οὔτε ὡς ἄλογον οὔτε ὡς λόγον ἔχον θείη ἂν τις ῥαδίως. Il faut donc traduire : « à considérer les caractères qu'on attribue, dans cette opinion, aux diverses parties de l'âme, on voit qu'il y en a d'autres qui ont entre elles plus de différence que celles-ci. »

432 a, 30. καὶ τὸ αἰσθητικόν, **31.** ῥαδίως. — THEM., 215, 12 : καθὸ μὲν γὰρ κρίνει τὰς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς διαφορὰς, καὶ ἀφορμὴ καὶ ἐπιβάθρα γίνεται τῷ λόγῳ, κατὰ τοῦτο ἂν δόξειε νοῦ κοινωνεῖν · καθὸ δὲ ἐστὶν οὐδὲν ἕλαττον ἐν τοῖς ἀλόγοις ζώοις, ταύτη δὲ αὖ πάλιν ἄλογον ἂν νομισθεῖη.

432 a, 31. τὸ φανταστικόν, **b, 2.** πολλὴν ἀπορίαν. — La faculté imaginative diffère logiquement de toutes les autres, mais, si l'on admet, comme les Platoniciens, que les parties de l'âme sont réellement séparées, on ne sait à laquelle l'attribuer. Car l'imagination est une suite naturelle de la sensation et, par conséquent, devrait être rattachée à la partie irrationnelle de l'âme (v. *ad III*, 3, 428 b, 11); mais elle est aussi la condition de l'intellection et il faudrait, par suite, l'attribuer à la raison. V. *ad III*, 7, 431 a, 15.

432 b, 4. καὶ ἄτοπον δὴ..... **5.** διασπᾶν. — On peut interpréter de deux façons. THEMISTIUS (215, 23) explique : il serait absurde de diviser l'ὀρεκτικόν et de le répartir entre les autres facultés, puisque, d'après les Platoniciens, à chaque faculté distincte doit correspondre une partie de l'âme séparée des autres. Ils doivent, par conséquent, reconnaître que leur énumération est insuffisante : καὶ γὰρ ἄτοπον ἴσως τὸ διασπᾶν ταύτην τὴν δύναμιν καὶ τιθέναι αὐτὴν καὶ ἐν τῷ λόγῳ ἔχοντι καὶ ἐν τῷ ἀλόγῳ, καὶ μὴ ποιεῖν καὶ ταύτην χωρὶς ὡς περ ἐκείνων ἕκαστον. Mais cette interprétation ne serait guère d'accord avec ce qui suit : ἐν τε τῷ λογιστικῷ γὰρ..... κτλ. Nous préférons, par suite, celle de SIMPLICIUS : L'ὀρεκτικόν est une faculté distincte des autres (par conséquent les Platoniciens devraient, pour être d'accord avec

eux-mêmes, en faire une partie de l'âme réellement séparée des autres). Et, cependant, il serait absurde d'isoler l'ὄρεκτικὸν des autres parties, car il joue un rôle aussi bien dans la partie raisonnable que dans la partie privée de raison. SIMPL., 291, 5 : ἄτοπον οὖν καλῶς ἀποφαίνεται τὸ διασπᾶν τὸ ὄρεκτικὸν ἀπὸ τῶν ἄλλων. ARGYROPULE traduit, de même : *absurdum autem est hanc a ceteris divellere partibus*. La correction proposée par TORS-TRIK (p. 214), qui supprime τούτο avant διασπᾶν, ne paraît pas nécessaire.

432 b, 5. ἡ βούλησις. — La βούλησις n'est pas possible sans le désir. Cf. *De an.*, III, 40, 433 a, 22 : νῦν δὲ ὁ μὲν νοῦς οὐ φαίνεται κινῶν ἄνευ ὀρέξεως ἢ γὰρ βούλησις ὄρεξις. *Mot. an.*, 6, 700 b, 22 ; v. *ad II*, 3, 414 a, 29 — b, 6. — Il est difficile de déterminer à la rigueur ce qu'ARISTOTE entend par βούλησις, et il semble que le concept en soit resté, pour lui-même, assez indéfini. Tantôt il affirme, comme ici, que la βούλησις suppose la raison (*Top.*, IV, 5, 126 a, 13 : πᾶσα γὰρ βούλησις ἐν τῷ λογιστικῷ. *Rhet.*, I, 10, 1369 a, 1 : καὶ τὰ μὲν — sc. πράττουσι — διὰ λογιστικὴν ὄρεξιν τὰ δὲ δι' ἀλόγιστον ἔστι δ' ἡ μὲν βούλησις ἀγαθοῦ ὄρεξις — οὐδαίς γὰρ βούλεται ἀλλ' ἢ ὅταν οἰηθῆ εἶναι ἀγαθόν —, ἄλογοι δ' ὀρέξεως ὄργη καὶ ἐπιθυμία) ; tantôt il déclare qu'elle se manifeste chez l'enfant avant que la raison soit née en lui (*Pol.*, VII, 15, 1334 b, 22). Nous lisons dans la *Rhétorique*, II, 4, 1381 a, 7 : ὥστε τῆς βουλήσεως σημεῖον αἱ λῦπαι καὶ αἱ ἡδοναὶ et, d'autre part, dans les *Topiques*, VI, 8, 146 b, 2 : τὴν βούλησιν ὄρεξιν ἄλυπον. Si nous recourons au passage de l'*Éthique à Nicomaque* (III, 4, 1111 b, 19) où ARISTOTE semble s'être appliqué à distinguer la notion dont il s'agit des notions connexes, nous y voyons que βούλησις correspond non pas à « volonté », mais plutôt à « souhait ». La βούλησις, y est-il dit, peut avoir pour objet des choses impossibles ou celles qui ne dépendent pas de nous, comme la victoire d'un athlète. Par là, elle se distingue de la volonté (προαίρεσις) ; elle s'en distingue encore parce que c'est surtout au résultat ou à la fin qu'elle s'attache, tandis qu'on ne peut vouloir la fin sans vouloir les moyens. L'impression qui se dégage de ces données est que nous devons entendre par βούλησις, non pas la volonté proprement dite, mais quelque chose de moins affectif et de plus raisonné que le désir. — STEWART (*Notes on the Nicom. Eth.*, t. I, p. 242 et al.) traduit très exactement βούλησις par *wish*.

432 b, 6. ὁ θυμός. — V. *ad II*, 3, 414 b, 1 ; 2.

432 b, 7. ὄρεξις. — Le désir (ὄρεξις) est, en effet, le genre dont l'ἐπιθυμία, le θυμός et la βούλησις sont les espèces. V. *ad II*, 1.

καὶ δὴ καὶ. — Formule fréquemment employée par ARISTOTE pour annoncer qu'il rentre en matière. Le δὴ indique, sans doute, que la question qui a fait l'objet de la digression se retrouve dans le problème étudié.

432 b, 10. τὸ γεννητικὸν καὶ θρεπτικόν. — V. *ad II*, 4, 415 a, 26 ; 416 a, 19 — b, 25.

432 b, 11. περὶ δὲ ἀναπνοῆς..... 12. ἐγρηγόρσεως. — La respiration, le sommeil et la veille sont, en effet, des mouvements et des altérations. THEM., 216, 2 : κινήσεις γὰρ καὶ αὐταὶ καὶ ἀλλοιώσεις τοῦ ζώου. *De somno*, 3, 456 b, 6 : νῦν δ' ἀναληπτέον ὑπὲρ αὐτῶν τούτου χάριν, ὅπως τὰς ἀρχὰς τῆς κινήσεως θεωρήσωμεν, καὶ τί πάσχοντος τοῦ μορίου τοῦ αἰσθητικοῦ συμβαίνει ἡ ἐγρηγόρσις καὶ ὁ ὕπνος.

432 b, 12. ὕστερον ἐπισκεπτέον. — BONITZ, *Ind. Ar.*, 99 a, 15 : περὶ ψυχῆς..... γ9. 432 b 12 *promittuntur* περὶ ἀναπνοῆς, περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως. — C'est de l'âme sensitive que dépendent le sommeil et la veille (*De somno*, 1, 454 a, 4 : εἰ τοίνυν τὸ ἐγρηγορέναι ἐν μηδενὶ ἄλλῃ ἐστὶν ἢ τῷ αἰσθάνεσθαι, δῆλον ὅτι ὤπερ αἰσθάνεται, τούτῳ καὶ ἐγρηγόρει τὰ ἐγρηγορότα καὶ καθέουδα τὰ καθέουδοντα.). L'inspiration et l'expiration, au contraire, sont des fonctions de l'âme nutritive. *De resp.*, 8, 474 a, 25 sqq. ; 21, 480 a, 16 : ἡ δ' ἀναπνοὴ γίνεται ἀξαναμένου τοῦ θερμοῦ, ἐν ᾧ ἡ ἀρχὴ ἡ θρεπτικὴ. καθάπερ γὰρ καὶ τὰλλα δεῖται τροφῆς, κάκεινο, καὶ τῶν ἄλλων μᾶλλον : καὶ γὰρ τοῖς ἄλλοις ἐκεῖνο τῆς τροφῆς αἰτίον ἐστίν. *Mot. an.*, 11, 703 b, 3 : πῶς μὲν οὖν κινεῖται τὰς ἐκουσίας κινήσεις τὰ ζῶα, καὶ διὰ τίνας αἰτίας, εἴρηται : κινεῖται δὲ τίνας καὶ ἀκουσίους ἐνία τῶν μερῶν, τὰς δὲ πλείστας οὐχ ἐκουσίους. λέγω δ' ἀκουσίους μὲν οἷον τὴν τῆς καρδίας τε καὶ τὴν τοῦ αἰδοῦ... οὐχ ἐκουσίους δ' οἷον ὕπνον καὶ ἐγρηγόρσιν καὶ ἀναπνοήν, καὶ ὅσαι ἄλλαι τοιαῦταί εἰσιν. οὐθενὸς γὰρ τούτων κυρία ἀπλῶς ἐστὶν οὐθ' ἡ φαντασία οὐθ' ἡ ὄρεξις, ἀλλ' ἐπειδὴ ἀνάγκη ἀλλοιοῦσθαι τὰ ζῶα φυσικὴν ἀλλοίωσιν... κτλ.

432 b, 14. τὴν πορευτικὴν κίνησιν. — πορευτικὴ κίνησις est pris ici dans son sens large, pour désigner le mouvement de tous les animaux qui se déplacent spontanément (*Ind. Ar.*, 621 a, 52), et non dans le sens étroit de *marche*, par opposition au vol et à la natation (*ibid.*, 621 b, 2).

432 b, 17. ἀλλ' ἢ βίη. — Sur le mouvement forcé, par opposition au mouvement naturel ou spontané, v. *ad I*, 3, 406 a, 22—27; 407 b, 1. Nous devons conclure de ce passage que, même chez les êtres inorganiques, les éléments par exemple, il y a quelque chose qui ressemble à l'imagination et au désir, puisque leur mouvement est naturel et spontané. V. *ad I*, 3, 406 b, 25; 5, 411 a, 14—15.

432 b, 19. πολλὰ γὰρ ἐστὶ..... **21.** διὰ τέλους. — V. *ad I*, 5, 410 b, 19—21; II, 2, 413 b, 2—4; III, 12, 434 b, 2.

432 b, 21. εἰ οὖν ἡ φύσις..... **22.** τῶν ἀναγκαίων. — Pour l'indication des nombreux passages où cette célèbre proposition est répétée sous diverses formes, v. *Ind. Ar.*, 836 a, 51 sqq.

432 b, 22. ἀναγκαίων. — Il s'agit ici, non pas de la nécessité absolue (ἀπλῶς), mais de la nécessité ἐξ ὑποθέσεως. *Part. an.*, I, 1, 639 b, 21 sqq.; *De somno*, 2, 455 b, 26; *Meta.*, Δ, 5, 1015 a, 20; v. *ad II*, 4, 416 a, 14.

432 b, 23. τέλεια καὶ οὐ πηρώματά ἐστιν. — V. *ad II*, 4, 415 a, 27.

432 b, 24. σημεῖον δ' ὅτι ἐστὶ γεννητικά. — V. *ad II*, 4, 415 a, 26 sqq.

432 b, 25. ὥστε. — V. *Ind. Ar.*, 873 a, 31; *ad II*, 2, 414 a, 12.

432 b, 27. ὁ μὲν γὰρ θεωρητικός. — V. *ad III*, 10, 433 a, 14—21.

432 b, 29. ἀλλ' οὐδ' ὅταν θεωρῇ τι τοιοῦτον. — Même lorsqu'elle prend la forme de l'intellect pratique, c'est-à-dire qu'elle se porte sur τὸ διωκτὸν ἢ φευκτὸν (v. *ad III*, 7, 431 b, 3—5), la pensée ne commande pas toujours aux mouvements

de l'animal. τὸ τοιοῦτον = τὸ διωκτὸν ἢ φευκτὸν, ou encore τὸ πρακτὸν. *PHILOP.*, 583, 13 : οὐδ' ὅταν ὁ νοῦς τοιοῦτόν τι γινώσκῃ, τούτέστι πρακτὸν. *THEM.*, 217, 3 : ὁ δὲ πρακτικὸς νοεῖ μὲν τι περὶ τούτων, κύριος δὲ οὐκ ἐστὶ τῆς κινήσεως. De même *SIMPL.*, 295, 22; *SOPHON.*, 141, 8.

432 b, 30. οἷον πολλάκις..... **433 a, 1.** μόριον. — *SIMPL.*, 295, 24 : οὐδετέρου δέ (sc. τοῦ κινεῖν ἢ ἡρεμεῖν τὸ ζῶον) ἐστὶ μόνος κύριος (sc. ὁ νοῦς), ἀλλὰ καὶ ἡρεμεῖν ἐπιτρέποντος τοῦ νοῦ κινεῖται φέρε ἢ καρδία ἐν τοῖς φοβεροῖς καὶ τὰ γεννητικὰ μόρια ἐν ταῖς τῶν ἀφροδισιατικῶν ἡδονῶν ἐννοίαις. De même *SOPHON.*, 141, 12. Mais, ainsi compris, les faits mentionnés par *ARISTOTE* ne prouveraient pas ce qu'il faut prouver. Car il s'agit d'établir, non point que l'organisme n'obéit pas toujours à l'intellect pratique, mais que l'intellect pratique peut prononcer qu'une chose est à rechercher ou à éviter sans commander, pour cela, les mouvements de fuite ou de poursuite. En outre, comme le remarque *PHILOPON*, si l'on admet, comme il paraît le faire lui-même, l'interprétation en question, on est obligé de reconnaître que l'exemple est très mal choisi, car les mouvements du cœur ne sont pas des πορευτικαὶ κινήσεις (*PHILOP.*, 583, 17 : ὅρα δὲ ὅτι οὐ καλῶς ἐχρήσατο τοῖς παραδείγμασιν. περὶ γὰρ τῆς καθ' ὅλον τὸ σῶμα τοῦ λόγου καθεστηκότος κινήσεως τῆς καθ' ὁρμὴν λεγομένης, ἥγαγεν παραδείγματα μερικῶν μορίων κινήσεως.). Nous préférons, par suite, l'interprétation de *THEMISTIUS* (217, 4), qui exige seulement qu'on donne à φοβεῖσθαι le sens de *fuir* qu'il a très souvent : πολλάκις γοῦν τι διανοεῖται φυγῆς ἄξιον καὶ οὐ φεύγει, οἷον σεισμὸν ἢ θηρίον, ἀλλὰ πάλλει μὲν ἡ καρδία καὶ φρίττουσιν αἱ τρίχες, μένει δὲ ἐν τῷ τόπῳ τὸ ζῶον. V. *ad I*, 4, 408 b, 8; 9; 10.

433 a, 4. ὅτι..... οὐκ ἰάται, i. e. : ὅτι συμβαίνει τὸν ἔχοντα τὴν ἰατρικὴν μὴ ἰατρῆσειν (*THEM.*, 217, 19).

433 a, 6. ὄρεξις doit être pris, ici et un peu plus loin (a, 8), dans le sens étroit d'appétit (ἐπιθυμία ou ἄλογος ὄρεξις, *Ind. Ar.*, 273 a, 3), puisque le chapitre suivant a pour but de montrer que le désir — ὄρεξις au sens large — est précisément le moteur cherché. Cf. *TREND.*, p. 442. D'ailleurs, les mots a, 7. ὄρεγόμενοι καὶ ἐπιθυμοῦντες (en prenant καὶ dans le sens de *c'est-à-dire*. V. *ad II*, 4, 415 a, 15—16) indiquent exactement la restriction à apporter à l'acception de ὄρεξις. Cf. *THEM.*, 217, 23; *SIMPL.*, 295, 37.

433 a, 7. οἱ γὰρ ἐγκρατεῖς. — ἀκρατής correspond à peu près à *intempérant*, mais ἐγκρατής n'est pas l'équivalent de σώφρων. *Eth. Nic.*, VII, 11, 1151 b, 34 : ὁ τε γὰρ ἐγκρατής οἷος μὴδὲν παρὰ τὸν λόγον διὰ τὰς σωματικὰς ἡδονὰς ποιεῖν καὶ ὁ σώφρων, ἀλλ' ὁ μὲν ἔχων ὁ δ' οὐκ ἔχων φύλακας ἐπιθυμίας, καὶ ὁ μὲν τοιοῦτος οἷος μὴ ἡδεσθαι παρὰ τὸν λόγον, ὁ δ' οἷος ἡδεσθαι ἀλλὰ μὴ ἄγεσθαι. *Ibid.*, 3, 1146 a, 9 : ἔτι εἰ μὲν ἐν τῷ ἐπιθυμίας ἔχειν ἰσχυρὰς καὶ φύλακας ὁ ἐγκρατής, οὐκ ἔσται ὁ σώφρων ἐγκρατής οὐδ' ὁ ἐγκρατής σώφρων : οὔτε γὰρ τὸ ἄγαν σώφρωνος οὔτε τὸ φύλακας ἔχειν. Cf. *ibid.*, 2, 1145 b, 14.

CHAPITRE X

433 a, 9. φαίνεται..... 10. νόησιν τινα. — Il résulte du chapitre précédent que, si ni l'appétit, ni l'intellect ne sont le seul moteur de l'animal, du moins (γέ) l'un et l'autre jouent-ils parfois ce rôle. D'ailleurs, l'imagination peut, à ce point de vue, remplacer la science. Car, en bien des circonstances, les hommes se fient à leur imagination et, chez les animaux, c'est elle qui tient lieu d'intelligence. Quand ARISTOTELE attribue à certains animaux la δεινία et la φρόνησις (v. *Ind. Ar.*, 311 a, 59; *ad III*, 3, 427 b, 8; 428 a, 11), il faut entendre par là qu'ils sont capables d'opérer sur les images comme les êtres doués de raison sur les concepts qu'ils aperçoivent en elles. V. *Mot. an.*, 6, 700 b, 19; *ad III*, 3, 428 a, 2; b, 16; 7, 431 a, 15; 11, 434 a, 8—11.

433 a, 10. πολλά γὰρ..... 11. ταῖς φαντασίαις. — THEM., 218, 1 : πολλά γὰρ καὶ [οἱ] ἄνθρωποι ταῖς φαντασίαις ἀκολουθοῦσι μᾶλλον ἢ ταῖς ἐπιστήμαις. PHILOP., 584, 11 : εἰς πολλά γὰρ ἐξακολουθοῦμεν τῇ φαντασίᾳ..... παρὰ τὰ δοκοῦντα τῷ νῦν. V. *ad II*, 3, 415 a, 11. — πολλά doit donc être pris ici dans le sens adverbial, et il ne faut pas y voir le sujet de ἀκολουθοῦσι qui est sous-entendu. Par suite, la conjecture de BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 64), approuvée par SUSEMHL (*Burs. Jahresb.*, LXVII, p. 110), πολλοὶ pour πολλά, nous paraît inutile.

433 a, 14. νοῦς δὲ ὁ ἐνεκά του..... 21. τὸ ὁρεκτικόν. — L'intellect théorique a pour fonction, d'une part, l'intellection

pure des essences indivisibles (v. *ad III*, 6, 430 b, 6—20), d'autre part, la discursion qui déduit, des définitions ou des principes ainsi aperçus, leurs conséquences nécessaires (v. *ad I. I.* et *III*, 4, 429 b, 12—17. Cf. *Eth. Nic.*, VI, 7, 1141 a, 16 : ὥστε δῆλον ὅτι ἡ ἀκριβεστάτη ἂν τῶν ἐπιστημῶν εἴη ἡ σοφία. δεῖ ἄρα τὸν σοφὸν μὴ μόνον τὰ ἐκ τῶν ἀρχῶν εἰδέναι, ἀλλὰ καὶ περὶ τὰς ἀρχὰς ἀληθεύειν. ὥστ' εἴη ἂν ἡ σοφία νοῦς καὶ ἐπιστήμη..... κτλ.). L'intellect pratique part du concept d'une fin à atteindre, d'un but à réaliser ; il a, par conséquent, pour domaine le contingent, ce qui peut être ou ne pas être (*ibid.*, VI, 2, 1139 a, 13; 4, 1140 a, 10; 8, déb.; V. *ad II*, 4, 415 b, 2; III, 10, 433 a, 29). Autrement dit, l'intellect théorique a pour objet le nécessaire absolument, l'intellect pratique le nécessaire ἐξ ὑποθέσεως (v. *ad III*, 9, 432 b, 22). Tandis que l'intellect théorique pose d'abord un concept abstrait, l'intellect pratique a pour point de départ l'idée de la chose concrète et particulière qu'on veut réaliser. V. *Meta.*, Z, 7, 1032 b, 6 : γίγνεται δὲ τὸ ὑγιὲς νοήσαντος οὕτως : ἐπειδὴ τοδὶ ὑγιεία, ἀνάγκη, εἰ ὑγιὲς ἔσται, τοδὶ ὑπάρξει, οἷον ὀμαλότητα, εἰ δὲ τοῦτο, θερμότητα. καὶ οὕτως αἰεὶ νοεῖ, ἕως ἂν ἀνάγκη εἰς τοῦτο ὁ αὐτὸς δύναιται ἔσχατον ποιεῖν. εἶτα ἤδη ἡ ἀπὸ τούτου κίνησις ποίησις καλεῖται, ἡ ἐπὶ τὸ ὑγιαίνειν. Ainsi, la νόησις πρακτικὴ se meut entre deux limites : elle part de la conception du but à atteindre et descend la série des moyens de nature à le produire jusqu'à ce qu'elle arrive à celui dont la réalisation est à la portée de l'agent. L'action suit immédiatement et parcourt la même série en sens inverse. Le dernier terme de la discursion pratique est le premier de l'exécution (*ibid.*, 1032 b, 16 : ἡ μὲν ἀπὸ τῆς ἀρχῆς καὶ τοῦ εἶδους νόησις, ἡ δ' ἀπὸ τοῦ τελευταίου τῆς νοήσεως ποίησις. *Eth. Nic.*, III, 5, 1112 b, 15 : θέμενοι τέλος τι, πῶς καὶ διὰ τίνων ἔσται σκοποῦσι, καὶ διὰ πλείονων μὲν φαινομένου γίνεσθαι διὰ τίνος βῆστα καὶ κάλλιστα ἐπισκοποῦσι, δι' ἐνὸς δ' ἐπιτελουμένου πῶς διὰ τούτου ἔσται κάκεινο διὰ τίνος, ἕως ἂν ἔλθωσιν ἐπὶ τὸ πρῶτον αἴτιον, ὃ ἐν τῇ εὐρέσει ἔσχατόν ἐστιν : ὁ γὰρ βουλευόμενος εἶκοι ζήτησιν καὶ ἀναλύειν τὸν εἰρημένον τρόπον ὥσπερ διάγραμμα. φαίνεται δ' ἡ μὲν ζήτησις οὐ πᾶσα εἶναι βούλευσις, οἷον αἱ μαθηματικαί, ἡ δὲ βούλευσις πᾶσα ζήτησις, καὶ τὸ ἔσχατον ἐν τῇ ἀναλύσει πρῶτον εἶναι ἐν τῇ γενέσει. *Eth. Eud.*, II, 11, 1227 b, 30 : ἐπειδὴ δεῖ τότε ὑγιαίνειν, ἀνάγκη τοδὶ ὑπάρξει, εἰ ἔσται ἐκεῖνο, ὥσπερ ἐκεῖ (c'est-à-dire dans la discursion théorique), εἰ ἔσται τὸ τρίγωνον δύο ὀρθαί, ἀνάγκη τοδὶ εἶναι. τῆς μὲν οὖν νοήσεως ἀρχὴ τὸ τέλος, τῆς δὲ πράξεως ἡ τῆς νοήσεως τελευτή.). L'intellect pratique est, aussi bien que l'intellect spéculatif, purement théorique, si on l'oppose à l'art

au sens strict. Sans doute, l'intellect pratique s'exerce *περὶ τῶν πρακτῶν*. Mais il n'est nullement *poétique*; il ne fait que déterminer les moyens propres à atteindre une fin, l'exécution de ces moyens restant en dehors de son domaine et appartenant à celui de l'art. V. *Meta.*, l. c.; Θ, 9, 1030 a, 30; *Eth. Nic.*, VI, 4 et 5, *præs.* 1140 b, 2 : ἡ φρόνησις (sc. τέχνη οὐκ ἂν εἴη)..... ὅτι ἄλλο τὸ γένος πράξεως καὶ ποιήσεως. — Le syllogisme proprement dit part d'une proposition qui exprime la ou les propriétés qui appartiennent nécessairement et par soi au moyen, et conclut que l'inhérence du moyen dans le mineur y cause l'inhérence de la propriété en question; la majeure est le principe du syllogisme théorique (*An. post.*, I, 23, 86 b, 30; *Ind. Ar.*, 712 a, 31), et ce que pose d'abord la pensée théorique, c'est une de ces définitions immédiates, termes derniers de la hiérarchie ascendante des intelligibles (v. *ad III*, 6, 430 b, 6—20; 8, 432 a, 12—15; *Meta.*, Z, 9, 1034 a, 31; M, 4, 1078 b, 24; *An. post.*, I, 23, 84 b, 39; *Ind. Ar.*, 289 b, 24). La spéculation pratique ne procède pas ainsi. Elle pose d'abord le petit terme qu'il faut réaliser, et descend la série de ses conditions jusqu'à celle que l'agent doit produire pour amener l'effet voulu. Elle va du mineur au moyen, et de celui-ci au majeur; elle débute par la mineure (v. CHAIGNET, *Ess. sur la Psych. d'Ar.*, p. 561). Mais le but à atteindre, l'effet à obtenir, sont choses concrètes et particulières; ce sont donc eux aussi, à leur manière, des termes derniers (*Ind. Ar.*, 289 b, 39). C'est pourquoi l'on peut dire que l'intellect saisit les termes derniers aux deux bouts de la hiérarchie des intelligibles. Car ce n'est pas la sensation qui peut apercevoir la notion de la maison réalisée dans les pierres et le bois, ou la notion de la santé réalisée dans Callias, ou plutôt, quand elle a appris à les apercevoir, elle est elle-même intellection (*Eth. Nic.*, VI, 12, 1143 a, 32 : ἔστι δὲ τῶν καθ' ἕκαστα καὶ τῶν ἐσχάτων πάντα τὰ πρακτά· καὶ γὰρ τὸν φρόνιμον δεῖ γινώσκειν αὐτά, καὶ ἡ σύνεσις καὶ ἡ γνώμη περὶ τὰ πρακτά, ταῦτα δ' ἐσχάτα. καὶ ὁ νοῦς τῶν ἐσχάτων ἐπ' ἀμφοτέρα· καὶ γὰρ τῶν πρώτων ὄρων καὶ τῶν ἐσχάτων νοῦς ἐστὶ καὶ οὐ λόγος, καὶ ὁ μὲν κατὰ τὰς ἀποδείξεις τῶν ἀκινήτων ὄρων καὶ πρώτων, ὁ δ' ἐν ταῖς πρακτικαῖς τοῦ ἐσχάτου καὶ ἐνδεχομένου καὶ τῆς ἐτέρας προτάσεως..... κτλ. *Ibid.*, 8, 1141 b, 27; 9, 1142 a, 23 : ὅτι δ' ἡ φρόνησις οὐκ ἐπιστήμη, φανερόν· τοῦ γὰρ ἐσχάτου ἐστίν, ὡς περ εἴρηται· τὸ γὰρ πρακτὸν τοιοῦτον. ἀντίκειται μὲν δὲ τῷ νῷ· ὁ μὲν γὰρ νοῦς τῶν ὄρων, ὧν οὐκ ἔστι λόγος, ἡ δὲ τοῦ ἐσχάτου, οὗ οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη ἀλλ' αἴσθησις, οὐχ ἡ τῶν ἰδίων, ἀλλ' οἷα αἰσθανόμεθα ὅτι

τὸ ἐν τοῖς μαθηματικοῖς ἐσχατον τρίγωνων. Cf. *Ibid.*, 12, 1143 b, 5 : τούτων οὖν ἔχειν δεῖ αἴσθησιν, αὐτὴ δ' ἐστὶ νοῦς. *An. post.*, II, 19, 400 a, 16. *Mot. an.*, 7, 701 a, 29; V. *ad III*, 7, 431 a, 15; 11, 434 a, 16—20). Mais ce qui détermine la fin à atteindre, c'est le désir au sens large du mot. C'est donc lui qui est, en somme, le moteur de l'animal : un but est désiré ou souhaité; ce désir sert de point de départ à la discursion pratique; et, dès que celle-ci est achevée, l'action se produit. — Ceci posé, le passage qui nous occupe ne paraît pas offrir les difficultés qu'on y a trouvées. L'intellect pratique, dit ARISTOTE, diffère de l'intellect théorique par sa fin. Le premier, en effet, a pour fin le contingent, ce qui peut être l'objet d'une action; le second, le nécessaire. Le désir est toujours en vue d'un but; et l'effet qu'on désire obtenir est le point de départ de la discursion pratique. Le dernier terme de cette discursion, c'est-à-dire le moyen qui est à la portée de l'agent, est, à son tour, le point de départ de l'action. Ce n'est donc pas sans raison qu'il peut sembler que les moteurs de l'animal sont le désir et la pensée pratique. Car le désirable meut et c'est pour cela que la pensée pratique meut aussi, parce qu'elle a son point de départ dans le désirable. De même, quand l'imagination remplace, à ce point de vue, la pensée, elle meut parce qu'elle est accompagnée de désir. Mais cela même nous montre qu'il n'y a, en réalité, qu'un moteur, le désir. La seule difficulté du morceau vient de ce que les phrases a, 18 : τὸ ὀρεκτὸν γὰρ κινεῖ..... (20) ὀρεκτὸν servent à la fois à expliquer comment il peut paraître y avoir dans l'animal deux moteurs, la pensée et le désir, et à prouver qu'en réalité le seul moteur véritable est le désir. Mais les corrections proposées par TORSTRICK (*in app. crit. ad loc.*) seraient plus nuisibles qu'utiles. Voici, en effet, comment il prétend rétablir ce passage : (a, 15) καὶ ἡ ὄρεξις ἐνεκά του πᾶσα. ὥστε εὐλόγως ταῦτα δύο φαίνεται τὰ κινουῦντα, ὄρεξις καὶ διάνοια πρακτικῆ.

prior editio : τὸ ὀρεκτὸν γὰρ κινεῖ. *posterior editio* : οὗ γὰρ ἡ νεῖ, καὶ διὰ τοῦτο ἡ διάνοια κινεῖ ὄρεξις, αὐτὴ ἀρχὴ τοῦ πρακτικοῦ ὅτι ἀρχὴ αὐτῆς ἐστὶ τὸ ὀρεκτὸν. νοῦ.

τὸ δ' ἐσχατον ἀρχὴ τῆς πράξεως. καὶ ἡ φαντασία δὲ ὅταν κινῆ,.... κτλ. Mais la proposition τὸ ὀρεκτὸν γὰρ κινεῖ κτλ. est utile pour amener la conclusion générale : ἐν δὲ τι τὸ κινουῦν. En effet, l'imagination n'est mentionnée ici que parce qu'elle remplace

quelquefois la pensée discursive pratique. Par suite, pour prouver qu'il n'y a qu'un seul moteur, le désir, il faut montrer qu'il motive, non seulement celle-ci, mais celle-là. En outre, la phrase a, 16 : τὸ δ' ἔσχατον ἀρχὴ τῆς πράξεως est bien mieux à sa place avant ὥστε εὐλόγως... κτλ. qu'avant a, 20 : καὶ ἡ φαντασία δὲ... κτλ. Car c'est précisément parce que le mouvement ou l'action débutent par le terme auquel la pensée discursive pratique a abouti, qu'il peut paraître conséquent de considérer celle-ci comme motrice. — La conjecture de PANSCH (*Philolog.*, XXI, p. 543) οὐ γὰρ ἡ ὄρεξις αὐτῆ... κτλ. ne nous paraît pas mieux fondée que son interprétation de l'ensemble du passage. D'après lui, ARISTOTE voudrait dire que l'ὄρεξις n'est pas le véritable moteur, qu'elle n'est qu'un moteur mû ; que le moteur dernier et unique est le désirable. Il faudrait donc expliquer : ce n'est pas le désir lui-même qui sert de principe à la pensée discursive pratique. C'est, en réalité, le désirable (ἔσχατον ou ὀρεκτόν) qui est le principe de l'action. Par suite, la leçon τὸ ὀρεκτόν devrait être préférée à τὸ ὀρεκτικόν (a, 21). — Mais cette interprétation soulève les difficultés suivantes : 1° La leçon οὐ γὰρ ἡ ὄρεξις, αὐτῆ est unanimement confirmée par les manuscrits et les commentateurs. Cf. BONITZ, *Ind. Ar.*, 491 b, 18. 2° Si l'on admet l'explication de PANSCH, ce passage fait double emploi avec la fin du chapitre (433 b, 13 sqq.). Il en est tout autrement si l'on pense qu'ARISTOTE s'attache ici à déterminer le moteur immédiat et interne de l'animal (ce qu'indique d'ailleurs très nettement la conclusion a, 31 : ὅτι μὲν οὖν ἡ τοιαύτη δύναμις κινεῖ τῆς ψυχῆς ἢ καλουμένη ὄρεξις, φανερόν.), sauf à en indiquer ultérieurement le moteur immobile. 3° Dans le morceau du *De motibus animalium* (6 et 7, v. *ad III*, 10, 433 a, 17—18) et dans l'*Éthique à Nicomaque* (VI, 2, v. *ad III*, 10, 433 a, 18), où le même sujet est traité ; dans la *Physique* (VIII, 2, v. *ad I. l.*), où il en est question accessoirement, il est dit aussi que c'est le désir qui sert de point de départ à la discursion pratique. 4° Dans la phrase τὸ δ' ἔσχατον ἀρχὴ τῆς πράξεως (a, 16), ἔσχατον ne signifie nullement le désirable, mais le dernier terme de la discursion pratique (c'est ce que montrent assez clairement les passages analogues que nous avons cités : *Eth. Nic.*, III, 5, 1112 b, 22 ; *Meta.*, Z, 7, 1032 b, 6 ; b, 16 ; *Eth. Eud.*, II, 11, 1227 b, 30), et πράξεως n'est pas synonyme de τοῦ πρακτικοῦ νοῦ, mais, au contraire, les deux termes s'opposent (τὸ δ' ἔσχατον) comme l'action à la délibération. 5° Enfin la leçon τὸ ὀρεκτικόν (a, 21)

est préférable à τὸ ὀρεκτόν. Car ce qui suit immédiatement a pour but de prouver que toute discursion pratique suppose le désir, tandis que le désir ne suppose pas la pensée.

433 a, 14. καὶ ὁ πρακτικός. — Sur le sens de καὶ, v. *Ind. Ar.*, 357 b, 13 ; *ad II*, 4, 415 a, 15—16.

διαφέρει δὲ..... 15. τέλει. — V. l'avant-dernière note.

433 a, 17. πράξεως. — πράξις est pris ici dans son acception large, et non dans le sens étroit où il s'oppose à ποιήσις. V. *ad I*, 3, 407 a, 23.

ὥστε εὐλόγως..... 18. πρακτική. — Cf. *Mot. an.*, 6, 700 b, 17 : ὀρώμεν δὲ τὰ κινούμενα τὸ ζῶον διάνοιαν καὶ φαντασίαν καὶ προαίρεσιν καὶ βούλησιν καὶ ἐπιθυμίαν. ταῦτα δὲ πάντα ἀνάγεται εἰς νοῦν καὶ ὄρεξιν. *Ibid.*, 7, 701 a, 32 : ποτέον μοι, ἡ ἐπιθυμία λέγει· τοῦ δὲ ποτέον, ἡ αἴσθησις εἶπεν ἢ ἡ φαντασία ἢ ὁ νοῦς· εὐθὺς πίνει. οὕτως μὲν οὖν ἐπὶ τὸ κινεῖσθαι καὶ πράττειν τὰ ζῶα ὀρμῶσι, τῆς μὲν ἔσχατης αἰτίας τοῦ κινεῖσθαι ὀρέξεως οὔσης, τῶν δ' ὀρεγομένων πράττειν τὰ μὲν δι' ἐπιθυμίαν ἢ θυμὸν τὰ δὲ δι' ὄρεξιν ἢ βούλησιν τὰ μὲν ποιῶσι, τὰ δὲ πράττουσιν. *Eth. Nic.*, VI, 2, 1139 a, 17 : τρία δ' ἐστὶν ἐν τῇ ψυχῇ τὰ κύρια πράξεως καὶ ἀληθείας, αἴσθησις νοῦς ὄρεξις. τούτων δ' ἡ αἴσθησις οὐδεμιᾶς ἀρχὴ πράξεως. *Ibid.*, VII, 5, 1147 a, 31 sqq.

433 a, 18. τὸ ὀρεκτόν γὰρ κινεῖ, καὶ διὰ τοῦτο ἡ διάνοια κινεῖ. — V. *Mot. an.*, 6, 700 b, 24, où ARISTOTE montre que le διανοητόν ne meut que quand il est conçu comme τέλος τῶν πρακτῶν, c'est-à-dire comme φαινόμενον ἀγαθὸν ou ἰδύ. La pensée discursive ne meut que quand elle est pratique, et elle n'est pratique que quand le désir l'a précédée. *Eth. Nic.*, VI, 2, 1139 a, 35 : διάνοια δ' αὐτῆ οὐθὲν κινεῖ, ἀλλ' ἡ ἕνεκά τοῦ καὶ πρακτικῆ· αὐτῆ γὰρ καὶ τῆς ποιητικῆς ἄρχει· ἕνεκα γὰρ τοῦ ποιεῖ πᾶς ὁ ποιῶν καὶ οὐ τέλος ἀπλῶς ἀλλὰ πρὸς τι καὶ τινὸς τὸ ποιητόν. ἀλλὰ τὸ πρακτικόν· ἡ γὰρ εὐπραξία τέλος, ἡ δ' ὄρεξις τοῦτο. *Phys.*, VIII, 2, 253 a, 15 : οὐδὲν οὖν κωλύει, μᾶλλον δ' ἔσως ἀναγκαῖον, τῷ σώματι πολλὰς ἐγγίγνεσθαι κινήσεις ὑπὸ τοῦ περιέχοντος, τούτων δ' ἐνίας τὴν διάνοιαν ἢ τὴν ὄρεξιν κινεῖν, ἐκείνην δὲ τὸ ὅλον ἤδη ζῶον κινεῖν.

433 a, 21. εἰ γὰρ..... 26. τίς ἐστιν. — Nous avons suivi, dans la traduction, la ponctuation indiquée par SUSEMIHL (*Burs.*

Jahresb., LXVII, p. 109, n. 30) qui met, avec raison, entre parenthèses a, 23 : ἡ γὰρ βούλησις..... (24) κινεῖται et a, 25 : ἡ γὰρ ἐπιθυμία..... (26) τίς ἐστίν.

433 a, 21. εἰ γὰρ δύο..... 22. εἶδος. — Si le désir et la pensée étaient tous deux moteurs au même titre, ils feraient partie à ce point de vue d'un genre commun, et posséderaient tous deux la δύναμις κινητική. Or, comme le montre la suite, la pensée n'a pas, par elle-même, la propriété motrice (THEM., 218, 26 : εἰ δὲ..... νοῦς καὶ ὄρεξις, ἐκίνει... ἄμφω, ἄλλη ἂν τις δύναμις ὑπῆρχεν ἀμφοτέροις κοινή, τῆς ἀμφοτέρα κοινωοῦντα ἐκίνει τὸ ζῆλον, ὡς τῶν δίποδι καὶ τῶν τετράποδι τὸ πόδας ἔχειν. νῦν δὲ ὁ μὲν νοῦς οὐ φαίνεται κινῶν ἄνευ ὀρέξεως). Car nous allons voir que l'intellect ne peut pas mouvoir sans le concours du désir, tandis que le désir peut mouvoir sans le concours de l'intellect.

433 a, 23. νοῦς οὐ φαίνεται κινῶν ἄνευ ὀρέξεως. — L'intelligence ne meut pas sans le désir. Sans doute, ce n'est pas toujours l'appétit (ἐπιθυμία), c'est-à-dire l'attrait de l'agréable, ni même l'impulsion (θυμός) qui provoque l'action. Mais, lorsqu'on se meut pour réaliser un désir raisonné (βούλησις. V. *ad III*, 9, 432, b, 5), ou même qu'on accomplit l'acte qui a été l'objet d'un choix libre et réfléchi (προαίρεσις, *Eth. Nic.*, III, 4, 1111 b, 7; 5, 1112 a, 31; b, 3; 7, 1113 b, 6; II, 3, 1105 a, 28; 4, 1106 a, 3 et *sæp.*), c'est encore au désir qu'on obéit. Car, non seulement l'ἐπιθυμία et le θυμός, mais aussi la βούλησις (v. *ad I. I.* et II, 3, 414 b, 2), et même la προαίρεσις, sont des formes du désir (ὄρεξις). Cf. *Mot. an.*, 6, 700 b, 23 : ἡ δὲ προαίρεσις κοινὸν διανοίας καὶ ὀρέξεως. *Eth. Nic.*, III, 5, 1113 a, 10 : ἡ προαίρεσις ἂν εἴη βουλευτική ὄρεξις τῶν ἐφ' ἡμῖν et *sæp.*; *Ind. Ar.*, 633 b, 45. V. *ad III*, 10, 433 a, 18. Cela ne veut pas dire qu'il y ait, dans les causes de toutes nos actions, un élément irréductible à l'intelligence et antérieur à elle. Car, nous allons le voir, si le moteur immédiat de la délibération discursive est le désir (*Mot. an.*, 7, 701, a, 34 : τῆς μὲν ἐσχάτης αἰτίας τοῦ κινεῖσθαι ὀρέξεως οὕσης), le moteur du désir est le désirable, et c'est l'intelligence qui prononce que telle chose est ou n'est pas désirable pour l'homme. V. *ad III*, 11, 434 a, 16.

ἡ γὰρ βούλησις ὄρεξις. — Ce n'est pas seulement, avons-nous dit, la βούλησις, mais aussi la forme la plus haute du vouloir, la προαίρεσις, qui suppose le désir (v. la note pré-

cédente). Peut-être βούλησις est-il pris ici dans un sens assez large pour comprendre la προαίρεσις, car, bien que distinctes, ces deux opérations sont voisines. *Eth. Nic.*, III, 4, 1111 b, 19 : ἀλλὰ μὴν οὐδὲ βούλησις γε (sc. ἡ προαίρεσις), καίπερ σύνεργος φαινόμενον.

433 a, 26. νοῦς μὲν οὖν πᾶς ὀρθός ἐστίν. — V. *ad III*, 3, 427 b, 14—24; 6, 430 b, 26—29; 28. THEMISTIOS (219, 7) ajoute ὁ γε κυρίως, mais il est probable qu'ARISTOTE pense seulement, d'une manière générale, à la supériorité de la pensée, même discursive, sur l'imagination et le désir.

432 a, 28. ἡ τὸ ἀγαθὸν ἢ τὸ φαινόμενον ἀγαθόν. — *Mot. an.*, 6, 700 b, 28 : δεῖ δὲ τιθέναι καὶ τὸ φαινόμενον ἀγαθὸν ἀγαθοῦ χώρον ἔχειν, καὶ τὸ ἰδὲ φαινόμενον γὰρ ἐστίν ἀγαθόν. *Rhet.*, I, 10, 1369 a, 2 : ἐστὶ δ' ἡ μὲν βούλησις ἀγαθοῦ ὄρεξις (οὐδεὶς γὰρ βούλεται ἀλλ' ἢ ὅταν οἴηθῃ εἶναι ἀγαθόν), ἄλογοι δ' ὄρεξεις ὀργῆ καὶ ἐπιθυμία,..... (b, 18) ὥστε συλλαβόντι εἰπεῖν, ὅσα δι' αὐτοὺς πράττουσιν, ἅπαντ' ἐστὶν ἢ ἀγαθὰ ἢ φαινόμενα ἀγαθὰ ἢ ἰδέα ἢ φαινόμενα ἰδέα. ἐπεὶ δ' ὅσα δι' αὐτοὺς, ἐκόντες πράττουσιν, οὐχ ἐκόντες δὲ ὅσα μὴ δι' αὐτοὺς, πάντ' ἂν εἴη, ὅσα ἐκόντες πράττουσιν, ἢ ἀγαθὰ ἢ φαινόμενα ἀγαθὰ ἢ ἰδέα ἢ φαινόμενα ἰδέα.

433 a, 29. οὐ πᾶν δέ. — THEM., 219, 15 : οὐ πᾶν δὲ ἀγαθὸν κινητικὸν τῆς ὀρέξεως · οὐ γὰρ τὸ πρῶτον οὐδὲ εἴ τι ἄπλῶς ἀγαθὸν καὶ ἀίδιον.

πρακτὸν δ' ἐστὶ..... **30. ἔχειν.** — *Eth. Nic.*, VI, 5, 1140 b, 2 : ἐνδέχεται τὸ πρακτὸν ἄλλως ἔχειν. *Ibid.*, 8, 1141 b, 10 : βουλευέται δ' οὐθεὶς περὶ τῶν ἀδυνάτων ἄλλως ἔχειν. *Ibid.*, 4, 1140 a, 10; III, 5, 1112 a, 21; VI, 2, 1139 a, 13 et *sæp.* V. *ad III*, 10, 433 a, 14—21.

433 a, 31. κινεῖ. — La conjecture de ESSEN (*Das dritte Buch* etc., p. 57, n. 8), qui remplace ce mot par κοινή, ne manque pas de vraisemblance. V. la note suivante.

433 b, 1. τοῖς δὲ διαιροῦσι..... 4. θυμικόν. — D'après TORSTRICK (p. 216), ce morceau figurerait à tort à la place qu'il occupe : *Sunt autem haec ejusdem argumenti atque ea quae supra legimus, 432 a 22. ἔχει — b 7. ὄρεξις : quorum haec videntur pr̄ma ac satis jejuna adumbratio esse alieno loco*

inserta. Mais il est, en somme, assez naturel qu'après avoir longuement établi que l'ὄρεκτικὸν possède une propriété (δύναμις) qu'on ne peut attribuer à aucune autre faculté, ARISTOTE signale, en passant, l'argument qu'on peut tirer de ce fait contre la doctrine qu'il a combattue au commencement du chapitre. Si à chaque faculté correspond une âme spéciale (b, 1 : ἐὰν κατὰ τὰς δυνάμεις διαίρωσι), il faut en admettre une foule : l'âme nutritive, etc. et, en outre, l'âme désirante. Il faut insister sur ἐτι. THEM., 219, 25 : ἐὰν κατὰ τὰς δυνάμεις διαίρωσι καὶ χωρίζωσι, προσαριθμητέον καὶ ταύτην, ὡς περὶ τὸ θρεπτικὸν καὶ τὸ αἰσθητικὸν καὶ τὸ θεωρητικὸν καὶ τὸ βουλευτικὸν, μεθ' ὧν δὴ καὶ τὸ ὄρεκτικὸν τοῦτο περὶ οὗ ὁ λόγος διώρισε.

433 b, 5. ὀρέξεις est employé ici dans son sens large, comme genre dont l'ἐπιθυμία et la βούλησις sont des espèces. Il y a donc conflit et pluralité de désirs quand la βούλησις est en opposition avec l'ἐπιθυμία. V. *ad III*, 9, 432 b, 5; II, 3, 414 b, 2.

433 b, 7. ὁ μὲν γὰρ νοῦς..... 8. τὸ ἤδη. — Le verbe sous-entendu après ἐπιθυμία ne peut pas être ἀνθέλκειν κελεύει, il faut expliquer : ἡ δὲ ἐπιθυμία τὸ παρὸν ἡδὺ διώκει (THEM., 221, 4). *Mens enim ob futurum retrahere jubet, cupiditas vero praesens ipsum persequitur* (ARGYR.). — Comme le remarque avec raison TRENDELEBURG (p. 447), τὸ ἤδη ne désigne pas l'instant présent, mais celui qui le suit immédiatement et qui fait l'objet du désir. *Phys.*, IV, 13, 222 b, 7 : τὸ δ' ἤδη τὸ ἐγγύς ἐστι τοῦ παρόντος νῦν ἀτόμου μέρος τοῦ μέλλοντος χρόνου (il faut supprimer la virgule que TRENDELEBURG, *l. l.*, met après ἀτόμου).

433 b, 9. τὸ ἤδη ἡδὺ καὶ ἀπλῶς ἡδύ. — ARISTOTE, comme PLATON, distingue des plaisirs vrais et des plaisirs faux, des plaisirs purement apparents ou subjectifs et des plaisirs objectifs. — Remarquons, en passant, que si, comme le fait HORN (*Platonstud.*, p. 382 sqq., cf. APELT, *Arch. f. Gesch. d. Philos.*, IX, p. 11 sqq.), on s'appuie sur la prétendue absurdité de cette doctrine pour mettre en doute l'authenticité du *Philèbe*, il faudra suspecter pour la même raison celle de l'*Éthique à Nicomaque*. — Il n'y a de plaisirs véritablement agréables que ceux que goûte l'homme vertueux, c'est-à-dire ceux qui accompagnent le fonctionnement normal des facultés normales de l'homme. *Pol.*, VII, 13, 1332 a, 22; *Eth. Eud.*, III, 1, 1228 b, 18 : καὶ τὸ ἡδὺ καὶ ἀγαθόν, διχῶς. τὰ μὲν γὰρ ἀπλῶς, τὰ δὲ τινὶ μὲν

καὶ ἡδέα καὶ ἀγαθὰ ἐστίν, ἀπλῶς δ' οὐ, ἀλλὰ τούναντίον φαῦλα καὶ οὐχ ἡδέα... κτλ. *Eth. Nic.*, X, 5, 1176 a, 17 sqq. : ἐστίν ἐκάστου μέτρον ἡ ἀρετὴ καὶ ὁ ἀγαθός,..... τὰ δὲ τούτω δυσχερῆ εἴ τῳ φαίνεται ἡδέα, οὐδὲν θαυμαστόν..... ἡδέα δ' οὐκ ἐστίν,..... τὰς μὲν οὖν ὁμολογουμένως αἰσχροὺς δῆλον ὡς οὐ φατέον ἡδονὰς εἶναι. *Ibid.*, 2, 1173 b, 20 : πρὸς δὲ τοὺς προφέροντας τὰς ἐπονειδίστους τῶν ἡδονῶν λέγοι τις ἂν ὅτι οὐκ ἐστὶ ταῦθ' ἡδέα. *Ibid.*, 5, 1176 b, 24; a, 12 et *sæp.*

433 b, 12. ἀριθμῷ δὲ πλείω τὰ κινουῦντα. — SIMPL., 300, 21 : « πλείω δὲ τῷ ἀριθμῷ », διότι δύο τὰ ὄρεκτικὰ καὶ μαχόμενα ἐνίστε ἀλλήλοις, τό τε λογικὸν καὶ τὸ ἀλόγως ὀρεγόμενον.

433 b, 13. ἐπειδὴ δ' ἐστὶ..... 18. τὸ ζῶον. — Nous avons traduit ce passage comme si l'apodose commençait à b, 15. ἐστὶ δὲ τὸ μὲν..... De nombreux auteurs (ZELL, HERMANN, WAITZ et d'autres, *ap. BON.*, *Arist. Stud.*, II—III, p. 124 sqq.) admettent, en effet, que l'emploi de δὲ en pareil cas est une particularité du style d'ARISTOTE. Mais BONITZ (*l. l.*) a montré, par un examen attentif des textes sur lesquels cette opinion s'appuie, qu'elle est mal fondée. Il est donc probable que l'apodose de ἐπειδὴ δ' ἐστὶ..... κτλ. n'est pas exprimée. C'est, du reste, ce qu'admettaient PLUTARQUE et SIMPLICIUS, qui pensent qu'il faut sous-entendre comme conclusion : τέτταρα ἄρα ἐστὶ τὰ τῆ κινήσει συμβαλλόμενα', τουτέστιν ἐπειδὴ ἐστὶ τρία, καὶ τὸ ἐν εἰς δύο διαιρεῖται, τέτταρα ἄρα (PLUT., *ap. PHILOP.*, 591, 5; SIMPL., 300, 36).

ἐπειδὴ δ' ἐστὶ τρία,..... 14. κινούμενον. — V. *Phys.*, VIII, 5, 256 b, 14 : τρία γὰρ ἀνάγκη εἶναι, τό τε κινούμενον καὶ τὸ κινουῦν καὶ τὸ ᾧ κινεῖ. τὸ μὲν οὖν κινούμενον ἀνάγκη μὲν κινεῖσθαι, κινεῖν δ' οὐκ ἀνάγκη, τὸ δ' ᾧ κινεῖ, καὶ κινεῖν καὶ κινεῖσθαι..... (20) τὸ δὲ κινουῦν οὕτως ὡστ' εἶναι μὴ ᾧ κινεῖ, ἀκίνητον (*trad.* : quant au moteur qui mouvrait sans être ce avec quoi meut un autre moteur, il serait immobile). *Ibid.*, 258 a, 5; V. *ad I*, 3, 406 b, 11—15.

433 b, 15. ἐστὶ δὲ..... 16. ἀγαθόν. — V. *Meta.*, A, 7, 1072 a, 26 : τὸ ὄρεκτικὸν καὶ τὸ νοητικὸν κινεῖ οὐ κινούμενα. τούτων τὰ πρῶτα τὰ αὐτά. ἐπιθυμητικὸν μὲν γὰρ τὸ φαινόμενον καλόν, βουλευτικὸν δὲ πρῶτον τὸ ὄν καλόν. *Mot. an.*, 6, 700 b, 29 : ὡστε δῆλον ὅτι ἐστὶ μὲν ἡ ὁμοίως κινεῖται τὸ αἰεὶ κινούμενον ὑπὸ τοῦ αἰεὶ κινούντος καὶ τῶν

ζῳον ἕκαστον, ἔστι δ' ἢ ἄλλως, διὸ καὶ τὰ μὲν ἀεὶ κινεῖται, ἢ δὲ τῶν ζῳῶν κινήσει ἔχει πέρας. τὸ δὲ ἀίδιον καλόν, καὶ τὸ ἀληθῶς καὶ πρώτως ἀγαθόν καὶ μὴ ποτὲ μὲν ποτὲ δὲ μή, θειότερον καὶ τιμιώτερον ἢ ὥστ' εἶναι πρὸς ἕτερον. τὸ μὲν οὖν πρῶτον οὐ κινούμενον κινεῖ, ἢ δ' ὄρεξις καὶ τὸ ὀρεκτικὸν κινούμενον κινεῖ. τὸ δὲ τελευταῖον τῶν κινουμένων οὐκ ἀνάγκη κινεῖν οὐδέν. — L'âme qui constitue le moteur immobile de l'animal n'est pas la forme déjà réalisée en lui, c'est celle qu'il réalisera quand il se sera mû. V. *ad I, 3, 406 b, 25; 407 b, 17—26; 4, 407 b, 31; 408 b, 18—29.*

433 b, 16. τὸ πρακτὸν ἀγαθόν. — Il faut prendre ces expressions dans leur sens le plus large : ἢ τὸ ἀγαθόν ἢ τὸ φαινόμενον ἀγαθόν. Cf. a, 28.

τὸ δὲ κινεῖν καὶ κινούμενον τὸ ὀρεκτικόν. — V. *Mot. an., 10, 703 a, 4* : κατὰ μὲν οὖν τὸν λόγον τὸν λέγοντα τὴν αἰτίαν τῆς κινήσεως ἔστιν ἢ ὄρεξις τὸ μέσον, ὃ κινεῖ κινούμενον.

433 b, 17. κινεῖται γὰρ..... 18. ἢ ἐνέργεια. — La plupart des manuscrits ont τὸ κινούμενον. Quelques-uns cependant (TXY) donnent τὸ ὀρεγόμενον, que préfèrent BELGER (? *in alt. ed. TREND., p. 448, n.*), TORSTRIK (p. 216) et BIEHL. TORSTRIK se fonde sur la raison suivante : *Manifestum autem est non omne τὸ κινούμενον etiam ὀρεγέσθαι : si lapis jacitur vel cadit, κινεῖται μὲν, ὀρέγεται δ' οὐ. Ergo non potest universaliter dici κινεῖται τὸ κινούμενον ἢ ὀρέγεται, et necessario scribendum erat τὸ ὀρεγόμενον ἢ ὀρέγεται.* Mais cet argument n'a guère de valeur. Car le contexte indique, aussi clairement que possible, qu'il s'agit ici du mouvement de l'animal. D'autre part, PANSCH (*Philolog., XXI, p. 545*) nous paraît avoir raison de penser que κινούμενον convient mieux ici. ARISTOTE vient de dire, en effet, que l'ὀρεκτικόν est un moteur mobile; il le prouve dans cette parenthèse, en remarquant que l'animal mû est mû en tant qu'il désire (et que, par suite, le désir est moteur) mais que, d'autre part, le désir est un mouvement subi par l'ὀρεκτικόν. Les leçons ἢ ἐνέργεια (TORSTRIK, pp. 216 et 207 note), ou ἢ ἐνέργεια (SIMPL., 303, 1), ou même ἢ ἐνέργεια fournissent à peu près le même sens (v. ZELLER, II, 2³, p. 582, n. 3 t. a.) : le désir en acte ou en tant qu'acte. Mais celle qui nous paraît le mieux convenir est ἢ ἐνέργεια : le désir est un mouvement, ou plutôt (ἢ, v. *ad III, 4, 429 b, 21*) un acte, car le passage à l'acte des puissances de l'ὀρεκτικόν n'est pas un mouvement au sens

mécanique du mot. C'est ainsi qu'a lu PHILOPON (591, 17), et SIMPLICIUS (303, 2) signale aussi cette variante.

433 b, 19. διὸ ἐν τοῖς κοινοῖς..... 27. τὴν κίνησιν. — *Ind. Ar., 99 a, 17 : referenda haec esse ad v 1. μν 1. ζ 1—3. Ζμβ 1. Ζx11 Rose Ar libr p 163 statuit (?); non exstare ea de re doctrinam Aristotelis Meyer iudicat p 440; quae omisit Ar, ea auctor libri de motu animalium videtur voluisse explere Ζx8.* Quelque opinion que l'on adopte sur l'authenticité (qu'admettent notamment BRENTANO, *Psych. d. Ar.*, p. 88, n. 35 et MARCHL, *Arist. Lehre v. d. Tierseele*, p. 19, n. 1) du *De motibus animalium*, contre laquelle on ne peut d'ailleurs invoquer aucun argument décisif (car il reste douteux que la référence — 10, 703 a, 10 — qui paraît s'appliquer au π. πνεύματος — v. ZELLER, II, 2³, p. 97, n. 2 t. a. —, ne renvoie pas à un ouvrage d'ARISTOTE aujourd'hui perdu ou, comme le pense BRENTANO, *l. l.*, au *De generatione animalium*, II, 2, 735 b, 37; 3, 736 b, 37), il n'en est pas moins incontestable (comme l'ont bien vu SIMPLICIUS — 303, 22 — et même THEMISTIUS — 221, 26 sqq. — qui s'inspire manifestement de ce traité) qu'il contient le meilleur commentaire du passage du *De anima* : « Le moteur premier de l'animal, y lisons-nous « (8, 702 a, 21), doit résider dans un point de départ (ἀρχή); « et nous avons dit que l'articulation (καμπή) est à la fois le « point de départ d'un organe et la fin d'un autre (ἢ δὲ καμπή « ὅτι μὲν ἔστι τοῦ μὲν ἀρχῆ τοῦ δὲ τελευτῆ, εἴρηται.). C'est pour- « quoi la nature l'emploie, en un sens, comme une chose uni- « que, en un autre, comme deux choses. Car, lorsque le mou- « vement se produit de l'articulation [comme centre], il est « nécessaire qu'une des extrémités [dont la réunion constitue « l'articulation,] se meuve tandis que l'autre reste en repos. « Car nous avons dit antérieurement qu'il faut que le moteur « puisse s'appuyer sur un point fixe. Ainsi l'extrémité de « l'avant-bras, par exemple, est mue et ne meut pas et, dans « l'articulation du coude, une partie est mue, c'est-à-dire celle « qui appartient à l'avant-bras en mouvement, mais il faut « qu'il y en ait une autre qui reste immobile, et c'est pour « cela que nous disons que ce point est un en puissance et « qu'il devient deux en acte. Par conséquent, si l'animal « tout entier n'était qu'un bras, ce serait là [dans le coude,] « que résiderait le principe moteur de l'âme. Mais, comme il « est possible d'avoir au delà de la main quelque objet ina-

« nimé, comme, par exemple, quand on meut un bâton avec
 « la main, il est évident qu'en ce cas l'âme motrice ne réside
 « pas dans l'extrémité du mû ni dans l'autre bout, car c'est le
 « bâton qui [, suivant le point de vue,] commence et se ter-
 « mine à la main. Mais, pour la même raison, si le prin-
 « cipe moteur de l'âme ne réside pas dans le bâton, il ne
 « saurait résider, non plus, dans la main. Car l'extrémité de
 « la main est dans la même situation par rapport au poi-
 « gnet, et celui-ci par rapport au coude [, que le bâton par
 « rapport à la main]. Peu importe, en effet, qu'il s'agisse ou
 « non de dépendances naturelles; car le bâton est comme
 « un organe qui peut s'enlever. Par suite, le principe moteur
 « ne peut résider dans le point de départ d'aucun organe, si
 « ce point de départ est, en même temps, la fin d'un autre
 « organe, et si, avant lui, il y en a un autre. Par exemple, le
 « point de départ de l'extrémité du bâton est dans la main; le
 « point de départ de l'extrémité de la main est dans le poi-
 « gnet, et si le principe moteur n'est pas dans la main parce
 « qu'il y a encore un organe antérieur à elle, il n'est pas davan-
 « tage dans cet organe [(l'avant-bras)], car le coude restant
 « immobile, la partie inférieure du bras peut encore se mou-
 « voir tout d'une pièce. »

[Ainsi l'organe central du mouvement de l'animal doit rési-
 der dans une articulation, et cette articulation doit être un
 principe et une fin, ce qui ne veut pas dire qu'elle doit être
 la fin d'un organe et le commencement d'une autre, mais
 qu'elle doit être point de départ ou point d'appui immobile du
 mouvement et terminaison d'un organe mû].

Ch. ix. « Et comme le mouvement de l'animal se produit
 « aussi bien de gauche à droite que de droite à gauche, et
 « qu'il peut être mû simultanément de mouvements contraires,
 « de sorte que la droite ne peut pas servir de point d'appui
 « fixe au mouvement de la gauche, ni réciproquement;
 « comme, en outre, le principe commun de deux choses
 « réside toujours dans un principe supérieur, il est néces-
 « saire que le principe de l'âme motrice soit au milieu. Car
 « le milieu est la limite des deux extrêmes. Ce point central
 « joue le même rôle par rapport à tous les mouvements, même
 « ceux qui émanent du haut ou du bas, comme ceux qui
 « partent de la tête par rapport à ceux qui partent du dos,
 « chez les animaux qui en sont doués. Et il est rationnel qu'il
 « en soit ainsi. Car c'est là, disons-nous, [au centre,] que réside

« le principe sensitif, de sorte que, quand la sensation modifie
 « l'endroit où réside le principe du mouvement et que celui-ci
 « modifie, à son tour, les parties voisines, les organes de
 « l'animal sont modifiés en conséquence, et ils s'étendent ou se
 « contractent (702 b, 23 : συµµεταβάλλει ἐκτεινόμενά τε καὶ συν-
 « γόμενα τὰ μέρη), de sorte que le mouvement de l'animal se
 « produit ainsi nécessairement..... »

Ch. x. « D'après le raisonnement qui nous indique la cause
 « du mouvement des animaux, c'est le désir qui joue le rôle
 « d'intermédiaire mû et mouvant. Il est nécessaire, par suite,
 « que, dans les corps animés, il y ait un organe qui joue ce
 « rôle. La portion de l'organisme qui est mue sans mouvoir
 « elle-même, peut pâtir sous l'influence d'une force qui lui est
 « extérieure. Mais ce qui meut doit nécessairement posséder
 « une certaine force et une certaine énergie. Or, il est mani-
 « feste que tous les animaux possèdent le πνεῦμα σύμφυτον et
 « qu'ils lui doivent leur force..... Ce πνεῦμα paraît être, par
 « rapport à l'organe qui sert de point de départ au pouvoir
 « moteur de l'âme, comme la partie de l'articulation qui meut
 « et qui est mue, par rapport à celle [qui sert de point d'appui]
 « immobile. Et, comme cet organe immobile est, pour certains
 « animaux, le cœur, pour d'autres, la partie analogue, c'est
 « évidemment pour cela que le πνεῦμα σύμφυτον y réside.... Et
 « il semble que sa nature le rende propre à jouer le rôle de
 « moteur et à dégager de la force. Les fonctions du mouvement
 « sont la poussée et la traction (703 a, 19 : τὰ δ' ἔργα τῆς κινή-
 « σεως ὡς καὶ ἔλξης), de sorte qu'il faut que l'organe du mou-
 « vement puisse s'étendre [pour pousser] et se contracter
 « [pour tirer]. Or telle est précisément la nature du πνεῦμα. »
 — Le cœur est donc comme le pivot des mouvements de l'or-
 ganisme, et l'organe qui s'attache à ce pivot et s'y appuie pour
 pousser ou tirer, est le πνεῦμα.

On voit clairement, d'après ces passages, comment il faut
 expliquer celui qui nous occupe. L'organe du mouvement est
 celui où coïncident le commencement et la fin, c'est-à-dire
 auquel viennent se terminer les organes mus et qui, en même
 temps, sert de point de départ au mouvement parce qu'il con-
 tient un point d'appui fixe (*ibid.*, 1, 698 b, 1 : ἀλλ' οὖν αἰεὶ ἡ
 ἀρχή, ἢ ἀρχή, ἡρεμεῖ κινουμένου τοῦ μορίου τοῦ κάτωθεν, οἷον τοῦ μὲν
 βραχίονος κινουμένου τὸ ὠλέκρανον, ὅτι μὲν οὖν καὶ ἐν αὐτῷ
 ἑκαστὸν τι δεῖ ἔχειν ἡρεμοῦν, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τοῦ κινουμένου ἔσται, καὶ
 πρὸς ὃ ἀπερειδόμενον καὶ ὅλον ἀθρόον κινήσεται καὶ κατὰ μέρος,

φανερὸν. *Incess. an.*, 3, 705 a, 14 : ἔχει γὰρ τινα ἀντέρεισιν πρὸς ἄλληλα τὰ μέρη ἐν ταῖς καμπαῖς. *Meta.*, 7, 16, 1040, b, 10 : μάλιστα δ' ἂν τις τὰ τῶν ἐμφύχων ὑπολάβοι μέρη καὶ τὰ τῆς ψυχῆς πάρεγγυς ἄμφω γίνεσθαι, ὄντα καὶ ἐντελεχεῖα καὶ δυνάμει, τῷ ἀρχῆς ἔχειν κινήσεως ἀπὸ τινος ἐν ταῖς καμπαῖς. Cet organe doit être, par conséquent, constitué comme le gond, dont la partie fixe, le pivot, centre du mouvement, coïncide par sa surface avec l'extrémité de la partie qui se meut autour de lui, ou de la chape (οἷον ὁ γυγλυμός. Peu importe, d'ailleurs, qu'on entende avec PLUTARQUE — *ap. SIMPL.*, 304, 9 — par γυγλυμός, l'ensemble constitué par deux calottes sphériques l'une concave, l'autre convexe, et emboîtées de façon à ce que l'une serve de pivot à l'autre, ou, avec ALEXANDRE — *ap. SIMPL.*, 304, 11 —, l'axe du gond et la chape, ou encore la tête et la concavité de l'articulation). La partie concave et la partie convexe du gond sont logiquement distinctes, mais non spatialement, puisque leurs surfaces coïncident. Elles sont, comme le point (v. *ad III*, 2, 427 a, 10), numériquement une et logiquement deux. Ce n'est que quand le gond fonctionne (ou que l'articulation se plie) que cette dualité se réalise en acte, l'une des parties se mouvant tandis que l'autre reste immobile (*Mot. an.*, 1, 698 a, 27 : τὰ δ' ἐν ταῖς καμπαῖς δυνάμει καὶ ἐνεργείᾳ γίνονται ὅτε μὲν ἐν ὅτε δὲ διακερτά.). Et il faut qu'il en soit ainsi, car tout mouvement physique est soit une traction, soit une poussée (Cf. *Phys.*, VII, 2, 243 a, 16 sqq., où ARISTOTE montre que tous les mouvements de translation se réduisent à quatre : τέτταρα γὰρ εἶδη τῆς ὑπ' ἄλλου φορέας, ἔλξις, ὤσις, ὄχησις, δίνησις, et que les deux derniers se ramènent, à leur tour, aux deux premiers, b, 16 : ἀπαται γὰρ πίπτουσιν εἰς τέσσαρας ταύτας. τούτων δὲ πάλιν ἡ ὄχησις καὶ ἡ δίνησις εἰς ἔλξιν καὶ ὤσιν.), et l'une comme l'autre suppose un point d'appui immobile (*Mot. an.*, 1, 698 a, 14 : φανερόν γὰρ καὶ ἐπὶ τούτων ὅτι ἀδύνατον κινεῖσθαι μηδενὸς ἡρεμοῦντος, πρῶτον μὲν ἐν αὐτοῖς τοῖς ζῴοις. δεῖ γὰρ, ἂν κινῆται τι τῶν μορίων, ἡρεμεῖν τι καὶ διὰ τοῦτο αἱ καμπαὶ τοῖς ζῴοις εἰσίν.). C'est ainsi que, pour qu'un cercle se meuve, il faut que le centre reste immobile; et ce centre, numériquement un et logiquement plusieurs, est à la fois un point fixe et un point en mouvement, puisqu'il est la limite des rayons qui se meuvent (*ibid.*, 18 : ὡσπερ γὰρ κέντρον χρῶνται ταῖς καμπαῖς, καὶ γίνονται τὸ ὅλον μέρος, ἐν ᾧ ἡ καμπή, καὶ ἐν καὶ δύο, καὶ εὐθύ καὶ κακαμμένον, μεταβάλλον δυνάμει καὶ ἐνεργείᾳ διὰ τὴν καμπήν. καμπτομένου δὲ καὶ κινουμένου τὸ μὲν κινεῖται σημεῖον τὸ δὲ μένει τῶν ἐν ταῖς καμπαῖς, ὡσπερ ἂν εἰ τῆς διαμέτρου

ἡ μὲν Α καὶ ἡ Δ μένοι, ἡ δὲ Β κινεῖτο, καὶ γίνετο ἡ ΔΓ.). — Il n'est pas douteux que, pour ARISTOTE, l'organe central de la sensibilité, le cœur (v. *ad II*, 12, 424 a, 24—25), ne soit aussi l'organe central du mouvement (*Part. an.*, II, 1, 647 a, 25; III, 3, 665 a, 10 : ἡ μὲν γὰρ καρδία ἐν τοῖς ἐμπροσθεν καὶ ἐν μέσῳ κεῖται, ἐν ἣ τὴν ἀρχὴν φαμεν τῆς ζωῆς καὶ πάσης κινήσεως τε καὶ αἰσθήσεως. *Ibid.*, 4, 666 b, 11; *De somno*, 2, 456 a, 4 et *sæp.*). Le cœur est constitué précisément comme doit l'être le centre moteur. Car il contient un point d'appui et l'on y trouve aussi « des tendons (= les cordes tendineuses des valvules) « analogues d'aspect à ceux qui font mouvoir les membres » (POUCHET, *La biologie aristotélique*, *Rev. philos.*, 1884, p. 545). Il n'est pas moins certain qu'ARISTOTE a attribué au πνεῦμα un rôle dans la production des divers mouvements de l'animal (*Meteor.*, II, 8, 366 a, 1 sqq.; *Gen. an.*, V, 8, 789 b, 7 : ταῦτα δ' ὡς κινεῦνται καὶ ὄργανα καὶ ὡς ὕλη αἷτις, ἐπεὶ καὶ τὸ τῷ πνεύματι ἐργάζεσθαι τὰ πολλὰ εἰκὸς ὡς ὄργανον ὅσον γὰρ ἕνια πολύχρηστά ἐστὶ τῶν περὶ τὰς τέχνας, ὡσπερ ἐν τῇ χαλκευτικῇ ἡ σφόρα καὶ ὁ ἄκμων, οὕτως καὶ τὸ πνεῦμα ἐν τοῖς φύσει συνεστῶσιν. Cf. *Ind. Ar.*, 606 a, 10 sqq.; ALEX., *De an.*, 77, 5 sqq.; KAMPE, *Erkenntnisstheorie d. Arist.*, p. 15). Nous avons, par conséquent, le droit de considérer le passage du *De motibus animalium*, qu'il soit ou non authentique, comme exprimant exactement la doctrine d'ARISTOTE.

433 b, 28. ὀρεκτικὸν δὲ οὐκ ἄνευ φαντασίας. — *Mot. an.*, 7, 701 a, 35 : ταύτης δὲ (sc. τῆς ὀρέξεως) γινομένης ἢ δι' αἰσθήσεως ἢ διὰ φαντασίας καὶ νοήσεως. *Ibid.*, 8, 702 a, 18 : τὴν δ' ὀρέξιν (sc. παρασκευάζει ἐπιτηδεῖως) ἢ φαντασία. *Phys.*, VIII, 2, 253 a, 17.

433 b, 29. ἡ λογιστικὴ ἢ αἰσθητικὴ. — V. *ad III*, 11, 434 a, 7.

433 b, 30. καὶ τὰ ἄλλα ζῴα. — V. *ad II*, 2, 413 b, 22.

CHAPITRE XI

433 b, 31. τῶν ἀτελῶν. — Il ne s'agit pas des animaux incomplets ou mutilés, mais de ceux qui, bien qu'étant doués de tous les organes que comporte leur espèce et capables de se déve-

opper et de se reproduire (v. *ad* III, 9, 432 b, 23 sqq.), sont cependant dépourvus de certains organes que possèdent les animaux supérieurs. *Hist. an.*, I, 9, 491 b, 26; V. *ad* II, 4, 415 a, 27.

434 a, 4. φαντασία δὲ..... 5. ἐνεστιν. — Le désir suppose l'imagination, et le mouvement suppose le désir. Tout animal qui se meut, fût-il atelès, possède donc l'imagination à quelque degré. Le doute ne porte pas tant sur l'existence de la φαντασία chez les animaux que sur le genre et le degré d'imagination qu'il convient de leur attribuer. V. *ad* II, 2, 413 b, 22; SIMPL., 307, 9 : δοτέον οὖν ἐξ ἀνάγκης αὐτοῖς τὴν φαντασίαν, ὃ δὲ καὶ Ἀριστοτέλης συλλογίζεται διὰ τοῦ λήπην καὶ ἰδονὴν ἐνεῖναι τοῖς τοιοῦτοις ζώοις. Il y a donc, en somme, trois espèces, ou plutôt trois degrés, dans l'imagination : la φαντασία ἀμυδρά des animaux inférieurs; la φαντασία αἰσθητική, que possèdent les animaux supérieurs pourvus des cinq sens; enfin la φαντασία λογιστική qui n'appartient qu'à l'homme.

ἀορίστως. — Comme leur sensibilité, les mouvements et l'imagination des animaux inférieurs ne sont ni différenciés ni définis. V. *Ind. Ar.*, 70 b, 42 : ἀόριστον dicitur id, quod vel nondum circumscriptum est certis finibus vel non potest certis finibus circumscribi. PHILOP., 592, 26 : ἐν τοῖς ζωοφότοις, φησὶν, ἀορίστως ἐστὶν ἡ φαντασία, ὡς δηλοῖ τὸ ἀόριστον τῆς κινήσεως αὐτῶν. ἀόριστον δὲ καλεῖ τῶν ζωοφότων τὴν κίνησιν διὰ τὸ μὴ ὁμοίως συστέλλεσθαι τε καὶ διαστέλλεσθαι, ἀλλὰ ποτε μὲν μᾶλλον, ποτὲ δὲ ἥττον. ἡ ἀορίστως λέγει ἀντὶ τοῦ ἀμυδρῶς καὶ πεπλανημένως.

434 a, 7. ἡ δὲ βουλευτική ἐν τοῖς λογιστικοῖς. — ἡ δὲ βουλευτική sc. φαντασία indique ici ce qui est désigné plus haut (III, 10, 433 b, 29) par λογιστική φαντασία. — L'imagination délibérative est celle qui accompagne, chez les êtres raisonnables, la recherche des moyens propres à atteindre une fin, ou l'intellect pratique (v. *ad* III, 10, 433 a, 14—21). Comme on ne pense pas sans images, de même on ne délibère pas sans images, car la délibération est une sorte de pensée discursive ou de syllogisme (*De mem.*, 2, 453 a, 13 : καὶ γὰρ τὸ βουλευέσθαι συλλογισμὸς τίς ἐστίν.). Ainsi que la pensée discursive pratique, dont elle diffère à peine, la βούλευσις ne saurait avoir pour objet le nécessaire ou, pour mieux dire, ce qui ne peut pas être autrement (*Eth. Nic.*, III, 5; V. *ad* III, 10, l. 1.; *Ibid.*, VI, 2, 1139 a,

13; 5, 1140 a, 31; 8, 1141 b, 10; *Rhet.*, I, 2, 1357 a, 4 et *seep.* V. *ad* l. l. et III, 9, 432 b, 22; 10, 433 a, 29). En outre, elle porte, non pas sur la fin elle-même, mais seulement sur les moyens de l'atteindre. *Eth. Nic.*, III, 5, 1112 b, 11 : βουλευόμεθα δ' οὐ περὶ τῶν τελῶν, ἀλλὰ περὶ τῶν πρὸς τὰ τέλη. οὔτε γὰρ ἰατρὸς βουλευέται εἰ ὑγιᾶσει, οὔτε ῥήτωρ εἰ πείσει, οὔτε πολιτικός εἰ εὐνομίαν ποιήσει, οὐδὲ τῶν λοιπῶν οὐδεὶς περὶ τοῦ τέλους ἀλλὰ θέμενοι τέλος τι.... et la suite; V. *ad* III, 10, 433 a, 14—21.

434 a, 8. τόδε ἢ τόδε, c'est-à-dire tel ou tel moyen pour atteindre le plus aisément et le plus complètement possible la fin qu'on se propose, puisque la fin elle-même n'est pas l'objet de la délibération. V. la note précédente et *ad* III, 11, 434 a, 8—11.

λογισμοῦ = le raisonnement discursif pratique. V. *ad* III, 10, l. l.

καὶ ἀνάγκη ἐν..... 11. ἐκείνην. — SIMPLICIUS (310, 2) explique la phrase a, 10 : καὶ αἴτιον..... (11) ἐκείνην de la façon suivante : αἴτιον οὖν φησὶ τοῦ μὴ πᾶσαν φαντασίαν..... δόξαν δοκεῖν ἔχειν, ὅτι τὴν ἐκ συλλογισμοῦ οὐκ ἔχει..... (7) αὕτη δὲ ἐκείνην, τούτέστιν ἡ ἐκ συλλογισμοῦ δόξα ἐπομένην ἔχει τὴν φαντασίαν. PHILOPON (592, 35) dit, à peu près de même : ἐπειδὴ, φησὶ, βουλευτική ἐστὶν ἡ ἐν τοῖς ἀνθρώποις φαντασία (πρὸς τοῦτο γὰρ ἀποδοτέον τὸν λόγον), διὰ τοῦτο καὶ ἐν ἐκ πλείονων φαντασμάτων δύναται ποιεῖν..... (593, 4) ἡ δὲ ἄλογος οὐκέτι. καὶ τὴν αἰτίαν αὐτὸς ἐπάγει λέγων ὅτι δόξαν οὐκ ἔχει τὰ ἄλογα. TRENDELENBURG (p. 452) remarque avec raison que, si le sujet sous-entendu de δύναται est ἡ βουλευτική φαντασία, il est difficile d'admettre que celui de δοκεῖν soit τὴν αἰσθητικὴν φαντασίαν. Il propose, en conséquence, l'interprétation suivante : *Animalia, etsi imaginatione gaudent, propterea opinione carere videntur, quod imaginationem non habent e ratiocinatione ductam, haec contra opinionem.* Mais cette explication soulève la même difficulté que la précédente. Si le sujet de δύναται est l'être qui possède la δύναμις λογιστική, l'homme, comment admettre que celui de δοκεῖν soit τὰ ἄλογα ζῶα? TORSTRIK (p. 216) a raison de penser que, dans cette hypothèse, les mots καὶ αἴτιον τοῦτο.... κτλ. *omni cum reliquis nexu carent.*

On évite toute difficulté en considérant le passage a, 7 : ἡ δὲ βουλευτική ... (10) ποιεῖν comme une parenthèse et en ratta-

chant, dans la phrase suivante, τοῦτο à δτι (καὶ αἴτιον τοῦ δόξαν μὴ δοκεῖν ἔχειν τοῦτο δτι...). L'homme délibère à l'aide de concepts; il calcule rationnellement la valeur des diverses fins proposées à son choix et les avantages des moyens à employer pour les atteindre (*Eth. Nic.*, VI, 8, 1141 b, 12 : ὁ δ' ἀπλῶς εὐβουλος ὁ τοῦ ἄριστου ἀνθρώπου τῶν πρακτικῶν στοχαστικῶς κατὰ τὸν λογισμὸν. *Ibid.*, 2, 1139 a, 12 : τὸ γὰρ βουλευέσθαι καὶ λογίζεσθαι ταῦτόν. Cf. ALEX., *De fato*, 14, 183, 33). Mais la δόξα ἐκ συλλογισμοῦ suppose toujours la φαντασία αἰσθητικὴ (αὕτη δὲ ἐκείνη), puisqu'on ne pense pas sans images. L'animal n'est pas capable de choisir et de se déterminer rationnellement, et l'on serait tenté de lui refuser la faculté d'opiner. Mais encore faut-il qu'il soit capable de désirer et de suivre tel désir plutôt que tel autre, ce qui suppose l'imagination et une sorte d'opinion sensible. Dans de nombreux passages, ARISTOTELE attribue la prudence au moins aux animaux supérieurs (*Hist. an.*, IX, 10, 614 b, 18; 29, 618 a, 25; 5, 611 a, 16; I, 1, 488 b, 15; *Meta.*, A, 1, 980 b, 22; *Eth. Nic.*, VI, 7, 1141 a, 27; V. *ad III*, 3, 427 b, 8; 10, 433 a, 9—10; 3, 428 a, 11). Il faut donc qu'il y ait en eux quelque chose d'analogue à ce qui est, chez l'homme, la pensée discursive pratique. Il faut, en d'autres termes, qu'ils soient capables de délibérer à l'aide des images comme l'homme délibère à l'aide des concepts, ce qui suppose chez eux la faculté de comparer les images. Nous lisons à la fin des *Seconds analytiques* que, parmi les animaux doués de sensibilité et de mémoire imaginative, il y en a qui sont capables d'expérience. C'est ainsi que se forme la première connaissance universelle (*An. post.*, II, 19, 99 b, 36 : ἐνούσης δ' αἰσθήσεως τοῖς μὲν τῶν ζῴων ἐγγίνεται μονὴ τοῦ αἰσθημάτων, τοῖς δ' οὐκ ἐγγίνεται. ὅσοις μὲν οὖν μὴ ἐγγίνεται, ἢ ὅλως ἢ περὶ ἂ μὴ ἐγγίνεται, οὐκ ἔστι τοῦτοις γνώσις ἔξω τοῦ αἰσθάνεσθαι. ἐν οἷς δ', ἔνεστιν αἰσθανομένοις ἔχειν ἔτι ἐν τῇ ψυχῇ. πολλῶν δὲ τοιοῦτων γινομένων ἤδη διαφορά τις γίνεται, ὥστε τοῖς μὲν γίνεσθαι λόγον ἐκ τῆς τῶν τοιοῦτων μονῆς, τοῖς δὲ μὴ. ἐκ μὲν οὖν αἰσθήσεως γίνεται μνήμη, ὥσπερ λέγομεν, ἐκ δὲ μνήμης πολλάκις τοῦ αὐτοῦ γινομένης ἐμπειρία. αἱ γὰρ πολλαὶ μνήμαι τῷ ἀριθμῷ ἐμπειρία μία ἐστίν.). Il est certain que, dans l'opinion d'ARISTOTELE, cette expérience ne constitue pas la pensée, et que les concepts sont autre chose que des collections d'images particulières (v. *ad I*, 3, 407 a, 32—33; II, 2, 413 a, 11—12; III, 7, 431 a, 15). Le début de la *Métaphysique* (A, 1, 980 a, 27 sqq.), où l'origine de l'ἐμπειρία est décrite de la même façon, oppose nettement l'expérience ainsi

acquise, à l'art et au raisonnement (λογισμός) qui impliquent la connaissance du concept (v. *ad I. I.*). Or, s'il est vrai que l'homme seul soit capable de ces opérations rationnelles, il semble bien que l'expérience qui résulte de la fusion automatique des images soit à la portée des animaux supérieurs. ARISTOTELE dit même explicitement que tous les animaux autres que l'homme, et qui sont doués de mémoire et d'imagination, ont un peu cette expérience (980 b, 25 : τὰ μὲν οὖν ἄλλα — sc. ζῶα — ταῖς φαντασίαις ζῆ καὶ ταῖς μνήμας, ἐμπειρίας δὲ μετέχει μικρόν. Cf. SCHIEBOLDT, *De imag. disq. ex Ar. lib. rep.*, p. 11). Dans le passage qui nous occupe, comme dans celui de la *Métaphysique*, la δόξα ἐκ συλλογισμοῦ est opposée à la δόξα résultant de la comparaison des images qui est attribuée aux animaux. — Nous mentionnerons plus loin (v. *ad III*, 11, 434 a, 12—13) les conjectures de BYWATER sur ce passage.

434 a, 9. τὸ μείζον. — Sub. : ἀγαθὸν ἢ φαινόμενον ἀγαθὸν ἢ ἰδῶ. V. *ad III*, 10, 433 a, 28.

434 a, 10. δόξαν. — V. *ad III*, 3, 427 b, 20; b, 14—24; b, 25.

434 a, 12. διὸ τὸ βουλευτικόν..... 15. κινεῖσθαι. — TREND., p. 452 : *Interpretes ita fere calculum subducunt, primum eum esse motum, quo appetitus consilium, alterum, quo consilium appetitum moveat, tertium eum, quo potentior horum vincat. Aut, si Simplicium sequaris, non multum diversa ratione, primum voluntatem in appetitum agere, ut regat, deinde appetitum in voluntatem, ut superet, tum denique voluntatis vim mutuam hanc et voluntatis et appetitus contentionem compescere. Sed in his numeris duplex est difficultas. Quo pacto tertium illud, quod ponunt, novus et peculiaris motus dici potest? Priori enim, quo consilium et voluntas moderantur, adnumerandus est. Si voluntas movet (κινεῖ), superior discedit. Consilium et cupidinem inter se fluctuare, ut nova momenti vis accedere debeat, ne verbo quidem significatur. Unde tandem novum aliquid accederet? Haec tantum diversi motus species est, non veritas. Aut consilium aut appetitus, quidquid contentionis fuit, uter eorum vincit, movet. Adde, quod in hac computandi ratione illud motus genus numeratum non est, quod aperte significatur verbis illis ὄρεξις τῆν ὄρεξιν, cupidinem a cupidine pelli. Aliam igitur numerandi rationem ineundam esse iudicamus. Primum is sit*

motus, quo voluntas appetitum temperat (ή ἀρχικωτέρα), *alter, quo appetitus consilium domat* (ή ὄρεξις τήν βούλησιν), *tertius, quo velut in intemperante, cupido cupidinem rapit, ut plane nihil pensi habeatur. Hic tertius novus sane motus, quoniam a libidine ortus ad libidinem pergit nec consilii et voluntatis rationem habet. Sed quomodo haec ratio e verbis, quae leguntur, repetitur? Sicut ab interpretibus verba illa ή ὄρεξις τήν ὄρεξιν nescio quo reiciuntur, quasi omnino sint nulla, ita nos ea quasi novum ordinem constituimus; ad quod nihil nisi insertam litteram δ' postulamus* (ή δ' ὄρεξις τήν ὄρεξιν). — Mais on peut se demander d'abord quels sont les *interpretes* chez lesquels TRENDELEBURG a trouvé l'explication qu'il réfute. Ce n'est pas THEMISTIUS, qui résume ainsi son interprétation (223, 18) : καί τρεῖς ἤδη τῆν καὶ κινήσεις αἴποις ἂν εἶναι ἐν τῷ ἀνθρώπῳ, δύο μὲν τὰς τῶν ὄρεξεων, μίαν δὲ τήν τοῦ ἀνθρώπου ὑπ' ἀμφοῖν ἀντισπωμένην. Ce n'est pas PHILOPON (590, 6), qui propose le sens suivant : Il y a trois sortes de moteurs : c'est d'abord le désirable, moteur immobile; puis le désir mis en mouvement par le désirable et qui meut, à son tour, le désir contraire; enfin, celui de ces deux désirs qui l'emporte sur l'autre et qui meut le corps; ὥστε τρεχῶς ἐστὶ τὸ κινουῦν. Ce n'est pas davantage SOPHONIAS (145, 13 sqq.), d'après lequel les trois cas à distinguer correspondent au triomphe de la volonté sur le désir, au triomphe du désir sur la volonté, et, en troisième lieu, aux circonstances dans lesquelles la victoire reste indécise. Ce n'est pas, enfin, SIMPLICIUS (310, 13 sqq.) dont l'interprétation est, à très peu de chose près, identique à la précédente. D'ailleurs, le sens proposé par TRENDELEBURG n'est pas acceptable. Non seulement il rend nécessaire une addition qui n'est autorisée ni par les manuscrits, ni par les commentateurs, mais encore il fait dire à ARISTOTE que l'ἀκρασία consiste dans la lutte des désirs entre eux, ce qui est contraire à ses assertions réitérées. Dans l'ἀκρασία, en effet, il y a lutte entre l'appétit et la raison; l'être dépourvu de raison, et chez lequel tout se bornerait à un conflit d'appétits, ne saurait être appelé intempérant (*Eth. Nic.*, VII, 5, 1147 b, 2 : ή γὰρ ἐπιθυμία ἐναντία, ἀλλ' οὐχ ή δόξα, τῷ ὀρθῷ λόγῳ ὥστε καί διὰ τοῦτο τὰ θηρία οὐκ ἀκρατῆ, ὅτι οὐκ ἔχει τῶν καθόλου ὑπόληψιν, ἀλλὰ τῶν καθ' ἕκαστα φαντασίαν καί μνήμην. *Ibid.*, 2, 1145 b, 10 : καί ὁ αὐτός ἐγκρατής καί ἐμμενετικός τῷ λογισμῷ καί ἀκρατής καί ἐκστατικός τοῦ λογισμοῦ. *Ibid.*, I, 13, 1102 b, 14 : τοῦ γὰρ ἐγκρατοῦς καί ἀκρατοῦς τὸν λόγον καί τῆς ψυχῆς τὸ λόγον ἔχον ἐπαινοῦμεν ὀρθῶς γὰρ καί ἐπὶ τὰ βέλ-

τιστα παρακαλεῖ φαίνεται δ' ἐν αὐτοῖς καί ἄλλο τι παρά τὸν λόγον πεφυκός, ὃ μάχεται τε καί ἀντιτείνει τῷ λόγῳ. *Magn. Mor.*, II, 6, 1203 b, 25 — ὁ μὲν γὰρ ἀκρατής ἐστὶν οὐ ὁ λόγος τοῖς πάθει μάχεται. — *et saep.*). TORSTRIK (p. 217) corrige sur ce point l'interprétation de TRENDELEBURG. Mais cette correction entraîne de nombreuses modifications dans le texte. Il faudrait lire, en effet : νικᾷ δ' ἐνίοτε καί κινεῖ τήν βούλησιν, ὅταν ἀκρασία γένηται ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην ὅτε δ', ὥσπερ σφαῖραν σφαῖρα, ή ὄρεξις τήν ὄρεξιν. STEINHART (*Symb. crit.*, p. 6) propose : νικᾷ δ' ἐνίοτε καί κινεῖ τήν βούλησιν, ὅταν ἀκρασία γένηται, ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην, ή ὄρεξις τήν ὄρεξιν, ὥσπερ σφαῖρα. *Sic demum*, dit-il, *iustus sententiae orbis efficitur, nam modo voluntatem libido, modo libidinem voluntas, modo libido libidinem pellere dicitur.* Mais le sens ainsi obtenu n'est pas plus satisfaisant. Car la βούλησις, comme ARISTOTE l'a dit quelques lignes plus haut (433 a, 23), est un désir (ὄρεξις, v. *ad l. l.* et III, 9, 432 b, 5; II, 3, 414 b, 2), de sorte que le cas où l'appétit, qui est une espèce d'ὄρεξις, triomphe de la βούλησις, qui en est une autre, ne peut pas être opposé à celui où l'ὄρεξις triomphe de l'ὄρεξις. La conjecture de BIEHL qui ajoute ὅτε δ', avant ὥσπερ σφαῖρα, souffre la même objection.

Si nous nous demandons, sans tenir compte du texte contesté, ce qu'ARISTOTE a pu vouloir dire ici, nous arrivons aux résultats suivants : Nous venons de voir que la délibération rationnelle n'existe pas chez les animaux. Ils se déterminent en suivant leurs appétits et en appréciant, par la comparaison des images, les divers partis qui s'offrent à eux. Il en résulte que l'appétit n'implique pas la délibération raisonnée. Mais il faut nous demander quels sont, chez les êtres qui en sont doués, comme l'homme, les rapports de la raison et du désir. Nous n'avons pas à nous occuper des hommes chez lesquels la raison est soumise au désir et qui ne suivent que leurs appétits, sans soupçonner même la possibilité d'une autre conduite. De tels hommes (ἀκόλαστοι) ne sont pas plus raisonnables que les animaux, ou plutôt, chez eux, le monde moral est renversé; la raison, qui devrait commander, obéit sans résistance; ils croient de bonne foi que la satisfaction de leurs appétits est le seul bien. *Eth. Nic.*, VII, 4, 1146 b, 22 : ὁ μὲν γὰρ (*sc.* ἀκόλαστος) ἄγεται προαιρούμενος, νομίζων αἰεὶ δεῖν τὸ παρὸν ἢ δὴ διώκειν ὁ δ' οὐκ οἶεται μὲν, διώκει δέ. *Ibid.*, 11, 1152 a, 4 : ὁμοιοὶ δὲ καί ὁ ἀκρατής καί ὁ ἀκόλαστος, ἕτερον μὲν ὄντες, ἀμφοτέροι δὲ τὰ σωματικὰ ἡδέα διώκουσιν, ἀλλ' ὁ μὲν καί οἰόμενος δεῖν, ὁ δ' οὐκ οἰόμε-

νος. *Ibid.*, I, 3, 1095 b, 19 : οἱ μὲν οὖν πολλοὶ παντελῶς ἀνδραποδῶδεις φαίνονται βροσημάτων βίον προαιρούμενοι. *Magn. Mor.*, II, 6, 1203 a, 2 : ὁ μὲν γὰρ ἀκίλαστος τοιοῦτός τις οἶος οἶσθαι, ἃ πράττει, ταῦτα καὶ βέλτιστα εἶναι αὐτῷ καὶ συμφορώτατα, καὶ λόγον οὐδένα ἔχειν ἐναντιούμενον τοῖς αὐτῷ φαινομένοις ἡδέσιν. Chez ceux en qui la raison n'est pas ainsi anéantie par les appétits, ses rapports avec le désir sont de plusieurs sortes. D'abord, en effet, il peut y avoir ou n'y avoir pas lutte entre la raison et le désir. Dans le premier cas, si la raison triomphe de l'appétit, le résultat de la lutte est le désir raisonné, βούλησις (v. *ad II. l.*). C'est ce qui a lieu chez ceux qu'on appelle ἐγκραταῖς. Issue d'un conflit entre l'ἐπιθυμία et la raison, la βούλησις conserve quelque chose d'irrationnel et d'affectif; c'est encore une ὄρεξις. C'est pour cela, sans doute, qu'il lui arrive de se porter sur des choses impossibles ou qui ne dépendent pas de nous (v. *ad III, 9, 432 b, 5*). Lorsque, au contraire, cette sorte de désir qui est l'appétit (ἐπιθυμία) triomphe de cette autre sorte de désir qui est le désir raisonné (βούλησις), on dit qu'il y a intempérance (ἀκρασία). On doit réserver le nom de tempérant (σωφρόνων) à l'homme dans la conscience duquel il n'y a pas de conflit entre les appétits et la raison (v. *ad III, 9, 433 a, 7*). Celle-ci joue en lui son rôle normal et naturel, c'est-à-dire qu'elle commande aux facultés inférieures sans éprouver de résistance de leur part; l'appétit n'existe pour ainsi dire plus. Et si l'homme tempérant accomplit les actions qu'il juge bonnes, c'est plutôt malgré le plaisir qui peut les suivre que pour lui (*Eth. Nic.*, X, 2, 1174 a, 6). En pareil cas, il faut bien le remarquer, la raison ne supprime pas le désir, puisqu'en réalité c'est toujours lui qui meut, mais il lui est subordonné de telle sorte que, loin de lutter contre elle, il l'accompagne docilement. En résumé : la raison ne peut mouvoir que quand le désir se joint à elle, et ses rapports avec le désir peuvent donner lieu à quatre situations morales : ἀκολασία, ἀκρασία, ἐγκράτεια, σωφροσύνη. Il n'y a pas lieu de s'occuper de la première, puisque la raison n'y joue qu'un rôle négatif et qu'un tel état ne saurait appartenir à l'homme en tant que tel. Les trois autres cas peuvent être ainsi définis : I ἀκρασία. ἡ ἄλογος ὄρεξις (ἐπιθυμία) νικᾷ τὴν λογιστικὴν ὄρεξιν (βούλησιν) ἢ τὸν λόγον. II ἐγκράτεια. ὁ λόγος νικᾷ τὴν ἄλογον ὄρεξιν (ἐπιθυμίαν) καὶ οὕτως ἡ βούλησις γίγνεται. III σωφροσύνη. ὁ λόγος ἄρχει μὲν, οὐ νικᾷ δέ, ἐπεὶ οὐδὲ πρὸς αὐτὸν οὐδὲν μέγεται. — Si nous revenons maintenant au texte du *De anima*, nous voyons qu'à le prendre à la lettre et sans y introduire

aucun changement, il ne dit pas autre chose : Comme nous venons de le voir, l'appétit n'implique pas la faculté de délibération raisonnée (βουλευτικόν). Mais, chez l'homme, celle-ci triomphe quelquefois de l'appétit et met ainsi en mouvement le désir raisonné (βούλησιν). Quelquefois, au contraire, c'est le premier genre de désir, ou l'appétit, qui triomphe du second ou du désir raisonné (ὅτε δ' ἐκείνη ἡ ὄρεξις νικᾷ ταύτην τὴν ὄρεξιν), c'est ce qui a lieu dans l'intempérance. Mais, par nature, c'est toujours la faculté supérieure qui est dominatrice et qui meut sans qu'il y ait lutte (*Eth. Nic.*, VII, 3, 1146 a, 4 : αὕτη γὰρ ἰσχυρότατον — sc. ἡ φρόνησις. — Le sujet sous-entendu de a, 15. ἀρχικωτέρων est sans doute, ἀρχή. V. *Frg.* 85, 1491 a, 13 : ἀρχὴ γὰρ ἄνωθεν πάντων.). De sorte qu'il y a, en réalité, trois espèces de mouvements : ceux qui résultent de l'empire naturel de la raison sur le désir; ceux qui sont causés par le triomphe de la raison sur les désirs, et ceux, enfin, qui proviennent du triomphe des désirs sur la raison. — Cette interprétation suppose, il est vrai, que ἡ ὄρεξις (a, 12) a d'abord le sens étroit d'ἐπιθυμία et, plus bas, son sens large de genre commun dont l'ἐπιθυμία et la βούλησις sont des espèces. Mais nous avons trouvé, un peu plus haut (III, 9, 433 a, 6), un autre exemple de la même négligence. L'incorrection grammaticale qu'il peut y avoir à prendre τὸ βουλευτικόν, et non ἡ ὄρεξις, pour sujet de νικᾷ doit d'autant moins nous arrêter que la préoccupation d'ARISTOTE dans tout ce morceau est de montrer l'influence de la raison discursive sur le désir.

Il nous reste à expliquer les mots ὡσπερ σφαῖρα. Le sens qui se présente naturellement est celui-ci : l'appétit repousse le désir raisonné comme une balle qui force un obstacle, et cette interprétation paraît confirmée par un passage de l'*Éthique à Nicomaque* (III, 15, 1119 b, 8) : ἀπληστος γὰρ ἡ τοῦ ἡδέος ὄρεξις καὶ πανταχόθεν τῷ ἀνοήτῳ, καὶ ἡ τῆς ἐπιθυμίας ἐνέργεια αὖξει τὸ συγγενές, κἂν μεγάλα καὶ σφοδραὶ ὦσι, καὶ τὸν λογισμὸν ἐκκρούουσιν (peut-être aussi faut-il lire, avec γ, ὡσπερ σφαῖραν, et comprendre que l'appétit repousse le désir raisonné comme un mur, ou le sol, repousse une balle. Cette interprétation s'accorderait moins bien avec la contexture de la phrase. Elle peut, toutefois, paraître plus plausible, étant donné que les anciens ne paraissent pas avoir pratiqué de jeu consistant à renverser un obstacle avec la balle, tandis qu'ils s'exerçaient fréquemment à faire rebondir la balle contre terre ou contre un mur — ἀπόρραξις. V. BURETTE, *Mémoire pour servir à l'histoire de la*

sphéristique et de la paume chez les anciens, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. I, p. 153 sqq.; BECKER, *Gallus*, I, p. 268 sqq.; KRAUSE, *Die Gymn. u. Agon. d. Hell.*, I, p. 308 — C'est, sans doute, de ce jeu, qu'ARISTOTE tire la comparaison employée plus haut, *De an.*, II, 8, 419 b, 27). Mais les explications les plus diverses ont été proposées par les commentateurs. D'après THEMISTIUS (223, 10), ARISTOTE voudrait dire que quand le désir raisonné triomphe de l'appétit, il joue le même rôle que la sphère des fixes qui entraîne dans son mouvement les sphères inférieures, sans supprimer cependant leur mouvement propre. SIMPLICIUS (310, 30) rapporte aussi, sans l'approuver lui-même, cette opinion qu'il attribue aux ἐξηγηταί. Suivant PHILOPON (590, 10), le désir, tantôt vaincu et tantôt vainqueur, est comme un point situé sur la sphère céleste et qui, emporté par son mouvement, se trouve tantôt au dessus, tantôt au dessous de la terre. Mais on ne voit guère comment ces interprétations peuvent se concilier avec le texte. On peut en dire autant de celle que propose SIMPLICIUS (310, 21) : ARISTOTE emprunte sa comparaison au mouvement des joueurs qui se lancent une balle. En effet, celui qui la lance se meut, et celui qui la reçoit est mû et se meut à son tour pour la renvoyer. De même, dans l'âme de l'intempérant, le plus mauvais désir chasse le meilleur et réciproquement. Enfin, SOPHONIAS (145, 17) comprend que, quand les désirs triomphent et succombent tour à tour, ils sont ὡσπερ σφαῖρα ἄνω καὶ κάτω κωλυμένη. TRENDLENBURG (p. 455) explique à peu près comme THEMISTIUS : *consilium tanquam superius (ἡ ἄνω) ita appetitum in suum motum convertere, sicut superior sphaera eas, quae inferiores volvuntur. Haec interpretatio maiorem fidem nanciscitur ex eo, quod additur φύσει δὲ αἰεὶ ἡ ἄνω ἀρχικωτέρα καὶ κίνει*. Cette interprétation est d'autant plus séduisante que l'analogie entre le monde physique et le monde moral peut être poussée plus loin. Les actions de l'homme tempérant ressemblent au mouvement uniforme de la sphère des fixes, qui obéit à l'attrait de la fin, sans qu'en elle aucune autre tendance se manifeste. Dans la région sublunaire, comme dans la conduite de l'ἐγκρατής, la matière se soumet, sans doute, à la forme, mais non sans résistance (cf. *Meteor.*, I, 1, 338 a, 26 sqq.). Il arrive même, quelquefois, que la matière triomphe; de là, les monstruosités et le mal qui correspondent à l'ἀκρασία. Enfin, la soumission définitive de la forme à la matière serait le renversement du monde physique,

comme l'ἀκολασία est le renversement de l'ordre moral. Mais les mots qui, dans le texte, suivent immédiatement ὡσπερ σφαῖρα (ἡ ὄρεξις τὴν ὄρεξιν, ὅταν ἀκρασία γένηται) n'autorisent pas ce commentaire.

D'après BRENTANO (*Psych. d. Ar.*, p. 111, n. 110), les τρεῖς φοραὶ dont parle ARISTOTE seraient les trois espèces de mouvements dont se compose le mouvement local chez l'homme : 1° Le mouvement purement physique résultant de la pesanteur (la marche est comme une chute continuée); 2° le mouvement accompli sous l'influence du désir; 3° celui dans lequel se manifestent l'intervention de la raison et son empire sur les désirs. Mais, pour que cette explication, qu'il serait d'ailleurs difficile de mettre d'accord avec l'ensemble du texte, fût admissible, il faudrait que le mouvement causé par la pesanteur ou la tendance naturelle des éléments pût être considéré comme un mouvement de l'homme ou de l'animal en tant que tels, ce qu'ARISTOTE n'aurait certainement pas admis. V. *ad I*, 1, 402 a, 6; 5, 411 a, 14—15. — La conjecture de ZELLER (II, 2^a, p. 587, n. 4 t. a.) : ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην, ὡσπερ ἡ ἄνω σφαῖρα τὴν κάτω, ὅτε δ' ἡ ὄρεξις γένηται (φύσει..... κίνει) ὡστε....., ne pourrait être admise que s'il était impossible de trouver un sens au texte traditionnel. L'on peut en dire autant de celles de BYWATER (*Arist., Journ. of Philol.*, 1888, p. 66 sqq.), qui propose de rétablir ainsi l'ensemble du morceau depuis a, 10 : καὶ αἴτιον τοῦτο τοῦ δόξαν μὴ δοκεῖν ἔχειν, ὅτι τὴν ἐκ συλλογισμοῦ οὐκ ἔχει τᾶλλα ζῶα · διὸ τὸ βουλευτικὸν οὐκ ἔχει ἡ ὄρεξις. νικᾷ δ' ἐνίοτε — καὶ κίνει τὴν βούλησιν ὡσπερ σφαῖρα — ὅτε μὲν αὕτη ἐκείνην ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην ἡ ὄρεξις τὴν ὄρεξιν, ὅταν ἀκρασία γένηται · φύσει δ' αἰεὶ ἡ ἄνω ἀρχικωτέρα καὶ κίνει. D'ailleurs, il n'y aurait, dans l'explication proposée par BYWATER, que deux espèces de mouvements et non pas trois (v. SUSEMIHL, *Burs. Jahresb.*, LXVII, p. 110, n. 33); en outre, si l'on fait abstraction de la parenthèse, la construction νικᾷ δ' ἐνίοτε ὅτε μὲν αὕτη ἐκείνην... κτλ. n'est guère régulière; enfin, la position du sujet, τᾶλλα ζῶα, est insolite. Les conjectures de BUSSE (*Hermes*, XXIII, 1888, p. 469 sqq.) et de SUSEMIHL (*Burs. Jahresb.*, l. l.), plus satisfaisantes pour le sens, ont le défaut d'exiger aussi un grand nombre de corrections (v. app. crit., *ad loc.*).

434 a, 16. τὸ δ' ἐπιστημονικόν..... 21. ἡ δ' οὐ. — Après avoir indiqué les trois sortes d'activités auxquelles le désir, moteur mobile, peut donner lieu, ARISTOTE montre maintenant

comment son moteur immobile, la connaissance du désirable, agit sur lui : Ce n'est pas la majeure du syllogisme qui met en mouvement le désir et, par suite, provoque l'action, mais plutôt la mineure. Car l'action a toujours pour but de produire un résultat particulier et porte sur des choses concrètes. C'est pour cela que le petit terme est le point de départ de la pensée discursive pratique (v. *ad III*, 10, 433 a, 14—21). Ce qui détermine l'action du médecin, ce n'est point la proposition générale : « il faut soigner les malades, » mais la proposition particulière : Socrate est malade et ce remède le guérira (*Meta.*, A, 1, 981 a, 16 : αἱ δὲ πράξεις καὶ αἱ γενέσεις πᾶσαι περὶ τὸ καθ' ἕκαστόν εἰσιν · οὐ γὰρ ἀνθρώπων ὑγιαίνει ὁ ἰατρούων, πλὴν ἀλλ' ἢ κατὰ συμβεβηκός, ἀλλὰ Καλλίαν ἢ Σωκράτην κτλ. *Eth. Nic.*, VII, 5, 1147 a, 3 : πρακτὰ γὰρ τὰ καθ' ἕκαστα, διαφέρει δὲ καὶ τὸ καθόλου · τὸ μὲν γὰρ ἐφ' ἑαυτοῦ τὸ δ' ἐπὶ τοῦ πράγματός ἐστιν, οἷον ὅτι παντὶ ἀνθρώπῳ συμφέρει τὰ ξηρά, καὶ ὅτι οὗτος ἀνθρώπος ἢ ὅτι ξηρὸν τὸ τοιόνδε..... (a, 25) ἢ μὲν γὰρ καθόλου δόξα, ἢ δ' ἑτέρα περὶ τῶν καθ' ἕκαστά ἐστιν (b, 9) ἢ τελευταία πρότασις δόξα τε αἰσθητοῦ καὶ κυρία τῶν πράξεων. *Mot. an.*, 7, 701 a, 32 ; V. *ad III*, 10, 433 a, 17—18 ; *Ibid.*, 701 a, 8 sqq.). Pour être tout à fait dans la vérité, il faut reconnaître, cependant, que la proposition générale contribue, sans doute, à déterminer l'action, mais qu'elle est plus fixe et plus immobile que la proposition particulière, qui varie nécessairement avec les circonstances. Cf. SIMPL., 314, 38 : ἀλλ' ἢ μὲν ἡρεμοῦσα μᾶλλον, ὅτι οὐ κινουμένη αὐτὴ κινεῖ, μένει γὰρ ἢ αὐτὴ αἰεὶ οὐδέποτε μεταβαλλομένη οὐδὲ ἄλλοτε ἄλλως ἔχουσα · ἐπιστημονικὴ γὰρ ἦν (THEMISTIUS — 224, 10 — comprend un peu différemment : ἄμφω μὲν οὖν, ἀλλ' ἢ μὲν ἡρεμοῦσα μᾶλλον, ἢ δὲ τῇ κινήσει συνάπτουσα · τὸ γὰρ συμπέρασμα κατ' ἐκείνην, ἐμοὶ τοίνυν τοδὶ πρακτέον, καὶ εὐθὺς κινεῖται, ἂν μὴ τι κωλύῃ). Ainsi, celui qui sait que telle chose est désirable pour l'homme dans telle situation, qui aperçoit qu'il est lui-même dans cette situation et à qui la discussion pratique montre, en même temps, le moyen de se procurer la chose désirable, est immédiatement déterminé à l'action. Sans doute, la pensée ne meut que par l'intermédiaire du désir. Mais c'est la connaissance du désirable qui est le moteur immobile de celui-ci, de sorte que le vice est toujours une certaine erreur (*Eth. Nic.*, III, 2, 1110 b, 28 ; X, 6, 1176 b, 16—26 ; VII, 5, 1147 b, 6 ; *Meta.*, A, 7, 1072 a, 29 : ὀρεγόμεθα δὲ διότι δοκεῖ μᾶλλον ἢ δοκεῖ διότι ὀρεγόμεθα. ἀρχὴ δὲ ἡ νόησις.). Chez celui qui sait véritablement ce qui constitue pour l'homme le vrai désirable, le

désir obéit toujours et spontanément à l'appel de la raison. Nous n'aurions pas dû dire, tout à l'heure, que l'appétit triomphe du désir raisonnable, mais, pour nous exprimer exactement, que l'erreur consistant à croire que le bien de l'homme est le plaisir sensible, peut triompher d'une science encore partielle ou mal établie, et mettre en mouvement le désir (*ibid.*, 1147 a, 18 ; VI, 9, 1142 a, 19).

434 a, 16. τὸ δ' ἐπιστημονικὸν οὐ κινεῖται, ἀλλὰ μένει. — SIMPLICIUS (311, 7), tout en constatant l'existence de la variante οὐ κινεῖται, lit οὐ κινεῖ. οὐ κινεῖται semble préférable. D'une part, en effet, il n'y a pas d'opposition entre οὐ κινεῖ et μένει, car un moteur peut être immobile et mouvoir, d'autre part, la faculté intellectuelle joue précisément le rôle de moteur immobile, puisqu'elle conçoit le désirable qui meut le désir. — V. *ad I*, 3, 407 a, 32—33.

434 a, 17. ἢ μὲν γὰρ λέγει..... 19. τοιόσδε. — THEM., 224, 7 : ἢ μὲν γὰρ λέγει ὅτι παντὶ τῷ φιλοσοφοῦντι εὖ ποιητέον, ἢ δὲ ἐγὼ δὲ φιλοσοφῶ.

434 a, 19. τόδε τοίνυν τοιόνδε. — La plupart des manuscrits omettent τοίνυν ; E donne τὸ νῦν ; BIEHL lit τοίνυν, proposé par TORSTRIK (p. 218) d'après SIMPLICIUS (313, 34 ; 314, 33). Peut-être faut-il lire τόδε τι νῦν τοιόνδε (cf. *An. post.*, I, 31, 87 b, 30 : τόδε τι καὶ ποῦ καὶ νῦν) ou τόδε τῷ νῦν τοιόνδε ou, enfin, avec Xy, τόδε νῦν τοιόνδε.

ἤδη αὐτὴ κινεῖ ἢ δόξα. — TORSTRIK (p. 219) pense que le texte a dû subir quelque altération : *Primum enim mirum videtur propositionem minorem vocari δόξαν : ejus enim subjectum est res singula, ἢ δόξα vero aut plerumque aut semper generalis est.* Mais δόξα est pris ici dans son sens large de croyance, et peut s'appliquer aussi bien aux opinions qui ont pour objet des choses individuelles qu'aux propositions générales. TORSTRIK n'a trouvé, assure-t-il, qu'un seul endroit où : *haud dubie de propositione singulari dicatur δόξα.* Cependant ARISTOTE affirme, à plusieurs reprises, que la δόξα a pour objet τὸ ἐνδεχόμενον καὶ ἄλλως ἔχειν (*An. post.*, I, 33, 89 a, 2 et *sæp.* ; *Ind. Ar.*, 203 b, 41), c'est-à-dire précisément les choses que réalise ou que met en œuvre la pratique (v. *ad III*, 10, 433 a, 14—21). Il déclare même expressément que la δόξα ne peut,

en ce qui concerne les choses individuelles et périssables, résulter que de l'αἴσθησις. *Meta.*, Z, 15, 1039 b, 30 : διὸ φθαρετὰ πάντα τὰ καθ' ἕκαστα αὐτῶν · εἰ οὖν ἢ τ' ἀπόδειξις τῶν ἀναγκαίων καὶ ὁ ὁρισμὸς ὁ ἐπιστημονικὸς,..... οὕτως οὐδ' ἀπόδειξιν οὐδ' ὁρισμὸν, ἀλλὰ δόξα ἐστὶ τοῦ ἐνδεχομένου ἄλλως ἔχειν..... ἀδηλά τε γὰρ τὰ φθειρόμενα τοῖς ἔχουσι τὴν ἐπιστήμην, ὅταν ἐκ τῆς αἰσθήσεως ἀπέλθῃ. V., en outre, les textes cités par SUSEMIHL (*Stud. z. Nikom. Eth.*, *Jahrb. für class. Philol.*, CXIX, 1879, p. 741, n. 41—43); ci-dessus, *ad III*, 3, 427 b, 14—24; WADDINGTON, *Psych. d'Ar.*, p. 227. — La conjecture de SPENGLER (*ad Arist. Rhet.*, II, 23, t. II, p. 300) : ἢ δὲ αὐτῆ..... καθόλου, ἢ ἄμφω n'offre pas d'avantage pour le sens.

CHAPITRE XII

434 a, 26. τοῖς φουομένοις est, sans doute, employé à dessein (au lieu de τοῖς ἀξανομένοις qui s'opposerait mieux à τοῖς φθίνουσι), pour indiquer que les végétaux eux-mêmes possèdent l'âme nutritive; τὰ φουόμενα est souvent synonyme de τὰ φυτά. V. *Ind. Ar.*, 833 a, 2.

434 a, 27. ἐν ἅπασιν τοῖς ζῶσιν. — PHILOPON (598, 17) signale la variante τοῖς ζῶσις et remarque avec raison qu'il faut préférer τοῖς ζῶσιν : ἀλλ' εἰ μὲν τοῖς ζῶσις ἔχει, ἀντὶ τοῦ τοῖς ζῶσιν ἐστίν, ἵνα συμπεριλάβῃ καὶ τὰ φυτά.

οὔτε γὰρ..... **30.** ἄνευ τῆς ὕλης. — SOPHON., 146, 36 : οὔτε οὖν ἀπλοῦν σῶμα ἔξει ἀφ' ἧς ὅλως αἰσθησάν,..... οὐθ' ὅσα μὴ τῶν εἰδῶν δεκτικὰ ἄνευ τῆς ὕλης. V. le chapitre suivant et *ad II*, 12, 424 a, 17—18. Les êtres vivants dont le corps est simple et qui sont incapables de recevoir la forme sensible sans la matière sont les plantes (v. *ad II*, 12, 424 a, 32—b, 3). N'ayant pas le toucher, les végétaux sont, a fortiori, privés des autres sens (v. *ad II*, 2, 413 b, 4—5; 414 a, 3; 3, 414 b, 6—13; 415 a, 4; III, 12, 434 b, 11; 13, 435 b, 5—7). — Il n'est pas vrai à la rigueur que l'organisme des plantes soit simple, mais seulement qu'il est, en très grande partie, composé de terre. V. *ad II*, 1, 412 b, 1; THEM., 224, 26 : ὅσα τοίνυν τῶν ζῶντων ἢ ἐξ ἀπλοῦ παντάσῃ σώματος ἢ ἐγγὺς ἀπλοῦ, οὐχ οἷά τε ἔχειν ἀφ' ἧς..... διὰ τοῦτο γὰρ οὐδὲ τοῖς φυτοῖς αἰσθήσεως ἢ φύσις μετέδωκεν, ὅτι τὸ σῶμα

αὐτῶν ἐγγὺς ἀπλοῦ καὶ οὐχ οἷον τε δέχεσθαι τὸ εἶδος ἄνευ τῆς ὕλης..... ἄτε.... πλείονος μετέχον τῆς γῆς. *De respir.*, 13, 477 a, 27 : τὰ μὲν γὰρ ἐκ γῆς πλείονος γέγονεν, οἷον τὸ τῶν φυτῶν γένος. *Gen. an.*, III, 11, 761 b, 13 : τὰ μὲν γὰρ φυτὰ θεῖη τις ἂν γῆς. — TRENDELEBURG (p. 458) remarque que les mots a, 28 : οὔτε ἄνευ..... (29) ζῶον ne disent pas autre chose que ce qui est répété une ligne plus bas (a, 30) : τὸ δὲ ζῶον..... ἔχειν, et qu'en outre ils troublent la construction grammaticale de la phrase. Il propose soit de les supprimer, soit de lire οὐδὲ au lieu de οὔτε (a, 28). TORSTRIK (p. 220) et BIEHL prennent avec raison le premier parti. En effet, ni THEMISTIUS (*l. l.*), ni PHILOPON (598, 23), qui interprète a, 29. οὔτε ὅσα μὴ δεκτικὰ... κτλ. immédiatement après a, 27 : οὔτε γὰρ..... (28) ἔχειν, ni SOPHONIAS (*l. l.*) ne paraissent avoir lu ces mots, et SIMPLICIUS (318, 21) est obligé, pour leur trouver un sens susceptible de s'accorder avec le reste de la phrase, d'admettre que la construction est irrégulière.

434 a, 31. εἰ μὴθὲν μάτην ποιεῖ ἡ φύσις. — V. *ad III*, 9, 432 b, 21—22.

434 a, 32. συμπτώματα ἐστὶ τῶν ἐνεκά του. — Les συμπτώματα sont les choses qui se produisent en dehors du but poursuivi par l'art ou par la nature. ἀπὸ συμπτώματος est donc synonyme de ἀπὸ τύχης au sens large, ou de ἀπὸ ταυτομάτου. Cf. *Phys.*, II, 8, 198 b, 35 : πάντα τὰ φύσει ἢ αἰεὶ οὕτω γίνεται ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, τῶν δ' ἀπὸ τύχης καὶ τοῦ αὐτομάτου οὐδέν. οὐ γὰρ ἀπὸ τύχης οὐδ' ἀπὸ συμπτώματος..... (199 a, 4) εἰ μὴ οἷον τε ταῦτ' εἶναι μῆτε ἀπὸ συμπτώματος μῆτε ἀπὸ ταυτομάτου, ἐνεκά του ἂν εἴη. V. *Ind. Ar.*, 719 a, 10—17 et TRENDE., p. 459. Les monstruosités, par exemple (v. *ad II*, 4, 415 a, 27), sont des συμπτώματα (*Gen. an.*, IV, 4, 770 b, 5 : ἐστὶ δὲ καὶ τὸ τέρας τῶν ἀνομοίων, διόπερ ἐπαλλάττει τοῦτο τὸ σύμπτωμα..... κτλ.). Ces anomalies résultent du triomphe fortuit de la matière sur la fin, de la nécessité mécanique sur la cause finale. *Ind. Ar.*, 837 a, 10; *Gen. an.*, *ibid.*, b, 16 : ὅταν μὴ κρατήσῃ τὴν κατὰ τὴν ὕλην ἢ κατὰ τὸ εἶδος φύσις.

εἰ οὖν πᾶν σῶμα..... **b, 8.** αἰσθήσεως. — Pour expliquer ce passage, il faut, comme CHRIST l'a remarqué, prendre b, 7 : οὐθὲν ἄρα..... (8) αἰσθήσεως pour apodose de la proposition conditionnelle : εἰ οὖν... κτλ., et considérer b, 5 : διὰ τί γὰρ ἔξει;..... (7) ἐκείνο comme une parenthèse. Abstraction faite des

mots ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἀγένητον (b, 4), sur lesquels nous allons revenir, le sens est alors très clair : comme un organisme doué de la faculté de locomotion et ne possédant pas la sensibilité serait détruit et ne pourrait pas atteindre la fin qui est la fonction de sa nature (v. *ad* II, 4, 415 a, 23—b, 8; 416 b, 20—25), — car comment pourrait-il se nourrir? ce ne sont, en effet, que les organismes immobiles qui se nourrissent de ce dont ils sont sortis, — comme, en outre, il n'est pas possible qu'un organisme qui n'est pas immobile et qui est produit possède une âme et un intellect capable de discernement, sans posséder la sensation (à quoi lui servirait, en effet, cet intellect? Puisque la nature ne fait rien en vain, ce devrait être un avantage soit pour son âme, soit pour son corps. Mais, en fait, ce ne serait ni l'un ni l'autre. Car l'âme n'en pensera pas plus pour cela, et le corps n'en existera pas mieux), par suite, aucun corps non immobile ne possède une âme sans être doué de sensibilité. — La conjecture de TRENDELEBURG (p. 459) et de STEINHART (*Symb. crit.*, p. 6), ἔχοι pour ἔχον (a, 33), et celle de TORSTRICK (p. 220), adoptée par DITTENBERGER (*Götting. gelehr. Anz.*, 1863, p. 1615), εἴη οὐ γένοιτο pour πᾶν (a, 33), sont, par conséquent, inutiles.

434 b, 1. τέλος..... ὁ ἐστὶ φύσεως ἔργον. — THEM., 225, 21 : ὥστε μάτην ἂν ἡ φύσις τοσαῦτα ζῶα παράγαγε μὴ μέλλουσα αὐτὰ προᾶξιν εἰς τὸ οἰκείον τέλος, τέλος δὲ οἰκείον ἐκάστη τῶν γεννητῶν ζῴων τὸ γενῆσαι οἷον αὐτό. V. *ad* l. l.

434 b, 2. τοῖς μὲν γὰρ μονίμοις..... πεφύκασιν. — Si les êtres vivants doués de la faculté de locomotion n'ont pas la sensibilité qui leur permettra de discerner l'aliment, ils ne pourront pas se nourrir, car ils ne sont pas comme les êtres vivants immobiles qui tirent leur nourriture de la substance dont ils sont sortis (v. RAVAISSON, *Ess. sur la Méta. d'Ar.*, t. I, p. 429). THEM., 225, 13 : οὐ γὰρ ἐγγύθεν ἔχει τὴν τροφήν ἐπιρρέουσαν, οὐδὲ ἐκ τῶν στοιχείων, ἐν οἷς ἐσπάρη καὶ ἐφυτεῖσθαι, ἀλλὰ δεῖ πορίζεσθαι αὐτὰ καὶ μετιέναι. Les plantes, en effet, se nourrissent d'eau et de terre. V. *ad* II, 4, 412 b, 4. — Les μόνιμα sont, d'abord, les végétaux et, en outre, quelques animaux inférieurs comme les ὀστρακόδερμα. *Part. an.*, IV, 7, 683 b, 4; V. *ad* I, 5, 410 b, 19—21; II, 2, 413 b, 2—4; III, 9, 432 b, 19—21. — TRENDELEBURG (p. 459) lit, avec STUVXY, ὑπάρχει τοῦτο i. e. τροφή. TORSTRICK (p. 220) pense que ὑπάρχει doit avoir ici le sens de ἀρχή ἐστίν,

— ἀρχὴ δ' οὕτως ὡς ὕλη. Le plus simple est, semble-t-il, de sous-entendre τροφή.

434 b, 3. οὐχ οἷόν τε..... 7. ἐκεῖνο. — On ne peut pas dire que les animaux qui se meuvent ont, pour se conduire et trouver leur nourriture, une faculté supérieure à la sensibilité et que, par suite, celle-ci ne leur est pas nécessaire (SIMPL., 319, 34 : τῦπόρηται δὲ ὅλως καὶ προσετέθη τοῖς εἰρημένοις πρὸς τοὺς ἀπορήσαντας ἂν, διὰ τί, ἂν κρείττονα ἔχη γνώσιν τὴν κατὰ τὸν νοῦν, μὴ ἀρκεῖται ταύτῃ πρὸς τὴν σωτηρίαν, καὶ πορευτικῆ ἢ, ἀλλὰ καὶ αἰσθησεως ἐδεῖσθαι.). En effet, il est impossible qu'un corps, qui n'est pas immobile et qui est produit, possède un intellect sans être doué de sensibilité (la restriction γεννητὸν δὲ a sans doute pour but d'exclure de la proposition les êtres mobiles et éternels, c'est-à-dire les astres. V. *ad* II, 2, 413 a, 32; 3, 415 a, 8—9). D'ailleurs, à quoi cet intellect lui servirait-il? Il serait inutile à son âme, puisque la pensée, chez les êtres de ce genre, n'a pas lieu sans images; et il ne servirait pas davantage à son corps, puisque ce n'est pas la raison pure mais la raison pratique (celle qui détermine et délibère d'après les données de la sensibilité) qui peut lui être utile à cet égard (SIMPL., 320, 9 : οὔτε γὰρ τῇ ψυχῇ τοῦτο εἶναι πρὸς τὸ νοεῖν βέλτιον, οὔτε τῷ σώματι ἐντεῦθεν ἔσται σωτηρία, ἂν μὴ καὶ αἰσθησιν προσλάβῃ. καὶ γὰρ ἡ λογικὴ ψυχὴ οὐκ ἄλλως πρὸς τὸ νοεῖν..... ἐγείρεται, εἰ μὴ δι' αἰσθησεως τὴν πρώτην, καὶ ἐν ταῖς πράξεσι συνεργῶ αὐτῇ καὶ τῇ ἀπ' αὐτῆς χρῆται φαντασίᾳ). Cette interprétation ne tient aucun compte des mots ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἀγένητον. Aussi bien paraît-il impossible de leur trouver un sens. D'après ALEXANDRE (*ap.* SIMPL., 320, 33 et PHILOP., 595, 38), ils voudraient dire que les corps improduits, les astres, n'ont pas besoin d'être doués de sensibilité, et il faudrait, par suite, les rattacher, non pas à ce qui les précède immédiatement, mais à a, 27 : αἰσθησιν δ' οὐκ ἀναγκαῖον ἐν ἅπασιν τοῖς ζῴων. V. SIMPL., l. l. : ὁ Ἀλέξανδρος ἐξηγεῖται τὸ ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἀγένητον, ἀξιῶν ἀκούειν πρὸς τὸ αἰσθησιν ἔχειν, ἵνα μὴ πρὸς τὸ προσεχῶς εἰρημένον ἢ ἐπαγόμενον..... ἀλλὰ πρὸς τὸ ἐξ ἀρχῆς τὸ « αἰσθησιν δὲ οὐκ ἀναγκαῖον ἐν ἅπασιν τοῖς ζῴων ». La suite διὰ τί γὰρ ἔξει;... κτλ. signifierait que les astres n'ont besoin de la sensibilité ni pour le bien de leur corps, ni pour celui de leur âme (v. ALEX., *ap.* PHILOP., 596, 3 et THEMISTIUS, qui paraît adopter cette interprétation, 226, 17 : οὔτε γὰρ ἡ ψυχὴ μᾶλλον νοήσει, ἀλλὰ καὶ ἦρτον ὑπὸ τῆς αἰσθησεως ἐνοχλουμένη, οὔτε τὸ σῶμα μᾶλλον διὰ τὴν αἰσθησιν, ὥστε ἄμοιρα αἰσθησεως μᾶλλον τὰ ἄκρα τῶν

ζώντων.... κτλ.). Mais cette explication semble grammaticalement inacceptable. Placés comme ils le sont, les mots dont il s'agit ne peuvent avoir qu'un sens : il est impossible qu'un corps qui n'est pas immobile et qui est produit possède l'intellect sans posséder la sensibilité, et *il n'est pas possible non plus qu'un corps improduit possède l'intellect sans la sensibilité*. C'est précisément ainsi que PLUTARQUE (*ap. SIMPL.*, 320, 29, cf. PHILOP., *l. l.*) les comprenait. Seulement cette interprétation serait en contradiction avec les idées d'ARISTOTE sur la nature des astres. Car, comme TORSTRİK (p. 221) le remarque avec raison, les astres sont des corps simples et, par conséquent, ne peuvent être doués de sensibilité, οὔτε γὰρ ὄσων τὸ σῶμα ἀπλοῦν, ἐνδέχεται ἀφήν ἔχειν (*De an.*, III, 12, 434 a, 27. Cf. SIMPL., 320, 32 : φαίνεται δὲ ὁ Ἀριστοτέλης μηδαμοῦ τὴν αἴσθησιν ἐπὶ τῶν οὐρανίων προσιέμενος, ἀλλὰ καὶ ἐφεξῆς αὐτὸ τοῦτο ἀναινόμενος. PHILOP., 596, 36 : ἔξεστι δὲ ἐκ τῶν Ἀριστοτελικῶν ὁρμωμένους ἀποδεῖξαι τὰ οὐράνια ἀμοιροῦντα αἰσθήσεως. On n'a pas le droit, comme on l'a fait — v. H. WEIL et TH. REINACH, *ad PLUT.*, *De la musique*, § 251 sq., p. 98 —, de conclure le contraire du texte d'OLYMPIODORE, *in Phaed.*, p. 22 Finck, *Frg. Arist.*, 1481 a, 11 : καὶ ὁ μὲν Πρόκλος βούλεται τὰ οὐράνια ὄψιν μόνον καὶ ἀκοὴν ἔχειν, καθάπερ καὶ Ἀριστοτέλης· μόνος γὰρ τῶν αἰσθήσεων ἐκείνας ἔχει τὰς πρὸς τὸ εἶναι συμβαλλομένας, οὐ μὴν τὰς πρὸς τὸ εἶναι, αἱ δὲ ἄλλαι αἰσθήσεις πρὸς τὸ εἶναι συμβάλλονται. Il est probable qu'OLYMPIODORE aura déduit à tort cette opinion des passages où ARISTOTE distingue les sens qui servent πρὸς τὸ εἶναι et ceux qui contribuent τῷ εἶναι — v. *ad III*, 12, 434 b, 24 —. ARISTOTE lui-même ne l'a certainement pas admise. Il redit à chaque instant que les sens supérieurs ne peuvent exister sans le toucher qui en est la condition — *De an.*, III, 13, 435 b, 5—7; II, 2, 413 b, 4—5; 3, 415 a, 4. V. *ad II. l.* —; il déclare que les astres sont immobiles dans leur sphère respective — *De caelo*, II, 8 —, et que la vue et l'ouïe n'appartiennent qu'aux animaux qui marchent — *De an.*, III, 12, 434 b, 25 : τῷ πορευτικῷ *sc.* γένηται —). De plus, pour que la suite offrit un sens, il faudrait lire : διὰ τί γὰρ οὐχ ἔξει; — PHILOPON (596, 15; 32) nous apprend que PLUTARQUE adoptait, en effet, cette leçon. Mais, sans doute, n'était-ce que par conjecture. Ni THEMISTIUS, ni SIMPLICIUS, ni PHILOPON ne paraissent l'avoir trouvée dans les manuscrits qu'ils ont employés. Il se peut même que, dans les manuscrits où elle se rencontre aujourd'hui, cette variante n'ait pas d'autre origine que la con-

ture de PLUTARQUE. — A l'extrême rigueur, on pourrait lire οὐ δέ, au lieu de οὐδέ, et expliquer : οὐ δὲ σῶμα ἀγέννητον *sc.* οὐχ οἶον τε... κτλ. (« mais il n'est pas vrai qu'un corps éternel ne puisse pas posséder la pensée sans la sensibilité »), en considérant cette remarque comme une parenthèse. Mais, outre qu'elle n'ajouterait pas grand chose à ce qui précède, l'expression serait singulièrement enchevêtrée et à peine grammaticale. Comme, d'autre part, SIMPLICIUS (320, 28) nous apprend que les mots en question ne figuraient pas dans tous les manuscrits ou même, plus exactement, qu'ils ne se trouvaient que dans quelques-uns (ἐν τισι δὲ ἀντιγράφοις πρόσκειται τὸ ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἀγέννητον) nous devons, sans doute, les considérer comme interpolés.

434 b, 10. οὐχ οἶόν τε δὲ ἀπλοῦν· ἀφήν γὰρ οὐχ ἔξει. — V. *ad III*, 13, 435 a, 11—b, 3.

434 b, 14. αἱ γὰρ ἄλλαι..... 18. τὸ ζῶον. — Les autres sens perçoivent à distance, mais ce n'est pas à distance que l'animal doit sentir les choses, pour saisir celles qui lui sont utiles et rejeter les autres. Il faut donc qu'il soit doué du tact. SIMPL., 323, 5 : τὸ ζῶον ἐξ ἀνάγκης τῶν ἀμέσως αὐτῷ προσπιπτόντων αἰσθητικῶν εἶναι δεῖ, δι' ὧν καὶ σώζεται ἢ ἀπόλλυται μάλιστα· τὸ δὲ τῶν ἀμέσως προσπιπτόντων γνωριστικῶν ἀπτικῶν· τὸ ζῶον ἄρα ἀπτικόν.

434 b, 18. διὸ καὶ ἡ γεῦσις..... 22. αἴσθησιν εἶναι. — D'après TORSTRİK (*in app. crit. ad loc.*), les mots b, 18 : διὸ καὶ ἡ γεῦσις.... (19) τὸ ἀπτικόν appartiendraient à la seconde rédaction du *De anima*, et b, 21 : ὥστε..... (22) εἶναι à la première. Mais le second de ces passages suppose manifestement le premier. Car, si ARISTOTE affirme que le goût est une sorte de toucher διὰ τὸ τοῦ ἀπτοῦ καὶ θρεπτικοῦ αἴσθησιν εἶναι, c'est précisément parce que ἡ τροφή τὸ σῶμα τὸ ἀπτικόν.

ἀφή τις. — V. *ad II*, 3, 414 b, 7 sqq.; 9, 421 a, 19; 10, 422 a, 8.

434 b, 19. ψόφος δὲ..... 20. οὐ τρέφει. — V. *ad II*, 3, 414 b, 10—11.

434 b, 23. οὐχ οἶόν τε ἄνευ ἀφῆς εἶναι ζῶον. — V. *ad*

II, 2, 413 b, 4—5; 414 a, 3; 3, 414 b, 6—13; *De somno*, 2, 455 a, 7; *De sensu*, 1, 436 b, 13 : ἡ μὲν ἀφή καὶ γεῦσις ἀκολουθεῖ πάντων ἐξ ἀνάγκης. — Le toucher est le seul sens dont soient doués les animaux μόνιμα (v. *ad* II, 2, 413 b, 2—4), car il ne leur servirait à rien de percevoir à distance.

434 b, 24. τοῦ τε εὖ ἕνεκα. — V. *ad* II, 8, 420 b, 18—20; 12, note finale; III, 13, 435 b, 20 et *Part. an.*, II, 10, 656 a, 3 : τὰ δὲ πρὸς τῷ ζῆν αἰσθησίν ἔχοντα πολυμορφότεραν ἔχει τὴν ἰδέαν, καὶ τούτων ἕτερα πρὸ ἐτέρων μᾶλλον, καὶ πολυχουστέραν, ὅσων μὴ μόνον τοῦ ζῆν ἀλλὰ καὶ τοῦ εὖ ζῆν ἢ φύσις μεταίληθεν. *Top.*, III, 2, 118 a, 7 : βέλτιον γὰρ τοῦ ζῆν τὸ εὖ ζῆν, τὸ δὲ εὖ ζῆν ἐστὶν ἐκ περιουσίας, αὐτὸ δὲ τὸ ζῆν ἀναγκαῖον. *Part. an.*, III, 7, 670 b, 23 : οἱ δὲ νεφροὶ τοῖς ἔχουσιν οὐκ ἐξ ἀνάγκης, ἀλλὰ τοῦ εὖ καὶ καλῶς ἕνεκεν ὑπάρχουσιν. *Pol.*, I, 2, 1252 b, 29; *De sensu*, 1, 437 a, 1.

434 b, 26. εἰ γὰρ μέλλει..... **27.** ἀποθεν. — *De sensu*, 1, 436 b, 18 : αἱ δὲ διὰ τῶν ἕξωθεν αἰσθήσεως τοῖς πορευτικοῖς αὐτῶν, οἷον ὄσφρησις καὶ ἀκοή καὶ ὄψις, πᾶσι μὲν τοῖς ἔχουσι σωτηρίας ἕνεκεν ὑπάρχουσιν, ὅπως διώκασί τε προαισθανόμενα τὴν τροφήν καὶ τὰ φαῦλα καὶ τὰ φθαρτικὰ φεύγασιν, τοῖς δὲ καὶ φρονίσεως τυγχάνουσι τοῦ εὖ ἕνεκα.

434 b, 29. ὥσπερ γὰρ..... **435 a, 4.** πόρρω. — Ce passage a pour but d'expliquer comment l'altération produite par le sensible sur le milieu se transmet, à travers celui-ci, à l'organe sensitif.

434 b, 30. μέχρι του, leçon adoptée avec raison par TOSTRIK (p. 223), au lieu de μέχρι του. Cf. *De somno*, 3, 456 b, 20 : ἀναγκαῖον γὰρ τὸ ἀναθυμιώμενον μέχρι του ὠθεῖσθαι. *SOPHON.*, 149, 4 : μέχρι τινός.

434 b, 31. καὶ τὸ ὄσαν..... **435 a, 1:** πολλὰ δὲ μέσα, ... — Il faut rapprocher de ce passage la fin du huitième livre de la *Physique*, 266 b, 27—267 a, 17 : Puisque tout ce qui est mù l'est par quelque chose, comment se fait-il qu'il y ait des choses qui ne se meuvent pas elles-mêmes, et qui, cependant, continuent d'être en mouvement alors que le moteur ne les touche plus, comme, par exemple, les projectiles? On pourrait répondre que, si le moteur ne meut plus, il a mis en mouvement autre chose, par exemple l'air, qui, lui, touche le

projectile et le pousse. Mais cette réponse laisse subsister la difficulté. On pourra se demander, en effet : qu'est-ce qui pousse l'air une fois qu'il s'est éloigné du moteur et que celui-ci ne meut plus? Il faut que tout se meuve dans le temps où le moteur meut, et cesse de se mouvoir quand le moteur ne meut plus. Il en est ainsi même dans le cas où le moteur meut à la façon de l'aimant, c'est-à-dire en faisant que ce qu'il a mù meuve à son tour. Voici comment il faut résoudre la difficulté : non seulement le moteur meut une autre chose qui, étant mue par lui, est motrice, mais il donne à cette autre chose la puissance de mouvoir ; il lui communique une disposition transitoire, quoique capable de durer un certain temps, en vertu de laquelle la chose meut. Cette chose, que le moteur rend ainsi capable de mouvoir, est ordinairement l'air ou l'eau, que leur nature ambiguë rend aptes à être mus en divers sens. Au contraire, la force ne peut être ainsi communiquée directement au projectile parce que c'est un grave, et qu'en conséquence, la puissance qu'il aurait à recevoir en lui serait trop contraire à sa nature. La couche d'air ou d'eau ayant reçu communication de la force émanée du moteur est encore motrice, alors qu'elle n'est déjà plus mue, le moteur étant rentré dans le repos ; elle communique sa force à une autre couche d'air ou d'eau qui vient après elle, et ainsi de suite. Mais, comme la force s'amointrit par la transmission, le mouvement vient à cesser. Il cesse lorsque l'avant-dernière couche d'air, n'ayant plus assez de force pour en donner à la dernière, ne peut plus en faire un moteur mais seulement un mù. Alors, avec l'action motrice de ce moteur prochain, disparaît l'état de chose mue dans la dernière couche d'air et le projectile. Le mouvement de projection n'est donc continu qu'en apparence : il se compose, en réalité, d'une série de mouvements produits par une suite de moteurs consécutifs ou contigus, et c'est pour cela qu'il a lieu dans l'air ou dans l'eau, parce que les couches successives d'air ou d'eau se communiquent aisément la propriété motrice et donnent ainsi le mouvement au projectile : περὶ δὲ τῶν φερομένων καλῶς ἔχει διαπορῆσαι τινα ἀπορίαν πρῶτον. εἰ γὰρ πᾶν τὸ κινούμενον κινεῖται ὑπὸ τινός, ὅσα μὴ αὐτὰ ἑαυτὰ κινεῖ, πῶς κινεῖται ἕνια συνεχῶς μὴ ἀπτομένου τοῦ κινήσαντος; οἷον τὰ ῥιπτούμενα. εἰ δ' ἅμα κινεῖ καὶ ἄλλο τι ὁ κινήσας, οἷον τὸν ἀέρα, ὃς κινούμενος κινεῖ, ὁμοίως ἀδύνατον τοῦ πρώτου μὴ ἀπτομένου μηδὲ κινούντος κινεῖσθαι, ἀλλ' ἅμα πάντα καὶ κινεῖσθαι καὶ πεπαῦσθαι, ὅταν τὸ πρῶτον κινεῖται παύσῃται, καὶ εἰ ποιεῖ ὥσπερ ἡ λίθος, οἷον

κινεῖ ὁ ἐκίνησεν. ἀνάγκη δὲ τοῦτο μὲν λέγειν, ὅτι τὸ πρῶτον κινήσαν ποιεῖ οἷόν τε κινεῖν, ἢ τὸν ἀέρα τοιοῦτον ἢ τὸ ὕδωρ ἢ τι ἄλλο τοιοῦτον ὃ πέφυκε κινεῖν καὶ κινεῖσθαι. ἀλλ' οὐχ ἅμα παύεται κινουῦν καὶ κινούμενον, ἀλλὰ κινούμενον μὲν ἅμα, ὅταν ὁ κινῶν παύσῃται κινῶν, κινουῦν δὲ ἔτι ἐστίν. διὸ καὶ κινεῖται τι ἄλλου ἐχόμενον : καὶ ἐπὶ τούτου ὁ αὐτὸς λόγος. παύεται δέ, ὅταν ἐλάττων ἢ δύναμις τοῦ κινεῖν ἐγγίνηται τῷ ἐχομένῳ. τέλος δὲ παύεται, ὅταν μηκέτι ποιήσῃ τὸ πρότερον κινουῦν, ἀλλὰ κινούμενον μόνον. ταῦτα δ' ἀνάγκη ἅμα παύεσθαι, τὸ μὲν κινουῦν τὸ δὲ κινούμενον, καὶ τὴν ὅλην κίνησιν. αὕτη μὲν οὖν ἐν τοῖς ἐνδεχομένοις ὅτε μὲν κινεῖσθαι ὅτε δ' ἡρεμεῖν ἐγγίνηται ἢ κίνησις, καὶ οὐ συνεχῆς, ἀλλὰ φαίνεται ἢ γὰρ ἐφεξῆς ὄντων ἢ ἀπτομένων ἐστίν : οὐ γὰρ ἐν τῷ κινουῦν, ἀλλ' ἐχόμενα ἀλλήλων. διὸ καὶ ἐν ἀέρι καὶ ἐν ὕδατι γίνεται ἡ τοιαύτη κίνησις... κτλ. — Bien que, dans le *De anima*, il ne soit pas question du mouvement d'un projectile, mais, d'une manière générale, de la propagation du mouvement à travers un milieu, il est clair que l'explication est la même dans les deux cas; la similitude des expressions employées ne peut laisser aucun doute à cet égard. — Au lieu de ὡσαν (b, 31), TORSTRICK (p. 223) conjecture ὡσθέν, pour la raison suivante : *male dicitur καὶ τὸ ὡσαν ἕτερον ποιεῖ ὡστε ὡθεῖν*, « *et res quae pepulit in causâ est ut alia res pellat.* » : *manifesto enim legendum est « res pulsa », τὸ ὡσθέν..... Ridicule profecto τὸ ὡσαν : nam postquam pepulit, non jam pellit : debebat saltem scribere interpolator καὶ ὡσοῦν ἕτερον ποιεῖ ὡστε ὡθεῖν.* — Mais le passage que nous venons de citer montre que ὡσαν est précisément le mot qui convient ici, et qui correspond à κινήσας ou κινήσαν dans le texte de la *Physique*. V., en outre, *De insom.*, 2, 439 a, 30 : τὸ γὰρ κινήσαν ἐκίνησεν ἀέρα τινά, καὶ πάλιν οὗτος κινούμενος ἕτερον.

435 a, 1. ἀλλοιώσεως.... 2. ἀλλοιοῖ. — L'altération est aussi un mouvement (v. *ad* I, 3, 406 a, 12—13) et se propage comme la translation, mais le moteur ou l'altérant agit sur la chose altérée sans lui faire subir de déplacement. Nous lisons ménonτος avec PHILOPON (605, 6) et nous interprétons comme lui : ἡ δύναμις, φησὶν, ἢ κατὰ τόπον κινούσα οὐκ ἐξ ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ τὸ κινούμενον, τὸ δὲ αἰσθητὸν ἀλλοιοῦν τὴν αἰσθησιν ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ αὐτὴν ἐξ. — μένοντα, que préfère TRENDELEBURG (p. 463), ne pourrait se rattacher grammaticalement ni à τὸ κινουῦν, ni à τὸ ὡσοῦμενον.

435 a, 2. οἷον εἰ εἰς κηρὸν.... 3. ἔβαψεν. — THEM., 228, 13 : ἡ ἀλλοιώσις ἐπὶ πολὺ δεικνύεται τῶν γε πεφυκότων διαδόναι τὸ πάθος, οἷον εἰ μὲν τις εἰς κηρὸν βάψῃ τὸ γλύμμα μέχρι τοῦ κινεῖται, καὶ δέχεται τὸ σημεῖον μέχρι τοῦ βήθους τοῦ ἐκυτοῦ, λίθος δὲ οὐδὲ ὅλως κινεῖται ὑπὸ τῆς σφραγίδος προσενηθείσης. ἀλλ' ὕδωρ μέχρι πόρρω, ὥστε καὶ ὁρᾶσθαι δι' αὐτοῦ τὸ γλύμμα τοῦ δακτυλίου, ὃ δὲ ἀήρ ἐπὶ πλεῖστον κινεῖται καὶ πάσχει, ἐὰν ἄθρυπτος μείνη καὶ εἰς. Tous les commentateurs comprennent cette comparaison de la même façon. V. SIMPL., 325, 35 (autant qu'on peut en juger par ce qui reste du texte mutilé à cet endroit); PHILOP., 605, 13; SOPHON., 149, 19.

435 a, 4. ὁ δ' ἀήρ.... 5. μένη καὶ εἰς ἡ. — Pour que l'air reçoive et transmette fidèlement la forme sensible, il faut qu'il ne se dérobe pas, et qu'une couche d'air immobile et unie reçoive tout d'une pièce l'empreinte sonore ou colorée. V. *ad* II, 8, 419 b, 9 — 420 a, 2; 420 a, 25—26.

435 a, 5. διὸ.... 6. ἀνακλάσθαι. — Ce sont les théories d'EMPÉDOCLE et de PLATON qu'ARISTOTE a ici en vue. L'un et l'autre admettaient, en effet, que le corps visuel devait sortir de l'œil pour aller se mettre en contact soit avec les objets, soit avec le feu émané de ceux-ci. *De sensu*, 2, 437 b, 9 : ἐκείνως δ' αὐτὸς αὐτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός, ὡσπερ καὶ ἐν τῇ ἀνακλάσει, ἐπεὶ εἴ γε πῦρ ἦν, καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς φησὶ καὶ ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται, καὶ συνέβαινε τὸ ὁρᾶν ἐξίοντος ὡσπερ ἐκ λαμπτήρος τοῦ φωτός, διὰ τὸ οὐ καὶ ἐν τῷ σκοτεινῷ ἔώρα ἢ ἡ ὄψις; — ARISTOTE cite un peu plus loin (437 b, 26) ce passage d'EMPÉDOCLE (v. 220 sqq. Mull.) :

ὡς δ' ὅτε τις πρόοδον νοέων ὠπλίσατο λύχρον,
χειμερίην διὰ νύκτα πυρὸς σέλας αἰθομένοιο,
ἄψας παντοίων ἀνέμων λαμπτήρας ἀμουργούς,
οἷτ' ἀνέμων μὲν πνεῦμα διασκιδῶσιν ἀέντων,
φῶς δ' ἔξω διαθρῶσκων, ὅσον ταναώτερον ἦεν,
λάμπεσκον κατὰ βηλὸν ἀτειρέσιν ἀκτίνεσσιν ·
ὡς δὲ τότε ἐν μήνιγξιν ἐεργμένον ὠγύγιον πῦρ
λεπτῆσιν ὀθόνησι λοχάζετο κύκλοπα κούρην ·
αἰ δ' ὕδατος μὲν βένθος ἀπέστεγον ἀμφινάοντος,
πῦρ δ' ἔξω διαθρῶσκων, ὅσον ταναώτερον ἦεν.

V. *ad* I, 2, 404 b, 13; PLAT., *Mén.*, 76 C; THEOPH., *De sens.*, 7 sqq. 500, 23 sqq. Diels; AET., *Plac.*, IV, 13, 403, 14 Diels; STOB.,

Flor., IV, 173 Mein. et ZELLER, tr. fr., t. II, p. 242, n. 1, I^o, 801, 2 l. a. — Quant à la doctrine de PLATON, v. *Soph.*, 266 C; *Théét.*, 156 D; *Rép.*, VI, 508 A; *Tim.*, 45 B : τοῦ πυρός ὅσον τὸ μὲν καίειν οὐκ ἔσχε, τὸ δὲ παρέχειν φῶς ἡμερον, οἰκεῖον ἐκάστης ἡμέρας, σῶμα ἐμιχάνθησαντο γίνεσθαι. τὸ γὰρ ἐντὸς ἡμῶν ἀδελφὸν ἔν τούτου πῦρ εἰλικρινές ἐποίησαν διὰ τῶν ὀμμάτων βεῖν λεῖον καὶ πυκνόν, ὅλον μὲν, μάλιστα δὲ τὸ μέσον ζυμπιλήσαντες τῶν ὀμμάτων, ὥστε τὸ μὲν ἄλλο ὅσον παχύτερον στέγειν πᾶν, τὸ τοιοῦτον δὲ μόνον αὐτὸ καθαρόν διηθεῖν. ὅταν οὖν μεσημερινὸν ἦ φῶς περὶ τὸ τῆς ὀψεως βέυμα, τότε ἐκπίπτον ὁμοιον πρὸς ὁμοιον, ζυμπηγές γενόμενον, ἐν σῶμα οἰκειωθὲν συνέστη κατὰ τὴν τῶν ὀμμάτων εὐθυωρίαν, ὅπηπερ ἂν ἀντερείδῃ τὸ προσπίπτον ἐνδοθεν πρὸς ὃ τῶν ἔξω συνέπεσαν, ὁμοιοπαθές δὲ δι' ὁμοιότητα πᾶν γενόμενον, ὅτου τε ἂν αὐτὸ ποτε ἐφάπτεται καὶ ὃ ἂν ἄλλο ἐκείνου, τούτων τὰς κινήσεις διαδιδόν εἰς ἅπαν τὸ σῶμα μέχρι τῆς ψυχῆς ἀΐσθησιν παρέσχετο τάυτην, ἧ δὲ ὄρῃν φαμέν. *Ibid.*, 46 A : τὸ δὲ περὶ τὴν τῶν κατόπτρων εἰδωλοποιίαν καὶ πάντα ὅσα ἐμφανῆ καὶ λεῖα, κατιδεῖν οὐδὲν ἔτι χαλεπὸν· ἐκ γὰρ τῆς ἐντὸς ἐκτός τε τοῦ πυρός ἐκατέρου κοινωνίας ἀλλήλοισι, ἐνός τε αὖ περὶ τὴν λειότητα ἐκάστοτε γενομένου καὶ πολλαχῆ μεταρρυθμισθέντος, πάντα τὰ τοιαῦτα ἐξ ἀνάγκης ἐμφαίνεται, τοῦ περὶ τὸ πρόσωπον πυρός τῷ περὶ τὴν ὄψιν πυρὶ περὶ τὸ λεῖον καὶ λαμπρὸν ζυμπηγούς γυνομένου. Cf. MARTIN, *Ét. sur le Timée*, t. II, p. 158 : « Pour que la vision ait lieu, il faut, « suivant Platon, que le feu visuel aille se combiner avec la « lumière qui vient des objets visibles. Ainsi, dans la vision « directe, le feu intérieur qui sort de l'œil et le feu extérieur, « qui vient de l'objet, se rencontrent sur une même ligne « droite, s'arrêtent mutuellement, s'unissent ensemble et for- « ment à leur point de jonction une sorte de corps qui par le « feu extérieur est en rapport avec l'objet, et par le feu inté- « rieur est en rapport avec l'âme, et qui se trouve ainsi, « comme il est dit plus loin, uni intimement à nous ζυμφυές « ἡμῶν. Le mode d'union varie, comme nous le verrons, sui- « vant les couleurs des objets d'où vient le feu extérieur. Cette « théorie de Platon sur la vision est expliquée dans ce sens par « une multitude d'auteurs anciens.... » *Id.*, *ibid.*, p. 164 : « Sui- « vant le Timée, quand on voit un objet dans un miroir, le feu « intérieur et le feu extérieur n'ont pas primitivement des « directions opposées suivant une même ligne droite, comme « dans la vision directe. Mais tous les deux se rencontrent en « un même point de la surface du miroir, qui les arrête et les « force ainsi à se réunir ensemble de manière à former un « corps qui serve d'intermédiaire entre l'objet et l'âme. Le

« commencement de la phrase où Platon exprime cette forma-
« tion est dit en général, mais la fin de cette même phrase se
« rapporte à un cas particulier, à celui où un homme regarde
« son visage dans un miroir. Alors, d'après la théorie de Pla-
« ton, le feu qui part du visage τὸ περὶ τὸ πρόσωπον πῦρ, arrêté
« par la surface polie du miroir, s'unit avec le feu qui sort des
« yeux τῷ περὶ τὴν ὄψιν πυρὶ. » EMPÉDOCLE ne paraît pas avoir
dédit la façon dont il explique la réflexion (v. ZELLER, l. l.)
de ses idées sur la vision en général. Mais les Pythagoriciens
avaient admis que la réflexion résulte d'un retour de la vue
sur elle-même et il est possible que ce passage contienne aussi
une allusion à leur doctrine. AET., *Plac.*, IV, 14, 403, 15 Diels :
οἱ ἀπὸ Πυθαγόρου καὶ τῶν μαθηματικῶν κατ' ἀνάγκασιν τῆς ὀψεως (sc.
τὰς κατοπτρῆς ἐμφάσεις γίνεσθαι). φέρεσθαι μὲν γὰρ τὴν ὄψιν τετα-
μένην ὡς ἐπὶ τὸν χαλκόν, ἐντυγοῦσαν δὲ κυκλῶ καὶ λεῖπῃ πληχθεῖσαν
ὑποστρέφειν αὐτὴν ἐφ' ἑαυτὴν ὁμοίον τι πάσχουσαν τῇ ἐκτάσει τῆς
χειρὸς καὶ τῇ ἐπὶ τὸν ὤμον ἀντεπιστροφῇ.

TORSTRIK (p. 224) considère les mots περὶ ἀνακλάσεως comme
interpolés, pour la raison suivante : *videntur enim in margine
scripta fuisse ad indicandum argumentum, (cujusmodi tituli in
libris scriptis inveniuntur multi,) deinde librorum errore in
textum inducta. Cf 1369 a 2, Ac. Ferri non possunt, propterea
quod non id demonstrat Ar., τῆς ἀνακλάσεως alterum modum
alteri esse praeferendum, sed ἀνάκλασιν in hac re omnino negat
esse.* — D'après WALLACE (p. 290, cf. sa traduction : *the theory
of « repercussion »*), καὶ περὶ ἀνακλάσεως signifierait : « en ce qui
concerne la théorie qui explique la vision par l'ἀνάκλασις. »
Mais l'expression serait, en ce cas, singulièrement elliptique.
TRENDELENBURG (p. 462) pense, à peu près de même, qu'il n'est
pas question ici de la réflexion de la lumière, mais uniquement
de la théorie d'EMPÉDOCLE et de PLATON sur la vision en géné-
ral : *Quod adiungitur, id Empedoclem et Platonem tacite per-
stringit cf. de sensu 2. 437 b 11. Timaeus p. 45 C. Hi enim
videndi causam in eo posuisse videntur, quod ignis visui insitus,
postquam ab oculis emanavit et cum rerum lumine naturae simi-
litudine conflavit, denuo animo redditur. Quo quasi visus reper-
cussu (ἀνάκλασις cf. ad II, 8. § 4) opus non est, dum aërem et a
coloribus vel figuris moveri et visum rursus movere statueris. Hoc
autem aequae difficultate vacat, ac si sigillum ad ipsos cerae fines
imprimas. Errant, qui ἀνάκλασιν lumen cogitant a plano eodem,
quo incurrit, angulo in alteram partem reflexum. In eiusmodi
opinionem eo induci possis, quod interpositum est ἐπὶ δὲ τοῦ*

λείου ἐστὶν εἷς, quasi a levi corpore lumen repelleretur. Sed hoc tanquam praeter consilium adpersum plane mittendum est, nisi τὸ λείον ipsum oculum statuas (de sensu 2, 437 b 1. ὅτι τὸ ὄμμα λείον) ad quem aër una cum lumine unus et continuus feratur. Ut ἀνάκλασις, qua cepimus significatione, confirmetur, una eius loci sufficit auctoritas, qui rei, quae hoc loco attingitur, quasi consilium est. 437 b 10. ἐκείνως δ' αὐτὸς αὐτὸν ὄρᾶ ὁ ὀφθαλμός, ὡσπερ, καὶ ἐν τῇ ἀνακλάσει ... κτλ. — Mais, dans ce texte, que nous avons cité plus haut, ἀνάκλασις a précisément son sens ordinaire de « réflexion », et n'est pas du tout une expression elliptique pour désigner la théorie d'EMPÉDOCLE et de PLATON. C'est ce que prouve le commentaire d'ALEXANDRE (ad loc., 42, 9) : τὸ δὲ « ἐκείνως αὐτὸς αὐτὸν ὄρᾶ ὁ ὀφθαλμός ὡς ἐν τῇ ἀνακλάσει » ἴσον ἐστὶ τῷ « οὕτω δὲ ἐν τῇ τοιαύτῃ κινήσει καὶ θλίψει τοῦ ὀφθαλμοῦ αὐτὸς αὐτὸν ὄρᾶ ὁ ὀφθαλμός, ὡς καὶ ἐν τοῖς κατόπτροις καὶ ἐν πᾶσιν ἐν οἷς κατὰ ἀνάκλασιν αὐτὸν ὄρᾶ ». D'ailleurs, nous lisons un peu plus loin dans le même morceau du *De sensu* (438 a, 9), une phrase qui ne laisse aucun doute à cet égard : ἀλλὰ καθόλου περὶ τῶν ἐμφαινόμενων καὶ ἀνακλάσεως οὐδὲν πῶ ὀρθῶν ἔν, ὡς ἔοικεν. D'autre part, dans l'interprétation de TRENDELEBURG, ce ne sont pas seulement les mots ἐπὶ δὲ τοῦ λείου ἐστὶν εἷς, mais aussi a, 7. μέχρι περ οὐ ἂν ἦ εἷς et a, 8. πάλιν dont l'explication devient, comme il le reconnaît lui-même en partie (p. 463), difficile sinon impossible. En outre, l'analogie qu'il y a entre ce morceau et un autre passage du *De anima*, où il s'agit, à n'en pas douter, de la réflexion, suffirait à rendre invraisemblable l'opinion de TRENDELEBURG. Cf. *De an.*, II, 8, 419 b, 29 : καὶ γὰρ τὸ φῶς ἀεὶ ἀνακλάται.... ἀλλ' οὐχ οὕτως ἀνακλάται ὡσπερ ἀφ' ὕδατος ἢ χαλκοῦ ἢ καὶ τινος ἄλλου τῶν λείων, ὥστε σκιὰν ποιεῖν, κτλ. Enfin, un passage de THÉOPHRASTE (ap. PRISC., 15, 6) montre clairement que c'est bien la réflexion qu'ARISTOTE compare à l'empreinte imprimée dans la cire : ἀφοριστέον δὲ, φησὶν ὁ θεόφραστος, καὶ τὰ περὶ τὰς ἀνακλάσεις. φημὲν γὰρ δὴ καὶ τῆς μορφῆς ὡσπερ ἀποτύπωσιν <ἐν> τῷ ἀέρι γίνεσθαι. Nous croyons, par conséquent, qu'ARISTOTE a voulu ici opposer incidemment son explication de la réflexion des images, à celle qu'ont admise les Pythagoriciens et qui résulte de la théorie d'EMPÉDOCLE et de PLATON. D'après cette théorie, en effet, c'est le corps visuel lui-même qui se trouve arrêté ou réfléchi par les surfaces polies qu'il rencontre dans son mouvement progressif. Dans l'opinion d'ARISTOTE, au contraire, l'air qui a subi l'action de l'objet

visible, rencontrant une surface polie qui le maintient εἷς καὶ συνεχής (cf. *De an.*, II, 8, 419 b, 35), se trouve conserver plus longtemps l'empreinte qu'il a reçue et devient capable de la transmettre, dans une autre direction, à l'organe visuel. Autrement dit, la réflexion de la lumière s'explique comme celle du son. Seulement, dans le premier cas, l'air subit et transmet une altération visible, dans le second, une altération sonore. Si cette interprétation est légitime, nous devons expliquer : c'est pourquoi (c'est-à-dire parce que l'air est éminemment propre à transmettre l'altération qu'il a reçue, ἐὰν μένη καὶ εἷς ἦ, cf. *De an.*, II, 8, 419 b, 21 : ὅταν ὑπομένη πληγῆς ὁ ἀήρ καὶ μὴ διαχυθῆ. V. les notes ad loc.), en ce qui concerne la réflexion, au lieu de prétendre, comme on l'a fait, que c'est le corps visuel qui revient sur lui-même après être sorti de l'œil, il vaut mieux dire que l'air subit et propage l'influence de la forme et de la couleur aussi longtemps qu'il ne se soustrait pas au mouvement et reste un et continu. Or, là où il est appliqué à un objet lisse il est tout d'une pièce, et c'est pourquoi cet air, dont l'unité a été ainsi préservée par le contact d'une surface polie, est capable de mouvoir, à son tour, la vue comme il a été mû lui-même par l'objet. C'est comme si le sceau imprimé dans la cire se propageait jusqu'à l'extrémité de celle-ci. En d'autres termes, c'est encore l'altération émanée de l'objet qui vient, de proche en proche, influencer la vue; cette altération est, en quelque sorte, poussée vers l'organe visuel, et non pas tirée à lui comme le croient EMPÉDOCLE et PLATON. SOPHON., 149, 37 : οἶον ἀπὸ τοῦ χρώματος καὶ τοῦ σχήματος τοῦ ἐμοῦ προσώπου ἐνδοθείσης τῆς ὀρατικῆς ἐνεργείας τῷ μεταξύ ἀέρι τοῦ τε προσώπου καὶ κατόπτρου καὶ μενούσης δι' ὄλου τοῦ μεταξύ, καὶ διὰ τὸ τὴν πρόσω κωλύεσθαι φορὰν ὑπὸ τοῦ λείου ἅμα καὶ φυλάσσοντος ἕνα τὸν μεταξύ ἀέρα ἐπανακαμπτούσης ἕως τοῦ ἐμοῦ προσώπου πάλιν. — a, 6 et 8. ὄψιν désigne l'organe de la vue. V. *Ind. Ar.*, 553 b, 51; ad II, 7, 419 a, 12.

435 a, 7. μέχρι περ οὐ..... 8. ἐστὶν εἷς. — V. ad II, 8, 419 b, 27—420 a, 2.

CHAPITRE XIII

435 a, 11. ὅτι δ' οὐχ οἶόν τε..... b, 3. οὐδενός. —

Pour prouver que l'organisme de l'animal ne peut pas être simple, ARISTOTE fait le raisonnement suivant : Tout corps animé possède le toucher ; or, l'organe du toucher ne saurait être formé d'aucun des corps simples, feu, air, eau ou terre. En effet, les sensoria constitués par le feu, l'air ou l'eau perçoivent à distance, et non par contact. Ils ne peuvent donc servir d'organe au toucher. La terre ne peut pas, non plus, jouer ce rôle ; car l'organe doit posséder en puissance les qualités sensibles qu'il est chargé de recevoir (v. *De an.*, II, 5, 417 a, 12 sqq. ; 418 a, 3—6 ; 9, 422 a, 7 ; 10, 422 b, 15 ; 11, 424 a, 1—2 et *sap.*), et le toucher perçoit bien d'autres qualités que celles de la terre. L'organe du tact (et, par suite, l'organisme de l'animal) n'est donc pas un corps simple mais un composé. V. *ad I*, 5, 411 a, 10.

435 a, 13. τὸ γὰρ..... 14. πᾶν. — *Constr.* : τὸ γὰρ σῶμα τὸ ἔμψυχον πᾶν ἀπτικόν.

435 a, 14. ὥσπερ εἴρηται. — V. *De an.*, III, 12, 434 b, 13 sqq.

τὰ δὲ ἄλλα ἔξω γῆς..... 15. γένοιτο. — Comme le remarque SIMPLICIUS (326, 17), cette proposition n'est pas vraie sans réserve. Car ARISTOTE a dit lui-même, plus haut, qu'un sensorium ne peut être fait de feu : ἐπεὶ, ὡς ἐν τῷ δευτέρῳ (*immo* ἐν τῷ τρίτῳ Γ 1 p. 425 a 5 — HAYDUCK, *ad loc.*) εἴρηκεν, τὸ πῦρ καθ' αὐτὸ διὰ τὸ φθαρτικὸν μὴ γενέσθαι αἰσθητήριον. V. ci-dessus *ad loc.* Si la restriction qu'il pourrait y avoir lieu de faire sur ce point est omise, c'est, sans doute, parce qu'elle ne modifierait en rien la portée de l'argument.

435 a, 15. ἔξω γῆς. — V. *De an.*, III, 1, 425 a, 6 : γῆ δὲ ἢ οὐθενός, ἢ ἐν τῇ ἀφῆ μάλιστα μέμικται ἰδίως.

πάντα δὲ..... 16. μεταξύ. — V. *ad III*, 1, 424 b, 22—425 a, 13.

435 a, 17. τῶ αὐτῶν. — *Sub.* : τῶν αἰσθητῶν. Cf. THEM., 229, 40 ; SIMPL., 326, 30.

435 a, 18. καίτοι..... 19. δι' ἐτέρου. — Dans les autres espèces de sensations il y a, il est vrai, un contact entre le

milieu sensible et l'organe, mais non entre l'objet même et l'organe : οὐθὲν γὰρ αὐτῶν ἀπτόμενον τοῦ αἰσθητηρίου ποιεῖ τὴν αἴσθησιν. V. *De an.*, II, 7, 419 a, 26 ; a, 14 ; a, 18 ; a, 29.

435 a, 19. αὕτη δὲ δοκεῖ μόνη δι' αὐτῆς. — L'opinion d'ARISTOTE lui-même est que la chair de la périphérie du corps n'est pas l'organe immédiat du toucher ; que cet organe est intérieur et qu'elle joue le rôle de milieu (v. *ad II*, 11, 422 b, 34—423 b, 26). Mais il n'y aurait, pour le moment, aucun intérêt à tenir compte de cette opinion. Tout ce que la validité du raisonnement exige, c'est que les éléments dont il a été question (feu, air, etc.) ne puissent pas constituer l'organe du tact. Et ils ne le peuvent pas, parce que les organes qu'ils forment servent à percevoir à distance, tandis que le toucher doit percevoir ce qui touche le corps de l'animal. Peu importe, d'ailleurs, que la périphérie de ce corps ne joue elle-même, dans le tact, que le rôle de milieu. — ARISTOTE se borne, par suite, à indiquer, par l'expression δοκεῖ, que la proposition n'est pas vraie à la rigueur.

435 a, 20. τοιούτων = *tels que ceux-là*, c'est-à-dire tels que ceux qui servent à former les organes des sens qui perçoivent à distance, — comme le feu ou l'air — par exemple l'eau. SIMPL., 327, 10 : συμπεραίνεται οὖν, ὡς τῶν λεπτομερῶν στοιχείων κἄν τινα ἢ αἰσθητήρια, ἀλλ' οὐκ ἂν γένοιτο τοιοῦτον αἰσθητήριον, οἷον τὸ τοῦ ὄλου ζῆου ἐστὶ σῶμα.

οὐδὲ δὴ γῆινον. — Dans le *De sensu* (2, 438 b, 30, v. *ad III*, 1, 425 a, 5), ARISTOTE semble dire que l'organe du tact est fait de terre. Mais nous avons déjà vu que, dans le passage en question, il n'expose vraisemblablement pas sa propre doctrine. V. *ad l. l.* et II, 9, 422 a, 6.

435 a, 21. ὥσπερ μεσότης. — *De an.*, II, 11, 424 a, 2—4 : διὸ τοῦ ὁμοίως θερμοῦ καὶ ψυχροῦ ἢ σκληροῦ καὶ μαλακοῦ οὐκ αἰσθανόμεθα, ἀλλὰ τῶν ὑπερβολῶν, ὡς τῆς αἰσθήσεως οἷον μεσότητός τινος οὕσης τῆς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ἐναντιώσεως. V. *ad loc.* et III, 7, 431 a, 10 ; a, 17—20.

435 a, 22. οὐ μόνον.... 24. ἀπάντων. — Les qualités propres de la terre sont, en effet, seulement le froid et le sec (v. *ad II*, 11, 423 b, 29 ; *Gen. et corr.*, II, 3, 330 b, 5 : ἡ δὲ γῆ

ψυχρόν καὶ ξηρόν). Or le toucher perçoit, en outre, le lourd et le léger, le dur et le mou, le poli et le rugueux etc. V. *ad* II, 11, 422 b, 26—27.

435 a, 24. τοῖς ὀστοῖς..... 25. αἰσθανόμεθα. — V. *ad* I, 5, 410 a, 30—b, 1.

435 b, 1. τὰ φυτά..... γῆς ἐστίν. — V. *ad* III, 12, 434 a, 27—30.

435 b, 2. τοῦτο δὲ..... 3. οὐδενός. — Il résulte de là que l'organe du toucher (et, par suite, le corps de l'animal) est un composé (PHILOP., 601, 33 : ὥστε μικτόν.). *Hist. an.*, I, 4, 489 a, 24; *Gen. an.*, II, 6, 743 b, 37; *Part. an.*, II, 1, 647 a, 13 : ἐλόγως μάλιστα συμβαίνει τὴν ἀφῆν ἐν ὁμοιομερεῖ μὲν ἤμιστα δ' ἀπλόων αἰσθητηρίων ἐγγίνεσθαι : μάλιστα γὰρ αὕτη δοκεῖ πλειόνων εἶναι γενῶν, καὶ πολλὰς ἔχειν ἐναντιώσεις τὸ ὑπὸ ταύτην αἰσθητόν, θερμόν ψυχρόν, ξηρόν ὑγρόν καὶ εἴ τι ἄλλο τοιοῦτον. V. *De an.*, II, 11, 423 a, 13—15.

435 b, 5. οὔτε γὰρ..... 7. ταύτης. — STEINHART (*Symb. crit.*, p. 6) conjecture : οὔτε γὰρ ταύτην μὴ ἔχον οἶόν τε εἶναι ζῶον et HAYDUCK (*Obs. crit. in al. loc. Ar.*, p. 7) : οὔτε γὰρ ταύτην οἶόν τε μὴ ἔχειν ζῶον, οὔτε ἄλλην ἔχειν.... κτλ. Ce dernier s'appuie sur les considérations suivantes : *In his verbis aliquid vitii inesse arbitror. Nam quum vv. οὔτε γὰρ — ταύτης manifesto spectent ad priorem enuntiati partem vel comprobendam vel explicandam, has duas sententias in his contineri oportet : animalia tactu privata vivere non posse, alio autem sensu nullo ad vivendum egere. Id enim vv. ἀνάγκη μόνης ταύτης στερισκόμενα ἀποθνήσκειν aperte postulant. Et altera quidem sententia in verbis οὔτε ζῶον ὄν — πλὴν ταύτης re vera inest, alteram in priore membro, οὔτε γὰρ ταύτην ἔχειν οἶόν τε μὴ ζῶον frustra quaesieris. Quare nescio an Aristoteles scripserit : οὔτε γὰρ ταύτην οἶόν τε μὴ ἔχειν ζῶον. Si hoc verum est, porro vv. ζῶον ὄν (vel ζῶον) e textu eicienda esse videntur, quae altera parte enuntiati corrupta ab aliquo emendatore addita esse suspicor.* Mais les mots : οὔτε γὰρ ταύτην ἔχειν οἶόν τε μὴ ζῶον, auxquels HAYDUCK ne trouve pas de signification acceptable, nous paraissent susceptibles d'une interprétation très claire. ARISTOTE vient de dire que le toucher est le seul sens dont, une fois privés, les animaux cessent de vivre, c'est-à-dire

cessent d'être des animaux (v. *ad* I, 1, 402 a, 6; 3, 406 b, 25; II, 1, 412 b, 14; 21). Il le confirme en remarquant qu'un être qui possède le toucher, fût-il privé de tous les autres sens, ne peut pas ne pas être un animal (en d'autres termes qu'il n'est pas possible que ce qui n'est pas animal, c'est-à-dire ce qui est sans vie, possède le toucher), et que tout ce qui le possède est animal sans avoir besoin, pour cela, d'aucun autre sens. Sans doute, les deux propositions ont, au fond, la même signification : le toucher est la condition suffisante de la vie, mais la répétition n'est pas assez choquante pour qu'il y ait lieu de modifier le texte.

435 b, 8. ταῖς ὑπερβολαῖς. — Sur l'influence des sensibles excessifs, v. *ad* II, 12, 424 a, 28; 30—31; III, 2, 426 a, 30; 4, 429 a, 31—b, 4.

435 b, 10. κατὰ συμβεβηκός,..... 13. φθείρει. — L'excès des sensibles autres que les tangibles ne provoque la mort de l'animal que quand ils se trouvent unis par accident à quelque agent de nature à détruire le toucher (SIMPL., 329, 2 : οὐ μέντοι συναναίρειν πάντως καὶ τὸ ὅλον ζῶον, εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκός, ὡς εἴρηται, τῷ καὶ τὸ ἀπτικόν κατὰ συμβεβηκός ἕτερον τρόπον λυμάλνεσθαι,..... (9) οὕτω δὲ καὶ τὸ ὄρατόν οἶον ἢ φλόξ οὐχ ὡς φωτεινῆς ἄγαν καὶ ἀσύμμετρος τῷ ὀμματι φθείρει τὸ ζῶον (ταύτη γὰρ μόνον τὸ ὄρατικόν), ἀλλ' ὡς θερμὴ ἀθρόως ἐνίοτε προσπίπτουσα : προσπίπτει δὲ ὡς ἰπτόν ἀπτικῶ τῷ ὄλφ : περὶ δὲ τοῦ χυμοῦ εἴρηται ὅπως φθείρει, ὅτι καὶ αὐτὸς κατὰ συμβεβηκός. THEM., 230, 27 : οὐδὲ γὰρ ἡ βροντὴ οὐδὲ ὁ ψόφος ἐπληξεν, ἀλλὰ τὸ πνεῦμα καὶ ὁ ἀήρ,..... κτλ.). Par conséquent, ὄραμάτων et ὀσμῆς (b, 11) ne désignent pas seulement les sensations visuelles et olfactives, mais les objets qui les produisent (*et si a rebus quæ videntur, atque ab olentibus, alia moveantur quæ tactu corrumpunt*, ARGYR.). De même ὁ χυμός (b, 12) ne veut pas dire seulement la saveur, mais l'organe du goût, comme l'indique b, 13. ἀπτικόν.

435 b, 12. ἢ ἄμα συμβαίνει ἀπτικόν εἶναι. — Sur les rapports du goût et du toucher, v. *ad* II, 3, 414 b, 11—14; 10, 422 a, 8.

435 b, 16. ταύτη δὲ ὄρισται τὸ ζῆν. — V. *ad* II, 2, 413 b, 4—5; 414 a, 3; 3, 415 a, 4; 414 b, 6—13; III, 13, 435 b, 5—7.

435 b, 20. ὡςπερ εἴρηται. — V. ad III, 12, 434 b, 24.

435 b, 21. ἐπεὶ ἐν ἀέρι..... 22. διαφανεῖ. — On ne peut pas traduire, comme le fait WALLACE : pour qu'il puisse voir les choses à la fois dans l'air et dans l'eau... etc. Il faut, après ἐπεὶ, sous-entendre διατελεῖ ou un terme analogue. THEM., 231, 16 : ἐπεὶ τὴν γε ὄψιν ἔχει τὸ ζῶον οὐ διότι ζῶον, ἀλλ' ὅτι ἐν ἀέρι διατελόμενον ἢ ὕδατι ἢ ὕδατος ἐν τῷ διαφανεῖ.... κτλ. ARGYROPOULE traduit : *quoniam et in aere et in aqua et omnino in perspicuo degit.*

435 b, 24. γλώτταν..... 25. ἐτέρω. — TORSTRIK (p. 224) suivi par ESSEN (*Das dritte Buch* etc., p. 68) supprime ces mots parce que : *linguae in recensendis sensibus locus non est.* Mais il faut remarquer qu'ARISTOTE a en vue ici non pas tant les animaux que l'homme, et que le rôle qu'il vient d'attribuer à l'ouïe ne lui appartient que par accident. Par lui-même, en effet, et en tant que sensible de l'ouïe, le son n'implique pas la signification (*De sensu*, I, 437 a, 4 : πρὸς μὲν τὰ ἀναγκαῖα κρείττων ἢ ὄψις καὶ καθ' αὐτήν, πρὸς δὲ νοῦν καὶ κατὰ συμβεβηκὸς ἢ ἀκοή.). Il est tout naturel qu'après avoir signalé l'importance que l'organe auditif peut avoir par accident chez l'homme, il indique le rôle analogue que peut jouer l'organe du goût. *De respir.*, II, 476 a, 17 : τῷ αὐτῷ ὀργάνῳ χρῆται πρὸς ἕμφω ταῦτα ἢ φύσις, καθάπερ ἐνίοις τῇ γλώττῃ πρὸς τε τοὺς χυμοὺς καὶ πρὸς τὴν ἐρμηνησίαν.

ERRATA

- Page 9, l. 23, au lieu de : *Questionem*, lire : *Quaestionem*.
 — 19, l. 16, avant : déterminée, supprimer la parenthèse.
 — 33, l. 22, au lieu de : ὄργανον, lire : ὄργανον.
 — 38, l. 34, au lieu de : ὄλης, lire : ὄλης.
 — 92, l. 19, après : complétées, supprimer le point.
 — 153, l. 7, au lieu de : τῶ, lire : τῶ.
 — 201, l. 41, après : imagination, supprimer la virgule.
 — 219, l. 17, après : κτλ.), ajouter un point.
 — 255, l. 5, au lieu de : ἐντελεχεία, lire : ἐντελεχεία.
 — 302, l. 28, au lieu de : ὑπαγροικότεραν, lire : ὑπαγροικότεραν.
 — 362, l. 36 et 37, au lieu de : ἦ, lire : ἦ.
 — 368, l. 41, au lieu de : ὄψε, lire : ὄψει.
 — 369, l. 25, au lieu de : τοιοῦτων, lire : τοιοῦτων.
 — 411, l. 15, après : βούληται, supprimer la parenthèse.
 — 524, l. 11, au lieu de : τὰ κινητά, lire : τὰ κινητά.
 — 558, l. 5, après : ἠδέσιν, supprimer la parenthèse.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
NOTES SUR LE TRAITÉ DE L'ÂME, I. I.....	1
— — — I. II.....	163
— — — I. III.....	341
ERRATA.....	583



